

3ME ANNÉE—NO 1. LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 2 AVRIL 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

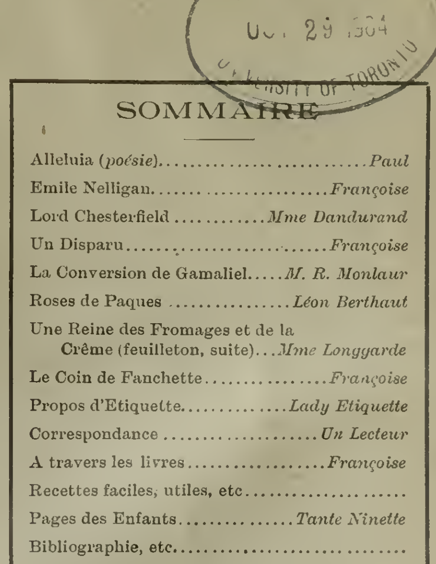
Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

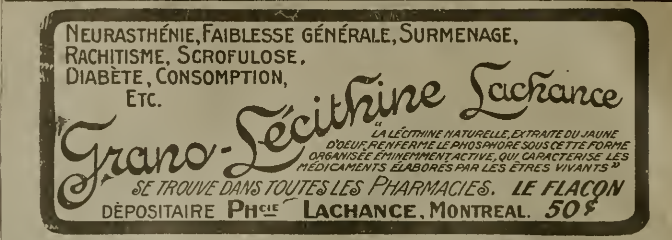
A L'ETRANGER :
Un an – – Quinze francs
Six mois – – – 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

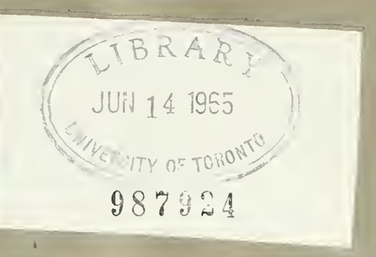




SOMMAIRE

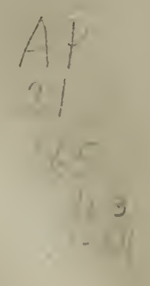



NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE GÉNÉRALE, SURMENAGE,
RACHITISME, SCROFULOSE,
DIABÈTE, CONSOMPTION,
ETC.
Grano-Lécithine Lachance
"LA LÉCITHINE NATURELLE, EXTRAITE DU JAUNE D'OEUF, RENFERME LE PHOSPHORE SOUS CETTE FORME ORGANISÉE ÉMINEMMENT ACTIVE, QUI CARACTÉRISE LES MÉDICAMENTS ÉLABORÉS PAR LES ÊTRES VIVANTS"
SE TROUVE DANS TOUTES LES PHARMACIES. LE FLACON
DÉPOSITAIRE PHCIE LACHANCE, MONTREAL. 50¢


LIBRARY
JUN 14 1965
UNIVERSITY OF TORONTO
987924


CONSOMPTION
CAPSULES CRESOBENE
On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules CRESOBENE qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige. DEPOT. ARTHUR DECARY Phcien. 1688 Ste Catherine. MONTREAL et toutes pharmacies.
50¢ le Flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.





3me ANNÉE—No 1 — Samedi, 2 Avril 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

ALLELUIA



A l'horizon lointain, émergeant d'un nuage,
Le soleil empourpré va monter radieux,
Et la nature entière, en un splendide hommage,
Elève jusqu'à lui ses frissons anxieux.

Un souffle frémissant court dans le vert feuillage ;
Comme un baiser craintif, venant du fond des cieux,
La brise, en murmurant, frôle sur son passage
Les rameaux inclinés d'un geste gracieux.

Mais l'azur a rougi sous le regard de flamme
Jeté par l'Astre Auguste au monde qui l'acclame ;
Un trait d'or tout à coup déchire le lointain...

Et la terre sortant de la nuit qui s'efface,
S'éveille à la clarté de cet éclair qui passe,
Lumineux précurseur du Jour qui fut prochain !

PAUL.

Avec ce numéro, " Le Journal de Françoise " entre dans sa troisième année.

Emile Nelligan

Je l'ai devant les yeux ce livre dont il avait ardemment souhaité la publication, mon pauvre et jeune ami. Ils sont là, devant moi, ces vers, morceaux de son âme qu'il nous a livrés et qui resteront toujours comme autant de preuves éclatantes de son talent frémissant et vibrant...

Non, jamais je ne pourrai je le sens, faire de ce livre la critique qui fouille et qui dissèque . J'ai vu de trop près s'épanouir et fleurir ce beau talent ; trop longtemps je fus pour lui cette " sœur d'amitié " pour que je puisse aujourd'hui apporter à son œuvre autre chose que le témoignage de la grande affection que je lui avais vouée. Toute autre considération disparaît après celle-là.

Presque toutes les poésies que contient le livre d'Emile Nelligan, je les ai entendues de sa bouche, et combien je regrette la sourdine mise alors à mon admiration, de crainte d'éveiller dans cette âme si jeune la semence pernicieuse d'un dangereux orgueil !

Je le vois encore récitant ces strophes superbes qui avaient jailli, comme des traits de flamme, de son cerveau, " pendant les rêves de la nuit," me disait il, je vois encore sa figure, pâle et fière, et l'inspiration striant, comme d'une fulguration, ses yeux gris et profonds.

Car, il n'avait pas l'œil noir, ainsi que le décrit Louis Dantin. Au vieux sang milésien qui coulait dans ses veines, s'ajoutait l'éclat du regard des Celtes, cet œil si clair et " fleuri de mirages." Ah ! quel barde plus beau et plus inspiré eut-on pu souhaiter, en effet, pour chanter les malheurs d'Erin et la pureté de ses vierges !

Quand on lit les poésies d'Emile Nelligan, a t-on jamais réfléchi qu'elles ont été écrites par un enfant de dix-sept ans ? A-t-on jamais songé que ce n'est pas dans l'étude qu'il a pris ce mécanisme harmonieux, ces expressions abondantes et charmantes, ces tours ingénieux de grâce et de sentiment " ce vocabulaire d'une éblouissante richesse " ainsi qu'il est dit si justement dans la plus belle préface qui puisse accompagner un œuvre ? A sa sortie du collège, où son cours fut médiocre, il lut quelques auteurs —bien peu—et il s'attacha à Rodenbach qui ne put lui fournir d'idées, mais dont il ressentait la correspondance mystérieuse par des affinités plus mystérieuses encore.

Ce fut donc à la force seule de son talent génial que l'on doit les poésies d'Emile Nelligan. Elles sont subitement et sans effort écloses sous la chaleur de son cerveau, soit qu'il les adresse à ses personnages de rêve, soit qu'il chante pour sa mère,

" A l'autel de ses pieds........."
tandis que sur la tête du poète
......" elle met ses mains pures
Blanches ainsi que des frissons de [guipures."

Toujours sa pensée mélancolique ou gaie vole haut ; c'est l'envergure des jeunes aigles que n'effraient pas les nues, et, qui, déjà, peuvent regarder le soleil.

Les cimes désirées par Emile Nelligan étaient supérieures, et, rien, dans sa vie, n'est venu restreindre l'essor de son génie vers elles, car le cœur d'Emile Nelligan ne connut d'autre tendresse, très-profonde celle-là — que celle qu'il donna à sa mère et à ces deux frêles fleurs qui sont ses sœurs, d'autres liens que ceux très doux, de la pure et sincère amitié.

Oui, il a véritablement fait le portrait de son âme quand il écrit :

Mon âme a la candeur d'une chose [étoilée,
D'une neige de février....
Ah ! retournons au seuil de l'Enfance [en allée,
Viens-t'en prier....

Ah ! la fatalité d'être une âme candide
En ce monde menteur, flétri, blessé, [pervers,
D'avoir un âme ainsi qu'une neige [aux hivers
Que jamais ne souilla la volupté [sordide !

D'avoir l'âme pareille à de la mousse- [line
Que manie une sœur novice de couvent,
Ou comme un luth empli des musiques [du vent
Qui chante et qui frémit le soir sur [la colline !

D'avoir une âme douce et mystique- [ment tendre,
Et cependant, toujours, de tous les [maux souffrir,
Dans le regret de vivre et l'effroi de [mourir,
Et d'espérer, de croire.... et de tou- [jours attendre !



Toute sa vie, toutes les aspirations de sa belle nature sont dans ces quelques strophes.

Jusqu'où le jeune poète serait-il monté si la destinée l'eut permis ? Il nous est facile de le conjecturer. Mais hélas ! son front trop lourd se pencha sous le poids de ses pensées ; ses jours s'emplirent

..." de spleen nostalgique et de rêves étranges," et il commença à mourir. .

Pourtant, il nous reviendra, un jour, tout entier le doux poète, le fils si tendre, l'ami dévoué. Et je songe dans un adoucissement à notre peine que ce sera peut-être au retour des cloches, dans l'éclat matinal et joyeux d'un soleil de Pâques, que l'ange du Seigneur, le touchant, au front de son doigt, lui criera : Resurgam !

Et quand il reviendra comme il sera heureux de les retrouver tous, ces parents qui le pleurent, ces amis qui l'aiment d'une indéfectible affection ! Comme il sera heureux de se retrouver aussi, là, dans le livre qu'il avait rêvé et qui restera à jamais dans les lettres canadiennes comme le plus beau fleuron de la couronne de nos gloires nationales !

FRANÇOISE.

Lord Chesterfield [1]

II. — *Ses lettres.*

LA première série des lettres, celles écrites par Lord Cheste field à son fils, datent de la moitié du 18ème siècle. En 768—et de son vivant par conséquent—la veuve de ce fils, dans un but de spéculation, sans lui demander son consentement, publia la correspondance de son beau-père. Lord Chesterfield tenta par des procédés judiciaires d'arrêter cette indiscrète divulgation des propos intimes, échangés avec son enfant ; mais, il est, semble-t-il, avec les consciences d'auteurs, des accommodements. Un compromis eut lieu entre les parties ; les fameuses lettres furent admises à voir prématurément le jour. Elles eurent onze éditions avant la fin du siècle.

Ce sont à celles-là qu'on a surtout

(1) Quelques erreurs de typographie ont dénaturé le sens d'une ou deux phrases de la 1ère partie de cet arti le. Il faut lire : 4e paragraphe, 4e ligne : " ont laissé des *traces* " au lieu de *tracas* ; 9e paragraphe : " Elles étaient plutôt *amorales* au lieu d'*amicales*.
11ème paragraphe, 3ème ligne : " il avoue *candidement* au lieu de *cordialement*.
16ème paragraphe, 7ème ligne : " *Ne quid nim* au lieu de *numis*.

reproché l'absence d'un principe élevé, car celles au filleul, écrites 20 ans plus tard, portent l'empreinte de la sagesse de ceux qui, arrivés aux confins de cette vie, s'aperçoivent qu'elle n'est pas à elle-même son propre but.

Ainsi, dans ces dernières, il lui échappera peu d'axiomes d'une philosophie toute pratique, comme celui-ci, énoncé dans la force de sa prospérité et la pleine jouissance de la vie :

Dissimulate but do not simulate. Quelques-uns trouvent pourtant que cette désinvolte invite à la dissimulation trouve une espèce de justification dans la règle sociale qui demande souvent de légers sacrifices à la stricte vérité. Y a-t-il rien par exemple de plus insincère et de plus spirituel à la fois, de plus distingué et de mieux reçu que de se déprécier soi-même, au bénéfice de son interlocuteur. Cet art, voyez jusqu'à quel point subtil, le pousse l'auteur des *Lettres :*

"Si tu tiens à gagner l'affection de quelqu'un en particulier — homme ou femme — efforce-toi de découvrir son point d'excellence, s'il en a un, et le point faible qu'il ne peut manquer d'avoir. Rends justice à l'un et... un peu plus que justice à l'autre."

Et encore : "Ne flatte les vices et les crimes de personne, mais... il n'y a pas de vie possible dans le monde sans une complaisante indulgence pour les faiblesses des gens, pour leurs innocentes quoique ridicules vanités. Si un homme a l'idée de se croire plus sage et une femme plus séduisante qu'ils ne le sont vraiment, j'aime mieux rester leur ami en les laissant dans une erreur réconfortante à eux-mêmes et inoffensive pour les autres que de devenir leur ennemi en essayant inutilement de les désabuser."

Et ailleurs : "Surtout bannis l'égoïsme de ta conversation et ne songe jamais à occuper les autres de tes affaires personnelles ; quelqu'intéressantes qu'elles soient pour toi, elles sont ennuyeuses et déplacées pour tout autre. Ne te fais pas valoir. Si tu possèdes quelques qualités réelles elles se découvriront d'elles-mêmes infailliblement et avec plus d'avantage que si tu prends soin de les mettre en lumière."

C'est ainsi que quelques articles de ce code du parfait mondain se rapprochent quelquefois des axiomes d'un traité de morale :

"La véritable amitié croît lentement et ne prospère jamais que si on la greffe sur un fond de mérite réciproque..."

"Tâchez toujours à fréquenter des gens au-dessus de vous ; vous vous élevez ainsi autant que vous vous abaissez avec des gens au-dessous de vous. Ne vous méprenez pas quand je vous parle d'une compagnie supérieure et ne croyez pas que j'entende par là les gens de naissance ; voilà la dernière considération. Ce que je regarde c'est leur mérite et le jour sous lequel les place l'estime du monde"

On serait presque tenté d'être édifié en lisant ce charitable avis : "Si Dieu t'a donné de l'esprit, garde le comme ton épée au fourreau et ne le brandis pas imprudemment à la terreur de ceux qui t'entourent." Mais, ne nous y trompons pas, tout cela fait partie d'une éthique très profane. Le bout de l'oreille du calcul perce toujours à travers l'apparente sagesse du bon conseil :

"L'art de plaire, mon cher garçon, en est un qu'il est nécessaire de posséder : mais, il est difficile à acquérir... Fais ce que tu voudrais qu'il te fut fait ; voilà la plus sûre méthode que je connaisse" (il y en a qui disent : de sauver son âme mais l'aimable lord, bien autrement préoccupé, dit) : "de plaire." C'est la bible en habit de soirée. Voici maintenant qui nous ferait presque souvenir de l'*Imitation* dans sa conclusion :

"Tout en déclinant l'amitié des coquins et des niais — si cela peut s'appeler de l'amitié — il n'y a pas de raison de faire des uns ou des autres ses ennemis. L'inimitié de ces gens-là est la chose la plus dangereuse, après leur amitié. *Ayez une réelle réserve pour tout le monde, et n'ayez de réserve apparente avec personne,* car il est très désagréable de paraître sur la réserve et très dangereux de ne l'être pas." L'Imitation de Jésus-Christ nous enseigne que : l'on regrette quelquefois d'avoir trop parlé ; rarement on se repent de s'être tu.

"Observe sans être tenu pour observateur, ce qui mettrait les gens en garde," insiste le vieux diplomate "Et garde tes observations pour ton propre usage..." "Ne soutiens jamais un argument avec véhémence et chaleur ; donne ton opinion avec sang froid et modération, ce qui est la seule manière de convaincre. Au reste, si cela ne réussit pas, change doucement de conversation." Voici encore quelques maximes des premières lettres : "Souviens toi que plaire, c'est dominer." "Rends toi nécessaire et, au lieu de solliciter tu seras sollicité" Le strict honneur est essentiel non seulement au caractère d'un gentilhomme, mais à son bonheur également."

Le sens pratique, l'infatigable zèle du père, puis,—à l'époque des secondes lettres,—du parrain, reviennent avec insistance sur le bon emploi du temps, mais, toujours avec cette courte vue de l'intérêt matériel : "Aie soin des minutes, dit-il, les heures auront soin d'elles-mêmes." "Les plaisirs en bonne compagnie ne sont pas perte de temps..." "Sois aussi attentif dans tes plaisirs que dans tes études. . Ce que tu fais vaut la peine d'être fait, sinon, ne le fais pas." Une vie d'ignorance est non seulement méprisable, mais ennuyeuse."

Comme Walpole, Chesterfield est très sévère envers la jeunesse masculine de son pays. Pour l'éducation et le parfait polissage de son fils, puis du filleul qui lui succéda dans son affection, il juge l'éloignement nécessaire. Très désireux de les voir familiers avec le français, il leur écrit souvent dans cette langue et veut qu'ils répondent de même. "Des amis de Lausanne m'écrivent que vous êtes non seulement "décrotté," dit il au premier, "mais encore passablement bien élevé et que la croute anglaise de gauche timidité et de rudesse (dont, par parenthèse, vous aviez votre part) est à peu près nettoyée" Puis, avec l'accent d'admiration un peu timorée de John Bull devant le charme de son voisin d'outre-Manche, il soupire :

"Quelle somme de péchés la spirituelle, l'élégante aisance des Français ne couvre-t-elle pas souvent !... J'ai dit souvent et je pense toujours qu'un Français, joignant un fond de vertu, de savoir et de bon sens aux manières et à la bonne éducation de son pays, est la perfection de la nature humaine."

Devenu plus inquiet et plus prudent quand vint le tour de son second élève, il voulut l'envoyer tout jeune à Genève, où les lois règlaient le costume, où les théâtres étaient en abomination et où l'on avait la danse en horreur. Le séjour de Voltaire et l'émigration des Français gais et sociables à la suite de la Révocation de l'Edit de Nantes dans la ville puritaine,paraissaient au parrain un contre poids suffisant à son austérité pour que son pupille n'oubliât pas complètement le culte des *Grâces.*

D'ailleurs, je le répète, il s'était, sur le tard, avisé qu'il y a autre chose à faire pour un être humain que de devenir un gentilhomme pur et simple

"La religion chrétienne, écrit-il d'une plume singulièrement réformée, nous fait accomplir nos devoirs avec une plus grande perfection." Et encore : "Si je pouvais empêcher qu'il y eut un seul malheureux sur la terre, j'y sacrifierais avec plaisir mon bien, mes soins et même ma santé."

Le lecteur d'aujourd'hui qui s'amuse à parcourir l'*Art de faire un homme du monde*, retrouve dans le langage de Chesterfield, tout oracle du bon ton qu'il est, des marques de l'impudeur de mots, de la grossièreté de pensée caractéristiques du 18ème siècle. Ces défauts choquent dans la correspondance des plus fines et des meilleures plumes françaises de l'époque, telles que Mme d'Epinay, Galiani, Grim, Diderot, etc Les lettres de Mlle de l'Espinasse sont, sous ce rapport, infiniment supérieures à celles de ses contemporains.

On peut encore mesurer, en lisant les réflexions d'un des lettrés de cette époque, le progrès qu'a fait la critique en Angleterre depuis le 18ème siècle. Pour Chesterfield et ces amants de l'antiquité, également instruits de la littérature cosmopolite de leur temps, les chefs-d'œuvre du moyen-âge, La divine comédie, le Koran, Don Quichotte n'avaient pas de saveur. Le dilettante Chesterfield disait à leur sujet que les livres les plus simples sont les meilleurs.

Quelle conclusion faut-il tirer du système de Lord Chesterfield ? Notre jugement sera-t-il aussi sévère à son égard que celui de la plupart des critiques? Oserai-je là-dessus donner mon avis ?... Je crois que si l'on a la précaution de l'absorber avec un antidote, la lecture des *Lettres* n'est pas aussi pernicieuse que d'aucuns le prétendent. L'on peut se méfier du mobile, le blâmer, — on le doit même, et c'est là le contre-poison, — mais, il serait injuste de nier qu'en somme, la prédication, toute profane, et à vues uniquement temporelles de Lord Chesterfield, ne peut avoir pour effet, si l'on s'y conforme, que la bonne conduite, l'ardeur à l'étude, le respect de ses semblables, enfin cette application constante à charmer son prochain impliquant l'oubli de soi et le sacrifice de ses aises.

Dans un temps où l'on entend de toutes parts, les gens mûrs se lamenter sur l'oubli des bonnes manières, il ne serait peut-être pas mauvais pour nos fils de feuilleter ces vieux manuscrits aux propos un peu puérils, mais tout embaumés du parfum des "Grâces." Il en resterait peut-être à leurs doigts de travailleurs pratiques, comme un relent de l'ancienne urbanité. De la poussière s'exhalant des papiers jaunis, qui sait si le germe d' "honnêteté" exquise d'aufrefois ne sortirait pas pour refleurir parmi les contemporains microbes du sans-façon et du sans-gêne. Oh, il n'y a pas à craindre que ces derniers perdent jamais la prépondérance, mais, personne ne se plaindrait qu'ils fussent un peu morigénés par une "loyale opposition" comme on dit en style parlementaire.

L'effort pour "plaire," en somme, se trouve être un succédané de la charité et lui ressemble à s'y méprendre. Le masque attaché par la main légère des "grâces" à la face de leurs néophytes est comme une noblesse qui oblige. Même s'il ne s'agit que de simuler, le temps employé pour imiter la vertu est perdu pour le vice. Et il y a chance, qu'à la fin, l'habitude entraîne le principe.

MME DANDURAND.

Un Disparu

Je d is l'hommage de mon regret sincère à la mémoire de l'homme de lettres éminent, au causeur fin et discret, à l'ami sympathique et doux qui vient de disparaître dans la personne de M. Alfred Garneau.

Heureux les morts qui sont aimés, car on les pleure,

a dit le poète. Et ce vers revient sans cesse à mon esprit, chaque fois que s'entr'ouvre la terre pour engloutir les êtres que nous chérissons. M. Garneau restera "un de ces morts aimés" parce qu'il a laissé derrière lui un impérissable souvenir d'intelligence et de bonté.

Fils de notre grand historien canadien, il avait, de bonne heure, puisé aux fortes sources, en la compagnie de son père, et dans celle d'hommes sévèrement trempés, son âme s'est forgée à la flamme ardente et pure d'un patriotisme convaincu Peu à peu attristé, cependant, par les remembrances d'un passé cher à son cœur, et, qui sait aussi ? découragé par le spectacle des veuleries, l'écrivain excellent né dans Alfred Garneau, ne voulut pas livrer au souffle de la publicité les beautés de son esprit délicat et distingué ; les lettres canadiennes ont perdu, sans doute, à cette abs ention d'une nature trop fine et trop sensible, mais ses intimes en ont délicieusement joui.

M. Garneau était de plus un causeur dont on retrouvera difficilement le pareil. Sa conversation ne choisissait pas pour étinceler et briller, les auditoires nombreux. Sa voix ne s'élevait pas plus qu'il ne suffisait à un ou deux de ses voisins immédiats pour l'entendre. Mais quel charme de l'écouter ! quel intérêt soutenu il savait communiquer à son sujet, quelle atten ion il pouvait commander dans les définitions profondes de la philosophie de la vie et quel baume il savait mêler à la piquante ironie de ses critiques !

Ah ! la séduisante chose que l'intelligence, quand le cœur y a mis un peu de sa bonté ! Et combien l'on regrette, quand ils ne sont plus ici, les chers disparus, de n'avoir pas profité mieux de leur passage parmi nous, de n'avoir pas recueilli leurs paroles, une à une, et de ne leur pas répéter plus souvent toute la respectueuse admirat on, toute la profonde estime que nous avions pour eux.

A la famille douloureusement frappée, si capable de comprendre son malheur et d'en mesurer l'étendue, j'offre l'expression sincère de ma vive sympathie. Tant de cœurs amis s'associent à elle que si sa douleur ne peut être diminuée, l'amertume, au moins, en sera adoucie....

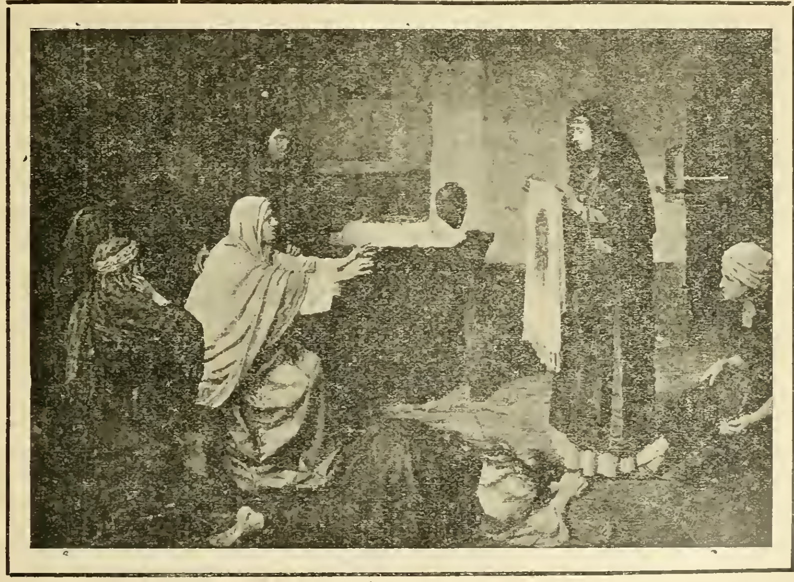
FRANÇOISE.

La Conversion de Gamaliel

LE grand Rabbi Gamaliel s'était tenu loin de Jésus de Nazareth. Il avait dédaigné de paraître écouter avec intérêt la parole d'un homme jeune. Et cependant, parfois, il s'était demandé, le voyant passer de loin, si, sur cette tête aux traits doux et graves, l'esprit des Prophètes ne se reposerait pas, quelque jour, pour rompre enfin le douloureux silence, qui, depuis la mort de Malachie, semblait prouver que Dieu avait abandonné et rejeté son peuple !

Il pensait que le Sanhédrin avait rendu contre le Galiléen une sentence excessive ; et cependant cette rigueur même lui semblait un hommage aux vieilles sévérités judaïques contre toute offense publique à la divine Majesté. Aussi, sur ce point, son âme était, incertaine, hésitante et divisée en elle-même.

...Or, autour de Jérusalem, en cette soirée du Sabbat, la nuit était légère et traversée de souffles tièdes. Des lueurs indécises et lointaines flottaient au bord de l'horizon. De longs frémissements agitaient les palmiers et les cèdres géants de la colline des Oliviers,—le seul point vivant dans la stérilité qui environnait la Cité sainte. Aux premiers jours du printemps, la myrrhe, l'aloès, le cinnamome—plantes frêles au parfum violent — donnaient une senteur de temple à cette terre sacrée. Et l'on comprenait mieux les prophètes, qui, un à un, avaient chanté les heures mystérieuses de ce vieil Orient, où " la nuit raconte à la nuit la splendeur de Jéhovah."



VÉRONIQUE

Mais, cette nuit-là, le Rabbi Gamaliel n'avait pu trouver aucun repos. Le sabbat, qui finissait, lui avait été particulièrement lourd. Il avait passé le jour entier sur la terrasse de sa demeure, immobile et pensif, gardant dans les mains les rouleaux de l'Ecriture qu'il ne dépliait pas, les yeux fixés, là-bas, sur un monticule désolé et sinistre, hors des murs. Absorbé dans une méditation intense, il regardait là, sans doute, des choses invisibles à d'autres yeux que les siens. Une mélancolie profonde assombrissait son beau visage ; et quand les heures de la prière nocturne revenaient, d'instinct il redisait un psaume, qui n'avait, ce semble, aucun rapport avec ce Sabbat très solennel. Il répétait, d'une voix éteinte et qui frôlait à peine ses lèvres : " Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?" — Les mêmes mots que le Golgotha avait entendus sortir d'une autre bouche !

Quelquefois, sans dépasser le nombre de pas permis par la Loi, Gamaliel était redescendu vers sa sœur Suzanne. Depuis que, à travers les ombres de la " neuvième heure," on l'avait arrachée du Calvaire, la jeune fille pleurait, pleurait désespérément. En vain, le doux et savant Rabbi mettait toute sa tendresse à la consoler, elle ne l'en-

tendait même pas. Il sentait péniblement son impuissance ; et une sorte de colère lui en venait, grondait en lui Il en voulait à ce jeune Maître, qui s'était dit le fils de Dieu et qui avait creusé dans les âmes, par sa fin tragique, de tels abîmes de douleur...

Maintenant, les ténèbres duraient encore, mais le Sabbat était passé. Gamaliel était donc libre de ses mouvements et de son temps. Et ne pouvant plus supporter ni son insomnie, ni son inaction solitaire, ni la vue des larmes de Suzanne, il sortit de sa demeure.

Où allait il? Il n'aurait su le dire. Ses pas résonnaient étranges, en coups réguliers et secs, sur les dalles étroites. C'était le seul bruit qui troublât ce grand silence ; ce bruit semblait marteler ses tempes, et l'irritait. Quel besoin avait-il donc de se cacher comme de lui-même? Pourquoi, en dépit de ses efforts, prenait-il cette rue plutôt que cette autre? Pourquoi?.. Pourquoi s'arrêtait-il? lorsque, par terre, des taches plus sombres trouaient la blancheur des marbres? Et, regardant avec angoisse, courbé, courbé très bas jusqu'aux traces sanglantes, pourquoi tressaillait-il d'horreur, en murmurant des mots de pitié?. .

Mais bientôt le Pharisien revenait à son orgueil Il redressait sa haute taille. D'un geste grave, il assujettissait, sur son bras gauche et sur son front, les phylactères, gravés de caractères hébraïques. Des textes de l'Exode y étaient inscrits, et Gamaliel appuyait sa pensée à ces textes redoutables. Il chassait tout souvenir importun. Il répétait, en hébreu : "Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu" : et il insistait sur ce mot comme sur une sorte de défi jeté à un adversaire, qu'il n'osait pas nommer. Voulait-il défendre le Dieu d'Abraham d'Isaac et de Jacob contre l'intrusion d'un autre Dieu, inconnu jusque-là, et qui usurperait les adorations dont le Seigneur était si jaloux?

Au sortir des murs, par delà les lourdes portes gardées de tours, la route bifurquait Gamaliel prit le sentier encaissé et pierreux, qui conduisait au Golgotha. . Il marchait depuis assez longtemps ; les heures s'étaient précipitées, sans qu'il s'en aperçût. Il y avait partout, maintenant, une douceur d'aube. Les clartés vierges du matin éclairaient déjà la terre aride. Mais, Gamaliel, indifférent aux choses du dehors, luttait toujours contre l'obsession tyrannique. Il pensait :

— "Si, seulement, j'avais pu *le* voir, hors de la foule, et seul à seul, lui parler, comme Nicodème! Je lui aurais demandé : "Que dites-vous de vous-même?"

Il s'arrêta Son imagination lui montra le Christ entre ses juges et ses bourreaux, leur répondant : "Je suis le Fils de Dieu." Et la grandeur de cette réponse là, à cette heure, quand le Christ savait bien qu'Il mourrait de l'avoir prononcée, frappait Gamaliel d'une épouvante sacrée. Il fit quelques pas, se parlant tout haut

—" Il est vrai, il croyait alors que Dieu le délivrerait! Maintenant que le Seigneur l'a laissé mourir, sans secours, si, par impossible, Il pouvait m'entendre, Il ne dirait plus : "Je suis le Fils de Dieu." "Que dirait-Il, alors?"

Gamaliel s'animait ; il parlait tout haut, avec force. Il avait franchi les dernières pentes du Golgotha, il touchait au sommet.

La Croix du grand Supplicié se détachait debout, lugubre, tachée de sang, dans cette blancheur d'aube Par un geste de surprise et de douleur, Gamaliel ému tendit ses mains tremblantes vers elle,—vers ce signe du désert, qui allait prendre un nouveau sens,—un sens de bénédiction et de suprême espérance :

—" Ah! si Jésus m'entendait, s'Il pouvait m'entendre, je lui crierais : la preuve! la voilà, la preuve que vous nous trompiez! que votre divinité n'était qu'un rêve! Mourir comme un esclave!... Mourir sous les huées de la populace! Mourir, abandonné de Dieu et des hommes!... Tous nos espoirs, tout ce qui s'agitait confusément dans nos âmes et nous jetait sur vos pas, tout est mort sur cette Croix, avec vous. mort!"

Et tout se taisait. Aucune voix ne répondait plus. Gamaliel regardait, accablé, les lointains arides, et à sa gauche, à demi noyée dans la brume, Jérusalem, la belle endormie dans la blancheur de ses marbres.

Une fois encore il répéta : "Tout est mort! .."

Soudain, un tremblement convulsif l'agita. Il prit sa tête à deux mains, fermant les yeux, ne pouvant pas, ne voulant pas voir... Mais une force invincible l'obligea à écarter ses mains, à regarder...

Debout, à quelques pas, à l'endroit même où se dressait la Croix, le Christ vivant apparaissait. Ce n'était pas une ombre. Ce n'était pas un spectre : c'était la splendeur même de la vie. C'était Lui—le même! Seulement, de ce corps torturé s'échappaient des torrents de lumière, un rayonnement que la terre ne connaissait pas.

Quoi! Celui qu'il *savait* mort! quoi! le Crucifié d'il y a trois jours! Dans le désarroi de son esprit, imprégné des Ecritures, le texte sacré s'écrivit, devant sa pensée, en lettres de feu : "Dieu préservera son Saint de la corruption." Gamaliel ne fit pas un mouvement Une sainte terreur le pénétrait jusqu'aux moelles ; une ineffable joie le submergeait, pareille aux grandes eaux de la mer...

Humblement, le vieux maître leva les yeux sur le Ressuscité ; et lentement, lentement, jusqu'au fond de son âme, le regard du Christ descendit....

Où s'enfuirent alors les questions de Gamaliel, et les choses si graves qu'il avait rêvé de dire?

Le Christ était là, Il pouvait entendre. Pourquoi Gamaliel ne parlait il plus? Si la foi au Ressuscité s'imposait, aveuglante, le *pourquoi* de sa mort ne demeurait-il pas toujours, comme le problème éternel, sans autre solution que celle de l'amour infini?

Mais le regard du Christ, sans bruit de paroles, allait, au fond du cœur du vieux Rabbi, chercher et résoudre l'objection, qui ne se formulait plus. Et ce regard disait :

"— Ne devais-je pas apprendre à tous la plus grande leçon : qu'il faut travailler, souffrir, lutter, pour une cause qui semblera perdue? Qu'il faut semer ce que d'autres moissonneront? Que les abandons apparents de Dieu cachent des miracles d'amour?. . Qui aurait pu mourir seul, délaissé, maudit des sages, si j'étais mort heureux? Ma foi et mon amour demandaient des âmes livrées à un idéal héroïque. Il me fallait leur apprendre, par mon

exemple, que la plus belle façon de mourir est de mourir sur un calvaire !..." Et Gamaliel s'agenouilla, balbutiant un seul mot, le mot éternel :

Mon Seigneur et mon Dieu !

C'était la première et noble conquête de l'aube de la première Pâque.

M. R. MONLAUR.

Roses de Paques

CONTE DU MOYEN AGE.

Là-bas, là-bas, au rivage des infidèles, messire d'Estouteville avait fait vœu, s'il pouvait revoir son pays de Valmont baigné par la mer glauque, d'y bâtir la plus belle église de Fécamp à Dieppe.

Et il était revenu.

Or, messire d'Estouteville était bien le plus grand jureur du temps ; voire, il battait son monde et les gens des autres. Et jurons et voies de fait ne venaient que d'une cause, d'une seule : son avarice.

Aussi fut-il fort embarrassé par son vœu, le pauvre sire ! Mais sachant qu'on ne rit pas avec Dieu, il se mit pourtant en mesure de tenir parole.

Bientôt, en effet, les murs du pieux édifice, enfoncés dans le sol, montèrent vers la voute bleue du ciel, aux premiers jours du printemps.

Seulement, les pauvres diables de serfs peinaient de l'aube jusqu'au soir plus hâves chaque jour, car le sir d'Estonteville, pour tromper Dieu quand même, les nourrissait de rien.

Ils fussent morts tous à la tâche, si Marie, la bonne fille du maître, n'eût secrètement pourvu à leur besoin dans la mesure du possible.

Comme sa mère, sainte femme, lui avait laissé en mourant son trésor secret, Marie en avait fait tout de suite la part des pauvres.

Un jour enfin, la bonne fille n'eût plus une pièce dans son escarcelle, et c'était le saint jour de Pâques, jour de joie où elle eût voulu distribuer aux affamés tout le bien de son père.

Depuis la veille, elle n'avait fait que songer à ces malheureux, cherchant vainement le moyen de réjouir leurs corps avec leurs âmes.

Dès son lever, résolue, elle se dirigea vers les cuisines, fit allumer les fournaux, dévaster la basse-cour, et remplir de vin les grandes cruches qui servaient d'ordinaire à puiser de l'eau

Comme ils aimaient leur damoiselle, tous les serviteurs obéirent discrètement, heureux de prendre part, avec elle, à cette œuvre de miséricorde et de fraternité.

Les manants, eux, venus pour assister à la première messe dans l'abbaye de Valmont, s'étaient groupés sous les hangars où ils grelottaient, car Pâques tombaient presque en hiver, cet an-là, et le vent froid traversait aisément la toile de leurs braies

De ce hangar, ils virent une femme qui venait à eux ; c'était Marie, traversant la cour du donjon, belle comme un ange du ciel, bonne comme une mère. De sa main gauche, elle retenait des vivres cachés dans un pan relevé de sa robe d'azur pâle ; de la droite, elle portait une cruche pleine de vin.

A voir venir cette clarté, les yeux des pauvres gens brillèrent d'espérance.

Et ils allaient se diriger vers elle pour lui baiser les mains, quand un homme sortit des communs et les devança.,. Grand, sec, anguleux, avec une flamme dure dans le regard, chaussé de grandes bottes, vêtu d'une casaque de cuir à laquelle pendait la rapière, l'homme n'était autre que le maître du lieu, messire Nicolas d'Estouteville.

La voix brève, il arrêta d'un mot la marche de sa fille.

—Que portez-vous là, Marie ?

Surprise et craintive, elle recula d'un pas. Allait-elle mentir ? c'était mal ..

Mais si elle avouait, les pauvres gens ne margeraient donc rien, eux, en ce beau jour de Pâques où les autres faisaient chère grasse ?

L'hésitation ne dura pas ; la charité, fille de Dieu, lui souffla un pieux mensonge :

—Messire, dit-elle, en soulevant sa robe repliée, ce sont des roses !

D'un geste brusque, il saisit la cruche qu'il pencha : la cruche versa de l'eau.

—Montrez ! fit-il en prenant l'autre main.

Tremblante, Marie ouvrit les plis de sa robe d'azur pâle :

Il en tomba des roses.

LÉON BERTHAUT.

Chronique de l'Elégance

Les tissus employés dans les toilettes de printemps ne seront que d'un seul ton, les tissus mélangés, les écossais et les grand carreaux sont allés rejoindre les vieilles lunes. Les corsages se distinguent par les épaules tombantes, et les manches, qui depuis quelque temps nous donnent tant de soucis, sont bouffantes ou flottantes.

L'écueil qu'offre les modes nouvelles pour les personnes douées d'embonpoint, c'est la quantité de volants, de ruches et d'ornements dont les jupes seront recouvertes, cependant, celles-ci ne devront pas suivre aveuglément les conseils des couturières qui ne demandent qu'à suivre " les patrons " et les personnes fortes ne devront pas supporter trop de garnitures sur leurs toilettes, si elles veulent rester élégantes.

CIGARETTE.

Agréable audition musicale donnée par les élèves de Mme Bennati, à la salle Karn vendredi dernier. Les nécessités de la mise en page mesurent trop étroitement l'espace pour nous permettre de rendre compte dans tous ses détails d'un programme de dix-huit numéros. Mais nous devons constater à notre satisfaction que Mme Bennati doit être un bon professeur puisqu'elle a donné à ses élèves cette diction nette et pure qui les caractérisent tous et cette manière de graduer les sons qui indiquent tout de suite la bonne école. Il nous a semblé que quelques morceaux—surtout celui de déclamation—écrits pour des personnages avaient été interprétés par des jeunes filles. C'est un léger manque de goût, qu'il suffira, nous en sommes sûrs, de signaler pour le voir disparaître.

Une Reine des Fromages et de la Crème

XVIII.

(*Suite.*)

Ce fut, en conséquence, un accueil encore plus glacial que de coutume qu'elle fit, ce jour-là, à Lady Nevyll. Elle ne daigna s'occuper que de Rockingham, en apparence, du moins, car en réalité, elle ne pensait pas plus à son visiteur que s'il eût été à cent lieues. Elle ne songeait qu'au sacrilège que Charlotte s'apprêtait à commettre envers la chère mémoire de Gilbert.

—Ainsi, — disait Basile, non sans faire un peu la roue, — le devoir m'arrache à l'espoir de vous guider de nouveau sur le terrain du tennis ; mais tout n'est pas fini, j'espère, pour votre dévoué professeur : il reste pour son retour la danse.

Charlotte darda en vain ses yeux sur Ulrique.

—La danse ?.... — repartit celle-ci distraitement. — On m'a dit que le dernier bal du voisinage avait eu lieu il y a cinq ans.

—Sans doute, mais qui parle de ce voisinage ? Vous oubliez Londres. C'est à Londres que je ne peux manquer de vous revoir et je me porte garant des succès qui vous y attendent.

—Oh ! mais la comtesse Eldringen ne pense pas à aller à Londres, — dit vivement Charlotte. — Elle n'est pas habituée à voir tant de monde.

Basile comprit que toute sa diplomatie était percée à jour dès le premier mot. Tant pis pour Charlotte si elle était trop clairvoyante ! Ulrique avait levé sur la veuve un regard hostile.

—Il n'y a pas de raison pour que je ne m'habitue pas à voir du monde, — répliqua-t elle avec impatience et pour le seul plaisir de contredire celle qu'elle détestait en ce moment au delà de tout.

—Bien répondu, — s'écria Rockingham. — Si j'avais seulement six semaines de congé devant moi, je m'enhardirais jusqu'à solliciter la première valse du premier bal où j'aurai la joie de vous voir triompher

—Une Saison à Londres est terriblement fatigante, insinua encore Charlotte avec un empressement fiévreux.

Ulrique lui répondit par un éclat de rire nerveux et ironique.

—Il en faudrait beaucoup pour me fatiguer, moi, dit-elle.

Charlotte se tourna vers M. Rockingham.

—Est-il digne, vraiment, d'un ambassadeur, dont les préoccupations doivent être si graves, de songer à de telles frivolités ?

—Frivolité... l'honneur d'avoir à son bras, devant tous, la beauté la plus parfaite de l'aristocratie anglaise ? Vous ne le pensez pas, mylady.

Charlotte changea de couleur. Elle comprenait qu'elle serait impuissante à lutter contre son misérable destin. Une douleur aiguë la mordit au cœur. Dans son émotion, sans s'en apercevoir, elle murmura entre ses dents, d'un ton de navrant reproche :

—Oh ! Basile !

Ulrique, assise près d'elle, avait entendu ; son regard alerte surprit celui que l'amante désolée adressait en même temps à l'infidèle. Brusquement, ce fut comme un flot de lumière qui l'inonda ; elle comprit tout : un ambassadeur est diplomate, et ce diplomate dont parlait l'indiscret journal, c'était ... Ainsi, c'était donc là l'homme auquel la veuve avait songé quand elle se parait du bonnet de dentelle aux rubans mauves ! Vraiment le hasard était bon qui lui permettait, en passant, un moment de vengeance. Un mauvais sourire crispa sa lèvre et elle s'écria d'un air délibéré :

—Décidément, je crois que vous avez raison, monsieur Rockingham, et que Londres m'appelle sans que je puisse y échapper. C'est, du moins ce que tout le monde me dit comme vous. Ainsi donc, vous pouvez prendre note que je vous accorde ma première valse, à la condition, bien entendu, que vous vouliez bien être mon professeur, comme vous l'avez été pour le tennis.

Ces paroles, qu'Ulrique avait oubliées cinq minutes après les avoir dites, tombèrent droites et lourdes sur le cœur de Charlotte et s'y incrustèrent profondément.

—Il fallait s'y attendre, — disait-elle ce soir-là en sanglotant toute seule dans sa chambre. — Il a vingt ans de plus qu'elle, c'est vrai, mais il paraît si jeune encore !

Dans l'esprit brisé de Charlotte, il n'existait aucun doute que l'irrésistible Basile eût déjà fait une vive impression sur le cœur de l'héritière, et pourtant elle faillit, quelques jours plus tard, faire une découverte qui lui eût montré en un instant à quel point elle se trompait.

Ulrique, sachant que Lady Nevyll était retenue souffrante dans sa chambre depuis sa visite au Château Neuf, se sentit prise pour elle d'un accès de commisération, un peu narquoise, mais réelle à tout prendre, et, du premier mouvement, comme elle faisait tout, elle se rendit au Vieux Château.

Charlotte était étendue sur une chaise longue dans sa chambre, et certes on n'eût guère reconnu la femme qui avait causé l'admiration étonnée de M. Rockingham lors de la rencontre sur les marches de l'église ; cette courte période de gloire était finie ; une réaction en sens contraire s'était produite et avait, du jour au lendemain, vieilli Charlotte de dix ans. L'abandon de sa tenue disait l'abandon plus grand et bien plus douloureux de toutes ses espérances.

—Je me demande comment vous pouvez respirer dans cette chambre, saturée de parfums aussi forts, dit Ulrique qui aussitôt, avec son ancien sans-gêne de paysanne, dont elle usait assez volontiers à l'égard de Lady Nevyll, n'attendit pas même un signe de consentement résigné de Charlotte pour aller ouvrir une fenêtre.

En revenant, elle passa près de la table de toilette et s'arrêta court, le regard fixé sur le bonnet noir à bandeau blanc des veuves anglaises, qui y gisait écrasé sous le poids de dix objets divers. D'un geste brusque elle le prit et, le tendant à bout de bras devant Charlotte :

—Vous avez donc tout à fait renoncé à porter ceci ? — demanda-t-elle d'une voix dure et sèche.

—Mon bonnet !.... Oh ! oui, il y a longtemps. J'étais ce matin occupée à mettre de côté ce qui ne me sert plus, quand ma tête est devenue si malade. Voilà pourquoi il y a un tel fouillis sur cette table.

Les doigts d'Ulrique tremblaient un peu en tenant ce bonnet de veuve. Très souvent, pendant les premiers temps de son séjour en Angleterre, elle l'avait regardé, ce bonnet, avec des yeux envieux quand il couronnait les pâles cheveux blonds de Charlotte. Souvent, très souvent, elle avait éprouvé l'ardent désir de l'arracher de la tête de sa rivale, comme un emblème sacré dont elle était indigne, en lui criant dans sa jalousie et son mépris :

—C'est mon droit de le porter, car c'est moi qui suis sa vraie veuve, et non pas vous !

Elle tenait donc le bonnet et tout à coup s'écria avec un imperceptible tremblement dans la voix : Je voudrais bien savoir comment il m'irait.

—Il ne va à personne, dit Charlotte d'une voix plaintive.

Ulrique ne répondit pas ; le bonnet de veuve sur la tête, elle se penchait et fixait son image dans la glace.

—Oh ! avoir le droit de le porter devant tous !

Pendant une grande minute elle se regarda, puis à regret leva la main pour l'ôter, mais juste alors ses yeux tombèrent sur une boîte à bijoux à demi enfouie au milieu d'un tas de crêpes et de dentelles noirs. Dans la case du dessus, il y avait une petite miniature ovale sur ivoire entourée d'un mince cercle d'or. Ulrique demeura immobile, les yeux fixes. C'était le portrait d'un jeune garçon de quinze ans au plus, mais pour la Gräfin de Glockenau, il y avait entre ce jeune visage et un autre visage d'homme presque mûr une ressemblance qui ne pouvait tromper. Etait-ce donc là aussi une de ces choses inutiles bonnes à être mises de côté ?

—Qui est-ce, cette miniature ? — demanda-t-elle d'une voix basse et étouffée.

—Oh ! ça ?.... C'est le portrait de mon mari. Il me l'avait donné quand nous devions nous marier.

—Il est très ressemblant. — dit vivement Ulrique, aux yeux de qui des larmes montèrent.

—L'avez-vous donc connu ? demanda Charlotte d'un ton de languissante surprise.

Ulrique s'était repentie de ses paroles dès que, malgré elle, elles s'étaient échappées de ses lèvres.

—Je l'ai rencontré autrefois en Autriche, — dit-elle froidement, quoique son cœur battît à se rompre. — Il venait, je crois, de chasser le chamois en Bavière.

—Vraiment ?.... Je ne crois pas me souvenir que vous m'en ayez jamais parlé.

Pour Charlotte, cette conversation était banale. Elle ne voyait rien d'anormal ni d'intéressant à ce que son mari, dont l'existence lui était si étrangère, eût rendu visite à la petite Eldringen au cours d'un de ses voyages sur le Continent.

—Il aimait beaucoup la chasse, n'est-ce pas ? — dit Ulrique par contenance.

—Je le crois ; dans tous les cas c'était une excuse aussi bonne qu'un autre pour s'éloigner de l'Angleterre.

Pendant ces quelques minutes le secret d'Ulrique faillit plusieurs fois cesser de l'être. Si, par un suprême effort de volonté, elle avait réussi à raffermir sa voix, il n'avait pas été en son pouvoir d'empêcher ses joues de s'empourprer, et toute la puissance de son intraitable orgueil n'avait pu retenir les larmes qui tremblaient au bord de ses longs cils. Si Charlotte, au lieu de tenir sa main sur ses paupières endolories, eût jeté les yeux sur elle, elle n'eût pu faire autrement que de lire sur le visage d'Ulrique comme dans un livre ouvert, et son geste nerveux en arrachant de son front le bonnet de veuve lui eût en même temps révélé tout le roman et rasséréné le cœur à l'égard de la présumée complaisance d'Ulrique aux vœux parjures de Rockingham. Mais il était écrit que, pour son châtiment, la malheureuse ne devait pas être détrompée. Charlotte, pendant cette courte scène, n'avait pas dirigé un seul regard du côté d'Ulrique. A quoi tient la destinée ? A une seconde, à un geste surpris quelquefois.

L'hiver vint, et, à mesure qu'il s'avançait, Ulrique et Charlotte se voyaient de moins en moins ; d'une part, Lady Nevyll avait achevé de se claustrer chez elle, et, d'autre part, Ulrique passait rarement plus de huit jours de suite à Morton, dont la solitude commençait à lui devenir insupportable. D'ailleurs, ces continuels déplacements de bon voisinage, sans lui enlever son cachet indélébile d'étrangère et personnelle excentricité, la rompaient aux mille détails des usages du monde.

Dès cette époque, c'était chose décidée qu'elle irait à Londres au printemps. Après ne s'être un moment arrêtée à cette idée que par esprit de contradiction, elle s'y était faite peu à peu, et maintenant elle attendait impatiemment l'ouverture de la Saison. Mme Byrd était plus impatiente qu'elle encore, car, en manœuvrant adroitement, elle avait réussi à s'assurer le confortable et, pour sa gloire, profitable poste de chaperon d'Ulrique. Cette idée de la nécessité d'un chaperon pour elle qui avait toujours, même du vivant de son père, marché seule et libre dans la vie, lui paraissait la chose la plus folle et la plus ridicule du monde ; mais ne lui fallait-il pas, non un mentor, certes, mais un guide, pour affronter cet inconnu dans lequel elle allait entrer.

Il n'y avait pas que Charlotte que désolait ce projet d'Ulrique de passer la Saison à Londres : le vieil ingénieur de la digue allait y perdre non seulement une spectatrice intéressée de ses travaux, mais, il le craignait bien, leur consécration finale.

C'était vers la fin de mars que roulerait le dernier tombereau sur la digue définitivement fermée à l'envahissement de la marée. Ce jour-là serait le couronnement de son œuvre, la récompense de quatre années de luttes quotidiennes contre l'Océan. Ulrique lui avait promis d'être là pour saluer sa victoire et partager l'émotion de cette heure suprême où de la violence d'une dernière vague dépend le succès ou la défaite.... et elle partait.

—Prévenez-moi du jour et je reviendrai, lui avait répété Ulrique.

(*A suivre.*)

LE COIN DE FANCHETTE

Le coin de Fanchette étant surtout un bureau d'informations, j'insère ici la question que me pose une correspondante qui signe *Hélène de Champlain :*

"On me demande des renseignements que je suis absolument incapable de donner, et, je m'adresse au coin de Fanchette afin d'obtenir les renseignements suivants : Qu'est-ce qu'on appelait, il y a cinquante ans. les petites et les grandes demandes en mariage? Etaient elles assujéties à des formules spéciales, ou chacun les formulait-il à sa guise? En existe-t-il des copies authentiques dans quelques archives paroissiales? Peut-on s'en procurer?—Prière de répondre.

Mère d'Irène.—Merci de votre bonne lettre et de tous vos souhaits pour le journal et la directrice. Oui, la tâche d'enrayer les progrès de l'alcoolisme est dure et difficile, mais la victoire doit être remportée à tout prix. Il le faut pour le salut et l'avenir de notre cher pays. Les femmes qui ont tout à souffrir des maux de l'ivrognerie ou celles qui ont à cœur la dignité et le nom des canadiens devront aider de toutes leurs tentatives à l'extirpation du mal. Qui sait, si le salut ne viendra pas d'elles, car, les hommes qui boivent ne sont pas pressés de travailler contre leurs habitudes, et le petit nombre des sobres, par apathie ou insouciance, ne prendront qu'une part secondaire au grand mouvement anti-alcoolique.

Amica.—Vous me voyez bien perplexe ; j'aimerais à publier votre correspondance, et je ne le puis à cause de toutes les choses flatteuses que vous m'y dites. J'ai essayé de les retrancher, mais ces coupures nuisent au sens de trop de phrases et force m'est de ne rien reproduire.

Craintive Katuvale. — Pourquoi craintive? Il n'y a pas de quoi je vous assure. J'ai des indulgences et des tendresses sans nombre pour les correspondants du coin de Fanchette. Et vous avez fort bien fait de m'envoyer ce "Premier Essai." Il n'est pas mal du tout, et, je suis persuadée qu'après plusieurs essais encore, vous manierez la plume avec habileté. Voyons, maintenant aux petits défauts que j'ai remarqués. D'abord, le sujet n'est pas original. Cet enfant qui meurt par une froide nuit de décembre, délaissé des hommes, est un thème qui a trop servi déjà. Et puis, ce "grand Paris," nous en sommes bien loin et nous le connaissons si peu! Pourquoi ne pas parler de ce grand Canada que nous connaissons mieux. Allons, bon courage! Essayez votre plume à quelque sujet plus neuf et plus près de nous.

Minette.—Vous avez perdu votre pari, Mme de Staël s'est mariée deux fois ; elle a épousé en secondes noces un jeune officier genevois du nom de Rocca. Il était de vingt ans plus jeune qu'elle. De cette très heureuse union naquit un fils. Je ne sais ce qu'il est devenu. Le mari de Mme de Staël ne lui survécut que de quelques mois. Voilà ce que devrait faire les maris qui ont aimé leur femme : mourir de chagrin.

Mezzo Soprano.—Les romances de Guy d'Hardelot conviendront alors fort bien au timbre de votre voix.

Anonyme.—Je n'ai aucune objection à vous donner mon sentiment sur ce livre : il est vulgaire et grossier. Les journaux ont gardé le silence à son endroit, et c'est peut-être ce qu'il y aurait de mieux à faire; pour ma part, n'en ayant point reçu d'exemplaire, je n'avais pas à en faire d'accusé de réception. Ce que je trouve inouï, c'est qu'on en ait parlé dans les églises. On ne s'attendait pas à ce que la réclame vint de ce côté. Puisqu'on ne pouvait en interdire formellement la lecture, pourquoi attirer les curiosités morbides sur sa grossièreté?

Lucas.—Vous feriez mieux de consulter l'Almanach Hachette, il vous renseignera mieux que moi sur le point en litige.

Loulou.—1° Mlle Vianzone quittera le Canada le 10 avril. 2° Ma petite amie, je vous préviens que je remercie bien peu pour les compliments seuls qui me sont adressés. Autrement, cela sonnerait très mal dans ces pages, et il faudrait se répéter très souvent au grand ennui des indifférents. Je n'en accuse pas réception, mais je les garde tous dans mon cœur.

Une correspondante qui ne donne pas même un nom de plume me soumet le cas suivant :

"J'ai une amie, mariée, qui, depuis cinq ans, vient occuper à la campagne la même maison, pendant les chaleurs de l'été. Depuis deux ou trois ans, étant moi même mariée, je tente sur cette maison, parce qu'elle est située droit en face de mes parents et que, sous bien des rapports, elle me convient. Je dois dire que cette amie est une amie de dix ans, qui m'a maintes fois reçue chez elle, avant comme après son mariage. Dans mon désir d'avoir la maison, je suis allée cet hiver voir les propriétaires ; ils me disent que, pour une raison ou pour une autre, ils ne veulent plus louer à mon amie. J'ai lieu de croire que les propriétaires sont prévenus contre mon amie, mais je ne sais pas si mon amie ne pourrait pas dissiper ces préventions et garder sa maison. Dans les circonstances, pourrait-on me taxer d'avoir manqué aux devoirs de l'amitié si, sans prévenir mon amie, je prenais la maison?" A cela, je réponds:

Votre question laisse percer un doute bien légitime. Vous ne pouvez pas,—cent fois, non,—prendre ainsi la maison de votre amie sans la prévenir. Gardez-vous-en bien! Le ton de votre lettre donne à penser que vous avez de l'éducation : n'allez pas, par une action inconsidérée, gâter la réputation de personne bien élevée que vous avez pu vous faire dans votre cercle d'intimes. Ce serait inouï ; vous le sentez vous-même. Avertissez votre amie ; et, si elle ne peut s'entendre avec ses propriétaires, prenez la maison. Cela fait, vous en dormirez mieux, croyez-moi.

Propos d'Etiquette

D.— *Le bouillon que l'on sert en tasses doit-il être bu ou pris avec la petite cuillère placée dans la soucoupe ?*

R.—Vous commencez à prendre le bouillon avec la petite cuillère, puis vous le buvez avec la tasse. Mais, il n'y a pas de règle absolue pour cela.

D. *Comment mange-t-on une orange dans un diner de cérémonie ?*

R.—La mode actuelle veut que nous mangions une orange avec un couteau et une fourchette. On pique la fourchette dans l'orange, puis on coupe et enlève l'écorce avec le couteau. On coupe ensuite les quartiers d'orange et on les mange en petites bouchées.

D.—*Puis-je envoyer ma photographie à un homme marié de mes amis ?*

R.— Ce n'est pas de bon ton Adressez cette photographie à la femme de votre ami plutôt.

D.—*J'aimerais à connaître les noms que l'on donne au premier, cinquième, etc., anniversaire de mariage ?*

R.—Voici : Au premier anniversaire de mariage, ce sont les noces de fer-blanc ; après cinq ans : noces de bois ; après dix ans, noces de porcelaine ; après quinze ans : noces de cristal ; après vingt-cinq ans : noces d'argent, les noces d'or après cinquante ans et les noces de diamant après soixante-quinze ans. Quelques fois, l'on fête le second et troisième anniversaires de mariage sous les rubriques de noces de coton et de noces de laine.

LADY ETIQUETTE.

CORRESPONDANCE

Madame la Directrice,

Vous paraissez accueillir avec intérêt les échanges de vues de vos lecteurs, au sujet de votre campagne si honorable contre l'invasion de l'alcool. En ce cas, laissez-moi prendre la liberté de vous suggérer que s'il est une classe de correspondants que vous devez désirer, au point de vue de la solution à rechercher, c'est précisément la classe des victimes du fléau même, qui sont restées conscientes de la maladie et ne demandent pas mieux que de voir toute l'atmosphère éliminée du funeste miasme.

C'est ainsi que l'humanité doit à un lépreux l'institution scientifique des léproseries.

Et vous le comprendrez d'autant mieux en réfléchissant que lorsqu'il faut combattre la maladie et soigner le malade, dans notre pays on en est encore à combattre le malade et soigner la maladie, c'est-à dire, que d'un côté, on essaie à outrance, de la répression légale contre l'alcoolique, et que, d'autre part, nos lois tendent de plus en plus, à faciliter la propagation de l'usage du poison en multipliant les débits.

Contre de tels renversements de la logique patriotique et humanitaire, la voix du malade ne sera pas la moins éloquente, je puis vous l'assurer, dans ses protestations. Permettez donc à une de ces tristes voix de se faire entendre, solitairement, à vous, pour vous soumettre, sans ordre choisi, quelques notes, dont il pourrait, au besoin, sortir des volumes.

Pour combattre efficacement l'alcoolisme, le premier pas qu'il me semble falloir faire, c'est de bien étudier la nature du mal, tant chez l'individu que dans la famille et la race. A ce point de vue la nécessité s'impose de combattre le préjugé populaire, autrement dit, toute l'ancienne ignorance. En voulez-vous, tout de suite un exemple ? Je le prends au confessional, d'un prédicateur de retraite, aussi renommé que bien d'autres pour son savoir et surtout son expérience. Je lui soumets mon triste cas de buveur discret mais avéré, avec toutes ses conséquences. Quel conseil me propose-t-il ? Si vous pouviez, mon fils, savoir vous contenter d'un verre avant chaque repas. Je fus tellement surpris de la proposition que je ne pus m'empêcher de répondre: Que je me permettais de refuser l'avis, que je connaissais mon cas mieux que cela, comme étant le cas de tous les buveurs invétérés, que j'étais une poudrière et qu'il importait peu qu'on y mit le feu avec une torche ou une allumette, enfin que la seule chose à faire, était d'en tenir le feu bien éloigné." Vous pouvez même voir par là que bien des gens qui ont une aversion native pour l'alcool, sont absolument inaptes à traiter la question. Que pouvez-vous espérer des lumières présentes du peuple qui ne voit dans l'ivrognerie qu'un produit criminel ne relevant que de la conscience et des lois de l'Eglise. Il est bien vrai que le peuple admet certain cas d'hérédité et d'atavisme,mais sans en tenir compte autrement que comme fatalité généralement,comme punition de famille pour d'anciens méfaits ancestraux perdus dans la nuit de la tradition. Tous les jours vous voyez de ces braves cultivateurs, commerçants, contre-maîtres, avec qui vous êtes forcément en relation et qui, bien que n'ignorant rien de vos fâcheuses propensions, s'offensent grièvement de ce que vous refusez de les suivre au débit de la drogue infernale. Cela n'accuse-t-il pas du coup un état d'ignorance général qui ne saurait exister plus longtemps sans paralyser tous les efforts combinés de la science pour enrayer le mal ? A moins que vous ne prétendiez sauver toute la race sans l'amener à y concourir elle-même.

Etant donné qu'on parviendrait à éclairer la masse sur la nature de ce mal et qu'on réussît à lui inspirer le vif désir de s'en débarrasser, la question d'instruction réglée, il resterait encore à réformer radicalement le tempérament national. Ainsi, qu'une association du genre de celle que des médecins philanthropes et patriotes comme ceux dont vous avez parlé, se forme pour combattre scientifiquement aussi bien que socialement, le péril alcoolique, vous allez voir se lever vingt polémistes, penseurs, publicistes canadiens-français, pour protester comme d'un outrage à la race, assurer que le mal n'est pas si grand qu'on le dit, crier au saxonisme, à la bégueulerie protestante, et cent autres sornettes qu'ils savent trop bien facile d'accréditer auprès de leurs compatriotes. Oui, on ne manquera pas de lâcher le cri de race, même contre le suprême enjeu de l'existence nationale.

Pour moi, je suis tellement convaincu de la nécessité que toute la nation s'unisse sur cette question et en demande, en masse, la solution,

que depuis longtemps je la rattache au plus intime de la politique et même de la question constitutionnelle. De fait, quelle action pourrons-nous jamais espérer de la part du gouvernement tant qu'il ne sera pas indépendant de la branche du revenu fiscal que produit notre système d'octroi des patentes pour la vente des spiritueux ? Or, le gouvernement provincial est purement et simplement à la merci de l'alcool pour se sustenter, dans les conditions actuelles : tout parti qui en arriverait à songer à la création de nouvelles commettrait un suicide flagrant. Comprend-on, en pareil cas l'intérêt qui s'attache à la question de *réajustement du subside fédéral ?* Et nos hommes d'état comprennent-ils, d'autre part, combien il deviendrait facile de gagner la sympathie des autres provinces à un projet de réajustement en vue de rendre le gouvernement local libre de toutes entraves vis-à-vis le revenu des licences et en état de combattre le fléau national ?

On ne saurait trop insister sur ce caractère public que doit prendre la campagne antialcoolique. Ainsi Gladstone considérait, avec sa haute raison, qu'à cette question est intimement liée celle du suffrage *féminin universel*. Il n'y a plus, ici, de question de puissance maritale, d'intérêt de veuve, de fille majeure, d'inconvénient à la vie de famille : de telles objections ne valent plus que dans la bouche du gros monsieur à trogne rouge menacé dans ses petites affaires de drogues.

Vous voyez donc quelles proportions atteint le débat : il touche à tout. Que dirait-on si un congrès sur la matière amenait pour résultat que la manière dont on combat le mal, aujourd'hui, ne fait que l'aggraver ? Ainsi, la répression correctionnelle de l'ivrognerie telle qu'elle se pratique, a-t elle d'autre effet que de jeter la population dans le fatalisme et de lui faire penser que puisque nos tribunaux n'ont jamais corrigé un buveur, par des peines légales, il n'y a rien à faire ailleurs pour atteindre un meilleur résultat ? Et ces sociétés de tempérance ! comme s'il devait y avoir autre chose que des sociétés d'*abstinence*. Il est enfantin d'ignorer plus longtemps que ce qui menace la race ce n'est pas l'ivrognerie tapageuse de quelque carabin en vacance, mais le travail persistant de l'infiltration alcoolique dans toutes les couches sociales sous la forme, en apparence, la plus anodine, sous le couvert civil d'un besoin social.

En voilà assez pour une entrée en matière. Si je vois que mes notes puissent vous intéresser, à seul titre d'utilité documentaire, je continuerai mes envois pour lesquels je sollicite la faveur de faire fléchir la règle de la signature.

Donc, premier point : n'allons d'abord au pays avec la question antialcoolique que pour faire connaître la nature du mal ; fouillons les asiles d'aliénés, les pénitenciers, les hôpitaux et les statistiques du monde entier et quand le problême sera suffisamment vulgarisé, on songera à le faire entrer dans le domaine de la politique, et l'on ne sera plus exposé à de lamentables déconvenues comme le fiasco du plébiscite sur la prohibition.

Un Lecteur.

Un conseil désintéressé

Nos lectrices sont elles donc enfin persuadées de la nécessité et de l'importance qu'il existe pour elles de mettre de l'ordre dans leurs affaires et de sauvegarder leur argent en le déposant en un lieu sûr, et quel lieu peut il être plus sûr et plus commode pour elles que la succursale de la Banque Provinciale, chez Carsley ? Nous invitons nos abonnées à faire l'essai de ce systême, et elles s'en trouveront tellement bien qu'elles ne voudront plus s'en passer. Les abonnées de la campagne peuvent aussi bien que celles de la ville profiter de ces avantages ; combien d'elles font leurs emplettes de toilettes à la ville, et combien il est plus simple de payer les fournisseurs, les modistes et les couturières avec un simple chèque, au lieu de faire charger leurs lettres, de courir ainsi le risque qu'elles s'égarent ou qu'elles soient volées. Avec un chèque on paie jusqu'aux sous, et tout le monde sait combien il est ennuyeux d'avoir à envoyer de la menue monnaie par la malle. Nous espérons que le conseil profitera.

A Travers les Livres, etc.

J'ai lu avec intérêt la brochure publiée par M. le sénateur Pascal Poirier, intitulée : *Mouvement intellectuel chez les Canadiens-français depuis* 1900. Je ne féliciterai pas l'auteur sur la forme littéraire si française qu'il a donnée à son travail ; je ne le féliciterai pas non plus sur les renseignements aussi intéressants qu'utiles contenus dans sa brochure, mais je me permettrai de lui témoigner toute ma vive admiration pour la franchise avec laquelle il ose s'exprimer sur les questions de l'éducation dans les écoles primaires, collèges et couvents, écoles spéciales et écoles techniques. Vraiment, se trouverait-il encore, par ci par là, dans notre vaste Canada, un homme assez courageux, assez honnête pour dire sa pensée telle qu'il la conçoit. Telle qu'il l'a jugée au tribunal de sa conscience ? J'offre à M. Pascal Poirier, l'hommage de mon plus sincère respect. Puisse son exemple être suivi par un plus grand nombre.

***

J'accuse réception, avec remerciements, des *Mémoires de Robert S. M. Bouchette*, recueillis par son fils, Errol Bouchette, et annotés par A. D. DeCelles. J'aurai l'occasion de revenir plus tard sur ces pages d'un charme si vif pour les canadiens.

***

Je parlerai aussi dans un prochain numéro de la nouvelle édition, revue et augmentée des *Américaines chez Elles*, de Mme Th Bentzon, ouvrage couronné par l'Académie Française.

Françoise.

Mademoiselle Idola Saint-Jean, donnera, mardi, le 12 avril prochain, à la Salle Karn, sa soirée annuelle dramatique et musicale. Toutes les personnes qui ont déjà eu le plaisir d'assister à ces petites fêtes littéraires et chantantes savent quel régal Mlle Saint-Jean leur tient en réserve. A la soirée du 12 avril, nous entendrons deux charmantes piècettes où notre exquise concitoyenne tiendra les premiers rôles ; puis, des artistes aimés du public feront entendre ces mélodies et ces accords qui élèvent l'âme de la terre.... Enfin, il nous est offert d'oublier un peu les soucis de la vie dans un agréable délassement, profitons de l'aubaine. Les billets de cette soirée sont en vente chez M. Archambault, 1686 rue Ste-Catherine.

Un Anglicisme dangereux

Set.—Nous introduisons ce mot anglais dans certaines locutions :

" Un *set* de salon " = un ameublement de salon.

" Un *set* de vaisselle " = un service de vaisselle.

" Un *set* de boutons " = une garniture de boutons.

" Un *set* de cartes " = un jeu de cartes.

" Un *set* de cheminée " = une garniture de foyer.

" Un *set* de livres " = une collection de livres.

" Un *set* en diamants " = une parure de diamants.

" Un *set* d'amis " = un cercle d'amis.

Le Bulletin du Parler Français.

Recettes Faciles

DÎNER DE PAQUES

SALADE PARISIENNE. — Hachez le poulet ; faites fondre un quarteron de beurre, un quarteron de fleur, que vous mêlez au beurre, une chopine de lait, deux jaunes d'œufs, ajoutez moutarde, vinaigre, poivre et sel.

ENTRÉE AU CÉLERI.—Lavez deux pieds de céleri, coupez-les par petits bâtons, et faites-les cuire bien tendre dans l'eau après quoi, ajoutez des huîtres avec un peu de jus ; assaisonnez au goût.

CÔTELETTES DE VEAU AU LARD.—Coupez du petit lard en tranches, mettez-le à la casserole avec un peu de beurre, faites-le revenir, placez ensuite les côtelettes dessus et faites cuire lentement à feu doux.

Quand les côtelettes sont cuites à point, dressez les dans un plat avec les lardons dessus ; mettez dans la casserole qui a servi à la cuisson des côtelettes deux ou trois jaunes d'œufs, quelques cuillerées de bouillon, persil et échalottes hachés, opérez la liaison. Ajoutez un filet de vinaigre, du poivre, un peu de sel, si vous le jugez utile. et versez cette sauce sur les côtelettes.

GATEAU DE POMMES DE TERRE.—Pelez et coupez des pommes de terre en tranches minces, beurrez une casserole, rangez dans le fond des pommes de terre, assaisonnez de poivre, sel, fromage râpé. Continuez à faire un lit de pommes de terre recouvert de fromage jusqu'à hauteur de la casserole. Cuisez très doucement et pendant environ deux heures avec feu dessus et dessous. Renversez la casserole sur le plat ; les pommes doivent alors tenir et former un gâteau bien en couleur.

CRÊME À LA VANILLE. — Faites bouillir un litre de lait avec de la vanille, une demi-livre de sucre ; laissez refroidir, mélangez huit jaunes d'œufs, passez au tamis et faites prendre au bain marie.

GÉLATINE AU CAFÉ.— Une once de gélatine, les trois quarts d'une chopine de café fort, la moitié d'un demiard d'eau froide. Trempez la gélatine dans l'eau. Chauffez le café, mettez du sucre au goût et versez la gélatine. Agitez tant qu'elle n'est pas parfaitement dissoute et versez dans le moule.

Servez avec une garniture de crême fouettée.

Recettes Utiles

POUR ENLEVER LES TACHES DE ROUILLE SUR LE LINGE.—On doit autant que possible éviter les taches de ce genre en n'accrochant jamais aucun linge sur des clous ou des crochets d'acier, on se servira de cordes ou de fils de fer galvanisés.

C'est aussi quelquefois lors de la lessive que le linge se trouve taché, ce qui n'aurait pas lieu si l'on avait le soin de garnir la lessiveuse de chiffons qui n'ont rien à craindre, les pièces placées au milieu sont à l'abri de la rouille.

Il existe plusieurs manières de faire disparaître les taches de rouille.

La meilleure est sans contredit celle qui consiste à employer du sel d'oseille, mais comme ce produit est un poison et qu'il brûle le linge, il importe de procéder avec beaucoup de soin.

Dans une petite terrine on met de l'eau bouillante au-dessus de laquelle on place la partie tachée que l'on saupoudre de sel d'oseille en poudre ; avec l'index de la main droite, on frotte doucement sur la tache que l'on fait légèrement pénétrer dans l'eau chaude. La tache doit disparaître lors de la première opération, mais si elle est ancienne, il est quelquefois nécessaire de recommencer une deuxième fois.

On rince plusieurs fois, puis on lave le linge comme à l'ordinaire.

On peut aussi exposer la tache à la vapeur d'eau bouillante et la couvrir de sel et de jus de citron, mais on est moins certain de la bonne réussite.

MOYEN D'ENLEVER LES TACHES DE ROUILLE SUR L'ACIER NICKELÉ.—Frottez d'abord la partie atteinte avec un peu de cendre mouillée, puis achevez avec du pétrole. S'il y a beaucoup de rouille et si elle est ancienne, laisser l'objet tremper dans du pétrole pendant quelques heures.

CONTRE LES GERÇURES.—Profondes ou superficielles, les gerçures disparaissent plus souvent avec la plus grande facilité, au moyen d'un peu d'huile d'olives ou d'amandes, de beurre, de cacao, de moelle de bœuf ou de pommade de concombre ; d'autres fois, quelle que soit leur profondeur, leur curation nécessite l'usage des médicaments astringents, des substances toxiques et même du fer rouge. On combat avec le plus grand succès une de ces affections rebelles par applications réitérées de collodion élastique ; nous recommandons cette pratique facile à nos lecteurs et à nos confrères. Le premier contact du liquide éthéré est assez douloureux, mais les applications suivantes sont supportées sans murmures ; on les fera accepter même aux enfants.

Se laver tous les jours les mains et les pieds dans de l'eau salée, dans laquelle on aura mis de la poudre de camphre.

Se frictionner légèrement les pieds et les mains en les humectant de temps en temps avec de l'eau-de-vie camphrée.

Tous les soirs, en se couchant, envelopper les mains ou les pieds dans des linges mouillés et saupoudrés de camphre.

Se frictionner avec de l'eau de Cologne pure ou une forte décoction de plantes aromatiques dans du vin. Pour avoir cette décoction prendre des menthes, de la sauge, du thym, du romarin, faire bouillir des feuilles de ces plantes dans du vin et s'en servir à froid.

Si l'on vient de jeter de l'encre sur un tapis, séchez-le autant que possible avec une éponge ou un papier buvard, puis jetez du sel sur la tache et faites-le pénétrer. Quand le sel se noircira, balayez-le et mettez-en d'autre jusqu'à ce que la tache soit disparue.

PAGE DES ENFANTS

Causerie Pascale.

N'est il pas vrai, mes petits amis, que la fête de Pâques est toujours associée dans vos cœurs, au retour du printemps? Le coucou jette sa note monotone dans les bois où gazouillent la fauvette et le rouge-gorge aux bords de leurs nids, où la jacinthe et la primevère poussent leurs jolies têtes parées à travers l'herbe et la mousse. Et il n'est que juste que le monde extérieur harmonise avec les sentiments de notre âme, à cette époque qui est l'anniversaire de notre Rédemption. La nature rejette son blanc linceul, qui durant les mois d'hiver l'a préservée du souffle glacial de la bise, et tout renaît à la joie et à l'espoir. En Allemagne le lièvre de Pâques (Oster Hase) joue un grand rôle, car il est sensé déposer par monts et par vaux des œufs multicolores. Aussi les enfants parcourent-ils, le cœur battant, prés et jardins, à la recherche des gracieux cadeaux que le petit animal a pondus à leur intention! Cette coutume existe de même en Angleterre, et, je me souviendrai toujours de ma joie lorsque je découvrais dans quelque coin perdu de notre jardin, un trio d'œufs rouges, verts et bleus.... En France, selon une vieille légende, toutes les cloches font un pèlerinage à Rome, le jeudi Saint, et durant les deux jours de deuil qui suivent, les campagnes sont tristes et silencieuses jusqu'à l'aube du dimanche, lorsque les joyeux carillons fendent de nouveau l'air de leur cantique d'allégresse. Dans l'église orthodoxe, Pâques est la grande fête de l'année, aussi la célèbre-t-on avec beaucoup de pompe. Soit dit en passant, les Grecs n'ont jamais voulu adopter le calendrier grégorien, partant, ils sont toujours 12 jours en retard de nous; ainsi leur jour de Noël tombe le 6 janvier, et les orthodoxes qui ont élu domicile en Occident, célèbrent deux Noëls, deux Pâques, etc., c'est-à-dire la leur propre et celle de leur pays d'adoption. Le "Pappas" (prêtre) distribue à Pâques des œufs de toutes couleurs avec des croix d'or et d'argent peintes dessus, et des gâteaux bénis, assaisonnés de délicieuses épices de l'Orient. A la sortie de l'église tout le monde se salue avec la jolie formule: "Kpistos Avéstei" (Le Christ est ressuscité) et on s'embrasse sans distinction de race ou de sexe. Ainsi le mendiant saluera de la sorte la grande dame qui passe sur son chemin, en lui criant: "Kpistos Avéstei". J'aime cette coutume qui rend tous égaux en ce jour, quand nous célébrons l'anniversaire de notre Rédemption.

CHRISTINE DE LINDEN.

Lettre d'Athènes

MA chère amie, je viens de quitter Constantinople, et je me trouve à présent dans la belle ville d'Athènes. Je vais aujourd'hui tâcher de vous faire un petit résumé qui vous donnera une idée de ces lieux. Athènes, si fameuse dans l'antiquité, a gardé tous les vestiges de ses grandeurs primitives, et ce qui attire surtout le voyageur, ce sont tous ces beaux temples, chef-d'œuvres d'art et d'architecture: l'œil humain ne se lassera jamais de les contempler! Jetons d'abord un coup d'œil rapide sur l'*Acropole*, citadelle antique, située sur une hauteur, d'où l'on obtient, à vol d'oiseau, un magnifique panorama d'Athènes et de ses environs. Les temples groupés dans l'enceinte de ses murs, sont de vraies merveilles, et seulement le ciseau d'un Phidias eut pu travailler avec tant d'art, ce beau marbre Pentélique. Le *Parthénon*, ou temple de Minerve, d'une architecture parfaite, est très bien conservé, et une foule d'artistes se rendent chaque jour sur ces lieux, pour esquisser toutes ces beautés en ruines. L'*Erechthée* est un temple situé à gauche du *Parthénon;* ce qui le distingue surtout, parmi les autres temples, c'est que les colonnes qui le soutiennent sont remplacées par de jolies statues, représentant des vierges majestueuses, appelées *Caryatides.* Si vous visitez le *British Museum*, vous trouverez dans les salles grecques, une de leurs sœurs; elle a été enlevée, avec tant d'autres objets d'art, par Lord Elgin, et figure parmi les plus belles antiquités, que possède ce musée. Derrière le *Parthénon* se trouve le gracieux petit temple de la Victoire; c'est un vrai bijou d'architecture; malheureusement plusieurs de ses mélopes ont été enlevées, ce qui n'empêche pas que ce temple ait conservé toute sa grandeur, et il faudrait le pinceau d'un artiste de génie, pour reproduire toutes ses beautés sculpturales. J'ai passé deux longues heures parmi ces ruines imposantes, et je considère fortuné celui qui a pu fouler ce sol sacré. J'ai cru pour un moment revivre dans le passé de ces temples aux colonnes majestueuses, et cette contemplation m'a empreint l'esprit d'idées mélancoliques que seul le temps pourra dissiper. Du haut de ces ruines, j'ai pu aussi jouir d'un coucher de soleil. Tableau si ravissant, que ma plume, je le crains, est incapable de le décrire: il faudrait un poète tel que Byron ou Musset, pour chanter toutes ces merveilles en vers mélodieux.

EVANTHIA KOUSTANTI IDES.

LES JEUX D'ESPRIT

Anagramme

Pour me trouver, le poète rêveur
Se creuse la cervelle;
Brouillez mes lettres: du tireur
Je suis l'aide fidèle.

Réponse à chercher

Quels sont les trois souverains les plus jeunes de l'Europe?

Géographie

(Pour les petits juqu'à 12 ans.)

Nommez les comtés depuis Gaspé jusqu'à la province d'Ontario qui touchent aux Etats-Unis par un de leurs côtés?

Lauréate de la Page des Enfants.

Marie-Antoinette Gosselin, de Chicoutimi, est l'heureuse gagnaute du

PAGE DES ENFANTS

prix d'assiduité aux réponses données dans la Page des Enfants. Je l'en félicite doublement, car elle a dû prendre sur son temps de récréation, elle qui est pensionnaire dans une académie et qui a déjà beaucoup à faire dans ses classes.

Le prix est un livre à son choix.

Prière de me communiquer le plus tôt possible ce qu'elle aura décidé à ce sujet.

Réponses à Jeux d'Esprit.

Réponse à chercher

De qui est le vers suivant que l'on entend citer beaucoup de nos jours encore, et à qui fait-il allusion ?

Rép.—Neuf fois sur dix ce vers attribué à Voltaire, auteur de la "Henriade," mais on ne trouve cette phrase dans aucune de ses œuvres, car il n'est pas de lui De plus, ce vers, qui fait allusion à Henri IV et à l'anecdote bien connue de "la poule au pot," est toujours cité inexactement. Voici le texte authentique :

Seul roi de qui le pauvre ait gardé [la mémoire...

Il est d'un poète fort médiocre et très inconnu, nommé Gudin de la Brunetière (1738-1812).

Ont répondu : George-Emile Boulay, Coaticook ; Albertine Goncourt, Noé Lamoureux, Lamotte, J., Québec ; Iroquois et Quatre-Saisons, Montréal ; Fleur des Neiges, Neveux, Laure Gipèle, Ottawa ; Corinette, Trois-Rivières.

Coquilles à rectifier

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

La dame use le bourreau.

La lame use le fourreau.

Nous allons bêcher les moissons de l'étang.

Nous allons pêcher les poissons de l'étang.

Il a pendu son âne pour trente écus.

Il a vendu son âne pour trente écus.

Rép. : George-Emile Boulay, Coaticook ; S. Lainé, L. Brien, H. Couture, Québec ; Louisa St-C., Jacques Cœur, Colette L., Montréal.

Charades amusantes.

Quelle différence y a-t-il entre un avocat et un serin en cage ?

Quels sont les verres qui se mettent en colère ?

1. Il n'y en a pas, car tous les deux passent leur vie aux barreaux.

2. Ce sont les verres convexes.

Ont répondu : Sans-façon, Lucile et Adrien P., Montréal ; Laurier-Rose, Ottawa.

La première charrue que fit Jésus.

Près de Nazareth, la cité fleurie ?
Dès l'aube, Jésus, Joseph et Marie
Travaillaient sans bruit, faisant oraison,
Quand Nathanaël, vieillard vénérable,
Soutenant ses pas d'un bâton d'érable,
Parut sur le seuil de l'humble maison.

Bon Israélite, et l'un des plus dignes,
Il s'en allait voir ses prés et ses vignes ;
Mais, se détournant un peu du sentier,
Il venait offrir, client exemplaire,
Quinze ou vingt deniers, modeste salaire,
Qu'il devait au Fils du saint Charpentier.

Il leur fit à tous le salut d'usage,
Et, la joie au cœur, la joie au visage,
Il dit à Joseph, en se découvrant :
—Le Seigneur bénit de façon étrange
Mes champs, mes greniers, mon pressoir, [ma grange.
Joseph répondit : — Le Seigneur est grand.

Mes champs autrefois, terre désolée,
Etaient le rebut de la Galilée,
Plus triste qu'Endor et plus qu'Hésébon ;
Et j'y vois rougir des grappes superbes,
J'y vois par milliers s'aligner les gerbes...
Joseph répondit : — Le Seigneur est bon

—Sur mes oliviers les olives pendent ;
Des figuiers au loin les branches s'épandent.
Les fruits et les fleurs s'y cachent dessous :
Il y pleut souvent, jamais il n'y gèle ;
Point d'oiseau voleur point de sauterelle...
Joseph répondit : — Le Seigneur est doux.

—Savez-vous, Joseph, d'où vient ce mystère :
Vendange et moisson couvrant une ter e,
Où le chardon seul germait et croissait !
Au lieu de chardons, des lis et des roses !...
De ces changements, qui saura les causes ? ..
Joseph répondit : — Le Seigneur les sait.

—L'horreur de ces lieux en est disparue
Du jour où le sol sentit la charrue,
Celle que jadis de vous je reçus !...
Joseph, essuyant soudain la paupière,
Dit : — Cette charrue était la première,
Le vrai coup d'essai de l'Enfant Jésus.

Et tous au Seigneur chantaient un cantique,
Du Deutéronome ou du Lévitique,
Pour lui rendre grâce et pour le bénir.
Puis Nathanaël, vieillard vénérable,
Alla, soutenu d'un bâton d'érable,
Voir fleurir sa vigne et les blés jaunir.

P. V. DELAPOTE.

Petite Poste en Famille

Je t'excuse, petite *Cendrillon*, mais à la condition que tu saches travailler plus fort maintenant que les communications sont plus faciles. Tes réponses sont inscrites tout de même. Au revoir, ma mignonne.

Mots pour Rire

Un barbier maladroit avait coupé, en le rasant, Mgr de La Mothe, évêque d'Amiens, et se retirait après avoir reçu son modeste salaire. Le bon évêque, sentant le sang couler sur son visage, fait rappeler le barbier, et, lui mettant dans la main une nouvelle pièce de monnaie :

—Tenez, lui dit-il, avec un sourire très gracieux, je ne vous avais payé que pour la barbe : voilà pour la saignée.

Le barbier voulait s'excuser, en disant qu'il avait rencontré un bouton.

—C'est cela, reprit l'évêque, vous n'avez pas voulu qu'il restât sans boutonnière.

***

Deux enfants discutent des mérites respectifs de leur papa :

—Mon papa à moi est très grand.

—Le mien est grand comme le mur du jardin.

—Le mien peut regarder par-dessus.

—La belle affaire ! le mien aussi quand il a son chapeau.

***

-- Mon papa est plus riche que ton papa.

—C'est pas vrai... C'est le mien qui est le plus riche !..

—Mon papa a trois maisons... le tien n'en a pas...

— Non !... mais il a des hypothèques sur les maisons de ton père ! .. Ah !

***

Baltine, la jeune sœur de notre amie Babylas, a commis l'imprudence d'avaler une gorgée d'encre. Dans sa peur de s'être empoisonnée, elle accourt tout en pleurs vers son frère et lui raconte l'accident.

—N'aie pas peur, lui dit l'excellent garçon, avale une bonne feuille de papier buvard, il n'y paraîtra plus.

Bibliographie

LES AMERICAINES CHEZ ELLES,

par **Th. Bentzon**.—Nouvelle édition revue et augmentée. — Un volume in-16, broché, 3 fr. 50 (Hachette et Cie, Paris.)

Cette nouvelle édition des *Américaines chez elles* n'est pas une simple réimpression de la première. L'auteur y a fait entrer des faits nouveaux, des figures nouvelles, tous les changements que dix années ont pu amener dans la condition des femmes d'Amérique d'abord — par suite dans celle des femmes du monde entier.

L'apparition de la première édition fut un événement partout signalé, dans nombre d'articles et de conférences, tant en France qu'à l'étranger. Aux Etats Unis même l'opinion générale était qu'on ne pouvait que profiter des justes critiques de cette sympathique et perspicace étrangère.

C'est que l'ouvrage en effet nous révèle un nouvel aspect de la vie américaine, l'œuvre courageuse et patiente d'une élite de femmes animées de l'esprit public le plus rare et contribuant dans une forte mesure, avec l'approbation pleine et entière des hommes, au développement et à la prospérité de leur pays. On connaissait chez nous d'autres catégories d'Américaines, on ne connaissait pas celle-là qui mérite de servir d'exemple au féminisme de bon aloi.

L'auteur, par le seul fait de la publication d'un livre qui devança le mouvement, en est devenu chez nous l'un des *leaders* les plus autorisés. Avec l'acuité d'observation très féminine et la très virile fermeté de bon sens qui le distinguent, il complète aujourd'hui son livre et lui communique ainsi l'attrait d'une œuvre nouvelle.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

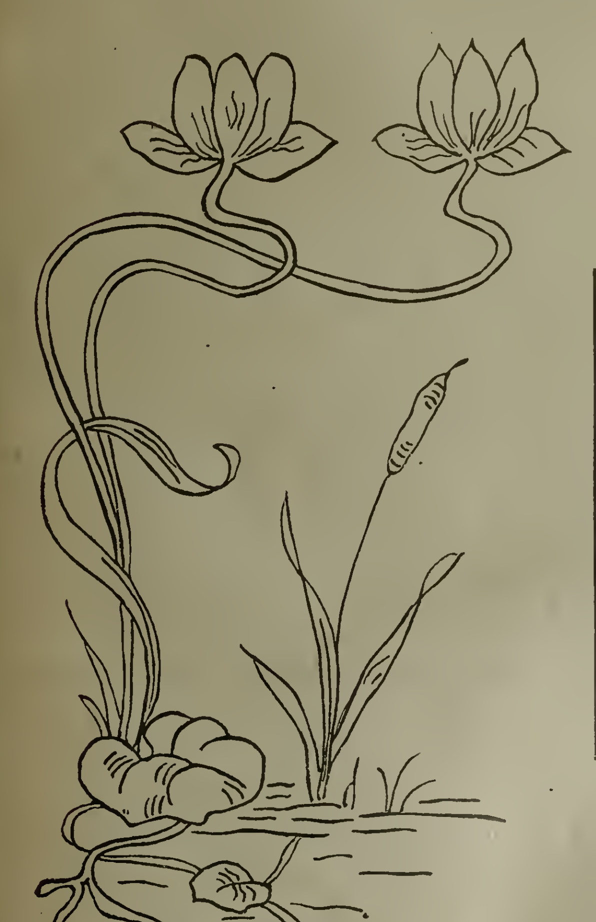
DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE.



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO


VIGUEUR. SANTÉ. BEAUTÉ.
LONGÉVITÉ. VOILA CE QUE
DONNE A TOUS
LES
DRAGEES RECONSTITUANTES
LACHANCE
LE PLUS EFFICACE DE TOUS LES RECONSTITUANTS; SE TROUVENT DANS TOUTES LES PHARMACIES. EXPÉDIÉES FRANCO PAR MALLE.
DÉPOSITAIRE.
PHCIE. LACHANCE.
PRIX 50 CENTS.
MONTREAL.


CONSOMPTION
CAPSULES
CRESOBENE
On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (Toux, Rhumes, Laryngites, Asthme, Bronchites, Tuberculose) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules Cresobene qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volabilité dont l'efficacité tient du prodige. DEPOT. ARTHUR DECARY Ph'en. 1688 Ste Catherine. MONTREAL. et toutes pharmacies.
50¢ le Flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.



3 me ANNÉE—No 2 Samedi, 16 Avril 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY *Dire vrai et faire bien*

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an – – Quinze francs
Six mois - - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois – – – 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

L'AIMEE

Elle passe à l'heure où le jour s'éveille,
Où le clair soleil qui brille au printemps
Sème dans les prés ses tons éclatants
Et verse aux flots bleus sa lueur vermeille.

Elle passe ainsi qu'une blonde abeille,
Frêle, l'air gentil, les cheveux flottants,
Toute rose, et mise avec ses vingt ans
Comme une marquise au temps de Corneille.

Quand elle est passée, on la suit des yeux ;
On ne sait vraiment qu'admirer le mieux :
Ou sa taille fine ou sa tête blonde.

Pour moi qui l'adore et ne le dis pas,
J'irais volontiers jusqu'au bout du monde
Pour suivre au hasard le bruit de ses pas.

Jules Daveigno.

(Le Livre du Cœur).

Dura Lex...

La loi est dure. Si encore elle n'était que dure, mais, trop souvent, elle est inique, injuste. Et je ne comprends pas que sous la poussée de la civilisation qui continue chaque jour son œuvre, rien ne soit tenté pour améliorer ce que nos législations ont gardé de très barbare.

Ainsi, par exemple, on est allé—de par la loi—arrêter dernièrement le frère d'un forçat évadé pour avoir donné un asile de quelques heures et du pain à ce malheureux.

Un frère—coupable si l'on veut et le fut-il trois cents fois plus—qui vient frapper à votre logis, demandant secours et protection, n'a-t-il pas vraiment des droits à l'un ou à l'autre ? et ne devrait on pas plutôt punir celui qui, refusant d'écouter la voix de son sang, inhumainement fermerait sa porte à l'appel fraternel ?

En bien, moi, je déclare—et l'on viendra m'arrêter si l'on veut pour l'avoir pensé et écrit—que je donnerais à n'importe quel criminel qui viendrait le solliciter le morceau de pain dont il aurait besoin pour apaiser sa faim, et il pourrait la manger en paix, cette bouchée de pain sans que son esprit fût troublé par la crainte de mes dénonciations. Ah ! cette chasse à l'homme combien elle est horrible et combien elle m'inspire de dégoût ! Si la justice humaine l'exige dans l'intérêt de la société, laissons-la faire son œuvre dans l'ombre, sans lui donner le grand jour de la publicité.

Tous les jours, les titres palpitants se dressent, pour la foule, dans nos journaux :

" Il était ici Il a passé par là. C'est lui. Sera-t-il pris ? " En outre, tous les signalements qui peuvent maintenir les limiers sur la piste de cette pauvre bête humaine.

Et quand je songe à ce misérable, traqué de tous côtés, ayant tout contre lui, la terre et les hommes, quand je le vois faire une lutte si vaillante et si brave pour s'assurer du plus grand de tous les biens : la liberté, vous penserez de moi ce que vous voudrez, mais j'ai dans l'âme le désir que le forçat échappe à ceux qui le poursuivent et qu'il vive, dans quelque coin ignoré, une vie qu'il ferait sans doute meilleure, pour toutes les peines, toutes les angoisses qu'elle lui a coûtées.

***

Oui, la loi est inique.

Que dire de cette clause du code qui oblige une femme à déposer en cour de justice contre son mari ?

" L'accusé—sa femme, son mari, selon le cas, seront trouvés témoins compétents..."

Un juge sur son banc sentit tout son être se révolter devant ces lignes—je cite le cas récent de l'affaire Bélanger —et refusa d'obliger la femme de l'inculpé à donner un plein et entier témoignage contre son mari. Et cependant, il ne se trouve pas un homme

pour présenter devant nos législateurs un amendement modifiant l'odieux de cette clause.

Car, il ne se rencontre pas toujours des juges aussi humanitaires que celui qui présida au procès Bélanger.

Il y a quelques années, à Montmagny, un homme, du nom de Gosselin, fut accusé de meurtre et condamné à subir son procès.

Le grand connétable de Québec descendit à Montmagny, vint chercher la femme de Gosselin, la conduisit à la ville, où il la garda séquestrée chez lui.

C'est en vain que l'avocat de la défense voulut voir la femme Gosselin, alléguant qu'il avait besoin de lui parler pour aider la préparation des preuves en faveur de l'accusé on lui refusa toute entrevue avec elle.

La veille ou le jour du procès, le grand connétable, sans se relâcher de sa surveillance, ramena la femme Gosselin à Montmagny. Elle comparut dans la boîte aux témoins, et ce fut sa déposition qui fit plus pour la condamnation de son mari que tous les autres témoins de la Couronne ensemble.

L'avocat de l'accusé appela successivement devant deux tribunaux différents de cette injustice criante. La loi—la loi des hommes—décida contre ces appels désespérés d'une âme droite que l'iniquité et la cruauté révoltent.

***

Oui, la loi est injuste.

Un mari ivrogne, fainéant ou débauché se refuse à pourvoir à la subsistance de sa femme. Celle-ci alors, travaille, peine, pour gagner de quoi s'habiller et vivre.

Eh bien, ce lâche, ce triste mari, ce pitoyable citoyen peut, s'appuyant sur la loi, forcer sa femme à lui remettre le gain de ses sueurs afin qu'il aille le dépenser à la satisfaction de ses vices, où bon lui semblera.

Une amie m'a raconté qu'elle eut chez elle, en qualité de domestique, une de ces victimes du mariage, qui, à chaque mois, était forcée de verser entre les mains du mari, qu'elle ne voyait qu'à cette occasion, les gages qu'elle recevait mensuellement pour ses services.

Quand a-t-on entendu seulement une protestation indignée contre pareille injustice ?

La semaine dernière, encore, comparaissait devant un magistrat de cette ville, un homme qui, depuis quatorze ans—quatorze ans !—vivait ainsi aux dépens de sa malheureuse femme.

Durant ce laps de temps—l'épouse le déclara sous serment—le mari n'avait pas apporté à la maison la valeur de cent dollars, mais à chaque fois que sa femme rentrait au logis avec l'argent qu'elle avait péniblement gagné au dehors, le mari le lui enlevait, au nom de la loi, et allait ailleurs le dépenser selon sa fantaisie.

Le juge, justement irrité contre pareil monstre, voulut lui infliger une punition sévère, mais le maximum de la peine ne s'élevait qu'à six mois de prison.

Six mois de prison contre quatorze ans de servitude humiliante et haïssable, vrai, la proportion n'est pas égale.

Il est grand temps que les femmes soient éclairées sur leurs droits et qu'elles prennent leurs intérêts en mains propres afin d'obtenir justice, puisqu'il ne se trouve aucun homme assez généreux pour le demander à leur profit.

FRANÇOISE

A propos d'anniversaire.

Nos remerciements à tous les correspondants qui nous ont envoyé leurs félicitations et leurs vœux à l'occasion du troisième anniversaire du JOURNAL DE FRANÇOISE. Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire quelques extraits des journaux et d'une lettre fort encourageante qui nous est adressée par un membre éminent du clergé canadien, parce que ces éloges s'adressent surtout aux collaborateurs de premier choix qui contribuent, par leurs articles, au succès et à la popularité de notre revue :

" Le No. 24 est près du 1er d'un nouvel an, et c'est avec plaisir que je viens aujourd'hui renouveler l'abonnement de la troisième année. A mon sens, *Le Journal de Françoise* est l'un des mieux rédigés du pays, et la lecture qu'il nous fournit vaut mieux que l'or et l'argent en principe et en pratique... "

De notre excellente collègue, Hélène Dumont :

Le " Journal de Françoise " vient d'entrer dans son troisième printemps. Nous allons, n'est-ce pas, Mesdames, lui souhaiter toutes les roses du succès, sous forme de bienfaisants résultats moraux... avec une pluie abondante et régulière de " bank notes ", qui en assure la force et la durée. Comment ne pas féliciter chaudement la directrice intelligente et courageuse qui poursuit sans faiblir sa route unique en notre pays et fraye un passage à maintes idées généreuses que jusqu'ici de traditionnels obstacles avaient arrêtées.

Du *Journal :*

Nous saluons avec le plus grand plaisir l'entrée du " Journal de Françoise " dans sa troisième année. Cette revue féminine a une valeur incontestable. Nous n'en sommes plus à compter les services qu'elle rend aux lettres canadiennes ni à énumérer les mérites de la femme distinguée qui la dirige. Le " Journal de Françoise " est aujourd'hui un journal qui compte, parce qu'il est lu et que ses lecteurs ne sont pas les premiers venus.

Nous souhaitons au " Journal de Françoise " un avenir digne de son passé.

De *L'Avenir du Nord :*

Nous présentons nos souhaits sincères de prospérité au *Journal de Françoise* qui vient d'entrer dans sa troisième année.

Cette " gazette canadienne de la famille " devrait être lue à tous les foyers.

Elle fournit une saine littérature, instructive et réconfortante dont notre élément féminin devrait être plus avide.

Du *Journal de Waterloo :*

Le seul journal au Canada, croyons-nous, qui soit dirigé par une femme, le *Journal de Françoise*, vient d'entrer dans sa troisième année. Cette jolie revue est toujours pleine de vie et d'intérêt, et semble devoir fournir une longue carrière. C'est ce que nous lui souhaitons de tout cœur.

L'Art de la Conversation

QUELQUES personnes s'effraient bien à tort, je crois, des causeries historiques où elles craignent sans doute de retrouver des études oubliées ou qui n'ont jamais été bien lues ; d'autres personnes traitent bien à la légère ce pauvre dix-huitième siècle que j'ai choisi comme époque de cette étude et qu'on considère comme très vieux jeu.

Pour les uns, je tâcherai de rendre les remords scolaires aussi légers que possible ; pour les autres, je rajeunirai de mon mieux mes personnages ; enfin pour les oreilles démocratiques que froissent les appellations nobilières, j'éviterai autant que faire se pourra une trop grande nomenclature de titres. Mon intention d'ailleurs n'est pas d'établir de comparaison entre le temps passé et le temps présent ; les mœurs d'hier et celles d'aujourd'hui. Elles répondent chacune à des états de société différents entre lesquels il n'y a pas de parallèle possible et entre lesquels une comparaison ne prouverait rien.

Les salons du XVII[ème] siècle avaient tous leurs hommes de lettres, ceux du XVIII[ème] ont tous leurs philosophes.

La conversation qui se tenait dans dans les salons du XVIII[ème] siècle, devait forcément se ressentir du changement apporté par un siècle précédent ; c'est pourtant grâce à ce passage au crible du monde brillant des oisifs que la langue de la discussion et de la polémique, si lourde si empesée tant qu'elle est restée la spécialité des hommes d'école, s'allège et et s'aiguise. Elle cesse de s'adresser aux savants pour se mettre à la portée de tous et surtout des femmes. Elle prend des tours familiers, ingénieux, plaisants ; l'allure souple et vive pour devenir la langue du pamphlet et de la conversation ; elle emprunte la forme de petits vers, de l'apologue et du conte pour faire passer ses audaces. Mais aussi, comme l'a fait remarquer un éminent professeur, elle perd, en couleur et en solidité, ce qu'elle gagne en clarté et en lucidité.

Avec cette société nombreuse, cette allée et venue de visiteurs étrangers, cette réunion artistique et cosmopolite qui manquait forcément de cohésion il fallait une suprême habileté pour conduire la conversation, pour trouver le diapason, pour mettre en harmonie les cordes de l'instrument. Madame Geoffrin jouait de cet instrument en virtuose ; elle semblait savoir quel son rendrait la corde qu'elle allait toucher ; les esprits et les caractères lui étaient si bien connus que pour les mettre en jeu, elle n'avait qu'un mot à dire ; il n'était rien qui ne parût à sa portée, rien qui ne parut lui plaire et qu'elle ne sut rendre agréable aux autres. Ceux qui avaient le moins d'esprit semblaient en sa présence sentir se détendre les fibres qui tenaient leur imagination captivée et subissaient à leur insu son influence communicative.

Le bon abbé de Saint-Pierre qui la venait voir quelquefois, en ami dévoué, était un piètre causeur. Un soir, il arrive avec l'intention de passer la soirée entière. Voilà madame Goffrin tout à fait ennuyée, elle eut un moment d'effroi ; mais s'inspirant de la situation désespérée, elle fit si bien, qu'elle tira parti du digne abbé et le rendit amusant. Il en fut tout étonné lui-même, et comme elle lui faisait compliment de sa bonne conversation en sortant ; il répondit :

"Madame, je ne suis qu'un instrument dont vous avez bien joué."

Il ne faudrait pourtant pas croire que tout le monde eût de semblables dispositions et que toutes les reines de salons possédassent les mêmes aptitudes. Madame Necker qui, vers la même époque, tenait aussi un salon était loin de jouir des brillantes qualités intellectuelles de mesdames Geoffrin, du Deffant et de Lespinasse. Madame Necker était cependant très instruite ; en cela elle était bien supérieure à madame Geoffrin, mais elle était sans imagination ; compassée, étudié en tout, elle se composait un rôle pour toutes les situations, pour le monde et même pour le commerce intime de la vie.

Le marquis de Chastellux, officier distingué qui servit en Amérique sous Rochambeau raconte à ce sujet une anecdote bien amusante. Dînant chez Madame Necker, il arriva le premier et de si bonne heure que la maîtresse de la maison, n'était pas encore dans le salon En promenant ses regards un peu à droite et à gauche, il aperçut à terre sous un fauteuil un petit livre qu'il ramasse, c'était un petit livre blanc qui contenait quelques pages de l'écriture de Madame Necker. Il n'aurait certainement pas lu une lettre ; mais croyant ne trouver que quelques pensées spirituelles, il lut sans scrupule ; c'était la préparation du dîner du jour ; Madame Necker l'avait écrite la veille.

Il y trouva tout ce qu'elle devait dire aux personnes invitées les plus remarquables, son article y était conçu dans ces termes : " Je parlerai au chevalier de Chastellux de la *Félicité publique* et d'*Agathe* (deux de ses ouvrages).

Madame Necker disait ensuite qu'elle parlerait à madame d'Angervilliers sur l'amour et qu'elle élèverait une discussion littéraire entre MM. Marmontel et de Guibert etc.

Le dîner fut assurément charmant pour M. de Chastellux, parce qu'il eut le plaisir d'entendre madame Necker dire mot à mot tout ce qu'elle avait écrit sur ses tablettes.

Il est bien évident que la conversation qui s'échangeait dans ces réunions devait nécessiter, à moins d'aptitudes et de dispositions exceptionnelles, une préparation sérieuse, et je suis toute prête à excuser madame Necker de sa sage précaution. Tout ce qu'on pourrait lui reprocher c'est de s'être laissé prendre.

Nous n'avons plus aujourd'hui à redouter de nous trouver aux prises avec taut de savants et de beaux esprits. Ces messieurs ne fréquentent plus guère les salons et adoptent des mœurs beaucoup plus austères et retirées ; ils forment des sociétés de savants ; les assemblées politiques et les journaux donnent un essor à l'expression de l'opinion publique, tandis que le travail qui se faisait alors dans les esprits, réclamait la satisfaction de ce besoin devenu si impérieux aujourd'hui, et c'est pourquoi ces bureaux d'esprit, ces salons littéraires devinrent des centres plus ou moins célèbres où convergèrent les illustrations de tout genre.

Ce qu'il faudrait de nos jours, ce seraient quelques règles bien simples, bien concises pour sauver le reste de conversation auquel nous sacrifions encore quelquefois.

C'est une planche de salut qu'on peut tendre à ceux qui veulent encore causer. Non pas que j'aie la prétention de fournir ainsi une règle de conversation en un certain nombre de chapitres ; cependant, s'il fallait offrir un remède, il n'en serait peut-être pas de plus original que celui dont j'ai entendu l'exposition de la part d'un agréable causeur, doué de beaucoup d'humour, mais d'une légère teinte d'égoïsme ; il ne prétendait d'ailleurs tenir sa méthode que d'une revue anglaise, le *Cornhill Magasine*.

Si paradoxale qu'elle puisse paraître, la doctrine très anglaise qu'il m'exposa, mérite d'être notée.

—Vous rappelez-vous, me disait-il, la raison pour laquelle, suivant La Rochefoucault, les amoureux ne s'ennuient jamais d'être ensemble? C'est parce qu'ils ne cessent de parler d'eux-mêmes. Tout le monde ne peut pas être des amoureux, mais il est bien certain que nous souhaitons tous de ne pas ennuyer et de ne pas nous ennuyer. Pour y parvenir, nous devons avant tout bannir et oublier à jamais le vieux précepte suivant lequel c'est chose inconvenante ou fastidieux de parler de soi-même. Car une condition nécessaire pour que nous n'ennuyions pas autrui de nos paroles, c'est que nous ne nous ennuyions pas nous-memes à les dire ; en d'autres termes, pour bien causer, nous devons nous intéresser à ce dont nous causons, et non seulement rien ne nous intéresse autant que nous-mêmes, mais, nous intéresser à un sujet quelconque, c'est encore simplement, nous intéresser à nous-mêmes d'un façon détournée, aussi vaut-il infiniment mieux causer franchement et hardiment de soi-même que de parler d'un sujet indifférent, car dans le premier cas, on risque seulement de froisser, tandis que dans le second, on peut être assuré d'être mortellement ennuyeux. Encore ne risque-t-on rien à causer de soi-même lorsque l'interlocuteur se plaît à être un écouteur, et le monde, fort heureusement, est tout rempli de personnes qui désirent qu'on leur parle plutôt qu'elles ne souhaitent de parler elles-mêmes.

J'espère que vous ne vous attendez pas que je souscrive à cette théorie ; cependant, prenons-en l'essence et voyons s'il n'y a rien à en tirer.

Il n'est pas admissible que l'on ait le droit d'étaler simplement sa personnalité devant les personnes à qui l'on cause. Mais on peut employer des nuances, des artifices. Le charme de la conversation consiste évidemment en une étude prudente et discrète de notre interlocuteur, il consiste à chercher et à découvrir dans cet ordre d'idée le point spécial où notre personnalité pourrait l'intéresser. Si dans une exploration préalable nous avons trouvé ce point ou ce joint, rien ne nous empêche de nous livrer sans scrupule au plaisir de parler de nous-même. Cela vaut encore mieux que de se regarder sans ouvrir la bouche. On supposerait qu'entre lettrés ou artistes, les sujets de conversation ne devraient pas faire défaut, et cependant, si nous en croyons ce qu'on nous raconte de George Sand, il est bien certain que ce ne sont pas ceux qui écrivent le plus qui sont les plus bavards, car George Sand n'était pas bavarde, loin de là, elle restait au contraire souvent bouche close, avec ses amis les plus intimes, avec un air indolent et lassé, ne trouvant rien à dire, même pour les choses les plus simples. Théophile Gauthier faillit se fâcher sérieusement avec elle un qu'il arrivait à Nohant, tout joyeux de venir la surprendre, et savourant d'avance l'effusion de l'accueil qu'il allait recevoir. Mais à sa vue George Sand reste impassible, calme, silencieuse, et elle le quitte pour aller donner des ordres. Lui, étonné et de plus en plus mécontent, se plaint à son compagnon de voyage, un habitué de la maison, d'un pareil accueil ; son mécontentement comme il arrive, s'exalte en s'exprimant ; il veut partir, il rassemble sa canne, son chapeau, sa valise. Le témoin de cette grosse colère va en toute hâte prévenir George Sand pour qu'elle en conjure l'effet. Elle ne comprend rien d'abord à ce qu'on lui raconte. Quand elle a compris, elle frémit d'un pareil accident ; une telle déception la bouleverse, elle se désespère et s'écrie ingénument : " Vous ne lui aviez donc pas dit que j'étais une bête ?" On l'entraîne vers Théophile Gauthier ; les explications commencent ; elles ne furent pas longues, il comprit bientôt à l'accent de la désolation, combien il se trompait, et sa rentrée fut triomphale. Par contre, George Sand excellait à conter des histoires à ses petits enfants : c'était une grand'mère délicieuse.

L'inverse n'est pas moins vrai. Certaines personnes sont en conversation de merveilleux conteurs qui ravissent leur auditoire. Donnez-leur une plume, les voilà entrepris, la verve leur manque, ils s'embarrassent et l'on regrette qu'ils n'écrivent pas comme ils parlent.

Tout ceci indique bien que la conversation est un art, non seulement dans les manuels, mais dans la réalité. C'est un art qui s'étudie et qu'on peut acquérir.

Lamartine a été un des grands causeurs du siècle dernier ; sa conversation si séduisante abondait en sujets intéressants sur ses voyages en Italie et en Orient ; il contait avec une telle éloquence que ses auditeurs charmés quittaient tout pour l'entendre quelquefois des heures entières.

Chateaubriand fut aussi un causeur exquis, mais beaucoup plus poseur et je ne saurais résister à la satisfaction de vous donner ici une appréciation de son genre par M. Gaston Deschamps, l'aimable conférencier que nous avons entendu ici, il y a quelques années. M. Deschamps l'appelait irrévérencieusement un cadet de

Bretagne digne d'être un cadet de Gascogne.

"On se pâmait chez madame Récamier et chez la duchesse de Duras à ouïr les aventures extraordinaires que monsieur de Chateaubriand narrait d'un air avantageux.

"Je traversais, disait-il, une prairie de jacobées à fleurs jaunes, d'alcées à panaches roses et d'obélarias dont l'aigrette est pourpre.

"Ah! Charmant, délicieux, adorable!

"Et M. de Chateaubriant, adossé à la cheminée de marbre blanc un doigt passé, selon sa coutume sous le revers de son gilet, M. de Chateaubriand, admiré, applaudi, adoré des belles, continuait ainsi:

"Des anfractuosités sablonneuses, des ruines ou tumulus sortaient des pavots à fleurs roses pendant au bout d'un pédoncule incliné, d'un vert pâle. La tige et la fleur ont un arôme qui reste attaché lorsqu'on touche à la plante. Le parfum qui survit à cette fleur est une image du souvenir d'une vie passée dans la solitude."

Un murmure d'approbation accueillait ces paroles. Un frémissement de plaisir répondait à la musique de ces phrases. Et si l illustre voyageur qui n'ignorait rien des malices de son métier faisait mine d'interrompre sa conférence, les fins visages, les yeux brillants, les sourires engageants se tournaient vers lui avec l'air de dire: "Encore, encore!"

Et il reprenait son cours de botanique céleste.

Moins poétique, beaucoup plus didactique était M. Legouvé, ce vétéran des lettres dont la mort a plongé l'Académie dans le deuil. M. Legouvé n'était pas seulement un maître en conversation et en diction. Il excellait dans cet art que je vous signalais chez Madame Geoffrin, de susciter et de soutenir une conversation. Il avait, comme il disait lui-même, l'amour de la diction dans le sang. En quelque endroit qu'il se trouvât, il se composait un auditoire qu'il ravissait par la tournure si fine de son esprit. Un jour qu'il voyageait en Suisse et qu'il s'était arrêté pour quelques jours dans une station alpestre, la pluie ne cessait de tomber depuis quarante-huit heures; impossible de sortir, que faire? Le personnel des voyageurs qui se composait de quelques familles suisses et parisiennes, le supplient de les aider à combattre l'ennui en leur faisant une conférence.

— Très volontiers répondit-il, cela me désennuiera du même coup. Seulement, j'y mets une condition: notre conférence sera une conférence en collaboration, je ne parlerai pas tout seul; je veux être interrogé, interrompu, combattu même par les jeunes filles.

Je vous offrirai un sujet que nous composerons ensemble.

Vous êtes allés souvent au spectacle, vous avez vu représenter nos principaux chefs-d'œuvre; eh bien! je vous propose le sujet: "*Les jeunes filles dans Molière*"

Le sujet est accepté avec satisfaction. M Legouvé s'adresse alors à son auditoire pour choisir quatre jeunes filles dans l'œuvre de Molière résumant les traits généraux de toutes les autres, et la conférence en collaboration commence. M. Legouvé fait parl r tout le monde les jeunes filles comme les vieux messieurs et les dames. Chacun dit son mot. Et ce sont des découvertes auxquelles on est tout étonné de n'avoir jamais songé auparavant. L'étude devient si intéressante et si attrayante que c'en est un vrai enchantement. Tout le monde a de l'esprit. Il semble ce soir là que Molière est plus glorieux que jamais et on le proclame ' Le poète des jeunes filles du dix-septième siècle."

Il me faut à mon grand regret abandonner ces causeurs privilégiés, pour revenir à ce qui est plus terre à terre, à ce que nous voyons journellement autour de nous.

Prenons, notre société ordinaire; plaçons-nous dans notre milieu de chaque jour et sachons tirer le meilleur parti possible des situations.

Appliquons-nous surtout, comme je le disais au début, à ne pas rester bouche close, à trouver quelque chose à dire.

Supposons un homme et une femme d'intelligence moyenne, dans un salon du genre moyen, et supposons-les amenés par sympathie mutuelle et par ordre à causer ensemble; comment pourront-ils passer leur temps sans trop s'ennuyer? Ces personnes que nous supposons étrangères à la politique vont-elles discuter l'équilibre européen ou la doctrine de Monroe ou, en d'autres termes, recueillir ce qu'elles auront pu garder de trois articles de journaux, lus les jours précédents? Evidemment, que vous désiriez parler ou écouter, vous éviterez les sujets qui ne touchent pas personnellement votre interlocuteur ou vous-même. Et rien n'est plus facile que de parler à la personne de ce qu'elle fait ou de ce qu'elle s'apprête à faire, enfin de chercher à découvrir dans la personnalité de votre interlocuteur une région où vous puissiez faire entrer quelque nouvelle face de votre personnalité propre.

Naturellement, ceci n'implique pas qu'il ne faille pas parler d'autrui si on le fait avec intelligence et charité De quoi, homme et femme, pourraient-ils causer si ce n'est d'hommes et de femmes?

Il ne s'agit pas non plus de restreindre toute conversation à des personnalités, on peut parfaitement parler de questions abstraites, si telles questions vous intéressent plus que les questions de personnes, car en ce cas, elles font partie de vous-même, et c'est de vous même que vous parlez, ce qui vaut encore mieux d'après le principe que je viens d'énoncer, que de parler d'autrui.

Mais, sauf ce cas spécial, rien n'est plus apte à intéresser à la fois votre interlocuteur et vous, que d'échanger vos jugements sur des personnes que vous connaissez tous deux.

Ceux qu'il faut avant tout et pour y arriver, tous les moyens sont bons, c'est que l'on ne perde pas ici, dans ce Canada-français le goût de la conversation dans cette belle langue française dont Chénier disait:

Ce langage sonore aux douceurs souveraines
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.

Cette langue toute
De force, de douceur, de grâce et de fierté.

dont les Canadiens-Français ont assumé la noble tâche de conserver intact l'héritage sacré.

MME SAUVALLE.

Predicateur et Predication

VOICI le carême fini. C'est peut-être le temps de parler un peu des prédicateurs et de la prédication

Que vous êtes gâtés à Montréal ! Chaque année, on vous donne pour le carême des orateurs qui vous charment tout en vous faisant aimer la religion. Il y a un an, vous avez eu Mgr. Rozier, un orateur ravissant, qui vous a fait voir les beautés de l'Ecriture sainte. Cette fois on vous a donné un jeune dominicain, le Père Delor. J'ai lu plusieurs de ses sermons dans les journaux et je les ai trouvés superbes comme style et comme pensée. Sans doute, la simple lecture du discours ne saurait donner une idée exacte de la puissance de l'orateur : il faut le voir, il faut l'entendre jeter, comme disait Lacordaire, sa parole toute chaude sur son auditoire. Cette lecture m'a laissé tout de même une impression profonde. Il a parlé de la parole de Dieu dans des termes qui la font aimer et qui engagent à la pratiquer. " Notre religion,—disait un jour devant moi un excellent moine,—est une religion de joie : il ne faut donc pas en faire un épouvantail ou une chose sombre et repoussante. N'est-elle pas, au contraire, douce et consolante? Le Christ qui l'a fondée est le même qui disait : " Laissez venir à moi les petits enfants," le même qui disait : "Aimez-vous les uns les autres," le même qui a pardonné à la pécheresse Madeleine, le même enfin, qui a amené avec lui au ciel le bon larron ? " C'est dans ce sens large et vraiment chrétien qu'on vous a prêchés. Certains prédicateurs, au lieu de chercher à nous faire aimer Dieu à cause de sa bonté infinie, s'efforcent de nous le faire craindre à cause des tourments épouvantables qu'il a préparés. On parle de préférence de l'enfer au lieu du paradis. Ce n'est pas ainsi je crois, que le Père Delor s'est adressé à son vaste auditoire de Notre-Dame.

Les choses, hélas ! ne se sont pas passées de cette façon chez nous. Nous avons eu, à Québec, au commencement du carême, une retraite pour les femmes à la Basilique. Elles se sont fait rudement malmener par leur prédicateur dont j'aime mieux taire le nom. Notre population, il l'a lui-même admis, est profondément bonne et catholique. Or, un étranger qui aurait entendu ce prédicateur serait parti avec une bien piètre idée des femmes de Québec. Il leur a parlé comme s'il se fut adressé à des hommes de chantier. Le théâtre, la danse, les cartes ont défrayé la plupart de ses sermons. En parlant du théâtre, il a tenu le langage délicat que voici : " Vous voyez sur la scène des femmes décolletées ; il y en a aussi dans l'auditoire. Elles occupent des places qu'on appelle..... des " loges." C'est bien nommé. " N'est ce pas que c'est très spirituel ? Dans un salon, on éconduirait quiconque se servirait de pareilles expressions. Et, c'est dans une église qu'il parlait ainsi ! De la Basilique, ce prédicateur est allé au faubourg St Jean, et là, il a positivement dit que ceux qui fréquentaient les théâtres étaient de la *rogne*.

Mais, ce sont nos jolies danseuses qui s'en sont fait donner sur les doigts. Il a été sans ménagement pour elles. " On laisse, dit-il, les jeunes filles et les jeunes gens seuls et sans surveillance dans ces bals..." Helas ! quelle société ce bon Père a dû fréquenter dans sa jeunesse si les choses se passaient ainsi ! " Ceux, ajouta-t-il, qui sortent de ces maisons où l'on a dansé en sortent *déshonorés !*" Et, notez bien qu'avec une logique irréfragable, il avait commencé par proclamer que l'Eglise ne défendait pas la danse.

Ce fut ensuite le tour des cartes. Anathèmes les jolies femmes qui font un petit " euchre " ou un modeste poker ! Comme les cartes n'étaient pas encore inventées à l'époque où Dieu a promulgué ses commandements, il n'a pas pu les défendre, mais cet excellent Père est bien d'opinion qu'elles auraient dû l'être. Les cartes sont pour lui une invention de l'enfer ; les démons sont des joueurs insatiables. Il a fait intervenir jusqu'à ce pauvre Néron qu'on ne s'attendait guère à voir dans cette affaire. Ce farouche César était, parait-il, un joueur et un danseur invétéré C'est cette passion funeste qui l'a poussé à brûler Rome et à assassiner sa mère !

Voilà à quelles exagérations ce prédicateur s'est porté. Cependant, jamais notre société québecquoise, si bonne, n'a été plus sage que durant le dernier carnaval Nous avons eu une couple de bals et quelques petites soirées intimes où la jeunesse était surveillée avec une scrupuleuse attention. Et, c'est à propos de cela que nous avons eu ces violentes dénonciations que notre ville a été représentée comme une espèce de Sodome antique.

Ces exagérations ne mènent à rien, sinon à révolter les bonnes gens qui les entendent. Après tout, ni le théâtre, ni la danse, ni les cartes ne sont choses mauvaises en elles-mêmes. Qu'on nous mette en garde contre les dangers qu'elles peuvent offrir, c'est très bien, mais que l'on ne vienne point nous faire croire que c'est un crime de fréquenter le théâtre, quand les pièces sont morales, de danser ou de jouer aux cartes.

Dans notre pays, la prédication, en générale, est pitoyable. On nous prêche une religion enfantine. Cela est dû à ce que la plupart du temps, les prédicateurs parlent sans préparation, sans avoir étudié. Dans ces conditions, il leur est impossible de traiter les hautes questions d'enseignement religieux d'une façon convenable. Ils se rabattent sur des lieux communs, sur l'enfer surtout. On nous le décrit sous les formes les plus fantastiques, les plus invraisemblables. Ne vaudrait-il pas mieux nous parler des vérités sublimes de la religion, nous engager à les pratiquer afin d'échapper à ces épouvantables tourments ?

Si l'on voulait pourtant, s'en donner la peine, que de belles choses il y a à dire sur la religion ! que de beaux

modèles de prédications n'avons-nous pas dans notre langue? On n'aurait qu'à lire Bourdaloue, Massillon, Ravignan, Lacordaire, Monsabré et tant d'autres orateurs de la chaire qui ont brillé à diverses époques. Je ne prétends pas qu'il soit facile d'atteindre le degré de perfection où ils sont arrivés, mais l'on pourrait les étudier et les imiter au moins de loin.

Bourdaloue parlait devant la Cour de Louis XIV, qui ne valait pas, sous le rapport des mœurs, notre société. Il se gardait bien d'injurier ses auditeurs: il se contentait de leur faire voir l'horreur qu'on doit avoir pour le péché et le bonheur qu'on éprouve à respecter les enseignements du Christ.

A Paris, où il y a tant de mauvais théâtres, croyez-vous qu'un prédicateur aurait osé se servir d'un langage comme celui que j'ai entendu du haut de la chaire de la Basilique de Québec? Non: on dénonce le vice, mais on le fait dans un langage respectueux pour ceux qui écoutent, surtout quand ce sont des femmes dont les oreilles sont plus délicates que les nôtres.

UN PAROISSIEN.

Le Travail

QUELLE âme ne tressa lle pas à ce mot qui a résonné dans tous les siècles? Il annonça à l'homme sa condamnation après sa désobéissance et il se répercuta de génération en génération pour rappeler sans cesse le châtiment et la force de la volonté divine. Tout homme, le riche aussi bien que le pauvre doit se courber sous cet arrêt irrévocable: c'est celui d'un Roi devant qui tout plie!

"L'homme est fait pour travailler comme l'oiseau pour voler." En effet le travail est sa destinée ici bas, et il ne saurait atteindre à la vie paisible de la conscience tranquille s'il ne se soumettait à cette loi universelle. Tout travail ne cache-t-il pas le bonheur sous l'effort? C'est la rose derrière les épines. Oui, le travail qu'il soit manuel, intellectuel, ou moral, est une source de jouissances!

—Doux est le travail manuel dont l'origine se perd dans la nuit des temps. C'est un de ces savoirs que rien n'a jamais pu détruire; la jeune fille et la femme chrétienne n'ont cessé de s'y adonner et de le perfectionner. Quelles heures plus agréables que celles que l'on passe à la broderie d'un ouvrage offert bientôt en "souvenir" par l'amour filial ou par la douce amitié! Quelles heures plus précieuses pour la charité et pour la piété que celles qui sont employées à la confection de vêtements pour les pauvres ou d'ornements pour les ministres du Seigneur!

Ce travail manuel n'a-t-il pas le plus touchant et le plus parfait des modèles? Marie, la Vierge Immaculée n'a-t-elle pas préparé de ses propres mains les langes de son Divin Enfant? Et pour tout elle était la Reine du Ciel, la mère d'un Dieu et le chef-d'œuvre du Très-Haut! Après un tel exemple comment reculer devant le travail à l'aiguille?

Le travail intellectuel est supérieur au travail manuel, ayant pour objet les facultés de l'âme, leur développement, leur perfectibilité; il occupe l'esprit, le développe et l'orne d'une foules de connaissances; il engendre des délices inconnues à ceux qui ne se sont jamais donné la peine de creuser les sillons de la science.

C'est par l'application continue que l'on parvient à pénétrer ces profondeurs. Que de lassitudes ne faut-il pas surmonter dans la jeunesse surtout, mais bienheureux sont les vaillants qui ne s'épouvantent pas des difficultés et ne reculent même pas devant "l'exil!" Combien de jeunes gens, en effet ne s'expatrient-ils pas en de lointaines contrées pour y chercher les secrets encore ignorés par la science de notre jeune pays? Combien y en a-t-il, qui, plus forts que leur cœur abandonnent famille et amis pour s'enfermer dans une profonde solitude et se livrer à ce travail qui fera d'eux les hommes de demain, tandis qu'ils sont désignés parmi les braves d'aujourd'hui!

Le travail intellectuel est cet aimant qui attire en haut, toujours plus haut. On aime ce qui est beau quand on a appris à le connaître, et c'est le travail intellectuel qui soulèvera le vide cachant jusqu'alors l'idéal d'une vie consacrée à la recherche du vrai et à la contemplation du bien.

Plus noble et plus élevé encore est le travail moral auquel aident les deux autres; c'est celui du chrétien, du saint.

Chacun porte en soi de bonnes et de mauvaises inclinations qu'il faut développer et réprimer pour arriver au juste milieu nommé: vertu. Pénibles sont les premières luttes, mais la paix intérieure dédommage des difficultés et l'on finit par chérir ce travail intime, ce combat de tous les instants qui transforme et rend aptes à de grandes choses. Le travail est donc la destinée de l'homme sur la terre. De même le pilote en regardant entre l'Océan et le ciel s'écrie: "de l'eau, encore de l'eau, toujours de l'eau" de même l'homme qui considère l'avenir incertain, peut dire avec toute assurance: "du travail, encore du travail et toujours du travail!" Heureuse peine qui se change en bonheur ici-bas et en or pour l'éternité!

FOURMI.

L'autre jour, le Pape a reçu une dame d'honneur de la reine Hélène et dont la mère était et est encore elle-même la dame d'honneur de la reine Marguerite. Pie X l'a connue à Venise.

—Eh bien! demanda le Saint-Père, pourquoi votre mère n'est-elle pas venue av c vous?

—Un sentiment de délicatesse l'a retenue. Elle craignait que peut-être...

—Mais pas du tout. Je la recevrai avec plaisir. Est-ce que je dois oublier les bonnes personnes que j'ai eu le plaisir d'approcher avant d'être Pape

Naturellement, dans le vieux monde noir et celui du Vatican, on est quelque peu stupéfait de ce brusque changement aux traditions implantées au Vatican depuis 1870. Mais Pie X feint de ne pas s'en apercevoir.

Pensées et Maximes

Le cœur humain veut plus qu'il ne peut; il veut surtout admirer. Il a en soi-même un élan vers une beauté inconnue pour laquelle il fut créé dans son origine.

CHATEAUBRIAND.

Une Reine des Fromages et de la Crème

XVIII.

(*Suite.*)

Mais le brave homme, non sans raison, n'y croyait guère et regardait mélancoliquement les lames du début du flux creuser chaque jour davantage leur gouttière au creux plus prononcé du lit marin, devant la baie ouverte de la dernière tranchée de la digue restant à combler.

XIX

SUR LE BORD DU TOURBILLON

Tout le monde sait que Londres est une ville fort laide. Il serait absurde de nier que de toutes les capitales de l'Europe c'est l'agglomération de briques et de mortier la plus hideuse, la plus noire, la plus enfumée qu'éclaire le soleil, ou que le plus souvent il n'éclaire pas. Londres n'en a que plus de mérite à devenir presque beau chaque année pendant trois mois entiers. Elle n'a ni le climat, ni les merveilles architecturales, mais elle a sa Saison pendant laquelle, par un miracle, elle sait être souriante pour accueillir ses hôtes, et alors, elle éclipse pour quelques semaines Vienne et même Paris. Sans doute, son plus beau jour est plus triste qu'un jour de pluie dans ces deux autres capitales ; mais, quand les affreuses façades de briques sont soudain parées des couleurs de crocus et des jacinthes, quand le merveilleux gazon anglais étale son tapis d'émeraude dans les parcs, quand cavaliers et amazones commencent à se réunir dans le Row, et que d'élégantes visions apparaissent aux glaces des portières, quand tout prend un vernis de neuf et de belle humeur, habits, chevaux bien pansés, chapeaux aux reflets de miroir, et jusqu'aux shillings et aux pences économisés toute l'année pour ce trimestre heureux, quand tout est frotté, poli, luisant, choses et gens, esprit et matière, alors qui voudrait quitter cette capitale momentanément enchanteresse pour tout autre séjour du monde ?

Ulrique était depuis plus de quinze jours à Londres, et elle y passait par tous les degrés qui séparent l'étonnement de la stupéfaction. Elle se rappelait assez nettement Vienne, mais qu'était ce lointain souvenir en comparaison de ce qu'elle voyait ! A côté de Hyde Park le Pratter était un désert, comme relativement au tumulte de Regent Street la Ringstrasse était le silence. Ils étaient loin, et le profond repos de Glockenau et la solitude à peine moins profonde de Morton !

Cette quinzaine avait été presque exclusivement consacrée à courir les magasins, à des consultations avec des couturières et à une certaine quantité de dîners en ville. Londres se remplissait rapidement ; c'était le moment où les feuilles n'ont pas encore eu le temps de devenir sales et où les espérances n'ont pas encore eu le temps d'être déçues.

Ulrique, au théâtre et en voiture au Parc, avait fait bien des nouvelles connaissances, mais, en réalité, comme le lui expliquait Mme Byrd, elle était encore une inconnue pour le monde élégant, et cependant tant de lorgnettes s'étaient obstinément dirigées vers sa loge, tant de têtes s'étaient retournées dans le Row, que la nouvelle beauté commençait à faire quelque bruit qui, comme les ondes sonores, gagnait de cercle en cercle ; une étoile, si étincelante soit-elle, ne peut percer d'un seul coup une si immense épaisseur d'humanité agglomérée.

—On ne vous a pas encore vue, — répétait Mme Byrd, — il faut un grand bal pour être lancée.

—Madame a raison, comtesse, — lui dit ce soir-là son voisin de table au dixième dîner auquel elle assistait depuis deux semaines qu'elle était à Londres — Et gardez-vous d'avoir jamais le vertige ; vous n'êtes encore qu'au bord du cyclone, attendez que vous soyez emportée au milieu du tourbillon.

C'était un marquis plus que mûr qui parlait ainsi. Ulrique l'avait rencontré pour la première fois ce soir-là, et, avant qu'on fut arrivé au second service, elle tenait ce Lord Cannington pour le plus original et de beaucoup le plus amusant de toutes les connaissances qu'elle avait faites jusque-là Avec ses traits parcheminés, ses sourcils en broussaille, surmontant une paire d'yeux sans cesse en mouvement, sa moustache grise effilée et son sourire sardonique, il lui faisait très justement l'effet d'un Méphistophélès âgé, suprêmement distingué et assez digne ; et certes sa conversation n'était pas faite pour détruire cette impression.

—C'est votre première Saison, m'a-t on dit ?—articula-t-il sans préambule de sa voix aigre et sèche. —Hum ! j'ai déjà entendu parler de vous, cependant !

—Par qui ?.. . — demanda Ulrique un peu surprise.

—Par qui.... par qui ?.... — répéta Lord Cannington d'un ton maussade. — Comment puis-je savoir par qui ? Ce genre de choses-là se trouve dans l'air, on les respire comme la suie et l'odeur des truffes. Vous ne supposez pas, n'est-il pas vrai, qu'une héritière de votre.... comment dire ?.... de votre calibre, fortune et beauté — je suis assez vieux pour être votre grand-père, je peux donc parler sans réticences — puis paraître à Londres sans faire sensation Sans que vous vous en doutiez, vous êtes un phénomène. Où êtes-vous allée jusqu'ici ?

—Mme Byrd dit que je ne suis allée nulle part, — répondit Ulrique qui commençait à s'amuser, — mais je vais à mon premier bal demain

—Hum ! robe blanche, perce-neige, et le reste, n'est-ce pas ? je connais ce style-là.... appartient à la troupe des colombes débutantes, des petites oies bien dressées....

—Savez-vous que vous êtes très peu courtois, ou bien sceptique, je ne sais trop lequel des deux ? dit Ulrique en riant.

Le marquis la regarda un moment en silence du coin de l'œil.

—Ma belle et jeune amie, — reprit-il, — j'ai débuté comme la plupart, l'esprit emmailloté dans ce que les imbéciles appellent le sens moral et pourvu de ma dose de sentimentalité. Mais j'ai vécu soixante-cinq ans, à

Londres principalement, et, Dieu merci, j'ai eu la sagesse de me débarrasser de ces entraves.

—Pourquoi Dieu merci ? demanda Ulrique, peu accoutumée à ce persiflage de sophiste mondain.

Son compagnon ne répondit pas directement.

—Voulez-vous jouir de la vie en général et de cette Saison en particulier ? — interrogea-t-il.

—Naturellement je le désire, mais...

—Alors suivez mon conseil et surtout sachez regarder plus loin qu'autour de vous. Ne mettez ni la robe blanche ni les perce-neige, car personne n'y croira, et ne croyez pas aux autres sur ce que vous en verrez. Ne flottez pas dans la vie enveloppée dans de nuageuses illusions qui vous aveugleront de façon à vous faire trébucher à chaque pas, mais ayez le courage de regarder où vous marchez et alors posez votre pied hardiment. Je crois qu'il y a en vous l'étoffe.... Quoique ce bal de demain doive être le premier, vous n'êtes pas une enfant sans expérience, c'est écrit sur votre figure. Je peux donc vous dire très franchement que, dans le monde, il n'y a ni amour désintéressé, ni amitié incorruptible, ni opinion qui ne s'achète....

—Que reste-t-il donc alors ?

—Mais tout ce qui vaut la peine de vivre. Le confort anglais reste, la joyeuse vie continentale, la bonne cuisine, le bordeaux chauffé à point, les fauteuils capitonnés, les voitures bien suspendues, les salons bien éclairés, la puissance de la beauté et de l'argent.... tout cela reste. C'est une illusion de s'imaginer que ces choses-là ne satisfont pas le cœur humain.. . il n'y a que les gens qui n'ont pas d'argent pour les acheter qui disent cela, et il n'y a que les fous, qui cherchent la vertu dans une salle de bal ou l'héroïsme derrière un filet de tennis, qui se plaignent de leur lot. Comme si toute personne instruite ne savait pas aujourd'hui que la vertu est une question de sang et que l'héroïsme est déterminé par la forme du crâne Ouvrez bien vos beaux yeux, ma jeune amie, et croyez-en mon expérience.

Le vieux marquis parlait sans aucune trace d'émotion et sans la plus légère nuance d'amertume, aussi à son aise et aussi agréablement que s'il discutait le dernier drame ou critiquait les modes les plus récentes. .. Ulrique s'en attrista presque.

Quelle doctrine et qu'il serait odieux qu'elle fût la vérité !

—Ainsi, — dit-elle, — la conclusion de votre sermon est que je dois jeter toutes mes croyances par-dessus bord ?

—Donnez le coup de balai tout de suite, croyez-moi C'est ce que j'ai fait moi-même, et vous ne pouvez pas vous imaginer combien je m'en félicite,

—Marquis, l'amertume de vos théories désenchantées me pique au vif. Moi aussi, j'ai eu des croyances qu'il m'a fallu perdre. Que diriez-vous de m'avoir pour disciple ?

—J'ai déjà répondu à cette question. J'ai dit dès le commencement de notre conversation que vous n'apparteniez pas au genre *débutante* ordinaire. Je vous prendrai pour disciple si vous voulez me prendre pour guide, conseiller-philosophe et ami, dans les chemins du labyrinthe que vous avez à parcourir.

—Le traité est signé, dit en riant Ulrique, qui vida d'un trait sa coupe de champagne.

Le lendemain était le jour du bal à l'ambassade de Russie. Ulrique s'y préparait à son premier combat, lorsque inopinément Charlotte parut à la maison de Park Lane, prétextant des emplettes urgentes à faire à Londres.

Ulrique la reçut avec surprise et assez froidement, n'étant pas dupe de ce besoin soudain de visite aux magasins de Londres. Lady Nevyll, d'ailleurs, découvrit sur l'heure ses batteries en cherchant, par tous les moyens possibles, à dissuader Ulrique d'aller au bal de l'ambassade et en s'efforçant de savoir si la jeune fille n'avait pas encore retrouvé à Londres certaines anciennes connaissances. Ulrique, souriant de pitié, la laissa à ses terreurs intimes pour aller s'habiller.

L'ambassade de Russie étincelait de lumières quand Ulrique et son chaperon descendirent de voiture. La jeune comtesse gravit en silence les degrés : elle était émue et son cœur battait à coups pressés, non de timidité ni d'appréhension, mais de curiosité de ce monde, au sein duquel elle allait paraître, et d'impatience d'être sur son nouveau champ de bataille et d'engager la lutte. Sauf la transposition de décor et de situation, Ulrique se retrouvait telle, au fond, qu'au lendemain de la mort de son père.

Sur chaque palier et dans tous les coins possibles étaient groupés des arbustes rares ; des traînes de soie frôlaient les tapis des marches, le bourdonnement de voix nombreuses, à demi noyé sous les accords de l'orchestre, planait dans l'atmosphère chaude et parfumée, comme au-devant d'elle. Il semblait à Ulrique qu'elle n'eût pas assez d'yeux pour regarder toutes les merveilles dont elle était entourée. Elle était si captivée par ce merveilleux spectacle qu'au grand scandale de Mme Byrd, elle oublia de saluer la maîtresse de la maison et ne remarqua pas l'intensité d'étonnement qui faisait le silence sur son passage.

Elle entra dans la salle de bal comme une valse finissait et que les couples de danseurs se séparaient. C'était un moment de calme relatif, juste suffisant pour donner de l'importance à chaque nouvelle apparition d'invités sur le seuil. Ulrique, qui avait fait quelques pas dans le salon, fut toute surprise de se trouver entièrement isolée et de voir, le bourdonnement des conversations cessant subitement tous les yeux tournés vers la porte par où elle venait d'entrer, et dans tous ces yeux une expression de stupeur émerveillée. Que pouvait-on regarder ainsi, à l'exclusif détriment de toutes les belles choses qu'elle admirait, elle, avec tant d'enthousiasme ? La réponse au point d'interrogation qu'elle se posait ne se fit pas attendre. Elle eut tout à coup la sensation que c'était elle le point central, l'objet de cette soudaine attention, que c'était elle que dévoraient ces centaines de regards curieux. De quelque côté qu'elle se tournât, l'éclair de sa prunelle rencontraient un même éclair.

(*A suivre*).

LE COIN DE FANCHETTE

Petite fille —La broderie rococo est une broderie faite aux petits rubans. Ce n'est pas plus extraordinaire que cela

Admirateur du poète.—Je sais qu'il s'est publié dernièrement à Bruxelles une anthologie du poète Georges Rodenbach ; vous aimeriez sans doute ce livre qui résume les plus belles œuvres de cet écrivain mort au moment où il était en pleine gloire. Un éditeur parisien pourra sans doute vous le procurer. 2° Mlle Vianzone a écrit "En Terre Sainte" et Mathilde Sérao "Voyage au Pays de Jésus." Ne pas confondre.

Blasé.—Vous n'êtes pas comme les Japonais, qui, eux, au moins, comprennent la joie de vivre. Ils naissent le sourire aux lèvres, il vont mourir de même. Non, la vie n'est pas aussi laide qu'on le dit ; il faut savoir prendre les contrariétés qui nous arrivent sans les exagérer et surtout sans laisser s'y attarder notre esprit. Somme toute, n'avons-nous pas dans le cours de notre existence plus de joies que de douleurs? Mais les joies, nous ne les comptons pas, tandis que nous ressassons nos chagrins à bouche que veux-tu Allons, mon cher ami, bon courage. Vous n'êtes pas plus que moi blasé ; tout ça c'est pour la pose, pour la façade. Soyez plus humain avec un petit grain de philosophie. Voilà la pilule par excellence pour aider à digérer les ennuis quotidiens.

Echo du Manitoba.—C'est un beau pays que le vôtre, où j'irai peut-être quelque jour, et, alors, je me souviendrai de votre invitation. J'aimerais à manger le pain qui provient de ces "épis d'or" Ils ne sont pas de ceux dont parle le Chemineau de Jean Richepin : ils font du pain pour les autres. 2° Oui, le théâtre vous manque, j'en suis sûre. Pourquoi ne vous amusez-vous pas à monter des petites pièces dans la famille, c'est si amusant, et, grâce à cette distraction, les heures de chômage sont bien vite passées.

Bonapartiste.— Les descendants de Caroline, reine de Naples, vivent encore. Ils sont connus sous les noms de princes Murat. 2° Après sa déchéance, Caroline prit le nom de comtesse de Lipona, qui est un anagramme de Napoli c'est-à-dire Naples.

Anonyme. — A votre propos, permettez-moi de vous raconter la petite histoire que voici. Je vous avoue d'avance que je n'ai pas le mérite de son invention :

Un prédicateur célèbre recevait beaucoup de lettres des membres de sa congrégation, et avait l'habitude de s'en servir dans ses sermons. Ces lettres traitaient ordinairement de sujets religieux, et le plus souvent demandaient des conseils.

Un matin il en trouva une parmi son courrier qui ne contenait que ce seul mot "Fou."

Il communiqua le fait à sa congrégation et ajouta tranquillement :

"Il arrive assez souvent qu'un homme écrive une lettre et oublie de la signer, mais c'est la première fois que je vois un homme signer son nom et oublier d'écrire la lettre."

Sympathie. — Vous pourrez vous procurer les poésies d'Emile Nelligan, chez Beauchemin, rue St-Paul, ou chez n'importe quel autre libraire. Prix, 75 cts le volume. C'est un livre à posséder dans sa bibliothèque.

Mère affligée.—Les punitions corporelles sont odieuses et souvent funestes aux enfants. La sévérité ne veut pas toujours dire le châtiment. Le moyen d'action le plus efficace, c'est le bon exemple ; c'est le plus sûr de tous les modes d'enseignement ; en second lieu la douceur et la patience qui viennent à bout de tout.

Jean de Canada.—Reçu votre manuscrit, embaumant l'amour à trois lieues à la ronde. Voilà une note nouvelle au JOURNAL DE FRANÇOISE où l'on est guère amoureux. Merci, cher confrère.

Cécilia.—Merlin est un barde breton du VIe siècle. Les nombreuses légendes auxquelles il a donné le thème nous le représentent tantôt un prophète, tantôt un enchanteur.

Outaouais.—A mon grand regret, j'ai dû décliner l'honneur d'aller faire une conférence à Ottawa, ayant déjà refusé cette offre périlleuse à d'autres endroits. 2° Je comprends ce que vous voulez dire ; je ne partage pas votre opinion. 3° Il est toujours permis d'être curieux, mais il est aussi avantageux de savoir garder un secret. Souffrez qu'Yvette Frondeuse conserve son incognito.

FRANÇOISE

Propos d'Etiquette

D. — *Est-il nécessaire d'écrire une lettre de condoléances sur du papier de deuil?*

R —Le papier de deuil n'est nullement nécessaire.

D.—*Puis-je demander par lettre, à une jeune fille, la permission d'aller la voir?*

R —Certainement.

D.—*Les gants sont-ils portés au théâtre?*

R.—Au théâtre, aux concerts, voire même aux bals, les mains peuvent être nues, à condition toutefois qu'on ait de belles bagues à exhiber.

D —*Est-ce le bras droit ou le bras gauche qu'un homme doit offrir à une femme?*

R.—Le bras gauche. Le bras droit doit rester libre dans le cas où l'on aurait à s'en servir pour défendre la dite dame.

LADY ETIQUETTE

CORRESPONDANCE

Ma chère Directrice,

Je désire vivement, mademoiselle, que vous sortiez victorieuse de la guerre que vous faites à l'alcoolisme. Quel immense service vous aurez rendu à notre cher pays en contribuant à l'arracher au péril qui le menace si grandement. Dieu merci, je n'ai jamais vu que de très loin ces tristes êtres abrutis par l'alcool, mais j'ai vu de près les larmes de pauvres femmes à la merci de misérables ivrognes. Il est temps d'enrayer le mal ; c'est une tâche extrêmement difficile, et, dans les campagnes je crois qu'elle sera toujours impos ible tant que l'octroi des licences d'hôtel sera sous le contrôle des conseils municipaux. Les élections municipales se font sur la question des licences, et vous ne sauriez croire à combien d'intrigues, de haînes, de rancunes, de misères de paroisse de toutes sortes, cela donne lieu. Si le gouverneme it prenait le contrôle du commerce des boissons et nommait à cet effet un agent dans chaque localité avec ordre de ne livrer la boisson qu'à des gens qualifiés, il me semble que ce serait un moyen efficace de diminuer l'ivrognerie ; mais surtout il faudrait abolir complètement et sans miséricorde l'usage de payer la traite et de boire dans les bars. C'est une idée à moi que je vous soumets.

Une Abonnée

Pour Rire

Un jour le bon Dieu s'ennuyait.

Il venait de créer le ciel et la terre, puis n'ayant plus à travailler, il était devenu tout pensif...

Enveloppé dans son grand manteau couvert d'étoiles, il écoutait les cantiques des anges et regardait avec mélancolie la Vierge sourire aux petits chérubins qui lui offraient des roses...

" Mon fils bien-aimé, dit Marie avec tendresse, quelle est donc en ce moment la cause d'une si grande tristesse ?

La beauté de votre ciel ne vous réjouit-elle pas ? Les anges chantent votre infinie grandeur... les séraphins vous adorent à genoux et les petits chérubins sèment des fleurs sur les marches du trône.... Souriez-leur donc un peu... cher Jésus ! Cela leur fera tant de bonheur...

—" Trop de bonheur dans le ciel... pas assez sur la terre, fit tristement le Seigneur, voilà ce qui m'afflige...

" Je voudrais créer encore quelque chose de nouveau... de jeune, de joli pour égayer un peu la monotonie qui attriste le monde...

—" Reposez-vous, mon amour, demain serait encore temps, fit la Vierge avec calme...

—" Cela m'amuserait... demanda le Sauveur... puis avec un sourire : " Pareil à un enfant pas sérieux, voyez, ma mère, ce que j'imagine...

Alors le bon Dieu créa un tout petit bambin joli comme un ange. Avec une petite bouche rieuse, de grands yeux bleus et de beaux cheveux bouclés...

—" Qu'il est gentil ! fit la Vierge en s'extasiant devant le cher petit... Vous me le donnerez, n'est-ce pas, mon fils ?

—" Non, ma mère, répondit le Seigneur ; il faut savoir être généreux et ne pas tout garder pour le Ciel.. Il fait froid sur la terre... la neige tombe... les malheureux souffrent .. et cela m'afflige, fit de nouveau le Seigneur...

—" Pauvre petit amour, murmura la Vierge dont les yeux se voilaient de larmes .. C'est bien dur d'aller sur la terre après avoir connu le Ciel...

Le Seigneur souffla sur son œuvre.. et le bambin se mit à sourire. . et des légions d'anges vinrent adorer le grand Maître dans sa nouvelle création...

" Va, dit le bon Dieu, à son petit ami, descends vers la terre pour consoler ceux qui pleurent... sourire à ceux qui souffrent et ranimer ceux qui se meurent... Tes chansons réveilleront les oiseaux... et la chaleur de ton regard jettera des flots de soleil da s tous les cœurs... Va, cher petit ami, et ne sois jamais triste ! ! !

—" Permettez, fit la Vierge à genoux, qu'avant son départ, je donne à ce petit messager quelques provisions de voyage... car la terre est bien loin et s'il allait avoir faim...

Et la Vierge alla là-bas, dans les nuages, chercher de " beaux petits cœurs de sucre " qu'elle mit dans les mains du voyageur qui disparut vers la terre pendant que les petits anges lui criaient : bon voyage ! en lui jetant des lilas et des violettes qu'il emporta... en souvenir...

Or, par un beau matin d'avril, quand la nature sommeillait encore, frileusement encapuchonnée de blanc, on vit le petit messager de Dieu s'avancer doucettement le sourire aux lèvres, la chanson au cœur... les menottes remplies de lilas, de violettes et de sucre......... puis un parfum de lis qui était le baiser d'adieu de la Vierge...

Les oiseaux l'entendirent venir et se mirent à chuchoter... cela réveilla les petits bourgeons qui levèrent la tête pour le voir passer... les brins d'herbe endormis depuis longtemps étouffèrent un " ouf ! " de délivrance......

Et le " printemps " passa sur la terre en semant partout, selon l'ordre du Seigneur, des fleurs, des chansons et des sourires...

....

Ainsi fut créé le printemps... un jour que le bon Dieu s'ennuyait.

Margot.

A l'Université Laval.

Nous devons quelques mots de remerciements et de félicitations à notre Université pour la façon courtoise et libérale avec laquelle elle a ouvert ses portes à une femme conférencière. Il convenait à notre grande institution canadienne de donner la première le bon exemple et de prouver qu'elle était au dessus des préjugés qui ont encore cours chez certaines personnes.

Messieurs les administrateurs et les gouverneurs ont compris leur devoir et nous les en félicitons cordialement.

Au mariage de X.., le bohème, deux de ses amis causent.

—Le malheureux, dit l'un, mais il est fou de se mettre en ménage : il est criblé de dettes et n'a rien à lui.

—C'est vrai, répond l'autre, regardez donc, jusqu'à sa femme qui a l'air *emprunté !*

AVIS

Les abonnés qui doivent déménager au mois de mai sont priées d'envoyer leur nouvelle adresse au bureau de ce journal.

Nous remplacerons, avec plaisir et à titre absolument gracieux, les quelques numéros qui pourraient manquer à la collection de l'année expirée de nos abonnés réguliers.

"Le Journal de Françoise," étant dorénavant publié à vingt pages au lieu de seize, sera vendu dans les bureaux de journaux dix cents au lieu de huit.

L'ADMINISTRATION.

Avis du printemps

Le printemps souffle de bons conseils avec les brises parfumées. Il vous dit qu'à ce moment de renouvellement de toutes choses qu'il faut aussi faire vos achats de toilettes nouvelles. Mais l'embarras de courir les magasins avec un portefeuille rempli de billets, de gros écus, de sous et de menue monnaie ! Sans doute, aussi pourquoi ne simplifiez-vous pas le procédé en déposant votre argent à la succursale de la Banque Provinciale chez Carsley ? Vous vous épargnerez les ennuis, les angoisses, les rides, voire même les chevaux blancs. Sans nulle préoccupation, vous pourrez vaquer à l'aise à la visite des magasins, et sans même attendre des heures et perdre un temps précieux pour recevoir la monnaie, vous n'avez qu'à mettre le chiffre de vos achats sur une des feuilles de votre carnet de banque en y ajoutant votre signature, et le commis qui vous a servies, se trouve payé. Quand une fois, vous aurez essayé, chères mesdames, le système de payer vos comptes au moyen de billets de banque, vous le trouverez tellement commode que vous ne saurez vous en passer.

Elle est fort connue l'aventure de ce maréchal de France sur qui un grenadier exaspéré d'une injustice tira un coup de pistolet en pleine poitrine. Le coup rata. Et, sans qu'un muscle de son visage bougeât, le vieux maréchal laissa tomber ces mots :

—Quatre jours de salle de police pour mauvais entretien de vos armes !

Recettes Utiles

NETTOYAGE DES COUVERTURES DE LAINE.—On peut rendre les couvertures bien blanches tout en leur conservant leur souplesse, par l'emploi du borax et du savon mou. Mettez deux cuillerées à bouche de borax pour une pinte de savon mou, et ajoutez a sez d'eau froide pour recouvrir les couvertures. Lorsque le borax et le savon sont bien fondus, mettez-y les couvertures et laissez séjourner toute la nuit. Le lendemain, frottez, rincez à deux eaux et mettez sécher. Ayez bien soin de ne jamais tordre les couvertures.

MOYEN DE RAFRAICHIR ET DE PARFUMER LA MAISON.—Quelques gouttes d'huile de lavande dans un bol en argent ou en autre métal rempli d'eau très chaude. En déposant ce bol dans la salle à manger quelques minutes avant que le dîner soit servi, on donnera à l'atmosphère une fraîcheur et un parfum délicieux. Ce procédé est surtout très recommandé pour les petits appartements qui ne sont pas bien aérés.

TACHES D'ŒUF SUR L'ARGENTERIE.—On enlève les taches en les frottant avec un linge mouillé imbibé de sel.

POUR CONSERVER LE CÉLERI.—On peut conserver le céleri frais pendant plusieurs jours, en procédant comme suit : Nettoyez et lavez le céleri, puis mettez-le dans un verre à conserves, bouchez soigneusement et mettez dans un endroit frais.

ETOFFES NOIRES. On peut remédier à l'ennui d'avoir les vêtements noirs rendus luisants par l'usure, en frottant les endroits endommagés avec une éponge trempée dans une solution d'eau et de borax ; frottez ensuite avec de l'eau fraîche. Ce procédé est très recommandé.

TACHES DE SANG.—On enlève les taches de sang en les saturant premièrement avec du pétrole, et en les lavant ensuite à l'eau froide.

Une pâte faite de magnésie, d'arrowroot et d'eau et appliquée avec une brosse ne toiera les chapeaux de feutre blanc tachés. Une fois sec, brossez, et le chapeau sera comme neuf.

Cuisine facile.

BEIGNETS AUX POMMES.—Faire une pâte avec une tasse de lait doux, une cuillerée de sucre, deux cuillerées de poudre de patisserie mêlées à la farine ; éplucher et couper en morceaux quelques bonnes pommes à tarte, les mélanger dans la pâte et faire frire dans la graisse chaude. Servir avec du sucre d'érable

CROQUETTES AUX ŒUFS.—Fendez des œufs durs dans le sens de la longueur, écrasez le jaune, épicez, ajoutez des olives hachées, du sel, de la moutarde du jus de citron et du beurre, emplissez les blancs avec cette pâte, recollez les bords avec du blanc d'œuf, passez dans la chapelure et faites cuire.

SOUPE AU CHOCOLAT.—Faites roussir quatre cuillerées de farine ; ajoutez une cuillerée à thé d'épices de cannelle, de clous et de mace ; quatre grandes cuillerées de sucre, un litre de lait chaud ; quatre grandes cuillerées de chocolat fondu Remuez le mélange jusqu'à l'ébullition ; enlevez-le du four et ajoutez les jaunes de quatre œufs battus. Servez dans des verres avec une rose en crème fouettée sur le haut.

FOIE AUX ÉPICES — Coupez un foie de veau en deux, faites cuire. Enlevez les milieux, hachez-les ; ajoutez-y un oignon, du persil de la sauge, du porc salé, du sel, du poivre, de la chapelure. Remplissez les cavités. Cousez les bords, mettez dans une casserole, humectez avec de l'eau, du vinaigre et des épices.

Dans la jeunesse on songe à vous ; dans la vieillesse il faut songer aux autres.

MME DE LAMBERT.

***

Le couvent, c'est l'alcool des femmes romanesques. C'est plus sentimental que le whisky, et plus vieux jeu, c'est aussi plus fier, mais c'est bien toujours le même but : oublier..., s'oublier !...

PAUL BOURGET.

Entre voisins — Vous savez pas, mère Machin ? la locataire du cinquième, eh bien, elle vient de mourir de mort subite. .

– Oh ! la pauvre femme, est-ce qu'elle y était sujette ?...



EN GLANANT

Mots historiques.

Le seul portrait véritable qu'on ait de l'Arioste vient d'une représentation du Paradis, peinte par Garafois dans le réfectoire des Bénédictins de Ferrare. Le poète lié d'amitié avec le peintre, lui avait dit un jour : " Mettez-moi dans votre Paradis, car je ne prends guère le chemin de l'autre. "

Quel différence y a-t-il entre un paralytique et un mort ? demandait un jour Boileau.

Et comme on ne trouvait pas : " C'est, dit-il, que le paralytique est un mort qui souffre, tandis que le mort est un paralytique qui ne souffre pas."

Variété religieuse.

Saint-Patrice ayant converti un roi de la monomie nommé Dongus, il lui donna le baptême avec la plus grande solennité. Le saint évêque voulant s'appuyer sur son bâton pastoral, dont le bout était garni d'une pointe de fer, perça le pied du roi, qui souffrit la douleur sans se plaindre jusqu'à la fin de la cérémonie. Le prélat ayant vu l'accident, lui demanda pourquoi il ne s'était pas plaint : "J'ai cru, lui répondit respectueusement le roi, que cela faisait partie de la cérémonie."

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

La Rochefougauld.

Mme Laure de Maupassant, mère du grand écrivain, a laissé par testament à la Société des Gens de lettres une somme de 3,500 francs avec la mission de veiller au bon état, au moyen des revenus de cette somme, de la sépulture de Guy de Maupassant et, principalement, de la garnir de fleurs.

Les hommes de lettres français se sont vivement touchés de la pensée de Mme de Maupassant et, par leur piété, la tombe de Guy de Maupassant sera toujours parée des fleurs qu'il aimait.

Il ne faut pas laisser pousser l'herbe sur le chemin de l'amitié.

Mme Geoffrin.

Variétés.

La vie d'hôtel à Oklahoma.—Oklahoma, Japon, est une ville où l'on ne sera probablement pas tenté d'aller s'installer, après avoir lu ces quelques extraits du règlement de l'unique hôtel du lieu : " Un supplément sera exigé des gentlemen qui se coucheront tout bottés.

" Trois coups frappés à la porte indiquent qu'un meurtre vient d'avoir lieu dans la maison, et qu'il faut se lever.

" Prière de ne pas enlever les briques qui sont dans les matelas.

" S'il pleut dans la chambre, il y a un parapluie sous le lit.

" Au cas où l'essuie-main ferait défaut, servez-vous d'un coin du tapis, etc., etc.

Le record de l'appétit. — Sans doute, personne ne le disputera au docteur H. S. Bonner, à Marion, (Indiana.) Cet intrépide Yankee se fait fort d'absorber à un seul repas, sans en être incommodé, les aliments suivants :

Oeufs durs, vingt quatre ; Beefsteack, cinq livres ; Rôti, dix livres ; Huîtres conservées, quatorze boîtes.

Fromage, une demi-livre. Le docteur Bonner ne doit évidemment pas croire aux dilatations de l'estomac.

***

Sur le boulevard :

—Tu sais, Untel, le récent officier d'académie...

—Eh bien ?

—Sa femme vient de lui donner une fille... que l'on a appelée Rosette.

—Déjà !

***

Un mot de Berryer, qui ne serait peut-être guère goûté aujourd'hui.

Un jour de réception presque intime, Thiers et Berryer, tous deux à l'apogée de leur illustration, se mirent à causer familièrement dans un cercle d'amis.

—Vous devez, dit Thiers à Berryer, posséder aujourd'hui une fortune considérable ?

—Mais non, répondit le grand avocat, j'ai enterré toutes mes petites économies à Angerville.

—Sans doute ! sans doute ! riposte le pétulant historien, mais vous avez soutenu et fait réussir les grandes causes. Vous qui avez défendu contre moi, avec une si heureuse vigueur, la création des chemins de fer, vous n'avez rien ! Cependant, vous n'aviez qu'à vous baisser pour en prendre !

Berryer était assis ; il se lève soudain comme mû par un puissant ressort, et répond par ces simples mots qu'il accompagne d'un de ses inimitables gestes :

—Oui ! mais il fallait se baisser !

***

Gay-Lussac avait trente ans quand il rencontra Joséphine, celle qui devait devenir sa femme. La jeune fille était simple employée dans un magasin de lingerie. Gay-Lussac la vit, assise derrière son comptoir, tenant un livre à la main, et qui paraissait beaucoup la captiver ; la jeune employée avait alors dix-sept ans à peine.

—Que lisez-vous ainsi, Mademoiselle avec tant d'attention, demanda le savant.

—Un ouvrage qui est peut-être au-dessus de ma portée, mais dans tous les cas, il m'intéresse beaucoup, c'est un traité de chimie.

De cette première entrevue devait résulter, quelques mois après, un mariage qui fut des plus heureux.

Mme Gay-Lussac avait fini par avoir la même écriture que celle de son mari, et il est aujourd'hui impossible de distinguer les autographes de l'un ou de l'autre. Quelques jours avant de mourir, Gay-Lussac, alors âgé de soixante-douze ans, disait à sa femme :

—Aimons-nous jusqu'au dernier moment ; la sincérité des attachements est le seul bonheur.

Pensées

Le meilleur des toniques, c'est le travail.

Charcot.

Toutes les illusions se tiennent ; quand l'une d'elle tombe, les autres se détachent comme les fleurs d'une guirlande rompue

Hippolyte Lucas."

Quand Dieu nous demande des sacrifices qui nous coûtent, nous devrions en être fiers, comme un enfant à qui son père donne une tâche difficile.

Lacordaire.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Il vous sera très curieux, j'en suis sûre, de lire le voyage aux Antipodes d'une jeune française, Mlle Cochet, qui sut si bien se tirer d'affaire, seule dans des pays inconnus, alors qu'à Paris une jeune fille de son âge ne peut sortir à la porte sans être accompagnée. Elle avait de la volonté et de l'initiative celle-là et nous la prendrions plutôt pour une américaine cette héroïne de vingt ans qui n'a pas craint d'affronter tant de fatigues et risquer de se heurter à bien des dangers. Je laisse à l'intrépide voyageuse le soin de vous raconter elle-même son voyage :

Est-ce à mon origine normande que remonte mes goûts de voyage ?

Les mêmes instincts d'aventure qui poussaient les hardis hommes du Nord sur les côtes de France et d'Angleterre, m'ont-ils poussée, moi Française élevée dans toute la réserve de l'éducation française, à quitter mon pays, la routine et le cadre connu de l'existence ?

J'eus beaucoup de peine à convaincre mes parents anxieux, et que l'idée de me rendre indépendante effrayait.

J'avais juste vingt et un ans quand je partis pour Londres. Sachant déjà assez bien l'anglais, j'y obtins facilement une situation d'institutrice dans une famille écossaise où je restai un an et fus fort heureuse ; de là, j'allai dans un pensionnat à Dublin, et de tous les pays que j'ai visités, l'Irlande est un de ceux qui m'ont laissé les meilleurs souvenirs.

D'Irlande, je revins à Bruxelles, qui est pour moi presque une seconde patrie. Mais là, je retrouvai les usages de la France, et, habituée que j'étais à l'indépendance britannique, je ne pus me faire facilement aux mœurs de nos pays.

Je visitai plusieurs fois l'Allemagne mais sans être tentée par l'existence qu'on y mène Il semble que les plus grands plaisirs pour les hommes soient de boire et de fumer ; pour les femmes d'absorber beaucoup de tartes et de café dans les *Klatchercien* journalières, dont la réputation des absents sort fort endommagée.

Naturellement, ma pensée retournait vers les pays anglais où j'avais rencontré vraiment un genre de vie et un milieu à mon gré. Mais j'étais devenue plus téméraire par l'habitude des voyages, l'Angleterre me semblait déjà trop près, et je rêvais des colonies, comme d'une terre promise où tout serait nouveau, et, par conséquent, charmant.

Les colonies ! c'est fort vague, cela comprend quatre parties du monde, ou à peu près ; des climats et des régions essentiellement différents. Néanmoins, tout m'étant inconnu m'était d'un égal attrait.

Je ne connaissais rien des différentes lignes de paquebots. Un petit guide-réclame qui donnait des renseignements sur toutes les colonies anglaises, faisait une description qui me séduisit du climat néozélandais ; ces pages et ce que j'avais déjà entendu dire de la végétation et des mœurs fixèrent mon choix sur ces pays.

J'avais, pendant les quelques années passées dans les îles Britanniques et en Belgique, amassé de quoi payer mon passage, même aux Antipodes, me conservant environ mille francs, pour attendre, au terme de mon voyage, une situation convenable.

Sans hésiter, j'arrêtai donc mon passage sur le steamer *Papanni* qui devait partir pour Auckland le 20 juin 1899, passant par Ténériffe, le Cap et le Tesmanie.

La famille à laquelle j'appartiens ne jouit malheureusement pas des mêmes instincts d'aventure que moi ; donc, comme je prévoyais de sa part une résistance à mes projets, peut-être des reproches, je ne leur dis rien de ce que j'avais décidé, et le 19 juin je quittai Bruxelles sous prétexte d'aller passer mes vacances à Londres, en laissant à mes parents l'impression que j'allais revenir immédiatement. Ce départ brusque pour une terre inconnue était évidemment un coup de tête, mais il répondait parfaitement à mon extrême désir d'inconnu et d'imprévu. Si j'avais demandé l'avis de gens sensés, ils m'auraient bien certainement déconseillé une expédition aussi incertaine. Je ne pris d'autre avis que le mien, et je ne l'ai jamais regretté.

Nous devions quitter Londres à une heure de l'après-midi, mais, par suite de retards fréquents dans le chargement des marchandises, nous ne partîmes qu'à minuit. Toute l'après-midi je me promenai sur le pont, observant les passagers. Il tombait une pluie serrée et triste, et je sentais cruellement l'isolement, plus pénible encore au moment d'un départ.

Le brouillard nous cachait la perspective de Londres ; seuls étaient visibles sur l'eau sombre de la Tamise tout autour de nous, les steamers et les voiliers de provenance lointaine, offrant cette apparence de négligé, de réparation, de déshabillé qui est commune aux vaisseaux du port.

Toute l'après-midi se passa à charger ; la plus grande partie de la cargaison était de la tôle ondulée, dont sont recouvertes toutes les maisons aux colonies.

Enfin, vers minuit un petit tug s'approcha de nous et lentement se mit à nous remorquer jusqu'à l'écluse.

Là, on s'aperçut que la *sweetheart* d'un des matelots avait été oubliée à bord ; il fallut la descendre à terre avec une corde, mais la fille n'en parut pas fort embarrassée ; je suppose que sa timidité ayant été fort mise à l'épreuve, elle n'en avait conservé que très peu. A une heure du matin nous étions en plein mouvement vers Greenwich, pour moi en plein mouvement vers l'inconnu.

Deux jours après nous nous arrêtions à Plymouth et quelques heures après avoir quitté ce p rt on découvrait à bord un *stow'away*, c'est-à-dire un homme qui, grâce à la connivence des matelots, parvient à se cacher sur

PAGE DES ENFANTS

le bateau dans le but de se faire transporter aux colonies gratis. Les *stow' away* appartiennent de droit à la police à laquelle le capitaine peut les remettre, mais quand—et c'était le cas de celui-ci, — ils paraissent honnêtes, le capitaine " leur fait travailler leur passage," selon l'expression anglaise, et les laisse libres d'atterrir où ils veulent.

Notre première escale fut à Ténériffe. Nous y passâmes toute la soirée et, je dois bien le dire même à la honte du peuple anglais, tous nos passagers revinrent gris. L'un d'eux se promenait sur le pont vers minuit, criant à tue-tête : "*Ship! Does'nt she roll!* "Sacré bâteau, comme il roule." Nous étions à l'ancre.

Notre traversée jusqu'au Cap dura encore quinze jours. Dans cet intervalle de calme eurent lieu nos " sports " : courses d'obstacles, combat de coq course de pomme de terre, *tug-of-war*, course au cigare, et souvent le soir nous dansions. Les jours passaient très vite. Quand nous atteignîmes le point le plus austral de notre route, le froid devint très vif.

Sur le pont l'eau était gelée, la mer extrêmement forte balayait constamment le pont. Un de nos passagers, un *cockney* qui n'avait jamais vu l'eau, dormait avec sa ceinture de sauvetage, on prétendait qu'un soir que la mer était particulièrement forte, il avait voulu s'installer dans un des bateaux de sauvetage, afin d'être sûr d'y trouver place en cas d'accident. Beaucoup de passagers s'ennuyaient ; moi, je n'étais pas pressée de voir finir le voyage dont la terminaison devait me laisser aux prises avec les difficultés de la vie. Nous arrivâmes enfin à Hobart, capitale de la Tasmanie, et pour la dernière fois notre bâteau se mit en route vers Auckland, que nous atteignîmes le 21 août vers onze heures du matin, par une de ces belles journées d'hiver qui sont ce qu'on peut rêver de plus délicieux. J'allai trouver le principal d'une *grammar school*. Il m'adressa aux directrices de deux écoles de filles dont l'une m'engagea immédiatement comme professeur ; ainsi mon destin se trouva presqu'immédiatement réglé et ce voyage aventureux finit le plus prosaïquement du monde.

M. Cochet.

A propos de la lettre d'Athènes

Il a été omis de vous présenter l'auteur de la lettre d'Athènes, une jeune grecque qui doit venir bientôt faire son voyage de noce au Canada. Cette lettre m'a été communiquée par une amie du Journal de Françoise et, chers enfants, une amie de votre page tout particulièrement.

Tante Ninette.

LES JEUX D'ESPRIT

Charade

Mon premier compte douze mois,
Mon second, poète sublime,
Proscrit d'Italie autrefois,
A des enfers bravé l'abîme.
Mon tout d'un égal mouvement,
Berce notre âme doucement
Sous le charme d'une musique
Rêveuse et mélancolique.

Géographie

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Combien de comtés dans la Province de Québec, et dans celle d'Ontario ?

Charades amusantes

Quel est le saint qu'on trouve toujours dans une pomme ?

Quelles sont les personnes qui ont le plus de caractère ?

Réponses à Jeux d'Esprit

Anagramme

Pour me trouver, le poète rêveur
Se creuse la cervelle.
Brouillez mes lettres ; du tireur
Je suis l'aide fidèle.

Rép : Rime et mire.

Ont répondu : Marie-Antoinette Goselin, Chicoutimi ; Laura St-C. ; Albertine G. ; Lamotte J., Québec ; Fleur des Neiges ; Printemps Tardif ; Auréa, Ottawa ; Lucette et Marie, Montréal ; Aline Alain, Chicoutimi ; George-Emile Boulay, Thérèse, Coaticook.

Réponse à chercher

Quels sont les trois souverains les plus jeunes de l'Europe ?

Alphonse XIII d'Espagne né en 1886, Wihelmine, reine de Hollande, née en 1880 et Victor-Emmanuel III, né en 1867.

Albertin G., Roséa II, Adrieux, Québec ; Lucette, Joséphine D., Angélique V., Montréal ; George-Emile Boulay, Thérèse.

Géographie

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Nommez les comtés depuis Gaspé jusqu'à la province d'Ontario qui touchent les Etats-Unis par un de leurs côtés ?

Rép. : Kamouraska, l'Islet, Montmagny, Bellechasse, Dorchester, Beauce, Compton, Stanstead, Brome, Missisquoi, St-Jean et Huntingdon.

Ont répondu : Jacques Cœur, Colette, Louisa St-C., Montréal ; S. Lainé, Louis et Victor Brien, H. Couture et Andréa Castonguay, Québec ; Thérèse St-Pierre, George-Emile Boulay, Coaticook.

Mots d'enfants.

Mlle Lili a cinq ans et un très mauvais caractère ; on lui refuse un jouet et elle fait une scène : pleurs, cris, trépignements.

—Tu sais, lui dit sa mère, si tu continues je vais appeler Croquemitaine.

Alors la fillette, s'apaisant tout à coup, répond froidement :

—Oh tu sais, Croquemitaine, il faut trouver autre chose... c'est bien usé ..

—

Enfant Terrible. — *Le Père.* — Je vous avais promis un lièvre pour dîner, mais ma cuisinière l'a manqué.

Bébé.—C'est pas la cuisinière, c'est toi qui l'a manqué... tu sais bien j'étais avec toi.

—

Dis, maman, le déluge c'est vieux ?
—Oh très vieux, très vieux.
—Alors, grand'mère y était ?

Pensée d'un philosophe :

Un homme toujours mécontent, et de tout, nous horripile, comme un fanfaron de maussaderie.

Par contre, celui qui paraît toujours " bien aise " nous semble un niais insensible aux deuils affreux de la vie.

Toutefois, il nous reste comme une notion exacte de ces deux espèces d'intérieurs humains.

Tandis que nous ne saurions rien voir dans ce flegmatique indifférent, qui boit, mange, dort, travaille, engendre et voit mourir avec la même impassibilité.

On garde les moules des statues, les empreintes qui refont toujours des objets pareils ; mais mon corps, mon visage, mes pensées, mes désirs ne reparaîtront jamais.

GUY DE MAUPASSANT.

On ne peut recommencer le passé, et tous le regrettent ; mais on peut recommencer l'avenir et tous l'oublient.

E. MARBEAU.

Le respect humain est un manque de respect envers soi-même.

COMTESSE DIANE.

Faites-vous vieille de bonne heure, afin d'être jeune plus longtemps.

MME DE MAINTENON.

Qu'est-ce qu'un roman une comédie ? Une déposition de témoins sur la vie.

RENÉ DOUMIC.

Ma longue vie m'a apris qu'il faut beaucoup pardonner et ne rien oublier.

GUIZOT.

La beauté absolue, c'est la beauté spirituelle, la beauté intellectuelle, la beauté morale ; de quelque nom qu'on la nomme, elle est au fond de nos consciences comme le principe de l'idé du beau, comme l'idéal dont se rapprochent plus au moins les beautés finies que nos sens perçoivent.

CAMILLE FLAMMARION.

Il faut, il faut absolument que l femme soit gracieuse. Elle n'est pas tenue d'être belle. Mais la grâce lui est propre. Elle la doit à la nature, qui la fait pour s'y mirer. Elle la doit à l'humanité. La grâce charme les arts virils et donne un sourire divin à la société toute entière.

J. MICHELET.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d avance.		Strictement payable d'avance.





PAMPHILE LEMAY

SOMMAIRE



3ME ANNÉE—No 3 SAMEDI, 7 MAI 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six mois - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

FRECHETTE

Depuis le feu sacré qu'un premier rêve allume,
Et les frêles épis d'un premier messidor ;
Depuis le vieux collège et le long corridor
Où nous scandions ensemble un idéal volume,

Combien, noble ouvrier, sur ta vaillante enclume,
As-tu, sombre ou joyeux, forgé de rimes d'or ?
Combien de vers, hardis comme un vol de condor,
Se sont jusqu'à la nue élancés de ta plume ?

Qu'importe la morsure et qu'importe un lambeau !
Ta main sait promener la verge ou le flambeau,
Et ton nom retentit comme un buccin sonore

Par l'éclat des honneurs beaucoup sont éblouis ;
Reste simple en ta force, et les Muses, Louis,
Diront qu'en t'acclamant notre peuple s'honore.

PAMPHILE LE MAY.

REPONSE

A M. PAMPHILE LE MAY.

Ami, sur le flot noir ou la vague opaline,
Naïfs fervents du Rêve ou jouets du Destin,
Oui, longtemps nous avons vers un port incertain
Ouvert la même voile à la brise féline.

Comme il est loin déjà notre premier matin !
Voici qu'à l'horizon notre soleil décline ;
Et, voyageurs lassés, du haut de la colline,
Nous tournons nos regards vers le passé lointain.

Là, calme radieux, ailleurs bourasque sombre !
Chimère qui sourit, espoir trompeur qui sombre,
Joie ou peine, chacun réclamait sa moitié.

Et, que le vent fût doux, ou battît notre toile,
Jamais ne s'obscurcit pour nous la double étoile
Du saint amour de l'Art et de notre amitié.

LOUIS FRÉCHETTE.

Québec, 17 avril 1904.

Une Ecole du Mariage

VOILA ce que l'on se propose d'ouvrir en Angleterre, dans la ville de Chelsea, et tout fait prévoir que l'entreprise réussira et dépassera les espérances.

Qu'est-ce que cette école ? me demandent quelques lectrices,—quelques-unes seulement, le sujet intéressant si peu de personnes. Je réponds donc à ces deux ou trois petites curieuses que dans cette école, il ne s'agira pas de l'art d'apprendre à "attrapper" un mari — il ne reste plus, parait-il, rien, à apprendre de ce côté. Songez que la jeune fille n'a eu guère que cet exercise à pratiquer depuis sa sortie du couvent, car, tandis que les convenances sociales et mondaines permettent à un jeune homme de choisir entre de multiples professions, il n'est ouvert à la jeune fille qu'une seule carrière : le mariage. Seulement, en la préparant au mari, on oublie trop de la préparer au mariage, en la laissant dans l'ignorance complète des devoirs de sa future position. Et de là, les déceptions — aussi bien pour l'épouse que pour l'époux—les désaccords, les vies brisées.

Souvent, ce n'est qu'au bout de plusieurs années qu'une femme a appris les devoirs et les responsabilités de sa charge, alors que le meilleur de sa vie est passé, que l'irréparable ne saurait être réparé.

On cite à ce propos le mot naïf et terrible d'une mère à qui, une amie voulait donner quelques conseils sur l'hygiène infantile :

—Comme si je ne m'y connaissais pas en enfants ! s'écria t-elle, offensée, moi qui en ai enterré cinq !

C'est pour remédier à l'ignorance de l'épouse et de la mère qu'il sera donné, à Chelsea, une éducation technique aux élèves de l'*Ecole du mariage*.

Cet enseignement devra durer deux ans, et se composera de cours de cuisine, de blanchissage, de repassage et de couture Les élèves devront aussi confectionner leurs robes et leurs chapeaux, savoir faire tous les achats, tenir un livre comptes, etc, etc.

Elles auront, en outre des leçons d'hygiène, de médecine et de chirurgie ; on leur fera pratiquer l'art de soigner les malades, de panser une blessure en attendant l'arrivée du docteur, de remettre, au besoin, un bras ou une jambe démis.

Les jeunes filles apprendront de plus

comment faire l'éducation de l'enfant; les soins physiques ou moraux à leur prodiguer selon les différents âges qu'il traversera. Elles sauront, "la façon de le nourrir et de l'habiller, de le gronder et de le chérir, de l'instruire en l'amusant."

L'art de la conversation, les bonnes lectures, la correspondance, toutes les choses de l'esprit enfin, ne seront pas pour tout cela négligées. On n'y donnera plus de leçons de grammaire et d'orthographe — puisque ces demoiselles seront censées avoir appris tout cela et davantage dans les académies, mais on veillera à ce que leur petit bagage de science et d'information, mis à profit, s'augmente et s'agrémente de tout ce qui peut rendre un commerce agréable ou distraire spirituellement les heures passées seule, au logis.

Quand au bout de deux ans, les étudiantes ont satisfait aux examens de sortie, elles reçoivent un diplôme certifiant qu'elles sont tout à fait prêtes à entrer dans la vie matrimoniale.

Combien ce parchemin, tout séduisant qu'il paraisse à quelques imaginations, manque encore de qualités majeures et essentielles !

Cela me rappelle une gentille petite histoire que j'ai lue dans *La Femme Contemporaine*, et que j'ai beaucoup de plaisir à reproduire textuellement dans toute sa fraiche simplicité.

"Une très jeune fille japonaise avait comme ami, confident, un "bonze" ; elle alla vers lui pour lui demander un conseil. Il s'agissait pour elle d'un mariage. L'homme dont sa tête était remplie était veuf ; il avait chez lui son père, sa mère, trois frères, quatre sœurs, et deux enfants à lui. Cette nombreuse famille lui faisait peur. Elle trouvait à l'homme des attraits, et ne savait comment agir pour agir bien.

Le mariage est un état dont elle voulait tâter, mais sans pourtant courir trop de mauvais risques. Bref indécise, voulant, puis ne voulant pas, elle résolut de s'en rapporter à son ami le "bonze" ; celui-ci, après avoir reçu la confidence, lui dit : "Avant " de vous donner le moindre conseil, " je désire savoir comment vous comp- " tez agir avec toute la famille de " votre futur époux ? Réfléchissez " bien ; venez me dire dans quelques " jours le résultat de vos réflexions." Il la congédia paternellement, tristement.

Quelques jours après, elle revint dire le résultat de son enquête sur elle-même ; et la résolution prise de vivre en bonne intelligence avec tous.

" C'est votre intention bien arrêtée lui dit le bonze. Vous voulez vivre en bons termes avec tous ?" Sur la réponse affirmative de la jeune fille il ajouta : " Ne vous mariez pas, si vous n'avez pas d'autre réponse à me donner." Elle s'en alla un peu confuse, et de plus en plus s'attachait à son désir. Les obstacles ne sont ils pas chez tous les peuples, et dans chacun de nous, un excitant à vouloir, un motif de vaincre les difficultés ?

La jeune fille réfléchit des jours encore, et s'en vint ravie de pouvoir étonner son " conseil. "

Je crois pouvoir affirmer, dit-elle, que non seulement je vivrai en bonne intelligence avec toute la famille ; mais je les aimerai comme s'ils étaient miens. Parce que je sais que je puis tout faire pour "lui" ; puisque je l'aime, j'aimerai ce qu'il aime.

Et le bonze, rentrant profondément ses mains dans ses larges manches, lui dit tout bas : " Ne vous mariez pas ! " surtout ne vous mariez pas ! vous " serez très malheureuse ! Trouvez " alors le secret pour être heureuse ; " il n'est pas dans vos résolutions. " Elle s'en alla contrite, presque humiliée, sentant que le "bonze" était sage, lui voulait du bien, mais ne comprenant pas ce qu'il voulait trouver en elle. Elle réfléchit encore quelques jours ; puis enfin, lasse de chercher dans son cœur et n'y trouvant que de l'amour ; elle s'en fut pour la troisième fois dire sa peine ; car cela en était une !

Je voudrais savoir, dit-elle à son ami, ce qu'il me faut en plus de ce que j'offris ? Je veux donner de la tendresse, du respect, de la sollicitude, du dévouement, de l'empressement à leur plaire, à les servir tous : c'est mieux et plus que de la bonne volonté. Que faut-il donc encore ? Qu'exigez-vous de moi ? Dites-le au moins, je vous en prie.

Et le bonze dit lentement et très bas : " Je vous demande seulement " une vertu qui vaut toutes les autres, " dont vous n'avez pas parlé, et qu'il " est indispensable que vous ayez. Je " vous demande un héroïsme de cha- " que jour, de chaque heure ; votre " vie doit se passer en un sacrifice " continuel dont vous ne serez jamais " récompensée qu'en vous même. " Vous aurez à accéder à tous les ca- " prices les plus invraisemblables des " vieux, aux taquineries des jeunes, " aux exigences de tous. C'est une " résignation silencieuse de toute vo- " tre vie. Et tout cela se résume en " un seul mot : "Patience." C'est la " patience qu'il vous faut avoir. Cette " vertu héroïque est indispensable à " tout bonheur ; si vous l'avez, vous " pouvez vous marier. Si vous ne la " possédez pas au degré que je vous " ai dit, ne vous mariez pas. "

La Patience ! Songez-y, filles à marier.

* * *

Une autre chose me frappe encore au moment de terminer cet article.

Un homme fait le choix d'une profession : il sera médecin, avocat, architecte, tailleur, agent d'assurances si vous voulez, mais il ne sera que médecin, ou avocat, ou architecte, etc ; on n'exigera pas autre chose que les lumières dont il a besoin pour sa profession.

Tandis que des femmes, on exige tous les talents. Une épouse doit être à la fois comptable à la maison, bonne à tout faire, dame au salon couturière, cuisinière, infirmière, institutrice,—n'est-ce pas un peu, beaucoup, demander d'une faible créature ?

FRANÇOISE.

Question d'Histoire

AUX LECTEURS DU "JOURNAL DE FRANÇOISE"

UN vieillard possédait, jadis, des plans, des gravures, des cartes, des premiers temps de la colonie. Une de ces gravures, représentant Québec et ses remparts, au-dessus desquels se penchait une femme agitant un chapeau blanc : "Elle avertit les vaisseaux dans la rade, disait alors ce vieillard, que la bataille est perdue sur les plaines d'Abraham. C'est une héroïne de la famille de Villeray."

Dans vos souvenirs de famille, dans les récits des grands parents, amis lecteurs et lectrices, quelqu'un n'aurait-il pas entendu parler de cette légende ? Quelle était cette femme ? qui cherchera à la découvrir et ajoutera une fleur de plus, une jolie page à notre histoire canadienne ?

MARCELLE B.

LE PETIT RACINE

Jean Racine, " le petit Racine, " comme l'appelait M. Antoine Lemaître, avant quinze ans quand il sortit du collège de Beauvais pour entrer à Rort-Royal, dans la maison des Granges. Il y poursuivit ses études, avec huit ou dix autres enfants, sous la direction de M. Lancelot et de M. Nicole.

Ces messieurs l'entourèrent de soins tout particuliers, en souvenir du refuge que les solitaires persécutés avaient trouvé, seize ans auparavaut, chez sa grand'tante Vitard, à la Ferté-Milon. Au reste, sa tante Agnès était cellerière au monastère des Champs, et sa grand'mère, Marie des Moulins, s'y était retirée après son veuvage. Le petit Racine était donc, à beaucoup de titres, un enfant de la maison.

Il était doux, impressionnable à l'excès, et plus rêveur qu'il ne parut depuis. Il aimait la solitude, et son grand plaisir était de se promener, un livre à la main, dans les bois de Port-Royal et le long de l'étang. Il était tout sentiment. On ne sait si ses maîtres surent deviner l'inconnu qu'il portait en lui ; mais ils étaient, eux aussi, sous la sévérité de leurs dehors, des hommes de tendresse. Il est remarquable que le peintre le plus profond de l'amour humain ait été élevé par les hommes qui ont le plus aimé Dieu et avec le plus grand désintéressement, car ils craignaient toujours que Dieu ne le leur rendît pas, et ils vivaient dans le tremblement de n'avoir pas la grâce.

***

M. Lancelot perfectionna son élève dans l'étude du grec. Le résultat, ce fut que le petit Racine, tout plein d'Euripide et de Sophocle, alla déclamant sous les arbres (en grec) : " Amour, tyran des hommes et des dieux ! " et qu'il prit l'habitude, dans ses prières, d'ajouter à la *Salutation angélique* l'hymne d'Hippolyte à Artémis : " Je vous offre, ô ma divine maîtresse, ces fleurs cueillies pour vous dans la prairie mystique... "

Il fit pis encore. Son cousin Antoine Vitard, qui étudiait au collège d'Harcourt, lui procura le roman grec de *Théagène et Chariclée*. Le livre lui parut délicieux, car il n'y était parlé que d'amour.

Un jour, M. Lancelot surprit aux mains de son élève le volume criminel. Il le jeta au feu, " car de telles lectures ne pouvaient, dit-il, que troubler et corrompre un jeune cœur. "

Quinze jours après, le petit Racine remit à son maître un second exemplaire de *Théagène :*

—Monsieur, vous pouvez brûler celui-ci, car je le sais par cœur.

—Mon enfant, répondit M. Lancelot, vous me faites beaucoup de peine.

Et ces messieurs conçurent de vives inquiétudes sur les dispositions secrètes de cet écolier trop fort en grec.

***

Une chose, heureusement, les rassura.

La grand'mère et la tante de Jean Racine habitaient, comme j'ai dit, le couvent Port-Royal-des Champs, qui était tout proche de la maison des Granges. Une fois par mois, sous la conduite du jardinier, Jean allait visiter ses saintes parentes ; mais il était évident qu'il n'apportait aucun zèle à ces pieuses entrevues.

Or, peu après l'incident qui avait tant affligé M. Lancelot, Racine demanda la permission d'aller voir toutes les semaines, entre les offices du dimanche, ces vénérables personnes. En même temps, il fit paraître plus de soumission, plus d'exactitude à remplir ses devoirs, une piété plus vive et plus soutenue : ce que ces messieurs attribuèrent sans hésitation à la salutaire influence de la tante et de l'aïeule.

J'aime mieux vous dire tout de suite que le mérite en revenait principalement à la Mère Agathe de Sancenaux, une des plus jeunes compagnes de la Mère Agnès de Sainte Thècle et de la Mère Marie des Moulins.

***

Souvent, en effet, lorsque Jean Racine venait à la maison des religieuses, la Mère Agnès, retenue par ses occupations, se faisait excuser auprès de son neveu, et alors la Mère Marie, impotente et qui marchait avec peine, descendait au parloir accompagnée de la Mère Agathe.

Et c'est pour cela que Jean s'était repris d'une si louable affection pour sa grand'mère.

Presque chaque fois, après avoir demandé des nouvelles de ces messieurs et exhorté son petit-fils à l'amour de Dieu, la vieille religieuse s'endormait dans son fauteuil de paille ; et par respect pour son sommeil, Jean Racine et la Mère Agathe continuaient à voix basse l'entretien.

***

La mère Agathe avait vingt-cinq ans. Elle était pâle et jolie. Racine savait, par sa grand'mère, que la jeune religieuse était d'une famille fort noble, mais de médiocre fortune : qu'elle avait renoncé à tout projet d'établissement pour permettre à son frère de soutenir l'honneur du nom ; enfin, qu'elle faisait l'édification de tout le couvent, Dieu l'ayant récompensée de son sacrifice par une extraordinaire abondance de grâces.

En dépit de cette abondance, la mère Agathe était quelque peu mélancolique. A voir la tristesse de ses yeux et de son sourire, l'écolier songea qu'il devait y avoir, dans le passé de cette courageuse fille, quelque grande douleur d'amour, pareille à celles dont il avait lu le récit dans *Théagène et Chariclée*. A force de se le figurer, il y crut bientôt fermement; et il aima en elle les rêves tristes et charmants qu'elle lui faisait faire.

Elle avait une voix lente, un peu brisée, un peu monotone, dont elle semblait contenir, par modestie chrétienne, l'harmonie trop pénétrante. Et, de même, on eût dit qu'il y avait au fond de ses yeux des flammes lointaines qu'elle éteignait à mesure. Et Jean ne se lassait pas de voir ses yeux et d'entendre cette voix.

Rien de plus. Elle était doucement enjouée avec lui et le traitait en enfant. Elle l'interrogeait sur ses études, sur les menus événements de la maison des Granges, et elle écoutait patiemment et d'un air d'intérêt ses récits d'écolier.

Mais lui rien qu'à être auprès d'elle, se sentait au cœur un grand désir d'héroïsme silencieux et d'immolation pudique. Et peut-être se souvint-il plus tard quand il créa les Junie et les Monime, de cette grâce meurtrie de la religieuse de Port Royal.

Et, parce qu'elle était sainte, il s'appliqua à devenir un saint. Il se mit sur la peau en guise de cilice, de petites branches de ronce. Il les garda pendant une leçon de grec. M. Lancelot, le voyant s'agiter sur son banc, lui fit de sévères réprimandes. Jean ne dit rien et offrit à Dieu cette nouvelle épreuve. Il songeait à la Mère Agathe. Comme il souffrait pour avoir voulu imiter son amie, il lui sembla que c'était un peu pour elle qu'il souffrait, et cette pensée lui fut douce.

***

Naguère, il avait rêvé d'être un grand poète et d'écrire des tragédies à l'exemple de son cher Euripide. Mais, revenu d'un dessin si profane, il résolut de consacrer uniquement son talent à la gloire de Dieu. Et, pour commencer, il rima les premières odes de la *Promenade de Port Royal.*

Il en récita des morceaux à son aïeule, en présence de la Mère Agathe, et surtout les stances qu'il avait écrites sur le couvent des religieuses :

Je vois ce cloitre vénérable,
Ces beaux lieux du ciel bien aimés,
Qui de cent temples animés
Cachent la richesse adorable ;
C'est dans ce chaste paradis
Que règne, en un trône de lys,
La virginité sainte ;
C'est là que mille anges mortels
D'une éternelle plainte
Gémissent au pied des autels.
Sacrés palais de l innocence,
Astres, vivants, chœurs glorieux,
Qui faites voir de nouveaux cieux
Dans ces demeures de silence ;
Non, ma plume n'entreprend pas
De tracer ici vos combats,
Vos jeûnes et vos veilles ;
Il faut, pour en bien révérer
Les augustes merveilles,
Et les taire et les adorer.

Les vers n'étaient pas excellents, mais ils étaient harmonieux et sincères. La Mère Agathe, qui ne se connaissait pas beaucoup en poésie, laissa échapper de ses yeux pâles une larme subite. La Mère Marie se récria d'admiration. Les vers de l'écolier coururent tout le couvent, et les bonnes religieuses furent d'avis que Dieu avait des vues particulières sur le petit Racine.

***

Un dimanche, la Mère Agathe ayant oublié son livre d'heures sur la table du parloir, Jean s'en empara et l'emporta comme un trésor. Il forma le projet de produire en vers français les hymnes latines pour faire une surprise à son amie. Il ne se séparait du petit livre ni le jour ni la nuit, et quelquefois, pendant les classes, il le tirait de sa poche pour le regarder à la dérobée.

M. Lancelot surprit un jour ce mouvement :

— Monsieur, dit-il, donnez-moi ce que vous cachez.

L'enfant refusa. M. Lancelot se souvint de *Théagène et Chariclée,* et crut que c'était encore quelque roman, Il reprit :

— Monsieur, au nom de l'autorité que Dieu et vos parents m'ont donnée sur vous. je vous prie de me remettre ce livre.

Jean Racine pâlit d'angoisse. Il aurait voulu obéir, il sentit *qu'il ne pourrait pas.* Il serrait le livre contre son cœur. Il dit comme malgré lui :

— Monsieur j'aimerais mieux mourir.

— Monsieur, reprit Lancelot, je vous préviens qu'en ne m'obéissant pas vous offenserez Dieu très gravement.

Les doigts de l'enfant se crispèrent sur le livre, puis se détendirent. Il s'évanouit. Le livre glissa à terre

M. Lancelot, après avoir secouru son élève, ramassa le petit volume. Il lut avec surprise sur la première page : *l Office de l'Eglise et de la Vierge* et sur la feuille de garde : " Agathe de Sanceneux, religieuse au monastère de Port-Royal-des-Champs, " et au dessous : " Le Seigneur est mon héritage. "

* * *

Le bon M. Lancelot, d'abord, n'y comprit rien. Mais il en conféra avec les autres messieurs, et la Mère Agathe fut priée de ne plus accompagner la Mère Marie les jours où son petit-fils la viendrait voir.

JULES LEMAITRE.

La Bibliothèque

(CONSEIL POUR L'ARRANGEMENT D'UNE MAISON)

LE goût des beaux et bons ouvrages ne date pas d'hier ; ce n'est pas seulement un caprice de la mode actuelle, car le XVIIe, le XVIIIe siècle éprouvèrent aussi cette généreuse passion et dans toutes les habitations seigneuriales de ce temps, des bibliothèques furent spécialement réservées aux dames.

Jusque là les bibliothèques n'existaient point, car les livres étaient d'une grande rareté ; les seigneurs les plus lettrés, les plus soucieux de leur intelligence en avaient quelques douzaines et c'était tout. En plein XVe, Cathérine de Rohan, comtesse d'Angoulême, ne possédait, pour toute bibliothèque, qu'un seul volume. Il est vrai, qu'enrichi d'exquises miniatures, il était admirable Charles d'Orléans, esprit très cultivé et lettré délicat, n'en possédait à sa mort que soixante-quinze.

Cependant, l'imprimerie commençant à répandre ses productions, le nombre des volumes augmente et quelques illustres amateurs commencent à donner l'exemple d'un goût prononcé pour les livres, associé à une saine et généreuse érudition, telle Marguerite de France " la belle Margot."

Brantôme nous apprend qu' ' elle est fort curieuse de recouvrer tous les beaux livres nouveaux qui se composent, tant en lettres saintes qu'humaines et quand elle a entrepris à lire un livre tant grand et long soit-il, elle ne laisse et ne s'arreste jamais, jusques à ce qu'elle ait veu la fin et bien souvent en perd le manger et le dormir."

Quelle ardeur, grand Dieu ! quelle littérature, quelles choses pouvaient à ce point passionner la bonne grosse Margot ! Croyez-vous que c'étaient

des livres pieux ? Certes non ! Vous ne vous figurez pas aisément la bonne reine Marguerite penchée sur un livre d'heures ou un glossaire de droit canon ! Si nous nous figurons sa grosse personne obèse dans le parc qui s'étendait derrière son hôtel du Pré aux Clercs, emmitoufflée dans ses fraises et les abondants crevés de ses manches, c'est un menu volume qu'elle aura emporté pour lire sous les ombrages, un petit recueil des quatrains de Pibrac, à la reliure ornée d'argent, aux gardes de soie tissée à ses armes.

Les Précieuses s'en mêlèrent aussi et aidèrent quasiment à la vulgarisation des bibliothèques féminines. Dans une lettre adressée à la Grande Mademoiselle (Mlle de Montpensier), Mme de Motteville écrit : "Je voudrais que dans toutes les petites maisons il y eut des chambres lambrissées de bois tout uni, dont le seul ornement serait la netteté et que chacun de nous eut un cabinet qui, selon vos ordres, belle Amelinte, fût rempli de livres "

Ce dernier coup de canon tiré sur les troupes royales les mécontents satisfaits ou dupés, la paix signée, cette belliqueuse princesse vole à de nouveaux combats, mais, repue de gloire militaire, c'est dans les tournois littéraires qu'elle exerce sa combativité. Luttes pacifiques plus en harmonie avec son sexe ! La belle Amelinte eut sur ces nouvelles troupes une influence indéniable

Mme de Sévigné rangeait sa fille, Mme de Grignan, parmi celles qu'elle appelait " des dévoreuses de livres. "

Enfin Mme de Pompadour laissa à sa mort une bibliothèque contenant 3,545 volumes des éditions les plus rares, magnifiquement reliés, ce qui prouve qu'elle n'était pas occupée exclusivement à des frivolités.

L'aménagement de la bibliothèque réclame des soins spéciaux. Son but parfaitement défini, le rôle que doit jouer cette pièce dans nos demeures, les fonctions qui lui incombent exigent des dispositions particulières. Une table pour écrire, des rayons supportant les livres, quelques sièges épars amollis de coussins, voilà pour l'indispensable. Vous y ajouterez un meuble construit en bois de choix pour enfermer les livres rares ou ceux que vous voulez mettre à l'abri des indiscrets.

Au XVIIIe siècle les livres étaient enfermés dans des grillages de fer dorés ; telle était la bibliothèque de Marie-Antoinette dans les petits appartements de Versailles : cette mode s'est continuée sous l'empire et commence à revenir vu la grande faveur dont jouit actuellement le XVIIIe siècle.

Autrefois, bien que peu portatifs et fort difficiles à dissimuler, les livres étaient retenus par des chaînes aux tables et pupitres sur lesquels ils étaient disposés, car les insectes ne sont pas les seuls ennemis des bibliothèques, de tous temps, les plus redoutables furent les emprunteurs Pour se préserver de ces fâcheux, Scaliger avait inscrit sur la porte de son cabinet ces mots : " Ite ad vendentes " (Allez à ceux qui en vendent).

DuMonstier, au dire de Tallement des Réaux, avait tracé sur la porte de son logement, au Louvre, l'inscription suivante : " Au diable les emprunteurs de livres ! "

Accueil discourtois, mais combien justifié !

La bibliothèque et le cabinet de travail ne sont pas des pièces d'apparat ; on n'y reçoit que des intimes, donc, pas de meubles de parade, prétentieux et inutiles.

D'une pièce haute et vaste, ne faites pas un endroit déconcertant et incommode, mais, au contraire, un lieu donnant une impression d'intimité claire et de franchise. N'essayez pas non plus de faire une pompeuse et rigoureuse reconstitution d'un style passé ; votre indépendance et votre fantaisie pourront se donner librement carrière, car des anachronismes ne seront point fâcheux ; si le meuble est joli et confortable, ces qualités suffiront à motiver sa présence ; le secrétaire de Boulle, assez difficile à retrouver au Canada, ferait même bon ménage avec la pratique chaise berceuse.

Je désapprouve complètement ceux qui pensent que ces endroits doivent être conçus dans des colorations sombres et recherchent des harmonies solennelles qui en font des sortes de temples où il semble qu'on ne puisse s'occuper que de choses ardues, où le travail se présente comme une occupation difficile, avec un air renfrogné. On n'y parle pas exclusivement de choses abstraites, et si les livres instruisent sérieusement ils divertissent aussi. On ne s'y entretient pas seulement de théologie, cosmographie, mathématiques ou pluralité des mondes, on y rêve, on y rit, on y chante, on y fume même, et le moyen, s'il vous plaît, d'accrocher son rêve aux spirales bleues des fumées de la cigarette dans un réduit maussade et obscur ?

Cabinet de travail et bibliothèque sont par excellence les pièces où l'on vit ; pièces familières et familiales, où, s'écoulent doucement les veillées parmi les souvenirs et les objets aimés. Qu'il est bon, livrés à nos occupations favorites, lecture, méditation ou correspondance, avec les êtres chers entendre la pluie cingler rageusement les vitres ou la bise gémir au dehors.

Ces pièces seront agréables, à condition de répondre à nos désirs et à nos besoins par une distribution simple et logique de l'ameublement, ainsi que par l'utilisation de toutes les places, conformément aux goûts et aux nécessités des êtres qui devront y vivre.

Il vous sera facile, chères lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE, d'en faire des pièces accueillantes, si vous mettiez à votre goût inné un peu d'esprit pratique. Gardez-vous de copier servilement telles ou telles choses vues dans d'autres maisons, ou bien chez vos amies, mais pénétrez-vous de ce principe que l'aménagement doit servir la vie, mais non pas la gêner.

BON-AMI.

(Pour le JOURNAL DE FRANÇOISE.)

Si je mourais, disait en soupirant l'oncle Rapineau —que la goutte tourmentait—ça coûterait de l argent d'acheter une concession ?

Aussitôt, son neveu, qui doit hériter, de répondre de la voix la plus caressante :

—Que ce ne soit pas cela qui vous retienne, mon oncle, je la paierai volontiers !

Lettre d'Ottawa

Ottawa, 28 avril 1904.

MA CHÈRE DIRECTRICE,

Vous me voyez paraître devant vous couverte des cendres du repentir, ce qui joint aux frimas dont dame Nature a déjà paré ma chevelure, doit me donner un air sérieux et digne, bien inaccoutumé sans doute. Ah ! vous êtes sévère, un si gros sermon pour un si petit péché ! Pour un simple petit roastbif dans lequel j'ai entré une petite quenotte pas plus grande que ça on me taxe presque de voracité. Que d'exagération et combien de nos jours on aime peu la gaieté franche. Ah ! nous ne sommes plus au temps de la Fronde, bien sûr ; ce n'est plus contre les brillants chevaliers du Roi que la grande Mademoiselles devrait tourner maintenant les canons de la Bastille, mais contre de vilains huissiers, apportant des papiers graisseux, et cela pour nous empêcher de rire.

Je fais amende honorable ; mais au moins vous n'exigerez pas que je comparaisse la corde au cou et dans le simple appareil des bourgeois de Calais, qui payèrent ce même crime de leur honte éternelle. Par ce temps dont nous subissons la défaveur, le châtiment serait disproportionné au crime. Nous gelons, ma chère amie, c'est vraiment abominable.

Nous avions cru pendant quelques instants à l'arrivée du printemps ; nous avions salué la disparition des bastions de neige sale élevés sur le terre-plein du parlement et la réapparition des grives à la rouge gorge sur le tapis vert du gazon parlementaire, quand tout à coup nous avons été replongés dans les froidures boréales. Le manteau blanc a reparu avec accompagnement de givre et de vent.

Le pire de tout, c'est que cette reprise intempestive s'est produite le jour où avait lieu le grand évènement mondain de la saison, le mariage de Mademoiselle Fitzpatrick et de M. Cannon de Québec. Tout Québec avait envahi Ottawa pour la circonstance, l'ancienne et la nouvelle capitale fraternisaient dans un commun désir de prouver leur sympathie et leur affection pour ces deux aimables familles.

Vous avez lu les descriptions de la cérémonie et la liste des cadeaux, ces journalistes sont si indiscrets. Je ne saurais rien ajouter, à ce qui s'est écrit à ce sujet ; les détails ont fait le tour de la presse ; mais je vous assure que le tout avait une grandeur inusitée. Ce n'est pas pour rien que nous nous appelons Ottawa la Washington du Nord. On n'eut pas fait mieux dans la Washington du Sud.

La suite aussi a été bien amusante, par exemple, bien que moins grandiose, car ces fastes m'écrasent. Ce furent les réunions intimes qu'a provoquées la présence parmi nous de tant de personnes venues pour les noces. Il y a eu des soirées un peu partout, quelquefois plusieurs dans une même nuit et nos québecquoises ont été fêtées royalement, ainsi que les québecquois d'ailleurs, mais vous savez je suis féministe et je laisse les messieurs à leur propre so t et à leur propre réclame dont ils s'occupent d'ailleurs avec un soin jaloux.

Un journal d'ici parlant des fêtes de Rideau Hall et en particulier des représentations de " Barbe Bleue, " données par la maison vice-royale s'écriait qu'il n'y ava t qu'à Ottawa que l'on put rencontrer un tel essaim de jolies femmes. C'est bien simple, je crois en avoir trouvé la raison, c'est qu'il y vient tant de québecquois.

Si je n'avais pas grand peur de me faire donner encore sur les doigts, je vous parlerais un peu de cette fameuse " extravaganza " que le tout Ottawa officiel a été invité à applaudir ; mais je me tais, on me croirait encore mauvaise langue. Il y avait là des choses étourdissantes, fantastiques devant lesquelles un public béat et courtisan s'extasiait sur commande.

Entre nous, je n'ai jamais rien vu de si plat, mais d'aussi britannique. L'apothéose d'Albion s'y opérait sous la forme d'un petit bambin habillé en grenadier minuscule qui terrassait un immense géant de sa seule énergie de race supérieure et plantait dans son nez en carton un petit drapeau anglais, symbolisant la puissance toujours victorieuse de l'Empire sur lequel le soleil jamais ne se couche.

Et ce qu'on applaudissait !

Il est vrai que le coup-d'œil était joli. La vice-reine encore souffrante de son accident de patinage avait été transportée dans la salle sur un brancard recouvert d'étoffes soyeuses et de coussins aux tons éclatants. Les aide-de-camps, les grands lévriers que l'on connait, agissaient comme brancardiers et Son Excellence, étendue sur sa couche et dans une attitude de langueur exquise, assistait aux divertissements. La scène avait un aspect d'autant plus oriental que l'héritière même du vice-roi exécutait en costume d'almée des ps gracieux, aux bravos des princes et grands de la cour et des seigneurs sans importance, qui composaient l'arrière-plan.

Je me suis crue, un instant au Durban de Delhi.

La saison est fort gaie d'ailleurs ; les salons de la présidence de la Chambre sont constamment ouverts et la plus large hospitalité y est pratiquée. Tous les lundi soirs, il y a réception officielle et les invitations en sont fort courues, je vous assure ; puis, des dîners, des soirées, jamais Ottawa n'a été aussi animé, le Parlement s'en ressent. Tous les soirs, ce sont des chevauchées de jolies femmes dans les couloirs dont la monotonie est atténuée par le frou-frou des jupons de soie et les joyeux éclats de voix des coquettes qui se laissent débiter des madrigaux par des sénateurs chauves ou des députés obèses. Il n'est pas jusqu'aux graves portraits accrochés aux murs qui ne prennent un air de fête et ne décèlent le désir de descendre de leurs cadres pour prendre part à la conversation, ou entrer dans la contredanse.

On vient justement de me raconter un charmant incident qui s'est passé au caucus libéral. Oui, ma chère directrice, au caucus. Vous n'ignorez pas que si les murs du parlement ont des oreilles, ils ont aussi bien des bouches, des centaines de bouches. Or, il paraît que lorsque ces messieurs libéraux furent réunis pour discuter gravement les affaires du parti, la porte s'ouvrit toute grande et l'on vit pénétrer le vétéran des libéraux le sénateur Wark, appuyé sur le bras du jeune Armand Lavergne. Mathusalem et Benjamin. Rien n'était plus touchant que cette union du plus ancien et du plus jeune des membres du parlement, les longues années du centenaire supportées par les brefs printemps du nouvel élu. Il y aurait là matière à un joli tableau.

Et maintenant, je clos cette lettre. J'espère être arrivée sans encombre au bout de ma tâche et vous n'aurez pas, j'espère, occasion de me sermonner cette fois. J'ai fait un gros acte d. contrition, vous m'en tiendrez compte, j'en suis sûre, ô vous, la plus indulgente des directrices. Pour vous plaire, je serais capable de tout, même de chanter le " God save the Queen " après la chute du rideau.

YVETTE FRONDEUSE.

La Femme Mariée

DANS la classe pauvre, le travail, les fatigues, les privations vieillissent la femme avant l'âge.

Mais dans la classe moyenne, l'envieillissement prématuré n'est pas du tout indépendant de la volonté des femmes.

Si sa beauté et sa jeunesse passent rapidement, c'est que tout de suite après le mariage, el'e laisse faire au temps et à la matière. A quarante ans, elle est souvent tout-à-fait finie. D'où cela viendrait-il, si ce n'est d'une sorte de paresse qui lui fait négliger sa beauté, d'une inconscience qui lui fait manquer à ses obligations envers elle-même, envers le compagnon de sa vie, car pour lui surtout elle doit rester belle.

"Le manque de temps, les soucis, la maternité..." Voilà ce qu'elle allègue pour son excuse, mais ce n'en est pas une.

Tout en se dévouant à ses enfants, on peut, sur les vingt-quatre heures de la journée, prélever quelques instants pour soi-même. *C'est un devoir conjugal, maternel, social de cultiver sa personne intellectuelle et morale.* Je ne cesserai de le répéter : la femme est, doit être l'idéal, pour ses enfants, la compagne attrayante pour son mari, le charme pour tous ceux qui l'entourent, la rencontrent même.

Sans aller dans le monde, on peut perdre très sottement ce temps, qui manque parce qu'il est mal employé : en bavardant longuement, en épuisant les commérages de la ville ou de sa paroisse avec les amies ou les connaissances rencontrées dans les courses et les sorties ; en lisant des romans ineptes. Si on récapitulait toutes les minutes ainsi gaspillées, on verrait qu'on avait à sa disposition bien des heures dont on n'a pas su profiter.

Souvent le mari de cette femme de quarante ans, plus âgé qu'elle d'une dizaine ou d'une quinzaine d'années, ne paraît même pas être son aîné. C'est qu'il a été forcé, par la profession qu'il exerce, par les événements sociaux auxquels il est mêlé de prendre soin de sa personne, de sa tenue, c'est qu'il a été obligé de vivre au milieu du mouvement des idées et que on intelligence s'y est aiguisée.

Le résultat auquel l'homme est arrivé par nécessité, la femme ne doit pas moins le rechercher par amour pour les siens, par considération pour elle-même. N'est-ce pas dans cet abandon où elle laisse trop souvent ses meilleurs dons, qu'on pourrait trouver la cause de ces dissensions qui éclatent souvent dans les ménages à un certain moment ? La femme ayant perdu le don de plaire, le mari ne trouve plus aucun attrait à son foyer et s'en éloigne.

Il faut réagir, dès qu'on s'aperçoit qu'on s'est "laissée aller." Se laisser aller, c'est mépriser le soin de se faire aimer, c'est oublier le moyen de plaire, c'est ne plus se soucier d'être agréable. C'est ne penser qu'à son bien-être. C'est vouloir conquérir son franc parler, ce qui ne va pas sans rudesse. C'est glisser sur la pente de la vu'garité et contenter ses goûts inélégants.

Il faut *vouloir* être aimée jusqu'à la fin, plaire jusque dans l'extrême vieillesse, être agréable jusqu'à la mort. En conséquence, on ne cessera pas de s'affiner ; on méprisera noblement ses aises et le bien-vivre qui mettent en péril la beauté et la distinction ; on restera douce, tendre, fine, gracieuse, on s'élèvera toujours plus vers les les choses du cœur et de l'intelligence.

Ceci est à la portée de tou'es les femmes.

S.

Océan et Amour

(FANTAISIE)

Un jour d'été, pendant qu'un joli yacht nous emporte sur une mer de saphir à peine frissonnante, et qu'il file dans un fracas sonore d'onde bouleversée, en laissant derrière lui un grand sillon d'émeraude tout frangé d'albâtre ; oh ! alors, debout sur le pont et accoudé au bastingage, que rêver est exquis !

Oui, que notre pensée se complaît à ce moment à quitter les rives . . . du Réel, pour prendre son essor vers ce pays où tout est si beau : l'Idéal !

En face de cette vaste mer toute bleutée, en effet, que faire, hormis songer ? Et à qui songer, sinon à l'Amour ? . . . Tant ils sont aussi immenses, aussi profonde et aussi doux l'un que l'autre, n'est-ce pas ?

Là s'arrête leur ressemblance, puisque l'Océan donne naissance aux nuées, et que ces nuées éclatent fréquemment et le transforment ainsi en houles furieuses . . . Tandis que l'Amour, lui, ne fait naître que de gracieux petits nuages roses et bleus, embellissant le ciel toujours pur et serein de la vie idéale et rassérénant le firmament si souvent ombreux de l'existence réelle, n'est-il pas vrai ?

Et pourtant, s'il est de l'essence de cette noble passion de roser et d'azurer nos jours, il est aussi de sa nature de nous les faire trouver parfois affreusement moroses : quand l'être chéri va son chemin, sans nous apercevoir et sans entendre les mots très doux qu'on ose murmurer sur ses pas, par exemple.

Or, je vois précisément quelques-uns de ces pauvres inaperçus et incompris se tourmenter des tourments dont les . . . nuages de l'Amour sont quelquefois la cause.

Oh ! comme je les plains, ces malheureux !

Et pour essayer de les consoler un peu, je leur dirai discrètement à l'oreille qu'ils ont le cœur trop tendre, voilà tout.

Pour cela, désormais, devront-ils écouter l'avis du poète : "Il ne faut pas aimer quand on a le cœur tendre." Certes non !. . Pourquoi ? Parce que, de même qu'en osant affronter la mer, que de charmantes contrées et de délicieux climats nous seraient toujours inconnus, de même, si nous cédions à la crainte d'être torturés en aimant, de combien de choses, douces comme une caresse, comme un baiser, se priverait peut-être notre âme, hélas !

Que nos cœurs blessés ne se pâment donc point dans le noir du désespoir, mais qu'ils refleurissent plutôt sous les cieux émeraudés de l'Espérance ! Non, non, ne laissons pas nos cœurs déçus s'étioler parmi les ombres du souvenir, mais permettons-leur de s'épanouir aux rayons tièdes de quelque nouvel amour ! Car, je vous le dis, il viendra encore un jour, plus tôt que nous n'osons le croire, peut-être, où nous rencontrerons une personne — l'infidèle repentant, qui sait ? — à qui nous sentirons le besoin irrésistible de faire nos aveux, en vertu de cette loi que "les cœurs vont à l'amour comme l'onde à la mer."

JEAN DE CANADA.

LE COIN DE FANCHETTE

Lecteur fidèle m'écrit que dans nos remerciements à l'Université Laval, nous n'avions pas à en adresser aux gouverneurs de la dite institution, attendu qu'ils n'avaient pas été consultés et qu'ils ne l'étaient—autant d re—presque jamais. Eh bien, que font-ils donc à l'Université Laval. les gouverneurs? S'ils ne sont là que pour le décor, tant pis pour eux

Libre.—Je trouve, contrairement à ce que vous pensez, un secret très doux à garder. C'est un trésor que l'on a dans l'âme et que l'on aime et que l'on dérobe à tous avec une discrétion jalouse.

Rachel.—Vous lirez avec avantage le livre du Père Coconnier, int tulé *Hypnotisme franc.* C'est un ouvrage dont on a beaucoup parlé. On vous conseille encore : *Hypnotisme double conscience et altération de la personne* par le Dr Azam avec préface du Dr Charcot. Ces deux livres sont en vente chez Beauchemin & Fils, libraires, rue Saint-Paul, Montréal.

Marcelle B. — C'est fait. Quant à votre autre projet, que je prise beaucoup, il est très difficile d'exécution, je vous dirais pourquoi, si j'avais une adresse pour ma lettre.

Institutrice—Il n'a jamais été prouvé d'une façon irrévocable que Louis XVII fut véritablement mort au Temple et les opinions restent partagées à ce sujet. Comme vous, j'ai lu le livre de Beauchesne ; c'est beau, c'est émouvant à faire pleurer, mais est-ce tout à fait véridique ? on l'accuse d'avoir fait un peu de roman et d'avoir amplifié les derniers mots du dauphin, car, il a été certifié, que l'enfant qui est mort au Temple parlait si peu que quelques uns croient encore que le petit dauphin aurait été délivré et remplacé par un enfant muet C'est une question vraiment intéressante que celle-là. Les auteurs contemporains s'agitent autour de ce problème, mais il est douteux qu'ils en trouvent la solution.

Fleurette Rose. — Travailler à recevoir un diplôme, ou à apprendre un métier ! Et il faut que je choisisse pour vous ? Voilà qui est difficile. Il faudrait pour cela connaître vos goûts et vos aptitudes, et, je n'en sais pas le premier mot Consultez ceux qui sont autour de vous ; interrogez vous vous-même et voyez quel chemin vous attire le plus et vous convient le mieux. Donnez-moi de vos nouvelles, petite Fleurette rose.

Fernand.—*Le Palais de la fée Morgane*, de Georges Héry, est un livre bien écrit mais à trame singulière. *Trente et une* de Gorky est l'histoire de malheureux condamnés, astreints aux plus rudes travaux auxquels le sourire d'une jeune fille apporte chaque jour l'unique joie

Remember.—Je ne tiens pas à ouvrir les colonnes de ce journal à la discussion sur la peine de mort. Cette question a déjà été posée et débattue dans d'autres journaux, et, à quels résultats pratiques cela a-t-il donné lieu? Je préfère à ces points d'interrogation frissonnants les questions d'histoires. Celle qui est posée dans ce numéro devait vous exciter aux recherches les plus minutieuses.

Justine B.— "Dans mon cœur se sont fanées toutes les roses du passé." Ne dites pas cela, j'en ai de la peine. Votre lettre que je viens de lire avec infiniment d'intérêt — comme toutes celles d'ailleurs que vous m'avez envoyées précédemment—me rapproche de vous comme aux jours de notre enfance où nous étions si près l'une de l'autre. Je note avec regret que votre santé laisse fort à désirer, j'en ai souci mais j'espère que les beaux jours vont vous remettre complètement. J'attendrai une autre lettre fort prochainement.

Jeanne-Michelle.—Cet acrostiche est très bien ; trop flatteur aussi et vous comprendrez les sentiments qu me défendent de le publier dans ces pages.

Mona-Lisa.—L'amour rend meilleur et doit emplir si bien le cœur qu'il n'y reste plus de place pour aucun sentiment mesquin et égoïste. Aimez vous votre ami pour votre propre bonheur ou pour le sien ? Si vous avez pour lui le véritable amour le seul qui vaille la peine qu'on s'en occupe, vous ne songerez pas à le contrarier, à le rendre malheureux uniquement pour satisfaire votre caprice, votre fantaisie. Je suis même d'avis, que, lorsqu'on n'est plus nécessaire au bonheur de celui que l'on aime, on doit tout doucement s'effacer de sa vie, sans éclat, sans récrimination, sans même une plainte.

Gaston Vasa.—Sans remonter jusqu'à Sémiramis ou Cléopâtre, sans parler de Catherine de Médecis, d'Elizabeth d'Angleterre, de Marie-Thérèse d'Autriche, de Catherine II de Russie, on peut citer de nos jours Victoria, reine d'Angleterre, Christine, reine d'Espagne qui ont gouverné et fait de la politique sans que les deux pays sur lesquels elles régnèrent s'en soient mal trouvés. Les femmes peuvent faire de la littérature, puisqu'il a existé une Sévigné, Mme de Staël et tant d'autres. Dans le domaine de la science, nous avons de nos jours, Clémence Royer et Mme Curie. 2° Si vous aimez les recherches en fait d'histoire, pourquoi ne vous appliquez-vous pas à trouver la réponse à la question d'Histoire du Canada posée dans une de ces pages.

C. Charmille—Reçu votre lettre et merci.

Je répondrai dans le prochain numéro à cette correspondante des Etats-Unis qui m'a soumis une pièce de vers.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D.—*Porte-t-on du crêpe pour un cousin?*

R.—Non.

D.—*Après une danse, la danseuse doit-elle remercier son partenaire?*

R.—Non. Ce soin revient exclusivement au danseur.

D.—*Par inadvertance j'ai cassé une potiche dans le salon d'une dame chez qui j'étais en soirée, a-t-elle eu raison de s'en montrer vexée?*

R.—Bien que l'incident fût ennuyeux pour la maîtresse de maison, elle ne devait pas en paraître fâchée le moins du monde.

D.—*Une jeune fille peut-elle inviter un jeune homme à venir lui faire visite, et dans quels termes?*

R.—La jeune fille peut dire: "Ma mère sera sans doute heureuse de faire votre connaissance. Ou encore: "Nous recevons tel jour, tous les dimanches," etc., etc. Enfin, il y a mille manières d'inviter sans presser personne, mille façons d'être polie sans être importune.

D.—*Quelle doit-être la durée d'un grand deuil pour un veuf?*

R.—Le monde, les convenances, le respect dû à la mémoire de la morte, —je ne parle pas du cœur—exigent au moins une année entière.

LADY ETIQUETTE.

CORRESPONDANCE

MA CHÈRE DIRECTRICE,

Votre intéressante "Revue" entreprend une campagne bien louable et qui honore votre esprit pratique et si fertile en idées utiles.

La Guerre à l'Intempérance, à l'heure de notre époque, mérite l'attention et la collaboration des personnes intéressées d'abord et de tous les esprits sérieux et justement alarmés.

Mais, savez-vous, ma chère Françoise, à quelles sphères hautes et influentes il vous faudra frapper, pour entrer avantageusement en campagne?

La venue du mal réside hélas, il faut le dire, au sein du conseil municipal. Pourquoi donner un si grand nombre de licences ? Pourquoi donner ainsi la tentation à tous les vingt pas, tellement que c'est disgracieux de parcourir certaines de nos rues.

Je n'ignore pas que ce négoce est la source de bien gros revenus . . . et qu'il en faut des revenus pour une ville comme Montréal.

Pourtant des conseillers plus scrupuleux trouveraient peut-être moyen d'arranger les choses pour que Montréal ait moins de licences, et soit la ville *la plus propre du Dominion.*

Tout le monde serait satisfait . . . même les buveurs, car pour les assoiffés, les habitués, ceux-là ne sont pas en peine de trouver l'objet de leur convoitise.

Bien à vous,

OMBRA.

A travers les livres

(*Les Gouttelettes,* recueil de sonnets par Pamphile Le May. En vente à la librairie Beauchemin, rue Saint-Paul, Montréal).

Le "vieux poète," ainsi qu'il s'intitule dans l'hommage délicat d'auteur qu'il m'adresse, a sans doute deviné la joie sincère que j'aurais à parcourir son œuvre, et sa généreuse âme d'artiste s'est plu à me la procurer. Je l'en remercie avec toute l'émotion, le bonheur pur, et la mélancolie douce que ses vers ont successivement évoqués en moi.

On ne rend justice à un poète qu'en le citant, a-t-il écrit. Je désire d'ailleurs offrir à mes lectrices quelques-unes des gouttelettes de jouissances intellectuelles que M. Le May met sans lésiner au service de notre esprit. Mais parmi tant de sonnets faits avec beaucoup de maëstria et une couleur artistique rare en notre pays, un choix est rendu bien difficile par l'abondance et la variété des sujets. Prendrai-je de préférence un de ces *Sonnets Bibliques* ou *Evangéliques,* Eve? Booz? Judith ou Hérodiade? qui produisent dans l'âme l'étrange impression du ciel d'Orient. Sera-ce plutôt un des *Sonnets Religieux* donnant à la prière l'harmonie cadencée d'un chant? ou un épisode de notre histoire, un trait de nos héros que le poète a fixés en rythmes puissants dans notre mémoire? Pourtant, les *Grains de Philosophie* qui teintent la vie d'une sagesse si douce, les *Sonnets Rustiques,* dont la lecture nous fait éprouver comme des frissons d'air, où la nature est traduite avec des sonorités pénétrantes, m'attirent encore...

Et comment m'empêcher de citer ces stances à l'une de nos plus belles figures contemporaines:

Grand citoyen, salut ! Quelle douce clarté,
Comme un reflet du ciel, baigne ton front [austère ?
. . . .
Les grands hommes Laurier, font les grands [peuples Monte,
Sur l'aile du génie à l'immortalité.

Alors, il faudrait aussi dire à Mercier:

Comment es-tu tombé, meneur d'hommes [puissants ?
. . . .
Mais ta gloire a grandi de toute ta défaite,
Et ta vengeance enfin doit être satisfaite....
La vengeance des morts, c'est l'amour des [vivants.

Me voici presque à la fin du livre et je n'ai encore rien cité. Prenons ce sonnet, *Souffle d'amour,* gouttelette de bonheur virginal, qu'il fera bon de laisser tomber en son âme, au printemps:

Son œil m'enveloppait comme l'azur céleste;
C'était l'enivrement dans la sérénité.
J'aurais voulu la voir toute une éternité,
Sa main me dit adieu d'un adorable geste.

Elle partit, courant sur les fleurs d'un pied [leste,
Et je crus voir se fondre une divinité.
Aussitôt j'entendis comme une infinité
De chants et de soupirs dans ma retraite [agreste.

Descendaient-ils des nids cachés dans les [rameaux ?
De la cime des bois qu'une brise balance !
Du violon plaintif d'un barde des hameaux ?

Violon, bois et nids faisaient partout silence,
Et rien n'éveillait plus les échos d'alen-[tour...
C'est mon cœur qui vibrait au souffle de [l'amour.

Le livre de M Le May contient un sonnet à l'adresse de M. L. Fréchette, auquel le poète-lauréat répond par un autre sonnet qu'il me fait l'honneur d'adresser au Journal de Françoise, primeur que j'apprécie et qui me rend toute fière.

N'est-ce pas de bon exemple que cette constante amitié qui a

toujours existé entre ces deux porte-lyres? touchante confraternité à notre époque de jalousies, de dénigrements et de rivalités malsaines.

Le recueil de sonnets de M. Le May fait honneur à la littérature canadienne. Ces pages, d'une haute saveur, perpétueront à jamais parmi nous le souvenir de l'âme exquise et douce qui les a conçues. *Les Gouttelettes* font leur œuvre: elles tombent et tomberont toujours "dans le champ vaste" d'où germera la plus belle floraison.

FRANÇOISE.

Le Carnet Intéressant

Sous ce titre, nous donnerons dorénavant l'historique de locutions et d'adages, qui font partie de la conversation familière et dont on ignore le plus souvent l'origine. *Le Carnet intéressant* sera donc en somme, une histoire anecdotique des curiosités de la langue française, des mots passés en proverbe, et même de ceux qui n'ont pas encore reçu le baptême de l'Académie.

Abracadabrant

Vient du mot barbare abracadabra, auquel l'antiquité accordait une propriété magique.

S'emploie comme terme de plaisanterie pour qualifier une action dont on a été témoin, ou une histoire dont le récit excentrique ou invraisemblable vous a stupéfié

Adamastor

Géant des tempêtes, personnage des Lusiades du Camoëns.

Au moment où Vasco de Gama va franchir le Cap des Tempêtes un géant se dresse devant lui et le menace de toute sa colère, s'il persiste à pénétrer dans ce lieu que nul mortel n'a visité avant lui Vasco demande au géant qui il est : celui-ci répond qu'il est Adamastor, le génie du Cap des Tempêtes, et qu'il voue à la destruction toute flotte qui viendra chaque année côtoyer ses récifs.

Ceux qui ont entendu, à l'Opéra, l'Africaine de Meyerbeer, connaissent la légende du géant Adamastor.

A demain les affaires sérieuses

Archias, tyran de Thèbes, fut un jour invité à dîner chez un riche citoyen, lequel faisait partie d'un complot destiné à renverser le tyran.

Au milieu du banquet, un envoyé se présente demandant à remettre une lettre à Archias. Cette lettre émanée d'un partisan secret du tyran, contenait tous les détails de la conspiration.

Archias, à moitié ivre, mit la lettre sans la lire sous son oreiller, en s'écriant : *A demain les affaires sérieuses!*

Dans la nuit même, la conspiration éclata, et le tyran fut assassiné.

Il y a des gens qui à force de remettre au lendemain les affaires sérieuses, en sont arrivés à se ruiner eux et leurs familles.

C'est aussi l'excuse des paresseux. Je travaillerai demain, sérieusement ; mais demain, n'arrive jamais !

Agnès

Etre une Agrès, c'est-à-dire une jeune fille naïve ignorante des choses de la vie, un un mot, une ingénue. Agnès est un personnage de l'*Ecole des femmes* de Molière.

Terme de plaisanterie pour exprimer certain côté naïf du caractère de la femme. Se dit aussi d'une manière ironique pour désigner une femme qui passe pour être une ingénue et qui ne l'est pas en réalité.

On dit : "elle fait l'Agnès," mais au fond nous sommes fixés.

Dans le quartier latin on dit : "faire sa Sophie." On n'a jamais su pourquoi. Il n'y a qu'une étymologie possible : Sophie vient de *Sophia*, qui veut dire, en grec, sagesse, paraître sage et en réalité ne pas l'être.

Ah ! le bon billet qu'a la Châtre !

Ninon de Lenclos était devenue depuis peu la maîtresse du marquis de la Châtre. Ce dernier reçoit l'ordre de rejoindre son régiment. Il en est désespéré, et comme le sentiment qu'il éprouvait pour Ninon était devenu une passion sérieuse, il lui fit jurer qu'elle ne l'oublierait pas et qu'elle n'en aimerait jamais d'autre que lui ; il alla même jusqu'à lui faire signer un billet dans lequel elle s'engageait à lui être fidèle. Ninon promit et signa tout ce que voulut le marquis. Or, un jour qu'elle avait oublié le marquis et le serment, elle se ressouvint de l'un et de l'autre au moment où le dommage n'était plus réparable. Alors elle se mit à rire aux éclats en répétant à plusieurs reprises : *Ah ! le bon billet qu'a la Châtre!...*

Il n'y a pas besoin d'être Ninon de Lenclos pour cela, et y a des individus, n'ayant jamais entendu parler de Ninon, qui passent journellement un billet à l'ordre de leurs créanciers, et se disent, *in petto*, comme la célèbre courtisane du siècle de Louis XIV : *Ah ! le bon billet que je viens de donner à mon créancier !*

VIEUX CHERCHEUR.

Conseils Utiles

MANIÈRE DE PLUMER LA VOLAILLE. --On obtient un résultat très rapide en procédant comme suit : Aussitôt que la volaille est morte plongez-là dans l'eau bouillante pendant une minute, de manière à ce que l'eau recouvre bien toutes les plumes. Après ce bain chaud on enlèvera les plumes très facilement, presque sans les tirer. Rincez la volaille à l'eau froide et essuyez. Mettez-la ensuite dans un sac de coton et pendez dans un endroit très froid. Lorsque les volailles ne doivent pas être employés de suite, on doit les envelopper dans un linge afin qu'elles ne noircissent pas.

BALEINE. — On peut rendre les baleines d'un corsage bien droites, en les laissant séjourner pendant quelques heures dans de l'eau tiède. Séchez sur une surface plane, et les baleines seront remises à neuf.

NETTOYAGE DES PLANCHERS PEINTS. —On obtient un résultat très satisfaisant en procédant de la manière suivante : Prenez un sac de flanelle, mouillez et placez-le sur la brosse. A longs coups égaux promenez cette brosse sur le plancher et ramenez toute la poussière à une seule place, il vous sera très facile ensuite de l'enlever sans laisser de traces sur la peinture.

VAISSELLE GRASSE.—On peut donner un beau brillant à la vaisselle en ajoutant un petit morceau de sel de soude à l'eau. Pour les verres rien ne vaut une eau légèrement additionnée de bleu.

Recettes Faciles

Soupe a l'oignon. — Coupez des oignons en rondelles très fines et faites leur prendre couleur dans du bon beurre frit. Terminez la cuisson en ajoutant un verre de bouillon. Ajoutez alors la quantité de lait nécessaire, assaisonnez légèrement et laissez cuire un quart d'heure. Versez dans la soupière ; mettez un morceau de beurre bien frais et lorsqu'il est fondu, servez avec, si le cœur vous en dit, des morceaux de pain grillé.

Blanquette de veau.—Taillez en petits morceaux les restes d'un carré ou d'une longe ou le bas des côtelettes de veau servies la veille. Faites un roux blanc dans lequel vous mettez un peu de bouillon délayé, bouquet de persil, sel, poivre, oignon frit dans le beurre ; liez vot e sauce aux jaunes d'œufs. Remuez vivement. Jetez votre viande dans cette sauce et servez sans laisser cuire.

Coeur de boe f a la bourgeoise. —Fendez-le en deux, faites-le dégorger à l'eau froide. Piquez-le de lard gras et mettez-le dans une casserole foncée de lard de poitrine, oignons et carottes. Faites-le cuire comme un bœuf mode.

Soufflé au fromage. — Mettez dans un plat une mie de pain tendre, échaudez avec du lait bouillant, remettez sur le feu et faites cuire quelques minutes, en tournant toujours. Retirez du feu, ajoutez un morceau de beurre frais, quatre jaunes d'œufs, du fromage râpé, un peu de sel Fouettez les blancs, ajoutez-les, et cuisez à un feu doux, pendant quinze à vingt minutes.

Chateaubriand aux pommes. — Coupez sur la partie la plus épaisse d'un filet paré, un bifteck de quatre doigts d'épaisseur ; battez-le légèrement avec le manche du couteau ; assaisonnez, arrosez-le avec de l'huile, et faites-le mariner quatre à cinq heures. Faites-le ensuite griller vingt minutes à feu modéré, en le retonrnant. Servez-le en ayant soin de mettre dessus une tranche de beurre à la maître d'hôtel et entourez le avec des pommes de terre soufflées ou frites au beurre.

Pour Rire

Le tailleur de notre ami Z... vient lui présenter, hier matin, une facture "conséquente".

—Monsieur dort encore, répond le valet de chambre.

—C'est bien, j'attendrai qu'il s'éveille.

—C'est que, lorsque monsieur saura que son tailleur est là, je le connais, il ne se réveillera pas !

Un riche parvenu se vante souvent de son origine ; il est fier des difficultés qu'il a dû vaincre pour arriver à la fortune et s'écrie de temps en temps :

—Je me suis fait moi-même !

On lui offrait du gibier dans une maison où il dinait :

—Merci ! répondit-il, je ne mange que le gibier que je tue moi même !

Une autre fois, quelqu'un lui proposa de l'omelette en disant :

—Est-ce que vous ne mang z que des œufs que vous pondez vous-même ?

Petite devinette du jour.

—Savez vous quel est le rêve pour u e négresse en proie à la maladie du sommeil ?

—Dites

—C'est de passer une nuit blanche.

Dans un coin du salon.

—Il me semble que Mme de L... est moins laide que de coutume ?

—Allons donc ! elle est quelquefois plus laide, jamais moins.

Madame vient de congédier sa cuisinière qui, avant de passer la porte, jet e une pièce de quarante sous au chien de la maison.

—Qu'est-ce que vous faites là ? interroge Madame, surprise.

Alors, la cuisinière, avec un sourire méphistophélique .

—Je dois bien ça à c'te bête .. depuis le temps qu'elle lave mes assiettes !...

Mme X... a une façon de prononcer certains mots qui trahit l'absence de la plus élémentaire instruction.

Une de ses amies disait charitablement :

—Elle trouve le moyen de faire des fautes d'orthographe en parlant !

A LA REINE DU PRINTEMPS

Tous les parfums de mai mêlent leur odeur [brève
Aux effluves du ciel qui nous font tressaillir ;
Vers ton trône d'azur, notre regard s'élève
Douce Vierge royale et te voit nous bénir.

Laisse monter vers Toi notre mystique rêve
En ces jours de soleil, d'amour et de désir,
Le renouveau du cœur, c'est la vernale sève
Qui féconde notre âme et la fait refleurir.

Les tempêtes ont fui devant ton bel empire ;
Ton suave regard et ton divin sourire
Ont rajeuni la terre, ô Reine du printemps !

Tourne vers nous tes yeux, doux rayons de [l'aurore !
Pour fondre de nos coeurs le froid qui règne [encore
Mère, à nous le baiser qui chasse tous les [vents !

ATTALA.

Pensées

Le premier devoir d'une femme c'est d'être jolie.

Mme de Girardin.

***

La femme possède quatre armes : la langue, les ongles, les larmes et les évanouissements.

Proverbe Milanais.

***

La marque d'un mérite extraordinaire est de voir que ceux qui l'envient le plus sont contraints de le louer.

La Rochefoucauld.

***

Ce n'est pas tant la vie qui est courte, c'est la jeunesse.

Anonyme.

***

S'appliquer à valoir mieux que ses ennemis c'est commencer à les détruire.

Prévost-Paradol.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

La manie des harangues a évidemment été la plaie de toutes les époques et de tous les pays, notamment en France où elle me paraît avoir eu le plus de vogue. On raconte que Henri IV disait à ses courtisans en leur faisant remarquer le nombre de ses cheveux blancs : " Soyez assurés que ce sont les harangues que l'on m'a débitées depuis mon évènement au trône qui m'ont fait blanchir comme vous voyez ". Le même roi eut à essuyer une foule de ces harangues et quand il en était trop ennuyé, il savait bien les éviter par un compliment habilement tourné ou par un mot d'esprit

Un jour qu'il faisait son ent ée dans une grande ville, le chef de la députation commença son discours en ces termes :

" Sire, Annibal partant de Carthage... " Ce début alarma le monarque que talonnait un formidable appétit : "Mon cher ami, lui dit-il, Annibal partant de Carthage avait probablement dîné et je vais en faire auta t. " L'orateur en fut pour ses frais.

Un autre jour passant par une petite ville il dut s'arrêter quelque temps devant un groupe de ses habitants qui venait pour haranguer le roi. Au début de son discours le harangueur fut interrompu par un âne qui se mit à braire :

" Messieurs, dit le malin Béarnais, parlez chacun à votre tour car je ne vous entends pas ".

Louis XIV n'avait pas moins d'horreur des discours que son illustre aïeul. Le maire de Reims recevant le roi en 1668, lui dit : " Sire, nous apportons à votre Majesté notre vin, nos poires et nos cœurs. C'est tout ce que nous avons de meilleur dans notre ville ".

— A la bonne heure s'écria Louis XIV, en lui frappant sur l'épaule, voilà comme j'aime les harangues

Pour terminer, en voici une autre d'un bon paysan celle-là que les habitants de sa municipalité avaient choisi pour maire. Transporté de joie et d'émotion, le bonhomme harangua ainsi ses nouveaux administ:és :

" Mes chers concitoyens, mon cœur n'oubliera jamais l'heureux jour où vous avez fait à mes cheveux blancs l'honneur de les mettre à votre tête."

TANTE NINETT .

Correspondance

École Garneau,

Ottawa, 25 avril, 1904.

Chère tante Ninette,

Votre intéressant questionnaire fait presque toujours partie de notre programme.

Comme nous nous sommes appliqués à bien écrire nos réponses, notre maîtresse nous permet de vous les envoyer.

Nous vous aimons beaucoup, tante Ninette, et si vous nous le permettez nous viendrons quelquefois prendre place parmi votre chère petite famille.

En attendant un gros " oui," nous vous prions de croire à l'affection de vos nombreux petits amis de Garneau.

Par SAMUEL MACKAY.

REPONSE

Je suis on ne peut plus charmée de faire ta connaissance, petit ami, et je souhaite, à toi et tes compagnons une cordiale bienvenue. Mon affection pour mes petits neveux et nièces pour être partagée n'en est pas moins vive, et j'enveloppe dans une même étreinte les ouvriers de la dernière heure comme ceux de la première. On n'est jamais trop nombreux au salon de tante Ninette, et tous y trouveront toujours une large place.

Je m'efforcerai de continuer à rendre votre page aussi intéressante que par le passé ; mon but unique est de vous instruire tout en vous récréant.

Donc, mon petit Samuel, comme il n'y a que le premier pas qui coûte, je vous attends tous en foule dorénavant, et je serai heureuse dans les concours ou à la fin de l'année de voir disputer les prix que je donne à mes heureux concurrents ou à mes fidèles correspondants, par les intelligents et bons élèves de l'école Garneau.

Tante NINETTE.

LES JEUX D'ESPRIT

Monté sur mon coursier rapide,
Je brave le désert aride,
Et sous la tente je m'endors.
Changez ma tête ; sur les plages
Errant parmi les coquillages
Avec mes pattes je vous mords.

Mots à chercher

Quelle est la signification des mots suivants :

Lampadophore.
Triptyque.
Eglogue.
Préadamite.
Une applique.

Loi draconienne, et par qui fut-elle établie ?

Charades amusantes

Quelle différence y a-t il entre une roue et un avocat ?

Quelle est la chose qui s'allonge et se raccourcit en même temps ?

Réponses à Jeux d'Esprit

CHARADE

Mon premier compte douze mois,
Mon second, poète sublime,
Proscrit d'Italie autrefois,
A des enfers bravé l'abîme.
Mon tout d'un égal mouvement
Berce notre âme doucement
Sous le charme d'une musique
Rêveuse et mélancolique.

REP : ANDANTE

Ont répondu : Thérèse St Pier e, Coaticook, Charles-Paul, Petite Rose Printanière, Juliette Leclaire, Montréal, Marie Antoinette Gosselin, Chicoutimi. Geo.Emile Boulay,Coaticook.

PAGE DES ENFANTS

Samuel Mackay, Cecile Dubé, Athanase Juneau, Alice Dumais, Maria Mathieu, Léon Mackay, Ubalde Séguin Joseph Vanasse, Egbert Duguay, tous de l'école Garneau. Ottawa.

Combien de comtés dans la province de Québec et dans la province d'Ontario ?

Réponse : Il y a 64 comtés dans la province de Québec et 45 dans la province d'Ontario, dont 6 non organisés.

Ont bien répondu : Geo. Emile Boulay, Thérèse St-Pierre Coaticook, Ecole Garneau : Ubalde Séguin, Léon Mackay, Maria Mathieu, Alice Dumais, Athanase Juneau, Cécile Dubé, Samuel Mackay, Joseph Vanasse, Egbert Duguay, Ottawa.

CHARADES AMUSANTES

1. Quel est le saint qu'on trouve toujours dans une pomme ?

2. Quelles sont les personnes qui ont le plus de caractère ?

1. St-Pepin.

2. Les imprimeurs.

Ont bien répondu : Ecole Garneau : Joseph Vanasse, Samuel Mackay, Cécile Dubé, Athanase Juneau, Alice Dumais, Maria Mathieu, Léon Mackay, Ubalde Séguin, Egbert Duguay, Ottawa.

N'ont répondu qu'à une question : Charles-Paul, Jean, Montréal, Marie Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Georges Emile Boulay, Coaticook, Juliette Leclaire, Montréal, Thérèse St-Pierre, Yvonne, Coaticook, Petite rose Printanière.

Aux petits lecteurs de Tante Ninette

Je viens vous faire le récit d'une petite aventure qui m'a fort amusée. — Avant tout, il me faut vous apprendre que, outre ma fillette Marguerite et un gentil bébé, je possède encore trois garçonnets âgés respectivement de quatre, cinq et six ans, trois petits diablotins dont l'unique occupation est de faire du tapage. Je dois vous dire aussi que les heures que je consacre au ravaudage sont, pour eux, des moments fortunés. Groupés alors, autour de moi, ils écoutent des oreilles et des yeux les principaux faits de l'histoire sainte que je leur raconte tout en tirant l'aiguille. L'histoire de Moïse, surtout, a le don de les émouvoir.

Quel géant, quelle fée, quel génie saurait donc, pour eux, rivaliser avec ce héros des temps anciens, qui débute dans la vie par une promenade dans un petit pa ier, sur un grand fleuve ! La poétique image que cette nacelle improvisée, glissant tout doucement sur le Nil, emportant loin de ses bourreaux, le joli bébé rose qu'elle contient ! Aussi, que de questions alors, de la part de mon auditoire attentif : " Moïse avait-il les yeux bleus, les cheveux blonds ? Ressemblait-il à notre petit Roger ? Sa mère lui avait-il mis sa plus jolie robe ? Avait elle bien disposé sa couverture pour qu'il ne puisse verser l'embarcation en agitant ses pieds et ses mains ? Et le panier quelle forme, quelle couleur avait-il donc ?..." Bon gré, mal gré il me faut contenter leur curiosité, avide de détails par des oui, des non, affirmant ou niant des vérités douteuses, mais de si mince importance que l'historien le plus scrupuleux ne pourrait s'empêcher de m'absoudre. Puis, dans cette vie extrordinaire, à la poésie se succèdent et s'enchaînent si bien l'imprévu et le merveilleux que leur imagination enfantine y trouve un vrai régal.

Tout cela vous explique, peut-être, un peu trop longuement la raison de leur choix ; mais patience, voici l'anecdote promise.

Un jour de la semaine dernière, je venais de terminer à mes chéris le récit préféré, et ils s'étaient envolés ensuite dans une pièce au troisième où s'entassent tous les meubles et bibelots n'ayant aucune utilité temporaire, quand j'entendis, venant de là, un bruit épouvantable. Effrayée, j'y cours et qu'aperçois-je ? Valises, tabourets brisés, chaises boîteuses agencés de telle sorte que le sommet de l'échafaudage où nichait, par un miracle d'équilibre le plus âgée de mes garçonnets, atteignait presque le plafond. Le plus petit s'efforçait en vain de rejoindre l'aîné qui lui criait de sa voix la plus forte : " Moïse ! Moïse !" pendant que le troisième dans un coin, attrappait tous les menus objets métalliques recueillis çà là, les frappait ensemble, les jetait à terre, les réduisait en poudre. "Ah ! mon Dieu que faites-vous là" m'écriai-je, ne saisissant pas tout d'abord l'allégorie.

" Si tu savais comme nous avons du plaisir me répondit Gaston, nous *jouons au Mont Sinaï*. Moi je fais le bon Dieu, Lucien Moïse, et René le tonnerre !"

N'est ce pas qu'en dépit de sa vieille origine ce jeu a tout l'air d'une invention moderne ?...

J'aime à croire que mes petits lecteurs amateurs de pittoresque et ne craignant point les escalades, en feront leur profit.

BELLA.

Montréal, avril, 1904

Petite Poste en Famille

Remerciements à *Mme Bella* qui sait toujours m'envoyer de jolies choses pour ma page. Sa relation va certainement amuser mes petits lecteurs comme elle m'a si bien amusée moi-même

Berthe Gérin. Si je vais la gronder un peu cette vilaine tante Antoinette qui ne t'a pas amenée me voir ! . . . Moi qui aurais été si contente de faire ta connaissance ! La prochaine fois que tu viendras à Montréal, je veux absolument te voir, dis-le bien à tante Antoinette, n'est ce pas ?

Aline Alain peut être sûre d'un accueil toujours chaleureux au salon de Tante Ninette. Il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ai vue, ma mignonne, aurais-tu été malade ?

Marie-Antoinette Gosselin. Je ne comprends pas, ma si fidèle correspondante, que ton nom ait été oublié dans la dernière liste des réponses ! Dans tous les cas, je tiendrai toujours un compte exact et j'inscrirai ton nom dans mon grand livre.

TANTE NINETTE.

Une Reine des Fromages et de la Crême

XIX.

(Suite.)

Le doute ne lui était plus permis: c'était elle la merveille la plus étonnante parmi toutes ces étonnantes merveilles, elle, dont on guettait, comme on eût fait d'une divinité tout à coup descendue sur la terre, le moindre pas, le plus petit mouvement. Son cœur se gonfla fièrement; elle comprit sa soudaine puissance, et, comme une reine qu'acclame un peuple enthousiasmé, elle sourit à cette foule aristocratique qui lui semblait une foule d'esclaves saluant leur légitime souveraine. Mais tout à coup tous ces regards la brûlèrent, lui causant une gêne subite; elle se retourna brusquement, et s'assura que, la retraite ne lui étant pas coupée, elle pourrait fuir si cela durait encore une minute.

" C'était encore la garden-party, seulement centuplée comme effet,—écrivait la jeune Kitty Milford dans une lettre où elle racontait le bal de l'ambassade,—le public étant cent fois plus nombreux et la belle cent fois plus belle dans sa royale toilette crème, incomparablement femme, comme il semble impossible que le soit une jeune fille. Les visages étaient curieux à étudier. Les hommes avaient tous cette expression bête et vague que vous savez, et qui semble les niveler tous d'un coup de baguette. Les femmes avaient l'air ou complètement indifférentes ou bien résignées. Je ne pense pas que dans ce premier moment aucune d'elles se sentit positivement jalouse: les étoiles ne sont pas jalouses du soleil, je suppose! Plus tard, à souper, quand on fut un peu remis de ce premier choc, quelqu'un découvrit que ses mains étaient un peu hâlées et pas mal défectueuses. Vous pouvez vous imaginez quel poids cela enleva de l'esprit de toutes ces beautés désespérées; elles regardèrent avec amour leurs doigts de lis et se ranimèrent comme des fleurs sous la rosée."

Au moment où Ulrique se décidait à fuir tous ces regards fixés sur elle, elle se heurta presque à un vieillard qui, un peu à l'écart, l'observait en souriant.

—" Où allez-vous si vite?—demanda-t-il avec un sourire sec.—Seriez-vous déjà épouvantée?

Ulrique reconnut son voisin de table de la veille.

—Et que pensez-vous de tout cela?—demanda-t-il en tortillant sa moustache grise d'un air narquois.

—Je n'ai pas eu le temps de penser, je comprends seulement que quelque chose est arrivé sans savoir exactement quoi.

—Moi, je vais vous le dire, c'est l'évènement de la Saison de Londres qui arrive, tout simplement. Voyez-vous toutes ces têtes s'agiter et entendez-vous tous ces murmures voltiger de tous côtés? C'est vous qui êtes au fond de tout cela. A partir de ce moment, Londres vous connaît.

—Et Londres a des yeux terriblement perçants,—dit Ulrique, commençant à se remettre.

—Oh! ce n'est rien encore, ce n'est que le regard instinctif. Attendez que la réflexion s'en mêle et ce ne sera pas long, car Londres calcule très vite. Sur cent personnes, quatre-vingts en ce moment font la balance des avantages et des désavantages possibles de votre venue sur le champ de bataille mondain. Voyez-vous là-bas cette rangée de douairières?...La moitié d'entre elles vous haïssent déjà parce qu'elles ont des filles à marier, les autres vous aiment parce qu'elles ont des fils à établir.

—Pas si vite,—dit Ulrique en riant et redevenue tout à fait maitresse d'elle-même.—Et est-ce que c'est une seconde leçon, monsieur mon professeur?

—Oui, mais courte, rassurez-vous. Dans une minute, je vais vous abandonner à votre sort. Souvenez-vous seulement que toute personne qui vous parlera poliment ce soir aura un but et qu'il y a toujours un calcul derrière chaque sourire; ambitions matrimoniales ou autres, les formes de l'intérêt étant multiples. Ceux-ci comptent sur vous pour ajouter de l'éclat à leurs tables, ceux-là espèrent être invités chez vous, nul n'oublie que vous avez de l'argent à dépenser pour toutes les fantaisies, et beaucoup supposent qu'une fille de votre âge ne doit pas être un petit oiseau trop difficile à plumer. Tenez, voici votre chaperon qui guide vers vous le premier vol de vautours; je m'informerai plus tard comment vous vous en serez tirée.

Et, les mains derrière le dos, Lord Cannington se glissa dans la foule.

Ulrique ne dansant pas, particularité aussitôt déclarée charmante, ce fut à qui obtiendrait d'elle un tour de promenade dans les salons, et son succès ne cessa d'aller grandissant. C'était une cour véritable qu'elle traînait à sa suite et le temps lui semblait avoir des ailes. A un moment, comme elle causait en assez mauvais anglais avec un attaché de l'ambassade de France, ce jeune homme, à qui, du moins, le flirt ne faisait pas perdre l'esprit, lui dit en indiquant un groupe voisin:

—De grâce, comtesse, détournez la vue, car voici un trio de perdition: le Monde, la Chair et le Diable."

La Chair était représentée par une duchesse vraiment par trop " femme colosse " pour le décolleté; le Roi des Enfers ne pouvait être plus justement figuré que par le professeur de scepticisme d'Ulrique, Lord Cannington; quant au Monde, c'était, même vu seulement de dos, comme en ce moment, un gentleman respirant la correction la plus parfaite; mais il se retourna et l'héritière reconnut Rockingham.

Un dédaigneux sourire plissa la jolie bouche d'Ulrique; elle s'expliquait la soudaine arrivée de Lady Nevyll et son insistance pour qu'elle ne vint pas à ce bal.

Cinq minutes après, le nouvel ambassadeur s'inclinait devant la comtesse Eldringen.

—Vous aviez, à Morton, daigné me promettre la première valse et j'ai le regret d'arriver longtemps après qu'elle a été dansée...Mais, je vous en supplie,

ne croyez pas à une négligence de ma part...des dépêches d'affaires, que je...

Ulrique lui coupa la parole par un éclat de rire; la froideur première de son accueil avait tout à coup disparu et un éclat malicieux brillait dans son regard.

—Voulez-vous que l'on vous pardonne?...Alors, faites-moi un plaisir.

—Ordonnez, de grâce...

—Venez prendre le thé demain chez moi, ou diner si vous voulez."

Rockingham se redressa comme un paon: il n'eût osé, malgré sa fatuité, tant espérer sitôt. Il se confondit en protestations de reconnaissance auxquelles Ulrique mit le comble en ajoutant:

—Les heures vont être comptées jusqu'au moment de votre arrivée.

Rockingham se sentit transporté au septième ciel.

—Par qui?...—murmura-t-il tout bas en adressant à Ulrique un regard qu'eût envié un Roméo de province.

—Par qui?...—répéta Ulrique, en jouant avec les touffes de graines rouges qui ornaient sa robe.

—Mais par votre ancienne amie d'enfance que, j'en suis certaine, vous serez charmé de voir.

L'ambassadeur fit une effroyable grimace.

—Lady Nevyll est-elle à Londres?

Ulrique se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire.

—Venez dîner demain et vous verrez.

—Puis-je espérer que ma venue ne sera pas absolument indifférente à...une autre personne?

—Vous a-t-on dit que vous fussiez indifférent? fit coquettement Ulrique en agitant ravissamment son éventail et en lançant à Basile un coup d'œil qui lui perdre la tête et regretter, une fois rentré chez lui, d'avoir demandé deux grands mois de congé alors qu'il jugeait maintenant que quelques jours suffiraient à la conquête de l'héritière et de l'héritage.

XX

EN PLEIN TOURBILLON

Quand Ulrique s'éveilla, le lendemain de son premier bal, elle était célèbre. Les journaux étaient remplis de renseignements sur la beauté autrichienne qui avait conquis le monde d'assaut. Que cette jeune fille dont s'honoraient maintenant les salons les plus haut cotés eût trait des vaches ou fait du beurre jadis, ainsi qu'en courait discrètement le bruit, cela ne faisait qu'ajouter un piment d'originalité à ses charmes. On se contentait de la désigner sous le sobriquet de la Reine des Fromages et de la Crème, surnom dont on attribua la paternité à Lord Cannington et qui fit florès.

Or, cette Reine de la Crème devint en quelques jours tout simplement l'enfant gâtée de Londres. D'elle, rien ne choquait. Ses inexpériences mondaines, des méprises qui, chez une jeune fille sans fortune, eussent été impitoyablement taxées de mauvais genre étaient traitées d'excentricités charmantes qui reposaient de l'éternelle convention. Et cela se disait avec une entière bonne foi, tant étaient sympathiquement et admirativement colorés les verres à travers lesquels on regardait la jeune Autrichienne. Ulrique ne pouvait avoir de meilleure scène que Londres pour théâtre de ses triomphes: Vienne aussi, la plus exclusive de toutes les aristocraties, eût fini par s'incliner devant la puissance de cette haute fortune, mais on l'eût fait avec une arrière-pensée, une réserve dans l'esprit, car la puissance de l'argent, tout en n'étant pas niable, y est cependant contre-balancée par celle, en bien des cas supérieure, de l'arbre généalogique. A Vienne, on aurait rampé devant Ulrique en public, mais on l'eût impitoyablement tournée en ridicule dans la coulisse. Les Anglais sont plus francs: à la vue d'un lingot d'or comme celui-là, l'idée même de s'inquiéter de l'origine disparaît de leurs esprits, et tout de suite ils tombent à genoux.

En quelques jours, la Reine de la Crème était devenue la "fureur" à l'égal de quelque nuance nouvelle ou d'une valse populaire. Il était de mode de ne s'occuper que d'elle, comme c'est quelquefois la mode de se coiffer en l'air ou de fumer des cigarettes. Chaque moment de sa journée était réclamé partout à la fois. Les bals, les dîners succédaient aux dîners et aux bals; les concerts, les parties à la campagne, les soirées lui tombaient les uns sur les autres, comme les couleurs d'un kaléidoscope. La vie qu'elle menait était certes plus fatigante que ne l'avait jamais été le rude travail manuel de la Maison de la Vierge, mais Ulrique ne refusait aucune invitation.

"C'est un moyen d'oublier aussi bon qu'un autre," disait-elle.

Ces mots lui venaient comme un écho du passé et elle ne savait plus si c'était une voix extérieure ou sortant du plus profond de son être qui parlait ainsi. Elle n'osait pas penser; heureusement elle n'en avait pas le temps. De même que sa santé paraissait invulnérable, sa beauté, rehaussée encore par tous les avantages de la toilette,—et depuis son arrivée à Londres elle dépensait sans compter—brillait d'une double splendeur dans son nouveau cadre. Elle n'avait pas de mauvais jours et son entrain ne connaissait pas une ombre; elle vivait dans une griserie perpétuelle, s'enivrant de la folie du plaisir et des caresses de la flatterie, après l'abstinence de toute sa jeunesse, et elle répétait en riant à Lord Cannington:

—Eh bien! Suis-je enfin dans le tourbillon?...Est-ce le milieu maintenant, ou y a-t-il encore d'autres profondeurs inconnues?

Ulrique, en son état d'esprit, ne pouvait trouver de plus agréable "camarade" que ce vieux mondain sceptique qui, toujours discret, ne lui montrait son visage de joyeux cynique que dans l'instant où le souhaitait son humeur changeante. Plus elle prenait ses âpres leçons, mieux elle comprenait à quelles influences avait, en sa jeunesse, succombé Gilbert, et parfois il lui semblait que le même démon qui avait amené son cousin à l'absolue lassitude morale soufflait ses conseils à son oreille.

En rien plus qu'en ses relations avec l'ancien amou-

reux de Charlotte ne se montrait la transformation de l'esprit d'Ulrique au contact du monde. Telle qu'elle était autrefois, le malicieux désir de tourmenter Charlotte en ayant l'air de faire des avances à Rockingham n'eût duré que le temps d'une fantaisie; mais, excitée par l'enivrement de sa vie factice, elle poursuivit ce jeu peu généreux qui la fatiguait elle-même et affolait de jalousie tous les épouseurs possibles de Londres. Elle semblait avoir découvert une veine de cruauté insoupçonnée dans son âme, autrefois si facile à la pitié et à la tendresse. Frustrée de sa part rêvée de bonheur, elle attaquait farouchement le bonheur d'autrui. Au fond, elle souffrait, le rire aux lèvres.

Ces semaines furent pour Charlotte une longue agonie, et cependant elle ne put s'arracher par la fuite à son martyre. Elle ne donnait même plus de prétextes à la prolongation de son séjour à Park Lane; personne d'ailleurs ne se trompait sur le motif qui la faisait rester. Elle luttait contre le sort, mais sans ardeur, en vaincue, et elle devenait de plus en plus ridicule.

Mme Byrd elle-même lui refusait la charité d'entretenir ses vaines espérances, ce qui n'empêchait pas le digne chaperon de se demander à part soi comment tout cela finirait, car il y avait longtemps que sa pupille avait rejeté son contrôle et dépassé les limites de sa compréhension.

—Je ne sais vraiment pas ce que vous voulez de plus ou ce que vous entendez,—dit-elle à Ulrique un jour du commencement de juin.—Trois couronnes vous ont été offertes en quatre semaines!...Je me demande si cela ne vous amuse pas de vous moquer de tout et de tout le monde. Où avez-vous donc appris l'art de faire perdre la tête aux gens? Je ne savais pas qu'on apprenait à flirter dans les forêts de sapins.

Ulrique se mit à rire. Elle était étendue dans un fauteuil, les mains croisées derrère son cou, balançant sa pantoufle brodée sur le bout de son pied. Près d'elle, par la fenêtre ouverte, le bruit de la rue et l'odeur du réséda des caisses à fleur entraient avec l'air chaud.

—Oh! je fais toujours complètement tout ce que je fais,—répondit-elle rejetant sa tête un peu en arrière contre les coussins.—J'ai eu assez de mauvais temps, pourquoi ne me distrairais-je pas un peu?

—Un peu!...Ne croyez pas que j'aie l'intention de vous faire de la morale, seulement combien de temps supposez-vous que votre santé résistera à la fatigue de cette existence? Quant à moi, je suis presque à bout; bientôt il vous faudra chercher un autre chaperon.

—Oh! mais je ne renonce pas à vous comme cela,—dit Ulrique d'un ton impérieux.—Je suis accoutumée à vous et il faudra bien que vous teniez bon, s'il vous plaît. Je ne suis pas fatiguée, moi, et j'ai toutes sortes de projets.

(*A suivre*)

3ME ANNÉE—No 4. LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 21 MAI 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.





SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

Etat des Affaires de la Banque d'Epargne de la Cité et du District de Montréal au 31 décembre 1903.

ACTIF

Espèces en caisse et dans les Banques	$1,208,697 36	
Actions du gouvernement du Canada et intérêt accru	2,037,012 50	
Débentures du gouvernement provincial	403,907 43	
Débentures de la Cité de Montréal, et autres débentures municipales et scolaires	4,840,463 23	
Autres obligations débentures	661,385 50	
Valeurs diverses	320,837 25	
Prêts à demande et à courte échéance, garantis par des valeurs ennantissement	6,920,503 68	
Fonds de charité, placé sur débentures municipales, approuvées par le gouvernement fédéral	180,000 00	
		$16,572,806 95
Immeubles de la Banque (bureau principal et six succursales	$450,000 00	
Autres titres	9,186 36	
		459,186 36
		$17,031,993 31

PASSIF

AU PUBLIC :		
Montant dû aux Déposants	5,302,061 19	
Montant dû au Receveur-Général	93,341 86	
Montant dû au Fonds de Charité	180,000 00	
Montant dû aux Comptes Divers	78,881 89	
		$15,654,284 94
AUX ACTIONNAIRES :		
Capital (souscrit $2,000,000) payé	600,000 00	
Fonds de Réserve	700,000 00	
Profits et Pertes	77,708 37	
		$1,377,708 37
		$17,031,993 31

Nombre de comptes ouverts........$69,487
Somme moyenne due à chaque déposant........$220 29

Controlé et trouvé conforme.
JAS. TASKER,
A. CINQ-MARS,
Auditeurs.

A. P. LESPERANCE,
Gérant.

3me ANNÉE—No 4 Samedi, 21 Mai 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six Mois - - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

RENOUVEAU

Depuis un mois, chère exilée,
Loin de mes yeux, tu t'en allas,
Et j'ai vu fleurir les lilas
Avec ma peine inconsolée.

Seul je fuis ce ciel clair et beau
Dont l'ardente effluve me trouble
Car l'horreur de l'exil se double
De la splendeur du renouveau.

En vain, j'entends contre les vitres
Dans la chambre où je m'enfermai
Les premiers insectes de mai
Heurter leurs maladroites élytres ;

En vain le soleil a souri :
Au printemps, je ferme ma porte
Et veux seulement qu'on m'apporte
Un rameau de lilas fleuri.

Car l'amour dont mon âme est pleine
Retrouve, parmi ses douleurs,
Ton regard dans ces chères fleurs
Et dans leur parfum ton haleine.

François Coppée.

On demande des Inspecteurs

Personne ne sera surpris qu'on demande des inspecteurs sur les tramways, car le besoin en est grand. En effet, il n'est guère agréable, surtout pour les femmes, d'aller au bureau du surintendant de la compagnie des tramways dénoncer les conducteurs oublieux de leur devoir et de comprendre qu'elles sont la cause du renvoi de ceux-ci, tandis que si les conducteurs savaient que leurs agissements sont surveillés, par l'oeil d'un maitre, ils seraient plus soucieux de l'exercice de leurs obligations.

J'expose, ici, quelques griefs :

Il y a des conducteurs qui crachent les premiers dans leur tramway quand les pancartes affichées partout l'interdisent à tous les passagers.

D'autres, qui, lorsqu'ils sont occupés au fond du tramway à recueillir les prix de passage ne se dérangent pas du tout pour aller aider une femme et des enfants essayent péniblement de monter dans le dit tramway.

A certaines heures du jour, quand plusieurs employés se trouvent ensemble dans le tramway,ils ne se préoccupent guère de céder leur place aux passagers, et amusent leurs loisirs en s'entretenant, les uns les autres, des "bons tours" qu'ils jouent à leurs supérieurs, détails plus ou moins intéressants, dont, à la rigueur, les indifférents pourraient se passer.

Ces jours derniers, une dame voulut mettre dans la boite un billet de cinq heures, quinze minutes à peu près avant le temps réglémentaire, le conducteur, au lieu de lui représenter poliment que l'heure n'était pas encore venue, lui arracha le billet des doigts et le déchira brutalement en accompagnant son acte de remarques grossières.

Une autre fois, un conducteur ne voulut pas accepter le prix du passage par ce qu'il était en sous.

Tout ce que je viens d'écrire, je l'ai vu de mes yeux vu.

Il ne faut pas s'étonner si après ces abus, trop souvent répétés, les sympathies du public aillent vers le Terminal.

Je le répète le seul moyen pour la Cie des Tramways d'éviter ces ennuis, c'est de mettre des inspecteurs sur les tramways. Elle ne doit pas compter, pour être au courant de ce qui s'y passe, sur les dépositions des passagers. Ils préfèreront toujours être victimes que rapporteurs.

FRANÇOISE.

PAGE INTIME

Je suis seule ce soir. C'est mon jour de naissance, je n'en ai parlé à personne parce que j'aime à célébrer cet anniversaire sans bruit, avec mes pensées.

J'accomplis aujourd'hui ma trente-sixième année; il me semble que j'entre dans une nouvelle période de mon existence ; ma jeunesse est derrière moi, me voici dans l'âge moyen, et je sens parfaitement ce que mon mari et mon âge sont en droit d'attendre de moi. Comme les années écoulées passent, dans ce moment devant mes yeux. Je me retrouve dans la maison si gaie de mes parents avec mes frères et mes sœurs, ces joyeux compagnons de mon enfance.

La vie était encore pour nous exempte de peines, nous pleurions sur les malheurs de "Geneviève de Brabant", sur les tribulations du "Bon Fridolin", c'étaient là nos chagrins.

L'amitié, à ce temps heureux était notre passion ; je me sentais disposée à mourir pour elle, l'amour me trouverait de pierre. Quel plaisir je trouverais à jouer le rôle des héroines sévères des romans! Et j'étais dans cet état d'âme quand Maurice vint chez nous. On l'avait annoncé comme un homme instruit, énergique ; ces qualités, n'importe par quel motif, plaisent toujours aux femmes. Il me plut dès le premier abord. Quand ses yeux noirs et graves étaient fixés sur moi, ils exerçaient sur toute ma personne une puissance ravissante, mais en même temps oppressive.

J'étais heureuse et cependant, angoissée ; mes mouvements étaient gênés, mes mains glacées faisaient de travers ce qu'elles entreprenaient et jamais ma conversation ne me paraissait aussi sotte que lorsque Maurice m'écoutait. Ma tante Lotte me donna un jour cet avis :

—Chère enfant, souviens-toi de ceci : Si un homme te croit bête, cela ne te nuira pas dans son esprit; mais s'il pense que tu le considères comme un sot, tu seras perdue à jamais dans son opinion.

N'importe ce qui en est de ce dernier point ; mais j'ai ouï dire à un célibataire spirituel qu'il n'aurait eu d'autre effet sur lui que le sel jeté sur le feu.

Ma bêtise en présence de Maurice n'eut, en effet aucune influence fâcheuse sur lui. Son pouvoir sur moi augmentait de jour en jour. Si Maurice était grave, je devenais sérieuse, j'étais interdite. Quand il était parti, je respirais avec plus de facilité, mais j'aurais voulu sauver sa vie au prix de la mienne. Et quand il me proposa, avec des mots d'une tendresse si intime, de devenir sa femme, ma main se posa, quoique en tremblant, dans celle qu'il me tendait, et, sans le savoir pour ainsi dire moi-même, j'avais consenti à traverser la vie à son côté. Douze ans se sont écoulés depuis ce moment, et, je désire faire le portrait de ma petite bande d'enfants, qui, après avoir bien soupé, vient de se coucher sur de moëlleux plumons. Ah ! que je voudrais avoir un bon portrait de mon Henri, mon premier né, mon enfant d'été ! Je lui donne aussi ce nom parce qu'il est né le jour de la Saint-Jean, pendant l'été de mon bonheur. Mon fils a douze ans. Son père dit qu'il est beaucoup trop turbulent, mais toute sa petite personne respire la bonté, la joie. Qu'il est beau, mon enfant d'été et combien je l'aime ! Mon mari m'avertit souvent de veiller à ce que cet amour ne dégénère point en partialité c'est pourquoi je m'arrache au portrait No. I pour passer au No. 2, mon Eva qui ressemble beaucoup à sa mère, dit-on ; j'espère que ce sera une édition de luxe. Louise, le No. 3 est douée d'une grande sensibilité et une enfance maladive lui a donné un caractère inégal. Sa bouche, encore dans la période défavorable de la chute des dents, prononce à tout moment cette phrase polie : "Laissez-moi tranquille !" Il est difficile de supposer qu'elle sera jamais autre chose que laide. "Mon petit laideron chérie!" dis-je parfois en la serrant tendrement dans mes bras. Je veux la réconcilier à l'avance avec sa destinée. Voici maintenant, Lucie, l'enfant gâté de la maison, celle qu'on appelle "La Petite", qui tous les soirs, pose sa tête blonde sur l'épaule de son père et s'y endort avec un air de chérubin.

Que la paix repose sur mes enfants ! Hélas ! ce n'est pas une chose facile que d'élever une famille ! J'ai lu un grand nombre de livres d'éducations, ils me sont d'un faible secours, que ce soit leur faute ou la mienne. Il m'arrive souvent,quand je ne sais plus que faire de serrer l'enfant coupable dans mes bras, de pleurer avec lui de tout mon cœur, ou bien de l'embrasser avec joie quand il est sage.

Je m'applique à gronder le moins possible ; en agissant autrement, il serait facile de bannir l'assurance et la joie innocente d'un enfant Je crois qu'en cherchant sans cesse à cultiver le bien, à réchauffer, animer, éclairer le cœur, ce qui est défectueux disparait insensiblement.

Je chante beaucoup avec mes enfants ; j'ai voulu de bonne heure baigner,pour ainsi dire, leur âme d'harmonie. Chaque soir, quand le crépuscule commence, ils se réunissent autour de moi, il faut que je chante au piano, ou bien que je leur fasse chanter à eux-mêmes des petites chansons en les accompagnant.

Du reste, je puis répéter à l'égard de mes enfants, ce qu'un de mes amis, dit des siens :

—Ils sont modérément bons, c'est-à-dire pas encore assez pour le ciel.

. . . .

Marie-Louise.

Pour plaire aux autres, il faut parler de ce qu'ils aiment et de ce qui les touche, éviter les disputes sur des choses indifférentes, leur faire rarement des questions et ne leur laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison qu'eux.

XXX.

SOUVENIR

Je me souviens encore quand le cruel Cupidon m'attaqua pour la première fois. Oui, " ses petits amours méchants " m'assaillirent perfidement de leurs flèches pendant l'année bissextile 18..—J'avais treize ans—âge peu raisonnable, en vérité, pour permettre une telle invasion dans mon trop jeune cœur.

Mes parents avaient décidé de passer l'été sur les bords du lac " Chrystal ", dans les montagnes Vertes. Depuis quinze jours nous étions installés à "l'Ermitage", jolie habitation toute blanche, littéralement enfouie sous les sapins, et qui réjouissait l'œil du passant par son riant aspect. La vacance battait son plein.

Notre caravane se composait d'une légion de frères, sœurs, cousins—ces derniers, recrutés dans leurs familles respectives pour prêter main-forte à notre programme tapageur, discuté longtemps à l'avance. Que c'était bon et que le temps nous paraissait court!

Un nuage, un seul nuage flottait sur ces jours tout ensoleillés de joie: la rentrée des classes... à venir! C'était l'époque redoutée, celle que nous n'aurions jamais voulu voir revenir!

Mais... au fait.

Il paraît qu'une fillette—et c'est de rigueur à quelque nation qu'elle appartienne—lit son premier roman dans les yeux... d'un cousin! Très naturellement, j'avais un cousin, le cadet de la bande, grand garçon de dix-sept ans qui se préparait au baccalauréat universitaire. A mon avis, il réunissait à la fois tous les dons imaginables qu'on eût pû découvrir dans les cieux et sur la terre! C'est donc, vers cet oiseau rare que je portai tout mon enthousiasme. Et dire que lui, le pauvre collégien ne se doutait nullement de la chose!! Mais comment le lui faire savoir?... Voilà qui se compliquait.... " Tout a une fin "; je résolus de jouer d'audace. Cette guerre acharnée dont j'étais victime, et que le dieu de l'Amour et ses malins messagers se plaisaient à me livrer à l'insu de tous, me devenait insoutenable!

Un jour que j'étais à écrire dans la salle d'entrée, de ma fenêtre, j'aperçois Maurice qui se dirigeait de mon côté. "La Providence m'aide" pensai-je, " le bonheur souffle sur moi. " Sans perdre une minute, vite, vite, je rédige...une déclaration (!) que je laissai sur le pupitre.

—O néfaste influence des années bissextiles sur la gent féminine !

Le temps de m'esquiver par une porte qu'il entrait par l'autre. Je restai clouée dans le corridor, l'oreille collée contre la cloison, et j'écoutai...Mon Dieu! avait-il lu? Qu'en disait-il? La joie l'étouffait-elle...ou bien la nouvelle l'avait-elle foudroyé par la mort subite? Que se passait-il donc? Mes craintes devinrent intenses... que signifiait le silence alarmant qui régnait chez mon voisin?... Rien ne bougeait... seul mon pauvre cœur faisait du tapage avec ses battements précipités... Fallait-il partir... ou rester à mon poste indiscret? Oh! les flèches, les flèches, ce qu'elles torturaient la petite folle de treize ans!

Bref, je pris le parti de m'enfuir et de laisser mon " chevalier " en paix... avec ma déclaration.

Dès lors, je crus, en vérité, qu'il me siérait fort bien de devenir triste, et de ne plus me mêler aux jeux des autres.

Et mes frères, sœurs, cousins (sauf, le cadet, bien entendu) et cousines, comme je les regardais de haut et comme je les trouvais stupides avec leurs amusements bruyants! De combien je leur préférais ma pensée unique, ma pensée constante, cette pensée qui ravageait mon cœur et devenait le point fixe de ma folie.

J'étais positivement éprise. Mais lui?... Mais lui?...

. . . .

Le mot de l'énigme me fut donné deux jours plus tard. Nous étions sur la véranda à jouir des délices d'un superbe déclin de soleil, devenu pourpre avec les lueurs du crépuscule. La famille, au complet, semblait se griser des senteurs enivrantes des bois voisins, et chacun de nous—bien installé dans un bon fauteuil rustique—se livrait à des pensées diverses. Le lac, situé au bas de la pelouse et que nous avions surnommé: " Le miroir de la Vierge, " à cause de son peu d'étendue et de la limpidité de ses eaux, était si beau et si calme, que la lune daignait s'y mirer avec vanité. Les grenouilles et les rainettes nous donnaient un concert d'une harmonie douteuse, mais pour moi, c'était divin et je trouvai à tout cela un charme pénétrant!

Tout-à-coup, ô bonheur! j'entends une voix que je trouvais plus douce que la plus suave des mélodies, me murmurer tout bas :

" Cousinette était son nom
Elle habitait un vi lage
Où l'été dans mon jeune âge
J'allais passer la moisson. "

" Sur ce banc ce fut un soir,
Notre dernière entrevue,
J'avais l'âme tout émue
Je l'aimais sans le savoir. "

Et les quatre couplets de cette vieille romance me bercèrent de leur musique languissante.

En fallait-il plus pour perdre une tête aussi bien équilibrée que l'était la mienne?

" Hélas, le bonheur est chose passagère ". Dieu l'a sans doute voulu pour le plus grand bien des petites filles... à déclarations!

—Le lendemain, Maurice, nous quittait. Sa famille qui l'avait prêté à la nôtre pour une quinzaine, le réclamait. Tous ensemble nous allâmes le reconduire à la gare. Sur la route fleurie, je cueillis une " immortelle " et un myosotis, et je les lui offris; ces fleurettes symboliques avaient eu mes préférences en ce jour des adieux. En échange, il me donna une marguerite: " Effeuillez-la, cousinette, elle vous redira mon secret, j'en suis sûr! "

L'autre jour, en regardant des vieilleries reléguées dans une caisse, j'ai retrouvé au fond d'une minuscule boîte...peut-on deviner?... Une pauvre petite tige sèche, accompagnée d'un pauvre petit pétale également sec ; une faveur bleue les liait ensemble, et les mots: " Il m'aime " s'y détachaient en lettres d'or terni par les années !

C'était là, le secret qui se cachait dans la marguerite que Maurice m'avait donnée, et que j'avais religieusement effeuillée en revenant de la gare!

COUSINETTE.

LA FEMME DANS LA FAMILLE

Beaucoup de femmes négligent la direction de leur maison moins par paresse que par un certain mépris pour des préoccupations qui leur semblent vulgaires et incompatibles avec les qualités poétiques dont elles s'imaginent être crées par la nature.

La véritable intelligence consiste essentiellement à bien comprendre sa position afin d'en tirer le meilleur parti possible pour les autres et pour soi; et si vous avez réellement des tendances poétiques ou artistiques, elles se trahiront sans que vous y pensiez dans les plus petits détails de votre vie intérieure,et ne contribueront pas peu à répandre autour de vous ce charme qui doit émaner d'une femme. Si votre maison est parfaitement tenue, l'on vous tiendra doublement compte de vos talents, de votre instruction et de votre esprit, et celui-ci, quoiqu'on dise vous servira à mieux diriger votre ménage ; car sans dire précisément que le latin aide à savoir faire la soupe, il n'a pas pour effet non plus de la rendre sûre.

Pour le bonheur d'une famille, la sage administration d'une maison est chose indispensable ; il est vrai que selon la position ou les fortunes, les devoirs qu'impose cette administration sont différents, mais qu'on ait un revenu de cinq mille ou de mille dollars, il faut, dans la direction d'une maison, apporter les mêmes qualités d'ordre, d'économie et de prudence.

Il est dit dans la Sainte Ecriture, que la femme sage bâtit sa maison,et que l'insensée détruit celle qui était fondée. C'est une grande erreur de croire que des capacités communes suffisent à bien tenir une maison. Tout au contraire, il faut beaucoup d'intelligence, et il faut surtout posséder celle de bien faire sans s'en donner l'air, c'est en toute chose le comble de l'art.

Certaines femmes, par la manière de tenir leur ménage, me font penser à ces personnes qui jouent sur le piano des morceaux qu'elles exécutent avec correction, mais avec des peines si visibles, qu'on éprouve moins de plaisir à les écouter, qu'on a de peine à les voir s'évertuer laborieusement sur l'instrument.

Entrons dans la maison de Mme B. Bien que riche, elle tient à tout surveiller par elle --même, et, vraiment, l'on ne saurait voir une maison mieux tenue. Les tapis n'ont pas une tache, et l'on aurait de la peine à trouver dans la maison un seul grain de poussière. Mme B. fait, dit-on, des économies considérables dues à sa parfaite administration. Elle en est très fière, et ne dédaigne nullement de vous faire part de toutes ses ficelles économiques, et de vous raconter comme quoi elle remplace avantageusement ceci par cela, et cela par ceci. Ces récits font sa gloire et la consolent de ses désagréments avec ses domestiques et dont elle fait part à toutes ses connaissances. L'on sait que la bonne a cassé une assiette de prix, que la cuisinière a laissé gâter un rôti, qu'il est tombé une goutte d'huile sur une robe qui avait coûté les yeux de la tête (songez-donc, ma chère, une robe perdue !) Vous êtes, malgré vous, désagréablement impressionnée par tous ces détails et vous comprenez pourquoi le mari de Mme B. est si rarement à la maison. Le dîner est bon, soigné et bien servi, mais un je ne sais quoi vous fait comprendre qu'un compte exact est tenu des bouchées que vous avalez, et que vous acquierez des mérites aux yeux de la maîtresse de maison chaque fois que vous refusez d'un mets.

Ses enfants sont peignés, brossés, lavés, étrillés même je crois, et sont toujours bien vêtus ; mais ils n'ont rien des grâces de leur âge, et on leur pardonne de ressembler à ces poupées de carton, si l'on entend les recommandations continuelles dont on ne leur fait pas grâce un instant : "George, prends garde,tu vas tacher ton habit: Edouard, fais attention tu brises ce fauteuil ; Cécile, tiens toi droite et ne chiffonne pas ta robe".

Vous êtes contente,en quittant cette maison, de revoir la boue des rues, de respirer à votre aise, tant vous étiez en proie à un vague malaise provenant de la conviction intime où vous étiez qu'en faisant un mouvement de trop, vous pouviez troubler l'ordre mathématique de cette maison.

Faisons maintenant une visite chez Mme C. Elle est plus riche que Mme B. cependant l'on ne s'en douterait pas, en voyant sa maison si mal tenue. Les repas n'ont jamais lieu à l'heure fixe, et, tantôt, pour un diner de huit personne, il y a à manger pour vingt,mais le lendemain, elle se reprend, et il n'y a plus rien à manger du tout.

Quand vous entrez dans sa chambre, vous ne savez où vous asseoir, tant il y a autour de vous de désordre et de confusion. Ses enfants sont fort mal élevés et quant à Mme C. ellemême, elle est certains jours en grande toilette, depuis le matin, ou d'autres fois, elle ne se gêne pas de rester jusqu'au soir dans un négligé rien moins qu'élégant.

Vous excusez la mauvaise humeur du mari devant un tel désordre.

Entrons dans la maison de Mme D. dont le mari n'a qu'un modeste salaire. On ne le croirait pas cependant, et on le croirait moins encore si l'on savait que tout en tenant convenablement sa maison, faisant le part des pauvres et celle de l'amitié, elle peut, chaque année, mettre quelque chose de côté pour les circonstances imprévues ou malheureuses.

L'on n'est pas plus d'une heure dans sa maison sans s'y sentir aussi à l'aise que chez soi. Tout plait malgré sa simplicité, et l'on retrouve dans l'arrangement du salon, dans la composition des repas, dans la toilette des enfants et de leur mère, ce même esprit d'ordre, d'harmonie et d'ingéniosité, qui sait par de gracieuses inventions suppléer à la richesse.

Les domestiques sont surveil-

lés mais non tracassés, et, il y a, mesdames, une très grande différence entre une chose et l'autre. Tout va si bien dans la maison qu'on dirait vraiment que *tout y va de soi-même.* C'est là le suprême talent d'une maîtresse de maison vraiment supérieure. Celles qui en faisant très bien, parlent continuellement de leur ménage et de tout ce qu'il comporte, font payer par beaucoup d'ennui des mérites qui perdent toute leur valeur du moment qu'on leur donne trop d'importance. Savez-vous pouquoi l'on se trouve si bien dans la maison de Mme D... ? c'est parce qu'au besoin et selon les circonstances elle sait sacrifier le moins au plus, et c'est ce qu'ignorent beaucoup de femmes. Il faut du tact et de l'intelligence dans la manière de faire des économies, car celles qui vous font appeler avares, n'ont point une grande valeur pour ce qu'elles vous coûtent, et ce ne sont même pas les personnes chiches et mesquines qui sont véritablement les plus économes.

Avant que de finir cet article trop long déjà, laissez-moi, mesdames vous faire remarquer un détail plein de grâce dans le portrait de la femme forte. Après avoir fait mention des travaux considérables auxquels elle se livre, l'historien sacré ne dédaigne pas d'ajouter : "Elle travaille le lin et la laine. Elle a porté la main à la quenouille et ses doigts ont tourné le fuseau".

Ce portrait de la femme idéale a été donné en modèle aux femmes de tous les siècles, et convient tout aussi bien à la grande dame, qu'à la femme de l'ouvrier.

La femme, quels que soient sa position ou les devoirs plus sérieux et plus nobles de sa vocation, ne doit jamais négliger les humbles travaux de son sexe. Je vous assure qu'on peut quelque fois avoir de grandes pensées en donnant son temps à des occupations très modestes.

Il est raconté dans la vie d'Isabelle, femme de Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne, que dans les moments de loisir que lui laissait l'administration de ses Etats particuliers, elle travaillait à l'aiguille et cousait elle-même les chemises du roi. Cela ne l'empêchait pas cependant d'accomplir de grandes choses. C'est elle qui détermina la prise de Grenade, et c'est à elle seule que Christophe Colombe fut redevable du vaisseau qui lui servit à aller à la découverte de l'Amérique.

Vous voyez, mesdames, qu'on peut avoir de grandes pensées et accomplir de grands desseins tout en cousant des chemises. Essayez un peu et vous verrez.

Comtesse Mila.

Rien de plus joli que les chapeaux et les capotes faits à Mille-Fleurs.

Vanille essence Jules Bourbonnière se vend à $1.00 et $1 50 la livre fluide. Tel. Bell Est, 1122.

Les Lilas Blancs

Plus blanche que les lilas blancs
Dont les grappes, aux grains tremblants,
Se penchaient à peine fleuries,
Vers sa fenêtre au temps de Mai,
Et qui, dans le vent parfumé,
Auraient bercé sa rêverie ;

Plus pure que les blancs lilas
Qu'un caprice moissonne, hélas !
En leur neige à peine formée,
Avant qu'un baiser du soleil
Ait bu, dans un frisson vermeil,
Leur âme d'amour embaumée ;

Plus frêle que les lilas blancs,
Qu'en hiver des soins vigilants
Fleurissent sous la vitre close,
Hier entr'ouverts, et morts demain,
Au bord du cristal où la main
Blanche d'une femme les pose ;

C'est sur un oreiller d'enfant
Que, d'un mal dont rien ne défend,
Morte, hélas ! elle était couchée.
C'est une branche de lilas
Blanc qu'entre ses petits doigts las,
Près du Christ, on avait penchée.

Quand son souffle se fut éteint,
Avant que sonnât, au lointain,
La cloche de la vieille église,
Les clochettes des lilas blancs
S'agitèrent, en rythmes lents,
Comme pour tinter dans la brise.

Et depuis lors, quand le printemps
Fait, dans les jardins éclatants,
S'ouvrir des fleurs de toutes sortes,
Les clochettes des blancs lilas
Pour son âme sonnent le glas
Silencieux des vierges mortes.

ARMAND SYLVESTRE.

A l'Université-Laval.

On nous pardonnera le sentiment d'orgueil bien légitime que nous avons éprouvé en constatant le résultat des concours littéraires aux Universités de Québec et de Montréal.

Dans ces deux remarquables institutions — après lesquelles on ne saurait monter plus haut — ce sont des femmes qui ont été les lauréates, pour les prix accordés au meilleur travail littéraire, donné par le professeur à la clôture des cours.

Et comme ces compositions ont été corrigées par des hommes, on ne peut suspecter en faveur des gagnantes, des considérations de partisannerie.

Les sujets proposés étaient aussi intéressants à étudier que difficiles à traiter ; il a fallu, pour que les compositions eussent du mérite, prouver que les écrivains avaient autant de jugement que d'intelligence. Sont sorties victorieuses de l'épreuve et au premier rang ? des femmes !

A Montréal, premier, deuxième, troisième et quatrième prix : Madame Duval, Mlle J. M. Wells, Mlle Millette et Mlle Renaud. A Québec, où il n'y a que trois lauréats, le premier a été Mlle Marie Sirois.

Combien les femmes devaient être fières de ce triomphe ! Et combien, nous nous réjouissons pour notre part, d'avoir été, la première, à demander officiellement qu'on accordât aux femmes de Montréal, le droit qu'on leur avait injustement refusé jusqu'à l'année dernière : celui de concourir avec les candidats pour la récompense comme pour la peine.

Nos félicitations sincères aux heureuses concurrentes.

La Directrice.

Des parents désirent placer leur fils, âgé de 17 ans, dans une famille de cultivateurs où on devra lui apprendre l'agriculture, l'élevage. etc. Il sera payé par mois, une bonne somme pour la pension du jeune homme. S'adresser par lettre à B. Bureau du Journal de Françoise, 80 rue Saint-Gabriel. Des recommandations seront exigées.

Causerie

DES DEVOIRS DU MARI.

Un maquignon avait un cheval à vendre. Un amateur lui offrit une bouteille de champagne s'il voulait lui dire franchement les défauts de la bête. La bouteille bue :—"Je vous jure que ce cheval n'a que deux défauts, dit le maquignon. Quand il est au pré, il est malaisé à prendre, et quand il est pris, on ne peut pas s'en servir".

Plus d'une pauvre femme pourrait en dire autant de son mari. Elle a, pour arriver au mariage, tressé bien des filets, car il était malaisé à prendre ; et, une fois pris... il n'a pas voulu comprendre que les femmes ne sont pas les seules qui aient des devoirs.

* * *

Il y a des hommes qui ne peuvent ni se passer de leur femme, ni vivre avec elle. L'état de célibataire était pour eux un supplice, et lorsqu'ils ont été mariés, il ont fait de leur intérieur un enfer. Ils ressemblent à ce chien qu'on ne pouvait laisser détaché, mais qui hurlait dès qu'il était à la chaîne.

* * *

S'il est vrai qu'il y a moins de bons ménages bien ordonnés que de couples mariés, la faute en est aux maris aussi bien qu'aux femmes. Les bons fermiers font les bonnes cultures, et les bons maris les bonnes femmes, dit la sagesse populaire. Michelet ne s'arrête pas là ; il affirme nettement : "Toute folie de la femme est une sottise de l'homme".

* * *

Combien de femmes souffrent de l'absence des manifestations tendres et délicates de la part de leur mari ! Combien attendent douloureusement et vainement l'appréciation bienveillante de leurs bontés et de leurs sacrifices, grands et petits ! Que de fois l'épouse se complait à d'aimables attentions, fleurissant la maison,la faisant chaude, charmante et confortable comme un nid d'oiseau, se parant et illuminant son visage d'un sourire,—pour ne trouver en retour qu'une indifférence de pierre ou une insensibilité de brute !

* * *

C'est un défaut de la nature humaine, — de la masculine tout au moins, — d'aimer à critiquer et de n'être jamais content. Il semble que blâmer soit un plaisir, et qu'on goûte une jouissance intime à se déclarer mal satisfait.

—Pourquoi es-tu si prodigue de reproches et si avare de louanges ? demandait ingénuement une jeune femme à son mari. Je ne t'ai pas encore entendu dire : C'est bien, je suis content. — Et le mari de répondre avec une impatience qui n'excluait pas la naïveté : — Quand je ne dis rien, c'est que c'est bien. Pourquoi veux-tu que je te loue de faire ce que tu dois ?

Ce n'est pas que la plupart des maris n'aient une véritable affection pour leur femme. Mais ils négligent de la manifester dans le courant ordinaire de la vie, soit qu'ils estiment la chose au-dessus d'eux, soit que, dans la préoccupation d'eux-mêmes et de leurs affaires du dehors, ils n'y pensent réellement pas. Ils ne s'aperçoivent même pas toujours que leur femme réclame quelque chose de plus que ce qu'ils lui donnent. Ils ne se doutent pas des petits et fragiles éléments dont se compose le bonheur féminin. Ou, s'ils s'en doutent, ils traitent de haut ces "niaiseries sentimentales', ces "fantaisies nerveuses", et sous le prétexte de communiquer à leur compagne un peu de leur énergie, ils lui brisent tout bonnement le cœur.

Ce n'est pas assez pour une femme de se savoir, de se sentir aimée ; il faut qu'elle se l'entende dire souvent, toujours. Ce ne sera jamais pour elle à satiété.

* * *

La femme qui sympathise cordialement avec les difficultés que son mari a à vaincre dans ses affaires a le droit de s'attendre à ce que celui-ci se donne au moins la peine de comprendre les ennuis. Et ils sont en grand nombre, croyez-le, messieurs. Les notions les plus justes, l'expérience la plus consommée n'empêchent pas des obstacles inattendus de surgir. C'est toujours l'imprévu qui arrive, et il faut que la femme fasse chaque jour effort, si elle veut être toujours prête à pourvoir aux nécessités de l'heure présente et faire de la maison, malgré tout, une demeure attrayante. C'est là un véritable, un sérieux travail, tout aussi pénible que peut l'être celui du mari.

* * *

Que le mari ne soit pas trop imbu de l'idée de son autorité. L'amour disparait sous cette prétention d'être le maître quand même et en tout. Sa règle doit être la règle de la raison et de la bonté, non celle de la rigueur et du caprice. Il est la clef de voûte de l'édifice familial ; il ne doit pas être la meule qui broie désirs et volontés.

* * *

Il arrive quelque fois que la personne qui devrait avoir le plus d'influence sur l'esprit du mari est celle qui en a le moins. Au lieu de prendre l'avis sincère et cordial de sa femme, on va demander conseil à des étrangers, qui se moquent de vous.

Outre la sottise d'une telle conduite, les maux qu'elle peut engendrer dans le cercle domestique sont bien faits pour en détourner. Que de fois n'a-t-on pas vu des hommes, mal conseillés par de faux amis, courir à leur ruine, malgré les avertissements de la femme, qui devinait et leur dénonçait les trompeurs. Il y a chez la femme, et bien plus encore chez la femme qui aime, une intuition rapide, une pénétration, un don de pressentiment qui est presque une seconde vue, et qui donne une valeur particulière à ses avis.

* * *

Un philosophe de jadis professait que la femme ne doit sortir de la maison que trois fois dans sa vie : pour son baptême, pour son mariage et pour son enterrement. Je sais des maris qui agissent comme s'ils pensaient de même. Ils vont à leurs plaisirs, sans se demander si la femme, qui partage leurs soucis, n'a pas le droit de partager leurs divertissements.

Toutes les femmes souffrent cruellement d'un tel égoïsme ; toutes, il est vrai, ne souffrent pas en silence. Beaucoup se plaignent, querellent, font des scènes et enveniment le mal. Mais que leur femme se résigne ou s'irrite, il n'en est pas moins vrai que les hommes qui vivent au club ou qui restent longtemps hors de la maison sans y être forcés par leurs affaires, se soucient fort peu du bonheur domestique. S'ils sont heureux,ce n'est pas comme maris, c'est malgré le mariage. Je ne

veux pas scruter la nature et la solidité d'un tel bonheur ; mais il est certain que la femme est misérable et que c'est une déplorable école pour les enfants.

* * *

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Ils prouvent aussi, sinon que le mari aime sa femme, du moins qu'il songe à elle et se plaît à lui faire plaisir. Ces petites attentions perpétuent l'élément romanesque qui ne doit jamais être totalement absent de la vie conjugale. Les dames y sont toujours fort sensibles. Plus elles avancent dans la vie, et plus elles aiment à se rappeler les jours de leur toute-puissance, avant le mariage, lorsqu'un regard d'elles mettait le désespoir ou le ravissement dans un cœur.

Faites donc de temps à autre des cadeaux à votre femme, de vrais cadeaux qui aient assez de valeur pour supposer de votre part un certain sacrifice, et qui soient assez bien choisis pour lui faire monter aux joues la rougeur de la joie en lui prouvant que depuis le jour où elle a vu que vous l'aimiez, votre amour n'a fait que grandir.

Et rien de plus vrai : l'amour ne fait que grandir. Balzac, qu'on n'accusera pas de sentimentalisme en la matière, a dit avec un vigoureux bon sens :

"Il est aussi absurde de prétendre qu'il est impossible de toujours aimer la même femme qu'il peut l'être de dire qu'un artiste célèbre a besoin de plusieurs violons pour exécuter un morceau de musique et pour créer une mélodie enchanteresse".

* * *

La nature humaine est la même chez les deux sexes ; les maris sont tous portés à l'oublier. Puisque vous aimez à être choyés et gâtés, messieurs, choyez et gâtez un peu vos femmes. Vos caresses leur iront au cœur encore mieux que vos présents.

Sans doute, comme le dit Gustave Droz, "l'estime et l'amitié sont en ménage choses fort respectables et douces, comme le pain quotidien ; mais un peu de confiture sur la tartine ne gâterait rien, avouez-le".

B.-H. GAUSSERON.

A Travers les Livres

Un comité qui s'intitule : "Le Comité du Drapeau, à Québec," vient de faire publier un volume, dont l'œuvre typographique fait certainement honneur à ses éditeurs : MM. Cadieux & Derome. Ce volume a pour but de faire connaître, de propager le drapeau bleu fleurdelisé aux armes du Sacré-Cœur et de le faire adopter comme drapeau national.

J'ai déjà donné à ce sujet mon opinion très nette ; je n'y reviendrai donc pas. La drapeau du Sacré-Cœur dont la conception est très belle d'ailleurs, convient aux églises, aux procesions religieuses, mais, je ne le vois pas très bien dans nos fêtes mondaines et les assemblées bruyantes. J'ai eu encore l'idée très claire combien peu, il convenait comme drapeau national, quand je l'ai vu arboré, l'an dernier, à la porte d'un *bar-room*, dans une de nos paroisses du bas du fleuve. Je désire sincèrement ne plus revoir un aussi affligeant spectacle.

A ce sujet, d'ailleurs, je crois être de l'avis de Nos Seigneurs les évêques Bruchési, Emard, Duhamel, etc. lesquels n'ayant pas signé de lettres d'adhésion au comité du nouveau drapeau, indiquent assez qu'ils ne l'approuvent pas.

* * *

Le "McGill University Magazine" que nous adresse M. Leigh Gregor offre une série de lectures aussi instructives que récréatives, dont nous ferons notre avantage et notre profit. Nous y avons revu, avec un plaisir nouveau, la conférence très bien faite, sur Crémazie, donnée en excellent français, à l'Alliance française, par M. Gregor. Nous signalons avec plaisir le dernier paragraphe de cette étude, parce que venant d'un Anglais, l'enseignement est à la fois, flatteur et précieux : " Sans détourner ses regards du passé, que la littérature franco-canadienne sache donc regarder l'avenir en face. Qu'elle s'occupe d'élever le niveau de l'instruction, ou, ce qui vaut mieux, de l'intelligence. Qu'elle retrempe sa langue aux vraies sources. Qu'elle crée le goût de ce qui est simple, et digne, et beau. Qu'elle imprime à la nation canadienne un caractère qui la fera respecter par tous les esprits. Garneau s'est donné pour tâche la conservation de la langue et des lois françaises. Les futurs littérateurs du Canada devront assurer à toute la patrie canadienne une place honorable parmi les nations".

* * *

J'espère qu'il n'est pas trop tard, pour accuser, avec remerciements, réception de la brochure : *Un apôtre moderne*, conférence du R. P. Delor, au cercle Ville-Marie, envoi dû à la gracieuseté de M. l'abbé W. Hébert.

* * *

Reçu encore, des notes biographiques intéressantes sur *The Hon. Henry Caldwell*, par Sir James M. LeMoine. Ce travail a été lu à la Société Royale du Canada.

FRANÇOISE.

Nous félicitons cordialement Le Théâtre National du choix de la délicieuse pièce "Jean-Marie" d'André Theuriet, que l'on vient d'y faire jouer. Nous félicitons surtout Mme Bertin, M. Guiraud d'avoir interprété l'auteur avec une justesse, une mesure et un art parfaits. M. Godeau aussi mérite une mention spéciale. "Jean-Marie" est ce qui s'est joué de plus touchant, de plus humain et de meilleur au Théâtre National.

LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES. —C'est toujours vers la fin de l'année que la Société des gens de lettres procède à l'attribution de ses prix annuels. Sur vingt-quatre récompenses, cinq ont été distribuées à des femmes.

Quatre sont l'auteur de romans et nouvelles estimées à des titres et dans des genres très divers : ce sont Mmes Brada, Julia Laurence, Mary Lafond et G. de Peyrebrune.

On n'aime point à louer et on ne loue jamais personne sans intérêt.

XXX.

LE COIN DE FANCHETTE

Charles Otte. — Votre article contient deux libelles. Rappelez-vous la première ligne et le dernier paragraphe de la première page. Si vous voulez vous en rendre responsable, la directrice-propriétaire ne se souciant pas d'aller elle-même devant les tribunaux pour des affaires qui ne la regardent point, je publierai votre manuscrit quand il vous plaira. Il est bien écrit du reste, et dénote autant d'esprit que de talent.

Anonyme québecquois. — Je trouve excessif qu'on ne puisse dire qu'un prédicateur prêche bien ou mal sans passer pour un persiffleur et un impie. Et laissez-moi vous ajouter que j'ai consulté, à ce sujet, des autorités qui coucourent absolument dans ce sens. "Paroissien" a jugé bon de répondre à "Un autre Paroissien" dans le journal même où il avait été attaqué ; c'était aller plus droit et plus vite. S'il s'était, cependant, adressé au "Journal de Françoise," il aurait également obtenu la justice de la publication. Je ne vous suis pas moins reconnaissante de toutes les bonnes choses que vous dites de ma petite revue. "Elle honore le sexe féminin", écrivez-vous. Je vous avouerai, sans fausse humilité que c'est aussi un peu mon avis.

Marguerite des Bosquets. — Je conserve votre lette si vraie dans tous ses détails. Un jour peut-être, je serai heureuse d'y puiser quelques documents dont nous avons besoin pour la grande cause de la "justice égale pour tous". Je déplore infiniment ce qui vous arrive et je vous trouve archi-bonne de vous résigner comme vous le faites sans une protestation, sans une plainte. Adressez-vous donc à des autorités supérieures à celle qui manque de justice envers vous avec tant de mauvaise foi. Il y en a, vous savez. Haut le cœur ! chère amie. Après tout, les ennuis,quelque grands qu'ils soient, ne peuvent durer longtemps, puis qu'ils finissent avec la vie. En attendant, si je puis vous être utile, ou seulement agréable, en quoi que ce soit, n'hésitez pas.

Horatio. — Ecoutez ce petit quatrain :

Les pensées des hommes ressem-[blent
A l'air, aux vents et aux saisons
Et aux girouettes qui tremblent
Inconstamment sur les maisons.

Ame mélancolisante. — Consolez-vous, cher Ténébreux. Est-ce que vous ne savez pas que "la mélancolie est inséparable de tout esprit qui va loin, de tout cœur qui est profond". Voilà, je le crains, quelque chose qui ne vous guérira pas de sitôt.

Perplexe. — Votre fillette a raison, après tout : pourquoi la forcer à l'étude assidue du piano, quand elle n'a aucune aptitude, pour la musique. Ne vaudrait-il pas mieux connaître, parmi les talents d'agréments, ce qui convient le mieux à ses dispositions, et développer ce côté de préférence àtout le reste. La graphologie vous fera connaître les goûts innés chez votre fillette ; faites examiner son écriture par un expert. Nous donnons dans nos pages, l'adresse d'un graphologue dont la science est très forte, m'assure-t-on.

Pauvre Liseron. — Je viens vous donner un conseil que vous ne suivrez pas, bien que vous me le demandiez, parce qu'on demande conseil, la plupart du temps, dans l'espérance secrète que ce que l'on dira ne fera qu'appuyer devantage notre résolution dans la route que l'on a tout bas décidé de suivre. N'importe, j'aurai dit ce que je crois devoir vous dire et le reste ne regarde plus que vous. Vous ne devez pas écrire à cette personne ; votre lettre indique que vous le comprenez aussi. Mais le beau moyen, n'est-ce pas, de s'en empêcher quand l'envie d'écrire est plus forte que la volonté qui le défend.

Eh bien, écrivez tout ce que vous montera du cœur aux lèvres, mais dans la lettre, faites deux ou trois ratures, ce qui rendra l'épitre impossible à envoyer à sa destination. Recommencez le lendemain sur un mauvais papier et gardez-la dans votre écritoire. Trompez-vous de cette façon pendant une quinzaine. Au bout de ce temps et moins peut-être, vous n'aurez plus envie d'écrire.

Institutrice. — Delphine Gay et Mme de Girardin ne font qu'une seule et même personne. Avant son mariage à Emile de Girardin, Delphine Gay écrivait en poésie, ce n'est que sous le nom de Mme de Girardin qu'elle commença à écrire des romans parmi lesquels "Le Lorgnon" est, de l'avis des critiques, le meilleur. Puis, il faut mentionner encore "La Croix de Berny" que nous connaissons toutes,n'est-ce pas, et qui est un tournoi littéraire entre elle et les trois principaux écrivains de son temps : Méry, Théophile Gauthier et Jules Sandean. Sans contredit, on peut décerner la palme à Mme de Girardin. 2o. Le vicomte de Launay est un pseudonyme choisi par Mme de Girardin pour signer ses chroniques dans une journal de l'époque appartenant à son mari, je crois. Ce genre n'a jamais été surpassé. Puis, Mme de Girardin a encore abordé, avec grand succès, la littérature dramatique. Si vous avez entendu "La Joie fait peur," qu'on joue en ce moment au Théâtre National, vous comprendrez facilement combien on a eu raison d'apprécier la souplesse de son talent.

Constant. — Le Père Didon a écrit : Il y a deux choses au-dessus de notre volonté : l'amour et la mort.

Loisy. — Vous pouvez vous procurer le le livre d'Emile Nelligan, chez sa mère, 586, rue Saint-Denis. Prix, 75cts.

Miriam. — J'avais égaré votre lettre, c'est pourquoi je n'ai pu vous ré-

pondre avant aujourd'hui. Pourquoi ne rimeriez-vous pas à vos heures de loisir ? C'est une distraction intellectuelle d'un genre supérieur. Votre poésie décèle du goût et du talent. Vous feriez bien toutefois de repasser les règles de la prosodie ; ainsi il y a quelques hiatus, et dans "jolies choses", l'e muet ne doit pas s'employer dans le corps d'un vers. Et puis, il ne faut pas dire : les roses fanent, mais *se* fanent. Embellissez votre joli talent.

Charmille. — Vos vers sont émaillés de fautes de français, d'harmonie et de rythme. La césure manque ou n'est pas à sa place. La mesure de dix pieds après celle de douze doit être évitée parce qu'elle est désagréable. Il y a quelques bons vers. Ainsi :

Je connais ce mal que tu me veux [taire

Ou bien

Hier vous étiez triste et sombre.

Mais ce

Hier qu'était-ce donc

est mauvais. Impossible de publier à mon regret.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D. Quelles sont les places d'honneur à table ?

Les places d'honneur pour les hommes sont à droite et à gauche de la maîtresse de maison ; pour les femmes, à droite et à gauche du maître de la maison. Quand le dîner est un peu nombreux, on écrit le nom de chaque personne sur une carte ou sur un menu que l'on place devant chaque convive, sinon, c'est à la maîtresse de maison à indiquer à chacun sa place.

D. Comment sert-on le champagne ?

R. Dans des coupes à cet usage. Il n'est plus de bon goût de faire partir bruyamment les bouchons des bouteilles de champagne ou de le faire mousser immodérément dans les verres.

D. Dois-je faire visite la première aux personnes qui m'ont envoyé des cadeaux de noces ?

R. Non, vous devez attendre leur visite

LADY ETIQUETTE.

Correspondance

Ma chère Directrice,

Je viens d'assister à une distribution de livres de la section française de notre bibliothèque à Waterloo ; je suis encore tout émue par le grand plaisir que j'ai éprouvé. Songez donc ! là où je voulais, craignant même de faire un rêve téméraire rassembler une centaine de volumes, je puis maintenant en admirer des centaines, qui. sous leur jolie et coquettes couverture, me semblent le produit de quelque magicienne. Nous, à Waterloo, n'en sommes pas àchercher le nom de la fée qui a accompli cette merveille, c'est pourquoi, je tiens, au nom de tous, à vous remercier d'abord, pour ce grand résultat, car, c'est grâce au généreux appel du "Journal de Françoise" que les livres nous sont venus en si grand nombre, de tous côtés et jusque de Paris et des provinces françaises.

Je veux encore, ma chère directrice, vous demander de dire pour moi à tous les bienfaiteurs connus et inconnus de notre bibliothèque un sincère et chaleureux merci. Un merci dépourvu de toute banalité, parce qu'il vient du cœur et qu'il comprend beaucoup. Grâce à ces généreux et nombreux envois, les rayons de notre bibliothêque sont abondamment garnis, et, chaque semaine, Mlle Bérard, la gentille bibliothécaire, qui remplit cet office à titre gracieux, distribue le pain de l'intelligence à 54 abonnés.

J'ai pu aussi former un noyau de bibliothèque enfantine, où les tout petits pourront s'émouvoir à la lecture des infortunes de "Geneviève de Brabant" ou de "Louis le Petit Emigré" qui nous ont fait pleurer jadis.

Croyez, ma chère directrice, à l'expression sincère de ma reconnaissance et àcelle de mes meilleurs sentiments.

M. Lse. de Varennes.

Waterloo, avril, 1904.

Voici les noms des donateurs qui ont été omis, dans la liste déjà publiée :

Mme Chs. LeBoutillier, Mlle LeBoutillier, Mme F. X. Choquet, Mme Alcide Chaussé, M. Buron, Paris (France), la famille Garneau, M. Auguste Benoit, Piney, Anbe (France), M. l'abbé Henri Cimon, St-Alphonse de Chicoutimi, M. Ernest Gagnon, Québec, MM. les Drs. Parizeau, Grancher, Paquin, Simard, Mlle J. Simard de Waterloo, Henry Allen, M. de Varennes, Québec, le vivomte de Quinemont, M. le Dr. Pagé, M. Ernest de Varennes, Waterloo, Mlle de Varennes, M. Henri de Varennes, Mlles Marie, Simonne et Andrée de Varennes, Mlle Julie Cimon, M. Adolphe Poisson, Arthabaskaville. Mesdames Moulin et Lefebvre de Boulogne du Seine (Paris) ont envoyé une caisse de livres, parmi lesquels certains portent la mention : offert par le baron de Rosthchild, le baron de Gernita, etc., etc.

Nous continuerons de recevoir tous les livres qu'on voudra bien nous adresser pour la bibliothèque de Waterloo, et nous encourageons fortement ceux de nos abonnés, qui n'ont point encore souscrit à cette œuvre si belle, de nous permettre d'ajouter au plus tôt leurs noms à ceux des bienfaiteurs déjà inscrits.

On nous prie d'annoncer, et nous le faisons avec autant de plaisir que d'empressement, qu'il y aura, le jeudi 9 juin prochain une excursion à Saint-Ours, sur le vapeur "Le Beaupré" au bénéfice de la Crèche de la Miséricorde. Ces excursions sur l'eau, dans la belle saison, sont très appréciables, et nous ne doutons pas que cette fête aura tout le succès qu'on est en droit d'attendre., Cette promenade, n'oublions pas de le mentionner, est organisée par les patrons afin de réaliser le montant nécessaire pour payer la taxe de l'eau de la Crèche.

Le nouvel aumonier de la Crèche, M. l'abbé Dupuis sera présent, et nous devrions donner à son cœur d'apôtre, le spectacle déjouissant d'un grand nombre accourus à son appel.

Les repas seront servis à bord. Des cabines peuvent être retenues d'avance. Prière de s'adresser à M. Joseph Lamoureux, 344 rue Dorchester. Le prix des billets, aller et retour, n'est que de soixante-quinze centins. On est prié de faire parvenir avant le 2 juin l'argent ou les billets non-vendus avec le nom et l'adresse, à Sœur Ste-Camille, 346, rue Dorchester.

Chronique de l'Elégance

Jamais, paraît-il, on ne verra autant de mousselines que cette année; mousselines unies, mousselines fleuries, mousselines et valenciennes, mousselines et broderies, etc., etc. Les toiles encore, toiles de fil ou toiles de soie garnies de dentelles ajourées, de broderies auront toute la vogue désirable. Et pour serrer la taille des ceintures en cuir souple, de toutes les nuances, n'est-ce pas que tout cela sera joli ?

Les fichus Marie-Antoinette en soie ou en mousseline reprennent un regain de nouveauté qui n'a rien de banal. Quant aux ombrelles, elles seront, hélas ! surchargées d'ornements et seront ou pompadour, ou écossaises, ou satin brodé étincelant de vives nuances comme une fleur s'ouvrant au soleil.

L'étole est toujours de mode, mais au lieu d'être en fourrure, elle se fait en taffetas avec quantité de ruches, ou en grosse guipure sur soie d'une autre nuance.

La largeur des jupes est arrivée à son maximum. Les nouveaux modèles sont plus étroits sur les hanches, mais ils vont s'élargissant à partir du genou.

Les manches sont beaucoup plus petites. L'ampleur est descendue et se porte tout au poignet, retenue par une haute manchette ; les épaules sont tombantes et les fronces sont placées entre le coude et les épaules.

Les voilettes sont très diaphanes avec de gros pois en chenille ; elles se font beaucoup en noir et blanc.

Les dessins favoris des nouveaux surahs sont les carreaux très fins et les écossais de toutes couleurs.

Les manteaux en grosse toile sont tout ce qu'il y a de plus fashionable. Ces manteaux se porteront en toute occasion.

Cigarette.

Pour être heureux il faut avoir le cœur dur et l'estomac bon.

XXX

* * *

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

XXX.

Le Carnet Intéressant

Ai-je dit quelque sottise ?

Phocion, philosophe et orateur grec, était de ces gens qui savent mal farder la vérité, il ne craignait pas en mainte occasion de heurter le sentiment populaire lorsque ce sentiment lui paraissait devoir s'écarter de la justice et de la vérité.

Par cela même, son éloquence était de celle qui ne doive pas plaire aux masses. Un jour qu'il était à la tribune aux harangues à Athènes, il se voit applaudi avec frénésie par le peuple entier. Etonné, il se tourne vers ses amis et leur demande: *Ai-je dit quelque sottise?*

Les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des artistes de nos jours devraient bien méditer cette leçon qui leur est donnée à deux mille ans de distance par un philosophe grec.

L'éloge d'un homme supérieur vaut mieux pour un auteur, comédien, peintre ou musicien, que l'approbation de tout un peuple terre-à-terre.

Pour ne citer qu'une opinion, celle de Samson, relative au théâtre, cet admirable professeur disait à ses élèves: " Voyez-vous, mes amis, il y a dans une salle composée de dix-huit cents spectateurs, deux ou trois hommes très forts qui vous jugent, il n'y en a quelquefois qu'un. Il se trouve perdu au fond d'une loge, au paradis, au parterre, aux fauteuils d'orchestre, que sais-je moi! Hé bien, celui-là seul est capable de vous juger, c'est pour celui-là que vous devez jouer. Si cet homme vous applaudit, très bien! c'est signe que vous avez du talent; si c'est la masse toute seule qui vous fait une ovation, tant pis, c'est un succès de mauvais aloi, autant en emporte le vent. '

Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

Ce vers de Boileau a été parodié ainsi par le poète Siméon Chaumier.

En dépit de Boileau, moi, j'aime, je l'avoue,
Fort peu qu'on me conseille, et beaucoup [qu'on me loue.

Aimez-vous la muscade ? On en a mis partout.

Boileau. (Le repas ridicule, SATIRE III.)

Se dit d'une chose dont on abuse et qu'on met à toutes les sauces.

Dans certain roman naturaliste paru dernièrement, nous avons lu quatre fois en dix pages, cette phrase: *le silence solennel de l'escalier; la cage de l'escalier;* et dix fois celle-ci: *les panneaux étaient en acajou; les parois étaient en acajou; les montants en acajou.* Le visage de la maîtresse de la maison devait être aussi couleur acajou.

L'acajou vous plaît il? On en a mis dans [tout.
Le silence vaut mieux ! Vous le trouvez [partout.

Alceste.

Etre un Alceste, c'est-à-dire un misanthrope.

Personnage de l'immortelle comédie du *Misanthrope* de Molière.

Alceste est un bourru honnête et inflexible, n'ayant pour les hommes que juste le degré de considération qu'ils méritent, ennemi des vices, des préjugés et des ridicules de la société.

Philinte, l'autre personnage du *Misanthrope,* est le type contraire, acceptant les hommes tels qu'ils sont, flattant, au besoin, leurs manies, acceptant leurs ridicules et leurs préjugés, bon enfant en apparence, dans le fond, sceptique, et obéissant avant tout aux convenances sociales.

L'ami du genre humain n'est pas du tout mon fait.

Vers de Molière, dans le Misanthrope, (ACTE Ier).

Alceste reproche à Philinte sa facilité à se lier avec le premier venu et à lui prodiguer le nom d'ami. Philinte a beau protester qu'il ne fait en cela qu'obéir aux convenances sociales, Alceste s'indigne et proteste en ces termes:

Non, non, il n'est point d'âme un peu bien [située.
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée,
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout [l'univers ;
Sur quelque préférence une estime se fonde,

Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le [monde.
Puisque vous y donnez dans ces vices du [temps,
Morbleu ! vous n'êtes pas pour être de mes [gens ;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance,
Qui ne fait du mérite aucune différence,
Je veux qu'on me distingue, et, pour le tran- [cher net,
L'Ami du genre humain n'est pas du tout [*mon fait.*

Il est, en effet, à remarquer que les gens qui se jettent à la tête du premier venu, qui sont nos amis et les amis de nos amis et *tutti quanti,* et desquels tout le monde dit: c'est un si bon garçon, un si bon enfant, doux, charmant, gracieux, poli, etc.; ces gens-là, disons-nous, sont incapables d'un dévouement de cinq minutes, envers l'homme qu'ils auront traité du meilleur de leurs amis.

A moi, Auvergne, voilà les ennemis

Le chevalier Louis D'Assas était né, en 1733, au Vigan, dans les Cévennes. En 1760, il était capitaine au régiment de Royal Auvergne. A la même époque, son régiment se trouvait détaché en Hanovre, à l'affaire de Glostercamp; il entra la nuit dans un bois pour le fouiller de crainte de surprise. Tout à coup il se voit entouré d'ennemis. Les soldats croisent la baïonnette sur sa poitrine et le menacent de le tuer s'il jette un cri. D'Assas rassemble ses forces, et poussant ce cri sublime: *A moi d'Auvergne, voilà les ennemis!* il tombe percé de coups.—(Saluons!...)

VIEUX CH RCHEUR.

Scène de Première Communion

Le soir de ce jour, se terminait à l'église la retraite qui précède la Première Communion. Nous avions dîné de fort bonne heure pour que ma femme et ma famille pussent assister aux derniers exercices, et, resté, seul au coin du feu avec ma vieille mère, nous causions intimement.

Depuis plus de quarante ans j'étais entouré, protégé par cet amour discret, intarissable, donnant, donnant toujours, et recevant si peu !

Depuis plus de quarante ans, elle suivait avec anxiété chacune de mes actions, s'intéressait à tout ce qui me touche. Qu'avais-je fait pour mériter tout cela ? Et pourtant, que de chagrins, grands et petits, j'avais dû causer depuis qu'elle m'aimait, et que je me laissais aimer ! Comme j'avais été ingrat !

On a tellement l'habitude de les trouver toujours ouverts, ces bras qui vous ont bercé !

Et c'est à l'heure où le vieil ange gardien va remonter au ciel que l'on comprend enfin et que l'on dit : Qu'aurais-je été sans lui ?

Ma femme et ma fille arrivèrent de l'église visiblement émues. Marie semblait descendre du ciel : tout à la fois rayonnante et troublée, heureuse et inquiète, hésitante, épanouie... Elle avait déjà le bon Dieu dans le cœur, la chère petite. Elle avança vers nous comme l'eut fait une vierge de Giotto se détachant lentement de son fond d'or. J'aurais voulu pénétrer en elle dans ce moment-là. Quel concert d'angéliques émotions dans cette petite âme virginale, où l'amour le plus pur pénétrait pour la première fois ?

Il me sembla que ma fillette n'était plus la même, qu'il y avait dans son regard brillant tout un monde idéal qui n'y était pas hier, et qui devait me rester voilé. Un être nouveau venait de naître en elle, et j'éprouvais un sentiment de surprise, de tendresse, d'inquiétude, d'admiration et, pourquoi ne pas le dire?—de respect.

Il y a de ces beaux lis blancs, éclos du matin, que l'on ose à peine caresser du regard, de peur de les ternir.

Arrivée près de moi, elle se haussa sur la pointe des pieds en me tendant ses petits bras, et nous nous embrassâmes, sans bruit, sans rire, sans rien de notre joyeux tapage ordinaire. Puis, au bout d'un instant, s'approchant de ma mère, toute rougissante et le cœur gonflé, elle dit à voix basse :

—Grand'mère, et, toi, mon petit père, et toi aussi, maman, chérie, je.... vous demande pardon de toute.... de toute la peine que je vous ai causée.

Puis avec un redoublement d'émotion, et parlant de plus bas en plus bas :

—Grand'mère, voulez-vous me donner votre bénédiction ?

Et elle s'agenouilla en joignant ses petites mains dans celles de sa grand'-maman.

Je crus que ma mère n'avait pas entendu, car elle restait immobile et silencieuse, enveloppant Marie de son bon regard doux et profond ; mais je vis bientôt qu'elle se recueillait et murmurait une petite prière. Lorsqu'elle l'eut achevée, elle leva sa main droite qui tremblait un peu, la posa sur la tête de notre fille et lui dit :

—Je te bénis, mon enfant, au nom de ton père et de ta mère, au nom de ton grand-papa, qui t'aimait tant, et que je vais aller rejoindre bientôt.

Elle se tourna ensuite vers nous avec une expression de tendresse si pure, de protection si haute, qu'elle semblait déjà ne plus être de ce monde, et elle ajouta :

—Je vous bénis aussi, mes amis,vous et votre fils, qui n'est pas là. Que Dieu vous garde et vous conserve vos enfants !

Et nous restâmes longtemps ainsi tous les quatre, pleurant et souriant, nous aimant de bon cœur et véritablement ne faisant qu'un.

Comme cela m'est resté présent ! J'entends encore la voix de ma vieille mère. Je sens son regard pénétrer en moi. Je vois sa main pâle et longue se reposer sur la tête de ma petite fille. Fallait-il donc qu'elle s'en allât, la vieille amie, pour faire place à l'enfant.

Est-ce le souvenir de cette scène ? Je ne sais, mais je ne puis plus les séparer l'un de l'autre, les deux êtres bien-aimés ; l'avenir et le passé se confondent. Plus je m'avance dans la [illegible] et plus les impressions d'autrefois se réveillent et s'expliquent ; plus le temps m'éloigne de ceux qui m'ont précédé et plus je les comprends, et plus il me semble que je retourne vers eux. J'éprouve maintenant, en moi des émotions que j'entrevis en elle sans les pouvoir définir, et parfois je crois que mon cœur s'est doublé du sien pour mieux aimer les miens...

GUSTAVE DROZ.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Il semble communément qu'une reine ne peut être une femme comme les autres femmes,qu'elle ne peut sentir et penser comme elles et que le sentiment maternel est enveloppé dans tant d'obligations d'étiquette qu'il ne peut lui apparaître bien net et bien vivace à son cœur. La reine Hélène d'Italie s'est chargée de nous prouver le contraire. Elevée avec beaucoup de simplicité dans la palais de Cettigne chez son père, le prince Nicolas de Montenegro, ses rêves de jeune fille, n'avaient jamais osé espérer l'éclat d'une couronne. Dans ce milieu patriarcal qu'est la cour monténégrine, la princesse Hélène prit de bonne heure le goût des occupations et des responsabilités d'une bonne maîtresse de maison. C'était vraiment un spectacle plein de charme que de voir cette fille de roi avec ses sœurs, sous la présidence entendue de leur mère, la reine Méléna, vaquer chacune son tour au soin du ménage et au gouvernement du palais de Cettigne, s'exerçant à l'économie par une sage et experte administration de ses biens. Aussi lorsque l'heure de la séparation sonna et que le prince de Naples, héritier présomptif du trône d'Italie, vint lui offrir l'hommage de son amour, trouva-t-il dans ce cœur loyal et pur la plénitude des qualités morales qui maintînt chez lui l'attachement sans borne qu'il lui a toujours témoigné. La princesse Hélène aima son mari pour lui-même, pour sa grâce énergique, pour la noblesse et la générosité de ses sentiments et non pour le rang souverain qu'elle occuperait un jour. Afin de montrer aux petits comme aux grands que la perspective d'un trône n'affectait pas la simplicité de ses manières et ne lui donnait pas cette morgue que son esprit large désapprouvait, elle prodigua à sa nourrice et à son institutrice, au moment de les quitter pour suivre son époux des marques les plus touchantes d'affection, et de considération. Comme il est facile de se l'imaginer, la princesse Hélène, autant que les exigences de son rang le permettaient, ne voulut pas se départir de ses habitudes bourgeoises, et son bonheur, consistant en une douce intimité entre son mari qui l'adorait et ses deux bébés, les princesses Yolande et Mafalda semblait ne jamais devoir finir, mais hélas, l'assassinat du roi Humbert appela tout à coup ce couple heureux dans l'émoi d'un deuil inattendu, à ceindre la couronne d'Italie. Devenue reine, Hélène n'en garda pas moins son idéal parfum de jeunesse et de pureté Elle continua d'être la gardienne jalouse de toutes les vertus domestiques et privées et à l'heure qu'il est, malgré les sarcasmes d'un peuple qui l'appelait, à cause de ses goûts bourgeois : la reine bergère, Hélène, n'a rien dérangé à l'uniformité de ses habitudes partageant son temps entre son royal époux et les soins à donner à ses enfants. Jamais la reine d'Italie n'a voulu confier à des mains étrangères ses chers trésors. Lors de son voyage à Paris l'année dernière, elle se faisait adresser chaque jour une dépêche d'Italie lui donnant des nouvelles des petites princesses. On raconte à propos de ce voyage un fait qui montre dans sa touchante simplicité l'amour si naïvement maternel de la reine Hélène.

Elle était à magasiner accompagnée d'une de ses dames d'honneur et pendant que le commis déployaient aux yeux de sa royale cliente ses plus beaux tissus, celle-ci se tournant vers sa compagne lui dit d'un ton pénétré :

—Vont-ils avoir l'air fin là-dedans, mes mignonnes !

A l'époque de la naissance de la princesse Mafalda, il ya un peu plus d'un an, le bruit s'était répandu à Rome dans la haute société, que le dernier-né du Quirinal était d'une complexion très peu robuste et qu'on redoutait pour elle une légère déviation de l'épaule. Ces propos vinrent aux oreilles de la reine dont l'indignation fut à son comble. Elle fit faire immédiatement le portrait de ses deux filles et les adressa elle-même à toutes les dames de l'aristocratie romaine, afin de leur démontrer l'inanité de pareilles insinuations et leur montrer aussi toute la joie et l'orgueil qu'elle éprouvait d'être la mère d'enfants si pleins de santé.

Le Cardinal Sarto, maintenant Pie X, a toujours eu, nous dit-on, beaucoup d'amitié pour les augustes époux. Ceux-ci professent à son égard beaucoup d'amour et de vénération et le comptent parmi leurs plus intimes amis. Cet attachement du roi et de la reine d'Italie au chef souverain de l'église pourrait amener plus de rapprochement entre les cours du Quirinal et du Vatican, ce qui serait heureux pour chacune d'elle car, on y trouverait l'occasion de se mieux connaître et partant de mieux s'apprécier.

Tante Ninette.

Amusette.

(Une poupée coquelicot.)

Pour la confection de cette mignonne personne, prenez un coquelicot de bonne grandeur, pliez les pétales en sens inverse de la croissance pour former la jupe. Nouez un fil autour du bas du pédoncule, (le pédoncule forme le haut du corps) et passez une longue tige à la hauteur des épaules, à travers le pédoncule, pour les bras. L'ovaire forme la tête qui se dessine avec la pointe d'une épingle, puis, coupez la tige de la longueur voulue pour une jambe, enfoncez un autre morceau de tige de la même longueur, sous les pétales, et voilà votre poupée toute parée pour bal ou ballet !

Il est aussi facile de se tromper soi-même sans s'en apercevoir, qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.

XXX.

PAGE DES ENFANTS

LES JEUX D'ESPRIT

Enigme

Un novice musicien,
Déchiffrant sa page à grand'peine,
En vain s'escrime à perdre haleine
Pour suivre mon rythme incertain,
Tu gagneras quelque migraine,
O novice musicien !
Alors respirant à grand'peine,
Sans couleur, sans pouls,
Sans haleine,
Tu m'attrapperas c'est certain !

A tous mes neveux et nièces, je propose le voyage suivant.

En partant de Montréal quel chemin suivez-vous pour vous rendre à l'Exposition de St-Louis, Missouri, et nommez-moi quelques-unes des villes que vous passerez sur votre chemin.

Réponses à Jeux d'Esprit

Métagramme

Monté sur mon coursier rapide,
Je brave le désert aride,
Et sous la tente je m'endors
Changez ma tête ; sur les plages
Errant parmi les coquillages
Avec mes pattes je vous mords

Rep. Arabe, Crabe.

Ont bien répondu : Fleur de Mai, Hortense L. Gonzalve Juliette Leclaire, G. Emile Boulay, et Adrien, Montréal, Ruth et Noémie Trois-Rivières Marie Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Ecole Garneau, Cécile Dubé, Armand Laverdure,Léon MacKay,Wilfrid Côté, Christophe Carron, Samuel MacKay, Elmire Béliveau, Abdon Côté, Ubalde Séguin, Léonard Charron, Joseph Vanasse, Adélard Vanasse, Alice Philippe, Amanda St Georges, Athanase Juneau, Roméo Chevrier, Rosario Barrette, L. P. Bélanger, Donat Landreville, Laura Peachy, Julie Mathieu, Rhéa LeBlanc, Alice Dumais, Clarisse Béliveau, Egbert Duguay, Ernest Dufour et Alfred Moreau.

Mots à Chercher

Quelle est la signification des mots suivants :

Lampadophore : Se disait de ceux qui chez les anciens donnaient le signal du combat en élevant des torches ou des flambeaux.

Triptyque : Tablettes de trois feuillets dont les anciens faisaient usage.

Eglogue : Nom que les anciens donnait à des recueils de morceaux détachés, d'extraits d'auteurs.

Prédamite : Nom donné aux hommes et aux générations qu'on suppose avoir vécu avant Adam. Sectaire qui prétendait qu'avant Adam il avait existé d'autres hommes.

Une applique : Certaines choses qu'on applique à d'autres dans certains ouvrages. Ornement qui s'applique sur un ouvrage. Métal qui le fixe. Tout ce qui s'assemble par charnières, coulisses, etc.

La loi draconienne concerne Dracon, législateur d'Athènes, Grèce. Les lois draconiennes étaient d'une sévérité telle qu'elles appliquaient la peine de mort à toutes sortes de délits. Se dit au figuré des lois barbares stupides.

Ont répondu : Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Ruth et Noémie, Trois-Rivières, Gonsalve Thérèse St. Pierre, G. Emile Boulay, Juliette Leclaire et Adrien, Joseph L. Fleur Sauvage, Lucien Duprés, Laurette Declys, Montréal, Ecole Garneau, Cécile Dubé, Armand Laverdure, Léon MacKay, Wilfrid Côté, Christophe Charron, Samuel MacKay, Elmire Béliveau, Abdon Côté, Ubalde Séguin, Léonore Charron, Joseph Vanasse, Adélard Vanasse, Alice Philippe, Amanda St. Georges, Athanase Juneau, Roméo Chevrier, Rosario Barrette, L. P. Bélanger, Donat Landreville, Laura Peachy, Julie Mathieu, Rhéa LeBlanc, Alice Dumais, Clarisse Belliveau, Egbert Duguay, Ernest Dufour, Alfred Moreau.

Charades Amùsantes

Quelle différence y a-t-il entre une roue et un avocat ?

C'est qu'il faut graisser la roue pour qu'elle ne fasse pas de bruit et qu'il faut graisser la main de l'avocat pour qu'il en fasse.

2. Quelle est la chose qui s'allonge et se raccourcit en même temps ?

C'est la vie car au fur et mesure qu'elle s'allonge, elle se raccourcit.

Ont bien répondu : Ruth et Noém ,ieTrois-Rivières, Gonzala Fleur, sauvage, Lucien Despré, Laurette, Deslys, Montréal, Ecole Garneau, Ottawa : Cécile Dubé, Armand Laverdure, Léon MacKay, Wilfrid Côté, Christophe Charron, Samuel MacKay, Elmire Beliveau, Abdon Côté, Ubalde Séguin, Léonore Charron, Joseph Vanasse, Adélard Vanasse, Alice Philippe, Rosario Barnette, L. P. Bélanger, Donat Landreville, Laura Peachy, Julie Mathieu, Rhéa LeBlanc, Alice Dumais, Clarisse Belliveau, Egbert Duguay, Ernest Dufour, Alfred Moreau, Juliette Leclaire, G. E. Boulay, Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Gonzalve et Adrien, Montréal, Thérèse St. Pierre n'ont répondu qu'à une seule question.

Grondines, avril 1904.

Bien chère Tante,

J'ai reçu avec plaisir mon épingle et je vous remercie beaucoup, j'en suis bien contente.

Votre petite nièce,

Rose-Alma Guilbault.

Coaticooke, avril 1904.

Chère Tante,

J'ai reçu mon canif, je n'aurais jamais espéré qu'il fût si beau et je ne saurais comment vous dire combien j'étais heureux aussi, je vous remercie de tout cœur. Vous êtes une tante qui gâte ses neveux, vous payez chèrement leurs petits travaux.

Vous remerciant encore une fois, je me souscris,

Votre heureux neveu,

G. E. Boulay.

Mots pour Rire

J..., le plus myope de nous tous, n'ose pas sortir le soir.

—Je ne verrais pas les voitures, dit-il.

Durandeau, qui ne refuse jamais un conseil, répartit aussitôt :

—Eh bien ! faites-vous poser des lanternes, les voitures vous verront !

* * *

La duchesse douairière a marié son fils, à moitié ruiné, à la riche héritière d'un gros industriel, et elle fait à la jeune épousée les honneurs du château.

—Venez, ma fille, lui dit-elle, venez, je vais vous faire faire connaissance avec vos aïeux...... car enfin, maintenant, vous avez des aïeux !......

—Et je sais qu'ils sont bien à moi, réplique la jeune femme sans se déconcerter le moins du monde, car, je les ai payés assez cher !

Une Reine des Fromages et de la Crème

XX

EN PLEIN TOURBILLON

(*Suite.*)

—Allez-vous, comme il y a huit jours, changer encore le mobilier du salon et le dallage du vestibule?

—Non, cette fantaisie est passée. Ce que je veux, c'est donner un bal.

—A la bonne heure!—s'écria Mme Byrd revenant à la vie en un instant.—Bien entendu, vous inviterez toutes les célébrités de la ville; je vous en prie, faites-le, vous serez bien gentille, afin que je puisse réunir une collection d'invités pour Collingwood.

—Oh! mais, je n'entends pas donner un bal ordinaire, comme tout le monde peut en donner. Je veux quelque chose de nouveau. J'aimerais à étonner Londres, puisque Londres a presque fini de m'étonner. Essayons de trouver quelque chose.

—Un bal costumé?...proposa Mme Byrd.

Ulrique haussa les épaules d'un air de dédain.

—Afin de donner à mes invités l'occasion d'user les costumes qu'ils avaient pour la fête de Lady Filagree. Quelle idée! Pensons à autre chose.

Mme Byrd s'appliqua à la tâche, mais ne put rien trouver de mieux qu'une profusion extraordinaire d'orchidées, un nombre phénoménal de lanternes chinoises, un cotillon monstre.

Ulrique haussait de plus en plus les epaules.

Réellement, à moins que vous n'étouffiez vos invités sous une pluie de roses comme cet empereur romain, je ne sais plus lequel, je ne vois pas bien ce que vous pourriez faire. Les roses sont justement en pleine saison maintenant.

—Beau mérite d'accumuler des roses quand Londres en regorge! Non, quelque chose de plus rare que cela... Ah! j'ai trouvé!...c'est cela...je donnerai une fête de glace.

—Une fête de glace...en juin!...—répéta Mme Byrd stupéfaite.

—Parfaitement...en juin, ce serait absurde en janvier. Oh! l'expression de votre figure me décide: si tout Londres a l'air à moitié aussi étonné que vous, je m'estimerai satisfaite. Nous sommes au dix-neuvième siècle, ne l'oubliez pas, où tout est une question d'argent. Voyons, je fais couvrir la cour et j'y crée une Sibérie artificielle avec grottes de glace, rochers de glace, étang glacé, le tout décoré de perce-neige et de roses de Noël... C'est cela... avec des lampes électriques au milieu de blocs de glace... ce sera merveilleux... et on ne se plaindra pas de la chaleur, j'espère.

—Vraiment, ma chère, vous êtes étonnante. Ce qui me passe, c'est la promptitudeavec laquelle vous avez attrapé le chic. Si seulement la chose est faisable, ce sera le clou de la saison!

Si le but d'Ulrique était d'étonner Londres, elle put se flatter de l'avoir atteint. Pas un mot ne fut soufflé de la surprise qui se préparait jusqu'à ce que, après de nombreuses consultations et de non moins nombreux essais, le projet eût été jugé exécutable et que les travaux fussent déjà avancés. Ce fut par une journée particulièrement brûlante que Londres, étendu dans des fauteuils, haletant aux fenêtres ouvertes, s'éventant et s'essuyant le front, fut surpris par une invitation à une fête de glace, ayant en post-scriptum la prière d'apporter des manteaux et une petite note spéciale rappelant aux patineurs de ne pas laisser leurs patins chez eux.

Cette invitation, prise d'abord comme une plaisanterie, fut bientôt officiellement certifiée, et, à partir de ce moment, l'attentede cette merveille accapara la conversation et provoqua la jalousie. On accusa la jeune comtesse d'amour effréné pour le faste, alors qu'elle n'était uniquement poussée que par surexcitation nerveuse et le besoin de s'étourdir elle-même.

Charlotte, de son côté, sembla réveillée par l'engouement général pour la fête de glace et le désir lui vint de ne pas se priver d'assister à cette solennité sans précédent. Mais sa nature indécise devait la faire hésiter jusqu'au dernier moment à profiter de cette occasion pour rompre son veuvage.

Le grand soir arriva. Quoique sa toilette fût toute prête, Charlotte hésitait encore. Elle attendait qu'Ulrique passât devant sa chambre pour l'appeler et se faire décider par elle dans un sens ou dans l'autre. Mais il devait être tard et Ulrique non plus, au grand étonnement de Charlotte, ne paraissait pas pressée de s'habiller. C'est que, dans son boudoir, l'héritière restait, en esprit, bien loin, en ce moment, de la fête de glace.

Un journal sous les yeux, elle lisait, profondément absorbée. Le courrier du soir avait apporté une pile de lettres et de journaux, ils étaient posés près d'elle sur la table, la plupart dédaignés. Le premier article qui avait par hasard attiré son attention, l'avait immédiatement frappée. Ce n'était pas un article politique, mais plutôt un de ces articles de descriptions de voyages que l'on trouve plus généralement dans les revues. Le titre était: *Lettres d'une forêt de sapins* ce n'était évidemment pas le premier de la série. C'étaient les mots: Forêt de Sapin qui avaient d'abord surpris son regard, et, plus elle lisait, plus un étrange sentiment d'étonnement s'emparait d'elle. Il n'y avait aucune recherche de style dans cet article, mais il respirait et sentait la solitude champêtre. Les pensées d'Ulrique s'envolaient vers les bois qu'elle connaissait si bien et qu'elle avait jadis aimés si tendrement, il lui semblait encore fouler ces sentiers moussus, entendre dans son souvenir le murmure de ce ruisseau que décrivait l'auteur de l'article.

Quelques coups discrets, frappés à la porte, la rappelèrent à la réalité. Sa femme de chambre, inquiète et impatiente, entra.

—Oh! mylady, les invités seront ici dans une demi-heure, et mylady n'est pas encore coiffée.

—J'y vais, dit Ulrique en réunissant les lettres placées près d'elle.

Plus de la moitié de ces lettres étaient pour Charlotte; Ulrique les tria machinalement, la pensée toujours lointaine, vers ces sapins si bien décrits, et remarqua seulement qu'une des lettres pour Lady Nevyll, à l'adresse d'une écriture contrefaite, était allée à Morton avant de revenir à Londres. Vivement, le tri achevé, elle fit porter à Charlotte sa correspondance et se livra aux mains expertes de sa femme de chambre.

Quand Ulrique sortit toute habillée de chez elle, on entendait déjà rouler la première voiture devant la porte. Au lieu de se rendre à son poste de maîtresse de maison, elle voulut d'abord passer chez Charlotte.

—Je voudrais bien savoir,—murmura-t-elle en riant,—si à cette heure, elle est enfin décidée ou non à paraître à la fête?...Etes-vous prête?...demanda-t-elle lorsqu'elle fut arrivée à la porte de Lady Nevyll.

Pas de réponse.

—Dois-je vous attendre?...

Même silence, Ulrique frappa... rien. Etonnée, elle tourna vivement le bouton et entra. Charlotte, toujours dans sa robe de deuil, était assise sur une chaise, au pied du lit, regardant droit devant elle, les yeux grands ouverts, et le visage d'une pâleur livide. Ses traits, qu'Ulrique ne pouvait pas distinguer clairement, à cause de l'ombrage projetée par le baldaquin du lit, exprimaient l'angoisse et presque la terreur.

—Eh bien,—demanda Ulrique du seuil,—ne vous habillez-vous pas?...Je descends.

Charlotte tressaillit et leva la tête.

—Moi?... Non, je ne suis pas décidée, dit-elle d'une voix sourde.

Ulrique s'avança dans la chambre.

—Oh!... mon Dieu, auriez-vous reçu la visite de quelque spectre? Quelle mine de l'autre monde vous avez!

—Je n'ai...rien," bégaya Charlotte en se levant.

Ulrique vit alors qu'elle tenait dans la main un papier froissé qu'elle cacha aussitôt dans sa poche; puis, à la vue d'une enveloppe abandonnée sur le tapis, la veuve tressaillit et la ramassa, mais pas assez vite pour qu'Ulrique ne reconnût pas celle qui, une demi-heure auparavant, avait attiré son attention et n'eût le temps d'en distinguer nettement l'écriture déguisée bien évidemment et le timbre français.

—Auriez-vous un correspondant anonyme? demanda la jeune comtesse.

Pour toute réponse, la veuve de Sir Gilbert Nevyll, d'un geste brusque, enfouit l'enveloppe dans sa poche.

—Oh!—dit Ulrique en riant,—n'ayez pas peur, je ne cherche pas à surprendre vos secrets. A tout à l'heure...on m'attend.

Pendant qu'elle sortait, Lady Nevyll lui lança un regard singulier.

XXI

LE BAL DE GLACE

C'est le clou de la saison !

—Aussi beau que le ballet de la neige à Drury Lane.

—Une tranche de Pétersbourg transportée à Londres.

—Sérieusement, je n'aurais jamais cru qu'on arriverait à ce degré de perfection.

—Je donnerais beaucoup pour voir le total de l'addition !

—Tenez, regardez ! Voilà Percy Longham là-bas sur l'étang qui fait ses fameux huit, aussi tranquillement que s'il était sur la Serpentine en Janvier.

—At-t-on idée de cela ?... Grelotter le 24 juin ! Cette journée mérite de devenir historique.

Le bal de glace était dans son plein et les phrases admiratives et laudatives voltigeaient de bouche en bouche. L'idée fantasque d'Ulrique avait été exécutée avec cette perfection qu'on peut seulement obtenir avec des ressources illimitées. Dans le lac en miniature, avec sa surface gelée et les grands blocs de glace pittoresquement disposés sur les bords, l'imagination eût eu quelque peine à reconstituer une simple cour, et ce ciel sombre, au-dessus des têtes, était un si habile trompe-l'œil dû au pinceau d'un maître décorateur qu'il était impossible de se figurer, au delà de ce toit à la fois présent et invisible, le vrai ciel d'une belle et chaude soirée d'été. Auprès du lac s'ouvrait la salle de danse, tout aussi hivernale, non seulement par le décor, et la température, mais par les costumes, qui depuis une semaine, mettaient littéralement sur les dents tous les couturiers en renom. Il faut dire qu'eux aussi avaient admirablement réussi et que tant de collaborateurs divers n'avaient pas mis une fausse note dans cet ensemble pittoresque jusqu'à l'invraisemblance.

Au milieu de ce tableau poétique, Ulrique se tenait sous l'arcade faite de blocs de glace qui jouait le rôle de portique, recevant avec une dignité un peu hautaine et cependant une grâce souveraine le flot incessant des invités. Comme elle ne patinait pas, elle avait choisi une robe de soie blanche à longue traîne. Des diamants brillaient dans ses cheveux et sur son cou, les magnifiques diamants des Nevyll, et sauf leur scintillement, rien n'interrompit l'uniformité de neige de sa toilette.

—Je veux être la Reine de la Neige et de la Glace, avait-elle dit à Mme Byrd.

Mais en cela, du moins, elle avait tenté l'impossible : elle oubliait sa chevelure brune, ses lèvres éclatantes et son regard de feu.

Lord Cannington, avec sa franchise ordinaire, ne tarda pas à lui exprimer son opinion à ce sujet.

(*A suivre*)

Question d'Histoire

Plusieurs lettres très intéressantes, écrites par des historiens canadiens érudits nous ont été adressées relativement à la fameuse question d'histoire, posée dans le "Journal de Françoise" par Marcelle Bailly.

Nous les publierons toutes dans un prochain numéro. En attendant, nous répétons la question posée par notre correspondante, afin de nous permettre de rectifier une incorrection qui s'y était glissée :

"Un vieillard possédait, jadis, des plans, des gravues, des cartes, des premiers temps de la colonies. Une de ces gravures, représentait Québec et ses rampants, au-dessus desquels se penchait une femme agitant un drapeau blanc : "Elle avertit les vaisseaux dans la rade, disait alors ce vieillard, que la bataille est perdue sur les plaines d'Abraham. C'est une héroïne de la famille de Villeray".

Dans vos souvenirs de famille, dans les récits des grands parents, amis lecteurs et lectrices, quelqu'un n'aurait-il pas entendu parler de cette légende? Quelle était cette femme? qui cherchera à la découvrir et ajoutera une fleur de plus, une jolie page à notre histoire canadienne?"

Au lieu de "chapeau blanc", il faudra donc lire : drapeau blanc.

Nouveaux Journaux

Salut à la revue mensuelle, littéraire et pittoresque, spécialement destiné à la jeunesse, intitulée : *Le Petit Canadien.* Il n'y a jamais trop de journaux pour combattre les bons combats, et celui-ci, s'il remplit son programme qui est d'offrir aux lecteurs, " une récréation saine et choisie, des renseignements utiles et instructifs ", comme nous n'en doutons pas, mérite à coup sûr tous les encouragements.

La rédaction féminine nous intéressant particulièrement, nous avons lu avec un double intérêt, la page, *Pour nos lectrices,* signée Phraso. Il nous a été facile de reconnaitre sous ce nouveau pseudonyme, une plume déjà avantageusement connue et qui promet beaucoup pour l'avenir C'est de tout cœur que nous donnons une franche accolade à Phraso et que nous lui souhaiterions les meilleurs succès, s'ils ne lui avaient pas été tous souhaités. Contentons-nous de lui dire combien nous sommes heureuse de la compter au nombre des femmes-journalistes, et à ce titre, de lui offrir nos sentiments de bonne et sincère camaraderie.

Le Petit Canadien est publié à Québec. Toute communication doit être adressée à Adéolat Boileau, directeur-propriétaire, boite 318, Québec.

* * *

La vieille capitale à l'instar de notre métropole compte maintenant son journal du dimanche. C'est *Le Sourire,* titre séduisant et bien fait pour se rallier les sympathies. Sa devise, peu banale, est: *On ne dit la vérité qu'à ceux que l'on aime.*

Très bien, cependant, quand la vérité est désagréable, il nous semble qu'on la dit avec plus d'entrain à ceux que l'on n'aime pas. Mais ne contestons rien.

Bienvenue et longues années au *Petit Canadien* et au *Sourire.*

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)
Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois
Directrice : R. BARRY *Dire vrai et faire bien*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.





Mme BENTZON

SOMMAIRE



3me ANNÉE—No 5 Samedi, 4 Juin 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY *Dire vrai et faire bien*

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six Mois - - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

BRUNETTE

Au fond des halliers
Du grand bois qui bourgeonne
Entends-tu les ramiers,
O ma mignonne ?

Dans les chemins creux,
Leur chanson vagabonde
Semble la voix profonde
Des printemps amoureux.

Elle s'élève
Tombe et renaît ;
C'est comme un rêve
De la forêt.

Lente caresse
Aux sons voilés,
Son chant nous laisse
Ensorcelés.

Nos coeurs troublés
Par ces langueurs câlines
A coups doublés
Battent dans nos poitrines.

Tout le long du jour
Sous les feuilles nouvelles,
Viens, parlons d'amour
Au chant des tourterelles.

D'aimer et d'être aimé
Voici l'heure.
Contre mon cœur charmé,
Ah ! demeure...
Mignonne, est-il rose qui pleure
Mieux que l'amour ? l'amour au mois de mai ?

André Theuriet

Mme Bentzon

La nouvelle édition, considérablement augmentée, des *Américaines chez elles*, dont je viens de terminer l'attachan e lecture, me fournit aujourd'hui l'occasion de parler de la mission que cette œuvre s'était donnée pour but et qu'elle a remplie avec un succès qui doit réjouir l'âme de son auteur. J'ai nommé Mme Bentzon, la femme de lettres exquise et distinguée dont nous avons eu la courte visite, au Canada, il y a quelques années, et qui, malgré le peu de durée de son séjour parmi nous, a laissé derrière elle un délicieux souvenir, lequel, certes n'a pas nui à l'admiration que nous entretenons tous de sa haute valeur littéraire.

Il y a quelques semaines, étant allée à la librairie Beauchemin choisir des livres pour la bibliothèque de Waterloo, je demandai quels étaient les auteurs les mieux prisés d'un public intelligent et le vendeur, auquel je m'adressai, répoudit sans une hésitatiou :

— Mme Bentzon et Léon de Tinseau.

Celle qui a écrit *Les Américaines chez elles*, verra dans cette popularité la récompense de la noble tâche qu'elle s'était imposée de réhabiliter, aux yeux de toute l'Europe, " ces filles du nouveau monde " qui, selon l'expression d'un grand romancier à la mode, — je cite textuellement — "hardies jusqu'à l'effronterie, n'avaient pas plus de mesure dans leur luxe, de tact dans leur élégance que de jugement nécessaire... Ces " fast girls" qui ne manquaient ni une ab-

surdité, ni une naiserie, ni une exagération à adopter, et, qui, toujours passaient à côté de la vérité et de la simplicité".

Voilà la catégorie d'Américaines connue des Européens. Mme Bentzon a été la première à venir les étudier dans leurs foyers. Elle a passé plusieurs mois aux Etats-Unis dans les principaux centres tant du Nord que du Sud, a fait connaissance avec les femmes les plus en vue dans les milieux sociaux et ouvriers, puis après s'être initiée à leurs œuvres, à leurs associations, à leurs idées philanthropiques, a conclu en reconnaissant franchement dans le livre qu'elle a écrit la supériorité de quelques pratiques, de plusieurs de leurs institutions sur celles de la vieille Europe. La réhabilitation ne pouvait être plus éclatante, ni venir d'une autorité plus haute et plus compétente.

C'est une joie que d'accompagner, à la faveur des *Américaines chez elles*, Mme Bentzon dans son voyage. C'est un charme que de lire cette étude sincère, vivante et documentée Dans ces pages substantielles, d'un éclectisme rare où, à chaque ligne, l'écrivain a su mettre sa fine supériorité, l'esprit est tout à la fois subjugé par la facture noble d'un style très pur, par la vigueur des idées et par la souplesse merveilleuse avec laquelle l'écrivain a su traiter la variété des sujets qui s'imposaient à elle.

Lisons ensemble, si vous le voulez bien, ce chapitre, intitulé : *Un bal d'enfants chez Longfellow*, que je détache du volume, et, dites-moi, s'il est possible d'ajouter à ces pages quelques chose de plus gracieux, de plus instructif et de plus intéressant :

" Cette jolie fête est un exemple joyeux et tout mondain de ce que peuvent faire les femmes pour entretenir dans leur pays, et surtout dans le cœur de la jeunesse, le culte des souvenirs historiques, le patriotisme, par conséquent, car le patriotisme est fondé autant sur l'enthousiasme, que nous inspirent les richesses nationales du passé, hauts faits ou éminente personnalité de nos aïeux que sur cet instinct aveugle qui nous attache presque involontairement au sol natal.

Pendant l'hiver que je passai à Boston, une invitation à laquelle mon âge ne me donnait aucun droit vint gracieusement me chercher. Il s'agissait d'un bal qui réunirait les enfants de Boston et de Cambridge,—les deux villes sœurs,—d'un bal travesti chez Miss Alice Longfellow, la fille du poète. Et j'acceptai volontiers, m'attendant à quelque agréable surprise, rien de ce qui se produit à Cambridge ne pouvant être banal ni indifférent.

J'avais hâte de connaître le Cambridge nocturne sous l'aspect fantastique joyeux qu'on me faisait prévoir, après mes fréquents pèlerinages en plein jour au Cambridge Académique, le reliquaire de ce qu'il y a d'ancien et de vénérable aux Etats-Unis. Si Boston, XVIIe siècle, devint la capitale politique de la colonie, Cambridge en fut la capitale littéraire. Durant la guerre de l'Indépendance, cette ville paisible et savante se transforma en un camp fortifié; l'armée américaine l'occupa onze mois de suite. Aujourd'hui avec ses collèges d'hommes et de femmes, ses avenues d'ormes incomparables bordées de jardins et de villas, elle semble dédiée par excellence à une aristocratie intellectuelle. Les maisons sont des demeures de poète, de philosophes, de savants professeurs.

Celle de Longfellow est la plus imposante, elle peut passer pour un parfait échantillon du style de la période coloniale, mais ce qui lui prête surtout de l'intérêt, c'est d'avoir été le nid où éclorent un à un tant de poèmes célèbres; c'est aussi, longtemps avant l'apparition d'*Evangéline*, d'avoir servi de quartier général à Washington qui, sous le grand orme de Cambridge, prit le commandement de l'armée révolutionnaire. Les petits enfants des généreux citoyens qui l'aidèrent à fonder la République Américaine, devaient danser dans les mêmes salons où lui-même ouvrit le Jour des Rois un bal mémorable, et la fête d'aujourd'hui est précisément aussi le Jour des Rois, *Twelfth Night*, comme on dit en anglais et comme le veut Shakespeare.

La neige couvre, de même que ce jour-là, les balustres, les portiques, le haut perron d'où l'on a eu beaucoup de peine à repousser ce tapis blanc pour livrer la place à un tapis plus chaud, qui déroulé sous la véranda, assure le passage à pied sec. Les ormes géants de l'avenue dressent dans le ciel clair où vogue la lune hivernale, luttant de splendeur avec les feux électriques, leurs noirs squelettes chargés de givre; tous les sapins du petit parc sont transformés par les frimas en arbres de Noël où pendent en guise d'ornements des stalactites énormes.

C'est, sous le porche étincelant de lumières, une longue procession de figures informes encapuchonnées comme on ne l'est que dans les pays froids où les coquettes " sorties de bal " en usage chez nous ne sauraient suffire; rien n'est moins élégant qu'un vestiaire américain; les tartans, les tricots, les caoutchoucs, les *snowboots* y tiennent une place démesurée, mais ne nous arrêtons pas aux chrysalides, allons droit aux papillons.

Dès le grand vestibule classiquement décoré de bustes en marbre, Miss Alice Longfellow, semblable sous la poudre à une grande dame du XVIIe siècle, accueille une foule joyeuse d'enfants et de tout jeunes gens, portant les costumes scrupuleusement restitués des anciens hôtes du général et de Mme Washington Dans ce qui fut leur salon, vaste pièce aux boiseries claires, près de la cheminée, au-dessous des portraits de ces deux ancêtres de la Grande République, se tiennent leurs sosies les jeunes Dana, petits-enfants de Longfellow.

Un garçon bien campé, au visage énergique, en habit bleu à revers chamois, culottes chamois dans de grandes bottes, portant des épaulettes, un chapeau à cocarde noire sous le bras, l'épée au côté. Il ne lui manque que d'avoir quarante-cinq ans et six pieds de haut pour ressembler à Washington, mais la dignité un peu lourde des manières est imitée à merveille par cet adolescent qui excelle déjà, je le sais, à jouer la comédie. Et la jolie Marthe Washington qu'est Miss Dana, garde aussi comme il convient, une sorte de réserve un peu hautaine dans la bonne grâce des révérences qui font bruire sa robe de damas à fleurs, relevée sur une jupe de satin. Nul n'ignore que Washington, devenu président, tenait à une étiquette qui était presque celle des Cours. Je ne suis donc nullement surprise, quoiqu'il ne soit encore que général, de l'apparat de cette réception: portes ouvertes à deux battants, introduction de chaque invité par le maître des cérémonies, Edmund Randolph de Virginie, poudré, cravaté de dentelles, des broderies au gilet sous son habit de velours. A voix haute, il nomme les nouveaux venus qui, saluant très bas, rendent leurs devoirs au Général. Combien de noms fameux sonnent à mon oreille! Le général Green; le général Lincoln; le général Reed, qui sut répondre fièrement: " Si peu que je vaille, le ro

de la Grande-Bretagne n'est pas assez riche pour m'acheter;" le général Wayne, qui s'empara d'une forteresse sur l'Hudson à la pointe de la baïonnette sans un coup de fusil; le major-général Putnam qui à Bunker-Hill disait à ses soldats, vu la pénurie des cartouches: "Attendez pour tirer que vous leur voyiez le blanc des yeux;" John Adams, le président de l'avenir; Jefferson, qui rédigea la déclaration de l'Indépendance; et les Hancock, les Rufus Bigelow, les Trowbridge, d'autres figures de l'époque par douzaines. Des femmes dans le nombre: la charmante Miss Higginson remarquée entre toutes, la taille sous les bras, la chevelure emperlée, dans les atours authentiques de sa grand'-mère, Lady Wentworth, épouse d'un gouverneur du Nouveau-Hampshire et de la Nouvelle-Ecosse.

Parmi ces citoyens marquants, deux Français: Lafayette, que le jeune maître des cérémonies, comme tous ses compatriotes, nomme Laf'-yette, et le comte de Rochambeau, qui commanda le corps auxiliaire envoyé par la France aux émigrés d'Amérique, et mérita qu'on lui offrit, faute de mieux, deux pièces d'artillerie prises à l'ennemi. Bien entendu ils font de plus beaux saluts que les autres, la main sur le cœur. La mise en scène de cette réception est réglée avec un art étonnant; on voit les personnes les plus considérables se grouper autour du général en causant à voix basse d'un air grave qui rappelle le décorum excessif du temps; les femmes s'asseyent en cercle ou forment des groupes qui sont parfois de vrais tableaux vivants, par exemple, celui qui reproduit une œuvre de l'ancienne École anglaise suspendue aux murs de cette pièce où nous sommes: William et Elizabeth Pepperell, les petits-enfants de Sir William Pepperell, ce marchand déguisé en soldat qui força de capituler l'imprenable Louisbourg, le Dunkerque de l'Amérique. Ils sont là gardant la pose aussi exactement que dans le beau portrait de Copley.

Mais tout cela n'est qu'un prélude esthétique à la gaité de la fête. Les masques arrivent plus nombreux, et, comme il manquerait quelque chose à un bal costumé s'il ne s'y glissait beaucoup de fantaisie, on s'écarte peu à peu de la stricte vérité historique. Pêle-mêle, avec les miliciens, que conduit Paul Revere, armé de sa lanterne, s'avancent d'austères personnages, sortis de la période coloniale, le rigide gouverneur Winthrop, Harry Vane, de tragique mémoire qui retourna en Angleterre porter sa tête sur l'échafaud, William Penn, le roi quaker, dans les amples vêtements de sa secte, la première poétesse, Anne Bradstreet, des Puritains en manteau court et grand chapeau, des étudiants de l'époque reculée où le Rev. Harvard fonda l'université voisine qui porte son nom. Une ravissante quakeresse en modeste fichu de gaze blanche sur une robe couleur tourterelle, les cheveux emprisonnés sous un petit bonnet blanc, oublie ses devoirs jusqu'à partir au signal de la première valse dans les bras d'un beau page dont j'ai peine à m'expliquer la présence.

C'est le page de Roméo; Shakespeare appartient à l'Amérique autant qu'à l'Angleterre, et il est juste que quelques créations idéales, échappées de son domaine, viennent mettre un rayon de poésie dans cette assemblée un peu sévère des fils et des filles de la liberté vêtus de droguet, de tiretaine, d'étoffes grossières filées à la maison.

Une reine Mab de six ans, toute rose, une étoile au front; sa baguette de fée à la main est donc ici parfaitement à sa place. Un instant on s'était proposé, je crois, de commencer le bal par des menuets et des contredanses, mais l'entrain de la jeunesse l'emporte sur le formalisme. On saute, on tourne, on s'amuse follement, c'est un tourbillon joyeux dans les salons, dans la longue galerie décorée de feuillages d'hiver, jusque dans le cabinet de travail de Longfellow. Et il n'y a pas là de profanation au gré du poète qui aima les lilas, célébra l'*Heure des Enfants*, vit la beauté des choses simples et chanta pour l'âme universelle. Je pense à l'hospitalité sans mesure qu'il exerça toujours, à ce mot de sa fille: "La poésie chez lui ne sortait pas du cerveau. C'était la floraison de sa vie intérieure. Aimer, secourir, accueillir." Le plaisir expansif et même bruyant ne l'effrayait point et il n'était que trop habitué de son vivant à souffrir l'invasion du sanctuaire. Ce n'est pas une sinécure aux Etats-Unis que d'être *representative man*, citoyen représentatif.

Les étrangers allaient à lui, au débarqué, il se disait cordialement leur oncle d'Amérique, et devant son buste en marbre, sa belle figure olympienne, adoucie par l'expression des sentiments les plus humains, je m'incline, dernière venue de tous ces pèlerins d'outre-mer. Les livres partout rangés, le haut pupitre, sur lequel il écrivait debout, disent sa laborieuse présence à ces jeunes masques allègres, familiers et confiants. L'un d'eux, pour déguster une glace, occupe sans façon le siège vénérable taillé dans le châtaignier qui abrita une forge de village, celle dont Longfellow a fait le symbole de la vie où sans trêve, ni arrêt se forgent nos destinées: *A Village Blacksmith*.

Au milieu de la fête se promène un contemporain du poète, le colonel Higginson, orateur et écrivain, citoyen représentatif lui aussi, qui ne dédaigna pas d'écrire un admirable abrégé de l'histoire des Etats-Unis à l'usage de la jeunesse. Il a ici, de droit, le premier rôle, car c'est lui qui par ses récits sut plus que personne inspirer à tous ces Américains de l'avenir, l'amour et le respect de l'Amérique du passé.

Un peu avant minuit, nous sommes conviés par la noble dame des temps coloniaux, notre hôtesse, à venir goûter au gâteau qui s'appellerait, ailleurs qu'en pays républicain et protestant, le gâteau des Rois.

Dans la salle à manger, où est dressé le buffet, apparaît ce qui a l'air d'un gâteau glacé gigantesque. Ne vous y fiez pas. A peine a-t-on coupé la première tranche qu'une avalanche de drapeaux minuscules s'en échappent: le drapeau bleu, blanc rouge, rayé et constellé des Etats-Unis. Lorsque Washington le déploya pour la première fois devant l'armée, sous l'orme de Cambridge, il ne portait que treize étoiles, et il en a aujourd'hui quarante-huit qui représentent tous les Etats annexés depuis lors.

Cet emblême patriotique est d'abord distribué aux garçons pour être offert aux jeunes filles qui, à leur tour, remettent les couleurs nationales, chacune au cavalier de son choix, et celui-ci s'en va gaîment, le drapeau des Etats-Unis en poche, à travers la nuit claire et glaciale.

La fête est terminée, mais les jolis vers de Longfellow, si paternels, si tendres, à la bande joyeuse qui a pris d'assaut sa bibliothèque et interrompu son travail, reviennent à plus d'une mémoire. Il menace les importuns, il se promet une revanche. Laquelle?

Je vous retiendrai dans ma forteresse,
Non, vous n'en sortirez plus,
Vous serez prisonniers du donjon,
Prisonniers de la tour ronde de mon cœur.
Là je vous garderai à jamais,
A jamais et davantage......

La maison, encore brillamment éclairée, semble suivre d'un regard bienveillant ceux qui resteront toujours captifs du génie amène de Longfellow."

Oui, Mme Bentzon a révélé l'Américaine à l'Europe ; elle l'a montrée tour à tour intelligente et douce, dévouée, généreuse, partant pratique—avec une liberté d'allures et de langage que sanctionnent une fierté native et une dignité de bon aloi. Coquette un brin, mais, ' rien d'effronté du reste ni de choquant dans cette coquetterie".

Ces "parvenues" qu'on a tant ridiculisées là bas Mme Bentzon nous les offre avec des quartiers de noblesse conquis dans leur lutte pour l'indépendance et dans les résultats d'un travail intellectuel effectif, noblesse que les parchemins ne donnent pas toujours.

Il ne faudra pas croire non plus que le goût artistique fasse complètement défaut chez les femmes de la Nouvelle-Angleterre. Mme Bentzon l'apprend à ses compatriotes qui en ont si longtemps dout :

" Nombre d'hôtels à Boston, écrit elle celui par exemple qui renferme une belle collection des tableaux de William Hunt — feraient bonne figure dans le faubourg Saint-Germain et logent d'imposantes douairières qui n'y seraient nullement déplacées. Vous invitent-elles à dîner, vous voyez que chez elles cette qualité maîtresse du goût s'étend à la nourriture d'une façon qui justifie les théories de Brillat-Savarin."

Par son livre, *Les Américaines chez elles*, Mme Bentzon a été la première à préparer le rapprochement qui, sous la poussée généreuse qu'elle lui a imprimée, se fait maintenant d'une façon si rapide entre la femme du monde et la femme qui travaille.

"Mme Bentzon, disait un de ses critiques a toujours écrit avec son cœur", oui, mais avec un cœur où elle a mis de son puissant cerveau, et c'est dans un grand élan de bonté, aussi intelligente que généreuse, qu'elle a donné l'essor à cette idée qui fait le plus grand honneur à une femme.

Cette action de relever, aux yeux de tous et à ses propres yeux, la femme qui travaille et de la placer à côté de ses congénères mieux douées qu'elle sous le rapport de la fortune ou de la position sociale, est le triomphe rationel de l'intelligence et du cœur sur les préjugés égoïstes et injustes.

Parmi les autres œuvres d'élite de Mme Bentzon, je désire mentionner ici *Un Malentendu* qui venait de paraître dans *La Revue des Deux Mondes* lorsque s'ouvrit l'Exposition de 1900. Ce roman est la conséquence naturelle des observations sérieuses développées dans *Les Américaines chez elles*. C'est à dire qu'*Un Malentendu* est la poésie de cette prose. L'héroïne de ce roman,— une Américaine —est le type de la jeune fille indépendante et originale de son pays. Parce qu'elle se meut dans le monde, seule et libre, un jeune Français qui s'en éprend, se dit que la proie est facile, mais, il s'aperçoit bientôt que l'innocence et la vertu n'ont pas besoin pour demeurer d'être gardées à vue par le plus austère des parangons.

De ce côté de l'Atlantique, où les jeunes filles ont tant de liberté et n'en sont pas moins respectées, la leçon donnée par l'auteur n'était pas indispensable ; outre-mer, elle fut puissante et porta ses fruits.

J'entendis discuter les mérites de cette œuvre littéraire dans plusieurs salons, à Paris, notamment chez M. Edouard Rod, chez M. Eugène Manuel, l'auteur de *La Robe Blanche*, et ce dernier, bien qu'il ne connût pas personnellement Mme Bentzon, affirmait que c'était le roman de l'époque le plus captivant à tous les points de vue.

Combien j'étais heureuse de toutes ces louanges décernées à la femme délicieuse et sympathique, qui, si aimablement m'avait accueillie chez elle et qui m'honore encore — j'en ai maintes preuves — de son bienveillant intérêt.

Combien il est difficile – je ne l'ai jamais autant ressenti qu'en ce moment — de dire tout le bien que l'on pense des personnes que l'on admire autant qu'on les aime quand rien de ce que l'on en écrit ne peut monter aussi haut qu elles.

Dans la sphère intellectuelle où est placée la digne collaboratrice de *La Revue des Deux-Mondee*, l'expression de ma vive admiration ne peut guère la flatter, aussi bien, je la prierai de ne voir dans le pâle aperçu que je viens de faire des *Américaines chez elles* qu'un humble hommage de reconnaissance et d'estime, en attendant qu'il s'élève un monument plus digne à celle dont un critique célèbre a dit de ses ouvrages qu' "ils fournissaient aux hommes des fortifiants exemples et aux écrivains de précieux modèles."

FRANÇOISE.

Citrons essence Jules Bourbonnière se vend à $1.00 et $1.50 le livre fluide Tel. Bell Est 1122.

Question d'Histoire

La question d'histoire posée par Marcelle Bailly reste sans solution. C'est qu'il n'y en a pas à donner. Nous citons, relativement, à cette intéressante interrogation l'opinion de nos historiens érudits, et tous s'accordent à placer dans le domaine de la légende, cette héroïne de la famille de Villeray. Certes, même dans la légende, elle fait déjà belle figure, la belle Villeray. Laissons la pour inspirer les poètes et les artistes.

La société des Antiquaires nous a fait l'honneur de discuter la question d'histoire, posée dans notre journal à l'une de ses réunions, et voici la communication que son président, M. le juge Baby, nous a envoyée à ce sujet :

Montréal, 18 mai 1904.

Madame,

Hier soir, nous avons eu notre séance mensuelle, et je me suis empressé d'attirer l'attention de ces messieurs sur l'article contenu au No de votre journal du 7 courant. Après avoir soigneusement étudié cette légende, tous d'un commun accord, ont déclaré n'en avoir jamais entendu parler, et d'ailleurs, aurait-elle eu un certain cours, qu'elle était tellement entachée de contradictions qu'il était presque impossible de s'y arrêter..."

M. J. Edmond Roy, de Lévis, une autre autorité, comme l'on sait, sur ces matières, nous écrit :

"Je n'ai jamais vu, ni entendu parler de la vieille gravure dont parle votre correspondante, Marcelle Bailly. Je n'y crois pas non plus, car elle est invraisemblable. Songez que, pendant la bataille des Plaines d'Abraham il n'y avait pas de vaisseau dans la rade de Québec. Toute la journée, il y eut un feu violent et croisé entre les rem

parts de Québec et les batteries de la Pointe-Lévis. La flotte de Saunders était mouillée, partie au des us du Cap-Rouge, vis-à-vis St-Nicolas, et partie en amont de la pointe de Lévis, vis-à-vis l'église de St-Joseph. Pourquoi une Française aurait-elle agité un drapeau blanc pour annoncer aux Anglais qui, seuls, auraient pu l'apercevoir, que les Français étaient battus! Les vaisseaux français étaient alors tous embossés vis-à-vis St. Augustin, sous le commandement de Vauquelain. Les soldats de marine étaient sur les remparts faisant l'office de canonniers.

Voilà ce que la main rude de l'histoire nous montre."

Monsieur J. M. LeMoine, un chercheur érudit, nous fait part de ce qui suit :

"Spencer Grange, 7 mai 1904.

J'ai examiné les nombreuses gravures et récits que je possède sur la palpitante période du grand siège de 1759, sans trouver aucune trace ou indication de l'intéressant incident du drapeau blanc. D'autres chercheurs peut-être seront plus heureux que moi. J'aimerais à conserver ce pittoresque souvenir."

Un ami du journal envoie encore cette note :

"Dans la rade de Québec, au moment de la bataille des plaines d'Abraham, il n'y avait que des navires anglais. C'est donc à cette flotte que la dame au drapeau blanc faisait des signes? Tout est nouveau pour moi dans le tableau en question.

Vous verrez qu'on en fera une légende. C'est de la pâture pour les poètes."

La légende est la poésie de l'Histoire. Aimons les légendes.

S'il reste à Marcelle Bailly quelque chose à dire sur le compte de son héroïne, nous serons trop heureuse de lui donner, dans ces colonnes, la place qu'elle voudra.

La Directrice

Les lilas et les roses fleurissent sur les chapeaux de l'établissement des Modes, Mille-Fleurs, 1554 rue Ste-Catherine.

Victoria Day au High School

Grande réunion, au High School, le jour de la fête de la Reine—*Victoria Day*—pour célébrer avec solennité cet anniversaire doux au cœur d'Albion. Plus de 900 élèves assistaient à cette démonstration, et mademoiselle Germaine Sauvalle, qui termine cette année, un cours très brillant à cette institution, a été invitée à faire le discours de circonstance.

Par une gentille attention, on lui a demandé de le réciter en français —la première fois, croyons nous, que ce discours annuel soit prononcé en cette langue. Mademoiselle Sauvalle s'est acquitté de ce périlleux honneur d'une façon parfaite, elle a dit sa petite allocution, sans notes, sans papier, avec une maestria qui lui a valu une ovation des 900 élèves qui l'écoutaient. Son succès très complet, lui a mérité les plus chaleureuses félicitations des professeurs réunis, auxquelles nous sommes très heureux de joindre ici les nôtres. Nous reproduisons le texte de ce discours aussi intéressant que finement écrit. Bon sang ne peut mentir : Mlle Sauvalle est la fille de notre gracieuse collaboratrice, Mme Marc Sauvalle, dont les articles sont si fort appréciés des lecteurs de notre journal.

Discours de Mlle Sauvalle

"C'est un honneur bien inquiétant pour moi d'avoir à adresser la parole devant une aussi nombreuse réunion, mais j'y vois tant de visages amis, j'y sais tant de cœurs qui battent à l'unisson du mien que j'y puise un grand courage pour vous communiquer les pensées qu'éveillent dans mon esprit la date que nous célébrons aujourd'hui ; c'est-à-dire la fête de la Reine à laquelle une attention familiale si délicate a joint celle du roi que nous aimons et que nous chérissons.

Vous n'attendez pas de moi une harangue sonore, des élans bruyants, je ne crois pas que ce soit notre rôle. Je n'ambitionne pas, et pourquoi le désirer d'ailleurs, vous tracer une image grandiose des hauts faits du règne glorieux de l'Ere Victorienne, en un récit pompeux des conquêtes armées ou polémiques

Restons si vous le voulez bien, mes chères amies, dans le domaine qui nous est propre, celui que personne ne nous conteste, celui de la bonté, celui de la charité qui est avant tout l'apanage de notre sexe

Qui a jamais donné dans cet ordre d'idée des exemples plus admirables que la Reine bien aimée, dont l'enfance heureuse et douce présageait tout un avenir de sollicitude et de justice pour toutes les classes de son peuple.

Mais, s'il en est une qui recueillit constamment les marques de sa haute bienveillance, de son attachement obstiné, ce fut celle de la jeunesse malheureuse.

Cette petite fleur de mai, comme l'avait surnommée le prince de Kent, apportait avec elle le parfum d'une grande âme, passant auprès des chevets désolés des berceaux déserts et des logis sans feu.

Les traits essentiels du caractère de la Reine Victoria ont toujours été le culte du devoir, l'attachement aux êtres et aux choses aimées. Quand la Reine était encore toute petite fille, elle s'amusait souvent au temps des foins à remuer avec un minuscule rateau le gazon fraîchement coupé sur les pelouses de Kensington, elle le chargeait sur une charette proportionnée à sa taille. Un jour laissant là le rateau et la brouette elle revint s'asseoir près de sa gouvernante, la baronne de Lehsen. Celle-ci lui demanda pourquoi elle ne finissait pas de remplir sa charette?

"Je suis fatiguée," dit l'enfant.

"Il ne faut rien laisser d'inachevé," répondit gravement la baronne de Lehsen, et la future Reine alla sans mot dire achever le labeur commencé. — C'est à de pareilles leçons qu'elle puisa cet instinct admirable de rectitude de vie qui fut un des fleurons de sa couronne d'épouse et de Reine.

L'invariabilité de goût est restée

jusqu'à ses derniers moments un des caractéristiques de ses actes. On se rappelle que la feue Reine lorsque l'âge et les soucis du Royaume lui enlevèrent l'élasticité des membres et rendirent difficiles ses mouvements se faisait promener dans une petite calèche attelée d'un âne mode surannée mais qui était un souvenir d'enfance, un souvenir ineffaçable et, pour elle, sacré.

Laissez-moi à ce propos vous citer une petite anecdote. Georges IV, roi d'Angleterre donnait un jour à l'occasion du 4ième anniversaire de la naissance de sa nièce, princesse hérit'ère, un grand dîner en son honneur. Quelques mois auparavant il lui avait fait cadeau d'un âne et d'une voiture. En apprenant qu'elle irait à Windsor la petite princesse ravie d'être traitée en grande personne, s'écria : ' Quel bonheur, je dînerai avec le roi... Puis soudain : ' J'irai avec mon âne, n'est-ce pas ? "

J'ai dit que ce n'était pas seulement aux choses qu'elle gardait un profond attachement, tous ceux qu'elle aima, elle ne s'en détacha jamais. Un de ses premiers actes d'autorité après son couronnement fut pour défendre ses amies. Lord Melbourne, premier ministre lors de son avènement était tombé en 1837 sur des questions coloniales, en particulier sur la question de la rébellion du Canada et il fut remplacé par Robert Peel. Celui-ci chercha à remanier la maison de la Reine sous prétexte que certaines dames étaient trop inféodées aux Whigs. La Reine Victoria refusa net et en dépit de toutes les interventions ne céda pas. " J'ai des lords dans ma maison, je vous les abandonne, mais je garde mes dames." Avec ces hautes qualités de cœur, d'âme et d'esprit on comprend quelle put être l'œuvre de la Reine Victoria quand elle entreprit d'améliorer le sort de l'enfance en Angleterre.

Le sort des pauvres petits ramoneurs de cheminées était pitoyable, des enfants de six ans, même des petites filles, au risque de se casser bras et jambes étaient obligés de descendre leur petit corps dans les cheminées étroites d'alors, souvent on les retirait asphyxiés et ces horreurs durèrent jusqu'en 1864. Le gouvernement de la Reine réussit à faire amender l'acte règlementant le ramonage et dès lors on ne put employer d'enfants âgés de moins de seize ans. Les enfants acrobates reçurent sa protection ; les enfants mendiants, les enfants travaillant dans les briqueteries, ceux employés sur les bateaux des canaux furent successivement l'objet de la sollicitude de la Reine et des lois furent adoptées pour améliorer leur sort.

La reine actuelle, la reine Alexandra continue dans cette voie l'œuvre si bien commencée. Vous vous rappelez pour l'avoir lu comme moi ce banquet monstre qu'elle vint elle-même servir aux petits porteurs de journaux de la métropole, l'ouverture de ses jardins aux enfants pauvres et ces mille attentions qui réchauffent le cœur des faibles et des malheureux. Je terminerai en vous racontant un incident arrivé à la princesse lors de son voyage au Canada. Ceci m'a été raconté par quelqu'un qui eut l'honneur de suivre, il y a deux ans, le duc et la duchesse d'York dans leur voyage à travers notre beau pays. Quelqu'un avait parlé à la duchesse de la sensation curieuse que cause la traversée à pied d'un des ponts à claire-voie qui couvrent les torrents de l'ouest. Un peu avant d'arriver à Leggan sur le Pacifique Canadien il y a un pont de ce genre et le train fut arrêté pour permettre à son Altesse de descendre et d'entreprendre le périlleux passage accompagnée de sa suite,, puis le train continua et s'arrêta à la station à quelques cents pas du pont pour attendre les augustes voyageurs.

En rejoignant son wagon, la duchesse aperçut sur le revers du talus et pleurant à chaudes larmes une mignonne fillette à la chevelure embroussaillée qui la regardait avec admiration au milieu de ses sanglots. Elle s'approcha de l'enfant et lui demanda la cause de ses larmes. La pauvre petite absolument interloquée lui répondit tant bien que mal qu'elle était accourue parce qu'on lui avait dit qu'elle allait voir une belle princesse mais qu'en courant elle s'était tordu le pied et ne pouvait plus avancer. La duchesse vivement touchée embrassa le petit visage mouillé de pleurs de la mignonne et l'emmena à la portière de son wagon avec un soin tout maternel, elle fit appeler son médecin, qui examina l'enfant, ce n'était pas grave heureusement, mais le train ne reprit sa marche que lorsque l'enfant fut complètement remise et comblée de bonbons et de friandises.

Voilà les grandes traditions de la noble famille à laquelle nous offrons l'hommage de notre amour et de notre dévouement. Je vous remercie d'avoir bien voulu m'écouter jusqu'au bout dans une langue qui ne vous est pas très familière mais dans laquelle un million et demi de loyaux sujets du Roi, issus d'une autre origine, se joignent à nous pour lui souhaiter en ce jour impérial joie, bonheur et longue vie, " God save the King. "

Rêve de Watteau

Quand les pasteurs, aux soirs des crépus-
[cules roux
Menant leurs grands boucs noirs aux râles
[d'or des flûtes,
Vers le hameau natal, de par delà les buttes,
S'en revenaient, le long des champs piqués
[de houx ;

Bohêmes écoliers, âmes vierges de luttes,
Pleines de blanc naguère et de jours sans
[courroux,
En rupture d'étude, aux bois jonchés de
[brous
Nous allions, gouailleurs, prêtant l'oreille
[aux chutes.

Des ruisseaux, dans le val que longeait en
[jappant
Le petit chien berger des calmes fils de Pan
Dont le pipeau qui pleure appelle, tout au
[loin.

Puis, las, nous nous couchions, frissonnants
[jusqu'aux moelles,
Et parfois, radieux, dans nos palais de foin
Nous déjeunions d'aurore et nous soupions
[d'étoiles....

EMILE NELLIGAN.

LETTRE D'OTTAWA

Ottawa, 28 mai 1904.

Ma chère Directrice,

Je devais vous envoyer, toutes chaudes, mes impressions sur la conférence du Père Delor, à l'Institut Canadien, mais, j'ai préféré attendre leur donner un peu l'estompe du recul et de la patine du temps.

Je me méfie toujours du premier mouvement ; qui donc a dit que c'était toujours le bon ? Non, mieux vaut ne laisser jamais courir la plume sur le papier avant de lui avoir fait décrire les sept tours circulaires que le dicton impose à notre langue avant de nous prononcer.

Vous m'avez demandé d'être sérieuse. Ne le suis-je pas toujours ? mais d'abord, laissez-moi vous conter quelque chose de drôle ; une histoire amusante qui a fait le tour de notre petite ville, de notre milieu français si restreint au sein de ceux qui n'osent à peine plus en faire partie. Vous les connaissez ceux-là. Ce sont tous ceux qui reprochent à cette pauvre Yvette Frondeuse de se moquer un peu des travers de nos compatriotes de langue anglaise. Plus royalistes que le roi, ils ne veulent pas même se décider à rire de ce dont les anglais eux-mêmes font gorge chaude.

Comme ces gens-là aimeraient donc voir un peu railler les Canadiens pour s'en réjouir seul ou en compagnie.

Savez-vous que, l'autre jour, l'un d'entre eux me conseillait presque d'essayer la satire nationale. Il me le disait en termes aimables, en badinage, mais enfin, la demande y était. Je lui ai cinglé les doigts d'un petit coup d'ombrelle assez sec pour qu'il en garde la marque. Je ne crois pas qu'il y revienne.

Mais, mon histoire ! Pour rétablir l'équilibre, je ne vous parle pas des Anglais, je refuse d'attaquer les Canadiens, et je fais honneur à nos bons amis, les Irlandais.

Il s'agit d'un incident d'église, d'incident du bon vieux temps, que la mort d'un des plus anciens ontariens vient de faire revivre, et qui a été raconté comme suit :

M. John Canty, décédé récemment à Ottawa à l'âge de 90 ans, était venu d'Irlande dès son bas âge et s'était établi dans notre capitale, quand elle s'appelait seulement By-Town et alors que l'endroit était dans l'état le plus agreste.

John Canty eut l'insigne honneur de se marier à la Basilique d'Ottawa, alors simple chapelle, le premier de toute la communauté catholique de ce temps. Mais cet honneur fut chèrement acquis et le prix auquel il fut acheté rappelle les temps héroïques comme vous allez voir.

Le jour de son mariage, John Canty arrivait tout pimpant à l'église qui avait été décorée par lui-même, à cette occasion. Un tapis fourni par lui recouvrait le parquet en face de l'autel. Or, au moment où il pénétrait dans la basilique, un autre couple de futurs époux, M. Canton et sa dulcinée y faisait également son entrée. Il n'y avait qu'un seul prêtre en ce moment à l'église qui pût présider à la cérémonie, et il fallait procéder dans l'ordre successif.

Il s'éleva une discussion entre les deux futurs mariés à l'effet de savoir qui se marierait le premier. M. Canty alléguant qu'il avait donné un tapis à l'église devait avoir des titres de priorité. On en vint aux gros mots, puis aux coups qui tombèrent dru. Le curé, qui était dans le moment dans la sacristie, fut attiré par le tohu bohu de la bousculade et le flic flac des taloches, et trancha la difficulté, en donnant raison à M. Canty.

Et c'est ainsi que fut célébré le premier mariage à la basilique d'Ottawa.

Comment auriez-vous aimé cet incident ma chère directrice ?

Comme dit l'habitant de chez nous, je reviens au vrai objet de cette lettre que je vous ai fait vilainement attendre en vous forçant irrévérencieusement à accepter une capricieuse histoire.

Eh bien ! nous avons assisté à Ottawa à une de ces dissertations charmantes sur le sujet tant aimé des uns, tant décrié des autres, et sur lequel le conférencier a su convaincre tout en plaisant, corriger tout en consolant, aider tout en régentant sagement.

Une de nos amies qui a vu le Rev. Père Delor quelques heures avant sa conférence me disait combien il se désolait de n'être pas mieux préparé pour traiter le sujet qu'il abordait. Pourtant, avec quelle maestria il a attaqué les grandes faces et avec quelle douceur il a déposé devant nous l'empoignante philosophie, les difficultés, les hautes leçons du féminisme.

Voulez-vous savoir avec quelle libéralité tout cela a été dit ; jugez-en, ma chère directrice.

" La femme, a dit le conférencier, n'est pas l'esclave qu'elle était autrefois, mais elle ne jouit pas encore de tous les droits qu'elle peut justement revendiquer Je crois, aussi, qu'on peut trouver que les droits du mari sont excessifs et même exorbitants. Ainsi, il n'est pas juste que le mari puisse dilapider tous les biens de la femme, sans consulter celle-ci ; qu'il puisse tout hypothéquer sans consulter sa femme, que le mari puisse dépenser tout l'argent gagné par sa femme sans que celle-ci ait le droit de dire un mot. Il y a là, je crois, matière à revendication pour la femme."

Me permettez-vous de résumer, de cristaliser l'idée centre, l'idée mère du discours ? La voici, la vraie définition du féminisme chrétien : "Un féminisme qui n'aurait en vue que les droits de la femme, sans se préoccuper de ses devoirs envers l'humanité, un féminisme qui ne verrait qu'un mouvement de revanche égoïste et sectaire, qui s'appuierait sur la haine, (haine de la société, haine de l'homme) et prêcherait la doctrine de la révolte au lieu de la doctrine de l'amour que le Christianisme est venu apporter et dont les femmes latines, entre toutes, doivent rester les prêtresses fidèles pour le salut du monde entier, ce féminisme là ne serait pas un progrès, il serait une chute."

Mais j'irai plus loin et puisque j'ai à ma portée, la Bibliothèque et son si obligeant conservateur, je vous joins une jolie définition que le Père Delor n'eut pas pu donner, puisqu'elle émane d'un païen, mais qui me semble si belle et concorde si bien avec ses larges idées :

" Le féminisme doit être humanitaire ou ne pas être. Et mon vœu serait que toutes les femmes de tous les pays, en dépit des différences de doctrine ou de secte qui peuvent les diviser, ne constituent qu'un vaste cœur qui soit le cœur de l'humanité".

Ma chère directrice, n'ai-je pas l'air de faire moi-même une conférenc , ce que vous m'avez si souvent défendu de faire?

Après cela, puis-je vous causer de nos fêtes, de nos réceptions, de nos soirées, de nos politiciens? Non, sûrement. Même vous entretenir de la mode actuelle pourtant si seyante, de ces grandes manches, ces flots de fulgurantes dentelles, ces teintes champagne, ce fouillis catapultueux d'étoffes légères, cet essaim blanc qui se presse aux si élégantes réceptions de la présidence, serait vraiment sujets trop profanes après cet exposé grave du féminisme, et je préfère clore ma lettre sur cette salutaire impression.

Cordialement votre

YVETTE FRONDEUSE.

Correspondance

Madame la Directrice,

Permettez-moi de rectifier une légère erreur que vous avez commise dans votre article sur les certificats d'Etudes Littéraires. Si dans mon rapport, j'ai mentionné en premier lieu le nom de Mlle Sirois, c'est par politesse et déférence pour son sexe —et cela n'enlève rien à son propre mérite.

Le comité d'examen dont je faisais partie n'a pas donné de rang aux candidats. Chacun a été jugé et admis indépendamment des autres, et d'ailleurs c'était bien un examen et non pas un concours.

Je vous serai reconnaissant de faire paraître une petite note à ce sujet dans votre prochain numéro. Elle rassurera l'amour-propre des lauréats masculins intéressés dans la question. D'autre part, la récompense obtenue par Mlle Sirois reste comme un encouragement pour les jeunes filles qui voudront travailler, ce fait seul est essentiel.

Avec mes remerciements, veuillez agréer, Madame, mes hommages les plus respectueux.

LOUIS ALLARD.

Professeur de Littérature française, à l'Université Laval.

Québec, 26 mai, 1904.

(Périssent toutes les lauréates du monde, pourvu que "l'amour-propre des lauréats masculins" reste intact et sauf, comme il est, comme il a été et comme il sera pendant les siècles des siècles.—Note de la Rédaction.)

AVIS

Les abonnés qui partent pour la campagne devront donner leur adresse au bureau du Journal de Françoise, afin que le service du journal leur soit fait régulièrement.

La Cabane à Sucre

M. Louvigny de Montigny, qui est un homme d'esprit, ne s'offensera pas, si je viens lui déclarer que je n'ai pas goûté la pièce qu'il vient de faire jouer en lever de rideau au Théâtre National. J'ajoute même que les mérites indiscutables des *Boules de Neige* et de *Je vous aime* m'avaient mal prépa é au réalisme un peu choquant de *La Cabane à Sucre.*

Je reproche à M. de Montigny de nous avoir servi une scène de la vie familière de nos 'habitants" peu flatteuse pour eux, peu de nature à leur rendre justice et à les représenter, aux yeux des gens qui ne les connaissent pas, sous des couleurs favorables.

Je ne nie pas la couleur locale des expressions employées par les personnages de M. de Montigny, mais, il m'a semblé que l'auteur en avait fait une accumulation comme à plaisir et avait fait défiler en une heure ce qui doit prendre toute une vie à égrener.

On me dira: " L'auteur a voulu faire une peinture réaliste ..,, Je le sais, mais le réalisme n'existe pas nécessairement que dans le laid. Pourquoi — et tout en restant dans le vrai — ne pas choisir aussi bien, pour les reproduire les meilleurs côtés dans les mœurs de nos "habitants"? pourquoi ne pas nous donner leurs saillies gauloises sans les mettre en langue verte, et les express'ons de leur colère sans ces affreux jurements qui laissent dans l'esprit une impression si pénible?

Et puis, jamais je n'aurais reconnu les "pays" jeudi soir, dans ces affreux "Sucriers" qu'on avait grimés en singes. Pour représenter le type national, faut-il le mettre d'allure repoussante et malpropre?

Chère confrère, vous dépoétisez notre Jean-Baptiste. Je proteste hautement au nom de Josette.

FRANÇOISE.

Il y a une humilité affectée plus méprisable que l'orgueil, puisque l'orgueil qui se laisse voir est encore de la franchise.

XXX.

HONNEUR JAPONAIS.

Une anecdote racontée par M. Pierre Leroy Beaulieu dans le récit de son voyage au Japon:

"Du temps que j'étais au Tokio, un ancien Samourai, très pauvre, trouva pour son fils, âgé de treize ou quatorze ans, une place d'apprenti chez un marchand du boulevard Ginza.

"—Va, lui dit-il, mais souviens-toi que, si tu faisais jamais quelque chose contre l'honneur, je te fermerais mon cœur et ma maison pendant sept existences.

"L'enfant partit chez son nouveau maître.

"Un mois s'écoula; on était content de lui, quand, un jour, le pâtissier voisin se présenta chez le marchand.

"—Vous m'avez envoyé hier, dit-il, un employé qui n'est pas honnête; pendant que j'enveloppais des gâteaux qu'il venait d'acheter de votre part, il m'en a volé un.

"Aussitôt le maitre appelle son employé. L'enfant nie, le pâtissier insiste, l'enfant continue de nier.

"—Avoue donc, interrompt le maître, et je te pardonne. Si tu persistes à mentir, je te chasse.

"Le pauvre petit est chassé, en effet. Il erre dans les rues et ne tarde pas à épuiser les quelques "sous" qui lui restaient. Les graves paroles de son père lui reviennent sans cesse à la mémoire:

"Soudain, l'enfant tira de sa ceinture, une feuille de papier, y écrivit quelques mots à la clarté d'une lanterne, et s'achemina vers la gare de Shimbashi, longea une jonchaie de lotus et sauta sur la voie. Le train de Yokohama déchira la nuit d'un sifflement cruel et l'enfant n'eut que le temps d'ôter son haori, de le plier et de s'étendre au travers des rails. Le lendemain, le pâtissier accourait chez le marchand.

"—Je m'excuse, lui dit-il, d'avoir, hier, accusé votre employé; j'ai découvert le vrai coupable.

"—J'en suis bien aise, répondit le marchand.

"Mais ni l'un ni l'autre ne savaient encore qu'on avait trouvé, à dix minutes de la gare, près d'un pauvre petit cadavre informe et sanglant, dans la manche d'un haori soigneusement plié, cette seule ligne:

"—Honoré père, votre fils n'a pas fait ce que l'on dit."

LE COIN DE FANCHETTE

Albert.—Votre homonyme Albert Samain est mort jeune. Ne le plaignons pas, il a été aimé des dieux. Heureux ceux qui partent! ce sont ceux qui restent que nous devrions pleurer. Albert Samain fut le tendre poète des intimités d'âme et d'intérieur. Tout est musique chez lui. Aussi bien, ne dit-on pas qu'une âme de poète s'apparente toujours à une âme de musicien? Victor Hugo aurait les fracas harmonieux de la musique de Wagner; Lamartine et Beethoven iraient ensemble; Musset et Massenet, Leconte de Lisle et Saint-Saëns, Loti et Delibes, etc., etc. Samain a des poésies exquises. Vous en avez entendu lire quelques-unes, n'est-ce pas? par M. Léger, notre professeur de littérature à l'Université Laval. Je ne sais où vous vous procurerez *Le Jardin de l'Infante.* Si vous en donniez la commande à un libraire, il ferait venir ce recueil pour vous.

Petite Femme.—A quelque hiérarchie qu'appartienne l'homme dont vous me parlez, il vous doit des excuses pour l'impolitesse qu'il vous a faite. Il y a des gens qui croient que présenter des excuses, c'est commettre une bassesse. Rien pourtant n'ennoblit comme l'aveu d'un tort. Pour ma part, j'ai le plus profond mépris pour les âmes lâches qui croient esquiver toute responsabilité en feignant d'ignorer qu'elles ont mal agi. Rappelez-vous aussi, Petite Femme, que votre dignité vous met au-dessus de tous les hommes, et que dans l'ordre moral, étant et demeurant toujours leur supérieure, ils vous doivent tous les respects, tous les égards, ne fussiez-vous qu'une blanchisseuse, et, eux, tous les rois de la terre.

Marcelle.—Si vous voulez un joli roman, procurez-vous le dernier ouvrage de Léon de Tinseau, *Le Secrétaire de madame la duchesse.* C'est très intéressant et bon surtout.

Delphine.—Vous demandez si vous auriez dû sortir de la salle quand vous êtes allée entendre "Le Marquis de Priola," ou rester tout le temps qu'a duré la pièce afin d'éviter un éclat? Mieux eut valu commencer par demander si vous pouviez entendre cette pièce, avant de vous y rendre. Combien de fois ai-je dit qu'il n'y avait que peu de pièces aux *Nouveautés* que les jeunes filles pouvaient écouter! Où sont donc les mères? Je conçois que vous ayez eu honte d'être vue au *Marquis de Priola*, c'est la plus raide pièce du répertoire. N'importe qui tant soi peu littéraire aurait pu vous informer de son caractère; c'est une pièce qui a fait le sujet de maintes discussions lorsqu'elle a paru, à Paris et dont le synopsis, donné par tous les journaux de l'époque indiquait suffisamment ce que l'on devait attendre du tout.

Henriette-Rose. — Vous feriez mieux de vous adresser à un spécialiste.

Gallo-Romain.—Votre article est bien écrit; il n'y a pas à lui reprocher aucune faute de style, mais je trouve que vous parlez des femmes un peu comme un aveugle parle de couleurs. Vous voulez nous peindre une héroïne, vous nous donnez une sotte dont le dévouement exagéré, intempestif surtout, au lieu de lui valoir notre sympathie, nous inspire le ridicule. Vous ne comprenez pas encore "l'argile idéale," mon cher correspondant, évidemment, vous manquez d'expérience. 2°. Quoi, des vers aussi! ou plutôt, comme disait Murger, "de la prose où les vers se sont mis." Non, restez-en au langage de monsieur Jourdain, cela vous vaut mieux. 3°. Je vous reverrai avec plaisir, si ces critiques—qui sont plus bienveillantes qu'elles n'en ont l'air—ne vous découragent point.

Cyprien.—*Horse Show* se traduit par Concours Hippique. Il me semble avoir vu cette traduction à plusieurs reprises dans les journaux français.

Mère de la Fille du Moissonneur.—Vous a-t-on fait mon message dans son entier? Je voulais vous l'écrire dans une lettre particulière, mais j'ai été tellement débordée par l'ouvrage depuis quelques semaines, que je n'en ai pas eu le loisir. Merci encore une fois. Tout était exquis.

Institutrice.—Le voici le célèbre sonnet d'Arvers, le seul qui l'ait immortalisé. On a bien eu raison d'écrire qu'un sonnet sans défaut vaut seul un long poème:

Mon âme a son secret ma vie à son mystère :
Un amour éternel, en un moment conçu :
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu.
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait fait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite et sans entendre,
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas ;

A l'austère devoir pleinement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle ;
"Quelle est donc cette femme ?" et ne comprendra pas-

Louise.—"Manteau pare-poussière" est très français. Il est même dommage qu'on ne l'emploie pas plus souvent chez nous. 2°. Je ne connais pas ce dont vous me parlez. Il ne faut pas prêter une oreille trop complaisante à tous les racontars.

Perles d'Este.—"Le découragement est en toute chose ce qu'il y a de pire. C'est la mort de la virilité."

Yvette.—Françoise de Lebriya, fille du linguiste Antoine, devint, dirigée par son père, une habile rhétoricienne et une savante. Lorsque son père ne pouvait donner sa leçon à l'université d'Alcalu, c'est sa fille Françoise, qui le remplaçait.

Clément.—Entre l'écorce et l'arbre, on ne met pas les doigts. 2°. Je ne donne pas ici la signification des mots qu'on peut trouver dans le premier dictionnaire venu.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D. Comment dispose-t-on des salières à table ?

R. Les salières se mettent aux deux bouts de la table ou entre chaque convive.

D. Un monsieur de mes amis, a payé mon passage dans un tramway, un jour que par accident, j'avais oublié mon porte-monnaie à la maison, dois-je lui en remettre le prix ?

R. Non Il n'a fait que son devoir. Offrir de rembourser cinq sous ne vaut pas la peine.

E. Je désire inviter une amie à ma maison de campagne ; puis-je sans en avoir l'air, lui désigner pour combien de temps, je désire la garder ?

R. Certainement. Vous n'avez qu'à dire : "J'espère que vous allez me faire le plaisir de venir passer une semaine ou une quinzaine chez moi, cet été " — Si votre invitée a du tact et de la discrétion, elle ne dépassera pas le temps indiqué.

LADY ETIQUETTE.

Le Carnet Intéressant

Amphitryon.

Etre l'Amphitryon, " donner à dîner."

La pièce d'*Amphitryon* imitée de Plaute par Molière se termine par ces quatre vers prononcés par Sosie :

Je ne me trompais pas, messieurs, ce mot [termine
Toute l'irrésolution :
Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne.

Jupiter ayant profité de l'absence d'Amphitryon, général Thébain, pour s'introduire chez lui en prenant ses traits, de même que Mercure a pris ceux du valet Sosie, cette fantaisie des Dieux de l'Olympe donne lieu aux situations les plus comiques et les plus burlesques. Amphitryon de retour est étonné d'abord, furieux ensuite de voir un étranger qui lui ressemble traits pour traits et qui jouit de tous ses droits.

Amphitryon se plaint à tous ses amis, mais ceux-ci sont très embarrassés pour distinguer le vrai du faux Amphitryon.

Jupiter prend alors la parole pour dire qu'il se charge d'expliquer l'imbroglio Il invite ensuite tous les chefs à dîner.

C'est alors que Sosie s'exclame que le *véritable Amphitryon est celui qui donne à dîner.*

Il faut, en outre, pour les Sosies, que le dîner soit excellent, sinon ils traitent les hommes de faux Amphitryons.

L'Ane de Buridan.

Il est dans la situation de l'Ane de Buridan.

Se dit d'une personne qui, sollicitée de deux côtés à la fois, ne sait à quoi se résoudre. Buridan était un philosophe scolastique du XIVe siècle qui avait été mêlé, du moins à ce que l'on prétend, aux orgies de la Tour de Nesles, du temps de Marguerite de Bourgogne, laquelle fit jeter le philo sophe dans un sac en Seine.

Cette aventure a été le sujet d'un drame moderne, dans lequel le fameux Bocage s'était taillé un magnifique succès, en tenant le rôle de Buridan.

Roger de Beauvoir a fait aussi, sur le même sujet, un roman intitulé l'*Ecolier de Cluny.* A la fin du roman, l'auteur montre Buridan ayant échappé aux sicaires de Jeanne de Bourgogne, montant en chaire et développant cette thèse : *Licet accidere reginam,* il est permi de tuer une reine.

A l'époque où vivait Buridan les discussions scolastiques passionnaient les esprits. On raisonnait à perte de vue sur le libre arbitre. Buridan imagina, pour embarrasser ses auditeurs, de supposer un âne ayant faim et soif, lequel placé à égale distance de sa boisson et de sa nourriture, ne sait pour lequel des deux se décider.

A ceux qui prétendaient que l'âne se déciderait pour l'une ou pour l'autre, Buridan répondait : il aura donc son libre arbitre. A ceux qui prétendaient qu'il ne saurait se décider : il mourra donc de faim et de soif, disait Buridan.

Et là-dessus, des querelles interminables entre les sophistes de cette époque qui prenaient plaisir à faire tomber leurs adversaires dans l'absurde.

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

Vers de Racine (*Phèdre,* ACTE IV).

D'un mensonge si noir justement irrité,
Je devrais faire ici parler la vérité,
Seigneur, mais je supprime un secret qui [vous touche,
Approuvez le respect qui me ferme la bou- [che ;
Et, sans vouloir vous-même augmenter vos [ennuis,
Examinez ma vie et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précèdent les [grands crimes;
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes
Peut enfin violer les droits les plus sacrés ;
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

Et l'intelligence donc !...

Appelez-vous messieurs et soyez citoyens.

(ANDRIEUX).

Un gouvernement devrait tout simplement élever une statue au poète qui a écrit ce vers là.

J'appelle un chat, un chat, et Rolet un fripon

Ce vers appartient à une des satires de Boileau ; il exprime les sentiments mêmes de l'auteur qui, ne prenant souci que de sa conscience et de sa propre dignité, ne veut faire aucune concession à l'esprit de son siècle, et fouaille comme ils le méritent, les ignorants, les cuistres et les malhonnêtes gens.

L'Anneau de Gygès.

Gygès, berger de Lydie qui vivait 600 ans avant Jésus-Christ, vit un jour la terre s'entr'ouvrir devant lui. Il descendit dans l'orifice ouvert et se trouva devant un cheval de bronze qui avait une porte sur un de ses flancs. Gygès ouvrit la porte et vit dans l'intérieur un cadavre étendu, ayant à son doigt un anneau d'or.

Cet anneau possédait la vertu de rendre son possesseur invisible, lorsque le chaton de la bague était tourné en dedans.

Gygès s'empara de l'anneau, se rendit invisible, et s'en alla à la cour du roi Candaule, où il surprit des secrets qui furent la cause de sa fortune ; il devint favori et premier ministre de ce prince.

Que de gens voudraient posséder

l'anneau de Gygès, surtout les conspirateurs, et les maris trompés.

Après Agésilas,
Hélas !
Mais après l'Attila,
Holà !

Critique de l'Attila et de l'Agésilas de Corneille par Boileau.

S'emploie encore aujourd'hui en parlant des erreurs d'un homme de goût qui, après avoir composé une œuvre passable, en commet une absolument médiocre.

Vieux Papiers.

Au fond de nos tiroirs, sans ordre, çà et là, au hasard de la main qui les a déposés, gisent les vieux papiers, petits papiers bleus ou roses aux teintes pâlies, effacées, des soies longtemps exposées à un jour trop vif, petits papiers autrefois bien blancs, maintenant jaunis, de cette couleur qui est pour eux ainsi que pour les ivoires, le vernis des choses très anciennes.

Ils dorment. Dans leurs plis sommeille tout le passé qui est aussi le nôtre. Jadis ils étaient jeunes, brillant de ce frais éclat que partagent avec les visages les petits papiers. Ils sont vieux à présent, vieux comme les yeux qui parfois les relisent, vieux comme les doigts qui les recouvrirent d'une fine écriture.

Une étincelle, et ils auraient vécu. D'eux il ne resterait qu'une pincée de cendre grise. Les pensées s'enfuient et, avec la dernière pensée, l'âme semble s'enfuir à son tour. Pourtant, les petits papiers sont toujours là au fond de nos tiroirs.

Aux heures d'ennui et de désœuvrement, il nous arrive de les tirer de leur retraite. Un à un nous les ouvrons, et c'est alors comme un réveil. Les voilà qui soudain se reprennent à vivre d'une vie intense, puissante, qui nous charme et nous attriste tout à la fois.

Petits papiers, reposez encore en paix au fond de nos tiroirs. Nous savons que vous êtes là, vous qui gardez mieux que nous le passé de notre cœur. Vieux papiers, vous serez toujours jeunes.

LÉON DERIES.

Recettes utiles.

1. Le sel fait tourner le lait; par conséquent, en préparant des bouillies ou des sauces, il est bon de ne l'ajouter qu'à la fin de la préparation.

2. L'eau bouillante enlève la plupart des taches de fruits; versez l'eau bouillante sur la tache, comme au travers d'une passoire, afin de ne pas mouiller plus d'étoffe qu'il est nécessaire.

3. Le jus des tomates mûres enlève l'encre et les taches de rouille du linge et des mains.

4. Une cuillerée à soupe d'essence de térébenthine, ajoutée à la lessive, aide puissamment à blanchir le linge.

5. L'amidon bouilli est beaucoup amélioré par l'addition d'un peu de gomme arabique ou de blanc de baleine.

6. La cire jaune et le sel rendront propre et poli comme du verre le plus rouillé des fers à repasser. Enveloppez un morceau de cire dans un chiffon et, quand le fer sera chaud, frottez-le d'abord avec cette espèce de tampon, puis avec un papier saupoudré de sel.

7. Une solution d'onguent mercuriel dans la même quantité de pétrole constitue le meilleur remède contre les punaises, à appliquer sur les bois de lit ou contre les boiseries d'une chambre.

8. La vaseline assouplit le cuir des souliers et des chassures durci par l'humidité et le rend aussi flexible et mou que lorsqu'il était neuf.

9. Le pétrole fait briller comme de l'argent les ustensiles en étain; il suffit d'en verser sur un chiffon de laine et de frotter le métal avec. Le pétrole enlève aussi les taches sur les meubles vernis.

10. L'eau de pluie froide et un peu de soude enlèvent la graisse de toutes les étoffes qui peuvent se laver.

Pour Rire.

Durasoir fait depuis une heure une conférence à sa femme pour lui démontrer que la vie, insensiblement, modifie l'homme aussi bien au moral qu'au physique, et qu'il n'est jamais exactement le lendemain ce qu'il était la veille.

Mme Durasoir, littéralement assommée, réprimant un bâillement:

—Vraiment? Il me tarde d'être à demain...pour voir...

Mme de Z, chez qui on doit jouer une comédie de salon, est dans tous ses états.

—Figurez-vous, dit-elle au banquier X, que mon neveu, qui tenait un rôle de caissier, est indisposé...

—Bon, fait X, ne vous tourmentez pas: un rôle de caissier, n'importe qui vous jouera cela...au pied levé!

Audition musicale délicieuse, lundi dernier, donnée par les élèves de Mme Adam, née Dessane, dans les élégants salons de Mme Hector Prévost. Nous devons féliciter le professeur de savoir communiquer à ses élèves le style propre qui convient à l'exécution d'un morceau car il est assez rare de constater chez des élèves ce que nous avons remarqué à cette séance symphonique, le goût, la conscience artistique, la compréhension surtout, que ces demoiselles ont apporté dans l'interprétation des morceaux de leur programme. Programme charmant où les grands maîtres, Schuman, Mendelsohn, Chopin, Grieg, Mascagni, etc., ont de nouveau bercé nos esprits de leur délicieuse harmonie. Parmi ces interprètes, remarquons mesdemoiselles Macdonnell, Delille, Simard, Taché, Surveyer, B. Archambault et M. Monk. Un duo joué par mesdames Provost et Adam est venu terminer cette fête musicale exquise à laquelle tout Montréal aurait voulu assister.

PAGE DES ENFANTS

Les Soldats de Plomb

Lorsque Jean-Paul Surcouf entra au lycée de Rennes—Jean-Paul Surcouf était l'arrière-neveu de Surcouf, le fameux corsaire,—il était haut comme la botte d'un gendarme. Mais c'était un vrai petit homme.

Ayant atteint sa septième année, il n'entendait plus qu'on le traitât en enfant. Aussi, dès son arrivée au lycée, avait-il vite fermé la bouche aux moqueurs, en distribuant force coups de poing, d'abord à Albert Frison, qui l'avait appelé "gosse", puis à Peter Crocket, le fils du professeur d'anglais, qui avait prétendu que le grand Surcouf n'avait jamais existé.

Lorsque, l'été venu, Jean-Paul vint passer ses vacances en famille, il fit frémir, au récit de ces batailles, le grand-papa, la maman, le père et les petites sœurs qui s'étaient réunis le soir dans le salon.

Bien tard le soir, on écoutait encore parler l'enfant. Cependant le grand-père se leva: c'était l'heure d'aller se coucher. Jean-Paul embrassa tout le monde. Mais, en donnant le dernier baiser à sa mère, il lui glissa à l'oreille:

"Je voudrais bien que papa me donnât pour ma fête demain, une boîte de soldats. Peter Crocket en reçoit une de Londres. Nous ferions des combats, et nous verrions bien!" Il traça dans l'air un geste menaçant, et il se retira dans sa chambre, après avoir demandé qu'on laissât la porte ouverte. Jean-Paul s'était proposé de ne pas fermer les yeux, pour surveiller les gestes de son père, car de son lit, il voyait le petit salon, très coquet en sa simplicité: dans le fond, la cheminée où flambait la bûche de Noël; à droite, deux poufs; à gauche, un fauteuil et le canapé; puis, au milieu, le guéridon où s'entassaient des friandises: fondants, pralines, marrons glacés, etc. Mais, peu à peu, ses paupières devinrent lourdes, puis ses yeux se voilèrent.

Vers une heure, il sursauta brusquement: "On dirait un froufrou, puis un bruit de porte," pensa-t-il. Il s'assit alors sur son lit, se frotta les yeux. Rien! Ah! si, là-bas, près de la cheminée, n'était-ce pas une boîte superbe remplie de soldats!

"Père est venu!" s'écria Jean-Paul.

Dans sa joie, il allait sauter à terre, lorsque la stupeur le cloua sur place. Il venait de voir déboucher du coin de droite de la cheminée, derrière les deux poufs. . devinez quoi, tout un régiment de petits soldats de plomb. . .anglais!

C'était trop fort! Les soldats que Peter Crocket attendait de Londres s'aviseraient-ils, par hasard, de passer par son salon à lui, Jean-Paul Surcouf?

En tête marchait, sabre au clair, sur un beau cheval vert, le général. Chose étrange, ce général ressemblait étonnamment à Master John Crocket, le professeur d'anglais.

Mais Jean-Paul n'était pas au bout de ses surprises. Il reconnut en [illegible], dans le capitaine qui venait ensuite, Albert Frison, son ennemi. . . *mortel*, et le lieutenant qui suivait était le portrait frappant de Peter Crocket! Puis, les *foot-soldiers* (fantassins) défilèrent, superbes, au son pimpant des fifres.

Master John Crocket cria d'une voix aigrelette: "*Stand!*" (Halte!) Le capitaine répéta: "*Stand!*. . ." Le lieutenant fit à son tour: "*Stand!*"

Alors les petits soldats de plomb formèrent les faisceaux. Des tentes minuscules s'élevèrent entre les deux poufs. Des sentinelles furent placées aux quatre coins du camp, et le général alluma une cigarette pendant qu'on préparait le déjeuner.

Un nouvel incident détourna soudain l'attention de Jean-Paul vers un autre point du salon. . . Ta ra ta! ta ra ta!. . . Mais, c'est le son du clairon français!. . . En effet, le couvercle de la boîte venait de se soulever doucement: un soldat avait sauté sur la plaque du foyer, et sonnait du clairon à pleins poumons. Un à un, les soldats en pantalon rouge, bien astiqués, descendirent sur le tapis; puis ils partirent allègrement ayant à leur tête le colonel, qui paraissait être un autre Jean-Paul, tellement la ressemblance entre eux était frappante. Le régiment s'engagea sans hésiter derrière le grand fauteuil.

"Où vont-ils?" se disait Jean-Paul.

Ils marchaient de leur pas régulier, sans broncher d'une ligne, droit devant eux. Ils passèrent bientôt derrière le canapé; la vaste plaine qui s'étendait devant eux fut rapidement franchie; et, près du guéridon: "Reposez, armes!" on s'arrêta.

Le colonel délibéra quelques instants avec ses officiers. Jean-Paul prêta l'oreille, mais il ne put percevoir que quelques mots vagues, comme: "Seul passage. . . embuscade. . . victoire certaine". . . . Il chercha donc à comprendre les mouvements qui s'exécutaient. Les soldats s'étaient placés tout à l'entour de la causeuse. Le colonel commanda: "Oh! hisse!" Les petits soldats de plomb, saisissant les franges, en trois minutes eurent grimpé sur le meuble. Le colonel et la cantinière furent hissés sur la plateforme sans trop de peine, et l'on établit le cantonnement comme on put. Les Anglais, pendant ce temps, avaient déjeuné, replié le camp et repris leur route. Jean-Paul suivait leur marche avec anxiété. Ils furent bientôt en vue de la table. John Crocket arrêta de nouveau ses troupes, et prononça une allocution chaleureuse. Les mots: "Chocolats pralinés. . . dragées. . . nougats. . ." parvinrent jusqu'à Jean-Paul, avec le cri trois

⁂ PAGE DES ENFANTS ⁂

fois répété par l'armée, de: "Hipp! Hipp! Hurrah!..." Les Anglais étaient maintenant au pied du guéridon. Cette fois, le petit Breton comprit: ils venaient piller les bonbonnières, où lui, Jean-Paul, se promettait de puiser, le lendemain, très largement! "Oh! heureusement que..."

Jean-Paul n'acheva pas. C'est que la situation s'aggravait. Master John Crocket venait de découvrir le seul côté, celui de la causeuse, par lequel on pût monter à l'assaut.

Les Anglais s'apprêtaient à accomplir le même mouvement que les Français. En effet, au commandement de: "*Forward!*" (En avant!) les *footsoldiers* s'élevèrent à la force des poignets le long des franges... Les premiers arrivés commençaient à crier: "Hipp! hipp!..." lorsque tout à coup; "pan! pan!" des coups de fusil éclatèrent de toutes parts. En deux temps, l'ennemi fut culbuté; les Anglais, abasourdis par cette résistance imprévue, se mirent à détaler à toutes jambes. Là-haut, sur le bord de la causeuse, on aurait pu voir rire, à perdre le souffle, ce colonel qui ressemblait tant à Jean-Paul, devant la mine déconfite de ce général qui ressemblait tant à John Crocket.

Le premier moment de surprise passé, Master John Crocket, furieux, réussit à arrêter quelques fuyards et à reconstituer un semblant d'armée. En quelques minutes, il conçut un nouveau plan de campagne, qui consistait à couper la route aux Français et à les surprendre dans une embuscade. Master John Crocket connaissait à fond le champ de manœuvres, et pendant que le colonel rentrait tranquillement au quartier après sa victoire, par le chemin du canapé, le général anglais fit placer ses *footsoldiers* sous la plaque du foyer légèrement en contre-haut, devant laquelle les soldats français devaient forcément défiler.

Master John Crocket était là depuis quelques minutes à peine, lorsque la chaleur commença à l'incommoder. Il quitta son beau chapeau à panache et autorisa ses troupes à l'imiter. Mais, décidément, la bûche devait chauffer, car cela ne suffit pas. Il fallut songer à sortir. Le général commanda: "*Get up!*" (Debout!) et voulut lui-même se lever... Mais il sentit ses jambes trembler... Avait-il donc le vertige? Il appela son capitaine... Le capitaine ne put remuer, et appela le lieutenant... qui appela ses hommes... Personne ne bougeait! Tous semblaient cloués au sol... Alors John Crocket, terrifié, comprit la terrible vérité... Lui, le capitaine, le lieutenant, ses soldats... tout le monde fondait! Chose terrible à dire... un quart d'heure après, l'armée de Sa Majesté l'Empereur des Indes n'était plus qu'un petit ruisseau de plomb teinté de bleu de Prusse et de vermillon, coulant parmi les cendres.

A cette vue, Jean-Paul se mit à rire...à rire si fort qu'il s'éveilla.

J. JACQUIN.

LES JEUX D'ESPRIT

Enigme

Un novice musicien,
Déchiffrant sa page à grand'peine,
En vain s'escrime à perdre haleine
Pour suivre mon rythme incertain,
—Tu gagneras quelque migraine,
O novice musicien !
Alors respirant à grand'peine,
Sans couleur, sans pouls, sans haleine,
Tu m'attrapperas, c'est certain !

Rép. : Syncope.

Ont répondu : Melon d'eau, Muguet de bois, Fleur ange, Lizzie V., Québec ; Ondine Adrien G. Gonzalve St-Mars, Montréal ; M. Ant. Gosselin Chicoutimi ; Ecole Garneau, Ottawa ; Cécile Dubé, Jos. Vanasse, Clarisse Belliveau, Samuel Mackey, Rhéa Leblanc, Ernest Dufour, Abdon Côté, Amanda St-George, Philippe Bélanger, Armand Laverdure, Donat Landreville, Maria Mathieu, Charles Peachy, Laura Peachy, Julie Mathieu Alice Dumais, Alice Philippe, Rosario Barrette, Adelard Vanasse, Wilfrid Côté, Ubald Séguin, Egbert Duguay, Christophe Charron, Léon Mackay, Elmire Belliveau, Roméo Chevrier, Léonard Charron, Alfred Moreau, Athanase Juneau,

2. En partant de Montréal, quel chemin suivez-vous pour vous rendre à l'Exposition de Saint-Louis, Mis., et nommez-moi quelques-unes des villes que vous passerez sur votre chemin.

Rép. : En passant par le Pacifique Canadien, vous passerez par Peterborough, Toronto, Ont., Hamilton Woodstock, London St. Thomas Chatham, Détroit, Chicago, St-Louis appartenant à l'état de Missouri et situé dans le bassin du Mississipi.

Ont bien répondu : Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Ecole Garneau, Ottawa ; Cécile Dubé, Jos. Vanasse, Clarisse Belliveau Samuel Mackay, Rhea Leblanc, Ernest Dufour, Abdon Côté, Amanda St.George, Philippe Bélanger, Armand Laverdure, Donat Landreville, Marie Mathieu, Charles Peachy, Laura Peachy, Julie Mathieu, Alice Dumais, Alice Philippe, Rosario Barrette, Adelard Vanasse, Wilfrid Côté, Ubald Séguin, Egbert Duguay, Christophe Charron, Léon Mackay, Elmire Belliveau, Roméo Chevrier, Léonard Charron, Alf. Moreau, Athanase Juneau.

Charade

Versez mon entier.
Jusqu'à mon premier,
Sans y mettre de mon deuxième,
Alors, lecteur subtil, si vous êtes [gourmand,
Vous boirez à longs traits un vin ré- [confortant,
Et vous aurez bientôt deviné le pro- [blème

Histoire du Canada

Quel était le mot de passe donné à la sentinelle française qui gardait l'anse du Foulon, par un officier de l'armée anglaise lorsque celle-ci descendit le fleuve pour mettre pied du côté de Québec, dans la mémorable soirée du 12 septembre 1759 ?

Histoire Sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Qu'entented-vous par ces mots : Nabuchodonozor changé en bête ?

Une Reine des Fromages et de la Crême

XXI

LE BAL DE GLACE

(*Suite.*)

—C'est la seule méprise que vous ayez commise, ma chère comtesse, — lui dit-il, à la première rencontre.— On ne peut se figurer une Reine de Neige que blonde à l'excès, pâle jusqu'à la décoloration, enfin glacée, c'est-à-dire tout ce que vous n'êtes pas. Vous auriez mieux fait de mettre vos vêtements de laitière et de vous en tenir à votre royaume des Fromages et de la Crême. Ces diamants ont l'intention de représenter des gouttes d'eau glacée, je suppose, et ils lancent des éclairs !Cette étoile, de glace soi-disant, sur votre front est l'invraisemblance même, car, à son contact, elle devrait être fondue depuis longtemps.

—Est-ce votre seule critique ?

—C'est la seule. J'approuve l'idée plus que la chose elle-même. Cela prouve que mes leçons ne sont pas tombées dans l'oreille d'un sourd. Manger, boire et s'amuser, puis mourir demain ; vous avez saisi l'essence même de la vraie philosophie... Mais on a enfin fini d'arriver et vous voilà libre. Ne me permettrez-vous pas de vous conduire au buffet ?

Pendant qu'Ulrique, escortée de son cavalier en cheveux gris, traversait les salons encombrés par la foule des invités, tous les yeux suivaient la reine de la fête, égrenant sur son passage des compliments que guettaient un regard ou un sourire. Et Ulrique en était généreuse, parce qu'elle en était riche, ce soir-là ; elle se montrait même presque trop gaie : c'est qu'elle avait peur de l'impression douloureusement mélancolique que lui avait causée la lecture de cette Lettre d'une Forêt de Sapins, et voulait, sinon l'effacer, du moins la surmonter à tout prix. De là, cette flamme ardente dans ses yeux et cette rougeur brûlante sur ses joues, qui faisaient de ses vêtements de Reine de Neige un pure mystification.

—Oh ! quelle exhibition de vieilles femmes ! - observa Lord Cannington, tandis qu'ils traversaient un salon presque exclusivement occupé par des chaperons.

—En effet, dit en riant Ulrique dont les beaux yeux firent ironiquement le tour de la salle.

Parmi tous ces regards âgés fixés sur elle, un seul attira le sien avec une puissance àlaquelle il ne put se soustraire. Ce n'était pourtant qu'une vieille petite femme au visage rond, aux cheveux gris séparés sur le front, vêtue d'une robe de soie noire montante et de mode antique, dont les mains péniblement croisées étaient pauvrement gantées de noir. Pourquoi le regard de cette personne à la mise si simple, si pauvre, avait-il si invinciblement attiré le sien ? C'est que depuis longtemps personne ne l'avait regardée de cette façon : les autres yeux se fixaient sur elle avec une expression d'admiration idolâtre ou d'envie mortelle. Ceux de la vieille dame, doucement bleus, exprimaient plutôt la compassion : il y avait dans cette façon de la regarder, quelque chose de ce qu'elle avait vu, jadis, quand elle était malheureuse, dans d'autres yeux, mais lesquels ?... Est-ce qu'elle se souvenait ?... Est-ce qu'elle voulait se souvenir ?... La plaindre, elle ! Quelle folie ridicule ! Elle fit un effort et détourna les yeux. Mais, tout en s'éloignant au bras de Lord Cannington, la pensée de cette femme l'obsédait. Qui pouvait-elle être, seule, aussi modestement mise au milieu de cette réunion de tous les luxes et de toutes les élégances ? A côté d'elle, Ulrique avait remarqué deux chaises occupées par des pelisses de fourrures qu'elle reconnaissait maintenant : c'étaient celles des petites Misses White, dont la mère, délicate de poitrine, avait dû se faire remplacer par cette personne au doux et triste regard.

Ulrique lança tout à coup un éclat de rire nerveux. C'était vraiment trop ridicule à elle de s'occuper ainsi de cette vieille femme et c'était là une excentricité qu'elle n'entendait pas se permettre plus longtemps. D'ailleurs, elle entrait dans la salle du souper au bras de son cavalier.

—Grand Dieu —dit celui-ci,—seriez-vous victime d'une soudaine attaque de spleen ? Il faudrait soigner cela. Voilà une grande minute que vous n'avez dit un mot.

—Eh bien, on peut rattraper le temps perdu, dit-elle en prenant place à une petite table.

—Le meilleur que j'aie goûté de toute la Saison.... Pas à comparer certainement avec le breuvage généralement servi sous ce nom dans de soi-disant bals de dames. Et quand on pense, en voyant des fêtes aussi parfaites que celle-ci, qu'il y ades fous, qui, sous prétexte qu'ils font inutilement la chasse à la chimère dénommée idéal, déclarent ce monde inhabitable ! Pour ces sots, peut-être ? mais pour des gens comme vous et moi, ce monde est un lieu très confortable, très chaud et très brillant, dans lequel ne manquent ni le profit ni le plaisir. Ai-je raison ?

—Sans aucun doute. Pour moi, je m'amuse follement en ce moment.

—Puis-je savoir de quoi... ou de qui ?

—De ces deux douairières là-bas. Je les observe depuis cinq minutes. Elles se mettent à la torture pour ne pas perdre un seul de mes gestes. Je vois au tressaillement même de leurs coiffures qu'elles médisent de tout leur cœur.

—A propos de vous et de moi ? — demanda Lord Conniugton en se levant les sourcils.

—Oh ! mon Dieu,—dit Ulrique en riant étourdiment,— il n'y a pas de bornes à l'imagination des douairières ; qui pourrait dire que vous ne soyez pas soupçonné de m'avoir attirée dans ce coin reculé afin de me faire plus

commodément la cour. Savent-elles que nous sommes maître et disciple?

Ulrique riait toujours, montrant ses dents blanches, les yeux étincelants de plaisir, attendant la réponse de son caustique partenaire. Mais Lord Cannington paraissait fort occupé à pêcher un atome de bouchon dans sa coupe à champagne.

—Les apparences,—fit-il un peu sèchement, sont évidemment contre moi.

—N'ayez pas peur, votre réputation ne sera pas longtemps compromise.

—Et si j'avais envie qu'elle le soit? demanda-t-il en repoussant son verre et regardant fixement Ulrique.

Il y avait quelque chose de si extraordinaire dans son expression qu'Ulrique demeura surprise, attendant un complément d'explication.

"Ecoutez,—dit Lord Cannington, en parlant de son ton de conversation ordinaire,—vous avez appris beaucoup depuis que j'ai commencé à vous instruire, mais en définitive ces vieilles dames de là-bas ont vécu plus longtemps dans le monde que vous, et, par conséquent, en savent davantage. Elles pensent que je vous ai amenée ici pour vous faire la cour; en cela elles se trompent et il est toujours de mauvais goût qu'un vieillard fasse la cour à une jeune femme; mais au fond elles ont raison. Je vous ai emmenée ici pour...comment dirons-nous?...pour vous proposer un arrangement qui, je l'espère, obtiendra votre approbation. Sincèrement, voyons, auriez-vous une répulsion insurmontable à m'épouser?"

Ulrique, ébahie, le regardant les yeux grands ouverts, sans trouver un mot, il continua avec calme:

—L'idée est surprenante à première vue, je l'admets, mais considérez-la attentivement et le ridicule disparait. Si nos âges ne concordent pas, il n'en est pas de même de nos idées. J'ai soixante-cinq ans, mais ce que j'ai à vous offrir n'est nullement à dédaigner: un des plus anciens titres d'Angleterre et une liberté d'action absolue ...remarquez bien cela...une liberté sans laquelle une femme de votre caractère ne trouverait qu'une pauvre jouissance dans la vie, et une liberté qu'un mari plus jeune ne vous accorderait certainement pas. Vous voyez que vous ne seriez pas tant à plaindre...ni moi non plus, comme vous allez voir. Je vous ai dit que je n'ai pas l'intention de vous faire la cour; mais je suis connaisseur en beauté, et j'affirme que vous êtes la plus merveilleuse femme que j'aie jamais vue. Si je puis arriver, avec mon titre, à acheter le luxe d'une jolie femme, pourquoi ne le ferais-je pas? Surtout si cette jolie femme possède une imposante fortune qui, convenablement administrée, nous permettra à tous deux d'extraire de la vie la plus large somme possible de jouissances?

Ulrique, les sourcils froncés, s'était reculée toute droite sur sa chaise. "Vous me demandez de vous épouser?..." dit-elle d'un ton brusque dès qu'il eut fini de parler.

Le marquis inclina la tête.

—J'ai pris la liberté de vous soumettre cette idée pour que vous y réfléchissiez à loisir. Prenez votre temps: je m'en voudrais, malgré mon impatience, de paraître presser votre décision."

Sans ajouter un mot, Ulrique se leva, et, laissant ses gants et son éventail sur la table, elle traversa la salle à demi vide, passa devant les douairières attentives, puis, arrivée au corridor, elle s'arrêta un moment pour regarder autour d'elle d'un air égaré. Quelque chose de l'ancien sentiment d'animal traqué d'autrefois s'était de nouveau emparé d'elle. Le souvenir de ses rencontres avec le baron Bernersdorf, de son indignation contre Franzl, de sa fuite de la maison du paysan, revenait à son esprit d'une façon confuse, mais rien dans le passé ne pouvait être comparé à ce qui venait d'arriver. Ainsi cet homme aussi avait poursuivi son but, tout en se moquant de l'égoïsme des autres. Et, en somme, pourquoi pas? N'était-ce pas là le point culminant même de ses théories? Pouvait-il y avoir une démonstration plus triomphante de son enseignement que ce dénouement? Toutes ces pensées jaillirent à la fois du cerveau d'Ulrique pendant l'instant qu'elle s'était arrêtée sur le seuil de la salle du souper. Devant elle, elle vit Rockingham et, à deux pas, Lady Nevyll, aussi pâle que dans sa chambre, avant la fête.

L'apparition d'Ulrique sans gants, sans éventail, et évidemment très troublée, causa un mouvement d'étonnement; mais aussitôt un bras s'offrit à elle: c'était celui de Rockingham. Elle l'accepta, jetant un regard sur Charlotte, qui ne tressaillit même pas; il y avait presque même de la satisfaction dans le regard dont elle accompagna Ulrique et Basile tant qu'elle put les voir.

—Faites-moi faire un tour dans le salon,—dit Ulrique à M. Rockingham; puis, aussitôt, avec un rire amer, elle ajouta:—Savez-vous ce qu'on éprouve quand, après avoir perdu depuis longtemps la foi en Dieu, on perd aussi la foi dans le diable? je le sais, moi, car cela vient de m'arriver.

—Vous êtes émue,—dit M.Rockingham avec un doux sourire.—Lord Cannington vous aura dit quelque chose qui vous aura contrariée.

—Oh! presque pas!... Il m'a seulement demandé de l'épouser!"

M. Rockingham se mordit la lèvre, mais il eut l'air plus troublé que surpris.

—Il faut qu'il s'y soit pris bien maladroitement pour vous avoir bouleversée ainsi, dit-il tranquillement.

Ulrique regarda Rockingham avec stupeur. Comment, c'était tout!... Cette chose monstrueuse était-elle donc une chose naturelle, qu'elle ne causait pas plus d'indignation?

—Vraiment,—s'écria-t-elle nerveusement,—je m'étonne que vous ne me demandiez pas si je l'ai accepté ou non!

—Je suis bien sûr que vous ne l'avez pas fait,—dit M. Rockingham à voix basse.

—Sûr?... Que voulez-vous dire?

—Rien, fit Rockingham avec un sourire entendu, en montrant la foule attentive dont le voisinage seul l'empêchait de parler comme il l'eût voulu. Il se contenta donc de dire:

—Comtesse, vous pouvez vous fier à moi, vous n'avez pas d'ami plus sûr.

—Vous êtes au moins un cavalier utile et plein d'à propos.

—J'espère être plus un jour, répondit Rockingham à mi-voix.

L'intonation encore plus que l'inattendu des mots fit tourner la tête à Ulrique. Elle vit, fixés sur elle, deux yeux où une ardeur sentimentale pourtant visible mettait moins de flamme qu'une anxieuse convoitise, infiniment moins noble. Pour la première fois elle comprit que cet homme l'aimait. Qu'il désirât l'épouser, soit, tous les célibataires en étaient là dans son monde; mais qu'il se permît de croire que ses coquetteries, qui ne visaient que Charlotte, étaient l'aveu d'une inclination partagée, halte-là! Brusquement, elle dégagea son bras et se perdit dans la foule.

—Bah! timidité de jeune fille,—se dit M. Rockingham en sa superbe fatuité.—Demain, je provoquerai le dénouement. Il n'est que temps d'ailleurs.

Quelques instants plus tard, les yeux d'Ulrique rencontrèrent encore une fois le doux regard de la vieille dame en noir, et encore une fois ce doux et triste regard la fascina. Tout en allant et venant, tout en causant ou souriant à ses invités, elle ne put se forcer à perdre de vue ce bon visage ridé et pourtant si attrayant à contempler. C'était une obsession et cette obsession devait être partagée, car le regard tristement compatissant la suivait au milieu de la foule, comme si elle eût été le pôle magnétique de cet aimant visuel. A la fin Ulrique n'y tint plus; et comme elle n'avait jamais su ce que c'était que d'hésiter, elle glissa rapidement à travers les groupes pressés et alla droit à la vieille dame.

—Avez-vous quelque chose à me dire?—lui demanda-t-elle avec impatience.—Pourquoi me regardez-vous ainsi?

—Parce que vous êtes belle et que vous avez l'air d'être bien malheureuse, répliqua la dame en noir en enveloppant la jeune comtesse de l'irrésistible charme de son triste regard, de ce regard dont elle avait déjà senti la caresse, car c'était bien le même que celui... de qui donc?... Elle avait enfin trouvé: cette femme la regardait comme jadis, dans le bois de sapins, l'avait regardée le Père Sepp, lorsqu'il lui avait offert du pain. Comme alors, une sensation de colère et d'orgueil blessé toucha Ulrique au cœur. Elle releva la tête avec hauteur et dit, d'un ton irrité et ironique:

(*A suivre*)

3ME ANNÉE—NO 6. LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 18 JUIN 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

Je me Souviens

SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop

Semaine du 20 Juin

Grand Spectacle

FAUST

Prix { Matinée, 10, 15, 20, 25 et 30c. / Soirée, 10, 25, 35, 40 et 50c.

N. B.—Les enfants âgés de moins de 5 ans ne sont pas admis aux représentations.

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

difice du Monument National

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité : Ordonnances des Médecins.

Affections des Organes respiratoires, toux rebelles, bronchites aigues et chroniques, catarrhe, asthme, engorgements pulmonaires, laryngites, et toutes affections de la poitrine.

Glycetose
Marque déposée

Dose : Adultes, une cuillerée à thé toutes les deux heures.—Enfants : une demie cuillerée à thé toutes les quatre heures. Seul dépositaire :

PHARMACIE GAGNER,

Coin des rues St-Denis et Ste-Catherine
MONTREAL.

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c

A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Montreal Mode

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Publié sous la direction de

Mme GABRIELLE GORCY

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

22A Rue EMERY. Tel. Main, 2045.

1 an, $1.50 ; 6 mois, 80 cents.

DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco - Americain

162 Rue St Denis Montreal

Bell Est 1741

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE - CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

ETABLIE EN 1830

BENNING & BARSALOU

La plus ancienne Maison d'Encanteurs du Canada.

ENCANTEURS DE COMMERCE ET MARCHANDS A COMMISSION

Nos 86 et 88 Rue St-Pierre

MONTREAL, CANADA.

Références : | La Banque d'Hochelaga / La Banque de Montréal

Encans opérés par toutes les branches de commerce.— Correspondances et consignations sollicitées—Avances de fonds au besoin—Retours prompts.

Ventes de meubles traitées avec soin et promptitude. Nous pouvons opérer ces ventes avec tous les avantages possibles.

Téléphone 1744. — Boite Poste 215.

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les....

Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal ;

LAPORTE, MARTIN & CIE.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie

Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.



Spécialiste :

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique



EXAMEN des Yeux GRATIS

1824 Ste-Catherine, Coin Avenue Hôtel-de-Ville

Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

"Le Petit Canadien"

(ILLUSTRE)

Revue Mensuelle

Litteraire et Pittoresque

ABONNEMENT, un an 0.50

Specimen envoyé franco sur demande

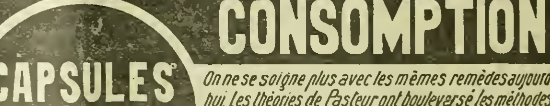
LE PETIT CANADIEN

Boîte Postale 318, Québec

QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal





CAPSULES CRESOBENE

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules CRESOBENE qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige. DEPOT. ARTHUR DECARY Phien. 1688 Ste Catherine. MONTREAL et toutes pharmacies.

50¢ le Flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

3me ANNÉE—No 6 Samedi, 18 Juin 1904

Le Journal de Françoise

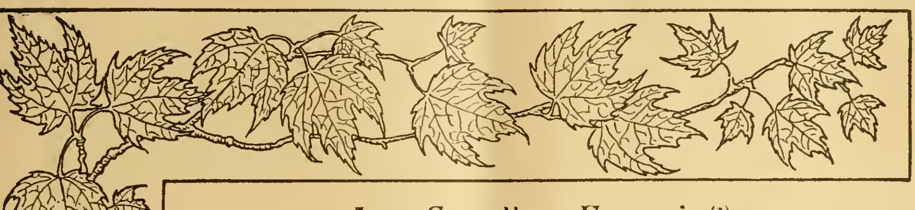
(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six Mois - - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



Aux Canadiens-Français (1)

De la foi, de l'idée ardente pionnière,
Aux rivages lointains apportant la lumière
La France a su donner son génie et son sang ;
Ecrivant nos exploits aux pages de l'histoire
Elle a laissé partout, de son nom, de sa gloire,
Quelque chose en passant.

Mais sous nul autre ciel cette héroïque race,
N'a laissé derrière elle une plus forte trace,
Un plus grand souvenir qu'aux bords du Saint-Laurent.
Comme un phare éclairant la vague qui l'inonde
Son astre jette encore au ciel du Nouveau Monde
Son éclat rayonnant.

Pour conserver intact le grand nom de la France
Puisse toujours la paix et sa douce influence
Dominer parmi nous, O Canadiens-Français !
Et jaloux d'accomplir cette tâche si belle,
Puissent nos rangs garder l'union fraternelle
Si féconde en bienfaits,

Et fiers de conserver sur le sol d'Amérique
Des souvenirs français le trésor magnifique,
Renonçant pour jamais aux luttes d'autrefois,
Sachons garder toujours ce brillant héritage
Transmis par nos aïeux malgré les jours d'orage :
NOTRE LANGUE ET NOS LOIS !

Avec les hommages de l'auteur

[signature]

(1) La signature authentique de Crémazie accompagnant la dédicace, aussi de sa main, nous ont été données par un ami du JOURNAL DE FRANÇOISE, qui savait tout le plaisir que ce don causerait à nos goûts d'antiquaire et à notre sentiment patriotique. Nous l'en remercions vivement. La poésie ainsi autographiée, est imprimée sur une simple feuille de papier. Crémazie avait l'habitude, ainsi qu'on le sait, d'imprimer lui-même ses poésies sur des feuilles volantes pour les distribuer ensuite à ses amis. Note de la Rédaction.

LE PATRIOTISME PRATIQUE

(Pour le JOURNAL DE FRANÇOISE)

Le patriotisme n'est pas un vain mot. Beaucoup pourtant le trouvent vide de sens ; c'est qu'ils ne réfléchissent pas. Et ceux là sont légion Emportés par le tourbillon des affaires ou des plaisirs, ils ne savent pratiquement ni d'où ils viennent ni où ils vont. Ils marchent, marchent, marchent.... Ce sont les brasseurs d'affaires ou les viveurs indifférents. "De l'or ou du plaisir," clament-ils, et puis ni... fini !

D'autres aveuglés par la passion des prétendues égalités dont hélas ! s'honorent nos temps, ne comprenant plus ce qu'il y a de beau et de grand dans les revendication légitimes et honorables du droit à l'existence et au bonheur par les moyens pacifiques, dépassent le but, et, c'est au cri de *liberté* qu'ils deviennent *libertaires* et assassinent la *vraie* liberté ! Ce sont les fervents de l'internatiolisme et de la paix universelle... par la guerre du pétrole et de la bombe !

Ils ne savent pas ce que c'est que la patrie et le patriotisme !

C'est que, voyez-vous, pour comprendre la patrie, il faut savoir ce que c'est que la famille, et, pour *savoir* la famille il est nécessaire de pénétrer sa nature. Or on ne saurait pénétrer le sens vrai des *liens du sang* que si on perçoit au moins quelque chose des origines et des destinées de l'homme.

Le premier type de la patrie c'est la famille patriarcale d'autrefois. Le patriotisme vrai a sa source dans l'affection naturelle et voulue de Dieu qui unit les uns aux autres les fils d'une même maison et d'un même sang.

La patrie c'est la grande famille, ce mot explique tout.

C'est pourquoi le patriotisme est une force vive parce qu'il jaillit de la nature comme l'eau d'une source.

* * *

Le patriotisme en même temps qu'il est une force naturelle est une force féconde.

Mais c'est à la condition d'être pratique.

Je ne sais plus qui a dit ou écrit que les Canadiens français *font trop de discours* — que dira-t-on Françoise, maintenant que ces dames s'en mêlent ? — il aurait fallu dire plutôt que peut être ils ne travaillent pas assez !

Il ne suffit pas de parler, il faut agir. Haranguer les foules au jour de la St-Jean-Baptiste, c'est bon. Les persuader à agir, par l'exemple autant que par la parole, c'est excellent.

Ce n'est pas tout d'applaudir au drapeau qui passe. Il faut le suivre, et, c'est souvent plus difficile.

Travailler ! Quand on pense qu'il y a des gens, dont les grands-pères étaient d'honnêtes et besogneux *habitan s* — la noble race ! — qui trouvent indignes de *travailler !*

Et, voici ma transition, le patriotisme bien compris aide à travailler. On travaille pour soi, pour sa famille, pour son pays !

On se souvient des aucêtres et l'on pense aux arrière-neveux. Le mystérieux cimetière où dorment les *aieux* et les *champs* nouveaux où moissonneront ceux qui viendront, c'est l'extension de la patrie, dont on est. Oh ! comme on est grand, quand on est patriote !

Un vrai patriote est plus qu'un simple brasseur d'affaires. Un vrai patriote est autre chose qu'un jouisseur si tôt épuisé. Un vrai patriote ne saurait être un inutile fainéant. .

Vous connaissez le joli monde des abeilles ? Dans ces gentilles ruches.... la mort est la peine que subit la paresse. Dès que les bourdons sont devenus inutiles, on les tue, avec des *bourdonnements* peut-être mais sans phrase A leur manère les abeilles sont patriotes.

Les travailleurs sont la force d'une nation. Un patriotisme fait uniquement de phrases sonores ne mène à rien. Il n'est pas pratique.

Mais, par exemple, comme le travail est à l'homme une peine, depuis le péché d'Adam, être bon chrétien ne nuit pas pour être bon patriote.....

Je m'arrête, je ferais un sermon de Saint-Jean-Baptiste !

L'ABBÉ ELIE J. AUCLAIR.

Juin 1904, à Sherbrooke.

NOTRE RELIGION NOTRE LANGUE

On a beaucoup remarqué, ces temps derniers, la fréquence des mariages de nos Canadiennes-Françaises avec les Anglais.

—Encore une nationalité qui disparait, me disait l'autre jour, une amie, comme nous regardions passer un défilé de voitures faisant la reconduite à une de nos jeunes filles venant de contra ter un de ces mariages mixtes dont je viens de parler.

J'espère bien que non, car la tendresse conjugale n'est pas nécessairement incompatible avec le patriotisme.

"L'amour est comme la foudre, dit le vieux dicton, on ne sait où il tombe que lorsqu'il est tombé" et si ce sentiment est, hélas ! indépendant de la volonté, que pouvons-nous reprocher à ces jeunes cœurs que l'amour vient surprendre.

Nous ne sommes plus à l'époque où Jeanne Sauriol, faisant violence à ses plus chères affections, refusait d'accorder sa main à celui qui avait combattu contre sa patrie. De nos jours, cette sorte de patriotisme n'est plus désirable.

Ce à quoi nous devons tendre, c'est de ne faire des habitants de notre Dominion qu'une seule et même famille. Et pour arriver à ce but auquel nous parviendrons un jour par l'indépendance de notre pays, une fusion partielle des races n'est pas à déplorer.

A une condition essentielle toutefois : C'est que la Canadienne-Française demeure fidèle à sa religion, à sa langue et à ses traditions. C'est dans l'exercice de ces devoirs qu'elle continuera l'œuvre de la bonne patriote.

Et les Canadiennes rarement, j'ai la fierté de le constater, faillissent à leur rôle.

Combien de familles avons-nous ici, au Canada, parlant, malgré leur nom anglais, le français le meilleur et le plus pur ? Certes, ce n'est pas qu'il faille ignorer l'anglais, il nous est même devenu indispensable, mais la première langue à savoir, à conserver, à chérir par-dessus tout, c'est la langue française.

Jeunes Canadiennes-Francaises qui épousez nos alliés, les Anglais, souvenez-vous-en !

FRANÇOISE.

LA CREATION D'ECOLES MENAGERES

C'était un homme d'initiative que Jean-Baptiste, un précurseur, un novateur dans le meilleur sens du mot. Peut être aussi, avait-il ses petites faiblesses—les saints eux-mêmes condescendent à en avoir sans doute pour ne pas décourager le commun des mortels qui en a de grandes. Ces âmes d'apôtres ont quelquefois des candeurs d'enfants. Il se pourrait donc, sans miracle, que la sienne eut de secrètes complaisances pour les feux de joie, les oriflammes claquant au souffle des fanfares, les chars allégoriques. Les formes éclatantes du culte qu'on lui rend en seraient une sorte de présomption. Cependant les Ecritures ont négligé de nous renseigner sur ce point. La chose certaine c'est que l'ami du Sauveur était un homme d'action.

Donc si notre profession annuelle de patriotisme ne se bornait pas à agiter des drapeaux et à se mobiliser en famille pour aller contempler le défilé de processions symboliques ; si l'on *étoffait* son enthousiasme de quelque œuvre pratique, il y a tout lieu de croire que le saint patron de la Nouvelle-France ne pourrait qu'en être davantage honoré. Quelques-uns l'ont compris. Un petit groupe de patriotes dévoués, seuls dans cette vaste association de la société St. Jean-Baptiste, travaille sans relâche et sans bruit, consacre de précieux loisirs à l'élaboration d'œuvres intéressant au plus haut point notre avenir national. Telles, la Caisse Nationale d'Economie, les Cours du Soir, etc. A leur exemple, les Dames de la St-Jean-Baptiste,—association nationale récemment formée—ont résolu d'inaugurer leur service patriotique par la fondation d'Ecoles Ménagères dans la province de Québec.

Depuis quelque temps déjà, dans les cercles où l'on se préoccupe d'œuvres sociales, le besoin urgent d'Ecoles ménagères pour notre population était le sujet de préoccupations constantes. La fondation d'institutions de ce genre dans les provinces voisines, leur succès, là et ailleurs, les bienfaits qu'elles opèrent pour toutes les classes, dans les pays où elles fleurissent, tout cela était fidèlement suivi et surveillé par quelques femmes soucieuses, non seulement du soulagement corporel des pauvres, mais, encore du sort du peuple et du bon renom de leur race

L'idée a mûri tranquillement ; l'on s'est prudemment instruit de l'expérience des autres ; enfin, aujourd'hui, malgré des ressources fort modestes et le défaut signalé de parrains millionnaires, l'Association des Dames de la St-Jean-Baptiste va jeter les bases de l'Ecole ménagère.

Elle escompte avec confiance pour surmonter les difficultés de l'entreprise, la protection des pouvoirs publics, l'appui du clergé et le concours des maisons d'éducation.

Ces secours, en effet, n'ont pas manqué en Suisse, en Belgique, dans les provinces canadiennes voisines aux femmes qui ont voulu remédier par ce moyen aux maux nouveaux de notre société.

Les mœurs évoluent, les classes s'affranchissent, les dernières traces du servage antique tendent à disparaître. Tout cela c'est du progrès, mais, du progrès, on pourrait dire comme Victor Hugo de la Création, que c'est : *une grande roue qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un.*

Evidemment un grand malaise accompagne tout déménagement, même pour le mieux. Il est rare que des objets précieux n'y soient ou égarés ou abimés.

Depuis quelques années, par le fait de cette émancipation, l'ordre économique des familles est bouleversé du haut en bas de l'échelle. Tous y ont gagné quelque chose et perdu quelque chose.

Actuellement chacun semble souffrir. En tous cas tout le monde se plaint. C'est qu'en adoptant les nouvelles habitudes de liberté, de bien-être, de luxe et de confort, on a oublié de retenir parmi les anciennes, quelques-unes de celles qui assurent mieux encore, et autrement, le bonheur. Telles ces reliques d'ancêtres, dont la beauté simple et la solidité sont révélées à l'insouciant qui les livre au fripier par le contraste des brillantes nouveautés mises à leur place.

La tradition qui tend à s'effacer de nos mœurs est celle de la science ménagère qui faisait l'orgueil de nos mères et le bonheur de nos pères.

L'esprit d'indépendance des enfants du vingtième siècle, l'accroissement du nombre des métiers et professions qui attirent la femme au dehors d'une part, l'intervention des mécaniques se suppléant de plus en plus à l'effort intelligent dans les travaux de la maison, d'autre part, contribuent à jeter dans le discrédit un art soi-disant accapareur, suranné et gêneur. Or, les résultats de ce mépris pour la science ménagère sont désastreux. On n'en saurait calculer le fâcheux enchaînement, car le relâchement du lien familial qui en est l'effet immédiat, entraîne dans toutes les classes de la société, le désordre, l'ignorance de l'économie avec ses conséquences : l'incurie, l'inconduite, l'alcoolisme, etc., etc.

Voilà les misères contre lesquelles les instigatrices des Ecoles Ménagères ont voulu réagir dans les pays d'Europe ; ce sont les mêmes que nous devons combattre chez nous, ou prévenir là où ils ne se sont pas encore introduits. Espérons que l'effort qu'on va tenter dans ce but sera aussi efficacement soutenu par les pouvoirs publics qu'il l'a été ailleurs.

Parmi les hommes qui constituent ces pouvoirs, il n'en est pas un qui ne souscrive d'emblée au principe que : *le premier devoir de la femme,—fut-elle reine ou ouvrière—est d'acquérir les qualités nécessaires au bon gouvernement de sa famille* ; on ne leur deman-

de donc que d'être logiques en favorisant dans la mesure de leurs moyens, la réforme projetée.

Nos maisons d'éducation surtout, peuvent y aider puissamment, et le pays qui doit à nos admirables religieuses, depuis son origine, tant de bienfaits, leur devra encore, sans doute, la transformation de leur enseignement pour l'adapter aux nouveaux besoins des temps, là où la chose devient nécessaire.

Nous savons que dans plus d'un village les curés sollicitent des directrices de couvent, cette addition urgente de l'éducation ménagère à leur programme. Les couvents, de leur côté, ne demandent pas mieux que de satisfaire aux nécessités du moment Quelques-uns se sont déclarés prêts à adopter la méthode nouvelle et à concourir de leur intelligent dévouement à l'œuvre patriotique.

Les esprits dirigeants de ces institutions comprennent que l'implicite confiance du public envers elles leur impose le rôle d'arbitres et d'initiatrices.

Dans la pleine liberté que leur laisse d'ailleurs l'Etat, elles ont toujours composé leur programme en vue de ce qu'elles jugeaient le plus grand bien de leur clientèle sans chercher à courtiser la faveur de cette clientèle, lui résistant au contraire dans l'occasion.

L'instruction ménagère régulière et obligatoire, ajoutée ou substituée en partie, à l'ancien cours, créera justement l'une de ces occasions de vaincre certains préjugés ; mais, leur zèle patient s'entend à ces pacifiques révolutions et, celle-ci, une fois accomplie, les familles ouvrières comme la population des campagnes en resteront reconnaissantes aux couvents.

A côté d'une érudition livresque, en plus des leçons d'orthographe, de géographie, de littérature, et même de piano, on leur saura gré d'avoir mis des notions d'hygiène usuelle, de chimie pratique appliquée à la connaissance de la propriété des aliments, de cuisine, de couture — de tout ce qui fait une ménagère experte, heureuse et prospère—dans la tête de femmes faites pour pourvoir aux besoins d'une nombreuse maisonnée et destinées à ne jamais toucher une note, à n'avoir guère de loisirs pour ouvrir un livre et à ne prendre que fort rarement une plume.

Les Dames de la St-Jean-Baptiste se proposent d'ouvrir des cours publics de science ménagère où les jeunes filles, les mères de diverses conditions viendront apprendre les leçons d'un art nécessaire à toutes.

Grâce à ces cours, espérons-le, quantité de nos belles demoiselles reprendront la tradition canadienne en vertu de laquelle toute jeune fille doit s'appliquer à devenir une parfaite *femme d'intérieur*. Souhaitons qu'ils leur apprennent à ne pas se faire gloire de montrer, oisives et chargées de joyaux, des mains que leurs mères se contentaient d'avoir soignées et remplies d'œuvres.

Répétons-le ni le rang, ni la fortune, ni le talent, rien, ne dispense une femme d'être avant tout une bonne ménagère.

Dieu semble, en effet, avoir réparti à la femme, même non mariée, un rôle maternel dans la création. L'action indiscutable qu'elle est appelée à exercer pour le bien général, n'est, pour ainsi dire, que le prolongement de son ministère de charité et de conciliation, en dehors de son propre foyer. Ce ministère a des devoirs variés. Il comprend de hautes fonctions morales et de triviales occupations. Les remplir parfaitement chez soi, d'abord, est la meilleure qualification pour l'honneur de travailler à la prospérité publique. Nous ne partageons pas les vues de certains hommes dont toute la philosophie sur la question des droits de la femme se résume dans la crainte que les maris cessent d'arriver à la dyspepsie, à l'obésité ou au diabète, en mangeant les fins dîners confectionnés par les mains délicates de leurs femmes et qui croient que le sort de la famille est sauf là où la mère passe son temps à ravauder des bas. Non. Il y a autant de danger dans l'avilissement de la femme que dans son émancipation excessive. Cherchons un juste milieu.

Le passé se préoccupait trop exclusivement de l'économie domestique ; le présent marque des dispositions à la dédaigner ; l'école ménagère qui honore les enseignements de l'un tout en respectant les droits de l'autre, arrive à temps pour rétablir l'équilibre.

MADAME DANDURAND.

L'ERABLE

LÉGENDE

(*Vers inédits au* JOURNAL DE FRANÇOISE.)

Sur le versant fleuri de notre Mont-Royal,
Un arbre vermoulu, plusieurs fois centenaire,
Rassasié de jours inclinait vers la terre
Dans un dernier salut à son berceau natal.

* * *

Sous la guipure d'or de ses rameaux en arches
Les jeunes amoureux se donnaient rendez-[vous.
L'amour sourit toujours au cœur des [patriarches
Et les vieux sages sont amis des jeunes fous.

* * *

Il soupirait parfois aux souvenirs d'antan,
Mance, Dollard, Lemoyne et Paul de [Maisonneuve,
A son ombrage, assis, contemplaient le [beau fleuve
Embrassant l'avenir de leur essor puissant.

* * *

En vain des ans nouveaux sur son front [renaissaient,
L'arbre, au rebours de l'homme, était plus [fier encore
Et sous le manteau vert des surgeons [pullulaient
Ses hôtes saluaient le lever de l'aurore.

* * *

Et la sève sans cesse émanait du vieux cœur
Ainsi qu'un pélican il mourait pour renaître
Fier de ses rejetons et fier d'être l'ancêtre
De ces fils de géant à la noble valeur.

* * *

Or le Seigneur le vit et s'admira soudain
Dans son œuvre d'amour, Il s'adresse à [l'érable
Qui paraissait un bois : "Je voudrais être [aimable
Et te faire un présent, ne désires tu rien ?

* * *

Car tu mis à profit et ton temps et ton suc
De quel honneur nouveau veux-tu qu'on [te décore ?
O toi qui sus vieillir sans devenir caduc
Ouvrant toujours ta veine au peuple qui [t'adore.

* * *

Veux-tu plus de rameaux, veux-tu brise [plus douce,
Veux-tu d'autres oiseaux, et partant plus [de nids ;
Je veux ce que tu veux..... Ne frissonne pas, [dis."

* * *

L'Erable murmura : "Voir ma feuille en [dentelle
Orner le Tricolore en nos jours glorieux
Et chanter avec lui les hauts faits des aïeux !
Qu'il m'emporte en ses plis vers la Paix [Eternelle."

COLOMBINE.

QUE DOIVENT LIRE LES JEUNES FILLES?

A cette question, les uns répondent : Tout. Les autres : Rien. De moins absolus mitigent l'une ou l'autre de ces brèves sentences, et prononcent : "A peu près tout", "A peu près rien."

Qui donc nous donnera la réponse définitive, une réponse motivée, précise et pratique ? Personne, je le crains.... au moins, d'ici longtemps. Parmi les écrivains qui s'en préoccupent, il y a les hommes, qui prétendent savoir exactement les vraies lectures capables de former un esprit de jeune fille, attendu que les hommes savent tout ; il y a les femmes, qui prétendent les deviner — pour la raison bien simple que les femmes devinent tout, et que, d'ailleurs elles ont été jeunes filles.

Bah ! l'on peut, sans crainte, répondre à tous qu'ils sont dans l'erreur, parce que les uns n'ont jamais été jeunes filles, et que les autres ne le sont plus.

M. Marcel Prévost écrit : "Tâchez de ne donner à lire à vos filles, ô parents, que l'œuvre des maîtres. Quand leur esprit et leur goût seront ainsi formés, elles auront assez à faire de les défendre contre la médiocrité des lectures à la mode !"

Voilà un conseil qui paraît excellent, mais ne laisse pas d'être bien vague. "Les maîtres ? Quels maîtres ? serions-nous tentés de demander. Par lesquels devons-nous commencer ?" M. Marcel Prévost, lui, les connaît tous, et trouve cela tout simple.... Mais tout le monde n'est pas professionnel. Voyez vous, d'ici, un tuteur bien intentionné qui imposerait Baudelaire ou Verlaine à sa pupille sous prétexte que ces poètes passent pour maîtres !... Non, sans doute, M. Prévost entend d'autres maîtres que ceux-là... Mettons Victor Hugo ou bien. . Châteaubriand, *voire même* Corneille et Bossuet !...

A quel âge, s'il vous plaît, une jeune fille sera-t-elle apte à les comprendre, à les goûter ? Entre le pensionnat et le mariage, dites-vous ? Mais je crois qu'à cette époque, l'œuvre de formation morale et intellectuelle devrait être fort avancée. Et puis, connaissez-vous, au monde, deux jeunes filles pareilles ? Toute éducatrice consciencieuse et avisée y regarde à deux fois, avant de choisir un livre pour son élève. Il s'agit d'ab rd de lui inspirer le goût de la lecture, de lui ouvrir peu à peu de grandissants horizons. Sait-on jamais au juste quel est son degré de compréhens on et de sensibilité ? Est-ce parce qu'une bl ndine se montre sage dans sa conduite journalière, parce que son regard est limpide, son front large et sans plis, que vous pourriez lui confier les clés de la bibliothèque, ou bien lui imposer vos propres livres de chevet ?

Moi, à 13 ans, j'en étais encore à confondre un tout petit peu la fiction et l histoire ; dans mes prédilections, les contes de fées ne faisaient que de céder le pas aux romans de chevalerie — dont, au reste, je n'eus guère la liberté de me repaître A leur défaut, je me complus dans les Robinsons ; puis, dans les longues et d ulouremses aventures de *Pâtira e tutti quanti* : Mme Marie David (Raoul de Navery) avait le don de m'intéresser. Pourquoi ? Parce que "c'est toujours si beau, quand c'est triste et pas vrai !" Voilà. Je courais grand risque de verser dans l'ornière de la sensiblerie, grâce à ces navrants auteurs. Mais si l'on m'eût alors passé des œuvres de maîtres, je crois que je me serais ennuyée, en leur compagnie, et dégoûtée de la lecture, faute de pouvoir en saisir assez les mérites. Toutefois, comme j'aimais d'instinct le rythme berceur et l'harmonie des sons, certains vers me ravissaient ; le théâtre de Racine eût échappé à mon ost acisme. Mais sur ce point, la généralité de mes compagnes ne partageait pas mes tendances ; et je ne parle de moi, que pour essayer d'expliquer les autres.

Si j'avais une petite sœur à diriger, une sœur qui me ressemblât, je me conformerais au programme de M. Marcel Prévost sur un point : je serais "méthodique"—bien que beaucoup de bons esprits se soient formés à lire un peu au hasard. D'abord de petites histoires très simples, plusieurs ouvrages du même auteur ; puis une biographie de cet ami nouveau, avec une critique, juste autant que possible ; j'exigerais de ma jeune lectrice un compte-rendu fidèle du tout, puis, son petit jugement personnel, à mesure qu'elle se ferait plus grande et plus instruite. Surtout, je m'appliquerais à ne pas l'ennuyer, à lui conseiller les choses qui plaisent à son âge, à lui présenter comme une récompense le travail, reposant quand il est mesuré, de l'imagination, de la mémoire et du raisonnement.

Tant que les nobles héroïnes de Zénaïde Fleuriot, les spirituelles et touchantes bretonneries de Paul Féval sauraient la captiver, je vous prie de croire qu'elles ne seraient pas condamnées. J'intercalerais graduellement des choses plus parfaites, comme *Mlle de la Seiglière*, de Jules Sandeau le *Roman d'un jeune homme pauvre*, de Feuillet. Louis Veuillot, oui ! Louis Veuillot, avec sa langue admirable, lui dirait sa fine et glorieuse gageure : "Corbin et d'Aubecourt". *Le Petit Chose* d'Alp. Daudet le ferait pleurer un peu, mais *Tartarin* la consolerait. Ma petite sœur, alors serait d'une curiosité intense pour *tout* ce qu'ont écrit ces chers conteurs. Je "cèderais à demi, par condescendence" à ce désir. C'est alors, que le sérieux entrerait en scène, tout doucement, avec les *Etapes d'une conversion*, *Historiettes et Fantaisies* ", les Contes *choisis* de Daudet ; quelques histoires vraies de belles âmes et de nobles vies, comme celle du *Général de Saunis*, de la *Duchesse de Montmorency* ; des lettres : celles de *Mme de Maintenon*, de Mme de Sévigné : les admirables pages de Mme Julie Lavergne, de Mme Swetchine

Ici, j'ouvrirais une parenthèse à la littérature canadienne : tout ce qui

s'y rapporte à notre histoire serait lu et bien lu. *Les Anciens Canadiens*, *Jacques et Marie*, *l'Oublié*, les romans de Marmette, de Chauveau et de toute la pléïade lettrée, qui a survécu en enr'chissant notre trésor national, le *Pèlerinage au Pays d'Evangéline* de l'abbé Casgrain, les *Coups de Plume* de Lusignan, les études de Buies sur le Saguenay, etc., etc. ; toutes les exquises productions de Laure Conan, les vers de Crémazie, de Fréchette, de quelques autres — bien entendu, je ne veux faire, ici, de réclame à personne. — De tous ces écrits il monte un souffle de patriotisme et de foi. Ils sont sincères, ils sont chevaleresques. Et puis, peut-être, ils inspireraient à la jeune lectrice la saine curiosité de tout ce qui s'est accompli de beau chez nous : elle voudrait approfondir l'étude de notre histoire, il lui prendrait une belle rage de *mémoires* et de *relations* authentiques ; elle s'aventurerait dans les sérieux chapitres de Garneau ..,. Et un jour, bien avant d'avoir dévoré toutes nos pages d'héroïsme, elle se sentirait grandie, transformée, désormais très fière de notre langue, très affermie dans nos traditions sacrées. Nos héroïnes lui auraient communiqué leur force pour la vie simple et chrétienne, avec un reflet de leur beauté faite de vertu.

Je suis de ceux qui croient nécessaire, et chez nous aussi bien qu'ailleurs, à toute personne qui lit, de posséder sur ses rayons l'Evangile, les actes des apôtres, et un bon abrégé de l'histoire de l'Eglise Et les clas iques Français ? Eh bien mais, je ne les répudie pas, certes non ! Seulement je les voudrais en leur temps : lorsque l'intelligence bien éveillée, le cœur bien mis en place, et le goût déjà tout à fait ennobli, pourraient y entrer un peu comme chez-eux, en retirer un vrai profit. Oui, les classiques des divers siècles offrent, la plupart, à la jeunesse, maints chefs-d'œuvre très purs. ... Et, vraiment, je ne connais pas de ces vieilles demoiselles que M Marcel Prévost accuse d'y vouloir remplacer le mot "amour" par "tambour" ! Toutefois il me paraît que certaines œuvres de maîtres peuvent apporter aux esprits délicats, de l'étonnement et du dégoût, et doivent leur être épargnées, ne fût-ce que pour ne pas les détourner de la littérature française. On m'assure que Molière par exemple, dans *Tartufe*, et Flaubert dans *Mme Bovary*, ne se recommandent guère aux p tit s âmes de neige que M. Prévost appelle, si spirituellement, d'ailleurs "les petites oies blanches" ! Il sera donc important de faire exécuter un soigneux triage par quelqu'un qui ait lu, qui ait du goût .. et une conscience.

Une jeune fille aujourd'hui, surtout en Amérique, ne saurait être de son temps, si elle ne suivait attentivement quelques revues, et même les journaux. Sous ce rapport, comme sous bien d'autres, notre liberté est grande. ici... trop grande peut-être. Dans une famille où le père lit " tout ce qui se publie ", souvent la fille aînée, ou même la cadette, partage ce plaisir avec lui.

Il croit se justifier d'une pareille libéralité par cette sentence fallacieuse : " Il n'y a pas de mauvais livres ; il n'y a que de mauvais lecteurs."

Mais s'il y a de mauvais lecteurs, il y a donc des livres qui ne leur sont pas bons, comme il y a certains aliments bons en eux-mêmes, et mauvais pour certains estomacs. — Qui donc est mauvais lecteurs ? Tous les hommes — et *même* toutes les femmes, sont mauvais lecteurs par rapport à certains écrits. Vous, monsieur le libre-penseur, qui avez pourtant, croyez-vous, l'esprit large, vous feriez un piètre lecteur pour les *Fioretti* de St. François, ou les mystiques aspirations de Ste-Thérèse ! Mauvais lecteur, tout lecteur mal préparé, parce qu'il ne s'assimilera pas ce qu'il lit. — A plus forte raison, pour les ouvrages, profanes, — volumes, fascicules ou simples feuilles — pleins de scènes scabreuses ou de théories fausses, seront mauvais lecteurs les jeunes et naifs esprits que leur jeunesse même, avec ses enthousiasmes, ses rêves, ses sensibilités, prédispose à *trop s'assimiler*, à ne pas assez raisonner.

Un papa de 28 ans me disait, devant un berceau qui le gonflait d'orgueil : " Quand ma fille aura atteint ses quinze ans, je lui laisserai tout lire." Et il ajoutait : " A quoi bon agir autrement ? Ça ne sert qu'à faire des niaises, qui ne connaissent pas la vie."

— Quel vilain père vous serez ! ai-je répondu.

C'est que, je l'avais remarqué précédemment, une enfant qui a *tout* lu est déjà vieille et sans charme ; comme elle n'a pas la retenue des personnes âgées, sa conversation, parfois, devient cynique. De plus, elle souffre, ayant de son âge le besoin généreux de croire et d'aimer, avec l'âpre scepticisme de ceux qui ont longtemps et mal vécu.

Cependant, l'intelligence féminine, aujourd'hui plus que jamais, a faim d'intellectualité. Eh bien, il existe assez de belles choses écrites, en éliminant toutes les dangereuses — pour soutenir et décupler sa vie.

Sans approuver l'extrême libéralité des papas dont j'ai parlé, je tiens à reconnaître que beaucoup de revues et de journaux sont des sources intarissables, et toujours fraîches, de faits, d'art, et de science à la portée de chacun, Il ne reste qu'à bien sagement consulter, encore, sur le choix à faire. Pour ma part, je n'ai jamais ouvert en vain des périodiques tels que le *Correspondant*, les *Annales politiques et littéraires*, ni même l'imposante *Revue des Deux Mondes*, pour sa chronique et certaines études accessibles. Quant aux romans-feuilletons, en général, je crois qu'il vaut mieux les fuir. Ma petite sœur, si j'en avais une, s'abonnerait à de gentilles choses telles que *Les Feuilles Nouvelles*, la *Mode Illustrée* pour l'article hebdomadaire, si sérieux de Mme Raymond. Et n'avons-nous pas notre *Journal de Françoise*, notre *Revue Canadienne*, notre *Album Universel*, notre indispensable *Bulletin du Parler Français*... d'autres, peut-être, que j'oublie ou que j'ignore?

Ne mentionnons pas de magazines américains. Ils ont bien leur utilité ; mais je le laisse à celles que tentent les langues étrangères, et qui, nécessairement, commencent par l'anglais... d'Amérique. On l'a souvent affirmé : " savoir plusieurs langues, c'est avoir plusieurs âmes." Et puis, c'est un moyen de mieux approfondir l'idiome maternel, par les recherches et la comparaison.

De Bonald a écrit .

— Il faut parcourir beaucoup de livres pour meubler sa mémoire ; mais

quand on veut se former un goût sûr et un bon style, il faut en lire peu, et tous dans le genre de son talent.

Alors, si mon élève avait de la foi, du cœur et de l'idéal en elle, voici le type de roman français que je lui recommanderais de toute mon âme : c'est *Le Rayon*, par M.-R. Moulaur. Un second volume y fait suite : *Après la Neuvième heure.* Plus haut, j'ai indiqué du même la vie de *La Duchesse de Montmorency* ; j'y ajouterais celle si remarquée en France, d'*Angélique Arnaud* ; car on veut tout connaître de cet auteur jeune, lumineux, impeccable, entraînant. . et *couronné*, qui se trouve justement être une femme !

MARIE BEAUPRÉ.

Le Sabre de Rolette

DE toutes les pièces de la maison paternelle, c'est la bibliothèque qui m'a laissé le plus vivace souvenir C était là que notre excellent père nous racontait ses nombreuses aventures et nous apprenait à aimer les choses d'autrefois. Nous admirions les croquis et les aquarelles dont ses albums étaient remplis et les nombreuses tabatières dont chacune avait son histoire ou sa légende. Les œuvres du grand-père dans leur reliure sévère nous inspirait un vague respect. Sur le manteau de la cheminée se trouvait un beau modèle de l'*Onondaga* dont les sabords ouverts laissaient voir les gueules menaçantes de vrais canons de fer. Nous aimions fort ce vaisseau, mais nous savions que ce n'était qu'un jouet. Quelquefois, lorsque nous avions été bien sages, il ouvrait une boite d'érable piqué qui se trouvait sur son pupitre. Alors il nous était donné de contempler un vrai trésor, le sabre de Rolette.

Sur un coussinet de velours cramoisi reposait un sabre d'abordage fortement recourbé et resplendissant comme un objet d'orfèvrerie. On eut dit le cimeterre de Saladin tel qu'on le représente dans certaines gravures de l'histoire des Croisades. La garde et le fourreau étaient en cuivre doré, incrusté de peau de crocodile noire et fouillé de riches ciselures ; une superbe tête de lion surmontait la poignée ; une figurine de Bellone terminait un des bras de la garde en croix, tandis que l'autre bras représentait Samson terrassant un fauve. On me permettait parfois de tirer du fourreau la lame d'acier damasquinée. Alors j'éprouvais comme un éblouissement et je n'avais pas besoin de lire la longue inscription qui la recouvrait pour évoquer le héros. Je le voyais debout sur la poupe de son vaisseau fondant à toutes voiles sur l'ennemi. Il se rangeait un instant pour lâcher une bordée meurtrière, puis s'élançait à l'abordage à la tête de ses marins. Il me semblait entendre la voix du général Brock lui criant dans la mêlée : " Vous avez le regard d'un lion ! "

Sortir sanglant mais vainqueur des trois plus grandes batailles navales du siècle triompher dans une vingtaine de combats, prendre à l'ennemi dix-huit vaisseaux, équipages, canons et munitions. Puis, dans une dernière rencontre, se faire sauter plutôt que de se rendre, n'échapper à la mort que par une espèce de miracle pour tomber aux mains de gens qui oubliaient leur rancune en admirant sa valeur ! Quelle carrière ! Quel abîme entre cette vie-là et celle que mènent la plupart d'entre nous. Il était de cette élite qu'on appelait dans l'antiquité des demi-dieux, parce qu'ils avaient su échapper aux préoccupations sordides qui retiennent les hommes loin de l'idéal de leurs aspirations. Je ne pouvais alors comprendre tout cela, mais je le devinais. Aussi je me jetai un jour dans les bras de mon père en lui criant que je voulais être marin.

" Peace hath her victories
No less renowned than war."

me répondit-il. Le sens profond de ces paroles ne me vint que plus tard. Ce n'est pas la profession qui fait le héros, on peut être grand en restant humble. Mais cette humilité n'exclut pas la gloire, car les âmes vraiment grandes ont un rayonnement qui nous les fait découvrir comme on découvre des diamants dans le gravier des rivières.

Rolette n'avait laissé en mourant que sa gloire.... et son sabre. Son fils s'avisa un jour de l'envoyer à Ottawa, espérant obtenir par la vertu de ce talisman quelque petit emploi. Mon père ouvrit le colis en notre présence et après que nous eûmes suffisamment admiré le sabre, il l'envoya à Sir Georges-Etienne Cartier, qui était alors ministre de la milice, avec la lettre que voici :

" Mon cher Ministre,

De la grande duchesse le sabre si fameux
Lui parvint, tu le sais, d'une suite d'aïeux.
Le sabre de Rolette ne vient pas de si loin,
Le fils du héros m'en a confié le soin,
Me disant dans sa lettre, en forme de prière :
Je t'envoie, mon cousin, le sabre de mon père.
Dépose-le aux pieds du ministre d'Etat
Qui préside à la guerre et forme le soldat ;
Il saura dans son cœur si noble et généreux,
Récompenser le père en son fils malheureux."

Ce ne sont que des rimes écrites au au fil de la plume. Mais Cartier les lut à la Chambre, il exposa le sabre sur la table du greffier, et Rolette fut appelé à Ottawa. C'était un petit homme brun, maigre et sec, ne ressemblant, dit-on, à son illustre père que par la taille. Lorsqu'il partit il laissa son sabre entre les mains de mon père qui le conserva jusqu'à sa mort. Rolette vint alors le réclamer, et depuis son décès il est resté dans la famille de madame Rolette. Ce n'est pas sa place. Un pareil trophée doit se trouver dans un musée où tout le monde peut le voir et rendre hommage à la mémoire du héros.

ERROL BOUCHETTE.

Canadiens, rappelons-nous que nous aurons vraiment une fête nationale, digne de notre pays, digne de notre race, que lorsque le 24 juin, jour de la Saint-Jean-Baptiste, sera reconnu et proclamé fête civique par tout le Dominion.

FRANÇOISE.

Parmi les noms des généreux bienfaiteurs de la Bibliothèque de Waterloo, mentionnons encore, M. le Dr. Ethier, Mlle Alexina Ethier, Montréal.

La Vie que l'on menait il y a cent ans (1)

Dès son arrivée au Canada, au printemps de 1756, Montcalm observait que les paysans canadiens parlent très bien français et comme sans doute, dit-il, ils sont plus accoutumés à aller par eau que par terre ils emploient volontiers des expressions de la marine.

Voilà un témoignage qui ne saurait être suspect à ceux qui accusent les Canadiens de parler le patois.

En 1815, après un demi-siècle de séparation complète avec la France, alors que le Canada était comme une île isolée au milieu de l'océan où rien de ce qui touchait à l'ancienne mère patrie n'avait pu aborder, l'habitant parlait encore le même langage que celui que Montcalm avait entendu. Les anglicismes n'étaient pas venus encore le polluer, ni en souiller la forme ou la pureté. Replié sur lui-même, ayant encore la nostalgie du passé, l'habitant éprouvait une grande répugnance à apprendre ou à se servir de mots anglais.

Pour peindre ou exprimer les choses nouvelles qu'il voyait, il cherchait dans son vocabulaire des locutions anciennes auxquelles il donnait un sens que la stricte grammaire n'admet pas, ou encore il inventait des idiotismes.

On accuse beaucoup les Canadiens d'aujourd'hui de parler une langue dégénérée, d'user de locutions ou d'abréviations inconnues aux Français modernes. Mais est-ce que la nécessité n'est pas une loi qui s'applique aussi bien aux langues parlées qu'à toutes les circonstances de la vie?

Du reste l'Anglais du Canada parle-t-il bien le langage des classes élevées de Londres? Et que dire de la langue dont on se sert aux Etats-Unis?

Au milieu des couches populaires de France, on a des contractions de mots, des ellipses, des défigurations, qui sont aussi étranges que celles que l'on rencontre dans le langage des ouvriers ou des cultivateurs canadiens. Est-ce à dire pour cela que les classes éclairées de là-bas parlent le patois?

L'état d'ignorance primitive où vivaient les habitants de Lauzon ne leur était pas particulier. On retrouve cette vie rudimentaire un peu partout dans les pays neufs. Que peut-on attendre d'une population isolée qui n'a d'autres horizons que celui de ses champs et dont l'intelligence se concentre dans la routine journalière? Y a-t-il là quelque chose qui puisse donner de l'essor à la pensée?

L'habitant avait encore conservé cependant des débris des souvenirs du passé. Et si, par hasard, quelque colporteur égaré à travers la campagne venait à parler de la France, les imaginations s'éveillaient et l'on aurait pu passer des nuits entières à l'entendre. Dans quelques foyers, on gardait aussi soigneusement de vieilles légendes, de ces poésies naïves qui faisaient le charme des veillées en hiver.

Mais le moyen le plus sûr d'éveiller les gens de leur morne torpeur c'était encore lorsque quelqu'un de la compagnie disait une histoire de sorcier. Quelle richesse de contes terrifiants nos ancêtres possédaient! Il y en avait des centaines, on ne se serait plus arrêté, le soir, quand on les entamait. Cela valait mieux, pour le sûr, que toutes les histoires des *vieux pays*.

Toute la région, d'ailleurs, dévote et simple d'esprit, était comme peuplée de mystères, des arbres qui chantaient dans le bois de Sartigan, des pierres où suintait le sang sur la grève où les Anglais étaient descendus lors du siège, des chemins creux où il fallait dire trois *Pater* et trois *Ave*, si l'on ne voulait pas rencontrer la bête aux sept têtes qui emportait les filles à la perdition.

L'habitant de Lauzon, comme tous les Canadiens, tenait à la religion de ses pères d'une foi naïve, mais il restait encore attaché à de ces anciennes superstitions, communes à tous les peuples primitifs et si difficiles à déraciner.

Ainsi, il croyait aux sorciers qui jetaient des sorts sur les bestiaux. Il croyait aux revenants et en avait peur. Quand la nuit était venue, il n'aurait pas osé se hasarder à traverser un cimetière. Sur les menaces incohérentes d'un mendiant déséquilibré, mal satisfait de l'aumône dont on l'avait gratifié, on s'imaginait la venue de l'Antéchrist.

Ce n'est pas à un habitant de Lauzon qu'on aurait pu dire que les morts ne doivent pas tyranniser les vivants.

Plusieurs croyaient aussi aux lutins, et ils disaient leurs maisons ou leurs étables hantées par ces petits êtres invisibles qui aidaient aux travaux du ménage ou de la ferme, si l'on avait pour eux quelques égards, mais qui bouleversaient tout dans leur colère quand on les avait offensés.

Ah! ces créatures maudites, combien de fois elles tressèrent la queue des chevaux d'un habitant rentré un peu tard le soir et qui avait oublié de leur donner leur *portion d'avoine*.

On n'observait pas non plus sans un certain effroi les vapeurs lumineuses qui s'allument le soir dans l'hydrogène liquide des marais.

Qui n'a entendu parler du feu follet, dans son enfance?

" C'est une flamme erratique produite par des émanations gazeuses, disent les savants, qui s'élevant soit des endroits marécageux, soit des lieux où des matières animales se décomposent, s'enflamment spontanément et n'ont que peu de durée".

Pauvres savants, vous vous trompez. Le feu follet, pour nos ancêtres, c'était l'âme vagabonde d'une personne défunte, en quête de prières. Que de courses elle devait faire à travers la campagne, pour une messe mal entendue ou un chapelet mal marmotté!

Le feu follet affectait des aspects divers. Tantôt, on le voyait sous forme de croix, de boule, de cierge, voyager de ci, de là, toujours la nuit. Quelquefois le voyageur attardé le voyait le précéder ou le suivre, marcher à ses côtés comme un compagnon fidèle, le toucher. Le feu follet ne brûlait pas, ne faisait aucun mal. Il suffisait de prier pour lui,

(1) Nous devons à l'obligeance de auteur, M. J.-Edmond Roy, cet extrait du 4e volume, en préparation, de l'*Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, qui doit paraître sous peu.—*Note de la Rédaction.*

il disparaissait aussitôt en laissant la satisfaction d'avoir contribué à sauver une âme du purgatoire.

Il n'y avait pas un habitant qui, dans sa vie, n'eut rencontré le soir une âme en peine, car c'était le bon temps alors où les âmes qui n'étaient pas sans tache et qui s'étaient vues refuser l'entrée du ciel, erraient dans l'espace, cherchant des prières indispensables à un pardon définitif.

Suivant la tradition, il y avait deux moyens bien simples de se soustraire aux espiègleries des feux follets les plus mal intentionnés. Le premier consistait à demander à celui qui interceptait la route du passant: le jour de l'année où se fêtait Noël. Le sorcier, toujours peu au au fait de notre calendrier, ne savait que répondre et s'évanouissait.

Le second moyen, encore plus infaillible que le premier, était de mettre en croix deux objets quelconques que le feu follet, toujours mauvais chrétien, ne pouvait franchir.

D'autres, encore, assuraient que les lumières que l'on voyait courir la nuit à la surface des eaux du St-Laurent représentaient les âmes des pauvres voyageurs péris dans la tourmente et dont les corps morts sans sépulture gisaient au fonds du fleuve. Un ancien nous racontait, et chacun là-dessus avait une histoire différente—que le feu follet de la pointe de Lévy n'avait qu'une ambition: c'était d'attirer les gens dans les précipices ou de les jeter au pied de la falaise qui domine le fleuve en cet endroit.

—Et quel moyen aviez-vous de vous en sauver?

—C'était de piquer un couteau ou une aiguille sur une clôture. Le feu follet s'arrêtait alors comme un charme. De deux choses l'une, ou bien il se déchirait sur le couteau, et alors la pauvre âme en peine qu'il était supposé représenter était délivrée,ou bien il se consumait en efforts inutiles pour passer par le trou de l'aiguille.

Pendant ce temps-là, on échappait à sa maligne influence.

Ce sont les gens de la pointe de Lévis, qui, voyant partout des mystères, donnèrent, paraît-il, aux habitants de l'ile d'Orléans le nom de *sorciers* qui leur est resté dans l'histoire locale. Hubert LaRue, dans son "Voyage autour de l'ile d'Orléans", essaye d'expliquer de trois manières l'origine de cette appellation.

Première explication. — Un nombre vraiment prodigieux de sources d'eau vive se rencontre dans l'ile, et l'eau qu'elles fournissent est incomparable, sous le double rapport de la pureté et de la fraîcheur. Il s'ensuivrait donc que du mot *source*, on aurait fait le mot *sourciers*, d'où par corruption *sorciers*; explication pas mal à l'eau claire comme dirait un philosophe.

Deuxième explication. — Population de marins. Il fut un temps où, de l'arrivée d'un navire, dépendait l'existence de la colonie. On peut juger avec quelle impatience fébrile les bons Québecquois l'attendaient. On s'adressait naturellement aux gens de l'ile pour avoir des nouvelles. Ils étaient à l'avant-poste. On leur demandait le jour approximatif d'arrivée. Habiles marins, ils prédisaient assez souvent juste—de là le glorieux surnom de *sorciers*.

Troisième explication. — Autrefois, dans l'abondance de l'anguille, à cause du flux et reflux de la marée, on allait visiter les pêches au milieu de la nuit. On se rendait en grand nombre sur la grève, chacun portant dans sa main pour s'éclairer dans sa marche et dans ses opérations, un falot de sapin allumé. Tous, ces feux allant se croisant avaient un aspect étrange.

Les *gens du sud* ne tardèrent pas à voir du surnaturel là-dedans. Ils décrétèrent que les insulaires étaient hantés par les feux follets et les loups garous, possédés des mauvais esprits, enfin des sorciers.

C'est pour se venger des moqueries et des superstitions des *gens du sud* que ces derniers furent appelés les *Calumets* par les habitants de l'ile d'Orléans.

Ainsi, sur quelque coin obscur du globe que l'homme aille s'établir, il est toujours certain d'y rencontrer des Capulets et des Montaigus.

C'est sur les confins de la pointe de Lévy et de la paroisse de Beaumont, au pied d'un côteau qui a gardé son nom, que vivait alors la mère Nolette, une nécromacienne, une femme savante, qui connaissait le passé, le présent et l'avenir, et qui passait généralement dans l'esprit des habitants pour la plus grande sorcière du Canada. C'est cette fée, à l'œil terne et vert, à la bouche béante et édentée, que tout le monde allait discrètement consulter. On accourait de quarante lieux à la ronde pour faire parler les cartes crasseuses que la vieille gardait comme un trésor, à doubles clés, dans son taudis malpropre. Comme on en racontait des histoires merveilleuses de curés, de seigneurs, de dos blancs et d'habits à poche qu'elle avait *rembarrés!*

J.-Edmond Roy.

(A suivre)

Chanson de Juin

Dans l'éblouissement d'un printanier rayon
La voix d'une hirondelle a chanté dans la nue
Et la première fleur, confiante ingénue,
S'est donnée en tremblant au premier [papillon.
C'est Juin, mois de soleil!... c'est Juin, le [mois des roses!...
Juin, le mois des lilas, des muguets et des [nids!
Saison des renouveaux et des métempsycoses,
Des caresses d'oiseaux et des amours bénis.

Sous le ciel d'azur qui rayonne
Quand tout s'unit pour nous charmer,
Il fait bon de s'aimer, mignonne,
Mignonne, il fait bon de s'aimer.

C'est le temps d'oublier, quand les feuilles [grandissent
Qu'on a déjà souffert et qu'on n'a plus vingt [ans.
Les âmes, mon idole, ont aussi leur prin- [temps,
Et comme les muguets les amours refleu- [rissent.
Ne te semble-t-il pas, de saison en saison,
Que la fleur est plus belle et bien plus [embaumée.
Tel l'amour qui renaît ma douce bien-aimée,
Est plus pur et meilleur à chaque floraison.

Sous le ciel de juin qui rayonne,
Quand tout s'unit pour nous charmer,
Il fait bon de s'aimer, mignonne,
Mignonne, il fait bon de s'aimer.

Joseph Nolin.

Montréal.

LE COIN DE FANCHETTE

Fanfan-la-Tulipe.—Daniel Vierge qui vient de mourir, était un illustrateur, et ses dessins sont considérés des merveilles. Il était bien connu en Angleterre et aux Etats-Unis.

Martinette.—Je transcris ici votre demande pour l'intelligence du lecteur qui verra la réponse. Vous m'écrivez : " Je lis dans Les Lettres de Mme de Sévigné : *Beaucas m'écrit une lettre si excessivement tendre qu'elle récompense tout son oubli passé. Il me parle de son cœur à toutes les lignes si je lui faisais réponse sur le même ton, ce serait une Portugaise* Q'est-ce donc qu'une Portugaise ?" Eh bien voilà : Nous sommes, comme vous le devinez bien, sous le règne de Louis XIV. Mazarin avait envoyé en Portugal des officiers français pour une mission quelconque. A son retour en France, l'un d'eux reçut des lettres très enflammées d'une jeune Portugaise, amoureuse de lui, qui, ne lui ménagea, ni ses épitres, ni les tendres expressions de son attachement. Que croyez-vous qu'il fit ? Il publia la correspondance entière, sous le titre de Lettres Portugaises. N'aurait-on pas dû houspiller l'auteur d une pareille goujaterie ? Loin de là. Ces lettres eurent un tel succès qu'elles devinrent très à la mode et que les écrivains du temps essayèrent d'en imiter le genre et le style. Le nom de *Lettres Portugaises* devint donc le titre générique donné à toutes les lettres où l'on exprimait l'amour en des termes aussi passionnés que brûlants. N'ayant jamais lu les " Lettres Portugaises " je ne puis vous servir ici d'échantillons de ce style.

Cécile V.—Le Conseil National des Femmes se tient en ce moment à Berlin. Lady Aberdeen doit y faire une conférence sur la paix. Voilà un sujet qui a bien son actualité, n'est ce pas ? 2° Louise Michel n'est pas morte, ainsi que vous le croyez. Mais il y a quelques semaines son état était tellement désespéré que la mort semblait inévitable. 3° Albert Samain vivait encore, il y a quelques mois.

Alph. B.—Votre lettre m'a fait plaisir. Vous aurez tous les nos. que vous voudrez ; vous y avez droit par " droit de conquête."—Ne croyez-vous pas qu'après avoir donné ses conseils aux maris, M. Gausseron devrait en donner aux femmes ? Elles en auraient bien besoin de quelques uns, n'est-ce pas ? Au revoir, et merci pour tout ce que vous me dites.

Vieux Singe.—Oui, j'ai lu et j'en ai été fort amusée. Mes compliments, vieux singe.

Adelbaran.—Il y a un philosophe, dont le nom m'échappe,—si vous le savez, vous me l'écrirez,—qui disait que la douleur n'est qu'un nom. Peut-être y a-t-il un peu de vrai là-dedans. Dans tous les cas, il vaut mieux se raidir contre chagrin que s'y abandonner. A tous les maux de l'âme et de l'esprit, le travail est encore la meilleure distraction.

Brével.—Consultez qui de droit. Ceci n'est pas de mon ressort.

Lalage.—Je ne réponds pas aux questions oiseuses ou ridicules.

Grand'mère.—Vous me faites beaucoup d'honneur en venant me faire visite au Coin de Fanchette. Je vous enverrai avec plaisir le livre que vous me demandez. Je crois l'édition des *Fleurs Champêtres* à peu près épuisée ; s'il en reste quelques volumes, vous les trouverez à la librairie Beauchemin.

Morice.—Au temps où Abélard aimait Héloïse, il lui racontait les rêves qui visitaient son sommeil et très souvent, il lui demandait : " Me voyez-vous dans vos rêves ?"

Lotte.—Je suis fâchée du contretemps qui vous arrive, mais il ne faut pas pour tout cela renoncer à votre projet Fi ! des âmes lâches qui se se laissent décourager par un premier échec ! Il faut reprendre tout et essayer, essayer encore, jusqu'à pleine et entière réussite. Il y a une véritable jouissance à triompher des difficultés, sans compter que c'est une excellente gymnastique à l'énergie. Donnez-moi de vos nouvelles.

Violette.—Comment avez vous pu supposer cela ! C'est une erreur très regrettable. 2° Le livre de Mme Bentzon, *Les Américaines chez elles*, est en librairie. 3° Mlle Vacaresco habite la Roumanie l'hiver, mais vient généralement à Paris tous les été. 4° Carmen Sylva vit encore et produit toujours.

Québécoise audacieuse m'envoit un acrostiche sur *Le Sourire* et me demande à le voir figurer dans ces pages. Et tout de suite, moi, qui ai un peu d'expérience, je juge que Québec ise est jeune, qu'elle est jolie et qu'il y a au journal *Le Sourire*, un rédacteur qui est jeune aussi et pas déplaisant du tout. Alors, je publie avec empressement, me rappelant que la vie est brève et que l'on n'aime pas toujours :

Le nom seul de ton journal
Est un festin, un régal !...
Si *bon*, si délicieux !...
Où l'on goûte la gaité,
Une pure vérité ! ! !...
Rien n'est plus fort que ton sourire ;
S'il peut vaincre tout *un empire* ;
Régner en maître sous les cieux,
Et renverser tous *les faux dieux ! !*

QUÉBÉCOISE AUDACIEUSE.

Les Lettres de Verveines, Fleur des Bois, Saphir ont été lues avec plaisir.

FRANÇOISE.

Il vous est réservé d'éclatantes surprises, si vous allez au No. 1554 rue Ste-Catherine.

Mlle Jeanne Boudreault a donné, le 31 mai dernier, un grand concert au bénéfice de l'église de Villeray, et nous tenons à la féliciter particulièrement sur le grand succès qu'elle a remporté grâce à son intelligente organisation. Des artistes de notre ville, Mlle Alice Savard, MM. J. B. Dubois, Alfred Lamoureux et V. Gaudet avaient prêté leur concours à cette fête musicale et le meilleur des souve-

nirs en restera dans l'esprit des auditeurs. Mlle Boudreault, une de celles "dont la valeur n'attend pas le nombre des années," a dirigé, accompagné les artistes avec beaucoup de science et de tact ; musicienne dans l'âme, elle nous a donné une interprétation classique de quelques œuvres de Chopin et Mendelsohn, ce qui lui a valu non seulement les honneurs du rappel, mais la sympathie et l'admiration de ceux qui l'écoutaient.

Propos d'Etiquette

D.—*Quand devons-nous aller faire visite à des nouveaux mariés ?*

R.—Dès qu'ils ont fait leur apparition à un concert, à l'église ou à quelque lieu public.

D.—*Est-il de bon goût pour le marié de recevoir des visites de noces avec la mariée ?*

R.—Certainement. Quand le marié ne reçoit pas avec sa femme, c'est parce que ses occupations le retiennent à son bureau.

D.—*La carte qui accompagne un cadeau de noces doit-elle être nécessairement attachée par une faveur blanche ?*

R.—La faveur blanche n'est pas de rigueur.

La Femme Contemporaine

Il est une revue française très peu connue au Canada et dont nous aimerions à encourager la lecture parmi nous. C'est *La Femme Contemporaine* qui s'occupe, au triple point de vue intellectuel, familial et social, de tout ce qui concerne son sexe Les collaborateurs de ce magazine sont des écrivains à l'esprit très ouvert, très communiant avec les idées du siècle, d'une compétence indiscutable et apportant dans l'étude du problème féministe, une prudence et une justesse de vues qui ne laissent aucune prise à la critique malveillante Parmi les articles vraiment dignes de remarque contenus dans le numéro de mai, citons : *La femme modèle dans notre hémisphère*, par la Ctesse de Custines : *La vie sociale et les femmes*, par Max Turmann, et une délicieuse autant que savante monographie : *Mélanie l'aïeule*, par Louis Delau. C'est à lire.

Le directeur de la revue *La Femme Contemporaine* est M. l'abbé J. Lagardière. S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration, 80, rue de la Vieille-Monnaie, à Besançon,)Doubs).

Citrons essence Jules Bourbonnière se vend à $1.00 et $1.50 le livre fluide. Tel. Bell Est 1122.

A travers les livres, etc.

Education et Constitution, par M. Boucher de la Bruyère, surintendant de l'Instruction publique de la province de Québec, voilà le titre d'une forte brochure qui vient de paraître, et qui fait la discussion sur des sujets d'une actualité très vive. Les projets de loi de M. Harper, ci-devant inspecteur des écoles supérieures protestantes de la province de Québec, du Dr. Roddick, doyen de la Faculté de Médecine de l'Université McGill, et de M. Roblins, principal de l'Ecole Normale McGill, à Montréal, sont tour à tour exposés et combattus avec beaucoup de vigueur.

Je ne me permettrai pas de prononcer un jugement sur ces questions très importantes, mais il me semble que M. Boucher de la Bruyère a toute la compétence voulue pour les résoudre lui-même, en même temps qu'il peut éclairer ses lecteurs sur bien des points dans notre Education et notre Constitution, jusqu'à présent demeurés obscurs dans leur esprit.

Remerciements à l'auteur pour l'envoi d'un exemplaire.

* * *

Félicitations aux membres de l'Association Catholique de la jeunesse canadienne-française qui se donnent pour but d'opérer "le groupement des jeunes et de les préparer à une vie efficacement militante pour le bien de la religion et de la patrie."

Une telle association n'est pas de trop dans le sein d'une grande métropole comme Montréal, et je suis trop heureuse de saluer, à son début, une œuvre de réformation sociale et patriotique qui se propose d'arriver à ces fins par le triple moyen de *la piété* qui donne la vertu, de *l'étude* qui donne la science et de *l'action* capable de concourir directement à la défense des intérêts religieux et nationaux.

Le programme d'étude proposé par les membres de cette Association comprendra les questions religieuses au point de vue apologétique, la question nationale, les questions sociales qui comprennent l'éducation, l'agriculture, la colonisation, le commerce, l'industrie, la classe ouvrière, sans oublier les sujets d'histoire, de philosophie et de littérature. On peut se procurer la brochure de l'*Association Catholique* en s'adressant au secrétariat de l'œuvre : 457 rue Saint-Hubert.

* * *

Remerciements à qui de droit pour l'envoi de l'*Annuaire de l'Université Laval* de Québec pour l'année académique de 1903-1904, un fort beau volume de deux cents pages.

* * *

Vient de paraître : *Mes premières Armes, Littéraires et Politiques* par Madame Adam, (Juliette Lambert). J'aurai l'occasion de parler bientôt longuement de ce livre intéressant. *Mes premières Armes* est le volume qui fait suite au *Roman de mon Enfance et de ma Jeunesse.*

FRANÇOISE.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

UN HEROS CANADIEN

Parmi nos héros canadiens, et certes, levons haut la tête car ils sont nombreux, il n'en est aucun, à part Lambert Closse, un oublié dont on se rappel'era toujours depuis que Laure Conan l'a si noblement illustré, il n'en est aucun dis-je, dont l'histoire ne m'ait plus émue que celle de Cadieux, un des laborieux colons dont le pays s'honore et dont l'histoire nous est malheureusement trop peu connue. En ce temps-là, la bravoure, le courage et tous les nobles sentiments semblaient choses ordinaires, c'était la manne du désert, avec cette différence qu'à n'importe quelle heure on se levait on était toujours sûr de la trouver.

Depuis cette époque avec le progrès, anomalie étrange, nous avons de ce côté bien retrogradé ; cela vient sans doute de ce que nous ne puisons plus au mêmes sources hautes et pures la force d'accomplir les devoirs qui nous incombent et sans laquelle nos efforts restent stériles.

Qu'était ce enfin que ce Cadieux ? me direz-vous, nous avons bien hâte de le connaître.

Patience, petits amis, m'y voici.

Si jamais vous allez à Bryson, village et chef-lieu du comté de Pontiac, ne manquez pas d'aller visiter dans la forêt la tombe du *héros* dont je vais vous raconter l'histoire. Cette tombe est surmontée d'une croix grossièrement fabriquée entourée d'un grillage en bois ; un arbre gigantesque étend ses rameaux verts au-dessus de l'enclos comme pour y protéger le pauvre corps qui repose à son ombre.

Cadieux était un français qui épousa une jeune fille de la tribu algonquine, peuplade alliée des Français et à qui il servait d'interprète. Ses étés se passaient à chasser dans les forêts du comté de Pontiac alors absolument sauvages ; l'hiver, il faisait le commerce des fourrures.

Après une de ces saisons de chasse, Cadieux et la tribu alliée avaient transporté leurs wigwams à un endroit appelé le Portage des Sept Chutes où ils décidèrent d'attendre d'autres tribus indiennes qui, en mai, devaient se joindre à eux afin de descendre à Montréal vendre leurs produits.

Rien n'était venu troubler la paix et le repos des tribus alliées, quand un jour, un algonquin errant dans la forêt vint en toute hâte annoncer d'un air terrifié ce que les colons d'alors et les indiens amis des Français craignaient le plus : les Iroquois.

En effet, au pied des rapides des Sept Chutes se tenait un détachement d'Iroquois guettant le moment où leurs adversaires descendraient la rivière pour fondre sur eux et après les avoir massacrés les dépouiller de leurs richesse.

Il n'y avait pour les malheureux ainsi surpris qu'un parti à prendre : traverser les rapides empilant dans leurs canots les précieuses fourrures et les transporter de l'autre côté. Entreprise périlleuse s'il en fût et d'exécution presque impossible. De plus, il était nécessaire que quelques-uns de la tribu restassent de ce côté de la rive afin de décharger sur les iroquois, des coups de carabine bien nourris afin de les empêcher de poursuivre les fuyards et leur faire croire en la présence d'un grand nombre de combattants. A l'autre côté, Cadieux, aidé d'un jeune algonquin des plus habiles, dirigerait son canot en arrière du campement Iroquois et s'efforcerait d'attirer l'attention de l'ennemi en organisant dans la forêt une sorte de combat d'embuscade, qui, ne laisserait guère aux Iroquois le moyen de poursuivre les malheureux Algonquins. Un coup de fusil devait être le signal du départ. Enfin, il vint le moment décisif, où après une fervente prière à Ste-Anne, patronne de la tribu, tous les canots se mirent en marche à travers les roches, dans les rapides dangereux des Sept Chutes. Après une laborieuse traversée dont l'issue tenait du miracle, les fuyards arrivèrent sans encombre au Lac des Deux-Montagnes, le port du salut.

" J'ai vu, dit la pieuse épouse de Cadieux à ses compagnons, j'ai vu en sautant les rapides une dame en blanc guidant nos embarcations à travers les dangers d'une route périlleuse."

Mais pendant ce temps qu'était devenu no re héros et son brave compagnon ? On ne connut jamais le sort de celui-ci qui, tomba victime de son dévouement. Quant à Cadieux, traqué par les Iroquois qui le poursuivirent à outrance, obligé de fuir sans cesse, ses compagnons ne purent le retrouver. Pendant des jours et des nuits les Algonquins fouillèrent les bois et les broussailles, mais hélas, en vain. Sur leur route, un jour, ils rencontrèrent une hutte faite de feuillage et de branches d'arbres, découverte à laquelle ils prêtèrent peu d'attention, la hutte paraissant inhabitée. Les amis de Cadieux vinrent à la conclusion que celui-ci avaient dû descendre la rivière Ottawa et trouver un refuge avec les Indiens de ce côté de l'ile. Deux jours plus tard, c'était le treizième jour après l'attaque des Iroquois, les amis du héros repassant par le même endroit pour s'en retourner chez eux, virent avec surprise tout près de la hutte abandonnée une croix de bois. Cette croix était élevée à la tête d'une fosse fraîchement creusée qui renfermait le cadavre tiède encore et à moitié recouvert de branches vertes, du héros de Pontiac.

Les mains étaient croisées sur sa poitrine sur laquelle reposait une large feuille d'écorce de bouleau. Sur cette feuille était gravée quelques stances de vers, car Cadieux était non-seulement un guerrier mais un barde et un poète, à l'aide desquelles ses amis purent retracer l'odyssée douloureuse de leur camarade. Après avoir déjoué les poursuites dont il était l'ob-

✻ PAGE DES ENFANTS ✻

jet de la part des Iroquois, Cadieux vécut pendant quelques jours de fruits sauvages et de racines, n'osant donner aucun signal de sa retraite de peur de la faire connaître à ses ennemis.

Cependant, notre héros perdait des forces tous les jours, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé et presque sans souffle, il entendit des voix amies prononcer son nom. Mais hélas ! ce vaillant, cet intrépide qui avait résisté si longtemps à la faim, à la soif, aux fatigues surhumaines et aux angoisses les plus poignantes, se trouva sans force devant l'espoir qui luisait à ses yeux mourants et au moment même où le bonheur passait à côté de lui, Cadieux perdit pour quelques minutes la notion des choses d'ici-bas. Quand il revint à lui, ce fut pour constater que sa dernière espérance était évanouie, puisque sa hutte n'avait pas été vue ; rassemblant alors le peu de force qui lui restait, le guerrier canadien grava sur le morceau d'écorce dont j'ai parlé, sa lamentable histoire Il la terminait par quelques mots d'adieu à sa vaillante épouse et à ses enfants et une invocation suprême à la Sainte-Vierge à qui il recommandait son âme.

Cette feuille d'écorce fut recueillie et rapportée au Lac des Deux-Montagnes où s'était réfugiée la tribu algonquine. On en fit une ballade dont l'air doux et plaintif nous remue jusqu'à la moëlle C'est surtout chez les restes des tribus indiennes qu'on retrouve ce chant qu'elles se sont transmises pour honorer la mémoire du guerrier disparu, de génération en génération jusqu'à ce jour.

Voici encore un oublié qu'une plume féminine devrait mettre au jour ; je regrette que la mienne ne soit pas plus puissante mais de fait, l'histoire canadienne est si féconde en héros que toute une vie suffirait à peine à vous les faire tous connaître.

TANTE NINETTE.

Celui qui dit ce qu'il lui plait, entendra des chosesqui ne lui plairont pas.

La Saint-Jean-Baptiste

Voici venir notre fête nationale.

Petits amis, fêtez-la avec entrain. Soyez fiers et heureux d'être canadiens et n'ayez pas honte de l'affirmer à haute voix. Rappelez vous que vous êtes les descendants de grands chrétiens, de braves guerriers et que vous devez travailler à les imiter et dans sentiments religieux et dans leur patriotisme.

Unissons-nous en ce jour pour célébrer avec éclat la journée du 24 juin ; entonnons d'une commune voix le majestueux chant que vous connaissez si bien :

O Canada, terre de nos aïeux
Ton front est ceint de fleurons glorieux,
Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait porter la croix !
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits.
Et ta valeur
De foi trempée,
Protègera nos foyers et nos droits.

TANTE NINETTE.

LES JEUX D'ESPRIT

Charade

Mon premier est une voyelle,
Mon second, un poisson peu fin ;
Mon tout un nom d'aspect germain ;
Cherchez-le dans la kyrielle
Des vieux empereurs romains.

Charades Amusantes

Qui peut vous tuer sans être condamné ?

Quand on me manque, l'on est souffrant ; et l'on me chasse dès que je suis présent.

Géographie

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Quelle est la situation géographique des endroits suivants : Ile d'Anticosti, Rivière-du-Loup ou Fraserville, Petit Métis, Baie Saint-Paul, Malbaie, Cacouna, Verchères, Gaspé et Fredericton ?

Toto lit un journal et voit l'intitule d'un livre : *Impôts sur les blés durs.* Après un instant de mûres réflexions :
—Dis, papa, les blés durs, c'est y ceux qui servent à faire le pain rassis ?

Réponses à Jeux d'Esprit

Charade

Versez mon entier
Jusqu'à mon premier
Sans y mettre de mon deuxième,
Alors, lecteur subtil, si vous êtes [gourmand'
Vous boirez à longs traits un vin réconfortant,
Et vous aurez bientôt deviné le [problême

Réponse : Bordeaux.

Ont répondu : Marie-Antoinette Gosselin, Aline Alain, Chicoutimi ; Joséphine D., Muguet des bois, Lizzie, Québec ; George-Emile Boulay, Thérèse, Coaticook ; Ecole Garneau, Ottawa ; Cécile Dubé, Alice Dumais, Samuel Mackay, Laura Peachy, Athanase Juneau, L. P. Bélanger, Alice Philippe, Amanda St-George, Abdon Côté, Ernest Dufour, Léon McKay, Léonard Charron, Donat Landreville, Marie Mathieu, Julie Mathieu, Rhéa Leblanc, Clarisse Belliveau, Ubalde Séguin, Elmire Belliveau, Wilfrid Côté, Adélard Vanasse, Charles Peachy, Joseph Vanasse, Rosario Barrette, Roméo Chevrier, Egbert Duguay, Christophe Charron, Armand Laverdure, Alfred Moreau.

Petite poste en famille.

Geo. Emile Boulay.—Tu es arrivé trop tard pour le numéro précédent, mon petit ami ; mais cela n'empêche pas ton nom d'être inscrit dans mon grand livre. Ta réponse à ma charade, comme tu as dû le voir, n'était pas du tout correcte. Je te félicite de ton assiduité et de ta persévérance, tu es un modèle pour mes autres neveux qui devraient bien tous travailler à t'imiter.

Je suis désolée, *Aline*, d'avoir pu te faire de la peine, mais je ne comprends pas cet oubli. Je ne crois pas avoir reçu de réponses aux solutions de l'avant-dernier numéro. Es-tu bien sûre que tu me les as envoyées ces réponses ?

Travaille toujours, ma chère petite, ne te décourage pas, ce qui est fait n'est pas perdu, tu le sentiras plus tard quand tu seras d'âge à le comprendre.

Une Reine des Fromages et de la Crème

XXI

LE BAL DE GLACE

(*Suite.*)

—Malheureuse, moi?... Vous ne m'avez donc pas vue causer et rire toute la soirée? Comment voudriez-vous que je fusse malheureuse, puisque je ne cesse de m'amuser et que j'ai tout... tout ce que je puis désirer?

—Je vous ai observée,—dit la vieille dame avec douceur,—et je ne sais pas trop, en effet, ce qui vous manque. Pourtant, je voudrais vous aider, si je savais comment, ma pauvre enfant.

En même temps sa main caressait doucement la main d'Ulrique pendant que ses yeux qui ressemblaient tant à ceux du Père Sepp devenaient tout humides.

Ulrique retira brusquement sa main et lui tourna le dos sans lui répondre. En pleine gloire, en plein triomphe de beauté et de fortune, l'avoir appelée ma pauvre enfant! C'était vraiment par trop fort.

L'orage continua de gronder sourdement dans l'esprit d'Ulrique, sous ses éclats de rire et ses reparties acerbes, jusqu'au départ du dernier invité. Mais lorsqu'elle se trouva seule dans sa chambre, à l'aurore, dans son éblouissante toilette, moins éblouissante que sa beauté, un insupportable sentiment de vide l'étreignit; elle se sentit aussi seule au milieu de cette ville qui ne s'occupait que d'elle, qu'à Glockenau, au lendemain de la mort du comte Eldringen.

Sur une chaise gisait le journal parcouru avant le bal, et le titre: " Lettres d'une Forêt de Sapins ", et les premiers mots: " Le monde brillant et chaud, " pénétrèrent une seconde fois plus profond que ses yeux, jusqu'à son âme. Elle se détourna avec impatience, puis tout à coup, sans transition, elle tomba à genoux à côté du lit, dans toute sa splendeur de Reine de la Glace. Ses beaux bras s'arrondirent sur la soie du couvre-pied et sur leur fraicheur de marbre elle posa son front brûlant.

—Oh! Gilbert!—murmura-t-elle les yeux secs et les lèvres brûlantes.—Oh! mon cousin, sans vous, comme le monde brillant est sombre! comme il est froid sans vous, oh! mon cousin... mon cousin!...

XXII

LES VILLAS CHEESLEY

Loin, bien loin des endroits fréquentés par le monde élégant de Londres, il existe une rue connue sous le nom Villas Cheesley. Tous ceux qui connaissent un peu les faubourgs de Londres savent que cela veut dire une rangée de constructions essayant de simuler les cottages et ne réussissant qu'à être de misérables maisonnettes à étroites fenêtres en saillie, à petits portiques, décorées de maigres ornements en stuc et dotées d'un jardinet dont le plus grand arbre serait un insuffisant abri pour une poule. Ces villas prétendent favoriser à la fois leurs locataires des agréments de la ville et de ceux de la campagne. La vérité est qu'elles ne leur donnent ni les uns ni les autres.

Dans celle de ces villas portant le No 8, le déjeuner ou plutôt une espèce de déjeuner-dînatoire s'achevait. C'était le 25 juin, c'est-à-dire le lendemain du bal de glace. La table était particulièrement animée, étant entourée de nombreux convives de tous les âges, serrés, Dieu sait comme, les uns à côté des autres.

—Grand'mère, ma serviette est détachée.

—Tout à l'heure, mon petit Tommy, je vais la rattacher.

—Grand'mère, je veux encore du pudding.

—Oui, mon mignon, tu vas en avoir; seulement, vois-tu, mon chéri, ce serait plus gentil de ne pas donner des coups de pied dans les jambes de Tommy.

—Du pain, s'il vous plaît, ma tante.

—Grand'mère, mon pudding est trop chaud, faut souffler dessus.

—Tout de suite, mes chéris, tout de suite. "

Celle à qui tous s'adressaient ainsi, grands comme petits, était Mme Meades, la dame en noir, dont, au bal de glace, le compatissant regard avait tant troublé Ulrique. A cela près qu'une robe de laine remplaçait celle de soie et que ses yeux cernés accusaient l'insomnie, elle était au milieu de sa nombreuse famille exactement la même qu'à la fête de la comtesse Eldringen.

Quand elle eut attaché la serviette de Tommy, servi les tartines de pain désirées, et soufflé sur le pudding de la petite Polly, Mme Meades jeta un coup d'œil autour de la table pour voir si elle ne pourrait pas rendre quelque autre service. N'en voyant pas, elle en créa. Qui voulait une pomme toute pelée? Moi... moi... fut-il dit de tous côtés, et, tout heureuse, l'excellente femme achevait d'oublier de dîner, malgré les avis réitérés de sa fille, mère d'une partie de la nichée présente.

Comme la jeune maman, estimant que Tommy, qui n'avait pas su une ligne de ses leçons, et Phil, qui avait cassé un carreau le matin par colère, ne méritaient pas ce supplément de dessert, la bonne grand'-mère chercha à légitimer le bris du carreau, à expliquer la paresse de Tommy, comme un peu plus tard elle voulut démontrer que les demoiselles fort laides qu'on l'avait priée de chaperonner au bal, n'étaient, à bien regarder, pas si laides que cela, presque jolies même. Et chacun de protester, mais gentiment, mais affectueusement, car c'était de l'adoration que tous professaient pour cette si bonne grand'maman Meades. A tous moments les petits s'attachaient en grappe à l'excellente vieille pour couvrir de baisers son bon visage que, dans une charmante aberration semblable à la sienne, ils déclaraient le plus joli du monde. C'était un délicieux tableau que celui qu'offrait ce familial intérieur.

Le déjeûner s'achevait à peine, lorsque le turbulent

Tommy, depuis un instant à la fenêtre, revint tout émerveillé annoncer que, devant la porte, une belle dame descendait d'une belle voiture, et l'instant d'après un coup de sonnette fit dégrigoler la petite Polly du cou de sa grand'mère.

—Mon Dieu, je me sauve!... s'écria celle-ci.

Et avec son bonnet tout de travers et ses cheveux blancs un peu ébouriffés, elle se dégagea de l'étreinte de deux ou trois petits-fils et disparut à la hâte par la porte la plus proche.

C'était dans la chambre des enfants qu'elle s'était réfugiée ; elle s'était souvenue qu'il y avait un trou à raccommoder dans les bas de Phil. Mais à peine Mme Meades avait-elle enfilé son aiguille que la porte fut brusquement ouverte par le propriétaire du bas qui annonça bruyamment que c'était grand'mère, et personne autre, que voulait voir la belle dame venue dans la belle voiture.

Grand'mère resta interdite pendant une minute, les mains encore fourrées dans les bas qu'elle examinait. Puis, se décidant, elle lissa ses cheveux et descendit. Quelqu'un la demandait, cela suffisait.

Quand discrètement Mme Meades se glissa par la porte du salon, elle se trouva en présence d'une grande jeune femme, vêtue à la dernière mode, qui attendait debout au milieu de la pièce. Elle reconnut la Reine de la Glace, mais pâle et les yeux cerclés, à la fois heureuses et surprise, en s'avançant les deux mains tendues.

—Ma chère enfant,que c'est bon à vous de venir voir une vieille femme comme moi! Comme vous semblez triste! Oh! mon Dieu, y aurait-il quelque chose que je puisse faire pour vous?

Ulrique ne prit pas plus la main tendue qu'elle ne bougea de l'endroit où elle était. Ses sourcils noirs étaient froncés et ses lèvres serrées.

—Je suis venue, — dit-elle lentement, — parce que je désirais vous demander ce que vous aviez voulu dire hier. J'ai appris votre adresse par Mme White. Qu'est-ce qui vous fait penser que je ne suis pas heureuse?

Il y avait du défi dans sa voix, mais dans ses yeux il y avait une interrogation anxieuse.

—Je ne peux pas vous dire ce qui m'en a d'abord donné l'idée, ma chère enfant, mais du moment où je vous ai vue, j'ai été sûre qu'il y avait quelque chose qui manquait dans votre vie. Si je savais pouvoir vous le donner, je serais bien contente.

Les traits d'Ulrique se contractèrent, ses sourcils se froncèrent, plus encore, mais la lutte entre son orgueil et son cœur était à son terme: soudain l'orgueil fut vaincu; se couvrant le visage de ses mains, la jeune comtesse éclata en sanglots.

D'un élan Mme Meades prit la main qui, cette fois, lui fut abandonnée sans résistance et entraîna sa visiteuse jusqu'au canapé, pleurant aussi, de confiance, pour lui tenir compagnie. Puis elles s'assirent, côte à côte, et Ulrique, sanglotant toujours comme si son cœur allait se briser, sentit des bras caressants, maternels, l'étreindre doucement. Bientôt, après une courte résistance, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule qui s'offrait à elle, et pourtant ces larmes, en coulant, lui apportaient un inexprimable soulagement. Le bandeau de torture, qui, depuis des semaines et des mois, la comprimait toute, venait enfin de céder.

—Vous avez raison, — dit-elle d'une voix entrecoupée, — personne ne l'a deviné que vous; je suis malheureuse, oh! oui, bien malheureuse!... Il s'est joué de moi, il a gâté toute ma vie!

—Mais peut-être, mon enfant, — dit tout bas la vieille dame, — n'en avait-il pas l'intention? Peut-être tout peut-il encore s'arranger?

—Il est mort... répondit Ulrique, le visage toujours caché.

Cette fois, Mme Meades ne répondit pas; seulement les doigts qui entouraient la main brûlante d'Ulrique la serrèrent un peu plus. Elle avait passé elle-même par de grands et terribles chagrins, elle avait perdu des enfants, pleuré un mari, elle savait qu'il y a des moments où une sympathie silencieuse vaut mieux que les meilleures paroles.

—Je ne comprends pas moi-même ce qui m'a fait venir à vous, — dit Ulrique en relevant la tête, après un long silence. — Je crois que c'est parce que vous me rappelez quelqu'un que j'ai connu autrefois, un vieillard qui était bon pour moi.

—Vous ne pouviez me causer plus de joie, répondit Mme Meades d'un ton sincèrement ému.

A ce moment, Tommy passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

—Qu'y a-t-il, mon petit? — interrogea la vieille dame.

—Grand-mère, où est la corde que vous m'avez promise pour ma toupie ?

—Je vais te la donner, mon chéri.

Et trottinant vers une table à l'extrémité de la chambre, elle tira d'un tiroir un paquet de ficelles emmêlées et donna à l'enfant ce qu'il réclamait. Elle revint aussitôt à Ulrique en s'excusant.

—Ils sont si habitués à venir à moi quand leur mère est occupée. Voyez-vous, nous...

Elle ne put achever: c'était la petite Polly qui, sans façons, accourait annoncer que sa sœur, Ella, était tombée et s'était fait une bosse à la tête, et qu'elle refusait obstinément d'être consolée ou même de se laisser soigner par d'autres que Grand'mère. Mme Meades demanda cinq minutes à sa visiteuse et glissa vivement hors da la chambre exactement comme elle y était entrée.

Lorsqu'elle revint, Ulrique avait en partie repris son sans-froid. Elle avait essuyé ses yeux et relevé son voile; ses lèvres seules restaient un peu frémissantes.

—Est-ce parce que vous n'avez pas déjà assez d'êtres à vous à gâter,—demanda-t-elle, avec un sourire

indécis, — que vous vous détournez de votre chemin pour prendre intérêt à des étrangers?

Mme Meades fit un geste rapide comme si elle eût voulu fermer la bouche à Ulrique.

—Chut!... voilà un mot que je ne comprends pas. Pourquoi serions-nous étrangères l'une à l'autre?

—Mais, — persista Ulrique, je ne vous suis rien, vous ne savez rien de moi, et pourtant, à partir du moment où j'ai posé les yeux sur vous, j'ai senti que vous aviez à moitié deviné mon secret.

Mme Meades secoua la tête.

—Deviner est assez facile, si seulement je pouvais vous soulager, ma pauvre enfant.

—Mais vous l'avez fait déjà. Laissez-moi rester ici pour causer avec vous et vous regarder. Je ne saurais expliquer comment cela se fait, mais vous me reposez et vous me rafraîchissez... et je suis si lasse, mon Dieu! et la douleur de mon cœur est si brûlante!

Et pendant ce temps, là-bas, bien loin, dans le West End, les voitures se succédaient à la porte de la comtesse Eldringen, absente, sortie sans indiquer le but de sa promenade, et les visiteurs repartaient désolés. M. Rockingham surtout, se croyant attendu, se demandait en faveur de qui la beauté à la mode se privait de toutes ces adulations. On se fût heurté à leur incrédulité si on leur eût dit que la comtesse était tranquillement dans une pauvre petite maison perdue, assise sur un canapé de misérable cretonne et prenant du thé à deux shillings dans une tasse ébréchée.

Ah! c'est que, là, Ulrique croyait entendre le Père Sepp retrouvé par delà la tombe, mais un Père Sepp doué de tous les délicats raffinements d'un esprit féminin cultivé, et il lui semblait, comme jadis, que c'était au Père Sepp qu'elle se racontait elle-même en même temps que les crises de sa vie, car elle lui raconta tout, à Mme Meades, d'abondance, en toute confiance, malgré elle, comme poussée sur une pente où elle ne pouvait s'arrêter et au bas de laquelle l'attendait comme un bain de repos, de soulagement, de calme.

Quand elle eut fini de parler, il se fit entre la jeune fille et la vieille femme un long silence tout plein de pensées.

—Dites-moi, — reprit Ulrique qui, les coudes aux genoux, le menton appuyé sur ses mains croisées, tenant les yeux obstinément fixés sur la pâle rosace du tapis râpé, — dites-moi si c'est vraiment la peine de vivre et si je ne devrais pas mourir pour tâcher d'être heureuse?

(*A suivre*)

3me ANNÉE—No 7. Le numéro, 10 cts Samedi, 2 Juillet 1904

Le Journal de Françoise

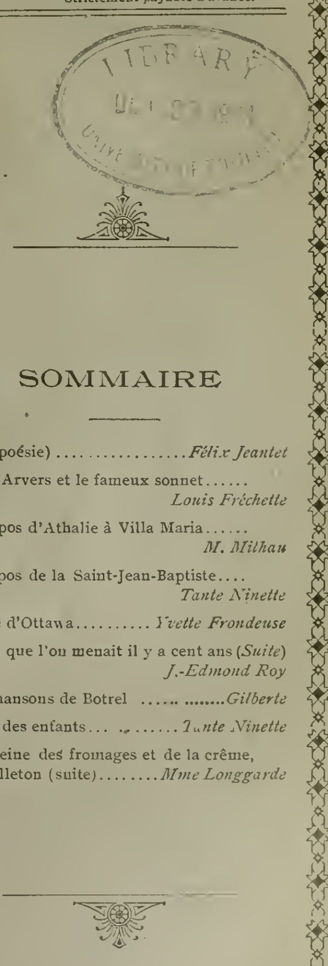
(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien*

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six mois - - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.





SOMMAIRE



3me ANNÉE—No 7 Samedi, 2 Juillet 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.



SOIR



Elle se penchait, écoutant son cœur ;
Elle lui disait : Mon âme est en peine,
Baisez mes cheveux, sentez leur odeur !
Et puis soupirait—douceur surhumaine—
On vous aime tant, vous n'aimez qu'à
[peine
Il lui répondait : Ecoutez mon cœur.

—L'amour, le bonheur, vous chantez
[ces choses
D'un air de regret, comme un bien perdu.
"Messager divin, longtemps attendu,
—Vous dites — Printemps, apporte tes
[roses !
N'avez-vous donc pas mes lèvres écloses
Où l'été ne l Mai n'est jamais perdu ?

Ils étaient assis près de la fenêtre ;
Un pleur lentement coula de ses yeux,
Et, comme un secret qu'ils allaient con-
[naître,
Dans l'espace obscur et silencieux,
Leurs yeux regardaient s'ouvrir et re-
[naître
Les étoiles d'or comme d'autres yeux.

Mais elle cria : Lourde de vertige,
Je suis comme un lys pesant sur sa tige,
Je ne puis porter le poids de mon cœur ;
Quelque chose en moi m'enchante et
[m'afflige,
La nuit près de vous m'emplit de lan-
[gueur !
Il lui répondit : Restez sur mon cœur.

—Pourquoi loin de moi, pourquoi, di-
[sait elle,
Rêvez vous d'aimer ou d'être aimé mieux
Un ciel vaste et sûr est dans ma prunelle:
Pourquoi regarder plus loin que mes
[yeux ?
—Il lui dit: Mon rêve, à vos yeux fidèles,
Ne désire rien qu'il puisse aimer mieux.

Il lui dit: c'est vous le printemps, les roses,
Le Mai dans mon cœur longtemps at-
[tendu !"
Et tandis que seul, en la paix des choses,
Le rossignol noir, amoureux des roses,
Lançait vers le ciel son hymne éperdu,
Le couple enlacé restait confondu.

La terre, en tournant parmi les étoiles,
Frôlait avec eux des mondes errants
Où d'autres Epoux sous les mêmes voiles
Contemplaient aussi des cieux transpa-
rents :
Mais ils regardaient en leurs cœurs plus
[grands
Fleurir d'autres cieux et d'autres étoiles!

FELIX JEANTET.

FELIX ARVERS ET LE FAMEUX SONNET

Certains poètes ont dû leur première, et même toute leur réputation à quelque bluette, à quelque travail peu sérieux comme sujet et comme étendue, à quelques stances, à quelques vers que leur plume laissa tomber un jour, comme en se jouant, sur le papier d'où ceux-ci ne devaient prendre leur essor que pour s'envoler vers l'immortalité.

Trois strophes ont fait la fortune de Malherbe. Le **Vase brisé** a mis Sully-Prud'homme en vogue. Le lendemain de la représentation du **Passant**, François Coppée était célèbre.

Que reste-il de tout le bagage littéraire de Lemierre—bagage assez considérable pourtant—si ce n'est un seul vers, qu'on enlève même souvent au pauvre auteur pour l'attribuer à Victor Hugo—on ne prête qu'aux riches—et que l'Angleterre semble avoir pris pour devise:

> Le trident de Neptune est le sceptre du monde?

Il est même certaines gens qui sont sous l'impression que Lemierre n'a jamais écrit que ce vers-là. En vérité, ce serait un vers un peu trop ... solitaire.

Cependant, on sait que les œuvres de Malherbe, si peu qu'il en reste, firent du bruit dans son temps; Sully-Prud'homme et Coppée sont des contemporains dont la popularité est universelle; Lemierre n'est pas un inconnu, sa biographie se trouve dans toutes les encyclopédies.

Or, il est un poète, un poète de notre siècle, qui non seulement n'est connu que par un petit chef-d'œuvre de quartorze vers, mais dont les traces dans la vie et dans le domaine de l'art sont si bien effacées, que, tout récemment encore, ni le lieu ni l'année de sa naissance et de sa mort n'étaient connue du public. C'est certainement le plus curieux exemple que nous ayons des vicissitudes et des caprices de la gloire littéraire.

On a compris que je veux parler de Félix Arvers et de son fameux sonnet.

Donnons-en tout d'abord le texte, de ce fameux sonnet; nous parlerons de l'auteur ensuite. Il est intitulé: **Amour caché**; c'est une perle qu'on ne sauvait trop admirer.

> Mon âme a son secret, ma vie a son mystère:
> Un amour éternel en un moment conçu;
> Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
> Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.
>
> Hélas! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
> Toujours à ses côtés et pourtant solitaire;
> Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
> N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.
>
> Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
> Elle ira son chemin, distraite, et sans entendre
> Le murmure d'amour élevé sur ses pas.
>
> A l'austère devoir pieusement fidèle,
> Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle:
> "Quelle est donc cette femme?" et ne comprendra pas!

Je ne suis pas un passionné du sonnet, tant s'en faut; mais étant donné que cette forme existe avec son esprit et ses règles particulières, je n'hésite pas à proclamer ce sonnet, si l'on ne peut dire le plus parfait, du moins le plus franchement beau qu'ait produit la langue française.

Louis de Veyrières, dans sa **Monographie du Sonnet**, en parlant de celui d'Arvers, y a souligné un peu sévèrement quelques répétitions de mots—trois fois **fait** ou **faite**, et trois fois **rien**. Il aurait pu ajouter quatre fois **elle** et deux fois **amour**. Une certaine irrégularité de contexture y est aussi relevée par les puristes: c'est le défaut de symétrie dans l'entrelacement des rimes féminines et masculines des quatrains. Mais ce sont là d'imperceptibles taches, et le petit poème n'en reste pas moins exquis de rythme, de clarté et de sentiment. Il réunit la pureté de la forme à la grâce mélancolique de la pensée. Il réalise parfaitement la définition de Joseph Delorme: "une idée dans un sonnet, c'est une goutte d'essence dans une larme de cristal".

Philibert Le Duc, dans son recueil **Sonnets curieux et Sonnets célèbres**, dit que le fameux sonnet qui a sauvé le nom d'Arvers du plus complet oubli fut mis en lumière par Albéric Second. Il se trompe. Avant Albéric Second, Jules Janin l'avait exhumé et signalé, dans son **Histoire de la Littérature dramatique.**

"Tel jeune homme, disait-il, à lire les **Odes et Ballades**, se trouvait poète, et s'écriait: **Moi aussi!** Nos souvenirs ont conservé des pièces charmantes écrites sous cette impression. Ecoutez, par exemple, ce merveilleux sonnet, et dites-moi s'il n'est pas dommage que ces choses-là se perdent et disparaissent à tout jamais comme un article de journal".

Et Jules Janin cite:

> Ma vie a son secret, mon âme a son mystère...

"Cette langue est belle, poursuit-il cette passion est vraie; il faut y croire. L'auteur de ce sonnet **sans défaut** est mort à vingt-cinq ans, au moment où il allait prendre sa place au soleil; il s'appelait Félix Arvers".

En disant que Félix Arvers mourut à vingt-cinq ans, Jules Janin faisait erreur. Mais cette erreur était très pardonnable, attendu que, du temps où le célèbre critique écrivait, tout ce qui concernait la personnalité du poète était resté—de même que son amour mystérieux—dans la plus complète obscurité.

Il était tellement ignoré que, trente ans plus tard, le **Dictionnaire** de Larousse ne mentionne même pas son nom. On le trouve pour la pre-

mière fois dans le **Supplément** publié en 1878.

Voici ce qu'on y lit:

"ARVERS (Félix), poète de talent et auteur dramatique, dont aucune biographie ne parle, et dont on ignore le pays natal et la date de la naissance, mort en 1850".

Suivent quelques détails sur ses œuvres.

Dans le deuxième **Supplément**, publié en 1891, les auteurs reviennent sur le sujet:

"ARVERS (Alexis-Félix), poète français, né à Paris le 23 juillet 1806, mort dans la même ville le 7 novembre 1850. Faute de renseignements précis sur ce poète qu'un sonnet a immortalisé, nous n'avions pu donner, au tome XVII du **Grand Dictionnaire**, ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort... Fils d'un marchand de vin en gros, il fit ses études au collège de Charlemagne... Il fit ensuite son droit, qu'il abandonna avant d'avoir obtenu la license, pour s'adonner à la poésie. Un passage d'une de ces pièces de vers, intitulée **la Vie**, avait fait conjecturer qu'il était devenu notaire; il y dit d'un interlocuteur qui le conjurait de renoncer à la Muse:

Cet homme avait raison, au fait; j'ai dû me taire,
Je me croyais poète, et me voici notaire.
J'ai suivi ses conseils, et j'ai sans m'effrayer,
Subi le lourd fardeau d'une charge à payer.

"Arvers se contenta, ajoute le Larousse, d'être quelque temps clerc de notaire pendant qu'il faisait son droit, et n'acheta aucune charge. Ce fut à la littérature seule, et principalement au théâtre, qu'il demanda ses moyens d'existence... Malade depuis quelques années, Arvers se fit transporter, le 25 octobre 1850, à la maison Dubois, où il mourut moins de quinze jours après, d'une affection de la moëlle épinière. Elégant, distingué, doué d'un esprit charmant et sympathique, Arvers, bien loin de s'enterrer dans le notariat, comme on l'avait conjecturé, passa toute sa vie sur le boulevard et dans les petits théâtres; il y épuisa sa santé. Sans persévérance, il ne réussit à rien, et resta un vaudeviliste; il ne s'est survécu que par le sonnet qu'on cite toujours, quand il est question de lui".

La **Grande Encyclopédie** ajoute, après avoir donné à peu près les mêmes détails:

"Ses restes reposent à Césy (Yonne) près de ceux de ses parents."

Ces dates, consignées par Larousse et la **Grande Encyclopédie**, et qui ont évidemment la même source, sont-elles bien authentiques?

En ce qui regarde celle de la mort du poète, il semble ne pas y avoir de doute, d'autant moins que cette date est confirmée par Louis de Veyrières déjà cité.

La date assignée à sa naissance n'est pas aussi sûre, et voici ce qui me fait supposer qu'elle n'est pas exacte. Dans la pièce intitulée **la Vie**, dont j'ai cité plus haut quelques vers—pièce qui ne peut être qu'une autobiographie—le poète dit:

Mais j'ai trente-deux ans accomplis; à mon âge,
Il faut songer pourtant à se mettre en ménage.

Or cette pièce fait partie du seul recueil de poésies d'Arvers; et ce recueil, intitulé **Mes Heures perdues**, fut publié en 1833. De sorte que, en supposant même que cette pièce ait été écrite cette même année, la naissance d'Arvers doit remonter au moins à 1801, puisqu'il avait trente-deux ans au moment de sa publication.

Quoi qu'il en soit, c'est dans ce recueil de poésies fugitives et d'essais dramatiques, précédés d'une préface de Théodore de Banville—ouvrage rarissime, cela va sans dire—que se trouve le fameux sonnet.

On a dit que la femme à laquelle il y est fait allusion était Mme Ménessier-Nodier; mais plusieurs prétendent que l'inspiratrice n'était autre que Mme Victor Hugo, dont Sainte-Beuve, aussi, fut amoureux, mais d'une façon moins discrète.

Ce sonnet, qui a tant fait parler de lui, a longtemps passé pour unique; les monographistes lui ont presque toujours donné la qualification de "solitaire", de même qu'au célèbre vers de Lemierre.

Il n'en est rien cependant. Le volume en contient un second qui, bien que n'ayant pas eu l'heureuse fortune de son frère jumeau, ne lui en constitue pas moins un remarquable et digne pendant. Ce deuxième sonnet resta enfoui de longues années dans le recueil de 1833, et n'en sortit qu'en 1862.

Il présente la même délicatesse de sentiment, le même charme rythmique; de plus ses rimes sont symétriques; les lettrés méticuleux lui trouveront seuls une petite imperfection de prosodie — une consonnance de la rime du onzième vers avec le premier hémistiche du douzième. Il a pour titre-dédicace: **A mon ami R.**

Le voici:

J'avais toujours rêvé le bonheur en ménage,
Comme un port où le cœur, trop longtemps agité,
Vient trouver, à la fin d'un long pèlerinage,
Un dernier jour de calme et de sérénité;

Une femme modeste, à peu près de mon âge,
Et deux petits enfants jouant à son côté;
Un cercle peu nombreux d'amis du voisinage;
Et de joyeux propos dans les beaux soirs d'été.

J'abandonnais l'amour à la jeunesse ardente;
Je voulais une amie, une âme confidente
Où cacher mes chagrins, qu'elle seule aurait lus.

Le ciel m'a donné plus que je n'osais prétendre:
L'amitié, par le temps, a pris un nom plus tendre,
Et l'amour arriva, qu'on ne l'attendait plus!

Maintenant est-ce tout? Non. Il existe encore un troisième sonnet d'Arvers, qui, celui-là, n'a jamais été publié de son vivant. Il fut révélé aux dilettantes, en 1881, par un poète de Mâcon, M. Ernest Lafond, dans la préface d'un recueil de sonnets, intitulé: **Sonnets aux Etoiles**.

Ce recueil n'est qu'une plaquette tirée à un petit nombre d'exemplai-

res, et totalement inconnue en librairie, puisqu'elle n'a jamais été mise dans le commerce. J'en dois la communication à la courtoisie d'un ami de France.

Voici le préambule dont l'auteur fait précéder la précieuse curiosité littéraire offerte à ses lecteurs intimes seulement:

"J'ai encore une communication intéressante à vous faire. A travers les feuillets de ce même manuscrit, je retire un sonnet inédit de Félix Arvers. Il fut mon contemporain d'âge et d'études. Je le recevais quelquefois en Nivernais, où ses vives saillies et sa gaieté doucement railleuse charmaient nos loisirs campagnards. J'ai été, je n'en doute pas, un des premiers à recevoir la confidence du fameux sonnet qui a suffi pour donner à son nom une célébrité que n'atteignent pas toujours les gros livres.

"C'est en 1844, à sa dernière visite à Prunevaux, qui précéda sa maladie et sa mort que, pour payer une hospitalité qui nous était plus précieuse qu'à lui-même, il nous laissa le beau sonnet que vous allez lire.

"Ce sonnet, que nous avons en autographe, a été imprimé par erreur et sans signature dans le charmant volume de poésies inédites publiées après la mort de mon neveu le comte Lafond, qui sans doute en avait une copie et l'avait mêlée à ses papiers."

Puis vient le sonnet annoncé, sonnet que les amateurs s'accordent à ne pas trouver trop indigne de ses aînés:

Dans des vers immortels, que vous savez sans doute,
Dante, acceptant d'un prince et le toit et l'appui,
Des chagrins de l'exil abreuvé goutte à goutte,
Nous a montré son cœur tout plein d'un sombre ennui.

Et combien est amer pour celui qui le goûte
Le pain de l'étranger, et tout ce qu'il en coûte
De monter et descendre à l'escalier d'autrui...
Moi, qui ne le vaux pas, j'ai trouvé mieux que lui.

Ici, malgré ces vers de funèbre présage,
J'ai trouvé le pain bon, et meilleur le visage,
Et l'opulent bien-être et les plaisirs permis.

C'est que Dante, égaré dans des sphères trop hautes,
Avait un protecteur, et que moi j'ai des hôtes;
C'est qu'il avait un maître et que j'ai des amis.

Il faut bien admettre qu'on ne saurait reconnaître plus poétiquement et plus délicatement le charme d'une cordiale hospitalité.

Cette esquisse ne serait pas complète, si je ne signalais ici une autre curiosité littéraire qui touche à mon sujet, et que je trouve dans l'"Année poétique" de 1899, recueil de vers de différents auteurs, compilés par M. Charles Fuster, et publié récemment par la librairie Fishbacker.

C'est une réponse au célèbre sonnet d'Arvers, signée d'un nom peu connu, **Louis Aigoin.**

Pour mieux faire saisir la très remarquable ingéniosité de cette réponse sous forme de décalque, relisons d'abord le fameux sonnet:

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère:
Un amour éternel en un moment conçu;
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire;
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite, et sans entendre
Le murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle:
"Quelle est donc cette femme?" et ne comprendra pas.

Maintenant, lisons attentivement la réponse. On suppose que c'est une femme qui parle:

Ami, pourquoi nous dire, avec tant de mystère,
Que l'amour éternel en votre âme conçu
Est un mal sans espoir, un secret qu'il faut taire,
Et comment supposer qu'Elle n'en ait rien su?

Non, vous ne pouviez point passer inaperçu;
Et vous n'auriez pas dû vous croire solitaire.
Parfois les plus aimés font leur temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pourtant Dieu mit en nous un cœur sensible et tendre;
Toutes, dans le chemin nous trouvons doux d'entendre
Le murmure d'amour élevé sur nos pas.

Celle qui veut rester à son devoir fidèle
S'est émue en lisant vos vers tout remplis d'elle:
Elle avait bien compris...mais ne le disait pas.

N'est-ce pas que c'est charmant?

Ce remarquable "jeu d'esprit", bien que publié dans l'"Année poétique" de 1899, remonte cependant à plus haut. On trouve, dans le volume V du **Bookman,** journal littéraire illustré, de Londres, les lignes suivantes extraites d'une **Lettre de Paris** signée Alfred Manière:

"Il doit bientôt paraître en librairie une très sérieuse étude sur un des caractères les plus curieux du siècle, sur Félix Arvers, qu'un sonnet a rendu célèbre. L'auteur, M. Louis Aigoin, a connu Arvers personnellement; ce n'est donc plus un jeune homme, puisque le poète est mort en 1850. Ce travail contient en particulier des détails sur le fameux sonnet, qui nous donnent à entendre que la femme mystérieuse dont il est question était Mme Ménessier, la fille de Charles Nodier.

"M. Louis Aigoin ajoute à cette étude ce qu'il appelle des **variations sur le sujet.** Ces variations consistent en trois sonnets reproduisant exactement les quatorze rimes de l'original. Le premier est supposé écrit par la personne même qui avait inspiré celui-ci; le second est la réponse d'une dame fin-de-siècle; le troisième est intitulé: **Le sonnet d'Arvers à revers."**

Malheureusement, de ces trois sonnets, le **Bookman** ne donne que le premier, et c'est celui que je viens de citer. Je n'ai pu me procurer les deux autres, ne sachant même pas si l'ouvrage de Louis Aigoin, dont le correspondant parisien de la revue anglaise annonce l'apparition, a jamais été imprimé. En tout cas, il n'a pas fait grand bruit.

Mais, si je n'ai pas ces deux sonnets sous la main, j'en ai deux autres, en revanche, dont je laisserai deviner le nom de l'auteur. Ce sont toujours des variations sur le même thème et les mêmes rimes.

Le premier laisse aussi entrevoir un mystère du cœur, mais un mystère pour le public, et non pour l'héroïne de la situation. C'est peut-être moins poétique, mais c'est à coup sûr plus humain.

Ecoutez:

Pour tous—Elle excepté—ma vie a son mystère:
Un amour éternel depuis longtemps conçu.
Mon cœur en débordait; pourtant j'ai dû le taire:
Nul profane ici-bas n'en a jamais rien su.

A distance je vis, discret, inaperçu;
On me croit en ce monde un passant solitaire;
Mais j'eus plus que ma part de bonheur sur la terre;
Nul ne saura jamais tout ce que j'ai reçu.

Jamais femme ne fut plus qu'elle douce et tendre;
Je la suis en silence, et sans paraître entendre
Les murmures flatteurs soulevés sur ses pas.

Et, tandis que, dans l'ombre, à mon secret fidèle,
Je cache à tous les yeux ces vers tout remplis d'elle,
Plusieurs s'étonneront, mais ne comprendront pas.

Ce sonnet peut s'appeler une parodie; le suivant est sous forme de réponse:

Non, non, votre secret n'était pas un mystère.
Cet amour éternel discrètement conçu,
Vous avez, ô poète, eu grand tort de le taire:
Celle qui l'inspirait l'a toujours fort bien su.

Vous n'avez point passé près d'elle inaperçu;
Votre âme à ses côtés n'était pas solitaire;
Mais vous avez perdu votre temps sur la terre:
N'osant rien demander, vous n'avez rien reçu.

Les femmes ont le cœur aussi subtil que tendre:
Pas une, soyez sûr, qui marche sans entendre
Le moindre des soupirs exhalés sur ses pas.

A l'instinct de leur sexe uniquement fidèles,
Des centaines, croyant vos vers tout remplis d'elles,
Raillaient votre silence...et ne vous plaignaient pas.

Pour faire disparaître l'impression que pourrait laisser cette boutade dans les esprits romanesques—s'il en est parmi mes lecteurs — je clorai par une traduction anglaise du fameux sonnet, due à la plume experte d'un de nos confrères de la Société royale, M. le professeur Georges Murray. Elle se trouve à la page 156 de son beau volume: **Verses and Versions.**

Une traduction de vers français en vers anglais m'a toujours semblé une impossibilité: M. George Murray s'est chargé de prouver plus d'une fois qu'il n'y a rien d'impossible pour la volonté et le talent:

There is a secret shrined within my soul,
A deathless love, in one brief moment born,
A hopeless passion that I must control
And hide from her to whom its vows are shown.

Yes, I must pass unnoticed by her eyes,
Close by her side, consumed by lonely thought,
And shrouding still my secret, I shall die
By naught rewarded, having sued for naught.

But she—though God has dower'd her with a sweet
And tender nature—knows not that her feet
Lure me to follow her where'er they stray:

Too pure to dream her love can be desired—
Were she to read these lines she has inspired,
"Who is this lady?" she would calmly say.

Si cette traduction ne vaut pas l'original, ce n'est pas la faute de M. Murray: c'est la faute de l'Angleterre.

LOUIS FRECHETTE.

A propos d'Athalie a Villa-Maria

La représentation de quelques scènes d'Athalie au couvent de Villa-Maria a évoqué chez la plupart des auditeurs les souvenirs de St-Cyr auxquels M. le sénateur David a fait allusion dans son allocution. Dès l'instant où l'on entre dans l'avenue qui a bien la majesté d'une allée du XVIIe siècle, la comparaison s'impose, ou plutôt, le rêve commence: Voici peut être l'emplacement choisi par Louvois, les bâtiments érigés par Mansard, c'est par cette route que viennent les carrosses de Versailles, c'est dans ce parc que Louis XIV fut reçu le 1er août 1686, jour de l'inauguration officielle de St-Cyr. Comme alors, la nature s'est fait belle pour recevoir les hôtes venus des environs, les pelouses semblent plus vertes, les arbres séculaires paraissent plus majestueux.

On entre et l'illusion continue: les religieuses qui guident les visiteurs à travers de longs corridors, ne sont-elles pas ces "Dames" dont le costume nous est décrit dans le mémorial de St-Cyr? Voilà "la jupe et le manteau d'étamine noire, la coiffe de taffetas avec une espèce de voile froncé par derrière, la croix parsemée de fleurs de lys, pendante sur la poitrine: sur cette croix sont gravées d'un côté l'image du Christ et de l'autre l'image de St-Louis". Nous voici enfin à la salle de représentation, ne prononçons pas le mot 'théâtre" que Madame de Maintenon n'approuvait pas dans sa maison. Comme de son temps, la salle est divisée en deux parties, un tiers pour la scène, deux pour les spectateurs; comme alors, les "Demoiselles" sont rangées sur des gradins le long des murs de côté, les petites en haut, les grandes en bas sous les yeux du roi qui a son fauteuil en avant, au milieu de la salle, tandis que celui de Madame de Mainenon est placé à quelques pouces en arrière, "pour

être à portée de répondre aux questions du roi", nous disent les "Mémoires des Dames".

Mais le fauteuil du roi est vide et l'on se retourne involontairement pour voir si Sa Majesté n'est pas debout contre la porte, selon son usage, "tenant sa canne haute pour servir de barrière, demeurant ainsi jusqu'à ce que toutes les personnes conviées fussent entrées".

On nous donne le choix des places, comme à Madame de Sévigné lorsqu'elle fut conviée à la 5ième représentation d'Esther le 19 février 1689, et sa fameuse lettre nous revenant à l'esprit, nous nous asseyons comme elle "au second banc derrière les duchesses" imaginant que "le maréchal de Belfonds venait se mettre, par choix à notre côté droit et que devant nous c'étoient Mmes d'Auvergne, de Coislin, de Sully".

" L'organistes de la maison, disent les mémoires, accompagnait les voix sur le clavecin". Voici le clavecin qui résonne, la tragédie commence et nous écoutons avec une attention qui n'est peut être pas remarquée, comme celle de Madame de Sévigné, mais qui nous permet de nous isoler en continuant notre rêve. Nous pensons à Racine qui,derrière une tenture de soie rouge, suivait les mouvements des jeunes artrices, écoutait ses vers des lèvres de Madame de Caylus comme il les avait écoutés des lèvres de la Champmeslé, et ne put cacher son émotion le jour où Mademoiselle de la Maisonfort hésita en scène. Et tout d'un coup, nous voyons la scène telle qu'elle dut se produire dans le grand dortoir qui servait de foyer des artistes: "Ah! mademoiselle, qu'avez-vous fait! Voilà une pièce perdue!" dit l'auteur qui oublie un instant qu'il parle à une jeune fille de bonne maison,qu'il est à St-Cyr et non à l'hôtel de Bourgogne. Mademoiselle de la Maisonfort se met à pleurer, Racine se rend compte de sa maladresse, il est d'autant plus marri que la jeune actrice va reparaître dans la scène suivante avec des yeux rouges, et oubliant toutes les convenances, il tire son mouchoir de sa poche et essuie les beaux yeux éplorés.

Tels sont les souvenirs qui nous revenaient l'autre jour quand,par un après-midi de printemps,nous avons revécu dans le cadre exquis de Villa-Maria une époque si glorieuse pour les Lettres Françaises. Un si bel effort au service de notre cause,celle du culte de la langue française, ne pouvait pas être passé sous silence, *Le Journal de Françoise* qui sait encourager les lettres, doit encore le souligner. M. Milhau.

A Propos de la St-Jean-Baptiste

Je me trouvais vendredi, le 24 juin chez une amie qui m'avait complaisamment offert ses fenêtres pour voir le défilé patriotique promis à notre fête nationale. Nos journaux quotidiens, toujours enthousiastes, nous avait tant parlé de cette procession et de tous les préparatifs qu'on y faisait, que, longtemps à l'avance, je me sentais attendrie à la pensée de tout ce que je verrais de touchant et de glorieux dans les chars allégoriques illustrant notre histoire.

Mais hélas! amer désappointement. A part les quelques maigres faits d'armes qu'on y représentait, ce pauvre M. de Maisonneuve, s'il eut pu descendre du ciel le 24 juin de cette année, se serait trouvé peu à son aise pour figurer dans l'étalage ridicule qu'on a fait ce jour-là, étalage plus propre au cirque Forepaugh et Sells qu'à la célébration de notre fête nationale.

Est-il possible que notre histoire, pourtant si féconde, ne puisse fournir à nos processions patriotiques qu'un vulgaire bonhomme Ladébauche, un insignifiant Timothée, et, comme type des braves habitants de nos campagnes aux mœurs patriarchales et douces, une famille Citrouillard dont on se détourne avec dégoût?

En rayant Ladébauche de la fête, nous lui aurions rendu un service appréciable puisque nous lui aurions exempté une visite à l'hôpital, ce qui, je veux bien vous le concéder, ne faisait pas partie du programme. De plus, on eut épargné aux spectateurs la tentation de désirer que le même hors d'œuvre fut également servi au trop illustre Timothée comme aux très primitifs Citrouillard.

Quelle idée de notre ville et des Canadiens en général ont eu les étrangers venus dans nos murs à l'occasion de notre fête nationale!

Sous prétexte d'amusement, nous saisissons le moyen le plus sûr de nous faire paraître le plus nuls possible aux yeux de nos hôtes et de nos compatriotes anglais. Chacun sait que le ridicule est une arme plus meurtrière que l'épée: les blessures de l'épée peuvent guérir, celles du ridicule: jamais.

Une procession idéale suivant moi, serait une relation de l'Histoire du Canada en tableaux depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Chaque char allégorique porterait inscrit en quelques mots l'historique du fait qu'il représente.

Cela aurait le double but de nous apprendre à fond bien des choses que nous ne savons que sperficiellement, et graverait,dans l'esprit de la génération qui pousse,et pour toujours,le le passé si intéressant et si beau du pays que nous habitons.

Ce serait une mise en scène un peu onéreuse, me direz-vous. Peut-être, mais ce serait au moins de l'argent bien employé puisqu'il aurait un but vraiment national et élevé et serait plus utile que les sommes dépensées pour la fête que nous venons de si tristement célébrer.

Un moyen encore plus simple de réduire les sacrifices monétaires, serait que, chaque section, mettant de côté le char de leurs industries que nous connaissons toutes par cœur, avec les vis, tournevis, tarrières, compas, etc., appendus à ce char comme des couronnes mortuaires, prît chacune une époque de notre histoire et se chargeât de l'illustrer.

Ainsi répartie, la dépense serait peu de chose et la procession, entremêlée, des voitures de nos délicieux Saint-Jean-Baptiste,et débarrassée à tout jamais de réclames pas du tout nationales, offrirait aux visiteurs comme aux gens du pays,un spectacle glorieux et ému, dont ils en garderait, soyons-en persuadés le plus doux des souvenirs. **Tante Ninette.**

LETTRE D'OTTAWA

Ottawa, 20 juin.

Ma chère directrice,

La capitale se dépeuple et je n'ai plus un instant à perdre si je veux encore vous entretenir de nos chères amies qui s'enfuient à tire d'aile vers les plages et les villégiatures. Le vide se fait autour du Parlement et l'on déserte. Bientôt il ne nous restera plus que des législateurs et ils sont si peut foliâtres; hélas !que ce sera donc triste! car sachez-le, c'est nous, ce sont les spectatrices qui les inspirent et qui leur insufflent un peu de regain. Sont-elles assez lamentables les séances, quand il n'y a pas d'assistance féminine!

L'autre jour je suis entrée au cours d'une après-midi absolument morne, où les galeries étaient absolument vides. J'ai pénétré sans bruit,je me suis assise tout doucement sans froufrou ni murmure et j'ai contemplé la fosse aux lions où tout le monde assoupi sommeillait. J'ai cru vaguement entendre qu'un honorable représentant du peuple, joli garçon ma foi, pateaugeait entre l'huile de pétrole brute et l'huile raffinée. Quel mal il se donnait pour s'extirper de ces deux nobles produits; eh! bien, croyez-moi, je suis venue à son secours, j'ai toussé un peu, j'ai laissé tomber mon ombrelle un peu bruyamment, il a levé les yeux et si ce n'est pas moi, ni mon air, c'est l'"odor di femina", l'instinct d'une présence féminine qui a donné un peu de pouvoir illuminant à des pétroles. Sa voix s'est raffermie, le diapason s'est relevé, quelques têtes penchées sur les pupitres se sont redressées et la Chambre a repris un peu de vie. La salle qui rappelait la demeure de la Belle au bois dormant est sortie de sa torpeur.

Le signal du départ a été donné par Lady Minto qui nous a quittées pour toujours, car il n'est pas probable que nous la revoyions au Canada. Le terme d'office de son cher époux expire et il attend l'arrivée de son successeur. On avait parlé de Lord Grey, son beau-frère, mais la nouvelle est démentie. Elle n'était guère vraisemblable, bien qu'il y ait eu une tentative de faite. Le voyage du noble Lord l'année dernière et son séjour parmi nous pour exposer ses doctrines philanthropiques étaient évidemment un ballon d'essai qui a crevé. L'idée de nous imposer une dynastie était pour le moins étrange.

La fugue à sensation, par exemple, c'est celle de Lord Dundonald; en voilà un qui a reçu son paquet promptement et qui ne l'avait pas volé, excusez cette franchise, ma chère directrice, vous savez combien je suis nationaliste. Et puis en somme, n'avons - nous pas chez nous assez de beaux colonels pour faire la parade.

De plus, il y a une petite femme qui va être bien heureuse de voir Lord Dundonald quitter le Canada, et, je ne suis pas méchante, moi, ni jalouse. Cela m'amuse toujours de voir une femme légitime se réjouir. Vous n'ignorez pas que depuis deux années, cette pauvre lady Dundonald était privée du bonheur de voir son seigneur et maître.

Mais me direz-vous: ne pouvait-elle pas venir avec lui au Canada?

Votre question,ma chère, est d'une désolante naïveté. Apprenez donc que c'était impossible, absolument impossible, pour raison d'état. Lady Dundonald est de haute noblesse, elle appartient au "smart set" et en Angleterre elle a la préséance sur Lady Minto. Or, si elle était venue en Canada, accompagner son mari, elle aurait passé au dessous de Lady Minto femme du gouverneur général. C'était absolument inadmissible et Lady Dundonald a préféré par vertu snobique risquer de rester quatre ans sans voir son mari que de perdre une miette de préséance. Quel courage, hein, quelle grandeur d'âme!

Enfin, grâce à la décision du Cabinet Lady Dundonald va serrer son époux sur son cœur plus tôt qu'elle n'espérait et Lady Minto n'aura pas eu le dessus.

Que c'est beau la vie du grand monde et comme nous sommes privées, nous pauvres coloniaux du bonheur de goûter ces fines distinctions!

L'évènement élégant de la semaine dernière, a été le garden party offert par Madame Belcourt dans les jardins du Parlement. De longtemps la présidence n'avait pas été si animée et si mondaine que cette année.

Les fêtes, les réceptions, les diners, les soirées s'y sont succédé sans interruption et les salons ont regorgé tous les soirs d'amis et d'invités. Madame la présidente et ses charmantes sœurs avec les sœurs de l'Hon. M. Belcourt se sont prodiguées pour rendre aussi attrayantes que possible les invitations lancées, leur succès a été complet, charmant, exquis.

La fête de mercredi arrivait comme complément de la superbe démonstration donnée mardi soir à l'Hon. M. Belcourt par les citoyens d'Ottawa, un somptueux banquet d'où nous n'étions pas exclues; au contraire, dirait Timothée. Au dessert, on nous a fait une place toute grande pour nous permettre d'entendre les discours. Le diner avait dû être excellent, car ces messieurs se sont tous montrés d'une amabilité constante pour la galerie féminine.

L'aménagement de la pelouse du Parlement, dans la partie qui domine le fleuve, était parfait; le kiosque d'où les fumeurs de pipes avaient été délogés était décoré à profusion de drapeaux et oriflammes, un tapis courant tout le long de la grande allée traçait une voie triomphale.

Au haut de l'escalier qui conduit au kiosque Madame Belcourt et le président de la Chambre recevaient leurs invités avec une grâce délicieuse. Tout cela avait fort grand air. Avez-vous déjà remarqué, ma chère, quel cachet prend tout de suite, une réception lorsqu'il y a quelques marches à monter pour rencontrer la personne que l'on veut saluer et combien l'allure est plus grandiose. Combien l'attitude prête à plus de geste et de tenue au lieu d'une banale rencontre où l'on se trouve face à face, de niveau dans un salon.

Le défilé des invités s'est opéré en grand style, les drapeaux claquaient au vent, des dentelles voltigeaient et tout le monde était de radieuse humeur.

Une tente marquise énorme, sous laquelle était servi un buffet somptueux est vite devenue le centre d'attraction autour duquel se formaient tous des groupes empreints d'une vive gaîté. La musique militaire, toutes ces toilettes claires, on se serait cru à Longchamp un jour de Grand Prix!

C'était une bien jolie fête dont on gardera longtemps le souvenir à Ottawa.

YVETTE FRONDEUSE.

La Vie que l'on menait il y a cent ans

(*Suite*)

Nous avons dit déjà comment le cadavre d'une empoisonneuse du nom de Corriveau avait été suspendu dans une cage de fer au carrefour de la route qui conduit de Lévis à l'église de St-Joseph. Depuis lors le champ où ce gibet s'était élevé, avait été maudit. Personne n'y passait sans se signer dévotement. On prétendait que les sorciers de l'île s'y réunissaient pour y perpétrer leurs enchantements, et plus d'un brave homme en revenant du marché de la ville, par un soir brumeux, racontait sérieusement s'y être trouvé face à face avec le démon.

D'autres demandaient des faveurs au diable et lui promettaient leur âme en échange. Ce n'était pas une petite affaire ensuite que de rompre le marché quand le diable venait chercher le gage promis.

On nous a raconté qu'un vieux notaire, ennuyé de la concurrence que lui faisait un confrère, avait voulu voir le diable afin qu'il l'aidât à se débarrasser de lui. Belzébuth invoqué ne s'était pas fait tirer l'oreille. Il arriva de suite et proposa au notaire de lui acheter son âme. Il tenait justement sous son bras le régistre où avaient signé les gens de la paroisse qui s'étaient déjà vendus. Mais le notaire, pris de remords au moment de signer, tira de sa poche une prétendue bouteille d'encre, qui n'était qu'une bouteille d'eau bénite qu'il avait prise par mesure de précaution, et il aspergea le diable, lequel se mit à pousser des cris affreux, pendant que lui prenait la fuite, en emportant le régistre. Alors, une course folle commença et qui dura toute la nuit à travers les champs et sur la grève de la pointe de Lévy. "Rends moi mon régistre" criait le diable. "Non, tu ne l'auras pas!" glapissait le notaire en s'enfuyant toujours, sautant par dessus les clôtures, enfonçant jusqu'aux genoux dans les mares d'eau. Et cela recommençait toujours. Enfin, à bout d'haleine, le notaire prêt de succomber, put se jeter dans le cimetière de St-Joseph, en terre bénite, d'où il nargua le diable, en agitant le régistre. C'est ainsi que dans une seule nuit furent sauvées les âmes de tous les malheureux qui avaient signé.

L'idée du diable hantait si bien les esprits que l'on ne disait jamais *entrez*, mais *ouvrez* à celui qui frappait à la porte de la maison. Une légende rapportait qu'une jeune femme ayant un jour répondu "entrez" le diable entra et s'empara d'elle.

Dans la construction d'une église, le diable avait aussi sa part. C'est ainsi qu'à St-Laurent sur l'île d'Orléans on parle encore d'un cheval mystérieux qui traînait les plus lourdes pierres alors que les autres chevaux ne pouvaient pas même les remuer. Un jour, un manœuvre insouciant, comme il s'en rencontre toujours, enleva la bride de ce cheval si utile afin de le faire boire au ruisseau. Le cheval dégagé se précipita dans l'onde fraîche et disparut aux yeux de son gardien abasourdi sous la forme d'une anguille qui s'enfuyait vers la mer.

On raconte quelque chose d'à peu près semblable au sujet de l'église du Cap-Santé.

Nous avons retrouvé cette brumeuse légende à l'origine de presque toutes les vieilles églises gothiques de France et d'Allemagne, et il n'est pas étonnant qu'elle soit traversée les mers avec les premiers colons.

Le loup garou était une personne condamnée par Satan à prendre la forme d'un animal, et à parcourir les campagnes la nuit. Au matin, elle rentrait chez elle, à moins d'accident mortel. Sous sa forme accidentelle, le loup garou se jouait des hommes et des périls où tout autre être aurait succombé. La plus légère atteinte d'une arme ou d'un projectile bénits le ramenait à sa forme vraie. On en citait qui avaient péri misérablement dans leurs courses aventureuses, privés des bénédictions et des prières du prêtre.

Les chiens qui étaient lancés à la poursuite des loups garous se retiraient précipitamment, avec les symptômes d'une terreur profonde, insensibles aux encouragements, aux excitations les plus énergiques.

Au cas où l'on ramenait un loup garou à sa forme naturelle, il ne fallait jamais citer le nom du sujet de la métamorphose, autrement on pouvait être atteint d'un mavais sort.

Un soir, un jeune homme du village d'Arlaka qui revenait de veiller près de l'église, aperçut devant lui, barrant la route, un animal qu'il jugea devoit être un loup garou. Il était brave et fort, il avança prêt à la lutte, avec son couteau qui avait été béni le jour des Rameaux,grand ouvert à la main. Mais le loup garou s'élança sur lui, si brusquement qu'il ne put faire usage de son arme. Un combat s'engagea entre les deux adversaires, où chacun déploya ses forces décuplées par l'énergie qu'on a quand la vie est en jeu. Ils

tombèrent, en poussant, l'un des cris, l'autre des hurlements de rage, se mordant, se déchirant, sans répit ni miséricorde. Enfin l'homme eut le dessus. Il serrait le loup si fortement à la gorge qu'il en râlait presque étranglé. En ce moment, le loup garou parla: "Fais moi grâce, tu n'auras pas à t'en repentir". Le vainqueur desserra le collier de ses doigts d'acier et le laissa partir. Il ramassa son couteau et continua son chemin. Il marchait à grands pas, les yeux fixés sur les lumières d'Arlaka, tout proche; le loup garou pour une deuxième fois retomba sur lui, sans qu'il put savoir d'où il venait. Cette fois, le couteau s'enfonça dans le corps du possédé. O prodige! la bête se changea tout àcoup en homme, et le jeune voyageur reconnut un de ses voisins. "Tu m'as délivré de mon sort, lui dit alors ce dernier, je te remercie, mais souviens-toi que si jamais tu racontes ce qui vient de se passer, tu t'en souviendras".

Rentré chez lui, les habits déchirés, couvert de boue, les mains et le visage en sang, le jeune homme se coucha, son sommeil fut agité, toute la nuit il délira. Le lendemain, il eut le tort de nommer celui qui l'avait attaqué. Dès lors l'appétit lui manqua. Il ne dormit plus. Il mourut de consomption dans l'armée, lui qui avait toujours été si florissant de santé, si débordant de vie.

Les imaginations se troublaient, les existences s'assombrissaient souvent par ces chimères.

La chasse galerie avait aussi laissé ses traces dans les mémoire, surtout parmi les canotiers.

Mais les plus touchantes de ces erreurs avaient trait à la grande piété envers les âmes du purgatoire. Le jour des morts, disait-on, les bonnes âmes se voient délivrées pour une journée entière de leurs tourments expiatoires, et reviennent alors errer sur la terre au voisinage des lieux qu'elles ont habités jadis: tantôt elles revêtent une forme animale, tantôt elles demeurent tout à fait invisibles, mais gardent néanmoins une sensibilité délicate sous leur figure éthérée.

On allait jusqu'à laisser le soir une lampe allumée sur la table, avec une jatte remplie de lait et quelques crèpes préparées au fond de la poële, afin de satisfaire aux devoirs de cette hospitalité fantomatique.

Nous avons entendu quelquefois des vieillards nous assurer qu'ils avaient vu, le lendemain, la jatte de lait complètement à sec et les crèpes disparues.

Nous aurions pu leur dire que nous soupçonnions le chat de la maison ou quelques mauvais plaisants d'avoir opéré ce prodige.

Mais à quoi bon leur enlever ces douces illusions?

Les médecins n'étaient pas nombreux dans la seigneurie, et c'est à Québec qu'il fallait aller les chercher si nous en jugeons par les comptes que nous relevons dans les inventaires. Cependant, à dire le vrai, on ne se confiait à la médecine qu'à la dernière extrémité. Presque tout le monde avait appris des Indiens à se soigner avec des simples Aussi, chaque famille possédait-elle des petites recettes infaillibles et une abondante provision d'herbages pour tous les maux imaginables. Quelques vieilles femmes passaient pour très expertes dans la préparation des tisanes de toutes sortes. Nous avons eu l'occasion d'entendre décrire quelques-unes de leur ordonnances et nous en connaissons beaucoup qui les mettent encore en usage, tant l'homme est faillible, crédule, facile àentraîner, quand il s'agit de recouvrer la santé. Nous nous donnerons bien garde de reproduire la pharmacopée populaire que nous avons recueillie sur les lèvres des habitants de Lauzon, ni de dire les plantes dont on use encore dans certaines maladies de peur d'être accusé devant la docte faculté des médecins de vouloir lui faire concurrence, ou peut-être mieux de port d'armes illégales.

Dans les cas de cassures ou de fêlures, on avait recours aux rebouteurs qu'on appelle encore dans la région des *ramancheurs*.

Certains enfants nés sous une lune spéciale ou dans des circonstances particulières avaient la réputation de guérir rien que par l'application des mains, tout comme les rois de France faisaient disparaître les écrouelles par le simple attouchement.

C'est ainsi, par exemple, que l'on croit encore, dans le populaire de Lauzon, lorsqu'il nait sept garçons de suite dans une famille, que le septième a la langue marquée d'une fleur de lys et qu'il a le don de guérir de tous maux.

D'autres trouvaient moyen d'extorquer de l'argent àla simplicité populaire en faisant croire qu'ils possédaient une vertu surnaturelle ou un don spécial de la divinité.

C'est ainsi qu'une femme de Saint-Jean Port Joli prétendait que l'évêque Hubert avait communiqué à son enfant jusqu'à ce qu'il eut atteint l'âge de sept ans le pouvoir de faire des miracles et de guérir des plaies et des maladies. Un si grand nombre de personnes s'étaient laissées prendre à ce charlatanisme éhonté que l'évêque fut obligé de sévir.

D'autres imposteurs disaient guérir des maladies corporelles à l'àide de certaines prières et par l'imposition des mains, et ces gens-là trouvaient des croyants. On en citait un surtout qui habitait St-Pierre les Becquets et dont la réputation s'étendait sur toute la rive droite du St-Laurent, dans la région de Québec. En 1808, l'évêque dût lancer un mandement pour mettre les populations en garde contre ces pratiques superstitieuses.

A propos de médecins, nous allions oublier de dire que c'est à la pointe de Lévy que demeurait au commencement du siècle dernier le fameux docteur L'Indienne. Ce malfaiteur légendaire avait la réputation de loger les passants et de les assassiner la nuit pour les voler. Il alla se faire pendre quelque part vers l'Islet ou Saint-Jean Port-Joli, le séjour de la pointe de Lévy étant devenu trop dangereux pour lui à cause des soupçons provoqués par les mystérieuses disparitions que l'on remarquait. M. Philippe Aubert de

Gaspé a bien su tirer partie de ce personnage sanguinaire dans son roman du *Chercheur de trésors.*

A la pointe de Lévy, qui fut le rendez-vous des soldats de Wolfe et d'Arnold, et le séjour des armées assiégeantes, la tradition a voulu longtemps qu'autour de chaque habitation fussent enfouis des trésors. Quand les invasions se produisirent, leurs propriétaires les avaient cachés au pied d'un arbre, sous un roc,dans le creux d'un mur, pour les retrouver, le danger passé. Des bâtiments avaient aussi péri sur la côte à la Chaudière, vis-à-vis St-Romuald. On les disait chargés d'un butin précieux. Aussi, pendant longtemps, la région fut couverte de chercheurs de trésor. On consultait les sorciers, on faisait des incantations. On se promenait dans les champs, une branche de coudrier à la main, ou un bout de corde de pendu dans sa poche. Que de fouilles nocturnes furent faites dans la vaine espérance de découvrir ces trésors toujours insaisissables! Nous avons sous les yeux les notes pleines d'incohérence qu'écrivit un de ces pauvres don Quichotte qui laissa un négoce prospère pour s'abandonner à ces folles chimères.

Tels furent les contes qui bercèrent notre enfance, il y aura bientôt près d'un demi-siècle.

J. Edmond Roy.

Les chansons de Botrel

POUR L'ÉCOLE ET LE FOYER

En octobre dernier, un ami et compatriote de Théodore Botrel réunissait en un coquet volume quelques chansons que le barde de Bretagne et sa Douce ont chantées durant leur passage en notre ville.

L'excellent succès que remportèrent les 5,000 exemplaires de ce recueil, épuisés en peu de jours, encouragea l'auteur à donner une seconde édition de son ouvrage.

Cette édition vient de paraître—jolie comme sa sœur ainée—mais considérablement augmentée.

Les admirateurs du Chantre breton retrouvent avec joie : "les loups bretons" ces patriotiques vers si fort bretonnants, la délicieuse "lettre de la fauvette", "la fleur de blé noir" que madame Botrel appelle *sa petite paimpolaise*; aussi "le bûcher de Jeanne d'Arc" "Ma Bretagne," "Il était un petit navire," "la Complainte des âmes" et "l'Echo" qui donne en trois mots la devise du poète : 'Chanter, Croire, Aimer — et combien d'autres encore que les Canadiens connaissent par cœur, tant chaque vers de Botrel émet un sentiment commun aux bretons du Canada.

Bref, l'intéressant recueil contient 48 chansons notées et 22 poésies choisies et précédées d'une courte, j'allais dire trop courte, note biographique de Botrel.

Le volume est en outre enrichi des photographies du poète et de sa DOUCE — photographies prises chez un de nos Canadiens, s'il vous plaît, et des vers autographiés par l'auteur, intitulés : *Chez nous.*

Chez nous, le chez-nous de là-bas
C'est toi, cher petit coin de terre,
Qui pars d'Ille-et-Vilaine et va
Finir avec le Finistère.

Avis aux collectionneurs d'autographes.

Les "Chansons de Botrel" ont encore le mérite d'être venues à bonne heure. Voilà que sonne le moment des distributions de prix, toutes nos maisons d'éducation tiendront à honneur de donner à leurs élèves un volume qui a été fait et pour l'école et pour le foyer.

Les "Chansons" sont en vente chez tous nos libraires pour la modique somme de 50 sous. Qu'on se le dise.

GILBERTE

24 mai 1904.

Le Coin de Fanchette

En l'absence de Françoise, partie à l'Exposition de Saint-Louis,le Coin de Fanchette est remis au prochain numéro.

Propos d'Etiquette

D.—Je suis avec deux amis et nous rencontrons une dame que moi seul connais; doivent-ils la saluer avec moi?

R.—Certainement.—De même que si vous acccompagnez une dame et qu'elle salue des personnes, vous devez saluer avec elle, lors même que vous ne connaissez pas ces personnes.

D.—Un Monsieur doit-il laisser à une dame le haut ou le bord du trottoir?

R.—Il doit lui laisser le côté du trottoirs qui longe les maisons. En France, cependant, c'est tout le contraire, je crois.

D.—Puis-je inviter des dames à venir avec moi, à des courses?

R.—Certainement; les dames vont aux courses, ou aux joûtes de crosse et de balle avec grand plaisir de nos jours.

LADY ETIQUETTE.

Cours Louis Robert

La charmante Ruche Enfantine que dirige avec tant de sollicitude et de dévouement M. Louis Robert, 1526a rue Ontario, était en fête samedi dernier. C'était plaisir de voir tous ces chers enfants venant recueillir des mains de M. l'abbé Richard, vicaire de la paroisse St-Jacques les prix et récompenses, fruits de toute une année d'assiduité, de travail et de bonne volonté. Tour à tour Mlles Emilienne Gorcy, Béatrice Cusson Gabrielle de Kerméno, et MM. Denis Papineau, Horace Pérodeau, Réné et André Beaudry, Maurice Dubé, Charles Desmarteau etc., sont venus réciter quelques poésies du meilleur goût.

Aussi M. l'abbé Richard, dans un langage plein de cœur et d'apropos a félicité ces jeunes élèves sur les progrès accomplis, et leur a donné les plus paternels et les plus sages conseils.

Il ne reste qu'à souhaiter à cette belle jeunesse de profiter largement de ses vacances, et de reprendre avec la même ardeur le 1er septembre ses études momentanément interrompues.

La rentrée des classes est fixée au jeudi 1er septembre.

Des prospectus seront adressés sur demande.

"Le Journal de Françoise" est très heureux dans ses primeurs. Hier, nous publions des extraits d'un livre non encore paru de M. J. Edmond Roy, aujourd'hui, nous donnons un extrait de l'allocution de Mgr Mathieu, recteur à l'Université Laval de Québec, à la séance de clôture du 19 juin dernier.

"Comme marque d'encouragement a dit le savant orateur, l'Université de Québec, veut bien donner aux élèves qui suivront ce cours et qui s'y feront remarquer par leur assiduité et leur succès, un certificat d'études littéraires. Ce certificat, cette année, a été accordé à M. le Dr Dorion, à M. G. Pelletier, élève de la Faculté de droit, et à Mlle Marie Sirois...

"Mademoiselle Sirois mérite aussi de chaudes félicitations. Elle est la première femme à recevoir une distinction officielle de notre Université, et il faut espérer qu'elle sera suivie par plusieurs autres.

"Il faut bien se rappeler que les femmes ne sont pas condamnées à la médiocrité. Sans doute elles ne doivent pas, comme disait De Maistre, "émuler" l'homme chez qui sont nécessaires une foule de connaissances absolument inutiles pour le rôle que les femmes ont à remplir. C'est ce que Molière voulait faire comprendre, quand il disait:

"Il n'est pas honnête et pour [beaucoup de causes
Qu'une femme étudie et sache tant [de choses".

"Mais tout de même on ne peut que louer celles qui emploient leurs loisirs à cultiver leur intelligence, à orner leur esprit de connaissances qui les rendent plus agréables et plus utiles à ceux avec qui elles entrent en relations.

"Vous ne craignez pas de faire des bas bleus, nous dira-t-on? Nous répondrons avec Mgr de Mermillod: "Nous ne craignons pas de faire des bas bleus,pourvu que la robe de leur modestie soit assez longue pour les cacher", et les femmes de Québec sont modestes, elles sont assez intelligentes pour savoir qu'elles doivent être comme ces fleurs qui n'exhalent leur parfum que dans l'ombre".

"Les femmes ne sont pas condamnées à la médiocrité", voilà un aveu que nous avons beaucoup de plaisir à signaler, et un encouragement dont on ne peut suspecter la sincérité. Mgr Mathieu voudra bien accepter, au nom des femmes qui "cultivent leur intelligence et qui ornent leur esprit" leurs très sincères remerciements.

Nous lisons dans "Le Gaulois", de Paris, en date du 15 juin dernier:

—Hier, à quatre heures, dans les salons de la marquise de Pothuau, Mlle Thérèse Vianzone, qui nous a donné les fameuses lettres du Père Didon, a fait une conférence "sur Talma et la Comédie-Française pendant la Révolution et l'Empire".

Son admirable diction et ses connaissances littéraires très étendues, tout récemment appréciées dans les principales villes des Etats-Unis et du Canada, ont soulevé les applaudissements répétés des assistants, parmi lesquels on remarquait:

Marquis et marquise de Montebello, comtesse de Pélissier, comtesse de Salignac-Fénelon, marquise de Valori, M. et Mme Pierre Lefèvre-Pontalis, M. et Mme Camille Bellaigue, comte et comtesse de Montalivet, duchesse de Reggio, marquise de Massa, docteur et Mme Villemin, baronne Lejeune, prince Amédée de Broglie, prince et princesse Stirbey, vicomtesse de Lauriston, Mme Lara-Aulant, comte A. de La Rochefoucauld, comtesse Fernand de Montebello, comtesse Louis de Montebello, Mme Taigny, Mme Georges Gouin, Mme et Mlle Méline, Mme Monnot des Angles, marquise de Chaumont-Quitry, vicomtesse de Verneaux, comte Raymond de Laugier-Villars, comte Pierre de Brissac etc., etc...

Nous avons eu l'honneur et le plaisir d'assister à la distribution sollennelle des prix aux élèves de l'Académie Ste-Marie, qui est sous la direction intelligente et artistique de Mlle Ida Labelle. Ces deux dénominations ne sont pas trop fortes pour la femme supérieure que nous rencontrons en la bonne directrice.

Outre les prix donnés aux élèves par la maison, plusieurs ont été offerts par des bienfaiteurs et amis de l'éducation: Mlle St-Jean, pour la diction; M. Lachance, pharmacien, pour la langue française; la maison Cadieux et Dérome pour la sténographie; M. Gratton, libraire pour l'orthographe; M. Wilson pour travaux manuels. Médailles: Mlle Barry (Françoise) pour la littérature; M. L. Gravel pour les mathématiques; M. O. Labelle de London, Ont., pour la conversation anglaise; M. A. St-Martin pour la langue internationale; M. N. Breton, pour le dessin et l'histoire du Canada; par son Excellence le Lieut. Gouverneur, pour excellence de conduite.

Deux nécessaires de couture ont été offerts aux plus méritantes dans l'"Art de s'habiller soi-même", Méthode Boudet,l'un par Son Honneur le maire de Montréal, l'autre par M. H. Gervais, député de la Division St-Jacques. De superbes volumes par les MM. de St-Sulpice pour les élèves du Cathéchisme de Persévérance.

Un Témoin.

PAGE DES ENFANTS

En vacances!

A partir de ce numéro-ci je ne donnerai plus de questions, devinettes ou charades à étudier. Je veux vous laisser jouir en paix de vos vacances, petits amis. Allons, au revoir en septembre et amusez-vous bien pendant ces deux mois de repos.

Tante Ninette.

Amitié de reine

Tante Ninette vous a parlé dernièrement de la tendre et poétique amitié, qui unissait Marie-Antoinette à sa compagne dans l'infortune, la Princesse de Lamballe. Je veux vous parler d'une autre amitié de reine, qui ne résista pas toutefois à l'épreuve des années, celle de la reine Anne d'Angleterre pour Sarah, Duchesse de Malrborough, l'épouse du fameux général qui inspira la chanson "Malbrouk s'en va-t-en guerre". Anne (de Danemark, par son mariage) fut la dernière représentante des Stuarts qui s'assit sur le trône; elle succéda à son beau-frère Guillaume d'Orange, le roi Guillaume III en 1702. Des 17 enfants qu'elle eut tous moururent en bas âge, sauf un fils, le duc de Gloucester qui vécut jusqu'à l'âge de 11 ans et qui par sa mort laissa le champ libre à la dynastie de Hanovre. L'amitié d'Anne pour la duchesse Sarah, date de l'époque de leur jeunesse àtoutes deux, et continua jusqu'à peu d'années avant la mort de la reine (1714), quand les inséparables se brouillèrent. Dans l'enthousiasme des premières années, elles se dépouillèrent de tous leurs prérogatifs, et s'appelèrent, tout simplement Mrs. Morley et Mrs. Freeman. Mais toutes ces protestations d'amitié ne survécurent pas à la vieillesse, et se transformèrent en aigreur et en rancune. Tel est le sort inévitable de tout sentiment qui n'est point basé sur la franchise et le dévoûment.

Christine de Linden.

Les Jeux de nos Grand'Mères.

Le Papillon.

Voici un jeu très amusant, par la variété qu'il offre et les difficultés qui s'y rencontrent.

Toutes les dames de la société prennent chacune un nom de fleurs, et les cavaliers un nom d'insectes.

Ainsi les dames s'appelleront la rose, la violette, la tulipe, la tubéreuse, la pensée, l'hortensia, etc ; les hommes : le papillon, la chenille, le bourdon, le frelon, l'abeille, la fourmi, etc , suivant la fantaisie des uns et des autres ; ces noms doivent être retenus par chaque joueur, s'il veut s'éviter de donner des gages. Cela fait, on convient de ce qui suit :

1° Chaque fois que l'on s'entend nommer, on doit prendre la parole ; on ne doit pas répondre au nom d'un autre.

2° Les dames ne peuvent nommer que les insectes, et les messieurs que les fleurs.

3° Il est défendu de nommer une fleur ou un insecte dont aucune personne de la société n'a pris le nom.

4° Quand on parle du jardinier, toutes les dames doivent tendre la main droite, comme la fleur ouvre son calice à l'eau rafraichissante, que le jardinier lui apporte ; les messieurs, au contraire, se lèvent, pour signifier que les insectes fuient sa présence.

5° Au mot *arrosoir*, les dames se lèvent, comme les fleurs qui se redressent lorsque l'eau a étanché la soif qui faisait incliner leur tête ; les cavaliers mettent le genou en terre, par la raison que les insectes qu'ils représentent redoutent l'eau, qui pourrait leur ôter la vie.

6° Si l'on nomme le *Soleil*, tous les joueurs se lèvent, pour rendre hommage au régénérateur de la nature.

Dans ces trois derniers cas, on ne reprend sa première position qu'après que la personne qui parle a nommé une fleur ou un insecte.

On peut, à volonté, nommer le papillon.

On voit que ces conditions font donner beaucoup de gages, parce qu'il faut une grande attention pour les bien remplir toutes.

Une fois cela bien connu, le papillon, qui est ordinairement le joueur qui connait mieux le jeu, l'ouvre de la manière suivante:

Le Papillon. — En apercevant un parterre dont les fleurs brillent d'un éclat aussi vif, je suis indécis du choix que je dois faire, toutes, égales en fraîcheur, m'attirent également vers elles: cependant, je vais me reposer sur la rose.

La Rose. — Ah! gentil papillon, que n'êtes-vous moins frivole! Je vous recevrais avec plaisir; mais je redoute tellement votre inconstance, que je préfère une guêpe.

La Guêpe. — Charmante rose, ce que vous venez de dire m'enhardirait à m'approcher de vous, mais je ferais un mauvais usage de vos parfums: d'ailleurs, je crains le jardinier (ici, chacun remplit son rôle,) et j'aime mieux me cacher dans le gazon, pour y chercher l'humble violette.

La Violette. — Grand merci, je vous fais grâce de vos recherches, et je préfère réserver mes faveurs à l'insecte qui, comme l'abeille... L'abeille le prend, ensuite la parole, et le jeu se continue de la même manière. L'esprit et la finesse des joueurs peuvent le rendre très amusant.

Grand'Maman Agnès.

Correspondance

Chicoutimi, 14 juin 1904.

Chère tante Ninette,

Permettez-moi, chère tante, de vous remercier de tout cœur du beau volume "Le Rayon" que j'ai reçu la semaine dernière, il m'a fait le plus grand plaisir; je vais m'efforcer d'être encore lauréate l'année prochaine.

Recevez les plus sincères amitiés de votre

Violette du Saguenay.

PAGE DES ENFANTS

Réponses à Jeux d'Esprit

Histoire du Canada

Quel était le mot de passe donné à la sentinelle française qui gardait l'Anse du Foulon, par un officier de l'armée anglaise, lorsque celle-ci descendit le fleuve pour mettre pied du côté de Québec, dans la mémorable soirée du 12 septembre 1759?

Réponse: France.

Pour prouver l'intérêt qu'on prend à votre page, chers neveux et nièces, voici ce que me communique à ce sujet un de nos écrivains distingués: "Strictement, on ne peut dire que l'affaire du mot de passe eut lieu à l'Anse du Foulon. C'était au poste français situé au-dessus.

La nuit était noire. Wolfe, avec ses bateaux, descendait en silence, se laissant entraîner par le courant de la mer baissante. La sentinelle distingua quelque chose au bord de l'eau et cria: *Qui vive?*

L'un des hommes de Wolfe répondit: *France!*

Rien ne nous indique que ce fut le mot d'ordre du jour.

La sentinelle ne se montra pas satisfaite et répliqua:

—A quel régiment?

—De la Reine, riposta l'Anglais d'une voix sourde.

—Pourquoi est-ce que vous ne parlez pas plus haut?

Sur ce, la sentinelle courut au poste donner avis de ce qui se passait. Or, à cette même heure, devait descendre du Cap Rouge à Québec un convoi de provisions. Peut-être que cette pensée empêcha le poste de prendre alarme.

Wolfe filait toujours. Rendu au Foulon, une centaine de soldats grimpèrent la côte et dispersèrent les quarante ou cinquante hommes de Vergor. C'était un petit coup de main, mais qui ouvrait la porte à trois mille soldats.

L'obscurité, le silence, la rapidité de l'ascension, furent les trois causes de la réussite."—Un vieil ami.

Ont répondu: Ecole Garneau, Ottawa; Alfred Moreau, Armand Laverdure, Athanase Juneau, Samuel MacKay, Cécile Dubé, Alice Dumais, Abdon Côté, Léonard Charron, Alice Philippe, L. P. Bélanger, Donat Landreville, Ernest Dufour, Amanda St-Georges, Laura Peachy, Christophe Charron, Egbert Duguay, Roméo Cherrier, Rosario Barrette, Joseph Vanasse, Wilfrid Côté, Elmire Belliveau, Ubalde Séguin, Clarisse Belliveau, Rhéa Leblanc, Julie Mathieu, Maria Mathieu, Léon MacKay.

Histoire Sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Que veut-on dire dans l'Histoire Sainte quand on dit que Nabuchodonosor fut changé en bête?

Rép.: Il perdit la raison.

Ont bien répondu: Juliette D., Alfréda St-A., Josué L., Laurette V., Montréal; Ecole Garneau, Ottawa; Cécile Dubé, Ephrem and Clarisse Larivière, Montréal.

Charade

Mon premier est une voyelle,
Mon second, un poisson peu fin;
Mon tout un nom d'aspect germain;
Cherchez-le dans la Kyrielle
Des vieux empereurs romains.

Rép. Othon.

Ont répondu: Aline Alain, Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Joséphine D. Muguet des Bois, Brise d'été, Québec, Laure H. Gonzague Lafleur, Adrien St V. Joseph L. et Josette Cinq-Mars, Montréal.

Ecole Garneau, Ottawa: Cécile Dubé, S. MacKay, Amanda St-Georges, Ernest Dufour, Chs. Peachy, D. Landreville, Rhéa Leblanc, Elmire Belliveau, Alice Dumais, Alice Philippe, Léonard Charron, Clarisse Belliveau, Laura Peachy, Adélard Vanasse, L. P. Bélanger, Maria Mathieu, Abdon Côté, Jos. Vanasse, Julie Mathieu, Egbert Duguay, R. Barrette, C. Charron, Ubalde Séguin, Athanase Juneau, Armand Laverdure, Léon MacKay.

Charades Amusantes

Qui peut tuer sans être condamné?

Rép. Le médecin ou le bourreau.

Quand on me manque, l'on est souffrant; et l'on me chasse dès que je suis présent.

Rép. L'appétit.

Ont bien deviné: Joséphine D. Muguet des bois, Brise d'été, Alfréda St. C. Armanda G. Alfonse, Québec, Laure H. Gonzalve Lafleur Adrien St V. O. Joseph L. Josette et Andréa Cinq Mars, Montréal.

Ecole Garneau, Ottawa: Cécile Dubé, Amanda St Georges, Ernest Dufour, Chs. Peachy, D. Landreville, Rhéa LeBlanc, Elmire Belliveau, Alice Dumais, Alice Philippe, Adélard Vanasse, L. P. Bélanger, Maria Mathieu, Abdon Côté, Léonard Charron, Clarisse Belliveau, C. Charron, Jos. Vanasse, Julie Mathieu, Egbert Duguay Ubalde Séguin, Athanase Juneau, Armand Laverdure, Laura Peachy, R. Barrette, Léon MacKay.

Petite poste en famille

Violette du Saguenay. Non, ma mignonne, ta réponse n'était pas tout à fait correcte. Les soldats de Wolfe ont répondu d'abord: France. Ce mot ne se trouve pas dans toutes les histoires je crois, mais quand même tu n'aurais pas frappé juste pour une fois, j'y vois toujours ta bonne volonté et les recherches que tu as faites et cela me satisfait pleinement. Bonnes vacances, petite nièce, et reviens me voir, après ces deux mois.

Marie Antoinette Gosselin. J'ignore absolument le personnage qui se cache sous le pseudonyme de *Phraso*. Dès que j'en entendrai parler, si j'en ai la permission, je te ferai part de ma découverte. Tu as reçu ton livre, maintenant, petite nièce, j'ai été heureuse de te voir faire un tel choix, car le "Rayon" de Montlaur est un volume superbement écrit et que je voudrais voir plus connu.

Tante Ninette.

Une Reine des Fromages et de la Crême

XXII

LES VILLAS CHEESLEY

(*Suite.*)

La mort est une désertion, ce n'est pas une solution, — dit Mme Meades d'un air pensif.

—Alors, quoi donc désormais pourra me rendre la vie possible?

—Une seule chose.

—Oh! dites... dites.

—La satisfaction de rendre les autres heureux. Oh! pardonnez-moi, — ajouta-t-elle vivement et d'un air presque honteux, —ce n'est pas à une pauvre vieille femme comme moi de prêcher une riche et jeune dame comme vous... Mais si vous saviez ce qu'il y a au monde de misères physiques et plus encore de misères morales qui ont besoin d'être consolées, d'être soutenues! Ah ! c'est un rôle enviable et, pour qui le peut, c'est un devoir de consacrer son cœur et son intelligence à ceux qui vivent autour de soi.

Ulrique regarda Mme Meades avec de grands yeux étonnés. Ce qu'elle disait là?... mais c'était, aux termes et aux circonstances près, ce que jadis Ulrique disait, là-bas, à Sir Gilbert, au cours de leurs causeries sous les sapins. Grand Dieu! était-elle donc changée à ce point que les rôles fussent ainsi intervertis? La jouissance de la fortune de Gilbert l'avait-elle donc rendue telle qu'elle reprochait à Gilbert d'être alors ?

—Oh! parlez... parlez encore, — dit-elle à la bonne grand'mère. — Vous ne vous doutez pas de la portée bienfaisante de tout ce que vous me dites.

—Hélas! que puis-je dire de plus? Votre cœur, je le sens, est plus éloquent que ma vieille voix. Sans doute, avec votre fortune, votre esprit, votre situation, vous pouvez beaucoup faire à Londres; mais, si je me permettais de vous conseiller, je ne vous y engagerais pas pour le moment. Vous avez aussi à vous guérir vous-même, et ce n'est qu'au milieu de la nature qu'on se guérit du mal des villes. Vous avez, dit-on, de grandes propriétés: il doit certainement y avoir des malheureux de corps ou d'esprit qui, par là, ont besoin de secours....

Mme Meades s'interrompit et toutes deux, rêveuses, regardèrent un long moment le silence. Puis Ulrique se leva soudain et regarda autour d'elle pour chercher son ombrelle.

—Vous partez!... Ne vous ai-je pas contrariée?... Je n'avais pas, je vous le jure, l'intention de vous faire un sermon, je voulais dire seulement...

Doucement, en souriant, Ulrique lui imposa silence du geste.

—Vous m'avez donné quelque chose de bien meilleur qu'un sermon, — dit Ulrique en respirant longuement, — vous m'avez rendu la foi dans la nature humaine. Le monde ne peut pas être tout à fait mauvais puisqu'il s'y trouve des gens comme vous.

Au moment de partir, la riche et brillante Autrichienne, la Reine de la Glace, que tout Londres exaltait à cette heure, se baissa et mit un jeune et franc baiser sur la joue ridée de la vieille dame.

En quittant les Villas Chesley, Ulrique, soulagée, détendue, respirant avec délices pour la première fois depuis bien longtemps, comprit que ce jour et cette visite marqueraient une des grandes étapes de sa vie si anormale et si tourmentée.

Enfoncée dans sa voiture, Ulrique traversait Londres sans s'en apercevoir; sa pensée en était si loin en ce moment. En quittant les quartiers excentriques pour rentrer dans ceux où les rencontres devenaient probables, elle abaissa son ombrelle, non pour se faire un rempart contre les regards, ce qui eût été une vaine illusion, mais pour se donner le prétexte de ne point voir ceux qui la reconnaissaient et bien bas saluaient ses millions avant sa personne: ainsi, elle pouvait continuer à s'isoler et à rêver. N'était-ce pas déjà une première tentative de rupture entre elle et ce monde qui l'avait grisée beaucoup moins qu'elle ne s'y était volontairement grisée? Il appartient aux natures fortes, que tout soit volontaire en elles et qu'elles adoptent les influences plutôt qu'elles ne les subissent.

Elle s'isolait si sincèrement de ce qui l'entourait, qu'elle ne remarqua pas, dans une voiture qui croisa la sienne, une tête, soudain radieuse à sa vue, non plus que le salut, à la fois profond et familier, que lui fit celui qui occupait seul cette voiture.

Dépité, sans doute de n'avoir pas été remarqué, M. Rockingham, car c'était lui, donna l'ordre à son cocher de tourner, et longea de nouveau, et de nouveau salua, mais sans plus de succès, la voiture d'Ulrique. Il ne renouvela pas sa tentative, mais donna un nouvel ordre à son cocher qui prit aussitôt la direction de Park Lane.

Pour Rockingham, c'était une chance inespérée d'avoir rencontré Ulrique. Deux fois déjà, dans l'après-midi, il s'était présenté chez elle, où on lui avait répondu que la comtesse était sortie, et il en avait pris de l'humeur. Puisqu'un destin favorable l'avait jetée, sur sa roue, il entendait bien, son temps, à la veille de l'expiration de son congé, devenant singulièrement précieux, ne pas manquer ce jour-là l'occasion de reprendre la conversation au point où il l'avait laissée la nuit précédente, dans l'éphémère palais de glace que la comtesse Eldringen avait crée d'un coup de sa baguette magique.

Aussi, lorsqu'Ulrique, la cour de Park Lane étant encombrée par les travaux de démolition de la salle de bal improvisée, descendit de voiture devant la haute porte aux écussons armoiriés, trouva-t-elle tendue vers la sienne la main de l'ex-amoureux de Lady Ne-

vyll. Elle ne sut déguiser une moue de contrariété; mais Rockingham était trop absolument content de lui pour interpréter défavorablement ce signe; il était impossible de refuser l'appui poli du diplomate.

—J'étais inquiet, comtesse, — lui dit-il, — comme tous vos gens, d'ailleurs. Cette longue disparition, au lendemain d'une fête merveilleuse qui ne pouvait manquer d'attirer dans votre salon toute votre société reconnaissante, était si inattendue, si inexplicable....

—J'avais à sortir et je suis sortie, voilà tout, — interrompit Ulrique un peu sèchement.

—Puis-je espérer que malgré l'heure tardive, vous voudrez bien lever pour moi une consigne cruelle, et me permettre...

—De monter avec moi?...

—Je vous en prie.

—Oh! tous mes regrets, mais...

—C'est que j'ai à vous dire des choses pressées et d'un grand intérêt...

—Pour vous?

—Oh! pas pour moi seul!

—Vous me les direz un autre jour.

—Oh! comtesse, si vous saviez!

—Non... non.. pas aujourd'hui. Je suis lasse, très lasse, et je vous prie instamment de me laisser rentrer.

—Sans, au moins, une promesse.

Ulrique le regarda. Un singulier et vague sourire passe comme une lueur sur son visage, et comme, d'une voix suppliante, il demanda:

—Au moins, promettez-moi que je vous trouverai demain?

Elle lui répondit, en lui donnant la poignée de main de congé:

—Eh bien, oui, c'est cela... à demain!

Rapidement elle disparut dans le vestibule, et Rockingham, l'air triomphant, remonta en voiture et s'éloigna aussitôt.

Ulrique n'avait pas menti en disant qu'elle était lasse. C'est avec une lenteur qui lui était inconnue qu'elle monta l'escalier.

—Il faut que je m'en aille... il faut que je me repose... se disait-elle en traînant ses pieds le long des marches.

Jusqu'à ce jour, le surmenage des deux derniers mois semblait n'avoir pas laissé de traces dans l'état de ses forces physiques; à présent, tout à coup, la mesure semblait comble. Une violente lassitude physique et morale s'était emparée d'elle. D'une façon confuse, elle sentait que le mal avec lequel elle était aux prises était un mal d'un genre trop enraciné pour être attaqué légèrement. Il fallait aller dans quelque endroit où elle pourrait mettre ordre à ses pensées et rassembler ses forces pour l'action. En ce moment, elle se sentait trop écœurée pour former même un projet. Mais il lui fallait partir, et partir au plus vite.

Elle était tellement absorbée par l'idée qu'elle avait en tête, que ce fut seulement lorsqu'elle fut arrivée au haut de l'escalier qu'elle aperçut Charlotte devant la porte du salon, la traîne de sa robe rassemblée dans une main et de ses yeux fixes la regardant monter. Son visage était pâle et ses lèvres tremblaient. Quoi qu'elle gardât le silence, il était si évident qu'elle avait quelque chose à dire, qu'Ulrique s'arrêta instinctivement.

Le matin, déjà, Charlotte paraissait réellement malade, — elle avait eu froid au bal de glace — mais ainsi à la nuit tombante l'altération de ses traits était vraiment effrayante.

—Je vous ai vus, — dit-elle tout bas d'une voix haletante, — je vous ai vus de la fenêtre.

—Je le crois bien que vous m'avez vue, — dit Ulrique d'un air indifférent, — et après?

—Il est inutile de dire qu'il n'était pas là, je vous ai vus tous les deux, vous dis-je.

—Je suppose que vous parlez de monsieur Rockingham?... Je n'ai pas la moindre intention de le nier. Ayez la bonté, je vous prie, de me laisser passer. C'est vraiment tout ce que je puis faire que de gagner ma chambre.

Mais Charlotte ne l'entendait pas ainsi, pour le moment du moins. Elle se pencha en avant et, tremblante d'émotion, regarda Ulrique dans les yeux.

—Vous croyez qu'il vous épousera? — lui dit-elle presque à l'oreille, mais avec une intensité nerveuse effrayante. — Je vous dis, moi, qu'il ne vous épousera pas. Je l'en empêcherai, moi... entendez-vous? J'en ai le pouvoir, et plutôt que de le supporter...

Elle s'interrompit et regarda autour d'elle avec un tressaillement, comme si elle eût redouté la présence de quelque fantôme; puis se retournant brusquement, elle disparut par la porte la plus voisine, laissant le passage libre.

Ulrique resta un instant encore sur le palier, puis elle continua son chemin vers sa chambre. Elle y trouva une lettre portant le timbre de Morton, posée sur sa table de toilette, elle déchira l'enveloppe et déplia la lettre. A mesure qu'elle en parcourait le contenu, son expression de lassitude disparut en partie pour faire place à une nuance d'intérêt. Sa lecture achevée, elle posa la lettre sur la toilette et sonna sa femme de chambre.

—Emballez immédiatement mes affaire, — ordonna-t-elle,et dites à Brownley de s'informer d'un train. Je retourne à Morton demain matin.

—Comment, mademoiselle quitte Londre! — ne put s'empêcher de s'écrier fort incorrectement la femme de chambre française, stupéfaite.

—Parfaitement, je quitte Londres. Ne perdez pas de temps.

—Mais le dîner de demain, mademoiselle l'oublie, et le dîner d'après-demain, et...

—Faites ce que je vous dis, dit Ulrique d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Mlle Séraphine, absolument interdite, se retira.

Ulrique reprit sa lettre et la lut attentivement. Elle était de M. Bolt, l'ingénieur, et annonçait brièvement qu'il espérait voir la dernière brèche de la digue comblée le lendemain.

" Comme vous l'avez appris par ma dernière communication," écrivait-il de son écriture presque illisible, "nous avons attaqué les brèches il y a cinq jours. En vous envoyant ce second avis, je ne fais qu'obéir à vos ordres,car je ne suppose pas que vous soyez disposée à quitter Londres en ce moment".

"Allons, ce rappel ne pouvait arriver plus à propos et ce M. Bolt est un grand homme", dit en souriant Ulrique à qui cette idée de départ donnait du courage.

Quant à la première communication dont parlait l'ingénieur, elle ne s'en souvenait pas. Sans doute, comme tant d'autres, avait-elle été jetée au rebut sans être décachetée, au moment de partir pour une de ces fêtes dont le souvenir seul, maintenant, l'assommait. Cette dernière lettre était un réel service rendu à Ulrique en ce qu'elle fournissait un but précis et immédiat à son désir de quitter Londres. Que cela allait être bon et réconfortant, le marais avec son air vif et salé! C'était une indication de la Providence, et rien n'était plus propre à rendre la vie à ses nerfs épuisés par l'existence qu'elle avait menée à Londres.

—Demain... j'y serai demain!... se dit-elle en posant sa tête ce soir-là sur l'oreiller.

Au même instant, nonchalamment étendu dans un fauteuil à son club, M. Rockingham se répétait aussi en caressant triomphalement sa moustache:

—Demain... enfin demain!

XXIII

M. BASILE ROCKINGHAM.

Demain! ce mot était encore dans la cervelle de M. Rockingham quand il s'éveilla le matin, et ce ne fut que lorsqu'il eut chassé le sommeil de ses yeux qu'il se rendit compte que demain était devenu aujourd'hui.

(*A Suivre*)

3me ANNÉE—No 8. LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 16 JUILLET 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.







Une vue à l'Exposition de Saint Louis.



SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau Prop

RELACHE

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

difice du Monument National

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité : Ordonnances des Médecins.

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur CANDO pour argenterie

Demandez un échantillon.

TÉL. BELL. MAIN 2106.

Montreal Mode

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Publié sous la direction de

Mme GABRIELLE GORCY

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

22A Rue EMERY. Tél. Main, 2045

1 an, $1.50 ; 6 mois, 80 cents.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St Denis Montreal

Bell Est 1744

Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate " Gagner"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE ;—Neurasthénie anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

Dosage.—Chaque cuillérée à soupe contient : 0.25 centigrammes de glycerophosphate de soude, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Taunin.

Mode d'emploi.—Adultes, une cuillérée à soupe aux repas ; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Depositaire *PHARMACIE GAGNER* Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis MONTREAL

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V ... 27e édition. 1 vol. in-12 .... 0.88

LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12 0.88

L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12 ..... 0.88

INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88

LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12 ... . 0.88

EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone . 1 vol. in-12, illustré.. 0.88

HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in-12 ....

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue St-Paul, Montréal.



SPECIALISTE BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique

Examen des Yeux GRATIS



1824 Ste-Catherine

Coin Ave Hôtel-de-Ville Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabriquant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de pres, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les

Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal ;

LAPORTE, MARTIN & CIE.

"Le Petit Canadien"

(ILLUSTRE)

Revue Mensuelle Litteraire et Pittoresque

ABONNEMENT, un an 0.50

Specimen envoyé franco sur demande

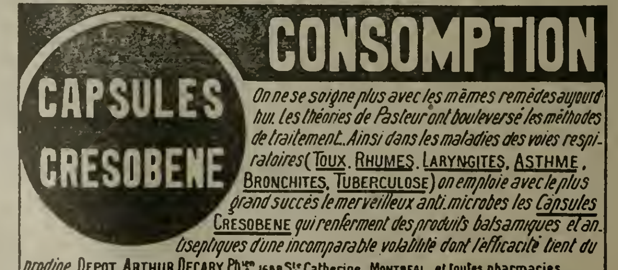
LE PETIT CANADIEN

Boîte Postale 318, Québec

QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal





3me ANNÉE—No 8 SAMEDI, 16 JUILLET 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



Epilogue

Lorsque la mort, posant ses doigts blancs sur mon front
Fera que pour toujours mes yeux se fermeront
A la beauté vivante,
Choisissez-moi, vous tous à qui je serai cher,
Une tombe au soleil, sur le bord de la mer
Infinie et mouvante.

Les jours où prodiguant le rire et les sanglots
Le vent labourera l'azur sombre des flots,
J'écouterai gronder leur masse exaspérée
Et je me souviendrai des fureurs d'autrefois,
Lorsque dans tout mon cœur retentissait ta voix
Des fortes passions qui montaient leur marée.

Et lorsque chanteront les grands flots apaisés,
J'entendrai résonner des anciens baisers,
La musique lointaine,
— Pour charmer le sommeil éternel, c'est assez
Des trésors de douleur et de joie, amassés,
Dans une vie humaine.

PAUL BOURGET.

Impressions d'une Exposition

LE ciel pleurait toutes ses larmes —ah ! qu'il pleut donc dans la vie !—quand notre convoi spécial, chargé du freight précieux de seize femmes journalistes en rupture de banc, stoppa à la gare Wabash, aux portes même de l'enceinte de l'Exposition Universelle de Saint-Louis.

Devant nous se déroulait la cité d'ivoire aux belles lignes architecturales, dont la splendeur semblait un peu triste, voilée qu'elle était par les brouillards humides pesant sur elles. Seules, les montagnes du Tyrol, aux têtes chargées de neiges éclatantes, panachées d'azur, faisant à notre droite un horizon grandiose, gardaient leur imposance et leur sublimité en dépit des orages et de la grisaille du firmament...

Sans nous oublier dans la contemplation de ce spectacle, nous nous mettons en devoir de remplir la partie du programme que nous nous étions tracée tout d'abord ; à savoir, que notre première visite serait pour le pavillon canadien, et, guide en mains, nous suivons laborieusement le parcours qui doit nous y mener.

Mais, c'est loin, les routes bifurquent parfois et nous avions longtemps marché que nous n'y étions pas encore. L'une de nous interroge un liquoriste à un kiosque de rafraîchissements :

—Le Canada ? dit-il, en étendant le bras, c'est là-bas, tout près de la France.

Nous aurions dû nous en douter. En effet, après avoir contourné le pavillon de la France, que surmonte les trois couleurs, se déploie à nos yeux ravis le drapeau du Dominion. Ah ! ce qu'il y a de bon accueil, d'éloquence dans le drapeau qu'on retrouve hors du pays ! On dirait l'âme frémissante de la patrie s'ouvrant toute large pour vous recevoir.

Joli, simple et élégant, le pavillon du Canada. Quelle différence avec la disgracieuse construction dont on nous avait gratifiés à Paris. Nous prenons évidemment l'habitude et le goût des Expositions ; puisse jamais rien ne venir arrêter le progrès de cette fièvre du mieux.

M. Burns, secrétaire de la commission canadienne, fit le meilleur accueil possible à cette invasion nouvelle de femmes-journalistes. Un petit salon nous fut réservé en haut de la galerie et une profusion de plumes, de papier à lettres s'étala largement devant nous.

M. Louis Larivé, un Canadien canadiennant, qui occupe une position, officielle et importante, dans le bureau de la Presse Associée de Saint-Louis, vint ensuite nous présenter ses devoirs et sut se rendre si généralement utile que son souvenir reste inséparable de la favorable impression que nous avons gardée du pavillon canadien.

M. Cunningham, surintendant général des bureaux du télégraphe, avait eu la gracieuseté de nous prévenir que tous les télégrammes adressés aux parents et aux amis seraient expédiés à titre purement gracieux. Immédiatement, pour faire honneur à une offre aussi généreuse, l'encre commença à couler et le Dominion fut inondé des messages les plus affectueux. Tous n'en reçurent pas, cependant, à qui le cœur en envoyait.

Mais M. Cunningham ne se doutera jamais de la perturbation et des angoisses dont sa libéralité fut la cause au sein d'une de nos familles montréalaises.

Un télégramme, parti de jour de Saint-Louis, arriva, je ne sais par quel retard, au milieu de la nuit à Montréal. Grand carillon de sonnette à la porte des destinataires par le messager du bureau du télégraphe, brusques levers et grande confusion audedans.

" Qu'arrive-t-il ? " — " Qu'est-ce que ce bruit ? "—" Que nous veut-on ? " est-il simultanément crié de toutes les chambres. La plus brave met la tête à la fenêtre et le mystère est éclairci : C'est un télégramme de Saint-Louis.

—Un malheur qu'il nous apporte ! s'exclame-t-on. Et les cœurs sont serrés, déjà les pleurs se tassent au coin des paupières.

—Allons, du courage, fit la mère, s'apprêtant à prendre connaissance du pli cacheté, et les oreilles croyaient bientôt entendre la variante du message navrant à Petit Chose : Elle est morte, priez pour elle !

Au lieu de ces paroles de deuil, chacune put lire :

Exposition Universelle de Saint-Louis, 21 juin 1904.

Je suis bien et je m'amuse beaucoup.

Les poitrines respirèrent bruyamment, subitement allégées d'un lourd fardeau, mais, c'est égal, l'émotion disparue il y eut quelques grognements en regagnant les lits.

Nous eûmes occasion de revoir M. Cunningham et de le remercier de son aimable attention. C'est alors que nous apprîmes que M. Cunningham parle le français comme un de nous, qu'il a habité le Canada pendant longtemps et que sa femme a reçu son éducation au monastères des Ursulines de Québec.

Le surintendant des télégraphes se rappelle, avec un plaisir évident, que la première cause que plaida Sir Wilfrid Laurier, alors jeune avocat, à Arthabaska, fut la sienne.

M. Cunningham, étant Irlandais, a connu le besoin que tout bon Hibernien éprouve de temps en temps dans la vie, de s'allonger les bras dans une direction quelconque. Malheureusement, le poing qu'il y a au bout de ce bras s'abat souvent sur un nez qu'un hasard imprudent place à sa portée. Ce fut pour excuser un délassement de ce genre que M. Laurier employa son éloquence, assez persuasive, pour sauver son client d'une condamnation. (Quand donc des hommes qui s'appellent de ce nom apprendront-ils à règler un coup de

poing par un autre coup de poing, sans ce lâche recours devant les tribunaux.)

Je me suis spécialement chargée de porter un tribut de mémoire reconnaissante à Sir Wilfrid Laurier de la part du Surintendant général des Télégraphes.

Il paraît qu'il y a un Haut commissaire canadien à l'Exposition et qu'il s'appelle M. Hutcheson ? C'est tout ce que nous en pouvons dire.

Je ne sortirai pas du Pavillon canadiens sans avoir dit que la carte de la confédération canadienne, dessinée par M. L. A. Desrosiers, du ministère des Travaux Publics, à Ottawa, fait aussi la meilleure décoration de l'un de ses murs. A Saint-Louis comme à Paris, cette carte est remarquée de tous, et donne de notre immense territoire, des notions aussi justes qu'il se peut.

L'exposition des produits canadiens est royalement belle et artistiquement disposée ; nous le con tatons avec une fierté très justifiable. Au palais de l'Agriculture, les blés, les céréales et denrées sont étalés à leur plus grand avantage et font l'admiration évidente des visiteurs. C'est là que nous avons rencontré M. Turpin, le commissaire préposé à cette section, à qui nous adressons ici un amical et reconnaissant souvenir pour toutes les prévenances, les bons services qu'il a prodigués aux canadiennes durant leur séjour à Saint-Louis. Le gouvernement est à féliciter d'avoir su s'entourer des bons offices de ce fonctionnaire aussi courtois que dévoué.

Au palais de l'Horticulture, les fruits canadiens gardent le premier rang avec ceux de la Californie. M. Goddard, qui nous avait prouvé que le sucre d'érable, aux bords du Mississipi, est aussi doux qu'aux bords du Saint-Laurent, nous a aussi convaincues que, dans leur exil, les pommes n'ont rien perdu de leur saveur première.

Aux Mines et à la Métallurgie, le Canada se distingue encore d'entre les autres exposants. Que nous sommes donc riches ; — sans nous en douter, hélas !—et qu'elle est fertile et féconde la terre que nous habitons !

Je ne saurais entrer dans les détails de cette gigantesque Exposition dont on ne pourrait faire le tour sans se servir du tramway " intra-mural" qui la ceinture ; tout ce journal d'ailleurs ne suffirait pas aux particularités nombreuses et diverses que l'on peut en dire.

Mais telle qu'elle est, — complètement terminée depuis le 1er juillet, — c'est un succès. Le site d'abord — choisi dans le parc public de Saint-Louis, appelé Forest Park—se prête admirablement au déploiement des édifices monumentaux qu'on y a élevés.

Certains coins du terrain qui ont gardé leur vocation première, où l'on retrouve les bouquets d'arbres, les ponts rustiques sur des ravins où croit l'asphodèle prêtent à l'ensemble une note agreste, très douce, reposant les yeux du ton monochrome de la ville jaillissante devant nous.

Sur une colline assez élevée, aux terrassements d'une correction parfaite, s'élève le Palais des Fêtes. C'est un Trocadéro d'ivoire à chaque côté duquel s'étage un hemicycle d'arches où s'encadrent, avec majesté, de colossales figures allégoriques. C'est du haut de cette éminence que sort impétueusement une suite de cascades et de fontaines dont les eaux bruissantes s'irriseront, quand viendra le soir, dans un éclairage de rêve.

Oui, la pure beauté de ces lieux c'est leur embrasement à l'heure où s'allument les étoiles. Les édifices, alors, ruissellent de lumières, des guirlandes étincelantes s'accrochent partout, comme par un miraculeux enchantement, et révèlent dans tout leur éclat les principes esthétiques de la ville lumineuse.

Ce n'est plus la réalité froide et positive des choses, c'est l'attrait, la magie de ce qui semble le surnaturel. Mieux encore, c'est l'idéal conçu puis réalisé d'une splendide beauté dont il fera bon se rappeler aux jours des sombres laideurs...

Cette scène laisse dans l'esprit une impression étrangement puissante.

Au pied de ces torrents multicolores, coule, avec une sonorité de cristal, la petite rivière sur les eaux de laquelle des cygnes glissent avec une mollesse charmante. Des gondoles, ou de minuscules bâteaux mus par l'électricité, promènent, en passant sous les arcades gracieuses des ponts, les passagers ravis... Il faudrait des expressions nouvelles pour peindre l'émouvante splendeur du tableau qu'offre l'Exposition un soir d'illumination.

Les journées ne furent pas assez longues pour les stations au palais de l'Education, à ceux des Manufactures, des Industries variées et des Arts Libéraux.

Dans ces trois derniers édifices, c'est un assemblage de richesses des plus diverses et des plus artistiques ; bijoux précieux, dentelles, meubles anciens et nouveaux, céramiques et poteries de toutes sortes, ivoires, porcelaines, etc., etc.

L'Italie y a fait une exposition de marbres, qui semblent avoir la souplesse et la fluidité de la vie, de mosaïques, d'objets en filigrane aussi merveilleusement tissés que la plus fine dentelle..

Et ces verres de Bohème, ces cristaux de Venise, qui ont la délicatesse et l'éclat des fleurs, qui pourra décrire leur gracilité et leur mérite artistique !

Il m'a semblé, cependant, que ces diverses richesses étaient distribuées, dans les palais que l'on sait, d'une manière un peu confuse. Ainsi, par exemple, à l'exposition manufacturière, on trouve tout aussi bien les articles qui auraient dû être classés dans les Industries variées ou aux Arts libéraux. N'importe, pourvu que l'objet soit beau, il n'en ressort pas moins avec autant d'avantage sous une coupole que sous une autre.

Pour les produits manufacturiers, l'Allemagne et le Japon arrivent bons premiers à l'Exposition de Saint-Louis, mais dans le royaume de l'art, c'est à la France,—vous vous en doutez bien—que revient la palme.

Oh ! cette visite si rapide à notre gré, mais combien captivante aux Beaux Arts, où le visiteur, pénétré par cet art qui tombe de partout, du plafond et des murs, se croit en quelque temple sacré et n'ose plus parler qu'à voix basse !

Il y a là des chefs-d'œuvre venus de toutes les parties du monde, des toiles dont la valeur des coloris, le velouté des tons, et la touche vigoureuse sont la meilleure leçon de goût dans la méthode d'apprécier le beau. La France est là, aussi, dans un pa-

villon qui lui est presque en entier consacré, avec ses sculptures, ses tapisseries des Gobelins et de Beauvais, ses peintures hors pair.

Grande et généreuse, notre ancienne mère-patrie a fait son exposition hors concours afin de laisser aux autres toutes les récompenses... Et en écrivant cela, ces lignes du discours de M. Kleckowski, Consul de France, aux fêtes anniversaires de la fondation d'Annapolis, que je viens de lire sur le manuscrit, me frappent par leur esprit de justesse et de vérité :

" Sur plus d'un rivage, dit-il, on a vu la France jeter à poignées la bonne graine des efforts où elle donne avec élan, son cœur et son génie. L'idée initiatrice est venue d'elle, bien souvent. Elle sème, elle ne moissonne pas toujours... "

Remarqué encore, et noté avec empressement la partie réservée aux artistes canadiens parmi lesquels je relève les noms de Gill, Henri Beau Franchère, Collins, Dyonnet et St-Charles.

Je ne viens de faire qu'une faible énumération des édifices que contient l'Exposition ; je n'ai mentionné que ceux qui m'intéressent le plus ou qui me tiennent le plus au cœur. A ces titres donc, je citerai encore le Trianon avec son péristyle à jour et sa balustrade qui couronne le toit. C'est bien le " joli colifichet " dont parlait Napoléon, et sa grâce parfaite sourit au passant du milieu du jardin de roses où il est situé. Il y a toujours foule au Trianon

Un coin curieux à visiter c'est Jérusalem, bâtie au milieu d'une enceinte assez haute et assez épaisse pour la protéger contre les regards indiscrets. Nous y avons porté nos pieds las, en une après midi où le soleil versait des rayons aussi chauds que ceux d'Orient.

En entrant vous reconnaissez la mosquée d'Omar — pour l'avoir vue souvent décrite et représentée par la photographie, — et ses sept fenêtres ogivales percées dans chacun des pans de l'édifice. La ressemblance s'arrête à l'extérieur ; l'intérieur est nu et vide.

Des guides vous indiquent le chemin qui mène au mont Moriah, au couvent de Sion, au palais de Caïphe, à la Voie douloureuse qui manque, je l'avoue, de beaucoup de solennité. Dans des rues étroites et tortueuses, les boutiques succèdent aux boutiques ; les Syriens offrent en vente des chapelets, des bibelots et une infinité d'articles sculptés dans le bois d'olivier. Sur un de ces étalages, un livre ouvert attire mon attention et les sujets qu'il traite me surprennent encore plus : ce sont des monographies de nos littérateurs français : Lamartine, Sainte-Beuve, Maupassant, Flaubert, etc. En effet le propriétaire du livre est un lettré ; il a étudié à Beyrout, puis à Paris, et il est le correspondant français de plusieurs journaux européens. C'est donc un confrère que nous saluons dans la personne de M. Guez.

Maintenant, allons faire une incursion rapide dans le " Pike " la rue d'amusements par excellence et, le soir, la mieux remplie par la foule.

J'y retrouve le Palais du Costume, la plus complète importation parisienne qu'il y ait dans cette section, la maison du Rire, aussi une idée de Paris, mais où la gaieté n'est pas aussi franche, aussi spontanée que là-bas. Vous pourrez encore voir les cabarets du Ciel et de l'Enfer, de Montmartre, qu'on a réussi à rendre l'un et l'autre si peu attrayants, qu'un choix vous rend perplexes, le pavillon des Incubateurs, et autres curiosités. Un coin d'Asie et une rue du Caire, où passent des Bédouins en turban et des Turcs en fez, valent la peine qu'on s'arrête quelque temps : les minarets et les mosquées blanches, les fenêtres grillées des sérails sont scrupuleusement reproduits ; des bazars, présidés par des vendeurs levantins ou arabes, s'élèvent à chaque pas : les tentures chatoyantes, les gazes lamées d'or ou d'argent, les voiles de sultanes, les pierres du Nil, les sphinx en bronze aux yeux sans paupières, tout l'Orient enfin et ses produits exotiques sont étalés devant vos yeux. Je passerais des heures à chacun de ces bazars et les marchands qui ont deviné que leurs denrées tentent le Giaour nous entourent, nous sollicitent, nous importunent même :

— Toi, achète, toi seras content, ça te portera bonheur.

Volontiers, l'on viderait, au mot magnifique de bonheur, tout le contenu de sa bourse, si l'on ne se rappelait ce vers de Shakespeare : Le bonheur, c'est de n'être jamais né.

Vous pourrez monter à dos de chameau et vous promener dans les rues du Caire, pour la modique somme de quelques sous ; le voyage, s'il est dépourvu de sentiment, n'est pas sans émotion, et j'en sais qui choisiront à l'avenir d'autre monture que celle du *vaisseau du désert*.

Puis, pour compléter cette scène typique, les sons aigres et stridents des musiques égyptiennes et arabes. Rien ne saurait rendre l'effet de ces mélopées bizarres au rythme assourdissant. D'abord, elles vous semblent insupportables, de tristesse et de monotonie puis, l'oreille s'y habitue... ce n'est pas la nirvana encore, mais on est plus près de comprendre sa griserie.

Tous les endroits du " Pike " ne sont pas captivants au même degré. Un voyage au Pôle Nord, la Création, les cafés japonais et chinois vous intéresseront encore, mais il est beaucoup de lieux où on a un peu trop abusé des toiles mouvantes, des vents artificiels et des tonnerres de fer-blanc. Pour nous reposer donc de tous ces bruits factices, allons nous asseoir dans l'Irlande, à l'ombre de la petite chapelle gothique ou des tours du château de Blarney. Puis, si le cœur nous en dit, nous irons tout à l'heure voir danser les gigues irlandaises par des " colleens " en jupes courtes, aux minois agaçants. De vraies " collens " vous dis-je ; si vous en doutez vous serez vite persuadés en regardant leur œil clair où luisent à la fois, par une étrange combinaison, la tendresse et la fine moquerie.

L'exposition des dentelles irlandaises est merveilleuse ; c'est à voir.

La partie du " Pike " la plus en vogue, c'est le Tyrol ; il remplace le village Suisse qu'il y avait à Paris, en 1900. On a dépensé des sommes incalculables pour lui donner l'aspect qu'il a aujourd'hui, et cette chaîne de montagnes, s'élevant à des hauteurs extraordinaires, et à qui on a donné les différents tons de l'alpage, a le naturel et l'imposance des granits alpins.

L'originalité de l'architecture se fait ensuite remarquer dans les différentes constructions élevées dans l'en-

ceinte du Tyrol ; la vieille église, sur les pierres de laquelle les siècles semblent avoir posé leur patine, a un air de vétusté qui vous ravit.

Les flancs de ces montagnes recèlent des grottes lumineuses, des panoramas enchanteurs d'Inspruck, de Gratz, et autres villes renommées des Alpes Styriennes.

Sur la place publique, s'élève un robuste kiosque, et, c'est là qu'un orchestre nombreux vient faire entendre les airs chers aux fervents de la musique, tandis que circulent avec des chopes de bière blonde, les jolies Tyroliennes aux bras nus, aux brassières de velours sur la chemise blanche.

C'est encore au Tyrol que vous verrez jouer, dans une série de tableaux, la célèbre Passion d'Oberammergau, dont un conférencier nous fait l'historique à mesure que passent, devant nos yeux, les scènes et les personnages de la pièce.

La ville de Saint-Louis a bien droit dans le souvenir de cet inoubliable voyage à une mention spéciale. Elle se rattache d'ailleurs à nous puisqu'elle est d'origine française, et que ce sentiment demeure encore ainsi que l'attestent la statue de Saint-Louis et la fleur de lys de son écusson, que nous voyons reproduite partout.

La meilleure aristocratie se recrute encore parmi les vieilles familles françaises.

—Voulez-vous me parler le français, disait une vénérable aïeule aux cheveux blancs, à un commissaire canadien de l'Exposition, qu'elle avait rencontré par hasard.

Aussi bien, quand le drapeau américain remplaça les trois couleurs, la population de la Louisiane, tout entière, ne manifesta aucune joie et garda plutôt un farouche silence.

On raconte que, longtemps après la cession, un tremblement de terre étant venu, un jour, surprendre des réjouissances publiques, un galant de l'ancien régime dit cette parole qui peignait l'état des esprits :

—Ce n'est pas du temps des Français que l'amusement des dames était ainsi troublé !

J'eus le plaisir double de faire connaissance avec la ville de Saint-Louis, ses parcs, ses avenues, et ses superbes résidences, en ayant pour cicerone Madame Elizabeth Schenaider, Mme Alfred Merrill et Mlle Schenaider.

Cette famille, ainsi qu'on le sait, tient à Montréal par plus d'un lien, puisque deux de ses membres ont épousé des compatriotes, MM. Arthur et Alfred Merrill.

Les citoyens de Saint-Louis ont largement souscrit à l'érection des monuments de l'Exposition. Tous les souscripteurs sont à peu près sûrs que l'entreprise ne sera pas un succès financier, et pourtant, pas un ne regrette l'argent qu'il y a mis. Cette Exposition fait honneur à la ville, il n'est pas demandé davantage. J'aime cette belle fierté.

Mme Schenaider est peut-être de tous les contribuables, celle qui a le plus fourni à raison de son état de fortune, ce qui ne l'empêche pas de payer, à la porte de l'Exposition, son billet d'entrée, comme la plus humble des citoyennes de Saint-Louis

Sur la remarque que je lui en faisais :

—Je sais, me répondit-elle, qu'il me serait très facile d'obtenir mes entrées libres, mais ne vaut-il pas mieux aider, en autant qu'on le peut, au succès d'une œuvre nationale, et remettre, en même temps une partie de sa fortune à ce pays à qui on la doit toute ?

Des femmes douées d'un patriotisme si pur et d'une si belle noblesse de sentiments, donnent plus de force à une république qu'une armée rangée en bataille.

Et maintenant, adieu à Saint-Louis, adieu aux palais d'ivoire, aux chutes d'eaux lumineuses de Forest Park ! Notre promenade est déjà terminée et nous retournons — les journalistes ne sont-ils pas les forçats du travail ?—à notre chaine et à notre boulet. Chaine et boulet que l'on aime pourtant, comme la mère aime celui de ses enfants qui la fait le plus souffrir.

FRANÇOISE.

NOTES

C'est la première fois, croyons-nous, qu'une excursion de femmes journalistes a été organisée au Canada, et nous n'hésitons pas à rendre l'hommage de cette grande initiative à qui hommage est dû : à la grande compagnie du Pacifique Canadien par l'entremise de son haut fonctionnaire, M. George Ham, secondé par MM. Ussher et Notman.

Jamais voyage ne s'est plus agréablement effectué.

Le wagon spécialement consacré à notre usage offrait un confort luxueux qui ne laissait rien à désirer. Tout avait été prévu par M. Ham, afin de nous épargner les soucis et les embarras inhérents à un déplacement aussi grand que celui-ci, et rien n'est venu troubler la quiétude et le contentement parfaits dont nous avons joui tout le long de ce voyage. Aussi l'expression de notre reconnaissance se fait-elle très vive envers M. Ham et les autres messieurs du Pacifique Canadien pour leurs soins délicats, leur urbanité si courtoise et leurs inlassables attentions.

***

Les femmes journalistes-canadiennes, à l'instar de leurs sœurs des Etats-Unis, auront désormais leur association. A ce titre, elles ont été accueillies avec le plus vif empressement et la plus sincère confraternité par les membres de l'Association des femmes journalistes de Chicago et de Détroit. Cette réception si chaleureuse a mis le meilleur complément à un évènement aussi remarquable que celui de notre excursion et dont rien que de très heureux n'en devait marquer le souvenir.

F.

Rien de plus beau, rien de plus rare, que la simplicité. Etre affable, c'est être vrai.

Z.

Une jolie Anglaise venue à Bruxelles pour apprendre le français, crut avoir fait assez de progrès pour accepter un dîner en ville.

On lui présente un plat qui était nouveau pour elle. Comme, à l'apparence, il ne lui plaisait pas, elle refusa en disant :

—Merci, monsieur, je ne mange que mes connaissances.

Un Beau Discours.

Les fêtes organisées à Annapolis, le 21 juin dernier, pour célébrer le trois centième anniversaire de la fondation de cette ville par le Sieur de Monts, lieutenant-général du roi Henri IV, ont eu lieu avec tout l'éclat désirable. Le croiseur français "*Troude*" s'est rendu dans la Baie de Fundy pour participer à cette fête. Etaient présents également le cuirassé anglais "Ariadne" portant le pavillon de l'amiral Sir Archibald Douglass, et deux croiseurs des Etats-Unis le "Détroit" et le "Topeka".

M. Kleczkowski, Consul Général de France au Canada, spécialement chargé de représenter le président de la République Française, a prononcé à cette occasion un discours dont le texte est ci-contre. Nous nous estimons heureuse de faire goûter aux lecteurs du *Journal de Françoise*, ces lignes pleines de la majesté de l'histoire et d'une haute saveur littéraire :

Il est beau, il est généreux le sentiment qui a donné naissance à cette fête. Il s'inspire du plus pur idéalisms ; il prend sa force et sa raison d'être dans le respect profond du passé. Qu'est-ce qu'après trois siècles, nous venons commémorer ici ? Quel est l'évènement assez illustre pour mériter d'être célébré avec cet éclat ? Il semble être peu de chose, et pourtant il est tout ; il n'est qu'un moment, mais un moment sacré dans l'histoire de cette partie du monde ; il est l'heure grave, l'heure émouvante où, pour la première fois, des hommes, nés sur le continent de la vieille Europe, tentèrent de fonder un établissement permanent dans les régions septentrionales de la jeune Amérique.

Avant eux, par trois fois, un capitaine hardi était apparu, en avant garde. Soixante années s'écoulent. Des voyages de Cartier il ne reste qu'un souvenir, mais si vif, si lumineux, qu'il éclaire toujours la route, comme un fanal allumé projette ses feux, lors même qu'aucun bâteau ne se voit à l'horizon. D'où viennent-ils, encore une fois, ces nouveaux messagers de l'idée civilisatrice, amis des fières entreprises ? De France — Quelle grande pensée, quelle vision enchanteresse dilate leurs cœurs et fait gonfler la blancheur de leurs voiles ? Ah ! c'est un rêve, un beau rêve ! Fidèles à l'esprit de leur temps, ils veulent servir le Roi, étendre son domaine et celui de leur religion, aider au commerce et coloniser. Leurs noms ? Ils s'appellent, qui ne les connaît, de Monts, Poutrincourt, Pontgravé, Champdoré, Champlain — le même Champlain qui, demain, fondera Québec, la douce reine du St-Laurent. Pierre du Gua, Sieur de Monts, "gentilhomme Xaintongeais", est le chef Il a le cœur "porté à choses hautes". Le roi Henri IV, par lettres patentes, l'a fait son Lieutenant-Général, avec des pouvoirs si amplement délimités qu'ils couvrent toutes les terres de "la Cadie, Canada et autres endroits en la Nouvelle-France." De Monts reçoit, en plus, un privilège exclusif pour le trafic des pelleteries. Le trésor royal ne s'ouvre pas pour d'autres subsides. C'est tout, et c'est assez. Port Royal est fondé.

Les commencements sont incertains ; plutôt lents sont les progrès

L'œuvre continue cependant. Poursuivie tout le long de plus d'un siècle, à travers les difficultés et les combats, elle allait, malgré tout, à son achèvement, quand un dernier coup de vent abattit Port-Royal — Port-Royal perdit jusqu'à son nom — Et après ? Oh ! Alors, le petit peuple de l'Acadie dût apprendre la douleur. Il connut les jours mauvais, les jours sombres. Un jour, un triste jour se leva, plus noir que tous les autres. Le chant du poète et la pitié de l'histoire en ont immortalisé la mélancolie désespérée — Passons vite. L'heure de la justice va venir. Des voix éloquentes l'annoncent et l'appellent. Elle sonne enfin ; et cette fois, pour toujours. Le soleil qui luit sur cette terre, heureuse désormais, verse ses rayons sur des races également libres et réconciliées !

Voilà les souvenirs que réveille, les pensées que fait jaillir, comme de leur source naturelle, cette fête admirable. Elle est par elle-même une résurrection. A nos yeux éblouis, dans l'éclair fuyant de la minute qui vole, "Bay of Fundy", comme avant, redevient "Baie Française", des couleurs françaises y flottent encore une fois. Par dessous le nom fluide et souple d'Annapolis, comme sous la gaze transparente et légère, reparaît, ineffaçable, le vieux nom de Port Royal. Ils ressuscitent, avec lui, tous les vaillants des premiers jours, ceux que j'ai nommés et ceux qui ont suivi. Ils m'entendent, ils me comprennent ; la la langue que je parle est la langue qu'ils parlaient. Quelque chose de leur âme a passé dans nos âmes. Quelque chose de leur vie, quelque chose de leur mort, se mêle à ces prés verdoyants dont le sourire dit si bien la vanité des guerres impitoyables, et le charme consolant de la nature impassible, jeune toujours et miséricordieuse. Comment ne pas se sentir ému ? De tels spectacles sont faits pour émouvoir ; ils pénètrent, ils fortifient. La Société Historique de la Nouvelle-Ecosse, et, au tout premier plan, son président zélé, ont eu ce mérite délicat d'en avoir saisi l'occasion. L'idée était noble, elle était belle ; elle s'est réalisée dans la splendeur d'un beau jour !

Le Président de la République Française, que j'ai le grand honneur de représenter ici, saura de quelle façon, à cette heure solennelle, d'anciens souvenirs français, un peu endormis dans la brume et les lointains du temps, se sont ranimés à votre voix ; et comment, dans leur fraîcheur renouvelée, ils ont été par vous exaltés et glorifiés. Sur plus d'un rivage, on a vu la France jeter à poignées la bonne graine des efforts où elle donne avec élan, son cœur et son génie. L'idée initiatrice est venue d'elle, bien souvent. Elle sème ; elle ne moissonne pas toujours. Constatons, ne nous plaignons pas. Dans la balance des choses éternelles, il sera toujours beau,

"Le geste auguste du semeur",

Parallèle entre Boileau et Victor Hugo

On peut du reste, toujours ressusciter un écrivain. Pour ce faire, il suffit d'ouvrir ses œuvres, et je me suis procuré ce plaisir.

J'ai donc attrapé, sur un des rayons de ma bibliothèque, le volume des œuvres de Boileau qui y sommeillait paisiblement et, en même temps, j'ai attiré à moi, au hasard, un des volumes de vers de Hugo. C'était les *Chants du Crépuscule.*

Impossible de mieux tomber, car, ouvrant Boileau, j'ai lu son discours sur l'ode qui sert de préface à l'*Ode sur la prise de Namur.*

Voici ce qu'a écrit Boileau, qui bataillait alors avec Perrault, c'était l'époque de la grande querelle entre les anciens et les modernes :

J'ai cru que je ne pouvais mieux justifier ce grand poète (Pindare) qu'en tâchant de faire une ode française à sa manière, c'est-à-dire pleine de mouvements et de transports, où l'esprit parût plutôt entraîné du démon de la poésie que guidé par la raison. J'ai pris pour sujet la prise de Namur, comme la plus grande action de guerre qui se soit faite de nos jours et comme la matière la plus propre à échauffer l'imagination d'un poète.

Justement, Victor Hugo, dans les *Chants du Crépuscule*, célèbre, lui aussi, un événement mémorable : la naissance de Napoléon II.

Cette coïncidence nous donne toutes facilités pour comparer les deux manières et nous faire approximativement une idée des sentiments que les vers de Victor Hugo auraient inspirés à Boileau.

Allez, jeunes élèves, la lice est ouverte et le tournoi commence ! Tout d'abord écoutons Boileau. Il est entendu, n'est-ce pas, qu'à propos de la prise de Namur il va exprimer des transports " où l'esprit est plutôt entraîné du démon de la poésie que guidé par la raison " (*sic*).

Voyons les transports :

Est-ce Apollon et Neptune
Qui, sur ces rocs sourcilleux,
Ont, compagnons de fortune,
Bâti ces murs orgueilleux?
De leur enceinte fameuse,
La Sambre unie à la Meuse,
Défend le fatal abord ;
Et, par cent bouches horribles,
L'airain, sur ces monts terribles,
Vomit le fer et la mort.

Croyez-vous que c'est assez mouvementé ?

Voyons maintenant Hugo Les peuples sont dans l'attente du grand événement.

....L'empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet [homme
Qui, plus grand que César, plus grand même [que Rome,
Absorba dans son sort le sort du genre hu- [main ?

L'enfant naît. Ecoutez :

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes [splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les [épis.
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice [apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler [d aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis.

Je vous laisse le soin de déterminer de quel côté sont les transports et le mouvement, et je vois d'ici Boileau lisant ce morceau ; " Le barbare ! Il a écrit " canons ", il a écrit " nourrice " ! De tels mots appartiennent-ils au langage des dieux ? Que penserait Pindare ? "

Le fait est que c'est un barbarisme d'employer ce mot de " canons ". " Bouches horribles " a une autre tournure, d'autant que les anciens ne connaissaient pas l'artillerie. Il est de bon goût de ne pas servir de termes qu'ils ignoraient. Et puis, si on se met à employer le mot propre, il devient par trop facile d'être poète.

Continuons. Boileau va décrire la catastrophe finale. Namur a succombé :

Le feu cesse, ils sont rendus.
Dépouillez votre arrogance,
Fiers ennemis de la France,
Et, désormais gracieux,
Allez à Liège, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

Cré nom de nom d'un chien ! Impossible de manifester autrement son impression quand on lit de pareils vers. C'est comme si on était pris d'une rage de dents.

Victor Hugo nous dit, lui aussi, la catastrophe :

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éter- [nelles
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les [deux ailes.
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon.
Tous alors sur son nid foudirent, pleins de [joie ;
Chacun selon ses dents se partagea la proie :
L'Angleterre prit l'aigle et l'Autriche l'ai- [glon !

Je crois qu'il y a quelque différence entre les deux manières.

Qu'aurait pensé Boileau, comparant sa *Prise de Namur* à *Napoléon II?* C'est cela qui m'intrigue.

Le joli, l'extraordinaire, est que ce gredin de Boileau était parfaitement content de lui. Voici en quels termes satisfaits il exprime son plaisir d'être arrivé à la fin de sa tâche et de s'en être si bien tiré :

Pour moi, que Phébus anime
De ses transports les plus doux,
Rempli de ce dieu sublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que sur le Parnasse,
Des bois fréquentés d'Horace
Ma Muse dans son déclin
Sait encor les avenues
Et les sources inconnues
A l'auteur de " Saint-Paulin ".

L'auteur de *Saint-Paulin* c'est Perrault. Phébus ! le Parnasse ! Horace ! Tout cela à propos de la prise d'une ville en Belgique !

Et il faut voir comment il parle du souverain à perruque qui fut son roi :

C'est Jupiter en personne !
Oui, c'est le vainqueur de Mons,
N'en doute point, c'est lui-même.

Au moins, Victor Hugo dit son fait à Napoléon (il est vrai qu'il était mort), lorsque, l'ayant montré : "Criant joyeux avec un air sublime : L'avenir ! l'avenir ! l'aveuir est à moi !" il ajoute :

Non, l'avenir n est à personne,
Sire, l'avenir est à Dieu.
A chaque fois que l'heure sonne
Tout ici-bas nous dit adieu.

. . . .

Oh ! demain c'est la grande chose ;
De quoi demain sera-t il fait ?

. . . .

Demain c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume ;
Demain, ô conquérant ! c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine ;
Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
Demain, c'est le tombeau !

Hein ! quel souffle ! Et voyez-vous, à côté, ce piteux Boileau qui "sait les avenues des bois fréquentés d'Horace", qui nous montre "les ennemis gracieux s'en allant à Liège et à Bruxelles" ?

On peut deviner, en comparant comment Boileau, l'homme fossile, aurait jugé Hugo. Déjà, de son temps, il avait feint d'ignorer le divin La Fontaine !

Et quand je pense, mon Dieu ! quand je pense que, de mon temps, au lycée, nous étions obligés de lire Hugo en cachette, et que toute notre admiration devait être réservée à Boileau-Despreaux !

H. HARDUIN.

Les personnes nerveuses.

Les maladies nerveuses rendent beaucoup de leurs victimes impropres à la vie mondaine, à la vie sociale. Il m'est permis d'en parler, parce que leur guérison peut être obtenue par un effort persévérant de la volonté et grâce à quelques soins qu'on est autorisé à prescrire sans l'assistance du médecin.

Il suffit souvent d'un chagrin, d'un événement désastreux, parfois d'une vive contrariété, pour développer en quelques natures, qui peuvent être exquises, d'ailleurs,—une telle nervosité qu'elles deviennent bientôt à charge à elles-mêmes et aux autres. Elles ne savent plus supporter un reproche, une observation, une contradiction, un retard, sans se laisser aller aux pleurs ou à l'emportement. Il est certain que ces femmes...et ces hommes sont malades, qu'il faut s'armer à leur égard de patience et de douceur, leur épargner dans la mesure du possible tout sujet d'irritabilité, mais eux aussi doivent agir sur eux-mêmes.

Dès le début, quand ils ont senti pour la première, deuxième, troisième, quatrième fois, qu'ils n'avaient plus sur leur geste, leur parole, leurs sensations, cette maitrise qui caractérise l'homme raisonnable, ils devraient réfléchir, s'examiner, chercher à comprendre ce qui avait amené en eux ce changement et immédiatement *s'efforcer* de réagir de toutes leurs forces encore existantes contre cet état morbide. Ils n'auraient pas vaincu le mal du premier coup, je ne veux pas leur donner cette fausse espérance ; mais en continuant à veiller sur eux constamment, ils l'auraient atténué assez rapidement et bientôt après ils en auraient été délivrés, ils en auraient délivré les autres.

L'hygiène morale doit être soutenue par l'hygiène physique. Les gens nerveux ne savent pas préciser leurs souffrances ; ils sentent qu'ils ne sont plus dans l'état ordinaire de santé et ils se soignent eux-mêmes ou se font soigner par un médecin qu'ils renseignent fort mal sur la maladie dont ils sont atteints.

L'ébranlement des nerfs amène une faiblesse qu'on veut combattre. On s'ordonne ou l'on se fait ordonner des fortifiants ou soi-disant tels : le fer, le quinquina, la viande saignante, le vin généreux...qui sont des irritants, des stimulants, quand il faudrait des calmants. Pour mettre en fuite la tristesse et l'ennui, qui sont le corollaire des maladies nerveuses, on se fatigue en voyages, en plaisirs, en "distractions" de toute nature, quand le repos serait le meilleur remède, surtout si on y ajoutait le travail.

Une vie unie, dénuée d'impressions, de sensations vives est indispensable à ceux qui ont été secoués par un malheur ou une douleur. Quand ils le peuvent ils doivent aller demander l'apaisement dont ils ont besoin à la grande nature, qui les bercera, les endormira dans ses bras et les pénétrera de son calme auguste. Une vie toute végétative est ce qui leur convient pendant assez longtemps.

L'union du corps et de l'âme étant très intime, ils choisiront leur nourriture de telle sorte qu'elle ne puisse exciter ni leur sang ni leurs nerfs. Peu ou pas de viandes ; peu ou pas de vin, mais des œufs, du laitage, des légumes. Les exercices *modérés*, en plein air, leur seront aussi très utiles.

Enfin et surtout il faudrait détourner presque entièrement sa pensée de soi-même ; ne pas "s'écouter", comme nous disions plus haut, c'est-à-dire de ne pas se plaire à analyser ses souffrances physiques et morales, ne pas s'appesantir sur ses maux de quelque ordre qu'ils soient. Il est encore indispensable d'éviter les discussions inutiles, oiseuses, il serait bon de voir la vie sous ses beaux côtés, de s'occuper du prochain, de penser à être utile ou même seulement agréable à autrui : il n'est pas de plaisir plus sain ni meilleur. Si chacun voulait écouter cet humble conseil, le monde changerait de face, le mal disparaîtrait de la terre. Il est facile à pratiquer pourtant et il ne peut être suivi de découragement. Mais si on ne recueille qu'ingratitude ? Eh bien ! on fera le bien pour le bien. Du reste, la reconnaissance est, quoi qu'on en dise, une vertu innée au cœur de l'homme. Seulement, le bien doit être fait *avec grâce* pour inspirer la gratitude.—Aimer les autres, c'est le seul moyen de les supporter, de leur pardonner, de ne pas sentir les blessures qu'ils vous font. C'est le seul moyen de tirer parti de la vie, d'amoindrir les souffrances et les douleurs terrestres.

B. S.

Détruisons l'Alcoolisme

LES gouvernements que l'on blâme quand ils ne font pas le bien qu'ils devraient faire, devraient, en toute équité être félicités quand ils comprennent 'eur devoir et qu'ils s'appliquent à le bien remplir.

Les mesures prises par le procureur-général, l'hon. M. Archambault, pour enrayer et détruire le fléau de l'alcoolisme méritent qu'on les signale et qu'on les louent

Faisons une propagande zélée en faveur de la "goutte de lait", mais une guerre active à la goutte de rhum.

Le moyen, se demandait-on, de sauver les malheureux chez qui l'usage fréquent de la boisson a enlevé jusqu'ici la volonté de se corriger ?

Eh ! bien, il semble enfin trouvé et je m'en réjouis plus par amour de l'humanité que par amou de la science.

C'est à un canadien, le Dr Mackay, que l'on doit cette cure merveilleuse. Et d'après les résultats, extraordinaires obtenus par ce traitement des alcoolisés, le gouvernement a résolu d'utiliser la découverte du Dr Mackay et de la mettre à la portée de tous. Ce savant médecin est maintenant installé dans un des bureaux de l'Hôtel de Ville, où il reçoit le mercredi, jeudi et vend edi de chaque semaine, les p rsonnes qui ont besoin de ses consultations et de son traitement.

Déjà, les succès que cette cure a remportés ici, sont très consolants. J'ai vu des certificats absolument convaincants du bien opéré par le traitement du Dr Mackay et je ne puis que former des vœux, pour que ce remède efficace soit plus connu et plus répandu à travers tout le Dominion.

Je conseille fort aux femmes, affligées d'un mari ivrogne, d'aller chercher le salut chez le Dr Mackay.

Il n'est pas nécessaire d'être à Montréal même pour bénéficier du traitement ; j'ai lu plusieurs correspondances, soit de la Beauce, des Cantons de l'Est ou autres endroits reculés de la Province, demandant le remède ainsi que la prescription à suivre, puis, venant ensuite attester d'une guérison complète.

M. Vallée, gouverneur de la prison, affirme, appuyé de chiffres éloquents, que les prisonniers alcooliques, qui avaient été soignés avec le remède du Dr. Mackay, n'ont plus été arrêtés pour cause d'ivresse.

On parle de placer ce remède dans les postes de police où tant de malheureux cuvent le vin d'une nuit d'orgie ; le projet est trop louable pour ne pas se réaliser. Que la ville, les échevins, les citoyens fassent leur devoir et qu'ils aident le gouvernement dans son œuvre régénératrice et bienfaisante.

Les femmes qui ont tant à pleurer par cause de l'intempérance de leurs époux, de leurs pères ou de leurs frères, liront ces lignes avec un vif soulagement, et elles travailleront de leur côté, de toute leur énergie, j'en suis convaincue, à faire adopter et à répandre partout un traitem nt qui devra assurer la paix et le bonheur de toutes les familles.

FRANÇOISE.

Académie de Madame Marchand

Le 23 juin, avait lieu la distribution des prix à l'académie de Madame Marchand. Un très joli programme fut exécuté avec beaucoup de brio et d'entrain par les élèves : morceaux d'ensemble, chœurs de chant, opérettes ont tour à tour charmé l'auditoire composé de plusieurs membres du clergé, des parents des élèves et des amis de l'éducation. Un dialogue essai littéraire des élèves de 8e année, a fort intéressé les personnes présentes Puis Mlle Corinne Martin, à qui avait été décerné le prix de littérature offert par l'Alliance française, a su en termes gracieux et avec une diction parfaite, faire l'allocution de circonstance, prouvant ainsi que la récompense obtenue était bien méritée. Les autres prix spéciaux ont été accordés comme suit : 1er prix d'instruction religieuse offert par le directeur de l'académie, Mlle M. F. Denys; prix d'honneur présenté par M. l'abbé Daniel, fondateur de l'académie, Mlle L. Brosseau ; médaille de dessin, offerte par M. D. A. Marchand, Mlle M. Lachapelle ; médaille de mathématiques, don de M. L. Gravel, Mlle E. Dupras ; médaille de clavigraphie et de sténographie, Mlle M. F. Denys. La médaille de son Excellence le lieutenant-gouverneur a été décernée à Mlle L. Brosseau, pour mérite exceptionnel. 31 diplômes ont été obtenus durant l'année au bureau central des examinateurs catholiques.

Les études musicales placées sous l'habile direction de Mlle Lemire ont été couronnées d'un brillant succès aux derniers examens de l'Académie de Muisque de Québec, tenus à Montréal, les 27 et 28 juin.

Quatre concurrentes ont obtenu le titre de lauréats : Mlles B. Plante, E. Vauthier, C. Allard, A. Valois. Trois élèves ont reçu un diplôme de 1ère classe : Mlles J. Brazeau, R. Moineau, J. Pelletier.

Cinq ont obtenu un diplôme de 2me classe : Mlles E. Martin, E. Dupras, L. Desjardins, A. Messier, M. de Longchamp. Quatre ont reçu un diplôme de 3me classe : Mlles A. Arcand, A. de Lahayes, S. Blanchard, et Champagne.

Une lettre reçue de notre collaborateur et ami, M. Albert Jeannotte nous donne d'excellentes nouvelles de ses études. M. Jeannotte est en ce mon ent sous la haute direction de Koenig, de Rose Caron et de Jean de Reszké pour le chant et étudie l'opéra avec Jacques Gsnardon et Victor Manuel. Au conservatoire, il a été l'élève de Xavier Lerous classe de composition, " mais pardessus tout, ajoute-t-il, je conserve un souvenir affectueux à Achille Fortier, m n premier maître et l'artiste le plus sincère que je connaisse." C'est Massenet qui a présenté notre jeune compatriote canadien à Jean de Reszké en le lui recommandant d'une façon toute particulière. Avec de pareils professeurs, M. Jeannotte pourra en toute conscience se déclarer compétent professeur de chant. Et puis, comme le bonheur ne vient jamais seul, Gaillard du Grand Opéra, et Albert Carré, de l'Opera Comique, ont promis à M. Jeannotte de toujours recevo r en audition les élèves qu'il leur recommanderait, ce qui fait dire au jeune et futur professeur : "Le premier élève que je jugerai apte à débuter ici. je le conduirai moi-même à Paris à mes frais." Voilà qui est fort encourageant p ur nos artistes de l'avenir, et M. Jeannotte peut s'estimer heureux de s'être attiré des témoignag s aussi mérités qu'éclatants de la part de ces deux célébrités.

M. Jeannotte a rencontré encore, dans un déjeuner chez Calvé, Mlle Th. Viazone qui lui a parlé avec enthousiasme et gratitude des Canadiens et du Canada.

LE COIN DE FANCHETTE

Nous voilà bien en retard pour répondre au lettres qui dorment sur mon pupitre depuis trois semaines. Mes correspondants me pardonneront bien de leur répondre un peu sommairement afin d'expédier plus vite mon petit courrier et de trouver l'espace pour dire un mot à to s. D'abord, je réponds aux correspondants en bloc qui m'ont demandé des notes sur Rolette. Le personnage n'est guère connu, si j'en juge par le grand nombre de personnes qui m'ont posé cette demande.

Eh bien, voici : Le capitaine Frédéric Rolette était Québécois. Son père le plaça fort jeune à bord d'un vaisseau de guerre anglais et il combattit à Aboukir, à Trafalgar où il fût glorieusement blessé. Revenu au Canada, on lui confia le commandement du brigantin, le *Général Hunter*, qui faisait le service sur les grands lacs. En 1812, la guerre éclata avec les Etats-Unis ; ce fut Rolette, qui, avec huit marins seulement, tous des Canadiens-Français, surprit le premier vaisseau ennemi et qui, sans coup férir, fit prisonnier tout l'équipage. Rolette fut ensuite dangereusement blessé à la bataille de Frenchtown, où il s'était conduit en brave et en héros. Peu après, il reprit son service sur mer et commanda un vaisseau de 13 canons, *Lady Prévost*. Dans un combat naval, où les forces américaines étaient de plusieurs fois supérieures à celles de leurs adversaires, les Anglais furent défaits. Mais Rolette, plutôt que d'amener son pavillon, mit le feu aux poudres de son vaisseau. Les Américains le sauvèrent tout brûlé et s'accrochant à une épave. Après la guerre, on rémunéra de si beaux exploits, de si héroïques services, par un petit emploi dans le gouvernement. Ce fut alors que ses vieux amis de Québec, pour reconnaître sa vaillance et ses hauts faits d'armes, lui présentèrent le sabre en question. Rolette mourut à Québec, à l'âge de 48 ans, en l'année 1831. Quel grand Canadien, n'est-ce pas ?

Je dois remercier ici M. Errol Bouchette, qui a bien voulu m'aider satisfaire la légitime curiosité de mes correspondants en me donnant ces notes. M. Bouchette est le parent de Rolette par la mère de celui-ci, Angélique de St Vallier.

Je remercie encore à la fois, toutes celles qui m'ont écrit leurs souhaits de bon voyage, et les autres qui sont venues ensuite s'informer s'il avait été heureux. Plusieurs m'ont aussi demandé si l'on pouvait, sans payer trop cher, visiter l'Exposition et Saint-Louis ; je suis heureuse de leur répondre que l'on peut se donner le plaisir de cette visite sans être millionnaire. L'on pourra trouver, et dans les meilleurs endroits de la ville, des chambres pour un dollar par jour. Quant aux repas, il vaut mieux les prendre sur les terrains, n'est-ce pas. 2°—A l'*Inside Inn*, on paie, depuis $2.50 en montant, par jour. Il y a des chambres si fortement exposées au soleil qu'elles ne sont pas tenables. Il faut faire attention à ce détail.

Justine B.—Donnez-moi les numéros qui manquent à votre collection, et je vous les ferai remplacer ; je tiens à ce qu'elle soit complète. Comment va votre santé, je m'en inquiète un peu et vous ne m'en parlez pas. Je ne puis vous dire, ma chère amie, car cette page se prête peu aux effusions, comme je suis toujours heureuse de vous lire et l'intérêt constant que je vous porte ; pourquoi n'occupez-vous pas vos loisirs à la rédaction d'un article, sur le sujet que vous voudrez, pour le JOURNAL DE FRANÇOISE ? Vous avez dans vos lettres des trouvailles d'idées et de phrases admirables. Et puis, écrire sera pour vous une distraction puissante ; je crois que vous avez besoin de distractions, ma pauvre enfant. Allons, c'est au revoir.

Admirateur de Balzac.—C'est vous ? j'y songeais quand votre lettre est venue. Voilà un joli cas de télépathie. Merci de vos souhaits.

Perlette.—Je crois que vous exagérez ; je n'ai vu rien qui soit une intention désagréable dans les phrases que vous me citez et que j'avais lues déjà. Ne mériterais-je que ces adjectifs que je me trouve encore pas trop mal partagée. A bientôt, Perlette.

Rubis sur l'ongle.—Je ne sais, ma petite,—car vous êtes encore bien jeune, cela se voit,—en quoi peut bien vous intéresser la couleur de mes yeux. Mais, je vous la donnerais quand même et avec empressement, si je n'étais à ce sujet aussi perplexe que vous. Personne encore ne s'est accordé sur leur nuance et vous avez à choisir entre le bleu, le gris et le vert.

Ivan le Terrible.—Changez de nom, vous me faites peur.—1° Non, je ne veux pas vous parler ici de M. de Fersen, qui me fera le sujet d'une chronique, le personnage étant intéressant et fort peu connu. 2° Votre pièce de vers est bien tournée, mais je ne puis la publier dans ces pages ; vous devinez pourquoi.

Marthe la timide.—Je ne puis vous donner ici le conseil que vous demandez ; ce qui convient à votre situation ne conviendrait pas à d'autres mêmes placées comme vous. Je vous plains sincèrement en attendant que je puisse vous affirmer mieux ma sympathie dans une lettre que je vous écrirai quand vous m'aurez donné une adresse quelconque.

Vertugadin.—Vous ne savez donc pas que " ce qui fera le bonheur dans le Paradis, ce sera le petit nombre des élus ? " Toutefois, ceci n'est pas article de foi, considérant que c'est Beaudelaire qui l'a dit.

Secrétaire.—

Ne songez qu'au présent, dites-vous. [Malgré moi
Au passé doux je songe avec un tendre émoi.
Le poète a raison : les choses ont leurs [larmes
Dans les murs familiers on a des coins élus

On sent qu'on les aimait en ne les trouvant [plus,
Et que les murs nouveaux n'ont pas les [anciens charmes.

Nina la Brune —Oui, j'ai lu ce dont vous me parlez et j'en ai été amusée. Cela m'a rappelé les batailles des anciens jours ; aujourd'hui ces discussions ne valent pas même l'encre qu'elles font couler, c'est pourquoi vous me voyez si paisible. Cette accusation de naïveté est pour le moins plaisante.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D.—*Je suis invitée, à la campagne, chez une amie et je me demande si une grosse malle serait d'un mauvais effet sur l'esprit de mon hôtesse ?*

R.—Cela dépend du temps que vous devez passer chez elle. Il est évident que si vous n'êtes invitée que pour deux ou trois jours, une grosse malle serait de trop. Mais si vous êtes pour une huitaine ou une quinzaine, vous avez raison de vous munir de beaucoup de choses.

D.—*Dois-je prévenir mes hôtes de l'heure ou du jour de mon arrivée.*

R.—Certainement, à moins qu'il n'y ait une entente préalable que vous arriverez sans leur dire. Quelque fois, c'est ce qui se pratique, quand on veut éviter à ses hôtes les ennuis ou les frais d'un grand déplacement.

LADY ETIQUETTE.

UN JOLI ROMAN. — La princesse Thyra, fille du roi de Danamark, sœur de la princesse "Rayon de Soleil," qui a fait le sujet de notre causerie d'aujourd'hui, est mariée au duc de Cumberland, roi dépossédé du Hanovre.

Cet excellent ménage a deux filles charmantes : les princesses Alexandra et Olga. En père raisonnable selon les idées reçues, le duc de Cumberland désirait marier l'aînée avant la cadette, mais le Grand-Duc Frédéric de Mecklembourg-Schwerin, venu visiter à Gmanden la princesse Thyra et son mari, s'éprit vivement de la charmante Olga. Il parvint, à force de supplications, à convertir à ses vœux le duc de Cumberland, et désormais, les fiançailles de ces très jeunes Altesses sont officielles.

LE VIEUX FAUTEUIL

(*Vers au Journal de Françoise.*)

Dans mon vieux fauteuil, je pleure souvent,
Plié sous le faix de tristesse vague ;
Car vivre est douleur et chagrin ardent,
Dans mon vieux fauteuil, je pleure souvent.
En pensant à toi, mon esprit divague.

Dans mes bras souvent tu te blottissais...
Oubliant la vie et la douleur morne,
D'un baiser très long je te guérissais.
Dans mes bras souvent tu te blottissais,
La vie est bien triste et le mal sans borne...

De ses bras très doux, il nous entourait,
Comme comprenant la passion exquise
Qui, dans nos deux cœurs, doucement [vibrait.
De ses br s très doux, il nous entourait
Quand tu me parlais, de ta voix qui grise !

Ta bouche petite, en un frisson rose ;
Effleurait la mienne—alors tu riais !
Car moi, j'évoquais, en mon cœur morose,
Ta bouche petite et son frisson rose
Comme un papillon sur un noir cyprès.

Dans mon vieux fauteuil, je pleure sans [cesse,
Bien loin est le temps de nos baisers fous.
Nous ne dirons plus cette exquise messe...
Dans mon vieux fauteuil, je pleure sans [cesse.
Baisers en-allés, quand reviendrez-vous ?

Dans mon vieux fauteuil, très souvent [je pleure,
Ton nom sonne en moi comme un glas [de deuil
Et c'est un tourment, croissant à chaque [heure,
Dans le vieux fauteuil où souvent je pleure. .
....
Je voudrais briser ce triste fauteuil !

PAUL MORIN.

Conseils Utiles

PLANCHERS CIRÉS. — Une bonne préparation pour huiler un plancher se fait de la manière suivante : Pour deux litres d'huile de lin bouillie prenez un quart de livre de terre de sienne brûlée, mélangez et frottez-en les planchers avec un grand morceau de flanelle. Une forte décoction de l'intérieur de l'écorce de chêne rouge, mélangée d'écume, fait une bonne teinture pour le plancher. Après les avoir bien frottés avec le liquide, laissez sécher, et cirez ensuite avec une brosse.

LAVAGE DES FLANELLES. — Remplissez un baquet avec une moitié d'eau bien chaude, dans laquelle vous faites dissoudre du bon savon de lessive. Ajoutez une cueillérée à bouche de borax. Agitez les flanelles dans l'eau et pressez-les entre les mains, en frottant légèrement les endroits les plus souillés. Ne frottez jamais les flanelles avec du savon et n'employez pas de planche à laver. Sortez les flanelles de ce savonnage et replongez-les dans un autre savonnage ayant la même température. Rincez ensuite dans l'eau chaude afin de bien enlever le savon. Pressez bien pour en sortir l'eau et secouez vigoureusement avant d'étendre. Repassez avant que les flanelles soient sèches, et n'employez pas de borax pour les flanelles de couleurs.

NETTOYAGE DE SOIE NOIRE. — On obtient un très bon résultat en procédant de la manière suivante : Pelez et coupez en très fines tranches une pomme de terre blanche de grosseur moyenne ; ceci fait, versez dessus une certaine quantité d'eau bouillante, couvrez et laissez séjourner toute la nuit. Lorsque vous êtes prête à vous en servir, passez et ajoutez assez d'alcool pur pour lui donner la consistance d'un amidon léger, épongez ensuite vivement l'endroit de la soie avec le liquide en frottant soigneusement chaque tache, mais en ayant bien soin que toute la soie ait été touchée par le liquide. Retournez la soie à l'envers et repassez avec des fers froids sur la longueur du tissus.

PAGE DES ENFANTS

A Propos d'Histoire

Il a été omis dans le dernier numéro à la page des enfants le paragraphe suivant de la réponse d'Histoire du Canada que " Vieil Ami ", écrivain de renom nous a adressé, le voici :

Après la réponse de l'Anglais à la sentinelle française qui lui avait demandé : A quel régiment appartenez-vous? celle-ci ajouta :

—Pourquoi ne parlez vous pas plus haut ?

— Tais toi donc, on pourrait vous entendre."

Cette réplique importante n'a pas été insérée

La Peur

C'ETAIT un vilain jour sombre ; la neige soufflait avec furie dans les cheminées et les passants se hâtaient

Onze heures venaient de sonner à l'horloge et le soleil n'avait pas encore fait la plus petite apparition Toutes les ménagères achevaient les préparatifs du dîner, se félicitant de ne pas être dehors.

Au troisième étage d'un riche immeuble, une femme de chambre fermait les fenêtres et donnait un dernier coup de balai. Soudain, un cri perçant met en émoi toute la maison.

La pauvre fille, pâle, tremblante, appelle au secours :

" Madame, madame, venez vite !... Une bête. . une araignée monstre... comme je n'en ai jamais vu. .

— Où donc, Fine ?

—Ici, madame, là dans ce coin..

Et la maîtresse du logis s'approchant, voit quelque chose d'étrange, d'informe, s'agiter dans un espace vide entre le parquet et le mur de l'antichambre.

C'étaient de longues pattes, de vraies tentacules hérissées de barbes fines qui remuaient, menaçantes et terribles.

—Prenez garde, madame, prenez garde, reculez vous ; ça va sauter sur vous .. Je balayais là, tout à l'heure, quant ça s'est mis à courir. Oh ! la vilaine bête ! C'est gros comme une souris, noir, velu, avec des centaines de pieds.

—Apportez-moi une bougie, Fine.

Et la courageuse maîtresse de maison se baisse pour examiner à la lumière.

Les affreuses pattes s'allongeaient, se tordaient au moindre souffle ; il était évident que la bête se tenait sur la défensive. Que faire ?

Impossible de l'assommer à coups de bâton ; elle était blottie dans une fente profonde et s'y tenait comme dans une forteresse inexpugnable.

Tous les hôtes du logis étaient accourus ; chacun se baissait avec curiosité, puis se reculait avec dégoût, avec effroi. L'embarras allait croissant. On n'osait s'éloigner .. il ne fallait pas perdre de vue ce dangereux voisin qui se mettait à courir dans l'appartement, dès qu'il ne se sentirait plus surveillé

Une idée lumineuse !

Sur le fourneau de la cuisine bouillait une grande casserole de tisane. Madame***, n'osant confier à personne la dangereuse exécution, saisit la queue de l'ustensile et, se faisant parfaitement éclairer, approcha avec mille précautions.

—Reculez-vous, enfants, Fine, tenez bien la bougie ; penchez un peu à droite... Non, pas comme cela à gauche ..

—Oh ! Madame, s'écrie Fine, tenez, elle remue, elle va sauter.

—Allons donc, un peu de courage.

Et, visant adroitement, Madame*** verse, sur les tentacules, le liquide bouillant.

Chacun avait fait deux pas en arrière, s'attendant à une sortie désespérée du monstre... Quand la vapeur qui s'élevait du parquet, couvert de grains d'orge, fut suffisamment dissipée, on s'approcha.

Les tentacules gisaient à terre inertes flasques, n'offrant plus rien de redoutable.

Madame*** prit un bâton et, appuyant sur les pattes immobiles, s'assura que la bête de bougeait plus. Saisissant des pincettes elle tira, dehors, le corps entier.

—Quoi ? qu'est-ce ?... Bon Dieu !

Et à ces exclamations répétées par tous, succéda un immense éclat de rire.

C'était. . devinez ?

Un morceau de plumeau dont Fine se servait pour épousseter !

Puisse cette histoire *vraie* vous guérir de *la peur*, si, toutefois, quelqu'un d'entre vous, mes chers neveux et nièces, est at eint d'une aussi funeste maladie.

Mots pour Rire

La maman de Robert a pour ce petit diable une indulgence excessive.

— Mon enfant est espiègle, disait-elle, pour excuser sa dernière incartade, mais pas méchant ; au fond, c'est la crême des bébés.

— Précisément, madame, répliqua Y..., mais vous savez qu'une crême n'est jamais si bonne que fouettée.

Bébé à table épluchant sa mandarine.

— Ah ces voleurs de marchands d'oranges... i's mettent des pépins pour que ça paraisse plus lourd.

Auguste qui a quatre ans, est en train de dessiner une tête de soldat : après deux ronds qui figurent les yeux, il tire un trait qui figure le nez puis, au-dessous, deux énormes trous.

— Pourquoi ces deux trous ? lui demande la maman.

— Ça, lui dit-il, c'est pour mettre ses doigts dedans.

Le petit Tomm de galamment sa place en tramway à une demoiselle d'âge mûr qui le remercie en minaudant :

— C'est très gentil, mon petit ami, d'offrir ainsi sa place aux dames...

— Oh ! réplique l'enfant, aux vieilles seulement.

PAGE DES ENFANTS

Réponse à Jeux d'Esprit

Géographie

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Quelle est la situation géographique des endroits suivants: Ile d'Anticosti, Rivière du Loup ou Fraserville, Petit Métis, Baie St-Paul, Malbaie, Cacouna, Verchères, Gaspé et Frederickton ?

Rép. Ile d'Anticosti, dans le golfe St-Laurent au nord de Gaspé, Rivière du Loup ou Fraserville sur la rive sud du St-Laurent dans le comté de Kamouraska, Petit Métis, sur la rive sud du St-Laurent dans le comté de Rimouski, Baie St-Paul et Malbaie sur la rive nord du St-Laurent, dans le comté de Charlevoix, Cacouna sur la rive sud du St-Laurent dans le comté Témiscouata, Verchères sur la rive sud du St-Laurent, dans le comté de Verchères, Gaspé sur la rive sud du St-Laurent situé dans la péninsule du même nom.

Ont répondu: Deux jumeaux, Petite Nièce, Eva Décary, Josette Lamoureux, Rose, Adrienne St V. Quatre, Saisons Rose, Montréal, Paul, Corinette, Emilienne, Alma C. Québec.

Ecole Garneau, Ottawa: Cécile Dubé, Amanda St Georges, E. Dufour, Chs. Peachy, D. Landreville, Rhéa LeBlanc, Elmire Belliveau, Alice Dumais, A. Philippe, A. Vanasse, L. P. Bélanger, Maria Mathieu, Abdon Côté, L. Charron, Clarisse Belliveau, Jos. Vanasse, Julie Mathieu, Egbert Duguay, Ubalde Séguin, Athanase Juneau, A. Laverdure, Laura Peachy, R. Barrette, Léon MacKay, C. Charron.

Petite poste en famille

MADAME G. F., (Québec.)

Merci de vos bonnes paroles que j'apprécie de tout cœur, car je sais qu'elles sont l'expression sincère de votre pensée et de vos sentiments à mon égard. Vous me dites: " Vos journaux quotidiens ont fait à vos efforts pour instruire nos enfants et à votre méthode si intéressante un compliment des plus flatteurs en adoptant votre mode d'une manière si entière." Je suis bien, sur ce sujet, tout-à-fait de votre avis, chère Madame, et je me sens très fière de ce succès. Merci aussi de vos avis et de vos conseils, ils me sont précieux à plus d'un titre.

Tante Ninette.

Tante Ninette,
"Journal de Françoise",
Montréal.

Chère tante Ninette,

Vos nouveaux petits amis de l'Ecole Garneau ne peuvent terminer leur année scolaire sans vous dire combien ils apprécient la faveur que vous leur avez faite en les admettant dans votre coin des enfants.

Nous vous en remercions de tout cœur et nous nous proposons de redoubler d'effort et de travail en septembre prochain.

La distribution des prix a eu lieu le 28, cette année les garçons se sont laissés passer par les filles. Je suis arrivée première et j'ai eu la médaille du commissaire ainsi qu'un magnifique volume donné par le curé de la paroisse pour travail et application et une corbeille à ouvrage pour l'ordre et la propreté. N'êtes vous pas contente que ce soit une petite fille qui arrive première ?

Un de nos compagnons de classe nommé Samuel Mackay est mort hier dans la nuit Il avait obtenu l'année de collège payée par M. Tassé.

Nous vous souhaitons de bonnes vacances. Un bonjour effectueux de vos petits neveux et nièces de l'Ecole Garneau, par

CÉCILE DUBÉ.

RÉPONSE :

Tu ne saurais croire ma chère Cécile, avec quel plaisir j'ai reçu ta lettre et appris tes succès. Je suis toute fière que tu aies passé les garçons cette année ; ça ne m'étonne pas d'ailleurs, et je suis sûre que si toutes les petites filles le voulaient, il n'y aurait pas un petit garçon capable de lutter avec elles. Ce que femme veut, Dieu le veut.

Afin de vous récompenser de votre assuidité et de votre bonne volonté à tous, le Journal de Françoise accordera un prix spécial aux élèves de l'Ecole Garneau pour l'année 1905, et donnera à celui ou celle qui sortira vainqueur des concours que je me propose de vous soumettre, soit une médaille, un volume à votre choix ou selon ce que décidera votre sage directrice. Puisses tu être lauréate encore l'année prochaine, petite Cécile, ne fusse que pour la lettre que tu m'as si gentiment écrite.

Je donne un souvenir ému à Samuel Mackay. Présente bien mes sympathies à sa pauvre famille et dis-leur bien que je ne saurai oublier mon cher neveu au seul endroit où je puisse lui être utile.

TANTE NINETTE.

Variétés.

QUELQUES ENFANTS PRODIGES. — L'extrême précocité du talent semble être assez fréquente chez les enfants à l'époque actuelle. Mais cette précocité se manifeste de façons très variées. Nous avons les musiciens prodiges : mademoiselle Hélène Lebon peut être citée parmi ceux-ci.

A neuf ans elle s'est déjà fait entendre dans de nombreux concerts. Le public ne l'intimide pas, et elle conduit son archet avec autant de calme que si personne ne pouvait l'entendre. Il est vrai qu'à quatre ans, elle avait déjà commencé d'apprendre la musique.

Une des plus récentes valses jouées en Angleterre, " Le Rêve," a été écrite par un compositeur de cinq ans, Max Darewski, qui ne savait pas écrire son nom quand il l'a créée. Il étudie l'harmonie avec une telle passion que les médecins demandent qu'on mette un frein à son trop grand zèle.

Une Reine des Fromages et de la Crème

XXIII

M. BASILE ROCKINGHAM.

(*Suite.*)

Cette fois l'avenir était bien à lui: il avait enfin obtenu un rendez-vous formel d'Ulrique. Il s'habilla, déjeûna longuement, tranquillement, dans sa conviction d'une prochaine victoire, et pourtant, au fond, il sentait comme une vague émotion. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais éprouvé ce qu'il éprouvait en ce moment, pas même ce jour d'été, il y avait bien longtemps, où jadis, Charlotte rougissante était venue à sa rencontre, jolie alors comme une fleur parmi les fleurs du jardin de son père. Qu'était-ce donc ? Et ses principes?... Allons, c'était, bien entendu, uniquement pour sa fortune!

Malgré tout, il était encore tout aussi ému lorsqu'il sortit un peu avant midi. Après avoir acheté un œillet qu'il passa à sa boutonnière, il descendit Saint James Street, avisa un cab qu'il trouva à sa convenance, et midi sonnait quand il en descendit et sonna à la porte de la comtesse Eldringen.

Une chose, avant même qu'on eût répondu à son coup de sonette, lui fit passer un léger frisson d'inquiétude sous l'épiderme: c'est de voir grandes ouvertes les fenêtres du premier étage. Certes, il faisait un temps magnifique, mais toutes les fenêtres, c'était beaucoup. La porte ouverte, deuxième frisson: le parquet du vestibule était dégarni du tapis,et, dans un coin, gisait un véritable monceau de housses en toile; puis que signifiaient ces allées et venues de valets de chambre en manches de chemise et de femmes de chambre en tablier, c'est-à-dire en tenue de travail. A travers la porte ouverte de la salle à manger, cette salle à manger, où il avait fait de si délicieux repas, comment se faisait-il qu'il ne vît que des meubles recouverts de leurs housses et des lustres enfermés dans leurs enveloppes de gaze.

—La comtesse est chez elle, je pense? demanda-t-il au domestique qui lui avait ouvert et en qui il fut étonné de reconnaître, au lieu d'un valet de pied, l'auguste maître d'hôtel Brownley lui-même, et Brownley en veste de toile!

Il n'avait fait sa question que par pure forme il savait bien qu'Ulrique était chez elle, puisqu'elle lui avait donné rendez-vous. Aussi fut-il foudroyé lorsque Brownley lui répondit:

—Sa Seigneurie est partie, monsieur; Sa Seigneurie a quitté Londres ce matin.

M. Rockingham passa son parapluie délicatement roulé de sa main gauche dans la droite alternativement et fixa sur Brownely un regard aussi sévère que s'il l'eût soupçonné de vouloir le mystifier.

—La comtesse doit être chez elle; j'ai un rendez-vous avec elle.

—Elle est partie, monsieur, — répéta nettement Brownley.

—Tout à fait partie? — demanda M. Rockingham, surpris au delà de toute expression.

—Oui, monsieur. Nous recouvrons les meubles et je partirai pour Morton par le train de nuit. Si vous avez quelques chose à faire dire?...

En ce moment, Brownel, apercevant une échelle maladroitement portée, qui avait presque écorné une glace, s'élança pour admonester le coupable et de sa propre main écarter le danger. Quand il revint à la porte, M. Rockingham était encore debout sur le perron, tirant sa moustache d'un air perplexe et les yeux fixés sur le manche de son parapluie. Brownley, s'impatientant, lui dit sans quitter le ton correct d'un valet bien stylé:

—Je serais au regret d'être obligé de faire remarquer à monsieur que nos instants sont comptés.

M. Rockingham comprit et se retira.

Ulrique partie ainsi?... Il fallait que ce fût pour quelque motif aussi grave qu'inattendue, évidemment puisqu'il devait venir. Elle avait assurément la meilleure excuse toute prête, mais le malheur était que, lui, ne pouvait plus attendre le bon plaisir de la belle et fantasque comtesse: il devait irrévocablement quitter l'Angleterre le surlendemain, et, avant, il fallait qu'il eût, à tout prix, obtenu d'Ulrique la promesse formelle de consentir à devenir ambassadrice. Il n'y avait donc pas à hésiter.

M. Rockingham retourna chezlui , mit quelques effets dans une valise et, le soir, un peu après sept heures,il franchissait la grille d'entrée du parc de Morton. A travers les carreaux poussiéreux de la vieille voiture prise à la gare, il regardait, de l'œil d'un futur propriétaire, défiler les troncs des hêtres et se disait qu'il serait très agréable de se promener sous leur ombrage avec le sensation de se savoir chez soi. Puis il songeait à l'entrevue qu'il voulait décisive, il dressait ses plans, choisissait le moment favorable pour paraître, en ne se faisant annoncer que lorsqu'on serait sorti de table. Tout bien réglé dans sa tête, il était prêt et éprouva une vive satisfaction en gravissant le perron du Château Neuf.

—La comtesse n'est pas au château, lui dit le valet en ouvrant la porte.

Rockingham ne put réprimer un geste de dépit.

—Pas chez elle!...

Mais tout de suite il se remit et un sourire effleura sa lèvre.

—Ecoutez, mon garçon, — dit-il d'un ton ferme au domestique, — j'arrive de Londres et je sais que la comtesse est ici. Probablement elle est à dîner; veuillez, je vous prie, me conduire dans le salon.

Le domestique était très jeune et se troubla visible-

ment sous l'œil fixé sur lui; néanmoins il ne fit aucun mouvement pour introduire le visiteur.

—Sa Seigneurie n'est pas à table; elle a dîné de bonne heure, et aussitôt après le dîner ces dames sont sorties en victoria.

—Sorties en victoria! — répéta M. Rockingham avec un mouvement de colère. — Et savez-vous où elles sont allées?

—Non, monsieur.

—Eh bien, conduisez-moi dans le salon tout de même, — dit M. Rockingham après un moment de réflexion. —Ces dames ne seront probablement pas longtemps. La comtesse m'attend, — ajouta-t-il en manière d'encouragement pour le valet de pied évidemment embarrassé.

Dans le salon où il fut introduit, les volets étaient fermés et des lampes répandaient une faible clarté sous les abats-jour. Les journaux du soir étaient dépliés sur une table près d'un fauteuil. Le parfum de fleurs fraîchement coupées remplissait l'air. M. Rockingham se jeta dans le fauteuil et prit un des journaux puis, après avoir parcouru des yeux une colonne, il le jeta de côté et regarda autour de lui. Il avait beau se raisonner, il était ému, il ne pouvait tenir en place.

Abandonnant le fauteuil, il se dirigea vers une porte ouverte derrière sa lourde portière. Il écarta celle-ci dans un autre, occupant son temps à tout examiner et à étudier les modifications qu'il apporterait dans un avenir prochain. Tout à coup, il fut surpris d'apercevoir un filet de lumière glisser entre les portières d'un autre salon. Il y avait donc quelqu'un là? Il posa la lampe qui avait éclairé son inspection intéressée, et s'approcha doucement.

C'était le grand salon vénitien. Deux bougies allumées dans un coin reculé laissaient le reste de cette vaste pièce dans le pénombre. Dès que ses yeux furent un peu habitués à cette demi-obscurité, il finit par distinguer, sous la lueur des bougies, une grande forme blanche se levant lentement d'un siège bas. Son cœur battit. On l'avait donc trompé?... Elle était là. Il fit encore un pas, puis s'arrêta net, retenant un cri d'effroi. C'était Charlotte. Si maître de soi d'ordinaire, M. Rockingham crut perdre la tête. Son premier mouvement fut de fuir, mais il réagit. Sans rompre d'un pas, il s'inclinait devant la pâle figure qui maintenant se dressait à quelques pas de lui, mais il fut incapable de trouver un mot pour faire cesser le pénible silence qui pesait sur eux. Ce fut Charlotte qui les délivra de leur commune oppression en s'écriant:

—Vous ici!... Pourquoi êtes-vous venu?

—Parce que je désire parler à la comtesse Eldringen... pour... pour... des affaires urgentes, — répondit M. Rockingham d'un ton brusque. — On m'a dit qu'elle était sortie; mais je présume que comme il fait nuit, elle va bientôt revenir, et en attendant...

—Elle ne reviendra pas de sitôt. — dit Charlotte d'un air triomphant. — Elles sont allées à la digue, à ce marais dont Ulrique est si folle, pour voir boucher la dernière brèche. On y travaillera jusqu'au retour de la marée. Moi, j'ai craint le froid, car l'air du soir est glacial.

Elle parlait d'un air vague, interrogeant le visage de Basile de ses yeux méfiants, ses doigts froissant la dentelle de sa robe.

—La digue, avez-vous dit? Voilà enfin un renseignement! Merci, dit M. Rockingham.

Faisant un rapide salut, il se dirigea vers la porte. Il allait l'atteindre, quand son nom retentit, prononcé d'un ton de si profond désespoir, que, tout égoïste qu'il fut, il s'arrêta, pris de pitié pour une aussi grande et aussi sincère souffrance.

—Basile, vous allez lui demander d'être votre femme?

Elle avait traversé le salon et, la main crispée à la portière, les yeux enflammés, le visage convulsé, elle lui barrait le passage.

—Vraiment, Lady Nevyll... — fit-il.

—Oh! taisez-vous... taisez-vous!... Je suis déjà assez malheureuse. Ne m'appelez pas par ce nom odieux. Appelez-moi comme vous m'appeliez autrefois, seulement pour cette fois au moins. Dites-moi enfin la vérité, ne vous jouez pas de moi plus longtemps; vous avez piétiné sur mon cœur tout l'été. Vous venez lui demander de vous épouser, n'est-ce pas? Non, ne le dites pas...

Elle se mit les mains sur les oreilles.

—Je ne pourrais pas le supporter. Mais vous le voulez, n'est-ce pas?

M. Rockingham avait eu le temps de se remettre.

—Voyons, écoutez, Charlotte, — dit-il, — je ne veux pas vous cacher mes projets. Entre d'aussi vieux amis que nous, point de secrets, n'est-ce pas?... Oui, j'ai l'intention d'épouser la comtesse Eldringen et je vais, en ce moment, lui demander si elle veut accepter mon nom: mon départ imminent me force à précipiter les choses. Allons, donnez-moi la main en bonne camarade.

Au lieu de prendre la main qu'il lui tendait, Charlotte s'affaissa sur un siège et éclata en sanglots.

—Oh! ce jour où vous êtes venu au Vieux Château et qu'elle y était, j'ai tout pressenti, tout!... Ah! pourquoi vous ai-je laissé la voir?

Au fond, M. Rockingham se savait fort coupable envers Charlotte et se sentait très gêné.

Il voulut au moins essayer de panser un peu la blessure qu'il se plaisait à ouvrir lui-même.

—Ecoutez-moi, Charlotte, — dit-il très doucement e s'asseyant près d'elle,—laissez-moi vous expliquer... Nous nous comprenions si bien autrefois. Depuis longtemps, j'ai l'intention de me marier, ma position l'exige impérieusement, et aussi que la femme que je choisirai possède certaines... certaines qualités, sans lesquelles elle serait plutôt une gêne qu'une aide dans ma future carrière. La vie que doit mener la femme d'un ambassadeur est une vie très fatigante; il s'en-

suit que l'endurance physique, la santé parfaite... enfin, vous comprenez?...

Mais les sanglots de Charlotte redoublaient. Ne sachant que faire, il lui prit la main. Elle frissonna à ce contact.

—Je n'avais jamais pensé à cela, — murmura-t-elle à travers ses larmes. — Ainsi, voilà pourquoi vous.... vous avez changé d'avis! Car il fut un temps, l'an dernier, où vous pensiez à... n'est-ce pas, Basile?

—Oui, Charlotte.

—Et c'est ma malheureuse santé qui s'est mise à la traverse

M. Rockingham serra doucement la main blanche qu'il tenait encore.

—Je savais bien que vous comprendriez,— continua-t-il du même ton caressant. — Le sort a été bien cruel pour vous... pour nous, Charlotte; pour la seconde fois de notre vie,nous sommes obligés de renoncer l'un à l'autre. C'est la nécessité qui le veut... vous comprenez bien?

—Oui Basile, je comprends, — murmura-t-elle en tremblant.—C'est aussi cruel pour vous que pour moi, n'est-ce pas? Je sais que vous ne m'avez jamais tout à fait oubliée.

Elle le regarda en face avec une tendre interrogation dans laquelle il y avait néanmoins une nuance de soupçon.

—C'est horriblement cruel pour nous deux, dit emphatiquement M. Rockingham, charmé au fond de s'en tirer à si bon compte.

Et pourtant il lui semblait qu'il y avait dans les manières de Lady Nevyll quelque chose qu'il ne comprenait pas.

—Là, — dit-il, — voilà mon ancienne Charlotte raisonnable. Allons,puisque nous sommes convenus que je dois me marier, et puisque nous sommes d'accord que malheureusement votre santé vous rend incapable de remplir les devoirs de la femme d'une ambassadeur...

Elle eut un tressaillement subit et retira vivement sa main de celle de Basile.

—Oh! non, je n'ai pas voulu dire cela, — s'écria-t-elle. — Je comprends tout à fait le genre de femme qu'il vous faut, mais seulement...

—Mais seulement quoi, Charlotte?

—Pourquoi est-il nécessaire que ce soit elle?

—Quelle objection avez-vous à faire au choix de la comtesse Eldringen?

Charlotte baissa la tête et se mit à labourer la dentele de sa robe de dîner.

—Elle est beaucoup trop jeune pour vous, et puis elle a réellement reçu très peu d'éducation; je suis sûre qu'elle ferait sans cesse les choses les plus ridicules. Si seulement vous étiez pas si pressé, je suis certaine que je trouverais quelqu'un qui vous conviendrait beaucoup mieux. Il y a Miss Frieze; par exemple, elle a deux millions, au moins....

—Et une épaule plus haute que l'autre. Grand merci, Charlotte.

—Ou une des filles de Lord Fuller:elles sont toutes très bien et ont été admirablement élevées!

M. Rockingham connaissait de vue les filles de Lord Fuller, et certes elles ne manquaient pas de beauté. Mais pourquoi cette étrange sollicitude de Charlotte en une semblable affaire? Il se hâta de dire pour couper court à d'autres propositions:

—Non, Charlotte, vous vous trompez; aucun choix ne saurait être plus convenable que celui que j'ai fait. La comtesse Eldringen réunit dans sa personne les qualités que je recherche dans une femme. Sa position sociale est excellente, sa santé est des plus robustes, elle est riche...

—Et belle, — ajouta Charlotte, observant attentivement le visage de Basile.

—Et belle, — répéta M. Rockingham avec une indifférence étudié.—Dans tous les cas elle a l'extérieur convenable pour une ambassadrice.

—Vraiment? — dit Charlotte. — Et n'avez-vous jamais été frappé que d'autres que vous aient découvert ces merveilleuses qualités? Comment savez-vous si elle n'a pas fait son choix, tout comme vous avez fait le vôtre?

—Que voulez-vous dire?... Savez-vous quelque chose?... — demanda-t-il en pâlissant légèrement.

—Je sais tout ce que je désire savoir,—s'écria Charlotte, avec une soudaine explosion de colère.—Je sais que vous m'avez menti, je sais que ce mariage ne sera pas un simple mariage de convenance... Vous l'aimez, Basile, vous l'aimez!

—Charlotte!...

—Vous l'aimez... vous l'aimez... niez-le donc si vous pouvez!

Tous deux s'étaient levés. Rockingham, furieux de se voir pris, répondit froidement:

—Je ne le nie pas... c'est la vérité!

Subitement il s'était transformé; de doux et persuasif tant qu'elle avait été traitable, il se faisait dur et glace: il cessait de l'épargner. Charlotte suffoquait.

—Et c'est à moi que vous dites cela?

—Je le dis à qui le demande!

Alors la colère de Charlotte ne connut plus de bornes.

—C'est à moi... à moi qu'il le dit! Avez-vous donc oublié qui je suis, Basile?... J'ai été la première dans votre coeur jusqu'à présent, et il faut que j'y reste la première, Basile, il le faut! Vous m'avez parlé de ma santé... Ah! je le sens bien, ce n'était qu'un prétexte! D'ailleurs,je ne pourrais supporter de vous perdre une seconde fois.

—Je vous ai pourtant dit mon intention assez clairement.

—Je n'ai pas entendu... je n'ai pas compris... Basile, je vous aime tant.

—Oui, jusqu'à vouloir me condamner à un mariage sans amour pour la seconde fois de ma vie. Parlez-moi de l'amour d'une femme!

(A suivre)

3ME ANNÉE—No 9. Le numéro, 10 cts Samedi, 6 Aout 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal	Un an - - Quinze francs
Six Mois - - - - - 1.00	Tel Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.







Mme Adam, d'après un portrait de Elameng

SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

3me ANNÉE—No 9 Samedi, 6 Aout 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY — *Dire vrai et faire bien*

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six Mois - - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



Simple Adieu



Lorsqu'on aura baissé ma dolente paupière,
Tu commenceras à m'aimer.
D'une voix grave ainsi qu'une oraison dernière
Tu chercheras à ranimer

Ma bouche sans sourire, et mon front sans pensée
Emacié par les douleurs.
Mais il sera trop tard... Impassible et glacée
Je dormirai parmi les fleurs ;

Et l'air sera très doux, et ce sera très triste.
Tu caresseras mes cheveux,
Près de la tempe, avec un linge de batiste,
En me murmurant des aveux...

Et puis l'on te dira : " Retirez-vous, c'est l'heure
Où le prêtre va la bénir."
Alors tu crieras : " Non ! Pas encore ! Demeure,
O toi que j'ai tant fait souffrir !

Réponds-moi, mon enfant, n'est-ce pas que tu dors ? "
Et mes lèvres resteront closes ;
Et tu t'éloigneras, courbé par le remords,
Et je m'en irai sur les roses.

Marthe Dupuy. (*)

(*) Marthe Dupuy est cette nouvelle poétesse, hier inconnue, au jourd'hui célèbre, qui vient de remporter le prix Sully-Prud'homme. — Note de la Rédaction.

Le Livre de Madame Adam

" Tout livre écrit par une de nos contemporaines nous réserve des surprises", disait récemment Marcel Prévost, de l'œuvre de Mme Leblanc-Maeterlinck, *Le Choix de la Vie.*

Il est une surprise, cependant, que le dernier livre de Mme Adam, *Mes premières armes littéraires et politiques* ne nous donne pas : c'est celle de le trouver plus ou moins intéressant que nous ne nous l'étions imaginé. Tel le premier volume de ses intéressants mémoires, *Le Roman de mon enfance et de ma jeunesse* nous l'avait fait espéré, tel nous l'avons lu ce beau livre illuminé d'intelligence et de bonté, plein d'études vivantes, d'un intérêt très vif auquel s'ajoute encore l'autorité d'un témoignage indiscutable.

Autant de pag s,—elles comptent au nombre de plus de quatre cents,—autant de sujets nouveaux à notre curiosité. C tte reconstitution d'une époque intéressante, et si proche de nous qu'il semble que nous n'ayons qu'à allonger la main pour la saisir, s'impose à l'attention de tous, et le monde contemporain revoit avec satisfaction quelques unes des grandes intelligences qui ont éclairé le passé et projeté leurs lumières jusque dans l'avenir.

Le Roman de mon enfance et de ma jeunesse se terminait au mariage de Juliette Lambert à M. La Messine, union triste et malheureuse qui ne devait apporter à notre héroïne que la joie,—" la plus grande de sa vie" —d'être mère, d'une petite fille, appelée Alice. Cette enfant, que nous retrouvons souvent au cours du récit, qui combla,—ainsi qu'il est facile de le constater,—tous les vœux de sa mère, devait épouser plus tard, un célèbre chirurgien de Paris, bien connu de réputation au Canada : le docteur Segond.

Mes premières armes politiques et littérasres débutent donc avec la carrière mouvementée que devait suivre dorénavant la jeune femme dans le monde des lettres et de la diplomatie. Il est excessivement amusant de lire à quelle occasion Mme Adam fit ses premiers pas dans le journalisme et la littérature. Alphonse Karr, le correspondant du *Siècle,* écrivit dans ce journal un article contre l'horrible mode, régnant alors suprême, de porter la crinoline.

" Il n'y a pas une seule et jolie femme en France, disait-il, qui ne porte de crinoline."

Or, Juliette La Messine, trouvant la mode grotesque, s'y était constamment dérobée. Et Dieu sait, si la jeune femme, que les Encyclopédistes ont déclaré alors la plus belle femme de l'Europe, avait le droit de protester.

Elle écrivit donc à Alphonse Karr une spirituelle réponse à sa boutade, —qu'elle ne signa pas et dans laquelle elle parla non seulement de l'horrible cercle d'acier, mais des devoirs bien compris de la femme dans le monde

Le cœur battant, elle attendit ensuite un résultat quelconque à sa démarche. Sa lettre paraîtrait-elle? n'y ferait-on qu'une simple allusion ou la dédaignerait-on tout à fait?

Elle ne recevait pas même le *Siècle,* mais une de ses amies, Pauline Barbereux, dans le secret, interrogeait pour Juliette La Messine, chaque numéro du journ il.

Un matin, " Pauline entre, pâle, se tenant à peine. Le *Siècle* tremble dans sa main.

—Elle y est, Juliette, elle y est tout entière !



MME ADAM, d'après un portrait de Flameng.

—Tout entière !

" Nous sommes là, continue Madame Ad m, nous regardant, chacune tenant un bout du journal. Nous prenons deux chaises que nous approchons l'une de l'autre. Nous déplions le *Siècle.* Ma lettre y est bien tout entière ! Je la lis, Pauline la relit Pas un mot n'a été changé !

J'éciate en sanglots, Pauline pleure. . Notre petite Alice, qui joue à terre sur un tapis, pousse des cris de désespoir en voyant nos larmes. Je

songe à ma grand'mère, à ma bien-aimée morte, et je m'écrie :

" Grand'mère, je serai un écrivain ! "

J'envoie l'article à mon père et lui explique ses pourquoi.

—Enfin, me répond-il, je vois là une promesse de talent... "

Comme tout cela est gracieusement, prestement raconté.

Sa rencontre avec Meyerbeer, au milieu d'un bal costumé dont nous avions déjà appris quelque chose, a toute la saveur voulue. Ce fut pour le vieil artiste, le coup de foudre.

Mais la grâces et les charmes de Juliette La Messine, costumée ce soir-là en Velléda, lui firent peur.

—Elle est trop belle, disait il, je ne veux plus la revoir.

Et Meyerbeer disparut après quelques paroles balbutiées dans la plus grande gêne.

" Durant des mois, écrit Mme Adam, tous les matins je reçus un petit bouquet de violettes, le premier accompagné de ces simples mots : ' Souvenir ému à Velléda. Meyerbeer." —Plus tard, il m'envoya une loge pour la première représentation du *Pardon de Ploërmel*, mais je ne le revis jamais."

Nous touchons au moment où la célébrité naissante de Juliette La Messine allait s'affirmer par une action d'éclat. Animée d'une noble indignation pour les injures grossières de Proud'hon, dans la *Justice de la Révolution*, envers George Sand, Mme la comtesse d'Agoult (Daniel Stern) et ses intransigeances contre notre sexe, elle écrivit les *Idées anti-Proud'honniennes* qui devait causer une si grande commotion et un si durable retentissement.

—Il faut que des femmes, disait-elle, soient défendues par une femme.

Mais il arriva une chose qu'on n'avait pas prévue : les libraires refusèrent le manuscrit, ne voulant pas imprimer. Proud'hon était tout-puissant et tous redoutaient son verbe railleur et d'une force terrible.

Le jeune écrivain s'adressa d'abord à Michel Lévy. Cette page est à citer :

" Je me présentai d'abord chez Michel Lévy avec mon manuscrit élégamment enveloppé et un petit porte-feuille contenant mon billet de mille francs.

J'entre et demande à parler à M. Michel Lévy.

—Pourquoi ?

—Pour un livre à éditer.

L'employé à qui je m'adressais me toisa.

M. Michel Lévy, sortant de son cabinet, donnait un ordre bref, et comme il allait rentrer :

—Voilà une demoiselle, dit l'employé,—et de quel ton !—qui vient pour faire éditer un livre d'elle par la maison.

M. Michel Lévy me regarda en souriant :

—Le sujet de ce livre ?

—C'est une réponse aux attaques de la *Justice dans la Révolution*, sur George Sand et Daniel Stern.

—Et cette réponse est..... de vous, mademoiselle ?

—Madame, monsieur.

—Et vous avez l'intention de faire éditer *cela* par la maison Michel Lévy ?

—Oh ! monsieur, je comprends que je dois faire les frais de mon premier volume, et si vous voulez bien le lire ..

—Inutile, madame.

—Comment, sans savoir, vous décidez ainsi ?

—Oh ! je vois parfaitement ce que doit être votre... œuvre en vous regardant, répliqua Michel Lévy ; jugez-en, mon cher Scholl, ajouta t-il, parlant à quelqu'un qui entrait et lui soumettant ma demande.

—Ce serait vraiment dommage que madame devint un vulgaire bas bleu, et vous avez bien raison de la décourager, mon cher Lévy, répondit Auré lien Scholl. Elle a mieux à faire...

Et je quittai la librairie Michel Lévy, furieuse, le cœur très gros et ma personne littéraire bien humiliée.

J'allai d'éditeur en éditeur, toujours refusée, chez huit des plus grands. Je m'adressai même à Garnier, l'éditeur de Proud'hon ; il fut le plus poli de tous et me dit : " Vous voudrez bien comprendre que cela ne se fait pas.

J'écrivis à Hetzel, qui était alors exilé à Bruxelles. Il me répondit :

" Ou votre livre est très mauvais, ou vous vous mouchez dans un mouchoir à carreaux, et il se peut que vous prisiez. Je ne crois pas à une femme probablement laide et très mûre, le droit de défendre contre Proud'hon la jeunesse de George Sand et de Daniel Stern, ni leur situation aujourd'hui. Vous les exposeriez au ridicule, et elles vous en voudraient mortellement, car Proud'hon, à n'en pas douter, vous répondra."

Voilà à quelles erreurs mène trop souvent le jugement des hommes.

Enfin, un petit libraire tout à fait inconnu, se chargea d'imprimer le livre, qui eut, dès son apparition, le succès que l'on sait.

Sur un volume expédié à Hetzel, l'auteur écrivit en dédicace : Une jolie femme à un malotru.

Une défense si brillante et si forte eut pour premier effet de mettre sur le chemin de la jeune apologiste deux grandes amitiés : celle de Mme la comtesse d'Agoult. (Daniel Stern) et celle de George Sand.

Mme d'Agoult, écrivit à l'auteur après avoir lu son livre :

—Il étonnant, monsieur, que vous ayez pris un nom de femme, quand, nous, femmes, nous choisissons des pseudonymes d'hommes.

Ce à quoi, Juliette La Messine répondit qu'elle était femme et bien femme, lui semblait-il.

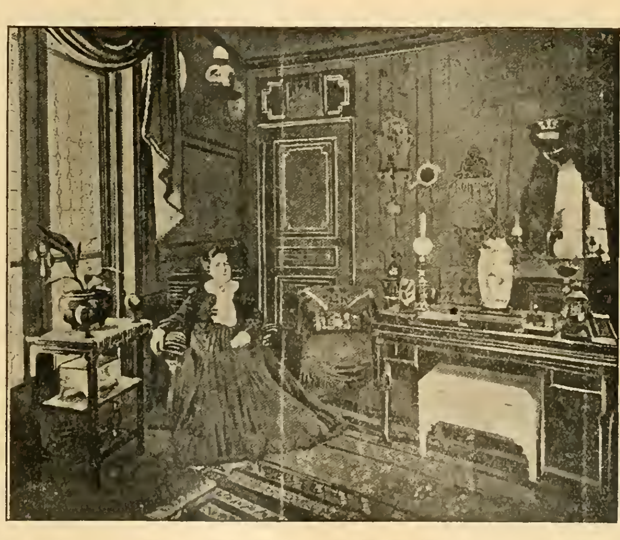
Malheureusement on ne pouvait être l'ami de Daniel Stern et de George Sand à la fois, car les deux femmes de lettres étaient irréconciliablement brouillées Mme La Messine fréquenta longtemps les salons de Mme d'Agoult avant de connaître George Sand dans l'intimité, et ainsi que l'écrit Mme Adam, " je ne pouvais aller à George Sand, avoir cette joie, que le jour où j'aurais le chagrin de me brouiller avec Mme d'Agoult."

A propos des relations étroites qui existèrent pendant longtemps entre Mme d'Agoult et Mme La Messine, je remarque, avec empressement, les témoignages d'admiration sincère portés par Mme Adam à Mme d'Agoult. Voyez comment, dans un grand élan désintéressé et au-dessus de l'envie, elle signale un des triomphes littéraires de sa rivale en lettres :

" Mme d'Agoult a fait un très beau livre, *Florence et Turin*, dont on parle dans tous les milieux. Quand je cueille un bel écho de son succès, j'ai une grande joie à courir le lui dire."

N'est-ce pas que ce mot peint bien toute la femme ?

Nous assistons encore au défilé des célébrités, amis ou connaissances qui passent dans le dernier livre de Mme Adam, tels que, Jules Grévy, Littré, Carnot, Challemel-Lacour, Madame Ackermann, la célèbre poétesse, Listz, Wagner, Mérimé, Girardin, Renan, Mme Coignet, Mlle Clémence Royer, la plus grande savante de notre temps que j'ai eu l'avantage de connaître à Paris, en 1900, Taine, Edmond About, Thiers, Sarcey, Jules Simon, Berlioz, Lamartine, Chateaubriand, et combien d'autres sans compter Bismarck et Gambetta !



Le cabinet de travail de Mme Adam.

C'est une période éblouissante qui s'étale à nos yeux, et les personnages, malgré le rapide passage de quelques-uns, apparaissent en pleine lumière dans des anecdotes, des discussions ou des réparties qui donnent un vif relief à chacun d'eux.

Dans l'intervalle, Mme La Messine, pour se soustraire aux ennuis causés par un mari insupportable et jaloux de sa gloire littéraire, adopte pour signature à ses écrits, le nom de Juliette Lamber. C'est son nom de jeune fille, sans le t final. Et c'est le pseudonyme qu'elle gardera toujours même après son second mariage avec Edmond Adam.

La première rencontre entre Juliette Lamber et celui qui devait exercer une si heureuse influence sur sa destinée, est assez plaisante.

Il ne lui plut pas et elle ne prit aucun soin pour le lui cacher.

Et lorsque Mme d'Agoult vint lui dire que Edmond Adam désirait lui être présenté :

—Oh, non, non, dit-elle, ma grande amie, je vous en prie.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il me déplaît prodigieusement.

Et Juliette Lamber se glissa hors du salon.

La persévérance est chose très recommandable, en amour comme en tout autre chose ; bientôt les attentions répétées d'Edmond Adam, homme vraiment supérieur et dont on a dit qu'il était "de l'or en barre" eurent raison des antipathies de Juliette Lamber, et plus tard elle n'hésita pas à lui confier le bonheur de sa vie.

Un passage du livre de Mme Adam' très palpitant, à mon avis, à cause de l'actualité que vient de lui donner la publication des lettres jusqu'ici inédites de George Sand et de Musset, est celui où Lélia, tant de fois accusé d'avoir trahi le chantre des *Nuits*, à Venise, écrit à son éditeur Hetzel une lettre qu'elle le prie de lire à Juliette Lamber, ne voulant pas, dit-elle, "que le brave cœur qui a pris sa défeuse ne reste pas sous l'impression des vilenies qu'on débite depuis *Elle et Lui*." Et là dessus, Hetzel raconte à Juliette Lamber que Musset lui-même dans un moment d'épanchement, lui avait confié que leur amour était tout intellectuel. "C'était sa tête qui aimait ma tête," avouait Musset.

Ceci écrit avant la correspondance que vient de faire paraître Félix Décois prouvant absolument le dire de Musset est un témoignage qu'on ne peut suspecter en faveur de la bonne foi de George Sand.

Rien ne saurait dépasser le charme de la description de ce beau golfe Juan où Juliette Lamber et sa petite fille vont planter leur tente, chaque année, pour quelques mois. C'est à se croire, devant "la mer bleue, le ciel bleu," dans "la Grèce Azurée" dont elle a appris à aimer, sans le connaître, les "paysages virgilliens," et dont elle a gardé dans son âme athénienne les éblouissants mirages.

"La voilà donc, peut-elle s'écrier cette mer qui ne ronge pas son rivage mais se plaint doucement de le voir fuir sans cesse !... Ne suis-je pas en Hellénie !"

Et la petite Alice partage l'extase de sa mère et s'absorbe dans la contemplation d'un oranger. "Elle tire et entre au salon avec sa branche cassée et son orange, criant :

"Elle est *en vrai !*"

Pathétique, le laconisme de Berlioz qui, après un insuccès non mérité, Juliette Lamber envoie, pour le consoler, des fleurs du golfe Juan.

Sans remercier, il répond par mot : "Etait-ce la peine ?" et signe Berlioz.

Mais je m'arrache à cette lecture entraînante, autrement, il faudrait tout citer.

Mes premières armes politiques et littéraires se terminent aux approches de 1870. C'est donc une promesse que d'autres mémoires vont bientôt suivre ceux-ci.

Nous y verrons, sans doute, la part très large que Mme Adam prit à la fondation de la République, dans

ameux salon où l'on organisait et enversait les gouvernements.

Car, on ne saurait exagérer l'influence énorme qu'eut Mme Adam sur la po'itique de son temps. Et sur la littérature à laquelle elle contribua, non seulement par ses œuvres et par La Nouvelle Revue, mais par les encouragements et la toute-puissante protection qu'elle accorda à des écrivains de talent qui lui doivent aujourd'hui, leur célébrité.

Pour tous ceux qui l'ont approchée, comme pour les générations futures, elle est et restera la Grande Française qui aime le Bien, le Beau et la Patrie.

Pour moi, le privilège d'avoir été accueillie avec tant de bienveillance par Mme Adam, d'avoir assisté à ses réunions littéraires du dimanche dans son splendide hôtel de la rue Juliette Lamber, demeurera toute ma vie dans mon souvenir et dans mon cœur.

FRANÇOISE.

Un abonné du Journal de Françoise nous envoie, relativement à ce que nous avons déjà écrit sur l'aristocratie française de Saint-Louis, les lignes suivantes, détachées de l'*Ainslie's Magazine :*

"Il y a à la tête de la société de Saint-Louis, le clan des vieilles familles françaises. Cet élément est puissant dans la ville et bien que Bonaparte ait vendu ce territoire, il y a plus de cent ans, pour quelques sous à peine, le Français y gouverne encore, dans une certaine mesure. Naturellement tous ces Français sont des Américains et gens du Missouri, mais leur nom gaulois a survécu et règne suprême dans la vie sociale. Ces noms ont été donnés à des rues, à différents quartiers — tels que Cabane et Carondel—voire même à des cimetières.

"Posséder un nom et du sang français suffisent à Saint-Louis pour vous donner un passe-port à la société la plus exclusive de la ville. On ne demande pas la richesse — mais d'être bien né, et il suffit à monsieur et madame Un Tel d'avoir un peu de sang français dans les veines pour être admis partout et aspirer à tout ce qu'il ou qu'e'le désire. Le sang à St-Louis, s'il s'y mêle quelques gouttes de sang français est plus épais que l'eau."

A PROPOS DU SONNET D'ARVERS

Dans l'avant dernier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE, M. Fréchette nous donne de curieux détails sur Félix Arvers, son fameux sonnet, la muse qui est censée l'avoir inspiré et quelques-uns des poèmes qu'il inspira à son tour

La vie d'Arvers appartient moins à l'histoire qu'à la légende. Cependant son bagage d'auteur dramatique est assez considérable et il fut deux fois le collaborateur de Scribe Malgré cela il ne sera toujours que "l'auteur du sonnet" à moins que la postérité, à l'instar d'un journal amusant, ne l'appelle "l'inventeur des bot es" (des bottes à revers, bien entendu).

Quant à la réponse au sonnet citée par M. Fréchette, je me rappelle avoir lu dans le *Figaro*, en janvier 1897. un sonnet qui ressemblait fort à celui de M. Aigoin, et que ce journal attribuait gravement à Madame Ménessier-Nodier elle même.

Il est difficile de parler du sonnet d'Arvers sans mentionner la belle traduction qu'en fit Longfellow. C'est une reproduction fidèle de l'original, et si elle lui est inférieure, il faut dire, avec M. Fréchette, que la faute en est à la langue, non au poète.

Voici cette traduction :

My soul its secrets hath, my life too has its mystery,
A love eternal in a moment's space conceived,
Hopeless the evil is, I have not told its history,
And she who was the cause nor knew it nor believed.

Alas! I shall have passed close by her unperceived
For ever at her side and yet for ever lonely
I shall unto the end have made life's journey, only
Daring to ask for naught, and having naught received.

For her, though God hath made her gentle and endearing,
She will go on her way distrought and without hearing
These murmurings of love that round her steps ascend,

Piously faithful still unto her austere duty
Will say, when she shall read these lines full of her beauty: –
"Who can this woman be?" and will not comprehend.

Après relecture, j'en arrive à trouver que, sauf peut-être le septième vers, la traduction égale l'original. Elle a même sur lui l'avantage d'éviter les répétitions signalées par les puristes.

Le sonnet d'Arvers n'a pas excité seulement les imitateurs et les traducteurs. Il a inspiré les compositeurs, entre autres M. Charles-Marie Widor, l'organiste de St Sulpice, qui l'a mis en musique, religieusement, pourrais-je dire. Il a enfin eu la suprême consécration de la gloire : il a été parodié !

Des nombreuses parodies qu'il a pu inspirer, je citerai la dernière en date, et. je crois pouvoir le dire sans hésitation, la plus parfaite Elle est de M. Jean Gondeski.

"C'est peut-être un blasphème, et je le dis tout bas," mais je trouve la parodie—dans son genre s'entend—aussi remarquable que l'original.

Le parodiste met en vers les impressions d'un malheureux paysage exposé régulièrement à tous les Salons, et qui ne parvient pas à attirer les regards du jury :

SONNET D'ART VERT.

Ma toile a son secret, mon cadre a son mystère :
Paysage éternel, en un moment conçu,
Suis-je un pré ? Suis-je un bois ? Hélas ! je dois le taire,
Car celui qui m'a fait n'en a jamais rien su.

Ainsi je vais passer encore inaperçu,
Toujours assez coté, mais pourtant solitaire,
Et mon auteur ira jusqu'au bout sur la terre,
Attendant la médaille et n'ayant rien reçu.

Le public, quoique Dieu l'ait fait gobeur et tendre
Va filer devant moi, rapide, sans entendre
Malgré mon ton gueulard, mes appels sous ses pas.

Au buffet du Salon, pieusement fidèle,
Il va dire, en buvant son bock tout rempli d ale :—
"Quels sont ces épinards ?" et ne comprendra pas !

Sur ce, je retourne à mes occupations quotidiennes, implorant l'indulgence pour ce retour passager, hélas !... à la littérature.

Montréal, juillet 1904.

ED. FABRE-SURVEYER.

La Nuit de Noces

Ce soir-là, dans le coquet et verdoyant village de St-D......, le soleil se couchait splendide, rougeoyant orgueilleusement dans la vapeur grise du crépuscule, terrible presque dans son horizon sanglant aux teints multiples d'ors enrougis, changeantes d'allures et de contours sur le fond bleui du ciel. Formes capricieuses et altières du jour mourant, parlant aux yeux, aux sens, à l'âme ! éloquence insinuante de la nature qui se faisait encore plus berceuse à cette heure vaporeuse qui terminait une période de plusieurs semaines Fluide particulier d'alanguissement lourd et voluptueux se vaporisant sur ce paysage fauve, glissant dans les veines une fièvre de sensibilité aux sensations surabondantes qui entraînaient l'espoir à ce spectacle féerique, fuyant mystérieux, semblable au rituel passionnant d'un culte sublime.

Nous étions assis, quelques sept ou huit, admirant silencieux, ce singulier crépuscule, hypnotisés jusque dans nos énergies dans une détente physique et morale, réelle lassitude extatique.

Le son d'un violon criard, qu'on accorde, vint rompre le charme de notre engourdissement et disperser aux quatre vents du ciel les fantômes mystiques de nos rêveries particulières, pour nous ramener brutalement dans le monde plus prosaïque des *noceux* d'à côté : d'honnêtes voisins en train de fêter leur fille mariée du matin.

Nous entrevoyions son fin profil de blonde dans l'ouverture des croisées et son parler joyeux résonnait dans l'air en gerbes réjouissantes. De temps à autres les nouveaux époux venaient s'enlacer à la brise du soir, se promenant à petits pas sur la galerie qui entourait la maisonnette pour rafraîchir leur front et brûler leurs lèvres, à la brune, et, cela sans gêne bien sûr ! On est franchement heureux aux fêtes du pauvre.

Deux vieux qui se berçaient devant la porte n'avaient pas l'air de se scandaliser du bonheur expansif de leurs enfants, ils semblaient au contraire deviser bien doucement et le mouchoir rouge de la vieille qu'elle portait souventes fois à ses yeux, nous disait le *crescendo* de leur attendrissement, c'est des larmes de joie qui tombaient là dedans ! ! les souvenirs bénis du bon vieux temps....

— Tiens, et la noce que nous oublions ! Elle est gentille n'est-ce pas, la petite épouse ? s'exclama une voix.

— Oui, répartit une brune jalouse. Mais un peu gas tout de même ! avec ses gestes hardis, sa voix vibrante et ses cheveux couleur de blé qui frissonnent au vent comme ses idées. On n'est pas plus légère !

— Vous la calomniez, ma chère, c'est l'excès de ses qualités que vous exagérez : est-il rien de plus jeune sous le soleil que cette frimousse-là ? Ne lui faites donc pas un péché de rire souvent avec des dents pareilles, rangées de perles qu'envierait une princesse ! C'est le contraire qui serait mal, même si la prison devait être ces lèvres rouges de gourmande que vous lui connaissez.

— Oui, jolie et gaie, soit, mais folâtre, inégale d'humeur et vaniteuse, je plains tout de même le mari, sa femme fut-elle *le plus beau patron* du village et de la paroisse, comme il l'a crié à tous ceux qui ont voulu l'entendre.

— Mâtin, murmura le seul masculin de la société, voilà un *canayen* qui n'est pas à plaindre. La conversation aigre-douce de ces dames me dit assez le mérite de la demoiselle !

Durant cet entretien édifiant un jeune homme d'apparence élégante était venu s'accouder sur la clôture, dans la pénombre du feuillage et je me disais à part moi : qu'est-ce que ce particulier-là peut venir chercher dans notre atmosphère ?

Les autres discutaient des qualités requises chez les jeunes filles à marier, sur un ton indiquant l'intérêt, la conviction et même la passion. Je les laissai à leur éloquence pour reprendre *in petto*, le cours de mes idées. J'essayai de prévoir l'avenir moral des nouveaux mariés d'après l'allure physique de ces deux jeunesses.

Il faisait nuit maintenant. Le firmament avait repris la pureté bleue des soirs de clair de lune, je voyais la petite maison blanche du voisin, ruisselante de lumière, d'éclats de rire, de dances, de la gaieté débordante du peuple et je les trouvais heureux ces humbles dans leur allégresse rustique, leurs manières gauches et leur élégance naïve. Je songeais à la main rude des jeunes hommes serrant les mains enrougies des payses. Ça, c'était l'étreinte loyale besogneuse et féconde de la patrie. Ils s'aimeraient ceux-là tous, leur futilité n'aurait que des éclairs ainsi que les mariés d'aujourd'hui, ensuite toute la vie, le travail de la terre, l'obscur labeur des champs, l'auguste tâche de la postérité, les modestes besognes qui sont les soliveaux de la prospérité nationale, la robustesse des croyances naïves et têtues qui seules font les nations glorieuses et victorieuses, parce que rien n'ébranle le roc des préjugés populaires quand il s'agit de croyances, d'amitiés ou de haines transmises de pères en fils ; ni le progrès, ni la science.... dont les orgueilleux sommets se rapprochent trop hélas, de la roche Tarpéienne.

J'en étais-là de mes réflexions, lorsque je vis une ombre surgir de notre jardin, traverser la pelouse et gravir le perron de notre voisin. Soudain un cri rauque, aïgu, terrible fendit l'air, nous glaçant le sang dans les artères. Rires, musique, chants, tout cessa soudain et, nous entendîmes un bruit, d'imprécations, de clameurs d'effroi tandis qu'un homme échevelé sortait de la maison en courant avec cette prestesse insensée qui pousse vers l'attirance du vide le malfaiteur, l'assassin, toutes les victimes de la terreur

L'inconnu bondit de clairières en clairières, de feuillages en feuillages pour disparaître dans la profondeur de la rivière dont le clapotement et les éclaboussures nous apprirent que le malheureux échappait à la justice des hommes pour se heurter à celle de Dieu.

Les jurons des invités, qui avaient suivi le meurtrier sans l'atteindre, s'entrecroisaient effroyables, diaboliques sur cette agonie maudite.

A l'intérieur de la maison, la petite mariée toute blanche ne donnait aucun signe de vie. Les yeux grands ouverts, dans la terreur convulsive d'une vision terrible ; les lèvres violettes et contractées avaient dû échapper des mots mystérieux,—qui sait, si ce n'était un nom jadis aimé et que la mort impitoyable était venu cueillir sur ces dents superbes.

Une plaie sanguinolente, ronde et menue indiquait le chemin qu'avait suivi la balle meurtrière. Hâtivement sur le théâtre de cette tragédie inattendue, nous nous essayâmes à donner aux infortunés parents soins et consolation en cette nuit de deuil et de détresse.

Le mari désespéré, farouche, sanglo'ait comme un petit enfant qui se sent délaissé ! n'ayant, le pauvre, qu'une pensée, qu'un instinct. Maudire, maudire à jamais ce gueux qui lui avait ravi sa bien-aimée.... toutes ses espérances des lendemains, rêvés ; toute sa chère joie d'aimer qui lui serait venue d'elle.... et, je le voyais pâlir, blêmir dans sa rage impuissante contre le monstre qui était venu lui arracher de ses bras la femme adorée.

On ensevelit la morte dans le grand salon et cette figure charmante reprit dans l'éternelle sérénité, toute sa grâce première ; le sourire revint à ses lèvres décolorées. Mais combien transformé, adouci, transfiguré ! ses mains restées belles, car c'était une capricieuse enfant, fantasque et volontaire en sorte qu'elle n'avait guère peiné chez ses parents et que ses mains étaient blanches et qu'ainsi croisées pieusement sur sa taille frêle elles offraient le symbole d'une fierté touchante. Tout son corps allongé, grandi dans la mort avait acquis une distinction suprême, tenant plutôt de l'ange que de la créature mortelle.

Elle semblait soumise à de lointaines visions.... que regardait-elle au dedans de ses paupières cernées par l'ombre auguste ?

Mystères des au-delà !

Nageait-elle déjà dans les sphères paradisiaques, la pauvre enfant morte sans prières, sans extrême-onction et tressaillante de ses pensées d'amour...

Où donc pouvait voltiger cet esprit ? dans quelle solitude ou quel ciel ?

Et lui, l'assassin jaloux qui n'avait pas craint d'ensanglanter une robe nuptiale pour qu'*elle* ne fut pas la créature d'un autre, dans quel enfer prodigieux, hideux, exécrable, clamait-il son amour stérile ?

Désunis dans la vie, désunis dans la mort, qu'étaient donc venus faire sur notre planète, ces malencontreux amants, victimes de la passion humaine ?

Et l'éternelle justice qui plane sur les sombres destinées est le problême cruel et toujours renouvelé qui palpite dans le continuel pourquoi des choses. Pourtant cette même justice qui engoisse si fort les uns, rassérène singulièrementles autres qui l'adjurent et l'appellent et l'espèrent comme la souveraine douceur, la légitime récompense au terme d'existences de luttes, de souffrances et de larmes.

LOUYSE DE BIENVILLE.

Août 1904.

Correspondance

Malbaie, 13 juillet 1904.

Madame la Directrice,

Décidément, on va substituer au gracieux nom de Pointe-aux-Pics, si heureusement trouvé par nos ancêtres, l'affreuse Pointe à Pic inventé par les touristes anglais.

Voyez *La Presse*, *La Patrie*, *Le Journal*, etc.

Ma chère Directrice, il faut protester.

LAURE CONAN.

Au Parc Sohmer où l'on donne depuis le commencement de la saison de brillantes représentations, pourquoi ne fait-on plus suivre le *God Save the King*, de l'air national canadien-français, *Vive la Canadienne ?* Il faut revenir aux bonnes traditions.

Après l'avoir Entrevue

(Vers libres)

(Poésie inédite)

A peine l'ai-je entrevue et depuis
Je sens en mon âme un désir étrange
D'aimer ou d'être aimé de ce bel ange
Dont le gracieux visage m'a séduit.

Elle est riche et belle, moi pauvre et laid
Hélas ! je n'oserai jamais lui dire
Ce qu'en tremblant a fredonné ma lyre
Quelques mots d'amour à peine rimés...

A peine l'ai-je entrevue et depuis
Je sens en mon âme un désir étrange
D'aimer ou d'être aimé de ce bel ange
Dont le gracieux visage m'a séduit.

LOUIS PARC.

Traitement de l'Alcoolisme.

Un abonné nous pose la question suivante relativement à la cure de l'alcoolisme par M. le Dr. Mackay :

" 1° Etant donnée la dépression volontaire par abus intermittent de l'alcool, mais la lucidité intellectuelle persistant suffisamment pour avertir le malade de l'approche ou du danger d'une récidive, le traitement du Dr. Mackay possède-t-il une efficacité assez prompte pour prévenir la catastrophe ? "

Certainement. Le traitement étant un remède a encore la puissance d'un préventif et pris à temps peut empêcher le retour de la crise. D'ailleurs ce traitement suivi à la lettre, enlève de l'organisme et le goût et le besoin de boire. Puis, le systême nerveux se rétablissant, avec lui la volonté s'affirme davantage et la passion terrible est enfin maîtrisée.

Plusieurs personnes nous ont écrit pour féliciter LE JOURNAL DE FRANÇOISE de la part active qu'il prend à la guerre à l'alcoolisme ; ces encouragements nous sont précieux, bien que le contraire n'empêcherait pas le journal de continuer la tâche qu'il s'est assignée, et qui est de combattre de toutes ses forces le fléau de l'ivrognerie.

LE JOURNAL DE FRANÇOISE est à deviser un moyen, par lequel, les femmes qui éprouveraient une certaine gêne à communiquer directement avec l'Hôtel de Ville, pourraient s'adresser au bureau du journal même, où, sous le sceau de la plus inviolable discrétion, il leur serait donné toutes les informations voulues. Nous espérons

même pouvoir leur faire parvenir le remède et la prescription à suivre pour le traitement sans qu'elles aient à mentionner de nom à aucune autre personne qu'à une âme dévouée de leur sexe. C'est assez dire que nous voulons faire de la cause de la tempérance une OEUVRE par excellence de régénération et de salut. Et nous comptons pour arriver au succès sur l'aide fidèle et sûre de toutes les femmes. Bientôt nous serons en mesure de donner de plus amples et de plus satisfaisants détails.

On ne doit pas perdre de vue que ces remèdes peuvent être administrés par un enfant ; la femme pourra donc soigner son mari, son frère ou tout autre personne confiée à sa garde. La présence du médecin n'est pas nécessaire ; le Dr. Mackay envoie ses instructions avec les remèdes et les prescriptions sont faciles à suivre.

Un peu de pitié.

Se peut-il qu'il existe encore dans Montréal de grands établissements où l'on ne donne pas, au moins, une semaine de vacances à chacun de ses employés ?

Je l'ignorais jusqu'à hier, alors qu'en quittant la jeune demoiselle du comptoir, dans une maison de commerce à nom retentissant, je lui dis, prise de pitié pour cette pauvre mine tirée et pâlie :

—Vos vacances vous feront grand bien, je vous les souhaite très agréables.

—Je n'en ai pas de vacances, me répondit elle.

Et sur mon exclamation de surprise, elle continua :

—Pas plus les autres que moi. On n'accorde jamais de vacances, ici. Il y a neuf ans que je suis au service des mêmes patrons sans avoir jamais obtenu vingt-quatre heures de repos extra. Je crains bien qu'il va me falloir partir, cette année, car je suis à peu près à bout de force...

Je renonce à vous décrire mon indignation

A quoi songe donc les patrons de ces établissements? En négligeant d'être strictement humanitaires, ne font-ils pas encore un dommage sérieux à leurs propres intérêts? Quelques jours de délassement généreusement accordés, chaque année, disposeraient leurs subalternes, en renouvelant leurs forces épuisées, à ne les servir que mieux.

Quel cœur peut-on mettre à l'ouvrage quand, du matin au soir, sans autre horizon que celui de rayons, sans espoir de jours plus doux, on traîne des membres fatigués et usés ?

Tout bon et fidèle employé, qui a un an de service à son crédit, a droit à une semaine de congé. Je sais que ce système est en grand honneur dans les principales maisons de commerce de cette ville, telles que Hamilton, Carsley, Morgan, dans les bureaux et autres importants établissements.

Agir autrement est une honte. Dès le mois de juin, l'an prochain, le JOURNAL DE FRANÇOISE tiendra une petite enquête à ce sujet et publiera la liste des magasins où l'on accorde des vacances à leur personnel aussi bien que les noms de ceux qui ne donnent rien.

Il faut que le règne du *sweating system* cesse. Si l'on n'obéit pas aux dictées de l'humanité, on ne restera pas sourd au cri du qu'en dira-t-on. La fin justifiera le moyen.

FRANÇOISE.

A sa douce mémoire.

Ma chère Directrice,

Hier, j'étais triste et rêveuse, j'avais de ces tristesses sans cause, de ces rêveries sans attraits où malgré toute votre volonté une puissance inconnue vous ramène sans cesse à la page sombre que l'on veut oublier. Je feuilletais en vain les auteurs que je préfère, sans pouvoir distraire ma pensée, lorsque soudain, mon attention fut captivée par la lecture d'une poésie de M. Arthur Charland, jeune poète plein de talents, qui s'exila, il y a quelques années, et qui est mort peut-être aujourd'hui, car sa famille après bien des recherches ignore s'il existe encore. Et je me disait, en lisant ces vers, dont la mélancolie trouvait un écho dans mon âme :

—Tu souffres, pauvre poète, parce que l'élévation de tes pensées te transporte toujours vers ces hauts horizons que l'être fini, hélas! ne peut atteindre qu'auprès de l'Infini ; et au fond de ton âme, qui gémit et qui pleure, se retrouve sans cesse, malgré les foules qui t'entourent, cette asphyxie angoissante du morne silence du désert. Tu te sens seul, inexorablement seul, au milieu d'un monde qui se meut; tu voudrais vivre d'une vie inconnue, dont tu as de vagues soupçons, et cette vie elle t'échappe, et l'univers n'est plus pour toi qu'une plaine aride, où pas un bruit, pas un souffle ne se fait entendre ; c'est le silence effrayant, c'est le vide avec ses vertiges, et tu demeures anéanti. Mais soudain, le Seigneur que tu pries a envoyé vers toi dans ta solitude amère, pour calmer les palpitantes angoisses de ton cœur, une céleste déesse, elle est descendue des voûtes éthérées, a posé ses lèvres vermeilles sur ton front brûlant, elle a murmuré de sa voix harmonieuse : " Regarde combien je suis belle et douce, appuie-toi sur moi, je suis celle qui soutient, qui console. Je suis tout, je suis la foi, je suis l'espérance, je suis l'avenir, cet avenir où les heures douloureuses sont bannies. "

Poètes, écrivains, rêveurs, vous qui sentez avec une acuité si intense les tristesses de la terre, combien plus que tout autre vous avez besoin que cette sublime déesse se penche vers vous pour vous faire entrevoir là-bas, au delà de la tombe les clartés éternelles !

Chère directrice, je transcris ici ces vers de M. Charland :

Je vous croyais, mon Dieu, de mes crimes lassé,
A vous, je renonçais, ô suprême espérance.
Le sombre désespoir sur mon âme en souffrance
Avait jeté la nuit d'un lugubre passé.

Par un monde désert, je poursuivais ma route,
Affolé de douleur, ignorant où j'allais,
Je voulais fuir au loin, oublier que j'aimais,
Etais je sûr d'aimer ? Aime-t on lorsqu'on doute ?

De mon sein un sanglot s'échappa déchirant...
Eperdu, sur ma main j'inclinai mon front blême,
Une voix me criait : Douter est un blasphême,
Et soudain j'étreignis mon cerveau délirant.

Dans le fond de mon cœur, je n'osais plus
[descendre,
Il y faisait si noir, et je tremblais d'effroi :
Car il ne restait plus au foyer morne et froid
Que des charbons éteints sous un monceau
[de cendre.

C'est alors, ô mon Dieu ! que j'accourus
[vers toi,
Et ton souffle divin fit jaillir l'étincelle.
Mon pauvre cœur sortit de sa mort éternelle
Eclairé du flambeau qui se nomme la foi.

J'ai pensé qu'il plairait à vos lecteurs de lire cette poésie, elle a eu une si petite publicité qu'elle est pour ainsi dire inédite, et ceux qui l'ont vue une fois et en ont connu l'auteur, la reliront sans doute, avec plaisir.

ADELE BIBAUD.

Le Carnet intéressant

Après moi le déluge

"Paroles de Louis XV".

Ce monarque, sentant la monarchie crouler autour de lui, disait: "Cela durera toujours autant que moi, et "après moi le déluge".

Expression employée par les égoïstes, les prodigues, les viveurs, et ceux qui se moquent de ce qui peut arriver à leur famille ou à leur patrie après leur mort.

L'Arc d'Ulysse

"Tendre l'arc d'Ulysse."

Ulysse, fils de Laërte et roi d'Ithaque, possédait un arc de fer, dont la corde était faite d'un nerf de bœuf. Pour se servir de cet arc, il fallait être doué d'une force prodigieuse, et Ulysse seul était capable de tendre la corde.

Cette expression s'emploie, au figuré, en parlant des qualités maîtresses d'un individu regardé comme étant le seul capable d'entreprendre telle ou telle chose.

Nous en trouvons un exemple dans l'épilogue de la "Némésis" de Barthélemy.

Le champ de la satire est long à défricher;
Je remets mon carquois aux mains d'un autre archer.
Qu'un heureux successeur descende dans ma lice;
L'arc que j'ai déposé n'est pas celui d'Ulysse:
Tout jeune homme au doigt fort, qui sent sa puberté
Comme moi peut le tendre au cri de liberté.

Arsinoë

"Type féminin du Misanthrope de Molière".

Arsinoë est une femme, sur le retour, qui devient dévote et prude, faute d'hommages.

Voici comment la traite Célimène, autre personnage de la comédie:

Elle est à bien prier exacte au dernier point;
Mais elle bat ses gens et ne les paye point.
Dans tous les lieux dévôts, elle étale un grand zèle;
Mais elle met du blanc et veut paraitre belle.

La quantité des hommes qui sont Arsinoë, en ce point, est plus grande qu'on ne pourrait le supposer.

Au banquet de la vie, infortuné convive

J'apparus un jour et je meurs;
Je meurs et sur la tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs.

D'aucuns prétendent que Gilbert, mourant, écrivit ces strophes sur la muraille, au chevet de son lit, à l'Hôtel-Dieu.

Dans l'application, se dit de tous les gens qui meurent jeunes, et qui, même avec du talent, ne parviennent pas à décrocher la timbale.

Augures ne pouvant se regarder sans rire

On dit, en parlant des spirites, qu'ils ressemblent "aux augures qui ne pouvaient se regarder sans rire".

Il est évident que deux individus qui font de la prestigitation, du charlatanisme, spiritisme, etc., ne peuvent pas regarder sans rire.

Chez les Romains, les augures étaient des prêtres chargés de prédire l'heureuse ou la malheureuse issue d'événements ou entreprises futures. Ils observaient principalement les oiseaux. L'Asie-Mineure et la Grèce pratiquaient ce genre d'exercice depuis la plus haute antiquité. On suppose que la doctrine augurale vint à Rome par la ville de Gabies, où fut, dit-on, élevé Romulus. L'enseignement ne se conservait que par traditions; puis, du temps du père des Grecques, il y eut des livres de science augurale.

Le "Collège des Augures" s'assemblait le jour des nones de chaque mois. L'augure dirigeait les citoyens dans toutes leurs affaires publiques ou privées. Comme ces augures étaient des hommes relativement supérieurs, Cicéron disait que de son temps, le paganisme était tombé dans un tel discrédit, que "deux augures ne pouvaient se rencontrer sans rire".

Dans l'histoire ancienne de Philippon et Daumier, on voit un dessin représentant deux augures qui se promènent sur la plate forme du Temple, en se dirigeant l'un vers l'autre; ils se regardent avec le sourire épanoui de la jubilation:

Les augures, dit-on, ne pouvaient s'aborder
Sans rire de leur fourberie,
Mais nos chevaliers d'industrie
Se traitent gravement et sans se dérider.
(VIENNET, *fable nouvelle.*)

Aux petits oiseaux, il donne leur pâture

Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

"Racine, (Athalie," acte II).

Athalie interroge le jeune Eliacin sur la manière dont on l'instruit dans le temple; elle lui demande quel est son Dieu; l'enfant répond par les deux vers ci-dessus, qui ont été parodiés par un homme de lettres, contemporain, de la manière suivante:

Aux petits des oiseaux, il donne leur pâture
Et sa bonté *s'arrête à la littérature.*

LE CHERCHEUR.

Les membres de l'Association Catholique de la jeunesse canadienne-française nous permettront, je l'espère, de leur signaler les articles magnifiques du R. P. Vuillermet, publiés dans *Le Rosaire*, de Saint-Hyacinthe sur *La Mission de la Jeunesse Contemporaine.* Cette série de conseils, que nous voudrions voir bientôt en volumes, est tout ce qu'il y a de plus propre à donner une bonne direction à la jeunesse et à la pénétrer du sentiment de ses devoirs et de ses responsabilités. Sans compter que l'on trouve un plaisir extrême et délicat à cette lecture dont la rédaction, le style sont à la hauteur de la science entraînante et persuasive des Dominicains.

LE COIN DE FANCHETTE

J.-M. — "On est prompt à donner aux choses une triste couleur. " Et l'on a tort, je vous assure. Comment avez-vous pu croire un instant que je vous aurais délibérement fait ce chagrin, vous qui veniez de m'être si agréable ? Mais, c'est fini, n'en parlons plus. J'admire votre talent sincèrement et vous estime de même.

Institutrice.—Cet incident historique dont les détails vous font défaut, me semble être l'histoire de cette jeune canadienne de l'Isle d'Orléans, qui, pour empêcher son amoureux de joindre une expédition commandée par M. de Frontenac pour aller combattre les Iroquois, imagina de répandre le bruit que des frégates anglaises avaient été vues en bas du fleuve et que Québec serait bientôt attaqué. Grande fut l'excitation dans la ville ; la jeune fille fut appelée au Château Saint-Louis, la résidence du gouverneur et soumise à un interrogatoire. Ne pouvant supporter le feu de tant de questions, elle se donna le démenti tant de fois, qu'on découvrit bientôt sa supercherie. On lui fit subir un procès, et elle fut condamnée à être battue de verges les épaules nues, par le bourreau, devant toute la ville. Voilà une bien grosse punition pour avoir péché par une imprudente tendresse. On n'aurait eu qu'à la marier à son amoureux, et c'en était fini des stratagèmes pour le garder auprès d'elle. A moins qu'elle n'aurait plus songé qu'à inventer des motifs qui l'éloignat... Tout est à prévoir en ce monde.

Clément Valrede.—Vous connaissez l'ingénieux procédé de cet annonceur qui, pour attirer l'attention de la clientèle féminine, avait mis en tête de son boniment : "Défense aux femmes de regarder ! " Si la réciproque est exacte, vous pouvez espérer un grand succès

Fémina.—Oh ! ma chère, toutes les femmes devraient se liguer contre l'alcool, par souci du bien général, si elles n'ont point à s'inquiéter de la paix particulière de leur foyer. C'est une œuvre de salut public, une œuvre nationale, une œuvre humaine par-dessus tout. Donnez votre effort avec les autres. C'est par l'union qui est la force qu'on vient à bout de tout.

Laurent XVIII. — Et oui, en aura-t-il coulé de l'encre sur ces Amants de Venise,—Vous me demandez une opinion difficile à donner sur un sujet comme celui-ci. Je hais pour ma part, ces fouilles dans le domaine de l'intime et ces expositions de linge sale. Mais je ne crois pas que ces héros eussent beaucoup souffert de la reproduction de leurs lettres, puisqu'ils m'ont donné l'impression d'avoir, l'un et l'autre, soigné leur style — et leurs sentiments peut être — en vue de la postérité. Ces mots : " la postérité jugera, la postéréti répétera nos noms ", etc , indiquent qu'ils se doutaient un peu qu'ils posaient pour l'histoire. — Qui sait si cette idée n'était pas pour quelque chose dans l'exaspération de leurs phrases sentimentales ? Quand on souffre véritablement, on n'écrit pas sa douleur en vue de la génération qui va suivre. Ne nous attendrissons donc pas trop, Laurent, sur le sort de Lélia et de Lélian. Il est des misères humaines plus grandes, plus douloureuses encore autour de nous, dont nous ne nous doutons pas, et qui ont besoin de plus de sympathies

Delecdomo. — Il faisait bien un peu chaud, mon ami, pour m'imposer votre manuscrit, surtout écrit dans cette mauvaise écriture dont vous avez conscience, puisque vous vous en excusez. Le travail est bon seulement il faudra renouer à l'ensemble quelques paragraphes qui semblent mis là un peu trop en arrière-pensée. Je les ai soulignés au crayon et vous renvoie le tout avec mes compliments. L'article sera certainement imprimé quand ces légères corrections seront faites.

Lola Montez. — Ne vous inquiétez pas. Ces légers boutons qui vous ennuient beaucoup et gâtent votre teint disparaîtront facilement en les frottant avec le bout du doigt trempé dans le jus d'un citron que vous aurez exprimé dans une soucoupe — Si les rayons du soleil brûlent trop votre figure, vous ferez disparaître les rougeurs et les irritations par des lavages de jus de citron mêlé à quelques cuillerées de lait. Il faut n'user de ce remède pas plus que trois ou quatre fois par jour et à des intervalles assez éloignés

Justine B.—Ne dites pas que je vous abandonnerai quand les autres vous abandonneront. C'est pourtant cet abandon des autres qui me fera m'attacher à vous davantage. La fidélité à mes amis, c'est tout ce que je puis leur offrir ; ils peuvent compter sur elle.—Ne vous préoccupez pas de Céline B. Je la ferai servir au même titre que vous. Amitiés encore Je dois passer en votre ville à mon retour des vacances, vous serait-il agréable de me venir voir ?

Fleur de Lys.—Mais oui, je conseille le voyage à l'exposition de Saint-Louis ; il me semble l'avoir assez encouragé. Si vous êtes déjà allée à Paris en 1900, ce n'est pas la peine de vous déranger. Vous vous imaginez bien qu'on n'a pu faire à Saint-Louis mieux que là-bas. 2° La chaleur à Saint-Louis est intense, l'été, dit-on. 3° Vous pouvez faire arranger votre billet de manière à arrêter à Chicago et à Détroit, du moins par le Pacifique Canadien.

Lord Nevyll.—Je suis aise que vous aimiez les pièces de vers publiées dans le *Journal de Françoise.* Je puis bien vous avouer que je les choisis avec grand soin, d'entre les plus jolies.

Compliments affectueux à *Pervenche Tireli*, *Beau-Minois*, *Cécile C.* et *Ténébreux*, à qui je souhaite aussi de bonnes vacances

Le Coin de Fanchette ne sera repris qu'en septembre, afin que puisse prendre quelques jours de repos, la pauvre

Françoise.

Propos d'Etiquette

D. — Un monsieur que je connais de nom, mais à qui je n'ai pas été présentée officiellement, a eu l'occasion dernièrement de me rendre quelques services à la campagne où je suis en ce moment. Puis je le saluer quand je le rencontre dans mes promenades ?

R.— Certainement. Si ce monsieur avait attendu pour vous rendre les services dont vous me parlez que vous lui eussiez été présentée, vous pourriez mieux juger de la valeur d'une "présentation officielle" entre gens de bon sens.

D.— Dans une maison ou l'on visite, est-il d'usage de laisser des pourboires aux domestiques ?

R.—Il est d'usage et d'un bon cœur aussi de remunérer les domestiques qui ont eu à s'occuper plus particulièrement de vous, quand vous visitez dans une maison d'amis.

LADY ETIQUETTE.

Bibliographie.

L'Epopée Napoléonienne : *Le Retour des Cendres*, par E.-M. Laumann, 1 vol. de luxe. grand in-8° carré. H. Daragon, Editeur, 30, rue Duperré, Paris Prix 10 francs.

De nombreux volumes ont été publiés sur Napoléon et la Légende Impériale, mais aucun n'a encore été fait sur l'apothéose finale du grand Capitaine : Le Retour en France de ses Cendres.

Nous devons savoir gré à M. E.-M. Laumann d'avoir comblé cette lacune et d'avoir joint aux révélations et aux documents curieux dont son œuvre est pleine, tout une série de 96 illustrations d'après les documents de l'Epoque et comprenant aussi bien les meilleures productions des artistes du temps que les images naïves et les complaintes qui berçaient l'âme populaire. Le texte clair, précis et coloré fait le plus grand honneur à l'écrivain de tant d'œuvres délicates et assure au *Retour des Cendres* un succès de lettres.

Reçu aussi *Napoléon, Homme de guerre*, par Arsène Houssaye de l'Académie Française, avec Eau-forte et Dessins par Charles Morel, édition illustrée superbe, en vente chez H. Daragon, Editeur, 30, rue Duperré, Paris.

***

Nous accusons réception du premier volume de la troisième édition de *L'Oublié* de Laure Conan. Trois éditions en deux ans, voilà un franc succès de librairie à signaler. La nouvelle édition est ornementée d'une gravure de la première messe à Ville-Marie, d'après le tableau donné à la cathédrale de Montréal par le gouvernement français. *L'Oublié*, comme on le sait, est un ouvrage couronné par l'Académie française. L'auteur l'a dédié à M. Kleczkowski, Consul Général de France à Montréal.

* * *

Nous sommes un peu en retard pour accuser réception du nouveau journal le *Bulletin de la Caisse Nationale d'Economie*, dont le premier numéro a paru avec la fête de la St-Jean-Baptiste. La Caisse Nationale d'Economie a tous nos suffrages et nous nous intéressons à ce qui peut directement ou indirectement en faire connaître à nos compatriotes le bon fonctionnement et les bénéfices. La Caisse, comme chacun le sait, assure à ses membres une rente viagère qui les mettra jusqu'à leur mort à l'abri du besoin. N'est-ce pas une œuvre utile et à encourager de toutes nos forces ?

Le Bulletin, entr'autres excellents articles du président de la Société de la Saint Jean Baptiste, M. le sénateur Béique, et du secr. taire-trésorier, M. Arthur Gagnon, publie la réponse de quelques-uns de nos écrivains distingués à la question suivante : "Quel est l'acte le plus patriotique dans l'histoire de la race française, au Canada ?" Le tout est très intéressant

---

Une jeune fille bien recommandée désire une position de gouvernante ou d'institutrice dans une famille canadienne française ou anglaise. S'adresser à A. H. Bureau du Journal de Françoise, 80. rue St Gabriel.

Allez à Mille-Fleurs, allez aux sources de l'élégance et du bon goût. 1554, rue Ste-Catherine.

Citrons essence Jules Bourbonnière se vend à $1.00 et $1.50 le livre fluide. Tel. Bell Est 1122.

Recettes faciles

TARTES AUX FRUITS. — On peut conserver tout le jus du fruit dans une tarte en procédant de la manière suivante : Lorsque la tarte est complètement finie, avant de la mettre au four, insérez au milieu un tuyau de paille ou un petit entonnoir en papier. La vapeur produite par la cuisson s'échappera par cette cheminée improvisée et le jus restera dans la tarte.

CROQUETTES DE FRAISES.—Une demi chopine de riz cuit; jaune de trois œufs, une grande cuillerée de sucre en poudre, une petite cuillerée de beurre; battez en pâte; mettez en boules; placez une grosse fraise au milieu; recouvrez bien; trempez dans de la chapelure, puis dans le jaune d'œuf; remettez dans la chapelure; faites frire dans de la graisse. Ornez d'une papillotte chacune.

COUPES DE FRAISES.—Faites prendre une glace aux fraises garnissez-en des petites coupes, en laissant un vide au milieu, remettez sur la glace pendant deux heures; démoulez et remplissez le milieu avec des fraises fraiches, recouvrir d'un dôme de crême fouettée.

SOUFFLÉ GLACÉ AUX ORANGES. — Une chopine de crême douce, une ½ chopine de jus d'orange, le jaune de 6 œufs, 1 livre de sucre et la moitié d'une boite de gélatine. Trempez la gélatine pendant une heure et demie dans une tasse d'eau froide et ajoutez-y alors une tasse d'eau bouillante afin de la dissoudre complètement. Mélangez le sucre et le jus d'orange et fouettez la crême. Battez les jaunes d'œuf, ajoutez-y la gélatine à travers une passoire et glacez. Lorsque le mélange est bien pris, ajoutez-y la crême fouettée et mettez-le de côté pendant deux heures.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

L'élevage de chèvres par la comtesse de la Boullaye au Château Fort des Béniquets.

Toute l'histoire des chèvres de la comtesse de la Boullaye est jolie et sensible comme un épisode des Géorgiques, c'est un chapitre d'économie rurale qui mérite d'être raconté.

La comtesse de la Boullaye devint orpheline presque en naissant. Une chèvre fut sa nourrice ; après lui avoir donné son lait, la bonne bête caressante fut la compagne de ses jeux et sa meilleure amie d'enfance. Venue en France après son mariage Mme de la Boullaye fut surprise, " plus que surprise, dit-elle, peinée, blessée " de voir la façon méprisante dont la chèvre était traitée. Et comme Ibnart de Plessis avait déjà dit : " Réhabiliter la chèvre c'est faire acte de justice," elle se mit à l'œuvre non sans rencontrer d'opposition, mais courageusement comme si elle acquittait une dette. Et voici les résultats de ce début, qui ressemble à un mythe grec

Il y a, au large du Morbihan à l'ouest de Belle-Isle, des îles singulières, si isolées et si sauvages, qu'elles ont gardé l'organisation et les mœurs du moyen âge. Dans la plus grande de ces îles, l'île d'Ibonat à l'extrême pointe nord ouest, rattachée à la terre par la route du *Cro-loo* des Loups, se dresse une forteresse féodale, le château des Béniquets. Six fois par mois un bateau apporte le courrier et repart le même soir pour Quiberon. C'est dans ces landes que la comtesse de la Bouliaye voulut élever un troupeau de chèvres murciennes.

Elle veilla elle-même au soin du troupeau ; les chèvres bien soignées, loin de prendre la mélancolique apparence qu'on leur voit dans nos pays, gardèrent leur grâce et l'élégance de leurs mouvements " Audacieuses autant qu'affectueuses, et se sentant aimées, elles venaient de quelques bonds légers, tête de côté et coquettes, chercher une caresse de la main même de ceux qui les dénigraient auparavant." Un de ces dénigreurs, vaincu, ne s'est-il pas attaché à la grâce d'une de ces chèvres, au point de lui permettre de le suivre dans la maison et jusque dans sa chambre.

Mais surtout, Mme de la Boullaye voulait démontrer que comme bête de produit, la chèvre pouvait, ce sont ses propres termes, " rivaliser en beurre et en lait avec les produits des vaches des contrées les plus renommées." Elle installa donc une beurrerie, aussi parfaite et perfectionnée que possible, et elle obtint en effet un beurre fin, délicat, sans aucun goût fort, aussi doux que celui de la vache et sain au plus haut point ; la chèvre est presque entièrement réfractaire à la tuberculose ; il n'en est pas de même de la vache, et on prétend que la terrible maladie peut se transmettre par le beurre.

Du lait écrémé sont fabriqués des fromages de teinte rougeâtre. Ces produits sont exportés et ne suffisent pas aux commandes ; six fois par mois le domestique breton, lourdement chargé, traverse le pont-levis pour porter au bateau les colis de beurre et de fromage.

Ce n'est pas tout : les jeunes boucs, dans certaines conditions, ont fourni une viande de boucherie très délicate, plus fine que celle du mouton, et qui peut se conserver dans le sel. Ces mêmes boucs qu'on habitue au harnais, arrivent à être pour les enfants les bêtes de trait les plus faciles du monde.

Enfin, Mme de la Boullay ne s'est pas contentée de son troupeau primitif. En croisant les murciennes avec des races alpines et des boucs de Nubie, elle a obtenu une race particulière qu'elle a appelée la " race Ste-Geneviève."

Telle est l'œuvre entreprise Si le cœur s'y intéresse, elle est aussi sérieuse et utile. Nous sommes loin de Trianon. On a baptisé la chèvre d'un nom pittoresque : " la vache du pauvre." C'est faire le bien que d'y donner ses soins. L'élevage de la comtesse de la Boullaye a un vif intérêt scientifique. Mais en outre, il est déjà un bienfait pour l'île. Et c'était une raison de plus pour mériter le souci de celle qu'on a nommée " la reine de Ibonat "

L. M.

En vacances.

Il n'y aura pas de " page des enfants " dans le deuxième numéro du mois d'août du JOURNAL DE FRANÇOISE. Tante Ninette prendra ses vacances.

Petite poste en famille

Ta réponse *Jean-Paul* est arrivée trop tard pour être publiée Merci tout de même de ton travail, cela montre que tu aimes l'étude et que tu cherches à t'instruire, ce qui est une grande marque en ta faveur.

Le pain de Saint-Antoine.

Monologue pour petite fille de sept à dix ans.

(Rose entre tenant un atlas, une géographie, un petit pain, une tablette de chocolat. Elle est fort embarrassée et laisse tomber à chaque pas son petit pain, puis la géographie, ramasse en laissant tomber son chocolat, elle a l'air mécontent et parle à la cantonade.) Oh ! Mademoiselle, c'est très difficile à apprendre le nom de toutes ces mers !.. .

(Semblant écouter une réponse lointaine.) Comment dites-vous ? Oh ! la bonne volonté, la bonne volonté, ne donne pas la mémoire ! .. Non, jamais je ne pourrai savoir cela pour midi.

(Elle avance vers une table qui se trouve en face du public, y dépose atlas, géographie et déjeuner, puis s'assied sur la chaise qui est placée devant ce bureau improvisé, met ses

PAGE DES ENFANTS

coudes sur la table, la tête dans ses mains, et avec un air de révolte mutine.) Est-il possible, quand le soleil brille, quand les oiseaux chantent et que les fleurs sentent si bon, est il possible, pauvre Rosette, que tu sois condamnée à apprendre par cœur les mers et les océans? Faut-il que Mademoiselle soit sévère!... Oh! certes, malgré son air doux, elle est très sévère, Mademoiselle.. Maman assure que c'est pour mon bien. (Avec un soupir et sans grande conviction.) C'est possible.

(Avec paresse.) Voyons donc cette leçon?

(Elle ouvre son livre, le feuillette longtemps en tous sens; avec ennui.) D'abord je ne trouve pas la page... Ah! si, la voilà; la leçon était marquée d'avance. (Même manège pour l'atlas; commençant à apprendre sa leçon sans avoir fait attention au déjeuner qui est posé près d'elle; récitant) Les petites mers sont la mer... la mer Blanche...Voyons, où est-elle? Ah! je ne la trouve pas... Cherchons en une autre, la mer...la mer Noire... Encore un nom de couleur! c'est singulier, c'est donc l'exposition du blanc et noir?

(S'arrêtant.) Tiens, une bête à bon Dieu. (La prenant sur sa main) Vole! vole! qu'elle est gentille, qu'elle est bien marquée, on la dirait en corail... Bon! la voilà partie!

(Avec regret) Tu es bien heureuse, te voilà dans les fleurs, tu n'as pas, comme moi, de leçon à apprendre.

(Se levant et se promenant de long en large.) Ah! que je m'ennuie! que c'est difficile!

(S'arrêtant, indécise) Je ne voudrais pourtant pas manquer la promenade de tantôt, ni faire de la peine à maman, (Au public) car, vous savez, je ne suis pas méchante... seulement un peu paresseuse, (Avec malice.) un tout petit peu! (Avec résolution.) Voyons comment faire pour apprendre cette affreuse géographie? (Répondant à une question intérieure.) Oui, oui, je sais, il faut de la bonne volonté, et pour cela il faut la demander... la demander à qui? à quel grand saint vais-je m'adresser pour retrouver cette bonne volonté (Avec confidence.) que j'ai certainement perdue? (Cherchant.) A Saint-Jean non ce n'est pas lui; à Saint-Joseph, non; ah! je sais! je sais! à celui qui fait retrouver ce qu'on a perdu, à Saint-Antoine de Padoue!

(Joignant les mains avec dévotion.) Saint-Antoine, faites-moi retrouver ma bonne volonté et mon application et je donnerai...

(S'arrêtant et à elle.même.) Je n'ai pas d'argent.

(Cherchant.) Je donnerai quoi, alors? (Trouvant) Ah! j'y suis:

(Reprenant son invocation bien pieusement.)—Je donnerai au vieux pauvre qui attend toujours à notre porte le pain et le chocolat de mon déjeuner, il est tout entier, mon déjeuner, et j'en ferai volontiers cadeau au vieux pauvre pour savoir mes leçons, pour que Mademoiselle ne gronde pas et surtout, oh! surtout! pour que petite mère m'embrasse et dise: "—C'est bien."

(Pensive, elle marche à pas lents, traversant plusieurs fois la scène; rayonnante.) Merci Saint-Antoine, vous m'avez envoyé une bonne idée, je vais aller auprès de ma chère maman; quand je suis embarrassée, c'est toujours près d'elle, mon bon ange, comme l'appelle Bonne Amie de *La Poupée modèle*, que je vais chercher du courage; j'ai retrouvé ma bonne volonté et je vais apprendre ma géographie auprès d'elle.

(Joyeuse en frappant des mains.) Alors j'irai me promener et personne n'aura de chagrin; quel bonheur! (S'arrêtant.) Mais, avant tout, allons faire l'aumône au vieux pauvre; juste, le voilà. (Sentencieuse.) Il faut toujours tenir les promesses que l'on fait à Saint-Antoine, ne l'oubliez jamais, mesdemoiselles.

A. CARPENTIER.

Mots pour Rire

On a donné un gâteau à Paul et à sa petite sœur.

Paul ne fait qu'une bouchée du sien, et, tout bas, à sa mère:

—Dis à Jeanne de me donner son reste...pour lui apprendre à avoir bon cœur.

—

Une ancienne cantatrice, qui a perdu la voix, se livre maintenant au spiritisme.

—Quelle singulière idée! fait le compositeur M...

—Pas du tout, réplique D P... C'est pour retrouver son medium.

—

On parle d'un léger tremblement de terre qui a mis en émoi une petite localité environnante.

—Vous devez avoir joliment eu peur? dit quelqu'un.

—Peur, oui, sans doute, mais la terre tremblait encore plus que nous!

—

Toto se promène à la campagne. Il aperçoit un âne.

—Papa, est-ce que l'âne a quelquefois mal aux dents?

—Assurément.

—Eh ben! il doit lui en falloir du coton pour remplir ses grandes oreilles.

—

Papa surprend Bébé au moment où il griffonne sur son papier à lettres.

—Que fais-tu?

—Je t'écris.

—Mais tu ne sais pas écrire?

—Si.

—Alors, lis-moi ce que tu m'écrivais

Bébé reste un instant confus; mais se remettant:

—Voyons, p'pa, c'est pas ceux qui écrivent les lettres qui doivent les lire: c'est ceux qui les reçoivent... alors, lis toi-même..

—

—Maman, donne-moi un autre bonbon, j'ai perdu le mien.

—Où cela?

—Dans mon estomac.

Une Reine des Fromages et de la Crème

XXIII

M. BASILE ROCKINGHAM.

(*Suite.*)

—Il ose douter de mon amour, quand je lui ai fait le sacrifice de mon propre mariage. Car il faut que je le dise enfin, j'ai désiré le dire si souvent... Basile ce sacrifice, a été l'erreur de ma vie. J'étais folle quand je l'ai fait... Je n'ai jamais été heureuse un seul instant depuis. J'aime titres et richesses, mais ces vingt années m'ont appris que je ne les aime pas autant que je vous aime, vous. J'ai peur de la pauvreté et je redoute la gêne, mais elles ne sont rien auprès du malheur de vivre sans vous. Si nous étions comme il y a vingt ans et que vous me parliez comme jadis de la nécessité d'un mariage d'argent, je n'écouterais pas vos raisons je m'attacherais à vous en dépit du monde entier, en dépit de vous-même, je vous fermerais la bouche avec mes baisers, et je vous dirais que je préfère aller mendier avec vous jusqu'au bout du monde plutôt que de devenir la femme d'un autre. Voilà ce que j'aurais dû vous dire alors, et ce qu'aujourd'hui, Basile, je vous crie... je vous crie... je vous crie!

Et elle s'attacha à son bras et le secoua avec une force qu'il n'eût jamais soupçonnée en elle.

M. Rockingham était stupéfait... Etait-ce bien là Charlotte? Pour la première fois de sa vie, il se sentit presque humilié devant elle. Il n'avait rien à répondre et un silence se fit.

Ce silence sembla avoir convaincu Lady Nevyll plus que tous les arguments du monde. Il s'opéra en elle le même changement qu'en lui, tout à l'heure.

—Elle devient dangereusement calme, pensa M. Rockingham en remarquant l'éclat d'acier de son regard.

Ce fut d'une voix dure, sifflante qu'elle lui dit:

—Ainsi, vous êtes résolu à épouser Ulrique Eldringen?

—Je suis résolu à essayer.

—Et si je vous dis qu'il est en mon pouvoir de vous en empêcher?

—Comment cela? — demanda-t-il d'un ton glacial.

—Je possède, — dit-elle, avec une prudente lenteur, —un renseignement tel que s'il me plaisait de le divulguer, je vous affirme que vous n'épouseriez pas Ulrique Eldringen.

—Comment vous êtes-vous procuré ce renseignement?

—C'est mon secret.

—Je ne crois pas aux secrets et je vous défie d'entraver mon mariage.

—Ne me défiez pas!...

Elle le regarda un instant d'un air hésitant, puis elle jeta les yeux autour d'elle avec cette même expression de terreur qui y avait lui déjà une fois; enfin elle hocha la tête.

—Non, je ne peux pas vous le dire.

—Est-ce quelque chose sur elle... je veux le savoir!

Elle le sentit jaloux et sourit amèrement.

—Je ne vous le dirai pas!

Il la saisit brutalement par le poignet.

—Je veux le savoir!—répéta-t-il.

—Oh! Basile!—dit-elle d'une voix étouffée, en se courbant sous son étreinte.

—Oh! Basile... pitié!

Ses doigts serrèrent un peu plus fort.

—Charlotte, répondez-moi!

—Ah! vous me faites mal... Non, cela n'a rien qui se rapporte à sa vie antérieure... je le jure!

—C'est bien, dit-il en la lâchant.

Et sans même jeter un regard vers Charlotte, il sortit.

XXIV

LA BRECHE

C'était une des plus fortes marées de l'année. M. Bolt, le vieil ingénieur, s'était fixé ce jour-là pour livrer à l'Océan la suprême bataille: il voulait que son ennemi fût dans toute sa puissance pour que sa victoire, à lui, fût plus éclatante et définitive.

Il était neuf heures du soir environ. La brise soufflait "fraîche", comme disent les marins, c'est-à-dire forte, et venait droit du large. Le ciel était pur et les étoiles scintillaient.

Sur la digue, un groupe de trois personnes se tenaient immobiles: Ulrique, madame Byrd et M. Rockingham, arrivé depuis dix minutes à peine.

Au pied de la digue, chevaux, chariots, tous se croisaient et s'entre-croisaient, avec des heurts, en une précipitation fiévreuse, et M. Bolt, l'œil en feu, ses dernières instructions données à ses sous-ordres, se tenait,—bras croisés, ses cheveux blancs emmêlés par les rudes rafales de la brise de nuit,—droit et raide sur le remblai qu'élevaient de minute en minute des centaines de bras.

Tout à coup, Mme Byrd fit un geste de surprise et, tirant d'un petit cri Ulrique de son mutisme contemplatif:

—Voyez donc!... Je ne me trompe pas... Là, tout près, sur le marais... Dieu du ciel! c'est une visiteuse qui nous arrive!

—Une visiteuse...—fit Ulrique incrédule.—Qui cela pourrait-il être?

—Je ne puis distinguer encore... mais sûrement ce n'est pas une paysanne...

—Oui, vous avez raison, dit Ulrique, qui avait regardé avec indifférence et qui aussitôt ramena son attention sur le grand spectacle si captivant de cette lutte de l'homme contre la nature.

... ...

Mais Mme Bryd n'avait pas l'âme si haute et sa curiosité était vivement sollicitée par l'apparition de la nouvelle venue. Rockingham, de son côté, ne s'y intéressait pas moins, mais pour d'autres raisons que ne pouvaient connaitre ses compagnes. Aussi fut-ce avec moins d'étonnement que de contrariété qu'il s'écria quelques instants après:

—Mais c'est Lady Nevyll!

Cette exclamation attira de nouveau l'attention d'Ulrique.

—Oui, vraiment, c'est Charlotte. Elle avait pourtant absolument refusé de venir avec nous.

—Un télégramme, peut-être,—suggéra Mme Byrd,—ou bien la maison brûle.

—Oh! non, la maison ne brûle pas,—dit Rockingham d'une voix aigre.—Lady Nevyll a seulement changé d'idée comme de coutume, voilà tout.

Charlotte à pas pressés arrivait au pied de la digue.

—Est-ce un incendie ou un télégramme?—lui cria Mme Byrd, qui tenait à son idée.—Ne nous laissez pas dans les transes... répondez!

Charlotte parut n'avoir pas entendu, ce qui était fort possible, étant donnés la force de la brise et le bruit des pelles, des brouettes et des tombereaux: elle avait cependant entendu, mais son esprit égaré ne pouvait trouver une réponse plausible.

Quand Rockingham était sorti du salon, elle était demeurée un long moment à la même place, en une rigidité de statue; mais au bruit de la porte du vestibule se refermant sur Basile, un déchirement s'était fait en elle, et elle était tombée en sanglotant sur un siège.

Quand les larmes eurent dégagé son cerveau, elle put penser et une idée fixe s'empara d'elle. Basile était parti après l'avoir maltraitée brutalement! Basile en ce moment s'éloignait du Château Neuf, il allait là-bas, à la digue, vers elle, il allait lui demander de l'accepter pour époux!... Lui!... Elle!... Et elle était encore là, sans agir, elle, la fiancée repoussée! Et elle ne se jetterait pas entre elle et lui pour empêcher la consommation de son malheur, pour se dresser entre la sollicitation et l'aveu!

Son regard avait lancé un éclair; elle s'était levée toute droite et, courant à la cheminée, avait sonné avec violence.

Au valet qui parut, elle avait crié:

—Une voiture... n'importe laquelle... la mienne, puisque les chevaux doivent être restés à moitié harnachés... mais vite... vite!...

Le domestique stupéfait avait couru aux écuries et dix minutes plus tard la voiture se rangeait au bas du perron. Charlotte y attendait, frémissante, et s'y précipita.

—A la digue, vite, vite!—jeta-t-elle au cocher.—Il n'a que trop d'avance.

Rockingham aussi avait fait diligence, et il s'en fallait qu'elle l'eût précédé au marais, ainsi qu'un moment elle en avait nourri l'illusion. De bien loin, elle avait reconnu sa silhouette se détachant sur l'ombre même; mais, en même temps, elle avait constaté que Mme Byrd ne s'était pas éloignée d'Ulrique, et ce lui fut un soulagement, si faible qu'il fût. Alors, elle avait cessé de courir, son sang avait bouillonné avec un peu moins de violence, et elle avait atteint le pied de la digue.

L'interrogation de Mme Byrd, en tintant à son oreille lui avait soudain mis dans l'esprit une angoisse d'un autre genre: elle avait couru jusque-là sans autre idée que d'arriver vite; maintenant qu'elle était au but, elle se demandait pour la première fois ce qu'elle allait dire et ce qu'elle allait faire... Mais qu'importait après tout? Elle était là; tout devenait secondaire... Elle était là, c'est vrai, mais brisée de corps et d'esprit, et il lui fallut faire des efforts surhumains pour trouver le courage et la force de gravir les terres friables.

A ce moment, elle entendit distinctement Mme Byrd dire à Rockingham:

—Eh bien, n'allez-vous pas offrir le bras à Lady Nevyll pour monter?

Seul spectateur masculin présent, le diplomate ne pouvait esquiver ce devoir de stricte politesse. Il s'exécuta donc, et c'est appuyée sur l'homme qu'elle adorait, et qui la trahissait avec un si parfait cynisme, que Charlotte parut au sommet de la digue. Au même moment, elle tressaillit; elle n'était pas préparée à se trouver si près de l'eau, que le vent soufflant droit du nord-ouest avait poussée à l'assaut de l'ouvrage de terre plus vite que ne l'eût fait le seul effort de la marée. Devant elle, la digue n'émergeait pas à plus de huit ou dix pieds au delà de la vaste étendue des vagues tumultueuses à la crête d'écume.

—Enfin, nous direz-vous ce qui est arrivé?—demanda la curieuse Mme Byrd à Charlotte, toujours suspendue au bras de M. Roskingham, pour résister sur cette étroite chaussée aux impétueuses attaques du vent.

—Rien,—dit-elle d'une voix étouffée,—rien n'est arrivé. Je... je m'ennuyais seule, voilà tout... et j'ai pensé, la soirée étant si belle...

Elle ne put terminer la phrase. Etait-ce le vent qui lui coupait ainsi la respiration?

—Belle!... parlons-en!— cria Mme Bryd.— C'est bien une faveur spéciale de la Providence si nous ne gisons pas encore au pied de cette digue! Il faut que vous ayez le diable au corps pour être venue, pouvant rester tranquillement à l'abri derrière les bons murs du Château, et, y étant, pour trouver de l'agrément à avoir ainsi la figure coupée en quatre!

—Il fallait que je vienne,—dit Charlotte d'un air vague.

—Mais... votre rhume?

—Il fallait que je vienne, répéta Lady Nevyll.

Elle regardait anxieusement Ulrique: évidemment rien n'avait eu lieu encore entre elle et Basile; la présence de Mme Byrd devait avoir empêché celui-ci de parler.

Elle regarda de côté Basile, et, épouvantée, recula, quittant son bras, non qu'il lui eût rien dit, mais la sombre colère de ses yeux sous ses sourcils froncés la terrifiait.

Mme Byrd s'était retournée vers Ulrique.

—Vraiment, c'est à ne pas tenir ici,—lui dit-elle.—Si ce vent continue à s'élever, je préfère m'en aller. En attendant, ma chère enfant, descendons nous abriter derrière la digue, je vous en conjure.

—Oh! pas encore!—s'écria Ulrique avec vivacité.—J'aime ce vent, c'est pour lui plus encore que pour la brèche que je suis venue.

Et elle tendit plus avant vers la mer, avec délices, son beau visage tout humide de l'embrun impalpable, ses cheveux noirs à demi dénoués où elle avait piqué un œillet de mer tardif, un des derniers qui auraient fleuri dans ce marais, sur lequel auraient passé, dans quelques années, la charrue et la herse, violant la sauvagerie de la grande nature.

—Oh! comtesse!— s'écria Rockingham,—je vous en conjure, ne vous tenez pas si près du bord.

Il y avait une telle anxiété dans sa voix que Charlotte en ressentit un froid au cœur.

—Oh! monsieur Rockingham,—dit en riant Mme Byrd,—que vous voilà soudain devenu craintif! Vous savez bien que si nous glissions là-dedans, tout le drame se réduirait, très désagréablement, je le reconnais, à un prosaïque bain de pied.

—Pas tout à fait, ici, du moins,—rectifia sérieusement Ulrique en se reculant.—Là-bas, où se trouve ce bateau, oui, mais vous oubliez que nous sommes sur ce qui était une brèche hier, et que, là, devant nous, se trouve ce que M. Bolt appelle la gouttière, c'est-à-dire que le sable y est creusé par le refoulement des lames à une profondeur de dix ou douze pieds au moins.

—Dix ou douze pieds,—fit brusquement Charlotte, qui s'avança pour plonger son regard dans l'eau mouvante, avec bien moins de précautions que n'en avait pris Ulrique.

—Raison de plus pour ne pas rester là,—s'écria Mme Byrd.—Allons voir travailler là-bas; d'autant que le vent m'a l'air de tourner à la tempête et qu'il ne serait pas désagréable de s'asseoir un moment à l'abri de quelque tombereau.

Sans attendre de réponse, elle descendit lestement le remblai de terres rapportées. Ulrique la suivit plus lentement. Il y avait dans les manières de Charlotte quelque chose d'étrange, de saccadé, qui l'intriguait et qui l'inquiétait aussi, car son cœur était bien changé depuis sa récente visite aux Villas Cheesley. Elle sentait que, pour une cause qu'il lui était impossible de soupçonner, Basile ne lui ayant pas encore parlé, cette malheureuse femme traversait une crise de souffrance et qu'il ne fallait pas l'abandonner. Ce fut avec elle et Rockingham qu'elle arriva sur le théâtre du grand travail.

L'instant critique approchait. La marée atteignait son plein et une demi-heure de lutte gigantesque allait s'écouler avant que la mer " étale " se mît à baisser avec le commencement du jusant. C'était pour tous, acteurs et spectateurs, trente minutes de poignante anxiété. En raison du peu de largeur du chantier, quatre-vingts travailleurs seulement pouvaient se rendre utiles; les centaines d'autres, les mains dans leurs poches, la pipe à la bouche, suivaient le travail avec un intérêt haletant.

M. Bolt lui-même, l'âme et le cœur de l'œuvre, n'ouvrait plus la bouche que pour de rares ordres exécutés aussitôt que donnés. En haut, debout sur la digue, les vêtements trempés par l'écume salée, il comptait les secondes, ne pouvant les hâter, suivant d'un œil, tour à tour triomphant ou inquiet, les tombereaux et les brouettes qui venaient d'instant en instant grossir le rempart opposé à la pression désordonnée et terrible des flots.

—Oh!—disait Ulrique en sa fièvre de lutte,—si on pouvait seulement aider! Je suis si forte, moi!

Enfin, la dernière demi-heure, demi-heure éternelle, s'acheva; la mer commença à baisser. M. Bolt remit sa montre dans sa poche, respira longuement, les narines dilatées, une expression de triomphe dans le regard, et descendit de la digue.

Ce fut le signal d'un enthousiasme général; on battit des mains, les outils abandonnés, à l'exception d'une forte escouade de terrassiers, qui par prudence fut laissée sur le chantier. Tous ces hommes, débarrassés de leur oppression, tous ces vainqueurs se mirent à causer bruyamment avant de retourner chez eux. M. Bolt s'avança vers Ulrique ,et, d'un ton ému et solennel, annonça laconiquement:

—La digue est terminée, comtesse.

Puis, cet homme de fer alla, brisé, s'asseoir sur une brouette retournée, tandis que, groupe par groupe, les ouvriers se dispersaient dans l'obscurité. Ulrique elle-même semblait partager la sensation de détente et de lassitude de tous. A l'exemple de l'ingénieur, elle s'assit sur une des brouettes éparses de tous côtés. Mme Byrd la quitta pour aller féliciter l'ingénieur, et M. Rockingham poussa un soupir de soulagement. Enfin l'occasion se présentait de parler à Ulrique. Charlotte, il est vrai, était là, debout, à un pas ou deux de la brouette sur laquelle la comtesse était assise; mais Rockingham connaissait l'étendue de son pouvoir sur cette femme et savait que, quelque torture qu'elle endurât, elle n'oserait jamais agir contre sa volonté nettement formulée. Le châle de Lady Nevyll étant justement à demi tombé de ses épaules, il s'approcha d'elle sous prétexte d'œuvre serviable, et lui dit rudement à l'oreille:

—Laissez-moi seul avec elle.

Charlotte frissonna de tous ses membres, mais ne se révolta pas.

—Où dois-je aller? murmura-t-elle d'une voix désespérée.

M. Rockingham fut sur le point de lui répondre: "Au diable, si vous voulez!" mais il se contint et dit seulement:

—N'importe où... Tenez, allez trouver Mme Byrd. Il faut me laisser seul avec elle. Vous comprenez?

(*A suivre*)

3me ANNÉE—No 10. LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 20 AOUT 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.





SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau Prop

Semaine du 22 Août

Grand drame passionnant

Le ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE

Par OCTAVE FEUILLET

Prix { **Matinée, 10, 15, 20, 25 et 30c.** / **Soirée, 10, 25, 35, 40 et 50c.** }

N. B.—Les enfants âgés de moins de 5 ans ne sont pas admis aux représentations.

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

Edifice du Monument National

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité : Ordonnances des Médecins.

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE - CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur CANDO pour argenterie
Demandez un échantillon.
TEL. BELL, MAIN 2106.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco - Americain

162 Rue St Denis Montreal

Bell Est 1744

Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate " Gagner "

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE ;—Neurasthénie anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

Dosage.—Chaque cuillérée à soupe contient : 0·25 centigrammes de glycerophosphate de sonde, 0,02 centigrammes d'Iode, combiné à 0 15 centigrammes de Tannin.

Mode d'emploi.—Adultes, une cuillérée à soupe aux repas ; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Depositaire PHARMACIE GAGNER *Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis* MONTREAL

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V .. 27e édition. 1 vol. in-12 .... 0 88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0 88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in 12 .... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th V. (Thérèse Vianzone., 1 vol. in-12, illustré.. 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vo in-12 ....

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue St-Paul, Montréal.



SPECIALISTE

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique

Examen des Yeux GRATIS

1824 Ste-Catherine

Coin Ave Hôtel-de-Ville Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabriquant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les

Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

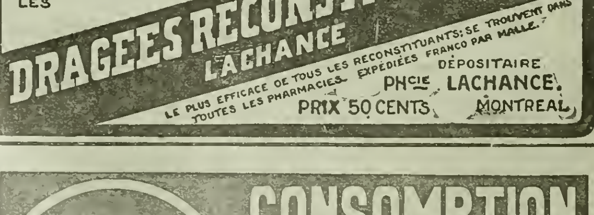
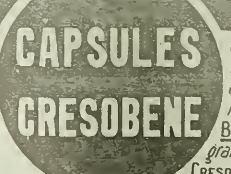
Seuls agents à Montréal ;

LAPORTE, MARTIN & CIE.

QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal



3me ANNÉE—No 10 Samedi, 20 Aout 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY *Dire vrai et faire bien*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six Mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

LARMES

Au rendez vous silencieux,
Où les mots sont las de se dire,
Nous avons contemplé les cieux,
Sans moduler ou sans maudire...

Nous avons laissé les fils d'or
Qui vont de nos cils aux étoiles,
Coudre nos cœurs. vivants encor,
Dans le linceul clair de leur toiles...

Nous avons écouté le bruit
Que font sur l'âme refermée
Les pas d'un amour qui s'enfuit
Vers la mort de l'ardeur aimée...

Et sans maudire ou moduler,
Extatiques, muets et blêmes,
Nous avons pleuré sans parler,
Nous avons pleuré sur nous-mêmes.

Robert de Montesqueu.

MES REVES

Plus loin que les couchants, plus haut que les
[zéniths
Volent au loin mes rêves,
Comme des cygnes blancs qu'a chassés de leurs nids
Le souffle amer des grèves.

Ils emportent aux cieux, sous la solaire ardeur
Dont la nue est brûlée,
Comme un reflet d'argent, la dernière candeur
De ma jeunesse ailée.

Ils emportent aux cieux l'orgueil désespéré
De mon amour fidèle,
Et tout ce qu'en fuyant, dans mon cœur déchiré
Sa beauté laissa d'elle.

Et quand sur l'horizon, comme un chasseur
[passant
L'ombre tendra ses toiles,
De ma sainte blessure ils mêleront le sang
Au sang d'or des étoiles.

Armand Sylvestre.

Encore le Sonnet d'Arvers.

CES quatorze lignes ont fait couler quatorze fleuves de bonne vieille encre.... sympathique, cela va de soi. Aussi, voulez-vous me dire pourquoi Boileau, dans son Art Poétique, a écrit cette chose plaisante :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long
[poème.

Je cite de mémoire et si mon texte est controuvé, n'en soyez pas autrement surpris.

Boileau est la cause de tout le mal. C'est lui qui a déterminé pendant des années et des siècles cette chasse à l'oiseau rarissime qui s'appelle un sonnet sans défaut. Je me permets de faire observer en passant que le vers de Boileau n'est guère flatteur pour le susdit sonnet, qu'il prétend louer si fort, attendu qu'un long poème est souvent chose fort ennuyeuse.

Vous vous rappelez ces vers d'une harmonie facile et chantante, que l'on croirait écrits avec de la musique plutôt qu'avec des mots :

Mon âme a son secret, ma vie a son mys-
[tère :
Un amour éternel en un moment conçu ;
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le
[taire
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Ce quatrain est un petit bijou. Je ne sais rien dans aucune langue qui dise avec une pareille simplicité et une telle grâce des sentiments d'une délicatesse exquise.

Continuons ensemble :

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire ;
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps
[sur la terre,
N'osant rien demander, n'ayant rien reçu.

Des quatre vers qui précèdent, le second se détache en lumineuse beauté. Les autres sont bien, mais celui-là exprime avec une exactitude merveilleuse un sentiment de sa nature

très complexe. Je ne vois que les poètes de la pléiade attique pour sertir des gemmes d'un aussi bel orient. En France, un Théophile Gauthier, un André Chénier, un Théodore de Banville n'eussent pas mieux fait.

Finissons d'un trait :

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et [tendre,
Elle ira son chemin, distraite, et sans en-[tendre
Le murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
" Quelle est donc cette femme ? " et ne com-[prendra pas !

Les deux tercets qui précèdent, comme forme et comme valeur, sont frères jumeaux. J'entends par là qu'ils ont en commun chacun un défaut et deux excellentes qualités : tous deux débutent par un vers quelconque, plutôt faible ; tous deux se rachètent par après dans deux vers d'une richesse d'harmonie presque incomparable. Est-il rien de plus beau que ce vers de la fin, qui résume en une ligne gracieuse et souple le sentiment de tristesse dont ce petit poème est tout au long parfumé ?

" Quelle est donc cette femme " et ne com-[prendra pas.

Ces vers ont eu le don de sans cesse m'obséder. Leur harmonie cadencée me poursuit le jour et me poursuit la nuit. J'ai essayé de définir en quelques mots le charme et la grâce qui s'en dégagent. Je suis loin d'avoir réussi. J'ai dû me contenter d'ébaucher, comme en un léger pastel, une faible appréciation d'un chef-d'œuvre qui renferme tout un monde de grâce et d'aisance ailée. Cette figurine au coloris si finement brossé, c'est une esquisse à la Fragonard, à la Chardin, et il faudrait toute la science d'un habile critique d'art pour préciser exactement ce qui en fait le mérite. Souvenez-vous de ce que Paul de Saint-Victor a dit de Fragonard :

La touche de Fragonard rappelle ces accents qui, dans certaines langues, donnent à des mots muets un son mélodieux. Ces figures à peine indiquées vivent, respirent, sourient et enchantent. '

C'est au sujet d'un portrait de femme, mystérieux et charmant, que les lignes ci-dessus furent écrites. Je crois qu'elles rendent admirablement l'exquise beauté du sonnet d'Arvers.

FRED. GELINAS.

John Ruskin

(UN GRAND IDEALISTE)

Ce titre Michelet et Tolstoï l'ont porté avec gloire, et...avec mérite, car ce sont de nobles bienfaiteurs envers notre pauvre humanité ; pourtant j'ose affirmer, que si leur génie était plus mâle et plus fécond ni l'un ni l'autre eurent une si belle conception de la vie comme John Ruskin. Il aurait pu prendre pour devise, cette pensée : " Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer, " car toujours, prêchait-il, l'oubli de ces choses terrestres qui rendent le monde mesquin et hypocrite, qui étouffent nos facultés intellectuelles, et coupent les ailes à l'imagination. Tels sont, le gain sordide, l'amour de l'or en un mot, l'ambition des grandeurs, etc. Il eut voulu rendre nos relations sociales plus généreuses et plus désintéressées et surtout nous faire aimer le beau dans l'art et dans la nature. Il se voua cœur et âme à ce but.

Parlons encore de sa vie, existence si laborieuse et si paisible. John Ruskin naquit en 1819, de parents écossais, son enfance et sa première jeunesse ne furent signalées d'aucun évènement remarquable, et sa vocation se déclara seulement lors de son premier voyage en Suisse, où il commença cette série de dessins exquis, d'après nature qui forme une collection justement admirée, tant par la justesse minutieuse de l'exécution que par la beauté des formes. Néanmoins, Ruskin n était point destiné à devenir un grand peintre, ce fut dans la critique de l'art, qu'il exerça une si profonde influence sur les hommes de son temps, et bien qu'il ait abordé les plus sérieux problèmes, ses livres peuvent être compris et appréciés par tous ceux qui ont le sens du *beau*, même sans en avoir la théorie. Dans " Modern Painters " (commencé lorsque l'auteur avait 20 ans et achevé quand il était bien avancé dans la cinquantaine) il démontre que la Renaissance des Arts, quoique très fertile en œuvres immortelles, n'avait rien absolument à offrir en fait de paysages. "La nature, dit il, ne fut vraiment comprise qu'au IXième siècle, et Turnor est le seul paysagiste qui ait su représenter sur la toile, les divers éléments de l'atmosphère et de la mer " Modern Painters " est en réalité, la réhabilitation d'un génie méconnu (Turnor).

" Seven Lamps of Architecture " explique l'idéal de Ruskin dans le genre sculptural. Mais l'âme vaste et généreuse de l'auteur ne se borna pas seulement à l'appréciation des beaux-arts, et nous arrivons maintenant à la grande préoccupation de sa vie ; de révéler à la femme sa vraie vocation qui consiste à réaliser et à purifier tout ce qui l'entoure, d'être la compagne intelligente et éclairée de son époux, l'ange gardien du monde, enfin.

C'était une véritable régénération de la femme que l'auteur se proposait dans son exquis " Sesame and Lilies " (qui devrait faire part de la bibliothèque de toute jeune fille) dans "Queen of the Air " " A Crown of Wild Olives ", etc., etc.

Entr'autres pensées de ce grand philosophe, relevons celle-ci au chapitre, intitulé, Les Sexes :

" Chaque sexe possède ce que l'autre n'a pas ; chaque sexe complète et se complète l'un par l'autre, et le bonheur et la perfection des deux consistent en ce que l'un reçoive ce que l'autre seul peut donner. "

Ruskin mit son plan d'éducation en exécution dans plusieurs pensionnats qu'il surveillait en personne, et les conseils qu'il adressait aux jeunes filles, sous sa protection sont d'une élévation d'âme, d'une pureté de sentiments, d'une largeur d'idées, qu'on ne s'attendrait guère à trouver en ce matérialiste de notre siècle.

Ruskin passa les dernières années de sa vie dans la belle propriété qu'il s'était bâtie sur le lac de Coniston (en Westmoreland, surnommé, The Lac Country) Sa fille d'apdoption demeurait avec lui sinon sa vieillesse eut été bien solitaire, car, par une étrange ironie du sort, sa vie conjugale ne lui aporta que tristesses, et désillusions ; sa femme le quitta (plus tard elle épousa le fameux peintre Millais) et il n'eut point d'enfants. Il s'éteignit à Coniston au mois de janvier 1899, mais son nom ne finira pas avec lui, et je suis persuadée que l'influence ennoblissante de ses écrits, se fera ressentir dans les générations futures, qui verront peut-être l'idéal du grand penseur se réaliser sur terre.

CHRISTINE DE LINDEN.

Le Naufrage de la Blanche-Nef

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits [noires
O flots, vous qui savez de lugubres histoires
Flots profonds redoutés des mères à genoux?
Vous vous les racontez en montant les [marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir, quand vous venez vers [nous.

VICTOR HUGO.

Les joies et les fêtes qui avaient accompagné le mariage de Guillaume Adelin, fils de Henri Ier d'Angleterre, s'étaient prolongées pendant plusieurs mois, et le coup de vent des morts avait emporté les dernières feuilles jaunies, qu'elles duraient encore. Guillaume, fier de Mathilde, sa jeune épouse, que l'on citait pour son savoir, ses grâces et ses vertus, voulait la montrer à toute la Normandie et aux seigneurs de la cour de France. Quand Henri parlait de retourner en Angleterre, Guillaume lui disait :

—Père, encore une passe d'armes, encore un carrousel.

Et le roi cédait à la prière du fils qu'il aimait. De plus, Henri avait besoin de plaisirs et de divertissements, pour étouffer au-dedans de lui-même une voix qui lui reprochait la mort de Robert, son frère.

Néanmoins, sentant sa présence nécessaire pour maintenir sous le joug des fiers saxons qui avaient résisté avec tant d'opiniâtreté au conquérant, son père, Henri résolut de retourner dans son palais de la Tour de Londres.

La date du départ fut fixée au 25 novembre. Henri invita toute la brillante jeunesse de Normandie et d'Anjou qui, durant huit mois, s'était vue ensemble sous le soleil des tournois et sous le lustre des bals, à se transporter au-delà du détroit.

—Venez, beaux sires, leur dit-il, venez dans mon royaume d'Angleterre, enseigner à mes sujets les belles et courtoises manières, car ils ne savent ni gracieusement sourire, ni gaiement s'amuser.

Le roi Henri était arrivé à Barfleur, le 13 novembre au soir ; le lendemain à son réveil on vint lui annoncer qu'un marin demandait à voir le roi.

—Nous sommes chez les marins, dit Henri, il faut les recevoir ; faites venir celui qui demande à me parler.

Alors, entra Thomas, fils d'Etienne, qui, mettant un genou en terre, présenta au roi un marc d'or et lui dit :

—Etienne, mon père, a servi toute sa vie le tien, sur mer : c'est lui qui conduisait le vaisseau sur lequel Guillaume, de glorieuse mémoire, monta pour aller à la conquête. Seigneur roi, je te prie de me bailler en fief le même office. J'ai un navire appelé la Blanche-Nef, que je serai heureux de mettre à ta disposition.

—J'ai déjà retenu le navire qui doit me conduire en Angleterre, répondit Henri, mais pour faire droit à la demande d'un serviteur de mon père, je te confierai mon fils, ma fille et toute leur cour.

Le 25 novembre, Guillaume Adelin arriva à Barfleur avec toute sa suite ; jamais les bons bourgeois de cette petite ville n'avaient vu tant de magnificence et d'éclat ; pourtant ils étaient habitués à des passages de comtes, de ducs, de princes, car c'étaient presque toujours à Barfleur que les rois d'Angleterre s'embarquaient quand ils quittaient la Normandie pour retourner dans leur royaume.

Le vaisseau qui portait le roi Henri et la jeune épouse de son fils, mit à la voile, à la tombée du jour. Un peu plus tard, à l'heure où la lune montant dans le ciel, répandait sa lueur d'argent sur la crête des vagues, la Blanche-Nef, parée de ses plus beaux agrès, ornée de guirlandes de verdure et de banderolles flottantes, quitta le port au bruit de cent instruments et des rires d'une jeunesse folâtre. Guillaume, impatient de rejoindre le vaisseau du roi, son père, où se trouvait Mathilde, alla trouver Thomas et lui dit :

—Ne pourrait-on pas prendre une autre direction, il me tarde tant d'atteindre l'autre nef ! Coupe donc au plus court.

—Sire, répondit le pilote, je suis dans la meilleure voie.

—La meilleure voie, repartit le prince avec impatience, c'est la moins longue, fais ce que je te dis.

Messire, ne vous en déplaise, je connais ces eaux comme le champ de mon père et si je suivais la passe que vous m'indiquez, je manquerais à mon devoir, car j'ai promis à votre royal père de veiller à votre sûreté.

Sans se laisser convaincre par ces paroles le prince, du pilote alla aux rameurs et les exhorta chaudement à redoubler d'efforts pour rejoindre l'autre navire. Alors chacun mit la main aux avirons, et comme les marins avaient le jugement noyé dans le vin, la Blanche-Nef commençant à fendre les flots plus légèrement que la flèche ne part de la main de l'archer, s'en va, faute d'adresse, se briser le côté sur le rocher de Catteville.

A cet instant, les rires et les chansons prirent subite et lamentablement fin : le cri de détresse que poussa l'équipage fut si fort, si haut, si terrible, qu'il fut entendu du vaisseau royal.

La Blanche-Nef, faisant eau de toutes parts, les uns demeurent noyés dedans, les autres se jettent ou tombent à la mer. Guillaume sauta dans une nacelle et se serait sauvé, mais entendant les cris de sa sœur Mahaud, comtesse de Mortaigne, qui implorait son secours, il revint vers elle ; la nacelle près de la grande nef fut incontinent si chargée de monde qu'elle coula à fond.

On dit qu'au moment du naufrage, les chapelains du roi, élevant les mains au-dessus de ceux qui allaient périr, leur donnèrent l'absolution des mourants.

Deux hommes seulement parvinrent à se cramponner à la grande vergue et à se maintenir sur l'eau : C'était un

jeune homme de naissance nommé Godefroy, et un boucher de Rouen, appelé Bérault.

Thomas, le patron de la Blanche-Nef, après avoir une fois plongé, revint à la surface, et apercevant les deux têtes des hommes qui tenaient la vergue, leur cria :

—Et le fils du roi, et le fils du roi, qu'est-il devenu ?

—Il n'a point reparu ni lui, ni son frère, ni sa sœur, ni personne de sa compagnie.

—Ah ! malheur à moi, s'écria Thomas : Jésus Sauveur, ayez pitié de leur âme et de la mienne.

Puis, il plongea pour ne plus reparaître.

Cette nuit de novembre fut extrêmement froide et le plus délicat des deux hommes qui survivaient, perdant ses forces lâcha le mat qui le soutenait et descendit au fond de la mer, en recommandant à Dieu son compagnon. Bérault, le plus pauvre de tous les naufragés, dans son justeau-corps de peau de mouton, se soutint à la surface de l'eau, et fut le seul qui vit revenir le jour ; il fut aperçu, le matin, par des pêcheurs qui le recueillirent dans leur barque, et raconta tous ces détails qui allèrent briser le cœur du roi Henri.

Le lendemain, 26 novembre 1120, au pied du rocher de Catteville, on voyait de jeunes et blancs cadavres, encore parfumés des senteurs de la cour ; sur des têtes appesanties par la mort, on trouvait encore des couronnes de roses ; des robes de pourpre au lieu de suaires, enveloppaient les membres des princesses et des grandes dames qui avaient soudainement passé de vie à trépas, au milieu des chants et des pensées profanes.

On dit que, depuis cette époque, le sourire ne reparut plus sur les lèvres du roi Henri, et la jeune épouse de quinze ans, se souvenant toujours de ce grand naufrage qui lui avait ravi son tendre et chevaleresque compagnon, prit en dégoût les grandeurs de la cour. Elle revint en Anjou où elle échangea le manteau de pourpre contre la robe de bure, les fêtes royales contre la paix du cloître de Fontevrault, dont elle fut la seconde abbesse.

Telle est l'histoire du naufrage de la Blanche-Nef.

On la raconte le soir, au coin du feu, dans les chaumières normandes, et les aïeules assurent à leurs petits enfants qu'à l'anniversaire du sinistre, on voit, au pied de la falaise, des ombres blanches qui ne sont autres que les âmes des naufragés, demandant des prières.

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les ombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Oh ! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus !

RACHEL LETENDRE.

Yamaska.

Un Interview important

La distinguée directrice du JOURNAL DE FRANÇOISE voulant joindre un témoignage de haute valeur à ses observations déjà publiées sur la question de l'alcoolisme et de son traitement par le remède Mackay, me pria, un jour dernier d'aller interviewer Son Honneur le juge Weir dont chacun connait l'intégrité, le tact parfait et l'excellente équité.

Je me rendis donc au bureau de Son Honneur le recorder à l'Hôtel de Ville et je lui fis demander une audience que j'obtins fort gracieusement.

— Que pensez-vous, M. le juge, dis-je, entrant aussitôt en matière, que pensez-vous de l'alcoolisme en ce pays ?

— A mon sens, répondit l'honorable juge, elle est le plus grand péril qui puisse nous menacer : l'alcoolisme sape les bases d'une société en enlevant à l'individu alcoolique toute force morale, énergie, dignité personnelle.

— Et n'y a-t-il rien à tenter pour fuir ce péril ?

— Bien, si les abuseurs de boissons enivrantes renonçaient à boire !.... mais sur cela il ne faut pas compter. C'est pourquoi M. le Procureur Général, l'hon. H. Archambault, considérant l'alcoolisme, chose anti-patriotique, et voulant faire œuvre de bon gouvernant, a décidé que le recommandable remède du Dr Mackay serait mis à la portée de chaque détenu incapable de payer les frais du traitement et ce, pendant tout son séjour à la prison.

Quand j'ai à prononcer une condamnation, continua M. le juge, je m'enquiers si l'épouse de l'accusé est présente à la Cour, si elle l'est, je la fais appeler et je m'informe de la conduite de son mari à son endroit. Presque toujours elle me répond que son mari est bon pour elle et pour les enfants quand il n'a pas bu, mais s'il a bu, il est dur, méchant, il ne donne pas à manger aux petits, il bat la mère et il vend le ménage. Alors, voici, en substance ce que je dis à l'accusé. " Puisque vous vous comportez bien lorsque vous êtes à jeun, je vais vous donner le moyen d'être toujours bon garçon. Vous allez retourner chez vous, suivre strictement le traitement que je vais vous prescrire ; si vous y êtes fidèle pendant trois semaines ou un mois vous reviendrez un homme digne de ce nom. Mais si vous vous enivrez de nouveau, votre femme à le devoir de m'avertir, et vous serez obligé de purger la sentence que je surseois pour aujourd'hui. " En s'adressant au sens moral d'une personne nous la touchons parfois de telle sorte qu'elle se rend au bon et au bien ; c'est cette raison qui me fait si souvent implorer la clémence de la Cour pour ceux qui comparaissent devant elle.

— Y a-t-il beaucoup de gens qui ne veulent pas du remède ?

— La majorité l'accepte, mais certains alcoolisés le refusent.

— Et ce traitement Mackay est-il assez efficace pour ôter à l'alcoolique le goût, le besoin de boire ?

— On me l'affirme et je le crois : ce remède étant un tonique.

— Depuis combien de temps, administrez vous le traitement aux détenus ?

— Cinq ou six mois. Et depuis lors, un représentant du Dr Mackay assiste à toutes les séances de la Cour et il me dit si l'accusé a pris ou a refusé le traitement.

— Vous est-il revenu beaucoup de ceux-là, à qui vous aviez pardonné ?

— Quelques-uns, mais relativement très peu, ces récidivistes n'avaient pas pris le remède régulièrement.

— Ainsi, M. le juge, vous avez foi au traitement Mackay ?

— Oui, et l'expérience autorise cette confiance.

Sur ces mots, je me levai, je remerciai chaleureusement Son Honneur le recorder de ses précieuses indications et je pris congé.

Puisque des personnes aussi bien qualifiées préconisent le traitement Mackay nous ne saurions mieux faire que de le recommander une fois de plus aux épouses et aux mères d'intempérants.

GILBERTE.

Août 1904

La Piscina Mirabile

Une femme étrange conduit les jeunes époux dans les rues de Bauli, à la piscine Admirable. Son visage est basané, ses yeux noirs sont attentifs. Curieuse du moindre geste, de la moindre parole, elle marche à côté de ceux qu'elle devrait précéder. Cependant, arrivée à la porte de la piscine, elle l'ouvre et descend la première l'escalier humide et glissant.

L'un et l'autre sont frappés du spectacle grondiose qu'ils ont sous ou plutôt sur les yeux. Quarante-huit pilastres énormes soutiennent une voûte colossale

Ce qui est immense attriste le cœur, écrase l'esprit. Dans ce lieu, la voix dès qu'elle s'échappe des lèvres, devient bruyante, confuse, et résonne sur chaque pilastre transformé en écho.

Des fleurs, des verdures, pâlies faute de la lumière, poussent dans cette humidité sombre.

La jeune femme, craintive, inquiète, prend le bras de son mari. Lui, d'ailleurs, est froid ou soucieux depuis le matin. Elle est fière et ne veut pas montrer qu'elle se préoccupe d'un caprice ou d'une distraction. On lui a beaucoup répété que l'amour des hommes dure à peine l'espace d'un printemps. Peut-être déjà est-elle moins aimée.

Peut-être aussi se trompe-t-elle. De même qu'elle a reçu des lettres, dont l'une, d'un cousin, son premier fiancé, lui a causé de l'ennui, de même son mari a pu en recevoir contenant des nouvelles graves sur ses importantes affaires.

Ses affaires ! ne les lui a-t-il pas toutes sacrifiées pour réaliser son plus cher désir ; voir Naples !

La femme qui servait de guide aux visiteurs dit tout à coup :

" Ce réservoir est unique au monde ; il est creusé dans la colline..."

Puis voyant que les jeunes voyageurs ne l'écoutaient pas, elle cueillit des herbes, les offrit à l'époux.

" Voici pour madame, murmura-t-elle à son oreille. Ce sont des cheveux de Vénus qui font aimer le présent plus que le passé.

— Es-tu sorcière ? demanda-t-il brusquement.

— Oui, répondit-elle en agitant son paquet de clefs, puisque je vois que vous regardez au dedans plus qu'au dehors, ce qui est mauvais pour de jeunes époux. "

Tous deux tressaillirent.

" Donnez-moi cinq lires, ajouta la sorcière, et je devinerai ce qui se passe dans vos esprits. "

Elle, la première, donna les cinq lires. Il sourit et songea que sa femme était brave ou innocente ; mais aussitôt il eut la crainte d'entendre dire tout haut ce qu'il pensait tout bas depuis le matin ; comme il avait été dur pour sa compagne, l'accusant d'ingratitude, allant jusqu'à la soupçonner de l'avoir épousé parce qu'il était riche, honoré, s'imaginant que ce cousin qu'elle avait éconduit malgré son talent, son avenir, et dont elle avait reçu le matin une lettre était, non le choisi, mais le bien-aimé.

Après avoir interrogé des yeux les jeunes époux.

" D'abord, dit la sorcière, vous vous adorez tous deux, ni plus ni moins l'un que l'autre. Vous avez tort de vous cacher un souci. Le doute creuse des lézardes par où l'amour s'échappe, ou bien il en tarit la source. Voyez ceci : la voûte, les pilastres sont restés ; mais l'eau a fui ou ne vient plus, et la piscine, quoique admirable, ne sert à rien. "

Lui, pressant le bras de sa femme :

" Pardon, mignonne, dit-il ; je me sens coupable.

— Montrez la lettre, belle épousée," reprit la sorcière.

Ils eurent un frisson.

" J'ai froid, je suis joyeuse, j'ai peur ! balbutia la jeune femme que ce lieu glaçait et que la sorcière effrayait.

— Emportez-la donc, la tête lui tourne ", s'écria la diseuse de bonne aventure.

Il la souleva comme une enfant, la couvrit de baisers, la déposa sous les guirlandes d'une vigne où pendaient les grappes mûres.

" La mariée aux raisins ! " murmura-t-il l'admirant avec passion.

Lorsque la sorcière eut fermé sa porte.

" Montrez-lui la lettre, belle madame, dit-elle ; qu'il la lise à l'instant, qu'il soit puni de ses soupçons, et que tout soit oublié ! "

La jeune femme força son mari de lire la lettre de ce cousin, qui, très malheureux, avouait qu'il n'avait jamais su se faire aimer, qu'il n'avait dû le peu d'affection de sa cousine qu'à l'indifférence qu'elle éprouvait pour d'autres ; il disait qu'aujourd'hui la passion aveugle la rendait cruelle, et bien d'autres choses, se terminant par l'annonce d'un voyage où il espérait trouver ou la mort ou l'oubli.

L'époux amoureux saisit les deux mains de l'épouse, la releva, et, la serrant sur son cœur :

" Que je t'aime ! dit-il.

— Et mes cinq lires ? demanda effrontément la sorcière.

— Cinq et cinq font dix, reprit le mari qui s'exécuta en riant.

— Prenez garde à la jalousie, continua le diseuse de bonne aventure, et souvenez-vous de la PISCINA MIRABILE ! "

MADAME ADAM.

(Juliette Lamber)

MEMOIRES DE Mme SARAH BERNHARDT

LE vent est aux mémoires, décidément. La grande tragédienne, si bien connue des Canadiens, écrit, en ce moment, le récit de sa vie. Cho e curieuse, c'est un magazine anglais, *The Strand*, qui en a la primeur. Nous donnons aujourd'hui quelques extraits de ces intéressants documents :

Chez les paysans bretons où elle passa les premières années de son enfance, Mme Sar h Bernhardt faillit être, à quatre ans, victime d'un grave accident qu'elle raconte avec une étonnante précision d : souvenirs :

Un jo r que le mari de la brave femme était souffrant, ma nourrice bretonne était allé · aux champs pour ramasser des pommes de terre ; le terrain trop humide les pourrissait et il n'y avait pas de temps à perdre. Elle me laissa à la garde de son mari qui était couché dans son lit breton, souffrant d'une forte crise de lumbago. La brave femme m'avait installée sur un fauteuil élevé, mais elle avait eu bien soin de bien fixer la tablette sur laquelle étaient placés mes jouets et qui me tenait enfermée. Elle jeta un fagot dauns la cheminée et me dit en bas breton, la seule langue que j'aie parlée jusqu'à quatre ans : " Sois gentille, *Fleur-de Lait* " ; c'était alors mon seul nom. Après son départ, j'essayai d'enlever la petite cheville qui retenait la tablette et j'y parvins après de longs efforts. Je voulus alors descendre, mais, pauvre de moi ! je tombai dans le feu qui pétillait joyeusement.

Les cris de mon père nourricier, qui ne pouvait bouger, attirèrent quelques voisins. On me plongea, toute fumante, dans une grande bassine de lait. Mes tantes furent informées de ce qui était arrivé ; elles transmirent la nouvelle à ma mère, et dans les quatre jours qui suivirent, ce petit coin tranquille était sillonné de mail-coaches qui arrivaient, se succédant rapidement. Mes tantes venaient de toutes les parties du monde, et ma mère, très alarmée, s'était hâtée de partir de Bruxelles avec le baron Larrey, l'un de ses amis, qui était un médecin célèbre, et un chirurgien que le baron Larrey avait amenait avec lui. On m'a dit depuis qu'il n'était pas possible de voir rien de plus attristant et en même temps de plus touchant que le désespoir de ma mère. Le docteur approuva le *masque de beurre* que l'on m'avait mis sur la figure et que l'on changeait toutes les deux heures. Il ne m'est rien resté, pas même une cicatrice, de cette escapade.

Après un nouvel accident survenu à cinq ans, le petite Sarah avait été conduite de Bretagne à Neuilly par sa nourrice ; mais celle-ci s'étant remariée à un concierge, elle amena avec elle la petite " Fleur de-Lait " dans sa loge de la rue de Provence, au numéro 65.

Ce changement me ravit. J'avais alors cinq ans, et je me rappelle ce jour comme si c'était hier. La chambre de ma nourrice était juste au-dessus de la porte cochère et la fenêtre était encastrée dans la lourde porte monumentale De l'extérieur, cela me paraissait très beau et je me mis à battre des mains en arrivant à la maison ; c'était au mois de novembre, vers cinq heures de l'après-midi, par un temps gris. On me mit au lit, et je m'endormis sans doute immédiatement, car mes souvenirs de la journée ne vont pas au-delà.

Le lendemain matin, un terrible chagrin m'attendait. Il n'y avait pas de fenêtre dans la petite chambre où je couchais et je commençai à pleurer, m'échappant des bras de ma nourrice qui m'habillait, pour aller dans la chambre voisine. Je courus à la fenêtre ronde, qui n'était qu'un énorme œil de-bœuf, au-dessus de la porte cochère, j'appuyai mon front sur la vitre et commençai à sangloter de rage en constatant que je ne voyais ni arbres, ni feuilles qui tombaient, rien, rien ! que des pierres, froides, grises, horribles, et des panneaux de glaces devant moi : " Je veux m'en aller. Je ne veux pas rester ici. Tout est noir ici, noir... C'est horrible ! Je veux voir le ciel de la rue " Et mes sanglots éclatèrent encore. Ma pauvre nourrice me prit dans ses bras et, m'enveloppant dans une couverture, me porta dans la cour : " Lève la tête, *Fleur-de Lait*, et regarde. Vois, c'est le ciel de la rue ! "

Je fus un peu rassurée en voyant qu'il y avait un peu de ciel dans cette horrible maison, mais ma petite âme était bien triste. Je ne pouvais pas manger, je devins pâle et anémique, et je serais certainement morte de consomption sans le hasard qui amena l'incident suivant. Un jour que je jouais dans la cour avec Titine, qui habitait au second étage et dont je ne me rappelle ni la figure ni le nom véritable, je vis le mari de ma nourrice traverser la cour avec deux dames, dont l'une était très élégamment habillée. Je ne les voyais que de dos, mais la voix de la dame élégante fit arrêter les battements de mon cœur. Mon pauvre petit cœur tremblait et j'étais dans une extrême agitation nerveuse.

—Est-ce que l'une des fenêt es a vue sur la cour ? demanda-t-elle.

—Oui, madame, ces quatre fenêtres-ci, répliqua-t-il montrant les quatre fenêtres ouvertes du premier.

La dame se retourna pour les regarder et je poussai un cri de-joie.

" Tante Rosine ! tante Rosine !" m'écriai-je, me jetant dans les jupes de la jolie visiteuse. J'enterrai ma figure dans les fourrures, sautant, sanglotant, tirant et déchirant ses grandes manches de dentelle, dans ma frénésie de joie. Elle me prit dans ses bras et essaya de me calmer ; et questionnant le concierge, elle dit en se retournant vers son amie :

—C'est la petite Sarah ! la fille de ma sœur Youle...

La petite " Fleur-de-Lait " quitta bientôt la loge de la rue de Provence pour aller en pension à Auteuil d'abord, puis à Versailles, au couvent de Grand-Champ.

C'est là, comme nous l'avons dit, que devait se révéler sa vocation artistique :

On avait organisé une représentation à l'occasion d'une visite pastorale de Mgr Sibour, archevêque de Paris, avec au programme une pièce écrite par Sœur Thérèse, *le Voyage de Tobie*. J'avais été oubliée dans la distribution, mais une des " artistes " qui devait jouer le rôle de l'un des anges étant tombée malade je m'offris pour la remplacer. Mon succès fut très grand et je fus présentée à Monseigneur, qui me félicita et me demanda mon nom.

—Sarah, répondis-je.

—Il faudra changer ce nom, mon enfant, reprit l'archevêque en souriant.

—Oui, répondit la supérieure, son père désire qu'elle soit baptisée et qu'on lui donne le nom d'Henriette ; la cérémonie doit avoir lieu dans un mois.

—Bien, Sarah ou Henriette, dit Monseigneur, voici une médaille qu'il faut toujours porter, et la prochaine fois que je viendrai ici, il faudra me dire des vers, la Prière d'Esther, par exemple.

Monseigneur m'embrassa alors, ce qui me provoqua quelque jalousie...

The Strand continuera le mois prochain la publication de ces fragments des Mémoires.

Le théâtre National de M. Ganvreau a fait sa réouverture avec un grand succès. Avec les acteurs de première classe tels que ceux qui joueront cette année, à ce théâtre, on peut sans se tromper prédire un auditoire bien nombreux et toujours enthousiaste. Nous ne pouvons que féliciter de son organisation aussi forte qu'intelligente et encourager le public montréalais à aller entendre des pièces choisies avec soin, et jouées avec talent.

Quand l'amour n'existe pas dans le mariage, le contrat est signé par un faussaire.

Père Didon.

Trop de diplomatie

Les annales ont conservé le souvenir du baron Brunow, ambassadeur de Russie à Londres en 1874, et qui, ayant perdu sa femme qu'il adorait, cacha cette nouvelle à tout le monde, fit mettre le cadavre dans la glace afin de ne point interrompre ni troubler les fêtes pour l'entrée solennelle de la duchesse d'Edimbourg.

Ce sont là des exemples qui font époque mais que l'on cite souvent avec raison. La reine Victoria appréciait fort, paraît-il, ce baron Burnow ; la dernière Reine d'Angleterre surveillait d'une manière particulière les ambassadeurs des puissances accrédités auprès d'elle. Ainsi, elle ne voulut jamais accepter le marquis de Montebello comme ambassadeur de France à cause d'un dîner. Le marquis de Montebello était alors chargé d'affaires de France, et en l'absence de l'ambassadeur représentait la république ; il la représentait luxueusement, du reste, grâce à sa grande fortune. Le marquis de Montebello devait donner un grand dîner officiel et il avait invité tous les grands personnages de Londres, quand, dans l'après-midi, la nouvelle de la mort du prince impérial, tué au Zoulouland, arriva à Londres. La reine fit aussitôt prier le chargé d'affaires de France de remettre sa fête, mais celui-ci craignant de mécontenter son gouvernement, n'en voulut rien faire ; le dîner fut servi quand même. La reine Victoria ne lui pardonna jamais.

—Il aurait dû se souvenir, dit la reine, que le grand-oncle du prince fit son palefrenier de grand-père maréchal et duc. Ça valait bien la peine de laisser refroidir quelques sauces.

Et dans la suite, par trois fois, la reine Victoria refusa d'accepter le marquis de Montebello comme ambassadeur.

LE JUGE CHAUVE (*à l'accusé*). — Si la moitié seulement de ce que le témoin dépose contre vous est vrai, votre conscience doit être aussi noire que vos cheveux.

L'ACCUSÉ. — Si ce sont les cheveux qui donnent la mesure de la conscience d'un homme, eh bien ! mon président, vous ne devez pas en avoir beaucoup.

Blanche à Loulou.

Ma chère Loulou,

Tu viens de briser, cruelle, un des plus doux anneaux de l'amitié qui nous unit. Toujours il y avait eu entre nous parité d'idées et de sentiments, et de sang froid, tu détruis d'un seul coup, notre commune paix et mon bonheur ! Aujourd'hui me voilà obligée de te faire des reproches, de te gronder peut être. Franchement ma chère il m'a fallu t'aimer sincèrement et de longue date, pour te pardonner la peine que tu m'as causée. Tu n'aimes pas notre Pensionnat, dis-tu, parce que les travaux manuels y sont en honneur, mais ce devrait être, ce me semble, une raison pour t'y attirer puisque ces connaissances usuelles et pratiques que tu dédaignes, nous seront probablement plus utiles un jour que tous les beaux arts que nous pourrions cultiver. Il est vrai que la fortune te sourit, qu'un avenir brillant s'ouvre devant toi, et que le monde te convie à ses fêtes.

Cependant, n'a-t-on jamais eu d'exemples de jeunes filles qui sont passées presque sans transition de l'opulence à la pauvreté. Leur malheur est d'autant plus grand que très souvent elles n'ont pas été préparées à faire face à la mauvaise fortune, par l'habitude du travail et de l'économie. L'éducation que nous recevons ici, nous prémunit contre ces coups du sort. On l'a dit bien des fois, rien au monde n'est plus inconstant que la fortune. Vois Marie-Antoinette, cette noble reine de France, réduite pendant sa captivité au Temple à repriser elle-même les vêtements du dauphin, et Madame Elizabeth, obligée de couper avec ses dents le fil dont elle se servait. Qui aurait jamais prédit une telle destinée à ces grandes dames, lorsque la France entière était à leurs pieds? Dieu te préserve d'une semblable épreuve, toi qui serais si contrariée même de faire ton lit. Mais ce sont là des pures suppositions et j'oublie l'article du testament d'Adam qui te lègue des domestiques à perpétuité. Au cas où tu serais constamment favorisée de la fortune, les travaux manuels ne peuvent-ils pas t'être utiles à l'avenir ?

Il arrive quelque fois qu'en payant

fort bien les gens de service, nous sommes très mal servis; d'ailleurs, pour être une bonne maîtresse de maison il faut savoir diriger les personnes à qui l'on commande, c'est pourquoi ceux qui se sont occupés de la grande question de l'éducation ont toujours désiré que la couture, le soin du ménage, l'art culinaire aient leur place dans l'instruction que nous recevons.

Le vrai mérite de la femme, dit Louis Veuillot, consiste dans l'accomplissement de ses obscures obligations de chaque jour. Charlemagne comprenait ce devoir, car on a vu ses filles, les princesses royales, apprendre à raccommoder le linge, à faire la cuisine, etc... tout comme nous au pensionnat. N'avons-nous pas un grand honneur de recevoir une éducation semblable à celle des dames de haute noblesse? Et plus d'une grande reine dont l'histoire fait mention consacrait ses loisirs à filer la quenouille pour habiller les pauvres.

Quel noble dévouement qu'il te serait possible d'imiter plus tard, et que ton grand cœur doit admirer!

Ai-je vaincu quelques-uns de tes griefs au moins? Sans doute, je te vois sourire. Tu ris, te voilà désarmée. Tu ne savais donc pas que de grands éloges sont accordés à notre Couvent par la plupart de ceux qui le visitent, des évêques, des prêtres, des laïques distingués. Et ce n'est pas son agréable situation qui est louée, ni l'élégante simplicité de nos salles, ni la propreté et le confort de nos dortoirs; c'est l'instruction sérieuse et solide qui nous est donnée, c'est surtout cette partie de notre programme qui te déplaît tant! le soin que l'on prend à nous former à l'économie, au travail!

Je t'avouerai qu'autrefois le Balai et Moi, nous n'étions pas grands amis, maintenant j'aime à mettre l'ordre dans une salle, à l'épousseter et lorsqu'il m'en coûte, je pense à la Sainte-Vierge, la plus grande entre toutes les reines, qui dans son humilité travaillait aux choses les plus vulgaires. N'y aurait-il que ce motif pour nous encourager à ces travaux, nous ne devrions pas hésiter un seul instant à les accomplir.

Peine inutile, d'ailleurs, de se soustraire au travail. "L'homme, dit Job, est fait pour travailler comme l'oiseau pour voler," et c'est un personnage très riche qui parle ainsi. Ce temps que nous consacrons à coudre, à broder, à raccommoder le linge est loin d'être perdu, nous en recueillerons les fruits un jour. Ne serais-tu pas bien aise de tromper tes ennuis par quelque agréable distraction telle que nous en procurent les travaux à l'aiguille? Es-tu convaincue? Non pas encore. Que vais-je donc te dire? Que nos bonnes maîtresses ne négligent rien pour nous enseigner les sciences, la littérature, les beaux arts. La musique, la peinture, n'attendent que ton bon vouloir pour charmer ton séjour au Pensionnat. Que dirais-tu si je te signalais en passant la minéralogie, la zéologie, la géologie, l'astronomie, la cosmographie, voire même la trigonométrie.

Voilà suffisamment des sciences en "ie" pour te faire perdre ton latin, n'est-ce pas, ma chère Loulou? Mais rassure toi ce sont là des noms d'apparât qui ne signifient rien d'extraordinaire. De plus, les bonnes religieuses, nos mères, s'efforcent chaque jour de former les élèves à la politesse du cœur, la véritable, celle-là, sans oublier les bonnes manières, un langage correct. Mais surtout elles veulent inculquer dans notre âme les principes de piété et de morale nécessaires dans la vie. "Le rôle de la femme, nous répètent-elles souvent, est modeste, Violette, elle doit répandre dans l'ombre le parfum de ses vertus, et ne paraître au jour que pour faire le bien."

Je t'attends par le prochain courrier, m'annonçant l'heureuse nouvelle de ton arrivée. Ne vas pas me tromper cette fois ou je crois que.... je t'aimerai toujours.

Allons, en voilà une lettre pour de bon! de la morale, des remontrances, un peu de plaisanterie, le tout assaisonné par la plus tendre affection.

De ton amie,

BLANCHE.

(Cette lettre, donnée dans un concours à un pensionnat de cette ville, a remporté le premier prix. Nous avons cru encourager l'élève en reproduisant ici sa gentille composition.—Note de la Rédaction.)

BOUDERIE

Le matin ils avaient eu une discussion, la première depuis le jour de leur mariage, — il y avait six mois.

C'est qu'aussi c'était véritablement un tyran, cette petite femme. Certes, il voulait être aimable, accommodant, mais de là à se laisser conduire comme un niais, il y avait loin, que diable! — Et il avait bien le droit, peut-être, de faire une remarque, de donner un conseil, de dire son idée, son goût, sa volonté même, s'il le fallait. Avant tout il était le maître, et il entendait le demeurer, quoi qu'il advînt.

Elle était toute triste, elle: Il ne l'aimait déjà plus, elle l'avait bien compris, — tout de suite. C'était donc fini, les beaux jours, fini, hélas! — Mon Dieu, qu'il avait peu duré, son bonheur!

Et quand elle songeait qu'il avait fallu si peu de chose: rien, la couleur d'une garniture, une bêtise, quoi! — Elle l'avait voulue rose; il l'eût désirée bleue, lui. Et pour ça, rien que pour ça, — une niaiserie! il s'était presque montré violent. Elle avait été vive, elle, c'est vrai; mais aussi, pourquoi avait-il provoqué cette méchante querelle à propos de cela?... Un prétexte, rien qu'un prétexte, et depuis longtemps cherché, hélas! car elle se souvenait maintenant d'une foule de choses qui étaient comme autant d'indices. —Il ne l'aimait plus; il ne l'avait jamais aimée!

Eh bien! elle garderait au fond du cœur son affection si brutalement froissée. Désormais, la vie serait un pénible devoir qu'elle remplirait fidèlement, mais sans rien abandonner de son droit, opposant aux caprices du mari la dignité de la femme qui veut être respectée.

Et là, dans la salle à manger, — triste aujourd'hui de ce silence inaccoutumé, — elle regardait machinalement, touchant à peine au dîner, la flamme du foyer, — pendant que lui, le mari, pour la première fois incorrect, lisait un journal ou un livre, — elle ne savait trop, — avec une affectation évidente.

Oh! ils ne céderaient ni l'un ni

l'autre, on le devinait. — Dans les regards qu'ils échangeaient sournoisement, à la dérobée, lui par-dessus le journal, elle à travers la carafe, dont le cristal, comme un prisme grossissant, reflétait sa fierté blessée, il y avait la ferme résolution de maintenir ce que chacun d'eux appelait son droit.

Le repas s'acheva ainsi, dans un mutisme à peine entrecoupé de monosyllabes et d'ordres brefs donnés à la bonne, surprise de cette froideur qu'elle ne comprenait pas.

Puis au café, servi près de la cheminée, sur une petite table de laque auprès de laquelle ils s'assirent l'un et l'autre, pour sauver au moins les apparences, alors qu'il semblait perdu dans la contemplation de la fumée du cigare qu'il venait d'allumer, elle faisait — continuant à regarder dans l'âtre l'infini profond de son âme souffrante — la soudaine et banale réflexion que, décidément, le café était bien amer ce soir, — de l'amertume de son cœur peut-être.

Et, comme elle se penchait vers le sucrier, sa main fine rencontra la sienne, à lui, — sa main qui, au même instant et conduite par la même pensée, sans doute, prenait la pince d'argent ciselé où de jeunes amours dansaient en rond autour d'un vieux Sylène couronné de pampres.

Maintenant ils se regardaient, hésitants et troublés, lui, grave, elle avec un air brave où se devinait pourtant une angoisse inquiète.

D'un geste brusque, tout d'un coup, laissant tomber dans la tasse qu'elle tenait le bloc de sucre qu'il avait choisi :

—Méchante, dit-il doucement, avec le sourire qu'on adresse aux enfants boudeurs dont on excuse enfin le caprice.

Et elle, heureuse, comme délivrée d'une oppression étouffante, sentant s'évanouir en un instant toute la rancune amassée dans cette longue journée noire, avançant ses lèvres roses en une petite moue grondeuse :

—Hou, le vilain !

Ce fut comme un éclair. Dans un baiser long, bien long, ils vécurent de nouveau, délicieusement, les tendresses du premier jour, les yeux dans les yeux, enlacés, pleins d'un voluptueux oubli, tandis que dans le foyer la flamme bleue et rose — des deux couleurs qui les avaient si sottement divisés — ronronnait allégrement la vieille chanson toujours jeune, l'éternelle chanson d'amour.

Fernand Gasc.

Les Jeux Innocents de nos Grand'Mères

Le propos interrompu

Voilà comme il se joue : toute la société se range en cercle, et la personne qui commence ce jeu fait tout bas, à son voisin de droite, la question qui lui vient à l'esprit. Le voisin après avoir répondu juste à la question, en fait une. à son tour, à la personne qui se trouve à sa droite, et ainsi de suite. Le tour fini, chacun dit tous haut les demandes et réponses qui lui ont été faites. Pour cela, on découvre la demande faite par la personne de gauche, et on y oppose la réponse qu a faite celle de la droite : ce qui donne lieu à des quiproquos assez plaisants. Comme ce jeu est très connu, nous ne nous y arrêterons pas plus longtemps.

Bibliographie

"*Les Contemporains*", revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8. Abonnement : Un an, 6 francs ; le numéro of r. 10. —Spécimen sur demande.

Biographies parues en juillet 1904 : *Pauline Bonaparte, princesse Borghèse. — Le vénérable Théophane Vénard, martyr au Tonkin. — Georges III, roi d'Angleterre. — Souwarow, maréchal russe. — Viollet-le-duc, architecte.*

Biographies à paraître en août 1904 : *Macaulay. — Nicolas Baudin, navigateur. — George IV, roi d'Angleterre.— Martignac.*

Chez le pâtissier

—Allons, fait la maman, tirant doucement Bébé par le bras, tu as assez mangé de gâteaux.

—Mais non, p' ite mère, j't'assure que j'ai pas encore mal au cœur !

Cuisine facile

Boulettes de tête de veau.—On peut avec des restes de tête de veau, faire des boulettes. Pour cela, hachez les restes un peu gros, mettez-les dans une casserole avec un petit morceau de beurre ; faites chauffer à feu doux ; saupoudrez d'une cuillerée de farine lorsque le beurre est fondu ; mouillez ensuite avec deux cuillerées d'eau ; salez et poivrez. Retirez du feu et ajoutez un ou deux jaunes d'œufs délayés avec un peu de crême. Il faut que votre hachis soit un peu épais ; faites alors de petites boulettes que vous posez sur un plat et laissez refroidir. Lorsqu'elles sont froides, roulez-les dans la farine, puis dans un œuf battu, et, pour finir, dans de la mie de pain. Faites frire et servez les boulettes garnies de persil.

Restes de poulet rôti.—Mettez dans un plat creux deux œufs, jaune et blanc, sel, poivre, une cuillerée d'huile d'olives, et une cuillerée d'eau. Battez le tout ensemble, pressez chacun des morceaux de poulet et trempez-les dans de la mie de pain émiettée fin et faites frire à friture chaude,puis égouttez et servez en pyramide sur un plat chaud. Ornementez de persil, si vous voulez.

GÂTEAU À LA CRÈME. — 2 œufs, une tasse de sucre, une tasse de crême, deux tasses de farine, une cuillerée à thé de crème de tartre et une cuillerée à thé de soda.

SIROP DE VINAIGRE. — Couvrez de vinaigre 4 pintes de framboises rouges et laissez-les tremper pendant 24 heures. Ebouillantez et coulez. Ajoutez une livre de sucre à chaque pinte de jus, faites bouillir vingt minutes et embouteillez.

Une Reine des Fromages et de la Crème

XXIV

LA BRECHE

(*Suite.*)

Elle le regarda en face avec des yeux suppliants, fous d'angoisse; il ne lui rendit pas même son regard. Sans dire un mot, la malheureuse s'éloigna à pas lents; il lui semblait que le sol se dérobait sous ses pieds. Elle savait pourquoi il voulait être seul avec la jeune fille, et elle obéissait, lâche, domptée, anéantie, mais pourtant révoltée. Elle n'alla pas rejoindre Mme Byrd; ce fut du côté opposé qu'elle se dirigea. Rockingham, satisfait de la voir s'éloigner, accourut auprès d'Ulrique.

—Qu'avez-vous fait de Lady Nevyll? lui demanda celle-ci en le voyant revenir seul.

Elle n'était qu'à moitié dupe du manège de Rockingham; elle sentait imminente la mise en demeure qu'elle avait toujours esquivée jusque-là et eût voulu trouver un prétexte de l'éviter encore, ne fût-ce que pour ne pas voir détruire par cet importun le charme de cette belle soirée. Du regard, elle cherchait quel tiers elle pourrait bien faire intervenir à propos, quand elle aperçut, sur la digue, un bout de châle flottant dans l'ombre. Qui était-ce?... Charlotte?... Que faisait-elle là?... Mais tout à coup, non loin d'elle, une voix cria, aussitôt suivie de vingt autres:

" La digue... la digue... "

A quatre pieds du sommet du terrassement inachevé, un jet d'eau de la grosseur du poignet jaillissait clair et vigoureux. La brigade de terrassiers demeurée de garde se précipita tumultueusement à la suite de l'ingénieur, et tous de piétiner avec énergie le sol trop friable pour boucher la voie d'eau.

Mais ce n'était pas cet accident, facilement réparable d'ailleurs, qui tenait ainsi Ulrique debout et frémissante. Au milieu des piétinements et des appels, elle avait distingué, elle en était certaine, un cri de femme. La pensée du châle flottant aperçu sur la digue, la pensée de l'air étrange de Charlotte l'obséda brusquement. Oh! la façon dont elle avait plongé son regard dans la gouttière tout à l'heure! Et Ulrique, retrouvant soudain toute l'énergie et toute la force physique de la paysanne de Glockenau, fut, en quatre bonds, au sommet de la digue. Elle écouta... Pas un cri, pas un appel, mais là, juste devant la brèche comblée et sur laquelle travaillaient en ce moment les ouvriers demeurés après le départ des autres, un battement à peine perceptible de l'eau, accompagné d'un faible gémissement! Sauter à la mer... Avec sa robe, c'était folie, c'était se perdre elle-même inutilement. Cette gouttière, en d'autres termes un bassin creux, s'étendait sur une longueur d'environ cent mètres en suivant le pied de la digue. Au delà, il y avait les embarcations, mouillées à l'endroit où commençait la surélévation du fond et où, par conséquent, il n'y avait qu'une mince nappe d'eau.

—C'est là le seul moyen,—dit-elle.—Appeler?... Ah! le temps qu'on vienne!... Il me faut un canot... Courage!... courage!...—cria-t-elle en s'élançant le long de la digue.—Je viens... je viens...

Tout en courant, elle s'orientait.

—Je me rappelle,—murmurait-elle,—la gouttière s'étend jusqu'au commencement de la partie ancienne de la digue, là où commence le gazon...

Dès qu'elle sentit l'épaisseur de l'herbe sous son pied, elle s'arrêta et se laissa glisser. Sa mémoire ne l'avait pas trompée; c'était bien là: l'eau ne lui monta même pas au genou, mais les vagues en déferlant la mouillaient et menaçaient de la renverser. Il lui fallut pour atteindre un canot quelques secondes qui lui parurent un siècle. Y sauter toute ruisselante, démarrer le petit câble d'ancre pour aller plus vite, ne fut que l'affaire d'un instant. Se servant d'un des avirons pour se pousser sur le fond, elle longea le pied de la digue au prix d'efforts inouïs, sans cesse inondée et bousculée dans le choc des eaux refoulées par l'obstacle créé à mains d'hommes.

Hors d'haleine, épuisée par l'extraordinaire dépense de force que lui imposait son inexpérience des choses de la mer, elle atteignit enfin l'endroit d'où était parti le gémissement. Elle ne vit plus rien, n'entendit plus rien. Et voilà que le reflux l'éloignait de la digue. Ce lui fut une indication: la noyée aussi devait être entraînée dans ce sens.

—Je viens... me voici!... ne cessait de crier Ulrique.

Elle fouilla du regard vers le large, vit une forme luttant convulsivement, poussa vers elle le canot d'un seul et énergique effort, la rejoignit et, abandonnant l'aviron à la mer, saisit le bras qui seul émergeait de l'eau. Elle tira à elle et le visage décomposé de Charlotte, car c'était bien elle, parut, les yeux au-dessus des vagues. Réunissant toutes ses forces, Ulrique voulut hisser la malheureuse dans le canot, mais celui-ci, qui était très léger, s'inclina tellement sur le côté que la jeune fille comprit que poursuivre sa tentative le ferait immanquablement chavirer. Elle résolut donc de continuer à maintenir Charlotte la tête hors de l'eau et appela à l'aide.

Charlotte, cependant, n'avait pas entièrement perdu connaissance et s'accrochait convulsivement au bras d'Ulrique qui lui répétait, entre ses appels incessants:

—On va venir... tenez bien mon bras... n'ayez plus peur, vous êtes sauvée!

Charlotte l'entendait, mais elle était à bout de forces et l'étreinte de ses doigts glacés sur la manche d'Ulrique devenait plus faible de minute en minute.

—On vient... on vient!... répétait Ulrique à bout de forces elle-même.

Et il lui semblait qu'elle avait répété cette phrase machinale des centaines de fois, quand enfin apparurent des gens courant sur la digue. Ce qui se passa ensuite resta toujours confus dans son souvenir, car son cer-

veau se brouillait. Elle ne se rendit pas bien compte si c'était M. Rockingham, M. Bolt, ou un des ouvriers qui plongea de la digue et, en une demi-douzaine de vigoureuses brasses, rejoignit le canot; elle eut seulement la sensation que l'on soulageait ses bras raidis du poids qu'ils commençaient à ne plus pouvoir soutenir; mais ce fut tout, et elle ne reprit réellement conscience qu'en se retrouvant assise sur un tas d'algues, frissonnant dans ses vêtements mouillés. En ce moment, elle entendit non loin d'elle, sortant d'un groupe d'hommes penchés sur un paquet d'étoffes humides, ces deux mots: " Elle vit. "

Charlotte fut portée par quatre bras vigoureux jusqu'à l'unique maison du voisinage, la petite auberge du *Matelot*.. Ulrique aida à la coucher, pâle et faible, et toujours dans un état de demi-connaissance, sur une grosssière couchette. A force de linges chauds et de frictions, elle commença à donner quelques signes de retour réel à la vie. Le docteur, qu'on était allé chercher en toute hâte, s'opposa à ce qu'on transportât la malade avant le matin. Ulrique la veilla toute la nuit et réfléchit beaucoup: reconstituer les péripéties du drame lui fut facile, et de là à en deviner assez exactement la cause, il n'y avait qu'un pas, vite franchi. Alors elle en vint à prendre en grande pitié la triste Charlotte—Ulrique était décidément bien changée depuis les Villas Cheesley—et elle résolut, par ses soins, de réparer le mal qu'avait fait son manque de générosité à ce cœur dont le malheur était de n'avoir pas su vieillir. Elle prit même une résolution autrement héroïque: celle d'essayer de lui pardonner d'avoir été aimée de Gilbert. Quant à l'amour de Charlotte pour Rockingham, puisqu'il était violent au point de la conduire au désespoir, Ulrique projeta de raisonner, le diplomate qui, à tout prendre, était un homme de sens, sinon de cœur, et de l'amener à faire le tardif bonheur de la veuve de Gilbert. Ulrique éprouvait une joie intime et profonde de se sentir penser ainsi maintenant, et la vieille Mme Meades eût été contente d'elle. Toute à ses généreux projets d'avenir, Ulrique ne remarqua pas la grave expression du visage du docteur Smithson, quand il revint le matin visiter la malade, et qu'après une auscultation, elle lui demandait:

—Nous pouvons la transporter maintenant, n'est-ce pas? Elle sera bien mieux chez elle.

—C'est immédiatement qu'il faut l'emmener,—dit le docteur, qui, attirant Ulrique loin du lit, ajouta:—une fois la fièvre venue, il y aurait trop de danger.

—La fièvre?...—fit la jeune fille inquiète.

—Il se peut que ce ne soit rien, la plupart des gens s'en tireraient avec un gros rhume, mais je connais la constitution de Lady Nevyll depuis quinze ans et je serais surpris si elle évitait une fluxion de poitrine.

—Ce n'est pas une maladie longue, heureusement?

—Non, ce ne sera pas une maladie longue... dans aucun cas, ajouta-t-il entre ses dents.

Le même jour, Charlotte fut transportée au Vieux Château, où Ulrique ne quitta pas son chevet, car la fluxion de poitrine annoncée se déclara presque aussitôt. Elle se dévoua sans restriction à la femme de Gilbert.

A trois jours de là, vers quatre heures du matin, Ulrique, malgré ses efforts, venait de s'assoupir et rêvait qu'entre elle et Charlotte, heureusement rétablie, régnait sinon une amitié impossible, du moins un accord sans arrière-pensées hostiles, lorsqu'elle fut réveillée par la toux brève et déchirante qu'elle commençait à si bien connaitre. Elle courut offrir à la malade un breuvage adoucissant, mais celle-ci repoussa le verre et secoua la tête en montrant son mouchoir taché de sang. Ulrique sonna et, entendant ouvrir la porte, dit:

—Envoyez chercher immédiatement le docteur.

Or, c'était le docteur lui-même qui entrait: il n'avait pas cru devoir quitter le château cette nuit-là.

Cinq minutes après, Ulrique suivait le médecin hors de la chambre.

—Que veut dire ce sang?—demanda-t-elle.

—Pensez-vous que Lady Nevyll désirerait qu'on télégraphiât à quelqu'un de ses parents?

Ulrique frémit.

Oh! mon Dieu, il n'y a donc plus d'espoir?

—Jusqu'à présent, c'était à mon avis une question de jours; maintenant, c'est une question d'heures. Je vais télégraphier à deux de mes confrères pour mettre ma responsabilité à couvert.

C'est en chancelant d'émotion que la comtesse Eldringen rentra dans la chambre, laissée ouverte, et soudain elle poussa un cri d'angoisse.

Les mains appuyées sur le dos d'une chaise, les pieds nus enfoncés dans le tapis moelleux, la flamme vacillante d'une veilleuse jouant sur ses vêtements de nuit, Charlotte était debout.

—Etes-vous folle...? s'écria Ulrique en s'élançant vers la malade.

Charlotte, les traits décomposés, était effrayante à voir.

—Non, puisque... j'ai entendu,—dit-elle d'une voix faible.

—Voyons, recouchez-vous.

—Oui... oui... je vais me recoucher. Je sais ce que je voulais savoir: je vais mourir, et vous auriez voulu me laisser mourir sans que je sache combien c'était proche. C'eût été terrible.

—Quelle idée vous faites-vous?... Je... je n'ai pas dit un mot de cela avec le docteur.

—Pourquoi mentir?... Je sais, vous dis-je, que c'est une question d'heures.

—Mais je ne veux pas que vous mouriez, moi,—dit Ulrique avec énergie.—je veux que vous viviez, au contraire. Le docteur Smithson peut se tromper.

—Il ne se trompe pas.

—Si, vous verrez... Je vais si bien vous soigner... je veux que vous me deviez la vie... et vous n'aurez jamais de meilleure amie que moi!

Ulrique saisit en pleurant une main brûlante que la mourante retira brusquement.

—Mon amie... vous? Vous êtes mon ennemie... je suis la vôtre... et je vous hais! Je vous hais tant que je suis presque heureuse de mourir pour pouvoir enfin

parler. Croyez-vous sottement que j'allais mourir sans me venger?

Elle éclata d'un rire sinistre qui serra le cœur d'Ulrique.

—Allumez, je vous prie, une lumière. J'ai quelque chose à vous montrer, et je veux voir... oh! oui, je veux voir bien clair!" ajouta-t-elle aussitôt d'une voix rauque et haineuse.

Ulrique s'était relevée; son visage était sans colère; il respirait la dignité sans hauteur et la pitié sincère.

—Il fait jour, je vais ouvrir les persiennes, dit-elle simplement.

Dehors, c'était l'aube claire d'un beau jour, et il sembla à la jeune fille, malgré la menace qu'elle venait d'entendre, que de cette belle aurore une douceur infinie se dégageait, qui la pénétrait toute.

Lentement, elle revint au lit, vers Charlotte qui l'attendait avec un air de défi.

—Venez plus près, dit Charlotte.

Ulrique s'approcha.

—Pas là, non, la lumière vous frappe de dos, et je veux voir votre figure.

Ulrique se plaça dans l'endroit qu'elle lui indiquait.

—Dites-moi, fit la moribonde en regardant fixement Ulrique,—aimez-vous à être riche?

La jeune comtesse, à cette question étrange, pensa qu'aux approches de la mort le cerveau de Charlotte se troublait. Elle répondit doucement, comme à un enfant qu'on ne veut pas contrarier.

—Sans doute, tout le monde aime à être riche.

—Et vous pensez que vous êtes très riche, n'est-ce pas?

—Je croirai ce que vous voudrez. Voyons, vous m'avez dit que vous désiriez me montrer quelque chose. Dépêchons-nous, et après, promettez-moi d'essayer de dormir.

—Je ne vous ferai pas attendre. Combien d'argent vous imaginez-vous avoir?

Elle parlait d'une voix saccadée, hachée, et pourtant parfaitement intelligible.

—Je ne sais pas exactement. Beaucoup plus en tout cas qu'il ne m'est nécessaire.

—Comme c'est amusant de vous entendre dire tout cela,—continua Charlotte très tranquillement et très distinctement.—Vous parlez de votre fortune, vous... quand vous êtes une mendiante!

Ulrique ne put s'empêcher de sourire.

—Une mendiante... avec soixante dix-mille livres sterling de revenus?... C'est une mendicité dorée, avouez-le?

—Vous ne me croyez pas, quand je vous dis qu'à Morton, rien, entendez-vous, rien ne vous appartient?

—C'est bien le délire,—pensa Ulrique; puis tout haut:—Si ce n'est à moi, à qui voudriez-vous que Morton appartînt?

—A qui?... mais à Sir Gilbert Nevyll, mon mari.

—Vous avez donc oublié qu'il est mort, là-bas, dans l'incendie,—lui dit Ulrique très doucement.

—C'est vrai, il est mort, dit Charlotte d'un air étrange.

Elle se tut un instant, couvrant la jeune comtesse d'un regard ardent, diabolique, dont la lucidité méchante impressionna vivement Ulrique, mais non douloureusement.

—Ah!—reprit Charlotte d'une voix sifflante,—vous ne croyez pas que vous êtes une mendiante, volant la place souveraine que vous occupez dans ce domaine? Eh... bien, allez à ce pupitre, je vous prie; ouvrez le tiroir, voici la clé! Le tiroir à droite, le second du haut. Il est vide, il n'y a qu'une lettre. Apportez-moi cette lettre.

Ulrique, en prenant la clé, pâlit. Cette précision n'était pas d'un esprit en proie au délire. Que voulait-elle dire?... Elle trouva la lettre annoncée, mais, en l'apportant, comme un vertige la prit. Cette lettre froissée... ce timbre français... cette écriture contrefaite de l'enveloppe... Mon Dieu! mais c'était celle qui, le soir du bal de glace, avait provoqué l'effroyable pâleur de Lady Nevyll. Tout ceci n'était donc pas un rêve de mourante? Alors... elle ne comprenait plus et sa main tremblait qui présenta la lettre à Charlotte dont le diabolique sourire acheva de l'affoler. Charlotte repoussa la lettre.

(*A suivre*)

Variétés.

La loutre du roi Jean Sobieski.—Le roi de Pologne avait acheté, à l'un des seigneurs de la cour, une loutre apprivoisée qui devint célèbre par tout le royaume. Son premier maître, le chevalier de Back, avait eu grand'-peine à se défaire de son animal préféré; seul le caprice royal avait pu le décider à la céder au souverain. Mal en prit à la pauvre bête qui fut tuée quelque temps après par l'un des soldats du palais, lequel faillit payer de sa vie sa brutalité, tant Jean Sobieski s'était attaché à cet animal.

Il ne fallut rien moins que l'intervention de l'évêque, confesseur du roi, pour sauver les jours du malheureux. En effet, la bête était singulière et méritait l'intérêt affectueux qu'on lui portait. C'était un vrai chien de garde. Nul ne pouvait approcher du roi sans qu'elle ne poussât un grognement avertisseur. Pêcheuse habile, elle plongeait et rapportait de la profondeur des étangs autant de poissons qu'il fallait pour la table royale. On comprend, après cela, la colère du souverain contre le militaire stupide qui avait tué l'animal et vendu sa peau superbe pour douze sous à un brocanteur juif.

Les quatre F *du duc de la Vauguyon.*—Le duc de la Vauguyon avait été revêtu de la charge délicate et lourde, il faut le reconnaître, de procéder à l'éducation et à l'instruction des quatre petits-fils du roi Louis XV. Il avait coutume de les nommer les quatre F. *Le Fin* (le duc de Bourgogne), *Le Faible* (Louis XVI), *Le Faux* (Louis XVIII), *Le Franc* (Charles X).

L'histoire semble avoir ratifié avec une ironie cruelle et singulière, le diagnostic moral de l'aristocratique précepteur.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

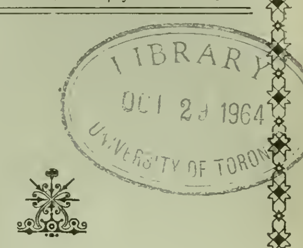
DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.





SOMMAIRE



3me ANNÉE—No 11 Samedi, 3 Septembre 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT : Un an - $2.00; Six mois - 1.00. Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER : Un an - Quinze francs; Six mois - 7 frs 50. Strictement payable d'avance.



Amour Passe



Je vous revois encor, mademoiselle, assise
Sous le tilleul, là-bas, au fond de ce sentier
Que parfume le thym, où fleurit le cytise,
Lieu charmant que l'amour nous rendait familier.

Je me rappelle encore la rivière longée,
Et votre main d'enfant troussant les jupons courts,
La grappe de raisin et cueillie et mangée,
Et le merle moqueur témoins de nos amours ;

Les nuits sans trop dormir, les belles matinées,
Et la toilette faite au plus vite, en plein vent ;
Et les mains dans les mains souvent abandonnées,
Et le refrain "je t'aime" échangé très souvent.

Tout passe ; ce temps-là n'est plus, mais la rivière,
Paisible, roule encor de petits cailloux blancs ;
Le moulin fait tic tac, tournant dans la lumière,
Les pâles nénuphars fleurissent les étangs.

Toujours, comme autrefois j'entends siffler le merle,
La cigale redit sa chanson, et le flux
Suit toujours le reflux, toujours la mer déferle ;
Toujours, matin et soir, on entend l'Angélus ;

Mais comme nous voilà changés, ô ma petite !
Les trésors d'autrefois pour nous n'ont plus de prix...,
— Qui sait si votre cœur bat toujours aussi vite ?
Le mien était brisé quand je vous l'ai repris.

François Armagnin.

LES "HOMMES FEMINISTES"

SOUS ce titre, M. Frédéric Loliée publie dans la *Revue bleue* une fort intéressante étude sur le féminisme contemporain, dont il signale et explique les dernières phases.

L'étude est trop longue pour la publier en entier; elle formerait une brochure de trente pages. Je vais donc essayer de la résumer pour le JOURNAL DE FRANÇOISE.

Si l'auteur intitule son article les *hommes* féministes, c'est qu'il trouve que plusieurs écrivains du sexe masculin vont plus loin que les femmes mêmes dans la revendication des droits de celle-ci.

Je passe rapidement sur les romanciers et les poètes qui, continuant l'hymne des siècles, placent la femme sur un piédestal et l'adorent comme une divinité. Les féministes dont parle notre auteur sont surtout les sociologues, ceux dont le rôle est de faire des phrases sur la constitution sociale des peuples. Le féminisme compte parmi eux de nombreux et ardents avocats. On sait que Stuart Mill faisait de l'égalité civile et politique des deux sexes le principe essentiel de la révolution sociale. Citons parmi ses disciples Edouard Rondzinski, Auguste Bebel, Pierre Lawrof, Novicow. Louis Franck, Magalhaer Lenia et même Elizée Reclus, sans parler d'une foule d'autres de moindre renommée. Ces philosophes prêchent la liberté absolue sociale et politique des femmes. Ils demandent pour elles l'entrée dans toutes les carrières, et généralisant les exceptions et les accidents ils réclament, des réformes qui aboutiraient souvent à de véritables bouleversements.

Aux sociologues viennent se joindre un certain nombre d'auteurs, que M. Loliée appellent des mystiques et dont le plus remarquable est certainement Ibsen. Son énorme succès tient à ses étranges incarnations de la femme nouvelle, supérieure et consciente de sa force, inspiratrice de l'homme et le véritable soutien de la société. Michelet partageait ces idées, mais lui se représentait la femme dans un riant cottage bien propice à l'amour, heureuse, adorée comme l'idole au fond du temple. Toussenel en voulait comme d'un crime au pacifique Shomond d'avoir enseigné tranquillement à des générations d'écoliers que le masculin est plus noble que le féminin. Pour eux tous, comme pour Auguste Comte, la femme est plus qu'humaine en ce sens que les fautes et les faiblesses de la plupart des hommes lui sont inconnues. "Cédons au doux tyran, disent-ils, et le sceptre et les droits, et nous verrons éclore des merveilles." Bien plus vrai et plus profond fut Alexandre Dumas, fils. (C'est toujours M. Loliée qui parle) Lui aussi fut un audacieux souteneur de thèses, mais il peignait la vraie femme. Les femmes croyaient en sa parole. Il les avait suivies d'un regard fidèle dans leurs transformations de filles, d'amantes, d'épouses et de mères. Il les connaissait bien. Elles lui gardaient. à cause de cela, une reconnaissance attendrie." Du reste ses idées sont aussi mobiles et changeantes que son sujet.

En somme, dit notre auteur, la plupart des écrivains féministes, parmi les hommes s'entend, sont les idolatres adorateurs d'une perfection qui n'est pas de ce monde. Ils ont des complaisances qui vont parfois jusqu'à l'abdication de leur dignité d'homme, et leurs flatteries ne sont pas acceptées sérieusement par les femmes elles-mêmes dont l'ambition est en général raisonnable et légitime.

Vouloir faire de la femme dans le passé ou dans le présent une esclave ou une victime, c'est lui faire outrage ; c'est de plus une fausseté historique et un danger social. C'est le contraire qui est vrai. Sans suivre l'auteur dans les considérations historiques dont il appuie sa thèse, parlons seulement d'un incident entre plusieurs qu'il cite. Desforges-Maillard publia d'abord sa *Metromanie* sous le nom supposé de Mlle Malcrais de la Vigne. Aussitôt il obtint un grand succès et Voltaire lui-même célébra en vers le charmant génie qui paraissait à l'horizon littéraire. Mais dès que le véritable auteur se fut fait connaître, tout le monde, et Voltaire le premier, se mit à le critiquer sans merci avec le résultat qu'on connait.

On le voit, M. Loliée ne donne pas sans réserve dans le féminisme contemporain. Cela rend d'autant plus importantes ses conclusions. Avec toutes ces restrictions, dit-il, le mouvement féministe a fait œuvre essentiellement salubre et féconde dans le domaine social ou trainaient de criantes iniquités. "Il aura desserré, sinon tout à fait brisé, les liens d'une morale hypocrite envisageant chez la femme comme une tache ce qu'elle exalte chez l'homme comme un orgueil, accordant à celui-ci *tous les droits*, imposant à celle-là *tous les devoirs*; il aura jeté bas l'amas de préjugés sur lesquels nous vivions, à cet égard depuis des siècles ; proclamé au-dessus d'un mensonge de nos mœurs devenu une loi du code, le principe même de la nature, c'est-à dire l'égalité dans la maternité ; et formellement établi pour l'enseignement des générations futures l'équivalente responsabilité des deux sexes dans l'accomplissement des mêmes actes." Mais ces points bien établis, on constatera encore et toujours que dans la destinée de la femme "le mariage d'amour et l'état maternel sont les conditions les plus sûres de félicité."

Il est remarquable que ces conclusions sont aussi celles du R. P. Delor, que nous avons eu le plaisir d'entendre à l'Institut canadien d'Ottawa au mois de mai dernier.

ERROL BOUCHETTE.

L'alcool

Toujours et de plus en plus meurtrier, pour les individus et pour la race

CONNAISSEZ-VOUS rien de plus lamentable que le dernier méfait de l'alcool au Rapide de l'Orignal ? Un ami tue son ami sans aucune autre impulsion que la fureur bacchique. Quoi, c'est donc bien vrai que ce que le Curé Labelle considérait comme le futur rempart de nos destinées, la réserve des forces vives de la race : le colon, dernier espoir du penseur qui voit dégénérer la famille des villes et de leurs faubourgs ; le colon au sein de la forêt vierge, dans le miroir des lacs limpides et sous l'œil du Dieu de la nature, est, lui aussi, infecté de l'ignoble poison ! o honte ! o douleur pour la mémoire du grand patri te qui demandait à sauver la patrie par le colon !

* * *

Figurez-vous la race dans ce Auger meurtrier. Figurez-vous un gars dont les vingt-trois ans animent une stature de six pieds, une encolure de matelot, une poitrine, des muscles, un torse et des jarrets de gladiateur gaulois, avec un cœur d'or et un regard étincelant de gaieté et d'intelligence. Il porte la livrée du plus noble métier : le charbonnage du forgeron au visage et sur l'avant-bras. Qu'il est beau, qu'il est grand quand on l'aperçoit dans l'embrasement de la forge rougeoyante, le front perlant de sueur et la main puissante pliant le saint métal qui va préparer la fécondité du sol béni et parfois caressant le rêve d'aiguiser le fer du patriote, répondant à l'appel suprême.

Né de parents irréprochables de mœurs et de santé, il est le parfait épanouissement des dons de la race. Mais la fatalité a mis le cabaret sur son chemin. Le cabaret ! De Ste-Agathe aux dernières limites de la Lièvre, l'orgie règne en tyran. Le Roi de la nature et des âmes n'a pas encore la pierre du saint autel pour reposer sa tête que déjà les débits de spiritueux se sont multipliés et que la traite des blancs exerce ses irréparables ravages. Auger s'enivre d'abord pour faire comme les autres, puis par habitude, puis inconsciemment et enfin il tue. Mais il a tué plus qu'il ne croyait. Dans ses bacchanales il a oublié qu'il avait une épouse, objet de sainte tendresse, et, comme il n'a pas lu Platon qui conseille aux maris en pointe de vin (ce qui ne doit jamais arriver, d'après le philosophe avant l'âge de quarante ans) de ne paraître devant leurs épouses que deux jours après l'entière dissipation de l'ivresse, il ne veut trouver au retour au foyer, qu'une complaisante compagne aux suites connues de l'orgie L'enfer ne peut manquer de bénir cette logique de la débauche, et un beau jour les cloches sonnent pour le baptême d'un superbe poupon dont rien encore ne trahit la tumultueuse origine. Mais, on remarquera dans quinze ans, que la croissance du fils s'arrête plus tôt qu'il ne fut pour le père. Puis, comme il y retourne vite, à la bouteille, celui-là, depuis qu'il y a goûté une première fois, mais quoi, c'est un ivrogne fieffé. Tout de même, avec de belles promesses, il trouve à se marier et ne manque de faire tourner la roue patriotique, à la manière de son père, c'est-à-dire, travaillant simultanément à la reproduction de la race et du whiskey. Cette fois on peut remarquer, chez les nouveaux nés, certaines déformations physiques et intellectuelles. Puis s'accentuent avec l'enfance, des tendances et des impulsions criminelles ; par contre, la croissance s'arrête net en dessous de cinq pieds de taille. (Dans un département de France où l'on boit ferme, on ne peut plus trouver à enrégimenter un seul conscrit, personne ne possédant la taille réglémentaire). Enfin, la dépression mentale est manifeste et le sujet est mûr pour l'hospice, ou le pénitencier, avec de belles aspirations pour la potence. Faible image de la manière dont une race entière peut dégénérer.

* * *

Quand réfléchira-t-on sérieusement à la malédiction de l'engrenage social et légal qui meurtrit si odieusement nos espoirs nationaux ? Du haut jusques en bas de l'échelle administrative, avec des doléances superbes contre l'invasion de l'alcool, on demande à vivre de ce produit méphitique sous forme de revenu de patentes. Chétif conseiller de village qui refuses l'aumône au passant exténué en criant qu'il est ivre et qui sais bien dans ton for crasseux, que si tes co-paroissiens ne prenaient que ce que les sobres appellent " leur besoin," un seul aubergiste serait encore de trop dans ton hameau sans trottoir et sans école passable, pourquoi t'escrimes tu si vigoureusement le gosier au conseil à faire octroyer une cinquième licence qui ne pourra subsister, en concurrence aux quatre autres, qu'en forçant toute la machine empoisonneuse à provoquer la soif universelle *per fas et ne fas ?* Simplement pour soigner ta maigre popularité auprès des rentiers, en ajoutant un revenu de dix piastres à la municipalité et, diminuant la contribution publique de peut-être un 1/5 de centin par cent piastres.

Et voyez ce qu'il en arrive. A Labelle, le même mobile agissant, des colons ont laissé leurs lots pour venir cultiver, dans cinq hotels à trois étages le commerce sacré. Un beau jour le terminus du M. & O., chemin de fer, leur a tiré sa révérence et a pris son essor vers le Nominingue, emportant avec le *boom obligato*, toute la clientèle des touristes, désormais peu en humeur de faire en calèche, un trajet de trente milles qu'il peuvent parcourir confortablement, en pullman. Nos évincés alors de s'entre-regarder au nez avec l'air de se demander qui va déguerpir. Hé bien ! ils persistent tous à rester, dans l'espoir que le dernier surnagera ; et, de quoi voulez-vous que ces gens là vivent ? Ils ont les chantiers dont les voyageurs essaiment parfois au village pour vous donner des scènes chorégraphiques dont rien n'approche dans les sabbats de chats sauvages, mais en dehors de cette manie qui le cabaretier est-il obligé d'avoir constamment à son comptoir ? Le colon.

Au Nominingue, on n'est pas en retard. A tous les coins de rue, sans trottoir encore du reste, flambe la divine liqueur et monte en buée odorante l'haleine aromatique du chœur des noceurs. Là, j'ai assisté à quelque chose de dantesquement cocasse. Il existe un club d'hôteliers de Montréal, possédant le bail du lac Pimodan. Lors de leur excursion annuelle, cet été, ils ont dû s'arrêter au Nominingue

pour prendre la voiture, ce qui leur imposait une escale d'une nuit Savez-vous où ils se sont retirés? Sans doute chez un de leurs confrères du nord, où du reste les hôtels sont à trois et quatre étages? Vous n'y êtes pas : ils sont allés droit à une maison de tempérance, donnant implicitement le meilleur certficat sur ce qu'ils comprennent de la manière, dont en général, les hoteliers interprètent leurs devoirs envers le public voyageur, c'est à-dire, concentrant tout leur intérêt et leurs facultés à faire produire le meilleur résultat financier à la seule industrie du bar.

* * *

Le problème alcoolique tourmente les meilleures têtes et pourtant aucune, il me semble ne veut regarder du côté où il y aurait une solution à espérer. Que si l'on refuse d'aborder les grandes lignes de la campagne napoléonienne qu'il faudrait entreprendre, comme le relèvement du rôle social de la femme et le suffrage féminin universel, je veux dire de la femme mariée comme de la femme libre dans le plébiscite sur la prohibition, soit générale soit simplement locale, qu'on essaie, au moins de limiter la question à des faits qui sortent de l'abstraction politique. Je vais m'expliquer.

Le clergé et les classes dirigeantes se sont dit que s'il paraissait impossible de supprimer le trafic des spiritueux dans les cités et leurs banlieues, Dieu merci, il n'en était pas de même dans les régions pratiquement sans contact journalier avec les métropoles, et ils ont pu amener les conseils municipaux de toute la Gaspésie et du bas de la province à établir la prohibition locale. Hé bien! pourquoi les apôtres de l'abstinence ne font-ils pas une enquête sur le fonctionnement de cette prohibition, en vue d'en transférer les bons résultats dans toutes les régions de colonisation et assurer une retrempe de la race dans les boulevards du pays? Préférera-t on s'en tenir aux hâbleries des commis voyageurs et des rêveurs à paradoxes, qui prennent un malin plaisir à déclarer qu'ils parcourent cette région à cœur d'année et qu'il s'y voit plus de sacs-à-vin que dans le reste de la province, parce qu'ils y ont rencontré des leurs en frais de s'amuser avec les provisions rapportées de Québec?

Mais comment se fait-il que les citoyens de là-bas tiennent tant à leur prohibition et refusent de se créer un revenu municipal du chef des licences? Ne vient-on pas de voir une municipalité de village qui, battue en cour, au moyen d'une subtilité légale, pour avoir refusé d'accorder une licence, n'a pas hésité à porter sa cause en appel, au risque de frais énormes?

Mais que viennent faire les rabâchages des commis voyageurs et de certains chroniqueurs qui traitent de pudibonderie protestante, tous les efforts vers l'endiguement du fléau national, contre le fait aussi réconfortant que brutal, qu'au chef-lieu Percé, il ne s'est jusqu'à l'année dernière, pas tenu de terme criminel, depuis onze ans, et encore le dernier terme était il, en tout point insignifiant?

Allons, M. le Procureur général, qui versez des centaines de mille piastres par année, aux frasques criminelles du minautore alcoolique; n'aimeriez vous pas à connaître la petite recette des gaspésiens pour se passer de votre onéreuse comptabilité?

* * *

Encore un mot. L'histoire recule d'horreur devant le souvenir de Locuste, l'empoisonneuse salariée de Néron. Le moyen âge de nos pères confondait sur le même bûcher, le sorcier et l'empoisonneur, comme produits de Satan. Mais chez nous, qui distribue le poison aux individus et, par leur abominable canal, à la race entière? L'hôtelier, dont la maison est essentiellement publique, de par la loi, l'hôtelier, homme considérable et considéré, gros canon d'élection, influence politique, bras droit du candidat, iniateur du sport, propriétaire du trotteur et du pur sang, âme des affaires publiques et privées.

Il ne connait qu'un suzerain: l'équippeur en gros, membre de l'association des débitants de liqueurs, celui-ci ventripotent et omnipotent, généreux jusqu'à la profusion et donateur de grosses sommes aux universités, qui s'empressent de les accepter pour leurs chaires surnuméraires au lieu de les transmettre aux hospices, d'aliénés où tant de leurs élèves ont été conduits par l'usage de la marchandise du donateur. Et l'association des débitants, puissance formidable, état dans l'état, qui fait trembler tous les pouvoirs publics, qui règle le sort des partis politiques, et en impose au point de rançonner les gouvernants et de prétendre leur extorquer la suppression des franchises municipales au profit du libre trafic du poison national, l'association prétend modestement veiller à la morale publique, en empêchant la vente clandestine du produit distillé de la melasse, c'est-à-dire exige que le gouvernement dépouillant toute pudeur au profit de ces gros fournisseurs d'alcool et de fonds, autorise publiquement et sous patente officielle, la ruine des foyers, le désespoir, l'adultère, la folie, le crime et la mort précoce dans l'ignominie.

"UN LECTEUR."

La Fausse Dévote dans le Monde

Il y a beaucoup de femmes qui, dans la religion, ne cherchent pas autant Dieu que certains avantages qu'on trouve quelquefois dans la réputation d'une vie pieuse.

Un grand nombre d'elles, au lieu de sentir, de comprendre et de pratiquer la religion telle que l'Eglise nous l'enseigne, se font à elles-mêmes, en accordant satisfaction aux travers de leur esprit, une religion qui n'est pas la véritable.

On ne peut s'imaginer les maux infinis produits par la religion lorsqu'elle est fausse ou mal comprise. Entre les incrédules, entre nos frères séparés, combien y en a-t-il qui sont détournés de la religion, parce qu'ils ne peuvent ni aimer, ni même estimer les personnes qui, par leurs démonstrations se font pour ainsi dire les portes-drapeaux de la religion? Peut-on les blâmer de leurs préjugés ou bien de l'éloignement qu'ils éprouvent pour la foi catholique, et ceux qui la professent?

Voyons un peu en quoi, les femmes font trop souvent consister leur dévotion.

Celle-ci se croit très dévote parce qu'elle reçoit souvent les sacrements,

qu'elle va à la messe et qu'elle récite des prières interminables. Tout absorbée dans sa dévotion, elle reçoit aigrement ses enfants et tous ceux qui viennent la troubler dans ses pieux exercises. Bien peu de domestiques peuvent supporter l'humeur impérieuse de Madame.

Eh bien, Madame, si vous vous glorifiez de mener une vie si religieuse, dites-moi, je vous prie, pourquoi grondez-vous si vertement votre cuisinière pour un mets manqué ; pourquoi la plus légère privation du confort auquel vous êtes habituée vous trouvera-t-il si sensible ; pourquoi faites-vous subir aux autres, par votre mauvaise humeur, le fâcheux contrecoup de vos moindres indispositions ? Et surtout, pourquoi au nom de cette religion faire la guerre ou bouder votre mari, parce qu'il ne veut pas adopter toutes les pratiques de dévotion dont vous l'ennuyez à chaque instant ?

Molière n'a pas exagéré son personnage lorsqu'il représente Tartuffe, s'accusant comme d'un crime d'avoir tué — certain insecte — avec trop de colère. A la vérité, beaucoup de dévotes ne feront pas mention de l'animal en question, mais on les verra, d'un œil attristé, et avec une certaine ingénuité de pacotille dont elles sont toujours amplement pourvues, faire en société, le naïf récit de quelque peccadille du même acabit que l'assassinat de l'insecte de Tartuffe, et la douleur qu'elles en témoignent est faite pour prouver à chacun combien elles ont la conscience délicate.

La même personne qu'on voit à moitié pâmée par l'effet des remords causés par une niaiserie dont elle veut bien confier le secret à chacun, commet une faute réellement grave, et — n'y pense même pas.

Certaine dévote de ma connaissance se faisait scrupule d'avoir pris une bouchée de trop le matin d'un jour de jeûne. Un moment après, elle faisait un jugement téméraire, une médisance et n'y pensait pas plus qu'à la mouche qui vole devant moi.

Souvent, il se mêle quelque peu de fantaisie dans la manière dont une dévote rend compte de ses fautes au tribunal de la pénitence.

Ainsi par exemple, elle s'accuse d'avoir parlé avec impatience à son mari et témoigne un profond repentir de ce péché ; c'est très bien surtout si ces regrets sont de nature à la rendre plus douce une autre fois.

Mais dit-elle à son confesseur qu'étant malade au lit, et se préparant à recevoir la visite du médecin qui la soigne, elle a mis sa plus belle robe de nuit, et mis à découvert, sous un prétexte ou sous un autre ses très-beaux bras ? (Les dévotes ne se recrutent pas toutes dans la catégorie des femmes laides et vieilles).

Si cette mise en scène a été préparée pour offrir au fils d'Esculape une sorte de compensation pour les spectacles affligeants auxquels le condamne sa vocation, l'on ne peut qu'applaudir au dessein de ce cœur angélique, et je suis bien sûre que ce médecin bénit le jour trois fois heureux où il reçut avec le titre de docteur le droit d'occire son prochain sous les formes bénignes de la médecine, car enfin — ce n'est qu'à son titre d'homme de l'art qu'il jouit du privilège de vous admirer dans ce négligé plein de charme.

Je ne sais trop ce que sa femme pense des dédommagements de ce métier ; je suppose qu'il ne lui en parle pas, mais je suis parfaitement sûre que le mari de cette intéressante malade préférerait entendre les aigres paroles dont elle l'a gratifié, plutôt que de savoir le médecin en contemplation de ces beaux bras, causant avec vous de tout — excepté de la maladie

En entendant les accusations lancées contre l'Eglise et la religion, je me suis dit bien souvent qu'elles pouvaient en grande partie retomber sur la conscience de celles qui apportent, dans leur dévotion tous leurs vices et toutes leurs faiblesses, et les dévotes m'ont toujours fait penser à ce passage de la Sainte-Ecriture :

" Les mouches venimeuses qui restent dans le miel, lui font perdre toute sa suavité. "

COMTESSE MILA.

Doré sur tranches

I

La chambre où venait de pénétrer Jean Lormel était si étroite qu'il dut se glisser de côté, entre la muraille et le lit pour arriver jusqu'au chevet de la malade.

— Mère, comment as-tu passé la nuit, demanda-t-il d'une voix grave, triste et presque protectrice.

— Mieux, mon enfant. Tu ne m'as pas entendue ? Je n'ai pas toussé.

La malade enveloppa son fils d'un long regard d'amour.

— Je constate, dit-il, que tu n'as pas de fièvre ; je vais t'apporter ton déjeuner, et j'irai ensuite au cours.

— Prends le bateau, mon enfant ; tu te fatigues à répéter ces longues courses à pied.

— Sois sans inquiétude, mère.

Il la borda comme il eut fait pour un enfant, redressa l'oreiller, lui prépara son café au lait et sortit.

Et, dehors, ses yeux s'emplirent de larmes.

Est ce qu'il allait la perdre ? Etait-ce de l'anémie ? Ah ! pauvre mère, usée de travaux et de veilles pour lui, pour qu'il payât ses inscriptions à l'Ecole de Médecine, pour qu'il devînt un homme et pût reconquérir le bien-être qui jadis, du temps de son père, ensoleillait la maison !

Non la maison de pauvre apparence qu'ils habitaient maintenant, rue de l'Assomption, à Passy, grande caserne à locataires, mais un petit pavillon charmant, entre cour et jardin, à Asnières. Même à cette époque, — le jeune homme s'en souvenait, — le père se plaignait souvent de la difficulté toujours croissante qu'on rencontrait dans la littérature et dans les arts pour " joindre les deux bouts." Mais comme il travaillait sans cesse, ce pauvre père, l'équilibre se maintenait. Tout à coup, après le deuil, la solitude autour d'eux s'était faite. On les devinait dans la gêne. Les amis redoutaient un appel à leur bourse.

Et, peu à peu, la mère de Jean Lormel était tombée dans une inquiétude de corps et d'âme dont les caresses de l'enfant ne réussissaient pas à la distraire.

Elle ne voulait pas encore de lui

pour confident, le jugeant trop jeune sans doute pour lui faire partager le poids des soucis.

Puis, un jour un homme sans pitié était venu, et, malgré les supplications de la veuve, il avait dit ces mots d'une voix dure :

— Je ne puis plus attendre ; payez ou partez !

On était parti sans les meubles, gages du propriétaire.

Sa mère et lui s'étaient réfugiés dans un appartement d'ouvrier, qu'ils occupaient encore,

Jean avait déjà douze ans. Son intelligence, éveillée par l'éducation maternelle, était surtout sensible au côté sentimental de la vie. Il vibrait comme une femme. Un culte brûlait au fond de cette petite âme, le culte que lui avait enseigné sa mère : l'amour, le respect du mort, et surtout l'admiration pour le talent d'écrivain de celui qui n'était plus.

Et Jean Lormel voyait encore sa mère, lisant, relisant, comme un bréviaire, un livre à lignes inégales, doré sur tranches, en tête duquel, à la main, étaient écrites quelques lignes affectueuses du poète disparu. Ce livre-là n'était plus dans la maison. Oui, ce trésor avait été vendu aussi !

Dans l'affolement de la détresse sa mère avait oublié de le retirer du coin secret de la bibliothèque où elle le serrait chaque fois, après l'avoir parcouru avec passion.

II

Elle avait souvent parlé à Jean de ce livre perdu : il comprenait que la plus grande joie qu'il pourrait lui procurer serait de le retrouver, de le rapporter.

Et, dès qu'il eut l'instinct des démarches à faire, des moyens à prendre pour arriver à son but, Jean Lormel ne se lassa pas. Il apprit, hélas ! que la bibliothèque de son père avait été adjugée à un bouquiniste. Ce fut un crève-cœur. Ah ! si elle était tombée entre les mains d'un amateur, à force d'économiser les sous que sa mère lui donnait le dimanche, il aurait réuni la petite somme pour laquelle le nouveau propriétaire attendri lui aurait certainement cédé le livre.

Il ne passait jamais devant un libraire "d'occasions" sans inspecter scrupuleusement tout l'inventaire, et dès qu'il distinguait une reliure à dos rouge, il tressaillait... et il s'en allait une seconde après, la tête pensive, une fois de plus déçu dans sa touchante espérance.

Or, un soir, Jean eut un éblouissement.

Entre dix autres reliures que le marchand posait devant lui dans une boîte à deux francs, il reconnut celle qu'il cherchait depuis cinq ans ! Mais il n'avait pas les deux francs

Jean Lormel pâlit.

Si quelqu'un enlevait le livre pendant qu'il irait chercher l'argent ! Que faire? Il s'approcha du marchand, le pria d'accepter sa montre en gage et lui demanda la livraison immédiate du bouquin. Il tremblait, craignant un refus.

— Vous passez ici tous les jours, lui répondit l'homme ; vous me paierez demain.

Jean Lormel saisit le livre, et se mit à courir dans la direction de sa maison.

III

En route, il ne put se retenir d'ouvrir, de feuilleter les pages ; la dédicace l'émut à lui tirer les larmes :

A toi, la seule aimée, à toi, la mère de mon fils, je dédie ces vers, qui chantent ton dévouement, ta pudeur et ta beauté."

Que sa mère allait être heureuse !

Il l'avait quittée bien souffrante le matin même. Quelle émotion il ressentait d'avance de lui offrir cette surprise !

Dans l'escalier, il rencontra le médecin qui descendait.

— Eh bien ? interrogea t-il anxieux.

Le médecin fit un geste de découragement.

— Est-elle perdue ?

— Mon enfant, je n'ose .. me prononcer.

— Ah ! je la guérirai, moi ! s'écria Jean.

Et il entra dans la chambre de sa mère.

La malade, assoupie, ne souleva pas les paupières ; alors Jean s'assit près d'elle et attendit.

Et dès qu'il comprit que sa mère était près d'ouvrir les yeux, il murmura d'une voix grave et douce la dédicace amoureuse :

"A toi, la seule aimée, à toi la mère de mon fils..."

Mme Lormel se redressa :

— Qui t'a appris ces paroles, Jean ? où les as-tu entendues ?

— Je les ai lues, ma mère.

— Quand ?... Autrefois ?

— Non, aujourd'hui.

— Aujourd'hui !... Aujourd'hui!... Où donc, mon fils ?

Il répondit doucement :

— Là.

Mme Lormel s'empara du livre, le regarda fixement, baisa les pages avec emportement, puis attirant sur son sein la tête de son grand fils, elle sanglota.

— Merci, mon petit, oh ! merci !

Le lendemain, le médecin, en voyant la malade les yeux vifs et lisant un livre doré sur tranches, qu'elle cacha sous l'oreiller en l'apercevant, crut assister à une résurrection.

Les jours suivants, la convalescence s'accentua. Pendant les absences quotidiennes de son fils, la malade avait une compagne douce et tendre : l'âme du mort qu'elle retrouvait vibrante et aimante en tournant chaque page du petit livre. C'était, avec le souvenir, une jeunesse nouvelle qui la pénétra t.

Et le jeune homme, la voyant sauvée, prenait plus de goût au travail, apportait à l'étude un entrain de bon augure pour les succès futurs.

Ces succès furent prompts ; reçu au concours pour l'internat des hôpitaux, il se fit remarquer par un de ses maîtres déjà vieux qui lui constitua rapidement une clientèle choisie.

Aujourd'hui, le docteur Lormel, en possession d'une notoriété qui confine à la gloire, soigne tout le monde avec passion, en se souvenant de ce principe que le corps n'est jamais bien portant si l'âme est triste.

Et il lui arrive souvent de trouver à ses malades le "livre doré sur tranches" qu'il leur fallait : aux riches une douce parole, une promesse de longue vie ; aux pauvres un espoir, quelquefois une aumône et souvent un discret secours.

FERNAND LAFARGUE.

Chaumière où l'on rit vaut mieux que palais où l'on pleure.

Père Didon.

Le danger d'enseigner les langues.

I—*M. James Smith à M. Jules Dubois.*

Mon cher Monsieur,—J'ai entendu de votre nom d'un commun ami, M. Alphonse Jones, qui a beaucoup m'encouragé en apprenant la Française. Il m'assure que vous serez très beaucoup aimable pour moi en m'écrivant une correspondance qui perfectionnera ma Française. Ceci est comme la chose commença. J'avais accompagné notre ami pour une semaine à la France pour voir la belle Paris—mais je ne pouvais pas comprendre quelquechose de quoi les peuples que je rencontrai me disaient. Egalement malheureusement, je ne pouvais pas faire les personnages me comprendre ! Je semblais un âne, et je n'aime pas à sembler cette animal-là. Non pas plus encore, je ne pouvais lire la Française quand je la vis. Par exemple, à l'hôtel nous avions plusieurs courses pour le dîner que je ne pouvais pas nommer sur la carte de menu. Tout le même, j'ai très très beaucoup aimé la jolie ville magnifique, avec son louver, son morgue, son nôtre dame et sa bois de boulogne !

Quand je retournai à Angleterre, j'ai décidé à apprendre toute suite la Française, et j'ai acheté "*French in Twenty Lessons*," dans qui je l'ai appris "pretty well," comme les Anglais disent. Il y a peut-être quelques fautes dans ma lettre j'osedire, mais non des fautes sérieuses je crois, et j'aimerais beaucoup si vous serez aussi bon, et aussi aimable de me corriger dans votre réponse. Je serai très plu de vous aider dans l'étude de l'Anglaise aussi. Crois moi, mons. Dubois. Très vraiment le vôtre,

JAMES SMITH.

II—*M. Jules Dubois à M. James Smith*

Dear Mister,—I had received a letter from the part of Mister Jones, which made me believe which yours was to come. My dear mister, which is it that I am to say ? It is me who shall be enchanted to assist you to a knowledge of our noble french mother-speech, but, my dearest mister, you ought to avow that the task is a little bit tough—indeed, I may say of the most difficults. Do not wish me a grudge if I say that there are many faultinesses in your so aimable letter, some of them of a largeness which may be called huge I do not *at all* desire to dammage your feelings, but "*la Française*" means "the French lady," and "*courses*" means "races." "*Peuples*" means "peoples." One says for "French," "*français*," and for the English word "coarses," *services*." One does not *never* say "*très vraiment le vôtre.*" I am very occupied at present but will send soon to you a full revision of your letter, and a little book for to write the French endings. Charmed that you love Paris. What is it that you are thinking of the Lord Joe Chamberlain's plan for taxing of the corns and of the foods in general ? A little word thereupon will offer me grand pleasure.

I have much honnour, my dear mister, in saluting you with best love.

JULES DUBOIS.

III—*M. James Smith à M. Jules Dubois*

Mon cher Monsieur,—Merci pour votre lettre, mais je ne crois pas que mes fautes sont tout à fait aussi terribles que vous faites dehors ! En tout cas, le vôtre est aussi pleine de fautes qu'un œuf est pleine de viande, ainsi c'est six à l'un et une demie douzaine à l'autre, comme les Anglais très souvent disent. Vous ne disez non point *jamais* en Anglais "dear mister" ; vous disez, "*Dear Sir*." Vous ne disez pas "of the most difficults." Vous ne disez pas "wish me a grudge." Vous "*owe* a grudge" en Anglais. Vous ne disez pas "the Lord Joe Chamberlain." Ce gentilhomme n'est pas un "*lord*." Vous ne disez point *jamais, jamais*, en écrivant à un gentilhomme ordinaire, "with best love."

Cela est comme vous écrivez à la madame votre femme ! Mille remerciements, monsieur Dubois, et agréez, s'il vous plaît, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

JAMES SMITH.

IV.—*M. Jules Dubois à M. James Smith*

Monsieur,—J'ai bien reçu la lettre où vous faites la critique de mon anglais. J'y trouve un mouvement de mauvaise humeur de votre part, sans doute à cause des fautes que je vous ai signalées. Il me semble, monsieur, que si un homme ne sait pas supporter convenablement la correction il devrait renoncer à l'étude d'une langue dont il ne saurait comprendre les beautés ni saisir les nuances. De sorte que ce ne sera pas la peine de continuer cette correspondance.

J'ai l'honneur, monsieur, de vous saluer,

JULES DUBOIS.

V.—*M. James Smith à M. Jules Dubois.*

Dear Sir,—I entirely agree with you that a men cannot learn a language (such as English) when he palpably objects to having his blunders pointed out to him in friendly way. Therefore, we will consider this correspondence as closed.

Believe me, yours truly,

JAMES SMITH.

Pour copie conforme :

CIGARETTE.

Glanures

COQUETTERIE NÈGRE.—La coquetterie ne perd jamais ses droits chez la femme, dit-on... Et c'est vrai même, — surtout, peut être, — quand cette femme est une négresse, une sauvage.

Le capitaine du croiseur anglais *Ringdon*, qui naviguait parmi les îles nouvellement annexées de Santa-Cruz, constata un matin que le drapeau britannique arboré sur des îlots avait été enlevé par les indigènes.

Il donna à un détachement de marins l'ordre de débarquer et de se rendre compte de la manière dont le drapeau avait pu disparaître. Bientôt les marins revinrent, ramenant avec eux l'auteur du vol, une femme indigène, qui, séduite par les vives couleurs de l'*Union Jack*, avait jugé à propos de s'en faire un costume.

* * *

GUÉRISON RADICALE.—Où la médecine s'arrêtera-t-elle ? Un ingénieux Esculape du nom de Fuselier, est l'inventeur d'un nouveau procédé pour tuer sans délai les malades atteints de douleurs rhumatismales.

Il a expérimenté son procédé sur un patient.

Après lui avoir enduit le corps de

saindoux, il le recouvrit de trois peaux de mouton.

Le résultat de cette médication fut d'élever la chaleur du corps à un tel degré que le rhumatisant fut guéri de ses rhumatismes, mais qu'il expira après dix heures de traitement.

Il était cuit.

* * *

Poète et impératrice.—On sait l'admiration que l'impératrice Elisabeth d'Autriche portait au poète Henri Heine. Cet amour est assez difficile à comprendre de la part d'une souveraine qui était au fond peu sensible aux choses de l'esprit. Un article de la *Semaine littéraire* de Genève donne de ce sentiment l'explication suivante : Un jour que le cœur de l'impératrice était gonflé d'amertume, elle ouvrit par hasard un volume de Heine qui traînait sur une table du palais. Elle tomba justement sur une de ces pages, nombreuses dans l'œuvre du poète, où celui-ci, fatigué de tout et de tous, exhalait son dépit en vers harmonieux et trempés de larmes. L'impératrice en fit aussitôt son poète de chevet. Un affront qu'elle subit peu après, par la faute d'Henri Heine, l'entretint dans ce sentiment. Elle avait entrepris de lancer une souscription afin d'élever un monument au poète. Dans ce dessein, elle avait fait fabriquer un registre en cuir blanc à coins d'or, y avait inscrit son nom en regard d'une somme considérable et l'avait fait circuler dans son entourage. L'affaire promettait de réussir quand la chancellerie d'Allemagne s'émut. On fit des représentations à François Joseph qui, docile, confisqua le registre à coins d'or. L'impératrice, furieuse, s'embarqua pour Corfou. Et la statue de Heine se dressa dans la propriété qu'elle possédait là.

* * *

Mme Z... est méchante comme la peste ; elle déchire ses amies à belles dents et bavarde comme une pie.

— Que voulez vous, avouait - elle hier ; est ce que la parole n'a pas été donnée à la femme pour " aiguiser " sa pensée ?

* * *

La mode et les cheveux.— Mme de Staël a vécu trop tôt dans un siècle trop jeune, et une lettre du baron Capelle, préfet du Léman, à Savary, que le hasard d'une fouille chez un marchand d'autographes mettait hier entre nos mains, nous a appris que la coquetterie de l'auteur de *Corinne* en souffrait beaucoup.

Le blond vénitien, qui est aujourd'hui si fort à la mode que toutes les brunes s'oxygènent la chevelure était, au début du siècle, en horreur.

Tout le monde croyait, sur la foi des portraits et le témoignage de ses adorateurs, que Mme de Staël était brune. Erreur ! Mme de Staël était rouge, d'un rouge à rendre fou les amoureux de notre temps.

" Il est à observer, écrivait l'excellent baron Capelle au chef de la police, relativement à Mme de Staël, qui passe pour avoir les cheveux noirs, parce qu'elle les a toujours fait teindre, qu'ils sont naturellement rouges ? ce pourrait avoir été pour elle un moyen facile de déguisement. "

Voilà un bon rapport ! Mais comment ce Capelle était-il parvenu à connaître le secret si bien caché de la coquette Mme de Staël ?

* * *

Lu dans une Histoire de la Révolution :

" Les soldats de Sambre-et-Meuse étaient pieds nus ; cela ne les empêchait pas de marcher et de ne jamais reculer d'une semelle ! "

* * *

Un mot charmant qui mérite d'être authentique :

Mme de Thèbes, à laquelle une grande science et un tact parfait ont valu en tous pays non seulement de grands succès, mais aussi de chaleureuses sympathies, se propose paraît-il, d'aller à Londres pour la prochaine " season. "

Seulement, elle hésite. Et elle a demandé conseil à plusieurs amis, inquiète de savoir si le climat lui conviendrait, si la haute société anglaise s'intéresse aux études où elle a acquis une si belle renommée, si enfin elle avait chance de passer là-bas une agréable " season. "

Or, on raconte que la dernière personne consultée par la célèbre chiromancienne fut Mme Sarah Bernhardt, à laquelle la lie une ancienne amitié.

—Réussirai-je et me plairai je à Londres ? demanda Mme de Thèbes.

— Regardez dans votre main... répondit Mme Sarah Bernhardt.

Le Mouchoir

Il est agréable à nos âmes féminines si souvent accusées de frivolité de constater l'extrême importance que les hommes attachent aux plus petits détails de leur accoutrement.

Ce n'est pas sans douceur que je trouve ces questions débattues dans un grave journal politique et littéraire.

Un jour — c'était l'an passé, je crois—M. Emile Faget, de l'Académie Française, y consacra une longue chronique à la canne et au chapeau, tout en s'étonnant que ces choses pussent jouer un rôle si important dans la vie d'un homme. Il est clair que M. Emile Faguet ne s'est pas aperçu ce jour-là qu'il donnait à ces deux accessoires de la toilette masculine la consécration de son temps et de son autorité.

La canne et le chapeau sont loin maintenant, et voici que surgit la question du mouchoir. C'est une question terrible, brûlante et délicate. On reconnaît, paraît-il, qu'un homme est du monde ou qu'il n'en est pas selon qu'il met ou non son mouchoir dans la poche apparente de son habit. S'il le glisse dans son gilet, comme il était de rigueur de le faire l'an passé, malheur à lui, c'est un homme perdu. Il est jugé : c'est un être sans éducation...

Remarquez que cette éducation varie sans cesse. Il y a quelque temps, les messieurs bien élevés plaçaient leur mouchoir dans leur manchette. Où le mettront-ils l'an prochain ? Mon Dieu ! Que tout cela exige de réflexions ! et ces réflexions ne sont rien auprès de celles que de pareils soucis suggèrent à notre observation amusée.

Sous les cieux cléments de la Grèce antique, les hommes ne se mouchaient pas. La sécheresse du climat les prévenait contre les rhumes. Mais il faisait chaud, et pour essuyer la sueur de leur visage, les "snobs" athéniens portaient un "sudarion —

ils en avaient même deux — et n'étaient pas moins embarrassés que nos "snobs" d'aujourd'hui pour leur trouver une place. Généralement, ils les portaient à la ceinture.

Quant aux Orientaux, qui considèrent avant tout le mouchoir comme un engin de télégraphie amoureuse, et qui ne pensent qu'à les jeter aux jolies dames de leur entourage, leur façon de porter le mouchoir est simple et pratique: ils l'ont toujours à la main, surtout pour marcher.

Conseils utiles

MOYEN D'EMPECHER LES FERS DE COLLER. — On peut remédier à cette inconvénient en mélangeant un peu de térébenthine avec de l'amidon chaud. Si vous y ajoutez un peu de borax le résultat sera aussi satisfaisant.

Pour nettoyer les tapis, mettez un peu d'amoniaque dans un seau d'eau froide, trempez une brosse douce enduite de savon, et frottez le tapis qui reprendra sa couleur et l'aspect du neuf.

LES FLEURS COUPÉES. — Les fleurs se tiendront fraiches longtemps si l'on en pèle les tiges. Les grosses tiges peuvent se fendiller au bas. Ce procédé facilite l'absorption de l'eau nécessaire à la plante. Les Japonais mettent un peu de sel à la base des tiges, afin d'empêcher la flétrissure des fleurs, produite par la sécheresse.

CONTRE LA HÂLE. — Badigeoner trois ou quatre soirs de suite, au moment du coucher, le visage avec un blanc d'œuf bien frais battu à sec.

Le nettoyage des mousselines doit être fait très fréquemment, et si l'on confie ce soin-là à un teinturier la dépense renouvelée devient conséquente; aussi savons-nous que nos lectrices seront bien aises de trouver ici les indications nécessaires pour faire elles-mêmes ce travail.

Les mousselines sont très prisées actuellement, aussi bien pour composer de légères toilettes, de délicieuses blouses, que pour embellir notre intérieur, sous forme de rideaux mystère, de brise-bise de store. Aux portes vitrées on met des petits rideaux en mousseline imprimée genre liberty et il importe de savoir blanchir toutes ces jolies choses pour les conserver en bon état.

Les rideaux qui sont couverts de poussière doivent, après avoir été décrochés et secoués plusieurs fois, être mis à tremper pendant deux heures dans un seau d'eau froide que l'on renouvelle au moins deux ou trois fois, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'on juge que la poussière a disparu.

Le lavage proprement dit consiste à tremper la pièce pendant une demi-heure environ dans l'eau tiède, si la mousseline est blanche, on peut ajouter un peu de carbonate, ce qui fera plus facilement disparaitre les taches. Pour le linge de couleur, les cristaux sont absolument bannis, car ils auraient pour effet de faire pâlir la teinture; pour celle-ci aussi il ne faut jamais faire usage d'acides.

Le linge est ensuite frotté doucement dans l'eau de savon bien mousseuse, obtenue en versant de l'eau bouillante sur du savon blanc coupé en morceaux; l'eau doit être refroidie quand on s'en sert. Si le linge est fortement sali, on renouvelle l'opération.

On rince les mousselines en les pressant entre les mains sans les tordre, ce qui abîmerait le tissu.

On fait sécher rapidement à l'ombre, en ayant soin d'étendre les objets à l'envers non sans avoir pensé d'essuyer préalablement la corde.

Le soleil fait souvent passer les couleurs, et, en étendant à l'endroit, bon nombre d'étoffes se trouvent marbrées.

Lavage des broderies.—On peut laver les broderies dans un savonnage tiède composé d'eau de pluie et de savon de Marseille. Rincez à l'eau tiède.

Variétés.

On parle de la simplification de l'ortographe. Chacun cite des cas de subtilités embarrassantes.

—Pour ma part, dit un interlocuteur, je ne savais jamais si je devais écrire "des Courbet, des Corot," sans *s*, ou "des Courbets, des Corots", avec *s*.

—Moi, en pareil cas, déclare Béthisy, je tournais la difficulté: j'écrivais "des Delacroix, des Diaz"!

———

Le fils Molinchard veut absolument, après le déjeuner, braquer son objectif sur un ami de la maison.

Celui-ci oppose quelque résistance.

—Vous allez le chagriner, dit le papa Molinchard. Depuis qu'il a appris la photographie, ça l'amuse tant de faire des portraits!

—A ce compte, riposte l'ami, s'il avait appris la chirurgie, je devrais me laisser disséquer!

———

Gaétan s'est fait présenter, à fin de conjungo, dans une famille possédant, lui avait-on dit, des jeunes filles charmantes.

On lui demande son impression.

—Mais ces demoiselles sont affreusement maigres!

—Vous exagérez... Elles ont des tailles de guêpe.

-Justement. Dans quel guêpier me suis-je fourré!

———

A l'occasion du Jour de l'An, M. Tripotel n'a pu se dispenser d'aller rendre visite à M. Chapolard, son chef de bureau.

La visite se tire un peu en longueur, et Bébé de s'écrier :

—Dis donc, p'tit père, t'avais dit qu'on resterait pas longtemps chez le monsieur où qu'on s'embête ; c'est lui, n'est-ce pas, le monsieur où qu'on s'embête ?...

Une Reine des Fromages et de la Crème

XXIV

LA BRECHE

(*Suite.*)

—Oh !—dit-elle avec un éclair de joie infernale,— ce n'est pas moi qui dois la lire... je la sais par cœur. Ce que je veux, c'est vous la voir lire, à vous.

Ulrique prit l'envelop; e, et, à son contact, frémit de la tête aux pieds. Qu'y avait-il donc dans cette lettre ? Sa main n'osait l'ouvrir. Son cœur battait dans sa poitrine. Pour la première fois de sa vie, elle hésitait. La voix sifflante de Charlotte qui, le visage convulsé, lui criait presque dans son impatience :

—Lisez.. Lisez donc ! attendez-vous que je sois morte ?

Cette voix rappela Ulrique à son énergie naturelle. Elle tira la lettre de l'envel ›ppe, la déplia, et dès que ses yeux, qui tout à coup s'étaient obscurcis comme d'un voile, purent voir, elle se rejeta en arrière et un grand cri s'étrangla dans sa gorge. Mais aussitôt, le visage empourpré, elle revint à la lettre et la lut

XXV

LA MENDIANTE.

18 juin 1883.

Ai-je raison ou non de faire la démarche que je fais en écrivant cette lettre? Je l'ignore. En ce moment, je suis mort pour le monde et mort pour vous Pour mon goût personnel, j'aurais beaucoup préféré rester mort ; mais il est des circonstances où des morts tels que moi doivent parler N'ayez aucune crainte, je n'ai nullement l'intention de reparaître dans votre existence, et, à moins que vous le désiriez, personne que vous n'a besoin de savoir que je n'ai pas succombé dans l'incendie de Vienne. A en juger par le ton de notre dernier entretien, j'imagine que je pourrais continuer ma vie actuelle de fantôme sans que, l'apprenant vous y trouviez à redire. Mais, comme quoique virtuellement décédé, je n'en suis pas moins vivant de fait et de plus votre époux légitime, je me vois bien forcé, dans votre intérêt, de troubler certain projet dont un journal bien informé me fait la confidence. Il paraît que la veuve du malheureux Sir Gilbert Nevyll est sur le point d'unir son sort à celui d'un certain M. Rockingham. Sincèrement, puis-je vous laisser consommer cette bigamie imminente ? Je ne doute pas que le présent avis de résurrection ne vous soit, en la circonstance, extrêmement désagréable, mais vous me remercierez quand même en daignant songer combien de désagréments ultérieurs autrement graves il vous évite. En tout cas, en le faisant, j'accomplis mon devoir d'honnête homme. Je vous préviens charitablement, si par un hasard invraisemblable vous étiez curieuse de savoir ce que je suis devenu depuis ma mort, que j'ai entouré le mystère de ma nouvelle existence des précautions les plus sûres Vous seule, par cette lettre, vous trouvez dépositaire de mon secret, et je ne pense pas que votre intérêt soit de le divulguer. Excusez-moi, je vous prie, de la désagréable surprise que je vous cause bien involontairement. GILBERT NEVYLL.

Quand Ulrique eut fini de lire, sa main tremblante reposa la lettre sur la table de nuit, puis elle étouffa un sanglot, et, incapable de se soutenir, elle tomba sur un fauteuil, et, la tête enfouie dans ses deux bras, elle sanglota alors librement.

—Comprenez-vous maintenant pourquoi je suis heureuse de mourir ?—dit Charlotte avec un accent de triomphe.—Je n'aurais jamais pu supporter de revoir cet homme et son secret était bien gardé ! Mais je meurs ; que m'importe désormais? Eh bien ! la comprenez-vous ma vengeance, enfin ? Ah !... ah !... —poursuivit-elle en se redressant sur ses oreillers,—je le connais, allez ! Vous êtes pauvre maintenant, et il vous épouserait !... Il vous aime ? .. La belle raison ! .. pas tant que l'argent, allez ! Je le connais, vous dis-je ! J'ai failli lui tout dire, à lui... mais c'était absurde, ce n'était pas me venger que de ne pas tenir là, sous mes yeux, votre jolie figure bouleversée, torturée, défigurée par l'horreur de tout perdre en un instant, fortune et amour ! Allez, il y a longtemps que je l'attends, ma ven. .

Elle s'arrêta net, ses lèvres décolorées entr'ouvertes. Ulrique venait de relever la tête, montrant son beau visage radieux.

—Ah ! Dieu soit loué !... il vit... il vit !... s'écria-t-elle.

Et sans cesse, comme une insensée, oubliant tout, elle répétait d'une voix tremblante de bonheur :

—Il vit... il vit... il vit !...

Charlotte était atterrée.

—Il vit ?... Qui... mais qui donc ? .. demanda-t elle.

Ulrique ne l'entendait pas ; oubliant la présence de la mourante, elle s'agenouilla et, levant les bras vers le ciel, en un cri de reconnaissance :

—Merci, mon Dieu, de l'avoir épargné ! Vous avez été miséricordieux. . mais lui ? .. Oh ! Gilbert... Gilbert, que vous avez été cruel !...

—Gilbert ?...—fit Charlotte, comme Ulrique se relevait.—Je ne comprends pas bien... c'est Basile que vous aimez ?

Inconsciente, Ulrique partit malgré elle d'un grand éclat de rire.

—M. Rockingham... bonté du ciel ! le pauvre homme ! C'est Gilbert qui m'a rendue presque folle en faisant croire qu'il était mort. C'est Gilbert que j'aime c'est mon cousin... Dieu soit loué !... Dieu soit loué !.. il vit !

Charlotte pâlit au point de ne plus permettre à la mort prochaine de la pâlir davantage, et elle étreignit avec ses dernières forces sa poitrine déchirée.

—Malédiction sur moi !—s'écria t-elle. Je me suis trompée.

Elle retomba sur ses oreillers.

Ulrique, en ce moment, était bien incapable de songer à elle. Des larmes de joie et de bonheur coulaient le long de ses joues. Elle prit la lettre, la serra tendrement contre sa poitrine et, d'un pas mal assuré, s'avança vers la fenêtre pour dire son bonheur aux grands arbres, à la belle nature, au soleil qui s'élevait enfin à l'horizon et

vint d'un de ses rayons sécher ses pleurs. Elle resta longtemps à rêver, à vivre son extase. Ce fut un cri de Charlotte qui l'en tira. Après une courte syncope, Lady Nevyll revenait à la vie pour y retrouver, non plus la jalousie mauvaise, mais l'affreuse terreur de la mort.

—Oh !—gémissait-elle, oppressée, haletante,—ce n'est pas Basile qu'elle aime... Je veux vivre maintenant !... Vite ! qu'on appelle les médecins... il reviendra à moi... il m'aimera ..oh ! je ne veux pas...je ne veux pas mourir !

En l'entendant parler, Ulrique, comme péniblement réveillée en sursaut d'un beau rêve, s'approcha du lit.

—Ah ! vous êtes encore là ?—dit Charlotte d'un air égaré.—Vous me croyiez déjà morte, sans doute !... Oh ! non, je ne veux pas... Il y a deux personnes dans le monde que je hais... mon mari et vous... et que ma mort rendrait heureuses !... Non, non, à moi, la vie... la vie !...Je ne veux pas mourir !

Elle retomba épuisée et avant le coucher du soleil commençait son agonie.

Lady Charlotte Nevyll s'éteignit le même jour, un peu avant minuit. Elle avait eu la décevante consolation, avant de quitter cette terre où, pour avoir fait passer l'ambition du luxe avant les joies du cœur, elle avait toujours été malheureuse en faisant un malheureux, elle eut la consolation de dire un dernier adieu à M. Rockingham, appelé télegraphiquement de l'auberge du *Matelot*, où il attendait l'événement, grâce à une prolongation de congé.

Jusqu'à ce que tout fût fini, Ulrique était restée à son poste avec un dévouement absolu. Aussitôt le dénouement, faut-il dire fatal ? elle était tombée anéantie d'épuisement moral et physique, mais sa robuste constitution, grâce à un peu de repos, reprit vite le dessus. Elle n'avait parlé à personne de la lettre de Gilbert. Ce ne fut que le lendemain des funérailles de Charlotte qu'elle fit demander M. Dunnet.

Celui-ci passa une heure enfermé avec la comtesse Eldringen ; lorsqu'il la quitta, il était si profondément troublé qu'il se mit, une fois dans sa voiture, à se parler tout haut à lui-même.

—C'est la... la chose... la plus... la plus extraordinaire qui soit jamais venue à ma connaissance,—ne cessait-il de répéter en se frappant alternativement les genoux avec ses mains larges ouvertes.—Ainsi, malgré l'attention scrupuleuse que nous avons apportée dans nos investigations... Mais... mais si c'était une mystification ?... Non, l'écriture... pas de doute, c'est l'écriture !

Assurément, sans cette lettre, mise par Ulrique sous ses yeux, il n'aurait jamais consenti à accepter la renonciation qu'elle venait de lui remettre de tous les biens et domaines des Nevyll, à commencer par la clé de coffre-fort et jusqu'aux bagues même que, malgré ses supplications, elle avait retirées de ses doigts.

—Vous ne vous attendez assurément pas à ce que je porte les bijoux des autres ?—avait-elle dit en souriant avec une sérénité qui avait achevé de le bouleverser.—Ne comprenez-vous pas que je suis une imposture vivante et une aventurière ? Jusqu'à ce que cette lettre m'ait été donnée à lire, j'avais l'excuse de mon ignorance ; mais maintenant tout atermoiement ferait de moi une coupable. Il vous faudra évidemment me laisser l'argent du voyage, mais je ne l'accepte que parce que je ne pourrais pas partir d'ici autrement, et je partirai, cette fois pour de bon, avant la fin de la semaine.

—L'argent du voyage ?... Mais, au nom du ciel, où voulez-vous aller ?

—Mais retourner d'où je suis venue.

—Hélas ! comtesse,—gémit l'homme d'affaires,—ne voyez-vous pas que, par le fait de votre brusque retraite, ma position devient des plus pénibles ?

—C'est possible. Mais si je restais, ma position, à moi, le serait infiniment plus.

—Cette lettre ne fait que prouver l'existence de Sir Gilbert, elle ne donne pas l'ombre d'un indice sur l'endroit où il se trouve. La seule chose à observer est le timbre de Paris, et cela nous dit simplement que, quel que soit le lieu qu'il a choisi pour se cacher, ce n'est certainement pas Paris. Il peut être aux Antipodes, nous n'en savons rien.

—Il faudra le chercher, dit Ulrique avec douceur.

Ne l'avait-il pas cherché déjà et bien en vain lors de la catastrophe de Vienne ! Mais alors, si M. Dunnet restait sans maître, à qui ce fidèle et scrupuleux mandataire porterait-il son dévouement et les comptes des fins de mois ? A l'homme qui avait volontairement abdiqué ses droits ou à cette jeune femme qui se traitait elle-même en souriant d'aventurière ? L'honnête Dunnet en ferait sûrement une maladie.

Quoique Ulrique eût parlé d'une façon évasive à M. Dunnet de partir avant la fin de la semaine, ses projets avaient en réalité déjà pris une forme plus arrêtée. A peine l'homme d'affaires de la famille eut-il le dos tourné qu'elle se mit à faire la misérable petite caisse contenant la plus grande partie de ses anciennes affaires et qui lui avait été envoyée de Glockenau l'automne dernier, alors qu'elle prenait la résolution de ne pas retourner en Autriche. Elle fit ses paquets, les portes fermées, et le soir seulement elle commanda le coupé pour le train de huit heures du matin.

Le lendemain donc, à sept heures et demie, elle descendit à la dérobée le grand escalier, son voile baissé. La maison n'était pas encore éveillée et le grand vestibule était désert.

—Maintenant, à Glockenau ! murmura-t-elle.

Et, sans détourner la tête, elle monta dans le coupé et poussa un soupir de délivrance lorsqu'elle le sentit rouler doucement sur le sable. Mais la route vers Glockenau n'était pas tout à fait aussi libre de rencontres qu'elle se l'était imaginé. Sur le quai de la gare, un personnage, vu de dos, lui donna la sensation d'être en présence d'une connaissance. Lorsqu'il se retourna, elle le reconnut.

—M. Rockingham !...

M. Rockingham, à ce qu'Ulrique comprit de prime abord, avait en tête une résolution mûrement arrêtée. Comment se trouvait-il là puisqu'elle n'avait informé personne de son départ subit ?

Rockingham ne perdit pas de temps en préambules : dès qu'il se vit hors de portée des oreilles indiscrètes, il offrit purement et simplement à Ulrique, d'une voix tout entrecoupée par l'émotion, et sa main et son cœur.

Ulrique fut plus troublée qu'elle ne l'eût supposé : elle se sentait coupable envers lui d'avoir, dans un mauvais esprit qui n'était plus le sien, poussé la coquetterie un peu plus loin que les limites qui en font un jeu sans lendemain.

—Je suis honorée de votre recherche,—dit-elle.—Mais ce que vous désirez est impossible... pour beaucoup de raisons. Je vais vous dire une de ces raisons, si vous le voulez bien. Je ne vous conviendrais pas autant que vous le croyez, ma position n'est plus ce qu'elle était, je ne suis pas la maîtresse de Morton, je suis une mendiante. Mon cousin...

—Je sais... elle m'avait révélé le secret le soir où elle est morte.

Ulrique lui lança un regard de sincère surprise.

—Et...?

—Et je suis assez bien dans mes affaires pour épouser une femme pauvre.

Ulrique se sentait extrêmement touchée de cette offre et s'accusa d'avoir estimé cet homme au-dessous de sa réelle valeur.

—Je comprends,—dit-elle à voix basse,—Vous êtes très généreux. Vous voulez me relever à présent que je suis déchue de mon rang dans le monde ; mais je n'accepterai pas un pareil sacrifice... Ah ! voici le train,—ajouta-t-elle, non sans un secret soulagement.

—Un sacrifice?... Ne dites pas cela. Je vous assure que...

Le train s'arrêta. Ulrique se dirigea vers un compartiment de seconde classe, et M. Rockingham la suivit, faisant bon marché, en ce moment, de sa morgue et de sa dignité diplomatiques. Il n'était plus qu'un homme épris d'une femme. Ulrique allait monter en wagon, elle dit très vite :

—Pardonnez-moi, monsieur Rockingham ; vous avez beaucoup à me pardonner ; un jour vous trouverez quelqu'un qui vous conviendra beaucoup... beaucoup mieux que je ne l'aurais jamais fait. Ce que vous me demandez ne se peut pas. J'ai donné mon cœur il y a longtemps, et ce que je donne je ne le reprends pas.

M. Rockingham fit une grimace plus que désappointée, réellement peinée, et demeura, ne s'apercevant pas qu'on fermait les portières et qu'il restait seul sur le quai de la gare de Morton.

Le train était parti.

La route de Glockenau était bien libre devant Ulrique alors. Quoiqu'elle voyageât jour et nuit, le temps s'écoulait trop lentement pour son ardent désir de revoir sa ferme, de respirer la bonne senteur des bois de sapins.

Mais cette impatience était calme et une grande paix régnait dans son âme.

" Il vit... il vit... " répétait-elle sans cesse, se berçant de la mélodie incomparable de ces deux mots.

Sous quels cieux, et l'aimait-il toujours ? Elle se posait à peine ces questions et ne les approfondissait pas ; il lui suffisait de savoir qu'il foulait la même terre qu'elle et que le même soleil brillait pour tous deux. Il ne restait rien au cœur de la jeune fille du sentiment amer qu'elle avait ressenti jadis contre Gilbert, lorsqu'il avait quitté la Maison de la Vierge, emportant son indignation. Elle disait maintenant avec la bonne Mme Meades :

" Peut-être n'en avait-il pas l'intention ", et elle ajoutait mentalement : " Non... non... il n'en avait pas l'intention."

Ce fut toute couverte de la poussière d'un interminable voyage que, deux jours après avoir quitté Morton, elle descendit du train. La vieille diligence était là, mais comme elle ne devait pas partir avant une heure, elle fit porter sa caisse à l'auberge, en tira les diverses pièces de son costume de paysanne, emballées encore telles que les y avait mises l'hôtesse du *Soleil d'Or* pour les lui envoyer en Angleterre : elles étaient bien chiffonnées, ces chères reliques. Ce fut avec une véritable joie qu'elle revêtit ce pauvre costume, et, ayant pris place dans la diligence, la sentit s'ébranler avec son bruit de ferrailles et de vitres, avec une indicible satisfaction.

Elle approchait... C'étaient bien ces montagnes qui chaque matin récréaient sa vue lorsqu'elle ouvrait sa fenêtre ; et cette rivière, c'était bien celle qui venait de Glockenau. Elle arriva. Elle étira sa robe grossière, fit bouffer un peu ses manches de toile froissées par un si long séjour dans la pauvre caisse, puis elle noua le fichu de soie noire autour de sa tête et se sourit dans la glace. Vraiment elle se plaisait ainsi !

Glockenau... Là, devant les chevaux, c'était le village où tendaient les désirs de l'ex-héritière des Nevyll, redevenue la Gräfin.

XXVI

LE RETOUR.

Le soleil était sur le point de se coucher. Du dernier tournant de la route, le village baigné dans la lumière dorée du soir sembla à Ulrique un pays de rêves.

Elle ne voulut pas ce soir-là se montrer aux villageois ; l'idée de la surprise bruyante de l'hôtesse du *Soleil d'Or* et de la clameur qui s'élèverait parmi ses protégés, les paysans, la gênait ; une sorte de timidité subite s'était emparée d'elle. Deux cents pas avant d'arriver à l'auberge, elle pria le conducteur d'arrêter et elle descendit à la hâte du lourd véhicule.

Tournant le dos au centre du village, elle s'avança lentement le long de la route vers la Maison de la Vierge, dont elle n'avait fait qu'apercevoir les murs en passant. Elle ne cessait de regarder curieusement autour d'elle, reprenant contact avec les êtres et s'étonnant de trouver, presque à chaque pas, de ces infimes changements qu'une longue habitude de la vie villageoise permet seule de remarquer. Ici, c'était une grange neuve, où elle se rappelait très nettement un toit à porcs tout délabré, et là, cet avare de père Grimmels s'était accordé un nouveau toit de chaume. Il fallait donc qu'elle partît pour qu'il se décidât à suivre son conseil ? Cela l'étonnait bien de lui. Et les enfants... avaient-ils poussé pendant ces seize mois ! Mais oui, ce robuste gamin aux joues roses qu'elle appela avec l'impression qu'il ne pouvait être que le Frizl du Père aux Pommes, elle l'eût pris pour son frère aîné tant il était grandi. Une vieille femme passa, toute courbée, alors qu'Ulrique se la rappelait marchant presque droit. Elle lui adressa un : Dieu vous bénisse ! La vieille s'arrêta avec un balancement et une expression presque consternée parut sur ses traits ridés. Elle suivit des yeux cette vision inattendue, ayant l'air de se demander si c'était la Gräfin qu'elle voyait ou son spectre.

(*A suivre*)

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

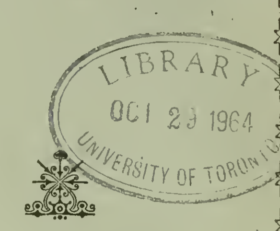
Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.





SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

3me ANNÉE—No 12 Samedi, 17 Septembre 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six mois - - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



LE PANTIN



(Poésie inédite au Journal de Françoise.)

C'était un vieux pantin, frippé, méconnaissable.
Une horreur, mais c'était son jouet préféré,
Car il avait pour lui ce charme insaisissable
Qui souvent fait d'un rien un objet adoré.

Passait-il sur son front une ombre de tristesse ?
De lui conter sa peine il était consolé ;
Il riait de sa mine et lui parlait sans cesse,
Lui montrait les trésors de l'Arche de Noé.

Bref, c'était son ami. De longs jours s'écoulèrent,
L'hirondelle partit et l'hiver arriva,
Mais tandis qu'au jardin les roses se fanèrent,
L'enfant était joyeux, le pantin toujours là.

Cependant l'horizon tout à coup devint sombre :
La mère, avec effroi, remarqua la pâleur
S'étendre lentement, ainsi que fait une ombre
Sur ce visage aimé. Mais, hélas ! la douleur,

Ainsi qu'un noir vautour s'échoua sur sa proie
La lutte fut terrible et fut sourd le bourreau,
Car triompha le mal, et sous sa main qui broie,
On vit ployer l'enfant comme un frêle roseau.

Adieu, rêves, espoirs, vous choses éphémères
Dont s'enivrent les cœurs parfois de courts instants,
Il faut qu'ici tout passe et que pleurent les mères :
Le bonheur et la paix sont des biens inconstants. ..

Cependant le pantin assistait impassible,
Au combat inégal dont la vie est l'enjeu ;
On voyait dans un coin sa défroque risible
Qui semblait un cadavre en un lugubre jeu.

Et l'enfant, autrefois toujours si gai, si rose,
Pâle et triste à présent, jetait un long regard
Vers ce fidèle ami qui semblait tout morose
Que l'on manquat ainsi de soin à son égard.

Et pourtant, quand parfois la douleur faisait trêve
La face du mourant s'illuminait soudain,
En retrouvant encore, comme au sortir d'un rêve
Son pantin qui semblait partager son chagrin.

Mais la mort acheva promptement son ouvrage :
Un matin que le ciel paraissait plus riant,
Une joie angélique éclaira son visage
Et le bel enfant blond mourut en souriant....
....

Combien il était beau sur sa funèbre couche
Avec ses longs cheveux, comme un enfant Jésus !
Le sourire figé par la Mort sur sa bouche
Faisait encore douter que l'ange ne fut plus....

Et l'instant cruel vint où l'on mit dans la bière
Avec de blanches fleurs le petit corps glacé ;
L'airain vibrait au loin comme pour la prière,
Et chacun sanglotait de douleur oppressé.

Avant qu'on le clouat entre les quatre planches
La mère déposa sur son front un baiser
Et plaça le pantin parmi les roses blanches :
O spectacle qui fit tous les cœurs se briser !.. .

A l'ombre de la Croix appelant la prière,
Sous le moëlleux tapis du gazon et des fleurs,
Affranchi de la vie et de bien des douleurs.
L'enfant et son pantin repose au cimetière.

J. B. MERCIER.

LA BONNE SAINTE-ANNE

LAURE Conan a écrit : " Au fond de tout cœur canadien, il y a de la tendresse pour Sainte-Anne."

Et quand à cette tendresse viennent s'ajouter le respect des traditions, le culte du passé, l'attachement aux évènements de notre histoire, le sanctuaire de Sainte Anne de Beaupré a tous les titres, non-seulement à notre affection, mais à l'exaltation de notre patriotisme.

" Si vous n'avez visité la côte de Beaupré, vous ne connaissez ni le Canada, ni les Canadiens," "disait l'historien Ferland. Ni sa richesse, cependant, ni l'éclat de ses vastes prairies s'étageant du fleuve jusqu'à la chaîne des Laurentides bordant l'horizon, ne me font oublier qu'avant d'y arriver, nous allons parcourir la côte de Beauport sur laquelle le prologue d'un grand drame s'est autrefois déroulé.

C'était tout le long de ses rives depuis les chutes Montmorency, en revenant vers Québec que bivouaquaient les troupes de Montcalm, quand, par un matin trempé des brumes de septembre, la sinistre nouvelle se répandit de la présence de Wolfe sur les hauteurs des plaines d'Abraham. En un instant, les régiments sont formés et partent au pas de course, sans halte, ni repos, tambours battants et clairons sonnants jusqu'au lieu où l'ennemi a fixé son grand rendez-vous. Et sur les remparts de la ville assiégée, les habitants regardaient douloureux, angoissés, le défilé héroïque, comprenant que l'heure suprême, celle qui devait décider du sort de tout un peuple, venait de sonner....

Jamais mes yeux ne se sont reportés sur Beauport sans que cette scène sublime ne soit revenue à mon imagination ; j'y songe, avec plus de force encore, par cette présente matinée de septembre, au jour précis de son anniversaire, alors que le tramway m'emporte vers Ste-Anne de Beaupré, dans ce décor puissant et la grave beauté des paysages sur lesquels passera tout à l'heure le premier frisson de l'automne.

Et les évocations continuent avec la vue des Chutes Montmorency dont les eaux laiteuses se rougirent plus d'une fois du sang des braves aux jours terribles, où les nôtres dûrent repousser les tentatives fréquentes d'une partie de l'armée anglaise campée sur ses bords.

La lugubre épopée se déroule encore sur la côte de Beaupré, bien que sa luxuriante végétation, les moissons abondantes d'aujourd'hui racontent mal ses ravages et sa désolation passés. Elle fut alors, pourtant si entièrement dévastée par Alexandre Montgomery, un officier de l'armée de Wolfe, que detoute la contrée, le seul édifice resté debout fut la petite église de Sainte-Anne — la bonne Sainte-Anne du Nord, comme on l'appelait même alors.

Combien il devenait cher à tous les cœurs, le monument qui avait vu s'accomplir tant de merveilles et demeuré le témoin de tant d'évènements ! Pourtant des mains brutales eurent le triste courage de le démolir en 1878. Il comptait alors plus de deux cents ans d'existence.

Quelle rage de destruction souffle donc sur notre pays ! et comme le culte des vieilles reliques y tient peu de place. Prenons garde ! Les choses trop neuves, dans un siècle, où l'on oublie déjà trop vite, ne disent rien à l'âme et la vieille foi suivra de près les vieux temples qui s'en vont.... Rappelons-nous-le avant qu'il ne soit trop tard.

La Basilique actuelle de Beaupré, élevée avec le secours des offrandes envoyées de toutes les parties du Canada, est un monument d'imposante apparence, et, a surtout le bon goût d'être précédé d'un parvis enchanteur. Longtemps, il a retenu mes regards perdus dans la contemplation de ses parterres fleuris, de ses pelouses soignées et de ses ombreuses allées.

A ce moment, dans la saison, où la nature est à l'apogée de sa gloire, la plume peut difficilement décrire la beauté de ce jardin d'église, où dans une atmosphère recueillie et pénétrante, les fleurs mêmes parlent un langage de prière.

Déjà l'âme, s'imprégnant de la solitude et du calme qui règne sur ce coin privilégié, subit la préparation nécessaire avant de pénétrer dans le sanctuaire de la grande thaumaturge.

Au seuil même de l'église, avant que de s'avancer plus loin, des pyramides de béquilles, de cannes, d'appareils chirurgicaux de toutes sortes attirent l'atte tion des visiteurs. Le cœur se serre en présence de ces misères humaines, mais, ils ont été guéris ceux qui ont laissé là, ces enseignes de leurs infirmités et l'on n'ose plus s'attendrir.

Je songe pourtant à ceux qui n'ont pas été miraculés. Non, Sainte Anne ne les a pas laissés partir sans leur infuser la résignation dans leur vie de sacrifice, et n'est-ce pas être guéris que d'être consolés ?

Parmi ces instruments de l'infirmité physique, j'aperçois un singulier ex-voto. C'est une fiole de remède, aux trois quarts remplie, déposée, là, près d'un faisceau de béquilles. L'étiquette adhère encore au verre de la bouteille ; on peut y lire le numéro d'ordre de l'ordonnance, le nom du pharmacien chez qui elle a été prise et celui du médecin qui a dicté la prescription. En dépit de la gravité du lieu, je ne puis m'enpêcher de sourire. Evidemment ce n'est pas une réclame dictée par la vanité humaine; Sainte-Anne seule est responsable du démenti donné ici, à la science de la médecine.

Près de la balustrade de communion, tout en haut de l'allée centrale, se dresse, sur une colonne monolithe en onyx mexicain, la statue miraculeuse dont tous les pèlerins viennent implorer l'intercession et le secours.

Son front est ceint de la couronne d'or et de pierres précieuses déposée par le Cardinal Taschereau, de regrettée mémoire, au nom de Léon XIII.

Autour de son image encore, se voient de touchants témoignages de foi et de reconnaissance. L'église est presque déserte, — ce n'est l'heure d'aucun pèlerinage, cependant des centaines de cierges, dons de ceux qui sont venus à une heure plus matinale, brûlent autour de la thaumaturge. Leur éclat jette des lueurs vives jusque sur les tablettes de marbre aux inscriptions en lettres d'or, jusque sur la multitude de cœurs d'or et d'argent qui plaquent les murs de chaque côté. Ils illuminent encore, les petits cierges, de clartés très douces, la figure si radieusement maternelle de la sainte. En la contemplant, la conviction se forme dans l'esprit qu'elle a vraiment mérité le vocable populaire qu'on lui a donné et, sous l'action d'une poussée toute intérieure, ces mots montent aux lèvres : *O bonne Sainte-Anne....*

La Basilique de Beaupré est trop bien connue pour que j'en tente la description. Je ne saurais pourtant, quitter son sanctuaire, sans parler de sa décoration de fleurs naturelles, parure la plus belle qu'il soit possible d'imaginer.

Tout autour du maître autel, des campanules à longues tiges en forme de quenouilles, se couvrent de fleurs blanches et mauves et forment une auréole dont je renonce à vous décrire l'effet.

C'est du milieu de cette théorie de couleurs chastes et délicates que s'élèvent le tabernacle et la coupole de marbre aux blancheurs transparentes ; le coup d'œil en est ravissant.

Oh ! que cette exposition florale est belle et qu'elle est bien à sa place dans une église !

Pourquoi ne voit-on pas autour des tabernacles, des fleurs, des feuilles naturelles. Rien d'autres. Ces vulgaires imitations poussiéreuses de lis et de roses, devraient, sans pitié, être bannies d'un lieu où " devant la réalité, toute image doit s'effacer. "

Ne partons pas de Sainte-Anne sans avoir été visiter, à la sacristie, le Trésor des reliques historiques.

C'est là que se trouve la première statue de Sainte-Anne, au Canada, apportée de France sur ces rives, en 1661. Elle est en bois doré, dans le style du XVIIe siècle. Placée dans une niche, au-dessus du portail de la vieille église, elle y demeura près de deux cents ans.

A côté de la *sainete ymaige*, comme on disait au temps jadis, est la chasuble en tissu d'or, d'argent et de soie, donnée à ce sanctuaire par la reine Anne d'Autriche, à l'occasion de la naissance de son fils Louis XVI Ce royal vêtement est encore en excellent état de conservation.

Parmi les autres reliques, je remarque encore un crucifix en ivoire, datant de 1663, un reliquairede Sainte-Anne — le premier au pays, apporté en 1670, par Monseigneur de Laval, — un ostensoir en vermeil, datant de 1667, lequel envoyé à Paris, il y a quelques années, pour être réparé, sut attirer l'attention par sa valeur intrinsèque et son mérite artistique.

Au milieu de ces précieux restes d'un temps qui n'est plus, ce qui me fait le plus de plaisir à admirer, c'est, — un souvenir *canadien*, celui-là,—le crucifix d'argent massif présenté à Sainte-Anne par notre *pays*, le héros d'Iberville. Sur la relique, sont gravés ces mots : *Donné par d'Iberville, en 1706.*

D'Iberville, ton nom est donc buriné partout : dans les pays que tu as découverts, sur le socle en pierre des monuments, sur les pages de notre histoire et les croisillons d'un crucifix !...

Ma dernière station, et non pas la moins agréable, avant de reprendre le convoi qui va me ramener à Québec, sera pour la Chapelle commémorative, construite sur l'emplacement et avec les matériaux,—dit on – de l'ancienne église. Ce n'était vraiment pas la peine alors de la détruire.

Cette réparation à un acte de vandalisme inconcevable, bien qu'incomplète n'est pas dépourvue d'intérêt. Tous les objets que renfermait la vieille chapelle ont été reportés ici. A l'extérieur, c'est le même antique clocher ; à l'intérieur, même autel, mêmes statues, mêmes tableaux, même ornementation, le tout style du dix-septième siècle. Certes, ces antiquailles sembleraient presque modernes à l'Européen habitué aux souvenirs tant de fois séculaires, mais elles sont précieuses pour nous puisqu'elles nous parlent de nos origines et nous rappellent ces premiers temps, ces temps " héroïques " de notre Canada. Les tableaux de la vieille chapelle, voilà surtout ce qui frappe et retient la curiosité du visiteur.

Au premier plan, tout au fond du petit sanctuaire, est placé l'ex voto du marquis de Tracy. Il remonte à 1666. Ce tableau, peint par Lebrun est, par son ancienneté et la célébrité de l'artiste, d'un prix inestimable.

La toile représente Sainte Anne faisant l'éducation de la Sainte Vierge. Aux pieds, le marquis et la marquise de Tracy sont représentés, en habits de pèlerins, dans l'attitude de la supplication. Les armes du vice-roi de la Nouvelle-France sont dessinées au bas du tableau. Ce don a été fait à Sainte Anne pour accomplir un vœu fait par le pieux vice-roi au moment où il était menacé de périr dans un naufrage.

Le tableau à droite de l'autel a été présenté par Mlle Marie-Anne de Bécancour, fille du baron Robineau de Bécancour, seigneur de Portneuf, avant d'entrer au monastère des Ursulines de Québec, pour se consacrer à Dieu.

Marie Anne de Bécancour y est elle-même représentée agenouillée devant Sainte Anne et la Sainte Vierge, les mains jointes et la figure doucement suppliante. Sa robe tombe gracieusement autour d'elle en plis abondants, et sur sa tête fine et blonde est posé un coquet bonnet de dentelle.

Pourquoi cet ex-voto de Marie-Anne de Bécancour ? L'histoire ne nous le dit pas, parce que l'histoire ne raconte pas souvent les luttes intimes ou les chagrins du cœur... Mais j'ai l'intuition que Marie-Anne de Bécancour, un jour, eut à implorer de Sainte-Anne une faveur qui ne pouvait être ni la beauté, ni la richesse, ni le charme d'être aimée, puisqu'elle avait tous ces dons... Et je me sens émue à la pensée d'une douleur, d'autant plus vive peut-être qu'elle est demeurée inexprimée.

Plusieurs des autres toiles suspendues aux murs de la petite chapelle attestent plutôt la reconnaissance et la piété des donateurs que l'habileté du peintre. N'importe, il fait bon les voir ici ces témoignages

naïfs et éloquents de la foi de nos pères.

Le culte de Sainte Anne a inspiré les poètes ; chose étonnante, c'est surtout en langue anglaise que la grande patronne du Canada est chantée

Thomas Moore, le barde irlandais, lui a consacré *A Canadian Boat Song*, et parmi les autres poètes dont les poèmes méritent une mention spéciale, je ne relève que des noms anglais.

Une femme signe une pièce de poésie du nom français de Gertrude Ménard ; mais elle a pour titre *The Bells of Sainte Anne*, et est écrite entièrement dans la langue de Shakespeare.

La traduction en a été faite dans *Madame Saincte Anne*, hagiographie remarquable et savante écrite par le R. P. Charland, et je me permets de la reproduire pour terminer cet article, sachant que le charme poétique et suavement pénétrant des strophes plairont à tous :

"Voilà que de leur vieille tourelle grise—Où se réfugient les hirondelles au déclin du jour,—Les douces envolées des cloches du soir, — S'en vont flottant parmi le parfum de la nuit. — Leur musique chantée d'une voix vibrante traverse les ombres comme une flamme. — Et, à l'entendre, la terre assoupie se réveille joyeuse, — Pleine d'amour pour celle qu'on lui nomme : " Sainte-Anne ! " disent les voix moëllenses :

" Sainte-Anne ! " " La bonne Sainte-Anne ! "

" Sainte-Anne ! "

" Sur le gazon qui s'étend jusque là-bas dans la nuit noire,—Des gouttes de rosée font poindre de pâles reflets ; Puis l'une après l'autre, elles tombent comme des larmes—Au moindre souffle qui passe dans l'ombre.—Et tandis que, d'une touffe enchevêtrée d'herbes soyeuses et jaunies—Une dernière grive solitaire module sa dernière chanson,—Une fois encore, les cloches fidèles répètent leur sainte mélodie : — " Sainte-Anne, " se disent-elles l'une à l'autre : " Sainte-Anne, " " La bonne Sainte-Anne ! " " Sainte-Anne ! "

"Au loin le fleuve déroule sa nappe immense, – Et la marée montant rapide et blanche,—Noie les roseaux le long du rivage où, bientôt, la dune de sable aussi va disparaître. — L'air s'emplit d'une vague tristesse,—Et la nuit s'avance comme une chose de malheur.— Et là-haut, dans leur guérite, tranquillement,—Les cloches se balancent plus douces et plus lentes : —" Sainte-Anne ! " murmurent-elles de leurs notes mourantes : —" Sainte-Anne ", " la bonne Sainte-Anne "— " Sainte Anne ! "

Ne vous avais-je pas dit que c'était délicatement mélodieux ?

FRANÇOISE.

Notre nouveau Feuilleton

Nous commencerons avec le premier numéro d'octobre, la publication d'un roman excessivement attachant et qui ne manquera pas de captiver l'intérêt des lecteurs du JOURNAL DE FRANÇOISE. *Tous les feuilletons de notre journal sont scrupuleusement triés sur le volet et nous offrons à nos abonnés non seulement une littérature de la plus haute moralité, mais encore d'un goût sûr et délicat.*

Voilà qu'à Mille-Fleurs, on fait de grands préparatifs pour les chapeaux d'automne. Allons voir cela, au No 1554, rue Ste-Catherine.

Bibliographie

"*Les Contemporains*", revue hebdomadaire illustrée, de 16 pages in-8. Abonnement ; un an, 6 francs ; le numéro, 0 fr. 10 Spécimen sur demande. Biographies parues en août 1904 : Macaulay, Nicolas Baudin, navigateur, George IV, roi d'Angleterre, Martignac. Biographies à paraître en septembre 1904 : Prince Jules de Polignac, Mgr d'Hulst, Amiral Hamelin, La Harpe.

Une dame seule désirerait trouver pension de famille et deux chambres dans une maison particulière. S'adresser Mme C. M. T., bureau du *Journal de Françoise*, 80, rue St-Gabriel.

Toujours le Sonnet d'Arvers

A la directrice du "Journal de Françoise."

Ma chère Directrice,

En feuilletant mes recueils je retrouve le sonnet d'Arvers avec deux réponses dont l'une a été publiée précédemment par M. Fréchette dans votre revue. Je donne avec plaisir la seconde à vos lecteurs, si vous croyez que cela puisse les intéresser. Malheureusement, elle n'est pas signée.

Mon cher, vous m'amusez quand vous faites [mystère
De votre immense amour en un moment [conçu
Vous êtes bien naïf d'avoir voulu le taire
Avant qu'il ne fut né, je crois que je l'ai su.

Pouviez-vous, m'adorant, passer inaperçu,
Et vivant près de moi vous croire solitaire?
De vous il dépendait d'être heureux sur la [terre
Il fallait demander et vous auriez reçu.

Apprenez qu'une femme au cœur épris et [tendre
Souffre de suivre ainsi son chemin sans [entendre
L'aveu qu'elle espérait trouver à chaque pas

Forcément au devoir on reste alors fidèle,
J'ai compris, vous voyez, ces vers tout remplis d'elle
C'est vous, mon pauvre ami, qui ne com-[preniez pas..

A mon tour, me permettrez-vous la fantaisie suivante Je dis *fantaisie* car son sens est purement occasionnel et n'implique d'autre désir que celui de décalquer à nouveau le fameux sonnet

J avais un doux secret et j'en faisais mystèr
Un amour trop réel en un beau jour conçu
Survint l'heure fatale où j'aurais dû le taire
Mon tort et mon regret, c'est que vous [l'ayiez su

Vous auriez donc voulu passer inaperçu.
Toujours sur mon chemin, élégant solitaire
Pour avoir transgressé une loi de la terre
Le mot que j'espérais, je ne l'ai point reçu.

La femme a donc contre elle un cœur parfoi [trop tendre
Malheur ! si son aveu se fait trop tôt [entendre
Elle voit "l'oiseau bleu" retourner sur ses [pas

A son vain souvenir, elle sera fidèle,
Et voyant fuir son rêve à jamais si loin [d'elle
Elle mordra son pouce .. et ne se plaindra [pas

MYTHE.

La Femme du XVIIIe Siecle

Il existait au XVIIIe siècle, entre les femmes et les gens d'esprit, une alliance très heureuse et d'ailleurs toute naturelle qui donnait aux salons un charme particulier, dont ceux d'aujourd'hui ont appris un peu trop semble-t-il, à se passer.

Dans ces salons, la femme regnait, par droit de conquête et par droit de naissance, et il faut reconnaitre que jamais royauté n'a été aussi absolue et aussi douce.

La femme avait, à cette époque, on s'en doute bien, quelques défauts, mais elle savait les rendre, comme aujourd'hui, fort agréables, beaucoup plus même que ses qualités. On ne l'avait pas trop émancipée pour son bonheur et pour le nôtre. La politique et la philosophie—deux sciences auxquelles personne n'a jamais rien compris—la laissaient fort indifférente. Elle s'en amusait, sans les prendre au sérieux, et je crois qu'au fond, sans l'avouer toujours, elle s'intéressait à la couleur d'un ruban beaucoup plus qu'à la chute d'un ministre ou à l'éclosion d'un académicien. Fût-il signé d'un nom célèbre, un livre ennuyeux ne lui semblait jamais amusant. Elle préférait hardiment ce qui lui plaisait et l'avouait sans détour. S'il lui arrivait quelquefois d'écrire, par désœuvrement ou par vanité, elle aimait mieux se passer d'orthographe que d'esprit. C'était un usage du temps.

Et ici une question se pose dont la gravité n'échappera pas aux lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE. Les jolies femmes d'autrefois l'étaient-elles autant que celles d'aujourd'hui, en admettant, bien entendu, que la chose soit possible? Je crois qu'elles l'étaient moins et le paraissaient davantage. Beaucoup d'entre elles—une sur quatre, pour être précis,—étaient marquées de la petite vérole; mais la poudre dissimulait cette imperfection. Elles avaient toutes, comme aujourd'hui, d'ailleurs, le plus vif désir de n'être pas laides—parce qu'une femme laide, dit un auteur du temps, est un être qui n'a point de rang dans la nature ni de place dans le monde. Cette théorie est assez discutable, mais, pour plus de précaution, et afin de ne rien leur enlever de la confiance dont elles ont besoin, la Providence a voulu que toutes les femmes se croient belles.

Elles savaient user, au XVIIIe siecle, avec un art exquis, non seulement de la poudre qui adoucit les traits, mais aussi du noir pour les yeux, du rouge pour les joues et les lèvres. Elles arrivaient ainsi à avoir l'éclat de ces admirables poupées que des ouvriers habiles colorient avec tant de goût. On demandait à un Anglais de passage à Paris ce qu'il pensait d'une femme citée pour sa beauté: "Je ne me connais pas en peinture, répondit-il."

La toilette était un hymne à l'amour et on en pourra juger par celle que portait la Duthée, en 1780, à un bal de l'Opéra.

L'aimable actrice, qui était d'ailleurs d'une sottise extrême, avait arboré une robe *soupirs étouffés,* ornée de *regrets superflus;* au milieu un point de *candeur parfaite,* garnie de *plaintes indiscrètes;* des rubans en *attention marquée.*. Les souliers *cheveux de la reine,* brodés en diamants *en coups perfides* et les *venez-y voir* en émeraude. Elle était frisée en *sentiments soutenus,* avec un bonnet de *conquête assurée* garni de *plumes volages* et de rubans *d'oeil abattu.* Un chat sur le col de couleur de *gueux nouvellement arrivé* et sur les épaules une médicis montée *en bienséance* et un manchon d'*agitation sentimentale.*

Ce manchon d'agitation sentimentale en dit plus sur les excentriques du XVIIIe siècle que toutes les études.

Saint-Paul assure que Dieu punira en les rendant chauves (je crois qu'il était chauve lui-même) les femmes qui portent de faux cheveux; mais il n'avait pas prévu les coiffures *emblématiques* du XVIIIe siècle. La mode exigeait qu'on dégarnit deux ou trois têtes pour en orner une seule, pour y élever des monuments, y dessiner des paysages, y planter des jardins fruitiers. "Je vous ai déjà marqué à la date du 4 novembre 1775, écrivait un nouvelliste, que nos femmes ornaient leurs coiffures de l'imitation de toutes sortes de plantes, et qu'en étudiant un peu les bonnets qui se sont faits depuis un an, on pourrait devenir botaniste passable.

Ce fut un événement bien parisien lorsque la duchesse de Lauzun se présenta chez Mme du Deffant avec cette coiffure incomparable dont voici la description. Abritée par une pyramide de cheveux, une petite mare formée par une glace. Sur le bord, quelques canards (veuillez croire que cette histoire n'en est pas vrai) [illegible] à l'affût. Sur le sommet un moulin avec sa meunière et, un peu plus bas, le meunier sur son âne. O jour ineffable! O jour d'ivresse et de triomphe que celui où une femme sensible, désireuse de ne pas passer inaperçue, pouvait paraître dans un salon avec un décor d'opéra comique sur la tête! Et remarquez bien qu'un chef-d'œuvre de ce genre ne coutait guère que cinq ou six cents francs.

Pour donner un libre passage a ces monuments ambulants, il avait fallu bien souvent hausser les portes des salons. Dans les voitures, les femmes étaient obligées de s'agenouiller ou de mettre la tête à la portière. Les panaches, qui étaient à la mode sous le règne de Louis XVI, s'élevaient à une hauteur prodigieuse et bravaient les railleries du public.

Mais la plus grande qualité de ces femmes d'autrefois c'était d'avoir le culte de l'esprit, et l'esprit le leur

rendait bien. Il était à leur égard, en dépit des apparences, d'une inépuisable galanterie. Les savants eux-mêmes—les pires des savants, les mathématiciens—ne se croyaient pas dispensés d'être aimables, mais ils l'étaient scientifiquement, comme Lalande, qui appelait une de ses amies: "le sinus de grâces et la tangente des cœurs."

Dans ces salons du XVIIIe siècle, où les sots ne restaient guère parce qu'ils s'y ennuyaient, on causait pour le plaisir de causer, avec délices, et on pratiquait cet art qu'on a dit avec raison le plus difficile et le plus rare, l'art d'écouter. Jamais la conversation n'a été aussi en faveur qu'à cette époque privilégiée: "la conversation, chose si superflue et si nécessaire, où les uns ne disent pas toujours ce qu'ils savent et les autres ne savent pas toujours ce qu'ils disent."

Le sujet préféré etait naturellement l'Amour, non pas celui qu'on a inventé plus tard, tragique, déclamatoire et qui semble avoir mis un crêpe à son carquois, mais cet Amour léger, capricieux, souriant, et assez fade, que tous les poètes du temps ont chanté et que Boucher et Fragonard représentent avec des ailes de papillon.

La Femme, dans ce siècle heureux, aime l'amour, et tout autour d'elle le lui rappelle: le roman qu'elle lit, le clavecin sur lequel elle chante, d'une voix attendrie, des romances naïves, les tableaux qui égayent son salon et l'éventail sur lequel elle a fait peindre un berger élégant qui soupire sur sa flûte aux pieds d'une bergère attentive et émue.

Il suffit de lire les journaux du temps pour constater avec quel excès les *problèmes de sentiment* étaient à la mode. En voici un qui pourra donner une idée des autres. Un journal de l'époque proposait à ses lecteurs et surtout à ses lectrices cette doucereuse énigme:

"La bergère Lyse, placée entre deux soupirants rivaux, Hilas et Coridon, prend un bouquet qu'elle avait sur son sein et le met au chapeau de Coridon. Ensuite elle prend un bouquet qu'Hilas avait à son chapeau pour le placer sur son propre sein. On demande lequel des deux soupirants est en droit de se croire le plus favorisé."

La question est délicate et je la livre, sans grand espoir, aux méditations des psychologues. Une des lectrices de ce journal répondit, qu'à son avis, Lyse préférait les deux bergers pour n'en décourager aucun.

La vie de salon, si artificielle, si puérile au fond pour les âmes vigoureuses, elle remplit tout le XVIIIe siècle et le caractérise. L'esprit est étincelant, l'amabilité exquise et, comme il convient à des gens de bonne compagnie, on ne montre de soi-même que ce qui peut amuser et plaire.

On y trouve le duc Mathieu de Montmorency, le comte Louis de Narbonne, le duc de Ségur et le chevalier de Boufflers.

Parmi les habitués du salon de Madame de Sabran, le chevalier de Boufflers est le plus aimable. Spirituel sans trop de malice et galant sans trop de fadeur, il consacre à l'Amour ses dernières chansons comme il lui consacre les premières. Aucun sujet ne lui paraît plus riche et, dans une pensée charmante, il nous explique pourquoi: "il y aura toujours quelque chose à dire des femmes, tant qu'il en restera une sur la terre."

Reine d'un salon à demi aristocratique, la comtesse Fanny de Beauharnais, jadis "belle et poète," reçoit dans son hôtel de la rue de Tournon une société un peu mêlée. Quelques grands seigneurs s'y fourvoient, mais on y rencontre surtout des gens de lettres de troisième ordre: Babant Saint-Etienne, Sébastien Mercier, qui serait, assure-t-on, un bon écrivain "s'il ne manquait pas de talent, d'esprit et de goût," et le chevalier de Cubières, qui va devenir le citoyen Cubières et, après avoir chanté les grâces de Chloé, célébrera les vertus de Marat.

Chez Mme de Beauharnais on médisait beaucoup mais on faisait assez maigre chère. Un des anciens familiers de la maison, le comte de Lauraguais, trouvait la compensation insuffisante, malgré son humeur satirique: "Je suis las, disait-il, de manger mon prochain sur du pain sec."

Un salon rival, celui de Mme Necker, représente en 1789 le monde où l'on s'ennuie. Des ministres, des diplomates s'y rencontrent avec le musicien Grétry et le poète Marmontel, avec le chevalier de Parny, qui passa sa vie à chanter Eléonore et finit par l'épouser. Thomas est l'homme de génie de la maison. Thomas admire Necker et Mme Necker admire Thomas qui écrit, dit-elle "tantôt comme Bossuet, tantôt comme Tacite."

Souvent malade, sujette à des tremblements nerveux quand elle reste trop longtemps assise, Mme Necker s'ingénia à être aimable mais elle le fut avec lourdeur et préméditation.

Tandis qu'avec un pédantisme qui n'est pas de son siècle mais du nôtre, Mme Necker disserte en compagnie de femmes qui lui ressemblent, sa fille se consacre aux hommes et discute avec eux sur la passion et le sentiment: sujet délicat où elle se complait et que son peu de beauté semblerait devoir lui interdire. Celle qui va devenir Mme de Staël, et à qui il ne sera jamais pardonné d'avoir écrit Corinne, a vingt-trois ans en 1789. Sa vivacité est inquiétante, son esprit beaucoup trop libre pour une jeune fille—une jeune fille de ce temps-là—et elle s'en rend parfaitement compte: "A quoi me servirait-il, disait-elle, d'être laide, si je n'avais pas le droit de parler comme un homme?"

Pour avoir une idée de la transformation de la femme dans les dernières années du siècle, on peut prendre comme exemple une des grandes salonnières du temps, Mme de Genlis.

Sous l'influence de Rousseau, la sensibilité était à la mode et on l'étalait avec une exagération qui en démontrait suffisamment le côté efficace.

Dans ces coiffures appelées "poufs au sentiment" et qui leur servaient de commodes portatives, les femmes plaçaient les portraits des êtres qui leur étaient le plus chers: leur père, leur mère, leur serin, leur épagneul et quelquefois aussi leur mari.

Elles portaient des robes à la Jean-

Jacques " analogues aux principes de cet auteur." Pour comprendre et surtout pour expliquer l'analogie qu'on pouvait établir entre le citoyen de Genève et une robe, il faudrait unir la pénétration d'un psychologue au savoir d'une couturière. J'aime mieux me déclarer incompétent.

Toutes les grandes dames se croyaient obligées, pour se conformer à l'usage, d'avoir des *amies de coeur* à qui elles disaient d'une voix traînante " des choses sensibles." Elles se pâmaient, s'évanouissaient au moindre prétexte. Dans les *diners de bienfaisance*, offerts à quelques pauvres choisis, elles faisaient étalage de bons sentiments et, quand on représentait un drame larmoyant de Diderot ou de Mercier, elles sanglotaient d'avance. Le désir de suivre la mode les transformait en urnes lacrymatoires.

Cette sensiblerie déclamatoire, qui peut fort bien aller avec une grande sécheresse de cœur, on la trouve poussée à l'excès chez Mme de Genlis, dont toute la vie n'a été qu'une longue et ennuyeuse comédie.

La pauvre femme ajoutait à tous ses ridicules celui de jouer de la harpe et, quand elle reçut, en 1770, à la mort de Mme de Custine, la harpe qui avait appartenu à cette amie: " Je me promis, dit-elle, de ne jamais y jouer que des adagios et des romances plaintives."

Gouvernante du duc de Chartres, elle le faisait conduire à l'école de natation pour apprendre à sauver les gens qui se noient.

En 1789, Mme de Genlis, l'âge aidant, était devenue prude, mais elle était restée sentimentale. La duchesse d'Orléans lui envoyait un anneau avec ces mots indiqués par des initiales: " Vous savez combien vous m'aimez mais vous ne pouvez savoir combien je vous aime." Elle répondait immédiatement par un autre anneau figurant un ruban avec un nœud: " Impossible à dénouer."

C'est ainsi qu'à la fin du XVIIIe siècle, les petits anneaux entretenaient l'amitié.

Mme de Genlis, au moins par certains côtés, marque la transition entre le siècle qui finit et celui qui commence. Elle est déjà la *femme Empire*.

La grâce et la légèreté du siècle s'étaient mieux conservées en province. C'est là, même à la veille de la Révolution, qu'on peut se représenter, d'après les gravures du temps, le cadre d'un salon mondain.

Les meubles ont cette élégance un peu maniérée qui caractérise cette aimable époque. Les fauteuils arrondis sont recouverts de soie bleu clair à décor de fleurs. La console en bois doré est encombrée de potiches. Une boite en émail de Saxe y est posée, simulant une enveloppe de lettre sur laquelle on peut lire:

" A Monsieur, Monsieur l'Eveillé, aussy sensible que volage, à Dresde." et au-dessous:

" Votre belle vous croit volage et c'est de quoy elle enrage."

Sur la cheminee de marbre blanc de petits Amours, au regard mutin, caressent des colombes, et cette pendule ne semble faite que pour sonner l'heure du berger. Un paravent de couleur claire forme dans la pièce trop grande un coin d'intimité: il abrite le fauteuil où la vieille marquise, son bichon à ses pieds, sommeille sur sa broderie.

Pastels à demi fanés dans leur cadre d'un or terni, de grandes dames sourient avec grâce en respirant une rose emblématique et c'est le même sourire, peint et artificiel, qu'on voit sur les lèvres minaudières de toutes ces jolies femmes qui remplissent le salon de leur caquetage d'oiseaux. Elles ne savent pas toujours ce qu'elles disent, mais elles le disent si bien!

Simplement vêtues, pour suivre la mode, elles portent des robes à l'anglaise, de tulle ou de linon, égayées de quelques fleurs. Elles sont coiffées " à l'enfant " d'un chignon plat terminé par une boucle et elles ont au coin de l'œil une mouche, pour faire ressortir l'éclat de leur teint.

Un peu à l'écart, à demi cachée derrière l'éventail dont les coups d'aile semblent accompagner les battements de son cœur, une femme qu'on dirait échappée d'un tableau de Greuze, écoute, avec un plaisir coupable mais extrême, les aimables fadeurs d'un petit maitre penché sur son fauteuil. C'est un roman d'amour dont ils écrivent la préface et qui ne sera pas trop long. La Révolution va troubler toutes ces idylles. Il faut se hâter de vivre et d'aimer.

Dans un coin du salon et devant une des fenêtres se dresse l'épinette sur laquelle un Watteau de province a peint un berger, sa bergère et quelques moutons enrubannés, dans une guirlande de fleurs.

L'épinette est un piano modeste. On l'entend à peine et les mélodies qu'on y joue ont un charme discret. Les musiciens ne sont encore ni des professeurs d'algèbre ni des batteurs de cuivre.

Les danses qu'on accompagne sur cet instrument peu bruyant, peu encombrant et de bonne compagnie, sont gracieuses mais compliquées.

Pour briller dans un rigaudon, un menuet ou une gavotte, il faut avoir des qualités de grâce, d'élégance et de distinction qu'on ne rencontre guère chez un sot. Un bon danseur doit être doublé d'un homme d'esprit.

Lorsque la conversation languit et qu'on a assez médit du prochain, l'épinette, d'une voix grêle et chevrotante, fait entendre, pour sauver la situation, un air de Grétry ou de Dalayrac. Dérangé dans son sommeil, Croquet—c'est le petit chien—aboie avec fureur. Le salon s'anime et s'égaie.

Au milieu d'un nuage de poudre de riz, les habits chamarrés d'or, brodés de soie, frôlent les toilettes claires, semées de roses. C'est comme une écharpe multicolore, de satin et de velours, qui se déroule sans fin. Les couples passent, repassent, se mêlent dans des circonvolutions gracieuses où se révèlent tout l'esprit, toute l'élégance du siècle. Et cette danse, exquise pantomime jouée par des acteurs charmants, si aimable, si expressive, elle n'interrompt pas à vrai dire la causerie: elle la continue avec plus de grâce et de liberté.

UN LISEUR

LE COIN DE FANCHETTE

Le Coin de Fanchette

GRAND bonjour à mes correspondants et mille regrets pour mes retards, mais vous étiez avertis, n'est-ce pas ? ce qui ne m'a pas empêchée de penser à vous en *farnientant* aux bords de la mer grande. Aujourd'hui, en reprenant les lettres arrivées durant mes vacances, par ordre de date, je dirai à *Curieuse* qu'il ne m'est pas possible de lui donner ce qu'elle demande avant quelques mois encore. *Fleur des Bois* trouvera les monologues qu'elle souhaite à n'importe quelle librairie de Montréal — *Mme Louisette.* Il est, à mon avis, tout à fait de mauvais goût de changer la couleur de ses cheveux. Sans parler, que le teint souffre d'une transition aussi radi ale et que vous courez le risque de lui enlever son ton en lui faisant subir un voisinage de cou'eur qui pourrait ne pas lui convenir — *Mère Anxieuse* Votre garçonnet devrait faire beaucoup d'exercises qui mettraient ses muscles en opération : haltères, calisthenie et gymnase. Vous devez veiller à la santé physique comme à la santé morale de votre fils.— *Pseudo-Musicienne.* Voici ce que je conseille : Les *sonates* de Mozart ; les *symphonies* de Beethoven ; les *Romances sans paroles* de Schumann N'avez-vous pas entendu parler du nouveau conservatoire que l'on vient d'ouvrir à l'Université McGill ? Allez donc vous en informer Peut-être y trouverez-vous votre affaire. — *Anti-féministe.* Vous savez ce que les Pères de l'Eglise ont dit de Sainte Thérèse : "Elle n'avait de supérieure à son génie que sa sainteté." Or, le génie implique la création d'œuvres. Oh ! ma chère, comme il est donc important de savoir bien ce dont on parle avant d'avancer quoi que ce soit.— *Sirius.* Vous revenez sur une question déjà vieille et que l'on a presque oubliée. Le Canada, devant le tribunal de l'Alaska, a tout perdu ou à peu près. L'Angleterre a acquiescé aux exigences des commissaires canadiens. Evidemment, de tous temps le droit du plus fort est toujours le meilleur.

Olivier le Daim.—Connaissez - vous cette très jolie légende du moyen-âge qui raconte l'histoire d'un pauvre baladin recueilli dans un couvent ? Il avait une grande tendresse pour la Vierge Marie et il se demandait ce qu'il pourrait bien faire pour elle quand les moines, autour de lui, travaillaient tant et si bien : les uns composant de beaux chants, les autres créant des enluminures d'or aux missels ; d'autres encore, sculptant dans le bois et l'ivoire. Un jour, il croit avoir trouvé, et les moines le découvrent dans l'église, aux heures où le sanctuaire est le plus déserté, faisant des culbutes devant sa dame avec un entrain plein d'enthousiasme. Les moines scandalisés— eux qui ne pouvaient sonder ni les reins, ni les cœurs—allaient le chasser du temple quand ils virent la statue de la Vierge descendre de son piedestal et venir essuyer, d'un pan de son manteau bleu, le front de la Vierge. Et voilà comment, mon cher Olivier, on ne devrait juger des actions des gens que selon l'intention qu'ils y ont mise ? Comprenez-vous ?

Fidèle Abonné.—Oui, je crois à l'hérédité. Je ne vois pas cependant ce que cela peut avoir d'effrayant, même dans les cas extrêmes. On ne doit pas nécessairement, parce que l'on a tel défaut d'un aïeul, croire qu'il nous portera à mal ainsi qu'il est arrivé à son ascendant Le milieu où l'on vit, l'éducation reçue, la connaissance même de son atavisme, tout cela et bien d'autres circonstances encore peuvent corriger ce qu'il y aurait de funeste dans les penchants héréditaires. Il n'y a donc pas lieu de se désoler d'une ressemblance morale peu enviable. Les ressemblances physiques assez curieusement entraînent les ressemblances morales. Ces dernières, par exemple, sont plus faciles à corriger ou à modifier que les premières.

Alph. B.—Donnez-moi de vos nouvelles dans votre nouveau pays, où tous mes vœux pour votre bonheur et votre prospérité vous ont devancé. Je regrette votre départ pour mon amie qui sera plus seule sans votre présence.

Laure-Laura. — Un bel homme ! Est-il possible que vous mettiez quelque valeur à la beauté parfaite d'un homme ? En somme, qu'est-ce que cela signifie ? Souvent un bel homme, je veux dire beau d'une correction classique, n'est qu'un vaniteux.

Tante Aurore.—Il est assez rare que les enfants soient portés à remarquer d'eux-mêmes les beautés de la nature. Ainsi, ce qu'un gamin voit dans le plaisir d'une villégiature, c'est surtout le privilège de courir et de s'amuser en liberté. Pourquoi ne pas aussi attirer son attention sur la beauté des paysages, l'éclat des différentes teintes de verdure, l'horizon incomparable que forment les montagnes ou la mer, le spectacle toujours nouveau des soleils couchants ? Quand vous aurez, de temps en temps, éveillé dans l'esprit de l'enfant son goût et sa curiosité des tableaux qu'offre la nature, il y reviendra de lui-même et en appréciera toutes les grandeurs. Il y a des enfants qui passent le temps de leur enfance, comme de petits animaux, sans rien comprendre à ce qui se passe autour d'eux. La faute en est aux parents. Aussi bien, lorsqu'on regarde une image avec un enfant, ne devrait on pas lui dire, en même temps qu'on lui explique le sujet qu'elle représente, la valeur artistique de l'œuvre, et lui apprendre à distinguer un vulgaire chromolitrographie d'une bonne estampe, ou un méchant dessin d'une délicate gravure. Tante Aurore, enseigner tout cela à votre petit neveu ; il

vous en sera reconnaissant quand il sera grand.

Mme R. Salt-Lake-City.—Reçu votre bonne lettre. C'était deux fois les vacances que de vous lire. Merci de vos excellents encouragements. Si tout le monde était comme vous, ce serait trop beau. Amitiés à la petite famille, à la minuscule Françoise surtout.

Robsam.—Oui, l'âme se nourrit très souvent de souvenirs. Elle en vit le plus souvent ; elle en meurt aussi quelque fois.

Justine B.—Mon séjour dans votre ville n'a pas été assez long pour me permettre de vous voir. Je vous en exprime mon vif regret. J'espère toutefois vous rencontrer dans le cours de l'automne.

Jeannot.—Léon Daudet qui vient de publier son nouveau roman : *La Déchéance*, est le fils d'Alphonse d'Audet, et non son frère comme vous le pensez. C'est encore Léon Daudet qui est l'auteur de *Suzanne*, *Les Morticoles*. Ernest Daudet est le frère de *Petit Chose*. J'ai eu le plaisir de le rencontrer Léon Daudet à Paris, chez Mme Juliette Adam.

Amarante.—Vous dites des bêtises, ma pauvre enfant.

Cordiales amitiés à *Cécile la Blanche*, *Olivette*, *Gaspard*, *Rosette* qui fera bien d'écrire Pointe-aux-Pics et non Pointe à Pic, si elle ne veut pas encourir les foudres de Laure Conan, *Fée*, *Saladin* et *Muscade*.

FRANCOISE.

Propos d'Etiquette

D.—Un jeune homme peut-il aller loger chez la mère de sa fiancée dans une visite à la campagne où elle demeure ?

R.—Non. Mais ceci n'est point propos d'étiquette, plutôt propos de convenance.

D.—Un jeune homme doit-il toujours laisser gagner une philippine par la jeune fille avec laquelle il a partagé l'amande jumellée ?

R.—Ce serait plus galant.

—Des fleurs peuvent elles faire un cadeau convenable au rachat d'une philippine ?

R.—Non. Il est d'usage, en ce cas, de donner un souvenir de plus longue durée que des fleurs.

LADY ETIQUETTE.

Le Carnet Intéressant

Avocat, ah ! passons au deluge

Racine, (*les Plaideurs* ACTE III.)

L'INTIMÉ

............Avant la naissance du monde....

DANDIN (*baillant*)

Avocat, ah ! passons au déluge

L'INTIME

....................Avant donc
La naissance du monde et la création,
Le monde, l'univers, tout, la nature entière,
Etait ensevelie au fond de la matière.

Nous connaissons un monsieur qui a l'habitude, lorsqu'il rencontre, au détour d'une rue, un de ses amis ou une personne qu'il a vue deux fois, de lui raconter la perte qu'il vient de faire de son chien ou de son parapluie, et, sous ce fallacieux prétexte, énumère les qualités du chien et du parapluie. L'ami veut fuir ; impossible ! il se sent retenu par le bouton de son paletot, et il est forcé d'écouter l'histoire du premier maître du chien, ou les infortunes de l'inventeur du nouveau système de parapluie.

Nous en connaissons personnellement trois ou quatre qui liront ces lignes et qui ne se reconnaîtront pas.

Baissez le rideau, la farce est jouée

C'était le mot de l'ancien théâtre latin, c'est aussi le mot attribué à Rabelais sur son lit de mort. Il rendit l'âme en éclatant de rire et en disant : *Baissez le rideau, la farce est jouée.*

Se prend aujourd'hui en mauvaise part, et se dit des hommes dont l'existence politique ou privée a été pernicieuse pour leur entourage.

Cela dépend, du reste, du point de vue auquel on se place pour l'apprécier.

Bas-Bleu

Il y a deux ou trois versions sur l'origine du mot *bas-bleu*, mais comme aucune d'elles ne nous satisfait, nous préférons la suivante.

Tout le monde sait que les lycéens portaient, de temps immémorial, de gros bas bleus. On regarde comme *bas-bleus*, les femmes qui oublient les charmes de leur sexe, et viennent faire concurrence aux écoliers, par leur pédantisme et leur bel esprit.

Ce rival de Labruyère, ce grand penseur qui s'est appelé Gavarni, a rendu immortel, dans une série de dessins, ce type du *bas bleu*.

Un de ces dessins, entr'autres, représente une femme penchée sur une table, écrivant à la lueur d'une chandelle fumeuse ; la chambre est dans un désordre inénarrable ; au dessous, ce quatrain :

Fermant à la clarté d'une céleste flamme
Les replis de mon cœur incessamment froissé
Je voulais te cacher les abîmes d'une âme
Où trop de rêves ont passé.

(GAVARNI.)

Se battre contre des moulins à vent

S'exalter contre des chimères, contre des choses qui n'existent pas.

Cette allusion, devenue célèbre, se trouve dans le fameux roman du *Don Quichotte* de Cervantes. Le cerveau exalté du chevalier de la Manche aperçoit partout des géants et des enchanteurs. Arrivé dans une plaine où se trouvent quelques moulins, Don Quichotte en voit plus de trente, qu'il prend pour des géants. Monté sur Rossinante, il s'élance contre eux la lance au poing, l'arme s'engage dans l'aile en mouvement d'un des moulins, et Don Quichotte, la lance et le cheval, sont envoyés à plus de vingt pas.

Les beaux yeux de ma cassette

Passage de l'Avare de Molière.

Harpagon a fini par personnifier sa casssette et à lui trouver des yeux comme à une personne naturelle.

Locution employée par les bibliomanes, les collectionneurs, les culotteurs de pipe, et en général par tous les gens qui éprouvent un sentiment de passion irréfléchi pour un objet quelconque.

On dit, les beaux yeux de ma bibliothèque, de mes faïences, les beaux yeux de ma pipe. On dit enfin : les beaux yeux de la cassette d'une fille riche qu'on veut épouser.

VIEUX CHERCHEUR.

Pourquoi l'on Meurt

LEGENDE PAPOUE

Au commencement, les hommes ne mouraient pas. Quand ils étaient devenus vieux, ils changeaient de peau comme les serpents. Avec une enveloppe nouvelle, ils retrouvaient la force et l'éclat de la jeunesse. Et leur vie, ainsi, s'éternisait.

En ces temps fabuleux, vivait au pays des Papous, dans la grande île océanienne que nous appelons Nouvelle-Guinée, une femme, je ne dirai pas belle comme le jour, car elle avait la couleur brune d'une châtaigne bien mûre, mais belle comme une nuit étoilée, avec ses dents de nacre et ses yeux de diamant qui brillaient dans son visage sombre.

Elle s'appelait Daoudaï.

Les années succédant aux années, Daoudaï, après avoir vu s'épanouir sa beauté, l'avait vue se flétrir peu à peu. Son corps splendide s'était déformé, il avait passé du brun luisant et doré de la châtaigne au brun éteint de la terre; des mèches grises avaient remplacé les anneaux de sa chevelure crépue, et il manquait des dents à son sourire.

Ce n'était plus d'une allure souple et rapide qu'elle allait emplir sa jarre à la fontaine, chercher le bois à la forêt, ou ramasser sur la grève les coquillages et les holothuries; c'était d'un pas alourdi moins encore par le poids des ans que par la fatigue des durs travaux chaque jour accomplis à la case ou dans les champs.

Car en cessant d'être la créature d'amour, elle était devenue la pauvre bête de somme que l'on charge de tous les fardeaux, que l'on attelle à toutes les besognes et sur qui pleuvent les coups.

Mais Daoudaï ne s'en affligeait point, sachant qu'à l'heure marquée par le destin, elle se dépouillerait de sa vieillesse comme d'une triste guenille et renaîtrait à la vie joyeuse de ses quinze ans.

L'heure bénie arriva enfin.

Daoudaï fit sa toilette, releva ses cheveux en coiffure compliquée, frotta ses membres d'huile de palme, ceignit ses reins d'une tunique neuve en fibres de cocotier, orna son cou d'un collier de baies écarlates entremêlées de dents de kangourou, et attacha des bracelets semblables à ses poignets et à ses chevilles.

Ainsi parée, elle embrassa passionnément son dernier né, son Benjamin, un beau petit négrillon d'une dizaine d'années, aux yeux doux et au front têtu qui se cramponnait à elle, ne voulant point la laisser partir.

Elle lui échappa pourtant, sortit de sa case et s'éloigna rapidement du village, dont les toits de bambou, en forme de bateaux renversés, semblaient une flottille aérienne séchant ses flancs au soleil des tropiques.

Elle entra dans la forêt où, parmi les arbres géants, coulait le fleuve sacré dont les eaux opéraient la mue regénératrice.

Arrivée sur ses bords, elle ôta sa tunique, son collier, ses bracelets et les déposa soigneusement au pied d'un bananier.

L'onde passait en chantant, profonde, voluptueuse, attirante comme le mystère de la Vie.

Et la Vie, sur ses rives, triomphait: elle s'épanouissait en larges fleurs éclatantes qui jamais ne se fanaient, elle volait dans l'espace avec les oiseaux du Paradis, ces autres fleurs animées, elle frémissait dans l'herbe épaisse et bruissait dans les feuilles, elle bourdonnait avec les insectes, jacassait avec les perroquets, sifflait avec les serpents et s'élançait droit vers le ciel, victorieuse de la mort, avec les troncs lisses des eucalyptus.

Une dernière fois Daoudaï mira dans l'eau transparente son visage ridé, comme pour lui dire un éternel adieu.

Puis elle entra dans le fleuve et se mit à nager.

Ses membres amaigris et las se mouvaient avec lenteur. Mais elle les sentit bientôt devenir plus agiles; ses forces lui revenaient, son cœur battait plus vite, un sang généreux coulait dans ses veines; et, en même temps, il lui semblait qu'elle se dédoublait. Elle éprouvait ce que doit éprouver la chrysalide lorsque, éveillée à la vie, elle tressaille et sent craquer les murs de sa prison.

Un effort douloureux... Un grand déchirement... et, comme un papillon qui sort de son cocon, Daoudaï s'élança hors de sa livrée de misère et de laideur qui s'en alla, toute flasque, à la dérive.

Pendant quelques instants encore, Daoudaï demeura dans le fleuve, plongeant, replongeant, se jouant à la façon d'un jeune dauphin.

Puis sortant de l'onde, elle se mira de nouveau et vit qu'elle avait retrouvé ses boucles d'ébène, l'éclat de ses yeux et de son sourire, et ses tons dorés de châtaigne bien mure.

Triomphante, elle remit sa tunique, son collier, ses bracelets et jeta un dernier regard sur le fleuve, cherchant des yeux sa dépouille lamentable. Elle la vit, accrochée à un pieu qui émergeait du courant, tel un épouvantail qu'on place au bout d'une perche pour écarter les moineaux.

Et les bras vides s'agitaient comme ceux d'un noir fantôme qui chercherait à étreindre la vie.

Ce spectacle lugubre et grotesque à la fois fit sourire Daoudaï, mais la laissa rêveuse.

Elle reprit en silence le chemin de son village, jouissant par avance de l'admiration qu'elle allait lire dans tous les yeux.

Le premier être humain qu'elle aperçut fut son fils bien-aimé qui jouait sur le seuil de sa maison, en attendant son retour.

Elle vola vers lui et voulut le prendre dans ses bras.

Mais le négrillon la repoussa et s'enfuit, en criant, au fond de la case.

" Eh quoi! dit-elle, subitement attristée, tu n'aimes plus ta mère?

—Maman! Elle est partie, fit l'enfant tout en larmes.

—Elle est revenue, c'est moi. Ne me reconnais-tu pas? murmura Daoudaï, dont le cœur se serrait.

—Non, tu n'es pas Maman, et tu ne lui ressembles pas du tout. Elle est vieille et tu es jeune; elle est laide et tu es belle. Et je l'aime parce que c'est Maman, sanglota l'enfant, et je ne t'aime parce ce que tu es une étrangère. Va-t-en."

Daoudaï sentit mourir toute sa joie et tout son orgueil. Que lui im-

portait d'être belle et jeune si son enfant chéri ne devait plus l'aimer!

Déespérée, elle retourna sur les bords du fleuve sacré. Le soir tombait; une voix plaintive d'oiseau nocturne gémissait dans le bois, le vent soupirait dans les roseaux et sur le fleuve pesait un brouillard de deuil.

A travers ce brouillard mélancolique, Daoudaï entrevit le fantôme de sa vieillesse qui lui faisait signe et l'appelait, de ses bras vides.

Elle nagea vers lui, et résignée, rentra dans sa dépouille de ruine et de misère, ensevelissant à jamais sa jeunesse et sa beauté dans ce noir linceul.

Et cette fois, quand elle revint, son enfant la reconnut et courut à elle pour l'embrasser sur ses vieilles joues ridées, où ruisselaient des larmes.

Pour ce baiser, elle avait renoncé à l'immortalité.

Et c'est depuis lors que les hommes ont commencé à mourir.

MARJOLAINE.

A travers les livres

Histoire de la Seigneurie de Lauzon, par J.-Edmond Roy, Docteur ès-lettres de l'Université Laval, membre de la Société Royale du Canada. En vente chez l'auteur, 9 rue Wolfe, Lévis.

Nommer l'auteur, c'est tout de suite annoncer les mérites de son œuvre. L'histoire du Canada devra beaucoup à M. J.-Edmond Roy pour sa collaboratiou constante et si puissamment documentée. J'avoue, pour ma part, lire toujours avec un grand intérêt toutes les informations que nous donne la plume si facile et si savante de M. Roy, car je sais qu'elles sont scrupuleusement vraies et qu'elles ont été puisées aux sources les plus autorisées. *L'Histoire de la Seigneurie de Lauzon* est donc un livre intéressant à parcourir à tous les points de vue. LE JOURNAL DE FRANÇOISE a eu d'ailleurs le plaisir d'en offrir quelque idée à ses lecteurs en publiant, comme primeur, dans le numéro de la Saint-Jean-Baptiste, des pages de ce volume alors en préparation. Le chapitre intitulé : *La vie que l'on menait il y a cent ans* a rappelé plus d'un souvenir agréable dans l'esprit de ses lecteurs. Remerciements et félicitations à l'auteur pour son magnifique volume,—le quatrième—de l'*Histoire de la Seigneurie de Lauzon.*

* * *

M. Pierre-Georges Roy vient de publier deux ouvrages sur *La Famille Taché* et *La Famille Godefroy de Tonnancourt* qui offrent beaucoup d'intérêt non seulement pour les familles qui portent ces noms et toutes celles qui leur sont alliées, mais pour le public en général, désireux de se renseigner sur la généalogie canadienne. L'auteur de ces biographies consacre la meilleure partie de sa vie à ces recherches précieuses pour lesquelles nous ne saurions trop lui en savoir gré. C'est un véritable travail de Bénédictin que celui entrepris par M. Pierre-Georges Roy, un travail dont nos annales patriotiques bénéficient en entier et qui lui mérite toute notre reconnaissance.

Je suis heureuse d'avoir cette occasion de dire au rédacteur du *Bulletin des Recherches Historiques* combien je prise ce journal pour les informations si précieuses dont il m'offre constamment la lecture.

FRANÇOISE.

Si vous voulez des chapeaux Directoire, 1830 et autres formes nouvelles, allez à Mille-Fleurs, 1554, rue Ste-Catherine.

Recettes Faciles

Les tomates étant classées aujourd'hui parmi les légumes les plus nourrissants et, à cette saison de l'année, étant en grande abondance, nous nous faisons un plaisir de donner différentes recettes sur la manière de les apprêter.

Tomates farcies.

6 tomates de moyenne grosseur.
3 tasses de pain rassis émietté.
1½ tasse de fromage râpé.
1½ cuillerée à bouche de beurre fondu.
1½ cuiller à thé de sel.
¼ de cuiller à thé de poivre.

Coupez le haut de chaque tomate et enlevez les graines. Mélangez tous les autres ingrédients. Remplissez les tomates, arrondissez le haut et faites cuire dans un four doux pendant vingt ou trente minutes, ou jusqu'à ce que les tomates soient tendres et le pain bruni.

Boeuf haché et tomates.

1 tasse de bœuf haché.
1½ tasse de jus de tomates passé au tamis.
4 ou 6 rôties.
1½ cuillerée à bouche de beurre.
1½ cuillerée à bouche de farine.
1 cuillerée à bouche d'oignon haché fin.
1 cuiller à thé de sel.
¼ de cuiller à thé de poivre.

Mettez le beurre dans une casserole, ajoutez les oignons et faites cuire jusqu'à ce que le mélange devienne d'un beau brun doré, mélangez avec la viande. Faites cuire, sans mélanger jusqu'à ce que le bord brunisse légèrement, retournez et faites cuire jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de jus. Mettez dans une autre casserole le jus de tomates, le poivre et le sel, et retirez du feu au premier bouillon. Mélangez la farine avec la viande, jetez le tout dans le jus de tomates, mélangez et faites bouillir. Versez sur les rôties et servez chaud.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Quel plaisir, quel doux repos donne un séjour de quelques semaines tout au bord de la mer !

Combien je me sentais heureuse lorsque à S..., de ma fenêtre grande ouverte, j'aspirais les brises salines de notre beau fleuve si largement étendu à cet endroit qu'on rêve d'immensité...

La surface, aujourd'hui si limpide, se changera demain en vagues tourmentées que l'écume parsèmera de franges blanches comme des cygnes Puis, ses flots bouillonnants viendront se briser terribles, mais impuissants contre la jetée où s'élève calme et digne la mignonne église du village, ce temple modeste qui toujours a su courber à ses pieds les eaux tumultueuses du Saint-Laurent. La façade toute simple est surmontée d'un clocher unique dont le fleuve, à ses courtes heures d'immobilité, vient réfléchir les primitifs contours.

L'intérieur en est ravissant. Quoi de plus gracieux, en effet, que ces murs tout blancs où s'espacent en images coloriées les quatorze stations du Chemin de la Croix, tandis qu'à la voûte se détachent dans un joli coup d'œil d'ensemble, des nombreux motifs blanc et or.

Lorsque aux grands jours, l'église a revêtu sa toilette de fête, que les décors et les lumières s'harmonisent gaiement, que le vénérable curé, agenouillé aux pieds des autels, semble implorer le Dieu du tabernacle de bénir ses ouailles, que l'encens, comme une autre prière, monte avec le chant simple et doux du rituel... l'adoration devient alors de l'anéantissement à qui sait croire, à qui sait aimer.

J'ai assisté, quelques jours après mon arrivée, à une cérémonie qui m'a profondément émue. C'était le baptême du premier enfant du médecin de la paroisse et, à cette occasion, tout le village était en liesse. Les plus beaux tapis de la Fabrique de S... s'étendaient à l'aise depuis l'entrée de l'église jusqu'aux fonts baptismaux, détail que j'aime à noter, car on me fit la remarque que ce déploiement n'était permis que dans les circonstances extra-solennelles.

Le parrain et la marraine, souriants et dignes, précédaient le bébé qui dormait à poings fermés jusqu'à ce que vint le prêtre qui devait faire couler sur son front l'eau régénératrice. Alors, comme s'il eut deviné que quelque chose de grand allait se passer dans sa petite âme, l'enfant ouvrit tout grands ses beaux yeux noirs et sembla surveiller avec intérêt la cérémonie de son admission dans le giron de notre commune mère : l'Eglise.

Le sel eut pour effet de l'enthousiasmer, mais quand l'eau purificatrice coula sur son front mignon, son zèle se refroidit sensiblement et le nouvel élu du ciel nous fit faire connaissance en ce moment avec une paire de poumons dont la solidité indéniable ne saurait être contestée.

Après la cérémonie, nous reprîmes, émus, le chemin de la demeure du nouveau chrétien dont le jeune père radieux nous fit les honneurs avec son affabilité ordinaire, tandis que l'heureuse maman pressait dans ses bras son cher petit ange qui avait maintenant repris son sommeil si doux et si paisible.

Quel bonheur, pensais-je, en sortant du temple saint de S... que nous soyons nés dans un pays chrétien, et quelles actions de grâce ne devons-nous pas à Dieu qui a conservé à notre belle Amérique son indépendance religieuse. Ne cessons de le remercier de cette grâce, petits amis, et demandons-lui qu'il nous garde longtemps cette prérogative sans laquelle un peuple ne saurait être ni longtemps prospère, ni solidement heureux.

Tante Ninette.

Jeux de Société

La pièce dans l'eau

Voici un jeu de société très amusant et qui constitue en même temps une intéressante expérience sur la pression atmosphérique, c'est-à dire sur la pression exercée par le poids de la colonne d'air qui entoure la terre. Versons un peu d'eau dans une assiette plate dans laquelle nous avons placé une pièce de monnaie. La pièce étant bien recouverte par l'eau, il s'agit de la retirer de l'assiette avec la main, mais sans se mouiller les doigts.

Voici comment vous arriverez à ce résultat, qui semble tout d'abord impossible. Prenez un verre à boire que vous tenez par son pied, allumez un morceau de papier que vous faites brûler un peu dans le verre, et retournez vivement le verre en le mettant dans l'assiette, à côté de la pièce de monnaie qu'il ne doit pas recouvrir. Vous voyez immédiatement l'eau de l'assiette monter dans le verre, comme par enchantement et vous pouvez facilement reprendre la pièce qui n'est plus recouverte par le liquide. L'ascension de l'eau dans le verre est due à ce que la chaleur du papier enflammé ayant dilaté l'air contenu dans le verre, et ce verre s'étant brusquement refroidi lorsque vous l'avez posé dans l'assiette, il s'est produit dans le verre un certain vide qui a permis à la pression de l'air de refouler l'eau à l'intérieur de ce verre.

Voici maintenant une façon plus élégante de chauffer l'intérieur du verre. Le morceau de papier enflammé est remplacé par une allumette-bougie piquée verticalement dans une boulette de mie de pain un peu aplatie ; on allume l'allumette, on pose dans l'eau de l'assiette la boulette qui la porte, et on coiffe l'allumette enflammée avec le verre. L'effet produit est immédiat, et l'eau monte dans le verre comme si elle y était amenée par une pompe aspirante.

PAGE DES ENFANTS

LES JEUX D'ESPRIT

Charade

L'élégante voiture et le lourd camion.
Dans l'eau de la rivière habite ce [poisson.
Une héroïne de la Révolution.

Histoire du Canada

Quelle époque de l histoire du pays peut être appelée " temps héroïques " et pourquoi ?

Le Cœur

Aux petits lecteurs de Tante Ninette

L'ENFANT

Pourquoi, dit-on que le cœur n'a pas d'âge ?

LA MÈRE

C'est que le cœur, mon fils, n'est jamais sage.
Comme l'oiseau par l'espace tenté,
Affamé d'air, d'amour, de liberté,
Vers l'inconnu se dirigeant sans crainte,
Sans cesse, il cherche au vaste labyrinthe
De l'idéal, son objet favori.
Toujours déçu, blessé, jamais guéri,
Le cœur ?... Parfois, c'est un adroit sophiste
Qui, dans l'erreur, obstinément persiste :
Haine, injustice, injures, trahisons,
Il trouve à tout subtiles raisons.
Prends garde, enfant, sa perfide logique
Renferme en elle une force magique.
Le cœur ?...Ce maître ou plutôt ce tyran
Combien de fois en esclave se rend
Aux volontés d'un misérable idole !
Combien souvent à ses pieds il immole
De justes lois et de saintes fiertés,
Sans nul regret, comme des lâchetés.
Et dans sa soif de neuve jouissance
Brisé, à son tour, l'idole qu'il encense.
Mon fils ! mon fils ! veille bien sur ton cœur :
Qui le maîtrise est un puissant vainqueur.

L'ENFANT

Pour le dompter, dis-moi, que dois-je faire ?

LA MÈRE

Aime ton Dieu, ton devoir et ta mère.
S'il t'arrivait, malgré tout, de tomber
Enfant, debout ! pour ne plus succomber.

BELLA,

Montréal, août 1904.

Premier Bébé.—Qu'est-ce que tu es ?

Second Bébé, très fier.—Moi, je suis un petit garçon. Et toi ?

Premier Bébé, avec humilité.—Moi, je ne suis encore qu'une petite fille.

La Forêt.

Journal d'une petite fille de douze ans et demi.

NOUS y voici enfin dans notre chère maison de Fontainebleau. Nous sommes partis de Paris le matin à onze heures. Nous avons déjeuné dans le train ; ce que nous nous sommes amusées, mes deux sœurs et moi : on a mangé tout le temps avec ses doigts ! Il y avait bien des fourchettes ; mais, ce n'est pas la peine de déjeuner dans le train comme chez soi dans la salle à manger !

Le menu, c'était, comme chaque année, une omelette dans un grand pain, du veau froid (naturellement), et du poulet, et des cerises—beaucoup de cerises : j'ai avalé dix noyaux, Jane six seulement ; mais Toutou, elle est trop petite : elle croit encore que les noyaux, ça fait mourir... Et à une heure nous étions en gare de Fontainebleau,—quel bonheur !

Bonjours aux employés, qui nous reconnaissent ; bonjours à la femme des journaux (toujours son gros vieux chat couché en boule) ; bonjours aux cochers des omnibus qui se précipitent : mais depuis dix ans nous sommes fidèles au même omnibus et au même cocher...

On monte grand'mère tout au fond, avec ses coussins ; on hisse nos malles, avec des cordes, sur l'impériale ; enfin nous trois, puis papa et maman, et les bonnes, nous nous empilons tous ; maman compte les colis, vérifie si papa a toujours son sac, où il y a les clés et l'argent,—et fouette cocher ! en route pour notre chère grande maison quittée depuis octobre dernier !

On descend l'avenue de la Gare, à grand fracas ; nos trois nez collés aux vitres, nous reconnaissons chaque maison, chaque rue, chaque jardin ;... bientôt les pavés, les terribles pavés qui nous cahotent, les pavés de la Rue Grande... et nous y voici, nous y voici : chez nous !...

Les fenêtres sont entr'ouvertes, le jardinier et sa femme sont dans le vestibule, qui nous attendent ; mais rien ne peut nous retenir, mes sœurs et moi, et le cœur battant, comme des folles, nous nous précipitons dans le jardin.

Le jardin ! qu'il est beau, frais, tout humide et odorant de la petite pluie de ce matin !... Pluie de Paris, qui faites de la boue,—pluie de Fontainebleau qui faites ouvrir mes pivoines sur la pelouse, petite pluie chérie !

Oh ! mes pivoines : des roses, des rouges, des éclatantes, des toutes pâles, qu'elles sont belles !... Et nous courons toutes les trois, échevelées, découvrant mille choses nouvelles : des merveilles ! Le petit figuier, au fond du jardin, le voici devenu un grand figuier cette année, tout couvert de petites figues bleues que nous dévorerons au mois d'août.

Et voici le massif des groseilles : Dieu ! qu'il s'est étalé ; il couvre tout le petit mur...

Les bordures de buis embaument... et le seringa. et les arbres !... le tilleul énorme sur la pelouse, les amourettes du gazon, et vous surtout, mes belles pivoines rouges ouvertes de ce matin, —que tout est joli, comme je suis contente !... Mais maman nous appelle de la maison, et nous nous mettons à courir pour la rejoindre !...

. . Nous nous sommes levées à sept heures. Un soleil radieux, Dieu merci !

Notre grande chambre est toujours la même avec ses trois petits lits côte à côte, son armoire empire (est-ce empire ?) mais surtout, toujours, les deux portraits, au mur, de cette vieille dame sévère, qui joue avec un lorgnon d'écaille, et de ce jeune monsieur en cravate blanche, qui nous regarde mettre nos bas, assises par terre,—avec un étonnement visible de ces trois petites diablesses en chemise et en catogan, qui habitent tout à coup la pièce où, hier encore, il était si paisible, avec la vieille dame au lorgnon, sa tranquille voisine...

(*A suivre.*)

Une Reine des Fromages et de la Crème

(Suite et fin.)

Ulrique approchait de l'église. Dans tous les petits champs étagés sur la lisière de la forêt, les foins fraîchement coupés embaumaient l'air de leur parfum pénétrant. Ulrique éprouvait une hâte indicible de franchir le seuil de la Maison de la Vierge. La trouverait-elle changée, comme il lui semblait que tout l'était dans le village? La route qui passait sous ses murs était si encaissée que, tout à l'heure, à travers le carreau de la diligence, elle n'avait pu, pour ainsi dire, rien voir. N'allait-elle pas trouver la chère maison en ruines ou tout au moins désolée après un abandon de tant de mois?

Un peu avant d'arriver à l'église, elle l'aperçut enfin nettement, cette pauvre Maison de la Vierge, et son cœur battit bien fort. Elle était bien changée la vieille demeure, mais en mieux, en beaucoup mieux même. Un beau mur de granit remplaçait celui qu'avait emporté l'inondation; les volets étaient fraîchement peints et ouverts. Evidemment la maison était habitée. Le nouveau curé, sans doute, l'avait affermée à quelque paroissien plus heureux que ceux qu'avait recrutés le Père Sepp.

La petite ruelle était bien la même, mais la barrière était neuve: elle n'était pas fermée. Ulrique la poussa doucement et pénétra dans l'enclos. Là, elle ralentit ses pas, émue comme si elle entrait dans un temple. Elle regarda. On n'y voyait plus trace du désastre; partout régnait l'ordre, un ordre heureux; les arbres arrachés par les eaux avaient été remplacés et les palissades remises en place.

L'émotion d'Ulrique croissait; elle n'avançait plus que pas à pas. Elle avait atteint le jardin alors, c'était exactement le sien, celui qu'avant l'orage, qui l'avait dévasté, elle soignait avec tant d'amour. Cela tenait du miracle et mit au cœur de la jeune fille une sensation de joie infinie. A mesure qu'elle avançait sur l'étroite allée sablée qui conduisait tout droit à l'hospitalière porte ouverte, les grands lis blancs, de chaque côté, semblaient la saluer avec leur raideur majestueuse et les roses s'incliner avec une coquetterie familière: c'était comme un muet concert qui chantait à l'enfant prodigue:

" Sois la bienvenue! sois... la bienvenue!"

Cette porte ouverte semblait l'inviter plus haut que tout le reste, si haut même qu'après être arrivée au bout de l'allée sablée, Ulrique entra sans hésitation, sans même se demander chez qui elle entrait ainsi.

Elle soupira d'aise en promenant son regard dans la salle déserte. Les tables, les chaises, tout était exactement comme elle l'avait laissé. Il n'y avait personne, mais cent indices prouvaient que la maison était habitée. Sur la tablette où elle avait coutume de mettre ses assiettes, il y avait une rangée de livres, mais qu'était-ce donc, là-bas, accroché à la patère derrière la porte? Un chapeau gris? Assurément, jamais les gens du village n'en avaient porté de pareils!... Et dans le coin? Une superbe canne à pêche!... Certes, celui qui habitait ici n'était pas un paysan, bien sûr!

Elle s'approcha de la table: posé sur le bord, un cigare fumait encore, et, à côté, un couteau de poche avec la lame ouverte. Mon Dieu! c'était singulier, il ne lui était pas inconnu ce couteau... Où donc l'avait-elle vu? Près de ce livre ouvert, cette feuille de papier avec quelques lignes déjà tracées, et, en haut, ce titre plus gros: *Lettres d'une Forêt de sapins*.. Que signifiait cela?

Son cœur battit violemment; il y avait ici quelque chose qu'elle ne comprenait pas. Comme une peur étrange la saisissait. Elle voulait fuir... il lui fallait de l'air, de l'air, sans savoir, parce que son cœur se serrait, elle sentait qu'elle allait étouffer. Elle fit un pas, en chancelant, vers la porte, mais, à cette porte, une ombre parut, une silhouette d'homme se détacha sur la lueur d'or du couchant.

Cet homme et Ulrique se regardèrent l'espace de quatre secondes, interdits, muets, penchés l'un vers l'autre. Gilbert s'élança, les bras ouverts, mais, tout à coup, il dit d'une voix entrecoupée:

" Pourquoi êtes-vous revenue?... Pourquoi ces vêtements?... Qui vous a fait quitter l'Angleterre?... "

Ulrique tremblait si violemment qu'elle fut forcée de s'appuyer sur le dossier d'une chaise.

—Pouvais-je rester l'héritière,—répondit-elle d'une voix faible,—quand j'ai su que vous étiez vivant?

—Ah! je suis trahi! Elle a parlé! Et vous voulez, sans doute, me renvoyer à ma femme et à ma fortune? Jamais!...

Ulrique resta cramponnée au dossier de la chaise et les yeux fixés sur lui. Il ne savait donc pas?

L'expression de surprise de la jeune fille était si évidente que Gilbert s'écria:

—Que se passe-t-il?... Quelle nouvelle m'apportez-vous?

—Je vous apporte votre liberté,—dit-elle d'une voix étouffée.

—Ma femme...

—Morte!

—Morte!...

—Gilbert, si elle a péché, elle en a bien souffert. C'était un terrible lit de mort que celui près duquel j'ai veillé.

Gilbert ne l'écoutait pas; il s'était avancé d'un pas chancelant, il tremblait, et dans ses yeux brillait une lueur d'amour profond.

—Ulrique,—dit-il très bas, d'une voix creuse, vibrant d'une émotion mal contenue,—Ulrique... puisque je suis libre...

Elle était déjà contre sa poitrine et ses bras l'enlaçaient étroitement.

. . . .

Plus tard, ils étaient assis tous deux sur le banc près de la porte.

—Pourquoi vous êtes-vous fait passer pour mort?... Pourquoi m'avoir infligé cette longue torture?—demanda Ulrique.

—Je me suis bien trouvé dans l'incendie, mais occupant une loge, j'ai pu fuir parmi les premiers,—lui raconta Gilbert.—Mais pourquoi m'étais-je soustrait à la mort? Qu'avais-je encore à espérer de cette vie? Je me maudissais d'avoir perdu cette occasion de cesser de souffrir et je m'élançais pour me replonger dans la fournaise... quand quelqu'un me retint par le bras. Mon élan était brisé et je restai dehors, aidant au sauvetage sans m'épargner, je vous assure. Je sortis du théâtre, mes vêtements brûlés, la figure et les mains noircies, mais vivant, puisque la mort cherchée n'avait pas voulu de moi. La nuit était fort avancée. Sur la place, une foule affolée, des cris d'angoisse, des appels désespérés. Comme, encore suffoqué par l'âcre fumée et la chaleur du lieu d'horreur d'où je sortais, je m'arrêtais un moment pour respirer un peu d'air pur, je fus dévisagé au passage par deux individus qu'à leur allure particulière dans quelque nation européenne que ce soit, je reconnus pour des agents de police. L'un deux di-

sait: " Tu verras que nous ne le retrouverons pas. Se " sentant si près de se voir mettre la main au collet, il " a tout intérêt,—puisqu'il a eu la chance d'aller, au su " de tous, au Ring Theatre ce soir,— à se laisser passer " pour mort. Ce sera bien facile en raison de tous les " cadavres carbonisés qui seront méconnaissables. Un " fripon de son espèce est trop adroit pour " se laisser brûler vif et trop fin pour ne pas mettre " à profit cette circonstance." Ces paroles furent pour moi un trait de lumière. Pourquoi, comme le peu recommandable personnage dont parlaient ces policiers, ne profiterais-je pas au moins pour quelque temps de ce sinistre? Sortir soudain de ma personnalité, rompre avec ce rang et cette fortune que votre exemple m'avait appris à dédaigner, essayer de m'oublier moi-même dans une autre vie, une vie à faire à mon gré, comme si je ressuscitais autre au sortir de la tombe. Je ne serais plus Sir Gilbert Nevyll, ma veuve n'existerait plus pour moi, ni moi pour elle, je serais libre, libre... et peut-être cette liberté étrange donnerait-elle à mon cœur la force de supporter la blessure saignante que mon impossible amour pour vous y avait faite. Ma résolution fut prise instantanément: je franchis la foule, sautai dans un fiacre qui me conduisit à la gare du Midi. L'argent pour payer mon voyage en Orient, que je portais sur moi en billets de banque, m'enlevait tout souci pécunière immédiat. Le lendemain, je débarquai à Trieste sous un faux nom avec l'intention de partir pour l'Amérique. M'étant attardé dans ce port, saisi par le plaisir de vivre ma vie d'inconnu, il se trouva qu'avant d'avoir pris mon passage sur un paquebot, je lus dans un journal l'annonce de la mort de mon neveu Ernest. J'en éprouvai une peine profonde, puis, tout à coup, je songeai que cette mort vous faisait, si j'eusse été réellement mort moi-même, héritière des biens des Nevyll. Cela m'affermit plus que jamais dans mon projet, et ce fut avec une joie sauvage que je m'y enfonçai. Il vous faudrait donc l'accepter cet argent maudit que vous vous étiez obstinée à me refuser avec tant de hauteur. Mais dès lors il ne devait plus être question de partir pour l'Amérique; je voulais, proche et inaperçu, jouir de la joie que vous procurerait cette fortune que j'imposais malgré vous à votre pauvreté dont la vue m'avait tant fait souffrir. C'est ce qui eut lieu. J'ai suivi d'abord pas à pas, à Paris, caché en un quartier retiré, vos atermoiements enfin, et avec quelle ivresse, votre prise de possession de Morton. J'étais à Paris quand M. Dunnet me cherchait à Vienne, et j'y étais encore quand je vous sus bien définitivement installée en Angleterre. Je vins alors ici reprendre la suite de votre œuvre modeste, vivre avec tous les adorables souvenirs que cette Maison de la Vierge éveillait en mon cœur toujours si plein de vous. Ici un grand calme s'est fait dans mon esprit, et comme j'allais voir la fin de mes ressources, j'eus l'idée d'ajouter au travail manuel, pour lequel je suis encore un pauvre écolier, un travail intellectuel et productif. Je me mis à écrire pour des revues et des journaux, et je n'ai jamais ressenti tant d'orgueil que le jour où je me vis en état de gagner ma modeste existence d'ermite villageois. Et ceci est votre œuvre, Ulrique... Mais vous ne m'avez rien dit de votre existence de riche héritière?

—Oh! laissez-moi l'oublier,—dit-elle en frissonnant, —j'ai été si malheureuse...et j'ai été si près de devenir mauvaise et indigne! Comme vous me disiez jadis: " C'est une triste histoire, n'en parlons pas."

Elle s'arrêta un moment.

—C'est une vieille femme qui m'a sauvée de la ruine morale, comme, ici, ce fut un vieux prêtre qui me sauva de la faim. La reverrai-je jamais pour la remercier? Si jamais je retourne en Angleterre...

—Oui, Ulrique, vous la reverrez; nous irons la trouver, vous et moi, nous la remercierons ensemble."

Elle s'était levée du banc et mise à cueillir des fleurs dans le massif voisin.

—Où allez-vous? demanda-t-il.

Elle lui montra ses mains pleines de lis et d'œillets.

—Porter ceci à celui que je ne puis plus remercier dans la vie. Gilbert, voulez-vous venir avec moi sur la tombe du Père Sepp?

MME DE LONGGARDE.

CHEZ LES VIEUX

—Qui est là?

Le petit bruit de loquet remué avait cessé derrière la porte. Le père Hamelin demanda:

—C'est vous, voisin Anselme?

La voix de la vieille Marthe sortit de l'ombre.

—C'est le vent... Ferme!

—J'avais cru entendre marcher. C'est bizarre.

Il regarda dans l'escalier. Quelqu'un ne descendait-il pas dans l'obscurité, silencieusement, du bout des pieds? Le père Hamelin cria encore: "Qui est là?" Personne ne répondit.

—Alors il revint prendre sa place au coin du feu.

—Je suis pourtant sûr qu'il y avait quelqu'un.

Les deux vieux vivaient solitaires, au fond de leur calme faubourg, dans le petit appartement qu'ils n'avaient pas quitté depuis trente ans. Ils restaient là, assis, les mains sur les genoux, dans ce recueillement des vieillards qui semble une constante prière, n'ayant rien à se dire et se comprenant tout de même... Leur fils, c'est à lui qu'ils pensaient, dans le grand silence du soir tombant, où tous les bruits de leur vie s'arrêtaient. Depuis qu'il s'était marié richement, sa femme l'avait éloigné de ses humbles parents. Maintenant, il était devenu un monsieur important, ayant de grandes affaires, de belles relations. Oui, oui, les vieux comprenaient qu'il ne vint pas souvent dans leur lointain quartier... De temps en temps, une visite hâtive, pour leur apporter la pension qu'il leur servait, toujours très affairé, très pressé... " Désolé de ne pas pouvoir rester plus longtemps; s'il y a quelque chose de nouveau, faites-le moi savoir..." Il n'y avait jamais rien de nouveau.

* * *

Cette fois, la porte s'ouvrait. Un coup de vent entra dans la pièce. Quelqu'un s'avançant dans l'ombre se heurta à la table. Une voix dit:

—Bonsoir!

Le père Hamelin se leva, tout pâle.

—Ah! mon Dieu!... mais c'est Léopold!

La figure du fils apparut, toute rouge. Le reflet des braises sans doute...

—Eh! oui, c'est moi. Je viens vous apporter la pension. Elle ne tombe que dans quelques jours. Mais ça ne fait rien.

Longuement, soigneusement, il comptait l'argent sur la table...

—Deux cent quinze... deux cent vingt... Tenez, voyez je crois bien que votre compte y est...

—Oui, oui, petit, ça va bien... Tu es un brave enfant pour deux pauvres vieux comme nous.

Ils le regardaient, l'œil humide. Et c'était risible et touchant de voir ces deux vieillards contemplant avec tendresse ce gros homme à barbe déjà grise, couvert d'une pelisse à col de fourrures, et l'appelant: " Petit ", comme autrefois, quand il rentrait de l'école, avec sa faim ramassée au grand air, dans les rues.

—Depuis qu'on ne t'avait pas vu, pourtant!... Et là-bas, chez toi, tout ça va comme vous voulez?

Mais la grand'mère demandait:

—Et notre Gabrielle?

Léopold Hamelin sentit approcher le moment difficile. Il sortit un cigare pour occuper ses doigts.

—Alors elle va bien, la petite?

Elle y revenait toujours, la vieille Marthe. On aurait dit qu'elle sentait que le mal était là.

—Eh! eh! Pas si petite!...

Une allumette flamba. Léopold alluma son cigare.

—Pas si petite... La preuve, c'est que nous la marions dans un mois.

—Gabrielle!...

Ils ne pouvaient pas s'imaginer qu'elle fût déjà une grande fille. Depuis si longtemps qu'ils ne l'avaient pas vue!... Jadis elle venait parfois, fillette aux mollets nus, aux menottes brunes tripotant tout, tirant les moustaches de grand-père, fourrant les lunettes de grand'mère au bout de son nez rose, puis petite demoiselle, accompagnée de son institutrice anglaise, déjà un peu pincée, un peu fiérote ne touchant plus à rien... Rares et courtes visites qui laissaient pour longtemps dans l'antique logis l'éclaircie de leur joli passage, des souvenirs de mots, de gestes, que les vieux se rappelaient longuement pendant leurs heures solitaires... Et quand on vint leur annoncer qu'elle allait se marier, ils restèrent un moment sans rien dire, la tête tremblotante, comme pour répondre: "Ce n'est pas possible!... non non..."

—Et avec qui la mariez-vous?

C'était le beau moment. Léopold voulut lâcher son effet, en coups de théâtre. Il les regarda tous les deux, un sourire d'orgueil dans sa barbe.

—Avec le comte d'Oberkampf.

Comme ça, en pleine poitrine.

Et il attendit, pour juger du coup.

Eh bien! non. Les vieux ne tressaillirent pas. Ça n'avait pas porté. Léopold vexé, se disait:

—Ils ne comprennent pas.

Et il pensait à la figure rayonnante de sa femme, à la manière dont elle prononçait: "M. le comte, à pleine voix, comme si elle ouvrait largement les deux battants d'une porte.

—Le comte?... Le comte?... Comment l'appelles-tu?

—Maurice d'Oberkampf.

—D'Oberkampf... oui... oui...

Un silence.

—Eh! eh! dit le père Hamelin, ça doit être un blanc, celui-là. J'aurais mieux aimé un des nôtres... Enfin! Qu'il la rende heureuse! C'est tout ce qu'on lui demande... n'est-ce pas? ma vieille Marthe. Nous serons tout de même contents d'accompagner notre petite fille le jour de son mariage.

Sur sa chaise, Marthe pleurait, avec l'attendrissement facile des vieillards. Des larmes roulaient tout le long de ses rides. Elle essuyait ses joues avec son tablier.

Léopold tortillait son cigare. Il avait peur de ce qu'il allait faire. Un sentiment de révolte lui vint contre sa femme qui l'avait chargé de l'odieuse mission. Un moment, il voulut partir comme ça, sans avoir parlé. Il songea: "Tant pis!... Elle dira ce qu'elle voudra." Cela le prenait parfois, ces sursauts de dignité indépendante. Mais toujours la crainte de l'autre lui venait, la vision de ces traits hautains et durs, l'autorité de cette femme orgueilleuse qui le dominait, qui entraînait sa volonté comme une barque perdue dans le courant d'un fleuve. Alors il ne se sentait plus la force de la lutte. Sa faiblesse de caractère l'emportait fatalement, irrésistiblement...

—Ecoutez... Je voulais vous dire...

Il attendit un moment, pour les préparer.

—Quoi, petit? Qu'est-ce qu'il y a?

—Nous avons tenu à vous annoncer immédiatement le prochain mariage de Gabrielle... Mais... Ce sera bien loin pour vous de venir à l'église... Il nous semble...

Il s'arrêta, bredouilla une minute, puis tout à coup:

—C'est très fatigant, ces journées de noce.

Il dit cela lestement, content d'avoir trouvé.

Le père Hamelin le regardait. Il commençait à comprendre. Il dit à sa femme:

—Allume la lampe. On n'y voit plus du tout.

Marthe se leva, alla prendre la lampe dans la pièce à côté. Les deux hommes restèrent seuls

—Tu comprends... Il y aura beaucoup de monde... une cohue.'. Vous ne vous amuseriez pas là-dedans... Nous avons pensé...

Le père Hamelin l'interrompit brusquement, en coup de cravache. Il était debout, blême.

—Ecoute, Léopold, quelqu'un est venu tout à l'heure jusqu'à la porte, puis s'est sauvé, comme un voleur... Est-ce que ce n'était pas toi?

—Mais non, mon père.

—C'était toi. Tu mens!

—Mais, mon père, je t'assure...

—Tu mens. Je te dis que c'était toi.

Le vieux s'était raidi. Sa haute taille se redressait dans l'ombre.

—C'était toi, envoyé par ta femme pour commettre un acte abominable... pour renier tes père et mère... Car c'est un reniement, ce que tu viens de faire là... Et tu avais eu encore un reste de pudeur. Tu n'osais pas entrer... Voilà pourquoi tu te sauvais dans la nuit... Léopold!

Le doigt levé, il montrait au mur une vieille peinture, un ancien tableau de famille, représentant un aïeul en tenue d'officier des chasseurs de la garde. Depuis cinquante ans, ce tableau était accroché là.

—Tiens! En voilà un qui t'a vu naître. Il t'a vu tout petit, comme ça, quand je te portais dans mes bras... Il t'a vu malade. Il a tout vu, tout ce qui s'est passé dans la maison... Maintenant, il te voit aussi, et il doit se dire: "On aurait bien pu me détruire plus tôt." Et tout ça, vois-tu, tout ça, c'est ta femme qui en est cause. Elle est mauvaise. Mais toi... ah! non, mon fils, je n'aurais jamais cru ça de toi.

Il ramassa vivement les billets laissés sur la table.

—Tiens, emporte ton argent! Ça me brûle les doigts. Et je n'en veux plus, entends-tu bien, je ne veux plus un sou.

La vieille Marthe rentra, la lampe à la main. Sur son bras elle portait une robe pliée, sentant le camphre de l'armoire. Elle posa la lampe sur le bord de la table, toute joyeuse.

—Regarde, Léopold, je viens de sortir ma robe de soie grise. Penses-tu que ça suffira pour la noce?

Le père Hamelin s'approcha d'elle, très calme. Il lui dit:

—Tu as eu tort de sortir ta robe... Elle ne te servira pas.

—Comment! Je ne la mettrai pas?

La vieille Marthe s'exclama:

—Et la noce de Gabrielle!...

Le père Hamelin posa la main sur son épaule, et très doucement, d'une voix ferme et grave:

—Tais-toi, femme... Nous n'irons pas!

JEAN MADELINE.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.





SOMMAIRE



3ME ANNÉE—No 13 Samedi, 1er Octobre 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six mois - - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d avance.		Strictement payable d'avance.



PLUS TARD





Plus tard, ô ma beauté ! vous m'abandonnerez...
Je ne serai plus rien, sous le ciel, sur la terre,
Qu'un cœur mélancolique, épars et solitaire,
Où tout est en déclin des passés adorés.

Sous le ciel d'or, plus tard, froide comme la roche
Qui regarde le flot chantant et vaporeux
S'éloigner dans sa force et dans son faste heureux,
Je vous verrai partir, sans geste et sans reproche.

Dépossédée un jour de vous, l'unique bien !
Je ne serai plus rien qu'un pauvre être en détresse,
Un être sans douceur, sans douleur, sans caresse,
Un cœur tout fait de rêve et qui ne rêve à rien.

Toutes les clartés du bonheur seront éteintes,
Du clair bonheur, céleste passant fugitif
Qui promet et dérobe au désir attentif
L'illusoire secret des divines étreintes.

Et c'en sera fini du charme et du tourment,
Du miracle d aimer dans ta foi, dans la gloire,
Où, d'aussi loin qu'on la rapproche, la mémoire
Est tout harmonieuse à l'isolé moment.

Et tout s'atténuera. Même l'intimité
Des cœurs avec le mien se fera nonchalante,
Et je la sentirai fléchir comme une plante,
Car son but innocent, c'était vous, ma beauté.

J'aurai de chaque chose un grand regret mystique
De l'amour souverain par qui l'on est brisé,
Et du trouble regard expansif et rusé
Qui vous jette en passant son désir parodique.

Vous, dont j'espérais tout au printemps fortuné,
Vous aurez peu tenu la chimère promise...
Je croirai d'un regret vaste qui s'éternise
Que m'ayant tout repris vous m'aviez tout donné !

Et j'irai par la vie et la douce nature
Avec un cœur aveugle et des yeux sans miroir,
Patiente et parfaite, et sans plus rien savoir
De ma faiblesse et de l'espoir que l'on endure.

J'aurai beau me conter tout bas pour m'endormir
Que sous mes cheveux blancs je suis suave et fière ;
Les cheveux blancs, déjà c'est un peu de suaire
Au front, c'est qu'il nous faut commencer de mourir.

Sans doute, en ce temps-là, me reviendra l'hommage,
O mon poète-amant, de vous avoir charmé,
Mais ce beau souvenir — vous avez tant aimé ! —
Sera fait d'une foule et non de mon image.

Hélas, hélas, hélas ! que me restera-t-il,
O ma chère beauté, quand vous m'aurez laissée...
Quand je ne serai plus rien qu'une ombre glacée,
Quand seront épuisés les jours d'émoi subtil,

Où l'on pouvait surprendre au secret de ma bouche,
Ardent comme la terre et grand comme les cieux,
Tout le silence de mon cœur mystérieux,
Qui saura que je fus amoureuse et farouche ?, .

Mme Catulle Mendès.

Reproches Mérités

Je recevais, il y a quelque temps, d'un journaliste distingué de Paris, la lettre suivante :

"Madame Françoise,
Montréal, (Canada).

"Madame,

L'Européen, dont je suis un des collaborateurs, s'intéresse beaucoup au mouvement intellectuel, économique et social du Canada, et nous serions désireux d'échanger notre revue avec les publications de votre pays. Tous les grands journaux et périodiques du monde entier font avec nous l'échange. Au Canada, seuls ont répondu *Le Canada* et *La Croix*.

" Cette indifférence nous surprend un peu. Nous pensons que peut-être se sont produites des erreurs de poste, à tout hasard, nous écrivons par le même courrier à ces différents journaux.........

"Je trouve un peu étonnant que le Canada semble mettre si peu de bonne volonté à entretenir avec la France des rapports intellectuels... Les Canadiens reprochent à la France de ne pas les connaître, que ne tentent-ils de se faire connaître ! Il se publie, au Canada, des périodiques, des revues, des livres en grand nombre. Oncques les Français ne les voient chez leurs libraires, dans leurs Bibliothèques publiques, dans leurs bureaux de rédaction. Pourquoi ce silence, cette obstination dans ce silence, — puis ces reproches ?

" J'ai eu l'occasion d'écrire à M. X. (1), près de qui, m'avait-on assuré, ma lettre devrait trouver accueil. Je demandais à ce monsieur des renseignements sur la production littéraire du Dominion, l'adresse des éditeurs canadiens français, et, j'ajoutais que je serais heureux de recevoir les nombreux travaux qui se publient depuis quelques années chez vous. Je mentionnais que je les paierais, si je ne pouvais les recevoir à titre de service de presse. Je n'obtins aucune réponse ; pas même un accusé de réception. Je m'adresse à vous et vous demande donc très humblement d'avoir l'extrême obligeance de me renseigner sur tout ceci.

"Les auteurs canadiens voudraient-ils faire le service de presse à *L'Européen*, qui parleraient de leurs œuvres ? Où peut-on se procurer des catalogues d'éditeurs ? Ici, il est impossible de se procurer Garneau ! ......"

L'Européen, revue internationale hebdomadaire très sérieuse, est dirigée par M. Björnsterne Björnson, et publie des articles dus à des écrivains de toutes nuances, depuis M. Anatole Leroy-Beaulieu jusqu'à M. Pierre Guillard ; nos journaux n'auraient certes, rien à perdre à un échange avec une revue aussi éclectique qu'intéressante à feuilleter.

Mon correspondant,— M. Giluney, qui m'écrit la lettre dont je viens de reproduire les principaux extraits, — me paraît un peu sévère à notre égard, et je n'ai pas manqué de le lui dire dans la réponse que je lui ai envoyée.

En bonne canadienne, j'ai pris le parti de mes compatriotes, mais aujourd'hui que M. Giluney n'est plus ici, et, qu'entre nous, nous nous devons la vérité très crue, force n'est de reconnaître qu'il y a beaucoup de justesse dans les remarques de M. Giluney.

Et je l'ai bien constaté dans les quelques démarches que j'ai faites, afin de procurer à M. Giluney les renseignements qu'il me demandait.

D'abord, je suis allée chez les libraires bien connus, MM. Beauchemin & Fils, et Granger & Frères pour y prendre des catalogues de nos livres canadiens. Eh ! bien, le croirait-on ? Impossible d'avoir ces catalogues ni chez l'un, ni chez l'autre de ces éditeurs. Nos œuvres canadiennes ne sont pas encore cataloguées. Et pourtant, qui mieux que ces deux principales et excellentes maisons de librairie au pays, eut dû le faire ?

Cette lacune est encore plus grave qu'on le pense La semaine dernière, M. Ludger Renouf, député-shérif à Biddeford, (Etats-Unis), me demandait aussi un catalogue de nos ouvrages canadiens. La Bibliothèque publique de Biddeford, désirant acheter quelques centaines de livres français, avait prié ce monsieur de lui fournir les noms d'auteurs.

M. Renouf, dans un noble élan patriotique qui lui fait honneur, a pensé tout de suite à nos écrivains canadiens, dont il voulait, disait-il, non seulement propager les œuvres, mais encourager le talent d'une façon tangible.

Encore ici, je me suis heurtée au même obstacle : pas de catalogues exclusivement composés de livres du terroir.

Le fait est important et mérite, comme on le voit, d'être signalé.

J'ai dû donc faire le relevé des livres de ma modeste bibliothèque et y ajouter les noms que ma mémoire me fournissait, mais, je sens que la liste a été bien incomplète.

Voilà où nous en sommes.

Pourtant, les libraires en France, devraient pouvoir offrir en vente les œuvres canadiennes, et, nos éditeurs canadiens, des catalogues à la demande de tous. Ils y gagneraient eux-mêmes ; serait il possible qu'ils ne vissent pas là leur propre intérêt ?

Puisqu'il se fait, en ce moment, à l'étranger, un réveil prononcé en notre faveur, favorisons-le, aidons-le de tous nos moyens.

A tous les points de vue, —intellectuel et matériel — nous y sommes largement intéressés.

FRANÇOISE.

(1) Note de la Réd. — Nous ne voulons pas donner ici le nom de ce monsieur.

AVIS

Nous prions les abonnés qui n'ont pas encore payé leur abonnement de l'année courante, de vouloir bien se mettre en règle avec l'Administration.

Les journaux qui font au JOURNAL DE FRANÇOISE l'honneur de reproduire ses articles devraient être assez généreux pour indiquer en même temps leur provenance.

UNE GRANDE DAME

AU TEMPS DES CROISADES

Il serait sans aucun doute, intéressant aux lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE, de connaître les détails de la toilette d'une grande dame, au temps des croisades. Je la donne ici, très exactement reproduite, et les femmes d'aujourd'hui pourront constater, que, quoiqu'en disent messieurs eurs maris, leurs atours sont encore noins complexes que ceux des belles lu temps jadis.

* * *

Six ans se sont écoulés, depuis que e puissant et vaillant seigneur Guy e la Trémoïlle a quitté son château e Grogneul pour revêtir la cotte de naille à croix rouge, et suivre en Palestine l'avant-garde des Croisés, conduite par Godefroy d Bouillon. Et epuis six années, chaque soir, au ioment où le soleil disparaît à l'horizon, la châtelaine, la douce et belle onstance, est venue s'asseoir, en hiver, devant la fenêtre aux vitraux armoriés, qui de la grande salle du onjon, laisse voir au loin la campane ; en été sur la terrasse aux blocs e pierre parmi lesquels grimpe follement le lierre, comme les souvenirs, attachent au cœur de la châtelaine. - Pendant bien des jours, elle a donc tendu le retour de l'époux ; elle l'a ivi par la pensée vers cet Orient, rceau des rêves et des légendes merveilleuses, jusqu'au jour, déjà éloigné, i les nouvelles ont manqué... Et aque soir elle pleure, la belle Consnce aux yeux couleur d'azur pâle, ais dans son âme chante cependant core l'essaim des douces espérances ! voilà, qu'aujourd'hui elle apprend e son espoir n'était pas une chimère : il va revenir, le fort, le vaillant, ntrépide chevalier ; avec lui vont ntrer au manoir les fêtes joyeuses utrefois, chassant les deuils et les rs pensers .. Un messager venu s bords ténébreux du Danube annce, en passant que cinquante oisés sont déjà de retour, et qu'à r tête marche Guy de Trémoïlle, seigneur de Grogneul et d'autres lieux.

Joyeuse, Constance monte à la chambre nuptiale et tire des coffres de bois parfumé, ses plus belles parures, ses plus riches vêtements. Elle veut se préparer pour le retour de l'époux, afin qu'il la retrouve charmante et gracieuse, comme au jour déjà lointain où, palpitante et voilée, elle entrait dans cette chambre pour la première fois, tandis qu'autour du château éclataient les joyeuses fanfares des cors.

Elle prend d'abord une *chainse* ou chemise de soie, qui a dormi longtemps entre les feuilles desséchées d'encens d'Italie. Elle la passe autour de son corps, de manière à ce que le col et les poignets des manches, élégamment plissés, soient seuls visibles, lorsqu'elle sera complètement habillée. Puis pardessus, elle endosse un *bliaud* sorte de blouse, également en soie, fendue sur les côtés et plissée par une habile repasseuse. Le *bliaud* est taillé de telle sorte qu'il s'évase par le bas en large jupon ; les manches en sont serrées au poignet de manière à laisser voir celles de la *chainse*. Enfin, autour de sa taille, elle enroule une ceinture terminée par deux glands d'or, et sur laquelle retombe le bliaud, en même temps qu'elle aide encore à faire bouffer les jupes.

Constance prend alors dans un sac à mailles d'argent des bas d'un grand luxe, car ils sont en satin rouge brodé d'or, et tels qu'on en voit aujourd'hui encore de semblables, conservés au trésor impérial de Vienne. Elle enferme ensuite ses pieds délicats dans des chaussures en cuir mou, à boucle de métal, et dont la pointe rembourrée d'étoupe et allongée fait déjà pressentir cette étrange mode des souliers *à la poulaine*, qui persistera durant une partie du moyen âge.

Comme Constance de la Trémoïlle avait été plusieurs fois à la cour, en ces dernières années, elle n'était point naturellement de ces femmes qui, à trente ans, s'habillent comme des douairières et conservent des modes surannées, en dépit des progrès et des avantages de leur temps. Aussi, malgré les convenances féodales ou provinciales, — comment doit on dire ? — ne porte-t-elle plus, comme la plupart des femmes de l'époque, cet affreux *p lisson*, sorte de gilet de fourrure enfermée entre deux étoffes et qu'on plaçait généralement entre la chemise et le bliaud. Elle a adopté, au contraire, un vêtement nouveau à ce moment, c'est la *gipe* ou *gipon*, première forme des mots *jupe*, *jupon*, qui jusqu'au dix-septième siècle ne cessèrent de désigner le corsage féminin. Cette gipe formait une espèce de gilet ajusté sur le buste comme une cuirasse, de façon à en dessiner toutes les formes ; elle s'agrafait sur le côté. Faite d'une étoffe gaufrée, serrée par un ceinturon et une ceinture à bouts pendants, elle donnait à la taille une cambrure et une souplesse qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps. Cela explique suffisamment les dédains effarouchés des prudes de ce temps, à l'égard d'un accessoire de toilette qui rendrait à la femme tous ses avantages, mettait en relief sa grâce et la sveltesse dont la nature l'a douée comme d'une coquetterie naturelle. La nature ! n'est-elle pas l'éternelle ennemie des prudes et des pécores qui voient partout en elle l'œuvre de tentation, et lui reprocheront toujours de mêler, comme dit Molière.

Avec la sainteté les parures du diable !

Constance sépare alors ses cheveux au milieu du front, les nattent en deux grosses tresses qui retombent par devant, des deux côtés de sa tête, et descendent au-dessous de sa ceinture : à ces tresses, elle entremêle des orfrois ou broderies d'or, et sur le sommet de sa tête, elle place un bandeau orné appelé d'ordinaire *tresson* ou *tréçouer*. Cela fait, elle met par-dessus cette toilette un grand manteau en

forme de cape et que retiennent deux agrafes d'argent. Puis, lentement, une fois prête, elle descend, pleine d'émotion, le grand escalier de pierre du donjon, dont les voûtes sonores repercutent les mille bruit imperceptibles de ses pas légers Et toute tremblante d'angoisse et d'émotion, elle va s'agenouiller dans la chapelle du vieux manoir, en attendant l'arrivée de celui qu'elle aime. Mais, comme la loi religieuse de l'époque, très sévère sur ce point, ne donnait pas le droit aux femmes d'entrer, ainsi vêtues de leurs plus beaux atours, dans les églises et même dans tous les autres lieux consacrés, Constance agraffe, en outre, son manteau dans sa partie inférieure et ramène sur sa chevelure un voile épais qu'elle laissait retomber en arrière. Puis, elle pénètre dans le sanctuaire...

A ce moment, le veilleur, placé au sommet du donjon, annonce, d'un son de trompe, trois fois répété : que des étrangers sont en vue du château. Le cœur de Constance bat à briser sa poitrine... Quelques instants après on entend grincer les chaînes du pont-levis et le mouvement de la herse qu'on lève à la poterne d'entrée. C'est lui ! il vient ! Vite, elle enlève le voile qui recouvre ses beaux cheveux, et, toute défaillante de bonheur et d'amour, elle court se jeter dans les bras de son seigneur et maître...

Ami du Journal.

La Voleuse

Comme à votre teint je songeais,
Tout pensif, je m'interrogeais,
Me disant : D'où vient qu'elle est pâle
Comme un ciel d'hiver souffreteux,
Pâle comme un ambre laiteux,
Comme les perles ou l'opale ?...

Or, dans mon jardin j'avisai
Une rose au cœur divisé
Et rouge à la croire blessé,
Et qui riait coquettement,
Faisant briller un diamant
De gouttelette de rosée.

Et je me dis : " Parbleu ! voilà
La fleur coupable qui vola
Les couleurs de ma belle amie. "
Et je cueillis, sans hésiter,
La rose pour vous l'apporter.
Repreuez votre bien, ma mie.

L Xanrof.

Réflexions tristes

Je ne sais rien de plus profondément pitoyable que la triste affaire Lalonde dont les journaux nous ont si longuement entretenus, il y a quelque temps.... Non, il n'est pas trop tard pour parler encore d'elle, car, les renseignements qu'elle offre à tous sont d'un usage quotidien.

Et puis, combien jai plaint, la pauvre enfant,—et combien j'éprouve le besoin de l'écrire, —en songeant que dans la douloureuse et dernière crise de sa vie, à ce moment affreux où tout sombra autour d'elle, il ne s'est pas trouvé seulement une amie sur l'épaule de laquelle, elle eut pu, la malheureuse délaissée, pleurer un peu le douloureux destin de sa vie.

Et de se sentir ainsi abandonnée, si seule devant le mépris et le reniement d'un monde implacable et cruel, qu'y a-t-il d'étonnant que, le vertige s'emparant de son cerveau, le désespoir de son cœur, elle ait voulut s'évader de la vie !

Elle songea à un autre monde où l'on est puni, sans doute, du mal qu'on a pu commettre, mais où la justice est plus équitablement dispensée, à un autre monde où les intentions sont comprises, où l'on a pitié de la faiblesse humaine, et, où, à coup sûr, on doit, quelque châtiment qui nous attende, souffrir moins qu'en celui-ci....

Elle n'avait pourtant qu'un crime à expier, la petite Mamie Lalonde, qu'un seul crime : celui d'avoir trop aimé. Faut il donc que l'expiation soit si terrible pour le don loyal, le sacrifice généreux de tout son être ?

Le frisson m'agite encore quand je me représente les tortures morales de cette jeune fille, depuis l'heure de son arrestation jusqu'au moment où la mort vint mettre un terme aux palpitations trop fortes de son cœur. Ce qu'elle dut souffrir, ce que furent ses regrets, ses remords, la douceur cruelle des souvenirs, je puis bien essayer de me les imaginer, jamais, je le sens, la langue humaine pourra en décrire la désespérance et la terrible accuité.

Pourtant, elle partit, sans une plainte, sans un reproche pour le misérable, qui, non content de l'avoir trahie, l'abandonnait lâchement.

La seule compassion qu'elle reçut à l'heure de l'épreuve suprême, lui vint de la part d'un agent de police... Ah ! qu'il ne regrette pas, lui, aujourd'hui, qu'il ne regrette pas, bien qu'il lui en ait coûté cher, d'avoir donné à la malheureuse les derniers services qu'elle eut des humains.

Son cœur de policier endurci devant les pénibles spectacles rencontrés dans l'exercice de ses pénibles devoirs, s'est ému devant cette misère qui ne ressemblait en rien à celles qu'il avait déjà vues. Par pitié, il partagea son pain avec elle, il lui fit donner un gîte. Il en a été puni par la dégradation. J'estime que ce n'était pas assez, il fallait le chasser, chasser du corps de la police un officier qui a pu s'attendrir sur un sort aussi malheureux, il peut contaminer les autres....

Tandis que se déroulait l'enquête Côté, j'aurais voulu crier à tous : Au lieu de faire le procès d'un innocent, cherchez donc le vrai coupable, car, il en existe un, le premier, le seul coupable, et celui-là, vous n'en parlez même pas !

C'est lui qui fut le véritable larron, le larron d'honneur mille fois plus méprisable, que la pauvre enfant, qui, inconsciemment, sans qu'on puisse lui attribuer la responsabilité de son acte, vola à l'étalage.

C'est lui, l'assassin, et il dormait en paix quand sa victime souffrait les affres d'une agonie épouvantable.

Celui-là n'a pas été inquiété, parce que la loi, la loi de l'homme, l'a mis à l'abri. Il n'a pas été prévu, dans son code, ce cas, qui se répète pourtant à chaque instant, depuis que le monde est monde. Ah ! il est bien protégé lui, le séducteur, mais sa victime, elle périra, pour avoir mis en lui, sa foi, pour avoir cru à la durée d'un rêve...

Ah ! mères, enseignez donc à vos filles ce qu'est la vie avant qu'elles en aient fait le dur apprentissage.

Dites-leur tout ce qui se cache d'embûches, de tentations, de chutes, sous les fleurs du chemin de l'amour.

Répétez-leur donc que le plus grand ennemi de la jeune fille, c'est son cœur naïf et trop tendre et qu'elle ne doit pas écouter ses dictées quand elles s'écartent du devoir austère et de l'honneur sévère.

Ce qu'il faut bien leur apprendre

encore, mères, à vos filles, c'est que l'homme, cet être fort, ce maître si fier de ses droits, créé pour être le soutien du faible, sera cependant celui de qui elles devront le plus se défendre, et qu'une fois, déchues, par lui, du piedestal où leur pureté les avait placées, il les abandonnera à leur sort, laissant peser sur leurs frêles épaules tout l'opprobre et toute l'ignominie....

Mères, faites bien l'éducation de vos filles. Quand elles auront acquis le sentiment de ce qu'elles valent et celui de leur dignité, quand elles sauront qu'il n'est de plus beau front que celui qui n'a pas de tache, et de plus noble amour que celui dont on a triomphé du danger, nous compterons, dans la vie, moins de lugubres tragédies comme celle dont nous venons tous d'être les témoins.

FRANÇOISE.

La légende des Fils de la Vierge

En ces jours-là, alors qu'Héliopolis, ignorante de la gloire qui la visitait, cachait entre ses murs l'Emmanuel enfant, son père adoptif et Marie, sa mère, en ces jours là, la Vierge très douce, assise un matin auprès de sa maison, à l'ombre chaude d'un palmier, filait sur son fuseau la masse blonde et soyeuse d'un lin choisi. Le Petit Jésus, qui essayait alors ses premiers pas sur le sable doré de l'Egypte, jouait sagement auprès d'elle... et un doux frémissement d'ailes invisibles palpitant dans l'air attiédi, trahissait seul la présence des anges essaimés dans l'espace, attentifs aux ébats du bel Enfant.

Là-bas, de grands sphinx de granit poli alignaient à l'horizon leurs croupes massives et leurs pieds couchés dans la poussière ; une buée bleue, traînant au-dessus du sol, indiquait le cours large du Nil ; des palmes croissant au bord de l'eau, soufflaient dans l'air de la fraîcheur et des parfums ; et parfois, entre leurs têtes remuées, on voyait apparaître, posé sur une de ses pattes, quelque ibis rose au cou de nacre...

Mais tout cela,—les sphinx, le Nil, les palmes, l'ibis sacré,—tout cela, noyé dans la lumière ambrée de l'Orient, disparaissait aux yeux ravis des anges devant la beauté de la Vierge, fille de David, et la grâce de l'Enfant, fils du Très-Haut.

Or, une femme qui avait chez elle, un enfant malade étant venue chercher Marie, celle-ci partit, abandonnant son fuseau à la garde du Petit Jésus, et le Petit Jésus à la garde des anges.

Resté seul avec le fuseau de bois durci entre les mains, Jésus s'amusa d'abord à lustrer d'un doigt souple et patient le lin qui le garnissait, puis à souffler dessus, l'haleine douce et les lèvres arrondies.

Et le lin de s'envoler en fils tenus dans l'espace, et Jésus de rire aux éclats...

Quand revint la Vierge très douce, en voyant son fuseau dégarni, elle fut d'abord tentée de gronder Jésus :

—Eh quoi ! mon cher Enfant, dit-elle ; qu'avez-vous fait ?...

Et le Petit Jésus de continuer de sourire et de tendre son doigt vers l'horizon...

De tous côtés plus délicats qu'un cheveu blanc et plus transparents que le cristal, scintillaient les fils de la Vierge : les grands sphinx de granit sentaient leurs flancs emprisonnés par de fins réseaux d'argent, les ibis roses prenaient leurs ailes aux fils d'un métier qu'on ne voyait pas, la grâce des palmiers se doublait de celle des rosaces qui venaient s'y suspendre et l'air étaient plein de tant de légères dentelles que les anges n'osaient y voler, de peur d'en rompre les mailles.

Et la Vierge très douce, loin de gronder le Petit Jésus, l'attirant près d'elle et le baisant au front :

" Soit donc ! mon Bel Enfant, dit-elle, puisque vous le voulez..."

AMÉLIE MURAT.

Quelquefois Superieure

Dans une conférence à laquelle assistait votre serviteur, il y a quelques semaines, l'orateur faisait une apologie de la femme. Après avoir représenté que la différence des aptitudes, l'infériorité des forces physiques ne constituaient pas inégalité morale et sociale au profit de l'homme, il ajouta, comme par un audacieux effort : " Elle lui est quelquefois supérieure." A ces mots, j'entendis, partant de certain groupe masculin, une réclamation ironique. Il n'y avait pas à se méprendre sur le sens de ce ricanement. Celui qui se l'était permis trouvait la thèse absurde et protestait à sa manière contre ce qui lui semblait à la fois un excès de galanterie envers les dames de l'auditoire et une impertinence à l'adresse du sexe fort.

Bien des fois, depuis la soirée où un interrupteur malappris manifestait ainsi son opinion sur la moitié du genre humain à laquelle appartient sa mère, son ricanement a poursuivi ma pensée, comme la manifestation cynique d'une opinion fort répandue.

La femme parfois supérieure à l'homme ! Ah ! la bonne plaisanterie. Voyez encore cette cohue de jeunes rapins assaillant quelques jeunes filles qui ont osé demander au crayon et au pinceau un gagne-pain honnête, et réclamer une portion congrue de l'enseignement des beaux-arts, donné aux frais de l'Etat. Couturière, domestique... ou courtisane, voilà le lot de la fille du peuple, pour ces futurs pontifes de l'idéal .. Conspuez la femme ! Tel est le cri de guerre des paladins de la supériorité masculine.

Notre vieux renom d'urbanité, de déférence, d'aimable et saine galanterie à l'égard du beau sexe, subit en vérité de graves atteintes en ce moment et c'est à se demander si nous n'allons pas reculer jusqu'à la sauvagerie des tribus du noir continent, où la femme n'a guère plus de valeur sociale qu'une paire de bœufs.

Qu'il prenne fantaisie à des femmes du monde, à des jeunes filles intelligentes de se soustraire aux frivolités du désœuvrement, pour se meubler l'esprit, développer leur jugement en suivant les cours de littérature ou d'histoire, on les raille, on siffle les

professeurs assez imprudents pour satisfaire un pareil goût, assez oublieux de la dignité de leur sexe pour se faire les complices d'un renversement du droit naturel. La femme riche, qu'elle appartienne à l'aristocratie, à la bourgeoisie ou à la finance, la femme et la fille de fonctionnaire, doivent faire de la tapisserie, lire des romans, jouer un peu de piano, développer les grâces qu'on apprécie dans un salon, cultiver l'art des visites de cérémonie et des réceptions correctes.

Et l'on s'étonne des exagérations, des excentricités du mouvement féministe ! On se scandalise ou on se raille de certaines émancipations ; comme si toutes les tyrannies ne provoquaient pas l'esprit de révolte ; comme si les violations du droit en pouvaient condamner les revendications. Du haut en bas de l'échelle sociale, la tyrannie masculine tend à s'affirmer avec toujours plus d'arrogance. Le cultivateur, l'ouvrier, trouve tout naturel que sa femme soit confinée dans un logis étroit, insalubre, qu'elle se prive du nécessaire pour que les enfants mangent à leur faim, tandis qu'il va, lui, s'amuser, consommer, jouer au cabaret, prêt à répondre par des injures ou des coups aux représentations qui accueilleront son retonr- "Que diriez-vous, demandait quelqu'un de ma connaissance, à un père de famille qui rentrait ivre après une journée de chômage volontaire, que diriez-vous si votre femme allait, de son côté, à la guinguette, et y dépensait à boire les quelques sous qu'elle gagne dans les instants dont ses devoirs domestiques lui permettent de disposer, au détriment de sa santé. — Ah ! répondit l'ivrogne ; pour ma femme, c'est autre chose ! "

Eh ! oui, toujours le système commode des deux morales. La femme, c'est autre chose ! Que le mari donne des coups de canif dans le contrat, que le jeune homme fréquente les mauvais lieux, cela ne tire pas à conséquence. La femme de l'un, la sœur de l'autre, doivent rester chastes. Quand donc fera-t-on comprendre aux intéressés que ce système d'inégalité dans une forme de la tyrannie et une véritable immoralité, renferme un aveu d'incapacité de la part du sexe fort et un témoignage implicite de la supériorité du sexe faible ?

La femme *quelquefois* supérieure à l'homme ! C'est bien plutôt "*souvent*" qu'il faudrait dire. Mieux que lui, elle donne aux malades les soins les plus délicats ou les plus répugnants ; elle est plus forte contre la pauvreté ; elle ne se soustrait pas, d'ordinaire, comme lui, par des distractions malsaines, aux misères ou aux obligations du foyer. Les chefs de famille perdus de dettes sont plus nombreux que les femmes qui ruinent leurs maris par de folles dépenses. Il y a, dans les prisons beaucoup moins de femmes que d'hommes. Est-ce là, chez elles, marque d'infériorité ?

Que si de la vie ordinaire et de ses conditions générales, nous passons à certaines manifestations spéciales de l'activité, il serait aisé de montrer l'injustice du préjugé qui entend tenir la femme dans la sujétion ou lui fermer l'accès de certaines carrières où ses aptitudes trouveraient leur emploi. Je ne prétends pas le moins du monde, ni que la femme puisse exercer toutes les professions, ni que dans toutes celles qui lui sont ouvertes ou dont elle force l'entrée, son mérite, ses succès puissent porter ombrage à l'homme. Je voudrais qu'elle ne fût pas systématiquement tenue pour incapable et que, à ses risques et périls, partout où la décence ne lui interdit pas de se produire, et son rôle domestique étant sauvegardé, elle pût user de la liberté de concurrence.

A ceux qui tiennent la femme pour un être intellectuellement inférieur, il n'est pas inutile d'apprendre qu'on a vu parfois des femmes supérieures. Dans les lettres : Mme de Staël, Georges Sand ; dans la politique : Christine de Suède, Catherine de Russie, Marie-Thérèse d'Autriche, Mme Roland, pour ne parler que des mortes.

H. DRAUSSIN.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs l'apparition d'une nouvelle revue, *Jérusalem*, richement illustrée et paraissant le 24 de chaque mois, sur papier de luxe, au prix de 3 francs par an. Elle traitera de toutes les questions relatives à la Terre Sainte.

Un numéro spécimen est envoyé gratuitement sur demande adressée à l'éditeur, Paris, 5, rue Bayard.

Lettre Intime.

Ma petite chérie,

Ta dernière lettre est un cri du cœur, et depuis que je l'ai lue, je n'ai pas pris une minute de repos afin de te renseigner, et, ce, le plus tôt possible sur les points d'interrogation que tu me poses. En effet, tu demeures à la campagne et tu tiens à connaître quelles sortes de chapeaux seront portés cet hiver. Je comprends ta légitime curiosité, va, et je suis bien aise de t'annoncer que je t'apporte de quoi à aisément la satisfaire.

Oui, ma bonne, il n'y a pas une modiste à Montréal plus instruite que moi sur les formes nouvelles et les plus beaux modèles. Et c'est à Mille-Fleurs, où je me suis rendue aujourd'hui que l'on m'a donné ces détails et de la meilleure grâce du monde. Tu connais Mille-Fleurs ? à coup sûr tu as dû en entendre parler. C'est un des établissements de modes chics de la ville. Et ce qu'il y a de jolies choses ! L'exposition bat en ce moment son plein et, si, devant tant de merveilles, je n'en ai pas perdu la tête, c'est que je tenais à la garder pour la coiffer d'un de ces magnifiques chapeaux. Il y en a de tous genres, ma chère, et le goût hésite entre la grande amazone fièrement retroussée, le poétique Velasquez à l'ondoyant panache retombant en caresses sur les cheveux, ou l'élégant Gainsborough, piqué d'ailes, de plumes finement ombrées. Et puis, les toques fleuries, les capotes empire Louis XVI et Directoire .. jamais je n'ai vu une aussi éclatante élégance. Quant aux nuances, ma chère, c'est le vert, le brun, et le rouge qui ont la suprématie. Très gentil pourtant ce gris, où des roses fièrement campées semblent vous narguer par-dessus la calotte. Enfin, je n'en finirais pas, et, il vaut mieux que tu viennes choisir toi-même. Je t'assure que cela vaut bien la peine d'une visite, sans compter le plaisir que j'aurai à te voir.

N'oublie pas : Mille Fleurs, 1554 rue Ste-Catherine. D'ailleurs, j'y retournerai encore, avec toi, avec grand plaisir.

Ainsi, c'est au revoir que je te dis, ma bonne petite chérie.

Ton amie,

MARCELLINE.

L'AVEU

Avec sa chevelure blanche ondulée et poudrée d'un imperceptible nuage odorant, sa taille longue, enserrée en une robe d'une sobre élégance, sa main gracile aux doigts fuselés, son pieds menu, chaussé d'un souple soulier découvert sur un bas de soie brodé, elle avait grand air, l'aspect d'une douairière séduisante de charme, de distinction. Du reste, ayant conservé, malgré ses soixante ans, l'allure jeune, aristocratique, grâce à son port, à sa sveltesse, elle prenait un méticuleux soin de sa personne, luttant contre la décrépitude, moins par coquetterie surannée que par dignité de soi, noble amour-propre de femme qui estime dégradant le laisser-aller, la veulerie dans la vieillesse. Mais elle ne prétendait nullement tricher la nature, ne fardait pas ses rides, ne maquillait pas la flétrissure de ses chairs, et si sur ses beaux cheveux de neige elle vaporisait une pincée de poudre, c'était que sa coiffure s'en harmonisait et que ses traits, son teint, l'ensemble de sa physionomie et jusqu'à la douce couleur bleu tendre de ses yeux gagnaient à cette harmonie.

Lui, également très correct, très soigné, mais sans recherche, paraissait à peine la soixantaine, bien qu'il fût âgé de soixante-treize ans. On s'illusionnait sur son âge, comme sur le sien à elle, pour les mêmes raisons : l'élégance, la correction, les soins minutieux et surtout la jeunesse de l'allure désinvolte.

Assis vis-à-vis l'un de l'autre au coin d'un feu de bois qui attiédissait l'atmosphère du salon, les deux vieillards formaient un couple charmant, de prime-abord sympathique et qui évoquait en l'imagination de riantes images... Philémon et Baucis modernisés. Ils n'étaient cependant pas mari et femme, mais deux vieux amis dont la fraternelle intimité datait de plus d'un demi-siècle, alors que lui était le camarade de collège de ses frères à elle. Mais, depuis cette époque, leurs existences avaient été très dissemblables. Lui, subitement ruiné à vingt cinq ans, à la suite d'une catastrophe de famille, s'était jeté dans la mêlée artistique, juvénilement illusionné, croyant conquérir la fortune avec son pinceau. Mais la réalité avait été l'envers du rêve : il avait végété besogneux, inconnu jusqu'au seuil de la vieillesse, et ce n'était que depuis une vingtaine d'années, qu'avec la célébrité enfin acquise, ses tableaux se vendaient.

Elle, héritière opulente, avait mené une existence de privilégiée mondaine, surtout depuis son mariage avec un grand propriétaire foncier—M. Craquelain—sportsman passionné, qui possédait de superbes chasses dans le Berry. Et chaque année, vers octobre, le peintre recevait de M. et Mme Craquelain une invitation à laquelle il se rendait avec joie.

Ce séjour, *au Château* était devenu pour le vieillard une habitude douce, reposante et qui aurait fait un trou à son existence si elle lui eût manqué. Ce n'était pas que les distractions fussent nombreuses pour le vieil artiste qui abhorrait la chasse : elles consistaient en promenades et en conversations les jours de chasse, alors qu'invités et chasseresses, ayant déserté le château, laissaient, comme aujourd'hui, les deux vieux amis en tête-à-tête.

Maintenant Mme Craquelain lisait, isolée dans sa lecture, sans souci de son hôte, ayant avec lui ce sans-façon charmant qui est un hommage à l'amitié, car il prouve qu'on est soi, sans grimaces mondaines.

Lui, avait quitté le coin du feu, et, debout, près de la fenêtre, s'imprégnait les yeux—ses yeux réflecteurs d'artiste—de l'espace qui commençait à grisailler teinté d'ombre légère.

Graduellement la chambre s'obscurcissait, et bientôt Mme Craquelain ne put continuer à lire. Alors elle posa le journal sur ses genoux, resta quelques instants pensive, puis dit à haute voix :

—Encore un de ces horribles mariages d'argent !... Vous avez lu le journal ?... Le prince de Malemort qui épouse un sac d'écus, Miss Dolly Boom...

—Et elle a vingt ans, la malheureuse !

—Bah ! dit-il, elle est milliardaire, et dans notre monde prétendu raffiné, il n'y a que l'argent d'important ; c'est triste, mais c'est ainsi.

—Comment, s'exclama-t elle dans un léger soubresaut d'indignation, c'est vous qui proférez une pareille hérésie !

Comme il avait fait cette réflexion dans une arrière-pensée qu'elle ne pouvait deviner et qu'il ne voulait avouer, il essaya de se ressaisir :

—Après tout, dit-il, jugez-vous meilleurs les mariages mondains courants ?... Un mot les définit : hypocrisie,... Hypocrisie avant, hypocrisie après car ni l'un ni l'autre des fiancés ne se connaissent, ne se montrant que sous leur plus favorable aspect.... Après le mariage, les amoureux, ou ceux qui croient l'être, goûtent une lune de miel de quelques mois, puis, chacun arrange sa vie selon son tempérament. La femme devient extra-mondaine, rêveuse, sentimentale, coquette ou coquine.., ; l'homme, joueur, coureur, canaille, vicieux, léger... Et ce sont là les meilleures unions mondaines, celles qu'on nomme mariages d'amour ou d'inclination. Quant aux mariages qui ne sont qu'un contrat entre deux sacs d'écus, ou bien entre une fille riche, orgueilleuse et roturière et un noble décavé... de ceux-là ne parlons pas.

—C'est triste !

—Que voulez-vous, ma chère amie ? La civilisation est l'art d'être hypocrite. Et plus on est civilisé, plus....

—Taisez-vous avec votre scepticisme... On dirait à vous entendre qu'il

est impossible à deux êtres humains de traverser ce bas monde unis dans l'affection, dans la mutuelle estime, indulgents l'un à l'autre, se connaissant, se comprenant, dans un milieu de tendresse et de dévouement !

—Pour vivre ce rêve, il faudrait deux êtres à l'âme de cristal.

—Eh bien ! n'en existe-t-il donc pas? Ne sommes-nous tous que misère, boue, vanité et orgueil ?

—A peu près... Et notre orgueil comme notre vanité sont si effroyables que non seulement ils nous font vivre masqués, mais il faut encore que le masque demeure posthume.

—Oui, pour vous autres artistes qui vivez pour la gloire. Mais les bourgeois?

—Ils ont l'âme souillée par l'argent, par les vices et les défauts qu'engendrent la richesse.

—Et le peuple?... les petites gens, qui s'aiment, s'épousent, s'adorent et ont des enfants ?

—Oui, chez quelques uns de ceux-là tout n'est pas grimaces et mensonges. Mais ils ont la pauvreté... Ah ! la pauvreté !...

—Sur quel ton amer vous dites cela, cher ami. Je sais que vous avez beaucoup souffert pour acquérir votre situation, votre célébrité. Mais n'êtes-vous pas aujourd'hui payé de retour ? Et puis, ne m'avez-vous pas dit souvent que la souffrance et la pauvreté sont l'apprentissage nécessaire de la vie d'artiste ?

—C'est vrai, la misère nous est nécessaire. Cependant...

—Eh bien ! cependant ?... Pourquoi encore cette réticence ? Est-ce qu'à moi vous devez cacher quelque chose ? Est-ce que vous me cacheriez quelque chose ?

—Oui, je vous cache quelque chose et depuis près de quarante ans.

—C'est donc bien grave ?

—Non... seulement un peu triste.

Puis, sur un autre ton, après un silence :

—Vous rappelez-vous le 31 octobre 1857 ?

—Mon Dieu ! non ! répondit-elle riant. Savez-vous qu'il y a trente-huit ans de cela ?... C'est un bon bout de chemin ! Je me souviens seulement qu'à cette époque on portait des crinolines.

—Eh bien ! moi, dit-il, dans une gravité qui contrastait avec le rire de son amie, je me souviens que ce 31 octobre-là vous portiez une robe de popeline bleue, une robe que vous mettiez pour la première fois et dont vous raffoliez... Elle vous allait, d'ailleurs. à ravir.

—Quelle mémoire !

—Et ce n'est pas tout... A la tombée de la nuit, précisément à l'heure où nous sommes, nous étions tous les deux seuls dans le petit salon chez votre mère, et nous bavardions ..Vous me questionniez en ami, en quasi-frère ou plutôt en grand frère qu'on a toujours vu grand et qui vous fait l'effet d'un vieux bonhomme... Et à ce vieux bonhomme de trente-cinq ans vous posiez toutes sortes de questions... encore comme aujourd'hui. . Seulement les questions n'étaient pas les mêmes. Vous aviez alors des illusions sur tant de choses !... Sur le monde, ses joies, l'amour. .

—Ah ! mes illusions de vingt-deux ans, que la vie les a tôt dissipées !... Même mes enfants... dit-elle, laissant sa pensée s'achever dans la tristesse d'un sourire.

—Oh ! les enfants ! commenta-t-il. Il y a ingénument chez eux tout l'égoïsme et l'ingratitude de l'homme.

—Que vous dites vrai ! mon ami, approuva-t-elle avec gravité.

Puis, après un temps, elle ajouta :

—Et que me contiez-vous en 1857 sur le bonheur, l'amour. . tous ces beaux et grands mots de la vie—illusions en deçà du mariage, désillusions au delà ?

—Comme vous étiez alors en deçà et que ces grands mots étaient encore illusions vierges pour vous, je me gardai bien de les déflorer. Et puis... Et puis...

—Eh puis ? .. Eh bien ! et puis?...

Alors, dans un brusque soulagement de franchise :

—Et puis, je les avais, moi aussi, ces illusions... Oui, moi, votre grand frère, le vieux bonhomme... Mais, comme vous ne pouviez vous douter de ces sentiments, je ne parlai pas de moi, seulement des *autres*... Ensemble, nous avons passé en revue tous les partis sortables, et je vous donnais mon opinion sincère sur l'un et l'autre, voilant un peu la vérité lorsque je devinais votre sympathie pour un préféré, ne voulant pas appuyer sur votre cœur, lui faire mal ..

—Cher ami !... Est-ce possible?... Vous !.. . murmura t-elle, la voix émue.

—Oui, moi ! Et je vous devinais, et je vous comprenais... Je savais que la jeune fille rieuse, innocemment flirteuse, qui aimait la danse, le monde, les plaisirs, avait une nature d'élite, un cœur en bourgeon, prêt à s'épanouir dans l'affection .. Je savais que cette mondaine serait une compagne idéale, et que le bonheur était de l'aimer, d'en être aimé, de vivre auprès d'elle... Et pourtant, le soir même de ce jour, je vous quittai, prétextant un voyage à l'étranger, quand la vérité était que je retournais à mon atelier, navré, cachant ma pauvreté, ma misère d'artiste qui travaille dans l'isolement et à qui il manque quelques milliers de francs pour la réussite.

—Quelques milliers de francs !... Pourquoi ne vous êtes-vous pas ouvert à moi ? dit-elle, poignée, les larmes à la gorge, prêtes à jaillir.

—Pourquoi ?... Parce que je n'étais pas arrivé et que je doutais de moi... Je ne savais pas si la fortune viendrait un jour, si même je parviendrais jamais à gagner ma vie avec mon pinceau... Je voyais autour de moi tant de malheureux, tant de peu chanceux, tant de méconnus qui valaient mieux que moi et avaient plus de talent !... Et puis, je n'osais faire un aveu... La pauvreté est timide... l'amour aussi...

A ce moment, un domestique entra avec une lampe. Aussitôt la douairière détourna la tête pour que dans la crudité de la lumière on n'aperçut pas que ses joues étaient inondées de larmes.

Le domestique posa la lampe sur une table, mit au point l'abat-jour, puis sortit. Alors le vieil artiste s'approcha de sa vieille amie et lui prenant la tête entre les mains, posa ses lèvres sur les yeux mouillés. Et tandis que ces larmes faisaient refleurir son cœur d'homme resté enfant, comme un peu d'eau sur une fleur fanée, elle, la voix douce, basse, presque en aparté, murmura : " Si j'avais su !... "

Henri Conti.

LE COIN DE FANCHETTE

Brin de Varech.—Non, il n'est pas aussi difficile que vous le dites d'orner les autels avec des fleurs naturelles, même pour les églises de campagne. Quoi de plus aisé que de garder des pots de verdures, des lierres rampants ou grimpants, des palmes, des bégonias et autres plantes vertes que le bedeau peut entretenir, sans se donner beaucoup de mal, dans la sacristie ou chez lui? Il y a des époques dans l'année où il est sans doute difficile et onéreux de se pourvoir de fleurs, il n'en est pas où l'on ne puisse avoir de la verdure, et cela produit tout l'effet désiré. Les plantes artificielles étant bannies de nos salons et de nos maisons à cause de leur peu d'artistisme et de leur vulgarité, pourquoi ne seraient-elles pas bannies aussi de nos églises?

Mimi.—Les deux expressions au *revoir* et *à revoir* peuvent se dire également car elles ont toutes deux leur signification : l'une est plus familière et voudrait dire : au plaisir de vous revoir, tandis que l'autre indiquerait une forme plus respectueuse que familière : à l'honneur de vous revoir, C'est une nuance bien subtile et que si peu connaissent que je me demande si c'est bien la peine d'y mettre cette distinction. Grammaticalement parlant, c'est l'expression : au revoir, qui est la meilleure.

Tante Marie.—En Grèce et à Rome, les jeunes filles portaient autour de leur taille, une ceinture retenant les plis de leur robe et que l'on appelait : ceinture de vierge.

Jean-Jacques.— 1° Je ne connais pas le livre dont vous me parlez. 2° Il ne suffit pas de lire beaucoup, il faut lire avec attention et bien comprendre tout ce qu'on lit. 3° Puisque vous le désirez, je vous signalerai ces fautes.

Rose Rouge.—C'est au musée du Louvre qu'il y a un salon avec sept cheminées ; on l'appelle, je crois, le salon des sept cheminées. Le portrait de Mme Récamier se trouve dans ce salon.

Miriam.—Je suis heureuse que ce que j'ai dit à Tante Aurore dans le dernier *Coin de Fanchette*, relativement à l'éducation à faire aux enfants, vous ait rendu service. Oui, l'on ne songe pas assez à développer et meubler l'intelligence des petiots, on les croit toujours trop jeunes pour comprendre, ce qui est une grave erreur. Une femme me racontait encore, l'autre jour, qu'elle avait laissé briser, détériorer des gravures de prix en sa possession, simplement parce qu'elle en ignorait la valeur. "Ah ! me disait-elle, pourquoi mes parents ne m'avaient-ils pas fait connaître le prix et la beauté de toutes ces choses !" Et ce qui est arrivé à cette personne est l'histoire commune à presque tous les enfants.

Agaré von Berwick.—Votre composition est singulière ; elle est bien et mal ; il y a de belles et de sottes phrases, des affirmations conséquentes et des contradictions inconséquentes Est-ce bien de vous? N'y a-t-il pas, de ci de là, quelques bouts plagiés. Telle qu'elle est cependant, je ne saurais la publier sans qu'elle fût retouchée. Cette légende moyenageuse doit avoir un dénouement quelconque... cette princesse personnifie sans doute quelque chose, ce page doit avoir une mission moins brumeuse que celle de toujours chasser dans une forêt où les pendus pourrissent aux branches. Remettez sur le métier, ce serait si joli s'il y avait moins de mystère et plus de bon sens.

Maman chérie.—Pourquoi vous désoleriez-vous de vieillir ? Chaque âge a ses plaisirs, et, l'expérience que donne les années est si bonne chose qu'elle vaut bien la peine de vieillir un peu pour l'acquérir mieux. Et puis, quand on est trop jeune, on ne goûte pas les joies de la vie parce qu'on n'a pas encore appris à les estimer à leur juste valeur. On espère toujours en quelque évènement plus grand, meilleur encore que ceux qui nous arrivent, tandis que plus tard on savoure les moindres lueurs roses qui passent dans notre vie, sachant ce qu'elles valent et combien elles sont rares... Croyez-moi, chaque âge a sa poésie Cela me rappelle ce qu'un homme d'esprit disait à une femme d'une grande beauté autrefois, et, qui, prétextant son âge, ne voulait plus accepter aucune galanterie : "Madame, ce n'est pas à midi, c'est à cinq heures que les belles journées sont les plus belles."

Boulotte. — Les manches à gigot redeviennent en faveur. Elles sont longues ou demi-longues. Les manches à double bouffant avec poignet bouillonné sont encore de mise. Partout, on introduit le genre 1830, aussi bien dans les robes que dans les chapeaux.

Tavote.—Vous êtes une grande amie bien séduisante.—Ne croyez-vous pas qu'il faille savoir discerner entre la bonté naturelle des bonnes sottes et la bonté de celles qui le sont par raisonnement intelligent?

Jean Tappeloup.—Ce roman, dont vous me parlez, a été en effet fort discuté ; s'il m'était permis de donner mon opinion après tant d'illustres littérateurs, je dirais que je l'ai trouvé sauvage et cruel. Et pourtant, des choses comme cela arrivent dans la vie réelle.

Petite femme. — La robe-réforme dont on vante les qualités si hygiéniques est une sorte de robe Empire sans traîne. Elle permet de ne pas porter de corset. C'est une horreur à mon avis. Au temps des tuniques et des peplums, les femmes ne portaient pas les corsets tels que nous les portons aujourd'hui, mais elles n'auraient jamais eu cette grande allure qu'on remarque dans les gravures qui les représentent, si elles n'avaient pas eu, sous leurs draperies gracieuses, des ceintures assez larges pour maintenir la taille sans la comprimer. Le corset n'est pas un mal, c'est son abus seulement qu'il convient de déplorer.

Sphinx.—Votre énigme est trop difficile à résoudre. J'y renonce.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette.

D.—*Une jeune fille peut-elle envoyer sa carte de visite à un jeune homme?*

R.—Non.

D.—*Quand je vais, le dimanche, à la messe, avec une dame, dois je lui offrir à porter son livre de prières. Ça n'a-t-il pas l'air trop mari?*

R.—Rassurez vous; un mari songe rarement à ces délicatesses envers sa femme. Vous devez offrir de porter le livre d'heures de "votre" dame.

D.—*Une plante d'appartement peut-elle s'offrir en cadeau?*

R.—Certainement. Et c'est même un des plus agréables cadeaux qui puissent se donner.

D.—*Puis-je offrir à une jeune fille, après le théâtre, de l'amener souper seule avec moi, dans un restaurant?*

R.—Pas si la jeune fille est honnête et si vous la respectez.

LADY ETIQUETTE.

Chronique de l'Elégance.

Les nouveaux chapeaux d'automne sont on ne peut plus chics et seyants; ceux très habillés sont à bords très larges avec hautes calottes, tandis que ceux de tout-aller sont très petits. Il y aura aussi des turbans auxquels on piquera encore une aigrette. La longue plume paradis est également en vogue et prête une grande élégance au chapeau; elle accompagne le chapeau Directoire.

Les fruits jouent un grand rôle dans la décoration des chapeaux d'automne; les cerises, les groseilles, d'immenses grappes de raisin se verront en abondance. Mais il ne faut pas croire pour tout cela que les fleurs seront exclues. Les roses et autres fleurs de ce genre seront aussi considérées de bon goût et très à la mode.

Une nouveauté de la saison d'automne sera de porter une jaquette en velours ou en soie avec une jupe en drap de même teinte.

Le brun reste toujours la couleur fashionable.

La jupe Directoire est fort en faveur; montée par cinq ou sept lès, elle peut être froncée, plissée ou bouillonnée tout autour, ou seulement dans le dos et sur les côtés en laissant le devant libre pour former tablier. L'ampleur tombe gracieusement et le bas se finit avec une grande ou une petite traîne ou se fait rond.

Avec une jupe Directoire, il faut aussi le corsage Directoire. Ce corsage est drapé, blousant ou tendu dans le dos. Une doublure ajustée soutient le corsage. Avec la ceinture corselet plus ou moins tendue, les côtés de devant seuls doivent être blousants, mais avec la ceinture drapée ou noire le gilet blouse également. Les manches bouffantes à manchettes dites mousquetaire accompagnent ces corsages, Les manches sont froncées au milieu et montée sur une doublure.

Un tissu bien nouveau est le chiffon à fleurs. Fera-t-il long feu? C'est ce qu'on ne sait pas encore.

Les nuances les plus en vogue après le brun, sont le marron, le vert de gris, le bleu Delft.

CIGARETTE.

Le Carnet Intéressant

De l'audace, de l'audace, et toujours de l'audace!

Après la journée du 10 août, l'Europe coalisée marchait contre la France. Verdun et Longwy étaient au pouvoir des ennemis; la Convention tremblait, Paris était consterné.

Danton entre à l'Assemblée, monte à la tribune, surexcite, dans une improvisation émue, le patriotisme de ses concitoyens, et termine son discours par ces mots demeurés célèbres: "De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace!"

On a bien raison de dire que les époques se suivent et ne se ressemblent pas.

L'avis du plus grand nombre est souvent le moins bon

Et rarement conforme à la droite raison.

(DESTOUCHES.)

Tiens! tiens! tiens!... Eh bien, mais Destouches n'était pas l'ami du suffrage universel! Enfin ceci, nous est indifférent, et constatons tout de suite qu'au point de vue de l'art, il a un million de fois raison.

Recettes Faciles

OMELETTES AUX POMMES.—Prenez trois belles pommes, épluchez-les et enlevez les pepins. Coupez-les ensuite par petites tranches que vous mettez dans la poêle avec du beurre, faites cuire à feu doux jusqu'à ce que les pommes deviennent molles sans cependant se défaire.

Pendant que les pommes cuisent, on casse six œufs en séparant les blancs des jaunes. Battez les blancs jusqu'à ce qu'ils soient en demi-neige, c'est-à-dire seulement un peu fermes; mêlez alors avec les jaunes dans lesquels vous aurez mis deux à trois cuillerées à café de sucre en poudre et, si vous voulez, une grosse cuillerée de crême ou de bon lait.

Au moment de mettre l'omelette dans la poêle, on ajoute de nouveau du beurre; agitez avec la fourchette pour que les pommes soient également réparties dans toute l'omelette, veillez à ce qu'elles ne collent pas au fond de la poêle. Lorsque les œufs sont suffisamment pris, repliez l'omelette en deux en forme de chaussons et versez-la avec adresse sur un plat.

Saupoudrez de sucre en poudre, faites rougir une pelle et passez-la dessus pour faire caraméliser le sucre.

POUR RACCOMODER LES ŒUFS—Voici un moyen fort simple d'empêcher un œuf fêlé de se vider dans l'eau bouillante. Il suffit, au moment de le cuire, de bien frotter la coque avec un citron coupé sur la partie fêlée et un peu au delà, car la fente s'allonge toujours à la chaleur.

Vous pouvez alors, sans crainte, plonger l'œuf dans l'eau bouillante, en évitant, bien entendu, de provoquer de nouvelles fêlures en le laissant tomber dans la casserole. Pour cela, le mieux est de poser l'œuf sur une cuiller et de le descendre ainsi doucement au fond de la casserole.

La fêlure ne s'élargit pas, et il ne s'écoule aucune partie de l'œuf, qui reste absolument lisse et intact.

ECONOMIE DOMESTIQUE.—Les légumes frais de toute espèce se conservent mieux lorsqu'on les met sur de la pierre.

Les vieux mouchoirs de soie font d'excellents torchons pour essuyer la porcelaine, les jolies meubles et le bric à brac.

Pour enlever le goût de poisson des couteaux et des fourchettes, il faut les frotter avec un morceau d'écorce de citron.

Une pomme mise dans un seau à biscuits les empêchera de sécher à condition qu'on remplace la pomme dès qu'elle est dessèchée.

Croquettes de Tomates.

1 tasse de jus de tomates passé au tamis.

3 cuillerées à bouche de farine.

½ cuillerée à bouche de beurre.

¾ de cuiller à thé de sel.

½ cuiller à thé de jus d'oignon.

½ cuiller à thé de sel de céleri.

Une pincée de poivre.

Faites bouillir le jus de tomates et ajoutez lentement la farine, en mélangeant constamment jusqu'au premier bouillon. Mettez dans une casserole à double fond et laissez bouillir pendant vingt minutes, ajoutez les autres ingrédients et faites refroidir. Faites des croquettes en forme de bouchon, passez à l'œuf et faites frire dans de la graisse bouillante. Disposez sur du papier et servez chaud seul ou avec une sauce à la crème ou au fromage.

TOMATES FARCIES. — Enlevez environ l'épaisseur de deux pouces du dessus de la tomate. Avec une cuillère creusez-la juste aux trois quarts Mêlez ensuite ce que vous avez enlevé de l'intérieur de vos tomates avec une cuillerée à thé de sel, un peu de poivre, une cuillerée à soupe de beurre, une tasse de mie de pain, une cuillerée à thé de jus d'oignon, une cuillerée à thé de sucre et une demi-tasse de viande de poulet cuit des restes.

Emplissez vos tomates de ce mélange, remettez la tranche enlevée sur le dessus et faites cuire doucement environ trois quarts d'heure.

Mettez dans un plat, garnissez de persil et servez. Cette quantité de farce suffit pour douze tomates.

Exposition Parisienne

La plus belle exposition des modes d'automne et d'hiver que j'ai vue cette année est certainement celle du "Bon Marché", Maison Letendre, Fils & Cie, de la rue Ste-Catherine; non seulement pour le bon goût avec lequel ce magasin est décoré, mais pour l'immense choix de modèles provenant des meilleures maisons de Paris, que j'ai pu y admirer.

Aussi est-ce avec une grande joie que j'engage toutes nos élégantes qui sont toujours très heureuses d'être au courant de tout ce que la mode a su créer de nouveau, de s'empresser d'aller visiter cette bonbonnière de chapeaux, où hier il était presque impossible d'y entrer tant le nombre de visiteurs était grand.

Je suis assurée à l'avance que toutes les personnes qui suivront mon conseil en visitant cette exposition seront agréablement surprises par la beauté et le grand nombre de chapeaux qu'elles pourront y admirer.

Aussi ne puis-je terminer sans adresser tous mes compliments à MM. Letendre, Fils & Cie pour tous les efforts qu'ils font pour faire de nos élégantes de véritables parisiennes.

MAD. FROU-FROU.

Le Fleau

La lutte contre le fléau de l'alcoolisme est une œuvre de salut public aussi bien que de défense nationale, et rien ne saura nous rebuter dans la tâche que nous nous sommes assigné de créer, d'abord, au Canada, une opinion nettement anti-alcoolique. Cette opinion imposera plus tard à ceux qui conduisent le char de l'Etat des réformes qu'on ne songe pas encore aujourd'hui à réclamer. Et en attendant que le peuple lui-même ait compris le besoin de ces réformes et le grand danger auquel il est prêt de succomber, ayons recours aux antidotes qui peuvent guérir ceux qui sont déjà alcoolisés, ou ceux qui sont sur le point de contracter la triste habitude de prendre la boisson. Aux victimes de ces abus désastreux, conseillons le remède du Dr. McKay qui, jusqu'ici a donné les résultats les plus satisfaisants, comme nous devons le croire par les témoignages d'hommes irréprochables et qui n'ont à cœur que le bien-être et le développement intellectuel et moral de leurs compatriotes. Le Dr. McKay reçoit toutes les lettres qui voudront lui demander avis à ce sujet à son bureau, à l'Hôtel de Ville à Montréal. Tous les renseignements seront envoyés gratis. Bientôt nous espérons annoncer que toutes les femmes désirant des informations particulières sur le traitement de l'alcoolisme pourront s'adresser à une femme qui se chargera de répondre à tous les appels et se fera l'intermédiaire entre le Dr. McKay et celles que la timidité empêcherait de s'adresser directement au médecin. Il ne faut pas perdre de vue que le remède du Dr. McKay élimine du système toute trace d'alcool et enlève le goût et le désir de boire.

M. Bébé finit de manger son dessert, et, comme il l'a trouvé bon, il en redemande :

—Donne moi z'en encore un peu, dit-il à sa mère.

—On ne dit pas : donne-moi z'en un peu, objecte celle-ci.

—Ah ! on ne dit pas ça, fait Bébé ; eh bien, donne-moi z'en.... beaucoup.

PAGE DES ENFANTS

Après les vacances

Je suis sûre chers petits neveux et nièces, que vous vous êtes mis au travail avec une ardeur nouvelle et que vous vous êtes fermement décidés à faire une année qui va compter double. Persévérez dans vos bonnes résolutions, je vous le dis encore, et je ne saurais trop vous le répéter, la persévérance est le secret du succès.

N'oubliez pas non plus votre page ; Ayez à cœur de contribuer à la rendre intéressante, c'est votre demeure, travaillez à son ornementation et ne ménagez pas vos peines.

Je n'ai pas reçu un grand nombre de réponses aux questions de ce numéro-ci. Je vous le pardonne, car à la fin des vacances comme cela, on prend un peu de temps à se remettre entièrement des distractions et du plaisir de ces derniers mois, mais pour le prochain numéro et pour les suivants, je n'accepterai pas d'excuse et je vous attends tous en foule.

TANTE NINETTE.

LES JEUX D'ESPRIT

Question d'histoire

(Pour mes jeunes savants et savantes.)

Quelle est la reine dont le père mourut assassiné, le mari décapité, la fille en prison et le fils en exil.

Histoire du Canada

Faits aux dates suivantes : 1535-1608-1639-1645 1659 1663.

Réponses à Jeux d'Esprit

Charade

L'élégante voiture et le lourd camion.
Dans l'eau de la rivière habite ce [poisson.
Une héroïne de la Révolution.

Rép. Charlotte.

Ont répondu : Lucile L'heureux ; Adolphine, St-Jean, Québec ; Josette et Rodolphe G., Montréal.

Histoire du Canada

Quelle époque de l'histoire du pays peut être appelée "temps héroïques ?"

Rép. De 1608 à 1663 parce que les colons eurent à combattre sans cesse contre les Iroquois.

Ont répondu : Adolphe St-Jean ; Josette G., Montréal ; Lucien R. Fleur des bois et Feuille d'Automne, Trois-Rivières.

La Forêt

Journal d'une petite fille de douze ans et demi

(SUITE ET FIN)

Par les fenêtres, vis-à-vis, l'école : le maître, un grand gros homme blond, lève le nez, et regarde nos croisées rouvertes ce matin. En se baissant un peu, on voit les garçons qui jouent dans la cour carrée plantée de tilleuls, et on aperçoit, à gauche, la fontaine où se passent tant de choses extraordinaires et de baignades terrifiantes...

Mais papa nous défend d'inspecter l'école, et, prudemment, nous tournons nos regards de l'autre côté. De l'autre côté, c'est notre voisin, notre vieil ami, si galant avec maman à qui il porte de belles roses, de temps en temps, avec une révérence ..

Il a toujours ses deux chiens : cette affreuse Trognette, avec son museau plat et ses deux dents dehors, si peu aimable, et qui me donne la chair de poule à renifler mes jambes nues ;... et il a heureusement Domino, le gros, le poilu, le pacifique Domino. Ah ! celui-là, je l'aime et le caresse ; il est doux, il a de si bons tendres yeux marrons,—et quand il aboie, on sent que c'est pour rire que sa voix est si terrible et forte ; et il toise Trognette qui ronchonne autour de ses grosses pattes et sous ses longs poils blancs : grogne, ma chère ! ..

La matinée s'est passée à ranger notre linge dans les tiroirs, chacun le sien, dans la grande armoire. Et, à onze heures, nous avons pu filer au jardin, voir s'il y avait du nouveau.

J'ai revu mon petit chéri de cochon d'Inde, mon Kiki bien-aimé ; il a encore grossi ; il a un ventre énorme : il mange trop de pissenlits, sûr ! Je l'ai pris dans mes bras, et je lui ai donné un morceau de sucre : hein ! Kiki, c'est pas la femme du jardinier qui t'en donne.

Nous avons déjeuné à midi dans la grande salle à manger qui donne sur le jardin ; le mur est couvert de vigne vierge déjà visitée par tant d'abeilles et de gros bourdons gourmands.

Elle sent un peu le moisi, la grande salle à manger, et les placards grincent quand on les ouvre, mais, au dessert, quelle joie de retrouver les assiettes à personnages : j'avais le violonneux, moi ; mais Jane avait le petit garçon monté sur le cygne !...

Toute l'après-midi, en compagnie de maman, on a refait connaissance avec le Parc, et le Boulingrin, et le Jardin Anglais, et le Jardin de Diane ; à la musique, nous nous sommes assises sous notre arbre, qui, heureusement, était libre, et nous avons consciencieusement écouté la *Marche turque* de Mozart, que je commence à jouer très convenablement moi aussi : *si, la, sol, la, do.*

Nous avons dîné au jardin ; notre voisin, le vieux galantin, comme nous l'appelons, s'est mis à la fenêtre et nous a causé un moment ; Domino, en entendant nos voix, s'est mis à aboyer de l'autre côté du mur, et maman m'a donné un macaron que je lui ai jeté ; mais il paraît que c'est cette sale Trognette qui l'a mangé,—si j'avais su, va !...

Tour de jardin avec papa et maman ; nous avons découvert un nid de fauvettes dans un petit seringa, près de la grille, au bout de la grande allée ; la fauvette était dans son nid, elle n'a pas bougé quand nous nous sommes approchés ; pourtant papa avait sa pipe, et nous nos bâtons de cerceau. Elle a des yeux brillants, brillants, et deux petites plumes grises ébouriffées sur une jolie petite tête noire. Papa a bien défendu aux bonnes d'y toucher, et surtout, au jardinier, d'émonder le seringa,—que la petite fauvette soit bien tranquille avec ses petits, et bien cachée derrière les feuilles.

PAGE DES ENFANTS

...Ma fête aujourd'hui ; ma patronne a eu une bonne idée, que ce soit sa fête, et par conséquent la mienne, précisément lorsque nous sommes à Fontainebleau...

Il est dix heures, mais, par discrétion, je reste dans ma chambre, pour ne pas voir les bouquets du jardinier, ni entendre les bruits inusités de la cuisine. Mes sœurs sont sorties avec Marie ; elles sont allées sûrement m'acheter mon cadeau ; j'essaie de deviner quoi,—des pinceaux, une boîte d'aquarelle, peut-être des bonbons anglais ?...

Je me suis habillée doucement, j'ai mis ma robe " aux abricots ",—une robe ravissante, avec des volants plissés et des manches courtes ; j'avais du poil sur les bras, je me le suis brûlé avec une bougie, ça a senti le poulet flambé pendant deux jours, maman n'y comprenait rien, mes sœurs n'ont rien dit !...

J'ai des souliers blancs, et des chaussettes blanches aussi,—Ma frange en ordre sur le front, mes cheveux bien peignés sur le dos,—et je descends lentement, à l'heure du déjeuner, le grand escalier rouge...

Naturellement, j'ai trouvé à table, sous ma serviette, le louis habituel de grand'mère, la boîte d'aquarelle de mes sœurs, et, dans un petit écrin, une broche ravissante de papa et maman ; un petit canard en or avec un seul œil (il est de profil), mais l'œil est en rubis.

Les bonnes, derrière la porte, assistaient aussi à mon émotion et au succès de leurs bouquets, — leurs affreux bouquets, hélas ! avec leurs fleurs dans du papier découpé, serrées, serrées, et qui étouffent,—braves filles, mais pauvres fleurs !

Mais au dessert, par exemple, il y avait un plat doux, une mousse de chocolat avec des pralines, je ne sais quoi,—quelque chose de fameux !...

Après déjeuner, un break est venu nous chercher, et on est parti, à travers la forêt, pour goûter à Franchard. Il faisait une chaleur extraordinaire, mes joues cuisaient, mes cheveux collaient à mon front, j'en ai enlevé mon chapeau ! A Franchard, nous avons bu de la bière, et mangé du bon pain bis avec du beurre et du jambon ; nous nous sommes balancées, nous avons joué au tonneau : tous mes palets tombaient à côté, et ça m'a vexée, parce que les garçons me regardaient... Alors je suis allée dire bonjour aux vipères, que l'hôtelier garde dans une cage de verre, sur un lit de mousse ; elles me font peur, j'en rêve, après, mais tout de même il faut que j'aille les voir.

Nous ne sommes revenus qu'à la nuit tombante, et le bruit de la voiture dérangeait à chaque instant des écureuils, qui bondissaient avec leur queue en panache...

Forêt, forêt sombre, avec tes écureuils, tes vipères, et peut être tes brigands ! Forêt, belle forêt, tu es trop noire trop profonde, trop mystérieuse ; tes mers de fougères et de bruyères rousses et roses, tes arbres hauts comme des...—des je ne sais pas quoi : rien n'est aussi haut, je pense, que tes arbres,—et tous tes bruits aussi...

Je ne suis qu'une petite fille, forêt !

Peut-être plus tard, avec mon mari qui aura une grande barbe et des bottes, peut-être oserai-je m'avancer dans tes fougères, sous tes ombres vertes, et alors je n'aurai plus peur ; mais à présent, mes jambes nues, mes cheveux sur le dos,—piqûres de serpents, brigands, frôlements, chauves-souris, écureuils,—tu me fais peur, grande forêt, il me tarde que le break nous cahote sur les pavés de notre Grande-Rue, et de me retrouver dans la grande salle à manger, sous la lumière de mon amie la suspension.

Tout de suite après dîner, les yeux lourds de sommeil, nous montons nous coucher, et, dans l'escalier, avec nos bougeoirs à la main, en petite caravane, je pense encore à la forêt, je frissonne, et je n'eus jamais tant de plaisir à revoir—il me semble que j'en suis un peu protégée—la dame au lorgnon d'écaille, malgré son air sévère, et le sourire étonné du jeune monsieur en cravate blanche...

Je suis la première fourrée au lit, mon drap jusqu'au nez ; c'est, tous les soirs, à qui devra souffler la bougie, et se coucher dans le noir...

Ce soir, c'est ma fête, alors ce n'est pas moi qui soufflerai la bougie ..

Et puis je crois bien que je dors déjà. .

Pour indiscrétion conforme :

FRANC-NOHAIN.

Variétés.

Melle de Champmoynat, en littérature Carmen d'Assilva-prière de ne pas confondre avec Carmen Sylva, reine de Roumanie,—est le plus jeune membre de notre Société des Auteurs dramatiques, dont elle fait partie depuis l'âge de onze ans.

—

Un autre écrivain juvénile est la petite-fille du capitaine Peary, l'explorateur connu des régions arctiques. Née dans les environs du pôle, élevée par les Esquimaux qui l'avaient baptisée " Ah-ri-ghi-to," le " bébé de neige," Marie Peary écrivait à neuf ans un livre intitulé " L'enfant du Pôle." Elle y expose ses impressions et ses appréciations des petits Esquimaux.

—

D'autres phénomènes, maître Dolo Falk et maître Willie Hope, sont renommés, le premier, pour la façon étonnante dont il joue aux échecs, le second, pour la maestria dont il fait preuve au billard. Willie Hope n'a que quatorze ans et sera très probablement champion d'Amérique avant de longues années. Dalo Falk est le fils d'un pharmacien de Galicie. Il a six ans et fait mat tout adversaire qui se mesure contre lui.

Par le Droit Chemin

Par HENRI ARDEL

I

Simone, brusquement, arrêta sa bicyclette et jeta, à son jeune frère qui pédalait près d'elle, de la même allure rapide, pareille à un vol :

—Ah! décidément, il fait trop chaud, Jean! Je n'ai pas le courage d'aller jusqu'au bourg d'Ault!...

Elle avait sauté à terre; et ses gants prestement enlevés, elle appuyait d'un geste instinctif le revers de ses mains sur ses joues brûlantes, dont la course avait avivé l'éclat rose.

Devant eux, la route s'allongeait en un pâle ruban, éblouissant de soleil, qui fuyait à travers les plaines, suivant la falaise. Jusqu'à l'horizon, que noyait la brume des journées très chaudes, la mer étincelait, toute bleue, pailletée d'étincelles, striée par le sillon clair de vagues nonchalantes dont la neige ne semblait distiller aucune fraicheur. Pas un souffle ne venait du large ni des lointains boisés de la forêt d Eu. C'était un après-midi de septembre, pourtant; mais dans l'air, dans la lumière, même dans les ombres, il y avait toute la flamme des jours d'été.

Le jeune garçon, à l'exemple de sa sœur, avait arrêté sa machine et, un peu étonné, il regardait Simone qui, en effet, ne semblait pas du tout en humeur de promenade. Immobile sur la route, sa main distraite tenant le guidon de sa bicyclette, elle contemplait avec de larges prunelles d'envie les bouquets d'arbres d'un petit bois qui dévalait vers la mer.

Il s'exclama :

—Ah! ça, Simone, qu'est-ce que tu as aujourd'hui?... Tu recules devant la chaleur! Toi... une intrépide! C'est la première fois que je vois une chose pareille... Qu'est-ce que tu veux faire? Retourner à Mers?

Elle eut une petite moue résolue qui souligna drôlement ses lèvres, fraiches comme une fleur :

—Je veux te laisser aller seul jusqu'à Ault, faire la commission de père, puisque tu as un amour de lézard pour le soleil, et t'attendre en paresseuse à l'ombre du bois de Cise, sur la falaise.

—Mais tu vas t'ennuyer, toi qui n'es pas patiente!

—Je ne m'ennuierai pas... Je réfléchirai... Ou je me raconterai des histoires pour me distraire...

Le reflet d'un rêve semblait tout à coup avoir passé dans l'eau verte de ses yeux que les cils très foncés ombraient avec un charme étrange.

—Et si on t'assassine pendant que tu es seule?

—Sans ta protection?... Je crierai!... Je me défendrai en digne fille d'un colonel français! D'ailleurs, Jean, le bois de Cise ,n'est pas la forêt de Bondy!... Les villas y sont habitées par des mortels civilisés, très honnêtes personnes.

Jean n'insista pas. Il avait fait quelques objections, un peu dérouté par l'imprévu du projet de Simone, dont il était le dévoué chevalier; mais aimant fort à agir selon son bon plaisir, il trouvait tout naturel que chacun en usât de même. Pourtant, elle était si peu coutumiere du souci de la température qu'il ne peut se tenir de répéter :

—Tout de même, Simone, je ne t'ai jamais vue si paresseuse!... Si René Soraize était là, il ne te reconnaitrait pas, lui qui est habitué à te voir pédaler comme un garçon, sous le soleil, le vent, la pluie!

Simone eut un léger geste d'épaules impatient; et si son frère avait été un observateur quelque peu attentif, il eût remarqué que le rose de son petit visage, irrégulier et charmant, était devenu plus vif quand il avait prononcé le nom de René Soraize. Mais tout en se mettant en marche, auprès de sa sœur qui avançait, dirigeant sa machine de la main, il remarqua simplement :

—C'est étonnant tout de même que René ne soit pas venu nous prendre!... Je l'ai rencontré ce matin sur la plage; il m'avait dit qu'il passerait à la villa vers deux heures pour savoir ce que nous faisions tantôt. Et il n'avait pas paru quand nous sommes partis à plus de trois heures!

—Eh bien! c'est qu'il avait eu mieux à faire, jeta rapidement Simone. Allons, Jean, sauve-toi. Porte la lettre de père et revient... Tu me trouveras en vue de la plage, sur le chemin de la falaise... Et à l'ombre!... Je te donne une heure.

Le garçon inclina la tête et enfourcha sa bicyclette. Mais au moment de prendre son élan, il se détourna pour crier à sa sœur, avec une sollicitude de père de famille :

—Tu sais que la descente sur la mer est très raide. Fais-la à pied; ça vaudra mieux!

Mais elle eut un rire insouciant :

—Bah! j'en ai vu bien d'autres!

Sn frère ne répondit pas. Il fuyait déjà, petite ombre noire sur la route blanche, poudrée de poussière et de clarté.

Avec des yeux qui ne voyaient pas, Simone le regardait s'éloigner. Au fond de ses prunelles, merveilleusement vivantes, la même expression de rêve flottait. Indifférente soudain à la brûlure du soleil, à l'appel des bois que l'automne approchant tacherait çà et là d'or roux, elle murmurait sans à peine remuer les lèvres :

—Pourquoi n'est-il pas venu? C'est pourtant notre avant-dernière promenade puisqu'après-demain, il part... Et quand nous nous reverrons, à Paris, ce ne sera plus la même chose!

Simone savait, à n'en pouvoir douter, une chose que Jean, par bonheur, n'avait pas soupçonnée; si, ce jour-là. elle trouvait insupportables la chaleur, la poussière, la route sans ombre, c'est qu'il lui manquait une présence qui, les jours précédents, lui eût rendu exquise la plus insipide des promenades.

Oh! les bonnes, les délicieuses semaines qu'elle venait de passer, enveloppée par le parfum d'une sympathie qu'elle sentait chaque jour grandissante, qui ouvrait à ce nouveau venu dans son existence, son cœur de dix-huit ans que nul encore n'avait su appeler ainsi. Jusqu'alors, vraiment, ce cœur avait appartenu tout entier

seulement à son père et à ses frères, à ses grandes sœurs, Marie, qui était religieuse, et Anne, l'aînée de tous; Anne qui, avec un dévouement si tendre, avait remplacé pour elle la mère qu'elle avait à peine connue.

Gâtée, adorée par tous les siens, elle avait, dans les diverses villes de garnison où était envoyé son père, grandi très heureuse, goûtant la vie avec une ardeur joyeuse de jeune créature que nulle entrave douloureuse n'a meurtrie; naïvement confiante en l'avenir dont l'inconnu ne l'effrayait pas du tout, encore qu'elle se sût une jolie fille sans dot, la véritable fortune de la maison étant représentée par le traitement du colonel. Mais elle se voyait partout si fêtée, que la pensée des jours mauvais ne l'effleurait même pas; l'âme illuminée par la féerie de sa jeunesse, elle vivait dans le Présent qui lui était bon.

Et puis, tout à coup, le hasard, pendant sa villégiature à Mers, l'avait rapprochée de René Soraize, chez des amis communs. Ils s'étaient vus, ils avaient causé beaucoup, beaucoup, comme l'on se voit, comme l'on cause durant les longues promenades d'été, aux heures de flânerie sur la plage, pendant d'interminables parties de tennis. René Soraize n'appartenait pas à l'armée, lui; professeur libre, il se donnait tout aux lettres et collaborait à d'importantes publications, attendant l'heure où il pourrait enfin écrire pour le théâtre comme il en avait l'obsédante vocation. Car il n'avait pas la fortune qui permet de tenter la chance, ruiné par un père qui avait été un trop hardi et trop fertile inventeur, totalement dépourvu de sens pratique; ce dont sa femme était morte désespérée, avec l'effroi de l'avenir ainsi préparé à leur fils. Mais lui semblait bien taillé, de force à soutenir victorieusement la lutte pour l'existence, très résolu à se créer une belle voie. Et pour sa vaillance calme et simple, pour la volonté, l'énergie, la droiture délicate qu'elle lui devinait, Simone l'avait tout de suite estimé singulièrement. Bien vite, elle avait remarqué que son père et Anne le jugeaient comme elle-même. Anne avait dit de lui: "C'est un garçon de grande valeur!"... Anne, qui avait une expérience de "vieille dame," encore qu'elle fût une jeune femme; mais dans le salon de son père, elle avait vu défiler tant de jeunes hommes!...

—Enfin, pourquoi n'est-il pas venu? murmura encore Simone. Nous aurions été si gaiement ensemble au bourg d'Ault. Pourquoi?...

Elle répétait les mots, nerveuse, les yeux fermés par sa déception à la fête éblouissante de ce jour d'été, indifférente au bleu tendre du ciel, au chant berceur de la mer dont les eaux semblaient épandre de la lumière. Elle ne voyait qu'un visage fermement dessiné, coiffé de cheveux châtains, hâlé par l'air salin, où luisaient des yeux clairs, sous l'arcade avançante du sourcil, et des dents superbes voilées par la courte moustache fauve...

Absorbée par le songe intérieur qu'elle ne précisait point, elle allait très lentement vers le bois. Le coup de trompe d'un automobile la fit tressaillir. Elle tourna un peu la tête, aperçut le lourd véhicule avançant dans un nimbe de poussière blonde. Alors il lui déplut d'être vue, cheminant auprès de sa machine, comme une bicycliste en détresse. A quoi songeait-elle de rêvasser ainsi sur une route, au lieu de s'en aller attendre Jean—et réfléchir à son aise,—sous le couvert des arbres du bois de Cise, puisque sa dignité lui avait interdit de regagner bien vite Mers où, peut-être, elle aurait su quelque chose de... *lui*.

D'un bond souple, elle fut sur sa machine, et, sûre d'elle-même, elle la lança à toute vitesse, comme prise d'un désir soudain de fuir sa pensée dans la griserie de la course.

Alors, tout de suite, elle retrouva cette sensation de vol qui l'enivrait. Une brise, maintenant, lui caressait le visage comme le souffle de quelque gigantesque éventail invisible. Sur ses pieds menus, chaussés de cuir roux, l'air soulevait les plis de sa jupe et les manches de sa blouse claire avaient des battements d'ailes...

La route tourna, s'enfonçant soudain entre les arbres et, d'une pente rapide, à peine atténuée par un semblant de détour, descendit vers la mer qu'une courbe voilait un instant. Et plus vite encore, la bicyclette roula, dirigée par une main expérimentée, mais aussi par une témérité d'enfant... Une seconde, la conscience en vint à Simone. Elle pensa:

—Ce n'est pas très raisonnable ce que je fais là! Mais que c'est amusant!... Je vole!

Elle allait, allait, emportée par sa machine, les tempes frémissantes, ravie, grisée, parce qu'elle avait dans le sang le même amour du danger qui avait jeté dans la carrière militaire son père, puis ses frères aînés. Comme des ombres fuyantes, elle apercevait les arbres dressés autour des villas, les promeneurs qu'elle distinguait à peine et qui saluaient sa course fantastique d'exclamations craintives.

Pourquoi?... Derrière elle, d'autres faisaient comme elle, car elle entendait, bien proche, le grelot d'une autre bicyclette qui dévorait l'espace comme la sienne.

La courbe était franchie. La route s'ouvrit sur l'horizon de la mer. Simone entrevit en bas de la côte qui s'arrêtait au bord même de la falaise, le parc en miniature, tout rose de la floraison des pavots, devant lequel stationnaient des breaks, des groupes de promeneurs avec des enfants qui jouaient sur la route. Et elle pensa, un peu impatiente:

—Comme il y a du monde aujourd'hui! Pourvu que je n'aille heurter personne!

Sage enfin, elle eût voulu ralentir son allure; mais elle n'en était plus maîtresse. Le frein que sa main mettait impérieusement était devenu une dérisoire entrave au formidable élan donné. Dans un éclair, elle pensa, très clairvoyante et calme, devant le danger possible:

—Si je rencontre un obstacle sur la place, je vas me tuer... Ce serait stupide! Mieux vaut aller buter contre le talus de la route.

Elle inclina le guidon et, à peine arrêtée par l'effort de tous ses nerfs tendus sur le frein, la machine vint rudement heurter la pente gazonnée, tandis qu'elle-même sautait à terre avec une hardiesse folle. Elle sentit un grand choc qui l'ébranla tout si violemment, qu'elle ferma les yeux, comme attirée dans un abîme.

Ce ne fut qu'une seconde... Une main ferme la sou-

tenait, tandis qu'une voix familière à son oreille, et pourtant altérée à en être méconnaissable, lui jetait, haletante :

—Simone! Simone! mais vous voulez donc vous tuer? Qu'est-ce que cette course insensée? Vous n'êtes pas blessée, dites?...

Avec effort, elle souleva ses paupières, soudain défaillante dans la détente de ses nerfs, et elle aperçut, penché vers elle, le visage contracté par une expression d'effroi, René Soraize dont le regard cherchait éperdument le sien. Sous la moustache blonde, elle voyait trembler ses lèvres, et il était si pâle qu'elle comprit, avec une douceur délicieuse, combien il avait eu peur pour elle.

Il répétait, parce que dans le désarroi de sa pensée, elle ne songeait pas même à répondre :

—Vous n'êtes pas blessée?... Simone, dites un mot, je vous en supplie!

Simone! il l'appelait ainsi par son nom, avec l'accent qu'avaient seuls ceux qui l'aimaient, comme le prononçait Anne... Elle secoua la tête, divinement ranimée, et dit, d'une voix assourdie qui tremblait un peu :

—Non, je ne suis pas blessée du tout!... J'ai seulement été étourdie une seconde; mais c'est passé... Allons-nous-en sur la falaise... Ici, on me regarde en ce moment comme une curiosité, c'est ennuyeux!

—Oui, allons plus loin...

Il respirait profondément comme allégé d'un poids terrible, sans détacher les yeux de son exquise petite compagne dont les joues reprenaient leur éclat rosé. Elle cheminait près de lui, conduisant sa bicyclette un peu malmenée par le choc. Devant eux, à l'infini, la mer étincelait.

Il interrogea un peu brusquement :

—Mais où donc est Jean?

—A Ault. Il va venir me prendre.

—Et il aurait pu vous trouver tuée!... Me direz-vous enfin le pourquoi de cette course...inqualifiable?

Un peu confuse, elle murmura :

—Je l'ai faite pour rien... Pour m'amuser... Mais je ne pensais pas faire une chose si absurde!

Elle avait dit " pour rien "... Et aussitôt elle se rappela que si elle avait pareillement lancé sa machine, c'était avec la secrète volonté de se distraire du regret trop vif dont René Soraize était l'objet. Alors, comme s'il eût pu deviner sa pensée, elle continua hâtivement :

—Vous avez l'air tout prêt à me gronder, si vous l'osiez! Mais, en somme, vous avez fait tout comme moi et descendu la côte à la même allure! J'entendais tout près, derrière moi, le grelot de votre machine!

—Parce que je voulais vous rejoindre... que vous m'épouvantiez et que j'espérais vous arrêter... je ne sais comment!...

Une seconde, les paupières de Simone voilèrent son regard où il y avait une allégresse mystérieuse. Puis elle reprit avec la même crainte instinctive qu'il lût en elle :

—Vous saviez donc que j'étais sur ce chemin?

—Je vous avais aperçue de loin qui marchiez sur la route où chez vous l'on m'avait dit que vous deviez être. J'ai voulu vous rejoindre... Mais juste à ce moment, vous êtes remontée sur votre bicyclette et vous lui avez donné un tel élan que je n'ai pu regagner tout de suite la grande avance que vous aviez sur moi...

—Vous m'aviez reconnue ainsi, à distance?

—Je vous reconnaitrais partout... dans la foule même...

Les mots avaient dû lui échapper, car elle vit qu'il mordait violemment ses lèvres coupables d'avoir laissé échapper d'inutiles paroles.

Elle s'arrêta et adossa sa bicyclette au talus de la route qui, tournant, les avait amenés sur la falaise, à l'ombre du bois. A leurs pieds, les eaux chantaient doucement dans la lumière, et le petit parc, sous la guirlande rose de ses pavots, avait l'air d'un riant jardin de poupée. Des mouettes voletaient à travers l'espace limpide. Dans l'âme aussi de Simone, une clarté rayonnait... Sans relever les dernières paroles de René Soraize qui l'avaient troublée, elle interrogea, sceptique un peu, de sa jolie manière spontanée :

—Avouez que vous n'avez pas cru, pour de vrai, que je courais le risque d'être mise en miettes?

—C'est-à-dire que, tout simplement, j'ai cru que j'allais vous voir vous tuer là, sous mes yeux, sans que je pusse rien pour vous... Pour vous!

Sa voix s'altérait encore au souvenir... D'un geste irréfléchi, elle lui tendit ses deux mains et dit, très douce :

—Je vous remercie d'avoir eu peur pour moi... Cela me semble bon!... Je suis sans doute très égoïste, mais j'aime à me sentir un peu... précieuse à ceux qui m'entourent!

Il tressaillit; les petites mains tremblaient légèrement dans les siennes, et les claires prunelles réveillaient en lui la vision d'un bonheur possible qui transfigurerait sa vie de travailleur solitaire, sans foyer. Une ivresse lui montait au cerveau, culbutant toutes les sages résolutions qui lui fermaient les lèvres depuis bien des jours déjà...

Il murmura sans s'apercevoir qu'il parlait tout haut :

—Vous aimez à être chère à ceux qui vous entourent... Alors vous pouvez être satisfaite en ce qui me concerne, car vous m'êtes chère, ah! bien trop chère!

—Pourquoi " trop "? jeta-t-elle comme une prière.

—Parce qu'il ya des rêves qui sont interdits aux pauvres diables comme moi!

Elle répéta tout bas, sans en avoir conscience :

—Pourquoi?... mais pourquoi?...

—Parce qu'ils n'ont pas les moyens matériels de les réaliser! fit-il presque rudement, effrayé des mots d'aveu qui lui venaient aux lèvres avec une irrésistible puissance et qu'il n'avait plus le courage de taire.

Dans la terreur éprouvée une demi-heure plus tôt, alors qu'il la voyait fuir follement devant lui, il avait compris que nulle créature au monde ne lui était précieuse comme elle et il s'était jugé insensé de n'avoir pas osé demander qu'elle lui fût donnée... Pourtant, il dit, essayant encore de vaincre la tentation délicieuse :

—Soyez bonne, je vous en supplie! Ayez pitié de ma faiblesse! Ne me faites pas dire des choses que je ne dois pas vous dire... *(A suivre.)*

me ANNÉE—No 14. LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 15 OCTOBRE 1904

Le Journal de Françoise

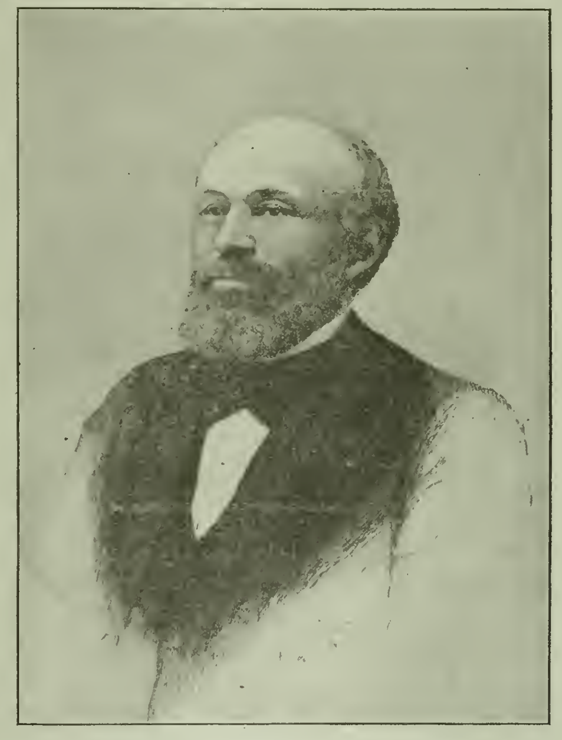
(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.







M. LOUIS HERBETTE, CONSEILLER D'ETAT

SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

3me ANNÉE—No 14

Samedi, 15 Octobre 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.



REFLET D'ANTAN



(Vers au Journal de Françoise.)

Le beau soir ! le beau soir !... Etendard grandiose,
Un nuage d'argent, frangé d'or et de rose,
Sur nos monts d'azur sombre avait longtemps flotté :
Et l'homme, tout rempli de soins, avait trotté
Comme l'insecte vif sur les routes diverses,
La brise avait soufflé sur les tièdes averses,
Dans le ciel du couchant, comme un riche ostensoir
Le soleil avait lui... Le beau soir ! le beau soir !

C'était la fenaison. C'était une féerie.
Sous la buée et sous les fleurs, chaque prairie
Semblait un large autel où brûlent des encens
De toute part montaient d'harmonieux accents.
Le fermier matinal, portant sur son épaule
La faux d'acier luisant et la fourche de saule,
Dès l'aube était sorti de son humble maison.
La lumière pleuvait... C'était la fenaison.

Comme des vagues d'or sur le bord d'une grève,
S'alignaient les andains encor moites de sève.
Le long des chemins gris, sous les effluves chauds,
On voyait rayonner les toits peints à la chaux.
On avait entendu, comme un bruit de cymbales,
Le fer des travailleurs et le cri des cigales ;
Et plus haut que ces bruits, dans l'agreste décor,
Les cœurs avaient monté comme des vagues d'or.

Sur les pas des faucheurs, toute la matinée,
Les bras nus au soleil, la joue illuminée,
Les faneuses avaient travaillé sans repos,
On avait dîné là, sous les pins. Les troupeaux
Repus d'herbe, couchés, ruminaient d'un air lâche.
Bientôt encor la faux avait repris sa tâche,
Et jusque vers le soir, fait glisser des lueurs
Dans les ombres du sol, sur les pas des faucheurs.

Le soir était venu. Les pesantes voitures,
Traversant les fossés, effleurant les clôtures,
S'en allaient au fenil porter le nouveau foin,
On entendait chanter les paysans au loin,
Un rustique parfum restait sur leur passage,
Les faneuses rentraient. Chacune à son corsage
Avait mis une fleur en quittant le pré nu.
Une étoile brilla... Le soir était venu.

Mon cœur se réveillait. Seul, assis à ma porte,
J'écoutais les rumeurs que la nuit nous apporte,
Quand, tout près sur la route, il s'élève une voix
Qui me fait tressaillir. Je regarde et je vois
Dans un nid de foin mûr, sur le char qui m'effleure,
Une jolie enfant.. C'est loin, pourtant je pleure
Au touchant souvenir du chant qu'elle effeuillait.
Trop vite elle passa ! ., Mon cœur se réveillait.

Pamphile LeMay.

Une Inscription Malheureuse

J'ai eu ce triste courage.

En traversant Québec, dernièrement, je me suis rendue, crayon en main, à la chapelle du Monastère des Ursulines, pour y recueillir et recopier scrupuleusement cette inscription—opprobre de mon vieux couvent — qui recouvre la pierre d'un de ses murs.

Je l'avais déjà lue dans un article paru dans un de nos journaux quotidiens,—*Le Canada*, je crois,—mais je tenais à voir de mes yeux ces lignes extraordinaires, dont la teneur plus extraordinaire encore avait pu me faire douter de son authenticité.

Et la voici dans toute sa rigoureuse exactitude :

" Sur ce terrain donné par la com-
" pagnie de la Nouvelle-France, en
" l'année 1639 où les Ursulines abor-
" dèrent à Québec, fut fondé, en
" 1641, un monastère incendié en
" l'année 1650, reconstruit en 1651,
" doté d'une église dont la première
" pierre fut posée en 1656 par M. de
" Lauzon et qui incendiée en 1686,
" fut remplacée par une autre cons
" truite en 1720, laquelle, illustrée
" par la sépulture du marquis de
" Montcalm en 1759, et en 1900, par
" le deuxième centenaire de la célé-
" bration de la fête du Sacré-Cœur
" dans ce monastère, dut céder la
" place à cette troisième église dont
" la pierre angulaire a été bénite le
" 28 août 1901 par Mgr S. N. Bégin,
" archevêque de Québec."

Maintenant, j'en appelle à toutes les personnes qui ont,—je ne dirai pas du génie—mais seulement un tantinet de bon sens, et je leur demande ce que l'on est en droit de penser d'un pareil charabia.

" Sur ce terrain donné par la compagnie de la Nouvelle-France, *où les Ursulines abordèrent...*" Des religieuses qui abordent ! Voyez-vous bien cela ? Je me porte toutefois le garant que, si elles durent *aborder*, elles n'ont pas, elles, manqué de gouvernail.

Sur ce terrain donc, où les Ursulines *abordèrent*, fut fondé un monastère, *incendié, reconstruit, doté* d'une église." Incendié, reconstruit, doté d'une église ! voilà un monastère qui n'a pas perdu son temps. Et on appelle cela du style lapidaire ? Style à lapider, serait plus juste !

... " dont la première pierre fut posée par M. de Lauzon et qui incendiée..."—est-ce la pierre ? est ce l'église ? vrai, on dirait d'une gageure,

... " fut remplacée par une autre construite en 1720, laquelle illustrée par la sépulture, etc., etc., *dut céder la place* à cette troisième église..."

Eh ! bien ! elle a été trop polie la deuxième église. Elle n'aurait pas dû céder sa place sans qu'on lui dise pourquoi.

" .... dont la pierre angulaire a été bénite, le 28 août 1901, par Mgr S. N Bégin, archevêque de Québec."

Le prélat aussi lettré que pieux dont le siège archiépiscopal s'honore encore à ce moment, a pu donner sa bénédiction à la nouvelle chapelle des Ursulines, mais il n'a certes pas donné son *Imprimatur* à cette inscription, qui constitue une véritable injure pour le goût, la science d'une maison d'éducation aussi distinguée que l'est le monastère des Ursulines de Québec. Lui, à qui, le pays doit une si grande reconnaissance, lui qui a formé nos aïeules et les a rendues capables d'occuper, avec dignité, les plus hautes positions, lui qui a donné des gouvernantes aux enfants des rois de France !

Quoi ! pas un mot sur cette pierre angulaire des illustres fondatrices : Mère Marie Guyart de l'Incarnation et Madame de la Peltrie, quand, au vieux monastère, il est de tradition que pas une fête ne soit célébrée, pas un fait de son passé ne soit rappelé sans que ces deux grandes figures ne soient évoquées. Et, jusque dans les litanies, les échos du sanctuaire répètent sans cesse le *priez pour nous* de l'invocation à la Vénérable Marie de l'Incarnation !

A la place de ce nom connu et vénéré, on offre à notre admiration celui de M. de Lauzon dont la ladrerie et l'insignifiance sont à peu près les seuls titres à la mémoire de la postérité.

J'ai prié les Révérendes Mères, mes anciennes maîtresses, de me révéler le nom de celui qui a fait graver dans la pierre ce certificat de son talent littéraire ; la charité a clos leurs lèvres et la patience, l'endurance leur a fait courber le front, sans prononcer une plainte.

Il faut qu'elle soit bien héroïque la vertu, qui fait supporter, sur leur propre maison, une inscription, qui, aux yeux des étrangers, des touristes et de tous ceux qui visitent la ville de Québec, ne peut servir qu'à déprécier et ridiculiser la plus noble institution qui soit dans toute l'Amérique.

Si cette pierre doit rester pour leur profonde humiliation, elle ne passera pas sans une protestation indignée des anciennes élèves, qui ont à cœur le respect des traditions de leur Alma Mater, le souvenir ému de ses hauts enseignements, et la fierté de l'auréole qui brille à son front.

FRANÇOISE.

Bienvenue.

C'est avec bonheur que nous saisissons l'occasion de présenter, dans le JOURNAL DE FRANÇOISE, nos affectueux souhaits de bienvenue à M. Louis Herbette, Conseiller d'Etat, à Paris, et " le bon oncle " des Canadiens-Français.

Il est peu de nos compatriotes qui, durant leur visite en France, n'ont pas profité de la large hospitalité que M. Herbette offre si généreusement en son hôtel de la rue Fortuny. Son retour au milieu de nous est donc accueilli avec joie, et sera le signal de grandes réjouissances.

Pour notre part, nous nous rappelons avec un souvenir ému, les attentions délicates, les services multipliés, par lesquels il a rendu si agréable notre séjour dans la Mère-Patrie, et nous le prions d'accepter, ici, un hommage aussi sincère que reconnaissant.

LA DIRECTRICE.

UN EXEMPLE AUX FEMMES MALHEUREUSES EN MENAGE

Une femme peut-elle toujours ramener son mari ?

Une femme indignement traitée par son mari a-t-elle le droit de se désintéresser de ce qui le regarde ?...

Grave question, madame. Veuillez permettre que j'y réponde par l'histoire de Snève de Montefiltro, princesse italienne du XVème siècle.

Orpheline dès le bas âge, Snève fut élevée chez son oncle maternel, le prince Colonna, et reçut à Rome même l'éducation la plus soignée, la plus brillante.

Elle avait à peine quinze ans quand on la maria au seigneur de Pésaro, Alexandre Sforza, lequel était veuf de Constance Varani, fille du duc de Camermo, dont il avait eu deux enfants.

Fort épris de sa nouvelle épouse, le prince, d'abord, ne sembla vivre que pour lui plaire. Mais jamais Snève n'usa de son crédit que pour le bien. Sous les grâces de sa vive jeunesse, elle cachait les qualités les plus solides et elle fut une vraie mère pour les enfants de son mari.

Il lui avait donné toute sa confiance et lorsqu'il dut partir en guerre pour répondre à l'appel de son frère François, duc de Milan, c'est entre les mains de sa jeune femme qu'il remit les rênes du gouvernement.

Snève ne recula pas devant ces graves devoirs, et la guerre qui se prolongea fit bénir la douceur et la sagesse de son administration.

La guerre fut finie, Alexandre Sforza revint à Pésaro.

Heureuse d'être délivrée de ses inquiétudes, la princesse l'attendait impatiemment, toute fière de lui prouver que rien n'avait souffert dans ses états en son absence.

Mais une femme du peuple avait enlevé à Snève le cœur de son mari, et sa pure et noble tendresse ne lui était plus rien.

Il se contenta d'abord de le lui faire durement sentir. Puis, il installa sa maîtresse dans son palais, défendit de rendre à sa femme légitime les honneurs dus à son rang, et fit traiter l'objet de sa passion en souveraine.

Avec la douceur d'un ange, la princesse essaya de ramener son mari. Elle était plus sensible à l'injure faite à Dieu qu'à la sienne propre. Mais sa grandeur d'âme ne fit qu'exaspérer Sforza. Il multiplia les avanies, les outrages, les mauvais traitements. Trois fois il tenta d'empoisonner sa femme ; une fois, il la prit à la gorge, et voulut l'étrangler.

Snève croyait que la charité l'obligeait plus étroitement envers son mari qu'envers tout autre.

Elle chercha la patience dans la prière et offrit son martyre pour obtenir la conversion de son bourreau.

Mais loin de s'améliorer, Alexandre Sforza en vint à ne plus pouvoir supporter la vue de sa femme. Un jour, après l'avoir accablée de coups, il la saisit par les cheveux, la traîna hors du palais et lui ordonna d'aller s'enfermer chez les Clarisses.

La malheureuse princesse obéit et sur l'ordre du misérable, des gardes furent placés aux portes du couvent afin d'intercepter les lettres et d'empêcher toute communication de Snève avec le dehors.

Ces précautions furent inutiles. La conduite d'Alexandre Sforza avait soulevé l'indignation publique et les Colonna apprirent bientôt ce qui se passait.

Des envoyés de la puissante famille arrivèrent peu après à Pésaro. Ils venaient s'assurer des faits et demander au prince raison de sa conduite.

" Il est très vrai, leur dit Sforza que la princesse s'est retirée chez les Clarisses, mais elle l'a fait de son plein gré et pour cacher sa honte.

Les envoyés se refusant à le croire :

—Je m'engage à vous en donner la preuve irrécusable, continua le monstre. Vous n'avez qu'à me suivre au couvent.

Aussitôt, il envoie l'un de ses émissaires annoncer à Snève sa visite, ajoutant qu'il fera mettre le feu aux quatre coins du monastère et brûler vives toutes les religieuses, si elle ose démentir ce qu'il va lui dire.

Sforza se rend ensuite au couvent, avec les envoyés des Colonna. Il les place de façon à ce qu'ils puissent entendre sans être vus, charge l'un d'eux d'écrire l'entretien et fait venir sa victime.

Snève toute tremblante arrive à la grille du parloir.

Le prince lui parle avec une hypocrite douceur et, comme pris de pitié, lui demande si elle trouve bien dure cette réclusion qu'elle s'est imposée après avoir été par lui-même surprise en adultère.

Bouleversée par ces étranges paroles et n'osant exposer les religieuses aux fureurs de son mari, Snève garda le silence

Sforza se retira satisfait.

—Vous le voyez, dit-il aux envoyés, elle n'ose pas nier son crime.

La princesse eut bientôt l'explication de la visite et des paroles de son mari. Grande fut sa douleur. Succombant à la pensée d'être déshonorée aux yeux des siens, elle courut se prosterner devant un crucifix et remit sa cause entre les mains du Sauveur O prodige! le Christ s'anima, il s'inclina vers l'infortunée qui pleurait à ses pieds et lui dit de tendres et fortifiantes paroles.

Peu après, la princesse revêtit les livrées de la pauvreté. Sous le nom de Séraphine, elle s'éleva rapidement au plus parfait détachement, à la sainteté la plus éminente. Sans cesse elle appelait la miséricorde divine sur son mari. Il ne semblait vivre que pour combler la mesure de ses crimes, mais la prière de Séraphine finit par arracher à Dieu ces grâces extraordinaires qui brisent les cœurs les plus endurcis et transforment les plus grands criminels.

Sforza vint se jeter aux pieds de son héroïque femme. Il pleura amèrement

son abominable conduite et tout le reste de sa vie s'efforça de réparer ses scandales.

L'Eglise a mis Snève au nombre des bienheureux. De sa main bénie, glorifiée, puisse la consolation tomber comme une huile salutaire, sur les blessures de votre cœur.

LAURE CONAN.

EDUCATION D'AUTREFOIS

CHARLEMAGNE, le grand empereur, avait senti le besoin de faire instruire son peuple ; la valeur des armes pour lui avait bien son mérite, mais cela ne suffisait pas, il fallait d'autres qualités jointes à celle-là. Ne rêvant que gran es choses, il voulait créer une gra de nation et développer les qualités du cœur par le savoir. Tout en rassemblant les débris de l'empire romain, le souverain puissant de France, d'Allemagne et des pays lombards, ouvre une école dans son propre palais, où sans distinctions de classes, riches et pauvres sont admis. Mais qu'arrive-t-il ? Les enfants des grands n'ayant nul souci d'apprendre se laissent surpasser par les enfants des manants, qui, eux, n'ayant ni le jeu, ni la chasse, ni la parure en tête font de réels efforts pour apprendre, pour apprendre la grave science qui leur est enseignée. L'empereur, furieux de voir son espérance trompée, enlève tout bien, tout honneur à l'écolier paresseux, tandis qu'il récompense les autres. Charlemagne mort, l'empire est démembré et nul n'a plus le souci, au milieu des guerres civiles, de créer ou d'entretenir des écoles. Alors, croupissent dans l'ignorance, ces fils des grands qui se font une gloire de ne rien savoir, et à travers les siècles qui suivirent, à part quelques grandes familles qui se distinguèrent dans les lettres, comme celles des Valois et la famille de Henri IV, on peut compter les familles nobles qui firent donner à leur fils une instruction plus qu'élémentaire. La noblesse sacrifiait presque toujours l'instruction qu'elle méprisait à l'impatience de voir ses fils dans la vie active. Elle mettait ceux-ci dans les pages dès l'âge de treize ou quatorze ans ou à l'académie pour apprendre à se servir d'un cheval, à tirer les armes, à voltiger et à danser. Les livres et les écritoires passaient aux yeux des gens de qualité pour des ustensiles roturiers, bons pour les plumitifs et les " beaux esprits. " Aussi les gentilshommes sont-ils parfaitement ignorants, les plus illustres comme les plus modestes ; à quelques exceptions près, égalité absolue. Et cette ignorance n'était pas " honteuse ", au contraire, elle était voulue, affectée, glorieuse, imitée avec empressement par la petite noblesse.

" Je ne taille ma plume qu'avec mon épée, disait fièrement un gentilhomme ! "—" Je ne m'étonne donc pas, riposta un bel esprit que vous écriviez si mal."

Le connétable de Montmorency n'avait aucune instruction, à peine savait-il signer son nom. Les exceptions dépendaient du caprice des pères. Le grand Condé, avait fait ses classes au collège de Bourges et ses exercises à une académie de Paris, traité partout, sur l'ordre de son père, comme le premier écolier venu A sept ans, il parlait couramment le latin, était en rhétorique à onze, avait travaillé le droit, les mathématiques et l'italien ; c'était une exception, mais une exception remarquable pour l'époque.

Dans la bourgeoisie, les garçons étaient préparés dès l'enfance à la vie arde te de leur temps ; comme dans la noblesse, l'objet de l'éducation masculine était de faire des hommes de très bonne heure ; à quinze, seize, dix-huit ans, ils étaient officiers, avocats, fonctionnaires, mais la bourgeoisie s'appliquait à faire instruire ses enfants, elle tenait les humanités pour le seul fondement d'une éducation virile et pratique. Omer Talon, avocat général, au Parlement de Paris, avait fait de fortes études classiques ; d'après un contemporain, les citations grecques et latines se pressaient sur ses lèvres en improvisant. Il avait de vastes connaissances dans la science du droit : A dix-huit ans, il était reçu avocat, commençait à plaider et devenait célèbre immédiatement. Antoine Le Maître, le premier solitaire de Port-Royal, avait commencé par être à vingt et un ans, le premier avocat de Paris ; Arnauld d'Andilly nous apprend dans ses mémoires, qu'après avoir travaillé depuis quatre heures du matin, car on se levait à quatre heures chez ses parents jusqu'à onze heures il fermait ses dictionnaires, disait adieu à son précepteur et à la pédagogie, e fourchait un cheval et s'en allait à travers Paris, chez son oncle Claude de la Mothe-Arnauld, trésorier général de France Son oncle l'installait dans son cabinet et lui donnait des dossiers à étudier, et il fallait que ce petit bonhomme de dix ans, débrouillât une affaire et en rendit compte de vive voix. A seize ans, le petit Arnauld était M. Arnauld d'Andilly chargé d'un service public

A mesure que le siècle avançait, on se convertissait à l'idée qu'un noble pouvait " étudier " sans déroger. Louis XIII, peut-être par un retour sur lui-même, applaudissait à ces fortes études et voulait faire instruire et élever, monsieur le Dauphin, comme l'était le grand Condé.

Un homme de qualité n'avait plus le droit d'être ce qu'on appelait " un brutal. " Des mœurs nouvelles exigeaient qu'il eût du goût, à défaut de science et qu'il se fut formé dans " l'entretien d'un homme de lettres," à juger des ouvrages de l'esprit Il devint de bon ton dans les bonnes maisons de s'attacher au moins un " autheur." On fut très longtemps à faire un pas de plus et à permettre au noble d'être son propre "autheur." Celui qui succombait et composait lui même ses " ouvrages de l'esprit " devait à sa naissance de s'en cacher ou de s'en excuser, et devait se garder d'attacher de l'importance à ses œuvres.

Du côté des femmes, il y avait de grandes discussions sur ce qu'une femme doit ou ne doit pas savoir ; il semblait aux uns que l'instruction serait inutile aussi bien aux nobles, qu'aux bourgeoises, tandis que les autres entrevoyaient des vies ou plus sérieuses ou plus intelligentes pour lesquelles l'ignorance absolue était un

obstacle. Les jeunes filles de la plus haute noblesse étaient les plus ignorantes. Mlle de Maillé-Brézé, nièce du cardinal de Richelieu, était complètement illettrée lors de son mariage avec le grand Condé, en 1641. On trouva que c'était aller trop loin, et l'on profita, nous dit la grande Mademoiselle, de la première campagne de son époux, pour l'envoyer au couvent des Carmélites de Saint-Denis, afin de lui faire apprendre à lire et à écrire, durant l'absence de monsieur son mari."

La marquise de Sablé, qui passait pour savante, ne pouvait pas écrire sans faire de nombreuses fautes d'orthographe, elle n'en reconnaissait pas l'utilité, en conséquence, elle ne faisait aucun effort pour écrire correctement.

Que résultait-il de cette ignorance? Assurément, l'éducation s'en ressentait et tous ces beaux messieurs et belles dames, vêtus sous le jour des plus riches atours, très rigoristes sur l'étiquette de cour, offraient un mélange disparate d'extrême raffinement et d'extrême grossièreté. Plusieurs femmes de qualité étaient connues pour avoir la main leste et lourde, le pied à l'avenant ; leurs gens et leurs galants en savaient quelque chose. Mme de Vervins, qui appartenait à la Cour, fouettait elle-même ses laquais et ses servantes, et n'y allait pas de main-morte paraît-il, puisqu'une de ses servantes en mourut. Le comte de Brégis, ayant reçu un soufflet de sa danseuse, la décoiffa au milieu du bal. A un souper, le marquis de la Case saisit un gigot et en frappa sa voisine au visage, la couvrant de jus ; elle, bonne personne, en rit de tout son cœur.

Tallemant des Réaux nous raconte une foule de plaisanteries ignobles, des horreurs qu'il est impossible de répéter et qui étaient acceptées par les deux sexes.

La tradition aristocratique exigeait qu'on battit les inférieurs au moindre manquement de leur part. Richelieu rossait ses gens, il rossait les officiers de sa garde, il rossait même les ministres. En Bourgogne, le Marquis de Mauny, outré de ce que des paysans avaient fait attendre du beurre et des œufs à ses gens, sort de chez lui comme un furieux, se jette sur les premiers qu'il rencontre et à coups d'épée à coups de pistolet, en blesse deux mortellement. On n'y voyait point de mal, ces actes de barbarie se répétaient souvent, tant les esprits comme les cœurs étaient rai les et grossiers. La force abondait, la grâce était absente. Dans cette vigueur excessive, on ignorait ce que c'était que le bon goût. L'hôtel de Rambouillet en tint particulièrement école. Une femme de grand cœur et de haute distinction a eu l'insigne honneur et l'inappréciable mérite de créer, par son influence personnelle, une réaction nécessaire et durable contre la dépravation des mœurs, la grossièreté et l'imperfection du langage qui déshonoraient alors le grand monde et la cour. Les bonnes manières sont une partie de la morale : madame de Rambouillet a rendu possible l'œuvre générale, non pas sans peine, il est vrai, mais réussit-on jamais rien sans peine? —Son vieil hôtel était bien délabré, elle voulut le rebâtir, mais d'après des plans nouveaux, et c'est elle-même qui les donne ces plans. A cette époque, il n'y avait pas de salon, on recevait ses visiteurs, dit Tallemant des Réaux, dans n'importe quelle pièce de l'hotel, selon l'heure, la saison ou le hasard. Il n'y avait pas non plus de salle à manger, on mangeait dans sa salle, dans son antichambre ou dans sa chambre. Chaque jour on dressait la table suivant le nombre des convives et on l'apportait toute servie dans une pièce choisie sans règle fixe. Ce fut donc toute une révélation. Madame de Rambouillet eut un salon et une salle à manger, et le salon où l'on vint apprendre la délicatesse de langage et des sentiments, et les bonnes manières, était disposé avec une science consommée. Tendu de velours bleu, rehaussé d'or et d'argent, le jour y était mesuré, les sièges comptés—dix-huit pas un de plus,—des fleurs partout, des objets d'art caressant le regard ; l'ensemble ayant l'air d'un sanctuaire si caractérisé que les habitués en parlent toujours comme d'un temple. Les gens de lettres y furent admis et reçus sur le même pied que les gens du monde. Cela ne s'était jamais vu. On avait toujours recherché "les beaux esprits," mais on les traitait comme de pauvres hères qui vivaient presque toujours la main tendue ou l'échine ployée, ne reculant devant aucune bassesse pour obtenir un sac d'écus ou s'assurer une place au bas bout de la table. Ils auraient eu dix fois plus de talent que ce n'était le cas, qu'il leur eut tout de même été impossible de mettre de la dignité dans leur existence. Comment acquérir de la fierté, le respect de sa profession et de soi-même, quand le premier hobereau venu vous faisait bâtonner aux applaudissements de la galerie? Ils étaient payés pour être pédants, ils restaient pédants jusqu'aux moëlles. L'hôtel de Rambouillet tendit à diminuer la distance entre la science ou le talent et la naissance, entre l'intellectuel et l'homme de qualité. Les gens de lettres goûtèrent, pour la première fois, les douceurs de la considération. Traités en égaux, ils quittèrent peu à peu le ton du pitre ou du pédagogue avec les aimables femmes qui leur faisaient cette grâce et leur rendaient ce service. La métamorphose fut lente assurément ; ce n'est pas non plus du jour au lendemain que Mme de Rambouillet forma son salon, il lui fallut une dizaine d'années pour en parachever l'éducation. Elle avait le goût le plus vif des choses de l'esprit ; elle voulait que tout fut dit avec naturel, mais aussi avec réserve et avec grâce, elle y accoutumait les écrivains comme les gentilshommes et leur donnait l'exemple avec un tact parfait.

La "chambre bleue" vit défiler toutes les illustrations de la noblesse, de la magistrature, des sciences, des lettres et des arts. Voiture, d'après Tallemant, en était l'âme ; mais Malherbe fut un des fidèles de la première heure et il demeura le poète attitré du "rond," bien qu'il fut "rustre et incivil." Le comte de Bellegarde, qui le pensionnait, l'avait en grande admiration, sa conversation était brusque, il avait un bégaiement insupportable, mais il faisait de bons vers et "ne disait mot qui ne portât," dit Tallemant, ce fut une recrue précieuse pour le salon ; d'ailleurs, il se surveillait à l'hôtel Rambouillet, il faisait l'aimable avec sa barbe grise. Plus tard, il pré-

senta son élève Racan.—Racan appartenait à une famille de vieille noblesse qui pendant des générations, s'était distinguée dans les armes et qui, après avoir été riche et puissante, s'était vue ruinée par des procès. Il demeura dans le château de ses ancêtres à la Roche-Racan jusqu'à l'âge de seize ans époque de la mort de son père. Son cousin le comte de Bellegarde, le prit alors sous sa protection. Celui-ci qui était Grand Ecuyer de France et premier gentilhomme de la Chambre du roi, le fit entrer dans les pages à la cour de Henri IV. Jusqu'alors l'instruction de Racan avait été nulle ou à peu près, telle qu'il convenait à un gentilhomme. Chez le comte de Bellegarde il rencontra Malherbe, fut ébloui de son savoir et tout de suite se sentit attiré vers cet homme, qui devait être bientôt son maître son initiateur, son père, son ami : ce sont ses propres paroles quand il parle de Malherbe Il s'établit entre le poète de cinquante ans et l'adolescent, des relations amicales dont le principal lien était la poésie : l'un y aspirait, l'autre y excellait : c'est ainsi que Racan devint l'élève du poète officiel qui se sentait compris et admiré et pas regardé, ainsi que le faisait la foule des gentilshommes, comme le tournisseur des vers de Sa Majesté. Il se prit d'affection pour l'enfant et le fit travailler. Malherbe s'aperçut bien vite qu'il avait tout à apprendre à son élève : grammaire, style, versification, mais il se montra si studieux qu'en peu de temps, il rattrapa le temps perdu. La méthode du maître consista surtout en trois exercices : lire avec son élève, travailler devant lui, corriger ses essais Je n'entrerai pas dans les détails de ce travail cela m'entrainerait trop loin, bien que ce soit une étude des plus attrayantes. Malherbe avait loué tout près du Louvre, à l'auberge Notre-Dame, une modeste chambre garnie, où se trouvaient un lit, un buffet, une table et sept ou huit chaises de paille. Cette simple chambre qui ressemblait plutôt à celle d'un écolier, qu'à celle d'un maître, vit accomplir une réforme capitale de la poésie française. Racan y avait ses entrées franches, il y montait à toutes les heures du jour et il eut ainsi l'occasion de surprendre plus d'un curieux spectacle. Un jour qu'il arrivait à l'improviste, il surprend son maître occupé à compter cinquante sous à un ouvrier qui lui avait fait quelque ouvrage. Celui-ci les alignait symétriquement en mettant dix, dix et cinq, puis encore dix, dix et cinq. — Pourquoi cela ? lui Racan qui l'observait. —C'est que je songeais à la pièce que j'ai faite pour le Roi, qui commence :

' Que d'épines, Amour accompagnent tes roses ! '' où il y a deux grands vers et un demi vers, puis deux grands vers et un demi vers.'' Malherbe était à ce point hanté par le rythme qu'il payait en mesure ! Racan fut un des favoris de l'hôtel de Rambouillet, la société à la fois aristocratique et littéraire, qu'il y rencontrait lui plaisait infiniment ; il ne perdait rien de ce qu'il y entendait et c'était pour lui une excellente école de délicatesse littéraire et morale, qui corrigeait heureusement les exemples reçus au Louvre et même dans la chambre de Malherbe; il retrouvait là Mme des Loges, qui avait elle-même ouvert un salon, composé en partie de protestants. Elle était mariée à un Rochelois, gentilhomme de la Chambre du roi ; c'était une femme excessivement simple, ce qui la distingue de presque toute son époque ; l'esprit très brillant l'intelligence ouverte, beaucoup de grâce dans les manières, sincère et zélée protestante ; elle encouragea les hommes de lettres qui venaient chez elle tous les deux jours. La société protestante de Mme des Loges, faisait aussi partie de la Chambre bleue Valentin Conrart, le premier secrétaire perpétuel de l'Académie française en fut le plus utile, sinon le plus brillant. Il était le bon sens de la maison, l'ami sage et discret à qui l'on s'en remettait avec la même confiance du soin de garder un secret délicat ou de donner la bonne prononciation d'un mot. Il recevait aussi chez lui, on sait que les réunions de lettrés d'où est sortie l'Académie française se tenaient chez Conrart. Il fait bon de considérer cet intérieur de bourgeois à l'aise et indépendant, hospitalier avec simplicité, ne demandant rien à personne et ayant facilement la main ouverte. Sa femme était une excellente et digne créature, qui ne croyait pas qu'on dut faire des embarras parce qu'on recevait à dîner des duchesses ou des marquises. L'aimable secrétaire possédait à Athis, charmante campagne, une belle propriété, dont il faisait les honneurs l'été, aux lettrés ses amis et aux femmes distinguées de l'époque. Mlle de Scudéry, dans sa '' Clélie '' donne ainsi la description de ce paysage. '' L'admirable terrasse donnant vue sur le frais vallon de l'Orge qui s'étend au pied, et la forêt de Sénard au loin, la Seine, large et limpide faisant '' un grand croissant '' dont les cornes d'argent se cachent dans les herbes de deux admirables prairies, et le petit bois habité par les fauvettes et tout disposé en cabinets de verdure dont les arbres sont si beaux, le vent si frais et l'ombrage si charmant qu'il n'est presque pas possible d'être en ce lieu sans plaisir et sans esprit.''

Conrart était quelque peu pédagogue, ce qui était inévitable à force de corriger les ouvrages des autres. Sa conduite était irréprochable, et il semble qu'il n'ait jamais oublié un seul instant, qu'il était protestant : '' C'est un si grand désavantage selon le monde que d'être huguenot '' écrivait-il en 1647 à un corréligionnaire. C'est qu'en effet, des raisons diverses, n'ayant rien à voir avec le principe même de leur croyance, concouraient à rendre la minorité protestante, infiniment plus morale que la majorité catholique. La plus forte peut-être de ces raisons, était le désavantage social qui s'attachait à la qualité de réformé. Une minorité qui se sent surveillée par un milieu hostile, se surveille elle-même de très près ; elle se débarrasse en outre des âmes peureuses ou intéressées qui jugent trop onéreux d'appartenir au parti des tracassés. Ce fut presque toujours l'intérêt qui fit rentrer la noblesse protestante dans l'Eglise romaine. Il y avait tant de profit à se faire catholique, que peu à peu, un à un, les seigneurs se rangèrent à la religion qui rapportait tous les honneurs, comme toutes les charges lucratives. Le protestantisme s'il en fut affaibli, en fut encore plus épuré. Loin de moi la pensée de vouloir faire ici de la théologie, ce sont simplement des faits, des faits historiques que je note en passant.

A l'hôtel de Rambouillet, on voyait aussi, Chapelain, Ménage, Balzac ; Voiture que j'ai nommé en commençant, malheureux pygmée, mais charmant causeur, à l'esprit vif et gai ; c'était le boute-entrain de la Chambre bleue, mais il avait aussi ses défauts ce qui faisait dire à Condé : " Si Voiture était de notre condition, il n'y aurait pas moyen de le souffrir."

Il était souvent indiscret et avait certaines familiarités qui obligeaient de le remettre à sa place. C'est lui qui un jour, à Rueil, se promenant dans les jardins de la duchesse d'Aiguillon au moment où Anne d'Autrich en villégiature, se promenait elle-même en carrosse, fut appelé par la reine qui lui demanda à quoi il pensait en marchant si vite. Voiture improvisa sur-le-champ les vers suivants qu'il écrivit dans son carnet :

Je pensais que la destinée
Après d'injustes malheurs,
Vous a justement couronnée
De gloire, d'éclat et d'honneur,
Mais que vous étiez plus heureuse
Lorsque vous étiez autrefois,
Je ne veux pas dire amoureuse....
La rime le veut toutefois.

Je pensais, car nous autres poètes
Nous pensons extravagammaut
Ce que, dans l'humeur où vous êtes,
Vous feriez, si dans ce moment
Vous avisiez en cette place,
Venir le duc de Buckingham
Et qui serait en disgrâce
De lui ou du père Vincent ?

La reine loin de se fâcher trouva les vers fort beaux et les garda longtemps en sa possession avant de les donner à Mme de Motteville.

Les bienfaits de ces réunions furent donc de tendre à rapprocher la bourgeoisie lettrée de la noblesse, à adoucir les mœurs par une éducation plus soignée, à montrer aux grands qu'il ne suffit pas de donner un bon coup d'épée pour être quelqu'un et que l'on peut, comme Racan, être grand seigneur et poète et ne pas déroger. Une ère nouvelle semblait s'ouvrir, lorsque la Fronde vint troubler la vie de l'esprit. Ce fut un moment unique, rapide comme un sourire, a dit un auteur, et que l'esprit français n'a plus retrouvé qu'au dix-huitième siècle. La Bruyère n'a pas vu cette époque, mais il a entendu les récits des vieillards de son temps et il écrit :

" Voiture et Sarrazin étaient nés pour leur siècle et ils ont paru dans un temps où il semble qu'ils étaient attendus. S'ils s'étaient moins pressés de venir, ils arrivaient trop tard, et j'ose douter qu'ils fussent tels aujourd'hui qu'ils ont été alors. Les conversations légères, les cercles, la fine plaisanterie, les lettres enjouées et familières, les petites parties où l'on était admis, seulement avec de l'esprit, tout a disparu."

La Bruyère regrette ce temps disparu si vite ; quelques allusions amères à l'injuste inégalité des rangs, et à sa condition subalterne, quelques plaintes fières sur le bonheur immérité et sur l'insolence impunie des grands et c'est tout. La Bruyère ne songe pas à être un reformateur, il voit et il peint et il n'a pas l'idée que cet état de choses put être réformé, ni rapproché des lois de la justice il sent trop combien est solide cette monarchie qui impose à toute l'Europe. Il est au service d'un prince, il enseigne l'histoire au petit-fils du grand Condé. En entrant dans cette famille altière qu'il connaît de réputation, il se tient sur ses gardes, se retranchant "dans le sérieux," évitant la familiarité qui lui eut été bientôt rendue en mépris, et forçant la considération par le respect. Il avait encore sous les yeux l'utile et affligeant exemple de Santeul qui s'était livré sans réserve à la familière et dangereuse gaieté de cette maison et expiait par des injures, la facilité imprudente et presque enfantine avec laquelle il y répondait. Un jour, il reçut en pleine table, un soufflet de Mme la Duchesse, suivi pour le calmer d'un verre d'eau jeté à la figure. Saint-Simon raconte que Santeul mourut d'une plaisanterie de M. le duc qui aurait vidé sa tabatière dans un verre de vin de champagne et qui le lui aurait fait boire "pour voir ce qui en arriverait" ?

Aujourd'hui que les écrivains sont au pinacle, il nous paraît presque inconcevable qu'il y a trois siècles dans les conditions que je viens d'exposer, d'honnêtes garçons qui auraient pu être savetiers ou vendeurs de chandelle se soient faits auteurs de gaieté de cœur. C'est bien la preuve que la vocation littéraire est irrésistible,

MADAME SAUVALLE.

A propos de Théatre

J'avais entendu, l'année dernière, au Théâtre National *Plus que Reine*, d'Emile Bergerat, et j'avoue que la première impression avait été pénible. La pièce semblait désarticulée, d'un agencement mauvais et d'un décousu que rien ne pouvait expliquer.

Etait-ce donc là, cet œuvre dramatique, qui, pour me servir d'une expression bien connue, avait fait courir tout Paris et s'agiter tant de critiques ?

Je suis retournée, la semaine dernière, l'entendre une seconde fois ; ce n'était plus le mérite de la pièce qui m'attirait, à ce sujet, j'étais fixée d'avance, mais la perspective de passer une soirée agréable dans la compagnie d'amies.

Quelle agréable surprise, cependant, m'était réservée, car, ce n'était plus ce que j'avais déjà vu, mais plus cela du tout !

Ainsi, il était facile de constater que l'année dernière, la pièce avait été tronquée, écourtée d'une façon barbare. Quelqu'un y avait aussi ajouté de son cru, et fait un ou deux anachronismes que le cynisme de Talleyrand même n'eut pas accepté. Je n'ose pas parler de l'opinion de l'auteur à ce sujet.

Il ne peut toutefois, là-dessus, n'y avoir qu'une seule opinion : qu'on nous donne les pièces dans leur entier ou rien du tout La probité littéraire existe, quoiqu'on pense, et si aucune loi ne nous empêche de reproduire en notre pays, les pièces de théâtre, sans l'autorisation de leurs auteurs, qu'on le fasse donc de façon à ne pas déprécier leurs mérites devant ceux qui les entendent. Sans compter qu'il y a perversion de goût à forcer un public à accepter une œuvre reconnue célèbre, et qui, dépouillée, sans qu'on le sache, de ses meilleures qualités littéraires, amène certains esprits à trouver beau ce qui n'est plus qu'un vulgaire pastiche.

La nouvelle direction du Théâtre National a compris ce danger de faire la mauvaise éducation des goûts du peuple. Elle a de plus le soin de respecter les pensées et le travail des auteurs. Je l'en félicite et l'en remercie au nom des gens honnêtes et intelligents.

FRANÇOISE.

L'Ennemi Commun.

Nous sommes heureux de donner ici, un témoignage irrécusable en faveur du traitement du Dr. McKay. C'est celui de M. l'abbé François Pelletier, du Séminaire de Québec, qui, ayant, depuis quelque temps, occasion de visiter les inébriés sous les soins du Dr. McKay, à Québec, écrit à ce médecin la lettre suivante :

" Pour vous dire combien j'apprécie votre système, qu'il me suffise de vous informer des résultats constatés par moi-même dans les cinq mois où je me suis occupé activement des alcooliques confiés à vos soins par le recorder. Je dois admettre immédiatement, que le résultat général a grandement dépassé mon attente. Tous les patients qui avaient le désir de se guérir et qui ont suivi régulièrement votre traitement, ont cessé de boire et déclarent avoir perdu tout goût pour les liqueurs."

Nous constatons avec bonheur ce mouvement de la part de notre clergé. Car, nous osons dire que c'est surtout de lui qu'on serait en mesure d'attendre le plus d'encouragement possible en faveur de la campagne anti-alcoolique. Que sont devenues les croisades d'autrefois contre l'intempérance, le temps où les aubergistes, saisis par l'éloquence d'un prédicateur allait vider dans les champs, dans le fleuve, le contenu des barriques d'alcool que recelaient leurs caves ?

Souhaitons qu'ils reviennent, ces beaux élans aussi persuasifs que touchants. Souhaitons que du haut de toutes les chaires, le vice de l'ivrognerie, dénoncé, flétri, comme il le mérite, soit peu à peu déraciné de notre sol canadien. Voilà un apostolat qui devra tenter tout cœur d'apôtre et de patriote.

Les femmes peuvent aussi aider à ce grand mouvement ; " la caressante diplomatie féminine ", facilitera les moyens à prendre pour endiguer le flot dévastateur de l'alcoolisme. En un mot que tous ceux qui ont à cœur la prospérité de notre pays et le bonheur de ses habitants s'unissent d'un commun accord pour résoudre le terrible problème, et nous sommes assurés des meilleurs résultats.

Si quelques femmes sont intimidées ou gênée de s'adresser directement au Dr. McKay, Hôtel de Ville, Montréal, nous les prions d'écrire à Mme Durant, au bureau du JOURNAL DE FRANÇOISE, Montréal. Cette dame se charge de procurer aux personnes qui lui en feront la demande, les prescriptions et les remèdes du Dr. McKay, et de garder scrupuleusement le secret de toutes les communications qu'on pourra lui faire.

" Les Contemporains "

Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8 — Abonnement : Un an, 6 francs ; le numéro, 0 fr. 10 —Spécimen sur demande —Biographies parues en septembre 1904 :—Prince Jules de Polignac — Mgr d'Huslt. — Amiral Hamelin. — La Harpe. — Biographies à paraître en octobre 1904 : — Léopold II, empereur d'Allemagne. — Mme Elisabeth, sœur de Louis XVI —Henri de Bornier. — Edmond Burke, homme politique anglais. — Herschell, astronome.

Une baronne centenaire.

La baronne Von Eerde vient de célébrer le centième anniversaire de sa naissance. A cette occasion, l'empereur Guillaume lui a envoyé ses félicitations par un de ses aides de camp.

Une baronne centenaire? Voilà un fait qui mérite d'être signalé.

N'avez-vous pas remarqué, qu'en général les centenaires sont de "vieux domestiques " ou des " gueux ". La pauvreté—comme le sel—conserve.

La Robe du Roi.

A l'ouverture du Parlement à Londres, le grand apparat est de rigueur.

Le roi, suivant la tradition, porte une robe somptueusement riche dont l'extérieur est en velours cramoisi avec des applications de dentelles d'or.

Le manteau, très ample, est muni d'une longue traîne entièrement doublée d'hermine royale. Des centaines de fourrures ont été employées pour la confection de cette doublure : on ne s'est servi que des plus beaux échantillons ; plus de dix mille petits morceaux de fourrures noires sont symétriquement disposés sur l'hermine.

A travers les livres, etc

J'accuse réception d'un exemplaire de la troisième série des " Héros de la Nouvelle-France ", et qui traite, cette fois des *La Vérendrye, père et fils, Dufrost de la Jemeraye et de la découverte du Nord Ouest*. M. Frédéric de Kastner, l'auteur de ces biographies, aussi instructives qu'intéressantes, semble avoir pris pour tâche de fortifier le patriotisme des Canadiens-Français, et d'exalter la fierté de leurs origines. Voilà un noble souci, et à ce titre, ces séries de nos hommes illustres méritent la diffusion qui leur sera faite. Cette brochure, ainsi que les précédentes, sont vendues chez tous les libraires, en particulier, chez Granger & Frères, Montréal, au prix de 25 cents.

* * *

Bienvenue au bulletin de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne française, *Le Semeur*. Son programme est celui de l'Association et ambitionne de former les jeunes gens " aux idées généreuses de l'apostolat social." Bravo ! puisse la moisson être abondante en fruits de toutes espèces.

Le prix de l'abonnement est de 60 cents par année, à Montréal. Au Canada et aux Etats-Unis, 50 cents. S'adresser à l'Administration du *Semeur*, 173 rue Saint-Denis, Montréal.

FRANÇOISE.

Nous lisons dans le *Figaro* en date du 25 septembre dernier :

C'est dès la rentrée prochaine que Mlle Th Vianzone inaugurera à Auteuil, l'établissement d'éducation pour jeunes filles auquel les circonstances actuelles donnent un caractère d'un intérêt tout particulier.

Mlle Th Vianzone, après vingt ans de professorat à Saint-Pétersbourg, nous revient accompagnée des succès littéraires que le P. Didon consacrait dans les fameuses *Lettres à Mlle Th. V...*, qui ont été publiées. Et on ne peut que la féliciter d'une fondation où l'éducation religieuse marchera de pair avec l'instruction.

LE COIN DE FANCHETTE

Rayon de soleil.—Vous me dites des choses fort aimables, mais ce n'est pas à moi, c'est à mes collaborateurs que reviennent toutes ces louanges, et je ne l'oublie p s, croyez-moi. Le plus grand mérite du JOURNAL DE FR N-ÇOI-E est de compter à sa rédaction les meilleures plumes canadiennes, qui n'ont pas cru décheoir e écrivant dans ma modeste feuille. Et ce n'est pas tout ; il y a des surprises en réserve... Petit poisso deviendra grand, j'espère.

Admirateur de Balzac. — Quel terrible critique, je sais que vous êtes ! Et si j'étais peureuse, quelle frousse vous me donneriez ! " Je vous verrai à Philippines."

Clarisse —Eh bien, ma chère, je sais que je mérite toute votre indignation et vos pieuses invectives m is, c'est plus fort que m i : quand une femme est tombée, je la plains et ne peux m'empêcher de reprocher sa faute à celui qui l'a induite au mal. Je sais qu'en agissant de la sorte, je m'attire bon nombre d'anathèmes, mais, je crains fortement ne pouvoir jamais me corriger de ce travers. Votre grande charité devra m'en excuser.

Sphinx.—Ne me reprochez pas de rire ; si vous voyez les choses et les gens comme je les vois quelquefois, votre visage de sphinx même en serait déridé.

Loizct.—Cette collaboration est impossible.

Siméon. — Vous abordez de très graves questions : le concordat et la séparation de l'Eglise et de l'Etat Mgr d'Hulst était en faveur de la rupture du concordat, et selon le témoignage d'esprits aussi pieux qu éclairés, une séparation entre l'Eglise et l'Etat serait ce qui pourrait arriver de mieux au clergé catholique de la France. Deuxièmement, l entretien des cultes coûte au gouvernement français 45 millions de francs. C'est un chiffre, n'est-ce pas ? Comment et par quo' remplacer cela ? Voilà le problème.

Sybarite.— ' A la campagne d'où je viens, disait un Sybarite, j'ai aperçu des gens qui creusaient un fossé ; rien qu'à les voir, il m'est venu une courbature ... — ' Je le crois, reprit un autre, car ce que tu en dis me donne un point de côté...." Etes-vous aussi avancé en sybaritisme que vos homonymes ? Je le crois, puisque à leur exemple, vous invitez à dîner un an d'avance pour avoir tout le loisir nécessaire de préparer un repas délicat. C'est dit, j'accepte. Prenez garde que nous nous rencontrions chez Pluton !

Petite femme.—On dit, petite femme. que dans l évangile de la messe du mariage, l'Eglise, avant d'engager les épouses à être sages et fidèles comme Sara et Rebecca, les invite à être aimables pour leur mari comme Rachel. Ne trouvez-vous pas qu'il y a dans cet avertissement une leçon salutaire ? Il ne suffit pas à une femme d'être honnête, il lui faut de plus être agréable, et c'est ce qu'oublie trop souvent quelques femmes mariées. Elles se demandent ensuite : " Pourquoi mon mari me délaisse-t-il ? ne lui suis-je pas aussi fidèle qu'honnête ?" Cela ne suffit pas pourtant. Est-il rien de moins attirant que ces dévotes, par exemple, qui ont toujours le nom de Dieu dans la bouche et la médisance sur les lèvres ? La femme honnête et désagréable n'est guère mieux que celles-là Réfléchissez à cela quand vous aurez l'envie d'être grognon.

Marthe Glénat. — C'était, d'abord, pour donner au piano, dans un salon, autant de sonorité que possible, qu'on a évité de le placer contre un des murs. La mode en a maintenant consacré le genre, en voilant le dos du piano, au moyen d'étoffes. On emploie, à cet effet, de jolies étoffes ou des soieries chinoises ou japonaises. Il n'est pas de femmes possédant un peu de goût et de savoir-faire qui ne soient capable de draper elle-même son piano. Rien n'est plus aisé.

Bien en peine.—Donnez un beau volume élégamment relié et vous aurez fait un cadeau de philippine tout à fait convenable. En fait de cadeaux, les gens pensent tout de suite à des bijoux ; on a bien tort, les circonstances dans lesquelles un jeune homme peut offrir une broche ou un bracelet sont très rares, tandis qu'elles sont de tous les instants celles où l'on peut offrir un beau livre.

Lolotte.—Le crochet revient à la mode. On en fait des motifs et des dentelles pour l'ornementation de la lingerie, et les dessins rappellent, dans le sens de la finesse et de la recherche, la dentelle Cluny. Voilà une jolie occupation pour des doigts musards comme me semblent l'être ceux de la petite Lolotte.

Agaré von Berwick.—Votre article est resté longtemps près de moi, sur mon pupitre. Puis, juste au moment, où après avoir reçu votre lettre, je veux le reprendre pour l'analyser avec vous, voilà qu'il est disparu, que je ne le retrouve plus. Je suis ennuyée de cette disparition qui, après tout, est bien ma faute. Et vous montrez tant de bonne volonté, tant de désir de vous corriger et d'apprendre, que j'aurais aimé vous aider en autant que je le puis. Je vous le répète : il y avait de fort bonnes choses dans votre récit et sa forme surtout était nouvelle. Je m'en réjouis puisque vous m'assurez que tout cela était de vous. Vous devez donc avoir un brouillon sûrement, remettez-le sur le métier, puis renvoyez-le moi, et je vous indiquerai les passages que je crois défectueux. Si vous vouliez que votre histoire l isse un malaise après l'avoir lue, vous aviez réussi. C'est pourquoi je la trouvais bizarre et fantasque—deux qualités à mon avis.—et que je l'aurais voulue plus parfaite.

Mme R. (*Salt Lake City*).—Bonne

nouvelle en effet que celle que votre lettre m'annonce. Je vais avoir bien hâte. Merci, merci.

Compliments à *Rosette*, *Rose-Denis*. *Sylvain*, *Pierrot* et *Lucas*. Mes correspondants comprendront que je ne puis me faire de la réclame dans les pages de ce journal.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D.—*Voulez-vous me donner la formule d une lettre de faire-part?*

R.—La voici : Sur un papier grand format, la première page, qui se trouve à gauche, en l'ouvrant, on met

Monsieur et Madame Thaulozan ont
ont l'honneur de vous faire part
du mariage de leur fille
Coralie Thaulozan
avec
M. Edouard le Kerardec.

Et immédiatement sur la page en regard :

Monsieur et Madame le Kerardec ont
l'honneur de vous faire part
du mariage de leur fils
Edouard le Kerardec
avec
Mademoiselle Coralie Thaulozan

Et dans le bas, au milieu de la page :

La bénédiction nuptiale sera donnée à
telle église (ou chapelle)
mardi, le 23 janvier, à sept heures du
matin.

Dans le coin à gauche, le numéro et la rue des père et mère de la mariée ; à droite, l'adresse des père et mère du marié. Quand le marié et les pères des mariés ont des titres, on doit aussi les mettre.

D.—*Dans un euchre, doit-on mettre ses gants pour aller saluer notre hôtesse, bien qu'on doive les enlever quelques minutes après?*

R.—Il commence à être d'usage maintenant qu'on puisse à un euchre aller saluer la maîtresse de maison, sans avoir ses gants. Pour répondre à un autre point de la lettre de ma correspondante je lui dirai que quelques personnes jouent les cartes avec leurs gants, ce qui n'est pas une faute contre l'étiquette, non plus.

LADY ETIQUETTE.

Les lapsus célèbres.

On pourrait faire un volume de toutes les erreurs, bêtises, étourderies échappées à nos plus grands écrivains, à nos meilleurs orateurs. Dans la hâte de l'improvisation ou la fièvre de la composition, combien de lapsus leur échappent qui font la joie un peu cruelle et injuste des auditeurs ou lecteurs. Est-ce manquer de charité que de les relever et de les reproduire ? Un peu, sans doute, mais comme les auteurs furent les premiers à en rire de bonne grâce, on peut, sans grands remords, offrir au public ce petit divertissement vraiment inoffensif. Tout ce qui suit n'enlèvera rien à la gloire et ne nuira pas à la réputation de talent de ceux qui en font les frais.

Voici donc quelques étourderies amusantes :

De Chateaubriand : " L'enseignement philosophique fait boire à la jeunesse du fiel de dragon dans le calice de Babylone."

De Bossuet : " Dieu est partout, même là où on ne croit pas qu'il soit."

De Thiers : " Le climat de la Provence qui serait froid si un soleil torride .,"

De François Coppée : " Elle venait de s'asseoir entre ses deux filles, deux jumelles âgées *l'une et l'autre* de dix-huit ans "

De Louis Havin (Le *Siècle*, janvier 1860) : " Sitôt qu'un Français a passé la frontière, il entre sur le territoire étranger..."

De M. Francisque Sarcey : " On désirerait dans le chant de Mlle Gilberte un peu plus de légèreté de *main* " Du même : " Le piquant de la plaisanterie, c'est d'être émoussé." Du même encore : " La voix de Mlle Marguerite Ugalde est fort belle et on trouve dans sa dicton la *main* de sa mère. ."

De Napoléon III : " De la richesse d'un pays dépend la prospérité générale."

De Xavier de Maistre : " Saint-Jean Chrysostôme, né à Antioche (*Asie*), ce Bossuet *Africain*..."

De M. Bruyn. ministre de l'Agriculture en Belgique : " L'étalon brabançon sera *la poule aux œufs d'or* de la Belgique "

Du président Bérard des Glajeux à l'accusé Lamiette : " Vous avez de bons antécédents. *Je ne vous en fais pas un reproche !* "

D'un rédacteur au *Journal des Débats* : ' Ces projets *éclos* dans les ministères et *couvés* par leurs auteurs n'arrivent jamais à *bon port ;* leurs *lambeaux* jonchent les couloirs."

D'Alexis Bouvier. Il a été parlé dans une phrase antérieure d'une certaine fiole : " Le misérable se précipita sur l'enfant, il lui saisit la tête et lui en vida le contenu dans la bouche. Le pauvre petit retomba suffoqué."

La superstition aux Pays-Bas.

La superstition finira bien par disparaître du monde entier, mais ce sera long... et en attendant elle règne en maîtresse un peu partout.

Aux Pays-Bas, on a trouvé un remède aussi simple qu'infaillible pour soigner la jaunisse.

Une brave paysanne de la Veluve ayant gagné la jaunisse, un médecin lui prodigua des soins, mais ne parvint pas à la guérir.

Les bonnes commères du village conseillèrent alors à la patiente de boire de l'eau dans les mains jointes d'une femme, mère d'enfants jumeaux. Depuis quelques jours, elle suit ce régime, et les journaux de la région assurent qu'elle s'en trouve bien.

Il suffit d'avoir la foi !

L'art de rendre agréables lesateliers.

Les cigariers espagnols sont nombreux à New-York et leurs directeurs tiennent beaucoup à ces ouvriers, généralement sobres et actifs Pour leur rendre le travail agréable, les patrons ont trouvé un moyen original. A chaque atelier, ils ont attaché un lecteur, qui s'assied au milieu des cigariers et lit, à haute voix, un journal du matin, puis des romans ou des poésies castillans.

L'ordre est parfait dans les ateliers, grâce, disent les directeurs, à l'attention que les artisans prêtent aux lectures.

EN GLANANT

—C'était le départ de l'Empereur pour Plombières. On jouait, le soir, au jeu du secrétaire, à Fontainebleau. Ce jeu consiste dans l'inscription d'une sentence, d'un mot, d'un proverbe sur un b ut de papier. Quand un assez grand nombre de ces inscriptions ont été mises dans une urne—vulgairement un chapeau—on les tire une à une, on lit tout haut, et le hasard fournit des rapprochements qui sont parfois de jol es coq à l'âne. On avait demandé : pourquoi les membres du concile de Noyon (il s'agissait alors du conseil œcuménique de Rome) ont-ils reconnu une âme à la femme ?

—Parce que, répondit obligeamment l'Empereur, ils se sont souvenus de leurs mères !

—Parce que, répondit avec un grand succès M. C .. conseiller d'Etat, ils... étaient célibataires !

* * *

—Nous sommes encore à Fontainebleau : la cour y joue aux jeux... innocents

On demande comment on peut parvenir à reconnaître le mensonge de la vérité ?

—En les faisant passer tous les deux par la même porte, dit l'Empereur : Soyez sûrs, ajouta-t-il, que le mensonge passera le premier.

Au même instant un huissier ouvre les deux battants du salon, et l'on voit deux ministres s'excuser et se défendre de pas er avant l'autre.

Enfin, le plus jeune fait valoir son âge sa récente entrée au ministère et cède le pas .. à Son Excellence M. le ministre d'Etat.

Cette entrée fit beaucoup rire et obtint un grand succès.

Pourquoi ? avait l'air de se demander M. Rouher, qui riait plus fort que les autres, bien entendu !

* * *

—Riche d'esprit, Mûrger était le plus souvent nécessiteux, exempl :

On était dans la semaine de Noël. Le facteur, portant l'almanach de l'année, selon l'usage, sonna à la porte :

—Ah ! c'est vous, dit Mûrger, de l'air le plus naturel du monde, eh bien! je n'en prendrai pas cette année-ci, je n'en ai pas été content l'année dernière.

* * *

—A l'époque où il écrivait son roman le *Sabot rouge*, dans lequel entre parenthèse il n'était nullement question de sabot Mûrger—délicieusement paresseux—ne se décidait à travailler que fasciné par la vue d'un billet de banque de cent francs que le directeur de son journal avait soin de piquer chaque jour sur le bureau du romancier nécessiteux.

—Cent francs par jour ! lui dit un confrère témoin d'une de ces scènes, que pouvez-vous faire de tout cet argent ?

—J'*arrose* mes créanciers, riposta mélancoliquement Mûrger, trop cependant *ils repoussent*.

Conseils Utiles

Rhume de cerveau.— Le meilleur moyen d'enrayer un rhume de cerveau, c'est de respirer de la teinture d'iode. Il faut pour cela se servir d'un flacon à large ouverture, s'en servir très fréquemment pendant quelques heures ; s'assurer que la teinture d'iode n'est pas éventée, et surtout employer ce remède dès l'apparition du rhume.

Taches de fruits.—Lavez la tache avec du savon; si elle résiste, imbibez-la d'eau faites un entonnoir de carton, présentez-en le tuyau sous la tache et brûlez du soufre dessous.

De la rouille sur le linge. — Imbibez-le de suif que vous maintenez fondu et frottez avec un peu d'acide sulfurique (vitriol) étendu de 10 fois son volume d'eau. Autre : humectez la tache avec de l'eau que vous couvrez d'acide tartrique. De graisse sur soie ou laine imbibez un linge d'essence de térébentine et frottez-en vigoureusement la tache, l'étoffe étant posée sur un linge sec pour enlever l'essence. On dégraisse les étoffes de laine avec du fiel de bœuf. On les en imbibe, on laisse reposer une heure, on frotte et ensuite on lave. De cire — elles s'enlèvent en frottant avec de l'esprit de vin. Il en est de même des taches de résine, de vernis, de poix.

Cuisine facile

Restes de poulet roti. — Faites un roux blond, mouillé de bouillon ; mettez une vingtaine de champignons dans un peu de bouillon, et un peu de jus de citron ; ajoutez-les à la sauce ainsi qu'une cuillère à café de vin de Madère ; faites chauffer les restes de poulet dans cette sauce ; dressez-les sur un plat et les garnissez avec cinq œufs frits et cinq croûtons, taillés en forme de cœur, placés alternativement.

Si les restes de poulet sont peu considérables, on les désosse, pour les couper en petits morceaux que l'on fait frire dans la pâte, comme des beignets.

Bœuf rôti. — Le morceaux où se trouve le filet est le plus recommandable. Placez-le à la cuisinière avec poivre et sel, arrosez-le du jus qui en découle pendant une heure ; ajoutez ensuite une chopine d'eau dans la cuisinière et continuez de l'arroser avec cette eau jusqu'au moment de le tirer. Si c'est un gros morceau, prenez au moins trois ou quatre heures pour le cuire.

Flan russe.—Vous battez en neige quatre blancs d'œufs, vous y ajoutez alors, battant toujours, 2 cuillerées de sucre en poudre et autant de gelée de groseille ou de framboise. Vous versez dans un plat creux légèrement beurré, et vous mettez à cuire 10 minutes soit au four, soit avec feu doux dessous et bon feu dessus. On sert très chaud.

Voilà un dessert peu coûteux, vite préparé et très bon.

✻ PAGE DES ENFANTS ✻

La Cravate Rouge.

SUR la route de Châtillon, poussiéreuse et blanche, cheminent incessamment—comme une procession de fourmis noires—des corbillards de pauvres, le plus souvent insuivis, conduisant les cadavres des " sans-le-sou " de Paris à leur dernier asile.

C'est un spectacle qui n'est pas d'une folle gaieté, mais auquel, cependant, on s'habitue à la longue.

Allant souvent visiter un de mes amis, peu fortuné mais passionné pour le jardinage, lequel a loué deux cents mètres de terrain dans la zone des servitudes militaires, je me croise très souvent avec ces funèbres cortèges, et, devant eux, je lève, bien entendu, chaque fois, mon chapeau.

Un dimanche, vers cinq heures de l'après-midi, je vis venir vers moi un corbillard de dernière classe, très triste dans sa lugubre propreté. Je n'eusse point fait attention à celui-ci, tellement j'ai coutume d'en rencontrer sur mon passage, si je n'avais été frappé de la mise excentrique du seul être humain qui suivait le cercueil—celui d'une femme—comme je pus en juger par l'inscription, très lisible, de la couronne mortuaire :

A MA FEMME BIEN-AIMÉE.

Des gavroches, groupés en face du marchand de " frites ", y "allaient", cyniques, de leurs quolibets gouailleurs.

—Mince de regrets ! disait l'un, efflanqué comme un échalas et plus blême qu'un pierrot de Willette. Une cravate rouge ! Pourquoi pas tout de suite un complet de nankin et des gants jaunes ?

—C'est pourtant pas méchant de ramasser dans le ruisseau un cordon noir et de se le mettre au cou, dit un autre pâle voyou. Vaurien, c'est possible, ajouta-t-il d'une voix blanche et pâteuse, mais on a de la tenue, au moins.

Pour moi, ma résolution était prise. Je voulus en avoir le cœur net. L'homme avait l'air profondément atteint par la douleur. Deux gros ruisseaux de larmes sillonnaient lentement ses joues hâlées par le travail en plein air... Cette cravate rouge piquait singulièrement ma curiosité.

Je suivis le convoi jusqu'au cimetière de Bagneux.

* * *.

Lorsque les fossoyeurs eurent descendu la bière dans le trou, l'homme désespéré, les yeux hagards, jeta une pelleté de terre qui résonna sourdement, puis il s'agenouilla et, s'étant relevé, il prit lentement le chemin de la grande porte de la nécropole.

Je le suivis, et, l'ayant facilement dépassé, je me tournai vers lui et lui tendis la main.

Ses regards, dirigés vers moi, eurent une expression indicible. Il soupira bruyamment, heureux de trouver un être vivant qui compatit à ses peines.

Quelques instants après, nous étions attablés devant une bouteille de vin et un siphon d'eau de seltz, sous une maigre tonnelle attenant à un petit cabaret misérable, et mon nouvel ami me racontait en quelques mots son histoire.

—Nous étions nouvellement mariés, me dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots. Je l'aimais comme je l'aime encore, et je crois bien que jamais je ne me consolerai de sa mort. Elle avait gagné un refroidissement en allant au lavoir. Car nous sommes pauvres.... bien pauvres. Je suis aide-maçon, et ce n'est guère brillant, comme vous pensez. Lorsque Marie s'est mise au lit, il y a deux mois de cela, c'était ma fête, la Saint-Victor, et elle m'avait, le matin même, la pauvre chère femme, acheté au " Soldat Laboureur " une superbe cravate rouge... celle que j'ai là...

"—La trouves-tu jolie ? me demanda-t-elle.

"—Si jolie, ma chérie, lui fis-je, que je ne la mettrai, je te le promets, que le jour où nous sortirons ensemble.

"—Tu es un grand enfant.

"—Non, c'est dit et j'y tiens. Je ne la mettrai que ce jour-là. Je t'en donne un billet.

D'abondantes larmes interrompirent le récit du pauvre manœuvre.

J'ai tenu parole, me dit-il après un silence déchirant. Deux mois, ma pauvre femme est restée sans sortir, alitée, mourante, entouré de fioles inutiles et de remèdes menteurs... Aujourd'hui... ça été sa première sortie... et... c'est pour cela que j'ai étrenné la cravate rouge dont Marie m'a fait cadeau pour ma fête.

* * *

Je ne trouvai pas une parole, et, dans la demi teinte de la nuit qui commençait à tomber sur la route poudreuse, je serrai la main de Victor à la broyer.

LES JEUX D'ESPRIT

Charade

Sans ma queue on me trouve ou [sublime ou stupide.
Avec elle, je suis un traître, un [homicide.

Histoire du Canada

Nommez les deux causes qui retardèrent le progrès de la colonie à ses débuts ?

Devinettes amusantes

A quelle heure part le train de midi 60 ?

Depuis quand Jacob était-il veuf ?

Réponses à Jeux d'Esprit

Question d'histoire

(Pour mes jeunes savants et savantes.)

Quelle est la reine dont le père mourut assassiné, le mari décapité, la fille en prison et le fils en exil ?

Rép. Henriette-Marie de France.

Ont répondu : Marie-Ant. Gosselin, Chicoutimi ; Lucile L'Heureux, Québec ; Adolphine, Trois-Rivières ; Adrienne, St P. ; Josette L., Lys de la Vallée ; Juliette V. ; Francine St-O. ; Charlotte Guilbault, Joséphine Bra-

PAGE DES ENFANTS

zeau, Marie Anne Latouche, Académie Ste-Marie, Montréal ; Joséphine A. Lucette, C. ; Fleur des Bois, Feuille d'automne, Trois-Rivières.

Histoire du Canada

Faits aux dates suivantes :

1535.— Jacques Cartier découvre le Canada.

1608. — Fondation du Québec par Champlain.

1639.—Arrivée des dames Ursulines et des Hospitalières.

1645.— La paix des Trois-Rivières.

1659.—Arrivée de Mgr de Laval à Québec.

1663 — Séminaire de Québec fondé par Mgr de Laval

Création d'un *Conseil Souverain* par le roi Louis XIV chargé d'administrer la justice et de régler le commerce, etc.

Ont bien répondu : George-Emile Boulay, Coaticook ; Siméon Bouliane, Malbaie ; Lucile L'Heureux, Adolphine, Québec ; Josette, Rodolphe G., Francine St-O. ; Lys de la Vallée, Juliette, V. Marie-Ange, J. Joséphine, S. Adrien et Justin, Montréal ; Andréa B. et Corinette, Trois-Rivières ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi.

Liste des "Garneau" qui ont bien répondu aux JEUX D'ESPRIT :

Cécile Dubé, Roger Dorval, Rhéa Leblanc, Amanda St-Georges, Abdon Côté, Armand Laverdure, Christophe Charron, Arthur Landry, Eric Roy, Laurenza Délorme, Athanase Juneau, Léon Mackey, Charles Peachy, Laura Peachy, Laurenza Lajoie, Juliette Pelletier, Arthur St-Georges, Emile Désilets, Alfred Moreau, Wilfrid Foisy, Maria Mathieu, Dona Landreville, Dora Joinette, Marie-Jeanne Scantland, Philippe Belanger, Rosario Barrette, Alice Dumais, Yvonne Landreville, Edouard Faulkner, Ubalde Séguin.

Tante, est-ce bientôt les étrennes ?

—Non, mon enfant... mais pourquoi cette question ?

—Pour savoir quand il faudra recommencer à l'aimer davantage !

Petite poste en famille

George-Emile Boulay.— J'ai en effet passé de bien belles vacances petit ami, et dans ma solitude des bords de la mer, j'ai pensé souvent à mes chers neveux et nièces. Je suis contente de te voir si fidèle, je t'en fais mon compliment et t'engage à continuer. Bien des amitiés pour mes correspondants de Coaticook. Je ne veux pas qu'on m'oublie non plus que leur page.

Maman d'Adrienne.—Merci de vos compliments que je m'efforcerai toujours de mériter. Oui, j'aime beaucoup les enfants et je me suis constamment intéressée à eux. Je voudrais pouvoir leur faire tout le bien possible et j'espère qu'en cela, chère madame, vous saurez un peu guider mon expérience en m'aidant de vos bons conseils. Merci encore de votre amabilité si cordiale et croyez en retour à toute ma reconnaissance.

Dr. D... Sandy-Boy.—L'abondance des matières et l'espace restreint qui m'est alloué, m'ont empêché de venir plus tôt vous faire part de mes découvertes relativement à la discussion historique de l'été dernier.

Il appert, d'après les recherches que j'ai faites, que vous avez eu un peu raison, mais que moi je n'ai pas eu tout à fait tort. On dit quelque part que la duchesse de Dantzig, Maréchale Lefebvre, donna à son mari, tout comme une bonne petite canadienne, le joli nombre de 14 enfants dont douze garçons et que les deux derniers moururent à l'armée. La dernière édition du dictionnaire de Larousse fait mention de douze enfants et ne dit mot de deux garçons morts à l'armée, ce qui me fait croire que la chose n'est pas vérifiée. D'ailleurs, du moment qu'ils ne survécurent pas, il n'est rien d'étonnant que les mémoires du temps ne parlent pas d'eux.

Dans tous les cas, chose bien assurée c'est que le duc de Dantzig ne donna pas douze garçons à l'empereur Napoléon, car, s'il en eut été ainsi, nous verrions ces jeunes héros mentionnés dans l'histoire du temps.

Qu'en pense l'illustre disciple et Esculape ? Je n'en suis pas moins portée à croire, docteur, que je n'avais pas tout à fait tort en soutenant que la Maréchale Lefebvre n'avait jamais eu d'enfants, je parie que vous eussiez fait la même chose à ma place....

TANTE NINETTE.

Tante Ninette,

JOURNAL DE FRANÇOISE,
Montréal.

Chère bonne Tante Ninette,

A notre grand plaisir, nous avons repris nos classes, lundi dernier. Les nombreuses réparations faites à notre école n'étant pas terminées le 1er de septembre, nous avons eu un autre mois de vacance. Le repos a été long et nous nous proposons d'étudier bien fort afin de reprendre le temps perdu. Nous essayerons de bien répondre à toutes les questions que vous voudrez bien nous poser dans votre page des enfants.

Le beau prix que vous nous promettez excite l'ambition de tous les élèves. Tous veulent le gagner. Nous vous sommes infiniment reconnaissants pour votre bonté à notre égard.

Chère bonne tante Ninette, tous vous envoient leur plus affectueux merci, et espérant que vous serez contente de vos petits neveux et nièces de l'Ecole Garneau.

Par CÉCILE DUBÉ.

Ottawa, 7 octobre 1904.

Un petit monsieur beaucoup moins brave que Tancrède, et qui l'a prouvé maintes fois, se réveille en sursaut au milieu de la nuit.

—Tiens, fait-il, je rêvais que Raoul me donnait une gifle.

Et, se tournant de l'autre côté, il murmure en se fermant les yeux :

—Si je pouvais rêver que je la lui rends !

Par le Droit Chemin

Par HENRI ARDEL

I

—Que vous ne devez pas me dire parce que... à cause des stupides questions d'argent?... Est-ce pour cela?

Il inclina la tête. Elle eut un geste d'épaules qui rejetait l'obstacle bien loin derrière elle, avec le superbe mépris des jeunes. Leurs regards se rencontrèrent. Mille fois mieux que toute parole, ils disaient l'éternel et double aveu... C'était la minute inoubliable, grave et divine comme un serment. Tous deux eurent la conscience que sans un mot, ils venaient de se donner leur vie l'un à l'autre, pour la joie et pour l'épreuve. Désormais, ils seraient deux en une seule âme, quelles que fussent les difficultés qui semblaient peut-être devoir les séparer... René prononça presque bas:

—Simone, vous comprenez ce que je rêve depuis que je vous connais?...

Elle eut un sourire où il y avait de la timidité et une joie si émue qu'une buée de larmes mouillait tout à coup ses yeux

—Oui je crois bien que je comprends. Mais ce que vous pensez ainsi, je voudrais vous entendre me le dire ici, devant la mer, où le bon Dieu est seul à nous écouter...

—Simone, je rêve que vous deveniez ma précieuse petite femme, pour que j'emploie tous les jours de ma vie à essayer de vous rendre heureuse...

Naïvement, elle murmura :

—Moi aussi, je rêve cela...

Il tressaillit soudain de la voir si confiante. La conscience se réveillait en lui, impitoyable, des obstacles que la ruine de sa famille créait entre eux. Comment avait-il pu les oublier un moment ?... Comment osait-il vouloir entraîner vers un avenir incertain, reposant sur son seul travail, cette enfant qui ignorait tout de la lutte pour la vie ?... Cela, jusqu'à un instant où, devant elle, il n'avait plus vu qu'elle, le monde entier disparu derrière sa fine petite personne; tout cela, il se l'était répété tant de fois depuis quelques semaines !...

—Simone, Simone, j'ai peur de commettre une mauvaise et égoïste action en vous demandant de devenir tout mon bonheur... car, je vous le répète, je n'ai plus aucune fortune... A l'heure actuelle, je possède seulement ce que je gagne, et pendant trois ans au moins, peut-être plus, il en sera ainsi, puisque jusqu'à cette époque, les chétifs revenus qui me sont restés doivent être employés à acquitter une dette de mon père. Alors, seulement, je toucherai les intérêts de la maison qui constitue tout mon bien...

Elle le savait déjà. Et justement à cause de sa fière délicatesse, elle l'avait estimé plus encore.

Elle eut un beau sourire insouciant.

—Qu'est-ce que cela fait que vous n'ayez pas de fortune ?... Moi non plus, je n'en ai pas !... Vous serez obligé de m'accepter sans dot... Eh bien, nous serons un ménage pauvre, voilà tout ! Il n'y a pas que les gens riches qui se marient !... Vous travaillerez et moi aussi...

—Travailler, vous, petite Simone ?

Sur le jeune visage, une expression sérieuse passa, qui fit soudain une vraie femme de cette enfant rieuse.

—Et pourquoi ne travaillerais-je pas ? Du jour où j'ai été assez grande pour réfléchir, j'ai compris que notre seule fortune était le grade de père... Je me suis dit qu'un moment pouvait très bien venir où il faudrait me débrouiller dans l'existence, et j'ai cherché ce que je pourrais faire. Anne a voulu que j'aie mes deux brevets, malgré les larmes que me faisaient verser les problèmes, et je suis très bonne musicienne, je pourrais donc donner des leçons... En travaillant encore mon dessin, il me semble que j'arriverais à pouvoir faire des illustrations très passables, non pas avec le talent d'Anne, bien entendu... elle, c'est une vraie artiste !... mais enfin il faut toujours commencer !... Puis je suis très capable de faire mes robes et mes chapeaux... Je crois vraiment que je ne serais pas une femme trop coûteuse!

Avec une tendresse infinie, il murmura :

—Oh ! mon aimée !... ma vaillante petite aimée...

Lui qui connaissait la vie, il savait bien qu'elle parlait comme une fillette qui n'a jamais été aux prises avec la réalité. Mais il sentait aussi qu'elle serait brave devant n'importe quelle difficulté, qu'il trouverait en elle la compagne par excellence, courageuse, tendre et dévouée... Et il la contemplait avec une sorte de joie éblouie, n'osant croire encore que tout à coup, de cette façon imprévue et délicieuse, le rêve avec lequel il vivait depuis qu'il la connaissait, le rêve cru impossible se réalisait...

—Alors, Simone, c'est vrai, vous n'avez pas peur d'accepter un avenir... gros de soucis que tout mon amour ne pourra peut-être vous éviter ?

De nouveau, un lumineux sourire passa sur les lèvres de la jeune fille, laissant luire l'éclair nacré de ses petites dents.

—Je n'ai pas peur du tout, je suis une vraie fille de militaire... Et quoique vous ayez l'air d'en douter, je sais très bien que la vie est fort chère !... J'entends souvent Anne gémir sur le prix des choses... Eh bien je gémirai comme elle, mais pas trop, soyez tranquille, et pas devant vous pour ne pas vous ennuyer. Anne ne gémit jamais devant papa. Je ferai comme elle... D'ailleurs, si je peux ainsi vous ôter toute inquiétude, écoutez ceci : je resterai votre petite fiancée fidèle, aussi longtemps que vous jugerez sage d'attendre pour que nous ne risquions pas de mourir de faim en ménage... Si vous voulez même, jusqu'au jour où la dette de votre père sera payée...

Il prit les mains fines et les porta à ses lèvres comme un trésor. Tous deux se sentaient heureux infiniment, si heureux que René, comme ceux à qui la destinée a été rude, avait peur du bonheur entré soudain dans sa vie.

—Simone, ma Simone unique, dites-moi que votre père ne va pas vous refuser à moi.

—Père me gâte bien trop pour m'empêcher d'être heureuse comme je le désire!... Et puis il vous estime beaucoup, beaucoup....

—Mlle Anne...

—Anne, ma chère, chère Anne, ma maman, elle vous juge comme père... Aussitôt rentrée, je vais lui dire... ce qui vient d'arriver.

Inquiet un peu, il demanda encore:

—Elle ne sera pas mécontente que je vous ai parlé à vous, la première?... C'est bien incorrect... Je m'en aperçois maintenant, trop tard!...

—Anne a l'esprit trop large pour être fâchée! Et puis elle a confiance en moi, comme j'ai confiance en elle... Toujours, elle m'a laissée très indépendante, sachant bien que je ne voudrais rien faire que je ne puisse lui avouer. Elle me verra... si contente!... qu'elle ne demandera rien de plus...

—Malgré ma pauvreté?... Votre sœur et votre père doivent avoir de si hautes ambitions pour vous!

D'un regard qui était un enthousiaste hommage, il enveloppait la svelte silhouette découpée par la blouse de linon rose et le jupe un peu courte, les cheveux noirs ombrés de reflets bleus, les yeux d'eau verte aux clartés changeantes, la bouche d'enfant, expressive dans le visage qui avait l'éclat d'une fleur fraîche ouverte.

Elle sentit la sincérité de cette admiration d'homme; et, en toute simplicité, elle en fut heureuse, parce qu'il lui semblait doux de plaire ainsi à celui qui lui donnait sa vie... Mais, un peu confuse tout de même, elle reprit vite, pour détourner la pensée du jeune homme:

—La personne la plus exigeante à mon sujet, c'est ma marraine, une vieille amie de ma grand'mère,—la mère de maman... Elle est bonne, mais très... volontaire, convaincue qu'elle fait toujours mieux que tout le monde. De tout temps, elle m'a déclaré qu'elle me doterait si je me mariais à son gré, mais seulement à son gré! Or, comme nous n'avons pas du tout les mêmes goûts, il y a bien longtemps que je ne la considère plus comme la marraine de Cendrillon!

Elle expliquait tout cela avec une vivacité joyeuse insouciante de ce qui n'était pas l'heure présente.

—Alors, vous pensez que notre mariage ne lui plairait pas?

—Elle commencera sûrement par fulminer, d'abord parce que c'est son habitude; ensuite parce que ce n'est pas elle qui vous aura découvert; enfin parce qu'elle me voulait un époux pour le moins milionnaire. Mais après tout, comme elle m'aime vraiment, je crois, à ma manière, peut-être elle s'apaisera... et me pardonnera de n'avoir pas pris un époux de sa main. En revenant de Mers, la semaine prochaine, je dois aller passer deux jours chez elle, à Amiens où elle habite... Je lui annoncerai la grande nouvelle moi-même... Si papa ou Anne la lui écrivait, elle serait exaspérée, et moi n'étant pas là pour essayer de plaider notre cause, tout serait perdu!...

Elle s'interrompit et répéta avec un rire frais:

—Tout serait perdu!... Vous devez trouver que je parle comme une personne bien intéressée... Mais c'est que si marraine voulait être généreuse tout de suite, nous ne serions pas obligés d'attendre des mois et des mois, même des années!...

—Pour être heureux! finit-il doucement, emprisonnant de nouveau la petite main qui tourmentait la jupe de drap.

Il éprouvait bien un vague remords à l'idée que peut-être, réellement, à cause de lui, elle pourrait être privée de la dot promise. Mais de la voir si vaillante, il ne comprenait plus la terreur qu'il avait eue de faire son malheur en lui demandant de partager la destinée hasardeuse d'un homme sans fortune. Une foi merveilleuse lui venait en sa propre énergie, en son travail, en sa volonté, la foi qui transporte les montagnes.

Ils étaient à l'une de ces heures bénies où nulle difficulté ne paraît impossible à vaincre. Comme elle l'avait dit, s'il le fallait, l'un et l'autre ils travailleraient pour alimenter leur foyer, puisqu'ils avaient la jeunesse et la santé, et le courage...

Aucune réalité brutale, en cet instant, ne les arrachait à leur rêve. Même nul indiscret passant ne les troublait dans la solitude de la falaise. A peine, un bruit de voix arrivait parfois jusqu'à eux, du jardin de quelque villa. Ils ne l'entendaient pas plus qu'ils ne voyaient, un peu au-dessous d'eux, les chalets étagés dans les arbres, le ruban clair de la route, même les vagues ourlées d'écume qui mouillaient les galets de la plage. Simone, confusément, pensait que son frère allait revenir la chercher et elle souhaitait qu'il tardât encore un peu, que l'heure exquise de ses fiançailles imprévues ne fût pas encore écoulée...

Avec une drôlerie émue, elle demanda:

—Je voudrais savoir quand vous avez commencé à vous dire que je pourrais bien devenir pour vous une bonne petite épouse?

—Je crois bien que cela est arrivé le premier jour où je vous ai vue!

—C'était quand?... Un dimanche, n'est-ce pas? à la sortie de la messe?...

—Oui, vous étiez arrêtée dans le petit cimetière, devant la porte de l'église, et vous regardiez la mer qui était bleue comme aujourd'hui,—avec une mine d'extase, des lèvres gourmandes de brise saline, des yeux larges ouverts; et dans votre robe blanche, sous votre capeline de paille, vous étiez si... adorable que...

—Que...

...J'ai pensé que s'il m'était permis de choisir une fiancée, je la voudrais telle que vous m'apparaissiez en ce moment-là!

—Oh!! vraiment, vous avez pensé cela?

Elle levait vers lui de larges prunelles, candidement ravies, un peu incrédules. Mais dans le regard qu'elle rencontra, elle vit une telle sincérité, qu'elle ne douta plus.

Elle devint très rose et dit un peu vite:

—Alors?... racontez encore...

Mais à son oreille une voix résonna qui n'était pas celle de René Soraize.

—Ah! Simone, enfin je te retrouve!... Quelle idée de grimper à cette hauteur!

C'était Jean, les joues écarlates, qui arrivait tout haletant de la montée qu'il avait menée bon train, sans descendre de sa bicyclette, avec l'ardeur de ses seize ans.

Simone eut, vers lui, un regard de créature qui s'éveille. Etait-il possible qu'à peine un peu plus d'une heure se fût écoulée depuis que son frère l'avait quittée?... Pour elle, un monde nouveau s'était ouvert où elle entrait, heureuse et confiante infiniment. Comment son frère ne voyait-il pas que, tout à coup, le bonheur était venu à elle?...

Mais il ne s'apercevait de rien. Il expliquait à René, qui ne l'écoutait pas, le pourquoi de sa course solitaire à Ault. Il en racontait les menues péripéties et il ne s'étonnait pas du désir formel exprimé par Simone de revenir tout de suite à Mers. Là elle trouverait Anne dont le cœur allait entendre son cher aveu...

Et tous trois reprirent la route ensoleillée qui, maintenant, semblait à Simone un beau chemin de lumière.

II

Devant la baie de sa fenêtre large ouverte, Anne de Broye peignait.

Simone n'avait pas dit une parole vaine en qualifiant sa sœur d'artiste. Elle le méritait hautement, de l'aveu même des maitres qui avaient l'occasion de voir les illustrations qu'elle donnait à des revues artistiques, les aquarelles signées de son nom qui figuraient dans les expositions et lui avaient mérité une véritable réputation parmi les connaisseurs.

Dès son enfance, elle avait aimé la peinture avec passion, peut-être parce qu'elle sentait en avoir reçu le don; et ce don, elle l'avait développé par un travail incessant, malgré la lourde tâche que lui avait apportée la mort de sa mère. Elle avait seize ans, alors. Ce que lui avait coûté son absolu dévouement aux siens, elle ne l'avait confié à nulle oreille. Elle avait été l'amie la plus sûre pour les deux frères nés après elle, maintenant en garnison au loin, pour sa sœur cadette, Marie, que la vie religieuse lui avait enlevée; elle s'était montrée une vraie mère pour Simone, sa fille selon la tendresse, et pour Jean dont la naissance les avait faits orphelins.

Son père se reposait entièrement sur elle. Il lui portait une tendresse, une estime et même une admiration profondes; mais, homme d'action, peu exercé à pénétrer les replis des cœurs féminins, il ne se demandait jamais si elle n'eût pas désiré une existence autre. S'il lui avait scrupuleusement transmis les quelques demandes en mariage venues à elle, fille du monde sans dot, insistant même pour qu'elle ne repoussât pas certaines, il avait été, dans le secret de sa pensée, satisfait de ses refus, car il sentait bien qu'elle était l'âme d'une maison où sa présence était indispensable. Si elle avait désiré avoir son foyer comme les autres femmes, elle n'en avait rien trahi.

Jamais, non plus, elle ne faisait allusion à la valeur pécuniaire de ses travaux. Seulement, bien des fois, les sommes gagnées avaient été, en silence, versées par elle dans la caisse commune pour équilibrer un budget difficile à établir dans une famille de six enfants, où les études des garçons, leur vie dans les écoles et les garnisons étaient coûteuses.

Dans le monde, les occupations d'Anne de Broye étaient considérées comme un passe-temps de femme très intelligente que le mariage n'avait pas tenté et qui s'était créé une vie conforme à ses goûts. Prodigieusement active, elle menait de front une foule d'occupation, sachant être tout à la fois une femme du monde très élégante, une maîtresse de maison parfaite et une artiste fervente.

Si simple fût-elle et si profondément bonne, elle semblait imposante, peut-être parce qu'elle était grande, d'allure souveraine, avec des traits d'une régularité presque excessive, dont l'expression était un peu hautaine quand le sourire ne les éclairait pas. Comme Simone, elle avait les cheveux très noirs, ondés, qui eussent volontiers enserré son front de boucles capricieuses. Mais fuyant toute singularité, elle les lissait sans pitié. Seule, une petite boucle rebelle gardait sa liberté vers l'une des tempes, donnant une grâce imprévue et originale à ce visage de vierge romaine.

L'après-midi qui s'achevait avait été pour Anne de Broye un vrai jour de congé, car elle avait pu travailler en paix, tous les hôtes de la villa étant partis en promenade. Et maintenant, l'œuvre créée par elle prenait la vie sur le papier, elle se reposait un instant, la tête appuyée sur la main, regardant, les yeux mi-clos, le large horizon de mer qu'elle apercevait de sa fenêtre.

Mais tout à coup un tintement clair de grelot la fit tressaillir. Etait-ce déjà Simone et Jean?... Sitôt?... Un accident était-il arrivé?... Elle se leva vivement et se rapprocha du balcon. Oui, c'était bien les promeneurs. Ils paraissaient très gais et leurs machines roulaient du même élan régulier. Pourtant, elle s'écria hâtivement:

—Comment, mes enfants, vous voilà de retour!... Vous est-il arrivé quelque chose?

—Rien de regrettable, Anne chérie. Je vais te raconter, jeta Simone, qui avait sauté à terre à la voix de sa sœur.

Du petit perron de la villa, l'aînée la regardait approcher, un peu étonnée de la voir pensive, si absorbée par quelque songe mystérieux, qu'elle ne remarquait pas la présence de sa sœur.

—Simone!... Eh bien, Simone?... Quelle mine rêveuse!

(*A Suivre*)

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze franc.
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs 5
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.





Sommaire

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

— LA —

Mutualité Française

Société Générale d'assurances mutuelles contre le vol et autres risques.

Conditions libérales.

Primes modérées.

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

Edifice du Monument National

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité : Ordonnances des Médecins.

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie
Demandez un échantillon.
TEL. BELL, MAIN 2106.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco - Americain

162 Rue St Denis Montreal

Tél. Bell Est 1744

Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate "Gagner"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE ;—Neurasthénie, anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

Dosage.—Chaque cuillérée à soupe contient : 0·25 centigrammes de glycerophosphate de soude, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

Mode d'emploi.—Adultes, une cuillérée à soupe aux repas ; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Depositaire *PHARMACIE GAGNER* *Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis MONTREAL*

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V . 27e édition. 1 vol. in-12 .... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol in-12 .... . 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in 12 .... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré.. 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vo in-12 ....

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue St-Paul, Montréal.

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les

Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal ;

LAPORTE, MARTIN & CIE.



SPECIALISTE

BEAUMIER

Médecin et Opticien

à l'INSTITUT D'OPTIQUE

Examen des Yeux GRATIS

1824 Ste-Catherine

Coin Ave Hôtel-de-Ville Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabriquant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

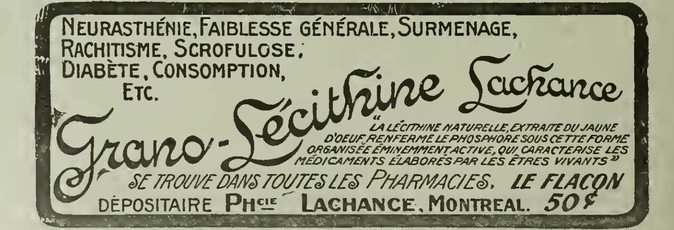
Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportee vaut 15 cents Par piastre pour tout achat en lunetterie. pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable

---

QUERY FRERES Photographes

1854 Rue Ste-Catherine. Montréal



CONSOMPTION

CAPSULES CRESOBENE

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules CRESOBENE qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige. DEPOT, ARTHUR DECARY Ph'en. 1688 Ste Catherine. MONTREAL. et toutes pharmacies.

50¢ le Flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

3me ANNÉE—No 15 Samedi, 5 Novembre 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze franc
Six mois - - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs 5
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



Colloque des Vivants et des Morts



Vivants chargés de chair et squelettes terreux
Se sont rués un jour les uns contre les autres
Au fond de ma pensée intime pleine d'eux,
Et j'entendais leurs cris de violents apôtres.

Ces ennemis, qui n'ont de pareil que les dents,
Se les montrant de près cognaient une armature
D'os bruns où pend encore un peu de pourriture
Contre la force en jeu des corps outrecuidants.

La guerre piétinait le bord blessé des fosses,
Et la rage montait du fol rassemblement,
Et les têtes de mort ouvraient sauvagement
La vérité des trous sur les prunelles fausses.

Et les vivants disaient: "Nous sommes la beauté.
"Nous mangeons la lumière et l'air. Voici nos joues!
"Nous bâillons et rions sur les hideuses moues
"Que vous faites, au fond de votre éternité!"

Et les morts répondaient: "Mieux vaut notre grimace
"Que la vôtre! Amenez ceux qui n'en peuvent plus.
"Voici vos mal tournés, vos tristes, vos vaincus,
"Et toutes nos dents rient devant la vie qui passe."

Les vivants disaient: "Tout! plutôt que votre lit
"De silence: mieux vaut notre douleur qui crie;
"Mieux vaut toute la chair malade que pourrie,
"Mieux vaut le désespoir lui-même que l'oubli."

Les morts disaient: "L'oubli n'est pas notre partage.
"Au fond de votre peur nous nous réfugions;
"Sans forme, sans couleur, sans paroles, sans âge
"Nous sommes votre angoisse et vos religions.

"Nous sommes le Passé, nous sommes Babylone,
"Nous sommes tout. Histoire et Fable et Souvenir."
Et les vivants hurlaient: "Nous sommes la colonne
"Brûlante qui soutient le monde: l'Avenir!"

Les morts: "Nous sommes plus que l'avenir. Nous sommes
"La fin. Vous n'avez plus aucun pouvoir sur nous.
"Car nous avons été des femmes et des hommes:
"Nous savons! Mais pour vous, vous doutez à genoux."

Et les vivants: "Comment garderions-nous un doute?
"Ne demeurez-vous pas inertes et couchés
"Quand nous sommes debout avec nos sept péchés,
"Nous, vivants sur la route, et vous, morts sous la route?

"Oui, vous êtes la fin, la terreur du trépas,
"L'inconcevable rêve et sa noire démence;
"Mais parmi nous aussi, le regard qui commence
"Des nouveau-nés est plein de ce qu'on ne sait pas.

"Tout le mystère vit dans nos instincts perplexes.
"Mais vous, qu'avez-vous fait de l'orgueil, des ennuis,
"Des larmes sans raison au coeur des belles nuits,
"De la joie et du mal d'aimer? Où sont vos sexes?

"L'âme est finie avec la sensualité...
"Rendormez-vous, vieux os des abstractions creuses!"
Les morts disaient: "Pourtant c'est nous l'Eternité
"Dont vous parlez toujours aux heures amoureuses."

Et les vivants ont dit: "Et qu'importe l'horreur
"Au bout de tout chemin de vos mains assassines?
"Nous marchons en tenant à la bouche une fleur."
Les morts ont dit: "Et nous, nous mordons ses racines!"

Alors tous les vivants ont élevé les bras
Et follement crié ceci: "Vive la Vie!"
Mais les morts ont clamé: "La vie est asservie
"A la mort. Sans la mort vous ne l'aimeriez pas."

Lucie Delarue-Mardrus.

Vos Morts

Sous la terre dévorante, il y a bien des morts que vous avez connus, avec qui vous avez vécu.

Ces immobiles, ces silencieux, vous les avez vus pleins de vie, de force, d'entrain. Avec eux peut-être, dans la fraicheur et la mélodie du matin, vous avez gravi la riante colline.

Par les chemins verts, ensoleillés du printemps, vous les avez peut-être rencontrés; vous avez échangé des serments d'amour sur la voie où nul ne repasse; à leurs côtés, vous avez peut-être marché longtemps.

Comme vous, ils se prenaient aux mirages; ils poursuivaient les ombres d'amour, les ombres de bonheur! Comme vous, ils voulaient briller, s'élever, s'enrichir! Comme vous, ils oubliaient la mort!

Ils vous entretenaient de leurs projets d'avenir. Tout à coup ils se sont arrêtés pour se coucher dans la fosse. Sous l'herbe flétrie, entre les planches encore intactes du cercueil, il yen a dont peut-être vous reconnaitriez encore le visage. Ah, priez pour eux; ne laissez pas leur souvenir s'effacer de votre cœur.

LAURE CONAN.

CAUSERIE

Dans une lettre reçue ces jours-ci, une abonnée me demande comment elle pouvait employer d'une façon à la fois amusante et instructive les nombreux loisirs que lui donnent l'automne et l'hiver à la campagne.

Je répondrai à ma correspondante en lui racontant ce que fait une femme intelligente et instruite, dans une petite ville siutée non loin de Montréal. Je ne saurais donner de meilleur et de plus sage conseil sur la manière d'être utile et agréable, non-seulement à soi, mais à ceux qui vivent autour de nous.

Cette femme donc, que je propose en modèle aujourd'hui aux âmes qui ont la vocation du bien qu'il reste à exercer parmi celles de son sexe, cette femme, a depuis quelques années, pris l'habitude au commencement de la saison triste de l'automne, de réunir chez elle, un groupe de jeunes filles à qui elle fait elle-même la lecture à haute voix, tandis que ces demoiselles occupent leurs doigts à quelques travaux de couture.

D'abord, le noyau d'auditrices fut modeste et ne se recruta que parmi les très intimes. Puis, des parents, instruits des avantages que leurs enfants pouvaient retirer de ces lectures, supplièrent Mme S. de laisser leur jeunes filles se joindre aux privilégiées du petit cénacle.

Aujourd'hui, elles forment un nombre de vingt, c'est-à-dire autant que le salon de la charmante hôtesse peut en contenir, et c'est à regret qu'on se voit forcé de refuser les demandes d'admission qui arrivent sans cesse.

Ces réunions ont lieu une après-midi de chaque semaine et, avec quelle impatience ce jour est attendu par tout le cercle !

Et quelles lectures y fait-on? D'abord, il a fallu façonner ces jeunes esprits et leur donner, graduellement le goût des lectures sérieuses. Pour cela, on a commencé par choisir des auteurs—non point légers—mais amusants, puis, insensiblement, on a glissé aux récits de voyages, aux relations des faits de l'histoire, aux graves questions que traitent les revues telles que *Le Correspondant*, et *La Revue des Deux-Mondes*.

Chaque auditrice a le droit d'interrompre la lecture pour poser une question, ou faire une remarque sur tel ou tel passage qui frappe ou rend son esprit perplexe. La gracieuse lectrice donne les explications demandées, on discute le point en litige, et les difficultés aplanies, la lect ure reprend son cours.

A cinq heures, on sert une tasse de thé avec un simple biscotin. Chacune alors devise sur ce qu'elle vient d'entendre pendant une demi-heure. La lecture recommence et à six heures, la charmante et toujours trop courte après-midi est close.

Un jour, l'heure du départ sonna à un passage très palpitant du livre qu'on était à parcourir. Les oh! et les ah! de désappointement furent si unanimes et si vivement exprimés, que, Mme S. touchée d'un chagrin si vif, dit à ses pupilles du moment:

—Si vous voulez rester à souper avec moi, je vous garde. Ce sera un pique-nique improvisé et après le souper nous finirons notre livre.

Des cris d'enthousiasme accueillirent la proposition. Chacun voulut aider à dresser le couvert pour d'aussi nombreux convives. On mangea avec un appétit et un entrain sans pareils, les viandes froides du buffet, les gâteaux et les confitures et ce repas charmant compte maintenant dans l'esprit du cercle, comme un des meilleurs et des plus joyeux festins au souvenir vivace et doux.

Les ectures ainsi que je vous l'ai dit sont fortes mais variées. On y donne des " clartés de tout " et la maîtresse de maison qui reste toujours lectrice en titre fait parmi les écrivains qu'on ne saurait laisser tout entiers entre les mains de jeunes filles un heureux tri de pages intéressantes, propres à fixer le goût sur les mérites et le style de leur auteur.

Et c'est ainsi qu'une belle âme, à l'enveloppe frêle et délicate, fait œuvre d'éducatrice supérieure et de bonne canadienne. J'avoue une admiration sans bornes à des procédés comme ceux-ci.

—J'écoutais,—me disait-elle, il n'y a pas longtemps encore,—une conversation que mes jeunes filles avaient entr'elles, et j'étais moi-même surprise de toutes les informations dont elles pouvaient disposer, de la facilité et des connaissances avec lesquelles elles pouvaient traiter les différents sujets qu'elles passaient en revue.... Et, j'avais la douce satisfaction de penser: il y a quelques années, elles n'auraient pu parler comme elles le font aujourd'hui. Autant de gagné sur les médisances et les discussions oiseuses sur les modes nouvelles.

Oui, il doit être noble et légitime l'orgueil d'avoir meublé des intelligences, de les avoir menées par des chemins larges aux horizons larges et clairs, d'avoir fait connaître à de jeunes imaginations les voluptés de l'âme, d'avoir mis, dans leur vie, le remède, qui, aux heures de grandes souffrances, consolera de tout...

Voilà donc ma réponse à ma correspondante et le modèle que je propose à toutes celles qui liront ces lignes. Chaque village devrait avoir des cercles intimes de lecture, comme celui que je viens de décrire. Non-seulement les villages, mais les villes aussi bien. Je ne connais pas de moyens meilleurs pour occuper les loisir et charmer la monotonie des longues journées d'hiver.

Aux jeunes filles, ces lectures fourniront de la pâture à leurs rêveries vagues, aux autres, elles procureront les distractions à la fois récréatives et pratiques, pour toutes enfin, elles aideront au développement et à l'avancement du premier de tous les dons: l'intelligence.

FRANÇOISE.

Conseils aux Dévotes

J'aborde aujourd'hui un sujet fort délicat. Je veux parler de la passion qu'ont certaines femmes, dites dévotes, de prêcher et de convertir tous les membres de leur famille.

Je comprends et je respecte de tout mon cœur le zèle pieux qui leur inspire le désir de voir tous ceux qui les entourent aussi pieux qu'elles-mêmes, mais elles devraient comprendre que la piété est une grâce que Dieu seul peut donner. Tous les efforts humains pour l'implanter dans le cœur des autres sont vains et inutiles sans cette divine lumière d'en-haut, et ce n'est que par une prière fervente et persévérante que nous pouvons l'attirer dans nos cœurs, ou dans celui des autres.

La prière et l'amour sont les deux moyens que nous avons pour travailler à la conversion de ceux que nous aimons.

Une femme en se faisant aimer de son mari et de ses enfants par sa bonté et ses vertus, travaille plus efficacement à leur conversion que si elle leur débitait tous les plus beaux sermons.

Quand je dis prier toujours, je demande de ne pas prendre mes paroles à la lettre et de ne pas croire que j'engage à passer tout le temps en prières et à l'église.

Oh! non, ce n'est pas du tout ce que j'entends, car, selon moi beaucoup de dévotes passent trop de temps à l'église et dans la sacristie et n'en donnent pas assez au soin de leur maison.

Chaque fois que votre dévotion vous fait manquer à un devoir d'état, soyez sûre qu'elle n'est pas réglée comme elle devrait l'être. Tenez-vous, s'il le faut, au strict nécessaire, et sachez faire subir des privations à votre piété plutôt que de la laisser s'interposer comme un obstacle entre vous et votre mari. Ne lui imposez jamais la pratique de votre religion de façon à lui causer de la gêne ou de l'ennui

Croyez-moi: des petites contrariétés peuvent arriver à rendre odieuse une chose ou une personne que nous aurions été disposé à aimer extrêmement, si l'on n'avait pas cherché à l'imposer fortement et par des tracasseries incessantes à notre affection et à notre admiration.

Si votre mari ne va pas à la messe le dimanche c'est peut-être parce que vous y allez trop souvent dans la semaine, contre son gré. Vos fils à vingt ans ne diront peut-être pas une seule prière parce que vous leur en faites trop dire dans leur enfance.

N'imposez jamais aux personnes qui vous entourent un genre de vie qui n'est ni dans leurs goûts, ni même dans leurs capacités.

Si vous avez le bonheur de voir votre famille partager vos croyances religieuses, réjouissez-vous, mais, je vous engagerais encore à être très réservée dans l'observance des pratiques du culte et de ne pas abuser des bonnes choses. Qu'on n'oublie pas non plus que selon les états, les positions et les âges, la piété prend un caractère différent et que dans les familles, elle doit se manifester autrement que dans une communauté religieuse.

Commençons d'abord par rendre la piété aimable et estimable dans notre personne, et soyez sûres que ceux qui nous entourent aimeront une religion qui nous inspire des vertus.

COMTESSE MILA.

Qui veut un chapeau Empire, Directoire, ou 1830? Allez à Mille-Fleurs, 1554, rue Ste- Catherine.

Une œuvre patriotique

Les sociétaires de la St-Jean-Baptiste, (section féminine) ont reçu la présente lettre circulaire, qui parle d'elle-même et n'a pas besoin de commentaires:

Madame,

Vous êtes priée d'assister à une assemblée, qui aura lieu au Monument National, lundi le 7 novembre, à 3½ heures, dans le but de fonder au Canada des Ecoles ménagères, semblables à celles qui existent dans presque tous les pays de l'Europe.

Ces écoles, qui enseignent la tenue de maison économique et méthodique, dans tous ses détails, ont fait un bien si évident, partout où elles ont été instituées, qu'on les compte, maintenant au nombre des grandes forces moralisatrices et que les gouvernements en encouragent la rapide propagation.

Les Dames Patronnesses de la Société Saint-Jean-Baptiste croient qu'elles ne peuvent établir une œuvre plus utile et comptent sur le concours sympathique de tous les Canadiens-français. Un comité de messieurs va s'occuper de pourvoir aux frais préliminaires, mais il faut aussi organiser et assurer le fonctionnement des cours. Ces dames espèrent que vous donnerez votre appui à ce mouvement, que vous voudrez bien venir à l'assemblée et y inviter celles de vos amies qui pourraient s'intéresser à cette entreprise vraiment nationale.

C. BÉÏQUE, Présidente.
J. DANDURAND, Secrétaire.

Pour le Comité des Dames Patronnesses,

Nous espérons que toutes les femmes se feront un devoir d'assister à cette assemblée et de contribuer en autant qu'elles le pourront, à l'entreprise si éminemment nationale qu'est la fondation des Ecoles ménagères. Mme Dandurand nous a déjà donné, dans les colonne de ce journal, un aperçu de cette œuvre. Nous y reviendrons encore, et nous ne manquerons pas de noter avec soin les progrès et les succès de ces écoles au Canada.

A LADY EDGAR

En mémoire de son mari, sir James Edgar.

Il avait bien quinze ans, et moi j'en avais seize.
—Oh! les bons souvenirs maintenant si lointains!—
Nous écorchions tous deux la grammaire française,
Les exercices grecs et les thèmes latins.

Tout est facile à deux: on s'encourage, on s'aide;
Et si le soc s'aheurte aux cailloux du sillon,
On s'épaule, on s'arc-boute, et quand l'obstacle cède,
Aux deux fronts le succès met un double rayon.

Notre amitié poussa de profondes racines.
Dès l'aube, quand les bois éveillés à demi
Saluaient le soleil, nos fenêtres voisines
S'ouvraient pour saluer le soleil et l'ami.

Nous étions deux oiseaux volant de la même aile,
Deux anneaux, deux chaînons l'un à l'autre rivés:
Hymen d'une âme soeur avec sa soeur jumelle;
Frères d'un autre monde ici-bas retrouvés!

Tout nous était commun, nos chagrins et nos joies.
Et nos rêves d'enfants ne s'imaginaient pas
Que l'avenir pour nous pût avoir d'autres voies
Que celles qui s'ouvraient ainsi devant nos pas.

Oh! oui, les rêves d'or de notre adolescence!...
La Muse nous berçait déjà sur ses genoux;
Et mille émois troublants accusaient la présence
Des poètes futurs qui sommeillaient en nous.

Nous sentions sur nos fronts l'ombre d'un dieu descendre;
Quelque chose en nos coeurs tressaillait effaré,
Sous le souffle divin qui remuait la cendre
Où dans son embryon couvait le feu sacré.

Tout réveillait chez nous de vagues rêveries:
Un vol d'insecte, un bruit de feuille, un chant d'oiseaux,
L'azur des monts lointains, la fleur d'or des prairies,
Les astres blonds semant des perles sur les eaux.

Et quel panorama pour des yeux de poètes:
Québec et son bassin, ce miroir fabuleux
Dont le cadre, gradins aux vastes silhouettes,
S'étage en ondulant jusqu'aux horizons bleus!

Le soir surtout, assis au bord de la falaise,
Combien de fois—oh! oui, dans l'ivresse ou le deuil—
Sans échanger un mot pour mieux rêver à l'aise,
N'avons-nous pas joui du sublime coup d'oeil!

C'était, tout à la fois, un fier lambeau d'histoire,
Un immortel poème, un merveilleux tableau,
Que cette vision du hardi promontoire
Le front dans le soleil et son ombre sur l'eau.

Et si quelque vaisseau partait au fil de l'onde,
Un vol de toile blanche à ses huniers géants,
Notre rêve suivait sa course autour du monde
A travers le désert des mornes océans.

En avons-nous choyé de ces folles chimères!
Leur spectre me sourit encore, et par moment,
Je crois, en revivant ces heures éphémères,
En ressentir encor le doux ébranlement.

Hélas! souvent la vie a des étapes d'ombres,
Où pour les voyageurs bifurque le chemin:
L'onde la plus limpide a ses profondeurs sombres;
Les jours les plus dorés ont tous un lendemain.

Il partit...Un matin la brise enfla sa voile,
Qui se perdit bientôt sous le ciel vaporeux;
Il désertait le nid pour suivre son étoile;
D'autres zones tentaient ses pas aventureux.

Il partit comme un flot que la marée emporte...
Il était noble et bon, beau comme un demi-dieu;
La gloire l'attendait sur le seuil de la porte:
Ma foi dans sa fortune adoucit notre adieu.

La faveur lui sourit, le destin lui fit fête;
Une fée à son bras, sous le feu des bravos,
Il monta sans relâche, il monta jusqu'au faîte,
Applaudi, salué, même par ses rivaux.

Nous nous sommes revus. Hélas! nos destinées
Avaient suivi chacune un chemin différent;
Mais nous avions vieilli tous deux, et les années
Nous avaient entraînés dans le même torrent.

Pourtant, si l'âge avait, sans pitié dans sa course,
Heurté chacun de nous aux branches du buisson,
Rien de notre amitié n'avait tari la source.
Nos coeurs comme jadis vibraient à l'unisson.

Mais pour les plus heureux l'existence est un leurre.
Un soir il est parti, cette fois pour toujours.
Et je suis resté seul, en deuil, attendant l'heure
Où j'irai retrouver l'ami des anciens jours.

Louis Fréchette.

LA CHAMBRE TAPISSEE

(Cette classique histoire de revenants, dont la lecture est tout indiquée en ce lugubre mois de novembre, ne manquera pas d Plaire à ceux de nos lecteurs qui aiment les expériences étranges dans le domaine du surnaturel. — Note de la Rédaction.)

Vers la fin de la guerre d'Amérique, lorsque les officiers de l'armée de lord Cornwallis qui s'étaient rendus à York-Town, et d'autres qui avaient été faits prisonniers pendant l'impolitique et fatale querelle, retournaient dans leur pays natal pour y jouir du repos et raconter leurs aventures, il se trouvait parmi eux un officier général du nom de Browne. Ce général Browne était un officier de grand mérite, de bonne famille, et très instruit.

Quelques affaires avaient obligé le général Browne de parcourir les comtés de l'Ouest. Il s'arrêta pour changer de chevaux, et se trouva dans les environs d'une petite ville qui offre aux regards un site d'une beauté peu ordinaire et d'un genre tout à fait anglais.

Sur une petite pente, à un mille à peu près vers le sud de la même ville, on apercevait, parmi plusieurs chênes et d'épais buissons, les tours d'un château aussi ancien que les guerres d'York et de Lancaster, mais qui paraissait avoir éprouvé quelques importants changements dans le siècle d'Elizabeth et de ses successeurs. Cette humble cité n'a jamais été considérable; mais elle offrait tous les agréments qu'on pouvait désirer. Telles furent au moins les remarques que fit le général en en observant la fumée qui sortait des cheminées du château. Le mur du parc le séparait de la grande route, et entre les chemins tracés dans le bois on pouvait voir qu'il était bien touffu. Il y avait d'autres points de vue en perspective. La façade du château, quoique offrant les bizarreries magnifiques du siècle d'Elizabeth, tandis que la construction simple, mais solide, des autres parties du bâtiment semblait indiquer qu'elles avaient été bâties plutôt pour la défense que pour le luxe.

Avant de demander d'autres chevaux de poste pour continuer son voyage, le général Browne s'informa du nom du propriétaire de ce château qui l'avait tant intéressé. Il ne fut pas peu satisfait d'apprendre qu'il appartenait à un grand seigneur du nom de Woodville. Quelle heureuse rencontre ! car tous les souvenirs de sa jeunesse, de pension et de collège, l'unissait au jeune Woodville. Il put se convaincre par toutes les questions qu'il fit que c'était bien la même personne qui était le propriétaire de ce beau domaine; son père étant mort, il lui était échu en qualité d'héritier de sa pairie. L'aubergiste apprit au général, que le deuil étant terminé, le nouveau pair devait venir prendre possession de son bien dans la jolie saison d'automne, accompagné de quelques-uns de ses amis, pour y jouir du plaisir de la chasse. Le pays était renommé pour son gibier.

Ces nouvelles furent très agréables à notre voyageur. Frank Woodville avait été le compagnon de jeux de Richard Browne à Eton, et son ami de collège de Christ-Church.

Les chevaux frais ne servirent donc qu'à conduire la voiture de voyage du général au château de Woodville. Le portier qui habitait une loge gothique, bâtie dans le même style que le château, sonna pour avertir les autres domestiques de l'arrivée d'un visite.

Comme le général Browne descendait de sa voiture, le jeune lord avança vers l'entrée du vestibule et regarda fixement l'étranger, que les fatigues de la guerre et ses blessures avaient beaucoup changé. Aussitôt que le général parla, son incertitude cessa; le plaisir d'une telle reconnaissance et d'une entrevue aussi inattendue ne peut être senti que par ceux qui ont comme eux passé ensemble leurs premières années.

Le général fit une réponse convenable en pareil cas, et fit compliment à son ami de ses nouvelles dignités et du bonheur qu'il avait de posséder ce beau domaine.

"Oh! vous n'avez pas tout vu encore, répliqua lord Woodville, et j'espère que vous ne nous quitterez pas avant d'avoir fait avec lui plus ample connaissance. J'avoue que dans ce moment j'ai beaucoup de monde chez moi, et la vieille maison, semblable à bien d'autres du même genre, ne possède pas autant de commodité que l'extérieur pourrait le faire croire ; mais nous pouvons vous donner une bonne chambre à coucher, quoique bien antique, et je pense que dans vos nombreuses campagnes vous avez trouvé de plus mauvais gîtes."

Le général se mit à rire et lui dit: Je crois sans peine, mon ami, que la plus mauvaise chambre de votre château est bien préférable au vieux tonneau dans lequel j'était forcé de passer une nuit lorsque je me trouvai au bivouac avec mes troupes légères.

Le général accepta avec joie les offres de son ami, et après une matinée passée dans les champs et dans les bois, tout le monde se trouva réuni pour le dîner.

Comme le jeune seigneur était bon musicien, on fit de la musique au dessert; des cartes et le billard furent laissés à ceux qui préféraient de tels amusements. Mais l'exercice du matin ayant fatigué les musiciens, il était tout au plus onze heures lorsqu'ils se séparèrent pour aller se coucher.

Le jeune seigneur conduisit lui-même le général à la chambre qui lui était destinée, et qui répondait parfaitement à la description qu'on lui en avait faite. Elle était commode, mais tout à fait antique; le lit était d'une forme massive, comme ceux dont on se servait dans le XVIIe siècle, et les rideaux de soie

fanée, garnis de franges en or terni; mais les draps, les oreillers et les couvertures paraissaient délicieux au soldat, lorsqu'il les comparait à son tonneau. Les tapisseries qui couvraient les murs de la chambre étaient vieilles et usées, et répandaient un air sombre dans l'appartement. La brise d'automne les agitait légèrement. La table de toilette avec sa glace drapée, d'après la mode du commencement du XVIIe siècle, d'une soie couleur foncée, et une centaine de petites boîtes pour différents usages dont on ne se servait plus depuis cinquante ans, avait un aspect antique et même assez triste. Deux bougies allumées éclairaient fort agréablement l'appartement, et ce qui était encore mieux, un excellent feu de bois, qui non-seulement répandait la clarté dans la chambre, mais la réchauffait à merveille. En un mot on y trouvait, en contraste avec ces formes anciennes, toutes les commodités que le goût moderne a rendues nécessaires.

"Voici une antique chambre à coucher, mon général; mais j'espère que vous n'aurez pas lieu d'y regretter votre tonneau.

—Je ne suis pas difficile pour mon logement; mais si j'avais eu le choix, j'aurais donné la préférence à cette chambre sur toutes les plus modernes de votre château. Croyez-moi, mon ami, quand je rapproche son air moderne et ses commodités avec son antiquité vénérable, je me rappelle que cela appartient à Votre Seigneurie, et je m'y trouverai mieux que dans le meilleur hôtel de Londres.

—Je l'espère, et je ne doute même pas que vous ne vous y trouviez bien, mon cher ami, répondit lord Woodville; et lui souhaitant encore une bonne nuit, il lui serre la main, et il partit.

Le général, regardant autour de lui, se félicita de se trouver encore dans son pays heureux et tranquille, après toutes les fatigues qu'il avait éprouvées, se déshabilla et se prépara à passer une excellente nuit.

Ici, contrairement à la coutume de ces sortes d'histoires, nous laisserons le général dans sa chambre jusqu'au lendemain.

La compagnie s'assembla de bon matin pour le déjeuner, mais le général ne parut point. Comme c'était le convive à qui lord Woodville désirait témoigner le plus d'égards, il exprima plus d'une fois son étonnement de cette absence, et envoya un domestique pour l'avertir qu'on l'attendait.

L'homme revint, et apprit à ses messieurs que le général était sorti à pied, de grand matin, malgré le mauvais temps.

"L'habitude d'un soldat," dit le jeune seigneur à ses amis, "est de ne pouvoir dormir après l'heure où le devoir le forçait de se lever."

Cependant cette explication que lord Woodville offrait à ses amis ne paraissait pas le satisfaire lui-même, et il attendait le retour du général en silence et avec inquiétude. Enfin il arriva une heure après que la cloche du déjeuner avait sonné. Il paraissait souffrant et fatigué. Ses cheveux, qu'il arrangeait avec un soin et une propreté qui marquaient l'homme de bon goût, étaient défrisés, sans poudre et mouillés par la rosée du matin. Sa cravate était dérangée, ses habits avaient été mis avec négligence, ce qui était surprenant pour un militaire dont le devoir est de soigner sa toilette; ses yeux étaient hagards et terribles au dernier degré.

"Il paraît, mon cher général, lui dit lord Woodville, que vous nous avez devancés le matin, ou que vous n'avez pas trouvé votre lit aussi bon que vous sembliez l'espérer? Comment avez-vous passé la nuit?

—Oh! fort bien, extrêmement bien, jamais mieux dans ma vie!" répondit promptement le général, ayant cependant l'air fort embarrassé, ce qui ne put échaapper à son ami. Il prit à la hâte une tasse de thé, et négligeant ou refusant de prendre autre chose, il sembla absorbé dans ses rêveries.

"Vous m'acompagnerez à la chasse aujourd'hui, général?" lui demanda son hôte; mais il fut obligé de lui répéter la même question, qui lui valut cette brusque réponse:

"Non, milord, j'en suis fâché; mais je ne puis avoir l'honneur de rester plus longtemps chez Votre Seigneurie; je viens de commander des chevaux de poste, et ils seront ici dans l'instant."

Tous les assistants furent très surpris de ce changement, et lord Woodville répliqua aussitôt: "Pourquoi ce changement, mon cher ami? Ne m'avez-vous pas promis de rester avec moi au moins une semaine?"

—Oui, " répondit le général avec beaucoup d'embarras"; dans le premier mouvement ne songeant qu'au plaisir d'être avec vous, je croyais pouvoir vous donner quelques jours; mais j'ai pensé depuis que c'était impossible.

—Cela est bien extraordinaire; hier vous paraissiez tout à fait libre de vos actions; vous n'auriez pas pu recevoir d'ordre pour partir depuis, car la poste n'est pas encore arrivée, et par conséquent on ne vous a point apporté de lettre."

Le général, sans entrer dans aucune explication, marmottait entre ses dents que des affaires indispensables l'obligeaient de partir, sans que son hôte put l'en empêcher d'aucune manière; et en effet il s'aperçut que la résolution du général était bien prise. En conséquence il ne lui fit plus la moindre instance.

"Au moins, mon cher Browne, puisque vous êtes décidé à partir, faites-moi le plaisir de venir sur la terrasse avec moi pour jouir de la perspective que le brouillard qui se lève va vous laisser voir."

Lord Woodville ouvrit une fenêtre, et passa sur la terrasse; le général le suivit machinalement, mais semblait faire peu d'attention à ce que son hôte lui disait en lui montrant les différents objets qui se présentaient à leurs regards. Ils se retirèrent ainsi du reste de la compagnie. Alors, se tournant vers le général avec un air solennel, il lui adressa ces paroles:

"Richard Browne, mon vieux et très cher ami, nous sommes maintenant seuls, veuillez me répondre avec la véracité d'un ami et l'honneur d'un soldat; franchement, comment avez-vous passé la nuit?

—D'une manière affreuse, milord; je ne voudrais pas courir le risque d'une seconde, non-seulement pour

tout ce que vous possédez, mais encore quand on devrait me rendre maître de tout ce pays.

—Ceci est bien extraordinaire!" dit le jeune lord comme parlant à lui-même." Alors il faut qu'il y ait quelque chose de vrai sur ce qu'on dit de cet appartement;" puis, se tournant vers le général, il lui dit: "De grâce, mon cher ami, soyez franc avec moi, et apprenez-moi les désagréments que vous avez éprouvés sous ce toit hospitalier."

Le général, paraissant mécontent de cette question,garda quelques moments le silence avant d'y répondre.

—Mon cher lord, dit-il, enfin, ce qui m'est arrivé dans la nuit est si étonnant, si pénible, que j'ai réellement de la peine à vous le confier. Je désire pourtant vous complaire ; mais je crois que ma sincérité pourrait me conduire à expliquer des circonstances fâcheuses et mystérieuses, et que tout autre que moi, après les communications que j'ai à faire, passerait infailliblement pour un homme faible et un sot superstitieux, dont l'imagination est ou trompée ou égarée; mais vous m'avez connu enfant et jeune homme, et vous ne me croyez pas capable d'avoir adopté, dans mon âge viril, des défauts dont mes jeunes ans étaient exempts." Ici il s'arrêta, et son ami répliqua:

"Ne doutez pas que je n'ajoute foi à tout ce que vous allez me dire, général; je connais trop bien la fermeté de votre caractère pour penser qu'on ait pu vous en imposer, et je suis persuadé que vous n'exagérez en rien tout ce que vous avez véritablement vu.

—Alors je vais commencer ma singulière histoire aussi bien que je le pourrai, comptant sur votre indulgence, et j'aimerais cent fois mieux me trouver devant une batterie que de me rappeler ce qui m'est arrivé hier au soir."

Il garda le silence encore quelque temps; mais voyant que lord Woodville ne lui répondait pas, et qu'il semblait attendre qu'il continuât, il commença, non sans quelque répugnance, l'histoire de son aventure dans la chambre tapissée.

"Lorsque Votre Seigneurie me quitta, je me déshabillai, et me mis au lit. Le feu brûlait vivement; les souvenirs de mon enfance et de ma jeunesse, rappelés par le plaisir de vous voir, m'empêchèrent de m'endormir de suite. Je dois cependant ajouter que ces souvenirs étaient tous très-agréables; j'éprouvais aussi une vive joie d'avoir échangé les fatigues et les dangers de ma profession contre tous les agréments d'une vie tranquille, et ces doux liens d'amitié que je trouvais après en avoir été privés lorsque je dus marcher à la voix de l'honneur et du devoir. Pendant que mon esprit était occupé par ces agréables réflexions, et que je commençais à m'assoupir, je fus tout à coup réveillé par le bruit d'une robe de soie et le claquement d'une paire de souliers à hauts talons, comme si des femmes se promenaient dans la chambre. Avant que j'eusse pu tirer le rideau pour voir ce qui se passait, la figure d'une petite femme passa entre le lit et la cheminée, qui me tournait le dos, mais je vis bien à son cou et à ses épaules, que cette femme était vieille; son habillement était antique; elle portait une robe qu'on appelle un sac ou une blouse, c'est-à-dire une espèce de robe sans cordon autour de la taille, mais attachée autour du cou, formant des plis qui tombent des épaules, et qui descendent jusqu'à terre avec une espèce de queue.

"Je trouvai cette visite assez singulière; mais je pensai que ce ne pouvait être qu'une vieille femme de la maison, qui se plaisait à se mettre à la mode de grand'mère; que peut-être (comme Votre Seigneurie m'avait dit que vous n'aviez pas trop de chambres libres), ayant été obligée de quitter la sienne pour moi, elle l'avait oublié, et qu'elle venait en prendre possession; sur cette conjecture, je fis un mouvement dans mon lit, je toussai même pour que cette femme s'aperçut que quelqu'un y était; alors elle se tourna lentement vers moi; mais grand Dieu, milord! quelle figure elle me fit voir! Il n'y avait plus à douter de ce qu'elle était, et rien ne laissait croire que ce fût un être vivant; cette figure portait les traces d'un cadavre et l'empreinte des plus viles et des plus hideuses passions qui l'avaient animée pendant sa vie. Le corps de quelque affreux criminel semblait sortir de son tombeau, et une âme revenir des enfers pour former une union avec son complice criminel.

"Je m'assis sur mon séant, et m'appuyant sur mes mains pour regarder cet horrible spectre, cette sorcière fit un vif mouvement vers le lit où j'étais couché, et s'assit dessus dans la même position que j'avais prise moi-même, avançant sa figure diabolique près de la mienne en faisant une grimace affreuse, qui semblait venir de quelque diable incarné."

Le général s'arrêta, essuya de son front les gouttes de sueur qui en tombaient en songeant seulement à cette horrible vision.

"Milord, dit-il, je ne suis pas poltron; je me suis trouvé dans tous les dangers inévitables de ma profession. Je puis même me vanter que jamais une seul homme n'a vu Richard Browne déshonorer son épée; mais, dans cette horrible circonstance, sous les yeux et presque dans les bras d'un mauvais esprit, tout mon courage disparut comme la cire dans le feu; je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête, mon sang se glaça dans mes veines, et je me suis trouvé mal vraiment de frayeur, comme un enfant de dix ans. Je ne saurais dire combien de temps je suis resté dans ce t état.

"Quand je repris mes sens, l'horloge du château sonna une heure avec un bruit aussi fort que si la cloche eût été dans ma chambre. J'osais à peine ouvrir les yeux, tellement je craignais de revoir ce spectre! cependant j'eus la force de regarder autour de moi, et il n'était plus visible. Ma première pensée fut de sonner les domestiques et d'aller chercher le repos dans un grenier, plutôt que d'être exposé à recevoir une seconde visite de cet être mystérieux; j'ai presque honte d'avouer que je changeai de résolution, non par l'idée qu'on se moquerait de moi, mais plutôt dans la crainte que j'avais de rencontrer l'être infernal dans quelque coin de la chambre.

"Je n'essayerai pas de vous dé-

peindre tout ce que j'ai souffert pendant cette longue nuit; quelques légers assoupissements à chaque instant interrompus, un réveil fatiguant, cet état incertain, et de plus, cent objets terribles semblaient m'entourer; mais il y avait encore une grande différence entre la vision que je vous ai décrite et celle qui s'ensuivit, et qui ne fut produite que par ma propre imagination et l'agitation de mes nerfs.

" Le jour parut enfin, et je quittai mon lit, malade et humilié; j'avais honte de moi-même comme homme et comme soldat, et surtout d'éprouver ce grand désir de m'échapper de ma chambre, ce qui fut plus fort que tout le reste. Ainsi m'habillant à la hâte et sans soin, je sortis du château avec toute la vitesse possible, espérant trouver dans l'air du secours contre ces attaques de nerfs provenues, sans aucun doute, de l'affreuse vision d'un autre monde, car je ne puis croire autre chose. Votre Seigneurie connaît maintenant la cause de mon malaise et le motif qui me fait vivement désirer de quitter son toit hospitalier. Nous nous reverrons, je l'espère, en d'autres lieux. Dieu me garde de passer ici une seconde nuit!"

Quelque étrange que parût cette histoire que le général raconta avec un tel air de vérité qu'il arrêta tous les commentaires qu'on eût pu faire en pareil cas, lord Woodville ne lui demanda pas même s'il était convaincu qu'il n'avait pas rêvé ce qu'il disait avoir vu. Il trouva même impossible qu'il fût trompé par des idées fantastiques ou une déception d'optique; au contraire, il parut convaincu de la vérité de tout ce qu'il venait d'entendre; et, après avoir gardé le silence quelque temps, il témoigna les plus vifs regrets que son ami eût éprouvé et souffert chez lui autant de désagréments.

" Je suis d'autant plus fâché de ce que vous avez souffert cette nuit, mon cher Browne, que c'est un malheureux essai que j'ai voulu faire. Il faut que vous sachiez que, depuis la mort de mon grand'père et de mon père, la chambre avait été fermée d'après tous les bruits qui couraient qu'il s'y passait quelque chose d'extraordinaire. Je pris possession de ce château il y a quelques semaines, et ne trouvant pas assez de chambres pour mes amis, je ne voulus pas permettre aux habitants de l'autre monde d'occuper celle qui était la plus commode. Je fis donc ouvrir cette *chambre tapissée*, comme on l'appelle, et, sans apporter aucun changement à son air d'antiquité, je fis placer quelques meubles un peu plus modernes; mais comme le bruit courait parmi les domestiques et dans le voisinage qu'il y avait des revenants dans cette pièce, je craignais que ce préjugé n'empêchât qui que ce fût de consentir à y passer la nuit, et que cela, en confirmant mieux encore tous les bruits qui couraient, me permit pas de faire habiter cette pièce. Il faut que je vous avoue, mon cher ami, que votre arrivée hier, agréable sous tous les rapports, me semblait une bonne occasion pour détruire les bruits fâcheux que l'on avait pu faire courir, votre courage n'étant pas douteux, et votre esprit étant exempt de toute faiblesse sur ce sujet. Je ne pouvais choisir quelqu'un qui convînt mieux pour l'essai que je désirais faire.

—En vérité, " répliqua le général un peu vivement," je vous suis infiniment obligé, milord; il est probable que je me rappellerai longtemps les conséquence de l'épreuve, puisque Votre Seigneurie veut bien l'appeler ainsi, pour laquelle vous avez attendu mon arrivée.

—Vous êtes injuste, mon cher ami; réfléchissez un instant, et vous serez convaincu que je ne pouvais pas prévoir la possibilité du désagrément que vous venez d'éprouver. Hier encore je ne pouvais croire aux revenants, et je suis bien persuadé que si je vous avais averti de tout ce qu'on disait de cete chambre, vous l'auriez choisie pour y coucher. C'est un malheur, peut-être une erreur de ma part, mais assurément vous ne pouvez pas croire que ce soit ma faute que vous ayez si étrangement tourmenté.

—Etrangement est le mot, " répondit le général en recouvrant sa bone humeur"; et j'avoue que je n'ai aucun droit d'être offensé contre Votre Seigneurie, en me croyant un homme ferme et courageux, comme je me plaisais aussi à me croire tel. Mais je vois mes chevaux qui arrivent, et je ne veux plus vous retenir, milord.

—Mon cher ami, puisque vous ne voulez pas rester avec nous un jour de plus, et que je n'ose plus vous y engager, donnez-moi au moins une demi-heure. Vous aimez les tableaux, j'en ai quelques-uns dans ma galerie, de Van Dick, et des portraits de mes ancêtres, peut-être aussi de lui; je crois que vous les trouverez bons."

Le général accepta l'invitation, quoiqu'un peu malgré lui; il était évident qu'il ne devait respirer librement que hors du château. Cependant il ne pouvait refuser son ami, surtout voulant le dédommager de la mauvaise humeur qu'il lui avait déjà montrée.

Le général suivit donc lord Woodville à travers plusieurs chambres, dans une longue galerie remplie de portraits que son hôte lui montra du doigt en les désignant par leurs noms et donnant quelques détails sur les individus qu'ils représentaient. Le général prêta peu d'attention à ces détails, qui étaient les mêmes de ceux qu'on trouve dans toutes les familles: ici un cavalier qui avait perdu son patrimoine en défendant la cause de son roi; là une belle dame qui l'avait fait rétablir dans ses droits,en donnant sa main à quelque homme puissant; là encore pendait un galant chevalier qui avait couru risque de perdre sa tête en correspondant avec la famille exilée à Saint-Germain; ici un autre qui avait pris les armes pour Guillaume à la révolution; et enfin un troisième qui avait été dans les deux partis, les whigs et les torys.

Pendant que lord Woodville accablait son ami de ces détails, et qu'ils gagnaient le milieu de la galerie, il vit le général tressaillir avec l'air de la plus grande surprise mêlée même d'effroi, lorsque ses yeux furent arrêtés et fixés sur le portrait d'une vieille dame dans un sac, habillée comme nous l'avons dit plus haut, à la mode des derniers temps du XVIIe siècle.

" La voilà! s'écria-t-il; voilà sa

forme et ses traits ! mais ils n'ont pas à beaucoup près l'expression diabolique de ceux de cette vieille sorcière qui m'a visité la nuit dernière.

—S'il en est ainsi, reprit le jeune lord, il n'y a plus de doute sur l'horrible apparition que vous avez eue ; c'était le portrait d'une de mes coupables ancêtres dont les crimes sont écrits sur le catalogue de l'histoire de ma famille, et que je garde dans mon coffre-fort. Le récit en serait trop long : qu'il vous suffise de savoir que, dans cette chambre fatale, l'inceste et un crime dénaturé furent commis. Je la rendai à la solitude à laquelle le jugement meilleur de ceux qui m'ont précédé l'avait condamnée, et personne n'y pénètrera au moins durant ma vie, pour subir les angoisses qui ont abattu un courage aussi éprouvé que le vôtre. "

Les deux amis, qui s'étaient rencontrés avec tant de plaisir, se séparèrent dans bien d'autres dispositions. Lord Woodville fit démeubler la chambre tapissée et condamner la porte, et le général alla chercher un pays moins beau, des amis moins distingués, pour effacer de sa mémoire la douloureuse nuit qu'il avait passée au château de Woodville.

WALTER SCOTT.

Leçons de Choses

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lectrices qu'il sera commencé sous peu, dans LE JOURNAL DE FRANÇOISE, une série d'articles sur l'art de meubler une maison d'une manière à la fois pratique et artistique. On y étudiera aussi les différents genres dans l'ameublement, les différents styles, le moyen de les reconnaître et autres détails essentiels à l'ornementation des différentes pièces qui composent d'ordinaire un appartement.

C'est la première fois que des leçons de ce genre seront données dans un journal au Canada, et, nous croyons que cette heureuse innovation sera de nature à plaire à toutes les femmes.

LA DIRECTRICE.

Le Coin de Fanchette

Mère anxieuse.—Je ne puis que vous donner mon opinion sur la grave question que vous me posez, il ne me conviendrait de donner un conseil à une mère de famille.

—Je trouve déplorable d'élever une jeune fille dans une inconscience absolue des lois, des réalités et des conséquences de la vocation qu'elle doit nécessairement embrasser. Dans quelques circonstances, cette ignorance n'offre pas de dangers, mais dans la majorié des cas, elle n'amène que de désolantes désillusions et un déséquilibre moral douloureux à constater, dont les effets peuvent avoir sur la vie et sur l'âme des suites désastreuses.

Gustave Vasa.—La guerre du Japon et de la Russie n'excite, en aucune façon, mon enthousiasme, c'est pourquoi je n'en ai jamais parlé. Qui a raison ? qui a tort ? ce n'est pas difficile à trouver, puisque les deux pays à la fois ont tort et que personne n'a raison. Le Japon ambitionnait la Corée, la Russie tenait bon pour la Mandchourie, ce qui fait que l'Ours blanc et le Dragon japonais sont venus aux prises. Figurez-vous que vous essayez de battre quelqu'un pour avoir sa montre qui est plus commode que la vôtre, ou que j arrache les cheveux à ma voisine dont je convoite la jolie robe. C'est ça la guerre russo-japonaise, avec cette différence qu'on nous flanquerait en prison, tandis que lorsqu'un roi, ou un chef d'Etat désire un morceau de la terre, on fait une grande guerre dont il sera le héros s'il sort victorieux. Ah ! la guerre, quand réussira-t-on à la supprimer ? Le jour où tous les hommes qu'on veut mettre soldats, c'est-à-dire, chair à canon, refuseront de s'enrôler et de se battre.

Rolanda.—La fille de Mme Roland s'appelait Eudora. Elle ne suivit pas sa mère en prison et fut recueillie par un ami intime de Mme Roland. Plus tard, elle épousa le fils d'un des amis de son père, et vécut sans faire parler d'elle. Elle est morte en 1858 seulement, à l'âge avancé de 77 ans.

Muscadin.—Je viens justement de lire que " Francillon " la pièce de Dumas, ne s'est pas toujours appelée de ce nom.

Elle s'est appelée tour à tour, "Fransquillon," "Francine," "Francenillon." et même "Une Bonne Fortune." Il se trouve encore qu'un M. Pinguet et un autre M. Francillon, n'ont point aimé à voir leurs noms figurer dans la pièce et ont protesté hautement, mais sans aucun effet, ainsi qu'on a pu le constater

Belle-Mère.—Certes, la position d'une belle-mère est difficile, mais elle n'est pas impossible. Que d'enfants, sont venus, en dépit de l'absurde préjugé, à aimer une belle-mère sinon comme une mère,—pourtant cela s'est encore vu,—du moins comme une véritable amie. Naturellement, ce n'est pas d'une façon spontanée que sont venus à elle, ces jeunes cœurs ; il a fallu au contraire pour les attirer, patience et longueur de temps. A cela ajouter encore, beaucoup de tact et de bonté. Si cette petite fille dont vous me parlez est une sensitive, il faut éviter de froisser sa tendre susceptibilité, n'ayez pas l'air surtout d'éloigner d'elle le souvenir de sa mère, parlez-lui-en souvent, disant : "ta mère était si bonne, elle faisait ceci, cela." Si vous ne l'avez pas connue dites le bien que vous avez entendu d'elle. Ne punissez pas tout de suite quand même l'enfant l'aurait mérité ; parlez-lui avec douceur et très sérieusement, et, surtout, n'ayez pas l'air de rapporter au père les peccadilles de l'enfant. Lors même qu'elle semblerait ne pas s'en apercevoir, l'enfant appréciera tous ces procédés. Plus tard, vous en aurez la récompense dans une explosion de belle tendresse.

Paul-Emile.—Vous êtes bien curieux. "L'événement," comme vous dites, sera sans doute annoncé dans les journaux. Si je vous disais que la réclame m'humilie beaucoup, vous ne seriez pas étonné que je la recherche si peu.

Ancienne élève.—Ca, "une page d'histoire !" Vous voulez rire. Une

page d'histoire, soit, mais écrite avec une plume d'oie!

Institutrice.—Sybaris était autrefois une des villes les plus importantes de l'Italie méridionale. Toutes ses gloires et toutes sa puissance sont aujourd'hui choses du passé; on peut même dire qu'elles sont tout à fait oubliées, puisque maintes personnes ignorent qu'une ville de ce nom a jadis existé. 2° Des yeux pers sont des yeux qui ne sont ni tout à fait bleus, ni tout à fait gris. Il y a beaucoup d'yeux de cette nuance et le mot est souvent employé par les romanciers modernes.

Sylvio. — Reçu votre manuscrit que j'ai lu attentivement. Il y a du bon, il y a du mauvais. C'est bon quand vous dites: "Le temps est sombre, on dirait qu'il veut pleurer." C'est mauvais quand vous écrivez que "tout se passe bien pendant la mese de mariage". Pourquoi s'y passerait-il quelque chose de mal? Il y a par-ci, par-là, des phrases qui sont des lieux communs, et cependant, il y a de bonnes idées aussi. Votre réflexion, "Encore deux qui viennent de se fourrer le cou dans le nœud de monsieur le curé!" est cocasse pour ne pas dire davantage. Ce qui suit: "Mais ils semblent si contents et se regardent si tendrement que je m'arrête sur le bord de mes réflexions, etc.," est bien à propos. Les chevaux qui ont un air "comique" avec leurs rosettes déteintes et mouillées, ne sont pas mal non plus. Quelques fautes d'orthographe; jamais, jamais, Sylvio, pas même pour signaler sa bonne amie, on met deux p. dans apercevoir, et on ne renifle pas avec deux f, oh, Sylvio!—Dites-moi ce que je dois daire de votre manuscrit.

Agaré von Berwick. — Figurez-vous que j'ai retrouvé votre manuscrit que j'avais agaré, pardon, égaré. J'attends à ce propos de vos nouvelles.

Rosemonde, Célestin, Philippe-le-Bel-Zozodonte apprendront par les journaux cette date qu'ils veulent savoir.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D.—Devons-nous manger les asperges, dans un dîner de cérémonie avec les doigts ou avec la fourchette?

R.—On peut employer ou les doigts ou sa fourchette. Dans le doute, prenez votre fourchette, vous serez sûr d'être correct. Généralement, on commence par prendre la fourchette pour manger le petit bout de l'asperge et pour le reste on y met les doigts.

D.—Devons-nous, à une messe de mariage suivre les mariés à la sacristie?

R.—Je ne crois pas que cela se fasse généralement au Canada; cependant,c'est ce qui doit se faire et il est désirable que notre société en contracte l'habitude. Ce sont les personnes qui ont reçu des lettres de faire part qui suivent les mariés à la sacristie pour leur offrir leur souhaits de bonheur. Cela est très agréable pour les mariés de revoir encore une fois, avant le voyage de noces, leurs amis, et les amis eux-mêmes sont heureux de l'occasion.

D.—Quand un visiteur prend congé de la dame de la maison, les autres visiteurs doivent-ils se lever avec lui.

R.—Non. La maîtresse de maison seule se lève pour accueillir un visiteur ou lorsqu'il prend congé d'elle.

LADY ETIQUETTE.

"Oui, il n'en faut pas douter, le père reconnaîtra son père, le père ses enfants, l'épouse son époux, l'ami son ami. Nous nous reconnaîtrons, afin que l'habitation de Dieu en nous soit rendue plus joyeuse,par un bienfait ajouté à tant d'autres, celui de nous reconnaitre les uns les autres." (St-Théodore Studite.)

QUELQUES REFLEXIONS

Sénèque a dit: "Il n'y a point de défauts que l'ivresse ne découvre et qu'elle n'augmente, parce qu'elle chasse la honte qui s'oppose aux mauvaises actions. Quand une fois la chaleur de l'alcool s'est emparée de l'esprit, elle pousse dehors tout ce qui s'y trouve de mauvais, car si l'ivresse ne crée pas le vice, elle le met à nu. C'est alors que l'homme perd toute bienséance; c'est alors que l'indiscret ne sachant plus contenir sa langue, publie le secret qui lui a été confié; c'est alors que l'insolent sent augmenter son arrogante fierté, le cruel sa violence, et l'envieux sa malice. Enfin, c'est alors que tous les vices éclatent et se manifestent ouvertement."

Que de vérités dans ces paroles du grand philosophe! et que d'actes terribles se produisent sous l'influence de la terrible boisson! Un écrivain célèbre, Théodore Barrière, auteur dramatique de talent a lui-même raconté qu'il ne s'est corrigé de ses habitudes de boire qu'à la suite d'une impulsion épouvantable le poussant à l'assassinat de sa jeune femme.

Il ne faut donc reculer devant aucun sacrifice pour arracher ceux que l'on aime à ce vice funeste. Qu'est-ce qu'un peu d'argent donné pour se procurer le remède qui rendra la raison et la santé à ces malheureux. Quant on songe aux sommes versées par les alcooliques pour la boisson qu'ils consomment, on reste stupéfié. N'hésitons donc plus à administrer le remède du Dr Mackay, le seul qu'on ait trouvé qu'ici pour détruire le terrible fléau et rendre à leur activité première ses tristes victimes. On peut avoir toutes les informations relatives à ce remède en s'adressant directement à M. le Dr Mackay, Hôtel-de-Ville, Montréal.

* * *

Nous sommes heureuses d'annoncer à nos lectrices que Mme Durant se chargera volontiers de répondre à toutes les communications qu'on voudra bien lui faire sur l'alcoolisme et ses victimes. Il y des personnes trop timides pour s'adresser directement au Dr Mackay, d'autres,—sur-

tout les femmes—n'aiment à se confier qu'à une femme, Mme Durant se met à la disposition de toutes, en les assurant de son dévouement et de son entière discrétion. Adressez: Mme Durant, 80, rue St-Gabriel, Montréal.

AGAPES DE CHARITE

L'automne nous amène sa série de banquets de charité. Mme Surveyer, la présidente de l'Association des Dames Patronnesses de la Providence a brillamment commencé, lundi, 24 octobre dernier, la série annuelle de diners à cette institution. Suberbe et nombreuse assistance, beaucoup d'entrain et bonnes recettes sont venues récompenser le zèle et le dévouement de l'intelligente présidente.

Les diners à l'Institution des Aveugles, rue Ste-Catherine, auront lieu les 8 et 10 novembre. Ces banquets jouissent de la faveur toujours croissante du public et les signaler suffit pour assurer leur succès. Il faut que la sympathie soit bien grande et l'intérêt que l'on porte à cette œuvre bien profonde pour que leur popularité aille ainsi toujours en augmentant.

Nous avons visité la nouvelle installation de MM. Quéry, photographes, 1854, rue Sainte-Catherine, et nous ne saurions mesquiner les félicitations à ces artistes favoris du public montréalais, pour la façon délicieuse et charmante avec laquelle ils ont décoré leurs ateliers. Tout témoigne d'un goût sûr et délicat; les toiles qui forment le fond de la salle et devant lesquelles poseront les jolies madames et les élégants messieurs ont été peintes par des artistes de New-York. Nous ne croyons pas qu'il existe dans aucun atelier de la ville, des toiles de cette valeur. Les tentures fraiches et gracieuses, les tapis luxueux, les globes à lumière électrique avec leurs coquets abat-jour, n'ont pas éeé ménagés. Nul doute que la clientèle déjà, fort nombreuse de MM. Quéry lui sera reconnaissante d'avoir tout fait pour assurer son confort en même temps que charmer ses yeux.

Le Concert de Mlle Vanasse

Très joli auditoire, jeudi soir, à la salle Hall pour entendre le concert littéraire et musical donné par Mlle Claire Vanasse. La gracieuse organisatrice de cette soirée faisait en même temps son début devant le public montréalais en qualité de professeur d'élocution. Ceux qui l'ont entendue dans " La Bénédiction " de François Coppée, et, " Une Messe à Angers pendant la Révolution Française," deux morceaux de maître et d'interprétation difficile, connaissent aujourd'hui la mesure des talents d'élocution de la jeune professeur. Nous ne pouvons nous empêcher encore de féliciter Mademoiselle Vanasse sur l'heureux choix qu'elle a fait des artistes qui ont prete leur concours à son concert, Entendre Madame Desmarais, contralto, Mlles Myers et Chamberland, pianiste, M. DeSève, violoniste, et M. Saucier est un régal charmant dont personne ne peut se lasser. Les auditeurs ont donc les meilleures raisons au monde de garder de la soirée littéraire et musicale de Mlle Vanasse, un souvenir très durable.

Nous accusons réception d'un roman canadien nouveau, " Avant la Conquête ", épisode de la guerre de 1757, écrit par Mademoiselle Adèle Bibaud. Nous en reparlerons plus longuement dans un prochain numéro.

Cuisine facile

Biscuits de tomates.—

6 morceaux de pain rassis.
1 tasse de jus de tomates passé.
1 œuf.
¼ d'une cuiller à thé de sel.
Une pincée de poivre.
Chapelure.

Les morceaux de pain doivent être grands comme la moitié de la main. Ajoutez le sel et le poivre au jus de tomates, et versez sur les morceaux. Lorsqu'ils sont bien imprégnés, battez l'œuf légèrement, tempez le pain dans l'œuf, et roulez-le dans la chapelure et faites frire dans de la graisse bouillante. Egouttez sur un papier et servez chaud avec des côtelettes de veau ou de filets de porc.

Sauce au café.—Une sauce excellente pouvant acompagner le blanc-manger, se fait par un infusion de café dans de la crème douce. Versez un quart de pinte de crème bouillante sur deux cuillérées à table de café moulu. Couvrez hermétiquement et laissez reposer environ quinze minutes, puis passez à travers une passoire, sucrez et ajoutez-y un jaune d'œuf et une cuillerée à bouche juste de farine de maïs (corn-starch.) Laissez bouillir sur un feu modéré. Au refroidissement, ajoutez la neige de deux œufs et mettez à la glace jusqu'au moment de servir.

Pommes de terre.—Une des meilleures manière d'utiliser les pommes de terre cuites de la veille, consiste à les faire au gratin. On procède comme suit: Prenez quatre pommes de terre froides, hâchez-les bien fin, ajoutez une chopine de sauce blanche dans laquelle vous avezjeté quatre cuillérées à bouche de fromage râpé. Mélangez et versez dans une forme, que vous mettez dans un four assez chaud. Laissez brunir.

Pain rassis.—On peut employer le pain rassis pour faire un flan. Battez deux œufs entiers jusqu'à ce qu'ils soient en neige. Ajoutez quatre cuillerées à bouche de sucre et une chopine de lait, mélangez et additionnez d'une muscade râpée. Mettez dans une forme, recouvrez le dessus avec du pain beurré—en plaçant le côté beurré au-dessus. Cuisez à un four doux.

Citrons essence Jules Bourbonnière se vend à $1.00 et $1.50 la livre fluide. Tél. Bell Est 1122.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Clay-Next-the-Sea, (Ang.),

septembre, 1904.

Chers petits amis.—Je n'ai garde garde de vous oublier bien que ma plume soit restée inerte durant ces charmantes semaines qui relient l'été à l'automne.... non pas que je me trouve aux prises avec le monde mondain dans quelque plage bruyante. Bien au contraire, c'est dans un coin perdu et, grâce à Dieu encore ignoré des touristes, que je suis venue jouir de ce "Dolce far niente", si cher aux Italiens. La seule distraction en ce somnolent village, qui date de l'an mille, est la pêche aux crabes, et, d'où je vous écris sur la grève sablonneuse, j'aperçois les vieux loups de mer, ballottés dans leurs frêles barques, à la recherche des "crab-pots"——espèce de grands pièges, qui reposent par centaines àl a surface des flots. Mais, tandis que je cause avec vous, la marée monte tou jours, et, bientôt elle m'envahira; elle gronde sourdement à mes pieds, et semble dire: "Ote-toi que je m'y mette!" C'est qu'elle est perfide, cette belle mer du Nord, comme je vais vous le prouver tout à l'heure:

Dernièrement, je fis une excursion aux salt marshes (marécages salés) qui entourent le pittoresque village de Cley-Next-the-Sea, le rendez-vous de tous les peintres à la ronde. Ces marécages sont de vastes dunes fertiles, que la mer envahit complètement lorsque la marée est haute, et quelque fois même elle s'avance à travers les champs, de sorte que l'an passé les habitants du pauvre petit bourg de Talthouse durent se réfugier dans l'église et y demeurer une semaine entière! Cley non plus, n'est pas exempt des incursions de l'océan. Tous les jours, la marée monte à travers les prés, jusqu'au jardin de mes amies, et parfois elle est plus indiscrète encore, et envahit leur salle à manger à un demi-mètre de hauteur; on se croirait alors, paraît-il à Venise, car les barques sillonnent la grande rue, et les cadavres du bétail noyé, ainsi que l'ameublement des rez-de-chaussées flottent à la surface de canal improvisé! L'église prudemment construite sur une hauteur, est à l'abri des flots, et c'est une des plus anciennes des environs.

Il est bien triste de voir dans ces parages tant d'églises belles et solitaires, situées en pleine campagne et apparemment délaissées et sans paroisse. Elles datent d'avant, la réformation, et le temps semble avoir conservé dans toute leur beauté ces monuments vénérables de la vieille foi La fraîcheur du soir se faisait déjà sentir lorsque je quittai Cley—cette minuscule Venise du Nord—et le feuillage touffu des forêts se dorait des feux du couchant. Les collines et les bandes couvertes de genêts et de bruyère, me rappelaient la Calédonie. Puis au fond d'un vallon boisé, tout près de la grève, apparut la ruine de Weybourne Priory à demi cachée sous son manteau de lierre. Le village du même nom est l'endroit où les "Anglians" abordèrent la Grande-Bretagne, dans la nuit des âges.

Le vie, mes chers enfants, vous le saurez plus tard, est composée de luttes pénibles et de désillusions amères, aussi la nostalgie du passé vous saisit en présence des ruines d'un âge écoulé. Ah! si les pierres pouvaient seulement parler, et les arbres centenaires raconter tout ce dont ils ont été témoins, que de mystères ne dévoileraient-ils pas à l'histoire!

CHRISTINE DE LINDEN.

Entre officiers :

Quand six colonels sont réunis et qu'aucun d'eux ne parle, quel est le supérieur ?

—C'est le silence puisqu'il est général.

LES JEUX D'ESPRIT

Question d'histoire

Donnez le nom de ce personnage qui, le premier, fit le tour du monde?

Notions de Physique

Pourquoi nos pieds sont-ils froids quand notre tête est en feu?

Charades amusantes

Qu'est-ce qui se coupe et ne se mange pas?

Quel est le sens qu'on pourait ajouter aux cinq autres?

Réponses à Jeux d'Esprit

Charade

Sans ma queue on me trouve ou sublime ou stupide.
Avec elle, je suis un traître, un homicide.

Rép.—Stylet.

Ont répondu: Lucile L'Heureux, Québec; Alphonsine Feuille d'automne, Fleur des bois, Trois-Rivières; Cygne blanc, Olive G. Juliette, V. Francin eet Adrienne, Montréal.

Histoire du Canada. Nommez les deux causes qui retardèrent les progrès de la colonie à ses débuts.

Rép.—Parmi les causes qui retardèrent les progrès de la colonie à ses débuts, signalons les deux principales: Les incursions des Iroquois et le grand tort des Compagnies qui ne songèrent qu'à leurs intérêts commerciaux.

Ont donné de bonnes réponses:

Fleur des bois,Trois-Rivières; Cygne blanc, Olive G. Juliette, V. Adrienne, Montréal; Georges Emile Boulay, Coaticook; C. Latouche, Académie Ste-Marie.

Devinettes amusantes

A quelle heure part le train de midi 60.

Rép.—A 1 heure.

Depuis quand Jacob était-il veuf?

Rép.—Depuis la mort de sa femme.

Ont répondu: Lucile L'Heureux, Québec; Adolphine, Trois-Rivière,

PAGE DES ENFANTS

Adrienne St P., Georges-Emile Boulay, Coaticook; Henri de Varennes, Waterloo; C. Latouche.

Liste des "Garneau" qui ont bien répondu aux jeux d'esprit:

Cécile Dubé, Roger Dorval, Rhéa LeBlanc, Abdon Côté, Rosario Barrette, Léon Mackay, Laura Peachy, Edouard Faulkner, Arthur St-Georges, Laurenza Lajoie, Yvonne Landreville, Athanase Juneau, L.-Philippe Bélanger, Eric Roy, Donat Landreville, Marie-Jeanne Scantland, Laurenza Delorme, Maria Mathieu, Dora Joinette, Alfred Moreau, Wilfrid Foisy, Armand Laverdure, Ubalde Séguin, Emile Désilets, Charles Peachy, Juliette Pelletier, Arthur Landry, Amanda St-Georges, Christophe Charron, Alice Dumais.

Petite poste en famille

Affectueux bonjour à ma gentille nièce **Violette du Saguenay**, qui, je l'espère, saura toujours être une fidèle correspondante de la page des enfants. Je suis heureuse de tes dispositions et le passé m'aide à croire que tu ne failliras pas à la tâche.

Mignonnette.—Tavolorosa est une ile de la Méditerranée, située sur la côte nord-est de la Sardaigne. Je ne vois pas d'autres moyen de communication que les bateaux, non pas probablement les grandes lignes que nous connaissons, mais d'autres car les bateaux doivent y aborder sûrement. Il me semble qu'en adressant *viâ* Méditerranée ta lettre devrait atteindre sa destination. Peut-être l'ile en question n'est-elle pas habitée par des gens soucieux de te renseigner, ma Mignonnette, et qui s'occupent du Canada moins que nous de l'Afrique Centrale. Dans tous les cas, l'ile de Tavolora est très ancienne, car du temps des Romains on allait y faire la pêche aux perles sur ses côtes.

Violette du Saguenay envoie son plus affectueux souvenir à sa charmante amie de Waterloo, Mlle Jeanne de Varennes.

Cécile Dubé, Ecole Garneau.—Bienvenue cordiale et sincère à toi-même **Cécile**, comme à tous mes neveux et nièces de l'Ecole Garneau. Je ne doute pas que ce mois de vacance donné en plus, n'a fait que stimuler plus fortement vos bonnes dispositions pour l'étude et j'y applaudis de grand cœur. Félicitations pour votre fidélité à répondre aux questions de la page des enfants; vous êtes le bon exemple que vos cousins et cousines devraient imiter.

Merci de votre photographie. Si tu savais, chère nièce, le plaisir que cet envoi m'a causé.

Mes bons souhaits à tout le petit monde de l'Ecole Garneau et croyez toujours tous, à l'intérêt que vous porte votre

TANTE NINETTE.

A tous mes neveux et nièces

Nous voici entrés en plein dans le mois de novembre, qu'on considère généralement comme le plus lugubre et le plus sombre des mois, quand il devrait être regardé plutôt comme l'un des plus consolants, puisqu'il nous fait penser plus particulièrement aux âmes de ceux qui ne sont plus.

Tout jeunes que vous soyez, chers enfants, qui de vous n'a pas à déplorer la perte d'un être cher, père, mère, frère ou sœur, ou bien un ami, un compagnon de jeux ou d'étude? Même depuis que ce journal est fondé, j'ai déjà eu à déplorer des vides dans vos rangs. L'année dernière c'était le jeune Mackay de l'Ecole Garneau, d'Ottawa, l'année précédente, c'était une fillette de 12 ans, correspondante privée, dont on m'annonçait la mort presque soudaine.

La mort est une aveugle, elle frappe sans distinction d'âge, ni de milieu, et devrait être représentée elle aussi, avec un bandeau sur les yeux.

Vous faites tous partie d'une même famille, chers neveux et chères nièces et à ce titre vous devez vous considérer tous comme liés les uns aux autres Donc, mes enfants, priez beaucoup pour les âmes de ceux qui vous sont chers, faites de petits sacrifices à leur intention, versez quelques sous de vos économies en aumônes de messes par exemple, manière la plus sûre de soulager ceux qui ne sont plus. Elles vous le rendront bien allez, les sacrifices que vous ferez à leur intention, les pauvres âmes, car si sur la terre un verre d'eau donné à un pauvre trouvera sa récompense, que dire de la délivrance d'une âme à laquelle vous aurez contribuée et qui vous devra l'éternel repos d'une béatitude sans fin?

TANTE NINETTE.

Fautes à corriger dans le No 14.

Dans la 8e ligne de la réponse à *Maman d'Adrienne* au lieu de "vous saurez guider mon expérience," liesz mon inexpérience.

A la troisième ligne de la dernière colonne à gauche, au lieu de: "Qu'en pense l'illustre disciple et Esculape," lisez disciple d'Esculape.

Qu'est ce que tu veux être quand tu seras grand, Tomy ?

—Je serai soldat.

—Mais tu risques d'être tué.

—Par quoi ?

—Par l'ennemi.

Tomy, après un moment de réflexion :

—Eh bien !... Alors, je serai l'ennemi !

—

Toto, au dessert, s'adresse à une dame qui a dî é avec ses parents.

—Alors, dit-il, on va bientôt te cueillir, dis ?

—Pourquoi ça ? demande la dame stupéfaite.

—Mais parce que maman disait l'autre jour, que tu commençais à devenir mûre !

• Par le Droit Chemin •

HENRI ARDEL

II

Suite

La jeune fille releva la tête et rencontra le regard tendre qui lui souriait. Elle abandonna sa bicyclette contre l'escalier du perron et bondit vers Anne qu'elle embrassa passionnément.

—Anne chérie, je voudrais te parler à toi toute seule... Père n'est pas encore rentré?

—Non, mon petit. Viens dans le salon où je travaillais. Qu'y a-t-il donc?

Son regard un peu anxieux interrogeait le visage de sa jeune sœur baigné d'une sorte de rayonnement. Jamais elle ne lui avait vu pareil éclat. Qu'était-il donc arrivé à Simone depuis qu'elle l'avait vue partir avec Jean?

Elle étaient rentrées toutes deux dans la claire petite pièce tendue de perse à larges fleurs. Anne reprit sa place devant la porte-fenêtre. Mais elle ne contemplait plus la houle des eaux, ni sur la table, près d'elle, le papier où son pinceau avait amoureusement fait œuvre créatrice... Elle regardait avec une attention profonde, Simone restée debout, la même expression pensive dans les yeux, son chapeau jeté au hasard sur la table.

—Simone, mon enfant chérie, qu'as-tu?

La jeune fille, d'un geste instinctif, joignit les mains.

—Anne, il me semble que je viens de faire un rêve délicieux... Pourtant, ce que je vais te dire est une réalité... Tantôt, sans que nous l'ayons prévu ni l'un ni l'autre, René Soraize m'a demandé d'être sa femme... Et je veux bien... Oh! Anne, de toute mon âme, je veux... Toi aussi, n'est-ce pas, tu veux bien?

Anne, bouleversé par la surprise, avait pâli et ses beaux traits avaient pris une sorte de rigidité.

Elle demanda et sa voix frémissait:

—Simone, que dis-tu?... Qu'est-ce que ce soudain projet de mariage?... Où as-tu vu René Soraize?... Et comment se fait-il qu'il t'ait parlé ainsi?...

Rapidement, Simone expliquait les choses sans que Anne l'interrompit d'unseul mot. Les yeux pleins de prière, Simone la regardait.

—Anne, ne me gronde pas... Je comprends maintenant que je faisais une folie en lançant ma bicyclette de cette façon. Mais, vois-tu, je ne regrette pas, je ne peux pas regretter cette folie... Car, sûrement, si René n'avait pas eu à ce point peur pour moi, il n'aurait rien dit et serait reparti ainsi pour Paris!

Anne passa les mains sur son front. Ce qui était arrivé, elle s'apercevait qu'elle avait eu la prescience que cela serait; car elle était trop clairvoyante pour n'avoir pas vu l'impérieuse sympathie qui attirait l'un vers l'autre les deux jeunes gens. Mais ne pouvant les éloigner l'un de l'autre, elle avait espéré du moins que René Soraize ne prononcerait pas l'aveu qu'elle lui devinait aux lèvres; car elle redoutait son absence de fortune, sachant que l'homme, hélas! ne vit pas seulement d'affection. Elle reprit:

—Il n'aurait rien dit, pourquoi?

—Parce qu'il se trouvait trop pauvre pour me demander d'être sa femme...

—Eh bien?

—Il s'est trahi, malgré lui, dans son émotion d'avoir cru me voir tuée. Alors je lui ai dit que ça ne faisait rien du tout qu'il soit pauvre, que je l'étais aussi et que nous nous contenterions d'être un modeste petit ménage!

Oh! l'enfant qui parlait sans savoir. Anne l'enveloppa d'un regard de compassion et de tendresse.

—Ma Simonne aimée, René Soraize avait raison de se taire et il aurait dû le faire jusqu'au bout.

—Oh! Anne!... Nous pouvons être si heureux ensemble!

—Et avoir tant de soucis que tu ne connais pas encore, mon enfant chérie, que tu ne soupçonnes même pas.

Simone secoua la tête. Son jeune visage avait une gravité résolue:

—Anne, j'ai été élevée par toi qui m'as toujours répété qu'une *vraie* femme ne devait pas être lâche devant les épreuves. Je t'ai entendu dire bien des fois qu'un jour pourrait très bien arriver où nous serions obligées de compter sur nous seules pour vivre, et tu as fait tout ce que tu as pu, ma chère grande sœur chérie, pour qu'alors je ne me trouve pas trop en peine. Tu m'as instruite et surtout tu m'as rendue brave. Alors, Anne, tu comprends, n'est-ce pas, pourquoi les craintes, les scrupules de René Soraize ne m'ont pas fait peur? Comme je le lui ai dit, s'il le faut, nous travaillerons tous les deux. Anne, demain, il viendra te parler. Je t'en supplie, ne l'éloigne pas de moi et décide père, s'il hésitait.

Elle arrêtait sur sa sœur des yeux qui l'imploraient passionnément. Dans le cœur d'Anne une angoisse obscure palpitait, la sensation bizarre et très douloureuse d'une fin. Simone, son enfant, n'était plus à elle. Le petit oiseau battait des ailes pour s'envoler. Bien souvent déjà, elle avait pensé que cette heure-là viendrait; mais comme elle était arrivée tôt et soudainement!... Avec une imperceptible amertume, Anne songea tout haut:

—Tu désires donc beaucoup te marier?

—Non... Je n'y pensais pas encore...

—Mais tu l'espérais?...

—Oui... Anne, tu as ta peinture, toi!

D'un indéfinissable accent, Anne répéta:

—Oui, c'est vrai, j'ai ma peinture... Mais ne parlons pas de moi... Il s'agit seulement de toi et de René Soraize... Il y a deux mois, tu ne le connaissais pas... Et maintenant... tu l'aimes donc?...

Le rose des joues de Simone devint très vif.

—Avant cet après-midi, je ne le savais pas... J'étais

seulement heureuse de voir que papa et toi l'estimiez autant que moi... Car tu l'estimes beaucoup, n'est-ce pas, Anne?

Elle inclina la tête, très sincère.

—Oui, c'est un garçon remarquablement intelligent et de beaucoup de cœur. Le souci qu'il a d'acquitter la dette de son père est tout à son honneur; mais c'est pour lui une si grosse charge que je comprends qu'il se soit effrayé à l'idée de t'en donner ta part...

—Dans trois ans, Anne, il aura fini de payer, pense-t-il. Il touchera les revenus de la maison que lui a laissée sa mère. Alors, grâce à ses leçons, à ses travaux littéraires en plus, nous serons certains de n'être pas misérables du tout!

—Ainsi, tu attendrais deux ans, peut-être trois, pour que votre mariage soit possible?...

—J'attendrai ce qu'il faudra afin de ne pas être pour lui un souci de plus... J'attendrai ce que vous voudrez pour que notre mariage ne soit pas déraisonnable... Anne, es-tu tranquilisée?... C'est si peu, en somme, trois ans, quand on a tout l'avenir devant soi...

Oh! l'admirable foi de la jeunesse et son mépris du temps qu'elle croit lui appartenir!... Anne ne répondit pas. Elle pensait quel mystère est celui des destinées... Pourquoi Simone avait-elle ainsi été conquise par cet étranger rencontré par hasard?... Elle était pourtant habituée à se voir entourée de jeunes hommes très occupés d'elle, car elle avait de grands frères qui amenaient leurs camarades, et elle avait été beaucoup dans le monde, déjà... Et il fallait que cet inconnu vînt pour prendre souverainement son jeune cœur, pour transformer la fillette insouciante, éveiller en elle une âme de femme, courageuse et tendre, que nulle épreuve n'effraie auprès de l'aimé...

—Anne, dit la voix caressante de Simone, à quoi penses-tu?... Dis, tu n'es pas fâchée après moi?... Certes, M. Soraize aurait dû te parler à toi d'abord... Mais tout cela a été si imprévu!

La sœur aînée se pencha et mit un lent baiser sur chacun des yeux qui l'interrogeaient ardemment.

—Non, ma petite aimée, je ne suis pas fâchée, mais seulement effrayée pour toi de cette brusque décision. Tu es très jeune, Simone, tu pourrais attendre.

—Je n'ai pas choisi mon heure, Anne. Ce sont les circonstances qui ont décidé pour moi. A la grâce de Dieu maintenant... de Dieu qui sait mieux que nous ce qu'il nous faut!

Anne sourit bien que son cœur fût lourd, d'une tristesse pleine de sanglots.

—Oh! petite fille, comme vous arrangez tout selon votre désir!... Ce qui vaudrait mieux que ces longues fiançailles...

—Ce serait?

—Ce serait que ta marraine trouvât ton fiancé à son gré et te donnât, comme elle te l'a promis, les moyens d'entrer en ménage.

—Oui, ce serait le mieux!... Seulement il est très difficile de faire vouloir Marraine!

—C'est vrai... Mais elle t'aime. Vois comme elle a insisté pour que tu restes un jour, au moins, à Amiens, en revenant de Mers, pour que je promette de te renvoyer chez elle en décembre pendant quelques semaines.

Simone eut une moue sceptique.

—J'ai bien peur que ce soit surtout parce que je la distrais...

—Chut! ne risque pas d'être ingrate!

Simone se pencha, un peu confuse, et baisa la main de sa sœur. Toutes deux restèrent silencieuses. L'enfant reprenait son rêve éblouissant. Anne, de nouveau, réfléchissait...

Toutes deux tressaillirent au bruit sec de la porte ouverte. Encore botté, éperonné, il s'arrêtait au passage pour embrasser sa benjamine. Il était de moyenne taille, maigre et nerveux, avec un regard clair et très bon, une bouche expressive, un peu impérieuse.

—Ah! ça, il y a donc conférence ici? jeta-t-il gaiement. Jean m'a dit que depuis le retour de la promenade, Simone et sa grande sœur sont en conversation animée et que le salon est fermé aux profanes. Simone, ma petite fille, vous avez donc fait une sottise?

Et tendrement, le colonel relevant le visage de la jeune fille, mit un baiser sur le front, puis sur les cheveux.

Ce fut Anne qui répondit:

—Père, ce n'est pas une sottise que cette fillette désire te confier, mais une résolution bien grave qu'elle vient de prendre.

Le colonel eut un imperceptible tressaillement. Les années n'avaient pas guéri la blessure, ouverte dans son cœur paternel, le jour où sa fille Marie lui avait demandé de la donner à Dieu. Mais un regard sur Simone calma ses craintes. Cette enfant-là, si coquettement féminine, n'avait rien d'une future religieuse.

—Voyons, qu'y a-t-il?

—Père, Simone a reçu tantôt une demande en mariage très inattendue et elle souhaite que, comme elle, tu consentes...

—Une demande en mariage de...?

—De René Soraize...

—Ah! c'est celui-là!... Je ne m'en étonne pas. Simone, dis-moi tout.

Et attirant la jeune fille sur ses genoux, comme au temps où elle était une toute petite enfant, il écouta le récit qu'elle recommençait, serrée, câline contre lui, écoutée par Anne dont le visage tourné vers la mer avait une sorte de gravité douloureuse.

. . . .

Ce soir-là, quand Anne de Broye fut remontée dans sa chambre, elle n'alluma pas sa lampe. Un impérieux besoin d'ombre, autant que de silence, criait en elle. René Soraize, mandé par un mot, était venu causer avec elle et son père. Elle savait maintenant quel amour il portait à sa petite sœur et elle ne pouvait plus regretter les rêves ambitieux qu'elle avait maternellement faits pour la jeune fille, car elle avait acquis la certitude que l'homme qui aimait Simone ainsi méritait qu'elle la lui donnât,—après des fiançailles qui seraient forcément longues, très longues...

Simone n'allait donc pas lui être enlevée tout de suite.

Alors, pourquoi éprouvait-elle cette sensation de détresse qui devenait une angoisse aiguë, maintenant qu'elle était seule?...

Elle se rapprocha de la fenêtre ouverte sur la nuit. Au loin, la mer heurtait les galets, au pied de la falaise. Des étoiles tremblaient dans l'immensité paisible.

Les lèvres d'Anne articulèrent désespérément, tout bas:

—Comme c'est triste, la vie!

Mais il n'y avait pas de larmes dans ses belles prunelles noires. Depuis si longtemps, Anne connaissait la vanité des pleurs!... Immobile, elle demeura dans la nuit, les mains jointes sur l'appui de la fenêtre. Elle songeait, clairvoyante, comme toujours, sur ce qui se passait en elle:

—Je suis triste non pas seulement parce que je perds un peu mon enfant, mais parce que je règrette pour moi ce bonheur qu'elle connaît et qui m'a été refusé...

Sans pitié, elle précisait l'impression confuse.

—Je lui ai dit ce que me conseillaient la prudence, la misérable sagesse humaine... Mais même la pauvreté. pour ne pas vivre seule... pour avoir et donner une affection plus précieuse que tout au monde...

Les mains d'Anne de Broye tremblaient un peu, tant l'obscure émotion la bouleversait. A l'âge de Simone, quand un dévouement maternel pesait sur elle lourdement, elle avait eu des heures de révolte que nul n'avait connues. Elle aussi avait passionnément désiré la joie des épouses et des mères que la destinée lui refusait... Et voici que ce soir, parce qu'elle avait senti le frôlement du jeune bonheur de Simone, tous les âpres regrets de ss vingt ans ressuscitaient en elle comme des oiseaux tristes qui voletaient étroitement autour d'elle pour l'enserrer dans le cercle douloureux de sa vie solitaire... Quand son père lui serait enlevé, Simone partie, ses frères au loin, oui, elle serait seule, bien seule pour finir son chemin à travers la vie...

Oh! Simone avait raison de vouloir son foyer à elle, si humble dût-il être! Auprès de l'isolement parmi la foule des êtres, l'épreuve supportée à deux était encore un paradis!...

Anne ne pouvait sécher les larmes amoncelées enfin sous ses paupières et qui, lentement, glissaient sur son visage pâli... Mais quand elle en sentit l'amertume sur ses lèvres, un léger frisson la secoua. D'un impérieux effort, elle se ressaisit, tandis que sa bouche frémissante murmurait:

—A quoi bon tous ces regrets?... Je ne m'appartiens pas... Je ne dois vivre que pour les autres.

De toute son âme, elle avait accepté, elle acceptait qu'il en fût ainsi; mais elle ne pouvait empêcher qu'à cette heure, son pauvre cœur de femme ne tressaillît encore d'un regret éperdu...

III

Le train qui arrivait de Mers entra en gare d'Amiens et, à travers la vitre du wagon, Simone reconnut, sur le quai, très grande et forte, haute en couleurs sous ses bandeaux gris, sa marraine elle-même qui venait la cueillir au passage, Anne continuant son voyage vers Paris, Jean, qui était aussi dans les bonnes grâces de Mme Dalbigny, devait demeurer jusqu'au lendemain dans la ville picarde et ramener Simone jusqu'à Paris.

Ouvrant la portière, il sauta à terre et prit le sac de voyage de sa sœur, tandis que celle-ci embrassait Anne comme si elles eussent dû demeurer séparées des mois et des mois.

—Voyons, voyons, chérie, lui dit cette dernière, il faut descendre, nous n'avons qu'un instant. Je vais te conduire à ta marraine. Vois, Jean l'a déjà rejointe.

Simone, après un dernier baiser à Anne, se décida à drescendre sur le quai et vint, avec son joli sourire, au devant de Mme Dalbigny, qui s'exclamait d'une voix haute:

—Ah! ah! te voilà enfin, petite. Où donc étais-tu cachée?... Que tu es fraîche! Anne, ma chère, je vous fais compliment de cette petite. Elle a bien oublié d'être laide!

—Chère madame, mon amour-propre maternel vous remercie. Alors, jusqu'à demain, je vous abandonne cette enfant que son frère me ramènera.

—Soyez tranquille, ma chère, on en aura soin.

Un employé criait: En voiture pour Paris!

Vivement, Anne serra la main de Mme Dalbigny, embrassa Simone avec un rapide: "Bonne chance!" et se dirigea vers son wagon, suivie par les regards d'envie de Simone qui acceptait, sans enthousiasme, son bref séjour auprès de sa marraine. La pensée la hantait de la difficile victoire qu'il allait falloir remporter.

Heureusement, Mme Dalbigny avait l'air de charmante humeur. Tout en sortant de la gare d'un pas lent, elle interrogeait la jeune fille sur son séjour à Mers, parlait copieusement de sa santé et, en fin de compte, annonçait à Simone que, le soir même, elle la ferait dîner avec quelques amis de choix. Elle répéta "de choix" avec un clignement d'yeux si plein de sous-entendus, que Simone en fut un peu saisie.

—Marraine, je suis bien fâchée de n'avoir pas su que vous auriez du monde, car je n'ai que ma robe de voyage, dit-elle d'un ton d'excuse.

—Vraiment? Ah! C'est fâcheux! C'est fâcheux! Tu n'as pas un corsage clair?

—Si, marraine.

—Eh bien, tu le mettras. Je t'excuserai auprès de nos hôtes. Et puis, tu as la chance d'avoir reçu du ciel une figure qui est encore la meilleure parure! Tu n'as pas le droit de t'en glorifier, mais tu peux en être satisfaite... Voyons, raconte-moi ce que tu as fait cet été?

Ce qu'elle avait fait! Le cœur de Simone se prit à battre à larges coups. Était-ce le moment de parler?... Mais comment livrer son cher secret dans cette rue banale où des passants les coudoyaient, où Mme Dalbigny s'arrêtait pour examiner les étalages des marchands de fruits, cherchant du raisin à sa convenance pour le dîner du soir?... Et Simone n'aborda que des sujets indifférents. Jamais plus elle n'avait compris comment avec Mme Dalbigny, il fallait choisir l'heure.

(A Suivre)

3me ANNÉE—No 16. Le numéro, 10 cts Samedi, 19 Novembre 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



SAINTE CECILE



22 Novembre



Sommaire



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

3me ANNÉE—No 16 Samedi, 19 Novembre 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six Mois - - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs 5
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

Deuils

On pleure bien sur une tombe ;
Pourquoi ne sanglotons-nous pas,
Un peu de nous succombe
A chaque pas ?

A chaque instant en nous s'effeuille
Un peu de joie, un peu d'amour,
Et le passé s'endeuille
De jour en jour.

Nous deviendrons meilleurs, peut-être,
Et plus heureux, si Dieu le veut,
Mais sans jamais connaître
D'anciens aveux,

Mais sans jamais, jamais revivre
Ce qui a fait notre bonheur !...
Pourquoi nous faut-il vivre
De ce qui meurt.

Pourquoi faut-il aimer des choses
Qui ne sont plus une heure après ;
Au fond des rêves roses
Sont des regrets ;

Au fond de nos amours se cachent
Les impuissances de l'oubli ;
Les larmes font des taches
Dans leurs replis,

Car nous pleurons l'angoisse forte
Et la prescience des douleurs ;
Et même aux larmes mortes
Il faut des pleurs.

Et puisqu'on pleure sur des tombes,
Pourquoi ne sanglotons-nous pas
Sur ce qui tombe
A chaque pas !

Serge Raffalovich.

Fleur de Lys.

Je ne sais si la survivance de Louis XVII trouve beaucoup de partisans ou d'adversaires parmi les Canadiens.

Pour ma part, je confesse que ce problème a toujours éveillé chez moi le plus vif intérêt, et, chaque fois, que je le vois abordé, j'apporte à ses développements ma plus curieuse attention.

Cette question, remise à nouveau sur le tapis, avec plus d'actualité que jamais, promet d'entrer dans d'autres phases et partisans comme adversaires se défient et se combattent à coups de documents.

Un homme dont l'opinion n'est certes pas à dédaigner, M. Ernest Daudet, a écrit dernièrement dans *Le Figaro* un long article démontrant son sceptisme quant à la survivance du dauphin, niant en tout cas, que Naundorff fut le fils de Louis XVI et le représentant de la Légitimité. M. Daudet promet à ses lecteurs de publier incessamment, dans *La Revue des Deux Mondes*, des pièces justificatives à l'appui de ses dires.

Mais depuis l'article de M. Daudet et avant que les preuves qu'il nous promet aient paru, M. G. Lenôtre dans une revue française, formule une assertion qui déroute toutes les autres. Cet écrivain se fait fort de prouver à son tour que Louis XVII n'est pas mort au Temple, et, que celui dont on a autopsié les restes comme étant ceux du dauphin, était un enfant du peuple qu'on aurait deux fois substitué au royal prisonnier.

Je dis: deux fois, parce qu'après avoir une première fois pris la place du véritable Louis XVII, il aurait été remplacé par un sourd-muet de naissance, attendant dans le grenier, sous les combles, le moment favorable de sortir du Temple. Il ne se présenta pas, et finalement, comme on commençait à s'émouvoir du mutisme du prétendu dauphin, on fit descendre de sa cachette, le premier faux roi qui continua son rôle jusqu'à sa mort, survenue à peu de temps de là.

En voilà, je l'espère, des péripéties.

D'après M. Lenôtre, Louis XVII aurait été sauvé de la prison par la femme même de Simon.

C'est d'ailleurs ce que soutint jusqu'à sa mort la femme Simon sans que jamais son témoignage variât dans un seul détail.

Le savetier Simon ne garda le petit Capet que l'espace de six mois. Brusquement, ensuite, il donna sa démission de gardien et c'est durant le déménagement que s'opéra, paraît-il l'enlèvement.

Voici comment cette scène est décrite par M. Lenôtre, d'après le récit qu'en a fait la femme Simon:

"Les Simon déménagèrent le dimanche, 19 janvier 1794, par un temps sombre de dégel, le ciel bas, une brume humide et tiède. Toute la journée, ce fut dans l'escalier de la Tour,un va-et-vient insolite: portes ouvertes, Marie-Jeanne (la femme Simon) comptait son linge, descendait au corps de garde, trottinait dans les cours toutes boueuses de neige fondue, tassait ses hardes sur une charrette, remontait péniblement, souffrant de son asthme, alourdie par un embonpoint excessif et geignant contre la lâcheté des hommes qui ne pensent qu'à se divertir: ceci visait Simon qui payait la goutte à tout le personnel du Temple et le retenait à la buvette en manière d'adieux

"Le conducteur de la charrette arrêtée au bas de la Tour, touché de la peine que prenait la femme Simon, s'offrit à lui donner un coup de main. Ce conducteur était un homme de 32 ans, né le 24 décembre 1761, sur la paroisse Saint-Genès, à Thiers, en Auvergne: il s'appelait Genès Ojardias et était le treizième enfant d'un bourgeois de Thiers. Ojardias avait quitté sa province depuis 1786 pour venir chercher fortune à Paris; il était resté jusqu'en 1789 en relations avec sa famille, relations qui cessèrent brusquement dès le début de la Révolution. Les siens avaient, depuis lors, complètement perdu sa trace, on n'avait même pu l'aviser de la mort de son père, décédé subitement à Thiers.

"C'est cet homme qui, bien qu'il se fit passer pour médecin, conduisait la charrette où la femme Simon entassait péniblement ses hardes dans la soirée du 19 janvier 1794. Il était tard, il s'agissait d'en finir; Simon ne quittant pas la buvette; la femme accepta l'offre de service que lui faisait Ojardias; celui-ci monta au second étage de la Tour un cheval de carton apporté dans la charrette,—un cadeau que la femme Simon voulait laisser à son petit dauphin, pour amortir le chagrin que lui causerait certainement la séparation: ce cheval était sans doute un de ces coursiers à jupes dans lesquels un homme entre tout entier.

"Parvenu au deuxième étage, Ojardias porta le cheval dans la chambre du fond, où, pendant le va-et-vient du déménagement, le jeune Prince avait été relégué. Tandis que la Simon faisait le guet, il tira du jouet un enfant qui y était caché, endormi au moyen d'un narcotique et couvert d'habillements semblables à ceux dont on avait, ce jour-là, revêtu le Dauphin. Ojardias, vivement, assit cet enfant, tout endormi, sur une chaise, prit le Dauphin, le roula dans les draps du lit, le recouvrit d'un paquet de hardes et descendit le tout jusqu'à la charrette, sous couleur d'aider la Simon, toujours grommelante, à qui son homme laissait tout l'embarras du déménagement.

"Il était neuf heures du soir: on avait hâte maintenant de déguerpir. Les quatre commissaires qui devaient remplacer les Simon dans leur surveillance attendaient depuis longtemps qu'on leur remit le prisonnier; la Simon leur montra, dans le fond de la chambre obscure, l'enfant endormi, affalé sur sa chaise; on ne le réveilla pas. Elle allégua le chagrin qu'il aurait à la voir partir.

"Le fait est qu'on ignore tout de la séparation; nul détail, pas un mot des adieux; les commissaires signèrent la décharge, attestant que "Simon et sa femme leur avaient exhibé la personne de Capet prisonnier, étant en bonne santé"; puis, on se sépara; les commissaires fermèrent la porte de la chambre où dormait l'enfant. Les Simon, dans la nuit,—une nuit sinistre de brouillard épais,—se faisaient ouvrir les portes du Temple, s'éloignaient des corps de garde, et se perdirent dans la nuit avec leur charrette..."

Après cet enlèvement, affirmait encore la femme Simon, elle ignora ce que devint l'enfant.

Ojardias, l'homme qui avait aidé au déménagement, avait conduit la charrette on ne savait où, et, depuis on n'en avait pas entendu parler.

M. Lenôtre prouvera, lui aussi, par des originaux, dans une étude qui paraîtra prochainement la substitution du muet à l'enfant qui prit lui-même la place de Louis XVII. On pourra comparer ces pièces authentiques à celles de M. Ernest Daudet contre la non-survivance.

Ce brouillard mystérieux, enveloppant le Temple et les personnages qui y ont joué un rôle, sera sans doute quelque jour éclairci.

Tout profond que soit le mystère, il semble qu'il soit plus aisé de prouver que Louis XVII s'est évadé de sa prison que de préciser ce qu'il est ensuite devenu après cette évasion.

Un grand nombre de faux Dauphins—vingt-cinq ou trente—se présentèrent à la première moitié du XIXe siècle pour recueillir une aussi honorable succession.

Sur tous ces prétendants, trois seulement sont dignes de mention, et, ont été cités dans Larousse: Richemont, Naundorff, et Eléazar Williams.

L'imposture de Richemont fut vite démasquée. Notons cependant, que la femme Simon crut reconnaître dans Richemont son pupille du Temple, et que cette attestation attira beaucoup d'enthousiastes à sa cause.

Quant à Naundroff, il a compté des partisans si sincères et si dévoués

que toutes les convictions contraires en ont été ébranlées.

Songez que des personnes telles que Bulot, le lampiste du Temple, Joseph Paulin, le maçon du Temple dont parle Cléry dans ses mémoires, le prince Armand de Polignac, la comtesse de Béarn, née Pauline Tourzel compagne des jeux du petit prince, Jacques Cazotte, page du roi, la marquise de Forbin Janson, dame de la reine Marie-Antoinette, M. et Mme Marco de Saint-Hilaire, le mari, huissier de chambre de Louis XVI, la femme, dame d'honneur de Mme Victoire, Mme de Rambaud, berceuse des enfants de France, puis première femme de chambre de M. le Dauphin,—et combien d'autres ayant vécu dans l'intimité de la Cour—ont cru de bonne foi et vinrent hautement le témoigner que Naundorff était le véritable Dauphin.

Un journal intitulé: *La Légitimité*, et qui se publie encore, je crois, à Bordeaux, s'est fait l'organe de la survivance du Roi-Martyr, et, malgré la mort de Naundorff, il reste toujours, attachés à sa cause, beaucoup de partisans parmi lesquels se trouve, si je ne me trompe, Mme Sévérine.

Naundorff mourut à Delft, en Hollande, et le gouvernement des Pays-Bas donna ordre de rédiger l'acte de décès conforme à la déclaration de sa famille, c'est-à-dire, qu'on lui reconnut, dans l'état civil, les noms et prénoms de "Charles-Louis de Bourbon, duc de Normandie, Louis XVII, né au Château de Versailles, fils de feu Sa Majesté Louis XVI, roi de France et de Son Altesse Impériale et Royale, Marie-Antoinette-archi-duchesse d'Autriche, reine de France, etc., etc.

Tous les officiers supérieurs de l'armée hollandaise assistaient à l'enterrement, et le cercueil fut porté par des militaires.

La pierre tumulaire qui recouvre aujourd'hui ses restes portent pour inscription:

ICI REPOSE

Louis XVII, roi de France et de Navarre (Charles-Louis, duc de Normandie), né à Versailles, le 27 mars, 1785. Décédé à Delft, le 10 août, 1845.

Sa fille ainée, dont on a vanté la distinction et la ressemblance frappante avec Mme Elizabeth, a toujours porté, jusqu'à sa mort le nom d'Amélie de Bourbon.

C'est à ce titre et à celui de "petite-fille du Roi-Martyr" qu'elle sollicita et obtint la bénédiction pontificale de Léon XIII.

Les petits-fils de Naundorff dont nous sommes aujourd'hui les contemporains, continuent de porter le nom de Bourbon et ne comptent autour d'eux que des amis qui sont autant d'alliés du drapeau fleurdelisé qu'ils ont arboré.

Enfin, le troisième prétendant Eléazar Williams, a bien quelque droit à notre intérêt puisque, élevé en Amérique, il a habité de longues années, à Caughnawaga, et, après son établissement dans la Nouvelle-Angleterre, il a visité Montréal, où il fut reçu avec quelque honneur, en qualité de missionnaire laïque et d'écrivain, par la Société Géographique de notre ville.

J'ai lu son histoire, telle que racontée, dans un très fort volume, par John H. Hanson, et on ne peut s'empêcher de conclure qu'elle est très remarquable, et, que, mieux connue, cette survivance de Louis XVII dans la personne d'Eléazar Williams aurait aussi ses chauds défenseurs.

Jamais on n'a pu, ainsi qu'à Naundorff d'ailleurs, trouver d'état civil à Eléazar Williams.

Mais le plus remarquable témoignage en sa faveur, c'est que le prince de Joinville, dans la visite qu'il fit en Amérique, en 1841, eut avec Eléazar Williams, une entrevue que celui-ci n'avait nullement songé à solliciter.

Au cours de cette entrevue longue et orageuse, le prince de Joinville offrit à payer à Eléazar Williams une somme de 200,000 dollars, pour prix du renoncement du dit Eléazar Williams à tous ses droits et titres à la couronne des Bourbons, à condition qu'il pût prouver ses droits par des témoignages suffisants. Eléazar bien qu'il n'eut aucune ambition et ne songea pas à revendiquer ses avantages supposés ou réels, refusa de signer, en disant: "Je ne veux pas priver mes enfants de leurs droits."

Le prince de Joinville donna, plus tard, à son retour en France, un démenti officiel à la déposition de Williams, mais, la probité et l'honnêteté de celui-ci mirent sa véracité à l'abri de tout doute. D'ailleurs, des témoins, également dignes d'être crus, ont établi que le prince de Joinville avait lui-même recherché Williams, ont entendu les éclats de voix durant l'entrevue qui a réellement eu lieu, et, il n'est plus resté d'autre excuse au prince qu'étant jeune et gai, il avait voulu se payer la tête du brave homme.

La raison n'était pas bonne, si elle était bien trouvée.

D'autres détails intéressants, au point de vue de la curiosité historique, seraient à être mentionnés, relativement à Eléazar Williams, j'en ferai peut-être le sujet, quelque jour, d'un autre article.

FRANÇOISE.

UN SUCCES

L'essai tenté à Montréal, par la Women's Art Association, il y a environ trois ans, d'ouvrir un magasin pour la vente des articles artistiques ou ménagers de facture canadienne, devient aujourd'hui une réalisation de haute importance.

Les spécimens d'articles en verroterie, en osier, tels que paniers, etc., les tissus ménagers canadiens, lainages, toiles et catalognes, les broderies des Doukobors et des Galiciens ont été partout très admirés. Des échantillons de ces industries ménagères ont été envoyés à Londres, (Ang.,) à Milan, à l'Exposition de St-Louis, dans toutes les villes du Canada et partout. ils ont attiré l'attention. L'œuvre se répand avec rapidité; l'hiver dernier, Winnipeg a ouvert un magasin, Toronto a suivi cet exemple. Ces deux succursales reçoivent leurs articles de "Our Handicraft's Shop, 2456, rue Ste-Catherine.

S. BUTLER.

PAR LE LIVRE

" Vous ne sauriez consacrer trop d'espace dans les colonnes du *Journal de Françoise,* écrit M. le docteur Aurèle Nadeau, de Saint-Joseph, comté de Beauce, pour l'œuvre si éminemment patriotique de l'anti-alcoolisme. Dans tous les pays du monde, on compte par milliers, les philanthropes qui cherchent une solution à ce problème si redoutable. Il n'y a que dans la Province de Québec où l'apathie soit générale. C'est à déplorer.

" Vous avez donc mille fois raison d'aider à l'œuvre du Dr. MacKay. J'ai connu des dypsomanes affreux qui ont été guéris en suivant son traitement. Il y a des gens ultra-orthodoxes, comme au temps de Molière, qui aiment mieux mourir que de guérir en offensant la Faculté. Il ne faut pas oublier qu'il y a eu bien des découvertes, bienfaisantes au plus haut degré pour l'humanité, qui n'ont pas passé par la voie des Académies de médecine.

" Quand un peuple en est venu trouver dans l'alcool, dans ses variétés les plus dégoûtantes la panacée de tous ses maux, quand il est passé dans les mœurs de commencer toute médication, en essayant de se réchauffer, parce qu'on croit que le *frette* est la cause de toute maladie, toute tentative de réforme devient une tâche ardue.

" Est-ce que le salut nous viendrait des femmes? Il surgit de ce côté toute une pléiade de fines plumes et de nobles cœurs... Pauvre province où les plus beaux esprits s'étiolent dans la farce politique... Je suis médecin depuis plusieurs années, et je me suis donné la peine d'observer: le mal alcoolique est plus que ce qu'un vain peuple pense, et il a pénétré dans toutes les couches de la société. Et je crois que l'ignorance a quelque part à ce triste état de choses.

" A ce sujet, je verrais pourtant un grand remède, entrevu peut-être déjà par Mme de Varennes, qui a tenté, avec un succès fort encourageant, l'héroïque entreprise d'établir une bibliothèque française à Waterloo. Il s'agirait de doter chaque village d'une bibliothèque, où l'on verrait, à côté de la bonne littérature, des traités d'agriculture, de métiers, de sciences vulgarisées, d'Histoire du Canada et surtout d'anti-alcoolisme.

" Que pensez-vous de l'œuvre des bibliothèques? "

La lutte contre l'alcool par le livre! Quelle belle croisade à entreprendre!

Dans des pages d'un intérêt extrême sur l'importante question de l'alcoolisme, le Dr. E. Monin, secrétaire de la Société française d'Hygiène et le plus grand vulgarisateur de choses scientifiques et surtout médicales qu'il y ait en France, le Dr. Monin, dis-je, affirme, sur l'appui de documents statistiques indéniables que la carte de l'alcoolisme se confond avec celles de l'ignorance et de la misère.

On me racontait, il n'y a pas longtemps, qu'à Ottawa, une salle publique de lecture ayant été fondée dans un des quartiers populeux de la ville, on avait pu constater l'œuvre d'assainissement qui s'y était opérée depuis cette installation.

Où voulez-vous que la classe ouvrière, par exemple, celle à qui le luxe des clubs en défend l'entrée, passe ses loisirs et trouve des distractions à ses soirées? Il n'y a d'ouvertes pour elle que les salles gratuites des cabarets. On y entre d'abord par désœuvrement, pour rencontrer des camarades; de là à contracter l'habitude de boire, il n'y a pas même un pas.

" C'est un devoir étroit pour les gouvernants, continue le Dr. Monin de remédier à cet état de choses..."

Les gouvernants de Montréal, qui ont refusé la bibliothèque publique, comprendront, avant qu'il ne soit trop tard, j'espère, que ce n'est pas dans l'exercice de leur devoir qu'ils ont mis cette étroitesse recommandée par le savant médecin.

Une bibliothèque technique comme celle dont on vient de célébrer l'inauguration au Monument Notional, c'est déjà un progrès, mais c'est loin d'être suffisant. Cette bibliothèque ne servira qu'à une certaine classe de gens, la moins nombreuse de toutes, les autres n'y pourront trouver aucun attrait, aucun aliment à leur intelligence.

Qu'on n'oublie pas qu'il reste encore mieux à faire, et que nous n'aurons le droit de nous féliciter que lorsque nous aurons ouvert à tous, aux humbles et aux petits surtout, les portes d'une bibliothèque publique.

La lutte contre l'alcool par le livre! Voilà ce qui devrait tenter les cœurs généreux, les humanistes ardents et dévoués. FRANÇOISE.

Chronique.

Vous rappelez-vous la première dent de sagesse de M. Bébé? Cher amour! il y avait bien trois grands jours que sa pauvre quenotte remuait horriblement comme une perle mal enchâssée dans le corail de la gencive.

Avec quelles précautions la maman avait-elle attaché un fil autour de l'incisive branlante! Mais M. Bébé tenait à montrer qu'il était un homme, comme papa, et un peu pâle d'émotion, il avait fait un immense effort pour tirer tout doucement sur la quenotte qui n'avait pas bougé de place.

Cependant enhardi par la vue d'une belle pièce de monnaie, Bébé avait fait une nouvelle tentative.

Crac! la dent récalcitrante avait cédé.

Première dent de sagesse, premier chapitre de ce roman qui en comptera trente-deux et qui a nom la jeunesse.

Tout est encore rose comme le

bouton de la fleur, rose comme l'aurore et plein d'espérance comme elle.

Ah! comme il voudrait le feuilleter rapidement, le cher petit homme, ce beau livre de jeunesse. Quand je serai grand! voilà le refrain de ces babillages ambitieux. Et la maman sourit, un peu triste, partagée entre l'orgueil et l'inquiétude.

———

Cependant cette pauvre et chère quenotte qui sert de base à l'édifice des rêves d'avenir doit être conservée parmi les reliques de la famille.

Enchâssée dans le châton d'un anneau d'or elle remplacera la perle ou le diamant.

Aux yeux de la mère rien ne vaut ce petit morceau d'ivoire.

La dent avait été confiée au bijoutier, soigneusement enfermée dans une petite boite.

Mais le va-et-vient de l'atelier la fit tomber, il fut impossible de la retrouver.

Comment faire?

N'avouez jamais! a dit sur la guillotine un assassin célèbre.

Le bijoutier n'était pas assassin, mais homme d'esprit. Il n'avoua pas sa faute, mais sans rien dire il substitua à la quenotte perdue une jolie dent de...cochon de lait.

———

M. Bébé est devenu depuis un bel homme avec de magnifiques moustaches.

Les trente-deux chapitres du livre sont au complet.

Certes il a rempli les espérances de la première dent de sagesse.

Cependant il faut que jeunesse se passe et le bel avocat qui pour sa maman est toujours M. Bébé a laissé de nombreuses victimes, depuis son entrée au premier rang sur le champ de bataille de l'amour.

De temps en temps, la maman qui a maintenant des cheveux gris, retrouve au fond d'un coffret de santal, l'anneau d'autrefois. Elle embrasse tendrement la petite dent et soupire en pensant aux jours passés.

Illusions maternelles!

MALLAT.

———:o:———

"Ne marchez point la tête baissée, il faut lever les yeux pour reconnaître sa route. LAMENNAIS."

Cécilia.

(CONTE POUR LA SAINTE CÉCILE)

(22 novembre)

Le jeune seigneur Valérien se promenait, ce matin-là, sur les rives du Tibre. Il avait quitté les quartiers bruyants de Rome, les abords du grand Forum et la Voie Sacrée pour s'en aller rêver seul sous l'ombre silencieuse du mont Aventin, dont les pentes, clairsemées de frênes, descendaient lentement vers le fleuve.

Malgré la splendeur de l'été commençant, et l'air rose et léger de Rome, et les ondoyants frissons des collines et la beauté de la campagne bourdonnante et pleine comme une ruche, Valérien était triste. Son cœur était las et son cerveau vide. A quoi lui servait-il d'être jeune, d'être patricien et riche, pour traîner sa jeunesse et sa fortune, sans un but noble et viril, aux spectacles du cirque et dans les banquets, sur les couches parfumées par des esclaves? Ah! cette Rome où les empereurs, maintenant, étalaient leur luxe et leur débauche, il eût voulu y vivre sept siècles plus tôt, au temps où les héros se levaient comme les tiges de blé abondantes et mûres aux glèbes fécondes du Latium, et où brillait, comme le front pur de ses dieux, la gloire naissante de la Cité. Valérien frémissait à ces souvenirs. En face de lui, l'ancien pont Sublicius jetait son arc raffermi sur les eaux irritées du Tibre. C'était à cette place même qu'autrefois le valeureux Horatius, la poitrine ouverte et l'œil déchiré, avait défendu seul la liberté de la ville contre l'invasion du roi étrusque. Aujourd'hui, de tels actes de courage étaient inutiles et la lance d'un mercenaire suffisait à garder les statues des dieux dans le temple fermé de Janus.

Valérien traversa le pont et descendit sur l'autre rive, dans la région transtévérine. Là, de nombreux jardins faisaient des oasis claires entre les maisons et, devant les villas des plébéiens riches, des terrasses se prolongeaient, où, entre des tables et des colonnes de marbre, s'élevaient des corbeilles de fleurs rares. Valérien, le front baissé, poursuivait sa promenade. Tout à coup, il s'arrêta : des chants d'une suavité extrême venaient de pénétrer ses oreilles ; il n'en discernait pas bien les modulations ; mais il lui semblait que c'était, à la fois, la musique d'une voix humaine et les accords d'une harpe qu'on eût dit céleste. Jamais il n'avait rien entendu qui le plongeât dans un tel ravissement. Mais ce ravissement ne lui suffisait pas. Il voulait voir; il voulait faire participer ses yeux à cette jouissance inconnue.

La musique suave et divine le guidait, l'attirait invinciblement. Il avança ; il se faufila dans une ruelle étroite ; un figuier lourd y croissait à l'appui d'un mur. Souple et fort, rejetant sa toge en arrière, Valérien se hissa sur l'une des branches. Et il vit, sur la terrasse de la villa, une jeune fille qui, debout, le coude appuyé à une colonne, chantait. Elle était d'une admirable beauté; sa haute taille égalait les tiges élancées des lis qui fleurissaient sur la terrasse; et, comme des roses blanches, le bouquet de ses seins s'arrondissait sous les plis égaux de sa tunique. Ses cheveux, autour de son front inspiré, formaient une couronne d'or fluide. Elle chantait, accompagnée par un instrument invisible. Oui, invisible, en effet, était l'instrument: Valérien eut beau plonger ses regards sur la terrasse et jusque dans l'atrium entr'ouvert de la maison, il ne put discerner où se trouvait l'accompagnateur mystérieux. Mais si merveilleuse était l'harmonie qui régnait entre ces accords et la voix de la jeune fille, que l'on ne pouvait les séparer en les écoutant, ni supposer un instant qu'ils eussent jamais existé l'un sans l'autre. Valérien se retira, grisé de cette beauté, de cette harmonie, prêt à accomplir des prodiges...

———:o:———

Il ne faut souvent qu'une vision rapide pour que l'amour entre dans la poitrine d'un homme; or, en cette seule vision, l'amour avait pris possession de Valérien. Désormais, il ne sentait plus le poids de la vie. Il marchait allégé dans un rêve de bonheur. Un mot de sa bouche patri-

cienne avait suffi pour obtenir des parents de celle qu'il aimait qu'elle lui fût donné pour épouse; la jeune fille aux suaves chants, à la taille haute comme un lis, était à lui. Elle était en face de lui dans la chambre nuptiale, tandis que le soir étendait ses ombres sur la campagne de Rome.

—Cecilia, dit doucement le nouvel époux, les dieux sont bons. Ils ont exaucé mes prières les plus ardentes. Voici que nous sommes unis selon les rites et que mes mains vont détacher, de vos cheveux, le flammeum soyeux qui les couvre.

En même temps, il s'approchait de Cecilia. Mais la jeune fille, sans faire un mouvement, posa sur Valérien ses prunelles claires:

—Vous vous trompez, Valérien; je ne vous appartiens pas; j'ai déjà disposé de moi-même. Toute enfant, j'ai fait un pacte avec un ami fidèle qui veille sur moi et qui me garde pour l'époux que j'ai choisi.

Valérien était devenu plus pâle que le disque blanc de la lune qui commençait à se lever sur le front chevelu des collines; la colère faisait trembler ses lèvres. Il se contint, cependant, et dit à voix basse:

—Vous voulez éprouver mon amour, Cecilia; mais la patience trop exercée se change en fureur. Sachez que je ne descends pas en vain d'une race où il est d'usage de commander et non d'obéir.

—Je ne vous crains pas, répondit Cecilia. Celui en qui je me suis confiée me défendra.

Mais, en même temps, elle regardait Valérien avec une telle expression d'angoisse qu'il en fut ému; il lui prit la main et s'agenouilla devant elle:

—Ecoute. Je t'aime plus que la lumière de mes jours, plus que le sang qui coule dans mes veines. C'est pour cela que je tremble à tes pieds comme un enfant, au lieu de t'abattre sous mon genou ainsi que j'en aurais le droit. Je t'aime, Cecilia. Ecoute. Donne-moi seulement un baiser de tes lèvres et je te laisserai seule cette nuit.

—Non, dit encore Cecilia. Celui qui me garde a placé un sceau inviolable sur ma bouche.

Alors, Valérien s'emporta. La jalousie autant que la colère dispersait son âme. Il se releva, agita son poing dans le vide:

—Nommez-le, au moins, ce défenseur invisible, afin que je puisse me mesurer avec lui, et que l'un de nous deux succombe!

Cecilia sourit; doucement, elle prit la main de Valérien, elle lui murmura à l'oreille des paroles confidentielles et graves. Et Valérien, dans l'albe clarté de la nuit, courut à travers la double rangée de tombeaux de la Voie Appienne. Il courut, à travers la double rangée de tombeaux, jusqu'aux Catacombes.

* * *

Cecilia avait promis à son époux de lui montrer l'être mystérieux qui veillait sur elle, s'il consentait à se faire chrétien. Maintenant, le front lavé de l'eau régénératrice, Valérien revenait à son palais. Quand il y entra, l'aube indécise peuplait le jardin de fantômes, et les statues, dressées le long des portiques, semblaient s'animer sous les premiers baisers de la lumière. D'un pas rapide, il traversa l'atrium. Et, aussitôt, les mêmes chants d'une suavité exquise, qu'il avait surpris naguère sur la terrasse des Cecilii, vinrent de nouveau frapper ses oreilles. Son cœur se mit à battre; et l'idée que l'être mystérieux qui veillait sur la virginité de Cecilia devait être le même que l'accompagnateur invisible de ces suaves chants s'imposa à son cerveau avec une force inéluctable.

Cette fois, enfin, il allait savoir! Il pénétrerait le secret de l'âme de Cecilia; il apprendrait si elle s'était jouée de lui, si son refus de lui appartenir était un simple caprice de femme ou l'effet d'une de ces volontés supérieures qui planent, quelquefois, sur la destinée des humains... Il amortit le bruit de ses pas; il se glissa sans bruit jusqu'à la chambre et, à travers la large baie ouverte de la porte, voici le spectacle qui s'offrit à ses yeux: Cecilia était debout, dans la même posture où il l'avait vue sur la terrasse de sa villa, son bras nu appuyé à l'angle d'une console, son front inspiré entouré de la couronne d'or fluide de ses cheveux. Elle chantait; à sa droite, un ange adolescent, vêtu de blanc comme elle, et qui lui ressemblait autant qu'un frère peut ressembler à sa sœur, l'accompagnait sur une harpe qu'il effleurait de ses doigts lumineux. Parfois, il mêlait sa voix à la voix de Cecilia et cela formait un concert tellement ravissant que Valérien tomba à genoux. Mais Cecilia, l'ayant aperçu, marcha vers lui en souriant, et la forme mystérieuse de l'ange s'évanouit dans la chambre, qui resta resplendissante de clarté. .

Cependant, la manifestation de ce prodige n'avait pas entièrement converti Valérien. En lui, l'amour charnel luttait encore contre l'amour idéal qui lui demandait un si cruel sacrifice. Sa foi de nouveau chrétien était débile, et la beauté incomparable de la jeune vierge qui vivait à ses côtés le torturait, parfois, jusqu'au vertige. Il résolut de s'en ouvrir à son frère Tiburce, pour qui il avait une amitié profonde, l'amitié de deux jeunes hommes fortifiée par les liens de la vie commune et du sang.

Un soir que Cecilia, comme d'habitude, l'avait tenu éloigné de sa couche, il alla trouver Tiburce.

—Cecilia est souffrante et je ne sais ce qu'elle a, lui dit-il. Venez avec moi.

Tiburce le suivit. La jeune épouse dormait. Ses bras étaient projetés hors du lit; ses mains, pures et blanches, pendaient au-dessus des étoffes précieuses et, tout autour d'elle, croissaient, comme dans le jardin de la villa des Cecilii, des lis blancs et des roses blanches; et l'odeur de ces parfums remplissait la chambre nuptiale, s'élevait vers l'Epoux unique et véritable à qui Cecilia s'était donnée dès son enfance.

Cette nuit-là, le frère de Valérien, Tiburce, prit, lui aussi, le chemin des Catacombes.

. . . .

D'un tel zèle Valérien et Tiburce s'étaient, dès lors, montrés animés, passant leurs journées à encourager les martyrs et leurs nuits à ensevelir les morts, que le bruit de leur con-

version ne tarda pas à s'élever jusqu'au prétoire. Et le préfet Almachius les fit venir devant lui pour les interroger l'un et l'autre. Sans doute s'attendait-il à des excuses, dont il était d'avance décidé à se contenter; mais le sang ardent des deux jeunes patriciens ne leur permettait pas de mentir. Trop souvent ils avaient déploré ensemble la paix où ils s'engourdissaient dans Rome: devant l'image ternie des anciens dieux, ils confessèrent leur foi nouvelle, ivres de joie d'être des héros.

* * *

Cecilia, après la mort des deux frères, était retournée à la villa de la région transtévérine. L'automne déclinant étendait un manteau de pourpre plus sombre aux épaules de la Rome impériale. Aux pentes clairsemées de l'Aventin, les feuilles des frênes tombaient; mais les roses et les lis fleurissaient toujours sur la terrasse où la vierge chantait les louanges de l'Epoux divin.

Et ces louanges devenaient de jour en jour plus éthérées, plus ardentes; toute la légion des chœurs célestes semblait, maintenant, y participer; elles formaient des concerts inouïs que l'on venait entendre de loin; le peuple traversait l'ancien pont Sublicius pour en percevoir les échos. Et Rome se convertissait en masse, tandis que Cecilia, ravie en extase, communiait aux ineffables harmonies.

Alors, de nouveau s'émut le préfet Almachius. Et, de même qu'il l'avait fait pour Valérien et pour Tiburce, il fit comparaître Cecilia devant lui. Elle vint, dans la blancheur de ses vêtements, immaculée et souriante. Et sa grande beauté troubla l'âme double du juge.

—Comment s'appelle, dit-il, le dieu que vous adorez?

—J'adore un Dieu unique en trois personnes, répondit Cecilia: le Père, le Fils et l'Esprit.

Almachius rejoignit, sur son front bas, ses sourcils épais. Cependant, sa voix restait molle encore.

—Renoncez, dit-il, à cette distinction puérile; contentez-vous de servir en secret le crucifié Jésus; l'empereur vous pardonnera cette faiblesse.

Mais, se retournant vers la foule qui se pressait sur les marches du prétoire, elle répéta avec force la formule toute entière du Symbole:

—J'adore un seul Dieu en trois personnes. le Père, le Fils et l'Esprit.

Almachius se leva; il fit signe au bourreau de prendre Cecilia et de la ramener chez elle. Le moment n'était plus aux exécutions publiques, et déjà la foule houleuse, frémissante, acclamait la vierge chrétienne. Mais, à peine arrivé à la villa, le bourreau la conduisit au sudatorium, et, la saisissant brutalement, il la plongea dans une des cuves de marbre où l'eau brûlante sortait à grands flots du réservoir. Il espérait qu'ainsi elle ne tarderait pas à demander grâce...

Cependant Cecilia, toujours souriante, soutenue par les invisibles chants des milices célestes, ne semblait même pas s'apercevoir du martyre qu'endurait son corps. En face d'elle, le bourreau étouffait dans l'atmosphère tépide et lourde du sudatorium. A la fin, il perdit patience. Il étendit la vierge sur le pavé et, d'un coup de hache, s'appliqua à lui trancher la tête. Deux fois, le fer aiguisé glissa sur la chair brillante comme sur un fût de marbre. La troisième fois seulement, le sang rouge jaillit.

Alors,Cecilia s'allongea pour mourir; et, comme sa bouche devenait muette, elle voulut encore, de ses doigts entre-croisés, former le nombre où se résumait sa foi. Trois et un, le Père, le Fils et l'Esprit, les trois notes divines et éternelles, l'accord par excellence, la clé de toute poésie, de toute harmonie, de toute beauté.

Et le bourreau devant ce signe, superstitieux comme un Romain, laissa sa hache sur le pavé du sudatorium et s'enfuit au hasard jusqu'aux pentes clairsemées du mont Aventin, dont les augures, toujours, avaient été contraires aux dieux de Rome.

JEAN BERTHEROY.

——: o :——

La Femme Contemporaine

Sommaire du mois de novembre: I. La théorie et la pratique de l'article 213 du Code civil, Renée Pingrenon.—II. La vie européenne au Maroc, Mathilde Zeys.—III. La vie sociale et les femmes, Max Turmann.—IV. Les petite dots Gabriel d'Azambuja.—V. Portraits de femmes: une poétesse gasconne, Armand Praviel.—VI. L'éducation pratique, Saint-Elme.—VII. Poésies, Joseph de Pesquidoux, Paul de Pitray, Gaston Strarbach.—VIII. Un jour de la Toussaint, Yu.—IX. L'Impasse (suite), Pierre Clesio.—X. Les programmes et l'action.—XI. A nos collaborateurs et collaboratrices.—XII. Bulletin bibliographique, I. Pie X, abbé Fournier. II. La femme dans le ménage, Lena von Seefeld.—III. Jeunesse, Gaston Strarbach.—XIII. Autour du Féminisme.—XIV. Revue des périodiques.—XV. Revue des livres.—XVI. Carnet de la revue.

———

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lectrices, que Mlle Anctil, qui vient de s'embarquer pour la France avec Mlle de Beaujeu, afin d'étudier le système des écoles ménagères, écrira, pour *Le Journal de Françoise* des correspondances appréciées de notre public, nous n'en doutons pas.

Toutes les Canadiennes, qui ont à cœur l'établissement de ces écoles chez nous, et qui désirent se renseigner sur ce qui se passe dans ces institutions, seront heureuses de lire les articles de Mlle Anctil et de suivre, avec la sympathie que nous leur accordons déjà, la vie utile et laborieuse que nos deux charmantes

———

Succès constant et réel aux représentations du Théâtre National. Bien que nous ne puissions avouer un goût prononcé pour le mélodrame, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que le choix qu'on en fait est des meilleurs, et que le public semble l'apprécier hautement. Cette semaine le drame *Latude*, est à l'affiche, avec *L'Adieu du Poète*, de Madeleine, en lever de rideau. L'auditoire sera fort nombreux pour aller applaudir ces deux pièces.

LE COIN DE FANCHETTE

Camille.—A mon avis, vous avez tort, si, pour enlever toute frivolité de l'esprit de votre fille, vous lui enseignez que la toilette est une quantité absolument négligeable. Les extrêmes, en tout, n'ont jamais rien valu. Une femme ne doit pas songer qu'à la toilette, mais elle ne doit pas non plus ignorer ces accessoires si nécessaires à son charme et à sa féminéité. Sans apporter à sa parure une recherche exagérée, il convient qu'elle soit mise avec goût et distinction, qu'elle ait le souci de porter ses robes bien coupées et de la couleur qui convient à son teint et à sa taille. Ces détails valent mieux encore que la richesse et la finesse des étoffes. L'art c'est d'être bien mise sans attirer toutes les attentions, et de savoir s'attifer d'une façon à la fois élégante et discrète. Laissez donc votre jeune fille chiffonner, à ses heures de loisir, un nœud de ruban ou un bout de dentelle. Si sa tête est bien meublée, elle ne consacrera à ces frivolités que juste le temps qu'il faut pour paraître à son avantage Ce n'est pas coquetterie, c'est justice. Et lors même que ce serait coquetterie, elle reste dans les bornes de l'indispensable, de la désirable coquetterie.

Sourde affligée.—Je sais, pour les avoir déjà vus, qu'il y a des éventails acoustiques. Ce sont des appareils plus gracieux que les audiphones ordinaires; peut-être vous en trouverez-vous bien

Félix.—Vous êtes un monstre, un monstre bien agréable, mais enfin un monstre puisque vous avez pu écrire que la seule certitude de la paix engendrerait, en un demi-siècle, une corruption et une décadence plus destructives de l'homme que les pires des guerres. Je m'étonne que vous ne citiez pas Gyp, qui, a déclaré que le Seigneur même est en faveur de la guerre puisqu'on l'invoque sous le nom du Dieu des armées. Vous mériteriez que je dirige sur vous l'artillerie de mes arguments Je n'en ferai rien, n'aimant pas à jeter ma poudre aux moineaux.

Rose des Iles.—Une décoction d'écorce de noix forme, dit-on, une teinture excellente pour teindre les cheveux en châtain foncé. Demandez à votre pharmacien 30 grammes d'écorce que vous laissez tremper dans une chopine d'eau, pendant une heure, en y ajoutant ensuite un morceau d'alun de la grosseur d'une noisette pour fixer la couleur. Appliquez avec une éponge. Je vous donne cette recette pour ce qu'elle vaut; je n'ai pas eu connaissance qu'elle ait été essayée. En tous cas, elle est tout à fait inoffensive.

Mathurin.—On peut pousser la courtisannerie très loin, si vous connaissez l'acte de ces gentilshommes anglais buvant un verre de l'eau dans laquelle Anne de Boleyn prenait son bain.

Un serin.—Mais oui, je vous ai deviné monsieur le Biennommé; quand un imbécile parle, il n'y a aucun inconvénient à ne pas le comprendre.

Muguet des Bois.—Je suis enchantée des bons résultats pratiques de ma campagne en faveur des cercles de lecture. Vous verrez quel bien intellectuel,—et moral aussi, n'en doutons pas—résultera de votre louable entreprise.

Choisissez de préférence les vrais grands écrivains français, Pascal, La Bruyère, et les pages choisies des auteurs contemporains. Il y a dans "l'Etape" et "Un divorce" de Paul Bourget quelques passages que vous ne sauriez lire à haute voix à des jeunes filles. Rien ne vous sera plus facile que de les omettre, en vous contentant d'en raconter la substance convenable à votre auditoire. Je vous conseille "Le livre de mon ami," d'Anatole France. C'est délicieux, et il n'y a pas un mot à retrancher. On n'en saurait dire autant des œuvres, en géné-ral, de cet auteur, si admirable styliste soit-il.

Justine.—C'est partie remise, ma bonne amie. Je passerai par votre ville en décembre, et j'irai, sûrement, cette fois frapper à votre porte. Non, je n'oublie pas. Donnez-moi des nouvelles de votre santé à laquelle je m'intéresse sans cesse Courage.

Alph. B.—En ce moment, je ne puis vous donner l'information que vous me demandez, mais je chercherai, et je vous l'enverrai dès que je le pourrai.—Je suis heureuse de ce que vous me dites de votre nouvelle position bien que cela doive être fatiguant d'enseigner à 80 élèves tous les jours. Vous êtes une si brave petite âme, si énergique et si vaillante que vous ferez en sorte que la besogne ne vous pèsera pas sur les épaules tout en la rendant agréable aux autres. Ma chère si je commençais à décrire toute l'admiration et la sympathie que j'éprouve devant le dévouement et le courage déployés par vous et vos émules, toute la livraison du JOURNAL DE FRANÇOISE n'y suffirait pas.

Poulette Blanche.—Des cheveux "auburn" sont des cheveux de teinte marron clair. C'est une très jolie nuance que vous aurez le grave tort de défigurer en essayant de les blondir davantage. Ce ton ardent qu'on appelle blond Titien et qui fait votre admiration se retrouve rarement à l'état naturel. Pour l'obtenir, les Vénitiennes, paraît-il, se soumettaient à de détestables supplices.

Adirondacks.—Byron a dit: L'amitié, c'est l'amour sans ailes.

Françoisette.—Merci de l'information. Si ce que vous dites arrive, il y aura mic-mac et mac-mic.

Célina.—Je n'ai point reçu ce manuscrit dont vous me parlez. Je le verrai avec empressement, mais je vous préviens que je serai sévère. Déjà on me reproche de ne l'être pas assez. Jusqu'à la directrice qui s'en mêle et me fait jeter au panier une infinité d'articles que j'aimerais pourtant à conserver. Pas commode, la directrice, je vous l'affirme! Toutefois ne doutez pas de ma bonne volonté à vous être utile, sinon agréable.

Lotte.—On ne parle pas politique dans une gazette de la famille. Je serais désolée toutefois qu'en ce qui me concerne personnellement, on ignorât la belle couleur rouge de mon guidon.

Reçu lettres d'**Anémone, Tricolore, Roquet, et Prudence.**

FRANÇOISE.

——:o:——

Propos d'Etiquette

D.—Porte-t-on des gants en peau de Suède ou en peau glacée avec un costume de ville?

R.—On porte indifféremment l'une ou l'autre sorte de gant; je vous prie seulement de remarquer que la main paraît plus petite dans un gant de peau non glacée.

D.—Une réponse est-elle nécessaire à une invitation à un mariage?

R.—Cela dépend. Si vous recevez une lettre de faire part où vous n'êtes invitée qu'à la bénédiction nuptiale donnée à l'église, vous n'avez pas besoin de répondre. Mais si vous êtes invitée à la maison, vous devez répondre.

D.—Vers quelle heure, à ma soirée de cartes, doit-on faire circuler la limonade ou le punch?

R.—Si le souper est servi vers onze heures et demie ou minuit, vous offrez la limonade et le punch vers dix heures et demie.

D.—La maîtresse de maison peut-elle se permettre de prendre une place à la table de jeu, avec ses invités?

R.—Si les invités sont nombreux, il est préférable pour elle de s'abstenir. Mais s'il n'y a que quelques tables et que tout le monde soit occupé aux cartes, elle peut, sans inconvénient jouer avec les autres. Qu'elle se rappelle, cependant, qu'elle ne doit pas se mettre à une table de jeu, si une personne parmi les invités, ne veut pas jouer les cartes. Elle lui doit de lui tenir compagnie et d'essayer de l'amuser par d'autres distractions.

LADY ETIQUETTE.

——:o:——

——:o:——

Une femme peut-elle aimer plusieurs fois?

On dit que les femmes ne peuvent aimer qu'une seule fois dans leur vie. C'est un bruit qu'ont fait courir les poètes. Un amour éternel fournit une admirable matière à mettre en vers, mais se rencontre rarement dans la réalité. On chercherait vainement aujourd'hui sur toute la surface du globe des amants à long terme dont la constance puisse être comparée à celle de Jacob et de Rachel, d'Abélard et d'Héloïse, de Pétrarque et de Laure, de Paolo Malatesta et de Francesca da Rimini. Il semble que la lignée de ces héros et de ces martyrs de l'amour est depuis longtemps éteinte; peut-être même conviendrait-il d'ajouter que les aventures de personnages légendaires passées au crible de la critique historique, conduite suivant les procédés de l'école moderne, donneraient lieu à quelques désenchantements.

Les grandes passions qui durent autant que la vie, sont du domaine de la poésie, et en admettant qu'elles aient jamais existé dans l'histoire, elles remontent à une époque tellement éloignée qu'elles ne pourraient pas se renouveler dans l'atmosphère prosaïque du vingtième siècle. Aussi toutes les collaboratrices du *Lady's Realm*, revue féminine anglaise, publiée à Londres, interrogées sur une question qui pouvait être controversée au moyen âge, mais qui ne laisse plus de place à aucune incertitude dans le monde moderne, ont-elle été unanimes à répondre: "Oui, une femme peut aimer plusieurs fois dans sa vie."

Une correspondante de ce magazine ne craint pas d'affirmer que les préjugés répandus sur cette question proviennent uniquement d'une équivoque. C'est surtout en matière d'amour qu'il faut se défier de la contrefaçon. Aucun philosophe n'a encore réussi à donner une définition exacte de cette perturbation de l'esprit et des sens qui échappe à toute analyse, et les principaux intéressés eux-mêmes se trompent presque toujours sur le véritable caractère du sentiment dont ils se croient animés. Les uns prenent pour de l'amour une fantaisie éphémère; les autres commettent une erreur bien plus complète encore en assimilant la plus brûlante des passions humaines à une de ces affections honnêtes, loyales et sincères qui peuvent indéfiniment se prolonger sans user le cœur et sans compromettre l'équilibre de la raison.

Laissons de côté les caprices éphémères et les affections à long terme; ces deux contrefaçons de l'amour, la seconde d'ailleurs beaucoup plus recomandable que la première, n'ont qu'une vague et lointaine analogie avec la plus violente, la plus irrésistible de toutes les passions humaines, la seule puissance terrestre dont les décrets ne se discutent pas.

Le véritable amour est d'ailleurs, sauf de très rares exceptions, facile à reconnaître. Il doit presque toujours son origine à des motifs qui n'ont rien de commun avec les règles les plus élémentaires du bon sens et de la raison. Il semble, à première vue, qu'une des plus lamentables infirmités de la nature humaine soit précisément cette impuissance à exercer le moindre contrôle sur la naissance et les progrès d'une passion appelée à avoir une influence si décisive sur toute notre vie. Plus un amour est déraisonnable, plus il est profond, plus il est sincère.

Pourquoi une petite pensionnaire,

trop jeune encore pour avoir habitué son esprit aux petits calculs où le souci de l'avenir se combine d'une façon ingénieuse avec les impulsions du cœur, s'est-elle follement éprise d'un garçon sans beauté, sans argent et sans esprit? En général, il n'est rien de plus difficile que de découvrir la cause de ces coups de foudre. Tantôt il a suffi d'un tour de valse pour conquérir un cœur qui n'atendait qu'une occasion pour se laisser prendre; il était évident que deux êtres qui dansaient ensemble avec une si parfaite harmonie de rythme, de mouvement et de cadence, étaient nés l'un pour l'autre et ne devait être séparés que par la mort. Tantôt, c'est à la couleur de ses yeux d'un noir intense ou d'un bleu rare, qu'une jeune homme doit ses plus brillantes conquêtes; quelquefois même un nœud de cravate artistement chiffonné, ou une heureuse inspiration dans le choix de la fleur arborée à la boutonnière exercent une fascination irrésistible; mais ces victoires ne sont rien auprès des ravages que produit dans le cœur des jeunes filles une application trop loyale du principe de la réciprocité. Une débutante se sent tellement flattée de recevoir des hommages qu'elle ne s'inquiète pas de rechercher s'ils sont sincères ou de mauvais aloi. Elle se fait un point d'honneur d'obéir à la fois à un sentiment de justice et à un devoir de reconnaissance, en aimant un homme qui a eu assez de bon goût et d'intelligence pour admirer sa beauté.

Que d'existences à jamais brisées, si ces premières amours écloses en général pour les prétextes les plus futiles devaient durer autant que la vie!

Cette première passion d'autant plus vive, d'autant plus ardente qu'elle ne repose sur aucun motif raisonnable, est parfois assez lente à disparaitre, mais elle ne résiste pas à l'épreuve du temps et à la fatalité des lois qui régissent la nature humaine.

Oui, les femmes peuvent aimer plusieurs fois, mais elles n'aimeront pas de la même manière. Le second, le troisième, le quatrième amour seront plus superficiels ou plus intenses, plus intellectuels ou plus passionnés que le premier, mais à coup sûr ils ne lui ressembleront pas. Les aimables et sentimentales collaboratrices du *Lady's Realm* sont unanimes à soutenir que chaque nouvel amour marque un progrès sur celui qui l'a précédé. Suivant cette ingénieuse doctrine, ce ne serait pas la jeunesse, mais le plein épanouissement de la maturité qui réserverait à la femme les passions les plus vives et les enchantements les moins exposés à des déceptions et les plus purs de tout mélange. Nous nous garderons bien de protester contre une théorie aussi consolante pour les femmes dont le cœur est resté sensible bien que leur front ait subi les premiers outrages du temps; mais pour les hommes, il est peut-être plus prudent de s'en tenir à la maxime de La Rochefoucauld: " Les plus fous sont les vieux fous."

G. Labadie-Lagrave.

———:o:———

A Travers les Livres

(Avant la conquête, par Adèle Bibaud. En vente chez tous les libraires.)

Ce petit roman éclos dans le meilleur comme dans le plus tendre des cœurs nous est arrivé en guise de surprise; l'accueil n'en a pas moins été aussi cordial que chaleureux.

Mlle Bibaud, l'auteur de *Avant la Conquête* est bien connue dans le monde des lettres canadiennes. Il y a quelques années déjà, un critique compétent traçait des œuvres de Mlle Bibaud ces lignes que je transcris ici, afin de prouver à la femme-écrivain que depuis longtemps, je la suis avec intérêt, et que je note religieusement les louanges qui s'élèvent sur son chemin:

" Mlle Bibaud, disait alors le critique, écrit avec une simplicité, une réserve éminemment française et qui sont pleines de noblesse. Une page de sa plume fait doucement vibrer l'âme et la met au diapason de la prière. Son âme semble déjà avoir beaucoup souffert et toute froissée à ce rude contact avec la vie, on la dirait prête à se replier sur elle-même comme la feuille de la sensitive."

C'est ainsi que furent salués les débuts de Mlle Bibaud dans la carrière littéraire. La mort a depuis rendu inerte la main qui publia ces lignes. Avec quel empressement pourtant elle eut analysé le dernier roman que celle, dont il suivait les succès avec tant de sincérité, vient de faire paraître!

Avant la Conquête est un roman historique et tout à fait canadien. C'est déjà un mérite que d'avoir eu le bon goût de choisir une page de notre histoire pour y faire revivre des héros et des héroïnes.

Je laisse aux lecteurs le plaisir de suivre eux-mêmes les diverses péripéties développées par l'auteur dans le livre. Il y a des dénouements tristes qui attendriront les imaginations tendres; elles trouveront quelque dédommagement à leur tristesse dans le bonheur de deux d'entre les personnages ... Si nous regardons autour de nous, dans la vie réelle, en voyons-nous davantage?

Je souhaite à l'auteur d'*Avant la Conquête* tout le succès qu'elle ambitionne et qu'elle mérite à tous égards.

Françoise.

———:o:———

LA VOCATION DE SAINT-SAENS.

Une légende ne prétend-elle pas que la vocation vint à Mozart enfant, lorsque en effleurant les touches du clavecin paternel, il trouva l'accord du tierce?

Camille Saint-Saëns, lui, doit la révélation de son génie musical à... la " tyrolienne ". Voici comment:

" Le futur auteur des " Barbares " n'était encore qu'un petit enfant. C'était la monde alors de ce " crépi tyrolien," ainsi appelé parce que des maçons du Tyrol, faisant leur tour de France, en barbouillèrent nos maisons. Celle de Saint-Saëns subit, comme les autres, ce maquillage.

" Tout en mouchetant la façade de plâtre, à petits coups de leur pin-

ceau, les ouvriers chantaient, debout sur leur échafaudage, ces chansons de leurs pays, bondissantes comme des cascatelles, et que nous firent entendre les "yodleurs" du village suisse à l'Exposition.

"Le jeune Camille les écoutait en extase. Puis il quitta la fenêtre où il s'était acoudé et se dirigea vers le piano. Sans trop tâtonner, lui encore ignorant de la gamme, il joua de mémoire les mélodies qui l'avaient charmé."

Quelques "laï-tou" l'avaient rendu musicien.

——:o:——

A PROPOS DE CHRYSANTHEMES.

Un joli mot du prince Ferdinand de Bulgarie sur ces fleurs si "parisiennes" qui en ce moment décorent tous les appartements, et dont l'exposition annuelle vient d'avoir lieu.

Le prince Ferdinand aime non seulement les chrysanthèmes; il adore toutes les fleurs. Dans ses domaines de Varna et d'Euxinograde, les serres sont tenues avec un soin jaloux. Chaque année, le prince en personne préside à la récolte officielle des roses dans les champs de Philipposolis. Dans son palais de Sofia, tous les appartements sont, en toutes saisons, égayés de verdures et de fleurs rares; sa table de travail est agréablement encombrée d'une multitude de petits vases de cristal remplis de fleurs chaque jour renouvelées.

Le prince, qui fait de fréquents voyages à Paris, s'intéresse beaucoup à tout ce qui touche la culture des fleurs en France. Il se trouvait l'an dernier à Paris lors de l'exposition des chrysanthèmes et ne manqua pas d'aller la visiter.

En connaisseur et en collectionneur, le Prince s'était arrêté devant toutes les espèces exposées avec une prédilection pour ces merveilleux chrysanthèmes qui ressemblent à quelque énorme houppe à poudre de riz, bouffants, frisés, tourmentés. Et tout d'un coup, avisant une variété nouvelle qu'il n'avait pas encore rencontrée,—c'était un chrysanthème roux aux longues ligules très fournies et frisées, il l'admira longuement. Puis le montrant, en souriant, aux personnes qui l'accompagnaient:

—Chrysanthème? fleur qui a de longs cheveux, presque pas de cœur, —une femme!

——:o:——

RECETTES FACILES

Omelettes aux croûtons.—Faites revenir au beurre des petits dés de mie de pain, mêlez-les avec une dizaine d'œufs battus, du sel, du poivre et versez dans une poêle où vous avez chauffé du beurre. Liez, ployez et dressez sur le plat.

Poulet à la diable.—Choisir un poulet jeune, très tendre. Le fendre par le dos, l'ouvrir et l'aplatir, le tenir ouvert à l'aide d'une brochette, qui l'écarte de part en part; ainsi préparé,enduisez-le de blancs d'œufs bien battus en neige, puis couvrez de mie de pain. Vous renouvellerez cette opération deux fois, pour que la croûte qui doit l'envelopper soit assez dorée. Vous le ferez cuire sur le gril, à feu doux, et vous le servirez avec une remoulade très relevée.

Gâteau.—Faites une pâte avec farine, sucre râpé, beurre fondu en quantités égales et une pincée de sel; ajoutez-y peu à peu deux œufs battus et une chopine de lait. Beurrez un plat qui puisse supporter le feu et faites cuir au four. Servez dès que le gâteau aura pris couleur, et dans le même plat. Saupoudrez-le de sucre.

Riz au fromage.—Faites crever une demi-livre de riz dans une pinte de bouillon, faites-y fondre un quart de beurre et autant de fromage râpé. Beurrez un moule et portez au four trois quarts d'heure. On peut aussi, pour plus de simplicité, mettre la préparation dans un plat allant au four. Lui faire prendre couleur une demi-heure et le servir dans le plat de cuisson.

Vin de prunes.—Prenez des prunes de damas bien mûres, la quantité que vous voudrez; mettez-les dans une bassine, sur un feu suffisant pour les faire crever et en faire exuder le suc; versez dans des terrines et laissez refroidir; mettez de nouveau sur le feu, et agissez de la même manière, vous réitérerez cette manipulation trois fois, afin d'obtenir un suc plus sucré et plus concentré. Passez alors le suc, mettez le marc à la presse, réunissez les liqueurs et sur chaque pinte de ce suc, ajoutez quatre onces de sucre. Portez ce mélange dans un lieu dont la température soit de quinze à dix-huit degrés Reaumur; faites fermenter le temps suffisant, après quoi laissez reposer, tirez à clair et mettez en bouteilles.

Conseils Utiles

Taches d'encre sur des tapisseries.—On enlève les taches d'encre des tapisseries avec du chloroforme. Celui-ci rend également leur brillant aux couleurs.

Pour laver la broderie.—Pour laver de fines broderies il est avantageux de se servir d'eau de pluie et de savon blanc de Castille. Faites une bonne mousse tiède et rincez après soigneusement.

Brosses à cheveux.—On peut nettoyer les brosses à cheveux en les lavant à l'eau tiède additionnée de sel de soude ou d'ammoniaque. Trempez les brosses dans l'eau jusqu'à qu'elles soient propres en ayant bien soin de ne pas mouiller le dessus et la poignée de la brosse. Rincez à l'eau froide.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

(Cette correspondance, petits amis, a été écrite spécialement à votre intention par une jeune française qui s'intéresse tout particulièrement à vous. Son nom ne peut vous être inconnu car il est celui d'un des gouverneurs de notre colonie avant la conquête. Melle de Lauzon, d ailleu s, n'a nullement besoin d'une présentation plus élaborée ; son seul titre d'amie de Melle de Linden lui donne un droit incontesté à votre sympathie. J'offre, en votre nom comme au mien, à l'auteur de cette intéressante causerie, l'expression de nos chaleureux remerciements. —TANTE NINETTE.)

Le passage de l'Evêque en Cornouailles (Anjou) France.

"Le temps n'est pas bien sûr, la mère, ne trouvez-vous pas?" "Ah, dame, il va peut-être tomber de l'eau, cela ne serait pas étonnant." "Pas étonnant, non, mais dommage ; on a tant travaillé *ces jours* pour Notre Seigneur l'Evêque ! (*) Tout serait donc manqué?" "Et la cavalcade avec nos gars, donc ! Faut espérer que le temps va se maintenir jusqu'à ce soir."———Ainsi devisaient entre eux, par une grise journée de printemps, de bons habitants du bourg de Cornouailles (Anjou), et tandis que les langues marchaient, les doigts ne restaient pas inactifs, non plus. Les bandes d'étoffe blanche, bariolées de vives couleurs se tendaient à travers les rues, les arcs de triomphe s'élevaient couverts de mousseline, de verdure, les branches d'arbre s'épanouissaient de fleurs en papier, modeste tribut des déshérités qui n'en possédaient point de véritables dans leurs jardins. Et le village s'égayait, s'animait avec tous ces ornements de teintes diverses. Braves gens ! Ils y mettaient tout leur cœur, et à défaut de goût, toute leur bonne volonté stimulée par la vieille foi traditionnelle, qui leur faisait reconnaître dans le pasteur attendu un représentant de Dieu même. Dans les différentes alternatives d'espérance et de crainte, les heures s'écoulaient rapidement, et enfin, le maire, les conseillers municipaux et les notables de la paroisse commencèrent à se former en cortège pour aller au devant de "Notre Seigneur l'Evêque." L'attente, heureusement, ne fut pas trop longue, et bientôt un cycliste qui, pour calmer l'impatience générale, poussait de temps à autre une petite pointe en avant, put annoncer l'approche de la calèche épiscopale. Cette grande nouvelle est reçue avec joie par la foule et, en effet, on commence à apercevoir le défilé qui va toujours en augmentant. Un des châtelains de la paroisse est à la tête de la cavalcade et précède la voiture, tandis que les gars de bonne volonté l'escortent en formant deux files. Les chevaux sont ornés de cocardes aux couleurs de l'Evêque et tous ces rubans jaunes et bleus ajoutent beaucoup au pittoresque du spectacle. A l'entrée de la commune Monseigneur met pied à terre, les autorités s'avancent et les discours de bienvenue sont échangés. Une fois ces formalités accomplies, l'auguste visiteur appartient au clergé ; il se rend au presbytère pour revêtir les ornements pontificaux, puis il se dirige vers l'église suivi de toute la paroisse, pour le salut solennel qui doit y avoir lieu. Combien elle est pittoresque cette ancienne église de Cornouailles, perchée sur un roc à pic, un peu délabrée, sans architecture aucune, mais décorée et fleurie avec un air de fête Le flot humain gravit les nombreuses marches et s'engouffre dans la grande nef déjà assombrie par le crépuscule ; en peu d'instants la petite plateforme est vide, ils y sont tous entrés, les convaincus, les curieux, les indifférents—mais non les hostiles ! d'ailleurs il n'y en a pas dans ce bon petit coin de la France, loin des grandes villes démoralisatrices et sceptiques.

Et maintenant c'est fini pour ce soir ; il se fait tard déjà, la nuit approche ; quelques illuminations isolées dans la bourgade, un peu plus d'animation que de coutume puis le grand silence descend sur toute cette agitation : tout repose jusqu'au lendemain.

. . . .

Au lever du soleil, le bourdonnement recommence, car n'est-ce pas aujourd'hui la grande cérémonie de la confirmation? Les enfants doivent s'apprêter de bonne heure, les parents sont tous affairés, car d'abord il faut s'occuper des héros du jour, puis revêtir soi-même les habits de dimanche. Bientôt, sous l'œil vigilant des Sœurs dévouées et des bons Frères qui les ont instruits, défilent deux longs cortèges de fillettes en blanc et de jeunes écoliers au bras noué de rubans de la même nuance. Ils gravissent tour à tour les vieilles marches usées et branlantes, puis . . . . les portes retombent lourdement sur leurs gonds, la cérémonie s'allonge . . . . s'allonge—c'est inévitable, les confirmés sont si nombreux, et il en est venu de la paroisse voisine encore . . . . Puis tout à coup les cloches se mettent en branle et tous sortent et se répandent au dehors ; un grand brouhaha s'élève sur la place les auberges se remplissent . . . . il fait si chaud, songez-y donc, et l'on est resté si longtemps enfermé qu'il faut bien se rafraîchir. Mais écoutez ! un bruit court que Monseigneur va faire visite à l'école des Sœurs, et tandis que tout le monde se répète la chose le voici qui paraît, un doux sourire répandu sur son visage paternel, vêtu de ses jolis habits violet pâle . . . . Accompagné du curé, il passe, bénissant les petits enfants que les mères, émues, lui présentent, donnant à baiser son anneau pastoral . . . il sème la joie sur son chemin, félicitant les braves habitants sur leurs naïves décorations, et se gagnant tous les cœurs . . . . Arrivés aux maisons d'écoles il a su, en quelques mots pleins de tact, louer les bienfaiteurs de l'endroit, toucher le cœur des religieuses, des enfants et de leurs parents. Et lorsque, après le repas au presby-

(*) "Ces jours" et "Notre Seigneur l'Evêque" sont des locutions familières aux habitants du pays.

PAGE DES ENFANTS

tère, il remonte en voiture pour aller confirmer d'autres enfants à quelques lieues de là, c'est au milieu de regrets universels et de vivats nourris qu'il s'éloigne de cette bonne population, à laquelle son passage va laisser comme un parfum de paix et de foi.

MARIE-ANTOINETTE DE LAUZON.

Château de Villegoutier,
(Maine et Loire).

Ballade du Petit Bébé

Il fait un gazouillis suave,
Un chantonnement continu,
Sans souci du ton, de l'octave;
Son crâne au seul frison ténu
Est si blond, qu'il paraît chenu.
Dans son fauteuil, par la planchette
Qu'il frappe du poing, retenu,
Le petit bébé fait risette.

Et puis il désigne, très brave,
Le gros chat, de son doigt menu.
Et puis, quand sa bonne le lave
Et lui poudre son corps charnu,
De vive force maintenu,
Jambes en l'air, sans chemisette,
En montrant son petit corps nu,
Le petit bébé fait risette.

Après quoi longuement il bave,
Et, comme un objet inconnu,
Il contemple, rêveur et grave,
Son pied dans ses mains tenu.
Et puis du désir saugrenu
De sucer son bout de chaussette
Auquel il n'est pas parvenu,
Le petit bébé fait risette.

ENVOI

Princesse au regard ingénu,
Croyez-moi, dans la maisonnette
Tout rit lorsque, nouveau venu,
Le petit bébé fait risette.

ED. ROSTAND.

A table :

La maîtresse de la maison a une invitée :

—Vous reprendrez bien de ce vol-au-vent ?

—Non, merci.

— Un peu de cervelle, seulement.

L'invitée, minaudant.—Oh si vous me prenez par mon faible !...

LES JEUX D'ESPRIT

Charade

Un à deux réunis désigne une monnaie,
Que le Turc en sa bourse est heureux d'enfermer.
La plante, sans mon trois ne pourrait pas germer,
Contre lui,, bien souvent, vainement l'on essaie,
De mon tout, dont pourtant on a soin de s'armer,
Mais qu'au sein de quelque bagarre,
Il montre son utilité,
En nous donnant sécurité,
A Paris comme ailleurs, la chose n'est pas rare.

Histoire du Canada

Que doit le pays à MM. de Tracy, Courcelles, Talon, Frontenac, Mgr de Laval, Mgr de St-Valier, M. d'Iberville et M. de Callières?

Réponses à Jeux d'Esprit

Question d'histoire

Donnez le nom de ce personnage qui, le premier, fit le tour du monde?

Rep. Magellan.

Ont répondu: Francine à Adrienne, Anémone, Cygne Blanc, Olive G., Juliette V., Montréal

Notions de Physique

Pourquoi nos pieds sont-ils froids quand notre tête est en feu?

Rép.—Parce que l'air chaud cherche à monter et l'air froid, à descendre.

Ont donné de bonnes réponses: Anémone, Cygne Blanc, Olive G., Juliette V., Montréal; Madeleine M., Stanislas J. Sauvageau, Allard K., George Durand, Albert Bernard, Algue Marine, Québec.

Charades amusantes

Qu'est-ce qui se coupe et ne se mange pas?

Rép.—Un jeu de cartes.

Quel est le sens qu'on pourrait ajouter aux cinq autres?

Rép.—Le bon sens.

Ont répondu: Cygne Blanc, Olive G., Juliette V., Cendrillon, Moderne, Esculape II, Etudiant, Montréal; Stanislas G. Sauvageau, Allard K., George Durand, Albert Bérard, Algue Marine, Eustache et Lucile LHeureux, Mystifié, Allure Rapide, Inflammable et Jules St-A., Québec.

Ecole Garneau

Ont bien répondu à la première question et à la seconde des charades amusantes:

Donat Landreville, Emile Désilets, Charles Peachy, Juliette Pelletier, Laura Peachy, Dora Joinette. Rhéa LeBlanc, Alfred Moreau, Wilfrid Foisy, Edouard Faulkner, Eric Roy, Armand Laverdure, Athanase Juneau, L P. Bélanger, Amanda St-Georges, Alice Dumais, Maria Mathieu, Laurenza Delorme, Marie-Jeanne Scantland. Yvonne Landreville, Laurenza Lajoie, Rosario Barrette, Abdon Côté, Christophe Charron et Roger Dorval.

Variété.

Les Indiens croient que tout ce qu'ils ont rêvé doit s'accomplir. Pendant la guerre d'indépendance de l'Amérique, sir Johnson, chargé de négocier un traité d'alliance avec une tribu indienne, reçut un matin la visite d'un des chefs de cette tribu qui lui dit: "J'ai rêvé cette nuit que tu me donnerais cet habit rouge brodé que tu portes dans les jours de cérémonie."

Sir Johnson n'osa point refuser cette demande, mais se promit de prendre sa revanche. Quelques jours après. il montrait du doigt à l'Indien une terre fertile appartenant à sa tribu et lui dit: "—J'ai rêvé que tu me donnais cette terre." Le vaniteux chef qui avait voulu se parer d'un vêtement pompeux, se trouvant pris dans son propre piège, baissa la tête d'un air confus, puis répondit: "Tu l'auras, mais je désire désormais que nous ne nous communiquions plus nos rêves."



Par le Droit Chemin

HENRI ARDEL

III

Suite

Cette après-midi, la vieille dame n'avait guère l'oreille ouverte à une grave confidence. Elle était toute à ses préparatifs de réception. A peine rentrée, vite elle s'affaira, morigénant ses domestiques, s'agitant de façon à accentuer, de façon inquiétante, l'excessif coloris de ses joues.

—Marraine, est-ce que je ne puis vraiment vous aider en rien? proposa Simone, non seulement parce qu'elle était l'obligeance même, mais encore parce que la journée lui semblait un peu longue, enfermée dans cette grande maison de province, calme comme la rue étroite qui l'enserrait, à l'ombre de la cathédrale. Où était la charmante liberté de Mers? et les promenades inoubliables avec René Soraize, qui avaient été l'aube de son bonheur. Jean périgrinait dans la ville; mais elle, comme de juste, était restée avec Mme Dalbigny, et elle n'osait même s'échapper pour aller errer dans le jardin que dorait l'automne.

—Tu voudrais m'aider, mon pauvre petit. Tu ne connais rien aux choses de la maison. Laisse-moi faire. Dans un moment, nous allons sortir.

Simone étouffa un soupir de satisfaction. Tout lui semblait préférable à l'inaction où elle piétinait sur place.

—En m'attendant, puisque tu es toute prête, fais un peu de musique pour te distraire, ou regarde les photographies.

J'aime mieux faire de la musique, si je ne vous gêne pas.

—Oh! pas du tout... Je vais surveiller mon personnel; j'ai des domestiques qui croient tout savoir et quand je ne suis pas derrière eux, ils ne font que des sottises!

Simone passa dans le salon, vaste et froid, dont les meubles de vieux Beauvais étaient correctement disposés en cercle. En toute vérité, elle avait pu dire à René Soraize qu'elle était bonne musicienne, non seulement parce qu'elle possédait la science acquise, mais surtout parce qu'elle avait le sens inné des harmonies et comprenait d'intruition la langue merveilleuse des sons. Sans réfléchir, elle se mit à jouer, puis à chercher les pages, les mélodies que René lui avait demandées le plus souvent... Et le doux passé si proche et si vivant, la reprit, l'emportant bien loin de ce salon provincial tout glacé, la ramenant dans la gaie petite pièce, tendue de perse claire où elle avait passé des instants que son cœur n'oublierait jamais...

—Eh! Eh! petite fille, tu ne chantais pas comme cela au printemps dernier? fit Mme Dalbigny, qui était rentrée dans le salon sans qu'elle s'en aperçût. Ta voix s'est étendue; mais surtout tu n'avais pas l'air pareillement de croire à toutes les billesvesées que tu chantes... Très bien, très bien... Tu deviens mûre pour le mariage, petite. C'est parfait... Tu es d'âge!

Un frémissement secoua Simone. Etait-ce cette fois la minute où elle devait parler? Ses doigts tremblèrent sur le piano... Mais entre les portières qui séparaient la salle à manger du salon, le domestique apparut, demandant discrètement:

—Si madame veut bien me dire quel vin je dois monter de la cave?

Simone respira, allégée et rieuse, à l'idée du prosaïque incident qui arrêtait la confidence frémissant sur ses lèvres. Mme Dalbigny lui dit:

—J'en ai pour un moment, ma petite. Mets ton chapeau. Nous allons sortir. Ce soir, tu nous chanteras quelque chose. Ce sera à merveille!

De nouveau, elle clignait des yeux du même air entendu qui avait déjà intrigué Simone.

Comme elle l'avait annoncé, elle reparut bientôt, et après avoir encore distribué quelques mercuriales, elle partit, emmenant Simone. pour faire de menues courses auxquelles elle attachait une importance capitale. A travers les rues tranquilles, où parfois elles étaient les seules passantes, la marraine et la filleule circulèrent ainsi jusqu'au crépuscule, rencontrant par. fois des personnes amies de Mme Dalbigny avec lesquelles celle-ci ne manquait pas de s'arrêter à causer, sans souci d'obstruer ainsi la circulation sur les trottoirs étroits. Quand elles revinrent, le crépuscule d'automne embrumait les lointains, les lueurs du gaz tremblaient déjà toutes jaunes, dans les reverbères, et les tramways étoilaient l'ombre de leurs lanternes éblouissantes.

Jean venait de rentrer; et, très allègre, il conta à sa sœur sa visite à la cathédrale, ses promenades à travers le vieil Amiens découpé de canaux qui baignaient le pied des maisons grises dont l'humidité rongeait la pierre. Avec des yeux d'envie, Simone l'écoutait. Il questionna:

—As-tu, au moins, pu parler à ta marraine du grand projet?

Simone secoua la tête.

—Elle n'avait guère le loisir de m'entendre tantôt. J'ai pensé qu'il serait plus sage d'attendre à demain matin, quand elle n'aura plus d'invités à recevoir. Maintenant, il faut que je me fasse un peu belle, avec rien! pour la contenter.

Simone passa dans sa chambre, et pour obéir au désir de Mme Dalbigny revêtit la blouse de soie souple, d'un rose de Chine, qu'elle avait, à tout hasard, glissé dans sa valise; puis ayant soulevé d'un doigt alerte les ondes de ses cheveux sombres, capricieusement noués, pour dégager la nuque, elle descendit dans le salon où Mme Dalbigny la faisait appeler... Alors seulement elle se demanda à quels inconnus elle allait être présentée, et une moue plissa ses lèvres à l'idée que ces inconnus avaient bien des chances

pour ne pas lui sembler fort amusants. Vite, elle ouvrit la porte du salon, entendant résonner le timbre d'entrée qui annonçait quelque nouveau convive.

—Ah! voilà enfin cette chere enfant! s'exclama une voix un peu forte, toute paternelle d'accent

Et Simone, alors, se trouva en présence d'un prêtre d'une soixantaine d'années qui, sous ses cheveux blancs hérissés en brosse, avait l'air doux, paisible et bienveillant. Près de lui, étaient assis le docteur Lebreuil et sa femme, une grosse personne dont la toilette accusait de visibles intentions d'élégance. Tous deux, Simone les avait entrevus dans un précédent voyage, et ils le lui rappelèrent avec force paroles aimables que Mme Dalbigny interrompit pour présenter sa filleule au vieux prêtre, l'abbé Bourrien, chanoine à la cathédrale. La présentation fut d'ailleurs écourtée, car, de nouveau, la porte du salon s'ouvrait pour laisser entrer une petite femme maigre et fine, l'air aimable, des bandeaux gris bien lissés sur un regard bleu-pâle, comme lavé; derrière elle, apparaissait un jeune homme élégant et correct, de physionomie agréable.

Simone l'enveloppa d'un coup d'œil satisfait, contente de penser qu'elle n'allait pas devoir passer la soirée uniquement avec des personnes d'âge, comme disait Jean. Celui-ci avait dû faire une réflexion analogue, car il accueillit avec empressement le jeune homme à qui Mme Dalbigny le nommait, après avoir présenté à Simone:

—Mon jeune ami, Guillaume Saran, tout récemment installé à Amiens comme avoué et neveu de notre execllent chanoine.

Le diner était annoncé

—Guillaume, vous offrez le bras à Mlle de Broye, n'est-ce pas, commanda Mme Dalbigny, très souriante.

Le jeune homme s'inclina et s'approcha de Simone pour la conduire dans la salle à manger. Sur la table, les cristaux étincelaient sous la claire lumière de la suspension, voilée d'un globe rose.

Tous restèrent debout, tandis que le chanoine disait le *Benedicite*. Puis, à l'exemple de Mme Dalbigny, chacun prit sa place. Guillaume Saran se trouvait auprès de Simone pour son grand plaisir, car, au premier regard, elle lui avait paru singulièrement charmante, cette Mlle de Broye; et si correct qu'il fût, il ne put résister au désir de constater si son impression ne l'avait pas trompé. Décidément, il avait bien vu. La filleule de Mme Dalbigny était vraiment une jolie créature, avec une drôle de petite figure dont l'expression changeait à toute minute, lui donnant un imprévu un peu déconcertant, mais savoureux. Et puis comme la rose corail de son corsage allait à sa merveilleuse fraîcheur, éclairant la sombre épaisseur de ses cheveux couleur de la nuit et ses larges prunelles d'un noir velouté...

Simone était bien trop fine, trop femme aussi, pour ne pas s'apercevoir de cette admiration qu'elle excitait; et son âme, délicatement aimante, en faisait hommage à l'absent que son souvenir ne quittait pas. Mais rencontrant le regard un peu impérieux de Mme Dalbigny, elle devina que sa marraine souhaitait qu'elle fût une aimable voisine pour Guillaume Saran, et avec son aisance de fille du monde, elle se prit à causer, très simple comme elle l'était toujours, mais aussi avec sa vivacité spirituelle et primesautière, avec la fantaisie originale de sa jeunesse. Aussitôt Gullaume Saran se mit de fort bonne grâce en devoir de lui donner la réplique, quoique un peu dérouté parfois par la prestesse capricieuse et un brin gamine de cet esprit de jeune fille.

Il avait lu beaucoup, voyagé un peu, contemplant de préférence les monuments qu'il aimait en archéologue.. C'était un garçon instruit, qui le savait, il disait des choses très justes, un peu banales, d'une évidence claire, bien exprimée, sans couleur. Simone, habituée maintenant à la conversation souple, frémissante d'idées, finement pittoresque de René Soraize, trouvait à la causerie de Guillaume Saran la monotone précision d'un guide. Lui ne devait rien dire au hasard!

—Alors vous n'aimez ni les paysages?... ni la peinture?... ni la musique?... résuma-t-elle, stupéfaite parce qu'il lui déclarait détester la campagne et n'aller jamais aux grands concerts du dimanche, ajoutant qu'il se contentait de voir, en une seule fois, le Salon chaque printemps.

Il sourit de l'impétueuse vivacité de l'exclamation.

—J'avoue que je ne suis pas compétent en peinture et que je m'aventure dans les deux Salons uniquement pour n'avoir pas l'air d'un sauvage si l'on en parle devant moi. Quant à la musique, elle m'est très agréable dans les opérettes!

—Vous avez raison de ne pas dédaigner les opérettes. Il y en a qui sont, dit-on, de petits chefs-d'œuvre.

—Vraiment! vous le pensez?... Vous ne vous moquez pas de moi? fit-il, un peu surpris.

Ele le devina perplexe, se demandant si elle plaisantait ou non, et elle eut un petit rire qui sonna tellement clair, qu'elle en fut confuse et regarda, inquiète, vers Mme Dalbigny. Mais celle-ci était pour le moment, tout occupée à une verte critique du gouvernement, et elle ne sembla plus penser à rien d'autre. Parti en guerre, à son exemple, le docteur, lui aussi, tonnait contre les politiques arbitraires; et il avait l'air si furieux que le chanoine, plein de mansuétude, essayait de l'apaiser, disant des paroles conciliantes que le docteur n'entendait même pas.

—L'abbé, vous êtes faibli, vous êtes mou! intervint Mme Dalbigny, courroucée de rencontrer une contradiction.

—Mais, chère madame...

—Il n'y a pas de "chère madame." Je vous dis que si des iniquités sont commises, c'est que le clergé est trop tolérant. Ah! que ne se trouve.t-il dans ses rangs un nouveau Jacques Clément pour nous délivrer des chefs prévaricateurs!

Mme Dalbigny devenait biblique et les rubans mauves de sa coiffure s'agitaient éperdument sous l'effet de ses mouvements de tète indignés.

Le bon chanoine la regarda suffoqué et répéta:

—Mais... mais, ma chère dame, ce sont là des sentiments antichrétiens! Notre Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse...

—Peuh!... peuh!... très beau cela, trop beau pour moi! Je suis pour l'extermination du pécheur!... c'est le plus sûr quand on veut l'empècher de nuire... Allons, reprenez un peu de pâté de canard et croyez-moi!

Le digne chanoine obéit en ce qui concernait le pâté. Il était de trop longue date le vieil ami de Mme Dalbigny pour ne pas savoir qu'il était inutile de la contredire et de la convaincre si elle ne consentait pas à l'être. Doucement, avec le souci de trouver un terrain moins brûlant, il détourna la conversation et se prit à parler des abeilles qu'il élevait avec un soin fervent... Et les yeux pâles de la petite Mme Saran, un peu inquiets pendant que Mme Dalbigny prêchait la guerre sainte, retrouvèrent leur expression calme et souriante. De sa manière discrète, elle se prit à dire de temps à autre des paroles sages que nul ne remarquait, car elle les articulait sans assurance. Les hommes causaient vignobles et cultures. La femme du docteur interrogeait Simone,—qui n'en savait mais—sur les modes annoncées pour l'hiver, et Mme Dalbigny observait d'un œil satisfait la jolie animation de Simone et le plaisir évident avec lequel lui parlait le jeune avoué. Entre les dents, elle murmura:

—Allons, ça va, ça va!...

Et se levant de table, elle donna le signal de regagner le salon. Le chanoine, en hâte, murmura une brève oraison, tandis que le docteur reposait la coupe de champagne dont la mousse trempait encore son épaisse moustache. On repassa dans le salon où toutes les lampes étaient allumées et aussi toutes les bougies des candélabres; de telle sorte que la pièce avait un air de fête qui ravit Simone au point qu'elle confia étourdiment à Guillaume Saran, resté debout près d'elle.

—J'adore la lumière!... Quand je serai chez moi, je tâcherai qu'il y fasse toujours clair comme ici!... Une demi-clarté est étouffante et lugubre... Mieux vaut l'obscurité!

—Vous n'aimez pas l'obscurité cependant?

—Quand j'était petite, elle m'oppressait absurdement... Maintenant que je suis grande, je la trouve quelque fois douce comme l'intimité...

Il la regarda encore une fois, ne la comprenant pas très bien; et cela lui donnait un désir aigu et singulier de voir s'ouvrir pour lui sa pensée capricieuse.

—Je crois que vous devez aimer bien vivement des choses très différentes! dit-il.

—C'est vrai... j'aime... oh! ardemment!... la musique, les beaux tableaux, les livres,—ceux qui me prennent toute,—les longues promenades, les fraises, les jours de neige, quand le sel n'en a pas fait encore des jours de boue; les soirs de printemps, les matinées d'été, les courses en bicyclette, rapides au point que je me sente voler...

Elle s'arrêta court dans son énumération malicieuse. Sa voix avait eu un frémissement, car le cher souvenir de sa dernière course folle l'enveloppait comme une bouffée de joie.

Il la considéra, un peu surpris. Pourquoi avait-elle tout à coup ce visage de douceur grave et tendre? A quoi songeait-elle, devenue silencieuse, sa pensée enfui bien loin, évidemment?...

La voix de Mme Dalbigny l'arracha à ses réflexions:

—Guillaume, mon ami, allez fumer.

Il protesta:

—Madame, je n'y tiens pas!

(A suivre.)

ME ANNÉE—No 17. LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 3 DECEMBRE 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

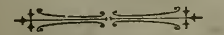
ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze franc.
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.





M. l'Abbé GUSTAVE BOURASSA, LL.D.,

Membre de la Société Royale du Canada,
Curé de Saint Louis de France, etc.





Sommaire



3me ANNÉE—No 17 Samedi, 3 Decembre 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six mois - - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



Sonnet d'adieu

A Son Excellence Lady Minto.

Madame, vous avez passé dans notre Histoire
Ainsi qu'un météore au lumineux sillon,
Ou plutôt comme un vol vibrant de papillon
Teintant ses ailes d'or d'un poudroiement de gloire.

Et vous allez partir !... Mais, charmant médaillon,
Votre douce figure au fin profil d'ivoire
A conquis pour toujours place en notre mémoire,
Nimbée à tout jamais d'un immortel rayon

Car, dans le tourbillon doré qui vous entraîne,
Pour nous vous resterez longtemps la souveraine
Que nos petits enfants apprendront à bénir.

Vous règnerez absente au fond de nos pensées ;
Et plus tard, remontant vers les scènes passées,
Nos cœurs tressailleront à votre souvenir.

Louis Fréchette.

In Memoriam

Nous manquerions à un devoir de gratitude et d'hommage sincères, si nous ne venions, à notre tour, saluer avec respect la disparition du prêtre distingué, de l'homme de lettres éminent et du patriote convaincu que fut M. l'abbé Gustave Bourassa.

Celui qui repose aujourd'hui dans l'*in-pace* du tombeau, "doux à la mort comme obéissant à la vie," laissant derrière lui la traînée lumineuse de ses talents et de ses vertus, a marqué d'un sceau indélébile les années trop courtes qu'il a passées sur la terre et consacré à jamais le souvenir pieux de son séjour parmi nous.

Il a été particulièrement l'ami de ceux que leur vocation a appelés à la carrière des lettres. Il avait compris tout le bien intellectuel et moral qui peut résulter d'une plume sagement dirigée, et ce genre d'apostolat offrait un attrait sensible à cet esprit largement éclairé que nourrissaient les saines doctrines et les généreuses aspirations. L'apport littéraire, de très forte valeur qu'il a fait lui-même à nos annales nationales, possède toutes les qualités de style, de forme et de fond qui resteront à l'honneur des lettres canadiennes.

Jamais,—on peut bien le reconnaître—écrivain ou prédicateur n'a porté plus loin le souci supérieur de la vérité, conséquence naturelle de la noblesse, de la droiture et de la loyauté de ses sentiments, et jamais aussi, parmi ceux qui ont reçu la mission d'instruire et d'évangéliser, ne fut poussé plus haut le désir sincère de servir Dieu et d'être utile à la patrie.

Il semble que c'était trop tôt partir quand, en pleine possession de ses facultés, l'avenir ouvrait ses vastes espaces à son zèle apostolique, et, ceux qui l'écoutaient encore, volontiers, auraient aimé lui dire, comme autrefois les disciples d'Emmaüs: "Restez avec nous, car le jour baisse."... Mais il avait déjà mérité de mourir, et, appelé par la volonté divine, il est allé recueillir la récompense des mérites que nous lui connaissions, avec celle des sacrifices et des dévouements pratiqués dans le secret, que son âme délicate et fière cachait à tous.

Il s'est endormi dans l'éternité, laissant pour diminuer la tristesse profonde que nous cause sa perte irréparable, ces mots de Jésus à Marthe: *Celui qui croit en moi vivra.*

Sur ce front frappé de l'auguste majesté de la mort, brille maintenant l'éternel rayon, et, dans le silence douloureux de la crypte sombre,—lui qui aimait tant la lumière!—où il dort son ultime sommeil, jetons sur sa tombe, en communion avec ceux qui l'ont apprécié et vénéré, les fleurs impérissables des regrets indicibles.....

FRANÇOISE.



Au début du siècle dernier, quatre femmes se sont emparées de leur époque. L'une, Mme de Krudener, eut presque toutes les vertus et les faiblesses de son sexe. Elle fut, tour à tour, mère admirable, épouse fidèle, femme passionnée et coquette, dévouée et oublieuse, intrigante et sincère, éloquente et banale ; elle n'atteignit pas le génie ; mais elle arriva, par des chemins détournés, à une piété qui, pour être mystique, n'en fut pas moins réelle. Pour se venger de Napoléon, qui n'avait pas voulu lire "Valérie", elle força Alexandre à lire dans son cœur. Elle l'amena à Paris et à ses pieds. L'autre, Juliette Récamier, fut le portrait de la mode parisienne, de la puissance, de l'engouement peint par Gérard. Mme Swetchine hérita du salon de Madame Récamier et de ce qu'il y avait de vraiment vertueux dans l'âme mystique de Madame de Krudener. Sa vie, moins brillante, fut plus tranquille, son âme moins agitée, mais plus honnête. Elle eut du talent, de la bonté, des admirateurs et des amis; et sur des sommets moins élevés et plus paisibles, la plume de M. de Falloux lui a bâti un oratoire. Ce n'est pas la chapelle élevée par Châteaubriand à Juliette. C'est un ermitage en plein air, avec le soleil qui réchauffe les morts et les fleurs qui parfument leur souvenir. Des myosotis de son amie, il a fait des immortelles. Des quatre femmes dont nous avons parlé, Mme de Staël fut la plus complète, la plus vraiment femme. Elle seule, plus heureuse, plus achevée dans l'unité merveilleuse de sa vie, put dire à la postérité, comme Cornélie: "Voici mes enfants!..." Cela vaut encore mieux que "Corinne."

* * *

Juliette Bernard naquit à Lyon, au confluent de deux fleuves, comme Châteaubriand, "à la rencontre de deux siècles." Elle avait quinze ans, l'âge d'Eve, lorsque Dieu la créa pour l'amour et les voluptés permises, l'âge de l'Aurore, lorsqu'elle jette les fleurs du matin sur le passage du soleil. Elle avait quinze ans, l'âge où le jeune fille n'a bu, au calice de la vie, que les pleurs de la rosée, où elle n'a connu des rafales de l'existence que les caresses du zéphir, et des rumeurs de la foule que son frémissement sur son pasage. A cette heure où tout ce qui sent, qui vit ou qui palpite, dans la nature, cherche à s'unir pour des baisers réciproques, Juliette Bernard épousa M. Récamier. Il avait trois fois son âge. Il n'avait ni beauté, ni noblesse, ni génie; il était riche et d'une excellente famille de commerçants en chapellerie.

Il est de nobles excuses pour certains mariages disproportionnés. On comprend l'admiration, quand elle se fait la complice inconsciente du cœur. Une jeune fille rencontre un vieillard glorieux; elle consent à épouser sa gloire; plus tard et insensiblement, l'admiration deviendra de la tendresse. Que Juliette Bernard eût épousé un Colomb octogénaire, un Montmorency ou un Châteaubriand, un pied dans la tombe de leurs aïeux: qui eût osé l'en blamer? "Les hommes, a dit Pascal, prennent souvent leur imagination pour leur cœur." En 1807, Juliette

pensera comme nous, il sera trop tard.

Mme Lenormand, sa fille adoptive, nous a fait de bien aimables révélations, au sujet de ce mariage— "Mme Récamier ne reçut de son mari que son nom. C'est peut-être étonnant, mais je ne suis pas chargée d'expliquer ce secret." Tout fut donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. Juliette et le bonhomme Récamier mirent donc en commun, beauté, jeunesse, esprit, âge mûr et richesse. Ils se marièrent sous le régime constitutionnel, avec deux Chambres. A Lyon, patrie de Juliette, il est un adage bien connu : "Vivre pauvre pour mourir riche." Mme Récamier vécut pauvre selon les lois divines de l'amour : elle mourut riche d'adorateurs et d'hommages ; et, comme la fille de Jephté, elle ne demanda pas d'aller pleurer, deux mois, sa virginité dans les montagnes.

* * *

L'excellent M. Récamier put s'apercevoir tout de suite qu'il ne s'était pas trompé. "La jeune et innocente enfant qui portait son nom," devint dès son apparition dans le monde parisien, la reine de la beauté. Sa majorité royale fut déclarée, séance tenante son règne dura un demi-siècle. Son premier salon fut envahi par tout ce qui portait un nom dans les lettres, dans les armes, dans l'aristocratie. Les Bonaparte, les Montmorency, les Mecklembourg, les Wurtemberg, les Moreau, les Bernadotte y coudoyaient La Harpe, Fontanes, Marmontel. Mme de Staël y occupait un trône. Le premier des "cinq cents amis" qui déclara sa flamme à Juliette fut Lucien Bonaparte. Lorsqu'il se fut bien convaincu qu'il perdait son temps et ses peines,il redemanda ses lettres. Juliette voulait les rendre et fermer sa porte à Lucien : M. Récamier s'y opposa !

Après Lucien ce furent les Montmorency ; trois générations de premiers barons chrétiens : Mathieu, Adrien et Henri. Ils donnèrent à la société que fréquentait Juliette, le ton de la haute courtoisie et de la vraie politesse. Ces grands seigneurs dont l'affection pour Mme Récamier resta noble et sérieuse, enseignèrent à tous le respect du gentilhomme pour la femme aimée : "Sed maximum est in amicitia superiorum parem esse inferiori."

Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient [frappés.

Jamais leur ancêtre Mathieu, n'entoura de plus d'égards sa femme Adélaïde de Savoie, veuve de Louis-le-Gros. Jamais Henri IV ne fut plus tendre, plus respectueux, plus dévoué envers leur grand'tante Charlotte de Montmorency. Bassompierre voulait l'épouser. Le Bearnais fit venir son compagnon et lui dit :—"Si tu épouses Charlotte de Montmorency, et qu'elle t'aime, je te haïray. Si elle m'aimait, tu me haïrays." Ce n'est pas le bonhomme Récamier qui aurait raisonné ainsi.

Quoi qu'il en soit, si on pouvait dire que Juliette savait "sacrifier son cœur à son besoin d'hommages," elle était aussi bonne que belle, et la duchesse de Devonshire définissait ainsi "la coquette angélique" ;— "d'abord elle est bonne, ensuite elle est spirituelle, et puis elle est belle." A cet empire irrésistible, les femmes elles-mêmes n'échappaient pas ; et c'est là qu'elle fut vraiment une conquérante. Ecoutons Mme de Staël. A un moment où M. Récamier avait été moins heureux dans ses spéculations, l'illustre auteur de "Corinne" écrit à Juliette :—"Beauté sans égale en Europe, réputation sans tache, caractère fier et généreux, quelle fortune encore de bonheur dans cette triste vie où l'on marche si dépouillé. Chère amie, que votre cœur soit calme au milieu de ces douleurs. Hélas ! ni la mort ni l'indifférence de vos amis ne vous menacent, et voilà les blessures mortelles. Adieu, cher ange, j'embrasse avec respect votre visage charmant."

Joubert, le disciple et souvent le rival de Larochefoucaud, Joubert pour qui Fontanes a écrit ces vers charmants :

Mais si Joubert, ami fidèle
Que depuis trente ans je chéris,
Des cœurs vrais, le plus vrai modèle,
Vers mes champs, accourt de Paris,
Qu'on ouvre. j'aime sa présence.

Joubert s'est dépeint et a dépeint Juliette dans les lignes suivantes :— "Je ressemble en beaucoup de choses au papillon : comme lui j'aime la lumière ; comme lui j'y brûle ma vie ; comme lui j'ai besoin pour déployer mes ailes, que dans la société il fasse beau autour de moi, et que mon esprit se sente pénétré d'une douce température."

* * *

A Coppet, en 1807, elle rencontra chez Mme de Staël, le prince Auguste de Prusse. Le neveu du vainqueur de Hohen-Friedburg, de Leuthen et de Lissa, était beau et magnanime ; il devint amoureux de Juliette.Vaincu à Iéna par la France, il était battu une seconde fois à Coppet. On résiste difficilement à de pareilles victoires ; Juliette songea au divorce. Le bonhomme Récamier ne l'entendit pas de cette oreille-là. Le prince de Prusse aima Juliette jusqu'à la fin, et voulut être enseveli avec une bague qu'elle lui avait donnée. C'est chez Mme Récamier que son immortelle amie rencontra Mme Swetchine. Comme la noble Slave hésitait à s'approcher d'elle. Mme de Staël lui dit :

—Est-ce que vous ne voulez pas faire ma connaissance ?

—Madame, répondit Mme Swetchine, c'est au roi à saluer le premier.

Plus tard, toutes les trois : Corinne, Juliette et Mme Swetchine, se trouveront réunies chez Mme de Krudener, dans son hôtel de la rue du faubourg Saint-Honoré, tout près de l'Elysée. Le czar y avait préparé, avec son Egérie, le traité de la Sainte Alliance. Lorsque le soir venait, il s'agenouillait à côté de Mme de Krudener, et passait sans s'en douter, des pieds du crucifix aux pieds de cette femme étrange qui se trompait encore plus qu'elle ne trompait son mystique amant. Quand, fatiguée de quinze ans d'esclavage, la victoire divorça avec lui, le vainqueur de l'Europe dut regretter d'avoir passé à côté de cette belle guerrière "sans sourire ni soupir." Etrange destinée de Napoléon : Quatre femmes l'ont combattu et l'ont vaincu. Il repoussa Mme de Staël et Mme de Krudener, il fut repoussé par Mme Récamier : au second em-

pire, l'opposition napoléonnienne moins bruyante, mais non moins active, se réunissait chez Mme Swetchine.

* * *

La grande page de la vie de Juliette Bernard, celle où Juliette devint Mme Récamier, a été écrite à l'Abbaye-aux-Bois. Une petite chambrette a rendu ce pauvre monastère à jamais illustre. Jadis, comme le fait observer Sainte-Beuve, à l'extrémité du faubourg Saint-Jacques, la marquise de Sablé se réfugia du monde dans la retraite. Le monde s'élança à sa poursuite, il rejoignit aussi Mme Récamier. Le plus vieux fut le plus agile et arriva le premier. Mme Récamier calomniée, critiquée avait rencontré la pierre de touche qui devait la révéler: le malheur. Elle le porta avec aisance; jamais plus humain et plus chrétien fardeau ne fut soutenu plus noblement par les plus jolies épaules de la création. Châteaubriand attiré à l'Abbaye-aux-Bois par la vanité y fut enchaîné par une véritable affection. Tel le Rhône impétueux, sauvage, s'élance du Saint-Gothard vers le Sud; si, au sortir de Lyon, il rencontre la Saône coquette, gracieuse, il l'épouse, et devenu plus calme, plus grand, plus majestueux à la fois, il se dirige avec elle vers la mer d'azur qui doit les absorber l'un et l'autre.

Châteaubriand vint auprès d'elle se convaincre de cette vérité: " Que si l'amitié est un capital qui s'accumule toujours; l'amour, au contraire, place à fonds perdus." Son amour pour Mme Récamier fut ce que l'éloquent Lacordaire appelle: " Une convenance immatérielle entre deux âmes; une ressemblance mystérieuse de l'invisible beauté de l'une et de l'autre." Juliette et René virent la fin approcher avec courage.—" La vieillesse, avait dit Mme Swetchine, est le Samedi-Saint de la vie, veille de la Pâques ou de la résurrection glorieuse."

Châteaubriand est ému quand il parle d'elle; les cinq lignes qu'on va lire valent mieux que la toile de Gérard, le marbre de Canova, le médaillon de Devéria.—" Je l'ai suivie, la voyageuse, par le sentier qu'elle a foulé à peine. Je la devancerai bientôt dans une autre patrie. En se promenant au milieu de ces Mémoires, dans les détours d'une basilique que je me hâte d'achever, elle y trouvera la chapelle qu'ici je lui ai dédiée; il lui plaira peut-être de s'y reposer: j'y ai placé son image."

Juliette survécut d'un an à l'homme illustre qui, comme Auguste de Prusse lui avait offert son nom. A la fin de ses jours, cette femme qui avait effeuillé tant de gloires, tant de joies, tant de tristesse, eut plus de cœur, plus de grandeur qu'aux heures de sa jeunesse. Il y a quelque chose de juvénile et d'attendrissant dans l'isolement de cette grande entourée. Ses yeux ne voyaient plus; mais son âme devenue transparente, réfléchissait comme dans un miroir, les jeunes souvenirs et les vieilles amitiés. Au coucher du soleil, elle croyait voir la porte de sa chambre s'entr'ouvrir, et Châteaubriand et Ballanche entraient tour à tour. Elle chantait doucement:

Combien j'ai douce souvenance
Des jours heureux de mon enfance.

Hélas! la harpe d'or qui l'accompagnait jadis n'était plus là: elle avait mêlé ses vibrations aux vibrations éternelles. Au Couchant de sa vie Juliette avait repris les habits de l'Aurore. Ses langes allaient s'appeler bientôt le suaire. C'était bien la preuve que la tombe est un berceau, berceau de la beauté, de la jeunesse, des épousailles immortelles.

Prince DE VALERI.

Nous accusons réception, avec reconnaissance, d'un nouveau chant patriotique, intitulé: " Le Drapeau Fleurdelisé de Carillon," dédié aux Canadiens-français et spécialement à l'Association des Vétérans. Les paroles sont du major François Lapointe:

Le voilà, Canadiens, le drapeau de nos pères,
L'étendard où leur gloire a laissé son rayon
Et qui flottait, au vent, sur leurs têtes guerrières
A Carillon.

La musique est du professeur Alexis Contant. Le seul nom suffit pour en garantir l'harmonie et la beauté. A vendre au prix de 35 cts chez J. G. Yon, éditeur et importateur, 1732, rue Ste-Catherine.

Critique de Théatre

New-York, novembre 1904.

En attendant qu'elle vienne charmer des auditoires montréalais, Madame Réjane, au Lyric de New-York, remporte de nouveaux triomphes et moissonne à pleines gerbes les lauriers roses du succès. Cette artiste, dont les commencements furent pénibles, car la petite Gabrielle Réju a connu l'âpre montée par où débutent souvent ceux qui s'en vont à la conquête de la renommée et de la gloire, a maintenant la satisfaction de se sevoir idolée du public parisien, qui admire en elle la verve, une excessive mobilité de physionomie et cette souplesse merveilleuse qui lui permet de passer brusquement du rire aux larmes, du comique au pathos. Elle est originale, personnelle, allant à l'extrême effet de fantaisie comique, mais jamais au-delà. Dans le monde des théâtres à Paris, elle est reine parmi trois ou quatre étoiles de seconde grandeur. Et je vous assure que c'est là une situation fort honorable et jalousement convoitée.

Il faut savoir gré à Madame Réjane de s'être entourée d'une troupe d'élite, où les talents de tout premier ordre sont en nombre, et où l'on a la joie exquise d'entendre un acteur puissant et dans sa partie aussi fort que l'est Réjane dans la sienne. J'ai nommé Dumeny dont nous aurons à nous occuper plus spécialement au cours de l'étude que nous ferons ensemble des pièces jouées par la troupe du Lyric, dans la semaine du 14-19 novembre 1904.

La Robe Rouge.

Dans la demi-douzaine de jeunes auteurs à grand succès parmi lesquels figurent Lavedan, Donnay, Capus, Hervieu, George de Porto-Riche, Brieux est venu prendre son rang et a conquis de haute lutte une situation que personne aujourd'hui ne songe à lui contester. Chose étrange, cet homme, qui fait du très beau théâtre, attache aux procédés du genre tout juste l'importance que peut avoir une pomme aux yeux

d'un poisson. Et, chose encore plus étrange—car, en somme, le dédain des ficelles est chose compréhensible,—cet auteur, qui fait courir tout Paris, professe pour la forme littéraire une hautaine indifférence et un indulgent mépris. Ajoutez à ces singularités que Brieux, en ce qui concerne les sujets de ses drames, a rompu en visière avec ce qui forme invariablement le fonds toujours de plus en plus lamentable du répertoire contemporain. Au moment de donner chez Antoine, en 1892, la première de "Blanchette," qui est, je crois bien, la meilleure de ses pièces, voici ce que très courageusement il écrivait : " Nous sommes las, disait-" il de l'éternel adultère et de ses " combinaisons sanglantes ou gro-" tesques. Que Mme Y... ait quatre " amants. Que Mme X... ait trompé " son mari avec M. Z... la belle affai-" re ! Ces fariboles ont cessé de plai-" re, et nous en avons soupé, comme " on dit au faubourg..." Je voudrais croire à la vérité de ces fortes et sincères paroles, mais j'avoue qu'un voyage à Paris, sept années après cette belle déclaration, ne m'a pas révélé de façon frappante que Montmartre eût encore " soupé " des susdites fariboles. La réalité est au-dessous de ce rêve généreux. Il n'en demeure pas moins que Brieux s'est strictement tenu à la ligne de conduite qu'il s'était tracée et que, de ce chef, il mérite plus que notre admiration, puisqu'il a droit à notre profonde estime.

Le lecteur se demande peut-être par quelles particularités se distingue le talent de Brieux, puisqu'aussi bien ce qui précède indique plutôt " ce qui n'est pas " que " ce qui est " dans sa formation intellectuelle. Je crois bien que la caractéristique de Brieux est une profonde probité morale, jointe, dans la forme, au naturel et à la simplicité. Il a regardé la société, ses abus, et il s'est érigé en redresseur de torts. Successivement, il en a eu contre l'instruction populaire (Blanchette), contre l'art (Ménages d'artistes), contre la science (l'Evasion), contre le suffrage universel (l'Engrenage), contre la charité (les Bienfaiteurs), et finalement, contre l'administration judiciaire (la Robe Rouge).

Vous me direz qu'un pareil bagage est beaucoup pour un seul homme, beaucoup même pour toute une vie. Vous oubliez que Brieux, c'est l'apôtre, et qu'il a, comme tel, la foi robuste qui transporte les montagnes.

Je ne vous infligerai pas le récit du sujet de la Robe Rouge. En un mot, il s'agit d'un fait-divers (une erreur judiciaire) sur laquelle M. Brieux, suivant un procédé qui lui est cher, a greffé une pièce à thèse où la Justice est appelée la "gueuse" et où tous les magistrats sont des coquins doublés d'ambitieux sans vergogne. M. Brieux a le tort, trop souvent, de conclure du particulier en général : c'est une méthode que la saine Scholastique réprouve absolument. Si, d'une part, il est bien qu'une leçon de morale se dégage d'une pièce de théâtre, il ne faut pas, d'autre part, que cette leçon soit toute la pièce à elle seule. Dans presque toutes ses pièces, M. Brieux s'en tient uniquement à des plaidoyers ou à des conférences sur le bien et le mal. Qu'il aille de par le monde prêchant l'évangile selon Brieux, je n'y vois pour ma part aucune objection, pourvu, bien entendu, qu'il ne permette pas à l'apôtre qui est en lui d'étouffer le dramaturge. Le spectateur, au théâtre, demande avant tout qu'on l'intéresse, et vous n'obtiendrez ce résultat qu'à la condition de parler à son cœur autant qu'à sa raison. Cette réserve faite, nous ne pouvons qu'admirer sincèrement les qualités de bon aloi dont cet auteur a donné l'exemple dans son œuvre fort belle et déjà très touffue.

Madame Réjane a dans cette pièce un rôle quasi secondaire, mais qu'elle rend en beauté sobre et naturelle. Il faut admirer sans restriction l'artiste admirable qu'est Dumeny. Son interprétation du rôle de Mouzon est puissamment donnée. Au cours de l'instruction judiciaire du second acte, il a déployé un talent souple, astucieux, tour à tour menaçant, puis câlin, enveloppant, cauteleux . Quelle parfaite fripouille et qu'avec plaisir on lui eût cassé les os ! Jeunes gens qui aimez l'art consciencieux du comédien formé par l'étude autant que par les dons naturels, jeunes maîtres du barreau qui voulez savoir comment on parle à des témoins quand on veut à tout prix leur arracher un aveu de culpabilité, allez entendre Dumeny. Au demeurant, le fardeau de la pièce retombe tout entier sur ses épaules, et vous verrez qu'elles sont robustes à souhait.

L'Hirondelle

Sémillante, pimpante, coquette et légère, c'est l'Hirondelle.

Sémillante, pimpante, coquette et légère, c'est Réjane.

Car l'Hirondelle, c'est Réjane—et Réjane, c'est l'Hirondelle. Et l'on ne peut concevoir, semble-t-il, l'une sans l'autre, tant elles se complètent, et ensemble, forment un tout parfait et indivis. C'est là l'œuvre de début d'un jeune Argentin, M. Dario Nicodemi, laquelle fut représentée pour la première fois, en septembre dernier, au théâtre du Parc, à Bruxelles. Mais la trame de cette pièce, me direz-vous ? Cette trame, légère comme un nid d'oiseau, je vais vous la conter aussi brièvement que possible. Or, donc, une veuve encore jeune et fort jolie, Mme Sylvie Desnoyers—une Froufou qui serait une manière de gavroche parisien—a deux grandes passions : sa fille, qu'elle ne voit jamais, et son amant, Horace Lenoir, qu'elle voit difficilement, car il est marié, auquel d'ailleurs ses occupations de grand avocat à Paris prennent beaucoup de temps. Ce dernier, dont la femme ne sait que pleurer et gémir, ou bien déclamer sa douleur en des cris qui donnent sur les nerfs, est en vivant contraste avec l'Hirondelle. Avant que nous connaissions l'amour de Sylvie et d'Horace, on nous apprend au début du premier acte que Germaine Desnoyers aime Lucien Lenoir, frère d'Horace, et sensiblement plus jeune que lui, et qu'elle en est aimée. Lucien Lenoir est un brave garçon, qui n'a jamais rien fait que s'amuser et jeter un peu partout son argent, courir les soirées et les théâtres—bon cœur et très capable, après tout, de faire un excellent mari. Il semble très sérieusement épris de Germaine, qui est la plus gentille et la plus douce enfant du monde, aussi sérieuse que

sa mère est écervelée. Ils sont décidés à s'épouser.

Comme Lucien vient lui parler de ce mariage, Horace déclare net qu'il y est opposé, qu'une jeune fille de la qualité de Germaine n'est point faite pour un libertin ; et là-dessus, l'avocat fait à son frère, avec gravité, tout un cours de morale, à quoi Lucien, qui sait qu'Horace a une maitresse, se permet de sourire. Et il apprend à Horace que sa femme sait qu'il la trompe, et qu'elle en souffre affreusement.

Survient Sylvie. Horace lui dit : "Elle sait tout." Sylvie murmure : "Pauvre femme !" puis fait mille gamineries qui ont pour objet de décider Horace à la suivre jusqu'à son petit hôtel d'Auteuil où, Germaine étant chez des amis à la campagne, elle a préparé un délicieux diner. Horace résiste ; puis faiblit ; enfin cède.

Ce premier acte, vif et net, est d'une très bonne tenue. Le tableau qui vient ensuite ne fait que le prolonger. Dans le jardin de Sylvie à Auteuil, les amants évoquent leurs premières rencontres. Loin de la douleur de son épouse, Horace se sent libre et s'épanouit. Ils disent des banalités et des folies. Gentiment, elle se moque de lui, de son prénom qu'elle trouve ridicule, et laisse éclater sa joie en un rire perlé, dont les notes s'égrènent dans cette nuit Vénitienne en gammes multichromatiques. A cette minute on a l'impression très nette que l'Hirondelle s'est muée en rossignol. Tout à coup, Horace s'émeut parce qu'il a cru entendre un sanglot... "Tu es fou !" lui dit Sylvie. Pourtant, il ne s'était pas trompé. Ce sanglot, c'était le cri de douleur de sa pauvre femme, cachée derrière un treillis, et qui avait eu le torturant courage de suivre les coupables jusqu'à leur retraite d'Auteuil.

Lucien, cependant, a été très ému du désespoir de sa belle-sœur. A son tour, il fait de la morale à Horace. Horace l'envoie promener ; il ne songe plus qu'à divorcer ; il a gâché sa vie, il veut la refaire... Suzanne, qui écoutait sans doute à la porte, surgit tout-à-coup et rompt le silence qu'elle s'était jusqu'alors imposée à l'égard d'Horace. Elle crie toute sa jalousie et tout son amour méconnu. Et nous ne doutons pas qu'elle souffre horriblement. Mais c'est une femme maladroite. Elle a sans le vouloir une façon agressive de dires les choses... Et loin de convaincre Horace, elle l'exaspère !

A la suite de divers incidents, Suzanne Lenoir fait son entrée chez Sylvie. Scène violente. Suzanne crie de nouveau sa douleur, traite Sylvie de voleuse d'amour et, dans son emportement, finit par souhaiter le malheur de Germaine dans l'avenir : "Elle payera pour vous !"

Sylvie en a assez. Ele congédie sa rivale et, comme Horace vient d'entrer, elle lui dit qu'il faut qu'ils se séparent à jamais... L'amante se sacrifie à la mère. Germaine épousera son fiancé.

Cette élégante pièccette ne pouvait se terminer que par une jolie phrase. La voici dans sa douce mélancolie :

"Sylvie (à Germaine) : Prends-
" moi dans tes bras, ma toute petite.
" Serre l'Hirondelle contre ton cœur.
" C'est toi qui lui a cassé les ailes."

Mme Réjane et Dumeny ont interprété leurs rôles à la perfection. Dumeny s'était fait une tête a laWaldeck-Rousseau qui était à elle seule tout un poème. Les décors sont merveilleux, entr'autres celui du second acte, où la villa d'Auteuil nous apparait dans un éclat féérique.

Et puis, il y a là, comme costumes, des créations de je ne sais quel grand couturier de la rue de la Paix, (je ne serais pas autrement surpris d'apprendre qu'elles sont signées Paquin), dont vous me direz des nouvelles, mesdames... C'est délicieux.

Le programme de la semaine s'est terminé par "La Parisienne", de Becque. Ce feuilleton étant déjà trop long et le morceau en question extrêmement risqué, je me contente de le mentionner en passant. Pour ceux de vos lecteurs qui seraient désireux de connaitre une excellente critique de la "Parisienne", je me permets de rappeler que M. Jules Lemaître, dans ses recueils de feuilletons dramatiques, a écrit sur ce sujet des pages définitives et qui méritent d'être lues et retenues à cause de leur éminente valeur littéraire.

FRED. GÉLINAS.

Nous reproduisons avec empressement, ces lignes élogieuses, extraites d'un journal parisien, à l adresse d'une artiste canadienne dont le talent est connu et apprécié de tous.

"Mademoiselle Victoria Cartier, la pianiste et organiste si hautement estimée à Paris comme au Canada, tout à fait remise d'une longue indisposition, s'est embarquée à bord de la "Savoie," le 25 octobre. Ses maîtres et admirateurs avaient compté la retenir à Paris, tout au moins, cet hiver, pour la faire entendre de nouveau, et applaudir par le public parisien

"Peu d'artistes ont reçu à Paris autant de témoignages de sympathie et de juste appréciation de leur talent. Aux yeux de tous, elle occupe maintenant, dans son art, un rang élevé et jouit d'un prestige incontesté."

Mlle Victoria Cartier, de retour d'un séjour de deux ans en Europe, et tout à fait remise d'une longue indisposition, vient de réouvrir un studio musical au No 169 rue St-Denis, près de l'Université Laval. Elle y recevra des élèves pour le piano, l'orgue, et le plain-chant grégorien (méthode de Solesmes). Cours et leçons particulières. Pour renseignements, s'adresser chez elle le matin de 10 hrs à midi.

Petit Courrier Littéraire

I

Sait-on qu'une de nos compatriotes, une Canadienne de Québec, est en passe de se faire une belle réputation littéraire aux Etats-Unis ? C'est une personne de haute distinction, d'excellente famille, une demoiselle Molt, qui a épousé un de nos compatriotes anglais, dont elle est veuve—et qui a suivi aux Etats-Unis sa sœur aînée, veuve elle-même de l'amiral Boggs, de la marine américaine.

Mme Bignell s'est d'abord fait connaître par un délicieux petit volume intitulé: "Mr.Chupes and Miss Jenny ", l'histoire toute simple, mais singulièrement attrayante, de deux rouges-gorges, deux petits favoris pour lesquels elle a le don de nous faire partager son affection.

Peu après, elle publiait un autre volume: " My woodland Inmates ", une étude charmante du caractère et des mœurs des petits habitants des bois et des bosquets,—étude où abondent, parmi les descriptions les plus variées, mille fines observations, mille pensées délicates, délicieusement serties dans un style gracieux à l'extrême.

Mais je veux dire un mot de son dernier ouvrage: " A Quintette of Graycoats ", dont je viens de lire tout d'une haleine les pages ravissantes. Mme Bignell y fait de nouvelles variations sur son thème de prédilection ; mais cette fois, ce sont les faits et gestes de cinq écureuils à moitié apprivoisés que le prestigieux écrivain dramatise sous nos yeux avec un talent qui, j'oserais dire, tient de la magie.

Comment réussit-elle à intéresser ses lecteurs, que dis-je, à les captiver à ce point, par des récits qui, après tout, peuvent sembler puériles à ceux qui n'en ont point éprouvé le charme? C'est le secret de son style d'abord, style souple et chatoyant, qui fait penser à quelque belle pièce de soiries teintée d'azur et frangée d'or. Mais c'est surtout le secret de son cœur.

L'auteur est une âme vibrante, ouverte à toutes les impressions délicates, éminemment sensible à tout ce que la nature peut donner de mystérieuses et subtiles sensations aux prévilégiés capables d'en jouir et de les apprécier ; une âme qui non seulement sait absorber ce que le milieu où elle vit offre d'éléments, de satisfactions intimes, mais qui sait se répandre elle-même à l'extérieur, en les résorbant en rayonnements sympathiques.

Rien de charmeur et de caressant comme ces petits tableaux, où la grâce des détails le dispute à la vérité qui transparaît sous le réseau de la phrase. L'impression en persiste longtemps après que vous avez fermé le volume.

Ajoutons à cela que, de même qu'on le remarque chez tous les grands écrivains anglais, ses connaissances de la langue française—Mme Bignell est une ancienne élève des ursulines de Québec — donne à son style une précision, une clarté, qui ne constitue pas un des moindres attraits de ses ouvrages.

Je suis heureux d'offrir mes chaleureuses félicitations à notre distinguée compatriote.

II

Articles et études, par l'abbé Elie J. Auclair, professeur de littérature au séminaire de Sherbrooke. — La Cie de publication de la " Revue Canadienne ".

Voici un livre qui méritait mieux qu'une mention tardive comme celle que je suis forcé de lui consacrer, faute d'une occasion plus favorable. C'est un livre qui, pour être écrit sans prétention, au courant de la plume, et au hasard de l'inspiration passagère, n'en a pas moins une valeur littéraire considérable.

Je ne me souviens plus quel critique disait d'un ouvrage récemment paru : " C'est plus qu'un bon livre, c'est une bonne action." Or le même compliment — et ce n'est pas peu dire — pourrait s'adresser avec autant de vérité au volume de M. l'abbé Auclair.

Soit qu'on s'attache aux pages où l'auteur donne libre cours à son imagination prime-sautière, et laisse chevaucher sa plume " la bride sur le cou ", suivant une expression typique; soit qu'on le suive dans les essais plus sérieux où il aborde les hautes questions religieuses et sociales, toujours et partout perce quelque rayon lumineux vers le vrai, toujours et partout éclate quelque sincère aspiration vers le bien, même dans ce qu'il a de purement humain.

Pourquoi pas ? L'amour du beau, même dans ce qu'il a de plus matériel, n'élève-t-il pas l'esprit et le cœur vers la perfection idéale ? Le patriotisme n'est-il pas une vertu ? Sous ce rapport, M. l'abbé Auclair est un militant ; il a la passion des choses justes et bonnes; mais — il faut le constater avec plaisir — son zèle ne va jamais jusqu'à l'exclusivisme systématique. Il combat certes en vaillant et en convaincu, mais il ne se laisse jamais guider " auctoris odio ". Il a ses sympathies, naturellement, et même ses admirations quelque peu outrées peut-être; mais sa sincérité ne s'égare jamais jusqu'à envelopper les gens dans une réprobation de coterie.

J'ajouterai à sa louange qu'il sait aussi parler haut et ferme. Il ne croit pas qu'un bon conseil soit une injure pour ceux à qui il l'adresse. Il sait dire carrément à ses compatriotes, par exemple: " Vous ne connaissez pas assez votre langue, il faut l'étudier!" Et cela sans se préoccuper d'être accusé de vilipender sa race, par ceux à qui le bonnet convient le mieux.

En somme, je le répète, ce livre est plus qu'un bon livre, c'est une bonne action. Il respire la droiture,

les principes sains et les intentions généreuses. On sent tout de suite, même quand l'auteur se pose crânement sa barrette de jeune lévite sur le bout de l'oreille, que l'on a affaire à une nature sincère, à un brave homme. Celui-ci se réflète dans son livre, de pied en cap, le poing sur la hanche, mais avec un sourire bienveillant sur les lèvres.

C'est ainsi que j'aime un écrivain.

En parlant de Victor Hugo, son rival, Lamartine disait un jour à Alexandre Dumas :

— C'est un Encelade! c'est un Prométhée! c'est un Titan!

— C'est plus que cela, répartit Alexandre Dumas, c'est un cœur!

Je ne ferai pas à M. l'abbé Auclair l'injure de le comparer à Victor Hugo; mais fût-il un poète de grand renom, un maître du style et de la pensée, son ouvrage révèlerait quelque chose de mieux encore: le "vir bonus" dont parle l'auteur latin.

Ce qui est, après tout, la suprême ambition à laquelle l'homme intellectuel doit prétendre, surtout celui que les circonstances de la vie ont chargé de tracer la voie aux autres.

III

Héros de la Nouvelle-France, par Frédéric de Kastner. — Troisième série. — **Les La Vérendrye père et fils, Dufrost de la Jemeraye,** et la découverte du Nord-Ouest.

Saluons les héros qui ont écrit la belle Légende de notre passé, mais chapeau bas aussi devant les vaillants qui se chargent d'en immortaliser le souvenir. Après ceux qui accomplissent les grandes choses, personne n'est plus digne d'éloges que ceux qui les racontent en tressant des lauriers pour ceux qui en ont été les auteurs.

M. Frédéric de Kastner est en frais de se créer une place d'honneur parmi ces évocateurs des temps révolus, et ces disributeurs de gloire posthume.Depuis qu'il a planté sa tente parmi nous, ce cousin de France devenu tout à fait canadien, s'est épris de notre histoire. Il en a feuilleté les pages avec recueillement; et, saisi d'admiration devant les obscurs dévoûments, de même que devant les plus éclatants faits d'armes, il s'est voué à la mission de tout relater par le menu, mettant les faits en relief comme les noms en vedette, et complétant ainsi par le détail l'œuvre de nos historiens, forcés d'embrasser de plus vastes horizons à la fois.

L'idée était belle, son exécution d'une utilité pratique incontestable: vulgariser notre histoire en coupant ainsi par tranches nos annales plus ou moins inexplorées, c'était enrichir nos bibliothèques, remplir une lacune dans nos écoles, et bien mériter non seulement de tous les esprits studieux, mais encore de tous les bons patriotes.

Cette mission, M. de Kastner s'en est acquitté jusqu'ici avec une rare habileté et une conscience d'artiste. Il en est rendu à sa troisième série de "Héros," et dans sa nouvelle brochure, il nous fait assister aux découvertes du Nord-Ouest, ces vastes régions conquises à la civilisation par le génie aventureux et l'héroïsme de nos pères. Il nous fait suivre à la piste ces hardis voyageurs s'enfonçant dans l'inconnu à travers mille périls et mille obstacles, pour ouvrir de nouveaux territoires à la grande patrie de là-bas.

Que de fatigues et de misères à supporter! que d'embûches à éviter! que d'ennemis à déjouer ou à vaincre! On dirait les péripéties d'une épopée.

Et tout cela raconté dans une langue impeccable — cela va sans dire, M. de Kastner étant un linguiste, professeur de français et d'allemand au High School de Québec — et dans un style d'autant plus impressionnant qu'il est sans recherche et d'une sobriété qui atteste un goût parfait.

Mes félicitations et mes sincères souhaits de succès au savant écrivain.

Louis Fréchette.

Deux jeunes mariés sont arrêtés à la vitrine étincelante d'un bijoutier.

—Voyez donc là-bas, ma chérie, dit le mari, quels magnifiques pendants...

La jeune femme, l'interrompant, riposte vivement:

—Des pendants! mon ami, je suis tout "oreilles!"

Noms de femmes.

Rien n'est plus curieux ni plus amusant que de connaître "ce que veulent dire" les noms de femmes qui, pour la plupart, ont une signification charmante.

Nous savons très bien que nous disons des choses fort aimables à nos filles rien qu'en les appelant par leur nom—quand elles se nomment: Béatrice, Angélique, Constance et Aurore, par exemple. Point n'est besoin d'avoir fait des études très poussées pour comprendre ce que ces vocables-là signifient. Il suffit également d'être tant soit peu frotté de grec pour savoir que Catherine veut dire la Chaste, Sophie la Savante et Doris la Bien Pourvue.

Mais voici des noms féminins dérivés de l'hébreu et dont la signification est généralement moins connue: Anna signifie la Chère, Aline la Majestueuse, Elisabeth celle qui est louée de Dieu, Esther la Brillante, Sarah la Dominatrice, Suzanne la Pure, Sidonie la Pécheresse, Ruth l'aimable et Rébecca la Bien nourrie. Peu connue également, la signification des noms suivants, d'origine germanique: Albertine la Fameuse, Berthe la Lumineuse, Brigitte la Rayonnante, Emma l'Amie de la maison, Mathilde l'Héroïne, Mina la Gracieuse, Gisèle la Compagne,Henriette la Bonne maitresse de maison.

L'assassinat au théâtre.

Une pièce de M. d'Annunzio: "Cita Moria," était récemment jouée à Milan par la Duse. Dans une scène, le héros noie sa sœur pour la purifier, dit-il. Le public s'est indigné, a protesté violemment, et a crié: "A l'assassin! à l'assassin!" On a dû interrompre la représentation de la pièce qui, ensuite, a été interdite par l'autorité, l'accueil du public faisant redouter des désordres plus graves.

Décidément, le public italien a l'âme tendre!

Réflexions d'un très pauvre diable de bohème qui, dans la plus extrême "débine", n'a pourtant pas perdu toute gaieté:

—Est-ce curieux? Plus je maigris, et plus mon paletot devient gras.

L'Ecolier Chrétien

(Extraits.)

Je ne sais si vous comprenez bien, mes amis, le sens et la portée du mot honneur. Je me demande avec inquiétude si tous vous ressentez le noble et généreux tressaillement qu'il provoque dans les âmes bien nées...

Ne savez-vous pas que l'honneur, c'est le droit au respect d'autrui, fondé sur le respect de soi-même, sur l'horreur et l'abstention de tout ce qui souille une réputation, discrédite un nom, abaisse et avilit une vie?

C'est l'honneur qui vous interdit toute vilénie, s'il ne vous préserve pas de toute surprise et de toute faiblesse; qui vous apprend qu'il est, entre les chutes, des chutes honteuses, qui salissent pour la vie, parce qu'on est tombé non-seulement sur le sol, mais dans la boue; qui vous apprend à distinguer un péché d'une vilenie, car certains péchés, qui sont des erreurs ne sont point des vilenies, et certaines actions, à peine des péchés, sont de grandes vilenies.

...C'est l'honneur, mes amis, qui faisait dire à St-Louis, captif des Sarrasins, qu'un roi de France ne se rachète point pour de l'or, qu'il donnerait Damiette pour sa rançon et un million de besants d'or pour ses sujets; et ces mécréants, admirateurs habitués de sa grandeur d'âme, disaient du saint roi: " Certes, nous n'avons jamais vu de si fier chrétien!"

C'est l'honneur qui ramenait captif aux mains des Anglais, pour mourir dans ses fers, Jean-le-Bon, qui leur avait promis sa personne ou sa rançon, déclarant que la bonne foi, fut-elle disparue du reste de la terre, devrait se retrouver au cœur d'un roi de France.

...C'est l'honneur qui arrachait à Henri de Larochejaquelin, un des mille héros de la guerre des Géants, ce cri magnifique à ses soldats: " Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi."

C'est l'honneur encore,—car ce ce sentiment n'alimente pas seulement la valeur militaire, mais toutes les fiertés, toutes les indépendances civiques, c'est l'honneur qui inspirait à Berryer, la gloire du barreau français, le vivant symbole de la fidélité monarchique et de la loyauté politique, dans une circonstance dont un procès récent vient de réveiller le souvenir. Le duc de Brunswick sollicitait pour la seconde fois, mais cette fois pour une cause mauvaise, les services de l'éminent avocat, faisant accompagner sa lettre d'arrhes vraiment princières.Berryer lui répondit simplement et fièrement: " Monseigneur, j'ai accordé naguère à Votre Altesse le secours de ma parole, parce que sa cause était bonne; aujourd'hui qu'elle est une fois mauvaise, je la lui refuse absolument."

C'est l'honneur qui avait gravé sur l'écusson de la maison de Bretagne,—représentante de la plus loyale et de la plus forte race qui soit encore sous le ciel,—au-dessous d'un hermine à la robe immaculée, cette noble devise: *Potius mori quam foedari*, " La mort plutôt qu'une souillure."

Eh! bien, messieurs, que cette devise soit la vôtre; que ce sentiment soit en vous; car vous êtes fils de Français, fils de croisés, fils de chrétiens, et vous devez être, comme vos pères, de fiers chrétiens!

Mettez le culte de l'honneur bien haut dans vos âmes, avec le culte de Dieu, de l'Eglise et de la Patrie.

...Et si vous vous formez à ces sentiments, mes chers amis, vous serez bientôt, au milieu des corruptions et des lâchetés du siècle, des hommes d'un incorruptible honneur et de fiers chrétiens, qui ne courberont la tête que devant Dieu et qui mépriseront ces honneurs, ces succès et ces faveurs auxquels on ne s'élève qu'en s'abaissant.

L'abbé G. BOURASSA.

(*Conférences et Discours.*)

L'origine du mot citoyen.

On s'appelle beaucoup, [illegible] Français, et depuis longtemps, [illegible]toyen.

Sait-on que l'origine de ce titre date des premiers jours du mois d'octobre 1774. Les circonstances qui lui donnèrent naissance sont curieuses.

Beaumarchais ayant eu un procès avec un conseiller, plaida lui-même sa cause devant le Parlement et fit le premier appel à l'opinion publique. " Je suis un citoyen, dit-il, c'est-à-dire ni un financier, ni un abbé, ni un courtisan, ni un favori, ni rien de ce qu'on appelle une puissance. Je suis un citoyen, c'est-à-dire quelque chose de nouveau, quelque chose d'inconnu, d'inouï en France. Je suis un citoyen, c'est-à-dire ce que vous voudriez être depuis deux cents ans et ce que vous serez dans vingt ans peut-être."

Le mot citoyen était lancé. Il a fait son chemin.

Nous avons parcouru le sixième Rapport Annuel de l'Oeuvre de la Crèche des Sœurs de la Miséricorde de Montréal, et nous avons pu constater les développements constants que prend, chaque année, cette charitable institution. Le rapport de la secrétaire des Dames Patronnesses, Mlle G. Z. Beaudoin, est fait avec une exactitude, une précision et une clarté qui se doublent encore d'un bon mérite littéraire. Tout le livret est très intéressant à lire.

Le Théâtre National offre, avec Mme Sans-Gêne, une semaine de grandes réjouissances à ses habitués, qui ne se lassent jamais d'entendre une pièce aussi agréable, et, ajoutons en toute sincérité, aussi bien rendue par les artisfes.

Au Palais:

—Le jury a acquitté hier un bigame.

—Il aura estimé avec raison que deux femmes légitimes à la fois, cela constitue un châtiment suffisant...

LE COIN DE FANCHETTE

Lorely.—Je trouve bien dommage de donner à un enfant un prénom laid et souvent ridicule, parce que son père ou sa mère l'a porté. Voilà mon opinion, puisque vous me faites l'honneur de la solliciter. Qu'il porte ce nom au baptême, en souvenir d'un ascendant, c'est bien, mais ajoutez-en un autre pour le commerce ordinaire de la vie, afin que s'entendant appeler d'un nom agréable, il ne se prenne pas en haine. " S'il te nait une fille,—dit un des livres sacrés de l'Inde,—donne-lui un nom sonore abondant en voyelles et qui soit doux aux lèvres de l'homme."

Sylvio. — On pourrait pourtant, avec quelques corrections, et, en redressant des phrases par-ci par-là faire quelque chose avec votre composition. Rappelez-vous qu'il ne faut jamais se décourager en face de premiers échecs.

Joseph-Emile.—Je ne sais à quoi aboutira ce tiraillement relatif à la réforme de l'orthographe. On désire sa simplification sans se rendre compte que jamais, quoiqu'on fasse, elle ne pourra être écrite par les lettrés et les ignorants de la même manière. C'est à l'hôtel de Rambouillet, au XVIe siècle, que furent faites d'importantes réformes dans l'orthographe. Non-seulement les précieuses la simplifièrent en faisant écrire, par exemple, nôtre, éloignée. etc., au lieu de nostre, esloignée, etc, mais mais elles ajoutèrent au dictionnaire plusieurs mots, qui, aujourd'hui encore sont ses meilleurs ornements. C'est une société de Dames, qui,vers la fin du dix-huitième siècle, je crois, demanda à l'Académie que l'orthographe se rapprochât de la prononciation. Qui sait si ce ne sera pas encore par d'autres féministes que nous viendront les nouvelles réformes dans l'orthographe.

Agaré Von Berwick.— Voulez-vous me donner une adresse ? Je veous renverrais votre manuscrit et les corrections qu'il faudrait y faire. Ce serait trop long de les écrire ici. J'accepte votre aimable proposition relativement à ces articles sur l'art.

Fleurianne.—Il y a des moqueries permises et d'autres qui ne le sont pas. Par exemples, les personnes gra sses, joufflues et roses, qui ne manquent ni un bal, ni une soirée, ni un thé et qui cependant, se plaignent du mauvais état de leur santé, méritent bien qu'on se moque un peu d'elles Tout le monde peut saisir un ridicule; les personnes bienveillantes comme les malveillantes. Mais où la raillerie est tout à fait répréhensible, méchante même, c'est lorsqu'elle s'attaque à des défauts physiques, ou lorsqu'elle s'expose à faire des blessures très douloureuses. Avec du tact et de l'esprit, avec du cœur surtout, il sera facile de discerner ce qui peut faire du mal ou ce qui n'est qu'un badinage inoffensif.

Une abonnée.—J'ai peur d'être un peu en retard, mais ce n'est pas ma faute, vous le savez. Voici quelques titres de livres dont la lecture conviendra parfaitement à l'état d'âme de votre ami. " Contes choisis,' et " contes du lundi," de Daudet: " Le Maître de la Mer " de Melchior de Vogüë. et un ouvrage, plus récent encore, du même auteur, intitulé " Sous l'horizon." Quel styliste admirable que de Voguë! Je vous recomanderais bien encore de lire ' Jean d'Agrève ", mais ce roman est peut-être un peu triste. " Un Divorce " de Bourget sera d'une lectu re attachânte, et puis, si vous voulez du sérieux, oh! du sérieux classique, prenez " Sur les Chemins de la Croyance," par Brunetière. C'est un ouvrage récent. Et voulez-vous de la poésie? Vous pouvez avoir un " Choix de Poésies " de Victor Hugo qui résument à peu près tout ce que le cœur et l'esprit peut aimer aux heures de rêveries. 2° Oui, il existe des livres français traitant des grands maîtres en musique. Demandez " La Musique et les Musiciens," par Lavignac, qui est une biographie de tous les musiciens. Il y a encore, du même auteur: "Voyage artistique à Bayreuth " où il est surtout traité de Wagner, et, " Education Musicale " qui vous fournira encore beaucoup de renseignements dans les études que vous poursuivez. Ces livres sont à la portée de toutes les bourses. Le plus cher ne coûte qu'un dollar et vingt-cinq sous. Aderssez-vous à la librairie Beauchemin ,rue Saint-Paul.

Amie affligée.—Aimons les morts. Ce sont nos amis les meilleurs et les plus désintéressés.

Louise et Maurice.— Consolez-vous. Vous ne savez donc pas " qu'il y a dans la pauvreté un parfum supérieur de distinction et de bon goût ? " Mais, il est certain que lorsqu'on ne peut s'habiller pour la position sociale qu'on occupe, mieux vaut rester chez soi. Le poète romain qui a dit: " Ce qu'il y a de terrible dans la pauvreté, c'est qu'elle rend l'homme ridicule " songeait alors à ceux qui vêtus de laine et de coton veulent inutilement se mêler aux satins et aux velours.

Miss Souris.—L'amour attire-t-il toujours l'amour ? écrivez-vous. Quelquefois, mais pas toujours. Ne croyez donc pas que vous n'avez qu'à aimer pour que l'on vous aime; avant tout, soyez aimable.

Saint-Ferdinand.—Vous avez le pseudonyme modeste et plein d'humilité. Il serait curieux de connaître vos miracles. Mais ceci est une digression. Je reviens au sujet de votre lettre: Tolstoï vit au milieu de ses paysans russes, non pour descendre jusqu'à eux, mais pour les élever jusqu'à lui. C'est toujours ce qui doit se faire. Pour parler au peuple, point n'est besoin de lui emprunter ses vulgarités; cette œuvre néfaste se fait malheureusement trop en certains milieux; on devrait plutôt attirer la classe inférieure en haut et non pas descendre jusqu'à elle. Si vous croyez que ce genre de

caricatures est propre à relever le niveau moral et intellectuel des masses, vous faites grandement erreur. Il sera un jour demandé un compte terrible à ceux qui ont ainsi bassement et servilement flatté les goûts de la populace.

Rat d'eau.—Je crois qu'il en faut revenir du livre de M. Beauchesne qui a fait couler toutes nos larmes durant notre jeunesse. Simon était, sans doute, un brutal, mais, on est loin d'être fixé sur les mauvais traitements corporels qu'il aurait infligés au petit Louis XVII. Espérons pour l'honneur de l'humanité que pareil monstre, tel que décrit par M. Beauchesne, ne s'est point trouvé dans son sein.

Reçu lettres d'**Emélie, Rollon, Chiva, Sollène.** Compliments à tous.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D.—Un monsieur peut-il se permettre d'arrêter une dame de ses connaissances qu'il rencontre dans la rue.

R.—Oui. Mais il doit pour lui parler continuer de marcher à ses côtés, au lieu de l'arrêter complètement. Si la dame, au lieu de marcher s'arrête complètement, cela signifie: Dites ce que vous avez à me dire, et, puis, retirez-vous.

D.—Comment une domestique doit-elle présenter le plat aux convives?

R.—Quand les assiettes ont été enlevées et remplacées une à une, la domestique va chercher le plat, qu'elle doit passer en mettant la main dessous et en le présentant à la gauche de chaque personne.

D.—La domestique doit-elle présenter les plats aux dames d'abord, et aux messieurs ensuite?

R.—Oui, quand les convives sont peu nombreux, mais dans de grands diners, les domestiques offrent les mets à la file en partant des premières personnes auprès du maître et de la maîtresse de la maison, puis reviennent à eux quand tout le monde est servi.

Réponse à Visière.—Les correspondants aux Propos d'Etiquette n'ont pas besoin de donner à leurs questions de noms responsables ni même de pseudonyme.

LADY ETIQUETTE.

Conseils Utiles

Le Bain, lorsqu'il est pris selon les lois de l'hygiène, est non-seulement destiné à purifier la peau de toute matière étrangère, mais il est encore indispensable pour entretenir la santé et la beauté. Bon nombre de personnes consièdent le bain comme une obligation fort ennuyeuse, qu'elles ne remplissent d'ailleurs qu'à des intervalles espacés. Ces mêmes personnes s'étonnent ensuite d'avoir un teint brouillé, des yeux ternes et un sentiment de lassitude générale, qu'elles s'empressent d'attribuer à un dérangement du foie ou à tout autre trouble physique. Après avoir fait l'essai d'une multitude de remèdes et de cosmétiques ayant pour objet d'éclaircir le teint, mais ne donnant aucun résultat satisfaisant, on se résigne enfin à consulter le médecin. Ce dernier, la plupart du temps, après avoir soigneusement diagnosé le cas en question, prescrira des bains comme le souverain remède. C'est une chose assez triste à dire, mais beaucoup éprouvent de la répulsion pour les ablutions du corps.

Manière de tenir le velours frais et propre.—On tient le velours frais et exempt de poussière en employant premièrement une brosse douce, puis on le passe sur un fer à repasser bien chaud. Ceci enlève la graisse. Si le velours est recouvert d'un linge mouillé et repassé, il ressemblera à la panne.

Nettoyage de la soie noire.—On nettoie la soie noire avec une infusion de café léger et d'ammoniaque en parties égales. Après avoir soigneusement brossé le tissu, appliquez la solution avec un morceau d'étoffe. Si la soie est encore en pièce, enroulez-la autour d'un bâton bien rond ou d'une planche. Si la soie est en petits morceaux, elle peut être repassée à l'envers étant encore humide, avec un fer froid.

Nettoyage des fenêtres.—On obtient des vitres bien claires en ajoutant un peu d'alcool ou d'ammoniaque à l'eau et en n'employant pas de savon. Après avoir séché avec une peau de chamois, polissez avec des journaux ou du papier de soie.

Conservation des oignons. — On doit tenir les oignons dans un endroit frais et sec, mais ne jamais les mettre dans la glacière. Le meilleur moyen consiste à les enfermer dans des sacs en papier et à suspendre ces derniers.

RECETTES FACILES

Pudding à la neige.—Prenez un demi-paquet de gélatine, jetez dessus une tasse d'eau froide et une tasse et demie de sucre. Laissez fondre et ajoutez une tasse d'eau bouillante. le jus d'un citron, et les blancs de quatre œufs bien battus. Battez le tout jusqu'à ce que ce soit très léger, mettez dans un plateau en verre et versez sur cette mousse une custarde faite avec: une chopine de lait, quatre jaunes d'œufs et l'écorce râpée d'un citron que vous faites bouillir ensemble. Mangez froid.

Gâteaux or et argent.—Pour la partie dorée. Prenez les jaunes de huit œufs, une petite tasse de beurre, deux de sucre, quatre de farine, une de lait sûr, une cuillerée à thé de soda, une cuillerée à soupe de corn starch, essence de citron.

Pour la partie argentée. Deux tasses de sucre, une de beurre, quatre de farine, une de lait sûr, une cuillerée à thé de soda, une cuiellerée à soupe de corn starch, blancs de huit œufs, essence d'amande.

Mettez dans un moule, alternant les mélanges et faites cuire.

✻ PAGE DES ENFANTS ✻

Correspondance

(Ecrit spécialement pour la page des enfants, par une jeune correspondante grecque.)

Ma chère Tante Ninette,

Je veux aujourd'hui vous faire la description de mon séjour à Constantinople, quoique ma plume, je le crains, soit bien infidèle à retracer sur papier la beauté singulière de cette ville bysantine.

Ce qui attire surtout l'attention du voyageur en pénétrant dans le Bosphore, c'est le beau panorama qui se déroule à ses yeux. Tout d'abord l'on aperçoit Stamboul, Galata, et Péra, puis Sainte-Sophie avec ses beaux minarets et sa coupole dorée —le Sérail (palais de sa majesté le Sultan Abdul-Hamid) situé au milieu de nombreux jardins en pente, et entouré d'arbres touffus et verdoyants qui semblent jeter une ombre sur ce harem somptueux.

Chaque jour le Bosphore est jonché de frêles et gentilles embarcations et de steamboats qui font journellement la traversée de Galata aux côtes de l'Asie Mineure (Moda, Kaidery) lieux très fréquentés par les Anglais durant la belle saison. Sa majesté le Sultan ne quitte que très rarement son palais si ce n'est pour se rendre quelquefois à la mosquée de Ste-Sophie située à Stamboul et dont le style byzantin en fait un chef-d'œuvre de sculpture, et une des attractions de la ville. La hauteur du dôme est de 180 pieds, son diamètre de 107, et elle est entourée de 40 fenêtres. Cette mosquée est surtout renommée pour la richesse de ses décorations, de ses pilliers multicolores et des inscriptions que l'on trouve sur ses murs vénérables. Les mahométans ne pénetrent jamais l'enceinte de Ste-Sophie sans se rechausser de babouches (espèce de pantoufle turque) qui remplacent les sandales dont ils faisaient jadis usage. Moi, aussi, ma chère amie, je dus pour en obtenir l'entrée subir cet inconvénient.

Galata est réunie à Stamboul par un grand pont construit en bois et en fer qui prend le nom de Oun-Capou. Ce fameux pont est traversé tous les jours, par des milliers de piétons. Chaque vendredi (Dimanche des Mahométans), une belle procession formée de l'armée turque et quelquefois Sa Majesté le Sultan le traversent pour se rendre à la mosquée. Tout près de là se trouve une belle fontaine, et une quantité de bazars et de marchés où l'amateur trouve les bric-à-bracs les plus originaux, ainsi que les plus beaux fruits vendus par les Turcs qui, tout en attendant l'arrivée de quelque acheteur, sont nonchalamment étendus à terre fumant leur narguilé.

Je vous ai donné en quelques mots, chère amie, une description sur la ville de Constantinople elle-même, je vais maintenant vous parler de mon séjour dans le Harem, de Saïde-Pacha où je suis restée à peu près un mois. La maison est située au milieu d'un vaste jardin. L'intérieur est richement décoré de ces beaux tapis turcs multicolores, et les différentes pièces de la demeure du Pacha sont entourées de grands divans où s'allongent les belles Turques, fumant et dégustant leur café. Généralement la femme de Saïde-Pacha passait la plus grande partie de ses journées étendue sur un de ces divans entourée de ses domestiques prêtes à la servir à la moindre occasion. Ces dernières participaient à la conversation, qui la plupart du temps se faisait en turc de sorte que moi, pauvre étrangère, ne pouvait comprendre un mot. Au dîner nous commencions notre repas par le "Pilau," montagne de riz placée sur un plat d'argent, au centre de la table et décorée de toutes espèces de confitures les plus exquises. Quelques Turcs se passent aisément de cuillère et de fourchette et se servent de préférence de leurs doigts qu'ils se font laver et sécher avec de l'eau de rose, par un domestique placé derrière eux. Puis on servait sur un plat d'argent des aubergines cuites à l'huile (légume que les Turcs apprécient beaucoup) ensuite un plat de viande suivi d'un plat sucré, etc. Pas de verre sur la table. Chaque fois que je voulais étancher ma soif je me rendais à une petite table située dans un coin de la salle à manger et là je buvais à mon aise. Chaque après-midi nous nous rendions en calèche soit à Péra pour voir les bazars qui y sont renommés, soit à la promenade des dames turques, campagne pittoresque baignée par le Bosphore et où l'épouse de Saïde-Pacha descendait quelquefois pour fumer une cigarette et se rafraîchir d'un petit café. Moi, aussi, j'ai honte de l'avouer je suivais parfois son exemple. Mais que voulez-vous quand on est dans un pays il faut bon gré mal gré en suivre les coutumes. Le soir, le harem était surveillé par un gardien appelé Baxis qui faisait la ronde jusqu'au lever du jour, frappant les heures sur le pavé, au moyen d'un bâton, opération qui m'empêchait bien souvent de dormir. Je pourrais encore vous citer bien d'autres choses curieuses et singulières à propos des coutumes turques et de mon séjour au Harem, mais comme ma lettre traine déjà en longueur, je cesserai mon bavardage et vous conseillerai de visiter Byzance et le beau Bosphore sitôt que vous en aurez l'occasion.

ANASTASIA KONSTANTINIDES.

LES JEUX D'ESPRIT

Métagramme

Mon premier a besoin d'avoir solide poigne.

Deux, c'est ce qu'on demande à l'homme qui témoigne.

De trois avec horreur d'ordinaire on s'éloigne.

PAGE DES ENFANTS

Histoire du Canada.

Quel gouverneur caractérisa la première époque héroïque de notre histoire?

Réponses à Jeux d'Esprit

Charade

Un à deux réunis désigne une monnaie.
Que le Turc en sa bourse est heureux d'enfermer.
La plante, sans mon trois ne pourrait germer,
Contre lui, bien souvent, vainement l'on essaie,
De mon tout, dont pourtant on a besoin de s'armer.
Mais qu'au sein de quelque bagarre,
Il montre son utilité,
En nous donnant sécurité,
A Paris, comme ailleurs, la chose n'est pas rare.

Rép.—Parapluie.

Ont bien répondu: Cygne Blanc, Adrienne, Juliette V., Joseph St-Charles.

Histoire du Canada.

Que doit le pays à MM. de Tracy, Courcelles, Talon, Frontenac, d'Iberville, de Callières, Mgrs de Laval et de St-Valier?

Rép.—Sous MM. de Tracy, de Courcelles et Talon, le pays prit un nouvel élan; les richesses minérales se découvrirent, les ressources du sol se développèrent. Frontenac fut le sauveur du pays qui menaçait de passer aux mains ennemies.

D.—Iberville, héros de la guerre de 16 ans, sempara des forts Pemquid, Casco, Shenectady et de Terre-Neuve; il colonisa aussi la Louisiane. M. de Callières fit le traité de paix de 1701; mis fin aux hostilités des Iroquois.

Mgr de Laval, premier évêque de Québec, fonda le Séminaire et Mgr de St-Valier, second évêque, fonda l'Hôpital-Géné-ral de Québec et les Ursulines de Trois-Rivières.

Ont bien répondu: Mlles Antoinette Gosselin, Chicoutimi; Aurore L., Lucienne V., Brise d'Automne, Neige Abondante, Québec; Ludovic St-Onge, Joël St-N., Le Petit Français, Lucien Duverger, Perceneige, Joséphine Lalonde, Raoul Descôteaux, Montréal.

Petite poste en famille.

Comment pourrai-je vous remercier assez, chers petits neveux et nièces de l'Ecole Garneau. Vraiment, si j'était toujours sûre d'un 25 novembre ainsi fêté, ma foi, je la coifferais toujours, moi, cette bonne Ste-Catherine, et sans aucun remords croyez-moi. Ce qu'ils étaient bons vos bonbons mes petits amis, ce qu'ils étaient bons!!... Oh! rien que de vous le dire vous en avez vous aussi, n'est-ce pas vrai, l'eau à la bouche. Merci, encore chers enfants, et croyez toujours à l'entière reconnaissance de votre

TANTE NINETTE.

Le Petit Ramoneur

Un soir, dans le bas de la rue Montmartre, un petit ramoneur, nommé Baptiste Peuf, poussa du pied et ramassa un chiffon de papier souillé de boue. Malgré son jeune âge, Baptiste reconnut sur-le-champ qu'il tenait un billet de banque, un billet de mille francs, ne vous déplaise. Il jeta un petit cri sauvage et se mit à gambader.

Une dame qui le suivait des yeux s'approcha:

"—Mon petit bonhomme, dit-elle, sais-tu ce que tu viens de trouver là?

—Oui, Madame, c'est un billet de banque: et s'il est à vous le voici.

—Non, il ne m'apartient pas; mais que vas-tu en faire?

—Tiens, bien simple. Il y a un commissaire par ici, je suppose.

—C'est très bien, mon petit: allons, va le porter tout de suite."

L'enfant se dirigea vers le bureau du commissaire de police; la dame qui le suivait à distance eut la satisfaction de voir qu'il n'échappait point par la tangente, comme on dit a l'école polytechnique. Le billet fut presque aussitôt réclamé par Madame T..., qui, après avoir parcouru tout le quartier, avait enfin songé à aller faire sa déclaration au commissaire de police, et qui entra au bureau de la section Saint-Eustache presque en même temps que le petit ramoneur; peut-être l'eut-elle embrassé si l'on avait eu le loisir de le débarbouiller; mais en attendant elle mit vingt francs dans sa main en disant:

"—Je n'ai que cette somme dans mon porte-monnaie; mais viens ici demain, M. le commissaire te donnera encore vingt francs de ma part."

Baptiste se voyant en possession de quatre pièces de cent sous, se livra à une pantomime joyeuse qui divertit beaucoup l'assistance.

"—Eh bien, lui dit-on, tu vas aller confier cela à ton patron.

—Au patron? Plus souvent!... Je n'en entendrais plus parler. Je veux l'envoyer au pays. Comment faut-il faire pour cela?"

Madame T... conduisit l'enfant au bureau de poste le plus voisin; elle écrivit elle-même une petite lettre à la mère de Baptiste, et, par un mandat sur la poste, lui envoya cinquante francs, qui ont dû faire émeute dans une chaumière du Cantal.

———:o:———

Grinchinet est le plus terrible bougonneur de la terre.

Pincé par un rhumatisme articulaire il est soigné par sa femme, très dévouée que cela désole naturellement.

Vous croyez peut-être que Grinchinet lui en est reconnaissant? Comme vous le connaissez mal!

Hier, de ton rageur qu'il ne quitte jamais, il disait à un ami:

—Elle m'agace... Le médecin a déclaré que, pour mes douleurs l'humidité était très mauvaise; eh bien, elle fait exprès de pleurer toujours!



Par le Droit Chemin

HENRI ARDEL

III

Suite

—Mais si... mais si. Vous en avez l'habitude. Le docteur fume. Allez lui tenir compagnie un instant. Vous nous reviendrez ensuite et Simone nous fera un peu de musique avant la partie de trente-et-un...

Quand Mme Dalbigny avait parlé, bien audacieux eût été celui qui se fût rebiffé devant sa décision. Guillaume Saran, silencieusement agacé, dut accompagner le docteur au fumoir, mais il reparut si vite que les petits yeux fanés de sa mère en devinrent presque grands. Elle avait fait asseoir Simone près de lui et lui racontait de menues choses puériles sur son fils qu'elle adorait avec une candeur touchante. De l'autre côté de la cheminée, où brûlait la première flambée d'automne, Mme Dalbigny. témoigait au chanoine son mécontentement de la façon dont la chaisière de la cathédrale troublait les fidèles dans leurs prières afin de leur faire payer leur chaise.

Elle s'interrompit pour dire à sa filleule, à la vue des hommes qui rentraient.

—Allons, ma petite, au piano. Joue-nous quelque chose de gentil ou ce que tu chantais cette après-midi...

Dans le cœur de Simone, un désir éperdu jaillit d'échapper à cette exhibition sans intérêt, sûrement, pour ceux qui l'écouteraient et insipide pour elle-même... Mais un refus était impossible, et elle en avait la conscience si nette qu'elle n'essaya même pas de se dérober. Elle eut une moue expressive vers Jean qui la devinait bien; puis, complaisante, elle commença, non pas ce qu'elle chantait à René Soraize, mais d'indifférentes mélodies, de vieilles chansons où elle ne mettait pas son âme, mais seulement sa science et son esprit.

Tous d'ailleurs l'écoutaient avec une sorte d'attention recueillie que remarquait le regard malicieux de Jean. Le chanoine dodelinait un peu sa tête chenue au son de la voix fraîche qui le berçait. Le docteur mâchonnait sa moustache, et tout autant que Guillaume Saran, il contemplait la jolie tête fine de la chanteuse, le jeu caressant de ses lèvres, l'ombre frémissante des cils sur les joues roses.

Mme Saran aussi la regardait, son cœur maternel tressaillant à de confus espoirs; tandis que la femme du docteur se demandait si elle ne pourrait porter un corsage rose de Chine comme celui de Simone, et que Mme Dalbigny se disait que la soirée marchait à son gré.

Pour tous, la musique n'était qu'un bruit, agréable parfois... Cependant des applaudissements nombreux remercièrent Simone qui se levait du piano, sa tâche remplie en conscience. Mme Dalbigny paraissait tout à fait contente et l'embrassa sur le front. La partie de cartes alors s'organisa, et ce fut une satisfaction générale. L'innocent "trente-et-un" épanouissait les hôtes de. Mme Dalbigny. Guillaume Saran, lui-même, y apportait un tel entrain que, malgré elle, Simone lui demanda, incrédule:

—Cela vous amuse de jouer au "trente-et-un?"

—Oh! oui, beaucoup, fit-il du même ton où il eût célébré quelques royal délassement.

Elle eut envie de rire et, un instant, elle se laissa distraire par l'enthousiasme des joueurs... Mais, très vite, l'ennui la prit et alors, pendant qu'elle faisait les gestes qu'il fallait, jetait les cartes au hasard, sans souci des complaisants conseils de Guillaume Saran qui s'indignait de ses fautes, elle laissa tout son cœur s'enfuir vers l'absent, elle eut le ressouvenir de leurs soirées de causerie sur la plage ou dans le salon aux tentures fleuries...

—Simone, Simone! Mais tu ne fais pas attention du tout, gronda la voix mécontente de Mme Dalbigny. Tu ne fais que des sottises!

Elle devint toute rouge comme un bébé pris en faute et marmotta, confuse.

—C'est vrai, marraine, je joue très mal! Je vous demande pardon.

De son mieux, elle s'appliqua pour réparer ses méfaits. Mais comme Jean, dont les yeux s'ensommeillaient à cette partie monotone, elle eût volontiers jeté un cri de joie quand elle vit apparaître le chocolat qui annonçait la fin de la soirée.

IV

Mme Dalbigny n'était pas matinale, et Simone avait eu le temps d'arpenter maintes et maintes fois le petit jardin, énervée par l'idée de l'entretien qu'elle allait avoir, quand la voix de sa marraine l'appela d'une fenêtre du premier étage:

—Simone, Simone!... Viens donc me trouver dans ma chambre, ma petite. Je voudrais causer un peu avec toi!

—Je viens, marraine.

Si vaillante qu'elle fût, la jeune fille avait pâli. L'heure enfin était venue de lutter pour conquérir son bonheur. Elle eut une muette prière, puis elle monta comme elle y était invitée.

Souriante sous ses papillottes, Mme Dalbigny paraissait, heureusement, en excellentes dispositions.

—Ah! ah! petite fille, les jardins de province vous séduisent, ce me semble. Je suis allée vous chercher dans votre chambre et l'oiseau s'était déjà envolé! Pourtant, ma petite fille, j'ai une communication à te faire. Car tout à l'heure, je viens de recevoir une lettre de mon vieil ami le chanoine... Tu as fait sa conquête, ma chère.

—Ah! tant mieux, dit Simone distraitement, trop émue pour chercher de vaines phrases de politesse. Il a été bien aimable pour moi.

—Dame! tu as fait sa conquête, je te le répète, et

qui plus est, qui mieux est, en la circonstance, celle aussi de son neveu, le fils de ma bonne amie Saran... ce que je souhaitais fort!

Simone devint pâle comme une petite vierge de cire. Sa confuse intuition ne l'avait pas trompée la veille. Ce qu'elle avait redouté se réalisait. Mme Dalbigny avait un projet pour elle... La situation s'aggravait.

—Marraine, commença-t-elle.

Mais une exclamation de Mme Dalbigny l'interrompit.

—Bonté du ciel, ma petite fille, comme te voilà sans couleur! Il n'y a pas de quoi te saisir ainsi. Je ne veux que ton bonheur... Toujours je t'ai dit que, quand l'heure serait venue, je le préparerais... C'est pourquoi, hier, j'ai tenu à te faire diner avec Guillaume Saran. Il vient d'acheter à Amiens une bonne charge d'avoué; il est d'excellente famille, parfaitement élevé; il a fait de brillantes études chez les Pères et a des sentiments irréprochables. Je l'ai connu gamin et j'ai beaucoup d'affection pour lui. Je l'ai étudié et je suis convaincue qu'il sera un mari modèle. Aussi, je te le destinais depuis longtemps déjà, tout en craignant que sa mère n'eût pour lui des projets arrêtés... Par bonheur, il n'en est rien! Elle t'a trouvée charmante, hier soir... J'ai un mot d'elle, ce matin; elle me prie de m'enquérir de ta propre impression.

Simone, bien des fois déjà, avait eu l'occasion de constater que ce que Mme Dalbigny voulait, elle le tenait pour réaliser, sans nul souci de ce qu'en pouvaient passer les autres. Pourtant il y avait une sorte de stupeur dans le regard qu'elle attachait sur la vieille dame qui disposait d'elle avec cette désinvolture, sans même lui demander si elle souhaitait faire ainsi le don d'elle-même... Tout à coup, il lui semblait qu'en elle, toute affection était morte pour Mme Dalbigny... Courageusement, elle tenta de dominer cette impression pour se souvenir seulement de la preuve d'intérêt que lui donnait, somme toute, sa marraine, en cherchant à lui faire faire un mariage honorable.

—Marraine, vous êtes bien bonne de vous être ainsi occupée de moi... Je vous en suis très reconnaissante... Mais...

—Mais quoi? interrompit Mme Dalbigny, stupéfaite que cette enfant se permit d'élever une objection. Qu'est-ce qu'il y a? Est-ce que Guillaume ne te plairait pas? Tu serais bien difficile, ma petite. Hier, d'ailleurs, tu m'avais l'air de causer assez volontiers avec lui!

—Il paraît, c'est vrai, très aimable, très bon: sa conversation est agréable et je suis bien désolée, marraine, de ne pouvoir accueillir sa demande comme vous le souhaitez... comme elle le mérite...

Mme Dalbigny se redressa dans son fauteuil et mit fièvreusement ses lunettes. Ses. sourcils s'étaient froncés; elle avait l'air furieux.

—Tu ne peux pas?... Comment! tu ne peux pas?... Et me feras-tu la grâce de me confier pourquoi?... Est-ce que, par hasard, tu imaginerais de te faire nonne come ta sœur?

Elle était très rouge, un peu haletante sous le coup de son irritation.

—Non, marraine, je n'ai pas le moindre désir d'entrer au couvent... Mais le mariage auquel vous avez eu la bonté de penser pour moi est impossible... parce que c'est un autre que je désire faire.

—Ah! un autre... Vraiment?... vraiment?...

Mme Dalbigny respira avec force. Elle contemplait Simone d'un œil foudroyant, suffoquée que cette petite fille osât avoir un avis à elle, autre que le sien...

—Vraiment, tu arranges ainsi ton avenir, à ton gré, sans daigner même me demander avis. Ma parole! c'est inoui ce que sont les enfants aujourd'hui!... Et quel est l'heureux mortel que tu as distingué?

—Il est profeseur et écrivain.

—Des métiers de meurt-de-faim... Ecrivain, une jolie profession!... A notre époque, les écrivains ne savent être que des corrupteurs, des agents de démoralisation... Bien entendu, tu vas me dire que ton héros fait exception... Enfin où as-tu trouvé ce merle blanc?...

Les traits de Simone s'étaient un peu contractés et ses yeux semblaient plus noirs et larges encore dans son visage sans couleur.

—J'ai rencontré M Soraize cet été à Mers.

—Ah! bien... Une amourette de bains de mer que tu prends au sérieux. Il a de la fortune, ton professeur?

—Non, marraine, pas du tout; pas plus que moi!... Son père qui était ingénieur s'est ruiné avec des inventions scientifiques, et lui, il vit de son travail. Dans quelques années seulement, il touchera les revenus d'une maison qui lui appartient, mais dont il emploie, en ce moment, les intérêts à acquitter une dernière dette de son père.

—Et c'est un pareil mariage que tu imagines de vouloir faire?... Mais tu es folle, mon enfant. C'est insensé, insensé!!!... Tu en as parlé à ton père et à Anne?

—Oui, marraine, ils savent...

—Et ils approuvent?

—Ils regrettent comme vous et comme moi que M Soraize n'ait pas plus de fortune, car c'est toujours bien plus commode et plus agréable d'en avoir!... Mais ils pensent que...

—Que je te doterai et qu'ainsi tu pourras aider ton professeur à se nourrir?... Eh bien, ma chère, oubliez vos petits arrangements, car je ne m'y prête pas... Jamais, tu m'entends, "jamais," tu n'auras de moi, même un sou, pour un stupide mariage que je désapprouve absolument!... Et si, contre mon opinion, tu persistes à le faire, tu peux être certaine que j'annulerai toutes mes dispositions testamentaires à ton égard!... Je t'en préviens carrément!

Simone se redressa. En cette minute, même dût-elle à ce prix, renoncer à devenir la femme de René Soraize, elle n'eût pas accepté un centime de Mme Dalbigny. La voix frémissante, elle articula avec effort:

—Marraine, je vous en prie, ne dites pas des choses qui me rendraient impossible à l'avenir de vous témoigner de l'affection. Il me semblerait que dans tous mes actes vous verriez toujours de l'intérêt. Je ne vous demande rien... oh! rien!!... et je n'ai pas fait les misérables calculs que vous me prêtez, je vous le jure bien!... Il ne s'agit pas de votre fortune en ce moment, mais seulement d'un mariage que je souhaite de tout mon cœur avec un homme que...

Elle s'arrêta un peu, redoutant d'évoquer son jeune amour devant cette femme prête à le bafouer. Mais elle se domina et, fièrement, elle acheva:

—Avec un homme que j'aime et qui mérite toute la foi que j'ai en lui, Marraine, consentez à le voir et vous en serez convaincue!

—Ah! ça, tu perds la tête!... Moi, que je voie ce garçon?... Jamais, jamais, je ne t'encouragerai, même de la façon la plus indirecte, à faire un mariage inqualifiable!... Alors que j'avais la bonté de t'en préparer un autre que tu ne pouvais rêver meilleur... Un mariage parfait, qui aurait été ma joie, qui t'assurait un avenir plein de sécurité et te fixait à Amiens, près de moi, de façon à ce que tes enfants grandissent sous mes yeux.:.. Et à tout cela, il me faudrait renoncer parce qu'il a plu à une fillette de s'amouracher d'un garçon qui lui a fait de la littérature en regardant la lune... Ah! mais non!! Ma chère, tu m'écouteras ou tu t'en repentiras, c'est moi qui te le dis!

Les mains de Simone se joignirent instinctivement. Une sorte d'indignation la faisait frémir, jetant dans tout son être le seul désir de s'enfuir loin de cette femme brutalement égoïste et autoritaire. Pourtant, elle murmura suppliante:

—Marraine, je vous en conjure encore, ne parlez pas sans savoir à qui...

—Ah! tu trouves que je parle sans savoir, interrompit Mme Dalbigny avec violence, ne laissant pas Simone achever sa phrase imprudente... Alors tu me prends pour une vieille femme stupide?... C'est complet... Dans ce cas, il est bien inutile que nous pour. suivions davantage cette conversation. Si tu t'entêtes dans ton projet ridicule...

—Marraine, il n'est pas ridicule de vouloir son bonheur!

Mme Dalbigny, avec des mains qui tremblaient, frappa la table de son journal plié.

—Ton bonheur!!... Tu peux y compter sur ton bonheur, dans un ménage misérable, avec des enfants à élever, à faire instruire, soigner, etc., etc. Ah! ma petite, laisse les vieilles gens être sages et prudents pour les jeunes... Crois-en mon expérience... Renonce raisonnablement à ta fantaisie de gamine sentimentale et accepte le mariage que je veux pour toi, ne cherchant que ton bien. En somme, puisque tu connais ton écrivain depuis quelques semaines à peine, tu ne peux avoir une grande affection pour lui... Mets-y un peu de bonne volonté et tu l'oublieras aisément avec Guillaume Saran.

Les prunelles étrangement sévères, Simone contemplait Mme Dalbigny.

—Alors, je reprendrais ma parole pour faire un riche mariage?... Ce serait tout à fait honorable et me mériterait votre estime et celle de tous les gens dont l'opinion complète!...

—Ta parole?... Tu as donné ta parole?... sans me rien demander, me rien dire à moi, ta marraine, qui me suis toujours généreusement occupée de toi et ne songeais qu'à ton avenir!... Tu avais un mariage décidé et tu n'as pas daigné m'en faire part, comme c'est l'usage, même à l'égard des étrangers!

(*A suivre.*)



Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)
Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois
Directrice : R. BARRY
Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell. Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze franc
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.

Sommaire

E. Gorcy. des

3me ANNÉE—No 18 Samedi, 17 Decembre 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze franc
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



Mme DUVAL-THIBAULT

Nuit de Noël au Village



La neige est sur la terre et l'étoile au ciel bleu.
Partez pieux enfants de nos vieilles campagnes,
Avec vos fils nombreux et vos chères compagnes ;
Sur les chemins durcis, marchez vers le Saint-lieu.

Le Saint-lieu tout brillant d'une lumière vive,
Où des cierges l'odeur se mêle dans les airs
A l'arôme âcre et sain des jeunes sapins verts,
Frais décors de la crèche et touchante et naive.

Sans craindre de la nuit et du froid les dangers ;
Malgré le vent du nord qui soulève la neige.
Plein de foi, plein d'ardeur, allez joyeux cortège,
Comme à la voix de l'ange autrefois les bergers.

Ah ! puissiez-vous garder ce bonheur qu'on envie,
Cette paix que jamais le monde ne donna,
Car bien des exilés, que le sort entraîna
Loin de vous, donneraient la moitié de leur vie

Pour marcher dans la nuit sur ces chemins neigeux,
Entourés comme vous de leur famille entière ;
Pour s'unir devant Dieu dans la même prière,
Et trouver dans ce monde un avant-goût du ciel.

Madame Duval-Thibault.

Fall-River.



ALBERT LOZEAU

L'An Meilleur



A chaque fois que l'an nouveau m'apparaissait,
Une soudaine peur m'entrait au fond de l'âme,
Comme l'acier hardi d'une incisive lame ;
Et, sans savoir, mon cœur de crainte se blessait.

C'est que le souvenir implacable me hante
Persistant et plus fort que la réalité ;
Et que je suis d'un mal étrange tourmenté,
Oubliant deux beaux jours pour une heure méchante.

Aujourd'hui, je suis moins tremblant. J'espère un peu.
Du fond de l'ombre épaisse une aurore s'annonce ;
Et comme la nuit a le soleil pour réponse,
La nuit de tout mon cœur, enfin croit au ciel bleu !

Je pleure !... Ah ! c'est un miel si doux que l'espérance !
Comme l'an qui l'apporte est de tous le meilleur !
Le plus vrai des bonheurs, c'est de croire au bonheur ;
Et quand le mal nous vient, hélas ! c'est qu'on y pense !

Albert Lozeau.

(Montréal)

FLEUR DU CLOITRE


FRANÇOISE

JE l'ai connue dans le repos d'une longue convalescence, après une douloureuse et grave maladie. Et elle est restée dans mon souvenir comme un de ces rayons que l'âme emprisonne et détient àjamais.

C'était au printemps de 1901. Les médecins, jugeant mes poumons encore trop affaiblis pour leur permettre de respirer les brises fraîches et salines de la mer, ordonnèrent le calme le plus complet, dans une atmosphère à la fois tranquille et tiède.

Rien ne pouvait donc mieux convenir que l'hospitalité qui m'était offerte, à Détroit, au couvent des Dames du Sacré-Cœur de Grosse-Pointe. Les jours ensoleillés que j'ai passés dans cette gracieuse retraite, sur les bords merveilleux du grand lac Sainte-Claire, ont marqué, dans ma vie, une époque charmante dont l'évocation me sera toujours chère.

J'avais,pour compagne de mes belles flâneries, une jeune religieuse professe qu'une faiblesse extrême empêchait de suivre les exercises réguliers de la communauté. Sa vie s'en allait goutte à goutte, sans que les ressources de l'art et celles de soins tendres et délicats pussent, en aucune chose,entraver les progrès de ce mal lent et invisible qui la conduisait au tombeau.

Naguère encore, elle était robuste et forte. Mais un jour qu'elle était préposée au téléphone pour recevoir les commissions envoyées à la maison, il parvint de la ville où il était arrivé, un cablegramme annonçant le décès subit de son père.

Docile, elle alla répéter le message que, sans le connaître, la brutalité d'un hasard lui avait révélé, puis, sa tâche accomplie, elle s'évanouit aux pieds de la Supérieure.

C'est depuis cette heure que la sève vigoureuse ne coulait plus dans ses veines, et qu'elle s'en allait mystérieusement vers cette contrée indécouverte, dont parle Shakespeare, d'où nul voyageur n'est encore de retour.

Souriante et résignée, elle se rendait à la mort comme on va au sommeil. Sa gaieté, calme et douce, ne laissait aucun doute sur la sérénité de son esprit. C'était une âme prédestinée qu'aucune attache terrestre ne retenait à ce monde.

Ce fut sur les rives du lac, tandis que les eaux paresseuses murmuraient leur léger clapotis, que nous fîmes ample connaissance. D'abord, elle m'adressa la parole en anglais, mais sa prononciation défectueuse m'indiqua promptement que ce n'était pas là sa langue maternelle.

—Parlons français, lui dis-je. N'est-ce pas que, toutes deux, nous nous en trouverons mieux.

—Ah ! oui, répondit elle joyeusement. Il y a si longtemps que je n'ai parlé le français, depuis que j'ai quitté mon pays.

—Vous êtes Française, alors ?

—Non, Belge.

—Faisons donc du béguinage, dis-je en riant. Je connais la Belgique et je garde de ma visite chez vous la plus agréable impression.

—Quel bonheur ! fit-elle rayonnante. Vous avez visité Bruxelles ?

—Et la cathédrale de Sainte-Gudule

—Le Parc ?

—Ainsi que l'Allée Verte.

—Ah ! répartit-elle avec fierté, Bruxelles est un petit Paris. Vous avez vu notre Hôtel-de-Ville ?

—Sans oublier le *Manneken*, risquai-je, en reluquant, du coin de l'œil, sur son visage, l'effet de mon impertinence.

– Ah ! le *Manneken*, s'écria-t-elle, en frappant des mains avec un rire d'enfant, il y a dix ans que je n'en ai entendu prononcer le nom !

Nous fûmes, après cela, d'excellentes amies.

J'écoutai le roman de cette vie si simple, si transparente, au travers de laquelle n'avaient passé que des ailes d'anges.

Toute jeune encore, elle avait perdu sa mère ; son enfance et sa jeunesse s'étaient écoulées au couvent du Sacré-Cœur,de Jette Saint-Pierre situé aux alentours de Bruxelles.

C'est dans ce pensionnat que la princesse Clémentine, venait de temps en temps, en visite, aux jours de grand congé. Les élèves qui avaient été sages, oh ! bien sages, obtenaient l'insigne récompense de déjeuner avec la fille du roi de Belgique.

Figurez-vous même que la princesse, une fois, lui avait dit :

—Mais vous ne mangez pas, mademoiselle ?

Et un autre jour :

—Vous êtes donc la plus sage du couvent !

C'était, de toute sa vie, les souvenirs les plus troublants.

Dès sa sortie du Sacré-Cœur, elle avait annoncé à son père sa décision irrévocable de se consacrer à Dieu, et héroïquement, il avait fait le sacrifice de la mieux aimée de tous ses enfants. Après ses années de noviciat, elle fut envoyée aux Etats-Unis, dans différentes maison de son ordre.

—Je ne savais pas un mot d'anglais alors, ajouta-t-elle ; toutes les prières toutes les prédications se faisaient en cette langue, et mon ignorance a dû causer bien des ennuis à mes supérieures.

—Il me semble, fis-je étonnée, que c'est encore vous qui en avez eu le plus à souffrir.

—Ah ! non, dit-elle simplement, c'étaient des occasions de mérites.... j'en étais trop heureuse.

Je l'écoutais tout attendrie.

Elle aimait à me causer de sa famille, de ses frères et de ses sœurs, de leurs querelles d'enfants et de leurs raccommodements. Peut-être ne savais-je pas qu'elle était très méchante quand elle était petite. Un jour qu'on lui

avait commandé d'embrasser sa sœur qui avait cassé sa poupée, au lieu d'obéir, elle lui avait craché à la figure. Ce qui, elle se hâtait de l'ajouter, ne les avait pas empêchées de s'aimer tendrement dans la suite.

Cette sœur s'était mariée avant son entrée en religion, et elle habitait l'Algérie où son mari tenait un grand comptoir.

— Comment, ajoutait la petite religieuse, avait-elle pu quitter ainsi sa famille et son pays ?

— Et vous, retorquai je, n'en avez-vous pas fait davantage ?

— Moi, dit-elle, ce n'était pas la même chose : c'était pour l'amour de Dieu.

Elle ignorait, d'un autre amour, la douceur et la force, les ivresses et les tourments. Je restai muette, ne voulant pas rider, même d'un souffle la surface de cette âme si pure et si limpide.

Son esprit était large, puissamment éclairé ; la droiture naturelle de son caractère lui donnait sur les cho es un jugement sûr et toujours juste Peu de lectures, mais son intelligence s'étant promptement assimilée les livres sains dont elle s'était nourrie, lui permettait les discussions agréables autant qu'intéressantes.

Sans aucune expérience, elle avait la prescience qui en tient souvent lieu, tandis que sa charité absolue ne voulait reconnaître le mal que lorsqu'on le lui avait prouvé jusque dans l'intention.

Une après-midi que nous regardions les bateaux à vapeur, sillonnant en tous sens les eaux du lac, elle me raconta une sombre tragédie qui venait d'avoir lieu, et dans laquelle, une jeune femme, dont l'extérieur et les manières décelaient une personne du meilleur monde, avait cherché la mort en se précipitant du haut de l'un de ces bateaux, dans les flots.

— A-t-on su, demandai-je, le motif de son acte désespéré ?

— Non, mais elle était sans doute très malheureuse. J'ai prié pour elle le Dieu de la miséricorde et du pardon.

Combien qui ne voient dans l'Etre Suprême qu'un Dieu vengeur et implacable !

Une fois que la température était lourde, énervante, que l'orage grondait sourdement au fond de l'horizon, elle m'avoua qu'il était un jour dans l'année qu'elle n'avait jamais pu voir arriver sans éprouver un serrement de cœur, sans qu'il renouvelât tous ses sacrifices Ce jour c'était le premier de l'An.

Et ses mains, ses pauvres mains exsangues, avaient, en me parlant, un geste las que je revois encore

— Heureusement, fit-elle, en reprenant le sourire si bon qui errait souvent sur ses lèvres, c'est là-haut, que je les verrai maintenant, mes premiers Jours de l'An....

Il y avait, en arrière du couvent, un petit bosquet, que, dans l'intention de lui faire plaisir, j'avais nommé : le bois de la Cambre. C'est, sous ces ombrages frais, que nous cherchions refuge à l'heure du midi, quand le soleil miroitant sur les eaux du lac, réfléchissait des rayons aveuglants et trop chauds.

La conversation, un jour, vint à rouler, je ne sais trop comment, sur les airs nationaux propres à chaque pays.

— Nous avons pour le Canada : *Vive la Canadienne*, fis-je ; pour la France, *La Marseillaise* ; l'Angleterre, *Dieu sauve le Roi* ; la Belgique... tiens, je ne sais pas le chant belge.

— C'est *La Brabançonne*, fit-elle, la jolie et brave *Brabançonne !*

Je confessai que j'en avais ignoré jusqu'au nom.

— Vraiment ! écoutez bien alors, je vais vous la chanter.

Et elle entonna l'hymne national belge, si cher au cœur du vieux Brabant.

Sa voix faible et cristalline en attaqua allègrement les premières notes.

Je la regardai et vis passer dans ses yeux, ces yeux qui avaient pris l'oubli de la terre en regardant le ciel, une flamme nouvelle que je n'y avais point encore découverte.

Sa voix monta, monta toujours, perçant l'épais dôme de verdure, vibrante maintenant comme un airain qu'on sonne, triomphante comme un cri de victoire.

Là-bas, là-bas, dans cette terre bénie qui a gardé le souvenir de Clovis, de Charlemagne et de ses preux, des morts aimés durent ouïr les échos de ces accents, célébrant, sur la terre d'exil, les gloires de la patrie absente, évoquant les ombres chères qu'on y avait laissées...

Puis, soudain, le chant faiblit dans un perceptible tremolo, et, la dernière strophe n'était pas terminée que la frêle voix vibra lamentablement avec les sonorités tristes d'un cristal qui se brise. .

L'œil encore cherchait la voûte bleue, mais une larme embuait le regard.

Ce fut la première et dernière défaillance de la petite religieuse belge...

* * *

Elle s'est éteinte comme elle avait vécu, douce, pieuse et résignée. Son âme virginale a pris, au matin, son envol vers la patrie céleste, et j'y songe, aujourd'hui que revient l'époque des vœux et des souhaits, pour demander sa vertu de soumission en faveur de ceux qui n'aiment plus les Jours de l'An....

FRANÇOISE.

Rien de plus beau, rien de plus rare que la simplicité. Etre simple, c'est être vrai. Y.

SOUVENIR

Ma chère Françoise,

Vous me demandez un mot, quelques lignes pour votre aimable journal. Comment vous refuser ce petit service, cette obole littéraire? Qui n'a pas de sympathie pour la femme de lettres qui poursuit avec tant de talent et d'énergie une œuvre si honorable pour le journalisme canadien?


M. LE SÉNATEUR DAVID

Mais que faire? Comment répondre dignement à votre touchant appel?

J'avais songé à détacher de mes cahiers de notes et souvenirs, deux pages, l'une sérieuse, triste même, l'autre plus gaie, plus légère, et à vous laisser choisir celle qui vous conviendrait. Mais la paresse m'a décidé à faire le choix moi-même et à vous envoyer celle qui exigeait de ma part moins de travail : la dernière.

Cette page évoque le souvenir d'un homme dont le nom et les œuvres sont bien connus dans le monde des lettres.

Il s'agit de Faucher de Saint-Maurice.

On ne peut prononcer son nom sans éveiller parmi ceux qui l'ont connu et aimé tout un monde de souvenirs joyeux, d'aventures réjouissantes. C'était un type à part par le brio de son esprit, par l'originalité de son caractère et les péripéties de son existence. Il appartenait à cette catégorie d'hommes étranges qui semblent organisés pour ne voir dans la vie que le côté pittoresque et joyeux, pour se réjouir et amuser leurs contemporains.

Venus comme par hasard, par accident, dans un monde absorbé par le souci des choses pratiques, ils semblent déplacés, dépaysés, et se vengent des tristes réalités de la vie en les narguant, en se nourrissant de chimères, d'illusions.

Pourtant Faucher était sérieux à ses heures, le fonds religieux et patriotique de sa nature se manifestait par des conversations et des écrits qui dénotaient des connaissances variées et une intelligence d'élite. Il a même été député et orateur de l'Assemblée Législative à Québec, et il s'est acquitté convenablement des devoirs que ces positions élevées lui imposaient Mais sa nature de bohème, et son caractère fantasque reprenaient vite le dessus et le jetaient dans les situations les plus critiques. Cet homme d'esprit avait une manie, la manie des grandeurs, la passion des honneurs, des décorations et un désir insatiable de se singulariser, qui lui a fait perdre une partie de sa vie à mystifier ses contemporains

Oui, il fut un grand mystificateur, mais le plus aimable, le plus charmant des mystificateurs.

A l'âge de vingt ans, il était allé au Mexique, s'était engagé dans l'armée de Maximilien, y avait conquis les épaulettes de capitaine, et en avait rapporté des médailles plus ou moins authentiques.

Il adorait les médailles, et comme il entretenait une correspondance avec toutes les puissances du monde, il en obtenait beaucoup, ce qui ne l'empêchait pas de s'en faire fabriquer au besoin.

Mais la décoration qu'il affectionnait surtout et qu'il portait si fièrement était la rosette de la Légion d'Honneur. Ah! celle-là, malheur à qui aurait osé y toucher!

Personne n'aimait plus la France que lui, personne n'en parlait avec une admiration, une émotion plus sincère

Lorsqu'un vaisseau français entrait dans le port de Québec, il était le premier à le saluer à le visiter à faire la connaissance du capitaine et des officiers qui l'aimaient du premier coup à cause de son esprit si français et de son cœur si généreux. Il s'installait à bord du vaisseau et on aurait bientôt cru qu'il en était le capitaine à la manière dont il se comportait envers les visiteurs.

Il n'avait rien à lui, il eut volontiers donné sa chemise à qui l'aurait demandée mais aussi, le bien de ses amis était son propre bien Un jour, il arrive à Montréal et s'installe chez son ami DeCelles qui était alors rédacteur de la *Minerve*, et tenait chambre sur la rue Saint-Jacques.

Qui n'a pas connu la chambre de DeCelles? Elle a servi de refuge à nombre de naufragés, d'amis en détresse.

Donc Faucher s'y était installé. Ayant appris, dans le cours de la journée, qu'il y avait bal, le soir, dans une des principales familles de Montréal, il voulut s'y faire inviter à tout prix et réussit.

Mais une fois l'invitation reçue, il songea qu'il n'avait pas l'habit de soirée absolument requis, et il devint perplexe. Soudain, en jetant les yeux sur le garde-robe de DeCelles, il aperçut tout ce qui lui manquait Son parti fut vite pris, il s'empara de ce qu'il lui fallait, et alla se promener en attendant l'heure du bal.

DeCelles avait été invité à cette soirée. On peut juger de son désappointement, lorsqu'il arriva à sa chambre pour s'habiller. Il pensa bien que Faucher était le coupable, et il en prit philosophiquement son parti.

A trois heures du matin, Faucher arriva et se jeta dans les bras de DeCelles endormi, en le remerciant de lui avoir procuré le bonheur d'assister à une si charmante soirée.

—Mais j'aurais bien aimé moi aussi avoir ce plaisir, dit DeCelles, car j'étais invité...

—Bah! tu ne te serais pas amusé comme moi, mon cher, et ton habit sur toi n'aurait pas produit le même effet... Regarde-moi donc... n'est-ce pas qu'il me va comme un gant...

DeCelles regarda et aperçut dans les manches de son habit, près des épaules, deux trous béants.

—Oui, regarde à ton tour dans quel état tu me rapportes mon habit... Tiens, laisse-moi dormir et couche-toi toi-même.

Il offrait à dîner à tous ceux qu'il qu'il rencontrait et mettait sa

femme au désespoir. Un jour, il rencontre DeCelles à Québec, il lui saisit les deux mains et lui dit:

—Tu arrives bien, je m'en allais à bord de la frégate chercher deux officiers français que j'ai invités à dîner.

DeCelles qui connaissait ses imprudences, lui demanda si sa femme était prévenue.

—Bah! répondit Faucher, elle se tirera bien d'affaire, je vais acheter une bouteille de vin en passant.

DeCelles, inquiet, aurait bien voulu s'échapper, mais Faucher ne l'aurait jamais lâché.

Ils se rendent à bord et reviennent avec les deux officiers chez Faucher. Madame Faucher faillit se trouver mal lorsqu'elle apprit que ces messieurs venaient dîner, elle n'avait rien, absolument rien à leur donner.

—Très bien, messieurs, dit Faucher, en s'adressant aux deux officiers, vous ne perdrez rien au change, allons dîner au restaurant.

DeCelles pâlissait et se demandait comment cette aventure allait finir. Faucher le prend à l'écart et lui dit:

—Vite, vite, mon cher, prête-moi $10, sinon, tu le vois, je suis perdu.

Le bon DeCelles s'exécuta.

—Prêter à Faucher, en pareil cas, dit-il, voulait dire donner, mais je ne regrettai pas mon argent, car jamais dîner ne fut plus gai, plus amusant. Faucher se surpassa; les officiers français étaient en admiration devant sa faconde intarissable et spirituelle.

Mais je n'entreprendrai pas de raconter toutes ses aventures, ses duels et ses originalités, ce serait trop long, et il appartiendrait à Fréchette ou à Charles Langelier d'en faire le récit. Je veux seulement dire un mot de ce qui m'est personnel.

En 1888, nous fûmes chargés, par la Chambre, Faucher et moi, de représenter la province de Québec à la grande convention canadienne-française de Nashua. Faucher était en extase.

—Te rends-tu compte, dit-il, de l'honneur que l'on nous fait en nous choisissant pour représenter la province de Québec à l'étranger? Nous sommes de véritables ambassadeurs... tu n'as pas l'air de réaliser l'importance de notre mission.

Nous avions reçu chacun $250 pour notre voyage. Le veille de notre départ, il vint me trouver et me dit:

—Mon cher, je ne puis partir si tu ne me prêtes pas $50...

—Mais qu'as-tu fait, lui dis-je de tes $250?

—Demande-le à mes créanciers qui me poursuivent partout depuis quelques jours comme des loups affamés... et puis, il me fallait bien m'habiller d'une manière digne de la grande mission qui nous a été confiée.

Je lui prêtai les $50, et nous partîmes.

Jamais homme ne fut plus heureux, plus gai, plus spirituel durant le voyage, mais en arrivant à Nashua, il fut un peu désappointé, il croyait que toute la ville serait sur pied pour saluer les ambassadeurs de la province de Québec. L'hôtel lui parait aussi peu digne de si grands personnages, il fallut lui faire comprendre que nous n'étions ni à New-York ni à Boston. Il finit par reprendre sa belle humeur et ses airs de grand seigneur d'Espagne, s'appliqua pendant trois jours à éblouir la population de Nashua et à concilier autant que possible sa dignité d'ambassadeur avec ses instincts de bohême. Il était superbe, lorsque nous sortions dans les rues de Nashua, personne ne saluait avec plus de majesté, et il me disait à tout instant:

—N'oublie pas que nous sommes des ambassadeurs.

Une grande démonstration eut lieu dans le parc principal de Nashua.

On nous y conduisit dans un magnifique carrosse à deux chevaux. Lorsque nous arrivâmes dans le parc, Faucher tout à coup tressaillit et me saisissant le bras, me dit:

—Vite, vite, lève-toi... entends-tu le canon? C'est nous qu'on salue... vingt-et-un coups de canon pour nous!....

Et se dressant de toute sa hauteur et même davantage, il saluait la foule qui l'acclamait.

J'avais l'air de son secrétaire.

Que d'incidents joyeux je pourrais rapporter! Mais ce serait trop long.

La veille de notre départ, il me dit, l'air un peu triste:

—Mon cher, notre mission achève, dans quelques jours nous serons redevenus des mortels ordinaires, je veux que nous jouissions de nos derniers moments de grandeur en allant prendre un dîner à Boston. J'acceptai non pas dans une certaine inquiétude, et nous partîmes pour Boston. Il me conduisit à un restaurant français de premier ordre. Lorsque le gérant et les garçons du restaurant le virent entrer dans tout l'éclat de sa splendeur, avec la rosette de la Légion d'Honneur à sa boutonnière, ils s'empressèrent autour de lui pour le servir.

—Je désire, dit-il, en s'adressant au propriétaire ou au gérant, dîner ici avec Son Excellence.

Je regardai effaré autour de moi pour voir de qui il pouvait bien parler. Mais il me lança un regard qui me figea.

Deux garçons nous conduisirent dans une des pièces du restaurant, et Faucher dit en s'asseyant:

—Excellence, voici le menu, choisissez...

Et continuant de parler pendant que je parcourais la carte du menu, il dit:

—J'ai eu le bonheur de rencontrer, lorsque je suis sorti seul, ce matin, dans Boston, le général X... que j'avais connu dans la guerre du Mexique. Il se jeta dans mes bras et me dit:

—Mon cher ami, je ne puis oublier que je vous dois la vie. Sans le fameux coup d'épée qui me délivra d'un diable de Mexicain, j'étais un homme mort......

Et Faucher se mit à raconter la bataille où cet incident mémorable avait eu lieu.

Les garçons, ébahis, l'écoutaient avec admiration et semblaient cloués sur place.

—Eh bien! que faites-vous donc, leur dit Faucher... exécutez donc l'ordre de Son Excellence.

—Pardon, Excellence, dit l'un des garçons, mais c'était si intéressant!...

—C'est vrai, dit Faucher, allez.

Lorsque les garçons furent partis, je lui dis en riant:

—Dis-moi donc, pourquoi me traites-tu d'Excellence? Pourquoi tout ce faste?

—Pourquoi? Parce que je veux qu'une fois dans ta vie tu sois traité comme tu le mérites... Seulement tu aurais pu me rendre le change... Le garçon a eu plus d'esprit que toi, il m'a appelé Excellence...

—Mais, si moi qui parais être ton secrétaire, j'ai droit au titre d'Excellence, quel titre faudrait-il te donner?

—Appelle-moi, marquis, duc, prince, c'est bien facile.

—Ah! par exemple, c'est trop fort, lui dis-je, je ne puis aller jusque là.

Les garçons arrivèrent chargés de plats.

Faucher paraissant continuer un récit commencé, dit:

—Le général X... me dit en me quittant:

"Prince, j'espère que j'aurai le plaisir de vous voir bien tôt à Paris."

En entendant le mot "Prince", les garçons faillirent échapper leurs plats, et moi j'eus toutes les peines du monde à m'empêcher d'éclater de rire.

Faucher ne riait pas, lui, il continua de parler de la guerre du Mexique, du rôle brillant qu'il y avait joué, des grands personnages qu'il avait connus, etc., etc.

Lorsque nous quittâmes le restaurant après avoir bien dîné, tous les garçons du restaurant étaient accourus pour voir le prince et Son Excellence et nous saluer avec une admiration sincère.

Quand nous fûmes seuls, je demandai à Faucher quel plaisir il avait eu à mystifier de cette façon les garçons du restaurant.

—Le plus grand plaisir du monde, répondit Faucher, j'étais heureux pour toi et pour moi de leur ébahissement, de leur admiration...

Je n'ai jamais compris et su comment et quand il avait payé ce fameux dîner, dont le souvenir me fait souvent rire, seul.

Un an plus tard, je rencontrai Faucher à Québec, il me rendit mes $50, et il m'invita à déjeuner. Naturellement il parla longuement de notre mission à Nashua, et termina son récit en me disant:

—Maintenant, mon cher, tu ne saurais t'imaginer ce qui m'est arrivé dans cette ville de Nashua où nous avions joué le rôle d'ambassadeurs, où nous avions été salués par vingt-et-un coups de canon...

Eh bien! je retournai six mois après à Nashua, et après avoir revu avec émotion les lieux témoins de notre grandeur, je me rendis à la gare. J'étais sur la plateforme du chemin de fer, attendant le train, lorsqu'un individu qui venait d'arriver sur une voiture à bagage, me dit avec un aplomb qui me magnétisa:

—Boss, ayez donc soin de mes chevaux, un instant.

Je pris machinalement les rênes qu'il me mit dans les mains, et j'attendis philosophiquement qu'il revint.

A son retour, il me remercia, et m'offrit une pièce de dix cents que j'acceptai afin de rendre plus complet le témoignagne de ma déchéance... Je pris le train en songeant amèrement à l'inconstance de la fortune, à la vanité des choses humaines.

Pauvre Faucher! Il est disparu comme bien d'autres, mais ses nombreux amis ne l'ont pas oublié, ils parlent souvent de son grand cœur, de son esprit gaulois, de son amusante et inoffensive manie.

On ne pouvait le connaître sans l'aimer.

L. O. DAVID.

Noël avec des cloches sonne le ralliement ; ne touchons pas à Noël !

Le temps se charge, hélas ! de faire les réveillons plus tristes et moins "nombreux" d'année en année ! Jusqu'au jour où les cloches se seront tues, après avoir sonné une dernière fois.

JULES CLARETIE.

Noël scelle d'une pensée pieuse l'année qui finit : le Jour de l'An fête d'une pensée joyeuse celle qui commence.

GUY DELAFOREST.



MARIE BEAUPRÉ

L'arbuste

(*Traduit de l'Italien*)

L'arbuste, sur la roche altière,
Tend vers l'océau ses rameaux.
Il voit resplendir la lumière,
Il enteud susurrer les eaux.

La nuit, il regarde daus l'ombre,
Mille cœurs palpiter aux cieux......
Il seut dans l'air capricieux
Des parfums étranges, sans nombre.

Alors il voudrait s'euvoler
Se perdre en l'azur plein de joie,
Derrière ce ciel qui flamboie
Ou ce flot qui semble appeler.

Mais les racines sont profondes,
Hélas ! et le roc est trop fort :
L'arbuste doit, jusqu'à la mort,
Voir de loin les cieux et les ondes.

(*Texte original*)

L'ARBUSTO

Un arbusto si proteude
dalla roccia alta sul mare ;
vede un solco che risplende,
ode l'onda susurrare.

Vede a notte il firmamento
palpitar di mille cuori,
e nel brivido del veuto
sente mille strani odori.

E vorcebbe volar via
per svanire ne l'azzurro,
dietro la fiammaute scia,
dietro il magico susurro.

Ma la roccia è troppo forte,
le radici troppo fonde,
e l'arbusto fino a morte
vedrà lungi cielo ed onde.

Cette pensée mélancolique et profonde, écrite en vers italiens de la plus suave simplicité, m'a paru d'un char-

me irrésistible, c'est pourquoi j'ai essayé de la traduire.

Malheureusement, il m'a fallu renoncer à rendre les harmonies berceuses de l'idiome original, et par respect pour l'exactitude, sacrifier même un peu la grâce de notre langue qui a bien, elle aussi, ses petites ressources.

Encore, malgré toute cette abnégation, dois-je reconnaître la vérité du proverbe italien : *Tradottore, traditore.* (Traducteur, traître.)

Mais n'est-ce pas que voilà un arbuste bien humain, et qui rêve bien comme nous ? N'est-il pas de tous les pays, quoique poussé sur la rive italienne ?

Quel est le poète qui l'a conçu ainsi ? Mystère.

A coup sûr un doux assoiffé d'idéal, triste de ne pouvoir s'envoler, lui aussi, "volar via".. derrière la voûte céleste irradiée, ou derrière l'azur de la mer aux voix charmeuses. "Volar via !" Eternelle aspiration de l'âme qui s'arrête et contemple.

L'ivresse de partir, de s'élancer, de fendre l'espace, d'aller voir plus loin, plus haut, plus profond ! Qui donc ne l'a ressentie à ses heures, en un "coup de douleur et de joie", comme dit M. de Voguë. L'attrait des voyages n'est pas autre chose, hélas ! et lorsque une fois on a fait le tour de la terre, on rêve de reprendre le train, le paquebot, d'aller ressaisir les beautés, les impressions qui ont échappé, de pénétrer davantage l'inconnu.

Ceux qui ont tout vu, eh bien, ils veulent aller dans les étoiles. Il faudrait ne pas croire au Paradis pour s'imaginer que les étoiles ou quelque chose de créé puisse arrêter nos désirs.

"Volar via"... "volar via", c'est la destinée de l'homme.

MARIE BEAUPRÉ.

Noël ! cri de joie et de triomphe plus vieux qu'on ne pense ; celui du premier homme qui comprit que le soleil, après une longue décadence, reprenait des forces pour vivifier le monde.

UN PHILOSOPHE.

LA PAIX ! LE BONHEUR !

"GLOIRE à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté", chantaient les anges dans la nuit à jamais mémorable de la naissance du Sauveur.

La paix ! le bonheur ! c'est ce que nous désirons tous, ce qui fait l'objet constant de nos préoccupations. Et pourtant le monde est rempli de gens qui se plaignent de la destinée, qui envient le sort de leurs voisins, sans soupçonner que ces chers voisins ont peut-être encore l'âme plus en peine qu'eux-mêmes. Ils oublient ou ils ne savent pas ce qu'Horace disait déjà de son temps que les désagréments et les malheurs auxquels nous sommes soumis sont pour nous plus faciles à supporter que ne le seraient ceux de toute autre personne avec laquelle nous changerions de destinée.

Pris en masse, il n'y a pas le nier, les hommes sont plus inquiets, plus tourmentés, plus malheureux, oui, plus malheureux aujourd'hui qu'autrefois, malgré le progrès de la civilisation et les nombreuses inventions modernes destinées à accroître notre bien-être. On ne prend plus le temps de jouir de la vie. Que de choses, d'ailleurs, il nous faut maintenant pour nous contenter ! Nos besoins semblent se multiplier à raison de la facilité toujours plus grande de les satisfaire. Eh ! mon Dieu ! avouons donc qu'une de nos erreurs les plus fréquentes est de chercher bonheur là où il n'est pas ; nous nous trompons sur la nature de ce bien précieux et sur les moyens à employer pour le posséder.

"Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté." La bonne volonté, la générosité dans l'accomplissement de tous nos devoirs envers Dieu, envers nos semblables, la bonne gouverne de soi-même, composent les éléments sans lesquels nul bonheur véritable n'est possible. Vieilles vérités, me direz-vous ; oui, mais aussi nécessaires encore aujourd'hui que le pain qui nous nourrit, et qui, depuis des milliers d'années, provient du même blé semé de la même manière. Le bon emploi du temps, l'abnégation, le sacrifice s'il le faut voilà ce qui dilate le cœur, remplit l'âme d'une douce paix. Courir le monde à la recherche du bonheur est peine perdue ; croire que les grands du siècle voient tous leurs vœux comblés est la dernière des illusions.

On raconte qu'il existait naguère au fond de la Castille un vieillard, qui ayant lutté sans cesse contre le malheur, n'avait jamais perdu sa sérénité, ni jamais accusé le sort.

Un de ses amis, grand admirateur d'un courage qui lui paraissait au-dessus de la nature humaine, lui demanda, un jour, s'il avait un secret pour être ainsi toujours satisfait.

— Oui, lui répondit le vieillard, et je vais vous l'enseigner. Le secret, d'ailleurs, est bien simple ; je fais un bon usage de mes yeux, voilà tout.

L'ami, aiguillonné par la curiosité, cherchait en vain le mot de cette énigme. Il pria le vieillard de la lui expliquer.

—Avec plaisir, dit celui-ci en souriant, écoutez-moi.

D'abord, dans quelque situation que je me trouve, je regarde le ciel : sa vue me rappelle que ma principale affaire ici-bas est de mériter une place là-haut.

Ensuite, je regarde la terre, et je songe à l'étroit espace qu'elle me réserve.

Enfin, je regarde le monde, et j'observe qu'il y a beaucoup de gens qui ont plus de raison que moi de s'estimer malheureux.

C'est ainsi que je n'oublie jamais ni où est le séjour des consolations et de la vraie félicité, ni la tombe qui dévore les soucis, ni l'absurdité que je commettrais en m'abandonnant à la tristesse et aux plaintes, tandis qu'une foule de mes semblables endurent des maux plus cruels que les miens.

"Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté", chantaient les anges. La paix le bonheur, viennent d'En Haut, pour résider en soi. Ayez une âme forte, un esprit sain, un cœur chaud, une conscience nette, et, comme complément, un foyer domestique bien vivant et bien uni, quelques bons livres, que vous aurez soin de lire, vous serez, croyez-m'en un des hommes les plus heureux de la terre ; et si, plus tard, vous vous résignez à mourir, ce sera uniquement pour vous soumettre à l'inévitable.

ALPH. GAGNON.

... DESILLUSION ...

A mes petites amies Marie et Manon Guasco.



Mlle S. de Marguerон

“VOICI Noel, *petit Noël.* Il pleut de la joie, grand'mère, ” gazouille une adorable brunette de sept ans, à la mine éveillée, aux yeux couleur de bluet frangés de longs cils recourbés et soyeux. Et elle folâtre, en pivotant sur elle-même, autour d'une vieille dame poudrée à frimas dont la silhouette se détache comme un Latour ou un Sargent contre les brocarts éteints d'un vaste salon Louis XVI, leur cadre à toutes deux.

L'aïeule n'a-t-elle pas entendu la petite fille ? Un sourire détend sa figure grave cependant qu'elle reste active, disposant dans une potiche de Saxe placée près d'un beau marbre de Marie Antoinette à 15 ans, de grands chrysanthèmes blancs au cœur vert, échevelés et bizarres.

A ses doigts menus ses bagues ont des lueurs qui zigzaguent par la quasi-obscurité de cette après-dinée finissante et caressent de leurs feux follets les fleurs splendides, la statue évocatrice et charmeuse.

Du rêve, du souvenir, d'un luxe reposé la poésie et l'attendrissement flottent en ce home familial, antique et somptueux château de l'Angoumois, où, seule, l'enfant jette sa note d'exubérante jeunesse, chantant toujours :

“ Il pleut de la joie, grand'mère. Ah ! qu'il en pleut, qu'il en pleut ! ”

D'un geste gracieusement expressif, elle a saisi sa petite jupe de linon et semble y recueillir la pluie imaginaire qui la baigne et l'excite.

Cette fois, c'est trop évidemment. L'aïeule intervient :

—Cesse de tourner en cheval de manége, Thérèse ! Tu t'énerves et tu me fatigues.

Bah ! sous l'ordre impératif, il n'y a rien de sévère, le mot de la mignonne est si joli !... Si joli et presque liturgique : Au temps de Noël, l'Eglise ne chante-t-elle pas : “ Cieux, versez à la terre votre rosée ! ”

Puis sur leurs âmes, passe une autre attente indicible et bénie : la petite maman de Thérèse, malade longtemps au loin, va revenir tout à l'heure, rétablie et valide. Le Sud-Expresse la leur ramène.

Du sentiment personnel qui les émeut et du tressaillement de l'humanité chrétienne acclamant un Sauveur, des effluves ravissantes se dégagent en effet : il pleut de la joie !

Emue, la bonne maman grappe encore quelques violettes à des portraits, selon le goût de l'absente, et se retournant vers l'enfant assagie, elle l'embrasse :

—Ma Thérèse aimée ! que je comprends ton bonheur ! Seulement, au lieu de tapager, assieds-toi. Nous causerons en personnes raisonnables jusqu'à ce que l'on attelle pour nous conduire à la gare au-devant de ta mère. Tu sais que, demain, on doit écrire en ton nom au petit Noël : que lui demanderons-nous ? — Es-tu complètement fixée sur ce que tu désires ?...

— Oui, oui. Je veux une voiture pour Charlotte ma poupée qui parle— et une selle d'âne avec des pompons rouges ainsi que cousin Paul en a une. Quand j'aurai ma selle *à moi*, tu comprends, Paul ne pourra plus monter Papillon tout seul et me dire ; “toi, tu es une fille, reste dans la carriole, je suis le postillon.” Je serai postillon aussi. Papillon m'appartient plus qu'à lui. C'est l'oncle Georges qui me l'a envoyé d'Algérie dans une caisse à piano. Tu te souviens, grand'mère, qu'il était ombrageux, mon Papillon en quittant sa boîte à trous et qu'il ruait ?...

— Il était à peu près mort de fatigue et de frayeur, le pauvret.

— Oui, mais nous l'avons bien soigné, et nous ne le battons pas... parce que nous l'aimons trop.

— Même si tu ne l'aimais pas tu serais bonne pour lui, j'espère ? Il faut être doux aux bêtes. Reprenons : voiture et selle.— Tu n'espères rien d'autre ?

— Oh ! si...

— Tu voudrais ?

— Beaucoup de fusils, et de trompettes, et des tambours ! Et des poupées habillées en Bretonnes ou en Italiennes.

— Bonté ! Tout un bazar ! que ferais-tu de tant de jouets ?

— Ce serait pour les petits pauvres du catéchisme. Hier, à la Ste-Enfance, M. le curé nous a lu la lettre qu'il a expédiée au ciel, pendant sa messe — tu sais — en la confiant aux anges du Tabernacle. Il n'a demandé à Noël que du chocolat, des vêtements et des chaussures. Pas de fusils, pas de trompettes pour les garçons ; pas de poupées pour les filles. Alors, ma maman chérie et toi, écrivant au Jésus, vous allez le prier, n'est-ce pas, d'apporter, chez M. le curé, un tas de joujoux aux pauvres enfants !

Quelle logique serrée aboutissant à la Compatissance.

L'aïeule, touchée aux larmes, se garde toutefois de le laisser voir : il serait si fâcheux qu'une vanité compromît cette candeur et cette bonté d'instinct ! D'ailleurs, le cocher est sur son siège. On habille Thérèse. C'est l'heure du train.

* * *

Depuis deux jours déjà, le revoir inneffable a eu lieu, et l'intense bonheur s'est harmonisé en habitude reprise. Thérèse jouit de sa chère maman et elle pense de plus en plus à Noël. Matin et soir, on peut l'entendre ajouter spontanément à sa prière cette oraison naïve : “ Bon Jésus, exaucez votre Thérèse qui sera contente qu'à la cure on ait beaucoup de joujoux à donner ! ”

Oh ! pourvu qu'ils soient, très jolis

les cadeaux que Noël déposera au presbytère ! Il en déposera : elle en est sûre ; elle en nourrit l'idée fixe.

Si ça durait elle en tomberait malade. D'autant que bien des choses la déroutent maintenant au château. Paisible et sûre autrefois, leur maison se remplit, à chaque instant, de rumeurs d'hommes qui y entrent et en sortent : des messagers d'Angoulême et de Poitiers, ou des portefaix du chemin de fer. Ils apportent de volumineux ballots.... près desquels on ne lui permet jamais d'approcher.

De l'inexplicable et du mystérieux la frôlent certainement et l'enserrent.

Hier, par exemple, ses mères étaient sorties et elle jouait au jardin, du côté de la façade, après sa leçon de solfége. Tout à coup : drelin-drelin, un gros coup de cloche à la grille des communs. Elle s'y élance, ayant reconnu l'arrivant : le camionneur Paul qui chante au lutrin, et qui a deux petites jumelles de son âge. Très vilainement, Baptiste,— le jardinier ne lui a pas laissé tourner la pièce d'eau. il l'a forcée à rentrer par le parc avant même qu'on ait tiré le cordon... Elle aurait bien pu saluer Paul, et remonter par le perron d'honneur qu'elle avait descendu... Aussi, elle aurait su ce qu'il y a dans la caisse dont son vieil ami était chargé et sur laquelle on a marqué en lettres noires enormes : *Fragile.*

Fragile....

Allons, pourquoi s'ingénier ? . . . . Cette caisse contient des robes. Des robes de chez Béchoff-David, de Paris.

Ce matin, il est vrai, une autre aventure : On terminait le déjeuner où sa maman n'assistait pas. — Il est ennuyeux qu'elle soit toujours dehors à présent — Et voilà qu'au dessert, sa chère aïeule se laisse aussi déranger par le maître d'hôtel qui lui chuchote un secret.

Elle demande :

"Tu quittes la table, grand'mère ?" Et malgré sa gouvernante, elle file. Elle va pénétrer dans le hall du rez-de-chaussée, près des serres. Mais elle se heurte à Victor—le valet de pied— qui, gêné et grondeur, bifurque par le billard qu'il ferme à clef . . . Que pressait-il dans ses bras, Victor ? . . . mal enveloppés . . . Débordant d'un sac ou d'un carton jaune ?... On eût cru des fusils !...

Et se remémorant, elle rit ici d'elle même. Sa gouvernante n'a pas tort. A force de songer à Noël, aux garçons, aux filles et aux fusils, elle en rêve éveillée.—Rien de plus drôle.

A nouveau, elle égrène son rire cristallin, le laisse rebondir aux échos; puis, courant à sa Charlotte, la dodeline et l'habille : sa fille n'est-elle pas guérie *comme maman ?*

* * *

Aujourd'hui enfin c'est le grand jour. Il commence mal. Dès son réveil Thérèse s'écornifle encore à une étrangeté douloureuse. Ses mères sont à la messe, et une partie des domestiques. Sa gouvernante s'habille. Or, elle a faim, son lait tarde. Il n'y a qu'à le réclamer à l'office. Elle s'y rend et passe devant la lingerie où sa bonne devise avec une ouvrière. Elle glisse sa tête entre les deux bavardes, et elle distingue parfaitement, sur la machine à coudre, un gentil bébé costumé en Napolitain ; il a des boucles d'oreilles,—des anneaux d'argent...

—Ah! Mariette, pour qui ce poupard? interroge-t-elle aguichée et câline.

—Où un poupard ? réplique brusquement la fille. Sur ma mécanique, il n'y a que des écheveaux de laine rouge et noire. Et hop ! Mademoiselle Thérèse, votre place n'est pas ici ! ..

Rabrouée d'un ton rauque flairant une tromperie qui l'indigne la petite pleurerait si la cuisinière ne survenait fort à point, traînant à ses jupes les fillettes de Paul " qui ont à offrir à Mademoiselle Thérèse du gui et des roses de Noël pour sa crèche."

Ce tendre rayon sèche la rosée. Rieuse, Thérèse oublie.

Après, c'est l'instant de se mettre en route. On s'en ira à pied. La distance du château à la cure n'est que de 3 kilomètres et le temps est magnifique, la marche sera le bon sport de cette vigile sainte.

Tandis que ses mères déambulent de leur pas égal, Thérèse court, virevolte, prend de l'avance, revient sur ses pas, parcourt dix fois le trajet. Au sommet de la colline seulement elle s'arrête. C'est si beau cette campagne d'hiver ! Le vallon boisé que surplombe le village qui commence et où apparaît, nimbée des brumes opalisées d'un clair soleil, une imposante église Romane, le vallon s'est paré d'un fin réseau en retenant, adhérentes, les neiges de la veille, avec quelques flocons massés en touffes, roses idéales suspendues aux ramures des branches défeuillées.

Thérèse exulte .

" Maman, crie-t-elle, venez vite ! Pour fêter le Jésus de la Crèche, les arbres et les champs ont mis leur voile de première communion !"

Fêter le Jésus de la Crèche : Tout y ramène l'innocente. Aussi quelle iradiation de son être grand, au presbytère, après la bénédiction de M. le curé, elle se trouve décidément introduite près des autres bébés, dans la chapelle des catéchismes, sous la garde de *Notre-Dame de miséricorde* qui offre si royalement à tous son divin enfant.

Il est dommage que son entrée ait un peu effaré ses jeunes amis. Ils se tiennent à l'écart timides et gauches. Mais elle épand son frais sourire et elle apprivoise ces sauvageons, assez pour que la retenue se brise, que les babils s'aventurent et montent, montent, fusent. Ils tourneraient au vacarme sans la sonnette de M. le vicaire imposant un solennel silence :

" Chut !... Ecoutez une communication du petit Noël. Aux enfants sages, le ciel a donné récompense, et les anges descendus par la cheminée du presbytère, ont déposé au Prieuré qui communique avec l'église des choses mirifiques.

A genoux donc ! Répétons attentivement un pater et un ave !"

Thérèse, joignant ses mains, prie du meilleur de son cœur et se sent transportée d'amour envers le bon Jésus qui a entendu le cri de sa pitié, qui va verser du bonheur à tous ceux-ci que l'on appelle si fréquemment des *malheureux*.

La prière terminée, on entonne en chœur le gai cantique :

" Chantez hautbois, résonnez musettes, " et deux par deux, on gagne le prieuré.

Là une incroyable extase :

Touchant les hautes voûtes ogivales de l'oratoire des Cistériens qui créèrent

le pays, un sapin gigantesque dresse sa tête verdoyante. A ses rameaux en éventails festonnent superbement des lampions et des bougies ; des trompettes y brillent ; des fusils y pointent leurs canons ; des tambours s'y balancent, des poupées y sourient ou s'étonnent. Cela dans un enchevêtrement de chauds lainages, de capuches et de bérets, de robes et de liliputiens souliers suspendus à des rubans et des astragales de verre ou de perles d'or. C'est féerique et c'est exquis pour tous. Pour Thérèse c'est divin : c'est l'exaucement qui sanctionne ses confiances et sa Foi. Ah ! elle n'est plus sur terre, elle évolue en Paradis.

Afin qu'elle redescende au réel, sa mère, légèrement inquiète du feu qui brûle au fond de son regard, l'emploie aussitôt à détacher les objets de l'arbre. Tous portent un nom. Elle n'aura qu'à les passer aux destinataires. Qu'elle tremble donc en s'acquittant de cette délicate mission sous les battements précipités de tant de petits cœurs !...

Et le défilé est long ! Quarante-trois bébés ont à recevoir ainsi, tour à tour, des jouets, des vêtements, des bonbons, sans compter la piécette destinée à leurs parents.

Thérèse qui ne songe guère à elle, n'a pas été oubliée. A une minute choisie, M. le curé lui a fait découvrir sous un coin de la draperie bleue qui dissimule les racines de l'arbre : une automobile de poupée et une selle d'âne coquette, fanfreluchée, inouïe ? Sa félicité frise le délire.

Mais, peu à peu, la fête languit ; les bambins s'esquivent. Thérèse reçoit de doux baisers et de chers adieux. Soudain, elle observe qu'une petite, venue avec un papa chercher son cadet, n'a presque rien reçu. On trouverait peut être encore quelque bibelot à l'arbre ! ...

Et le désirant, elle grimpe sur une table, scrute les moindres branches... Ah ! la-bas, un coffret ! Prompte, elle étend le bras. Ouf ! elle s'arrête. Son visage se crispe, ses yeux se dilatent sous une stupeur angoissante.

C'est que, derrière ce châle de laine, qu'involontairement sa main a dérangé, elle vient de reconnaître, comme enseveli dans sa nacelle de buis, le poupard de leur lingerie : le Napolitain !...

A n'en pas douter, c'est lui !

Alors, par un trait de lumière cruelle, un soupçon la blesse... le merveilleux disparaît.

Et elle comprend. Ses sanglots éclatent, dans les bras de son aïeule éperdue :

"Grand'mère, pleure-t-elle, grand'-mère, je voudrais croire encore que c'est le petit Jésus."

SUZANNE DE MARGUERON.

DECEMBRE



MLLE DE MONTIGNY
(Margot)

Le ciel est gris comme l'humeur d'un vieux garçon bourru, tandis que blancs et jolis tombent les premiers flocons de neige !

Depuis longtemps les arbres n'ont plus de feuilles, et sous les branches glacées, se cachent encore quelques moineaux frileux... C'est bien l'hiver dans sa mélancolie, et, dans ma cervelle de femme pas sérieuse pourtant, se croisent et se mélangent des réflexions follement tristes ou tristement folles, qui semblent papillonner comme les premiers grains de neige....

Devant la route déjà poudrée de givre, les enfants battent leurs mignonnes menottes roses, car la perspective des plaisirs de l'hiver remplit leur cœur d'un immense bonheur.... Mais le vieillard, lui, tristement constate qu'à la fin de la vie, le chemin est dangereux, et qu'un jour, pauvre vieux, il glissera dans la tombe, pour ne plus jamais se relever....

Tombez, tombez, petits grains de neige blancs et jolis comme des plumes de colombe....

Ici-bas, vous n'aurez pas tous le même sort, et si beaucoup sont appelés à longer les belles allées qui mènent à de grands châteaux, d'autres devront s'arrêter devant la porte basse de la chaumière et faire frissonner les pauvres malheureux qu'elle abrite....

Et pareils à des fleurs qu'un souffle d'oiseau effeuille, vous n'avez qu'un jour de vie, pauvres flocons de neige si jolis et si blancs....

Mais en dépit de votre destinée ou la longueur de votre existence, tombez gaiement, tombez toujours, jusqu'à ce que le sourire d'Avril ait refleuri les branches ; tombez encore, jusqu'à ce que le glas de l'hiver vous anéantisse tous, dans un même rayon de soleil....

MARGOT.

La région de Bethléem est la seule qui en Terre Sainte sourie, comme l'enfance dans la vie du Christ.

ETIENNE LAMI.

La Noël de Carmen Sylva

Mon véritable Noël, à moi, m'est préparé à présent au delà des étoiles.

Je l'attends avec joie et confiance; pour l'attendre, je suis comme un enfant dans l'obscurité au seuil d'une porte fermée, mais d'une porte qui s'ouvrira bientôt pour lui donner accès dans la belle lumière Mon Noël sera certainement plus beau que ne peut l'être aucun Noël terrestre. Dieu soit loué ! ma foi n'a connu aucune heure de doute, elle a été vraiment ferme comme le roc ! J'ai souvent dit : "Le seul être dont je ne redoute jamais rien, c'est le bon Dieu, car il me comprend toujours, lui qui m'a fait telle que je suis et qui a décrété que mon destin fût ce qu'il est !"

J'aurais pourtant voulu, avant de partir, écrire une fois ma véritable existence, avec la plus effrayante sincérité. On a tant écrit sur ma vie extérieure et on sait si peu sur ma vie intime ! Mais qui peut raconter sa vie d'une façon qui semble exacte à tous ? On n'apparaît pas la même à tel homme et à son voisin.

Je suis autre pour ma femme de chambre que pour mon amie, pour mes petits chats que pour ceux qui lisent mes livres, autre pour les Roumains que pour les Américains. Si j'avais eu le temps de l'écrire, cette biographie, j'aurais surtout parlé de mon enfance, car les petits traits caractéristiques de nos débuts sur terre

expliquent toujours toute la vie ultérieure, et j'estime qu'on ne change jamais. En tout cas, je me fais l'effet d'être encore aujourd'hui la même que lorsque j'avais trois ans. Je trouve que je resseus encore tout, que je pense encore exactement de même que dans ma plus tendre enfance, et que mon être intime n'a été modifié en rien par les expériences de la vie ; ces expériences-là n'exercent que très peu d'action sur l'âme profonde. Ainsi je suis encore, tout au fond de moi-même, la mystique petite fille qui, vers sa sixième année, à l'époque de l'avent, s'assit une nuit sur son berceau et réveilla toute la maison en priant à haute voix : ' Comment dois-je t'accueillir, comment te rencontrer ? " Je suis encore exactement aussi pieuse, aussi pénétrée de la crainte du Seigneur et illuminée des douces espérances éternelles que dans les premières années de mon enfance, alors que ma mère m'enseignait que la plus belle veillée de Noël est la veillée de la mort et notre plus magnifique récompense !

J'aspire maintanant à cette seule et véritable veillée de Noël. que rien ne viendra plus troubler ; vers cette veillée suprême je concentre tout mon espoir, et je me réjouis mélancoliquement d'une si ineffable attente.

CARMEN SYLVA.

Bonbons de Fetes.

Taffy.—On peut faire de fort jolies choses au moyen du taffy, mais il faut que ce soit fait rapidement, car le sirop se durcira bientôt.

Caramels aux fraises.—Mêlez bien quatre bols à café de sucre granulé, trois cuillerées à soupe de glucose, et un bol à café d'eau bouillante. Quand tout sera bien mêlé, faites bouillir, en remuant de temps en temps, jusqu'à ce que ce soit cuit à point. Lorsque le caramel durcira dans l'eau froide, ajoutez un bol à café de crème, et un morceau de beurre de la grosseur d'un œuf. Laissez bouillir encore, en remuant tout le temps. Enlevez du feu ; ajoutez quelques gouttes d'un liquide colorant rouge, avec un peu d'essence de fraises, et versez comme plus haut pour refroidir.

Pensees de Decembre



M. FRED. GÉLINAS

Rien n'est beau, dans sa mystérieuse mélancolie, comme la transition de l'automne à l'hiver. Après la chute des feuilles qui viennent joncher le sol et étalent sous nos pas un merveilleux tapis aux teintes innombrables, aux somptueuses couleurs, la neige, la neige éclatante et pure, couvre la nature entière comme d'un blanc suaire. On dirait que les êtres eux-mêmes se sentent imprégnés d'une infinie tristesse. L'Eglise, qui est une mère prévoyante, a choisi cette saison de l'année pour rappeler nos cœurs et nos esprits au culte des morts. Novembre est le mois des disparus, de ceux que le grand au-delà vient prendre pour ne plus les rendre jamais, jamais. Il fait bon songer que la vie elle-même, image prolongée des saisons, n'est qu'une transition de la naissance à la mort, du berceau à la tombe. D'une visite au cimetière naissent une morale éloquente, un enseignement profond. On aime à méditer sur cette parole si belle de saint François de Sales : " Dieu dépouille les arbres de leur honneur pour nous faire la leçon de la mort."

* * *

Comme pour nous consoler et nous donner de la joie au milieu de notre tristesse, Noël va carillonner bientôt dans l'air pur des soirs la venue chez les hommes de l'Enfant-Dieu. De toutes les fêtes auxquelles la liturgie chrétienne nous convie, celle-là est la plus touchante assurément dans sa naïve simplicité. C'est la fête des tout petits, des innocents, des humbles, des cœurs chastes. Ce spectacle, simple dans sa beauté, d'un enfant dans une crèche, que réchauffe l'haleine tiède des bœufs aux grands yeux doux ; l'étoile qui brille au ciel de cette nuit d'Orient ; la silhouette grave des rois Mages ; voilà le plus beau poème d'humilité et de douceur qui ait jamais été écrit dans aucune langue. Si donc, d'une part, l'automne et l'hiver, à la chute des feuilles, nous font la leçon de la mort ; d'autre part, à leur déclin, dans la pauvre étable de Bethléem, ils nous font la leçon de la vie, de la vie qui doit être simple, humble et pure,

FRED. GÉLINAS.

Nous avons appris avec plaisir que M. Ed. Archambault, le jeune et populaire marchand de pianos, 1686 rue Ste-Catherine, a ajouté à l'assortiment de son magasin, les pianos Lafargue de New-York. Il sera le seul représentant au Canada de cette fameuse manufacture, en remplacement de M. Rivest qui s'est retiré du commerce des pianos. M. Archambault peut maintenant rivaliser avec ce qu'il y a de plus artistique en fait d'instruments de musique, à Montréal ou dans le Dominion, et nous engageons les amateurs de belles choses d'aller faire une visite à son établissement, où ils seront accueillis d'ailleurs, avec la plus parfaite courtoisie et la plus exquise urbanité. M. Archambault, devant qui s'ouvre un avenir prospère, est encore un éditeur de première classe. Rien de plus à propos, pour cadeaux de fêtes, qu'une " Valse ", une " Marche ", ou une " Méditation " choisies parmi la musique éditée par la maison Archambault.

Un chapeau au salon de modes Mille-Fleurs, serait une fort jolie étrenne.

PAGE DES ENFANTS

A l'Occasion de la Nouvelle Année


TANTE NINETTE

Nous entrerons bientôt dans une nouvelle année, chers petits enfants.

Que nous apportera l'an 1905? C'est le secret de Dieu, et plus vous avancerez dans la vie, plus vous serez reconnaissants au Créateur de la faveur qu'il nous a faite en nous laissant ignorer les évènements futurs.

Pour le moment, l'année nouvelle s'ouvre pour vous joyeuse et pleine d'espérances: jouissez pleinement de ses promesses.

De tous les souhaits que je suis heureuse de faire pour vous, il en est un que je désire plus ardemment que les aures et que je vous voudrais vous voir conserver toujours : c'est la gaieté, source de la santé physique et du bien-être moral. Tant que vous aurez cette richesse, vous serez mieux partagés que les plus fortunés de ce monde, car vous aurez le secret d'être heureux vous-mêmes et de procurer le bonheur à ceux qui vous entourent.

Du fond de sa crèche, l'Enfant Jésus nous enseigne de bien belles leçons, il en est une dont on vous a parlé bien des fois, j'en suis sûre, mais qui, pourtant, ne perd rien à être répétée : la charité envers les pauvres. Quoique cette vertu soit toujours de saison, elle est d'une urgence plus grande à cette époque-ci, où les déshérités des biens de ce monde sentent plus vivement les privations qu'il leur faut s'imposer pour eux et leurs enfants. Ces petits ont votre âge et comme vous aussi, ils aiment les jouets et les friandises. Ils soupirent avec autant de force que vous après les fêtes de Noël et du premier de l'an.

Vous pouvez, dans la mesure de vos moyens, contribuer à les rendre heureux, chers neveux et nièces, et à cette fin, prenez tous ces jouets des années précédentes,dont vous ne savez que faire, et distribuez-les aux pauvres petits que le sort a le moins bien favorisés que vous.

Vous serez la cause d'une grande joie, et, vous attirerez sur vos jeunes têtes les bénédictions du Jésus des Enfants,pour qui même un verre d'eau donné en son nom ne restera pas sans récompense.

TANTE NINETTE.

L'arbre de Noel des Oiseaux

LÉGENDE FINLANDAISE.

Je veux vous dire une légende
Dont mon jeune âge fut bercé :
C'est une fleur de la Finlande,
Une rose du temps passé....

Une nuit de Noël,—je parle de longtemps. bien longtemps, — le petit Jésus, selon sa coutume, descendit du ciel sur la terre, suivi d'une innombrable phalange de séraphins et de mignons chérubins qui portaient les belles surprises destinées aux petits enfants sages.

Lorsqu'ils eurent réparti, suivant les ordres de leur divin Maître, les jolis jouets et les sacs de bonbons, les Anges, prenant leur essor de la cime des cheminées, remontaient un à un vers le Ciel, sillonnant l'espace d'un éblouissant trait de lumière.

Si bien que, lorsque fut terminée la distribution des cadeaux de Noël, le petit Jésus se trouva seul, tout seul sur la terre.

Il faisait noir, bien noir.

On n'entendait plus l'*Alleluia* des cloches, ni les rumeurs joyeuses de la fête chrétienne.

Tout dormait sur la terre, que la neige, tombant à gros flocons, recouvrait comme un immense drap de mort.

Le petit Jésus eut le cœur serré.

Il voulut, lui aussi, regagner la céleste demeure...

Mais il erra longtemps, s'égara dans les ténèbres de la nuit, et les lueurs pâles de l'aurore le trouvèrent endormi dans un berceau de neige,—son divin petit corps bleui par le froid,—non loin d'une grande chaumière dont la porte était obstinément demeurée close à sa douce et frémissante voix.

Il avait bien crié son gentil petit nom, le pauvre petit Jésus ! Mais dans ce temps-là, la lumière du christianisme n'avait pas encore éclairé ces lointaines régions, et les paysans finlandais étaient encore d'affreux païens au cœur barbare.

Or il arriva qu'une grande volée de petits oiseaux vint à passer par là

Affamés par le froid, ils chantaient d'une voix triste, cherchant, mais en vain, un brin de nourriture.

Voulez-vous savoir ce qu'ils disaient ? Ecoutez le chant des petits oiseaux.

Nous ne demandons rien aux hommes
Chantant toujours, contents de peu,
Gais et libres c est nous qui sommes
Les petits oiseaux du Bon Dieu.

L'hiver est la saison bien rude,
Car elle ravit le ciel bleu,
Les bois, les fleurs et la verdure
Aux petits oiseaux du Bon Dieu.

Dans ce grand deuil de la nature,
Quand la neige pleure en tout lieu,
Qui donc donnera la pâture
Aux petits oiseaux du Bon Dieu.

Mais en gazouillant tristement, tout à coup les petits oiseaux aperçurent le petit Jésus qui dormait et grelottait dans sa crèche de neige.

Alors, pour le réchauffer, oubliant leurs propres maux, ils se mirent tous bien serrés, sur son pauvre petit corps, lui formant ainsi une chaude et gentille couverture.

Puis, lorsque l'Enfant divin rouvrit ses beaux yeux, les petits oiseaux jetèrent mille cris de joie, doux comme un mélodieux cantique.

Alors Jésus se leva, et ils se mirent tous, comme une auréole ailée autour du petit Noël qui leur souriait en les bénissant.

—Je vois que vous mourez de faim,

PAGE DES ENFANTS

leur dit-il de sa voix la plus tendre. Eh bien ! ce sera fête aussi pour vous aujourd'hui; petits oiseaux qui avez été meilleurs que les hommes pour le Fils de Dieu ! Et jusques à la fin des siècles il en sera de même pour vous, chaque jour de Noël.

Jésus dit, et de la place même où son divin petit corps avait reposé, germa rapidement un grand arbre chargé de fruits, de graines et de tout ce qui fait plaisir aux petits oiseaux.

Leurs cris de joie redoublèrent à cette vue, et gaiement, aussitôt, ils se mirent à picorer sur les branches miraculeuses, tandis que le bon Jésus s'en retournait dans le ciel.

P. DE LUSSAN.

Réponses à Jeux d'Esprit

Métagramme.

Mon *premier* a besoin d'avoir solide poigne.
Deux c'est ce qu'on demande à l'homme qui témoigne.
De *trois* avec horreur d'ordinaire on s'éloigne.

Rép. Sergent.
Serment.
Serpent.

Ont bien répondu :

ECOLE GARNEAU, OTTAWA :

Rhéa Leblanc, Laure Peachy, Roger Dorval, Yvonne Landreville, Rosario Barrette, Marie-Jeanne Scantland, Armand Laverdure, Eric Roy, Edward Faulkner, Arthur St-Georges, Alfred Moreau, Charles Peachy, Léon Mackay, Philippe Bélanger, Abdon Côté, Christophe Charron, Ubalde Séguin, Emile Désislets, Amanda St. Georges, Alice Dumais, Maria Mathieu, Donat Landreville, Laurenza Delorme, Laurenza Lajoie, Juliette Pelletier, Dora Joinette, Wilfrid Foisy, Cécile Dubé.

Histoire du Canada.

Quel gouverneur caractérisa le première époque héroïque de notre histoire ?

Rép. Lord Elgin.

Ont répondu : Josette St-Charles, Armanda N. Andrée G. Raoul Des-Côteaux, Aimé et Lucien D., Montréal.

Les noms suivants sont arrivés trop tard pour être inscrits parmi ceux qui ont donné de bonnes réponses aux Jeux d'esprit, dans le dernier numéro: Lauréat Baril et Alexina Auger, Académie Ste-Marie, Montréal, et aussi toute l'Ecole Garneau d'Ottawa.

Une Causerie Serieuse.

Il faut aborder quelquefois des sujets pratiques pour tenir nos lectrices au courant des progrès matériels qui se réalisent dans la société moderne en vue d'assurer le confortable et le bien-être des familles.

Le rôle de la femme est des plus importants dans la conduite générale de la maison, et, c'est d'elle le plus souvent que dépend l'avenir de ceux qui lui sont chers. Une des qualités qui distinguent les bonnes mères de famille, c'est la prévoyance en toutes choses et particulièrement en ce qui touche à la question financière ou le budget de sa maison. Avec des revenus particuliers ou avec le salaire d'un mari très régulier, il est facile d'assurer le bonheur présent de la famille, de pourvoir à toutes les dépenses et de maintenir les enfants dans les conditions mondaines qui conviennent à la situation des parents.

Mais l'important, disons-le franchement, le difficile, est de savoir envisager l'avenir et c'est là qu'une mère de famille d'un esprit supérieur, révèle toutes ses qualités. Il faut savoir épargner lentement, c'est-à dire prélever une partie de l'argent que l'on a à sa disposition aujourd'hui et le mettre sagement de côté pour acheter les choses dont on aura besoin dans deux, trois, quatre et cinq ans. La femme prévoyante ne doit pas compter sur le hasard ou sur son mari pour lui apporter ce qu'elle voudra offrir par exemple à sa fille aînée à l'occasion de son mariage, ou pour renouveler l'ameublement de sa maison, ou pour acheter la parure qui convient à elle-même ou à ses enfants. Elle doit, chaque semaine, mettre une ou plusieurs piastres de côté, suivant ses moyens, pour les retrouver au moment précis, dans deux ou trois ans, quand elle en aura besoin.

Nous lui conseillerons même de placer cet argent ainsi accumulé, dans une bonne société où elle n'aura pas la tentation d'aller le chercher pour le dépenser, quelquefois futilement, et où on lui donnera un intérêt des plus raisonnables sur ses dépôts.

Sans vouloir intervenir dans ces questions financières féminines, autrement que pour donner un avis que nous croyons sage, nous conseillerons aux femmes soucieuses d'appliquer les règles de la prévoyance, de placer leur épargne chaque semaine dans une société qui a fait ses preuves et qui a une bonne réputation d'honnêteté et de régularité.

La Société de Crédit Hebdomadaire, Limitée, 107 rue Saint-Jacques, à Montréal, offre des avantages réels à tous les dépositaires qui lui confient leurs économies de la semaine. Elle est bien dirigée et ses affaires sont conduites avec prudence et loyauté. Les femmes qui s'adressent à la direction ou aux agents, sont assurées de recevoir bon accueil et surtout d'obtenir toutes les informations qui peuvent leur être utiles.

Soyez prévoyantes, mesdames, c'est de vous que dépend le bien-être de vos familles et mettez en pratique les deux grandes vertus sociales : l'ordre et l'économie.

Le marquis de Bièvre regardait deux marmitons qui se battaient. Quelqu'un lui demande ce que c'est que ce bruit qu'on entend.

— Ce n'est rien, dit-il, c'est une batterie de cuisine.

Par le Droit Chemin

HENRI ARDEL

IV

Suite

—Marraine, dès hier, je voulais vous parler de mes fiançailles, toutes récentes, mais vous étiez trop occupée... Je vous aurais alors raconté comment, il y a quelques jours à peine, M. Soraize m'a parlé... C'est moi qui ai demandé à père de me laisser vous annoncer moi-même un projet de mariage qui me rendait très heureuse.

—Parce que tu savais bien, et ta famille aussi, que je le désapprouverais complètement et m'y opposerais de toutes mes forces... Pour conclure, ma chère, retiens ceci...

Elle s'interrompit encore, cherchant à retrouver le souffle qui lui manquait, tant la colère la bouleversait.

—Ecoute-moi bien, Simone... Tu me connais; tu sais que je ne change pas d'avis à tous les vents... Je n'ai pas d'autorité sur toi; je ne puis donc t'interdire d'épouser cet écrivain sans le sou si ton père a la faiblesse de donner son consentement... Mais si tu négliges ainsi ma désapprobation formelle, je te préviens, une dernière fois, que ni aujourd'hui, ni dans l'avenir, tu n'auras rien à t'attendre de moi!... Au contraire, si tu consens au mariage que je désire, je te considèrerai dès aujourd'hui comme ma fille et mon testament te le prouvera dans la suite... C'est bien clair.

Simone eut un faible geste d'épaules. Son jeune visage, altéré par l'émotion, semblait mûri de quelques années, tant l'expression en était grave:

—Me croyez-vous donc assez vile, marraine, pour faire de mon mariage une affaire d'intérêt?... Sans doute, M. Saran a toutes les qualités, tous les mérites que vous dites; mais, pour moi, c'est un étranger, rencontré alors que j'aime un homme que je considère comme mon fiancé et à qui, malgré tout mon désir de vous être agréable, je ne ferai pas l'injure de me reprendre parce qu'il est pauvre!

—Folie!... Billevesée que tout cela! C'est du roman tout pur et la vie n'est pas un roman... Que tu penses vraiment tout ce que tu viens de me déclarer, c'est de ton âge, ça t'amuse... Mais plus tard,—trop tard! peut-être...—tu comprendras que c'était pur enfantillage de te buter sur de pareilles idées!... Je n'insiste plus... Tu vas retourner chez toi; tu répèteras mot pour mot à ton père et à ta sœur ce que je t'ai dit et, dans huit jours, tu m'enverras ta réponse définitive, après avoir réfléchi et causé avec eux... J'attendrai, moi, cette réponse, pour ôter toute espérance à ma vieille amie et à son fils... Tu peux maintenant te retirer... Je te retrouverai au déjeuner, dans une demi-heure.

—Bien, marraine, dit Simone avec effort. Puisque vous le souhaitez, je vous écrirai dans huit jours...

—Mais tu penses que ta réponse sera la même qu'aujourd'hui? fit Mme Dalbigny avec emportement.

—Heureusement pour moi, oui, marraine.

—A ton aise, ma fille. Mais je te jure que tu le regretteras!

Simone ne répondit pas un mot et sortit. Elle était brisée comme jamais peut-être elle ne l'avait été de sa vie. Pourtant il n'y avait pas une larme au fond de ses yeux étincelants; et tout son cœur s'élançait avec une tendresse passionnée vers le père, la sœur aînée qui avait si généreusement accueilli son rêve. Désormais, elle ne pourra traverser d'heure plus pénible que celle qu'elle venait de connaitre... Elle le sentait bien... C'était pour l'amour de celui à qui elle avait donné sa vie, qu'elle venait de souffrir ainsi; et elle en éprouvait une sorte d'amère douceur...

Jean la trouva dans le jardin où elle marchait d'un pas machinal, toute pâle encore, la même fièvre dans les yeux, ses traits gardant leur étrange expression de sévérité... Il s'exclama, saisi:

—Simone, qu'est-ce que tu as?

Elle eut un sourire amer qui crispa ses lèvres.

—J'ai causé avec marraine.

—Et ça n'a pas marché comme tu voulais, ma pauvre petite chérie!

Il y avait tant d'affection dans l'accent du jeune garçon que, soudain, les yeux de Simone s'embrumèrent de larmes, dans une détente brusque de ses nerfs. Jean s'en aperçut et il passa la main sous le bras de sa sœur.

—Simone chérie, ne te fais pas de chagrin, va! Vous vous en tirerez bien sans elle, René et toi. Il a beaucoup de talent et il va gagner vite assez d'argent pour que vous puissiez entrer en ménage!...

Il parlait avec tant de conviction que Simone sentit sa détresse moins amère... Mais de toute son âme douloureuse, elle souhaitait la présence d'Anne. Elle eût voulu se blottir dans ses bras, sangloter contre sa poitrine, entendre ses paroles fortifiantes, pleines de tendresse... Ce viatique, il le lui fallait attendre quelques heures encore.

Le déjeuner fut pénible; Mme Dalbigny, très rouge, les sourcils froncés, mangeait sans un mot. Simone faisait semblant de goûter aux plats qui lui étaient présentés; et Jean, après quelques essais courtois pour entamer une conversation, se tut devant le mutisme de Mme Dalbigny et dévora l'excellente cuisine du "cordon bleu" amiénois...

Jusqu'à l'instant du départ, la vieille dame ne fit plus même allusion au dissentiment qui s'était élevé entre elle et sa filleule. . D'ailleurs, le déjeuner à peine achevé, la visite de Mme Saran avait été annoncée et Simone, tout juste, avait eu le temps de s'échapper, après avoir reçu, pourtant, un chaleureux bonjour de la bonne dame que sa fuite paraissait désorienter fort.

La conférence entre Mme Dalbigny et son amie

était à peine achevée quand Simone et son frère apparurent pour prendre congé. Avec une politesse glacée, Simone commença quelques paroles de remerciement. Peut-être, si sa marraine avait trouvé un mot à lui répondre, elle aurait eu un élan qui les eût rapprochées. Mais Mme Dalbigny paraissait être sortie plus farouche encore de sa conversation avec Mme Saran. A peine, elle effleura le front que Simone lui tendait correctement; et la voix dure, elle dit seulement à la jeune fille:

—J'attendrai ta décision d'aujourd'hui en huit.

V

—Une dépêche pour Mlle Anne, annonça discrètement l'ordonnance, entrant dans le salon où Simone accueillait René Soraize qui arrivait pour le diner.

—C'est bien. Mlle Anne n'est pas encore rentrée. Posez la dépêche là, sur la table, fit Simone un peu impatiente.

Depuis vingt minutes que René était là, elle n'avait pu encore "l'avoir à elle toute seule," comme elle disait. Le colonel était resté un moment à causer; et maintenant qu'il venait de passer dans sa chambre, c'était l'ordonnance qui les dérangeait. Or, Simone était jalouse des instants qui lui étaient donnés par son fiancé, car ses instants étaient toujours comptés. En effet, la vie de Paris, occupée, plus même qu'occupée, de René Soraize, l'avait repris; et dans son impérieux désir d'arriver aussi vite que possible à se créer son foyer, il avait, en plus de ses travaux habituels, accepté un poste de secrétaire dans une importante revue littéraire. De telle sorte que ses heures de liberté étaient bien rares.

—Vous vous tuerez!... C'est insensé de travailler comme cela! répétait Simone, consternée de voir son incessant labeur.

Mais lui riait, fort de son énergie d'homme de volonté devant la lutte; et baisant les mains de sa petite fiancée, il disait:

—Mais non, mais non, chérie... Ne vous tourmentez pas. Je suis capable d'en faire bien d'autres. D'ailleurs, en ce moment, avec l'espoir que vous m'avez donné, il me semble que je soulèverais des montagnes.

Et elle, heureuse, tranquillisée par son assurance, riait aussi, en murmurant:

—N'essayez pas, René, surtout!... Et si je peux vous aider, dites-le moi.

Ce n'était pas seulement en paroles qu'elle s'apprêtait à aider son fiancé, et plus tard son mari. Comme elle était une femme courageuse et résolue, dès son retour à Paris, elle avait demandé à sa sœur de lui faire travailler le dessin assez sérieusement pour qu'elle devînt capable elle aussi, dans la suite, de faire des illustrations. Ainsi, elle apporterait sa part dans les modestes revenus de leur ménage.

A la suite de son pénible voyage à Amiens, elle avait scrupuleusement raconté à Anne toute sa conversation avec Mme Dalbigny. Et Anne, comme elle-même, comme le colonel, n'avait pas même, une seconde, mis en question la possibilité de satisfaire à l'égoïste volonté de Mme Dalbigny. Son opposition, tous l'avaient d'ailleurs prévue, dès la première heure; mais, comme ils la tenaient pour mauvaise, ni le colonel, ni Anne ne s'y étaient arrêtés, ayant jugé René Soraize digne de la confiance que lui avait accordée Simone. Comme Mme Dalbigny l'avait voulu, dans la semaine après son retour, le jeune fille lui avait écrit une lettre où elle avait mis tout son cœur, disant et son désir d'obtenir l'approbation de sa marraine et son regret de lui avoir causé une déception, mais aussi sa résolution de devenir la femme de René Soraize. Elle n'avait pas reçu de réponse. Et depuis lors, près de deux mois avaient passé....

—Ma petite fiancée chérie, je vous prive peut-être d'une fortune! avait murmuré René, quand elle lui avait, confiante, raconté la scène avec sa marraine. Si j'avais été moins égoïste...

—Si vous m'aviez moins aimée, avait-elle corrigé doucement, avec un regard de joie.

—Si je vous avais moins... adorée, petite Simone, c'est vrai, je n'aurais pas parlé au bois de Cise et vous auriez pu épouser le jeune et riche avoué...

—Et vous vous seriez bien consolé, n'est-ce pas, de n'avoir pu avoir, pour femme, Simone de Broye!

—Jamais, vous m'entendez, *jamais* je ne me serais consolé de vous avoir perdue!... Ç'aurait été, je le sais, le regret de toute ma vie!

—Alors tout est parfait ainsi! concluait-elle, joyeuse. Si seulement, vous ne vous fatiguiez pas autant!

(*A suivre*)

La Société D'ADMINISTRATION GENERALE

Incorporée par acte de la Législature de Québec, le 26 mars 1902.

A été créée dans le but de fournir au public en général le moyen d'administrer ses biens avec expérience, économie et sécurité.

Le nombre de personnes qui ne peuvent s'occuper de leurs propres affaires est innombrable. Les femmes, les enfants mineurs, les personnes malades, celles qui voyagent pour leur plaisir, pour leur santé, ou pour leur commerce sont ou incapables de s'en occuper ou obligées de les négliger.

C'est donc pour répondre à un besoin que La Société d'Administration Générale a été organisée.

Elle se charge d'administrer les successions et les fidéi-commis et en général tous les biens qui lui sont confiés. Elle gère les propriétés, s'occupe des locations, collecte les loyers, voit aux assurances, au paiement des taxes, aux réparations si nécessaires. Elle s'occupe de la vente et de l'achat des propriétés. Elle s'occupe de replacer les fonds disponibles de la manière la plus sûre et la plus avantageuse. Elle fait, en un mot, toutes les opérations qui doivent assurer à ses clients avec des revenus réguliers, la conservation et l'augmentation de leur fortune.

Comme exécuteur testamentaire et fidéi-commissaire La Société d'Administration Générale est en position de rendre les plus grands services.

En dehors de ses fonctions spéciales, La Société d'Administration Générale, agit aussi comme agent financier pour prêts sur hypothèques, sur nantissement de valeurs de Bourse, pour l'émission, l'achat et la vente de débentures municipales, scolaires ou industrielles, la collection des coupons et dividendes, pour prêts aux fabriques d'église, aux corporations religieuses, etc.

Elle se charge de réclamations à l'étranger et des remises de fonds.

AVIS AUX PERSONNES RÉSIDANT A L'ETRANGER

La Société d'Administration Générale fournit aux personnes résidant à l'étranger et qui désirent s'intéresser aux entreprises canadiennes, le moyen de le faire avec la plus grande sécurité possible.

La Société d'Administration Générale se met à la disposition du public pour lui fournir tous les renseignements sur les valeurs canadiennes, fonds d'Etat canadiens, actions, obligations et débentures de chemins de fer, avec ou sans garantie du Gouvernement, débentures municipales, actions de Banques, actions et débentures de sociétés d'éclairage, de tramways et de pouvoirs électriques; actions et débentures de société industrielles, aciéries, moulins, mines, etc.

La Société d'Administration Générale se charge de l'achat et de la vente des valeurs. Elle collecte les dividendes, les coupons et se charge de leur transmission. Elle met ses coffres-forts à la disposition de ses clients et se charge de la garde des titres, valeurs, etc.

Organisation de sociétés industrielles.

Tous les renseignements sont fournis gratuitement.

BUREAU DE DIRECTION :

DOCTEUR E. PERSILLIER LACHAPELLE, administrateur du Crédit foncier Franco-Canadien, commissaire censeur de la Banque Provinciale, Montréal - - - - - PRESIDENT.

RODOLPHE FORGET, vice-président de la Montreal Light Heat and Power Company, Montréal, VICE-PRESIDENT.

HONORABLE J. A. OUIMET, juge à la cour du Banc du Roi, vice-président du Crédit foncier Franco-canadien. administrateur de la Banque d'Epargne, Montréal.

HONORABLE CHAS. C. DE LORIMIER, juge à la cour Supérieure, Montréal.

HONORABLE DAMIEN ROLLAND, conseiller législatif. directeur de la Banque d'Hochelaga, Montréal.

J. O. GRAVEL, commissaire censeur du Crédit foncier Franco-Canadien, Montréal,

ALBERT E. DE LORIMIER, avocat C.R., Montréal,

JOSEPH ROBILLARD, négociant, Montréal.

MARTIAL CHEVALIER, directeur-général du Crédit foncier Franco-canadien, Montréal.

C. A. GIROUX, gérant de la Banque d'Hochelaga, Montréal.

Directeur-Gérant : Martial Chevalier
Secrétaire : J. Théo. Leclerc

Pour tous renseignements, s'adresser aux bureaux de

LA SOCIETE D'ADMINISTRATION GENERALE

30 RUE ST-JACQUES,

Bâtisse du Crédit Foncier F.-C. **MONTREAL**



Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

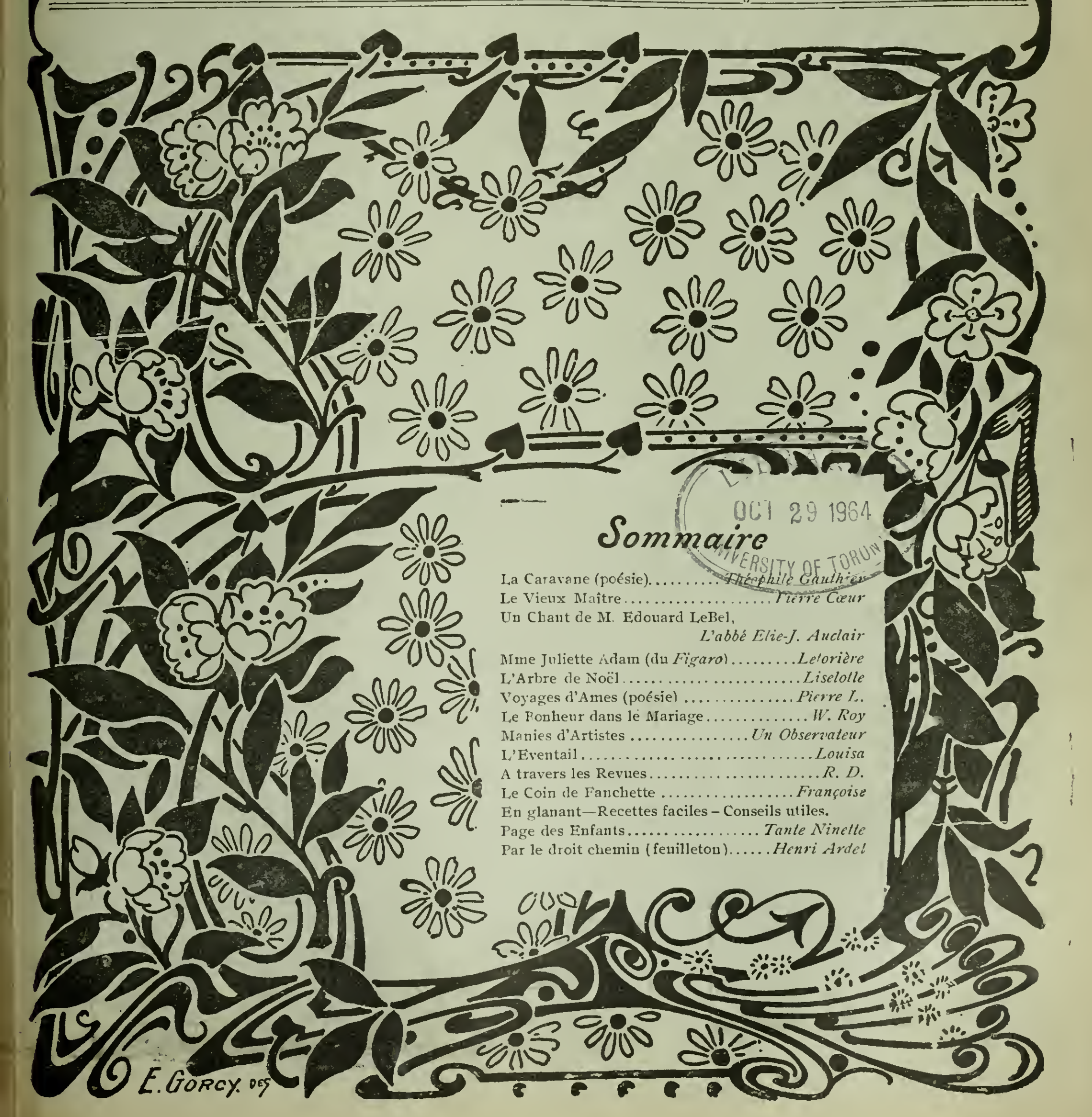
DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
UN AN - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze franc.
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



Sommaire

MADAME

Pour vos petits dîners fins, et vos banquets de famille, ayez de la viande de premier choix. Vous la trouverez chez

Hormisdas A. Giguère
34, 36, 38, 40
Marché Bonsecours
MONTREAL

Tél Bell. Main 2479.

QUERY FRERES Photographes

1854 Rue Ste-Catherine, Montréal

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

Edifice du Monument National
216 RUE SAINT-LAURENT
Téléphone Main 2628.

Sp cialité : Ordonnances des Médecins.

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

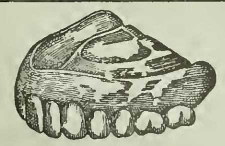
Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notreExposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS
Bijoutiers Opticiens
212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie
Demandez un échantillon.
TÉL. BELL. MAIN 2106.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plusgrande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain
162 Rue St Denis Montreal
Tél. Bell Est 1744

Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate "Gagner"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE ;—Neurasthénie. anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

Dosage.—Chaque cuillérée à soupe contient : 0.25 centigrammes de glycerophosphate de sonde, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

Mode d'emploi.—Adultes une cuillérée à soupe aux repas ; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Depositaire *PHARMACIE GAGNER* *Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis MONTREAL*

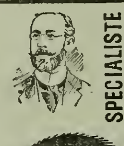
Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V. 27e édition. 1 vol. in-12 .... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon 1 vol in-12 .... 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in 12 .... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V (Thérèse Vianzone 1 vol. in-12, illustré.. 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol in-12 ....

Librairie Beauchemin
(à responsabilité limitée)
256 Rue St-Paul, Montréal.



SPECIALISTE

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'INSTITUT D'OPTIQUE

Examen des Yeux GRATIS

1824 Ste-Catherine
Coin Ave Hôtel-de-Ville
Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabriquant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportee vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.
Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les

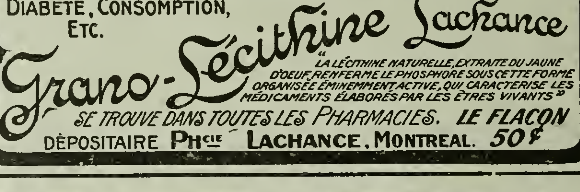
Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal ;

LAPORTE, MARTIN & CIE.

CONSOMPTION

CAPSULES CRESOBENE

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules CRESOBENE qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige. DEPOT. ARTHUR DECARY Phcien 1688 Ste Catherine. MONTREAL. et toutes pharmacies.

50¢ le Flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

3me ANNÉE—No 19 SAMEDI, 7 JANVIER 1905

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

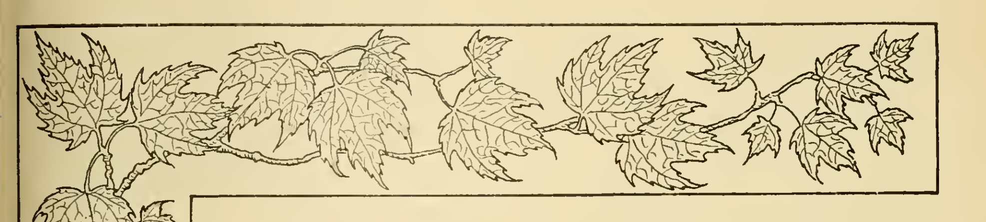
Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien*

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze franc.
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



La Caravane

La caravane humaine au Sahara du monde,
Par ce chemin des ans qui n'a pas de retour,
S'en va traînant le pied, brûlée aux feux du jour,
Et buvant sur ses bras la sueur qui l'inonde.

Le grand lion rugit et la tempête gronde ;
A l'horizon fuyard, ni minaret, ni tour ;
La seule ombre qu'on ait, c'est l'ombre du vautour.
Qui traverse le ciel cherchant sa proie immonde.

L'on avance toujours, et voici que l'on voit
Quelque chose de vert que l'on se montre au doigt ;
C'est un bois de cyprès semé de blanches pierres.

Dieu, pour vous reposer, dans le désert du temps,
Comme des oasis, a mis les cimetières ;
Couchez-vous et dormez, voyageurs haletants.

THÉOPHILE GAUTHIER.

LE VIEUX MAITRE

(Histoire du Jour de l'An.)

Rien ne lui avait réussi dans la vie, et pourtant c'était un grand artiste, une âme éprise du beau, de l'idéal et du bien. Un cœur d'enfant naïf, mal préparé au combat aux luttes ardentes de l'existence moderne, et, comme il ne savait point pratiquer la fausseté, il croyait les autres sincères.

Les primitifs, les maîtres anciens n'avaient pas de secrets pour lui ; il les avait étudiés avec tant de respect et d'amour dans tous les musées et dans toutes les galeries célèbres qu'à l'aspect d'une toile il pouvait non seulement citer l'école à laquelle elle appartenait, mais l'attribuer avec certitude au peintre dont elle était l'œuvre. Malheureusement, son exceptionnelle droiture, l'amour absolu de son art l'isolèrent autant que quelques injustices dont il avait été victime, et qui, peut-être à son insu, lui communiquaient une raideur, ou plutôt une réserve que l'on crut être de la hauteur et qui acheva de lui nuire. Alors il vécut dans une solitude stérile, pleine de tristesse et de doute ; puis, peu à peu, en une espèce d'engourdissement, de défaillance morale, il se laissa envahir par une rêverie et ne travailla presque plus.

Quelquefois une réaction s'opérait en lui, une rage d'activité de travail le soulevait ; il reprenait ses brosses et sa palette, ébauchait quelque chose dont il n'était pas satisfait et retombait dans sa paresseuse inaction.

La gêne cette lèpre hideuse des travailleurs qui anéantit même le génie, se fit sentir, et pour la conjurer il s'avilit lui-même, ne voulant point se discuter ; il vendit à des prix infimes ses œuvres les meilleures et les plus chères ; puis le petit trésor d'objets d'art que possède tout artiste, et qui représente tant de sublimes et légitimes jouissances.

Trop fier pour se plaindre, et la nécessité étant là, bien qu'il ne sût guère comment il s'en tirerait, il se décida à donner des leçons de dessin et de peinture à des jeunes filles et à des femmes. C'était abdiquer à quarante-cinq ans à peine, il s'y résigna. Et comme son nom, malgré qu'il ne produisît que par hasard et n'exposât plus depuis longtemps, n'était pas encore tout à fait oublié, il eut assez de succès pour ouvrir un cours.

Mais l'aride métier de professeur n'était pas pour lui plaire ; ses élèves le comprenaient si mal ! Si restreint était le nombre de celles possédant le sens artistique qu'il prit en horreur son nouvel état et s'attrista davantage.

***

Un matin où il donnait sa leçon, une femme jeune, bien moins élégante que le plus grand nombre de celles qui venaient là, fit irruption dans l'atelier et lui demanda s'il voulait lui permettre de suivre ses cours.

Ce n'était point une beauté dans l'acception que l'on donne à ce mot, mais l'intelligence rayonnait sur sa physionomie sympathique et ouverte, et il y avait en elle une grâce et un charme tout particuliers.

Admise par le maître, à qui elle plut dès l'abord, elle devint promptement, et sans qu'il le soupçonnât lui-même, son élève favorite. Ah ! comme elle comprenait, elle ! Lorsqu'il parlait, on eût dit qu'elle buvait ses renseignements, et il en était fier, fier aussi de la déférence qu'elle lui témoignait, fier de cette admiration dont il était depuis si longtemps sevré et qu'il n'avait point cherchée.

Qui était-elle ? Il ne le savait pas et ne voulait point le lui demander. Fille, femme ou veuve, peu lui importait, pourvu qu'il la vit des premières à l'atelier et qu'elle lui sourit en entrant et en partant.

Quand, penchée sur son carton, sa main légère maniait avec dextérité le crayon ou la brosse, il s'attardait à la regarder et y trouvait un indéfinissable plaisir.

Peu à peu, ce fut vers elle qu'il s'arrêta le plus longtemps et dont il corrigea plus fréquemment le travail. Un jour où, lui prenant son crayon pour refaire un trait mal venu sur une ébauche, leurs mains se touchèrent, il s'aperçut que la sienne, à lui, tremblait.

Il en conçut un vague effroi, et le soir, seul au coin de son feu, il se prit à réfléchir aux plus légers incidents de son existence depuis que Paula—il ne lui connaissait que ce nom — fréquentait l atelier...

Rêveur, il se leva tout à coup, regarda curieusement devant un miroir ses cheveux qui commençaient à grisonner, et cet examen terminé, il exhala un soupir en murmurant à mi-voix :

—Bah ! elle ne le saura jamais.

***

Elle dut cependant le savoir ; elle dut pressentir par une intuition sympathique que le désenchantement absolu de cette vie manquée, car bien souvent ses yeux bleus si doux s'arrêtaient avec une tendre sollicitude sur le vieux maître, et quand leurs regards se rencontraient, c'était à celui des deux qui baisserait le plus rapidement les paupières.

L'hiver était venu, un hiver de Paris, sombre, froid, lugubre, et ce soir-là le 31 décembre, en cette nuit de fête, où les familles sont en joie le vieux maître, assis à son foyer désert, songeait aux heureux de ce monde et sentait plus cruellement sa solitude.

Un coup de sonnette le fit tressaillir. Qui donc pouvait venir à cette heure ?

Il alla ouvrir, et le visage frais de Paula se montra dans l'ouverture de la porte.

— C'est moi, maître, dit-elle, l'air embarrassé, je veux terminer cette ébauche, et, comme c'est fête demain, que nous ne nous verrons pas, je viens vous demander un conseil.

Il l'entraîna dans son petit atelier particulier et sur une table étala l'ébauche, et là, penchés l'un vers l'autre,

très sérieux et très graves, ils revirent et arrangèrent le dessin.

Au moment où Paula se retira, il la conduisit, jusqu'à l'escalier, et, inconscient, presque fou, il lui mit sur le front un baiser de père ou d'amant.

Quand il rentra dans l'atelier il lui parut plus sombre, comme si la lumière l'y était éteinte.... Mais à la lueur de sa lampe qui brillait cependant, il aperçut un petit paquet de papier de soie qu'il prit machinalement pour le jeter dans le feu, lorsqu'il sentit, en le touchant, qu'il contenait quelque chose. Il le défit et demeura stupéfait, ravi, en voyant un petit sabot rose capitonné de satin et rempli de dragées ...

Lui aussi, dans son délaissement, il avait sa fête, ses étrennes !

—Paula ! murmura-t-il, Paula !

Et il pleura comme un enfant.

Il ne revit plus jamais son élève chérie, car le lendemain il quitta Paris et la France.

L'année suivante, des paysans tyroliens trouvèrent au fond d'un glacier le cadavre d'un voyageur tombé là, sans doute, par mégarde, et tenant dans sa main crispée sur ses lèvres un petit sabot rose.

PIERRE CŒUR.

UNE PRIMEUR

Un Chant de M. Edouard LeBel

Les *luttes fratricides* que se livrent les fils d'une même race sont un malheur national.

Ne serait-il pas possible, en notre Canada français, même au milieu d'une tourmente politique comme celle qu'amène un vent d'*élections générales*, de respecter davantage un adversaire, de discuter ses opinions à lui et de soutenir les nôtres sans lui décocher les traits d'une critique aussi haineuse souvent qu'injustifiée ?

Je le crois, et, je m'étonne toujours qu'un si grand nombre de nos hommes publics et de nos journalistes ne semblent pas le comprendre. Certes, il y a d'heureuses exceptions ; mais le mal est grand. Il y a là un beau champ d'action pour nos femmes du monde les plus distinguées. Elles n'exigeront jamais trop de dignité, de tact, de savoir-faire et de bonne éducation de la part de ceux sur qui elles exercent quelque influence.

* * *

Combien digne et noble est la conduite de ceux, au contraire, qui honorent le talent de leurs compatriotes, rendent complète justice au vrai mérite et même encouragent discrètement les talents naissants aussi bien que les artistes qui s'affirment.

J'assistais, l'autre soir, à une *audition musicale*, à Sherbrooke. M. Edouard LeBel, le sympathique et doux *chanteur*, que Montréal et le pays tout entier apprécient si justement, avait bien voulu honorer de son concours les jeunes élèves de notre Séminaire.

Selon qu'il est accoutumé de le faire, M. LeBel chanta admirablement. En rappel, il donna un chant national qui ravit l'auditoire. Sur ma demande, il me fit le plaisir de m'expliquer la genèse de ces strophes vibrantes. J'eus aussitôt la pensée d'en faire un récit pour les lecteurs du JOURNAL DE FRANÇOISE. M. LeBel d'ailleurs m'y autorisa.

C'est une primeur, car tout dans ce chant, les vers et la musique ausi bien que le chanteur, tout est *canadien*. Et M. LeBel le donnait pour la troisième fois seulement.

M. Louis Fréchette, le poète de "Vive la France," a écrit la poésie et M. Amédée Tremblay, le brillant organiste de la cathédrale d'Ottawa, a composé la musique. L'un et l'autre ont dédié leur travail respectif à M. LeBel. Ce sont deux gloires nationales *poussant* une autre gloire. C'est bel et bien de *l'étoffe du pays* au complet.

* * *

Je ne dirai rien de la musique. Je suis, hélas ! un profane. Mais j'ai bien senti pourtant quelle intelligence M. Tremblay a su avoir et de la pièce et du chanteur qu'il y avait eu vue. C'est *doux* et parfois *empoignant* comme il convient à la voix de M. LeBel, disant des vers de M. Fréchette.

* * *

Et ces vers ? Jugez-les. M. Fréchette ne m'en voudra pas, j'espère, de livrer au public ce qu'il a su écrire sur un sujet qu'il a tant de fois traité mais qu'il s'entend toujours à rajeunir :

Sous le beau ciel du nouveau monde,
Aux bords d'un fleuve sans pareil,
Une terre vierge et féconde
S'épanouit au grand soleil :
Des Canadiens, c'est la sainte patrie !
Fier d'habiter ses fortunés séjours
Qu'avec orgueil chacun de nous s'écrie :
O Canada, mon pays, mes amours !

N'est-ce pas que c'est simple et joli, mais lisez encore, la description se précise :

Là, dans la majesté sereine
D'un merveilleux panorama,
Meurt la moisson souveraine
Que la France un jour y sema.
Digne héritier de la vieille patrie,
Sol qu'on vénère et qu'on aime toujours
Qu'à ton aspect chacun de nous s'écrie :
O Canada, mon pays, mes amours !

Et enfin, dans ce beau cadre qu'est notre pays il convenait d'évoquer la figure du peuple lui-même. Aussi bien faut-il entendre le délicat chanteur faisant vibrer le fier appel :

D'un fier passé suivant la trace
Et les nobles traditions,
Peuple nouveau va prendre place
Au grand banquet des nations ;
Et là, gardant, généreuse patrie,
Le souvenir sacré des anciens jours,
Fais qu'à jamais chacun de nous s'écrie :
O Canada, mon pays, mes amours !

* * *

Ces paroles aussi bien que la musique—je le répète ont été écrites pour M. LeBel. Il les chante peut-être avec une particulière émotion. Ce qui est certain c'est qu'il les chante avec âme et avec goût. Il interprète heureusement les artistes qui ont été si heureux en pensant à lui.

Je l'écoutais chanter, le cœur ému. Sa voix si simple, si douce, si peu prétentieuse et si naturelle détachait la note et l'idée avec une aisance et une grâce incomparables.

C'est facile de comprendre pourquoi le ténor montréalais est toujours si bien goûté. Il est superbement doué, sans doute. Ses cordes vocales sonnent fort juste. Mais surtout, il est si naturel et si vrai ! Et qu'y a-t-il de plus aimable dans l'art que la nature elle-même ?

Il y a vingt ans, Edouard chantait souvent le *credo* à la messe de l'église

Saint-Jean-Baptiste, rue Rachel, à Montréal. Nous, ses compagnons de course dans le chemin du Collège de Montréal, nous l'aimions bien — il était si bon camarade !—et nous étions orgueilleux de lui — il chantait si doux ! — Nous nous doutions déjà qu'il allait vers la gloire.

Il n'a guère changé. Il a beaucoup travaillé pour se rendre maître de son art. Mais il a si bien réussi que ça ne paraît pas. Sa voix est toujours douce et pure, naturelle et vibrante, comme jadis.

Chez lui, mieux que chez beaucoup d'autres, la nature c'est l'art et l'art c'est la nature.

* * *

Or n'est-ce pas très heureux que nos poètes et nos artistes compositeurs contribuent à faire rayonner—dans le sens de la vibration—l'un de nos meilleurs chanteurs ? D'autant mieux qu'il leur rend ce qu'ils lui prêtent en faisant longuement applaudir leurs œuvres.

Es quand je pense que tout cela c'est *canadien !* ça m'enchante.

L'ABBÉ ELIE-J. AUCLAIR..

Mme Juliette Adam

Infatigable voyageuse, écrivain original et primesautier, Mme Juliette Adam est, de plus, une très intéressante "conférencière." Le temps n'est plus où le sujet de ses prônes était une république idéale, policée, libérale, ouverte à tous les partis, respectée et honorée au dehors comme au dedans, une république qui aurait rénové les fastes d'Athènes, de Sparte et de Rome, une immense place de la Concorde universelle...

Il y a belles années que Juliette Lamber a renoncé à réaliser les rêves d'or de sa jeunesse et de son âge mûr.

Les questions extérieures, celles qui regardent plus particulièrement la France, la passionnent. A peine revenue d'un long voyage en Egypte dont "la Parole française à l'étranger" nous avait livré les premiers échos, elle a convié un peuple de littérateurs et d'hommes politiques, de femmes cultivées et de mondains de tous partis à écouter, à applaudir le récit de son odyssée en la terre des Ptolémées et les réflexions que lui a suggérées son séjour sur les bords du Nil.

Quelques semaines nous séparent à peine de la publication du second tome de ses Mémoires, plus curieux encore que le premier, car il silhoute des contemporains dont beaucoup sont encore vivants. Certains y reçoivent de peu agréables coups de verges. Un grand mort assez malmené, Michelet, a trouvé M. Gabriel Monod pour défendre ses mânes. On peut supposer, en revanche, que ceux de Mme d'Agoult tressaillirent d'aise... C'est chez elle que Mme Juliette La Messine connut tout ce qui devait porter un nom dans la littérature et la politique au commencement du second Empire, de George Sand à Jules Simon, d'Emile Girardin à Edmond About, de Jean Reynaud à Edmond Adam que, devenue veuve du docteur La Messine, elle ne devait pas tarder à épouser...

Le temps est loin des rêves politiques et des incertitudes de *Païenne.* A mesure que s'évanouissait le programme entrevu de la génération du pays par une république parfaite, les croyances religieuses longtemps tenues à l'écart s'affirmaient d'autant plus sincères que plus lente avait été l'évolution. Dans la sérénité du regard se lit le repos de l'âme enfin satisfaite au détriment de l'esprit après une longue vie de méditation et de lutte.

Elevée en terre cultivée mais athée, Mme Adam est parvenue par raisonnement à la philosophie chrétienne. Ceci la console du renversement de ses utopies, de la mort de ses héros, de l'anéantissement de son programme...

Il y a une trentaine d'années elle était fort belle, très entourée, escortée d'ambitieux dont quelques-uns ne manquèrent ni de moyens ni de talents; sur eux elle exerçait une véritable petite royauté... Reine des théoriciens, Muse républicaine, telle nous apparaît Juliette Lamber sous le Principat de M. Thiers, sous le Septennat, sous Jules Grévy l'économe, jusqu'à la mort du tribun-cyclope dont elle avait refait l'éducation, dont elle rêvait de faire un chef d'Etat parfait.. Tout cela, son troisième volume nous le dira. Elle fut l'Egerie française de Skobeleff; elle inventa l'alliance russe, la prôna, la préconisa dans la *Nouvelle Revue* qui protégea aussi, non seulement les débuts de maint littérateur, mais l'embryon du nationalisme... Si Boulanger, disent quelques-uns au lieu de ne penser qu'à s'amuser, avait p[u] suivre une ligne de conduite dictée par elle! Autrement en décidèrent les destins...

Les cheveux tout blancs, parfois un peu désobéissants, encadrent la figure très pleine, très colorée, éclairée de grands yeux bleu-gris, intelligents et beaux, traversée d'un sourire bienveillant. Le buste est imposant, les mains et les bras dignes de la statuaire, l'ensemble majestueux, un mélange de simplicité populaire et de fierté aristocratique,une distinction née dans la manière de se mouvoir, de parler, et en même temps une assurance d'une rondeur voulue qui met à l'aise. La langue est familière, virile par moments, toujours originale; mentalité féminine avec ses soubresauts, ses partis pris, ses emballements, ses "charges" fréquents, ses charmantes irritations ou violences et ses retours cléments, ses intuitions et ses lacunes, sa psychologie instinctive et ses déductions variables; mais, en même temps, des convictions fortes, une foi sincère après expérience fait une loyauté à l'abri de toute épreuve, de toute combinaison, plus de franchise que de diplomatie, une grande fidélité à ses amis d'où qu'ils viennent, des trésors de tendresse à dépenser pour ses petits-enfants S[é]gond; une indulgence de fond, encore que la forme soit parfois malicieuse. C'est elle qui disait un jour "Je crois bien que je suis heureuse d'être femme! au moins, on a le droit de tout dire"; et de ce privilège d'état, elle sait user pour jeter des vérités à la mémoire ou à la fa[ce] des gens...

Elle accueille ses hôtes avec grâce. Panaché d'opinions, semé de royalistes et de dilettantes, de bonapartistes et de vieux soldats, de littér[ateurs]

teurs et d'hommes d'action, de diplomates, de nationalistes et de républicains désabusés, son salon est un des plus curieux de Paris. On y entend d'excellente musique, des conférences sur tout sujet, hormis la politique actuelle. Chaque printemps, Mme Juliette Lamber voit ainsi réalisé, au moins pour quelques semaines, son programme de concorde universelle.

LÉTORIÈRE.
(*Le Figaro.*)

L'Arbre de Noel.

On raconte qu'un soir de Noël, Saint Colomban prit avec lui quelques-uns de ses religieux et quitta son monastère de Luxeuil, situé au pied des Vosges. Il gravit une haute montagne au sommet de laquelle se trouvait un sapin qui jadis avait reçu les adorations des habitants du pays, avant leur conversion au christianisme. Arrivés au sommet de la montagne Colomban et ses moines dessinèrent au faite du sapin une croix lumineuse qui, projetant partout des gerbes de lumière, attira une foule de paysans. Alors Colomban, suscité de Dieu pour la diffusion de la religion catholique dans les Gaules, expliqua aux pauvres gens qu'il avait devant lui le mystère de la nuit bénie qui donna au monde l'enfant-Dieu attendu et désiré depuis quarante siècles.

Telle est, d'après les vieilles chroniques l'origine de l'arbre de Noël, et une antique coutume des peuples du nord et de l'est de l'Europe, venue sans doute avec la légende consiste à fêter la veillée de Noël en distribuant aux enfants des bonbons et des jouets à un arbrisseau pompeusement décoré

Depuis quelques années cet usage s'est très répandu en tous les pays du monde, et c'est là une mode tout particulièrement appréciée de nos mignons "babys".

Or, en faisant plaisir à nos enfants, ne nous faisons nous pas plaisir à nous-mêmes? Leur bonheur nous procure de bien douces satisfactions, et, puisque c'est le but constant de nos efforts, il est tout naturel que nous en arrivions à causer de l'arbre de Noël, cet heureux prétexte à réunions enfantines, à joyeux éclats de rire, à gais souvenirs pour toute une année.

Mais il s'agit surtout aujourd'hui, de composer un arbre de Noël économique. Nous voulons trouver, en cette circonstance, comme toujours, le secret de faire beaucoup d'effet à très peu de frais.

Les magasins ne manquent pas, surtout à Montréal, où l'on peut se procurer des objets splendides et fort coûteux en même temps; mais l'enfant ne sait pas, lui, mettre un prix sur un objet, et, puisqu'il s'agit de lui être agréable, procurons-lui donc, avant toutes choses, celles qu'il pourra manier à son gré, briser en les maniant, cela sans causer de regrets aux chères mamans, comme s'il avait détruit un bijou, un objet d'art.

Il faut déjà trouver un arbre. Un petit sapin naturel fera l'affaire. Il ne faudra pas le prendre trop haut, afin qu'il soit maniable, qu'il puisse tenir dans un grand pot de fleurs ordinaire, et que l'on puisse atteindre les objets suspendus aux branches supérieures en levant les bras.

On placera l'arbre sur un piédestal quelconque, à défaut sur une solide caisse renversée, gracieusement drapée Le brillant, le clinquant devront présider à l'ornementation de l'arbre de Noël.

Les jouets devront être aussi nombreux que possible, et, dans tous les bazars on en trouvera de magnifiques et pas chers, pour me servir de l'expression consacrée, autant que l'on voudra, l'industrie aujourd'hui en est prodigue on n'aura donc que l'embarras du choix: petites montres, avec la chaîne s'il vous plaît, trompettes, ballons, fouets avec grelots au même prix, ainsi que de jolis pistolets à air comprimé, dont le projectile est un bouchon retenu par une ficelle—arme bien inoffensive et qui pourtant est déjà intéressante, en ce sens que, si l'on supprime la ficelle qui retient le bouchon, on peut s'exercer en visant à renverser un objet léger placé dans un état d'équilibre instable.

Au centre de l'arbre, on pourra suspendre des bibelots un peu plus lourds, tels que petits chevaux, moutons, soldats, jeux, albums d'images, enroulés et maintenus par une faveur.

Si parmi vos invités se trouvent quelques grands enfants, jeunes filles ou jeunes gens à qui vous voulez octroyer un petit cadeau, semez çà et là quelques mignonnes boîtes à poudre de riz, carnets de bal, ciseaux à broder, canifs, porte-crayon, breloques, étuis à cigarettes, que sais-je? tous ces riens font plaisir sans être ruineux. Ajoutez quelques oranges, de mignons paniers renfermant des bonbons—l'article gourmandise est toujours le bienvenu. On peut aussi suspendre isolément, à l'extrémité même des branches, de gros bonbons enveloppés dans du papier d'argent. Ce papier d'argent que l'on pourra prendre dans les feuilles métalliques qui enveloppent le chocolat, servira encore à garnir de grosses noix que l'on suspendra parmi les jouets et qui, sous l'action des lumières scintilleront gaiement.

On se procurera encore aux comptoirs de 5 et 10 cts des clochettes, ou boules en verre avec une couche de peinture ainsi que des guirlandes brillantes qui seront d'un très bon effet sur un arbre de Noël.

Quand on a ingénieusement réparti sa provision de petites merveilles sur l'arbuste, on en complète la décoration par de petites bougies de couleur, on les suspend avec de petites pinces de bois ou de métal parmi les branches, évitant toutefois que la flamme puisse atteindre les objets facilement inflammables.

Douze à quinze bougies peuvent suffire pour bien illuminer l'arbre de Noël. Il sera bon de ne les laisser brûler qu'à moitié; lorsqu'elles auront produit leur petit effet, éteignez-les avant de commencer la distribution. Puis, bouchez-vous les oreilles et résignez vous à un peu de désordre. Soyez généreuses jusqu'au bout.

C'est Noël! C'est le jour des petits enfants!

LISELOTTE.

Cet article, faute d'espace, n'a pu être inséré dans le numéro de Noël et du Jour de l'An. —NOTE DE LA RÉDACTION.

Voyages d'Ames

(Pour Le Journal de Françoise.)

(Si tu le veux, faisons un rêve).
V. Hugo.

Je suis prête pour le voyage,
Ne venez-vous pas avec moi ?
Sans déserter notre rivage,
Sans bruit, sans danger, sans émoi,

Sans rien de tout ce qui peut rendre
Les longs voyages ennuyeux,
Si vous voulez, nous allons prendre
Notre course vers d'autres cieux.

Mes voyages sont fantaisistes.
Les poètes, de tous les temps,
Furent de singuliers touristes,
Hôtes des nuages flottants.

Hardis, ils déchirent les voiles
Qui s'étendent sur l'inconnu ;
" Ils sont toujours dans les étoiles,"
Vous dira le premier venu.

Mais, moi je reste près de terre ;
Et si mon vol aérien
Ose aborder quelque mystère,
A vos côtés, je ne crains rien.

Vers de grands sites je m'envole,
—Non pas seule, mais avec vous—,
Vous dont l'esprit n'est point frivole,
Vous verrez des pays bien doux....

De pompeux horizons de rêve,
Des horizons éblouissants
Où le soleil du beau se lève,
Où résonnent de purs accents.

Là, l'âme, se sentant chez elle,
Cueille les fleurs de l'idéal...
Partons ! partons, Mademoiselle,
Elançons-nous d'un vol égal.

Pierre L.

21 octobre 1904.

Les deux reines de Portugal.

La veuve de dom Luis Ier, don[a] Maria Pia vient de quitter Pari[s] après un séjour d'un mois. Fille d[u] roi " galantuomo," femme d'un ro[i] débonnaire qui ne se vengeait de se[s] ennemis politiques qu'en faisant le[ur] charge d'un crayon spirituel, elle n'[a] jamais partagé leur popularité. O[n] la disait, on la dit encore pieuse ave[c] trop d'austérité, aumônière et bonne mais sans cette grâce qui est la co[-]quetterie de la charité.

Il en est tout autrement de la rei[-]ne actuelle, Marie-Amélie. La jeun[e] et jolie souveraine s'est rendue po[-]pulaire à Lisbonne par une qualit[é] toute française: l'affabilité. Elle v[a] porter, elle-même ses bienfaits, au[x] malheureux, accompgnée d'une seu[-]le dame d'honneur. Gracieuse e[t] bonne autant que charitable, ell[e] sait donner, avec, sur les lèvres u[n] doux sourire et des paroles qui vien[-]nent du cœur.

Très habile dans tous les sports la charmante souveraine est encor[e] une lettrée. Elle trouve le temps d[e] cultiver la médecine comme les prin[-]cesses de la Renaissance.

La reine Amélie est d'origin[e] française comme l'on sait. Elle es[t] la fille aînée du comte de Paris.

" Jingo "?

" Jingo " est le mot basque pour " Dieu," paraît-il et s'écrit Jinco, en basque, le j étant aspiré comme en espagnol.

Les Anglais, trop bons observa[-]teurs des commandements de Moïse pour jurer en anglais, n'y voient plus d'inconvénient lorsqu'ils jurent en mauvais basque. C'est ainsi que " par le sang de Dieu " est devenu " Palsambleu."

L'explication est ingénieuse, si ce n'est pas la meilleure.

On cause d'un enlèvement des plus romanesques qui vient d'avoir lieu en Grèce:

—Il paraît que la jeune fille s'est sauvée à la nage?

—Elle n'a même pas hésité à plon-ger... sa famille dans la désolation.

Le bonheur dans le Mariage

Les hommes célèbres sont-ils aptes à faire le bonheur de leurs femmes? Cette question, soulevée, bien des fois, a été traitée à nouveau par un Anglais, M. J. Hardy, qui penche pour le contraire, naturellement. D'après lui, il est préférable de vivre heureuse et ignorée que d'unir sa destinée à celle d'un homme de génie. Sa compétence, en ce sujet, s'appuie sur des exemples qu'il n'est pas mauvais de reproduire brièvement.

Il paraît qu'en général, les hommes de génie sont de fort mauvais maris, dont le caractère égoïste et tyrannique met à une épreuve leur compagne douce et dévouée. Il faut qu'elle s'efface entièrement devant son mari et qu'elle cherche son bonheur dans l'accomplissement silencieux et passif des humbles devoirs domestiques.

Telle Mme Carlisle, la femme du grand historien anglais qui ne pouvait se passer de sa femme, la voulait toujours près de lui, et qui cependant, lui reprochait jusqu'au bruit qu'elle faisait en tirant son aiguille.

—Jane, je vous entends respirer, lui cria-t-il, un jour, exaspéré, lorsqu'elle eut déposé son ouvrage pour ne plus gêner cet époux difficile.

Milton, l'auteur du "Paradis perdu," était si fort absorbé dans ses rêveries poétiques, qu'il ne songea jamais à offrir à sa femme pendant sa vie, d'autres attractions que la lecture d'un chapitre de l'Ancien Testament et une promenade solitaire à travers la campagne.

Le célèbre naturaliste Agassiz continua ses études scientifiques jusque dans la chambre commune, et logea, un soir, des petits serpents qui l'intéressaient dans la pantoufle de sa femme. Le lendemain, celle-ci poussa un cri terrible et lui dit qu'elle venait d'apercevoir un de ces reptiles dans sa chaussure.

—Un seul, ma chère femme, dit le savant, c'est extraordinaire! J'en avait cependant mis trois, afin de les préserver du froid!

Il faut convenir que toutes les femmes ne sont pas d'humeur aussi douce et que parfois, elles prennent leur revanche sur le sexe fort. A l'honneur de la femme, les cas sont assez rares.

Le plus célèbre exemple que l'antiquité nous ait conservé, est celui de la fameuse Xantippe, toujours acharnée contre le doux Socrate, son mari.

On cite de nos jours, la femme du président Lincoln, qui inspirait à son époux une sorte de crainte. Il ne pouvait prendre sur lui de la contrarier. Il devint absolument l'esclave de sa femme, terriblement irascible, et n'osa rien dire, ne sachant comment la démentir, lorsque le jardinier lui demanda s'il devait réellement abattre le plus bel arbre de son domaine pour lequel Lincoln avait une admiration particulière, bien connue du jardinier.

—Si madame vous a dit de le faire, répondit-il, résigné, n'hésitez pas à le détruire jusqu'à la racine.

A citer aussi Lady Marlborough la femme du célèbre général vainqueur à Malplaquet, à laquelle le vaillant soldat confessa humblement dans une lettre célèbre.

—Je crains moins les soixante mille armes de mon ennemi que toi, ma mie, quand tu te mets en colère.

Dans un autre ordre d'idées, le poète Byron eut non moins à souffrir de sa femme, turbulente et frivole, qui venait à tout moment le déranger, pour lui faire les communications les plus insipides, et qui lui reprochait amèrement de consacrer ses nuits au travail, la nuit étant faite pour dormir, disait-elle. En somme, elle avait peut-être raison.

L'opinion qu'un homme de génie ne peut épouser qu'une femme insignifiante, aux idées incolores ou absentes se trouve contredite, quoi qu'on puisse dire, par de nombreuses exceptions. A notre époque, les natures supérieures forment de remarquables alliances et, bien souvent, l'intelligence de la femme devient le soutien du génie de l'homme quand elle ne le complète pas, ce qui arrive plus fréquemment qu'on ne le pense.

Par exemple, le grand compositeur Schumann trouva dans Clara Wiek, la célèbre pianiste, la femme la plus intelligente, la plus aimante, la plus dévouée. Quand le maitre succomba à la folie qui le guettait depuis longtemps, et qu'on dut l'enfermer dans une maison de santé près de Bonn sur le Rhin, sa femme s'y enferma avec lui et consola le pauvre malade par son dévouement inaltérable, lui faisant de la musique ou des lectures toutes les fois que son état le permettait. Elle ne quitta cette retraite qu'après la mort de son mari pour se consacrer à sa carrière de professeur, à sa nombreuse famille et surtout au culte et à l'édition des œuvres de celui dont elle avait été l'éminente collaboratrice.

Dans un autre ordre d'idées, Anita, la première femme de Garibaldi partagea tous ses dangers, l'accompagnant à cheval dans toutes ses expéditions militaires. La tendresse du général pour sa compagne était universellement reconnue.

Mme Alphonse Daudet, malgré son talent personnel d'écrivain, a été pour son mari, une compagne modèle, corrigeant toutes ses épreuves et l'inspirant de ses conseils chaque fois que le grand romancier y avait recours.

Mme Jane Dieulafoy accompagna son mari dans ses expéditions lointaines, en Asie-Mineur, où elle s'identifia tellement avec son œuvre qu'on se demande parfois qu elle est la part qui revient exactement au mari et qu elle est la part qui revient à sa femme, dans la découverte des monuments anciens qui ornent une des plus belles salles du Louvre.

Néanmoins le bilan des unions malheureuses paraît dépasser celui des unions bien assorties pour celles ayant pensé trouver le bonheur dans la compagnie d'un homme célèbre. Si le public n'en sait rien, c'est que l'amour et le dévouement féminin viennent à bout de bien des difficultés, la gloire qui rayonne autour des grands hommes les dédommage des petites misères de la vie domestique qu'elles ont le tact de cacher au monde.

V. Roy.

Manies d'Artistes

Tout le monde sait que les écrivains et les artistes sont généralement très originaux. Il faut attribuer ces actes singuliers d'apparence aux différents travaux auxquels ils se livrent et qui finissent par avoir une influence physiologique sur leurs caractères et même leurs tempéraments.

Ainsi, pour pouvoir méditer à l'aise, ils réclament la solitude. On trouve du reste, d'illustres exemples dans les annales du passé: Montaigne, quand arrivait l'inspiration, quittait sa demeure en courant et allait s'enfermer dans une vieille tour. Jean-Jacques Rousseau méditait dans les champs, en plein soleil, et pour rompre avec les bruits du dehors il s'enfonçait la tête dans une botte de foin. A côté de ceux qui réclament le silence, d'autres réclament le bruit. L'ancien compositeur Cimarosa ne trouvait les beaux motifs de ses opéras qu'au milieu des joies et du bruit de la foule; ceci rappelle le cas d'un professeur qui ne pouvait faire sa leçon qu'au milieu du vacarme le plus infernal. Quand ses élèves voulaient le punir, ils gardaient le plus grand silence.

Le mouvement modéré activait la circulation, un grand nombre d'auteurs, ne peuvent composer qu'en marchant. Ampère travaillait bien, lorsque le mouvement du corps lui venait en aide. "Etre assis, écrit-il, devant une table, une plume à la main, "c'est le plus pénible des métiers." Victor Hugo, dans la fièvre de la composition, marchant en ronchonnant, écrivait debout et jetait par terre les feuillets. Haraucourt, avant de prendre la plume, se livre au pugilat et soulève des haltères. Descartes restait couché, immobile, et Cujas ne travaillait avec fruit qu'étendu à plat ventre.

Pour faire affluer le sang au cerveau, Schiller recourait à un stratagème plus original; il ne pouvait composer s'il n'avait les pieds dans la glace. Comme vraie manie on cite celle de Théophile Gauthier, qui ne pouvait travailler qu'avec des animaux.

Le rôle des excitants intellectuels est plus aisé à comprendre. Un des plus estimés est le café. Lorbzing en buvait des soupières. Balzac était caféinisé. Schubert ne composait ses belles sonates qu'en avalant coup sur coup de grands verres de vin du Rhin. Byron avait une manie plus coûteuse, il lui fallait pour écrire sentir l'odeur des truffes dont il emplissait ses poches. D'autres enfin excitent leur génie au son de la musique. Deux peintres connus: Carolus Duran et Aimé Morot jouent, l'un du piano, l'autre de l'orgue, avant de prendre le pinceau. Darwin râclait du violon. Les heures de travail les plus fréquemment choisies sont le matin, pour les écrivains à œuvre large comme Victor Hugo, Thiers. Mais nombre d'écrivains tiennent à écrire le soir après 9 heures. Littre passait sa journée dehors et commençait son travail après diner jusqu'à 4 ou 5 heures du matin. Balzac travaillait la nuit à la lueur de 2 bougies.

Enfin, comme conclusion, on peut dire que nombre de manies d'écrivains sont tout au moins explicables et que c'est bien à tort qu'on les a regardées comme des signes de folie, lorsqu'elles n'étaient que la manifestation du génie chez des hommes de talent.

Un Observateur.

A l'Hopital Notre-Dame

Le Comité des Dames patronnesses de l'Hopital Notre-Dame a songé à organiser deux *Euchres* dont le bénéfice sera consacré à l'ameublement de la section des contagieux. Ces fêtes de charité auront lieu dans les salons du Club Lafontaine, 68 rue Saint Hubert, le mercredi, 25 janvier 1905, l'une à 3 heures de l'après-midi, pour les dames seulement, l'autre, l'autre, le même jour, à 8 heures du soir, pour dames et messieurs. Les billets, rafraîchissements compris, ne sont que d'un dollar.

Nommer l'Hôpital Notre-Dame c'est évoquer tout de suite, l'idée d'une œuvre éminemment sympathique. Nous ne doutons pas plus du succès complet de ces euchres que du zèle de leurs populaires organisatrices.

L'Eventail

Les lectrices du "Journal de Françoise," me sauront-elle gré de l'histoire rapide de l'éventail que j'ai résumée pour elle, à leur intention ?

Voilà donc ausi sommairement que possible, le roman de ce complément nécessaire à la toilette féminine.

L'origine de l'éventail remonte à l'antiquité la plus reculée.

Le sauvage a eu son éventail, "rameau d'arbre" ou "feuille large". Eventail primitif dont la poésie peut rivaliser avec l'art des objets que, depuis, on inventa pour éventer. Car il ne faudrait pas croire que l'éventail eut partout et toujours l'agencement que nous lui connaissons. Celui des Grecques, des Romaines était en forme de touffe, de disque, de petit drapeau. Les Japonais, suivant M. Bourdeau, auraient eu les premiers l'idée de l'éventail "palmé" peut-on dire, à peu près tel que nous l'avons aujourd'hui. Les Portugais l'importèrent en Europe. La mode s'en répandit d'abord en Espagne, puis en Italie et en France.

Sur les murs des tombeaux de Thèbes, le roi est représenté entouré de ses porteurs d'éventail.

La mode de l'éventail se répandit de la Perse à l'Asie Mineure, et il y avait des éventails en Grèce, 500 ans environ avant Jésus-Christ. A Rome, les éventails étaient d'un usage habituel, et dans les dîners les esclaves se tenaient avec des éventails derrière les invités. Ovide, Térence et Properce font souvent allusion à l'usage de ces instruments. Pendant le moyen-âge, des éventails de plume d'aigle ou de paon, montés avec une poignée en or, en argent ou en ivoire, étaient un article lucratif de commerce sur les marchés du Levant, d'où ils étaient exportés en Italie.

En Orient, où l'atmosphère est étouffante pendant une partie de l'année, l'éventail est très long. Dans l'Inde et en Perse, il est composé d'une queue de bœuf garnie de crin; en Grèce, d'un rameau et de feuilles de platanes.

On commence à employer les plu-

mes de paon au Ve siècle avant J.-C. Les Romains disposent les plumes en palmes. Leur éventail est très luxueux. De plus, il est long, car il sert à éventer et à préserver du soleil. Il est porté par une suivante qui accompagne la dame romaine.

En pénétrant en Italie, il diminue sensiblement. Il est exclusivement fait pour les dames, qui le portent à leur ceinture, suspendu par une chainette d'or. Le manche est en or ou en argent finement ciselé; on emploie les plumes les plus belles, les plus riches, les plus éclatantes. Henri III introduisit en France ce petit bijou. Dans le cabinet de la Bibliothèque nationale se trouve l'éventail au manche d'ivoire de Diane de Poitiers.

Catherine de Médicis introduisit en France la mode des éventails pouvant se fermer.

En Angleterre, les éventails étaient à la mode du temps d'Henri VIII. Un superbe éventail, garni de diamants, fut présentée à la reine Elisabeth. Parmi les présents reçus par Cortès de la part de Montézuma, se trouvaient cinq éventails en plumes, de différentes couleurs.

Sous Louis XIV, changement complet. L'éventail est en papier ou en étoffe, plissé, orné de peintures qui parfois sont de véritables chefs-d'œuvre.

Depuis, il a subi des modifications profondes. Le siècle dernier nous a donné des éventails à lorgnettes, d'autres de formes ovale, d'autres petits, appelés lilliputiens, etc.

L'éventail a eu aussi un autre usage. Introduit dans l'église sous le nom de "flabellum", il servait à empêcher les insectes de tomber dans le calice. On en avait enco.e un au XVIIIe siècle, conservé dans l'abbaye de Tournus. Il était couvert d'inscriptions latines, commençant par ces mots :

"Flaminis hoc donum, regnator summe polorum."

"Oblatum puro pector sunc libens."

"Souverain maître du ciel, reçois avec bonté ce don que nous t'offrons d'un cœur pur."

Après la Chine et le Japon, la France est le pays le plus renommé pour la fabrication des éventails, mais on en fabrique aussi de magnifiques aux Etats-Unis, en Angleterre, à Bruxelles, à Genève et à Vienne.

LOUISA.

A TRAVERE LES REVUES

La *Femme contemporaine*, 30, rue de la Vieille-Monnaie, Besançon, nous donne un numéro d'octobre des plus intéressants.

C'est d'abord M. Léon de Seilhac, qui étudie ce régime collectiviste, où le régime de "Louis XIV succédant à celui du Seigneur deDumondois," le peuple, selon le mot de Jean Grave, serait un monarque aveugle et facile à conduire, constate que l'on ne ferait que changer de bourgeois, et termine son étude par la Révolution prochaine par cette conclusion :

"Donc la société communiste est impossible à instaurer, et la société collectiviste laisse subsister tous les abus de la société capitaliste et en exagère les défauts."

Puis sur l'Ouvrière aux Etats-Unis, sur sa condition à l'usine, sur sa vie privée, son surmenage et sur le travail des petits enfants, M. P. Froment, guidé par Mmes Van Vorst, fournit quelques pages pleines de renseignements.—Ensuite M. Armand Praviel parle mélodieusement de Laure de Noves, qui inspira de si beaux vers à Pétrarque. Et M. Alphonse Germain esquisse une autre figure féminine, celle de sainte Colette de Corbie, qui eut une action sociale si importante.—Sur le congrès de Berne, Mme Renée Pingrenon achève de nous documenter.—Et pendant que M. Le Cholleux nous montre les femmes peintres qui ont exposé au Salon des Artistes français, M. M. Montandon parle de ceux de nos artistes qui ont exposé à Munich.—Mme la comtesse de Custine, dans la femme dans notre hémisphère, fournit d'inté·essants renseignements sur la femme annamite.—Sur la Semaine sociale de Lyon, Testis donne quelques pages fort instructives.—Puis après une étude très forte et pleine de philosophie de M. C. Mano sur le Problème social au théâtre, vient une partie bibliographique, où l'on remarque un excellent compte rendu de l'ouvrage de M. Pernot sur Les droits de la femme mariée, sur les produits de son travail. R. D.

Les larmes humaines

Le "Family Doctor" est informé par un médecin qui revient de Perse que là-bas les larmes sont encore considérées comme un remède contre certaines maladies chroniques.

A chaque enterrement on met dans une bouteille les larmes des assistants en procédant de la façon suivante :

Chacune des personnes atteintes par la mort du défunt, reçoit une éponge destinée à s'essuyer les yeux et après l'enterrement ces éponges sont présentées au prêtre qui les presse au-dessus d une bouteille qu'il conserve soigneusement.

Un Nouvel Almanach

Nous avons le plaisir d'accuser réception de l'ALMANACH WINGATE de 1905 publié par The Wingate Chemical Co., Ltd., de Montréal, propriétaires de quelques-unes des médecines patentées les plus populaires, telles que Sirop du Dr. Coderre pour les Enfants, Stanton's Pain Relief, Spruceine McGale, et , etc.

Cet Almanach contient, outre les annonces ordinaires, une foule de renseignements utiles tels que prédictions de la température, calendrier religieux, recettes culinaires, anecdotes, etc., en rendent la lecture intéressante à tous, jeunes et vieux.

Les proprtétaires se feront un plaisir d'envoyer cet almanach *gratuitement* à tous ceux qui en feront la demande.

Le Théâtre National donne cette semaine un grand spectacle : *Le Massacre des Innocents*, qu'il a fallu monter à grands frais et grands soins Evidemment le directeur de ce théâtre ne ménage pas ses peines pour procurer à ses abonnés des distractions toujours nouvelles. Qu'on ne se figure pas cependant, que tous les innocents soient immolés, cette semaine au Théâtre National. Rassurons-nous, il en survivra encore à cette hétacombe, à Montréal et ailleurs.

LE COIN DE FANCHETTE

Bonne et heureuse année aux abonnés et correspondants du *Journal de Françoise.* Je souhaite que la nouvelle année apporte à tous quelque bonne raison d'aimer la vie.

Glaneuse. — Je n'ai pas trop bien compris si vous avez signé : Glaneuse ou Flâneuse. J'espère que la réponse vous trouvera sous l'un ou l'autre de ces pseudonymes. Si vous ne voulez ou ne pouvez faire vos visites, adressez à chaque maison que vous visitez d'ordinaire, votre carte de visite. Vous ne donnez pas sur la carte la raison de cette abstention. Dans tous les cas, celle que vous m'avez donnée n'est pas, à mon avis, suffisante pour vous excuser de ne pas remplir ce devoir social.

Charlot.—Je suis bien en retard mon ami, pour répondre à votre point d'interrogation, et voilà le temps des étrennes à peu près passé... Le parfum le plus nouveau — je dois cette information à une amie, car de moi-même, je ne sais rien de rien — est *Le Parfum Rêvé.* Ça doit être subtile, embaumant et doux un parfum comme cela. N'est-ce pas ?

Roch, Sembra, Brête. — Que Dieu vous le rende !

Cécilia. — Un ami me racontait hier qu'il était sorti de fort désagréable humeur de la messe de minuit, sans savoir au juste à quoi attribuer son " état d'âme ". — Je sais la raison de votre ennui, lui répondit quelqu'un à qui il s'en ouvrait, vous êtes désappointé parce que la messe de minuit, maintenant, n'est plus la messe *pieuse* ! —Je trouve l'adjectif fort typique. Ce que disent les messes de minuit dans nos villes, depuis quelques années, peuvent enchanter le goût musical des amoureux des *fa* dièze, et, des *mi* bémol, mais ne parlent en aucune façon ni au cœur ni à l'esprit. On prépare de jolies traditions à nos arrière-neveux, ma chère Cécilia. En une époque comme la nôtre où l'irréligion et le sophisme sont en grand train de nous envahir, si on détruit la source des pures et religieuses émotions, c'est faire une large concession à l'incrédulité. Vous pouvez protester, Cécilia, et vous aussi, Pandolphe, qui m'écrivez dans le même sens, cela ne changera pas grand'chose, mais, je comprends, que de temps en temps on éprouve le besoin de se révolter tout haut. Il y a longtemps, pour ma part que je l'ai fait, et plus, j'avance dans la vie, moins je regrette mes indignations. Ce qui me fait crier aussi, c'est de faire de la messe de minuit une spéculation. C'est, du moins, ce que l'on est en droit de conclure, si l'on en juge par les prix que l'on exige pour une place ou un banc dans la plupart de nos églises. A quoi peuvent servir tous les beaux discours sur le renoncement aux richesses et le détachement des biens matériels, quand on constate que dépourvu de cet argent qu'on veut bien mépriser, en de beaux textes, on ne peut pas même espérer un siège dans la maison de Dieu ? C'est pour adorer un Dieu dans une crèche, né au milieu d'un dénument complet, qu'il faut payer à prix d'argent un aussi émouvant spectacle. Ah ! quel gigantesque fouet prendrait donc encore Jésus, si, reprenant son enveloppe humaine, il revenait sur la terre, chasser les vendeurs de ses temples !

Institutrice —Je constate que la solution du problème de la survivance vous intéresse particulièrement. Hélas ! le dernier mot de cette affaire n'est pas encore dit, et, il se peut qu'il s'écoule encore bien des grains dans le sablier des âges avant qu'il ne soit connu. Il y a quelques années des fouilles ont été faites dans le cimetière de Ste. Marguerite, à l'endroit où l'on déclarait, inhumé, l'enfant mort au Temple. En effet, on trouva un cercueil de plomb renfermant des ossements, mais ils ne pouvaient être ceux du dauphin, mort à cinq ans, comme vous le savez, mais plutôt ceux d'un jeune homme de dix-huit à vingt ans. Les partisans de la survivance affirment maintenant que le petit Louis XVII n'a pas été enterré au cimetière de Sainte Marguerite. Tout demeure donc mystère dans cette triste histoire. 2° Il paraît qu'on peut prouver que Louis XVIII savait que son neveu n'était pas mort au Temple et qu'il était encore vivant pendant son règne.

Petite Mère.—Je vous approuve fort. Oui, il faut conserver la tradition du " Petit Jésus " des étrennes aux enfants Quelle poésie a pour l'enfance ce grotesque bonhomme qu'on appelle San a-Claus ? Mais il a fallu suivre la mode anglaise, voyez vous. Et le " petit Jésus " de nos pères, de nos ancêtres, le " petit Jésus " français, remplacé par un buveur allemand, est allé rejoindre les vieux Noëls et les saines émotions des temps jadis.—Tous les magasins se sont empressés de copier Morgan et Carsley ; je m'amusais — ou plutôt je m'attristais—à lire ces annonces à l'époque des fêtes et toutes ces caricatures pour annoncer ces évènements de Noël et du Jour de l'An. Une seule m'a procuré un réel plaisir, c'est celle de la maison Letendre et Fils. Et je la signale ici, non pour lui faire une inutile réclame, mais pour lui donner la mention qu'elle mérite : au lieu du vulgaire Santa-Claus, on voyait les anges de Bethléem, et le " petit Jésus " français s'apprêtant à distribuer des cadeaux à domicile. Vrai, j'aurais aimé serrer la main de celui qui a dirigé le goût du dessinateur. En tout cas, je le félicite cordialement.

Québecquoise.—Je suis tombée, l'autre jour par hasard sur les *Conférences aux dames de Lyon*, de Mgr. Mermillod, et ce passage que je vous cite textuellement m'a plu à l'extrême : " Vous vous attendrissez, dit-il, sur le sort de ces pauvres enfants que des mères sans entrailles abandonnent aux pourceaux

es rues et aux poissons des fleuves... Mais vous oubliez, Mesdames que vos premiers Chinois, ce sont vos maris..."

Il y a une si bonne vérité dite sur cette forme plaissnte.

Les autres correspondants sont forcément remis à une autre quinzaine.

FRANÇOISE



EN GLANANT

Un professeur des lycées de Paris, en même temps maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, donnait des leçons d'histoire à la princesse Clotilde. Ces leçons n'avait ni la méthode ni la régularité classique des cours des lycées. A propos d'histoire, on faisait des excursions fréquentes dans le domaine de la littérature. Un jour qu'on parlait de Lamartine, le prince Napoléon entre subitement, écoute un instant, puis, s'adressant au professeur: "Que pensez-vous de Victor Hugo? Cette interpellation jetait le professeur dans un grand embarras: Louer sous l'empire, l'auteur de Napoléon le Petit, c'était scabreux; le critiquer, le rabaisser, n'était guère d'un homme de goût. Aussi, le malheureux professeur pataugeait dans un mélange d'éloges et de critiques, quand tout à coup le prince Napoléon l'interrompant: "Tenez, s'écria-t-il, votre Victor Hugo, je ne puis pas le souffrir; il n'a fait qu'une bonne chose en toute sa vie." "Ah! s'empressa de dire le maître, les 'Feuilles d'automne."—Non, répliqua le prince, les "Châtiments."

On voit d'ici la tête du professeur.

—:o:—

Une campagne contre... le baiser

C'est une docteresse américaine, miss Anna Hatfield qui s'est mise à la tête de ce mouvement.

D'après elle, l'habitude de s'embrasser est une coutume barbare et anti-hygiénique pire que l'alcoolisme et que la loi devrait interdire.

Mis Hatfield déclare qu'une personne ne devrait pas en embrasser une autre sans s'être au préalable lavé la bouche avec un antiseptique assez efficace pour détruire les bactéries qu'elle contient toujours.

L'hygiène est inexorable.

A la recherche d'une langue universelle.

De temps à autre, on discute dans tous les pays et dans toutes les langues, de la nécessité d'un idiome universellement entendu et parlé.

Les difficultés qui s'élèvent contre la réalisation d'un semblable projet sont sans nombre. Mais les philologues, gens tenaces, ne désespèrent pas de les vaincre un jour.

Quelques-uns d'entre eux, dernièrement, ont failli—quoique parlant des langues différentes — s'entendre et choisir le japonais comme langue universelle.

Les motifs de cette prédilection? le japonais est une langue très claire, très concise. De plus, c'est la langue la plus jolie du monde, si jolie qu'il est impossible de se mettre en colère en japonais.

Quand donc parlerons-nous tous japonais?

—:o:—

RECETTES FACILES

Taffy aux amandes.—Faites dissoudre dans une casserole la moitié d'un bol de beurre; ajoutez deux bols de sucre. Faites bouillir, et lorsque le sirop sera à peu près cuit, ajoutez un bol à café d'amandes blanchies et pilées; laissez bouillir jusqu'à ce qu'après l'avoir essayé dans l'eau, le sirop devienne cassant. Versez sur un plat ou une lèche-frite beurrée, et coupez par morceaux carrés. Laissez refroidir.

Oranges cristallisées. — Pelez les oranges avec soin, et enlevez bien, autant que possible, les peaux blanches à l'intérieur; avec les doigts, séparez-en les différents quartiers, prenant garde de ne point les briser. Enlevez les pepins, et placez les quartiers sur un plateau que vous mettrez en arrière du poêle ou au-dessus du fourneau, pour les faire sécher. Faites un sirop avec une livre de sucre et une chopine d'eau, jusqu'à ce que le sirop durcisse dans l'eau (après l'avoir essayé). Enlevez du feu et plongez y les quartiers d'orange. Mettez les ensuite sur un tamis (sous lequel vous tiendrez un plateau afin de ne point perdre le surplus du sirop). En se refroidissant, le sirop se cristallisera, et cela fera un dessert charmant.

Conseils Utiles

Macarons au chocolat. — Mettez trois onces de chocolat dans une saucepan et laissez fondre sur un feu lent. Faites ensuite une pâte épaisse avec une livre de sucre fin et les blancs de trois œufs. Roulez de l'épaisseur d'un quart de pouce. Coupez en petits ronds, que vous mettrez dans une saucepan bien beurrée et saupoudrée de farine et de sucre en égale quantité. Faites cuire dans un fourneau chaud, mais pas trop vif.

Conservation des fourrures.— Quand le moment de quitter les fourrures et les vêtements de laine est arrivé, on doit les secouer avec le plus grand soin et ensuite les battre. On les dépose dans une boîte ou un carton dont on a bouché les joints avec du papier collé à l'intérieur, afin d'éviter l'introduction des insectes. Pour fermer la boîte, on la couvre d'une serviette pliée en quatre, ou bien on y met le couvercle qui doit être un peu forcé et alors on bouche la jointure avec une bande de papier collé. On ne doit pas, dans le courant de l'été, visiter les fourrures ou les étoffes de laine, comme on le fait trop souvent, ni les exposer à l'air, ce qui permet aux insectes d'y déposer leurs œufs. Il est utile de mettre dans les boîtes un peu de poudre de *naphtaline*. Si, avant d'enfermer les objets, on s'apercevait que les insectes s'y sont introduits, on s'en débarrasse à coup sûr avec la naphtaline ou de la poudre de pyrèthre. Ces poudres peuvent aussi servir pour garantir les effets que l'on ne veut pas enfermer hermétiquement; après avoir répandu sur les effets, on les plie dans une enveloppe qui les entoure plusieurs fois et que l'on a soin d'attacher solidement.

❋ PAGE DES ENFANTS ❋

Les Roses de Noel

Une fois — il y a longtemps, bien longtemps — vivaient sous un toit de chaume deux créatures qui s'aimaient tendrememt.

L'une d'elle se nommait Onésima et, par abréviation, Osima. C'était une vieille femme, ratatinée, courbée, mais encore ingambe.

Personne n'aurait pu croire qu'elle avait été jeune au temps jadis, n'eût été la ressemblance de son visage parcheminé retrouvée dans les traits de sa compagne, toute menue, toute gracieuse, toute joliette.

Un bouton de rose s'entr'ouvrant en un matin de mai n'est pas plus frais que ce visage d'enfant ; une colombe n'a pas des yeux plus doux que les yeux de la petite Hellie.

Les voisins d'Osima se faisaient un devoir de travailler à tour de rôle son unique champ, parce qu'elle était veuve et âgée. Aussi sa huche n'était-elle jamais vide de pain.

Le seigneur de la contrée—la légende ne dit point le nom de cette contrée—était un homme bon, aux malheureux pitoyable. La veuve s'en allait avec la fille de son fils, quérir dans les taillis environnants tout le bois nécessaire à son foyer, sans avoir rien à redouter de la part du garde des domaines seigneuriaux.

Pareille liberté était acquise aux deux femmes pour mener paître sous bois leur chèvre Myrta ; en sorte que la chèvre donnait un lait abondant.

Contentes à ce modeste prix, la vieille et son enfant ne demandait qu'à être ensemble pour être heureuses

Osima ne voyait ici-bas rien de comparable à sa petite-fille. Hellie n'aimait rien au monde comme les cheveux blancs, les joues ridées et les contes merveilleux de son aïeule.

Mais le parfait bonheur est-il de cette terre ?

La vieille Osima craignait les sortilèges — car en ce temps-là on croyait aux sorciers— et cette crainte l'empêchait d'être très heureuse.

Hellie aimait les fleurs, toutes les fleurs, mais surtout les roses. Des roses de tous coloris et de toutes nuances, des roses écloses dès l'avril et des roses s'épanouissant encore sous le soleil d'automne ; c'était la gloire du petit jardin entourant leur chaumine, c'était la joie d'Hellie et sa seule vanité.

Mais quand la froide saison étendait sur le jardinet son manteau de frimas, adieu les roses, et voilà le nuage qui voilait le bonheur de l'enfant.

Blaise Manouz, le sorcier, était fin et subtil... comme un sorcier.

Quand Blaise voyait la petite Hellie occupée à laver, dans le clair ruisseau, ses hardes et celles de sa grand'mère, ou bien s'il la voyait partir, menant Myrta au pâturage, alors il s'approchait de la chaumine, assuré de n'en pas sortir les mains vides. Car, en l'absence de l'enfant, la veuve osait plus librement questionner le sorcier.

—Blaise Manouz, disait-elle, avez-vous vu ma petite Hellie?

—Je l'ai vue, Osima, je l'ai vue, elle est fraîche comme la fraîche aurore.

—Oui, grâce au Ciel murmurait la vieille femme, l'enfant est rose, elle est joyeuse... Cependant, Blaise Manouz, voyez-vous, je tremble sans cesse . . .

—Vous avez éprouvé tant de malheurs ! répondit le sorcier d'un air de fausse compassion.

—De tous ceux que j'ai aimés, il ne me reste qu'elle, soupirait la veuve.

—Mère Osima, beaucoup de malheurs arrivent parce que l'on n'a pas soin de faire conjurer le mauvais sort. Mais, rassurez-vous, reprenait le fourbe, je le conjurerai à votre égard ; nul maléfice n'atteindra la fille de votre fils.

Ayant ainsi parlé, Blaise pouvait demander toutes choses en la possession de la pauvre vieille : un setier de son plus beau froment, les meilleurs fromages du lait de sa chèvre, ou même les quelques deniers contenus en son escarcelle de veuve.

Osima eût vidé jusqu'au fond son vieux bahut, afin de n'attirer aucun maléfice sur la tête de son enfant aimée.

Le rusé Manouz avait su trouver, pour en tirer profit, le défaut de la cuirasse en cette âme de mère ; de même, cherchait-il le point vulnérable de l'âme enfantine.

Un jour d'hiver, il rencontra la petite fille seule au logis.

—Vois-tu ces roses ? lui dit-il.

—Des roses ! et la neige couvre toute la campagne !

—Ce sont là des roses qui jamais ne fanent. Prends, petite Hellie, et tout l'hiver tu les verras s'épanouir sous tes yeux.

La fillette, extasiée, donna sans regret, pour ce bouquet de roses, ses longues tresses d'or.

Etait-ce des roses magiques ou simplement des fleurs au parfum artificiel comme leur corolle ?

Aujourd'hui, le plus petit bambin villageois n'y serait point trompé. A cette époque, les fleurs artificielles étaient choses rares et merveilles inconnues de nos deux humbles femmes.

L'aïeule, quand elle revint, pleura la chevelure d'or qu'elle aimait tant ; toutefois, elle n'osa murmurer, dans la crainte des *mauvais sorts* dont Blaise Manouz, croyait elle, disposait à son gré.

Voyant deux larmes perler au coin des paupières ridées de la bonne vieille, Hellie songea qu'elle avait mal agi en disposant de sa blonde parure sans en avoir obtenu permission.

Comme elle était pieuse, elle demande pardon au bon Dieu d'avoir affligé sa grand'mère.

Et comme elle aimait beaucoup cette excellente grand'mère, elle se jeta dans ses bras en déplorant sa désobéissance.

Osima pardonna de bon cœur et, afin d'en donner la preuve à son en-

✻ PAGE DES ENFANTS ✻

fant, elle simula un grand plaisir à contempler les roses du sorcier.

Si le bon Dieu agréa également le repentir de la petite fille, la suite du récit va nous le dire.

Depuis plusieurs semaines, les roses de Blaise Manouz fleurissaient inaltérables, quand, un soir de décembre, Hellie étant seule au logis, quelqu'un frappe un coup discret contre l'huis fermé. L'enfant, ayant ouvert se trouve en présence de trois personnes: un homme d'aspect vénérable, une jeune Dame d'une céleste beauté, un petit Enfant endormi dans les bras de la Dame.

—Nous sommes des voyageurs égarés, dit l'homme vénérable.

—Entrez ! répond la petite fille, saisie d'un respect profond, émue d'une inexplicable joie ; entrez, je vous prie, chauffez-vous . . . Justement, grand'-mère vient de placer dans l'âtre la grosse bûche de Noël.

Tout en parlant, Hellie dépose sur la table ce que recelait le bahut en prévision de l'humble festin de réveillon pour la nuit prochaine.

Dans le même moment rentre Osima ; elle salue ses hôtes inconnus et renouvelle de bon cœur l'invitation déjà adressée par sa petite-fille.

Mais voici le bel Enfantelet qui se réveille et qui pleure, étendant ses petites mains vers le bouquet de roses

—Oh ! madame, demande la fillette, que désire votre tant bel enfant ?

—Il voudrait ces fleurs

Sans hésiter une seconde, Hellie présente les roses aux petites mains tendues qui s'en saisissent.

—Ma fille, murmure très bas l'aïeule, tremblante, ne crains-tu pas les maléfices de Blaise Manouz ?

Mais Hellie secoue la tête. Que lui importe la colère du sorcier ? Elle ne songe qu'au sourire divinement radieux dont l'aimable Enfant vient de la remercier.

La jeune mère vient d'un mot calmer les alarmes de l'aïeule.

—Ne craignez rien, dit-elle avec une autorité sereine, cet homme ne vous pourra faire aucun mal.

Depuis ce jour, le sorcier ne reparut jamais dans l'humble chaumine.

Les voyageurs se retirèrent en louant la charité de leurs hôtesses.

Quelques heures plus tard, l'aïeule et sa petite fille s'agenouillaient en l'église de leur village devant la crèche rustique. Soudain, toutes deux tressaillent ; elles échangent un regard, puis se mettent à pleurer doucement : sur la paille ou repose le divin *Enfançon*, un bouquet de roses est placé . . . Ces roses, les deux femmes les ont reconnues.

De retour en leur cabane, elles trouvent un réveillon servi ; mets aussi savoureux n'avaient jamais approché de leurs lèvres.

Après ce repas et l'action de grâces qui le suit, elles vont se reposer et paisiblement s'endorment.

En se réveillant au jour levé, Osima voit les blondes tresses de son enfant tomber sur ses épaules plus longues, plus soyeuses qu'auparavant.

Peu d'instants après, Hellie traverse le jardinet, allant puiser de l'eau à la fontaine ; tout à coup, elle pousse un cri d'admiration et de joie :

—Des fleurs, grand'mère ! Venez vite voir ! De vraies fleurs vivantes !

A cette heure, l'enfant en a l'impression bien nette, les fleurs du sorcier ne vivaient pas.

L'aïeule accourt et voit, aux pieds de sa petite-fille, une touffe de fleurs dont les pétales semblent formés d'un moelleux satin blanc ; perçant la neige, plus blanches qu'elle encore, ces fleurs se balancent, portées sur une longue tige d'un vert rosé.

Depuis ce jour, elles ont continué à orner les jardins au plus fort de l'hiver, alors qu'ont disparu toutes les autres fleurs.

On leur a laissé le nom que leur donna la reconnaissance d'Hellie. On les appelle les "Roses de Noël".

PAUL-LOUIS D'ELBES.

LES JEUX D'ESPRIT

Enigme

L'arrière du vaisseau la porte à sa mâture,
Bien solide, exposé à la fureur du vent,
C'est un gracieux ornement,
Bien comme dans l'architecture,
Offrant à nos regards les fruits dont la nature
Aux hommes fait le doux présent.
A l'angle de l'autel, témoin du sacrifice
Dès la plus haute antiquité
Ce que font trop souvent le lecteur, la lectrice,
Au livre qu'ils ont feuilleté.
Mais il est temps que je finisse
Tu sauras la trouver, sans plus ample leçon
Servant au canonnier et puis comme fossile ;
Enfin, ce qui rendra ton travail plus facile,
La voir chez le taureau, chez le colimaçon.

Histoire du Canada

Nommez deux tentatives des Anglais pour s'emparer du pays après 1701 ?

——: o :——

Mots pour Rire.

On présente au petit Toni un négrilon de cinq ans Toni considère longuement l'enfant des tropiques, puis gravement, pour entrer en conversation !

— De qui es-tu en deuil, dis ?

—

Bébé a vu un monsieur fermer son chapeau mécanique. Cette galette noire l'a extrêmement amusé.

Il va prendre aussitôt le chapeau haute forme de son oncle et le lui rapporte à l'état d'accordéon.

— Pas amusant ton chapeau ; j'ai eu beaucoup de peine, va ! je me suis assis trois fois dessus, et encore j'ai pas pu le fermer.



Par le Droit Chemin

HENRI ARDEL

Suite

V

Cette idée de la fatigue de René, qu'elle voyait toujours menacé de fièvre célébrale ou de méningite, était la hantise de Simone. Et ce soir-là, tandis que délivrés enfin de toute présence étrangère, ils bavardaient intimement, assis devant le feu, elle examina avec avidité, à la lueur des flammes, le visage de son fiancé.

—Alors, René, vous me promettez, la vérité, *vraie*, que vous n'avez pas eu mal à la tête cette semaine?

—Pas du tout, ma petite aimée, je vous le promets. Soyez en paix et parlons de vous, que je n'ai pas vue depuis quatre jours. C'était bien long!

Avec amour, il la contemplait, toute rose d'avoir été battue, dans l'après-midi, par l'air glacé de novembre. Le reflet du foyer frôlait sa blouse de soie blanche, allumait des éclairs sur les menus souliers vernis qui cherchaient la flamme, baignait de clarté les beaux cheveux d'ombre, le petit menton résolu et fin, les lèvres souples que le sang empourprait... Et tous deux se sentaient très heureux, seuls dans ce salon hospitalier, fleuri de violettes, où la lumière était discrète sous le voile rose de l'abat-jour.

Brusquement, Simone releva sa tête un peu penchée vers les braises incandescentes; car, encore une fois, quelqu'un entrait dans le salon. C'était Anne, en tenue de sortie, enveloppée dans sa veste de fourrure. Sous la voilette, ses yeux et ses lèvres eurent un sourire très bon vers les deux jeunes gens qui s'étaient levés pour venir à elle.

—Eh bien, les enfants, vous causez sagement au coin du feu?... Il fait bon chez vous! Dehors c'est glacial, ce soir.

—Anne chérie, viens vite te chauffer.

—C'est-à-dire que je vais tout de suite ôter mon chapeau, car le dîner va être annoncé.

—Ah! j'oubliais... Anne, il y a là une dépêche qui est arrivée tout à l'heure pour toi.

—Une dépêche?...

Elle jeta son manchon sur la table, troublée par l'inquiétude vague qu'éveille trop souvent la vue d'un billet bleu.

Simone et René s'étaient remis à causer, debout devant la cheminée. Une sourde exclamation d'Anne leur fit soudain tourner la tête.

—Simone, quelle nouvelle!... Ta marraine a été frappée ce matin d'une congestion très grave. Nous sommes demandées tout de suite!

—Oh!!! fit Simone saisie.

Anne, un peu pâlie, continuait, avec un regard vers la pendule:

—Quelle heure est-il?... Sept heures. Il doit y avoir un train ce soir. M. Soraize, je vais vous envoyer l'*Indicateur* et vous aurez l'obligeance d'y regarder, pendant que je vais parler à mon père. D'après la dépêche, nous n'avons guère une minute à perdre!...

Tout bas, Simone laissa échapper:

—Ah! René, notre pauvre soirée!

Elle avait été trop détachée de Mme Dalbigny par leur dernière entrevue pour éprouver, à son égard, plus que la pitié éveillée par le malheur d'un être qui souffre.

Il dit, caressant les larges ondes des cheveux noirs:

—Chérie, nous retrouverons d'autres soirées pour remplacer celle-ci... Maintenant, il faut songer surtout à être bien vite auprès de votre marraine, puisque les instants semblent comptés... Pensez que, peut-être, elle regrette sa dureté, se sentant très mal...

—Pauvre, pauvre femme! murmura Simone, bouleversée par la pensée d'une mort possible à laquelle, tout d'abord, elle n'avait pas songé.

Anne revenait, ayant vu l'heure du premier train dans la soirée. Tout de suite elle avait fait télégraphier l'annonce de leur arrivée à Amiens afin qu'on les attendît et elle envoyait Simone faire, en hâte, de menus préparatifs...

Tout cela était si soudain que la jeune fille se sentait envahie par la sensation de se mouvoir en un rêve très pénible dont elle ne parvenait pas à se réveiller.

Comme dans un cauchemar, elle se vit emmenée vers la gare; elle sentait sa main serrée fortement par celle de René, qui lui murmurait de bonnes paroles de tendresse; elle reçut les baisers de son père et de Jean; puis, à travers la nuit glaciale, elle se trouva emportée, blottie contre sa sœur, contemplant à travers la vitre voilée de buée, de vagues silhouettes d'arbres, de maisons qui fuyaient sous son regard.

Quand elles entrèrent en gare d'Amiens, un peu avant minuit, elles trouvèrent, sur le quai, le domestique de Mme Dalbigny, qui les attendait.

—Eh bien! quelles sont les nouvelles? questionna Anne rapidement.

—Très mauvaises, mademoiselle. Madame ne parle plus. Le médecin dit qu'il ne pense pas qu'elle passe la nuit.

Simone frissonna. Vraiment, elle eût voulu, de toute son âme, pouvoir rendre à la pauvre femme la vie qui lui était enlevée. Elle ne se souvenait plus de ses dures paroles dans leur dernière entrevue, de l'adieu glacé, mais des jours où Mme Dalbigny avait été bonne pour elle. Et tandis que la voiture les conduisait vers la grande maison, elle se rappelait la souriante humeur avec laquelle, deux mois plus tôt, sa marraine écoutait ses récits sur Mers, alors que toutes deux revenaient de la gare. Si elle avait impitoyablement repoussé Soraize, c'est qu'elle ne le connaissait pas...

La voiture s'arrêta. Le domestique ouvrit la grand'porte. En haut de l'escalier, une religieuse demanda, d'un voix sans timbre:

—Ce sont ces dames?

Le cercle lumineux d'une lampe qu'elle tenait à

la main détachait son ombre sur la muraille.

—Ma sœur, arrivons-nous à temps? murmura Anne.

—Oui, madame, mais bien juste... Madame ne vous reconnaitra pas... C'est la fin.

—Elle a été atteinte quand?...

—Ce matin, par le froid... Elle a voulu sortir, bien qu'on l'ait prévenue que la température était terrible. On l'a ramenée sans connaissance. Elle a retrouvé un peu ses esprits et elle a dit quelques mots... "Voir Simone... Testament..." Je crois bien qu'elle aurait voulu ajouter quelques paroles, mais elle n'a pas pu. Elle a seulement répété plusieurs fois les mots que je vous dis. Et puis, elle n'a plus parlé. Sa femme de chambre a déclaré que Mlle Simone était sa filleule. Alors, nous vous avons envoyé la dépêche.

La religieuse expliquait tout cela, de sa voix tranquille et douce, arrêtée au seuil de la chambre, cette chambre où Simone avait passé une heure si cruelle!

—Chérie, sois courageuse, lui murmura Anne, qui voyait son visage creusé par l'émotion.

Elle inclina la tête et, se raidissant par un sursaut de volonté, elle suivit Anne dans la chambre. Alors elle aperçut, renversé sur l'oreiller, le visage contracté de Mme Dalbigny, dont les paupières étaient closes.

Instinctivement, elle se laissa glisser à genoux et tout bas, le cœur étreint par l'angoisse et la pitié, elle murmura, sans penser:

—Ah! marraine, marraine, dites-moi que vous n'êtes plus irritée contre moi!... Vous m'avez appelée... Je suis là, près de vous!...

Mais les yeux restèrent fermés, les traits inertes; seules, les mains s'agitaient d'un geste machinal.

Des mots de prière montèrent aux lèvres de Simone. De toute son âme, elle les disait, demandant avec la foi des jeunes, une guérison impossible.

Anne, qui observait le visage de Mme Dalbigny, se pencha vers elle:

—Chérie, il ne faut pas rester plus longtemps dans la chambre... Viens avec moi...

Et Simone était si brisée d'émotion, que, docile comme un enfant, elle se leva et se laissa emmener dans une autre pièce...

Quand, le lendemain, elle ouvrit les yeux, la dernière minute était venue pour Mme Dalbigny.

. . . .

La cérémonie funèbre eut lieu en grande solennité, le deuil conduit par le colonel de Broye. Dans la foule des assistants, Simone reconnut au passage la petite Mme Saran, dont les yeux pâles étaient pleins de larmes, et son fils qui, digne et froid, la salua cérémonieusement.

Elle, d'ailleurs, n'y prit point garde. Elle n'avait plus qu'une pensée: retourner vite à Paris où l'attendait René, oublier près de lui les souvenirs funèbres qui la hantaient.

—Ainsi, Anne, nous repartons à quatre heures?...

—Oui, mon petit. J'ai encore quelques arrangements à prendre, puis je vais te rejoindre pour terminer les sacs de voyage. Veux-tu les commencer en m'attendant?...

Anne, apelée au dehors, sortit rapidement du salon et Simone se préparait à lui obéir, quand la porte s'ouvrit secrètement et la voix du domestique prononça:

—Si monsieur veut entrer, je vais prévenir le colonel et mesdemoiselles de Broye.

Simone bondit hors du fauteuil où elle était demeurée songeuse. Mais il était trop tard pour fuir. Le visiteur, un homme d'un cinquantaine d'années, avec des favoris grisonnants, entrait, et, l'apercevant, l'arrêtait du geste, tout en s'inclinant devant elle:

—Mademoiselle Simone de Broye, sans doute.

—Oui, monsieur.

—Alors, mademoiselle, voulez-vous être assez bonne pour demeurer, car j'ai à vous entretenir, ainsi que monsieur votre père. J'étais le notaire de Mme Dalbigny, Maître Debuc.

Simone, étonnée, s'assit, indiquant un siège au notaire. Il y eut un silence. Maître Debuc semblait méditer; mais ses petits yeux gris, très vifs, observaient Simone, pensive, son jeune visage nimbé par le rayon du soleil qui filtrait à travers la dentelle des rideaux.

Le colonel arrivait, puis Anne. Les présentations faites, Maître Debuc reprit:

—Mesdames, colonel, je ne veux pas vous retenir, sachant que vous partez cette après-midi Mais je devais vous faire une communication, avant que vous ne quittiez Amiens. Mme Dalbigny a laissé un testament dont la teneur intéresse Melle Simone de Broye, ici présente, je crois.

—M'intéresse, moi? jeta Simone stupéfaite.

—Oui, mademoiselle. Ce testament a été déposé à mon étude par Mme Dalbigny, il y a une année.

Maître Debuc s'arrêta un peu et feuilleta des papiers dans sa serviette entr'ouverte. Simone, effarée, le contemplait; Anne et le colonel attendaient. Il continua, étirant ses favoris d'un geste qui paraissait lui être familier:

—Ce testament m'a donc été remis, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, et je suis charmé, mademoiselle...—il salua Simone—de vous annoncer que vous êtes héritière des bijoux et mobilier de Mme Dalbigny, plus d'une somme de cinq cent mille francs à valoir sur la totalité de sa fortune; les cent mille francs restant, affectés à un cousin éloigné de ma cliente. Le testament dont je vais vous donner lecture éclairera votre religion, bien mieux que toute mes paroles.

Il prit une feuille, et la voix monotone, l'articulation nette, il commença la lecture de l'acte. Simone ne l'entendait même pas. Elle ne comprenait qu'une chose, incroyable, inouïe!... Elle n'était plus pauvre. La misérable question d'argent ne la séparait plus de René Soraize à qui elle allait avoir la joie de rendre un peu de sa fortune perdue... Etait-ce vraiment une réalité, ce bonheur soudain, qui venait ainsi à elle?... Bouleversée, elle regardait son père et Anne qui, eux, écoutaient, attentifs. Le notaire se tut et Simone ren-

contra les yeux de sa sœur, un peu humides, qui lui souriaient, tout pleins d'une infinie tendresse.

—Anne, c'est vrai? fit-elle naïvement.

—Ce que monsieur vient de t'annoncer?... C'est vrai, mon enfant chérie.

—Mais, Anne, père, vous vous souvenez bien de ce qu'avait dit et écrit marraine... Je ne comprends pas,... Monsieur....

Elle se tournait d'un élan impérieux vers le notaire qui souriait, lui aussi:

—Monsieur, vous ne vous trompez pas?

Il se mit à rire franchement.

—Mademoiselle, il n'y avait pas là matière à erreur de ma part, car ma seule mission était de vous transmettre un testament absolument inattaquable.

—Mais c'est que...

Elle hésita un peu; puis spontanée, elle articula, pour être délivrée de tout scrupule:

—C'est que ma marraine avait été fort contrariée de ce que je souhaitais faire un mariage autre que celui qu'elle voulait pour moi... Elle m'avait déclaré, qu'en ces conditions, elle me déshériterait... Alors, je ne m'explique pas...

Maître Dubuc réfléchissait, le visage rembruni.

—Il ya longtemps que Mme Dalbigny vous avait fait connaître cette décision?

—Six semaines, près de deux mois.

—Je l'ai revue une fois depuis ce temps. Elle ne m'a pas parlé d'annuler le testament qu'elle m'avait confié et je ne sache pas qu'elle en ait fait un autre.... Je crois, mademoiselle, que vous pouvez, en tout repos de conscience, accepter l'héritage de Mme Dalbigny...

Et, derechef, il sourit à Simone qui paraissait l'avoir conquis...

—...Elle avait dû parler dans un moment d'irritation; mais ensuite, elle n'a pas voulu mettre sa menace à exécution. Selon toute vraisemblance, avec le plein consentement de Mme Dalbigny, vous pouvez accepter la fortune qu'elle vous destinait l'an dernier... D'ailleurs, elle vous a appelée à son lit de mort, ce qui indiquerait qu'elle ne vous tenait plus rigueur...

Ce notaire était un homme d'expérience; il devait dire la vérité... Ah! que c'était délicieux de le croire!... Et comme le colonel le reconduisait, follement, Simone se jeta dans les bras de sa sœur avec un cri.—Oh! Anne, comme c'est bon que marraine ait été bonne!

(*A suivre*)

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze franc,
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



MME DANDURAND, PRÉSIDENTE DU SÉNAT

SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

MADAME

Pour vos petits dîners fins, et vos banquets de famille, ayez de la viande de premier choix. Vous la trouverez chez

Hormisdas A. Giguère
34, 36, 38, 40
Marché Bonsecours
MONTREAL

Tél Bell, Main 2479.

QUERY FRERES Photographes

1854 Rue Ste-Catherine, Montréal

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

Edifice du Monument National
216 RUE SAINT-LAURENT
Téléphone Main 2628.

Sp cialité: Ordonnances des Médecins.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres
1607 RUE STE. CATHERINE
Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS
Bijoutiers Opticiens
212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur CANDO pour argenterie
Demandez un échantillon
TEL. BELL, MAIN 2106.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain
162 Rue St Denis Montreal
Tél. Bell Est 1744

Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate "Gagner"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE ;—Neurasthénie, anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

Dosage.—Chaque cuillérée à soupe contient : 0.25 centigrammes de glycerophosphate de soude, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

Mode d'emploi.—Adultes une cuillérée à soupe aux repas ; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Depositaire PHARMACIE GAGNER *Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis* MONTREAL

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.
256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V 27e édition. 1 vol. in-12 .... 0.88
LETTRE DU P DIDON à un ami. 1 vol. in-12 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol in-12 .... 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon 1 vol in-12 .... 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in 12 ... ... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré.. 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in-12 ....

Librairie Beauchemin
(à responsabilité limitée)
256 Rue St-Paul, Montréal.



SPECIALISTE

BEAUMIER

Médecin et Opticien
A L'INSTITUT D'OPTIQUE
Examen des Yeux GRATIS
1824 Ste-Catherine
Coin Ave Hôtel-de-Ville Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabriquant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de pres, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.— Cette annonce rapportee vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.
Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les

Vins Porto & Madère
—DE—
BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal :
LAPORTE, MARTIN & CIE.

Montreal Mode

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

En vente en tous les dépôts.

Direction et Administration :

22a RUE EMERY

...MONTREAL...

Tél. Main 2045.



CONSOMPTION

CAPSULES CRESOBENE

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti microbes les Capsules CRESOBENE qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige. DEPOT. ARTHUR DECARY PHN. 1688 Ste Catherine. MONTREAL. et toutes pharmacies.

50c le Flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

3ME ANNÉE—NO 20 LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 21 JANVIER 1905

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze franc.
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



Amours d'Antan

(VERS INÉDITS)

Dans ce vaste univers où nous tournons toujours,
*Puisque rien n'est perdu, non, pas même le rêve,**
N'est-il pas quelque part, sur quelque blonde grève,
Un bocage abritant les anciennes amours ?

Oui. Telles que des morts dans leurs plus beaux atours,
Elles dorment en paix et poursuivent sans trève
Un songe vague et doux qui jamais ne s'achève,
Tandis que les regrets planent aux alentours.

Le Souvenir, gardien de cet endroit mystique,
N'en ferme pas l'accès au cœur mélancolique
Qui veut pour un instant revivre aux jours passés.

Il le guide plutôt, discret et sympathique,
A travers les bosquets dont le parfum antique
Evoque les reflets des espoirs dispersés.

MME DUVAL-THIBAULT.

Octobre, 1886.

* D'après certains philosophes, il existerait dans la nature un fluide universel où se répercute et s'enregistre tout ce qui arrive dans le monde, même les pensées et les songes.

SONNET

A ma Petite-Fille Emma

1ER JANVIER 1905

Viens, mon bébé chéri ! Viens vite, je t'attends
Là sur mon cœur qui bat ; et pardonne si j'ose,
Réchauffant mon automne auprès de ton printemps,
Pencher mon front ridé sur ta frimousse rose.

S'ils veulent effleurer ta lèvre demi-close,
Ne repousse pas trop mes baisers tremblotants ;
Et tandis que ta tête entre mes bras repose,
Laisse un peu tes trois mois rire à mes soixante ans !

Des souhaits de bonheur c'est la fête, mignonne :
Partout l'ivresse chante et la gaieté rayonne ;
A la ronde on s'embrasse en un joyeux élan ;

Et, tout vieux que je suis, je sens à ma prunelle
Trembler un pleur d'amour, quand ma main paternelle
Se lève pour bénir ton premier Jour de l'An !

LOUIS FRÉCHETTE.



Chez Mme de Thèbes

Les prédictions de Mme de Thèbes, la célèbre chiromancienne, relativement aux sinistres événements qui doivent survenir dans le cours de l'année 1905, et la généreuse distribution qu'elle en a faite entre l'ancien et le nouveau monde, m'ont remis à la mémoire la visite que je lui rendis, à Paris, en 1900, en compagnie d'une autre Canadienne.

Même alors, le nom de Mme de Thèbes, connu en Europe, ne nous était pas étranger de ce côté de l'Atlantique.

Depuis longtemps, mon attention avait été attirée sur tout ce que disaient les journaux de la fameuse devineresse, et, il m'était resté dans l'esprit la résolution, bien arrêtée, de voir une fois de p ès, celle dont l'art divinatoire avait à ce point excité tant de curiosité.

Justement, Mlle LeB., étudiant à ce moment le chant à Paris, était désireuse de savoir ce que pouvait bien signifier les lignes de sa main, et, après nous être entendues, nous partîmes, une bonne après-midi, pour aller chez Mme de Thèbes. Craignant les moqueries de ceux de nos compatriotes, en visite comme nous, à Paris, nous ne dîmes à personne la démarche que nous devions tenter ce jour-là.

Je n'ai guère la mémoire des chiffres, et, pourtant jamais je n'oublierai le numéro 29 de l'avenue de Wagram. Au troisième est l'appartement de Mme de Thèbes. La domestique nous introduisit dans un salon Louis XV, où l'on nous laissa seules quelques instants.

Ce qui frappe surtout le visiteur en entrant dans cette pièce, c'est la quantité de moulages en plâtre—ou autre substance—de la main humaine. L'anatomie de ce membre y est représentée jusque dans ses moindres lignes.

Une main, entr'autres, reposant sur un coussinet de velours rouge, recouvert d'un globe en verre, attirait plus particulièrement le regard. En s'approchant, le visiteur était informé, par une étiquette explicative, que cette main avait été moulée sur celle d'Alexandre Dumas, dont on voyait aussi sur les murs la figure à la fois railleuse et pleine de bonhomie. Nombre de photographies autographiées étaient disposées sur les guéridons et sur les étagères.

Toutes avaient été données à Mme de Thèbes en témoignage d'estime et en reconnaissance de quelques prophéties réalisées.

L'autographe de l'infante Eulalie m'a semblé particulièrement piquant, et je l'ai noté sur mon carnet. La voici dans le texte de son originalité :

" Mme de Thèbes a accompli une prédiction invraisemblable et je lui donne ce portrait en souvenir."

Suit la signature " Eulalie."

A cet instant, une soubrette vint chercher l'une de nous pour la conduire auprès de la chiromancienne. Une à la fois ! J'étais la plus brave ; je la suivis la première.

L'antre de la pythonisse n'a rien de terrifiant. C'est un gentil boudoir *modern style*, où rien ne détonne, pas même le joli petit éléphant d'ivoire qui est, comme on le sait, son amulette de choix.

Quant à la pythonisse elle-même, grande, plutôt belle femme, avec des traits réguliers, un œil bleu scrutateur mais bienveillant sous son arcade sourcillière, élégante, dans une jolie blouse blanche sur laquelle brillait une longue chaîne d'or, elle n'avait rien que de très rassurant.

Elle m'indiqua un fauteuil à une petite table auprès de laquelle elle était elle-même assise. Sur cette table reposait une loupe à manche d'argent.

Afin de ne pas me trahir en quoi que ce fut, je ne desserrais pas les lèvres.

— Vous avez apporté vos deux mains, me dit Mme de Thèbes, en souriant.

Pour toute réponse, je me dégantai et les lui tendis larges ouvertes. Elle y lut avec l'aide de la loupe.

Ce qu'elle y vit ne pouvant intéresser le lecteur, je lui ferai donc grâce des détails de ma bonne aventure. Mais j'ai écrit, immédiatement après l'entrevue, ce qui m'a été prédit, et j'ai bien d'autres motifs, d'ailleurs, pour ne pas l'oublier.

Après le moment énervant de la prophétie, vint la minute agréable et intéressante pour moi de la causerie.

Mme de Thèbes m'apprit qu'elle était la filleule d'Alexandre Dumas, qui avait grande confiance en son talent et lui envoyait ses protégés, afin qu'elle pût renseigner le maître sur leurs aptitudes réelles ou exagérées. Mme de Thèbes donnait à chacun le certificat qu'il méritait et fixait ainsi le grand écrivain sur la somme et la qualité du travail qu'il pouvait exiger d'eux.

—Je lui en ai dit bien d'autres, finit-elle avec un fin sourire.

—Soutiendrez-vous que l'avenir n'a pas de mystères pour vous ? demandai je.

—Je ne prédis pas l'avenir, répliqua vivement la cartomancienne, je le lis.

—Alors, si vraiment, à la façon des Arabes, ce qui est écrit doit arriver, je ne comprends plus le libre arbitre.

—La chiromancie ne touche pas au libre arbitre, m'expliqua Mme de Thèbes, parce qu'elle n'influe en aucune manière sur la volonté et la responsabilité La main gauche est l'histoire de la vie de son propriétaire, avec ses dispositions, son caractère, son tempérament. Dans la main droite, il y a des lignes qui peuvent corriger ou précipiter les événements de sa vie. Voilà l'effet de sa volonté. Ainsi, la main gauche peut porter la ligne d'une longue vie parfaitement calme, tandis que la main droite, au même endroit indiquera qu'un accident peut survenir et briser cette lon-

gue vie. Si l'accident est détourné et évité, la vie restera ce qui est indiqué par la main gauche.

Evidemment, il est dans la cartomancie, comme avec le ciel, des accommodements.

Vint le tour de ma compagne qui s'y décida,—elle ne m'en voudra pas, je l'espère, de le déclarer ici, — avec crainte et tremblement.

—Rester seule avec cette sorcière, me dit-elle tout bas, nullement gagnée par le physique sympathique de la dite sorcière, jamais de la vie !

Et Mme de Thèbes dut se résigner à donner sa consultation devant témoin.

Je n'eus pas lieu de le regretter, pour ma part, et dès le début, mon intérêt fut des plus vifs.

—Quelle grande cantatrice vous allez faire, s'écria Mme de Thèbes, dès qu'elle eut jeté les yeux sur les lignes de la main de Mlle LeB. Vous destinez-vous à la scène ?

Mlle LeB. avoua qu'elle étudiait le chant sans s'être encore arrêtée à ce parti.

—Il le faut, reprit avec feu, Mme de Thèbes. Jamais je n'ai vu de vocation aussi bien dessinée, de succès plus certain.

—Je n'aime pas les promiscuités de la scène, inévitables aux débutantes, dit Mlle LeB.

—Vous n'aurez pas même cela à supporter, fit Mme de Thèbes. Votre talent vous placera au-dessus de tous et vous monterez tout de suite au premier rang.

Voilà qui était fort encourageant. Et ceux qui ont entendu chanter Mlle LeB. n'auraient pas douté plus que moi de la réalisation de cette prédiction, si l'amour, survenu tout à coup n'avait bientôt dissipé toute velléité de gloire et de renommée. Mlle LeB., aujourd'hui Mme L. et mère de deux mignonnes petites filles, se rappelle-t-elle encore l'avenir éblouissant que fit miroiter devant elle, Mme de Thèbes ? Il est probable qu'elle s'en souvient toujours, mais il est certain qu'elle ne regrette pas d'y avoir résolument renoncé.

Pourtant l'amour c'est aussi de l'action.

J'aurais désiré pour l'honneur du Canada une artiste superbe, telle que le promettait Mme de Thèbes. . J'ai peût-être tort. Mieux vaut le bonheur modeste et simple, c'est encore la meilleure part.

FRANÇOISE.

Les Euchres de l'Hôpital Notre-Dame auront lieu, mercredi, le 24 janvier, au Club Lafontaine. Le premier, pour dames seulement, aura lieu à trois heures de l'après-midi ; le second à huit heures pour dames et messieurs. Ceux et celles qui n'auront pas reçu de billets pourraient s'en procurer en s'adressant à la Procure de l'Hôpital Notre-Dame.

Madame la Présidente du Sénat

C'est avec un vif sentiment de plaisir que nous saluons l'avènement de Madame Dandurand, en qualité de présidente du Sénat.

Cet honneur, mérité à tous égards, par la femme intelligente, bonne et charmante, qu'est notre distinguée femme de lettres, a rencontré la faveur générale, et nous sommes heureuse de nous faire l'écho de toutes les femmes qui la connaissent et savent l'apprécier, pour présenter à la titulaire nos meilleures félicitations.

La présidente du Sénat remplira ses nouvelles fonctions avec cette grâce courtoise, ce tact reposant, cette discrétion délicate dont elle a fait preuve dans tous les devoirs de société qu'elle a été appelée à rendre jusqu'ici. Quant à la valeur intellectuelle de son esprit soigné et plein d'atticisme, le public la connaît depuis longtemps, grâce à ses écrits nombreux. Les honneurs des salons du Sénat seront donc faits de la supérieure façon, et, les Canadiennes sont assurées d'avance, d'y être dignement représentées.

Nous formulons toutefois le vœu égoïste que les dignités nouvelles, données aujourd'hui, en surcroit, à notre distinguée collaboratrice, Mme Dandurand, ne rendront pas inactive sa plume forte et vigoureuse, et que nos abonnés auront encore l'occasion de goûter la recherche de sa prose et la justesse de ses arguments dans les colonnes du *Journal de Françoise*.

LA DIRECTRICE.

Pelerinage Litteraire.!

Qui a lu l'œuvre exquise de G. Rodenbach est fortement tenté de connaître les lieux qui ont inspiré ce délicat prosateur poëte, dont nul mieux que lui n'a su peindre ces villes des Flandres âgées, oû tout semble muet et assoupi depuis des siècles.

Une d'entre elles, nommée Brüges, parait avoir été pour lui un lieu de pélérinage, où il s'est plu à tirer de nombreux sujets d'observation, et de qui il a, en quelque sorte, spécialisé certains types qui forment cette population.

Plusieurs de ses ouvrages racontent leur vie à demi engourdie, dont l'heure présente semble être encore l'image d'un passé lointain.

La curiosité féminine s'éveille facilement, et, je dois avouer que j'avais rêvé bien souvent au plaisir de visiter ce coin de pays, dont les tableaux descriptifs de l'auteur offraient tant d'originalité.

Mais ici-bas le rêve se réalise rarement et je fus donc très heureuse, il y a deux ans, lorsque j'eus l'occasion de faire ce petit pélérinage littéraire, duquel j'ai conservé les meilleurs souvenirs, malgré que ce ne soient pas que des impressions gaies que l'on rapporte de Brüges.

Nous arrivâmes dans cette ville de pénombre et de demi teintes, par un temps qui comportait toutes les tristesses qui la caractérisent.

Le brouillard décolorait les vieilles maisons ornementées et sculptées de sujets souvent grotesques : de tous les côtés, de hautes tours, dans leurs frocs de pierre, émergeaient des toits uniformes, et, d'innombrables couvents donnaient à la ville un air d'austérité glaciale qui pénétrait l'âme.

La première vision de ce rêve anticipé me désorienta, au point que je ne trouvai que des larmes pour répondre à l'émotion qu'inspire un aspect aussi mélancolique et qui fit dire au poëte :

"Nous sommes tous les deux la tristesse d'un port,
Toi, ville ! toi ma sœur douloureuse qui n'as
Que le silence et le regret des anciens mats,
Moi dont la vie aussi n'est qu'un grand canal mort."

Enfin l'encouragement de mes compagnes de voyage et le regain de forces que donne un déjeûner réconfortant, car il faut dire que malgré la catholicité de Brüges, ce côté matériel n'est pas négligé, nous nous mîmes à parcourir la ville aux rues étroites et désertes, où à l'angle de tous les coins, dans des niches de boiserie et de verre, parmi des fleurs de papier fané, des vierges aux costumes fantastiques portent l'inscription :

"Je suis immaculée."

Plus vous allez, plus il se dégage de charme et d'étonnement de cette identité des êtres et des choses, ainsi que de l'immobilité du tout, dont le cachet de vétusté ne se retrouve pas ailleurs.

Ces vieilles maisons aux murailles recouvertes de mousse, allignées comme des quais, les canaux aux eaux mornes où de pâles nénuphars semblent pleurer leur ennui et leur solitude, le grand étang surnommé "lac d'amour," aux rives gazonnées, où des rangées de peupliers et d'accacias bordent les allées, fait un site charmant fréquenté par les amoureux, qui, là comme ailleurs, y paraissent heureux.

Les béguinages et les églises sont le point de mire des visiteurs.

On y retrouve en grand nombre des tableaux de maîtres, des marbres de Michel-Ange, des boiseries sculptées et beaucoup de toiles des primitifs Flamands, curieux contrastes d'art.

Pendant que vous êtes au comble de l'enthousiasme, à la vue de tant de choses artistiques, votre attention est tout à coup attirée au dehors par le son des cloches, musique qui vous arrive de toute part comme une fusée de sons. Jamais je n'entendis une harmonie aussi étrangement émotionnante. Cela me fit l'effet d'autant de voix qui eussent demandé la délivrance de triste sort, et je compris facilement l'ascendant qui s'établit de cette atmosphère sur ceux qui y séjournent : Rodenbach fut peintre des couleurs tristes, on sent une âme qui lutte contre une destinée maladive, puis vint successivement l'amertume de rester incompris de ceux en qui il avait confié tout espoir.

Quel tableau plein d'ironie amère nous présente l'auteur lorsqu'il se dépeint, lisant pour sa mère et sa femme le manuscrit de son œuvre ! Il a fini et lève ses regards ! les deux femmes ont les yeux fermés par le sommeil....

Il eut cependant la consolation d'être acclamé des Parisiens, qui le placèrent au premier rang des littérateurs contemporains.

Son œuvre est si indissolublement lié à celui de Brüges que l'on ne peut parler de l'un sans penser de l'autre.

Cette réputation attirent à Brüges un grand nombre d'étrangers qui, selon leurs goûts ou leur curiosité, la visitent avec beaucoup d'intérêt.

Les peintres y ont laissé des chefs-d'œuvre, Rubens y ayant passé deux ans, sa maison est aujourd'hui convertie en musée, où l'on y conserve ses œuvres et ses souvenirs.

Brüges possédait aussi de nombreuses dentelleries dont les merveilles de leur aiguille semblent être très appréciées des Américaines qui ne manquent jamais l'occasion de se munir de souvenirs.

Rodenbach fut servi dans son originalité jusque dans le style de son monument funèbre. Son corps repose au Père Lachaise, dans une bière dont le couvercle à demi ouvert laisse émerger la tête et les épaules du mélancolique poëte. Sa physionomie révèle son âme, le front est large, on y devine des pensées qui sont renfermées dans les vers qui flotteront à jamais sur les canaux immobiles, mêlées aux vapeurs du soir.

Les Brügeois ont répudié le poète en refusant le droit de lui élever un monument, mais la ville de Gand répara cette erreur en lui élevant une statue sortant de la main de son illustre compatriote Rodin.

Cecile Laberge.

Les femmes ne sont pas juges parce que leur délicatesse d'âme les rendrait trop pitoyables ; pas soldats, car elles ont reçu pour mission de donner des fils à la patrie et non de tuer les fils des autres mères ; pas prêtres, parce qu'elles se donnent à leur foyer et que le prêtre est tout à tous.

Mme de Thèbes.

Mlle Vianzone

Les amis de Mlle Thérèse Vianzone au Canada prendront connaissance, avec un sympathique intérêt des quelques extraits de la lettre suivante qui leur permettront de suivre l'œuvre que commence, en ce moment, la conférencière :

" Savez-vous, écrit elle, que me voici fixée à Paris, pour toujours ou du moins pour longtemps.

" Au mois d'août dernier, on est venu me dire qu'à cette époque de trouble et de persécution religieuse, je devais ne plus aller à l'étranger, mais me dévouer à mon pays.

" J'ai accepté sans hésiter et le 1er octobre, a compagnée de mon amie, Mme Camille Bellaigue, je prenais possession d'un ancien couvent de Bénédictins. Il n'y avait que les quatre murs et une ravis ante chapelle. Depuis lors, j'ai les ouvriers dans la maison. Ils transforment, modernisent, égaient ; c'est fini et je commence l'année dans une maison très confortable.

" J'ai deux catégories de pensionnaires : des élèves proprement dites, et une maison de famille pour pensionnaires libres et jeunes filles étrangères. Les cellules des bénédictins me font de jolies chambres, et—au dire de tous—ma maison est bien jolie. Elle est entourée de jardins et Auteuil est vraiment la campagne.

" Je prépare une série de Conférences sur la Renaissance que je vais commencer en janvier... "

La Maison de la Source — tel est le nom de l'établissement dirigé par Mlle Vianzone — offre des appartements, chambres meublées, pension de famille pour dames et pour jeunes filles désirant faire, à Paris, un séjour prolongé.

Des cours de français, de littérature, etc., ont lieu dans la maison même et permettent aux jeunes filles étrangères de compléter leur éducation française.

Une chapelle, à laquelle un aumônier spécial est attaché, fait partie de la maison.

Les canadiennes qui désireraient profiter des avantages qu'offre cet établissement au cours d'une visite à Paris, pourront écrire à Mlle Thérèse Vianzone, 5, rue de la Source, Auteuil, Paris, France.

Petit Courrier Littéraire

I

Fantôme de Terre-Neuve, par Léon Berthaut. — *Paris*, Ernest Flammarion, éditeur.

M. Berthaut possède plus d'un titre à l'attention des lecteurs canadiens. Normand de naissance et breton d'adoption, il est deux fois notre cousin ; et les souvenirs charmants que son passage a laissés parmi nous n'ont pas peu contribué à y populariser son nom et ses ouvrages.

Le sujet qu'il aborde dans son dernier volume nous touche en outre d'assez près pour donner un attrait local d'une saveur toute particulière à son nouveau roman, que Mme Judith Gautier trouve " d'une angoissante beauté ", et que Pierre Loti déclare " plein de charme et de vie ".

Un sentiment très profond règne en effet d'un bout à l'autre de l'ouvrage, d'où se dégage un parfum exquis de mœurs patriarcales et de rusticité saine. Au cours d'un récit très attachant, des silhouettes bien frappées se profilent en lumineux reliefs sur une atmosphère teintée de mélancolie, et imprégnée de senteurs marines. Les joyeuses trinquées, les mornes adieux, les anxiétés sourdes, les attentes énervantes, tout cela se succède et s'entrelace, mêlé à des épisodes tragiques, à des scènes d'hallucinations fiévreuses, à des détails attendrissants, où toute la vie, à la fois modeste et héroïque des "Travailleurs de la Mer ", se reflète comme en un tableau dont les moindres accessoires captivent l'œil et nous mettent au cœur une impression d'indéfinissable tristesse.

Depuis les " Pêcheurs d'Islande ", la littérature moderne n'a peut-être rien produit de plus fascinant sous ce rapport, de plus caractéristique dans le genre.

Rien de cette acuité irritante du factice et de l'artificiel. Tout se déroule naturellement, sans effort ni heurts, dans un enchaînement indépendant de la complaisante complicité du hasard, avec des effets toujours justes de couleurs et de perspective.

En somme, notre ami a fait là un beau et bon livre, qui nous parle du vieux et du nouveau "chez nous", et qui devrait se trouver sur un rayon d'honneur dans toutes nos bibliothèques. Il n'est aucunement besoin de souhaiter succès à l'auteur : ce succès est tout acquis, et ne peut manquer d'avoir son retentissement ici comme en France, où le nom de Léon Berthaut s'affirme de plus en plus parmi les auteurs en vogue.

II

Les Hôtes de l'Estuaire, par Jean Revel.—*Paris*, Eugène Fasquelle, éditeur.

Après les scènes de mœurs bretonnes, les émouvantes péripéties de l'épopée normande ! Les hauts faits de nos aïeux de Normandie, après la vie intime de nos cousins de Bretagne !

L'Estuaire, c'est l'embouchure de la Seine, et — par extension — tout le territoire qui se déroule, au nord et au sud du fleuve, depuis Rouen jusqu'au Havre.

Les Hôtes de l'Estuaire, ce sont, depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours, la série des habitants qui se sont succédé les uns aux autres dans ces régions où le flux et le reflux des races ont transmis leur cachet atavique aux générations actuelles.

L'auteur a pour ainsi dire coupé l'histoire par tranches, et dans des monographies détachées, dont chacune forme un tout par elle-même, il nous fait assister en spectateurs émus aux différentes phases par où ont passé les hommes et les choses, avant d'en arriver à notre civilisation moderne.

C'est une suite de tableaux dont les tonalités vibrantes frappent l'imagination en nous transportant dans de mystérieux lointains, et dont quelques-unes s'accentuent avec une violence de coloris à donner la chair de poule.

Le livre s'ouvre dans le recul des âges primitifs, par un formidable combat entre un ichtyosaure, terrible amphibie des marais, et l'ours des cavernes, lutte suprême d'une forme organique qui s'efface devant l'envahissement d'ébauches moins monstrueuses.

Puis vient l'anthropoïde, cet embryon de l'homme, qui disparaît à son tour dans les cataclysmes des époques transitoires et les mystérieuses perturbations cosmogoniques, pour renaître transformé et armé de pied en cap aux pages de l'Histoire.

Maintenant, c'est Jules César et les aigles romaines ; ce sont les Venètes et leurs flottes en lutte avec l'ennemi et les éléments ; ce sont les druides ; ce sont les mérovingiens avec leurs abominations ; et enfin, les Francs et le christianisme : saint Prêtextat, saint Colomban, saint Germer et autres...

Salut encore aux exodes normands, à Guillaume le-Conquérant traversant la Manche, à toutes les nefs de l'Estuaire faisant voile pour les pays inconnus !

" L'hostellerie est toujours là... dit l'auteur. Elle a vu défiler les incultes Calètes ; les Romains superbes ; les Franks, athlètes de la vie ; les Northmans presque amphibies. Elle a vu partir la ruée des humains ; elle a recueilli et nourri les aventuriers qui voulurent la conquête du monde. Elle fut une ruche et un refuge."

Je connaissais déjà M. Jean Revel par ses *Rustres* et ses *Contes Normands*. J'ai été heureux de saluer son talent si robuste et si original dans une œuvre de haute envolée, qui fait appel à nos sympathies d'origine, et parlent si chaudement à notre orgueil de race.

Si je suis bien informé, *Jean Revel* n'est qu'un pseudonyme, sous lequel se dissimule un descendant de la haute aristocratie normande. Bienvenue à cet autre cousin de là-bas !

III

Avant la Conquête, épisode de la guerre de 1757, par Adèle Bibaud, *Montreal Printing and Publishing Co.*

C'est encore un confrère du sexe féminin, qui prend définitivement sa place dans nos cercles littéraires, qu'il a, d'ailleurs, déjà favorisés de sa collaboration.

En vérité, à voir se multiplier sous nos yeux les romans, les pièces de théâtre, les recueils de chroniques, et surtout les chroniques elles-mêmes — dont quelques-unes tout à fait remarquables — signés de noms féminins, on serait porté à se demander si la femme

n'est point en passe d'envahir le domaine des lettres canadiennes, à l'exclusion de ceux qui jusqu'ici en avaient monopolisé les abords. Tant mieux ! ce n'est pas moi qui y verrai des inconvénients, ni soulèverai des objections contre ce nouvel état de choses. Faisons en sorte que ce soit un progrès.

L'auteur du nouveau volume, Mlle Adèle Bibaud, appartient à une famille d'érudits et de lettrés. Elle porte un nom familier à tous ceux qui s'intéressent aux origines de la littérature canadienne et à l'histoire de notre pays. Elle s'est dit que noblesse oblige, et elle prend de temps en temps la plume pour ajouter sa quote-part au patrimoine littéraire de la famille.

C'est le roman historique qu'elle cultive d'ordinaire ; et, cette fois encore, c'est une épisode romanesque qu'elle nous raconte, en l'encadrant dans les pages si palpitantes de notre histoire nationale, quand, trahie par le sort des armes et ruinée par les malversations de ses administrateurs, la nation canadienne est au moment de voir de nouvelles destinées s'ouvrir devant elle.

Je ne louerai pas le nouvel ouvrage sans quelques réserves. Un auteur français de haute distinction l'a dit : nos chefs-d'œuvre sont encore à naître ; et ce serait peu mériter la confiance de l'auteur que vouloir la porter d'emblée à des sommets que personne des nôtres n'a jusqu'ici eu la prétention d'atteindre.

Il y a encore de l'hésitation dans la manière de Mlle Bibaud, de l'inexpérience dans le développement de son action, quelques naïvetés un peu poncives percent çà et là dans son style. Mais on sent toujours que c'est le cœur qui parle chez elle ; ce sont des impressions vécues qu'elle nous communique ; un courant de sincérité anime l'ensemble du récit ; et c'est ce qui fait le principal charme de son travail.

En somme Mlle Bibaud a droit à un rang distingué parmi nos pionniers littéraires. D'ailleurs tout effort est digne d'encouragement ; et je me joins bien sincèrement à ceux qui ont lu avec plaisir le livre de Mlle Bibaud, pour applaudir à un succès qui s'accentuera sans doute dans des œuvres à venir.

IV

Fleurettes canadiennes, par Oswald Mayrand.

Les jolies étrennes que m'a fait remettre, le jour des Rois, un jeune confrère qui s'est rappelé combien j'aime à applaudir aux premiers efforts du talent !

Pas très volumineux, le petit recueil poétique ; mais comme il sait éveiller de fraîches et douces impressions ! Comme on aime à y reconnaître l'écho de ses propres rêves d'antan, les vagues réminiscences de ses aspirations printanière ! Comme il vous rappelle bien vos hésitations au bord du nid, vos premières tentatives de haut vol vers les horizons tentants de la Poésie et de l'Art !

On croit, en feuilletant ces pages, relire ses premiers essais, rajeunis et redorés par on ne sait quels rayons d'aurore — illusion qu'explique peut-être la délicieuse figurine qu'orne le frontispice du petit volume.

M. Oswald Mayrand a réuni là un choix des plus fraîches poésies qui lui ont été inspirées au hasard des circonstances : chants patriotiques, hymnes à la liberté, claironnées de victoire, souvenirs historiques, légendes populaires ou religieuses, intimités de la famille, du cœur et de la pensée. Et toutes ces *Fleurettes canadiennes*, ainsi qu'il les intitule modestement, forment un charmant bouquet dont les lecteurs friands de nouveauté ne manqueront pas d'admirer l'éclat et de désirer savourer le parfum.

J'ajouterai que, au point de vue matériel, le nouvel ouvrage est un bijou typographique digne de figurer dans les vitrines les plus renommées du Passage Choiseul.

Mes félicitations les plus cordiales au jeune confrère !

LOUIS FRECHETTE.

MESDAMES. Voulez-vous retenir vos maris à la maison, servez-vous du parfum Farnese de Violet que vous vous procurerez à la Pharmacie d'Hercule Barré. Pas un ne résistera à vos charmes.

A Travers les Livres

Remerciements sincères et empressés à M. Oswald Myrand pour l'envoi de son recueil de poésies, *Fleurettes Canadiennes*, écloses avec le soleil de janvier.

Comme il est fait une critique—bienveillante et juste, je n'en doute pas—de ce livre, dans *Le Journal de Françoise*, je me contente de remercier l'auteur de son envoi, en détachant du volume bleu tendre la poésie suivante :

PENSEE ULTIME

A toi que j'estimais la meilleur de moi-même,
En qui j'avais rêvé d'éterniser u on nom,
A toi, Georges, mon fils, cette page suprême
D'un si lugubre ton.

Jusqu'à ce vingt novembre, en l'an dix neuf [cent quatre
Jamais je n'avais vu mourir un être humain.
Près du mien, le premier, ton cœur cessa de [battre :
Douloureux lendemain !

J'appris comment on meurt, c'est toi qui fus [mon maître.
Enfant, dors doucement le sommeil du tom-[beau,
En attendant le jour où nous pourrons con-[naître
L'éternel renouveau.

Je souhaite au poète que cette douleur, la première, soit aussi la dernière.

* * *

J'accuse encore réception d'un volume : *La Bonne Sainte, ou l'Histoire de la Dévotion à Sainte-Anne*, par le R. P. Paul-Victor Charland, des Frères Prêcheurs, docteur es-lettres et membre de la Société Royale du Canada.

C'est un abrégé du grand ouvrage sur la thaumaturge du Canada. Cette édition aura toute la faveur du public, faveur que méritent l'érudition, le mérite littéraire, le zèle et la foi de son auteur.

* * *

M. Jules LeSage, de Québec, a fait paraître en opuscule, l'article élogieux qu'il a déjà écrit, sur *Les Aspirations* de M. W. Chapman. Je remercie mon excellent confrère, M. LeSage de m'avoir adressé un exemplaire auquel, l'auteur a donné le nom modestes de *Glanures*

FRANÇOISE.

"Le Véritable Accent Français"

Les Américains, surtout ceux dont la critique se réclame du moindre séjour à Paris, n'ont qu'un souverain dédain pour notre parler français. Plus ignorants encore à notre endroit que nos frères anglais de la province-sœur, il y a longtemps qu'ils nous ont étiqueté de "race inférieure" au point de vue de la langue, comme du reste d'ailleurs. J'ai déjà vu dans un grand journal américain que Sir Wilfrid Laurier est "un orateur anglais de "premier ordre. Quant au français "qu'il parle, c'est celui des Cana- "diens et des Acadiens, une des rai- "sons qui rendent ses visites plus "fréquentes à Londres qu'à Paris." Dire que le grand public de la grandissime République lit de pareilles bourdes sans sourciller ! Nous nous permetterons de renvoyer ces journalistes érudits à un Saxon comme eux, Sir Bulwer Lytton. Ils verront, dans "Ernest Maltravers", comme le grand styliste anglais fait justice des coups de gorge et du nasillage de certains Parisiens aussi exclusivistes que les Yankees, et qui prétendent qu'en dehors d'eux, la langue française sombre dans le galimatias.

Nous leur demanderons aussi de lire les académiciens les plus fameux de nos jours. Ils trouveront sous leur plume, bien des choses qu'ils traitent de patois en les entendant de la bouche des gens qui demeurent "à trois semaines en bas de Québec."

Messieurs les Yankees jetteraient les hauts cris si on leur proposait d'envoyer leurs enfants dans nos collèges de la Province de Québec pour apprendre la langue des Laurier, des Mercier, des Lemieux et des Turgeon. Il y a même, dans la Nouvelle-Angleterre, des Franco-Canadiens parvenus qui entretiennent de semblables idées.

Pour leur édification, comme pour celle des jeunes Canadiens qui ont passé par les flammes de Paris et qui nous reviennent avec barbes et gosiers d'outre-mer absolument authentiques, je citerai le passage suivant extrait de "Force et Faiblesse" du célèbre Paul Féval :

"Où parle-t-on comme il faut ? Le "véritable accent français, est-il ce "cahoteux et bruyant roulement à "l'aide duquel s'étourdissent récipro "quement les riverains de la Garonne ? "ou la farouche glorification de l'e "muet qui ajouteu uneu syllabeu à "tous les mots de la chèreu Proven- "ceu ? Est-ce le Suisse de Besançon ? "le débonnaire gloussement belge de "Laon, ou la traînante chanson de "Normandie, ou le fausset glapissant "du Parisien de Paris ? On me dit "que le français se parle assez bien à "Moscou. *Mais si vous voulez enten- "dre parler la vrai son de la langue de "Bossuet et de Corneille, l'avis général "est qu'il faut aller jusqu'au Canada, "où verdit un rameau du vieil arbre de "France.*"

Ce témoignage en vaut bien d'autres, et sur ce ton-là, ça commence à faire notre affaire ! "Erudimini", Messieurs les Yankees !

Quant à nous, Canadiens-Français, soyons nous mêmes, en dépit des nombreuses traversées que nous aurons la bonne fortune de faire. L'accent qui convenait à Bossuet, en plein Siècle-Lumière, alors que le français tendait à devenir la langue universelle plus qu'à toute autre époque, cet accent, dis-je, doit suffire au plus malin des descendants de Jacques-Cartier. Oui, le véritable accent français sobre, posé, simple, digne, c'est nous qui l'avons.

Et il doit avoir entendu la voix d'une belle Canadienne "d'en bas de Québec" le grand poète qui parle de "cette langue si belle et si douce" "qu'à la parler les femmes de ce" "pays en gardent sur leurs lèvres" "un sourire."

Rosario de Formose.

L'Education Nouveau Jeu

La jeunesse n'apprend qu'en s'amusant.

L'art d'enseigner n'est que l'art d'éveiller la curiosité des jeunes âmes pour la satisfaire ensuite, et la curiosité n'est vive et saine que dans les esprits heureux. Les connaissances qu'on entonne de force dans les intelligences les bouchent et les étouffent. Pour digérer le savoir, il faut l'avoir avalé avec appétit. Si une jeune fille m'était confiée, je ferais d'elle, non pas une savante, car je lui voudrais du bien, mais une enfant brillante d'intelligence et de vie et en laquelle toutes les belles choses de la nature et de l'art se refléteraient avec un doux éclat. Je la ferais vivre en sympathie avec les beaux paysages, avec les scènes idéales de la poésie et de l'histoire, avec la musique noblement émue. Je lui rendrais aimable tout ce que je voudrais lui faire aimer. Il n'est pas jusqu'aux travaux d'aiguille que je ne rehausserais pour elle par le choix des tissus, le goût des broderies et le style des guipures. Je lui donnerais un beau chien et un poney pour lui enseigner à gouverner des créatures ; je lui donnerais des oiseaux à nourrir pour lui apprendre le prix d'une goutte d'eau et d'une miette de pain. Afin de lui créer une joie de plus, je voudrais qu'elle fut charitable avec allégresse... Et puisque la douleur est inévitable, je lui enseignerais cette sagesse chrétienne qui nous élève au-dessus de toutes les misères et donne une beauté à la douleur même.

Voilà comment j'entends l'éducation d'une jeune fille !

Anatole France.

(*Extrait de "Sylvestre Bonnard"*)

"LES CONTEMPORAINS"

Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8°.—Abonnement : Un an, 6 francs ; le numéro, 0 fr. 10 —Specimen sur demande.—Biographies parues en décembre 1904 : Duc de Morny.—Fox, orateur et homme d'État anglais. — Maréchal Gouvion-Saint-Cyr.—Delille, poète français. Biographies à paraître en janvier 1905 : Mlle Bergunion (R. M. Saint-Paul) et les Sœurs aveugles de Saint-Paul.— Villemain.—P. Gratry.— J.-B. Isabey, peintre miniaturiste.— Pedro Ier, empereur du Brésil.

Nous publierons dans le prochain numéro du *Journal de Françoise*, une *Lettre d'Ottawa*, signée Yvette Fronдeuse.

Boutade.

Un journaliste montréalais, doublement terrifié par le thermomètre et le baromètre à la fois, le nez bleui, pleurant des larmes de glace et les yeux à moitié crevés par le résidu blanchâtre de la grande escarbille que l'on vide là haut, malgré M. Forget—Rodolphe, pour les dames,—s'avisa, vers les dix heures, de s'aller réfugier au Palais de Justice.

—Comme ça, se dit-il, je serai bien au chaud et je rencontrerai sûrement des gens bavards. N'oublions pas en effet que les gens bavards sont la providence des journalistes, car ils leur donnent quelquefois de quoi remplir la colonne béante, la tâche quotidienne.

Et tout guilleret, en deux sauts il fut dans le Palais. Un troisième, frisant l'acrobatie, le déposa à la porte de celui des deux ascenceurs qui fonctionne par intermittence.

—Où voulez-vous aller? lui demanda d'une voix ferme comme la LOI dont c'est le temple, un cerbère mâle à boutons jaunes.

Mais le dit journaliste possède quelque expérience. Il connait à fond toute la portée du fait accompli. C'est pourquoi il s'insinua d'abord dans la cage, puis il répondit d'une voix blanche.... comme celle d'une banquise de neige:

—Me chauffer.

A peine avait-il prononcé ces deux mots que le fonctionnaire émettait dans sa direction un regard farouche comme celui de Mars dont il porte l'uniforme. Devant ce regard, il sortit de l'ascenseur au premier pallier. Avisant alors un jeune avocat qui passait, très affairé, la toge flottante aux épaules, le chef coiffé d'un chapeau-melon enfoncé jusqu'aux oreilles, il s'exclama:

—Comment va le cher maître?

—Mal, très mal, répondit le cher maître d'une voix creuse et cependant nasillarde. C'est ici, voyez-vous, le royaume des courants d'air. Le dieu Eole, depuis que les navires à voile sont remplacés par des steamers, a dû se réfugier sous les toits, dans la voûte où personne ne va, à moins que ce ne soit sous les toits. Quand il ne vente plus dehors, le vent coulis règne encore dans les couloirs et les salles d'audience. Heureusement cela va finir et je ne porterai plus longtemps ce chapeau.

—Tant mieux, cher maître, car, sauf votre respect, il vous va comme des guêtres à un lapin.

—Vous l'avez dit, éternua le disciple de Thémis, qui s'éloigna en saisissant son mouchoir avec précipitation.

Quand à notre héros, il ouvrit le compas pour se rendre bien vite à la rédaction de son journal.

—Pourquoi, songeait-il en doublant les enjambées, les avocats ne portent-ils pas le bicorne à l'exemple des juges. Pourquoi ne porteraient-ils pas le bonnet carré des avocats français, italiens, belges et allemands. Ils seraient au moins à l'abri des rhumes de cerveau dans les corridors, le greffe, le vestiaire, la salle des Pas Perdus? Il resterait bien les salles d'audience, moins cependant les salles de huis-clos où personne ne pénètre, pas plus les courants d'air, les vents coulis que les reporters? Et ce serait déjà quelque chose! conclut-il, en lançant sa cigarette dans la neige.

Chemin faisant, il rencontra plusieurs membres du barreau. Parmi eux, il y en avait des petits jeunes, il y en avait des vieux et il y en avait des moyens. Pour ne blesser les susceptibilités et les prétentions d'aucuns de ces messieurs envers le beau sexe, nous tairons les noms. Tous cependant, répondirent dans le même sens au reporter.

—Mais certainement, que le chapeau melon, le tube ou le bonnet de fourrure est ridicule lorsqu'il surmonte la toge! Certes, il n'est pas de nature à rehausser le prestige du barreau, mais que voulez-vous! le courant d'air règne au Palais. Nous sommes bien obligés de nous garantir contre les vents coulis. Considérez combien pour nous un rhume de cerveau est redoutable. Songez qu'il est difficile d'attendrir le jury en parlant du nez. On ne peut le faire pleurer quand on éternue au milieu d'une période. Vous concevez que le jury est féroce sous ce rapport car il s'ennuie. Si on tire son mouchoir ce doit être pour s'essuyer les yeux ou tout au moins le nez mais gravement, posément.

—Comment voulez-vous raisonner de façon précise et subtile quand vous avez le cerveau enrhumé?

—Et alors où est le remède? demandait le reporter.

—Quel remède?

—Oui, quel remède voyez-vous à cela, en dehors des pastilles Géraudel et du Baume Rhumal?

—Ah oui! eh bien il est tout trouvé le remède. Nous allons bientôt décider de porter le bonnet carré au Palais. Cela rehaussera le prestige du barreau. PAUL DE MARTIGNY.

Les mangeurs de pierre

On sait bien qu'il existe toute une classe de malades dont les journaux ont raconté les prouesses, qui avalent avec empressement les objets qu'ils trouvent sous la main. Mais, à côté de ces malades, il y a les professionnels, ceux qui font métier d'avaler des pierres et du verre pour le plus grand étonnement des imbéciles: ces mangeurs de pierre et de verre finissent par quelque aventure néfaste. M Pick a présenté dernièrement à la Société des médecins allemands de Prague un individu de dix-neuf ans qui opérait en public de la façon suivante: Il avalait d'abord une poignée de sciure de bois, puis des morceaux de porcelaine et de verre qu'il mâchait puis du charbon, du souffre, de la brique, du cuir, des allumettes, e encore de la sciure de bois arrosée d'alcool et de pétrole qu'il enflammait. Les applaudissements étaien frénétiques. Pauvres désœuvrés!.. Depuis quinze mois, cet homme s livrait à ces exercices sans inconvénients. Cependant, dans les dernier temps, des douleurs survinrent dan l'abdomen; elles devinrent intolérables. malgré tout, le sujet dévorai la sciure de bois et les morceaux d verre et de charbon.

Enfin le moment vint où il lui fal lut entrer à l'hôpital. M. Pick lui fi avaler une forte dose de purée d pomme de terre, selon la méthode d Salzer. Le résultat fut excellent e notre homme débarrassé de ses mor ceaux de brique, de verre, d'un agrafe en fil de fer, etc. M. Pick e conclut que, si son malade avait p opérer avec succès si longtemps, il l devait à la sciure de bois qui, à l façon de la purée, englobait les corp durs et les rendait inoffensifs. L jour où il n'absorba plus au début l sciure de bois, il ressentit des dou leurs atroces. La sciure de bois o la purée de pomme de terre: tel est l secret des mangeurs de verre!

Janvier

Sur l'étang recueilli qu'un vol de cygne effleure,
Le deuil rouge des bois couche un linceuil vermeil;
Et la caresse meurt du rapide soleil,
Triste comme un adieu, troublante comme un leurre.

L'aile du jour lassé se referme avant l'heure
Qui ferme sur nos fronts les ailes du sommeil;
Et l'on voit se figer, sur un miroir pareil,
La tristesse des Cieux dans la source qui pleure.

Dans l'air flagellé d'or, le caprice du vent
Mêle la feuille morte au souvenir vivant,
Les fleurs de l'âme avec ce que les fleurs ont d'âme.

Vous que je vois pensive au bord morne des eaux,
En écoutant gémir la plainte des roseaux,
Rappelez-vous qu'un jour, je vous aimai, Madame.

ARMAND SILVESTRE.

Erratum

Mme la Directrice,

Ma correction d'épreuves vous est arrivée trop tard pour attirer votre attention sur l'abominable coquille qui a échappé à votre prote? Quel dommage! Vrai. Page 595, au 3e vers de la deuxième strophe, Fréchette a écrit:

Mûrit la moisson souveraine...

Et le typographe imprime:

Meurt la moisson souveraine...

Cela voudrait peut-être la peine de publier un "erratum"?

Je comprends trop les petites misères du métier — pour m'indigner outre mesure; mais enfin, faire *mourir* la moisson, alors qu'il s'agit de la faire *mûrir*... avouez que ce n'est pas amusant!

Mes meilleurs vœux,

L'abbé ELIE J. AUCLAIR.

"Dans la vie éternelle, Dieu ne séparera pas plus ceux qu'il a unis qu'il ne permet leur séparation dans cette vie terrestre. La femme sera toujours la compagne de son mari; et le mari possédera ce qu'il y a en elle de principal et de meilleur, le cœur." (Tertullien.)

Vieilles Coutumes

L'Angleterre passe à juste titre pour le pays le plus conservateur de la terre. Une curieuse cérémonie, qui a eu lieu ces jours-ci en plein Londres, prouve combien les Anglais sont attachés aux vieux usages.

En vertu d'un contrat passé au treizième siècle, les locataires d'un immeuble qui appartient à la paroisse de St-Clément des Danois, doivent chaque année remettre aux fabriciens, en plus de la rente, six fers à cheval et 61 clous. De plus, le locataire doit couper devant son terrain assez de broussailles et d'arbustes pour en former deux fagots.

A noter ce détail, sans l'accomplissement duquel le contrat de louage serait annulé: arbustes et broussailles doivent être taillés la moitié avec une hachette, l'autre avec une faucille.

Les six fers et les clous peuvent se trouver chez n'importe quel quincaillier de la cité. Mais la végétation a disparu depuis longtemps du Strand.

Qu'à cela ne tienne! On plante des arbrisseaux pour la circonstance, et le City Sollicitor les coupe solennellement, les uns avec une hachette, les autres avec une faucille!

Et voilà 700 ans que ça dure!

Le Langage de la Cire a Cacheter

Il y a, paraît-il, un langage de la cire à cacheter, et, voici, d'après la "Technique", comment en doivent être interprétées les différentes nuances.

Le blanc a été choisi pour les mariages, le noir pour les morts, le violet pour les condoléances.

Les invitations à dîner se cachètent avec la couleur chocolat; le vermillon s'emploie dans les affaires; le vert, en cas d'espérance; le brun pour une lettre de regret; le bleu pour la constance: et le jaune pour la jalousie.

Le vert pâle indique les reproches. Enfin, le rose est l'apanage des jeunes filles, et le gris s'emploie entre amis.

En réalité, tout cela est pure fantaisie. En général, la cire ne dit rien du tout, et on ne l'emploie que dans les nuances les plus distinguées.

C'est dans le cœur que Dieu a placé le génie des femmes, parce que les œuvres de génie sont toutes des œuvres d'amour.

LAMARTINE.



Inconséquence

Ah! pourquoi donc les yeux, si ce n'est pour pleurer;
Et le cœur, pour aimer jusques à la souffrance;
Et la chair, pour saigner et pourrir; et l'enfance,
Pour vieillir; et l'espoir, pour s'en désespérer!

Hélas, pourquoi surtout le mensonge du rêve
Quand on marche fixés dans la réalité,
Si ce n'est pour en être affreusement hantés,
Pour en apprendre aussi l'inanité, sans trêve!

Tout ce qui semble bon, à l'essai, nous trahit.
L'illusion nous rit: c'est par elle qu'on souffre!
Si nous montons trop haut, gare! en bas est le gouffre
Que nous creuse la fuite à mesure qu'on fuit;

Et nous tombons toujours, comme fait un homme ivre,
Toujours désespérés, mais fiers d'être debouts!
Car nous nous relevons sans cesse, et jusqu'au bout
Nous maudissons la vie, heureux de toujours vivre!

ALBERT LOZEAU.

LE COIN DE FANCHETTE

Docteur Sangrado Je suis heureuse d'avoir l'occasion de vous citer ici, un bon mot d'un de vos savants confrères, sur le sujet qui vous intéresse. Le voici : "Le cerveau canadien-français vaut comme matière première n'importe quelle substance cérébrale humaine. Il s'agit de pétrir cette matière première pour qu'elle opère des merveilles" Et si voulez savoir l'auteur de ces paroles, c'est le Dr A A. Foucher, qui a dû être un de vos professeurs, si vous avez étudié à l'Université Laval de Montréal.

Mme R. (Salt Lake City). — Reçu les caricatures mormonnes et grand merci. Elles m'ont bien amusée. Enfin de compte, je crois que Brigham Young n'a pas été aussi heureux qu'un vain peuple pourrait penser. L'embarras du choix offre aussi des désavantages.

Petite maman.—Evidemment, on ne peut pas tout expliquer à une enfant, mais il ne convient pas, non plus, de mentir. Vous représenterez à votre fillette que de même on ne donne pour nourriture à un enfant que ce que son jeune estomac peut digérer, ainsi faut-il servir à son esprit que ce que son âge peut lui permettre de savoir et de comprendre. A mesure qu'elle vieillira, les lumières viendront et, en attendant, il sera facile de la persuader qu'elle ne doit pas plus s'occuper de trouver une réponse à certains points d'interrogation, que se casser la tête à chercher la solution des problèmes d'algèbre quand on en est à l'étude des quatre règles simples On a tort de ne pas raisonner avec les enfants. Ils comprennent plus qu'on ne le pense la saine raison parce qu'ils ont, en général, l'esprit droit et pur, et ils accepteront volontiers une explication franche si elle ne peut être entière.

Marceline. — Mme Desbordes-Valmore a écrit : "Toutes les humiliations tombées sur la terre à l'adresse de la femme, je les ai reçues." C est donc vous dire que la poétesse de vos prédilections a été très malheureuse. Quelqu'un, dont je ne me rappelle plus le nom, a écrit d'elle que c'était 'une âme de colombe poignardée", et un autre qu'elle est la "Sainte de l'amour souffrant." Faites-lui donc les invocations que le cœur vous inspire. Il est vrai d'ajouter que si ses vers — et ils sont nombreux — sont pleins de douleurs et de larmes, ils sont aussi sans amertume, sans reproche et sans imprécations. 2° Mme Desbordes-Valmore a d'abord débuté au théâtre. Elle avait une voix d'actrice ; malheureusement—ou heureusement pour les lettres—elle perdit sa voix, à vingt-quatre ans, à la suite d'une grave maladie.

Figaro-Noël.—Un médecin anglais a dit : "Ils sont nombreux les hommes qui creusent leur tombe avec leurs couteaux et leurs fourchettes." Figaro, revenez au régime, il y a beau temps que la Noël est passée.

L'Hirondelle —On ne vous a pas cassé les ailes, à vous, au moins ? *L'Hirondelle* a été la meilleure pièce de Réjane, celle où son talent a eu le plus beau jeu, celle qui lui a mérité le plus de sympathies du public Montréalais. Elle restera un beau plaidoyer en faveur de la force et du dévouement de l'amour maternel. Les petites femmes qui tiennent à garder leurs maris auprès d'elles, y verront encore une salutaire leçon. Il est vrai que c t Horace est tristement égoïste, mais il faut s'attendre à rencontrer ce sentiment chez les hommes. Tous les beaux discours ne les changeront pas, et, on doit savoir subir avec grâce, ce qu'on ne peut empêcher. Et Lucien avait raison de reprocher à la belle Irène, sa mine éternellement triste, le ton ton gris et terne de sa maison. C'est à la femme qu'il incombe le devoir de rendre le foyer agréable, gai, attirant. Quand on s'ennuie dans une maison, il n'y a rien d'étonnant à ce que le séjour qu'on y fait nous pèse et qu'on cherche à y rester le moins possible. Tous les efforts,—encore faut-il qu'ils ne soient pas apparents—doivent tendre vers le but de rendre la vie autour de soi aussi douce que possible. Et ceci, non seulement pour plaire à un seul, mais à ceux qui vivent près de vous, aux amis ou connaissances que le commerce de la vie met en rapport avec vous. Ceci est de la grande charité.

Cousine —On aime de trois façons différentes : on aime d'un amour de tête, calculé, froidement raisonné, en mettant toutes les chances de bonheur de son côté. Celui-là est heureux, mais d'un bonheur bien tranquille. C'est le sage, ce n'est pas le plus beau. On aime ensuite avec le cœur, c'est à-dire, passionnément follement, sans calcul, sans raison — Cela mène au ciel—comme à l'enfer. Puis, enfin, on aime avec son cœur dans lequel on a mis un peu de sa tête. C'est l'amour bien entendu, bien compris, mais il se rencontre aussi difficilement que rarement.

Grain de Sable.—Le foyer n'est nullement menacé par le développement de l'instruction chez la femme. Au contraire, la femme instruite dans cet esprit nouveau où l'on commence à comprendre la beauté et la bienfaisance des besogne ménagères, bien loin de les dédaigner y trouverait une saine et agréable diversion aux travaux intellectuels. Elle saurait encore mieux que tout autre, en suivant les lois scientifiques d'une hygiène moderne, par exemple, faire contribuer ses connaissances au confort de la vie de famille. Et puis, elle serait plus apte que la femme ignorante, ou trop médiocrement instruite, à remplir la fonction essentielle de la mère qui est la fonction d'éducatrice.

Admirateur de Balzac.—Les sympathies sont des mystères.

Louis de France.—A quoi connaîtra-t-on que la fin du monde est venue ? demande le prophète dans Le Coran.

—Ce sera le jour, lui est-il répondu, où une âme ne pourra plus rien faire pour une autre âme.

Albertine Santon.—Vous feriez bien de consulter un médecin. Vous vous imaginez facilement que je n'ai pas les connaissances voulues pour vous donner, au sujet que vous traitez, aucune indication utile.

Aline C.—On dit ordinairement que l'amour est un jeu pour l'homme, et une affaire capitale pour la femme. S'il en est souvent ainsi, c'est sans doute parce que la vie pratique ayant une large part sur les pensées de l'homme, elle lui laisse peu de temps pour la vie sentimentale. La femme, au contraire, n'ayant que des occupations intérieures et personnelles, rien ne l'enlève aux chagrins du cœur, rien ne détourne puissamment son âme des pensées qui l'obsèdent et l'affligent.

Par une faute d'attention, il a échappé à la correction de l'épreuve la phrase où il est dit à *Institutrice* que Louis XVII est mort à cinq ans. Tout le monde sait que c'est à dix ans que le Dauphin a fini ses jours, au Temple.

Je ne puis répondre à chacun, en particulier, des correspondants qui m'ont fait leurs souhaits de bonne année, mais je les prie de vouloir bien accepter, ici, l'expression de ma reconnaissance émue pour les excellents sentiments qu'ils me témoignent et que je réciproque avec affection.

FRANÇOISE.

Conseils Utiles

Rhumatisme.—On peut atténuer de beaucoup les douleurs rhumatismales en baignant les parties malades avec de l'eau dans laquelle on a bouili des pommes de terre. L'eau doit être appliquée aussi chaude que possible et cette opération se fait le soir avant d'aller au lit. Le lendemain matin les douleurs seront bien moins fortes si elles ne sont pas entièrement disparues.

Lait pur.—On peut se rendre compte si le lait est pur en procédant comme suit: Prenez une aiguille à tricoter bien brillante, trempez-la dans le lait et retirez-la. Si le lait reste attaché à l'aiguille et tombe goutte à goutte du bout le lait est pur, mais s'il coule vivement il a été mélangé avec de l'eau.

Recette Facile.

Pour glacer les gâteaux.—Battez le blanc de deux œufs en neige, ajoutez-y un quarteron de sucre blanc pulvérisé, essence au goût, battez jusqu'à ce que ce soit très léger et très blanc, et assez ferme pour l'étendre sur le gâteau. Laissez refroidir.

Variétés.

Un Indien entendant un jour un ministre protestant prêcher sur les paroles suivantes: "Faites des vœux au Seigneur, et remplissez-les," s'en alla après le sermon trouver le prédicateur et lui dit: "J'ai fait vœu d'aller avec vous dans votre maison."

Le ministre, après un moment de surprise, lui dit: "Eh bien, mon ami, remplissez votre vœu."

Arrivés à la maison, l'Indien reprit: "—J'ai fait vœu de souper chez vous." Ce qui lui fut accordé également.

Quand le souper fut achevé, l'Indien ajouta: "J'ai fait vœu de passer la nuit chez vous."

Le ministre ne voyant pas de fin aux exigences de son auditeur, lui répondit: "—Cela est possible, mais j'ai fait vœu que vous vous en iriez demain matin." L'Indien, trouvant la réponse juste, y consentit sans murmurer.

* * *

Un fermier breton, avec la longue chevelure et le costume primitif, apportait chez son propriétaire le terme de son fermage. Il était venu tout exprès à la ville ; sa figure, avec l'apparence de l'antique simplicité, laissait cependant entrevoir la finesse.

Le propriétaire s'avise de lui demander:

"—Quel est ton âge?

—Je s'en suis pas très sûr, répond le fermier, c'est trente-huit ou quarante-huit ans.

—Comment peux-tu ignorer ainsi ton âge?

—Parbleu, Monsieur, dit le fermier, je compte mes revenus, mon argent, mes bestiaux; mais pour mes années, je ne les compte jamais, parce que je sais bien que je n'en saurais rien perdre et que personne ne m'en prendra."

* * *

La charmante Mme T..., qui attend un héritier, veut faire prévoir cet événement à son fils aîné âgé de sept ou huit ans:

—Nous allons t'acheter un petit frère ou une petite sœur, lui dit-elle. Lequel préférerais-tu?

Le petit réfléchit un moment, puis déclare:

—Eh bien, vois-tu, j'aimerais mieux un poney...

* * *

Un talentueux journaliste français entre dans un café de Lucerne:

—Garçon, donnez-moi tout ce qu'il faut pour ne pas écrire.

* * *

—L'Italie est la terre classique des poètes.

—Naturellement! un pays où les pièces de vingt sous sont des... **lires!**

* * *

Tant que le possible n'est pas fait, le devoir n'est pas rempli.

Victor HUGO.

* * *

L'amour, c'est ce que Dieu a créé le soir du septième jour, après tout le reste, pour donner le mouvement et la vie à son œuvre.

Alphonse KARR.

PAGE DES ENFANTS

Le Colis 2775.

Le 16 janvier 18... arrivait de Grenoble à Paris, en destination de la gare de Lyon, bureau restant, une caisse en bois d'assez grandes dimensions et solidement clouée.

Une carte était collée sur le couvercle... cette carte portait un nom:

ALFRED JOLYBOIS

Pas d'autre indication.

La caisse ressemblait, du reste, à toutes les caisses. On la mit dans un hangar avec d'autres colis. Elle y resta cinq jours.

Le chef magasinier était assis, le matin du sixième jour, dans le hangar déjeunant et lisant son journal, quand une odeur singulière lui fit lever la tête.

C'était une odeur fade, comme celle des viandes avancées. Il appela un magasinier.

"—Y a-t-il du gibier?"

Il n'y en avait pas.

Etrange! Le chef magasinier fit le tour du hangar, flaira les colis l'un après l'autre et reconnut que l'odeur partait de la caisse en question.

Il dégelait depuis plusieurs jours: c'était cela sans doute qui avait déterminé l'échauffement à l'intérieur.

Il était étonnant, en tout cas, qu'une caisse renfermant des matières sujettes à détérioration eût été expédiée comme un simple colis: il était surtout étonnant qu'on ne l'eût pas réclamée depuis six jours.

Et puis, ce M. Alfred Jolybois, écrit à la main sur la carte, sans adresse, qui le connaissait? L'expéditeur était un M. Louis de Grenoble. Tout le monde s'appelle Louis, Pierre, Paul. On n'en était pas plus avancé.

De là à la pensée d'un crime il n'y a qu'un pas. Tout le monde avait encore présent à l'esprit la caisse où l'on avait trouvé le corps d'une femme coupée en morceaux, dans une gare d'une des principales villes d'Europe. Les émanations, le mystère, l'insuffisance des indications, la caisse elle-même longue, étroite, avec les planches à peine rabotées, suffisaient amplement, dans le cas actuel, à réveiller le souvenir de cette horrible découverte.

Justement passait le chef de gare: le sous-chef magasinier lui fit part de ses soupçons.

"—C'est vrai, au fait... diable!"

Tout annonçait un crime. Le commissaire de police ordonna l'ouverture de la caisse.

On vit quelque chose d'horrible. Couchée à plat ventre dans la sciure, sans mains, sans pieds, une forme d'une apparence vaguement humaine, tant les mutilations l'avaient rendue méconnaissable, occupait le fond de la caisse. Pas de tête, on l'avait coupée. La peau avait été enlevée sur tout le corps. Quant aux chairs, elles étaient devenues d'un bleu noir, hideux. Le cadavre portait à la poitrine une large blessure, suite d'un coup de couteau, assurément. Le crime paraissait remonter à huit ou dix jours.

Le commissaire fit aussitôt transporter la caisse dans un magasin spécial, et télégraphia à Grenoble.

"—Connaissez-vous un M. Jolybois?

—Non.

—Connaissez-vous un M. Louis?

—Non."

C'était formel. On était en présence d'un crime monstrueux accompli au milieu de mystérieuses circonstances.

En même temps qu'il télégraphiait à Grenoble, le commissaire faisait prévenir le procureur de la République.

Tout à coup un mouvement se fit à l'intérieur; un petit homme à lunettes, l'air très digne et froid, chauve, venait d'entrer en compagnie d'un autre petit homme à lunettes bleues, celui-là, dans le cabinet du commissaire de police.

Tout le monde sut en un instant que c'était le procureur de la République et son greffier.

L'attention était si universellement dirigée de ce côté, qu'un monsieur qui descendait du train de Lyon et qui désirait un renseignement put à peine se faire entendre.

"—Mais enfin, me direz-vous?

—Quoi?

—C'est la seconde fois que je vous demande si vous n'avez pas une caisse bureau restant.

—Une caisse?

—Une caisse déposée à Grenoble, il y a six jours."

L'employé fit un bond.

"—Grenoble! six jours! C'était peut-être l'assassin."

Il pria l'inconnu de le suivre, lui fit traverser rapidement le groupe de personnes qui piétinaient à la porte du commissaire et tout à coup, le poussant dans le cabinet:

"—C'est le monsieur qui vient réclamer le numéro 2775," dit-il.

Le personnage introduit était de haute taille, la barbe longue, la peau bistrée, l'air résolu. Il portait une pèlerine, ses manières étaient distinguées: à coup sûr, si c'était l'assassin, ce n'était pas un assassin vulgaire. Il parut légèrement impressionné à la vue des personnes qui remplissaient le cabinet et qui, toutes, le regardaient. Il fit, pourtant, quelques pas et réitéra la question qu'il avait posée à l'employé, mais cette fois moins assurée.

Ce fut le proucureur de la République qui répondit lui-même.

"—N'est-ce pas une caisse en planches?

—Parfaitement.

—Et vous venez la réclamer?

—Oui.

—Vous êtes alors M. Alfred.

—...Jolybois... J'ai cet honneur."

Depuis quelques intants, le monsieur à la pelisse semblait mal à l'aise et jetait à droite et à gauche des regards inquiets comme s'il eût redouté une surprise. Peut-être cherchait-il une issue?

PAGE DES ENFANTS

Le commissaire fit un signe; les issues furent aussitôt occupés par les agents.

Le monsieur se troubla visiblement.

"—Vous pâlissez, Monsieur, lui dit le magistrat.

—Du tout, mais cette odeur.

—Cette odeur, Monsieur, vient de votre caisse.

—De ma caisse? grands dieux! aurait-on découvert!..."

Et son visage se décomposa entièrement.

Le procureur de la République prit de nouveau la parole.

"—Vous reconnaissez que la caisse est la vôtre.

—Je vous ai dit que oui.

—Permettez... vous êtes en présence de la justice... Procédons logiquement, s'il vous plaît? Reconnaissez-vous aussi... la victime?

—Je m'en flatte,—c'est moi qui ai fait le coup.

—Précisez! Dans quelles circonstances?

—J'étais à Briançon... Nous avions un vieux compte à régler ensemble. Depuis longtemps, je le guettais. Un jour, je le rencontre au détour du chemin dans la montagne. Il vient à moi, je le couche en joue. Je le manque une première fois. La seconde fois, ma balle ne fait que l'effleurer. Déjà il est sur moi, il me serre dans ses bras, il va m'étouffer; je parviens, heureusement, à mettre la main sur mon couteau, et le temps de le regarder dans les yeux, je lui plonge la lame dans le ventre jusqu'à la garde... Cette blessure que vous voyez là, c'est moi qui la lui ai faite... Il roule à terre, je me relève: il était mort. (En ricanant.) On l'a mis dans une caisse. Je comptais être en même temps que la caisse à Paris. Par malheur j'ai été retenu en chemin."

Rarement on avait vu pareil cynisme: peut-être avait-on affaire à un fou.

"—Ainsi donc, vous avouez, dit le magistrat. Mais il ne vous a pas suffi de frapper... Ces mutilations...

—Sans doute, il n'y avait pas moyen de l'expédier autrement.

—Puis, vous l'avez écorché?

—Dame!

—La justice appréciera... Je vous poserai une dernière question. Son nom?

—Son nom? Cela n'est pas sérieux, Monsieur.

—Soyez convenable. Quel est son nom?

—Je vous promets que je ne me suis jamais soucié de le lui demander.

—Vous avez donc frappé un être que vous connaissiez à peine.

—Vous auriez agi comme moi.

—Vous aurait-il causé quelque dommage au moins?

—Aucun personnellement!

—Pourtant on ne tue pas sans raison son semblable!

—Mon semblable!"

Le monsieur eut un rire nerveux qui glaça les assistants.

"—Cette conduite est inconvenante, dit le magistrat. Monsieur le commissaire, emparez-vous de cet homme.

—Mais, pas du tout, je ne veux pas, moi, exclama le monsieur au coiis. Il y a malentendu.

—Malentendu!

—Ce que vous prenez pour mon semblable...

—Eh bien?

—Mais c'est un ours!"

C. LEMONNIER.

LES JEUX D'ESPRIT

Charade fantaisiste.

Judith, comment mourut, au temps de la moisson,
Votre mari, d'après la Bible,
Je définis ce mal terrible :
— Préfixe négatif — trois notes — un pronom.

Anagramme.

Portées par l'opulence où règne l'opuleuce,
Mais trop souvent aussi marque de l'indigence,
Au dire d'un certain auteur,
Lui-même il fut un jour surpris de sa valeur,
Le printemps est celui de toute la nature.
L'oiseau chante, l'onde murmure,
Au dire de chacun c'est un puissant moteur.

Réponses à Jeux d'Esprit.

L'arrière du vaisseau la porte à sa mâture,
Bien solide, exposé à la fureur du vent,
C'est un gracieux ornement,
Bien connu dans l'architecture,
Offrant à nos regards les fruits dont la nature
Aux hommes fait le doux présent.
A l'angle de l'autel, témoin du sacrifice
Dès la plus haute antiquité.
Ce que font trop souvent le lecteur, la lectrice,
Au livre qu'ils ont feuilleté.
Mais il est temps que je finisse.
Tu sauras la trouver sans plus ample leçon.
Servant au canonnier et puis comme fossile.
Enfin, ce qui rendra ton travail plus facile,
La voir chez le taureau, chez le calimaçon.

Rép.—Corne.

Ont répondu : Jules Emard, Amélie N. Lévis, Ephrem St. A., Juliette Desautels, André L , Québec.

Ecole Garneau, Ottawa.

Amanda St-Georges, Roger Dorval, Cécile Dubé, Maria Mathieu, Abdon Côté, Dona Landreville, Dora Joinette, Alfred Moreau, Laurenza Delorme, Christophe Charron, Arthur Landry, Marie-Jeanne Scantland, Emile Désilets, Ubalde Séguin, Léon Mackay, Rosario Barrette, Laura Peachy, L.P. Bélanger, Rhéa Leblanc, Eric Roy, Armand Laverdure, Arthur St. Georges, Alice Dumais, Juliette Pelletier, Edouard Faulkner, Athanase Juneau, Wilfrid Foisy, Laurenza Lajoie, Yvonne Landreville, Rhéa Leblanc,



Suite

VI

René Soraize avait appris " l'incroyable nouvelle " comme disait Simone, ravie. Mais à l'extrême surprise de la jeune fille, il en avait paru consterné et avait osé lui déclarer qu'elle était maintenant trop riche pour un pauvre diable comme lui, qu'elle devait lui rendre sa parole... Des absurdités, enfin, avait vertement déclaré Simone, qui d'abord stupéfaite, puis tout ensemble exaspérée et tendre, avait averti son fiancé que s'il prétendait la repousser, parce qu'une circonstance imprévue cessait de la classer parmi les heureuses petites filles sans dot, épousées pour elles-mêmes, alors elle écrirait au notaire qu'elle renonçait à l'héritage de sa marraine.

Après de longues et douces conversations, René s'était soumis à la volonté aimante de sa petite fiancée, se jurant à part lui, de poursuivre le labeur acharné auquel il était résolu quand il pensait devoir supporter, seul, les charges d'un ménage peu fortuné.

Leur mariage devait avoir lieu après Pâques, pendant les quelques jours de vacances qu'aurait René; et, depuis lors, Simone vivait en plein ciel, reconnaissante à la vieille femme qui leur donnait leur bonheur plus proche.

En souvenir d'elle, dans sa chambrette de jeune fille, Simone avait réclamé, parmi les meubles dont elle héritait, le curieux bureau ancien que, tout enfant, elle admirait dans la chambre de Mme Dalbigny. Il lui était arrivé la veille même. Et ce dimanche-là, au retour de la messe, en attendant René Soraize, elle s'amusait à examiner le vieux petit meuble, à en ouvrir les multiples tiroirs, à simple serrure et à secret. Il lui avait été envoyé tel qu'il avait été enlevé, tout fermé, de la chambre de Mme Dalbigny; car elle y retrouvait des notes, des papiers récemment datés, des lettre que, délicatement discrète, elle mettait de côté. Dans un tiroir, il y en avait signées d'elle, des lettres d'enfant griffonnées avec une grande écriture incertaine et gauche, puis d'autres de fillette dont les caractères révélaient l'application; puis les dernières écrites, aussi, celles-là réunies toutes dans le feuillet sur lequel, deux mois plus tôt, elle avait si ardemment prié Mme Dalbigny d'approuver son mariage. Ce papier-là était tout froissé comme s'il avait été étreint par une main frémissante...

Simone prit ce paquet de lettres. Un papier en tomba. Elle se pencha pour le ramasser et ses yeux qui apercevaient son nom tracé par l'écriture tourmentée de Mme Dalbigny, lurent machinalement:

" Ceci est mon testament. Ma filleule Simone de Broye prétendant contracter un mariage que je condamne, j'annule tout testament fait précédemment en sa faveur et je lègue la totalité de mes biens à mon cousin issu de germain M. Théodore Pouget, professeur au lycée de Bourges."

En gros caractères, violents et heurtés, la signature était tracée. Au-dessous, était la date...—La date! celle-là même du jour où la lettre de Paris avait dû arriver...

Simone regarda autour d'elle, éperdue, murmurant comme une créature en détresse:

—Mon Dieu!... Mon Dieu!...

Puis, elle recommença à lire: " Ceci est mon testament..."

Relire?... A quoi bon?... La vérité se dressait, aveuglante... Et si cruelle!... Mme Dalbigny n'avait pas manqué à sa parole... Elle n'avait pas pardonné... Sa filleule rebelle était déshéritée... Pourtant, elle avait dû hésiter avant de rendre sa décision irrévocable, puisqu'elle avait gardé ce papier et n'en avait rien dit au notaire... Sans doute, elle voulait conserver la possibilité de la détruire si la révoltée faisait sa soumission... Puis la mort l'avait prise tout à coup!... Peut-être alors, elle avait eu, un instant, le souvenir et le regret de son impitoyable résolution, puisqu'à sa dernière heure, elle avait appelé: " Simone! " et parlé de testament. Mais il était trop tard pour réparer l'acte accompli. Sa volonté dernière, elle disparue à jamais, demeurait vivante et mauvaise, apportant le chagrin.

Simone frissonna et serra ses mains qui tremblaient sous la violence du coup imprévu. Alors, elle n'avait fait qu'un beau rêve fugitif? Elle redevenait la fillette pauvre dont le mariage ne serait possible que dans quelques années... Car le devoir strict, impérieux, indiscutable, lui apparaissait bien clair. Elle devait montrer ce testament trouvé par hasard, qui détruisait son bonheur et offrir elle-même la preuve que la fortune qui lui permettait d'être bientôt heureuse devait lui être ôtée.

Ses lèvres décolorées répétèrent durement:

—Je dois... Je dois!

Mais, vraiment, elle venait de comprendre pourquoi certains, dans une minute de défaillance morale, détruisent des testaments!

Elle seule connaissait l'existence de ce papier. Jamais personne ne lui en eût demandé compte... Ah! pourquoi sa destinée n'avait-elle pas permis qu'elle jetât, sans le vouloir—et sans le lire!—ce feuillet avec d'autres inutiles qu'elle venait de faire dévorer par le feu!

Ses yeux erraient autour d'elle, regardant le décor riant de sa petite chambre, les belles fleurs épanouies devant le portrait de son fiancé, des roses que la veille au soir il lui avait données. Elle avait l'impression d'avoir traversé un abîme depuis que, pour la dernière fois, avant de toucher les horribles papiers, elle avait regardé ces fleurs et ce portrait...

—M. Soraize est au salon, annonça la femme de chambre, entr'ouvrant un peu la porte.

—Bien, j'y vais.

Qu'allait dire René?... A lui, le premier, elle voulait

montrer ce cruel testament... Et s'il allait dire, lui qui avait l'expérience, que ce papier raturé n'était pas valable, ne pouvant pas détruire le premier acte authentique, qui seul était vrai... Ces choses-là arrivaient cependant!... Une seconde d'espoir dilata sa poitrine.. Oui, mais la volonté dernière de la morte n'en demeurerait pas moins précise... Il ne lui était pas permis, en sa conscience, de prendre une fortune qu'on lui refusait...

—Oh! c'est à en devenir folle! murmura-t-elle, frémissante.

Elle glissa le testament dans son corsage et, fiévreusement, elle s'en alla au salon.

—Eh bien, Simone, petite aimée, que vous êtes peu pressée de venir trouver votre fiancé, ce matin! lui cria la voix joyeuse de René qui, impatient de la voir, arpentait le salon.

Il allait à elle; mais il s'arrêta court, voyant son visage couleur et altéré, ses yeux dont les prunelles, un peu dilatées, semblaient devenues immenses.

—Simone! Mon Dieu, qu'y a-t-il?

Elle ne répondit pas. Maintenant qu'il était là près d'elle, pour la soutenir, elle n'avait plus que le désir de se blottir dans ses bras, sans parler, pour sentir sa tendresse et sa protection puissante.

Mais il répétait, inquiet:

—Simone, parlez, je vous en supplie. Qu'avez-vous?

—Ceci, fit-elle faiblement.

Et elle lui tendit le paier. Étonné, il le prit. Il lut une fois, deux fois... Puis d'un geste inconscient, il passa la main sur son front.

—Ce testament, où l'avez-vous trouvé, Simone!

—Par hasard, dans le petit bureau qui m'est arrivé hier soir d'Amiens et dont je rangeais les papiers. Oh! René, est-ce que c'est le vrai?

Il respira profondément, comme si le souffle lui eût manqué.

—Je pense que c'est le seul valable. C'est le dernier en date.

Elle ferma involontairement les yeux, une seconde. Il l'avait enlacée d'un geste de protection aimante et il sentait contre sa poitrine les battements précipités du cœur de la jeune fille.

—Alors... alors, René, il en sera comme vous le préfériez. Vous n'aurez qu'une pauvre petite fiancée.

Des larmes filtraient sous les cils, sur ses joues pâlies.

—Simone, ma bien-aimée, ne pleurez pas, fit-il, désespéré. Croyez-vous donc que cette fortune nous aurait rendus plus heureux que nous le serons, devant notre bonheur à nous seuls?...

—Dans bien longtemps, murmura-t-elle.

Cela, lui aussi, l'avait pensé tout de suite, avec un regret aigu qui demeurait en lui, poignant comme une blessure.

—Plus tôt, peut-être, que nous ne le pensons, ma très chérie...

—Ah! fit-elle avec un sanglot, nous étions si, si heureux!... Et cela me fait tant de mal que marraine ait été cruelle pareillement! Oh! René, pourquoi êtes-vous sûr que ce testament est meilleur que l'autre?

—Je vous l'ai dit, mon aimée, sa date est plus récente. Il me paraît tout à fait conforme à la loi. Mais un notaire seul le dirait d'une façon certaine. Je ne suis pas compétent.

—Oui, il faut demander à Me Debuc... René, ne me jugez pas, n'est-ce pas, une personne intéressée, parce que j'ai beaucoup de chagrin d'avoir trouvé ce testament. C'est à cause de *nous!* J'étais si contente que, grâce à cette fortune, vous ne soyez plus obligé de vous fatiguer autant!... René, je vous en prie, écrivez vite à ce notaire... Et puis, il faut prévenir Anne et père...

Et lui, réchauffant sous ses lèvres, les mains glacées, répéta après elle, très doucement, pour bercer son angoisse.

—Oui, nous allons dire à Anne... Avec votre père, nous allons examiner ce testament... Ah! ma Simone, c'est pourtant à cause de moi que vous êtes déshéritée!...

VII

La réponse de Me Debuc avait été ce que prévoyait René: le second testament, examiné avec soin, était authentique et annulait celui qui mettait Simone de Broye en possession de la fortune de Mme Dalbigny.

Le nouvel héritier, M. Pouget, qui vivait à la campagne depuis qu'il avait sa retraite, avait reçu communication des faits. Il avait correspondu avec Me Debuc, annonçant sa visite; mais il était demeuré tout à fait étranger à la famille de Broye, comme s'il eût ignoré quelles circonstances lui avaient donné l héritage de Mme Dalbigny.

Simone était trop vaillante et trop jeune, pour ne pas supporter bravement, après le premier choc, la pénible déception qui s'abattait sur elle. Mais, atteinte en pleine joie, elle en demeurait craintive, et sa belle confiance juvénile dans l'avenir était morte. Elle n'était plus la joyeuse petite fille dont le rire sonnait comme un vrai chant d'allégresse. L'épreuve semblait l'avoir mûrie, lui mettant au cœur une sorte d'amertume et de scepticisme que trahissaient tristement ses paroles, bien qu'elle s'efforçât de paraître la même aux yeux de son père et d'Anne, qui souffraient de sa peine, peut-être encore plus cruellement qu'elle-même. La première, elle avait dit que son mariage n'était plus possible pour le printemps, qu'il aurait lieu plus tard; et elle n'en parlait plus, ne supportant pas qu'on y fît allusion Mais seulement quand René Soraize était près d'elle, peut-être parce qu'elle sentait combien il était malheureux d'avoir été la cause de la rupture avec Mme Dalbigny, seulement alors, elle se montrait gaie, faisait de la musique, retrouvait la spontanéité de sa causerie. Lui absent, il n'y avait plus que le travail qui pût la distraire.

Elle s'adonnait de nouveau au dessin avec une fougue persévérante, dont Anne ne se plaignait point, sachant par expérience le bienfait d'une étude absorbante qu'apporte, un moment, l'oubli.

—Alors, Simone, tu restes à travailler?... Tu ne veux pas m'accompagner dans mes courses, pour marcher par cette belle gelée? questionna Anne, entrant un matin de février dans la chambre où, devant sa fenêtre, Simone dessinait.

—Non, puisque tu n'as pas besoin de moi, Anne chérie. Le jour est bon; je voudrais en profiter.

—Comme tu préfèreras!... Ce n'est pas mal du tout ce que tu fais là, mon petit, approuva Anne qui s'était penché sur le travail de sa jeune sœur et caressait doucement ses cheveux. Allons, courage!... Je me sauve; je n'ai qu'une heure avant le déjeuner et il me faut aller au Louvre.

Elle disparut après que Simone, d'un mouvement caressant, eût, au passage, embrassé la main qui venait d'effleurer ses cheveux. Elle entendit s'éloigner le pas ferme de sa sœur; puis, le bruit résonna de la porte qui se refermait.

Elle ne se reprit pas tout de suite à dessiner; sa pensée vagabonde l'emportait dans une de ces songeries profondes vers l'avenir incertain, qui lui devenaient coutumière; et ses yeux distraits considéraient avec un regard qui rêvait, sans le voir, le ciel d'hiver, d'une bleu pâle et froid.

Un coup frappé à la porte, la rappela brusquement à elle-même.

—Entrez, qu'est-ce que c'est?

L'ordonnance parut, une carte sur un plateau.

—C'est un monsieur qui demande à être reçu par mademoiselle.

—Par Mlle Anne... Pas par moi?

—Si, par Mlle Simone. Il a dit le nom, en donnant sa carte.

Simone prit le carton et lut... Une ondée de sang lui monta aux joues: "Théodore Pouget"!

Le vieux professeur, à qui Mme Dalbigny avait légué sa fortune!... Que venait-il faire? Pourquoi voulait-il la voir, elle, Simone... Il eût dû comprendre que sa visite ne pouvait qu'être pénible... Elle eut sur les lèvres ces mots:

—Dites que je ne peux recevoir.

Puis elle n'osa les articuler, hésitant comme devant une lâcheté.

L'ordonnance attendait ses ordres.

—Vous avez fait entrer ce monsieur?

—Oui, mademoiselle; il est au salon.

—Bien, dites que je vais y aller.

Avant de descendre, elle s'arrêta devant le portrait de René et contempla le visage énergique, les yeux clairs et résolus.

—J'ai bien fait de recevoir, n'est-ce pas, René? Maintenant, en pensant à vous pour être courageuse, je vais trouver ce monsieur.

Ele se détourna; mais avec son instinctive coquetterie de femme, elle se regarda, au passage, dans la glace et se vit très correcte dans sa blouse de laine blanche qui éclairait la sobre jupe bleu sombre, moulée sur les hanches fines.

Elle murmura: "Allons—" eut le rapide signe de croix qui lui était instinctif quand elle se sentait faible, et, quittant sa chambre, elle alla dans le salon.

A sa vue, un grand vieillard, maigre dans sa longue redingote, se leva lentement et se découvrit. Il avait les cheveux tout blancs, un peu longs sur le cou, une peau d'ivoire coupée de rides, des yeux pensifs qui semblaient myopes sous les lunettes aux branches d'or, une physionomie de rêveur qui vit dans le merveilleux domaine de l'esprit.

Il demanda:

—Mademoiselle Simone de Broye?

Elle s'inclina.

Tranquillement, il continua:

—Je vous demande pardon, mademoiselle, de vous déranger, mais j'avais à m'entretenir avec vous. J'arrive d'Amiens où j'ai longument causé avec Me Debuc. Il m'a expliqué nos situations respectives, et j'ai tenu tout d'abord à vous remercier...

Simone eut un involontaire frémissement de ses mains jointes, d'un geste inconscient, sur ses genoux.

—Vous n'avez pas à me remercier, monsieur. C'est Mme Dalbigny qui vous a légué sa fortune.

—Oui, oui... mais c'est vous, mademoiselle, qui m'en avez fait part, à votre détriment. J'ai donc à vous être reconnaissant.

Simplement, elle dit:

—J'ai fait ce que tous les honnêtes gens auraient fait comme moi... Depuis que je puis comprendre quelque chose, je sais qu'on n'a jamais le droit de garder le bien d'autrui.

(A suivre)

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six Mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze franc,
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

3ME ANNÉE—No 21 LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 4 FÉVRIER 1905

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze franc,
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



Sonnet

A mon filleul Louis Bergevin.

1er janvier 1905.

Enfant ! — ô douce fleur qu'un printemps fit éclore !
De cette vie à peine as-tu franchi le seuil,
Que jamais on ne vit plus souriant accueil
Saluer parmi nous plus ravissante aurore !

Tu ne connais encor ni tristesse ni deuil ;
S'il est des jours amers ton âme les ignore...
Et pourtant l'on a vu l'horizon que Dieu dore
Sous de brillants reflets cacher plus d'un écueil.

Oui, mais, fixant pour toi le cours des destinées,
La fée aux ailes d'or des heures fortunées
Dès ton premier soleil te marqua de son sceau.

Puisses-tu, si jamais gronde au loin la tempête,
Voir, toujours et partout, sourire sur ta tête
L'astre dont le rayon caressa ton berceau !

LOUIS FRECHETTE.

Choses Vecues

J'étais las de lutter, j'étais las de souffrir,
Sur le banc, près de moi, tu vins t'asseoir rieuse,
O toi, la sainte, toi, la charmante diseuse
De mots consolateurs. Et là, j'ai cru t'offrir,
La plus large part, de mon âme soucieuse.

Déjà, j'avais connu de douloureux éveils,
Mon front avait pâli sous la rigueur des choses,
Et toi, dans mes cheveux, tu passas tes mains roses,
Et les tièdes rayons de bienfaisants soleils
Chassèrent de mon ciel les nuages moroses.

Ta voix est le murmure exquis du vent du soir ;
J'ai vu l'azur des cieux dans tes regards de femme ;
Rien n'égale, pour moi, la blancheur de ton âme...
Sur le vieux banc moussu reviendrais-tu t'asseoir
Si je saignais encore sous la morsure infâme ?

INCONNU.

(Cette jolie poésie a été envoyée par l'auteur qui n'a pas signé.—Note de la Réd.)

A Batons Rompus

Dans l'angle d'un salon, l'autre après-midi, alors qu'un élégant raout battait son plein, j'essayais consciencieusement d'oublier la couleur noire de l'encre et l'odeur âcre du papier à copie, dans la contemplation d'une assiette de crême rose et blanche, quand je fus arrachée à la douceur de mes songeries par la voix d'une dame qui me disait :

—Que pensez-vous, Françoise, des jeunes messieurs qui, au lieu de faire des visites, envoient leurs cartes par la poste, au jour de l'an

—Je ne m'en plaindrais pas, madame, fis-je distraitement et sans un grain de malice. Décidément, ce blanc et ce rose sont choses si jolies que je voudrais les adopter pour couleurs mes pensées. Mais l œil indigné de mon interlocutrice me rappela soudain au sentiment de la situation présente.

—Serait-il possible, repris-je que dans une maison où il y aurait des jeunes filles à marier les messieurs envoyassent leurs cartes au lieu d'aller en personne déposer de tendres hommages ? Existeraient-ils de pareils monstres en notre beau Canada ?

J'avais tort de plaisanter. Vous allez voir.

—Riez, si vous voulez, reprit la dame. N'empêche que nous avons bien quelque droit d'exiger de ces messieurs un peu plus de déférence. Ne sont-ils pas reçus dans nos salons avec un très flatteur encouragement...

—Il est de fait, dis-je, que rien ne saurait être ni plus encourageant, ni plus flatteur que l'accueil qui leur est donné.

—Ne sont-ils pas de toutes les fêtes, de toutes les parties de plaisir. Ne les approvisionnons-nous pas copieusement de nos meilleures pâtisseries, ne les abreuvons nous pas libéralement des plus fines de nos liqueurs ? Et pour reconnaître tant de politesses, ils ne font rien, absolument rien. Dans la plupart des circonstances, ils ne sont pas même polis, et pour se débarrasser des visites obligatoires, pour n'avoir pas à se déranger, ils nous adressent de minces petits cartons blancs. Ah ! quelle différence avec mon temps !

—Madame, dis-je à mon tour, tout à fait saisie et pénétrée du ton solennel et tragique de mon interlocutrice, voulez-vous me permettre de vous définir la différence qu'il y a entre les jeunes gens de votre temps et nos contemporains ? De votre temps, les jeunes messieurs connaissaient leur devoirs envers les jeunes filles et on les leur laissait accomplir. De nos jours, ils le connaissent encore, mais ils se sont aperçus qu'ils pouvaient y manquer sans en souffrir aucunement. De votre temps, on exigeait des égards ; en celui-ci, on leur en prodigue tant qu'il ne leur reste plus le loisir de nous en donner. Ce sont ces messieurs maintenant qui, au lieu de faire des politesses, les attendent de la part des jeunes filles. Et ils n'ont pas à les attendre longtemps, car ces demoiselles et ces dames sont aux attentions, aux petits soins auprès d'eux. Elles les amusent, elles allument leurs cigares, elles leur servent à manger, elles leur versent à boire. Dans la rue, elles vont les chercher du regard, dans le salon de la maman, ils ont le meilleur fauteuil. Lors même qu'ils omettent de faire une visite on les invite tout de même, on les en prie de la voix, par lettre ou par le téléphone. Autrefois, un jeune homme n'était pas demandé dans une maison avant qu'il n'y eût préalablement fait une visite en bonne et due forme. Aujourd'hui, on demande des messieurs qu'on ne connaît même pas.... Qu'y a t-il donc d'étonnant que le respect des convenances se perdent avec la dignité féminine. Nous en sommes rendues à ce point que ces jeunes messieurs ont à se défendre—ils s'en plaignent même, croyez-le,—des avances des demoiselles d'aujourd'hui et, il y a de quoi frémir quand on songe à ce que de respectables mères de famille pardonnent, de nos jours, à un bon parti.

* * *

Il m'était doux après cette violente sortie de retourner à la crême blanche et rose qui m'attendait sur mon assiette. Je n'y avais pas plutôt plongé ma cuillère qu'une autre petite madame vint me relancer.

—Partez donc en guerre, je vous prie, me dit celle-ci, contre les caricatures grotesques de Timothée et du Père Ladébauche. C'est inouï qu'on puisse publier des journaux avec des horreurs pareilles qui gâtent le goût du public et nous rendent ridicules à l'étranger.

Si l'on voit dans ce français iroquois du Père Ladébauche, notre littérature nationale, il n'est pas étonnant qu'on ne sépare pas les Canadiens de l'idée des Sauvages. Et les enfants qui copient tout ce qu'ils voient et tout ce qu'ils entendent ont tôt fait d'adopter un pareil langage. L'autre soir, mon bébé de cinq ans, fâché qu'on le mit au lit quand il ne le voulait pas, a répété à plusieurs reprises le juron du père Ladébauche...

Quant à Timothée, dans une église de cette ville, un de ces dimanches, un théologien de renom faisait un sermon très sérieux sur une des vérités de la religion, quand il lui arriva, au cours de la prédication, de dire : au contraire. Aussitôt un frémissement secoue l'auditoire. Tout le monde sourit, le prédicateur lui-même, interloqué, reste court.. Non, vraiment, Timothée et Ladébauche passent à l'état de scie. A tous les points de vue, ce sont des personnages néfastes et insupportables. N'est-ce point aussi votre avis ?

Je fis avec la tête un grand signe affirmatif, la bouche trop pleine pour parler de crême blanche et rose.

FRANÇOISE.

Comment fut composé le "Noel" d'Adam.

... A l'époque où se reportent mes souvenirs, les soirées artistiques et mondaines de M. Magnan—riche propriétaire du Gard — étaient célèbres. Le poète Placide Coppeau y disait des vers et Mme Emily Laurey, cantatrice distinguée, ayant été même, disait-on, élève d'Adolphe Adam, y charmait un cercle de privilégiés par l'éclat de son réel talent.

Donc, en l'an de grâce 1845, peu de jours avant les belles fêtes de la Nativité, aussi religieusement que joyeusement célébrées dans la partie du *Gai-Savoir* et des *Cigaliers-Félibres*, il y avait réunion chez les Magnan. A un moment, ce soir-là, la maîtresse du logis, qui avait transformé son salon en un véritable sanctuaire de l'*Art*, pria, avec sa grâce accoutumée l'humble poète Placide Coppeau, qui était l'un de ses invités, de vouloir bien lui composer quelques strophes à l'occasion de la solennité prochaine...

—Mme Laurey, lui dit-elle, se fera un plaisir de les envoyer à son excellent professeur, qui se décidera peut-être à les mettre en musique...

Comment résister à un pareil désir ? Dès le lendemain, les strophes qui allaient bientôt devenir célèbres, furent écrites : Placide Coppeau les composa d'inspirations subite, et en voiture, assure t-on. Il ne se doutait guère, alors du destin glorieux réservé à son œuvre. Et ce fut avec une simplicité charmante qu'il lut ses vers à quelques amis. Puis aussitôt mise sous pli, la pièce partit pour la Capitale, à l'adresse du compositeur, que la partition du *Chalet* avait déjà rendu célèbre. Et les voûtes d'une église parisienne retentirent de ce chant superbe dont Lamartine, devenu plus tard l'ami du poète, put dire : " Ce cri de l'âme est la *Marseillaise* religieuse ! "

ANT. CHANSROUX.

Chapitre des Chapeaux

La directrice du journal. — Bonjour, monsieur le Québecois, et bonne et heureuse que je vous souhaite.

L'ami du journal.—Je vous la souhaite non moins cordialement, ma chère directrice.

La directrice.—Quel bon vent vous amène? Venu pour entendre Réjane, sans doute. Ne vous défendez pas. C'est étonnant le nombre de vos concitoyens qu'appelaient à Montréal des affaires pressantes cette semaine. Les affaires, entre nous, n'étaient qu'un prétexte. Merci pour cet hommage à mon sexe. A propos, vous m'en devez un autre. M'apportez-vous enfin l'article depuis si longtemps promis?

L'ami.—Hélas! non. L'invitation était charmante, mais je ne sais trop comment confesser le sentiment qui m'a toujours arrêté au seuil de votre aréopage féminin. Au moment de tirer la sonnette, le Petit Sénat d'Erasme—qui rime avec sarcasme—me revenait toujours en mémoire.

La directrice.—Le rapprochement est injuste. Nous ne sommes pas aussi exclusivistes que les dames allemandes du temps d'Erasme. Nous recevons beaucoup de messieurs, et si vous vous étiez donné la peine d'entrer, vous vous seriez trouvé en nombreuse compagnie d'hommes très distingués, des magistrats, des abbés, des avocats, *et cætera*. Assurément, vous n'aviez pas peur d'être traité de féministe en venant chez nous?

L'ami.—Je craignais au contraire de l'être trop. Mon intention était de débuter dans votre cercle par une action d'éclat, par une réforme que j'appellerai capitale puisqu'elle vise la tête même. J'avais des mots tout trouvés pour justifier mon intrusion. En mettant le pied dans le cénacle des femmes, j'aurais dit: "Mesdames, il faut bien qu'on s'occupe de vos affaires puisque vous les négligez si coupablement."

La directrice.—Expliquez-vous vite, monsieur. Je brûle d'entendre en quoi vous pouvez nous sauver contre nous-mêmes.

L'ami.—Il s'agit d'un cas d'aveuglement sans précédent. Le vice que je veux extirper crève les yeux, se pavane, se promène au grand jour, on le salue à chaque pas, et cependant personne n'a l'air de le voir. On dirait une conspiration nationale pour recéler un mal national lui aussi.

La directrice.—Plus vous parlez, plus vous piquez ma curiosité dans le vif, mais moins je vous devine. Ne vous faites pas davantage le complice de cette conspiration du silence, et dites-moi tout de suite ce qu'il y a à corriger chez nous.

L'ami.—C'est l'article le plus apparent de votre toilette, celui qui domine tous les autres: le chapeau. L'été même, au moindre vent, il proteste sur vos têtes, il se mâte, se cabre comme un cheval rétif, menace à tout instant de briser les broches et autres liens fragiles qui l'assujétissent tant bien que mal à vos nattes savantes; trop souvent il s'amuse à vous dépeigner, à vous tirer les cheveux jusque dans la racine, parfois même le brigand vous échappe, et se laisse espièglement poursuivre jusqu'à ce qu'un passant plus adroit, après avoir réussi à l'arrêter dans ses bonds désordonnés en lui mettant le pied dessus, vous le rapporte dans un état lamentable. Mais l'hiver! voyons, entre nous, est-ce un ornement à se mettre sur la tête, quand le mercure se promène de 10 à 30 degrés au-dessous de zéro ou au milieu d'une de nos tempêtes de *Nordais?* Avec ses airs fanfarons, ce couvre-chef excentrique—géométriquement, s'entend, puisqu'il est plus large d'un bord que de l'autre—a tout l'air d'une ridicule bravade contre les éléments. Il faut voir nos sautillantes Québecoises manœuvrer tantôt tête-baisse, tantôt de babord à tribord, suivant que la bise les soufflette sur la joue droite ou gauche, et chez nous, vous savez, il vente toujours, et le vent change à chaque tournant de rue. L'autre jour, au plus fort de la dernière tempête, j'en admirais — ou plutôt j'en plaignais une, — emportée comme un papillon dans un tourbillon de neige, près du Bureau de Poste, juste au bord du promontoire; je la plaignais sincèrement, parce qu'elle était coiffée d'un immense fend-le-vent, espèce d'aéroplane qui semblait de force à l'enlever dans les espaces; ce qui serait peut-être arrivé si, abandonnant aux aquilons manchon et sacoche, elle n'avait d'une main vivement rabattu la visière de son chapeau, de l'autre pudiquement contenu le parachute de ses jupes. Et pourtant tu souriais, pauvre martyre de la Mode!

La directrice.—Voilà le mot. Que pouvons-nous contre la Mode?

L'ami. — Autres temps, autres mœurs. Autres climats, autres modes. Soyons de notre pays. Le bonnet de fourrure ferait sensation à New-York et à Paris; cependant l'homme s'en affuble volontiers au Canada. Pourquoi la Canadienne s'acharne-t-elle tant à se coiffer à la parisienne?

La directrice.—Voudriez-vous nous voir porter des casques à poil comme les paysannes du Don ou les femmes Tchérémysses?

L'ami.—Mettez ce que vous voudrez, pourvu que le sens commun y soit. Mais je soutiens que votre chapeau à la mode est une absurdité, un non sens, une chose absolument contre nature. Quoi! le plus fort des deux sexes, le plus endurci, le plus habitué aux intempéries, s'emmitoufle des pieds à la tête, enfonce son bonnet ou son passe montagne jusqu'aux yeux, pardessus les oreilles; et la femme, parce qu'elle est plus délicate, plus frêle, plus sensible au mal, est condamnée à aller presque tête nue, le front, les oreilles à l'air, par les plus grands froids de l'hiver? Franchement, avons-nous droit de nous moquer des peu-

plades sauvages de l'Océanie, où, dans certaine circonstance intéressante, c'est le mari qui prend le lit, et la femme qui fait les honneurs de la maison ?

La directrice.—J'admets que notre aéroplane—comme vous l'appelez, n'est pas une machine d'hiver. Il découvre trop, laisse trop de portes ouvertes à la maladie. Le sage précepte : la tête froide, les pieds chauds, a été écrit pour la température normale, mais non pour ces froids excessifs, si fréquents à 15 ou 21 degrés sous zéro. C'est à Montréal, je crois, qu'une jeune fille, l'une de vos martyres de la mode, s'est gelé le front, il y a quelques années, et est morte au bout de quelques heures dans d'horribles souffrances. Cette exposition exagérée de la tête est peut-être la source de tant de catarrhes, de céphalées, de névralgies qui font de si tristes ravages. Mais encore une fois contre les décrets de la Mode, que pouvons-nous ?

L'ami.—La mode ! la mode ! toujours ce grand mot qui répond à tout ! Mais on la fait la mode. On ne vous demande pas de retourner à l'horrible chapeau à bec de nos grand'mères, qui cependant savaient là dessous se faire aimer de nos grand pères. Mais assurément vos modistes peuvent créer quelque heureuse combinaison d'élégance et de confort. Dans la mantille en dentelle que les Espagnoles — ô ironie des femmes des pays chauds—jettent sur leur tête et nouent gracieusement sous le menton, dans le capuchon du domino de bal, dans le "fascinator" d'opéra, lâchons le mot : dans la capeline des fillettes, ne peut-on trouver la théorie de la nouvelle coiffure hibernale des Canadiennes? Vous aimez à chauffer le sentiment national dans votre journal ; l'occasion est bonne : Je lance l'idée ; lancez la capeline canadienne.

La directrice.—C'est p'us facile à dire qu'à faire. On se moquerait de nous.

L'ami.—Les sots seuls se moquent des innovations appuyées sur la raison. D'ailleurs, l'esprit d'initiation est de nature humaine. Qu'une demi-douzaine de vos élégantes, de celles qui donnent le ton, se concertent pour arborer le nouveau couvre-chef par une de ces glaciales journées de janvier, la renommée aux cent bouches l'ira dire aux quatre coins du pays ; toutes les femmes de Québec, d'Ottawa, de Toronto même, voudront en avoir, et le fabricant fera fortune. Ainsi va le monde et ainsi se fait la mode. Un marchand de campagne avait sur ses tablettes un lot de chapeaux démodés, absolument invendables. Il en fait choisir un certain nombre par sa femme et ses filles ; et le dimanche suivant ces échantillons vont à la grand'messe. Huit jours après, tout le stock avait été vendu, à 50 p. c. d'avance. Or, Montréal est une très grande paroisse.

La directrice.—Je le souhaite pour votre théorie des chapeaux, qui pourtant n'est pas tirée d'Aristote, monsieur Sganarelle.

L'ami.—Traitez-moi de charlatan, si cela vous plaît. J'aurais encore à soumettre d'autres réformes vitales qui relèvent de votre Petit Sénat : des notes très savantes sur l'abus des aliments gras, des pâtes feuilletées, du beurre fondu. Je vous prouverais que l'amour immodéré du "porc frais," par exemple,—si vous, mesdames, n'y mettez ordre,—est en train de tuer ce qui reste de foie chez cette belle jeune nation canadienne que M. Laurier est en train d'édifier, et que le petit déjeuner de nos plus modestes foyers coûte plus cher que celui du frugal riche.. .. Mais voici l'heure de mon train, je me sauve Place Viger.

Ulric Barthe.

Histoire Vraie

Il y a bien longtemps, Odette, vivait dans un pays de brumes et de de sapins, une châtelaine.... Elle était seule, seule avec un page qui rôdait presque sans cesse dans les bois d'alentour. Le château, avec ses énormes donjons gris et crevassés, s'élevait d'un air farouche et formidable, dans le vert froid des énormes sapins. Les seuls oiseaux, Odette, qui osassent se percher, et eussent la triste idée d'aller enfouir leurs nids sur ces créneaux mousseaux, étaient des corbeaux. Corbeaux sinistres aux ailes noires, aux cris lamentables, qui s'en allaient par les airs avec des lambeaux de nuages à leurs plumes. A part les croassements, on n'entendait rien, rien que le vent qui sifflait dans les cîmes de la forêt et qui tordait la brume.

Le château était lugubre avec ses murs épais, gris et humides, percés de loin en loin de meurtrières étroites. Le pont-levis s'était jadis abaissé pour ne se relever plus. Les salles dont les voûtes d'ogive se perdaient dans la nuit, étaient froides et noires comme des tombeaux. Là, où tant de belles dames et de seigneurs avaient passé, on n'entendait plus que le battement inquiet des ailes de chauves-souris. Et les oubliettes, pleines d'effroi et de mystère, jetaient parfois, au bout d'un corridor obscur, leur haleine souterraine. Combien de malheurs se sont consumés là bas, tout au fond... au fond de ces cachots où suintent les rochers !

Il y avait, dans ce château, d'immenses cheminées où jamais plus de feu ne s'allumait ; des salles d'armes pleines d'armures rouillées et menaçantes... et immobiles. Il y avait des trappes, des cachettes, des portes qu'on n'ouvrait pas ; des fossés où l'eau croupissait, des blasons sans ors ni azurs, des fenêtres vitrées de multiples carreaux où dormaient des toiles d'araignées. Il y avait une chapelle habitée des hiboux ; une chapelle autrefois blanche, maintenant d'aucune couleur, mais sombre, sombre... une chapelle où Dieu n'était plus, où nulle lampe ne brillait, où nul encens n'embaumait. Et sur les dalles de marbre, dans les immenses escaliers qui résonnaient jadis sous les pas des gens d'armes, personne ne passait plus....

On voyait une salle de trône pavée de mosaïque, entourée de riches rideaux armoriés, immense ; elle était déserte aussi. D'énormes lampes tombaient des voûtes obscures, de gigantesques candélabres se dressaient dans les angles ; mais on ne les allumait point. Et à la clarté des soleils couchants, tous ces ors et ces bronzes jetaient des lueurs fauves. De massifs bancs de chêne disparaissaient sous des tentures écarlates. Trois portes étaient là, toutes les trois d'airain, mystérieuses, épeurantes... L'une menait dans la cour, où les ruines s'amoncelaient, et où la forêt vierge semblait se vouloir rétablir. La secon-

Qu'est-ce donc, après tout, que les de allait on ne sait où... L'autre s'ouvrait dans la chambre de la princesse.

Et c'était là qu'elle vivait la princesse blonde avec des yeux noirs. Elle était belle, je vous assure, Odette Sa longue robe à traîne, de soie blanche et brochée, avait, à la ceinture, une chaîne d'argent incrustée d'améthystes, retombant jusqu'à ses pieds. Son hennin, par derrière, laissait onduler une gaze blanche, si légère qu'on la pouvait à peine saisir.

Et le soir, soit qu'à travers les sapins l'horizon fut de sang, ou que la pluie trépittât sur la voûte des feuilles, que la neige couvrit tout, que les brumes éteignissent les bois, que l'orage sévît dans les craquements et les éclairs, la princesse, avec son lévrier roux, errait dans des sentiers inconnus...

Elle se rendait dans une lointaine clairière, au bord d'un marais plein de joncs. Là, tout autour, des pendus pourrissaient aux branches des grands arbres. Et dans l'air, des aigles tournoyaient, avant que de se rendre à leur habituel festin... Souvent un nouveau corps se balançait au vent, une victime nouvelle de l'écuyer de la princesse sans nom.

Et quand la châtelaine était arrivée dans cet étrange lieu, elle se mettait à chanter un air, Odette, un air d'oubliettes et de donjons, de nuits et de tristesses, de rages et d'orgueils, un air lugubre à faire pleurer, cri d'oiseau perdu dans les cieux trop infinis.

Et quand sa voix épuisée s'arrêtait de chanter, elle s'en retournait....

Mais le lendemain, elle revenait avec sa chanson toujours, toujours la même....

Odette, la princesse est morte, et son écuyer n'est plus... Tout est silence autour du château ; à part les croassements des corbeaux, on n'entend rien, rien que le vent qui siffle dans les cîmes, et qui tord la brume des nues....

AGARÉ VON BERWICK.

Les vieilles filles se dévouent volontiers à un chat. Il est tout naturel qu elles adoptent ce qu'elles ont pu trouver de plus traître, après un mari.

PAUL MASSON.

La Femme est-elle supérieure à l'Homme.

L'homme se croit supérieur à la femme, c'est une des turlutaines les plus chères à cet animal qui se proclame modestement le roi de la création, sans savoir d'ailleurs ce que c'est que la création, ou même tout simplement la matière qui l'environne et la matière dont il est fait.

Eh bien ! dussent César, Lombroso et tous les anti-féministes rire de ma naïveté, j'en suis arrivée à penser que la femme est supérieure à l'homme aux yeux de la nature.

On peut dire que je prêche pour ma paroisse. Femme, je défends la femme. Je n'ai pas que des raisons de sentiment à donner.

Au cours de mes études quotidiennes j'ai depuis longtemps l'occasion d'examiner des mains d'hommes et de femmes, des mains oisives et des mains laborieuses. J'ai vu de tous les mondes et de tous les pays.

Je n'ai jamais vu de signes d'infériorité généralisée dans les mains féminines, ni de supériorité accusée dans les mains masculines. Les unes et les autres offrent le même mélange de qualités et de vices, de penchants heureux, de promesses bienveillantes, de menaces sourdes et d'attraits pernicieux. Il y a des faibles, des incomplets, des inférieurs dans le sexe fort en plus grand nombre que dans le sexe faible.

Les femmes peuvent, à un degré surprenant, recevoir la haute culture intellectuelle, à un degré plus surprenant encore, elles savent élever leur courage moral. Le premier de ces dons les fait les égales de l'homme, le second les met au-dessus de lui ; elles savent mieux que le pauvre roi de la création souffrir la douleur physique et les épreuves de l'existence : regardez autour de vous.

Donc, elles sont plus fortes que lui, elles valent mieux que lui. L'homme crée souvent des situations inextricables et douloureuses où une femme dévouée et intelligente trouve le moyen de semer la paix de la famille et d'assurer sa sécurité. Il démolit, elle répare.

Les anti-féministes reprochent à notre sexe ? Sur quoi basent-ils leurs constat d'infériorité ?

Sur une constitution physique notoirement inférieure, s'il faut les en croire.

LA FAMEUSE QUESTION DE LA CONSTITUTION PHYSIQUE.

Le thorax de la femme est plus étroit que celui de l'homme, son cœur plus petit, son cerveau moins lourd. Il nous manque quelques grammes, parait-il, ce qui est un vice rédhibitoire. Nous avons aussi des muscles moins solides, nous ne pourrions bâtir des maisons, faire des terrassements, soulever des madriers.

A ce compte-là, l'homme lui-même est inférieur à l'éléphant, au bœuf et à l'âne. Notre thorax rétréci, notre cœur de volume restreint, nous interdisent de disputer à l'homme la course de Manhattan, ou le championnat du monde au footing club, ou le record de l'endurance à la tribune ou à la buvette du Parlement.

Mais, je ne vois pas bien la valeur réelle de la supériorité qui se localise dans la souplesse des jarrets, dans l'amplitude des pulsations, la capacité du poumon et le blindage du gosier ; et, si le volume du cerveau ainsi que son poids faisaient à eux seuls la valeur intellectuelle et le prix de la mentalité, Voltaire n'eût pas eu plus d'esprit que tout le monde, et Napoléon Ier eût été un sot, car leur cerveau n'atteignait pas la capacité normale, ni le poids moyen.

Donc, en dépit des avantages de sa constitution physique, l'homme n'est pas supérieur à la femme, il lui est même inférieur, et voici vraiment pourquoi.

Qu'est-ce qui fait la grandeur de l'être humain ? Ce sont les facultés principales qui lui sont départies : la sensibilité avec ses ramifications dérivées en sensations et en sentiments ; l'intelligence avec ses innombrables divisions et subdivisions ; la volonté avec sa haute et superbe domination de l'instinct.

Mme DE THÈBES.

On se console parfois de l'absence d'un homme, en s'imaginant ce qu'il pourrait bien dire s'il était là.

COMTESSE DIANE.

LETTRE D'OTTAWA

Ottawa, 27 janvier 1905.

Ma chère Directrice,

Est-il, grands dieux, possible qu'on ait fait courir le bruit de ma disparition ? N'a-t-on pas aussi affirmé que j'avais perdu mon élection et que l'on n'entendrait plus parler de moi, enterrée que je devais être sous une avalanche? Mais, il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela. Petite bonne femme vit encore. Ce sont de mauvaises langues qui ont répandu cette vilaine rumeur ; que les hommes sont donc méchants !

Tout au contraire, je suis plus vivante que jamais, les yeux grands ouverts et les oreilles aussi, mes pauvres petites oreilles qui, au moment où je vous écris, se remettent péniblement de la bordée qu'elles viennent d'attrapper en traversant le plateau du parlement balayé par la brise de la Gatineau. Ah ! il faut que j'en prenne bien soin pour ne rien perdre de tous ces potins, ces cancans, ces charmants riens qui s'égrènent, très libéralement d'ailleurs, dans les couloirs et les salons de notre Capitole, aux levers et aux réceptions.

Nous inaugurons un nouveau régime. Le Canada s'est offert un nouveau vice-roi et lui a fait fête. Son arrivée a été le signal de génuflexions et de prosternations intenses. Les fidèles de Rideau Hall qui n'en lâchent jamais une bouchée avaient à peine fini de saluer l'Occident qui disparaissait, qu'ils s'inclinaient devant l'Orient qui surgissait. Les gouverneurs passent mais les courtisans restent. Je faisais cette remarque l'autre soir à la grande réception dans le petit coin d'où je regardais le défilé. Toujours les mêmes têtes, les mêmes binettes, le même sourire figé, les mêmes gestes stéréotypés et surtout, dans toutes les bouches ce cliché que l'on entend tous les cinq ans : " C'est la plus belle entrée du gouverneur qui se soit encore vue au Canada.

Songez que le Canada a déjà vu passer, je ne sais combien de gouverneurs depuis qu'il est constitué en confédération et que chaque fois on a dit la même chose.

J'admets que la réception était grandiose, riche, trop riche peut-être pour le goût déployé. Il n'y a pas à dire, nos classes dirigeantes manquent quelque peu de chic, l'élégance n'est pas toujours à la hauteur des efforts trop évidents.

On rapporte ce mot de Lord Grey, colporté de groupe en groupe, sans malice sûrement par une de nos jeunes officielles singulièrement revêtue d'une coûteuse toilette lamée d'argent, si fortement cuirassée et étrangement harnachée, qu'elle me rappelait le Grenicheux des *Cloches de Corneville* enfermé dans l'armure des chevaliers, ou quelque lointaine Jeanne d'Arc conduisant les troupes au siège d'Orléans. " Savez-vous ma chère, disait-elle, ce qu'a remarqué le gouverneur général ; eh bien il a dit que les toilettes déployées devant lui ce soir sont bien l'indice de la prospérité du pays qu'on lui a fait proclamer dans le discours du trône."

Les banalités me font horreur, vous ne l'ignorez pas, ma chère Françoise, et je ne veux pas encore juger notre vice-reine ; tout nouveau, tout beau. Nous nous sommes tant ébaudies sur les mérites de Lady Aberdeen, sur le charme de Lady Minto, pour en venir ensuite aux plus misérables reproches, que j'impose à ma plume une réserve plus élogieuse et plus sincère que bien des compliments

Point n'est besoin de vous parler des luttes intestines auxquelles a donné naissance le choix de la présidente du Sénat, car les mœurs parlementaires d'Ottawa ont fait disparaître toute considération masculine dans la détermination des Orateurs.

Comme femme, je ne puis m'en plaindre. Si j'étais homme, je sais fort bien ce que j'en penserais. Les lignes de démarcation entre les aspirantes étaient curieuses ; les unes tenaient pour le salon littéraire, les autres pour le salon gastronomique ceux-là penchaient pour la nourriture de l'esprit, ceux-ci pour l'alimentation de l'estomac. Ce sont les premiers qui ont été victorieux Le livre l'a remporté sur la cuisine. Depuis lors, l'aile gauche des édifices s'est transportée à l'aile droite, et lors des salutations qui suivent la séance d'ouverture c'étaient toutes des figures déjà vues devant lesquelles on faisait révérence ; elles avaient simplement permuté et monté d'un cran dans l'ordre de préséance sans s'être tenues un instant à l'écart des douceurs que procure le pouvoir. Il y avait d'ailleurs un charme indéniable dans l'absence de contrainte qui résultait de ce renouement d'anciennes amitiés liées en ébauches seulement. Les salons du sénat seront le séjour favori des beaux esprits pendant la session ; espérons que cet auguste corps ne s'ajournera pas trop souvent pour que nous ayons au moins un refuge, un asile intellectuel où l'on parle français et où on le parle bien.

Quel dommage que la Chambre ait perdu l'un de ses plus brillants élèves de français, le Colonel Thompson renvoyé dans l'oubli, par d'ingrats électeurs. Avec quelle saveur il eût pu, sous les lambris sénatoriaux, donner libre cours à son érudition. Le peuple ne sait vraiment pas ce qu'il fait.

Imaginez-vous pourquoi les libres et intelligents électeurs d'Haldimand lui ont refusé leur confiance ? Il paraît que le brillant colonel avait pris des Français, non seulement leur accent vainqueur, mais encore leur goût de la grande vie et du luxe impeccable. Il se rendait à ses assemblées politiques en équipage à la française avec cocher et valet de pied. Ce grand genre a terrifié les paisibles populations d'Haldimand, et maintenant le colonel a tous les loisirs nécessaires pour relire Tallemant des Reaux

et étudier Thureau Dangin sur l'élégance des grands siècles.

Encore un potin et je termine. A quand la noce?

Voilà ce que tout le monde se demande. On parle du départ prochain d'un personnage célèbre dont l'avancement rapide et la brillante fortune ont fait époque dans les annales de la capitale. C'est vers le pays du soleil, vers la perle des Antilles, à Cuba que pourrait bien se clore le romau. Les bananiers couvriront de leur large feuillage, les fleurs tropicales embaumeront de leurs puissantes senteurs cette idylle à sensation grosse de tempêtes futures.

YVETTE FRONDEUSE.



A MADAME CÉCILE LABERGE.

MADAME,

Désireux de savoir ce que l'on pense en Canada au sujet de mon pays et en particulier de ma chère ville natale, j'ai lu avec un vif intérêt votre article "Pélérinage Littéraire".

Il est probable que si j'avais eu, lors de votre visite à Bruges, la bonne aubaine d'être votre cicérone vous auriez pu donner aux lecteurs du "JOURNAL DE FRANÇOISE" l'occasion de se faire une idée plus exacte d'une ville qui passe pour être après Nuremberg, en Allemagne, une des plus intéressantes de l'Europe moderne.

Bruges, il est vrai, n'est plus ce qu'elle était jadis; seuls, l'aspect de ses monuments admirablement conservés et la richesse inappréciable de ses merveilleuses collections : tableaux inimitables de Hans Memling, à l'hôpital St-Jean : des frères Van Eyck, inventeurs de la peinture à l'huile, au musée de l'Académie, des Van Oost et autres ornant les églises de Ste-Anne et de St-Jacques; tombeaux en pierre de touche et cuivre ciselé, décorant l'église de Notre-Dame ; cheminée du Franc, chef-d'œuvre de sculpture conservé au Palais de Justice ; richissime collection de dentelles, exhibée dans la demeure des anciens seigneurs de Gruuthuise ; peintures murales dans le bijou architectural qu'est son Hôtel de Ville ; majestueux beffroi abritant le carillon le plus harmonieux de l'Europe, en face duquel se dresse fièrement le groupe historique de Jan Breydel et de Pieter de Coninck, chefs des milices flamandes qui, en 1302, à la célèbre bataille des Eperons d'Or, écrasèrent l'élite de la chevalerie française, attestent la splendeur d'un passé glorieux, qu'en vain on couvrira d'un linceuil, au moment où il renaît pour émerveiller ceux qui visiteront "Bruges la Morte" de Rodenbach.

Il est regrettable, madame, que durant le court séjour que vous avez fait à Bruges, le brouillard qui "décolorait les vieilles maisons ornementées" vous a empêché de voir que leurs sculptures n'avaient rien de grotesque, et vous aura sans doute égarée dans quelque quartier excentrique, où il ne vous aura pas été possible de constater que si G. Rodenbach a cru pouvoir chanter Bruges-la-Morte, d'autres peuvent se préparer à célébrer Bruges la-ressuscitée en pleine voie de propérité.

Le nouvel Hôtel du Gouvernement provincial, celui des Postes, l'Ecole Normale, le Palais de l'Académie, tous ouvrages remarquables de l'architecte Louis de la Censerie, les promenades et jardins remplaçant les anciens remparts, la station, le théâtre et surtout les bassins et le canal qui les relie au port vraiment maritime, puisqu'il s'achève en pleine mer, de Zee-Brugge, témoignent de la volonté bien arrêtée de l'Edilité brugeoise non seulement de marcher sur la trace de leurs ancêtres, mais de les surpasser, au cours du vingtième siècle, par une prospérité dont on ne saurait prévoir l'apogée.

En effet, grâce à ses nouvelles installations maritimes au centre du marché anglo-hollando-belge, lequel comprend l'estuaire de la Tamise, de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin, et comporte une population qui se chiffre : Londres 6 millions, la Belgique 7 millions, la Hollande 5 millions, en tout près de 18 millions d'habitants, sur une étendue de terre qui ne mesure pas le tiers de la Province de Québec, Bruges aura le monopole des transports maritimes entre l'Angleterre et le centre de l'Europe. Etant, de tous les ports européens, le plus rapproché des ports du St-Laurent, le Canada pourra retirer de ses relations avec Bruges des avantages considérables.

Je ne discuterai pas la valeur littéraire du poète-prosateur flamand qui, délaissant sa langue maternelle qu'illustrèrent les van Maerlandt, les Bilder Dyck, les Vondel, les Cats, les Snieders, les Conscience (dignes émules des Shakespeare et des Dante), va cueillir ses lauriers en France. Les Parisiens, dites-vous, le placent au premier rang des littérateurs contemporains (français! bien entendu), ceci est affaire entre eux et lui, mais en voyant la pénible impression que vous a laissé une visite à Bruges après avoir lu ses ouvrages, je comprends que les Brugeois ne se soient pas empressés de lui ériger un monument.

Je m'arrête pour ne pas abuser d'un entretien que je serais heureux de reprendre si le sujet pouvait intéresser les lecteurs du JOURNAL DE FRANÇOISE, et si celui-ci voulait bien m'accorder l'hospitalité de ses colonnes.

Veuillez agréer Madame, l'expression de mes plus cordiales salutations.

J.-V. HERREBOUDT.

Notre Feuilleton.

Nous commencerons dans le prochain numéro du *Jaurnal de Françoise*, la publication d'un roman qui n'a pas encore paru au Canada, écrit par l'un de nos meilleurs littérateurs contemporains, et ne cédant en rien, sous le rapport du style et de l'intérêt, aux feuilletons déjà publiés dans notre revue.

M. et Mme Bonasson se disposent à déménager pour le terme d'avril.

A un ami qui s'en étonne, M. Bonasson donne cette explication qui lui vaudra certainement une médaille de la Société protectrice des animaux :

—Nous sommes logés si étroitement que nous marchons à chaque instant sur les pattes du chien !

Guerrita, le plus célèbre torero d'Espagne, avait, un jour, prêté dernièrement son concours gratuit à une grande fête de charité. Le comité, reconnaissant, envoya à Mme Guerrita une paire de boucles d'oreilles garnies de diamants, d'une valeur de sept mille cinq cents francs.

Et les pauvres, au profit de qui la représentation était donnée, se sont partagé *cent trente cinq francs* !

C'est beau, la charité ! !

NOTRE FAIBLE

Que vous soyez gourmet ou simplement curieux, la question de la table et des mets intéressera toujours par quelque point.

Certaines gens vivent pour manger. C'est la petite partie de l'humanité, heureusement ; moindre encore est celle qui se mortifie -- la plus grande est celle qui mange pour vivre..... agréablement.

Nous naissons avec les germes de vices qui prennent tôt ou tard leur développement. Il en est un, cependant, qui croît plus vite et que nous caressons encore quand tous les autres ont disparu : c'est la gourmandise.

Il faut faire remonter aux Romains l'essence de la gourmandise. Chez eux, non seulement on faisait bonne chère, mais encore, existait-il des professeurs qui enseignaient l'art de goûter et de déguster les vins ; tandis que les dames élégantes du temps faisaient dissoudre des pierres précieuses dans leur boisson.

Antoine donna une ville entière à un cuisinier habile qui avait su plaire à la gourmande Cléopâtre !

Un simple aperçu du raffinement auquel on portait la volupté matérielle alors, et on n'est pas surpris d'une décadence, d'une ruine si complètes.

La table a toujours eu et elle aura toujours une large part dans les destinées du monde.

Les siècles ont annoncé aux siècles des tendances gastronomiques de leurs hommes célèbres, et, le le public y met autant d'intérêt qu'à lire leurs poèmes ou à chanter leurs victoires.

Je prends au hasard :

Arioste, poète italien mangeait avec voracité, entretenant une tendance très licite d'ailleurs pour les navets. On ajoute que l'auteur de *Roland Furieux* ayant invité à diner un ami, mangea à lui seul ce qu'on avait mis sur la table. Quelqu'un lui en fit la remarque : "Et pourquoi n'a-t il pas pris soin de lui-même ? répondit Arioste." On passerait à la postérité à moins.

L'auteur de la "Jérusalem Délivrée" ne rêvait pas toujours d'Eléonore dans sa longue captivité et se laissait facilement distraire par les conserves, les bonbons et les gelées de toutes sortes.

L'immortel auteur du Barbier, de la Gazzaladra, de Guillaume Tell et de tant d'autres n'aimait rien tant que le macaroni, l'apprêtant souvent lui-même pour surprendre ses convives

Ce détail toujours au sujet du maestro vous plaira-t-il ?

Rossini dînait, avec un ami, chez Mme Perrier, riche rentière, qui, sous quelques faux-semblants de libéralité cachait un certain fond d'avarice. Le dîner était fort médiocre. Le soir, quand sonna l'heure de la retraite, Mme Perrier remercia le grand compositeur d'avoir bien voulu accepter son invitation.

—Je serais très heureuse, maestro, lui dit-elle, qu'avant votre départ de Paris, vous me fissiez une seconde fois l'honneur de venir dîner chez moi.

—Très volontiers, madame, répondit Rossini, et tout de suite, si vous voulez....

Handel mangeait énormément, et, quand il dînait à quelque auberge le repas était commandé pour trois convives. On l'avertissait que tout serait prêt à l'arrivée de la compagnie et c'est alors qu'il s'écriait : " Alors apportez le dîner prestissimo.—C'est moi qui suis la compagnie !"

Linnée faisait ses délices du chocolat auquel il a donné le nom générique de Theobroma qui veut dire " nourriture des dieux."

L'astronome français Lalande mangeait des araignées avec autant de satisfaction que Ciceron goûtant ses rossignols et Thiers buvant son café.

Napoléon III portait une affection particulière au mouton cuit à l'étuvée.

Sans aller si loin chercher nos preuves et pour rester entre nous :

Vous acceptez une invitation à dîner. Très aimable, très charmante la famille entière ; vous croyez à une étape dans le chemin du ciel. Arrive l'heure du repas et vous vous sentez en verve d'affection comme d'appétit ; le fantôme de la salle à manger vous donne envie de les embrasser tous. Votre entrain les gagne, on est souvent si loin des pensées de son voisin.

Le dîner est servi... gaiement vous y allez tous. Hélas ! encore une avalanche d'illusions renversées ! Rien pour vous, pas une ombre de ce que votre palais délicat avait rêvé. Ces saillies, ces mille riens joyeux qui, il n'y a qu'un instant, se pressaient en courant dans votre esprit, où sont-ils ? .. Votre amphytrion a perdu ses charmes et vous avez beau crier Sursum Corda, la désolation court dans tout le système nerveux ; l'élégie vous gagne.

La cause ? Je vous l'ai dit : un mauvais dîner.

Il s'agit d'une soirée. Jeunes garçons et jeunes filles se font des bonheurs dans l'aperçu de quelques heures à la lumière des girandoles, aux sons d'une musique qui charme. Papas et mamans aimeront à repasser leurs souvenirs de jeunesse en pleins cercles joyeux, mais Celui, à qui on ne peut rien dissimuler, sait découvrir dans un petit coin caché du cœur une miniature de garde manger où se meuvent discrètement les rêves du réveillon... comme on est communicatif à cette heure ! l'heure des bons mots, des jolis sourires et des bonnes choses !

Une demi-douzaine de jeunes messieurs que vous avez crû saisis d'indisposition subite ou encore emportés sur les ailes de l'Harmonie sont remis sous vos yeux. C'est l'heure des combats et de la victoire, c'est l'heure aussi des traités de paix avec soi-même, d'alliance avec son hôtesse.

Nous ne sommes pas des Romains et nos petites faiblesses gastronomiques n'ont pas encore été offertes en pâture au public ; cependant, chacun peut se dire à part lui que rien n'influe sur l'humeur comme un bon ou un mauvais repas.

ABONNÉ DU
JOURNAL DE FRANÇOISE.

Chez le barbier.

Un client en train de se faire raser s'apercevant qu'il saigne :

—Décidément, c'est le jour! Tout à l'heure, au téléphone, j'ai été coupé deux fois !

Quelque jour avant sa mort une jeune femme avait l'air pensif " A quoi rêvez-vous," ? lui dit on. — " Je me regrette."

"La Clef des Songes"

Vous connaissez ce petit livre, à couverture jaune, qu'on trouve dans les boîtes des bouquinistes et qui, sous ce titre séduisant, nous enseigne, par ordre alphabétique, la traduction de nos imaginations nocturnes. C'est, en somme, le compendium, mis à la portée de tous, de l'art qui fit jadis célèbre le "divin Tirésias". Je ne sais cependant si le divin Tirésias attribuait aux rêves soumis à sa sagacité la même interprétation que le petit manuel populaire. Ce qui est certain, c'est que, de tout temps, les hommes ont essayé de tirer de leurs songes des enseignements ou des avertissements. Les médecins n'ont pas échappé à cette préoccupation. Et le père de la médecine lui-même, Hippocrate, a écrit à ce sujet quelques pages étonnantes qui ne dépareraient pas le *Parfait Oracle des dames et des demoiselles.*

Hippocrate n'hésite pas à attribuer aux rêves le rôle d'avertir le médecin sur l'état de santé des hommes. Gallien lui, poussant jusqu'au bout les déductions du maître, en conclut que le rêve doit servir non seulement au diagnostic, mais encore au traitement des maladies. Ceci est de conséquence plus grave et peut entraîner à des méprises regrettables. C'est ainsi qu'un lutteur ayant rêvé qu'il était plongé dans une fosse remplie de sang d'où il ne pouvait sortir, on diagnostiqua une pléthore sanguine, et il fut saigné — avec succès. Mais un malheureux phtisique s'étant avisé de rêver aussi qu'il nageait dans son sang le même traitement, par déduction oneirologique, lui fut appliqué. Il en mourut. Fâcheuse confusion !

Depuis lors on a écrit des volumes sur la valeur symptomatique des songes. Les médecins chinois pensent que rêver de combats, d'armes, de soldats, indique la congestion pulmonaire. Une marche interminable avec fatigue extrême signifie congestion rénale. La congestion du foie se traduit par des forêts inextricables et des montagnes abruptes Mais ce sont là des rêveries chinoises.

Il n'est pas douteux cependant que nos rêves se rattachent dans nombre de cas à des excitations plus ou moins confuses irradiées de quelqu'un de nos organes. Maury, dans son livre sur "Le Sommeil et les Rêves", a rapporté diverses expériences faites sur lui-même, qui sont assez significatives. Pendant qu'il dort, une personne lui chatouille le nez : il rêve qu'on le soumet à un horrible supplice. On fait vibrer une pincette : il rêve qu'il entend un bruit de tocsin. On lui fait respirer de l'eau de Cologne : il rêve qu'il est dans une boutique de parfumeur. On le pince à la nuque : il rêve qu'on lui pose un vésicatoire. On approche de sa figure un fer chaud : il rêve de chauffeurs qui entrent dans les maisons et forcent les habitants à déclarer où est leur argent, en leur approchant les pieds d'un brasier On fait passer devant ses yeux une lumière entourée d'un papier rouge : il rêve d'éclairs et de tonnerre

Se fondant sur ce principe, le docteur Corning a même imaginé un appareil destiné à transformer en rêveries agréables les abominables cauchemars qui tourmentent les nuits des neurasthéniques. Le sujet se coiffe d'un bonnet spécial relié à un phonographe, chargé de "moudre" les airs les plus enchanteurs ; devant ses yeux on place un écran où viennent se dessiner des images et des scènes non moins plaisantes que variées. De cette heureuse combinaison du phonographe et du cinématographe résulte, paraît-il, un sommeil peuplé des plus doux rêves qui puissent sortir de la porte d'ivoire.

De nos jours, divers observateurs ont repris, sur des données plus précises, l'étude de la valeur pronostique des rêves dans les maladies. Je dois dire qu'en général leurs conclusions sont un peu hésitantes. Cependant, MM. Vaschide et Piéron qui se sont attachés particulièrement à cette étude, pensent que les rêves peuvent nous permettre de prévenir le développement de certaines maladies Ils citent, entre autres, les tumeurs et les cancers, les affections intestinales, les angines, les méningites.

Voici, par exemple un rêve, rapporté par ces auteurs, comme symotôme prodromique d'une angine gangreneuse.

Une jeune fille de quinze ans et demi rêve une nuit qu'elle est demandée en mariage par un jeune homme qu'elle détestait ; que ce dernier, afin de la forcer à l'accepter comme fiancé, la renverse à terre, et, lui mettant un genou sur la gorge, lui enfonce des ordures dans la bouche pour l'empêcher de crier. Quatre jours après l'angine se déclarait.

Dans un autre cas, il s'agit d'une femme qui rêve qu'un serpent lui entre par la bouche et essaye de sortir par une oreille, en faisant entendre des sifflements de colère. Trois jours après cette femme avait un écoulement purulent par l'oreille et entendait des sifflements identiques à ceux de son rêve.

Je ne sais si ces deux cas vous convaincront. En voici un autre qu'aimait à citer le professeur Ball et qui a trait aux affections de l'intestin. Il s'agit, il est vrai, d'un aliéné, et son rêve avait fini par se transformer en hallucination qui le hantait le jour comme la nuit. C'était un paysan alsacien qui croyait avoir son curé dans le ventre et qui se plaignait d'une douleur sourde dans le côté gauche de l'abdomen. De temps à autre, quatre curés des paroisses voisines se réunissaient au premier et tenaient un concile dont le siège était dans la fosse iliaque gauche ; les douleurs devenaient alors intolérables. Cet aliéné mourut subitement, et à l'autopsie on trouva un cancer de l'intestin en un point qui correspondait au siège du prétendu concile.

Si par hasard vous rêvez qu'un concile œcuménique se tient dans votre bas-ventre, ce qui doit être un rêve peu commun, n'allez pas en conclure cependant que vous êtes atteint d'un cancer de l'intestin. Quelques gaz mal placés peuvent produire le même effet Pour les songes, comme pour certains vaudevilles, tout est dans l'interprétation.

DOÇTEUR OX.

Gaieté et bonté

Le pape Benoit XIV était l'homme le plus indulgent du monde Certain jour, un Français, capitaine de vaisseau, étant à Civita-Vechia vint à Rome, fut reçu par le pape et lui demanda la permission de lui présenter ses *gardes marines* (ou novices officiers.) Benoit XIV accorda la présentation avec sa bonne grâce coutumière. Ces jeunes gens, très heureux de voir le Saint-Père, se rendirent au palais pontifical, furent reçus ; mais après les cérémonies d'étiquette il leur prit un rire si fou que leur chef tout interdit ne savait comment s'excuser de cette irrévérence.

Allez, lui dit alors Benoit XIV, consolez-vous, capitaine ; car je sais bien que, tout pape que je suis, je n'ai pas assez de pouvoir pour empêcher un Français de rire.

Entre amies :

—C'est égal, Berthe, notre ancienne camarade de pension a joliment changé depuis quelque temps, elle qui était si gaie, si enjouée, est devenue misanthrope, peu communicative.

—Dame, elle est employée aux téléphones !

Chaque printemps nous fait sentir la joie de vivre encore.

LE COIN DE FANCHETTE

Alonzo.—Vous écrivez,—et je reproduis textuellement : " Un jour, par hasard, j'ai lu un petit roman de Mme Riccoboni, intitulé : 'Ernestine.' Ce roman date du dix-huitième siècle. Vieux jeu, direz-vous. Soit, mais je n'ai rien trouvé encore parmi nos contemporains pour égaler l'exquise sensibilité de ce volume. Il est tellement gracieux, tellement délicat, qu'il échappe à l'analyse." Si votre information, mon cher correspondant peut servir, je suis trop heureuse de la donner ici.

Armanda.—Il faut cacher nos peines aux regards des curieux et des indifférents : c'est une des pudeurs de l'âme. Ce sujet me rappelle une parole de Michel-Ange que je propose à votre admiration. "J'ai du moins cette joie au milieu de mes chagrins, que personne ne lit sur mon visage, ni mes ennuis, ni mes désirs...."

La bonne dévote. — Vous avez un pseudonyme qui promet. En remplissez-vous toutes les obligations? A mon humble avis, j'estime que ce n'est pas en assommant les gens à coup de goupillon qu'on les rend plus pieux. Mieux fait douceur que violence, vous savez

Hermanette.—Pourquoi ne m'écrivez-vous pas plus souvent? Une fois par année, ce n'est pas assez. Quel dommage pour moi de ne pas vous avoir vue à votre passage à Montréal ! Revenez au plus tôt pour que nous ayons ensemble une bonne longue causerie. Surtout ne manquez pas de me prévenir de votre visite en ville. 2° Vous ne serez nullement inquiétée relativement à ce dont il est question dans la dernière partie de votre lettre. Amitiés, petite Hermanette.

Dew Drop. — Je défie n'importe quelle marraine d'avoir une filleule plus gentille que la mienne Elle s'appelle Marthe-Françoise et ne compte pas 15 jours encore. C'est donc un bébé tout neuf.

St Maur.—Voulez-vous que je vous dise? Eh bien, on ne parle jamais mal de sa patrie, quel que soit son gouvernement, de même qu'on ne parle jamais mal de sa mère, quelles que soient ses fautes J'aurais bien voulu qu'on essayât à venir dénigrer le Canada devant moi quand j'étais à l'étranger ; je vous affirme qu'on ne l'eut pas fait deux fois. Si vous êtes un vrai Français, vous savez ce que vous avez à faire,

Globe.—Je crois l'édition des *Fleurs Champêtres* à peu près épuisée.

Lotte.—Un peu de coquetterie sied aux femmes. C'est le sel de la vie sociale. 2° Alors, apprenez à sourire des yeux, c'est le sourire intelligent.

Rosenfeld.— ' De l'Ame des Amoureux sont faits des rayons de lune." Est-ce assez joli ? 2° Les visites dans l'après-midi ne commencent pas avant trois heures. 3° *La Croix de Berny* est une joûte littéraire entre Théophile Gauthier. Méry, Jules Sandeau et Mme de Girardin. Le style de ce roman n'a point l'allure rapide du style de nos contemporains Il est intéressant tout de même.

St-Christophe.—Albert Sorel est un historien plutôt qu'un romancier, et, à ce titre, on le compare à Guizot et à Taine.

Wenceslas.—J'ai visité le château de Chambord, mais je n'ai pas vu la fameuse vitre sur laquelle avait été écrite la célèbre boutade rimée de François Ier :

> Souvent femme varie,
> Bien fol est qui s'y fie.

Elle a été brisée par Louis XIV, dit on, à la prière de Mlle de la Vallière. 2° Staël se prononce Stal.

Rhecto.—L'amour est une religion qui a ses mystères et ses sacrifices. On croit ; on ne discute pas.

Sibyle.—Vous me voyez désolée ne pouvoir vous être utile.

Zénaïde—Le langage des timbres-postes, le langage du mouchoir, le langage de l'éventail.... Ah ! que c'est bête tout ça? Si je les donne quelque jour, ce sera à mon corps défendant. 2° On n'accepte aucune politesse d'une personne qu'on ne connait pas.

Stranio—Je vous assure que votre lettre est fort amusante. Mais que dirait Lelian, ô Stranio, si je lui faisais part de votre opinion sur son sexe? 2° Le gentilhomme huissier de la Verge Noire doit savoir faire des saluts. C'est tout ce qui est exigé de lui. Avez-vous l'ambition d'avoir l'échine la plus souple de la Province? Je vous préviens que vous avez de nombreux rivaux.

Liseur.—Georges Rhodenbach est un prosateur et un poète, un artiste et un rêveur. On ne lui reproche qu'un peu de préciosité et d'attarder trop son esprit dans l'atmosphère mélancolique des cités mortes qu'il chante. Lisez *Bruges la Morte*, *Un Musée de Béguines*, et, vous l'admirerez dans le souci qu'il a de chercher des mots en concordance avec le son des cloches avec les murmures des sources, et les prières des nonnes. Je suis heureuse de reproduire dans une de ces pages, le poème où Mme Cécile Laberge, notre collaboratrice, a puisé l'extrait qu'elle cite dans son article.

Bonne-Enfant.—Je suis avec vous. N'en doutez jamais.

Ame Musicienne.—Voulez-vous une jolie romance? demandez le *Rondel de l'Adieu* :

> Partir, c'est mourir un peu,
> C'est mourir à ce qu'on aime,
> Et l'on part, et c'est un jeu,
> Et jusqu'à l'adieu suprême,
> C'est son âme que l'on sème,
> Que l'on sème à chaque adieu....
> Partir, c'est mourir un peu !

L'air qui souligne les mots a tout le charme, la douceur mélancolique que votre âme musicienne puisse désirer.

Lorely. — Tout n'est pas dans le compliment mais dans son apropos et

la manière de le faire. Lorsque vous parlez à une personne intelligente, ou du moins censée l'être, vous avez grand tort, croyez-moi, de la complimenter sur des qualités qu'elle sait ne point posséder. Cela a pour résultat non seulement de lui être désagréable, mais de lui laisser au cœur une petite blessure causée par le regret de ne pouvoir être tout ce que vous dites. Vous voyez qu'il faut être habile et délicat pour manier le compliment.

Subge.—Les Femmes de la Renaissance sont, en effet, très intéressantes à étudier. Elles ne font pas, cependant, oublier celles de l'époque actuelle. 2° Mme de Thèbes m'a prédit un événement auquel, alors, j'étais loin de penser. Voilà tout ce qu'il m'est loisible de dire pour éclairer votre curiosité. La consultation est payante, comme vous pouvez bien le croire.

Jason. —Je vous préviens que les jeux de mots sont perdus avec moi. Je ne les comprends pas, ou bien ils ont la vertu de m'horripiler. Ainsi...

Constant. —Je ne suis pas pas de votre avis, et je m'empresse de vous l'écrire. Les théâtres font œuvre d'éducation chez les peuples. Ça, il n'y a pas à le nier. Reste maintenant à voir s'ils font bon ou mauvais œuvre, cela dépend des pièces qu'on y joue. Quant à les défendre en bloc, les pernicieux comme les tolérables, c'est injuste et on ne réussira pas. Il n'y a pas de plus aimable distraction qu'une soirée à écouter une bonne pièce par de bons acteurs. Comme cela repose bien des ennuis du jour! Quand on a joué toute la journée la petite comédie de la vie, on se sent reposé de constater qu'après avoir joué pour les autres, il s'en trouvera qui joueront à leur tour pour vous! Toutes les pièces ne sont pas nécessairement mauvaises parce qu on n'y peut conduire les jeunes filles. Vous ne donnez pas à un enfant la nourriture que peut assimiler une grande personne. Il y a des pièces néfastes pour les jeunes gens qui sont de salutaires leçons pour leurs aînés.

FRANÇOISE.

C'est l'amour seul qui vous fait pauvre avec orgueil et remplit votre vie de bonheurs gratuits.

ALPHONSE KARR

Propos d'Etiquette

D.—J'ai un cousin beaucoup plus âgé que moi que je ne puis appeler par son nom de baptême et que pourtant je ne dois pas appeler: Monsieur. Comment trancher la difficulté?

R.—Vous faites précéder son prénom du titre de cousin: cousin Charles, cousin Jean etc., etc.

D.—J'ai offert mon bras à une dame en revenant d'une soirée, et elle a refusé assez sèchement. Ai-je mal agi?

R.—Non, vous n'avez fait que ce qu'il fallait faire, mais cette dame avait l'option de refuser, si elle le jugeait à propos. Je ne sais, par exemple, pourquoi elle aurait pu se froisser de votre offre courtoise et polie.

D.—Un mari peut il prendre connaissance de la correspondance de sa femme?

R.—Quand elle veut bien le lui permettre. Jamais autrement.

LADY ETIQUETTE.

Recette Facile.

BOEUF BOUILLI.—Prenez de préférence une culotte de bœuf, ou seulement une partie de la culotte; mettez là dans une marmite avec les carcasses, pattes et cous de volaille et gibier, si vous en avez de reste des repas précédents; faites-la écumer à grand feu; après qu'elle aura un peu bouilli, vous y mettrez du sel et toutes sortes d'épices. Après avoir tiré votre pièce de la marmite, vous la servirez soit entourée de persil vert en branche, soit avec une sauce hachée, une garniture d'oignons et de légumes, ou bien encore de petits pâtés. Observez que si vous voulez avoir un bon bœuf bouilli, il faut lui sacrifier le bouillon, c'est-à-dire qu'il ne faut pas laisser votre marmite au feu plus de temps que la cuisson de la viande n'en exige; au contraire, lorsqu'on tient à la qualité du bouillon, on laisse la marmite au feu jusqu'à ce que la viande s'en aille en charpie, et alors elle ne conserve plus aucun suc.

BISCUITS ECOSSAIS.—Une livre de sucre, trois quarterons de beurre, les reste d'un citron, un verret d'eau-de-vie, neuf œufs, une livre de fleur et une livre de raisins.

CREME A LA RHINE.—Faites tremper une demi-boîte de gélatine dans une cuillerée à bouche de vanille; faites épaissir le mélange sur le feu; ajoutez alors la neige dure de quelques blancs d'œuf; battez la composition jusqu'à ce qu'elle devienne légère; placez dans un moule des couches alternées de marmalade et de cette crême; mettez le dessert à la glace pendant une heure environ.

Conseils Utiles

Pour nettoyer l'intérieur des ustensiles étamés qui seraient engraissés ou encroûtés on les fera bouillir dans de l'eau et de la cendre, et on frottera avec un petit balai de chiendent de manière à ne pas enlever l'étamage. On ne doit se servir de rien de dur et de pointu sur l'étamage ni le récurer avec du grés.

USTENSILES EN FER.—Le fer se récure avec du grés et de l'eau seulement, en frottant avec un chiffon ou avec un petit morceau de laine.

LE FER-BLANC ne pourrait souffrir le récurage au grés, on doit se contenter de le faire bouillir dans une lessive d'eau et de beaucoup de cendre et de le frotter avec une torche de paille ou un chiffon. On conseille de tremper les objets de fer ou de fer-blanc sujets à la rouille dans une eau de chaux vive un peu épaisse, et de les laisser sécher; on les essuie ensuite et ils sont aussi brillants que s'ils sortaient des mains de l'ouvrier.

Les ustensiles en étain se nettoient parfaitement avec du blanc d'Espagne et de l'eau, et en les finissant avec un chiffon à sec; les ustensiles en *métail* mélangé d'étain seront frottés avec un morceau de linge imbibé d'huile, puis ensuite avec du blanc d'Espagne à sec, et ensuite avec un chiffon de toile.

TACHES SUR LE CUIVRE.—On enlève les taches du cuivre en le frottant avec un citron coupé, plongé dans le sel. Lorsque les taches sont parties, lavez à l'eau bouillante, séchez avec un linge et polissez.

TACHES D'ENCRE.—On enlève les taches d'encre en les frottant avec de la bougie froide. Laissez séjourner pendant vingt-quatre heures puis lavez à l'eau et au savon. Cette méthode est excellente si elle est bien faite.

PAGE DES ENFANTS

Le Déjeuner de Monsieur le Curé

RÉCIT CRÉOLE

C'était non loin des côtes d'Afrique. Un bon curé s'arrêta dans la case de Joseph et de Jeanne, vieux ménage nègre, ouailles pieuse et fidèles s'il en fut.

"—Bonjour, mes amis !

—Bonzour, mon Père.

—Eh bien ! comment ça va ?

—Ça va bien, mon Père.

—Comme vous voyez, je vais faire mes visites ; je me suis d'abord arrêté chez vous pour vous demander à déjeuner, si vous voulez bien ?

—Oh ! oui, mon Père.

—Mais vous savez, un déjeuner bien simple ; du riz, des brèdes, ça suffit.

—Oui, mon Père.

—Allons, mes amis, je vous quitte, mais pour revenir bientôt, et alors déjeunerons ensemble et tout en déjeunant nous causerons.

Le curé parti, maman Jeanne dit à papa Joseph :

"—Oh té ! té l'a entendi que ça m'sié l'kiré l'a dit : riz, brèdes, ça siffit ! Mais que veut dire, ça siffit ?

Le vieux nègre a regardé sa femme, son air est devenu perplexe ; comme tout homme en présence d'une grosse difficulté, il se gratte la tête, signe de réflexion et d'embarras, puis, pensif, il répète : Oui, quo ça un ça siffit ???"

Mais hélas ! vainement, il passe et repasse la main dans sa vieille chevecrêpue pour savoir ce que peut bien être un " ça siffit," aucune idée ne veut germer et il murmure : " M'y connais pas que ça ça ça siffit."

Tout à coup, ses yeux brillent, il a enfin "imaziné" quelque chose :

"—Attends un peu, Spère inpé pa ! Jean, ça c't'in homme qui n'a na beaucoup l'esprit, li parle latin comme m'sié l'kiré, il doit connaître que ça ça ça siffit.

"—Té n'as raison, allez voir pa Jean, ça c't'in famé z'homme."

Sur ce, papa Joseph, sa vieille pipe entre ses grosses lèvres, se dirige vers la case de son camarade assez voisine de la sienne.

Papa Jean est devant la porte de sa très moderne demeure ; papa Joseph l'aborde :

—Oh té ! ti connais pas, m'sié l'kiré l'a véni la case, l'a dit comme ça : li va dézéner ensemb'e nous donne à li, riz, brèdes, ça siffit." Et Joseph continue en demandant ce que veut dire M. le Curé, ce que l'on entend par "ça siffit ?"

Jean, malgré toute sa science, est aussi embarrassé que Joseph ; cependant un homme qui parle latin comme monsieur le curé ne doit pas s'avouer vaincu ; il engage son camarade à rentrer au logis en lui promettant une réponse.

Notre homme, docile, tout en fumant comme une cheminée, rentre chez lui ; son vieil ami ne tarde pas à le rejoindre et le salue ainsi, tout prêt à lui donner une explication catégorique :

"—Ti connais pas que ça ça ça siffit ? Eh ben, c'tin mot latin, ça vé dire : la qué ton bourrique !

—La qué mon bourrique ?

—Oui, mon cer ami, ça la qué ton bourrique !"

Joseph et Jeanne étaient atterrés à la pensée que M. lé Curé avait manifesté le désir de dévorer la queue de leur animal, leur petit bourriquot, fidèle compagnon de leur labeur, confident de leurs peines, et ami dévoué, en quelque sorte membre de leur noire famille.

Le pauvre Joseph reprit avec des larmes dans la voix :

"—M'sié l'kiré vé manzé la qué mon bourrique !

—La qué d'nout'pove bourrique !" répète Jeanne comme un écho plaintif.

Après quelques instants donnés à la douleur, Papa Joseph résigné se prononce :

"—Que ça va faire ? M'sié l'kiré vé manzé la qué de nout' pove bourrique, faut donc à li manzer."

Le vieux Jean déclare qu'il va les aider à consommer l'opération et il en donne la méthode. On attachera la victime, Joseph tiendra la queue et Jean la coupera. Ainsi dit, ainsi fait. Jetons un voile sur cette triste opération accompagnée de braiments lamentables. La queue ne fut coupée qu'à moitié ; cette moitié fut confiée à la vieille négresse qui la fit soigneusement mariner et l'accommoda de son mieux, l'œil humide et murmurant : "Ça l'est drôle tout d'même, que " m'sié l'kiré vé manzer la qué d'nout bourrique, jamais ma mazine ça !"

Monsieur le curé, à l'heure voulue, arrive. Bien vite maman Jeanne sert le déjeuner ; on lit sur ses traits la satisfaction d'être agréable au Père, mais aussi le chagrin de payer si cher cette joie. Le bon prêtre jetant un regard sur la table, reproche à ses hôtes de s'être mis en frais ; il pense que ces derniers lui offrent un produit de leur basse-cour et songe à les indemniser. Le curé prend place et attaque le fameux "ça siffit." A peine l'a-t-il entamé qu'il fait la grimace : la chair est coriace ; le cuir d'un hippopotame n'eût pas été plus dur.

"—Excusez-moi mes bons amis, mais quelle viande m'avez-vous donnée là ?

—Ça siffit, mon Père.

—Ça siffit ? quel animal appelez-vous donc ainsi ?

—Vous-même l'a dit donne à vous : riz, brèdes, ça suffit ; nous l'a demandé pa Jean que ça ça ça siffit ; l'a dit comme ça : c't'in mot latin, ça vé dire : la queue de n'nout'bourrique.

—Comment ! vous m'avez servi la queue de ce malheureux animal ?

—Oui, mon Père.

—Mes pauvres amis ! je vous demandais de me donner du riz, des brèdes et pas autre chose ; ça suffit voulait dire ; c'est assez ! Je suis vraiment désolé et touché que votre affection pour moi vous ait conduits à un aussi grand sacrifice. Mais je ne voudrais pas être moins généreux que vous. Comment votre âne a-t-il supporté cette triste opération ?

PAGE DES ENFANTS

—Ah ! mon Père, nout'âne l'a fini mort !''

Le dîner du "ça sifflt'' coûta cher à M. le Curé. Dès le lendemain un bourriquet robuste et de belle allure remplaçait l'infortuné grison qui avait payé de sa vie l'attachement de ses maîtres pour leur pasteur.

YLÉNAF.

L'Age Heureux

Vous qui ne savez pas combien l'enfance [est telle,
Enfants ! n'enviez point notre âge de dou- [leurs,
Où le cœur tour à tour est esclave et rebelle,
Où le rire est souvent plus triste que vos]pleurs.

Votre âge insouciant est si doux, qu'on [l'oublie !
Il passe comme un souffle au vaste champ [des airs,
Comme une voix joyeuse en fuyant affa'blie,
Comme un alcyon sur les mers.

Oh ! ne vous hâtez point de mûrir vos pen- [sées,
Jouissez du matin, jouissez du printemps ;
Vos heures sont des fleurs l'une à l'autre [en'acées :
Ne les effeuillez pas plus vite que le temps.

Laissez venir les ans ! le destin vous dévoue,
Comme nous, aux regrets, à la fausse amitié,
A ces maux sans espoir que l'orgueil dés- [avoue,
A ces plaisirs qui font pitié !

Riez pourtant ! du sort ignorez la puissance,
Riez ! n'attristez pas votre front gracieux,
Votre œil d'azur, miroir de paix et d'inno- [cence,
Qui révèle votre âme et réfléchit les cieux !

VICTOR HUGO.

Le chien qui lache sa proie pour l'ombre

Fable dérangée. C'est un apologue de "notre immortel fabuliste.''

Un chien arrive devant un ruisseau limpide, qui reflète les objets comme une glace. Il tient à la gueule un bifteck dérobé.

En apercevant l'image réfléch'e, il pense aussitôt à arracher le morceau de viande qu'il voit à son semblable, qu'il croit être réel.

Cependant il croit être prudent de manger d'abord ce qu'il tient. Puis il regarde de nouveau dans le ruisseau limpide.

Le chien reflété ne tient plus rien entre les dents et exprime la satisfaction de l'estomac contenté.

—Tiens, se dit le toutou, il a eu la même idée que moi !

Et il s'en va en riant aux éclats.

LES JEUX D'ESPRIT

Charade fantaisiste.

Voleur est toujours prêt à mon dernier et mon tout, dans la rue, enlève mon dernier.

Histoire de France.

A quelle époque fut établi le collège de la Sorbonne ?

Réponses aux Jeux d'Esprit

Charade fantaisiste

In-sol-la-si-on. (Insolation.

Anagramme.

Livrée, Lièvre, Réveil, Levier.

Ont répondu à la charade : C. Granger, Stanfold ; P. Banville, Rimouski ; P. Guay, P. Côté, Québec ; G. Dorval, Sherbrooke.

Ont donné les réponses justes aux deux concours :

M. Bergevin, Québec ; D. Rioux, Pointe-aux-Pères : L. Pelletier et C. Fournier, St-Jean Port-joli, Québec ; M. Saint-Martin, Toronto ; E. Rionx et D. Rioux, Pointe-aux-Pères ; M. Béland, Cacouna ; L. Pelletier, Saint-Jean Port-joli ; C. Bernier, St-Thomas, Québec ; *Ecole Garneau, Ottawa* :—A. Côté, J. Pelletier, L. McKay, L. Lajoie, E. Faulkner, Y. Landreville, K. Barrette, C. Dubé, L. Bélanger, D. Landreville, C. Peachy, L. Peachy, L. Delorme, M. Mathieu, A. Juneau, M. Séguin, R. Leblanc, A. Lavedure, A. St Georges, A. Dumais, D. Joinitte, W. Foisy, A. Landry, E. Désilets, A. Moreau, R. Dorval, C. Charron.

Histoire du Canada

Nommez deux tentatives des Anglais pour s'emparer du pays après 1701.

Rép.—En 1711, tentative de Walker et en 1750 la déportation des Acadiens par les Anglais qui s'emparent de Port Royal.

Ont bien répondu : Jules Emard. Amélia N. Lévis, Ephrem St. A., Juliette Désautels, André et Adrienne L., Québec. Perceneige, Julia L., Joséphine Landry, Zéphirin Laurier. Montréal.

(J'ai reçu la réponse suivante à l'Enigme du dernier numéro ; son originalité vaut bien la peine que je vous en donne connaissance, n'est-ce pas ?)

Je ne suis pas d'une humeur morne,
Pour moi, c'est un plaisir sans borne
De chercher la chose dont s'orne
Taureau, bélier ou capricorne.
Déjà votre mot me flagorne,
Je le tiens et je le suborne !
Donc, sur ma table de bois d'orne,
Je vous écris que la licorne
N'en a qu'une, et deux la bigorne,
Et, deux, le diable malitorne,
Et trois le moine — à son tricorne.—
Eh bien ! l'énigme, je l'écorne.
Et très doucement, je vous corne :
"Le mot ! le mot ! mon Dieu, c'est CORNE !"
Et moi, je m'appelle

VIORNE.

Mots pour Rire.

L'un des oncles du jeune Toto est gravement malade.

Le soir, avant de se mettre au lit, le gamin fait en ces termes sa touchante prière :

—Mon Dieu, je vous en prie, conservez mon oncle Emile.... au moins jusqu'aux étrennes.

Louise, as tu partagé ta papillote de chocolat avec ton petit frère ?

—Oui, maman ; la preuve, c'est que j'ai mangé la pastille et que je lui ai donné la devise !

M. Lili a mangé trois fois de gâteau.

—J'en veux encore, dit-elle.

—Mais, lui fait observer sa mère, tu n'as plus faim ; tu ne saurais avaler une bouchée de plus.

—Oh ! si... en me tenant debout.

Par le Droit Chemin

HENRI ARDEL

(*Suite et fin.*)

VII

—Oui... oui... oui, marmotta M. Pouget. On n'a pas le droit... Parce que êtes très jeune, mon enfant, il vous semble que votre délicatesse est toute naturelle, peut-être aussi que les honnêtes gens foisonnent... Mais je suis vieux, moi, et je n'ai plus vos illusions... Et c'est pourquoi, après avoir entendu parler de vous par Me Debuc, j'ai voulu vous connaître...

Le regard pensif de M. Pouget avait pris une expression étrangement pénétrante, arrêté sur la jeune fille assise devant lui. Mais il avait un air de grande bonté en l'observant ainsi. Elle l'écoutait attentive, un peu étonnée, se demandant où il allait en venir.

Après un imperceptible silence, comme elle n'avait pas répondu à ses réflexions pessimistes, il reprit du même ton réfléchi et paisible:

—Me Debuc m'a dit que vous alliez bientôt épouser...

—Non plus *bientôt!* laissa-t-elle échapper.

Tout de suite, elle regretta son involontaire exclamation, mais il était trop tard. Le vieillard l'avait entendue. Ses yeux reprirent leur acuité.

—Ce n'est plus *bientôt* que votre mariage doit avoir lieu?... Serait-il retardé par la découverte du second testament?

De nouveau, les petites mains frémirent. De quel droit cet étranger la questionnait-il ainsi?... Fièrement, elle avoua:

—Ni mon fiancé ni moi, nous n'avons de fortune, alors il nous faut attendre que...—Sa voix trembla un peu—avec les années, sa position devienne assez importante pour nous permettre... d'entrer en ménage!

M. Pouget pencha la tête.

—Je comprends... je comprends... Il est évident que ce retard vous est pénible. La jeunesse ne sait pas attendre et pourtant elle a l'avenir!... Dites-moi encore, mon enfant, votre fiancé s'appelle, si je ne me trompe, René Soraize. Serait-il l'auteur d'un article publié récement dans la *Grande Revue* sur l'*Esprit de la Renaissance*?

—Oui, dit Simone qui n'avait pas oublié la vivante causerie dont cet article avait été l'objet un soir auprès d'Anne, alors que son bonheur lui apparaissait tout proche... Oui, cet article est de mon fiancé.

—Ah! vraiment!

Le visage de M. Pouget semblait illuminé de plaisir. Simone pensa qu'il devait avoir bien ardent l'amour des Lettres.

—Ah! le René Soraize, qui a signé ces lignes est votre fiancé?... Eh bien, mon enfant, vous pouvez être fière de lui, car non seulement il possède à merveille notre belle langue, mais il a la pensée fine, originale, juste, très juste, et le sens critique remarquable... Il m'a extrêmement intéressé par son appréciation savoureuse et bien personnelle de la Renaissance... Ma parole, je ne comprends plus du tout comment mon honorable cousine s'est courroucée parce que vous vouliez épouser un garçon de cette valeur... Il fera son chemin.

Simone était devenue toute rose. Depuis que le vieillard parlait ainsi, elle avait oublié tout ce qu'elle avait souffert à cause de lui... Même elle l'écoutait comme un vieil ami très bon qui lui portait intérêt et dont elle devinait la sympathie sincère.

Il acheva.

—Je serais bien aise de causer avec ce jeune homme avant de regagner ma campagne. Autant que je me rappelle les paroles de Me Debuc, j'ai en lui un confrère, car il est professeur, lui aussi... Vous êtes fiancée avec lui depuis longtemps?

—Non, c'est l'été dernier, au bord de la mer, que nous nous sommes rencontrés...

—Et il vous a plu, parce que?...

—Parce que c'était lui! jeta-t-elle spontanément, sans penser qu'elle répétait une parole célèbre.

—Et parce que c'était vous! finit-il avec son calme sourire de vieillard. Alors, mon enfant, quels étaient, quels sont les projets d'avenir de votre fiancé?... Voulez-vous me les dire un peu, en toute confiance, car peut-être je pourrais être utile à M. Soraize... Parmi mes anciens élèves, il en est qui, aujourd'hui, ont des situations très influentes.

Il la questionnait paternellement, comme si c'eût été la chose la plus naturelle du monde qu'il s'inquiétât de son avenir... Et chose non moins étrange, elle n'éprouvait plus nulle tentation de s'enfermer dans une réserve silencieuse, devenue confiante parce qu'elle sentait bien que ce n'était pas par curiosité qu'il l'interrogeait. Et, sans calculer ses paroles, les mots lui jaillissant du cœur, elle dit tout ce que René et elle avaient rêvé, cru réalisable, et ce qui ne serait pas, ou ne serait que plus tard...

—Trop tard!... trop tard!... fit à demi-voix M. Pouget qui avait écouté, sans détacher ses yeux du charmant visage que l'émotion colorait. Si vous attendez ainsi, je ne serai peut-être plus là pour vous voir contente. Et je suis un vieil égoïste! J'aime à contempler le sourire des jeunes. Ce que j'avais vaguement pensé avant de vous connaître, après que Me Debuc m'avait parlé de vous, ce que j'avais pensé est vraiment le meilleur... et le plus juste...

Il s'arrêta comme s'il réfléchissait encore à quelque sérieuse décision. Le cœur de Simone s'était mis à battre à grands coups pressés. Qu'allait-elle entendre?... Silencieuse comme le vieillard, elle aussi songeait, les yeux sur la flamme du foyer, la pensée anxieuse, froissant d'un doigt machinal les violettes qui fleurissaient sa ceinture et l'enveloppaient d'un frais parfum.

—Ma petite enfant, écoutez-moi...

Elle tourna la tête vers le vieillard. Y avait-il une seconde ou une heure qu'il réfléchissait, elle n'aurait su le dire...

—Vous m'avez donné une fortune qui m'est bien inutile!... Je suis un vieux garçon qui n'a d'autres désirs que de relire toujours les chers vieux bouquins écrits par des maîtres, et de cultiver, dans son jardin, de beaux œillets et de remarquables chrysanthèmes... Je possède de petites rentes, je touche une retraite qui suffisent amplement à tous mes besoins et à mes fantaisies... Donc...

Le même sourire très bon apparut sur ses lèvres.

—Donc, je trouve que pour moi la sagesse est de ne pas accepter le testament que vous m'avez fait connaitre.

Simone se dressa avec un cri étouffé.

—Mais vous ne pouvez faire cela!... La volonté de Mme Dalbigny doit être acomplie. Il faut respecter la volonté des morts, puisqu'ils ne sont plus là pour la défendre!

—Et savez-vous, ma pauvre petite fille, quelle a été la volonté dernière de votre marraine?... Tout semble prouver qu'elle a eu le regret d'une décision prise dans un moment de colère... Elle a parlé de testament... Elle vous a demandé plusieurs fois... Ma chère enfant, croyez-en un vieillard... Vous pouvez accepter d'être heureuse tout de suite...

—Mon Dieu!... mon Dieu! fit tout bas Simone, qui regardait le vieillard avec des yeux où était toute son âme.

Il continuait de sa voix lente un peu:

—J'avais d'abord pensé à garder cette fortune pour vous la léguer après moi... Mais, malgré mes soixante-seize ans, je suis encore vert et je ne veux pas vous faire attendre votre bonheur, maintenant que je vous connais... Vous méritez de le posséder dès aujourd'hui... Ne croyez pas avoir à me remercier beaucoup, je vous affirme que jamais de ma vie je n'ai fait un acte qui ne me soit plus agréable... Telle que vous êtes, vous devez bien comprendre que donner est une jouissance digne des dieux!... Si je vous fais plaisir, mon petit enfant, en vous rendant une fortune qui, en somme, vous était destinée, vous me le prouverez en me donnant un peu d'affection... Vous me traiterez comme un grand-père, tout prêt à vous gâter si vous voulez bien le lui permettre, et cela me semblera très bon, à moi qui ai vécu seul!...

Il avait pris, tout en parlant, un portefeuille et il en tirait un papier que Simone reconnaissait bien... D'un geste tranquille, il le déchira en quatre morceaux.

Simone jeta un cri et courut à lui:

—Ah! que faites-vous?...

Il posa sa main sur la jolie tête brune:

—J'efface une méchante action, dit-il doucement, et je me donne le bonheur de faire des heureux...

Alors, dans la flambée claire du foyer, il lança les débris du testament de Mme Dalbigny et il ouvrit les bras à Simone......

HENRI ARDEL.

Il ne faut pas se ronger les Ongles

Oh! non, il ne faut pas! parce que c'est très vilain, que cela rend les doigts affreux, ronds du bout et inaptes aux délicats travaux; il ne faut pas surtout parce que cela rend malade, écoutez ceci: "L'habitude de se ronger les ongles est pernicieuse, elle est une source de maladies variées. Se ronger les ongles a pour effet d'apporter constamment dans la bouche des matières pulvérulentes ramassées par la main. C'est une ingestion continuelle de microbes. De plus, la matière cornée de l'ongle, la kératine, est toxique, au moins émétique. C'est pourquoi les mangeurs d'ongles sont souvent atteints de troubles gastro-intestinaux. Nous conseillons aux mères de famille de surveiller étroitement leurs enfants et de ne pas leur laisser contracter cette habitude, tant au point de vue de l'hygiène de la santé qu'au point de vue de l'hygiène professionnelle."

J'espère que si, parmi mes chères petites amies, il y en avait (et cela se peut bien) qui fussent affligées d'un tel défaut, elles écouteraient la voix maternelle de la sagesse; elles se corrigeraient bien vite; le moyen certain de prendre une ferme résolution et de la mettre en action, c'est de demander au bon Dieu qu'il leur en donne la force.

Le plus petit livre du monde:

Il se trouvait, paraît-il, dans les mains de Lord Dufferin. C'est une édition du livre sacré des *Sikhs*, imprimée sur un format dont la grandeur ne dépasse pas la moitié d'un timbre-poste.

L'homme n'a pas besoin d'être beau, on ne lui demande que d'être sincère et bon. G. MIMOSA.

Le Coup de Jarnac.

Par la fin tragique du regretté sous-lieutenant Raoul de Jarnac, mort, il y a deux ans, s'est éteint l'un des grands noms de l'armorial français, nom dont la notoriété historique dramatiquement s'affirma par le célèbre *coup de Jarnac* passé dans notre vocabulaire non sans altération toutefois de sa signification primitive. Pour un peu il désignerait acte de traîtrise, de félonie. Or rien d'approchant dans les annales de l'époque qui considèrent le coup comme imprévu, que l'adversaire ne *songea point à parer*, mais si licite en les règles du duel, que tout marri qu'il fut de l'issue pour son favori La Chataigneraye, Henri II embrassant Jarnac, lui dit: *Vous avez combattu en César et parlé en Cicéron*.

De Jarnac eut en outre l'honneur d'une Ode de Ronsard à sa louange. Ce mémorable duel eut de plus l'heureux résultat d'être le dernier des duels *en champ clos* qu'une barbare coutume lombarde avait intronisés en France.

L'origine de celui-ci avait été un vulgaire potin de cours. Le jeune seigneur de La Chataigneraye ayant étourdiment rapporté à François Ier son parrain, que son ami Guy de Chabot seigneur de Jarnac s'était vanté à lui d'avoir eu les faveurs de sa belle-mère, Madeleine de Puiguyon seconde épouse de Jarnac père, et François Ier ayant sur ce fait plaisanté le jeune homme, de Jarnac répondit au roi que La Chataigneraye *en avait menti*. Ce démenti, rendu public, nécessita une rencontre, à laquelle d'ailleurs François Ier refusa opiniâtrement son consentement. Henri II n'eut point les mêmes scrupules, et dès son avènement, avant même qu'il fut sacré, les deux irréconciliables adversaires obtinrent l'autorisation d'un combat *en champ clos* auquel chacun d'eux s'était préparé chez les plus notoires maîtres d'escrime d'alors. L'un et l'autre étaient davantage appréciés, de Jarnac surtout, *pour le grand soin de ses ajustements qu'eut le métier des armes*, dit une chronique du temps.

Le 10 juillet 1547 le duel eut lieu dans le parc de Saint-Germain-en-Laye' en présence du roi, du connétable de Montmorency et plusieurs autres seigneurs.

" Il était quasi soleil coucher premier qu'ils entrassent en duel. La Chataigneraye avait tous les avantages ; habitué depuis longtemps à ces sortes de combats fort adroit aux armes, de courage invincible qui avait fait mille preuves et mille hasards de sa valeur : et Jarnac non qui faisoit plus grande profession de courtisan et dameret à se curieusement vêtir que des armes et de guerrier."

Au plus vif du combat, Jarnac d'un coup de revers (le coup de Jarnac) fendit le jarret de la Chataigneraye, qui tomba baigné dans son sang. Ayant à sa discrétion la vie de son adversaire, le vainqueur supplia le roi d'accepter le don de la vie de la Chataigneraye qui se refusait à demander merci.

Le roi se laissant enfin gagner par les prières de Jarnac et celles du connétable, permit que l'on portât le blessé dans sa tente pour le panser, mais la honte de sa défaite le jeta dans un tel désespoir qu'il arracha l'appareil et mourut trois jours après.

Le chagrin qu'éprouva Henri II de la mort de ce favori, eut comme résultat l'interdiction des duels en *champ clos*.

Dans le *Mercure* de février 1680 au sujet de la nomination du comte de Jarnac à la lieutenance du Saintonge et de l'Angoumois, nous lisons :

" Son mérite particulier n'est pas moins connu que celui des grands hommes dont il descend, et il ne faut avoir aucune connaissance de l'histoire pour ignorer que les noms de Chabot et de Jarnac sont fameux. Cette maison est des plus illustres ; elle a eu deux grands écuyers, un grand prieur, un amiral de France et plusieurs ducs et pairs qui par le nom de Rohan ont fort contribué à lui donner de l'éclat. Je ne vous parle point des alliances qu'elle a avec les maisons de la Rochefoucault, de Rochechouart, de Luxembourg, de Colièny, de Duras, de Pisselieu, etc., etc. Il n'y a personne qui ne le sache."

Seul de cette illustre lignée, un père aujourd'hui pleure sur la tombe prématurément ouverte.

VALPÈRE.

Soyons humbles pour être sages; voyons notre faiblesse, et nous serons forts.

J. J. ROUSSEAU.

Le désordre s'use de soi-même, et du mal, tôt ou tard, sort le remède du mal.

LAMENAIS.

Dussè-je encourir la colère du peuple, je lui dirai hardiment la vérité.

BARNAVE.

La vie n'est pas si douce qu'on s'y aventure seul; et quand le cœur est vide, le chemin paraît long.

Gustave DROZ.

Mots pour Rire

Ma fille est insupportable ; elle me fait venir des cheveux blancs.

Lili intervenant :

—Alors, toi non plus tu n'étais pas sage, quand tu étais petite, puisque grand'mère a tous les cheveux blancs,

—

Une dame en visite, s'adressant à l'enfant de la maison.

— A quelle heure dîne-t-on chez vous mon petit ami ?

—Maman a dit qu'on se mettra à table aussitôt que vous serez partie.

Il est temps de donner sa démission de femme, quand les hommages cessent d'être des insolences pour devenir des politesses.

J'appelle poète celui qui sait formuler mon rêve.

L'éducation peut comprimer un instinct, mais elle est impuissante à le déraciner.

COMTESSE DIANE.

3me ANNÉE—No 22. LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 18 FÉVRIER 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

3me ANNÉE — No 22 LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 18 FÉVRIER 1905

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



Je vous écris

Je vous écris, à l'ombre du mystère,
Puisque s'écrire est se parler tout bas ;
Mais je l'avoue, en ce lieu solitaire,
Tout est tranquille et mon cœur ne l'est pas.
Je vous écris.

Je vous écris. Quand l'âme est oppressée,
Le temps s'arrête, il n'a plus d'avenir ;
Ah ! loin de vous, je n'ai qu'une pensée,
Et le bonheur n'est plus qu'un souvenir.
Je vous écris.

Je vous écris. M'aimeriez-vous encore ?
Si votre cœur n'est plus tel qu'autrefois,
Faites du moins, faites que je l'ignore ;
S'il est constant, dites-le, je le crois.
Je vous écris.

Mme DESBORDES-VALMORE.

Jamais

Donc, nous aurons passé, l'un à l'autre inconnu,
Raillant l'amour d'autrui pour mieux cacher le (nôtre,
L'un et l'autre muets, attendant, l'un et l'autre,
L'aveu pénible et doux qui n'est jamais venu.

Pourtant nous nous aimions.—Sous ces paroles lentes
Qui tombaient une à une, à regret et si bas,
Que d'autres se pressaient à nos lèvres tremblantes,
Et comme nous parlions... quand nous ne parlions (pas !

Qui nous faisait railler ? Qui nous faisait sourire ?
Nous pouvions être heureux sans notre orgueil mau- (dit.
Nous n'avions pour cela qu'un seul mot à nous dire,
Madame, et ce mot-là, nous ne l'avons pas dit...

EDOUARD PAILLERON.

SABINE

C'est le soir, après un diner intime. Les messieurs, retirés dans la bibliothèque, allument leur cigare et discutent politique. Les dames au salon, font de la musique ou causent par groupes.

Autour d'une petite table, trois d'entre elles, aux clartés discrètes d'une lampe voilée feuillettent un album. Lentement, les photographies succèdent aux photographies sans qu'aucune d'elle échappe à la critique ou sévère ou indulgente des jeunes femmes.

—Toujours jalouse? dit l'une, en découvrant une figure rèche et pointue, aux cheveux relevés en casque sur la tête.

—Toujours occasion de l'être, dans tous les cas, répliqua malicieusement sa voisine.

Il y eut un petit rire discret.

—Et cette pauvre madame X...! quelle expression de Mater Dolorosa! N'aurait-elle pas posé après cet esclandre de son fils?

Tout à coup, une page tournée offrit aux regards le portrait d'un jeune homme d'allure martiale et de beauté si fière qu'il fascinait l'œil en se l'attachant.

—Comment, lui, ici, s'écria vivement Louise. Savez-vous, chères amies, qui je retrouve ici, après dix années? la copie exacte et fidèle de mon premier amoureux.

—Charmante coïncidence, dit Antonine. Quel homme séduisant! Je vous en fais mon sincère compliment, si l'original est vraiment aussi superbe que ce carton nous le représente.

—Plus magnifique encore. Je vous l'assure. Vous ne pouvez ici vous faire une pâle idée de l'intelligence qui rayonnait alors sur sa figure et de l'éclat fulgurant de son grand œil noir.

—Encore amoureuse? sourit Sabine, la troisième interlocutrice.

—Non, non, tout est depuis longtemps fini, et "sur nos amours bien mortes et bien ensevelies," je puis, sans même un regret trop vif, déposer l'hommage de mon souvenir. Je l'ai tant aimé, si vous saviez!

—Voyons, il y a une histoire là-dessous, n'est-ce pas? fit Antonine. Racontez-nous la, si cela ne vous fait pas trop gros cœur de revenir sur ce drame de votre vie.

—Drame? le mot est trop fort, disons: épisode, ce sera plus près de l'exactitude.

—Soit, acquiesça Antonine, mais épisode, anecdote ou drame, il nous en faut le récit. Si vous avez tablé sur notre peu de curiosité, le calcul n'est pas juste, n'est-ce pas, chère Sabine?

—Je veux bien vous raconter ce passage de ma vie, mais si vous espérez une tragédie, je vous préviens que vous allez être désappointées. L'histoire est toute simple. Je rencontrai ce jeune homme à une place d'eau; nous fûmes présentés l'un à l'autre, et si vous niez encore le coup de foudre, dites votre Credo; il existe. L'attachement fut mutuel. Nous nous aimâmes d'un bon et tendre amour, comme on aime, vous savez, quand on sait aimer... Non-seulement il était beau comme un Antinoüs, mais brillant à la réplique dans les conversations badines, profond et renseigné dans les entretiens sérieux. Hélas! pour mettre une ombre épaisse à ce riant tableau, ne dois-je pas ajouter aussi les défauts d'un caractère violent, emporté, autoritaire, faisant tout plier devant lui. "Comment pourrai-je être longtemps heureuse avec un tempérament aussi fougueux," me dis-je, un jour qu'il me pressait de l'épouser, et la sagesse, venant en aide à la réflexion, je résolus de rompre...

—Le pauvre homme! murmura doucement Sabine, les yeux baissés sur l'album.

—Comme je ne pouvais alléguer, continua Louise, la véritable raison de cette rupture, et qu'il n'en aurait d'ailleurs accepté qu'une, je la lui donnai. Je lui déclarai que je ne l'aimais pas...

—Comme il a dû souffrir, se disait Sabine.

—Quelle énergie, vous avez, chère amie, repartit Antonine. Il doit être ferme et solide le jugement que l'amour ne parvient pas à faire dévier.

—Pendant un an, j'ai lutté,—oh! combien rude a été la lutte,—entre cet amour qui me tenait si fortement au cœur et la ligne de conduite tracée par ma raison. Combien de fois ai-je été sur le point de lui crier: "Revenez, je vous ai menti, je vous aime toujours." J'ai résisté, mais j'ai souffert, beaucoup souffert...

—C'est encore lui qui me fait le plus pitié, se disait encore Sabine.

—Je vous félicite, ma chérie, de votre bravoure, fit Antonine. Jamais, je le sens, je n'aurais eu le douloureux courage de torturer mon cœur de cette façon, même aux dépens d'un bonheur à venir. Ne trouvez-vous pas, madame Sabine, notre amie très héroïque?

—Héroïque? Est-ce bien tout à fait le mot, répliqua Sabine, avec un pâle sourire. Qu'a-t-on sacrifié? un bonheur, il est vrai, mais un bonheur qui n'était pas le sien... Je sais un tourment pire que celui enduré par vous, madame,—en observant les personnes, on remarque de si étranges choses,—je sais une femme qui fit le sacrifice de son amour, non pour les avantages qu'il devait lui rapporter plus tard, puisqu'il vouait sa vie à une monotone désolation, mais pour le bonheur futur et l'avenir de celui qu'elle aimait.

Mon Dieu! continua-t-elle fiévreuse, à quoi bon préciser? Est-ce mon secret pour que je le livre ainsi même à des oreilles discrètes. Il est des états d'âme qui ne souffrent pas l'analyse. Seulement, elle comprit un

jour, la malheureuse dont je parle, qu'elle serait un obstacle à ses rêves d'ambition, à lui, qu'elle ne le pourrait suivre dans les sphères qu'il ambitionnait, et sans une larme, sans un soupir, sans lui laisser deviner son sacrifice, elle se retira... Comprendra-t-on jamais tout ce que signifie cette abnégation? Mesdames, je crois que nous serions parfois effrayées s'il nous était donné de sonder les abimes de douleur et de désespérance creusés dans le cœur de quelques femmes...

A ce moment, des mains d'artiste, sur le clavier d'ivoire, firent entendre un motet triste et rêveur.

—Que nous jouez-vous de si touchant et de si sympathique? demanda une voix.

—Un "Lamento" répondit l'artiste.

Et il passa dans l'air comme une plainte si déchirante que les conversations se glacèrent sur toutes les lèvres...

L'instrument pleurait doucement sous les doigts de l'inspirée; en l'écoutant, les âmes qui avaient souffert, connurent encore le mal de ne pouvoir oublier...

FRANÇOISE.

Février.

Février, gai comme pinson,
Successeur de Janvier morose,
Toi que le Carnaval arrose
De son champagne polisson.

O Février, joli garçon
Caché sous un domino rose,
Ton nom coquet a quelque chose
Et du sourire et du frisson.

Dis, mon ami, d'où te vient-elle
Cette belle joie immortelle
Toujours folle et jeune toujours?

—La cause en est simple et certaine:
"J'ai vingt-huit, parfois vingt-neuf jours...
Mais n'atteins jamais la trentaine!"

X. X. X.

MADEMOISELLE CLAIRON

Il y a deux ans, la petite ville de Condé-sur-l'Escaut, près de Valenciennes, était en liesse; on y inaugurait une statue élevée à la mémoire d'une tragédienne célèbre disparue depuis un siècle. Cette tragédienne était Mlle Clairon qui s'appelait Claire-Josèphe-Hippolyte Lerys. Il est tout probable que plus tard de son nom de Claire, elle fit celui de Clairon retentissant comme une fanfare de victoire.

Mlle Clairon a écrit des mémoires délicieux où elle relate son existence agitée, douloureuse et charmante; c'est dans ces mémoires que je puiserai pour vous faire connaître cette femme intelligente et courageuse qui, en entrant au théâtre, ne tarda pas à comprendre la tâche qu'elle s'imposait; car elle avait tout à apprendre, elle savait tout juste lire et écrire; elle n'avait pas encore seize ans.

Mlle Clairon débute dans ses mémoires par une anecdote des plus singulières sur son baptême, anecdote que vous me permettrez de vous raconter à mon tour, car elle ne manque pas d'originalité:

"L'usage de la petite ville dans laquelle je suis née, dit-elle, était de se rassembler en temps de carnaval chez les plus riches bourgeois pour y passer tout le jour en danses et en festins. Loin de désapprouver le plaisir, le curé le doublait en le partageant et se travestissait comme les autres. Un de ces jours de fête, je vins au monde, mais si chétive, si faible qu'on crut que très peu de moments achèveraient ma carrière. Ma grand'mère, femme d'une piété respectable, voulut qu'on me portât sur-le-champ à l'église, recevoir au moins mon passe port pour le ciel. On me conduisit à la paroisse; elle était fermée; le bedeau même n'y était pas, et ce fut inutilement qu'on fut aussi au presbytère. Une voisine dit que tout le monde était à l'assemblée chez M. M***, on m'y porta. Le curé, habillé en arlequin, et son vicaire en gille, trouvèrent mon danger si pressant qu'ils jugèrent n'avoir pas un moment à perdre. On prit promptement sur le buffet tout ce qui pouvait être nécessaire; on fit taire le violon on dit les paroles requises, et l'on me ramena à la maison"

La superstitieuse antiquité n'aurait pas manqué de voir dans cette étrange cérémonie, un présage de la destinée future de la célèbre artiste.

Elevée sans douceur, sans caresses, par une femme violente, ignorante et superstitieuse, Mlle Clairon eut une enfance plus que malheureuse. Sa mère, qui était couturière en blanc, voulut lui apprendre de bonne heure le métier qu'elle professait, mais la petite Hippolyte n'aimait pas l'aiguille, et les réprimandes et les corrections maternelles échouèrent devant cette aversion.

Ce fut à cette époque que sa mère quitta Condé sur-l'Escaut pour venir à Paris. Elle avait loué un petit logement qui se trouvait être par hasard en face de celui qu'occupait Mlle Dangeville, qui jouait les soubrettes au Théâtre Français. C'était en été, les fenêtres étaient souvent ouvertes, et l'on pouvait voir tout ce qui se passait dans l'appartement d'en face. La petite Hippolyte, n'ayant aucun moyen de s'occuper, regardait souvent dans le voisinage, et voilà qu'un jour, comme elle grimpait sur la fenêtre, "tout son petit corps se rassembla dans ses yeux," comme elle dit elle-même. Mlle Dangeville prenait une leçon de danse et de maintien. Tout ce que la nature avait pu réunir de charmes était répandu en elle.

Hippolyte, en extase, ne perdait pas un de ses mouvements; la leçon était finie depuis longtemps, qu'elle était toujours là Elle descendit cependant de sa chaise et la voilà exécutant tous les pas et les mouvements qu'elle avait vu faire. Les jours suivants elle vint prendre sa leçon, elle aussi, en courant à la fenêtre. Sa mère et les voisines s'aperçurent bientôt du changement survenu dans sa petite personne: sa façon de se présenter, de saluer de s'asseoir n'était plus la même; ses gentillesses lui obtinrent de sa mère même un peu moins de rigueur. Mais son secret lui pesant, car elle n'avait rien dit de tout cela,

elle s'informa de ce qu'était Mlle Dangeville. Quand elle sut qu'elle jouait la comédie au Théâtre Français, elle ne laissa plus de repos à sa mère qu'elle ne l'eut emmenée au théâtre. Après bien des hésitations, il fut décidé qu'elle irait voir la représentation du "Comte d'Essex" et des "Folies amoureuses." Pendant tout le spectacle on ne put lui arracher une parole, elle paraissait concentrée en elle-même, si bien qu'en rentrant chez elle, sa mère lui dit : "Allez vous coucher, grosse bête !" Ces mots la réveillèrent ; au lieu de chercher à dormir, elle repassa dans son esprit tout ce qu'elle avait vu et entendu, et l'on fut confondu, le lendemain, en l'entendant répéter des tirades entières de la pièce, en mimant le jeu différent de chaque acteur. Sa mère déclara que ce serait beaucoup mieux pour elle de savoir coudre une robe ou une chemise que de débiter toutes ces sottises-là. "Ce propos me mit hors de moi-même," s'écrie Mlle Clairon ; et comme elle se sentait soutenue par les personnes qui l'avaient entendue, elle osa dire qu'elle n'apprendrait jamais aucun métier, qu'elle voulait jouer la comédie. Elle fut battue, mise en pénitence, privée de nourriture, et cela pendant deux mois. Rien n'y fit ; elle ne changea pas de résolution. Enfin, comme sa santé se ressentait de ces mauvais traitements, sa mère, qui n'était pas mauvaise dans le fond, alla trouver une dame pour laquelle elle travaillait et en qui elle avait toute confiance, et lui conta ses chagrins. Cette démarche, dont le détail ne fut jamais connu de l'enfant, eut pour effet de modifier considérablement les sentiments de la mère. Elle laissa la précoce artiste donner libre cours à ses idées de théâtre, à condition que le passé fut oublié, qu'elle se laissât soigner, car elle était dans un état de faiblesse extrême, et qu'elle voulut bien lui montrer un peu d'affection.

Le bonheur d'Hippolyte fut immense, elle promit tout, reprit bien vite le dessus et enfin se fit entendre à Deshais, auteur de la Comédie italienne, qui fut assez satisfait pour la présenter à tous ses camarades. Il lui prescrivit ce qu'elle devait apprendre, on lui obtint un ordre de début, et à sa grande joie, elle parut enfin sur le théâtre pour jouer tous les rôles de son âge, chanter et danser. Elle eut du succès et jusqu'à l'âge de vingt ans, elle se contenta de jouer les soubrettes en province.

Dès qu'elle le put, elle s'empressa de revenir à Paris, son rêve, bien décidée à se consacrer entièrement à la tragédie. Il n'en était pas alors comme aujourd'hui, on n'exigeait pas d'une débutante un talent consommé, mais depuis ses treize ans Mlle Clairon n'avait pas perdu son temps ; elle avait eu des maîtres de toutes sortes. Sa mémoire prodigieuse, son application, son ardeur avaient fait d'elle une comédienne distinguée ; elle retenait tout, dévorait tout ; ne se contentant pas de lire l'histoire de tous les peuples du monde, mais l'étudiant jusqu'à se la rendre familière jusque dans les plus petits détails. Aussi, quand elle débuta dans Phèdre de Racine en 1743, son succès fut-il prodigieux !

Voici comment s'exprime le *Mercure de France* à ce sujet : "Le 19 de ce mois, les comédiens ont remis au théâtre, la tragédie de Phèdre de Racine, dans laquelle Mlle Clairon a débuté pour la première fois. Elle a joué le principal rôle avec un applaudissement général. C'est une jeune personne qui a beaucoup d'intelligence et qui exprime avec une très belle voix les sentiments dont elle a l'art de se pénétrer, On peut dire que la nature lui a prodigué les plus heureux talents pour remplir tous les caractères convenables à sa jeunesse, aux agréments de sa personne et de sa voix."

Cependant Hippolyte Clairon n'avait pas encore cette diction parfaite qu'elle obtint plus tard à force d'études et de recherches. Elle avait, pour dire les vers, ce ton chantant et déclamatoire qui était le défaut de tous les acteurs de cette époque, et que les spectateurs subissaient. L'action et la diction étaient alors toutes deux affectées; point de naturel, point de vérité ; c'était une déclamation monotone, fatiguante ; on faisait ronfler les vers les plus simples ; c'était, parait-il, la manière des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont Molière s'est moqué dans "l'Impromptu de Versailles." Le fameux baron qui avait été l'élève de Molière ne voulait pas que l'on dise qu'il déclamait, mais qu'il récitait la tragédie et il se piquait en même temps d'une dignité de maintien et de paroles qu'il conservait dans toutes ses habitudes et dans les plus simples actions de la vie ordinaire.

Le fils de Racine nous dit "que son père avait formé la Champmeslé qui à l'exemple de ses devancières avait commencé par déclamer les vers en cadence" ; il lui faisait comprendre d'abord les vers qu'elle avait à dire, lui montrait les gestes et lui dictait les sons. Par un admirable instinct, par son amour de la vérité, Melle Clairon avait bien senti toute la fausseté de cette partie importante de son art, et ce ne fut pas sans peine qu'elle arriva à se corriger de cette diction emphatique et bruyante que le public de Paris aimait en elle et qui lui valait tant d'applaudissements.

Elle résolut alors d'aller à Bordeaux, c'était en 1752, essayer sur un nouveau public, "l'effet que son nouveau genre pouvait produire". — "Je jouai pour moi, pour moi seule, dit-elle, depuis le premier vers jusqu'au dernier. Ce genre simple, posé, d'accord, étonna dans le premier moment. Maîtresse de moi-même, j'observais attentivement les mouvements et les murmures du public : j'entendis distinctement au milieu de ma première scène : "Mais cela est beau ! cela est très beau !" et ce fut ainsi jusqu'à la fin." Encouragée par son succès elle revint à Paris avec la ferme résolution de ne plus jouer autrement ou de quitter le théâtre ; elle ne le quitta que 13 ans plus tard. La recherche de l'art, du vrai dans tout la hantait pour ainsi dire ; c'est ce qui lui fit tenter d'autres réformes. C'est à elle que nous devons l'art dans le costume au théâtre. Elle dit fort bien elle-même (dans ses Mémoires) que non seulement cette vérité ajoute à l'illusion, mais que le comédien en prend plus aisément le ton de son rôle." On a peine à s'imaginer aujourd'hui que les pièces de Corneille et de Racine aient été jouées dans leur nouveauté, avec des habits de ville du

siècle de Louis XIV que l'on choisissait riches et magnifiques, bien entendu. Ces grands poètes n'ont jamais eu le plaisir de voir jouer leurs ouvrages autrement que sous des habits modernes. Oreste, César, Horace et Cinna étaient burlesquement travestis en courtisans français ; mais on ne songeait pas à rire de ces travestissements, parce qu'on y était accoutumé. Aussi fallut-il du courage à Mlle Clairon pour oser une telle réforme. Elle disait à ses camarades : " La seule mode à suivre au théâtre est le costume du rôle que l'on joue," et ce conseil n'est-il pas encore de saison ? Elle recommandait aussi de la noblesse dans le maintien, dans les gestes, dans la démarche et de conserver ses manières nobles en tout temps pour n'en pas perdre l'habitude.

" Si l'on ne voit en moi, dit-elle, qu'une bourgeoise pendant vingt heures de la journée, quelques efforts que je fasse, je ne serai qu'une bourgeoise dans Agrippine Des sons, des gestes familiers m'échapperont à chaque instant ; mon âme, affaissée par l'habitude d'une tournure craintive et subordonnée, n'aura point ou n'aura que momentanément les élans de grandeur qu'il faut continuellement au rôle que je représente. Sans oublier jamais ma place, je me suis fait un devoir de ne rien faire, de ne rien dire qui ne portât le caractère de la noblesse et de l'austérité. Je n'ignore pas les ridicules que cette manière d'être m'a valu parmi mes camarades et parmi le trop grand nombre de ceux qui ne se rendent compte de rien : on prétendait que j'avais toujours l'air de la reine de Carthage, on croyait m'affliger, on m'obligeait ; c'téait me prouver que j'avais réussi dans mon entreprise ; j'en acquis plus de confiance, et je sentis alors que le travail que je m'étais imposé dans le monde et dans ma chambre, me dispensait de cette tension d'esprit continuelle qui me fatiguait tant autrefois au théâtre ".

Marmontel qui l'avait connue intimement nous dit dans ses mémoires qu'elle était petite, mais telle était au théâtre, la dignité de son maintien qu'elle y paraissait d'une taille élevée. D'ailleurs Diderot s'étonnait en voyant Hippolyte Clairon de près de la trouver si petite ; sur la scène, elle lui paraissait grande. Et tout est là dans cet art du théâtre, il faut y donner la sensation de l'illusion. Ce sont des visions en quelque sorte que ces créatures qui passent là derrière la rampe ; visions poétiques lorsqu'elles sont vivantes, elles restent des poésies vivantes lorsqu'elles sont devenues des fantômes. Fantôme de grâce et de passion que la Clairon !

Mademoiselle Clairon quitta le théâtre après vingt ans de travail acharné, elle était dans toute la force de son talent ; elle se retirait avec une jolie fortune, 18,000 livres de rentes, mais par la banqueroute que l'abbé Terray, qui était contrôleur des finances, fit faire à l'Etat, elle en perdit une grande partie et mourut presque dans la misère à Paris en 1803 ; elle était âgée de 83 ans.

Quand on songe d'où elle était partie, où elle était parvenue, quelles réflexions, quelles études, quels travaux, elle avait dû faire, on ne peut refuser à sa mémoire un juste tribut d'éloges et d'admiration !

MADAME SAUVALLE.

Les Canadiens-Français dans le Nord-Ouest de l'Ontario

Un de nos publicistes les plus en vue offrait, l'année dernière, de parier que, lorsque le capitaine Bernier découvrira le pôle nord, il trouvera là. assis sur un tas de fourrures, un trappeur de Trois-Rivières fumant tranquillement une pipe de tabac canadien.

Je crus, dans le moment, le propos légèrement exagéré.

Depuis, j'ai parcouru, à deux reprises, le nord-ouest de l'Ontario ; et je commence à me persuader qu'il n'y a rien dans ce pari que de très vraisemblable.

Des Canadiens, on en rencontre partout, et quelque part ailleurs, ce dont il ne faut pas se plaindre.

Quelle race vigoureuse et forte nous faisons !

Et penser que l'empire de l'Amérique nous a échappé !

Mais ce n'est pas pour dire du mal de Louis XV et des jouisseurs qui ont exploité, épuisé, paralysé et, finalement, vendu nos intrépides grands-pères que j'écris ; c'est pour parler des Canadiens que j'ai rencontrés travaillant dans les usines, dans les mines et dans les scieries anglaises ; défrichant des terres ; fondant de coquets villages ; essaimant, depuis North-Bay jusqu'au Sault Sainte-Marie, dont, ô profanation ! on a fait ce mot atroce, le Soo, prononcez *Sou*.

C'est une erreur profonde de croire que toute la race canadienne se concentre à Québec, à Montréal et à Trois-Rivières.

Ces trois villes—c'est pur accident si Trois-Rivières n'a pas aujourd'hui l'importance et la population de ses deux rivales—ne sont que des points culminants. La race s'étend pleine de sève généreuse et de forte vitalité, bien au delà ; au delà même de la province de Québec.

Elle déborde par-dessus la frontière, au sud, frémissante, pleine de sa mission qui est d'arrêter, d'endiguer le flot envahisseur des *English-speaking ;* à l'ouest elle devient agressive, et, quoique luttant à armes inégales, se sent déjà de force à faire rebrousser l'élément étranger et, au besoin, à se paisiblement installer à sa place.

C'est, au surplus, ce que nos hardis pionniers de l'ouest sont en frais de faire avec une désinvolture à nulle autre pareille.

La colonisation qui se pratique à l'ouest de North-Bay, le long du réseau du Pacifique Canadien, et sur le parcours de la ligne du Sault Sainte-Marie, est aux trois-quarts canadienne-française. Elle se recrute parmi les défricheurs, parmi ceux de nos " habitants " que la fièvre des filatures de la Nouvelle-An-

gleterre n'a pas saisis; ou qui s'en reviennent de la ville pris par la nostalgie du sol. Ce sont les véritables essaimeurs traditionnels de la grande ruche canadienne. Ce sont eux qui, dans les commencements, ont fondé la colonie; ce sont eux qui, aujourd'hui, en étendent les limites Gloire à eux.

Ils ont leur petite église paroissiale; un presbytère déjà coquet; une école embryonnaire. Ils parlent entre eux leur langue maternelle; ils l'entendent, le dimanche, à l'église; le soir, la famille réunie autour de l'âtre, ils chantent les vieux airs canadiens ou se racontent les légendes du passé; ils récitent en commun les prières que leurs arrière grand'-mères récitaient en Normandie. Ce sont des heureux. Ils jouissent de la réalisation presque parfaite de leur rêve de bonheur sur la terre: une maison, des bestiaux, une ferme à eux, et une famille chrétiennement élevée.

La colonisation canadienne s'offre sous un aspect moins idyllique dans les usines, dans les forges, dans les scieries, aux mines et dans les chantiers du Nouvel Ontario.

Descendez du train, en passant, à la gare de North-Bay ou de Sudbury, et mêlez-vous un instant à la foule des curieux, hommes, femmes, enfants, venus pour voir passer les *chars*, presque tout ce monde-là parle français.

Ce sont des ouvriers, pour le moment inemployés, ou en rupture d'une journée de travail. On peut bien, de temps à autre, remplacer les belles fêtes religieuses d'autrefois, que l'église aujourd'hui supprime, et s'octroyer quelque petit congé.

Quoique naturellement vaillant, le Canadien n'aime guère le surmenage. La vie intense n'est pas son fait. Nos habitants sont des philosophes qui se souviennent volontiers du conseil que le saint roi David donnait aux Canadiens de son temps:

"Levez-vous après vous être bien reposés, vous tous qui mangez le pain de la douleur."

Ces hommes un peu délurés, quelques-uns à forte carrure, qui descendent, en chantant, du train, à Blind River, sous la surveillance d'un chef d'équipe, ce sont des bûcherons canadiens, qui s'en vont dans les chantiers. Ils sont de la lignée des coureurs-des-bois. Ce que leurs grands-pères ont fait, ils le peuvent faire. S'ils ne découvrent plus le Nord-Ouest et les Montagnes-Rocheuses, c'est que d'autres les ont découverts avant eux.

Durant l'hiver, ils font la coupe des *billots*, qu'au printemps, à la crue des eaux, ils flotteront, comme *cageux*. Ce sera la *drive*. Vivent les *raftsmen!*

Au Sault Sainte-Marie, j'eus à faire exécuter, aux grandes forges, un travail assez délicat. Le contremaître, un anglais portant un nom canadien, paraissait en peine. Il héla un ouvrier, beau garçon brun, robuste, à l'œil intelligent et doux. Dans un tour de main celui-ci eut, comme on dit, trouvé le joint. *I knew he would*, j'entendis quelqu'un dire derrière moi. Cet ouvrier m'intéressa. Si c'était un Canadien, pensai-je en moi-même? Pourtant il n'avait parlé qu'anglais, et sa prononciation témoignait d'un Anglais pur sang.

—Vous êtes Français, lui dis-je, en lui offrant un cigare?

—J'sut un Canayen, me répondit-il; je viens de Lanoraie.

Il avait même, à ce qu'il me raconta, connu l'honorable Israël.... Mais ne commettons pas d'indiscrétion.

Cet incident m'en rappelle un autre. A une quelconque station du chemin de fer, allant de Sudbury au Sault, où j'étais entré pour demander des renseignements, je trouvai dans le chef de gare un jeune homme très blond, d'une figure pâle et distinguée, aux traits fins; d'ailleurs tout à fait obligeant et fort honnête dans ses réponses.

—Un prince vivant ici *incognito*, me dis-je; quelque cadet de grande famille anglaise, qu'un amour malheureux aura jeté dans ces solitudes.

—Hé! Euchère, viens donc me donner un coup de main; j'ai besoin de toé, dit en avançant sa jolie frimousse, à travers l'entrebaillement d'une porte, une belle brune du type canadien le plus pur.

C'était la femme de mon prince.

Lui-même venait d'en bas de Québec, des Eboulements, si je me remets bien.

Les grandes scieries de Cutler étaient, l'année dernière, gérées par un Américain du nom de Wright.

Il me fit visiter son établissement. A côté d'un immense magasin d'approvisionnements généraux, s'élevait, isolée, une manière de chalet canadien. J'y entrai, après lui.

C'était un *club house*, que ce philantrope avait fait construire pour ses hommes.

Un billard, un jeu de poule, des cigares, des breuvages non alcooliques, des journaux, des revues.

—J'ai fait construire ceci pour récréer et instruire mes hommes, me dit-il.

Je parcourus les liasses de journaux: trois ou quatre grands quotidiens anglais, des *Magazines*, et un journal français, un seul, *La Patrie*.

—Comment, lui dis-je, se fait-il, ô philantrope cosmopolite, qu'il n'y ait ici qu'un seul journal français, contre cinq de langue anglaise, quand les deux-tiers de vos employés sont des Français.

—C'est parce qu'un seul journal français suffit à toutes les demandes, me répondit-il. Il n'y a pas ici 20 pour cent de *French Canadian* qui sachent lire et écrire. La proportion d'illettrés est plus grande parmi eux que parmi les *Indiens* que j'emploie.

. . . .

Aussitôt remis de la rougeur qui m'était montée au front, je lui expliquai que l'éducation, haute et basse, qui se donne dans la province de Québec est plus parfaite que celle qui se donne dans aucune autre province du Canada, voire dans le monde entier; qu'elle est même la plus parfaite qui se puisse concevoir; qu'elle n'est pas susceptible de perfectionnement ultérieur; que parler seulement de l'améliorer, de la rendre plus moderne, plus utile, plus pratique, c'est se rendre coupable d'un péché mortel; que les maîtres et maîtresses d'école, dans la province de Québec, sont mieux rémunérés qu'en Russie et qu'en Espagne; que dans certaines branches de l'enseigne-

ment, tous les professeurs, du haut en bas de l'échelle, sont de la dernière compétence, et que cela leur vient naturellement, sans préparation préalable, sans formation spéciale, sans examen de compétence, sans concours, sans preuve d'aptitude, sans pédagogie aucune, par infusion pure.

M'échauffant de plus en plus, je lui fis clairement voir qu'aller à l'école pour savoir encore lire et écrire à trente ans, cela peut être bon pour des Anglais et des Allemands; mais que chez nous un homme bien pensant ne s'arrête guère à ces petits détails, fruit des idées modernes; que ce qu'il faut voir, à l'école et au collège, ce ne sont pas autant les résultats ultérieurs, prétendus utilitaires, que, par exemple, le développement de la mémoire mécanique, l'habitude de prendre ses idées toutes faites, la gymnastique de ne pas penser par soi-même, les prix et les certificats décernés aux examens de fin d'année, les compliments échangés, les éloges mutuels et réciproques, les adresses, les palmares.

Il leva les épaules assez irrespectueusement, ce me semble, et ne répondit rien; son âme était endurcie.

Je suis retourné, cette année dernière, à Cutler. Les scieries ont changé de mains et M. Wright n'y est plus. Le club existe toujours; mais je n'y ai plus aperçu de journal français.

Et ces réflexions me sont venues.

Ne pourrait-on pas trouver, soit à Montréal, soit à Québec, soit ailleurs, quelqu'un des nôtres qui se chargeât de continuer l'œuvre de M. Wright? Bien qu'avec ce que coûte un char allégorique, à une procession de la grande Saint-Jean-Baptiste, à Montréal, on aurait de quoi adresser un journal hebdomadaire, ou deux, et quelques livres, à chacune des *campes* où des équipes de braves et intelligents jeunes Canadiens vont passer l'hiver, et à chacune des scieries où d'autres équipes passent l'été, sans rien trouver, ni les unes ni les autres, pour réchauffer leur cœur et orner leur esprit.

Un comité de femmes—les femmes sont les mères des pensées généreuses—pourrait peut-être se charger de ce soin. Et notre patrie française serait glorifiée; et le nom Canadien serait prononcé avec respect, jusque dans les profondeurs de nos forêts immenses; et la religion catholique représentée par les nôtres, y redeviendrait, aux yeux des protestants et des Sauvages, ce qu'elle était au temps où il y avait des missionnaires, le synonime de lumière, de civilisation et de charité.

PASCAL POIRIER.

Respect à notre langue

Sous ce titre, *Le Courrier de Montmagny,* dans un article fort bien fait, reproche à nos plus grands quotidiens, *La Patrie* et *La Presse*, les caricatures qu'ils publient dans leur édition de samedi.

" Nous tenons de nos pères, écrit ce correspondant, un riche héritage: cet héritage, ce sont nos institutions et nos lois, dont nous sommes justement orgueilleux. Pour conquérir la Constitution qui nous procure tant de libertés et une si douce paix, il a fallu la rébellion de 1837.

" Une autre chose qui nous est également chère, c'est notre langue. Nous l'avons conservée jusqu'ici, malgré les tentatives qui ont été faites pour nous l'enlever. Plus que cela, nos hommes de lettres l'ont cultivée avec amour; plusieurs d'entre eux ont entrepris la belle œuvre de son épuration et de son perfectionnement. Il y a même à Québec une société—la Société du Parler Français,—au succès de laquelle nous applaudissons, qui travaille avec un soin intelligent à la maintenir dans la bonne voie... "

Après s'être élevé contre les *Timothée* et les *Ladébauche* canadiens, l'écrivain termine ainsi:

" Ces journaux, qui reproduisent ces caricatures font œuvre anti-patriotique, anti-nationale. Nous ne concevons point que des écrivains de l'envergure de l'hon. M. Tarte et de M. Arthur Dansereau laissent publier de pareilles choses dans des journaux dont ils ont la direction. Nous les supplions, au nom du respect dû à notre race de faire cesser ces grotesques exhibitions qui ne sont propres qu'à nous ravaler et à nous discréditer dans l'opinion des étrangers. "

Paysage de Ville

O ville, toi ma sœur à qui je suis pareil,
Ville déchue, en proie aux cloches, tous les [deux
Nous ne connaissons plus les vaisseaux ha- [sardeux
Tendant comme des seins leurs voiles au so- [leil,
Comme des seins gonflés par l'amour de la [mer.
Nous sommes tous les deux la ville en deuil qui dort
Et n'a plus de vaisseaux parmi son port amer,
Les vaisseaux qui jadis y miraient leurs [flancs d'or ;
Plus de bruits, de reflets... Les glaives des roseaux
Ont un air de tenir prisonnières les eaux,
Les eaux vides, les eaux veuves, où le vent [seul
Circule comme pour les étendre en linceul...
Nous sommes tous les deux la tristesse d'un [port.
Toi, ville ! toi ma sœur douloureuse qui n'as
Que du silence et le regret des anciens mâts ;
Moi, dont la vie aussi n'est qu'un grand ca- [nal mort !

* * *

Qu'importe ! dans l'eau vide on voit mieux [tout le ciel,
Tout le ciel qui descend dans l'eau clarifiée,
Qui descend dans ma vie aussi pacifiée.
Or, ceci n'est-ce pas l'honneur essentiel
—Au lieu des vaisseaux nains qui s'agitaient [en elles,—
De refléter les grands nuages voyageants,
De redire en miroir les choses éternelles,
D'angeliser d'azur leur nonchaloir changeant
Et de répercuter en mirage sonore
La mort du jour pleuré par les cuivres du soir!
Or, c'est pour être ainsi souples à son vouloir
Que le ciel lointain, l'une et l'autre, nous [colore
Et décalque dans nous ses jardins de douceur
O toi, mon Ame, et toi, Ville Morte, ma [sœur !

Et c'est pour être ainsi que l'une et l'autre [est digne.
De la toute-présence en elle d'un doux cygne,
Le cygne d'un beau rêve acquis à ce silence,
Qui s effaroucherait d'un peu de violence,
Et qui n'arrive là flotter comme une palme
Qu'à cause du repos, à cause d'un grand [calme,
Cygne blanc dont la queue ouverte se déploie,
—Barque de clair de lune et gondole de soie—
Cygne blanc, argentant l'ennui des mornes [villes,
Qui hérisse parfois dans les canaux tran- [quilles,
Son candide duvet tout impressionnable,
Puis quand tombe le soir, cargué comme les [voiles,
—Dédaignant le voyage et la mer navigable—
Sommeille, l'aile close, en couvant des étoiles.

Georges Rodenbach.

Correspondance

Montréal, 15 février, 1905.

A Mlle Françoise,

Permettez-moi, mademoiselle, d'user quelques instants encore de la gracieuse hospitalité de votre journal. Je désire répondre à quelques objections, très bienveillantes d'ailleurs, qui m'ont été faites à propos de la lettre que j'ai eu l'avantage de pouvoir publier dans votre dernier numéro.

"Je comprends, m'écrit une de vos abonnées, que vous vous efforciez de refaire la réputation de votre chère ville de Bruges, réputation quelque peu endommagée par le poète-prosateur Rodenbach. Vous avez, paraît-il, fait partie de cette édilité à laquelle vous voulez endosser la mission de ressusciter une ville "où l'herbe croît dans les rues, où l'écho fait silence" et qu'avez-vous obtenu? Franchement, pour pouvoir; en connaissance de cause, décider qui de vous deux a raison, je voudrais bien y aller voir par moi-même, mais vu, en temps d'exposition surtout, que la vie est plus chère en Belgique qu'au Canada, et atteindra des prix que nos bourses ne supporteront pas, nous serons obligés de vous croire sur parole."

Nullement, mademoiselle.

J'assure que réveiller une ville endormie depuis trois siècles, arracher l'herbe de ses rues et faire redire par l'écho de retentissants chants de gloire, est chose peu banale. J'avoue même que du temps, déjà quelque peu lointain, où je faisais partie de l'édilité bourgeoise, je n'ai pu qu'indiquer, et aider, plus ou moins, à ouvrir, la voie pour y arriver.

Aujourd'hui cette voie est largement ouverte et mes compatriotes, qui ne sont pas égoïstes vous invitent tous à venir l'inspecter quand vous visiterez à l'occasion de la *Word Fair* Wallonne, notre beau pays des Flandres.

Quant à la dépense, non, mille fois non, cette visite ne devra pas être compliquée d'une question de gros sous, car il n'y a pas de comparaison à établir entre le coût de la vie à Chicago, à Paris, à St-Louis, et à Bruges, ou tout autre ville belge. Seulement, pour bien apprécier la différence, il faut pouvoir profiter des avantages que l'administration des chemins de fer belges accorde à ceux qui voyagent par groupes; ou de la réduction énorme dont jouissent les parcours circulaires établis au gré du voyageur ; ou bien, profiter d'un abonnement de quinzaine sur tout le réseau, au prix de 11 dollars en première, de 8 dollors en deuxième, de 4 dollars 60 cents, en troisième classe.

Il faut encore, en choisissant un hôtel, un restaurant, un magasin, un théâtre, etc., suivre les indications d'un bon guide belge et non pas se laisser induire en erreur par des Beadekeer's ou des Cook's; il faut ne pas vouloir passer pour des milliardaires américains, des neveux ou des nièces de Rockfeller, de Gould ou de Pierpont Morgan, des cousins ou cousines du Président ou de ses ministres. En un mot, il faut commencer par suivre les mœurs simples et austères des Flamands, voyager non pour se faire valoir, mais pour s'instruire, non pour s'étourdir, mais pour se distraire et même se reposer.

En suivant ces conseils, la visite de la grande exposition internationale belge sera possible pour tous, la dépense en rapport avec toutes les bourses, et dès lors j'aurai l'ineffable satisfaction de pouvoir faire connaitre aux aimables lecteurs de votre intéressant journal, ce minuscule petit pays, voisin de la Bretagne et de la Normandie, où leurs aïeux, frères et sœurs des nôtres, ont laissé de si précieux témoignages de leur génie, de leur valeur et de leur foi.

Oui, ma chère demoiselle, laissez-moi m'adresser encore à vos aimables lectrices, et prier les plus entreprenantes de susciter entre elles un bon mouvement féministe dont la Belgique et le Canada retireront un égal profit.

Ainsi, si j'osais me permettre de vous donner un conseil, ou plutôt de vous adresser une supplique, je vous dirais: Vous, mademoiselle, qui avez une expérience pratique des visites aux expositions, vous qui avez représenté si dignement, à Paris et à St-Louis, le journalisme féministe, et qui avez des relations si nombreuses et si choisies, mettez, je vous prie, votre journal au service d'une cause sociale et humanitaire, patronnez la formation d'un comité de dames appelé à procurer à l'élite de vos ouvrières, le moyen de visiter, cette année-ci, la Belgique, et d'y voir le travail européen, artistique et industriel, révélé et glorifié.

Alors, en même temps que l'exposition liégeoise leur fera admirer tout ce que les industries métallurgiques ont produit de plus ingénieux pour faciliter le travail manuel de la femme, je pourrai leur faire voir ce que les siècles passés nous ont laissé de plus merveilleux en fait d'œuvres artistiques, telles que tableaux, sculptures, tapisseries, broderies, dentelles et autres produits du travail manuel, laissé autrefois au domaine de nos vieilles chatelaines, et que nos ouvrières d'aujourd'hui imitent à la perfection.

Si l'idée de ce comité se réalise, je serai heureux de me mettre à sa disposition pour lui donner tous les renseignements voulus afin qu'il puisse fonctionner à l'entière satisfaction de ses promoteurs, et au grand profit du mouvement féministe en faveur duquel votre journal fait de si généreux efforts.

Veuillez agréer, Mademoiselle, l'expression de ma considération la plus distinguée.

J. V. HERREBOUDT.

"LES CONTEMPORAINS"

Revue hebdomadaire illustrée de 16 page in-8. Abonnement: un an, 6 francs; le numéro, 0 fr. 10.—Spécimen sur demande. Biographies parues en janvier 1905: Mlle Bergunion (R. M. Saint-Paul et les Sœurs aveugles de Saint-Paul). — Villemain. — P. Gratry. — J. B. Isabey, peintre miniaturiste. — Pedro Ier, empereur du Brésil. Biographies à paraître en février: Pedro II, empereur du Brésil. — Baron Hüe, serviteur de Louis XVI. — Fontanes, premier Grand Maître de l'Université. — Giffard, inventeur.

Les Mariages Littéraires.

Un certain nombre de chroniqueurs parisiens se sont demandé, il y a quelque temps, s'il est de l'intérêt des écrivains de prendre femme. Un chroniqueur du *Gaulois* établit, d'abord, par une statistique, que les écrivains les plus illustres étaient mariés. Ainsi, parmi ceux-là, il cite Molière qui, à la suite de son mariage, écrivit le "Misanthrope"; Racine, qui ne connut, il est vrai, les joies conjugales que sur le tard; La Fontaine, qui avait épousé une jeune personne qu'il aimait beaucoup. Au XVIIIe siècle, le mariage ne parait pas être en grande faveur auprès des gens de lettres. On ne trouve guère que Jean-Jacques Rousseau qui sortit du célibat, et encore pour épouser sa servante. Enfin, la Révolution arrive, dit notre confrère, et il semble que la déclaration des Droits de l'homme remette à la mode les mariages littéraires. En effet, les grands écrivains du commencement du siècle sont tous mariés:

"Marié, Chateaubriand, à une femme très douce, très simple, très aimante. Mais le génie a des privilèges suprahumains, et le grand René en fit voir de sévères à sa pauvre conjointe.

Mme de Lamartine put également puiser dans le "Lac" de son mari, des consolations aux peccadilles que se permet l'âme éolienne du poète.

Semblablement, la femme de Victor Hugo ne fut guère "qu'un témoin de sa vie", ainsi qu'elle s'est modestement nommée.

Musset ne se maria pas, mais faillit épouser la fille de Mélesville. Pareille aventure advint à Vigny, qui manqua donner son nom à Delphine Gay — ultérieurement Mme de Girardin.

Marié, Guizot — un ménage austère. Marié, Michelet—un ménage tendre et vibrant. Marié, Balsac, avec la dévouée comtesse Hanska—marié pour peu de temps—Car, bientôt la mort suivit.

Vers le milieu du siècle, le mariage littéraire sévit avec la même intensité qu'au début. Dans tous les genres roman, théâtre, philosophie, poésie—on se marie.

Les noms se pressent sous la plume de l'historiographe—qui a rudement peur d'en oublier.

Mariés, Emile Augier, Victorien Sardou, Ernest Feydeau, Ernest Renan, Ludivic Halévy, Paul de Molènes, Octave Feuillet, Jules Simon, Caro, Pailleron, Leconte de Lisle, Théodore de Banville!

Marié, Alexandre Dumas fils!

Et pas des mariages de vers de terre-épouses avec des maris-étoiles!

Non! des mariages sérieux, patriarcaux et réussis! Des mariages bourgeois!

Mais c'est surtout à notre époque que le mariage littéraire a pris un caractère éminemment régulier et familial.

Plus d'un auteur contemporain pense que seul le mariage peut assurer la vie calme, congrument réglée, assiduement laborieuse, qui s'impose à l'écrivain d'aujourd'hui.

Beaucoup, tout en faisant des mariages d'amour, se sont mariés par raison, ont cherché dans la femme la compagne qui encourage aux succès du lendemain, "qui console des amertumes de la veille, qui donne les suaves joies au cœur, la quiétude au cerveau."

Lorsque tous nos grands romanciers, en effet, sont également mariés: Zola, Daudet, Georges Ohnet, Claretie, etc. Le mariage assurément n'a pas nui à la vigueur de leurs facultés observatrices, à l'exactitude de leurs opérations. Nous sommes de l'avis de notre confrère. On peut avoir le génie d'écrire des chefs-d'œuvre tout en étant marié, aussi bien qu'en ne l'étant pas. Ce que nous savons, par exemple, c'est qu'un homme de lettres dont le ménage est un enfer—et il y en a—est joliment à plaindre. En somme, pour ne retenir que les mariages littéraires, on peut dire qu'il y a le pour et le contre. Ce que nous voulons seulement constater, c'est que les écrivains de talent trouvent aujourd'hui le moyen de faire de riches mariages, et la preuve en est dans l'union de M. Paul Bourget et de Mlle Minnie David qui est parait-il, une opulente héritière. Puis, il y a les mariages entre intellectuels tels qu'Alphonse Daudet et sa femme, Edmond Rostand et Rosemonde Gérard, etc., etc.

Recettes Faciles.

Huîtres à la boulette.—Ebouillantez une douzaine d'huitres. Coulez-les et ajoutez à leur jus, du sel, une demi once de beurre, le jus d'un demi citron, une roquille de crème et une cuillerée à thé de farine délayée.

Battez le jaune d'un œuf et ajoutez-le à la sauce que vous mêlez jusqu'à ce qu'elle épaississe. Placez les huitres sur un plat chaud, versez la sauce autour en y ajoutant du percil haché.

Pâte à frire, croustillante.—En mêlant de la farine et de la bière, on obtient une pâte à frire légère et croustillante.

Cette pâte peut servir pour toutes les fritures; elle ne demande ni œufs, ni huile, un peu de sel et c'est tout.

Les jeunes membres de ce Cercle méritent les plus grands éloges pour ce bon mouvement et pour leur utile initiative. Leur but ne pouvant être, en cette circonstance, que de répandre et faire apprécier les œuvres des NOTRES, mérite d'être secondé pleinement et laisse espérer le concours nombreux et empressé du public canadien.

Parmi les principaux artistes qui prêteront l'appui de leur talent à la fête, on cite Madame Audiot-Marsil dont la réputation est si solidement assise parmi nous.

LE COIN DE FANCHETTE

Lawler. — Voici le symbole demandé des différents anniversaires de mariage :

1er	anniversaire	—Le fer.
2e	"	—Le papier
5e	"	—Le bois.
10e	"	—Le ferblanc.
15e	"	—Le cristal.
20e	"	—La porcelaine.
25e	"	—L'argent.
30e	"	—Le coton.
35e	"	—La toile.
40e	"	—La laine.
45e	"	—La soie.
50e	"	—L'or.
60 et 75e	"	—Le diamant.

P'tit Bob. — L'anneau de mariage se porte au troisième doigt de la main gauche. Ce doigt a été choisi il y a longtemps, par les Egyptiens qui croyaient qu'il était directement en communication avec le cœur par l'entremise d'un nerf très délicat, très tenu. Et comme ces adorateurs d'Isis avaient consacré ce doigt à Apollon et au soleil, on ne devait employer dans la fabrication de cet anneau d'autre métal que l'or le plus pur.

Madame Basile. — Une intelligente coquetterie est un des plus grands charmes féminins, quoique vous puissiez dire au contraire de cet énoncé, Madame Basile.

Jean-Loup.—La composition, signée Agaré von Berwick, est tout à fait originale. Elle est remarquable à plusieurs points de vue ; l'auteur est très jeune et a de l'étoffe, il me semble.

Nola m'écrit que les Québecquoises aiment leur prochain plus qu'elles-mêmes. Pour ma part, je ne puis blâmer une adhésion si entière à la maxime évangélique.

Daisy.—M. Barthe a raison. Notre climat est trop rigoureux pour les coiffures que nous portons. Hélas ! tous les plus beaux raisonnements du monde ne nous feront pas changer, je le crains.

Pierrot.—Impossible de vous donner le nom d'Yvette Frondeuse. Secret professionnel, vous savez. Vous vous étonnez que le secret de ce pseudonyme soit si bien gardé. En voulez-vous connaître la raison ? C'est qu'il n'est connu que des femmes.

Bourbon.—Le mariage de Napoléon avec Marie-Louise a été béni par un cardinal. 2° Madame Calvé est en ce moment en France, je crois 3° Il y a des classiques qui ne brillent pas par leur honnêteté.

Santillane. — Ce n'est pas vous qui envoyez votre carte de visite au jour de l'an ! Allons, tant mieux, vous devez être très agréable à beaucoup de jeunes filles, et vos dissertations sur les thèmes anciens mais toujours nouveaux de l'amour et de l'amitié doivent ravir ces demoiselles au troisième siècle J'espère que ces discussions ne prendront jamais le temps que mirent à des dissertations de ce genre un groupe de gentilshommes et de dames au seizième siècle, lesquels parlèrent pendant trois jours et trois nuits sans s'apercevoir de la durée des heures.

Sherbrooke.—Des journaux français, tels que *Le Figaro*, *Le Gaulois*, qui, pour nous doivent être les arbitres en fait de journalisme ont leur colonne de mondanités et ceux qui y sont mentionnés ne trouvent pas à redire. Il n'y aurait que dans le cas où l'on publierait des comptes rendus de fêtes intimes sans la permission de ceux qui les ont données, qu'on serait en droit de se récrier. Mais, je ne crois pas que cela arrive très souvent. J'ai plutôt eu l'occasion de constater la délicatesse et la réserve que les journalistes-femmes, préposées à cette colonne spéciale, ont fait preuve en plusieurs circonstances. Songez, Sherbrooke, aux exigences de la copie.

Speranza — Tous les vases ne sont pas brisés. Il en est qu'aucun coup d'éventail n'a effleuré et qui gardent toujours verts, les brins de verveine.

Nola. — Vous connaissez ce mot de Maupassant : " La vie n'est jamais ni aussi belle, ni aussi triste qu'on le dit " ; en réfléchissant, vous verrez que le romancier a bien raison.

Justine.—Reçu vos cartes postales. Je fais des vœux pour que votre santé se maintienne ; vous ne m'en parlez pas ? Amitiés.

FRANÇOISE.

Aimeriez-vous à connaître le nom du parfum dont votre amie fait usage ? A la Pharmacie d'Hercule Barré vous trouverez tous les parfums des meilleures marques françaises.

Propos d'Etiquette

D.—Quel est strictement parlant, la durée d'un deuil pour une veuve ?

R.—Le deuil de la veuve est le plus long de tous. Il dure deux ans.

D.—Peut on fumer en présence d'une dame ?

R.—Pas avant de lui en avoir demandé la permission.

D —Comment mange-t-on de la fricassée ?

R.—Vous vous servez de votre fourchette que vous tenez dans la main droite ; dans la gauche, vous aidez délicatement avec un petit morceau de pain.

D.—Une jeune fille peut-elle offrir son portrait à un jeune homme ?

R —Non. A moins que ce jeune homme soit son fiancé.

FRANÇOISE.

D'après une gracieuse légende persane, la poésie serait fille de l'amour :

" Un jour, le roi Behram Gor, d'historique et de légendaire mémoire, était aux pieds de sa maîtresse. la belle Dil'Ara. Il lui disait son amour, elle lui répondait le sien.

" Comme les deux cœurs battaient d'accord, les paroles battaient de même et retombèrent sur le même son, comme un écho.

" C est ainsi que naquit en Perse la poésie, et le rythme, et la rime."

La Femme en Sucre.

Il y avait une fois un monsieur, une toute petite fille et un ruisseau.

Le monsieur, c'était n'importe qui. La toute petite fille était une gaminette de trois ou quatre ans à peine, très crasseuse et très déguenillée, aussi large que haute, et fagotée on ne sait comment, à la je m'en moque. Le ruisseau était un filet d'eau omnicolore qui passait devant le trottoir du monsieur et dans lequel la petite fille trempait ses doigtelets pour y pêcher des feuilles de chou, des semelles de bottine et d'autres monstres aquatiques analogues.

Oh! le monsieur se rappelle bien l'impression que lui fit la toute petite fille, la première fois qu'il la vit. Une impression très étrange. Il n'avait vu d'elle d'abord qu'une petite taille, haute de deux doigts, tout près des aisselles, et puis des petons bizarres, couleur de café au lait, et vagabondant dans de vieilles mules de garde municipal à cheval.

Et puis il aperçut une blancheur confuse: le joli sourire qu'elle lui fit quand il lui donna deux sous.

Dès lors, tous les jours, la petite fille et le monsieur — un aimable désœuvré — se rencontrèrent. Elle l'aimait beaucoup. Quand il était en retard, pour tromper sa douleur sans doute, elle se mettait à barboter comme un vrai caneton. Un jour, elle lui fit ainsi hommage d'une collection de peaux d'orange recueillies pendant ses loisirs.

Ce devait être la fille d'un charbonnier. Certains matins, un ménage pauvre aurait pu faire cuire son chocolat avec la houille qu'elle avait sur les joues. Qui sait? C'était peut-être là son fard à elle!

Le monsieur s'aperçut que les parents ne donnaient plus rien à la petite. S'étant aperçu qu'un généreux promeneur lui donnait quotidiennement deux sous, ils avaient résolu d'économiser les trente ou quarante centimes qu'elle leur coûtait. L'enfant 'achetait chaque jour un morceau de pain d'épice puis, consciencieusement, se remettait à explorer le ruisseau.

Une vraie vie de coq en pâte.

* * *

Un matin, le monsieur la trouva très triste. C'était en hiver. A une devanture voisine, où jusque-là ne s'étaient étalées que des boites de conserves alimentaires, tout un alignement de poupées s'épanouissaient, avec des carnations roses et délicates, comme un rang de bébés frileux poussés là en une nuit.

Ah! oui! c'est une belle chose, une belle poupée, avec de belles mains propres et de beaux yeux luisants.

La petite, appuyée à la devanture, en regardait une qui lui tendait les bras à travers la vitre.

On ne lui en avait jamais donné, à elle!

Et elle attendait là depuis le matin. Mais cete madame devait joliment se moquer d'elle: on ne la voyait jamais venir.

Et les deux bébés restaient nez à nez, presque aussi immobiles l'un que l'autre.

Il y avait une fine gelée sur les pavés; les bottines des promeneurs criaient comme sur du sucre menu.

Et la petite charbonnière, les mains violettes, attendait toujours la grande dame.

Le monsieur l'avait vue. Il la prit par le bras et l'emmena chez un confiseur.

Une bonne femme en sucre, chef-d'œuvre de l'artiste ès-pâte, de céans, trônait au milieu de l'étalage, avec des cheveux en réglisse et une jupe en chocolat.

—Veux-tu que je te donne cette belle dame-là? dit le monsieur à sa nourrissonne.

Elle ouvrit de grands yeux reconnaisants, tout blancs et tout ronds comme des yeux d'agneau... Et on lui donna le chef-d'œuvre du confiseur.

Double profit ! De quoi se rassasier le cœur et l'estomac! pensa le monsieur.

L'enfant se mit l'horrible femme dans les bras, et ils s'en allèrent, elle très confuse et lui très ému.

* * *

Le lendemain, quand il descendit pour donner ses deux sous, le monsieur ne trouva pas la gaminette.

Diantre! C'était grave. Depuis qu'elle fréquentait les belles dames en sucre, est-ce que la petite chiffonnière croyait déroger?

Il entra dans la boutique des parents. Elle n'y était pas non plus.

—Ah! la gredine! elle se sera gorgée de sucre toute la journée! s'écria la mère dès qu'elle eut connaissance du cadeau reçu par sa fille.

—Oui! répéta le père. Ele se sera gorgée toute seule, la mâtine!...

Toc! toc!

On frappait à la porte.

—N'est-ce pas à vous, cette enfant? fit un sergent de ville en déposant à terre un paquet informe de loques.

Le monsieur fit un pas en avant...

C'était elle!

Un second monsieur—un médecin légiste, parait-il—prit la parole à son tour.

—Elle a été trouvée dans un carrefour, dit-il, morte d'inanition.

—D'inanition? s'exclama son protecteur. Et la poupée? qu'a-t-elle fait de la poupée?

Il se précipita vers l'enfant.

Et tout au fond, contre son cœur, étroitement enlacée par ses deux petits bras maigres, il la découvrit, l'affreuse femme en sucre—intacte!

—Tiens! c'est drôle! fit la mère étonnée.

—Ah! que non, bonne maman! ce n'est pas drôle du tout! répondit le monsieur touché jusqu'aux larmes.

Car il venait de comprendre l'immense dévouement de la gaminette: elle s'était laissée mourir pour ne pas *tuer* sa poupée.

JEAN RAMEAU.

PAGE DES ENFANTS

La Colère Punie

DANS une jolie villa de Neuilly, Mme de Ramière et ses filles attendent dans la bibliothèque claire et gaie, leur pièce favorite, que la chaleur lourde des premiers jours de juin soit tombée, avant de songer à leur sortie journalière. Toutes trois sont heureuses de ces heures d'intimité douce, où les enfants causent à cœur ouvert, questionnant leur mère sur mille choses obscures pour elles, rendues tout à coup claires et précises par un mot de Mme de Ramière.

Germaine et Marguerite, dissemblables sur tant de points, ont toutes deux une affection profonde et une tendresse sans bornes pour cette mère bien-aimée, toujours désireuse d'élever leurs âmes, en leur indiquant par ses exemples, plus encore que par ses paroles le secret de rendre heureux ceux qui les entourent.

"Tu auras beau dire, Marguerite, affirmait l'aînée des fillettes, le plus grand bonheur consiste à voir se réaliser bien vite les choses ardemment désirées ; ainsi je voudrais déjà être jeudi, pour assister à cet après-midi chez mon amie Lucienne. Pense donc que nous devons y voir les Puppazzi, un prestidigitateur, et goûter dans une île. Volontiers je dormirais jusque-là, pour trouver le temps moins long.

—Joli souhait de paresseuse, interrompit sa mère gaiement ! Ce serait un bon moyen pour t'empêcher d'achever la peinture de l'abat-jour destiné à ta grand'mère. Sa fête est dans huit jours et bien des iris attendent ton pinceau pour éclore.

—Vous avez raison, maman, cette chaleur m'enlève tout courage ; mais pour faire plaisir à grand'mère, je me réveille et vais travailler de mon mieux."

Juste au même moment, entrait une aimable visiteuse, Mlle Nivard, tante de Mme de Ramière, accueillie avec joie par ses nièces, petites et grandes.

—Vous travaillez toujours, mes chéries, disait la bonne demoiselle, mettez-moi donc au courant de vos jolis ouvrages, je suis sûre que vous avez créé de petites merveilles.

—Voici un abat-jour commencé depuis votre dernière visite, ma tante, et Germaine apportait son travail.

—Tu progresses ma petite, tes fleurs sont pas mal nuancées, pour une enfant de douze ans. Et toi, Marguerite, que me fais-tu admirer ?

—Je brode un mouchoir pour grand' mère : c'est maman qui a dessiné le modèle du feston, il est bien joli, mais un peu long, ajouta la petite espiègle.

—Tu penseras plus longtemps à ma sœur, en le faisant. Mais, voyons, Marthe, que prépares-tu ? s'informa la visit use, en s'adressant à la maîtresse du lo.is.

—Rien que des choses utiles, chère tante. je travaille pour les mignons Petits Jésus d'Auteuil ; les yeux de ma pauvre mère se fatiguent vite maintenant ; je m'efforce de lui fournir assez de vêtements pour ses petits protégés, afin qu'elle regrette moins ceux qu'elle cousait elle-même.

Pendant que Mlle Nivard causait avec ses nièces, on apporta pour Germaine une lettre de son ami Suzette de Vieilmont, lui demandant en grâce de lui prêter son délicieux chapeau, admiré dernièrement, afin de le faire copier L'amie promettait de renvoyer le modèle pour l'après-midi du surlendemain. Germaine avait la prétention de passer pour une personne très obligeante ; devant sa tante surtout, elle tenait à conserver cette bonne renommée. Aussi, après avoir obtenu le consentement de sa mère, envoya-t elle le chapeau.

—Remarque bien, mon enfant, lui dit cette dernière, que Suzette peut involontairement te manquer de parole. Que mettras-tu dans ce cas pour aller chez Lucienne ?

—Mon chapeau de l'an dernier, maman ; ne vous tourmentez pas.

Cependant Mme de Ramière, qui connaissait bien sa fille, avait raison de s'inquiéter. Le premier mouvement de Germaine était bon, mais si son obligeance lui occasionnait quelque ennui, elle le ferait lourdement sentir à son entourage.

Le lendemain, l'enfant, inquiète, malgré tout, commença à s'assombrir ; elle ne s'appliqua guère à ses études, mérita des reproches, devint maussade. Cette mauvaise humeur s'accrut le matin précédant l'après-midi tant attendu ; aucune nouvelle de Suzette. Un domestique, envoyé pour réclamer le chapeau, ne rapporta que cette réponse accablante : Mme et Mlle de Vieilmont étaient sorties, on ne savait où se trouvait le chapeau.

Alors toute la colère de Germaine éclata, elle s'emporta contre son oublieuse amie, déclarant qu'elle n'irait pas chez Lucienne, et comme Marguerite lui rappelait timidement que leur mère l'avait prévenue de cet ennui possible, la fillette, rouge de colère, ne ne se possédant plus attrape le chapeau de sa sœur, en s'écriant :

—Ah ! je n'ai pas mon chapeau, eh bien ! tu ne mettras pas le tien non plus....

Et comme elle allait le déchirer, elle resta toute pétrifiée en apercevant Mme de Ramière.

—Puisque tu te conduis ainsi, ma pauvre enfant, lui dit-elle, tu ne mettras pas le chapeau prêté à Suzette, même si elle te le renvoie.

Germaine, aux paroles et surtout au ton triste de sa mère, comprit tout l'odieux de sa conduite, elle tomba sur une chaise en sanglotant, honteuse et humiliée de sa violence Un bruyant coup de sonnette la fit tressaillir ; après un colloque rapide dans le vestibule, on introduisit dans sa chambre une modiste portant le plus ravissant chapeau que l'on puisse rêver. C'était un cadeau de l'excellente Mlle Nivard, qui voulait récompenser sa petite nièce de son obligeance pour une amie, et qui, craignant la négligence de Suzette, arrivait, comme la marraine de Cendrillon, au secours de sa filleule.

PAGE DES ENFANTS

Dès que la modiste fut congédiée, Mme de Ramière, voulant laisser dans le cœur de Germaine un souvenir durable de cette journée néfaste et éviter le retour de semblables scènes, dit à à sa fille :

—Tu peux mettre ce chapeau envoyé par ta tante, mais décide toi-même si ce cadeau, destiné à une enfant aimable et docile, s'adresse à la furie que j'ai vue tout à l'heure.

—Non, maman, répondit, au bout d'un moment de silence, Germaine, oppressée par ses sanglots. Je renonce à cet après-midi tant désiré et je me souviendrai toujours qu'un moment de colère peut nous causer de longs regrets.

MARIE D'AUDAVILLE.

LES JEUX D'ESPRIT

Donnez en quelques mots la signification de cette pensée morale :

Ne faites pas seulement l'aumône, faites la charité.

HISTOIRE DU CANADA

Nommez les femmes qui se sont illustrées dans l'histoire de notre pays ?

Réponses aux Jeux d'Esprit

CHARADE FANTAISISTE

Voleur est toujours prêt à mon dernier et mon tout, dans la rue, enlève mon premier. Rep. Chiffonnier.

Ont répondu : P. Banville, Rimouski ; P. Guay, E. Côté, Québec ; Ecole Garneau, Ottawa ; Armand Laverdure, Roger Dorval, Cécile Dubé, Marie-Jeanne Scantland, Ubald Séguin, Christophe Charron, Emile Désislets, Alice Dumais, Maria Mathieu, Donat Landreville, Abdon Côté, Juliette Pelletier, Philippe Bélanger, Rosario Barrette, Eric Roy, Edouard Faulkner, Art. St-Georges, Rhéa Leblanc, Dora Joinette, Léon Mackay, Laura Peachy, Athanase Juneau, Yvonna Landreville, Amanda St-Georges, Art. Landry, Laurenzo Delorme, Laurenzo Lajoie, Charles Peachy, Wilf. Foisy, Alfred Moreau.

HISTOIRE DE FRANCE

A quelle époque fut établi le collège de la Sorbonne ?

Rép.—Au 13e siècle, sous le règne de St-Louis. Ce collège de théologie fut appelé Sorbonne d'après son fondateur, Robert de Sorbon.

Ont répondu : Charlotte Guilbault, Académie Ste-Marie, Montréal ; G. Dorval, Sherbrooke ; P. Banville, Rimouski ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi et toute l Ecole Garneau, Ottawa.

Petite poste en famille.

J'ai été contente de te revoir petite *Antoinette.* Il me semble qu'il y a longtemps que tu n'es venue me voir. Que fais-tu donc ?

Cécile Dubé.—Eh mais oui, Cécile, vos réponses sont justes. Donc, trois hourras pour l'Ecole Garneau qui ne renferme que de bons petits écoliers et écolières qui feront plus tard d'excellents citoyens, perspective dont je suis toute fière. Continuez à travailler ferme et sous la conduite de la vaillante maitresse qui vous dirige, vous ne tarderez pas à recueillir les fruits de vos efforts et de votre application constante. Ne craignez pas d'en trop apprendre, la science n'est jamais nuisible, pas plus à l'homme qu'à la femme, et celle que vous aurez acquise petites femmes de demain, ne vous fera pas perdre de vue vos devoirs, au contraire, votre intelligence plus ouverte et plus exercée vous fera mieux sentir l'importance de ces mêmes devoirs, et vous en montrera plus clairement le capital intérêt.

Je ne sais, chère Cécile, si je pourrai retourner dans vos parages en juin prochain, il se pourrait peut-être que je refisse le voyage dont j'ai gardé un si bon souvenir. Celui de vous avoir tous connus n'en est pas le moindre, crois-le bien.

Amitiés à tous mes chers neveux et nièces.

TANTE NINETTE.

Villegontier, Maine et Loire

janvier 1905.

Chère Tante Ninette,

La façon dont vous m'avez présentée au *Journal de Françoise* m'a beaucoup touchée. Si cela peut faire quelque plaisir à vos lecteurs, je pourrai peut-être vous envoyer de temps en temps un petit article, heureuse de rester ainsi un peu en communication avec mes anciennes compatriotes canadiennes.

Croyez, chère Tante Ninette à tous mes sentiments distingués et sympathiques.

Marie-Antoinette de Lauzon.

J'accepte en mon nom comme au vôtre chers petits neveux et nièces tout ce que Mlle de Lauzon voudra bien nous envoyer. Qu'elle soit bien convaincue que ses articles seront toujours accueillis avec reconnaissance et amitié.

Nous l'invitons cordialement à venir bientôt occuper la place que nous lui réservons et l'en remercions à l'avance de tout cœur.

TANTE NINETTE.

Jeux de société.

PETIT HOMME VIT ENCORE

Passer de main en main une allumette ou un tortillon de papier allumé dont on a soufflé la flamme en se disant l'un à l'autre *Petit homme vit encore; il est bien vif, le petit homme;* et autres phrases de même sens.

Celui dans les mains de qui l'allumette meurt doit donner un gage ; de sorte que, tant qu'il semble très vif, on ne se presse pas de le donner à son voisin de droit, qui doit le recevoir quand on a cessé la formule ; tandis qu'au contraire on se hâte, on se bouscule, lorsqu'il est près de s'éteindre, par la crainte que l'on a d'encourir l'amende.

Ce jeu fort simple est très amusant.



PREMIERE PARTIE

I

Madame la baronne a sonné?

—Oui, Damien. Ce soir, je n'y suis pour personne, sauf pour M. Orvanne.

Le vieux valet de chambre laissa retomber la portière de tapisserie, et la baronne Heurtel se trouva de nouveau seule dans ce qu'elle appelait "son oratoire"... Un instant ses yeux errèrent autour d'elle pleins d'une mélancolie très douce. Tous les souvenirs du passé étaient réunis là; souvenirs qui faisaient de cette pièce exiguë, un sanctuaire intime, ouvert seulement aux amis les plus chers. Ils savaient, eux, ce qui se cachait de douleur sous l'admirable résignation de la baronne Heurtel; et quand ils entraient, chapeau bas, dans ce petit salon, ils saluaient autant sa vaillance et sa foi, que les morts glorieux dont un pinceau de maitre avait fixé sur la toile les traits énergiques.

Fille, femme et mère de soldats, la baronne Heurtel avait perdu, pendant la guerre de 1870, son père, son mari, ses deux fils: deuil quadruple, sacrifice fait à la patrie, dont ses parchemins de famille,—vieille famille de cape et d'épée,—relataient d'autres exemples.

Les yeux de la baronne Heurtel n'avaient pas versé une larme, ses lèvres n'avaient pas laissé échapper une plainte, mais ses cheveux d'un noir d'ébène avaient subitement blanchi, et, le cœur brisé, se retirant complètement du monde, elle s'était donnée toute aux malheureux... Aux pauvres, elle ouvrait largement sa bourse, et procurait du travail; aux malades, oublieuse de sa délicatesse de grande dame, elle prodiguait les soins les plus répugnants; aux affligés, puisant dans son cœur et dans son âme, elle disait le mot qui réconforte quand il ne console pas. Puis, le soir venu, lasse, elle s'asseyait dans son petit salon, où, tour à tour, elle lisait, écrivait, et recevait quelques intimes, avec la même grâce souriante qu'au temps de son bonheur.

—Je suis heureuse, répondait-elle à ceux qui, parfois, s'étonnaient de sa sérénité constante après tant d'infortunes, mes morts ne sont pas loin, la vie est courte, nous n'avons échangé qu'un simple "Au revoir!"

Dans la solitude de cette soirée d'octobre, c'était encore un "au revoir" que murmurait la baronne Heurtel, en regardant les portraits des absents.

Les rafales du vent, la pluie qui fouettait vigoureusemnt les persiennes closes, les rumeurs confuses de la rue, le roulement assourdi des voitures sur le pavé humide, ne parvenaient pas à ses oreilles. Il y avait un envolement de son être vers l'au-delà, des colloques mystérieux d'âme à âme: minutes exquises, pendant lesquelles les aimés se faisaient si proches, que les lèvres de la baronne s'entr'ouvraient sous un sourire de bonheur...

Peu à peu, cependant, elle revint à elle, secoua la tête, comme pour en chasser les rêves même infiniment doux, regarda la pendule, et, soudain, étonnée, même inquiète, elle dit tout haut:

—Pourvu qu'il ne soit pas malade!

Ce fut encore la phrase qu'elle répéta une demi-heure plus tard, en abandonnant le grossier lainage qu'elle tricotait, pour tisonner le feu avec une certaine impatience angoissée... Mais, cette fois, à peine achevait-elle la dernière syllable, que le valet de chambre annonçait d'un accent de triomphe:

—Le docteur Orvanne!

—Enfin! enfin! s'écria la baronne, les mains tendues vers l'arrivant; savez-vous, mon ami, que le beau calme, si admiré par vous, s'enfuyait avec les minutes, les heures passées, à vous attendre? Ce matin, en m'apprenant votre brillant succès, Roscob m'a dit: "Jacques se doit un peu à ses camarades; mais, à 7 heures, il sera chez vous"... Je consigne ma porte, et... regardez la pendule pour votre punition, monsieur le retardataire.

Jacques Orvanne s'inclina sur les mains blanches, très fines, qui enserraient les siennes, et y mit un baiser fervent.

—Pardonnez-moi, Madame, et grondez le temps, cause de tout le mal. Après avoir vu défiler une série de tramways au complet, il me restait l'unique ressource de venir à pied, ce que j'ai fait, luttant contre la pluie, le vent, et finissant par vous arriver, à une heure tardive, dans un état pour lequel je réclame votre indulgence. Je n'ai pos osé me retourner en montant votre escalier, mais je crois bien que la concierge me suivait avec une éponge et un balai.

Un sourire passa sur les lèvres de la baronne.

—Je ne regarde vos vêtements que pour vous engager à les sécher. Vite, mettez-vous devant le feu. Damien va vous porter une tasse de thé. Ces précautions éviteront tout refroidissement. Il serait fâcheux, convenez-en, de débuter dans la carrière médicale par un stage au lit, avec rhume, bronchite, ou fluxion de poitrine. Vous ne trouveriez pas de clients, mon ami, malgré vos brillantes études, malgré tout votre savoir, malgré les éloges décernés à votre thèse: une thèse étonnante, paraît-il, d'originalité, de concision et de science. Votre nom est dans tous les journaux. Je suis très fière de vous, Jacques.

Et, soulevant l'abat-jour de soie rose, la baronne Heurtel acheva d'un ton gai:

—Voyons si vous ressemblez à un triomphateur.

Non, celui qu'enveloppait maintenant la lueur très douce de la lampe ne ressemblait pas à un triomphateur. C'était plutôt un "humble", ce grand garçon, très maigre, assez gauche dans ses vêtements inondés, d'où partait, sous la chaleur, une buée légère... Les mains, les pieds n'avaient rien d'aristacratique; le visage n'avait aucune régularité de traits; mais, sous les cheveux bruns, coupés ras, le front était large; sous les sourcils épais, les yeux étaient grands, d'un bleu doux; sous la

moustache, les lèvres étaient d'un dessin ferme; et de tout l'ensemble, très ordinaire, émanait un rayon d'intelligence, de franchise et de volonté qui rendait Jacques Orvanne plus que sympathique, "attractif" surtout, comme lorsque en ce moment un sourire éclairait sa physionomie sérieuse.

—Eh bien? questionna-t-il.

Après l'avoir considéré d'un regard scrutateur, la baronne Heurtel, sans répondre, lui désigna le fauteuil placé en face d'elle, le contraignit à boire une tasse de thé brûlant. Alors, seulement, voyant les joues pâles du jeune homme, s'empourprer sous une réaction salutaire, elle dit avec une sorte de compassion grave:

—Il est temps que vous alliez respirer l'air du pays, vous reposer un peu.

Un rapide éclair passa dans les yeux de Jacques Orvanne.

—Oh! oui, il est temps!

Il avait répété ces mots presque bas. Mais la voix assourdie trahissait une telle intensité de fatigue, de désir, que la baronne doucement lui posa la main sur l'épaule.

—Partez vite, et j'ajoute un souhait égoïste: "Revenez-nous bientôt".

Cette fois, Jacques Orvanne eut un sourire joyeux, un vrai rire d'enfant.

—Je pars demain soir... L'envolée de l'oiseau ne peut être plus rapide, vous en conviendrez, Madame. Quant à revenir bientôt...

Il s'arrêta, et le rire s'effaçant soudain de ses lèvres, ce fut avec une émotion profonde qu'il poursuivit:

—Je ne reviendrai pas.

La baronne Heurtel tressaillit.

—Vous ne voulez pas dire, Jacques, que vous allez rester dans votre montagne?

—Si, Madame. Et j'expérimente à cette heure, une fois de plus, que le bonheur humain ne peut être complet, puisqu'à la joie de revoir mes parents, mon pays, se joint la tristesse de l'adieu.

—Un adieu? Non, ce n'est pas possible... Votre talent, votre intelligence réclament une scène plus vaste qu'un coin perdu de l'Auvergne. Aux paysans, un savant n'est pas nécessaire. Ces braves gens ignorent nos maladies compliquées; de plus, le rebouteur ou le sorcier aura toujours leurs préférences, soit parce que l'un et l'autre sortent comme eux d'un rang inférieur, soit à cause de la nature mystérieuse des remèdes donnés. Dans les grandes villes, à Paris surtout, il faut des hommes de valeur, des hommes pleinement conscients de la grandeur de leur ministère: un vrai sacerdoce! des hommes qui étudient, expérimentent, notent leurs observations, soient à l'affût de toutes les découvertes scientifiques; des hommes, enfin, qui, tout en maniant le scalpel, sachent, avec discernement, exercer autour d'eux une bienfaisante influence morale. La montagne est encore peuplée de corps sains, d'âmes croyantes; Paris est un immense hôpital de corps et d'âmes malades. Or, si nous avons un certain nombre d'excellents médecins, rares, dans ce nombre, sont les médecins non sceptiques. Etrange chose, vraiment, que la science, le contact avec l'humanité souffrante conduisent à la négation, au lieu de rapprocher de Celui qui sait tout, et qui peut tout guérir! Vous, mon ami, vous êtes resté chrétien pratiquant, le champ de l'apostolat s'ouvre très vaste devant vous. Le quitter, pour aller vivre dans une bourgade d'Auvergne, serait une vraie désertion; les hommes de votre trempe ne connaissent pas ces désertions-là.

La baronne Heurtel avait parlé avec une chaleur croissante, avec une émotion croissante aussi; l'annoce du départ sans retour du jeune homme lui faisait éprouver, non seulement une vive déception, mais une peine profonde. Dès le premier jour, elle avait aimé ce grand garçon, que le docteur Roscob lui présentait comme son meilleur élève, et jamais, durant les années de labeur de Jacques Orvanne, cette affection ne s'était démentie: affection vraiment maternelle, dont la baronne, malgré sa délicate ingéniosité, n'avait pu donner autant de preuves matérielles que le désirait son cœur, ce timide, fils de paysans pauvres, s'enveloppant en toute occasion d'une invincible fierté.

Après maints essais infructueux, la baronne, sans se décourager dans sa bienfaisance, s'était unie au docteur Roscob pour former des plans d'avenir.

—Prenons patience, disait-elle, quand Jacques sera reçu, nous saurons lui faire accepter la fortune et le bonheur.

Et, voilà que le moment venu, les rêves s'écroulaient comme les châteaux de cartes élevés par des mains enfantines!... Sans qu'un mot eût jamais laissé soupçonner sa résolution, Jacques Orvanne, partait pour aller s'établir dans un petit village d'Auvergne. Il partait en plein succès, indifférent, semblait-il, aux éloges unanimes des journaux, à la publicité qui auréolait son nom plébéien, inconnu la veille encore. Il partait avec une hâte fébrile, pour ne pas donner, sans doute, à ses amis le temps de l'ébranler par la perspective de son avenir qu'il compromettait gravement, et aussi par la vue de leur désillusion, de leur sympathie se révélant plus vive à l'heure de l'adieu sans retour.

"Sans retour!" Après un moment de silence, la baronne Heurtel prononça lentement ces mots, comme pour essayer de se convaincre d'une chose impossible. Avec son habituelle force de volonté, elle avait dominé son agitation première, mais le désenchantement, la tristesse se lisaient tellement dans le regard qu'elle attachait sur les flammes claires du foyer, que, très ému, Jacques Orvanne rapprocha son fauteuil de celui de sa vieille amie.

—Me pardonnez-vous la peine que je vous cause? Je crains de paraître ingrat, alors que...

D'un geste, elle l'empêcha d'achever.

—Ingrat? Non. Je connais trop bien votre cœur. Du reste, qu'ai-je fait? Rien, ou si peu qu'il est inutile d'en évoquer le souvenir. Quant à la peine,—pour laquelle vous n'avez pas besoin de pardon,—elle est profonde, d'autant plus profonde qu'elle est plus inattendue. Toutefois, j'espère encore. Roscob et moi conspi-

rons depuis longtemps contre vous, mon ami. Le docteur vous a-t-il fait part de ses projets personnels?

—Oui, Madame, et je suis touché profondément d'une telle bonté, d'une telle confiance...

—Mais, vous refusez?

—Je refuse, sans hésitation aucune.

—Jacques, ce cher vieux docteur était si heureux de vous céder la moitié de son grand appartement, la moitié de sa clientèle! Quelle tristesse, quelle désillusion pour lui aussi! Vous laissez la fortune, la célébrité... pour qui, pour quoi, je me le demande?

La joue appuyée sur sa main, les yeux rêveusement fixés devant lui, Jacques Orvanne dit lentement:

—Pour l'Auvergne...

—Pour l'Auvergne? Oui, je sais, vous aimez votre pays; mais ce n'est pas une raison sérieuse, valable, cela, car le moyen de tout concilier est fort simple. En restant ici, vous pouvez vous entendre avec Roscob, il soignera vos malades, pendant que vous irez, chaque année, passer un ou deux mois chez vous.

Le jeune homme secoua la tête.

—Un ou deux mois!...

Il s'arrêta; puis, de la même voix lente, assourdie:

—Grâce à votre généreuse bonté, Madame, j'ai pu, comme délassement d'un travail opiniâtre, aller plusieurs fois dans mes montagnes. Certes, à chaque voyage, ma jouissance a été vive, je dirai même d'une acuité douloureuse; eh bien! loin d'être satisfait, je suis revenu toujours plus affamé de l'air vif, de la solitude des hauteurs, de la magie des horizons immenses. Paris ne m'a jamais plu, Paris ne me plaira jamais.

—Comme ville de plaisirs, je le comprends; mais, pour un artiste, un intelligent, un chrétien, n'est-ce pas le centre où converge tout ce qu'il y a de grand et de beau, depuis les découvertes scientifiques, les œuvres d'art, jusqu'aux joûtes d'éloquence et la merveilleuse floraison d'œuvres humanitaires? Paris n'a encore été pour vous, mon enfant, qu'une geôle de travail. Vous l'avez vu avec un corps surmené, un cerveau enfiévré. La plupart de vos camarades ont été des libertins, et non des studieux, et l'hôpital vous a révélé le vice dans toute son horreur. Ce sont de mauvaises conditions pour juger sainement; vous devez, je crois, réfléchir avant de prendre une décision définitive. Songez à ce que serait votre vie ici, mon cher Jacques. Vie de labeur, oui... Vos malades, pour lesquels vous seriez, à la fois, un médecin, un ami, absorberaient la majeure partie de votre temps avec l'étude. Mais il y aurait aussi des heures pour le cœur, pour l'âme. Dans la foule, on peut se créer un petit cercle avec quelques être choisis; et, comme vous sauriez "choisir", votre petit cercle représenterait l'idéal de la jeunesse de France. De là partiraient une noble émulation, de généreuses initiatives. Votre salon serait le temple de l'art, le sanctuaire de la charité. Cela ne vous tente-t-il pas?

Jacques Orvanne secoua la tête.

—J'ai honte de vous avouer ma faiblesse, Madame. Il le faut bien pourtant. Au chevet de mes malades, je serais tout à eux, tout à leurs souffrances, je le sais. Je sais aussi que, seul à mon bureau, même devant un livre intéressant, une étude passionnante, je songerais à l'Auvergne. Je sais, je suis sûr qu'au milieu du "cercle choisi" dont vous me parlez, il me prendrait la folle envie d'entendre une bourrée de "chez nous", d'aspirer la bise âpre de la montagne, de sentir l'odeur grisante des sapinières. Vous voulez faire de moi un "monsieur", et je suis "paysan" jusqu'à la moelle des os; un célèbre, et l'obcurité m'attire; un apôtre de la capitale, et mes rêves d'évangélisation, de bienfaisance ne vont pas au delà de mon village et des hameaux qui l'avoisinent. Je puis composer, étudier, aussi bien, mieux même, sous nos vieux arbres, ou dans une humble maison de campagne, qu'au milieu de la cohue de Paris et d'un luxueux cabinet de travail. Mon champ d'action, plus restreint qu'ici, sera peut-être plus efficace. Les médecins manquent à la montagne, et nos paysans meurent souvent faute de secours, tant les distances à franchir sont grandes pour aller en chercher un à la ville la plus proche... Quant aux âmes, croyez-moi, elles sont gangrenées aussi, depuis que des cabarets se sont ouverts même dans des bourgades perdues, depuis que les mauvais journaux ne connaissent ni l'obstacle des neiges amoncelées, ni celui des hautes altitudes, pour pénétrer dans les plus misérables chaumières.

(*A suivre*)

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six mois - - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.





SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

3me ANNÉE — No 23 | LE NUMÉRO, 10 CTS | SAMEDI, 4 MARS 1905

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.

Nostalgie

J'ai le regret des jours d'été
Qui meurent dans les couchants roses ;
J'aurais au cœur plus de gaîté
Si nous étions au temps des roses.

Le sort me semblerait moins dur
Et mes douleurs bien moins réelles,
Si c'était l'heure où le blé mûr
Sur le sillon tombe en javelles.

Je sentirais un peu d'espoir
Et plus d'amour remplir mon être
Si je voyais entrer ce soir,
Des papillons par ma fenêtre.

Car c'est l'hiver et je suis las
Du calme froid des plaines blanches.
J'ai hâte de voir du lilas
Et des nids d'oiseaux dans les branches.

L'été, l'eau des étangs reluit,
La mer, le pré, tout étincelle ;
On voit l'éclair que fait, la nuit,
La luciole avec son aile.

Mais quand s'abat l'âpre saison
Du vent, du givre et des buées,
Le soleil nage, à l'horizon,
Soir et matin, dans les nuées.

Quel temps fait-il ? Je meurs d'ennui ;
Depuis novembre il pleut, il gèle,
Et mes plus beaux rêves ont fui
Avec la dernière hirondelle.

Pourtant, bientôt, dans la forêt,
Tout renaîtra sous les ramures.
Alors, j'aurai moins de regrets,
Moins de tristesse et de murmures.

EUDORE EVANTUREL.

(*Québec*).



Amour : Lumière

Aux Femmes Canadiennes

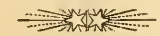
L'Amour anime seul notre néant humain,
Mais il en fait surgir les splendeurs de la Vie
C'est par lui que la Terre, à l'épreuve asservie.
Veut croire cependant au meilleur lendemain.

C'est l'Amour qui, prenant le Héros par la (main,
Le conduit aux genoux de la Beauté ravie ;
Et quand la charité, d'espoirs inassouvie,
Passe, l'Amour salue et lui fraye un chemin.

Sourires dissipant l'ombre de fronts moroses,
Goutte de lait, pain, or, tout vient de la bonté.
Amour ! tel est le parfum, du cœur sacré des (roses.

Et l'Art divin bénit ta marche à la clarté,
Car la cime où tu vas, par les monts blancs et (roses,
Monte jusqu'au Soleil de la Fraternité.

LÉON BERTHAUT.



LE BON PARLER FRANÇAIS

J'ai été charmée d'apprendre, lors d'une récente promenade à Québec, l'influence heureuse qu'exerce déjà *Le Bulletin du Parler Français* dans le milieu où il rayonne et les services signalés qu'il rend à notre langue.

Depuis son apparition, on constate plus d'émulation, plus d'efforts pour se renseigner sur l'étymologie des mots, et, surtout, une application plus grande à la correction des fautes usuelles de la conversation familière.

Les fondateurs de la petite revue peuvent s'estimer heureux de voir fleurir sitôt, la moisson qu'ils ont semée. Il est rare que la semence, jetée en ter e, à la sueur de votre front, porte des fruits dès son premier printemps, comme il est étonnant de voir des soins et des peines recevoir une prompte récompense. L'encouragement est donc très vif, et l'œuvre si bien commencée devra être soutenue à n'importe quel prix.

Il est grandement temps, d'ailleurs, que l'on s'impreigne enfin de l'importance du français bien parlé. Trop longtemps le langage correct n'a tenu qu'une place secondaire dans les relations sociales. J'hésite à l'écrire, tant la chose parait invraisemblable et pourtant nous n'avons qu'à nous interroger pour savoir que cela est, mais, tel, qui écrit son français avec toute l'attention voulue, le parlera cependant dans le patois le plus bizarre qui puisse se rencontrer.

Je dirai plus : — bien que j'aie l'air de soutenir une énormité—il existe en quelques familles, en de certains milieux d'ailleurs bien éduqués, une certaine honte à se servir, dans le langage ordinaire, d'une phrase élégante et châtiée.

Regardons autour de nous, — sans aller si loin, regardons au dedans de nous-mêmes, et nous verrons si nous nous ne devons pas, sur ce travers extraordinaire, dire notre coulpe.

Deux puissants facteurs contribuent à la bonne ou mauvaise formation du parler français : ce sont l'éducation de famille et celle que l'on reçoit dans les pensionnats.

En général, sous ce rapport, les deux sont également déplorables.

Dans combien de familles reprend-on les enfants qui se sont servi d'expressions défectueuses, qui font des fautes grammaticales ou qui ont une mauvaise prononciation ? Nous pourrions les compter sur nos doigts. Et pourtant, c'est là, d'abord, que devrait être commencée la pratique d'un langage pur et très français, c'est là que l'enfant devrait en prendre l'accoutumance, afin que, plus tard, cela lui soit moins pénible et plus facile.

Je me demande encore pourquoi le bon parler français n'est pas exigé dans les maisons d'éducation, et pourquoi, au lieu d'être en honneur dans les sanctuaires du savoir, il reste-t-il trop souvent quantité négligeable ?

Je sais fort bien pour ma part, que, dans le couvent où j'ai reçu mon instruction, où les élèves finissantes constataient avec un très légitime orgueil qu'elles avaient aux concours les mêmes questions et les mêmes problèmes que ceux donné aux étudiants de l'Université, le français parlé était détestable.

Toutes mes compagnes se rappelleront l'affectation que nous mettions à n'employer aucune négation, à braver la conjugaison des verbes comme à ostraciser les mots recherchés.

Certes, nous n'étions pas encouragées par nos maîtresses dans cette déplorable manie, mais elle était tolérée avec trop d'indulgence, et c'était un tort.

Que dire maintenant des éducateurs et des éducatrices qui enseignent les sciences qu'elles possèdent dans un langage incorrect et vulgaire ! N'est-ce pas profondément regrettable ?

Secondons la croisade entreprise par *Le Bulletin du Parler Français* ; efforçons-nous de parler notre belle langue aussi purement, aussi correctement que possible. Transmettons de génération en génération, intact et toujours sublime, l'héritage sacré que nous ont légué nos pères

FRANÇOISE.

Ballade.

LES LARMES LAVENT DES REGRETS

(*Pour le* JOURNAL DE FRANÇOISE)

Le ciel lave ses pans d'azur
Avec d'effroyables orages,
L'océan mugit, rauque et dur,
Et lave de sombres nuages ;
Les saisons lavent les guérêts
Qui font l'espoir de notre terre ;
Le ruisseau lave la fougère,
Les larmes lavent des regrets !

L'oiseau chante le nid futur
Par tous les palais de feuillage ;
Le jour est beau, le soir est pur.
Quand le printemps luit sur nos plages,
L'écho chante aux bois indiscrets,
Les pauvres ont moins de misère,
Les tombes ont plus de prières.
Les larmes lavent des regrets !

Les aubes d'or et l'épi mûr
Enrichissent le paysage,
Le vieillard longe les vieux murs
Rêvant à mieux tromper son âge ;
La sève pleur aux verts bosquets,
Le papillon, plein de lumière,
Voit pleurer la rose tremière.
Les larmes lavent des regrets !

ENVOI

L'âme qui pleure a des secrets ;
Les larmes ont quelque mystère,
Dieu les versa pour notre sphère.
Les larmes lavent des regrets !

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

Théatre National.

Les mélodrames que l'on joue à ce théâtre populaire attirent constamment les foules. Les acteurs, qui interprètent ces œuvres de nos meilleurs dramaturges français, recueillent des applaudissements qui prouvent plus que tout ce que l'on pourrait en écrire, avec quel art ils s'acquittent des rôles qui leur sont confiés. Cette semaine on a mis à l'affiche, *Le Château du crime* et la semaine prochaine on donnera *La Chasse au mari.*

UNE GRANDE CONTEMPORAINE

C'est à Rome, en 1900, l'année du grand Jubilé Pontifical de Léon XIII, que je passai six semaines sous le même toit que la comtesse Zamoyska, dans sa plus grande intimité. Son nom prend tous les jours une plus grande notariété, et je dois dire en passant que c'est avec autant de joie que de surprise que j'ai trouvé chez une de nos Montréalaises, les deux ouvrages publiés par la comtesse en 1902: l'un " Sur le travail ", l'autre " Entretien sur l'éducation ".

La comtesse descend d'une des plus grandes familles de Pologne qui ont donné des héros à la Patrie et des cardinaux à l'Eglise, aussi la Chapelle des Capucins à Rome renferme-t-elle plusieurs tombeaux des princes cardinaux Zamoyski. Le père de la comtesse, le général comte Ladislas Zamoyski est mort après une lutte constante pour défendre les intérêts de sa patrie et de sa religion; il suffit de lire son Eloge funèbre prononcé par un ami français de cette illustre famille, le Cardinal Perraud, pour connaître et apcier ce noble caractère. Sa veuve et sa fille, héritières d'une grande fortune, ont voulu continuer dans leur sphère, le travail de la réaction religieuse et industrieuse de leurs compatriotes. Elles ont donc commencé à fonder en 1881 à Cornick dans un de leurs châteaux même, une école où les jeunes filles, apprennent les unes aux classes rurales et ouvrières, les autres à la bourgeoisie ou noblesse de Pologne, sont formées à tous les travaux du ménage en même temps qu'aux vertus fondamentales de la vie chrétienne. C'est d'abord une œuvre de rapprochement des classes, car les filles des meilleurs familles, en même temps qu'une instruction supérieure complète, y reçoivent la même éducation professionnelle que les jeunes paysannes élevées pour devenir ménagères et des fermières expertes. L'enseignement donné y est aussi complet et aussi varié que possible, on y apprend à tout faire, ce qui est bien la meilleure façon d'assurer sa propre indépendance et à un moment donné, son influence sur autrui: la couture, la coupe, l'art culinaire, le repassage, la lessive, la tenue des livres, etc., etc. La jeune fille riche dirige la jeune fille pauvre, mais toutes deux apprennent la même chose, l'une pour savoir bien commander et diriger, l'autre pour servir parfaitement. L'esprit de l'œuvre est éminemment religieux et catholique, et, par là, elle est patriotique en maintenant et renforçant le lien idéal qui unit les Polonais, enfants d'une même Mère dans une communauté de souvenirs, d'espoir et de souffrance, et rend impossible la fusion avec leurs dominateurs.

Expulsées de Cornick par M. de Bismarck, ces vaillantes polonaises transportèrent successivement leur œuvre à Lubowla, puis Kalwarya. Elle a maintenant son siège à Zakopane en Galicie et compte plus de deux cents jeunes filles.

Lorsque je rencontrai la comtesse à Rome, elle y était venue en compagnie de son amie française, Henriette C., traductrice de ses livres de la langue polonaise en langue française, et la digne compagne de ses travaux. Léon XIII les reçut plusieurs fois en audience privée, il avait déjà depuis quelques années accordé à cette œuvre philantropique et si profondément chrétienne ses plus abondantes bénédictions. La comtesse est une grande et belle femme qui porte dans toute sa personne, le cachet d'une haute race. Sa figure franche et ouverte est surmontée d'une abondante chevelure châtain soigneusement relevée. Sa conversation simple et toujours captivante, révèle le sérieux, l'expérience et la culture d'esprit la plus parfaite. Elle possède une voix admirable, et à la Messe de Minuit, dans la chapelle de la Via Torino, le " Buen Retiro " des personnes qui cherchent à Rome la vie calme et paisible, elle ravit nos oreilles et notre cœur par un chant suave et chaud, révélant toute la piété d'un cœur entièrement voué à l'œuvre de Dieu dans une vie séculière.

La comtesse qui devait passer une partie du printemps et de l'été à Paris dans un vieil hôtel que sa famille possède depuis des siècles au quai d'Orléans, m'avait gracieusement invitée d'aller la voir dès mon retour dans la capitale. Son œuvre et tous ses détails m'avaient fortement intéressée.

Je m'y rendis donc un dimanche après-midi du mois de mai. La comtesse me reçut avec affection dans la bibliothèque, pièce vaste et sombre, tapissée de livres et où l'œil découvre des bouquins qui reposent là depuis des siècles. Elle me fit l'honneur de me présenter à la princesse sa mère, la noble femme inspiratrice première de l'œuvre. On me fit alors l'invitation de venir le lundi suivant rencontrer quelques jeunes filles de Paris, pour y passer la journée, la comtesse voulant me donner une idée de la vie laborieuse et pratique qu'elles font suivre dans leur école domestique de Zacopane. Je m'y rendis avec empressement et en compagnie de mesdemoiselles Thureau Dangin, de mademoiselle Ollée Laprune, de mademoiselle Thomé et autres, toutes filles d'académiciens ou de haute volée, nous fîmes chacune un plat pour le déjeuner dans la vaste cuisine et sous la direction d'une cuisinière polonaise formée à l'école de Zacopane. Un pudding au tapioca fut mon lot, chacune avait sa petite recette écrite à sa place assignée d'avance, et en face d'elle, les ustensiles accompagnés des provisions nécessaires à la confection du plat. Je dois dire qu'à notre arrivée, à dix heures, une pe-

tite femme de chambre nous attendait pour nous revêtir d'un grand tablier de ménage et nous coiffer d'un bonnet destiné à protéger nos cheveux. A midi, deux d'entre nous furent chargées d'aller mettre le couvert sous la direction d'une fille de salle toujours formée à Zacopane et qui sait dresser depuis la table la plus simple jusqu'à la plus somptueuse. A une heure nous étions toutes réunies autour de cette table avec la comtesse, dégustant notre propre menu et causant de mille sujets intéressants. La princesse mère n'assistait pas à nos agapes mais nous convoquait pour quatre heures au grand salon pour prendre le thé. Après le déjeûner, nous allâmes prendre une leçon de repassage, c'est là que j'ai appris que pour repasser un corsage, l'on doit commencer par les manches.

A quatre heures donc la princesse Zamoyska vint nous rejoindre au salon. L'apparence de cette femme vêtue de soie noire, coiffée d'un bonnet de dentelle gracieusement posé sur une chevelure blanche retombant en deux boucles sur ses épaules, me fit l'effet d'une châtelaine des temps passés. L'on ne retrouve plus cette distinction unique, fruit d'une parfaite harmonie d'âme, d'idées, et de gestes. Elle nous fit lire chacune un passage de l'Evangile du jour, car l'œuvre de Zacopane repose entièrement sur les préceptes du livre par excellence, celui du grand Maître. Pendant la conversation qui suivit, la princesse nous demanda tour à tour nos goûts et nos projets d'avenir. J'avoue que la question me parût bien embarrassante, car j'étais à une époque de transition où je ne demandais qu'un peu d'aide, de lumière et de repos. Les mères des jeunes filles vinrent ensuite les prendre, la conversation devint alors moins intime. J'eus l'honneur d'être présentée à mademoiselle de Montalembert, la nièce de l'auteur des "Moines d'Occident."

Je termine par ce passage paru dans un des ouvrages de la comtesse Zamoyski et qui semble s'adresser à nos compatriotes : "Accoutumons nos épaules au "travail. Faisons-nous violence s'il "le faut, pour travailler, aimons ardemment le travail, soyons-en fières, efforçons-nous d'éveiller ces "mêmes sentiments chez les personnes qui nous entourent. Que "dans leurs familles, elles y apportent avec l'estime du travail la pénitence par le travail, la réforme "de la vie et le relèvement du pays "par le travail! Que par leur exemple, elles détruisent cette conception asiatique que l'oisiveté et les "mains incapables sont des signes "de dignité. Qu'elles se rappellent "que l'oisiveté est le commencement "de toutes les choses matérielles et "morales et que par l'amour du travail, se relèvent les familles et les "nations.

Marie P. Globensky.

SERMON MATRIMONIAL

Il est certain, mon cher garçon, que la jolie fille dont tu vas devenir le mari te voit à travers les gazes les plus rosés de son imagination.

Elle attend tout de toi; tu peux lâcher la bride à ton génie, si tu en as, et devenir un véritable héros; elle n'en sera pas surprise; son rêve avait été au-delà. Non-seulement elle sera joyeuse de trouver en toi un être supérieur, mais elle en aura de la reconnaissance; elle sera fière de t'accepter pour son maître chéri et de te rehausser encore par la sincérité de sa soumission. Elle a soif de dévouement, d'admiration; tiens-le pour certain; toutes les femmes sont ainsi. Tu frises ta moustache d'un air conquérant? Cela est excusable: ta situation de fiancé est en effet particulièrement séduisante. Ajoutons tout de suite qu'elle n'est pas sans dangers. Pour un amoureux de ta sorte, le délicat, mon ami, est de conserver sa tête et de ne pas débuter par un de ces éclats qui ne sauraient avoir de lendemain.

Prends dès l'abord une bonne allure qui te mène loin et sûrement. Sois avec elle,, dès la première heure, ce que tu pourras être, non pas toujours, mais bien longtemps. Elle s'abandonne, se livre tout entière, la chère petite, tu peux tout sur elle; n'abuse pas de ces pleins pouvoirs et sois prudent pour deux. Ne te grise pas, soit dit entre nous, ne roule pas sous la table; tu y resterais. Bois goutte à goutte, si grande que soit ta soif, et ne taris pas le verre avant qu'elle y ait porté ses lèvres. Rien n'est plus naturel que d'oublier l'être aimé au milieu des transports dont il est soi-disant l'objet. Tels ces avocats, qu'emporte l'éloquence et qui, dans la fougue de leur plaidoyer, ne savent même plus le nom de leur client. Tâche de songer à elle avant tout: ton cœur et ton esprit te dira le reste.

Aimer, aimer!... mais vertuchoux, cela veut dire qu'on est aimable? De ta tendresse ne lui laisse voir que ce qu'elle peut comprendre et goûter, sinon sans surprise, du moins sans effroi... Ce que je te dis-là t'irrite, n'est-il pas vrai? Je suis la plus machiavélique des tantes? Quoi, tant de ruse et de dissimulation quand le cœur parle! Entre gens qui s'aiment sincèrement la confiance ne doit-elle pas être absolue; les moindres restrictions ne sont-elles pas autant de profanations?

Au Ciel, oui, mon ami, il y aurait profanation, mais en ce bas monde on ne fait rien sans adresse, prudence et circonspection. Il n'est pas d'œuvre humaine,—le bonheur compris,—qui puisse se passer de politique. Chacun d'ailleurs entend cette politique en dépit du bon sens, il ne s'ensuit pas qu'on puisse s'en passer. On peut être tout à la fois "habile et honnête et conserver sa dignité, tout en ménageant ses affaires," comme dit mon vieil ami. Crois-moi, mon enfant, sois discret et prudent: que le cœur de ta petite femme s'épanouisse librement,

sans hâte ni violence; qu'il se transforme insensiblement. Résiste à la sotte vanité de l'éblouir par tes révélations; ne l'écrase pas de ta jeune expérience. Elle se voile par pudeur, fais comme elle par sagesse. Ne brise rien, mon cher, dénoue un à un les liens qui l'attachent au passé. Qu'elle devienne femme le sourire aux lèvres, sans secousses ni cahot; que plus tard elle n'ait pas à rougir et puisse remercier Dieu des larmes que tu lui auras fait verser. Offre-lui la main, mais laisse-la venir à toi. Que ta sollicitude ne tourne pas au tatillonnage; sois assez attentif et discret pour ne pas dépasser, en fait d'égards et de soins, la mesure de ce qu'elle souhaite. Ne l'obsède pas; que ton affection l'entoure sans l'étouffer. Par étourderie, par effusion maladroite, ne répands pas à ses pieds ton âme tout entière comme on étale le contenu de sa valise devant les douaniers de la frontière. Devrais-je t'indiquer encore, laisse-moi te conseiller de ne pas tout lui dire; n'ouvre pas devant elle toutes les armoires; il n'est point encore l'heure.

Surtout garde la clef de ce trésor intime où sont recueillies les reliques de ta vie: émotions, rêves, croyances, illusions... grandeurs et faiblesses que toi seul peux comprendre. Ne lui montre pas tout cela: elle en serait plus surprise que touchée et tu éprouverais une sorte de honte à avoir profané le plus secret de ton âme par une inutile exhibition. Et d'ailleurs en te voyant si mauvais gardien de ton sanctuaire, sans doute elle y fouillerait sans scrupule, peut être même en ferait-elle son boudoir. Sois soucieux de ta dignité pour qu'elle respecte la sienne. Que tes confidences arrivent une à une par degré, alors que la chère petite y pourra voir une marque d'estime et de confiance. Ne force pas l'intimité à naître avant le temps, car en voulant la hâter, tu la rendrais impossible dans l'avenir. Vous n'en êtes encore qu'à vous adorer, mes enfants; dégustez votre rêve; restez l'un pour l'autre fantômes étincelants, soignez vos ailes et ne supprimez pas trop l'inconnu qui vous rapproche. Oui, vraiment, qui vous rapproche. Ce grand désir de se connaître et de se confondre ne prouve pas du tout que l'on se connaît et qu'on ne fait qu'un. Deux êtres qui s'enlacent dans la plus chaude étreinte peuvent rester étrangers.

On est d'autant plus curieux l'un de l'autre que l'on s'ignore davantage. On s'adore parce qu'on se cherche. Une signature ne suffit pas à confondre deux âmes; la bénédiction nuptiale, loin d'être la solution du problème, n'en est que l'énoncé, et l'intimité qui viendra plus tard, si Dieu le veut, n'a rien de commun avec ces premiers élans.

Ne mettons pas les violons derrière la noce et la timbale d'argent au pied du mât de cocagne; c'est tout là-haut qu'elle doit être perchée.

Se connaître, vivre dans l'intimité l'un de l'autre, c'est le but, c'est la fin. L'amour peut éclater au premier choc; l'intimité veut du temps pour se produire: c'est pas à pas que l'on gagne la confiance et l'estime. Il faut s'être éprouvés mutuellement en mille circonstances diverses et que chacune de ces épreuves ait ajouté à la sécurité mutuelle; il faut avoir bu longtemps dans la même coupe, avoir goûté les mêmes joies, pleuré les mêmes larmes, pour se connaître et se comprendre. C'est la récompense enfin, c'est la bénédiction; c'est un rayon du bonheur entrevu et le plus doux, j'imagine, qu'on puisse entrevoir ici-bas.

Secouez un vase où de l'huile et de l'eau ont été versés: durant quelques instants vous n'aurez en apparence, qu'un seul liquide; mais déposez la fiole; alors, l'huile et l'eau, se séparant peu à peu, reprendront leur position première. La passion peut agiter deux âmes sans les confondre; seuls, le temps et l'estime les confondent sans les agiter. Le difficile, en ménage, c'est lorsqu'on n'est encore qu'amants de ne pas perdre de vue qu'on pourra devenir amis, et plus tard, lorsqu'on est amis, de se souvenir qu'on a été amants.

G. DROZ.

NEQUAN

Ce nom, j'en suis certaine, ne dit rien aux jolies lectrices, qui se penchent, rieuses, sur chaque numéro du "JOURNAL DE FRANÇOISE"; il ne dérive ni du grec ni du latin, ne personifie aucun héros des siècles anciens, mais est tout simplement, celui d'un pauvre idiot, qui parcourait il y a une quarantaine d'années, les paroisses de la Rive Sud. Etre inoffensif, connu de tous, admis à tous les foyers il récréait les uns par ses chansons, berçait les tout petits et portait d'un village à l'autre les message qu'on lui confiait.

Ce fut ainsi que, par un beau dimanche de juillet, sous un soleil brûlant, Néquan arrivait pour la grand'messe dans la jolie et pittoresque église de C... et allait s'appuyer familièrement au banc d'un cultivateur de l'endroit. Le Curé de C... homme d'un grand zèle, cachait sous un air de bonhomie un esprit vif et prime sautier, et quand il le jug ait à propos, sermonait à outrance ses paroissiens, sans s'occuper ni de la chaleur, ni de la longueur.

Or, par ce dimanche de juillet de l'an de grâce 18... je ne sais pour quels méfaits, les francs-tenanciers de C... avaient mérité un sermon en quatre parties et leur Pasteur allait attaquer la troisième, quand l'habitant, poussant Néquan du coude lui dit tout bas: "Dis lui donc, Néquan, que c'est ennuyant!" Et à la stupéfaction générale, on entendit tout à coup: "Monsieur le Curé, c'est ben ennuyant, le monde est tanné, allez!" "Qui t'a soufflé de me dire cela, Néquan?" demande tranquillement le Curé." "C'est Baptiste, Monsieur le Curé," pointant le malheureux Baptiste, plus mort que vif, au fond de son banc.

...... et jusqu'à la fin de la messe, dans la petite église de C... on entendit de longs fous-rires s'étouffant dans les mouchoirs de poche.

MARCELLE BAILLY.

"Nous avons tant souffert ensemble." Voilà l'hymne de l'amitié.

CARMEN SYLVA.

L'œil droit de Jean Ziska

Depuis bien des semaines déjà, Prague, la ville aux sept collines, endure les misères et les angoisses d'un siège. Venceslas IV règne sur la Bohême et sur l'Allemagne, à la honte et au désespoir de tout ce qui reste de noble et de vaillant dans ces deux royaumes. La faiblesse des uns, l'ambition des autres, ont laissé couronner en l'année 1359, ce monstre dont l'histoire nous crie les terrible surnoms: Venceslas l'ivrogne! Venceslas le cruel! Venceslas l'incendiaire! Et comme si ce n'était pas assez d'un homme pour consommer la ruine et le malheur de deux pays, Venceslas a pris pour chancelier, c'est-à-dire comme exécuteur de ses iniquités; comme lieutenant de ses troupes, c'est-à-dire comme instrument de ses cruautés; Jean Trocznor, qu'on appelle aussi Ziska, "le borgne", à cause d'un accident de chasse qui l'a privé de l'œil gauche.

Aux titres que lui a donnés Venceslas, Jean Ziska ajoute celui de Général des Hussites, secte fanatique formée par Jean Huss, qui repousse l'autorité papale, rejette le culte de la Vierge comme impie, et qui croit établir ces schismes par le vol et le pillage.

A cette hérésie, Prague a résisté; elle a gardé sa foi intacte; mais elle n'a pu, la brave cité, garder intactes ses murailles. Malgré ses efforts héroïques, la ville succombe. Sa garnison, décimée par la faim, les assauts, les maladies, diminue d'heure en heure, et cependant Prague ne se rend pas!

Du côté nord-ouest de la vieille ville, qui surplombe la Moldau, s'élève le monastère de l'Assomption, rendu deux fois saint par les reliques de St-Norbert, qui y sont déposées. Ce couvent n'est ordinairement habité que par les religieux qui le desservent; mais les jours d'épreuve que traverse la malheureuse population ont fait du lieu saint un refuge; tout ce qui est en état de tenir une arme est aux murailles; les femmes, les enfants, les vieillards, les infirmes abritent dans le monastère leur dernière espérance: celle d'un secours divin, sans doute, puisque tout recours humain les abandonne.

Là aussi sont les filles du brave Voïvode Zapolski, mort aux remparts, après avoir accompli des prodiges de valeur, Prodia et Mildji. Mildji est mignonne, blonde, frêle; forte, souple, de taille élevée, Prodia aux cheveux noirs semble une guerrière antique. Les yeux de Mildji sont bleus comme l'azur, limpides comme de l'eau de source; le regard sombre de Prodia lance des éclairs.

Dans le jardin du couvent, les deux sœurs sont assises. Mildji, coiffée du hennin, d'où s'échappent les longs voiles de gaze, appuie sa tête sur l'épaule de sa sœur. Prodia, vêtue d'une longue robe, sa chevelure noire rejetée en arrière, regarde l'horizon; et sur son front se dessine un pli menaçant.

" Sœur! sœur! dit Mildji, tu ne me parles pas, à quoi songes-tu?

—Je songe au brave Voïrode, notre père; je songe à mon fiancé Joska, tous deux morts en faisant leur devoir! Je songe à notre pauvre ville vaincue, déshonorée par les barbares qui l'assiègent! Voilà à quoi je songe, Mildji!

—Mon noble père!—Ton doux Joska! si tu savais comme je les pleure! les hommes sont bien cruels et bien méchants, Prodia!

—Et la justice de Dieu est bien lente! Quand donc atteindra-t-elle ce monstre couronné qui a nom Venceslas! Quand donc sera puni ce Ziska maudit, le borgne favori de ce Satan!

—Dieu nous a oubliés! N'aurait-il pas mieux valu se soumettre le premier jour, que de perdre ainsi ceux qui nous sont chers!

—Mildji! tais-toi! Notre père et mon fiancé Joska sont morts pour la patrie! La patrie, c'est plus que les liens du sang, que les liens du cœur!

—Prodia! Prodia! je n'ai pas ton âme héroïque! Si tu ne craignais de m'abandonner, tu te joindrais, j'en jure, aux vaillants qui défendent nos murailles!

—C'est vrai! dit sourdement Prodia, j'aurais joie à percer le cœur ou brûler le crâne d'un de ces maudits!

—Mais moi! Mais moi! je ne suis qu'une pauvre fille sans courage! et j'ai peur de la mort. Vivre! Vivre! Comme je voudrais vivre!"

L'enfant sanglotait entre les bras de sa sœur.

" Pauvre Mildji! La vie ne vaut guère la peine qu'on la regrette! Mais que nous veux-tu, Maxo? fit la jeune femme, en interpellant un serviteur qui s'approchait d'elles.

—Je veux vous dire, Prodia Zapolski, que demain, au point du jour, Prague subira un nouvel assaut, le dernier, sans doute!...

Mildji se serra contre sa sœur.

—Un assaut! Le dernier! Mon Dieu!

—Achève Maxo; que se prépare-t-il?"

—Les ennemis se massent de ce côté; ils sont six mille, davantage peut-être. Nous n'avons plus que quelques centaines d'hommes valides!... Tout est fini! Prodia Zapolski! Demain, Prague aura vécu!

—Sainte Mère de Dieu!

—Maxo! Crois-tu que s'il n'y avait que moi je ne verrais pas avec joie le jour qui mettrait fin à notre agonie! Mais elle, Mildji, ma douce Mildji, que va-t-elle donc devenir?

—J'ai peur! J'ai peur! Sauve-moi, Prodia! Sauve-moi!

—Mildji Zapolski, dit doucement le serviteur, ce monastère est une retraite sainte, inviolable; tout cruel et barbare qu'il soit, ce Ziska n'oserait en forcer les portes.

—Mon bon Maxo, puisses-tu dire vrai! s'écria l'enfant.

—Maxo dit vrai chérie! reprit Prodia, en faisant signe au serviteur qu'elle avait compris son pieux mensonge. Ainsi, va te reposer, ma douce fleur, tu es brisée.

—Mais toi, Prodia?

—Je veux respirer une heure encore l'air frais de la nuit, après je te rejoins."

Déjà rassurée, Mildji tendit son front à un baiser de sa sœur.

"A tout à l'heure, ma Prodia!

—Oui! à tout à l'heure."

Prodia suivit des yeux la jeune fille qui s'éloignait. Quand elle ne la vit plus:

"Maintenant la vérité, Maxo! dit-elle brièvement.

—La vérité la voici. Deux cents hommes déjà mourants, affaiblis par la fièvre et la faim, soutiendront demain l'attaque de six mille hommes commandés par Ziska le Borgne. Ces deux cents hommes ont communié et reçu l'absolution... Ils savent qu'ils vont au martyre!... Quand ils seront morts, morts jusqu'au dernier, les mères égorgeront leurs enfants, les vieillards se jetteront du haut des murailles, pour que le vainqueur ne trouve dans Prague que des cadavres à outrager! Voilà la vérité, Prodia Zapolski!

—Merci de me l'avoir dite, Maxo! Mais votre Mildji qui ignore?...

—J'ai de quoi la sauver! dit Prodia en tirant de son corsage une petite fiole; ces quelques gouttes de liqueur versées sur ses lèvres; et Mildji ne s'éveillera plus qu'au ciel, parmi les anges!

—Mais vous, Prodia Zapolski?

—Ne parle pas de moi, je saurai mourir. Mais adieu mon fidèle! au revoir, là-haut!"

Le serviteur s'inclina, mit ses lèvres sur la main de la fille de Voïvode, puis s'éloigna.

Prodia resta immobile, les mains jointes, les yeux levés au ciel, jusqu'au moment où une lueur blanchâtre parut à l'horizon. Alors elle se dirigea vers la partie du cloître où elle habitait avec sa sœur, elle ouvrit la porte de la chambre et s'approcha du lit où dormait Mildji. L'enfant, sans doute bercée par quelque rêve consolateur, souriait.

"Mildji! Pardonne-moi!" murmura la fille du Voïvode.

Elle se pencha vers sa sœur, versa sur ses lèvres quelques gouttes de la liqueur que contenait le flacon, puis, après avoir embrassé le front de l'enfant, elle sortit de la chambre.

Il est venu, le jour terrible annoncé par Maxo! Voici que le soleil se lève, et des cris retentissent! Voici que le soleil se lève, et les assiégeants se ruent, furieux, avides de pillage, contre les murs démantelés; voici que le soleil se lève, et les flèches traversant l'air, et le sang rougit les remparts; et les blessés hurlent, et les mourants gémissent; et les mères vont égorger leurs enfants, et les vieillards vont se jeter du haut des murailles, pour que le vainqueur ne trouve dans la ville de Prague que des cadavres à outrager!

A la tête de ses soldats le hideux Ziska les excite de la voix, du geste, de l'exemple. Chaque flèche partant de son arc fait une nouvelle victime, il lui en faut une encore, au féroce lieutenant de Venceslas l'ivrogne. Le but qu'il veut atteindre, c'est une forme blanche qui l'obsède, comme une sorte d'apparition surnaturelle: une jeune femme vêtue d'une longue robe, sa chevelure noire flottant au vent, se dresse sur le rempart, tenant un arc qui à chaque instant décoche un trait, sous lequel tombe invariablement un des soldats de Ziska. Croyant voir dans cette femme un ange exterminateur, il en est obsédé.

Enfin Ziska a lancé la flèche mortelle qui va frapper en pleine poitrine cette femme étrange. Et pourtant ce n'est pas un cri de triomphe que pousse Ziska, mais un cri de douleur: car le dernier trait que la femme a lancé s'est enfoncé dans son œil droit. Ziska le borgne est maintenant Ziska l'aveugle. Il tombe en rugissant de douleur et de rage.

Aussitôt le désarroi se met dans ses soldats. Privée de son chef, l'armée des assiégeants discontinue l'assaut, s'éloigne des murs; et s'en va camper bien au-delà de la Moldau, à l'abri des collines qui entourent la ville.

Vers le soir, les religieux de l'Assomption aidés de quelques femmes, relevaient aux remparts deux mortes, parmi tant de morts! Prodia, tuée par la dernière flèche qu'avait lancée Ziska; et Mildji, à laquelle le poison avait laissé le temps de venir expirer près de sa sœur.

Prague était sauvée! Las enfin de tant d'atrocités, frappés par la cécité et la mort de Jean Trocznor qui, atteint de la peste, expira dans d'affreux blasphèmes, Arma, archevêque de Prague, Sigismond, frère de l'empereur Venceslas IV, Josse de Moravie, son cousin, déposèrent ce prince indigne, et le firent enfermer pour le reste de ses jours. Il mourut en 1400.

Le même tombeau réunit, au monastère de l'Assomption, la blonde Mildji aux yeux bleus, et Prodia la vaillante qui vengea son père et son fiancé, et délivra la Patrie.

GEORGES GRAND.

Exposition des Travaux Ménagers

La troisième exposition des Travaux Ménagers Canadiens sous le patronage de la Women's Art Association vient de se terminer avec grand éclat le 28 février dernier. Cette exposition, fortement encouragée par Leurs Excellences, Lord et Lady Grey, a dépassé tout ce que le public en pouvait attendre et a démontré, une fois de plus, le bien que l'on pouvait attendre d'une pareille Association. Déjà, elle s'étend rapidement à travers notre Province; elle a remporté des prix signalés à Saint-Louis et nous ne doutons pas qu'elle continue sa marche ascendande vers le progrès. Parmi les patrons distingués de l'œuvre nous relevons les noms suivants: Lord et Lady Grey, Sir George et Lady Drummond, Sir Melbourne et Lady Tait, Sir Alex. et Lady Lacoste, Senateur et Mme Dandurand, Sir William et Lady Hingston, Senateur et Mme L. J. Forget, M. et Mme Roswell Fisher, comte et comtesse Mazza, etc., etc.

La Dame aux Camélias

Elle s'appelait en réalité Alphonsine Plessis, nom qu'elle modifia plus tard en celui de Marie du Plessis. Elle était née dans un petit village de Normandie; mais, s'il faut croire Jules Janin, Nestor Roqueplan, Alphonse Karr, et Théophile Gauthier, qui en parlèrent avec des phrases enthousiastes, rien en elle n'eût pu faire soupçonner qu'elle était fille de paysans. A maintes reprises, Théophile Gautier dans ses feuilletons, vante cette "jeune femme d'une distinction exquise, au chaste ovale, aux beaux yeux noirs, ombragés de longues franges, aux sourcils d'un arc pur, au nez d'une coupe nette et délicate, du plus délicieux et plus adorable tour d'esprit."

A peu près à l'âge où Alexandre Dumas fils a placé les aventures sentimentales de Marguerite Gautier, Alphonsine Plessis avait rencontré, aux eaux, le comte de S..., un vieillard de quatre-vingts ans, à qui elle rappelait une fille unique, morte à vingt ans. Le comte de S... s'était pris pour elle d'une tendresse paternelle, et il tenta l'impossible pour sauver la malheureuse jeune femme, que les médecins avaient condamnée. Toute la science humaine échoua devant la violence et la rapidité du mal, et Alphonsine Plessis mourut de la poitrine à vingt-quatre ans.

"C'est un peu de la Beauté du monde qui s'en va," écrivit Roqueplan, le lendemain de la mort.

Le soir de l'enterrement au cimetière Montmartre (aujourd'hui 18e section), deux hommes suivirent le cercueil en sanglotant. On ne put jamais savoir qui ils étaient...

Les Lettres d'Amour

D'abord les lettres sont longues, vives, multipliées; le jour n'y suffit pas, on écrit au coucher du soleil; on trace quelques mots au clair de la lune, chargeant la lumière chaste, silencieuse, discrète, de couvrir de sa pudeur mille désirs. On s'est quitté à l'aube; à l'aube on épie la première clarté pour écrire ce que l'on croit avoir oublié de dire dans des heures de délices. Mille serments couvrent le papier où se reflètent les roses de l'Aurore; mille baisers sont déposés sur les mots brûlants qui semblent naître du premier regard du soleil. Pas une idée, une image, une rêverie, un accident, une inquiétude qui n'ait sa lettre.

Voici qu'un matin quelque chose de presque insensible se glisse sur la beauté de cette passion, comme une première ride sur le front d'une femme adorée. Le souffle et le parfum de l'amour expirent dans ces pages de la jeunesse, comme une brise s'alanguit le soir sur des fleurs: on s'en aperçoit, et l'on ne veut pas se l'avouer. Les lettres s'abrègent, diminuent en nombre, se remplissent de nouvelles, de descriptions, de choses étrangères; quelques-unes ont retardé, mais on est moins inquiet; on est devenu raisonnable, on ne gronde plus, on se soumet à l'absence. Les serments vont toujours leur train; ce sont toujours les mêmes mots, mais ils sont morts, l'âme y manque. "Je vous aime" n'est plus là qu'une expression d'habitude, un protocole obligé, le "J'ai l'honneur d'être" de toute lettre d'amour. Peu à peu le style se glace ou s'arrête. Le jour de poste n'est plus impatiemment attendu, il est redouté; écrire devient une fatigue. On rougit en pensée des folies que l'on a confiées au papier, on voudrait pouvoir retirer ses lettres et les jeter au feu. Qu'est-il survenu? Est-ce un nouvel attachement qui commence, ou un vieil attachement qui finit? N'importe; c'est l'amour qui meurt avant l'objet aimé.

CHATEAUBRIAND.

Copié sur l'album d'un de nos abonnés : "Dieu s'est toujours repenti d'avoir fait l'homme, mais jamais d'avoir créé la femme."

UNE FEMME.

" Cependant, après avoir créé la femme il s'arrêta de peur de faire plus mal. "

UN HOMME.

Nos Souffrances.

Des centaines, non des milliers de maris malheureux témoigneront avec tristesse que ce qui suit est bien le catéchisme auquel les soumettent les femmes chères à leur cœur lorsqu'ils prennent leur chapeau pour sortir le soir.

—Tu sors?

—Oh, je sors juste pour quelques instants.

—Où vas-tu?

—Oh, nulle part en particulier.

—Pourquoi sors-tu?

—Pour rien.

—Pourquoi sortir, alors?

—Eh bien, parce que je veux sortir, voilà tout.

—As-tu besoin de sortir?

—Pas que je sache.

—Pourquoi donc sors-tu?

—Parce que....

—Parce que quoi?

—Simplement, parce que....

—Sors-tu pour longtemps?

—Non.

—Pour combien de temps?

—Je ne sais pas.

—Sors tu seul?

—Oui.

—C'est curieux que tu ne puisses pas rester à la maison un seul instant. Ne sois pas longtemps, n'est-ce pas?

—Non.

—N'oublie pas.

Eh bien voilà pourquoi tant de mariages échouent misérablement sur le roc de l'adversité. Voilà pourquoi tant de maris passent la ligne quarante-cinquième pour gagner les Etats-Unis où le divorce est facile et à bon marché. Voilà pourquoi tant de cadavres humains reparaissent au printemps sur les eaux du Saint-Laurent. Voilà pourquoi les suicides et les meurtres conjugaux augmentent. Voilà pourquoi tant d'hommes vigoureux et solides succombent à la prostration nerveuse. Voilà la cause de tant de disparitions mystérieuses parmi les hommes mariés. Voilà pourquoi l'on compte tant d'hommes qui disent "non" avec l'énergie du désespoir. Voilà pourquoi tant de cœurs nobles et pathétiques entrent résolument dans la carrière maritale pleins des plus brillantes espérances et tombent fourbus en route, pour rouler dans un pénitencier.

JÉRÉMIE.

La Promenade d'un Dindon

Un cabaretier avait acheté un magnifique dindon. Il eut l'idée de le promener par le village, et, pour attirer la pratique, il écrivit sur une large feuille de papier l'avis suivant, qu'il voulait placer sur le dos de la bête ; nous conservons l'orthographe :

" Le dindon que voisi sera praumener pare le village afin que chaqun " puisse voire cépate, ça oteur, ça " grosseur, ça graisse et ça kraite. " Ille cera rôtti demin, il çera mangé " à une heure. Le prix du dîné ai de " un franc sans les zeqstra. Il est dé- " fendu de toucher à l'animal."

L'aubergiste était en train de coller l'envers de son affiche, lorsqu'il voit entrer le garde champêtre, son ami ; il pose le papier sur une chaise, et reçoit le visiteur. On cause, on prend quelque chose et l'ami part. Pendant que l'aubergiste se demenait, ne pouvant retrouver sa pancarte, un bruit inusité se fait entendre dans le village. On poursuivait le garde-champêtre par les rires et les propos les plus bruyants ; celui-ci, bon vivant, ne s'en fâchait pas.

Intrigué toutefois, et croyant à une conspiration ourdie par Thomas " le borgne," son concurrent aux fonctions dont il est revêtu, il se dirige à grands pas vers la maison de l'instituteur. Celui-ci le reçoit avec le respect dû à une autorité ; mais, lorsqu'il se retourne pour fermer la porte, l'insolent éclat de rire retentit encore.

Tout s'explique alors ; le garde-champêtre s'était assis sur la feuille de papier enduite de colle, l'écriteau était fixé à la partie inférieure de sa blouse.

—Comment ! s'écria-t-il ; on ne m'a pas arraché cela !

—Non, certes, répond l'instituteur, l'affiche défend de toucher l'animal.

Un malin !

Un tailleur anglais a trouvé un moyen infaillible de se munir contre les mauvais payeurs, moyen aussi simple que pratique — mais il fallait le trouver.

Cet homme ingénieux a fait insérer dans les plus grands journaux de Londres cette annonce :

" Jeune dame, jolie et très riche, désire entrer en correspondance avec Monsieur de bonne famille en vue de mariage. Au besoin, elle paiera les dettes de son futur à condition qu'on en indique le montant exact. Prière de joindre photographie. Ecrire A. Z. à l'expédition du journal."

Le nombre des réponses fut incalculable.

Le tailleur malin classa photographies, noms et adresses sous une rubrique spéciale : "Mauvais payeurs".

Et chaque fois qu'un des amoureux de la " dame jeune, jolie et riche " se présente dans ses ateliers, un commis spécial prévient le patron qui, à son tour, se charge d'éconduire poliment le naïf qui a avoué le chiffre de ses dettes.

LA DAME D. VOILÉE.

Assurance de la Femme

La part active que prend aujourd'hui la femme dans notre vie sociale a sensiblement accru la valeur matérielle de son existence et sa mort est une perte qui peut maintenant s'apprécier en argent, tout comme celle du père de famille. Dans la plupart des cas il est tout aussi nécessaire à la femme de s'assurer qu'à l'homme.

Il est inutile que nous insistions sur cette nécessité pour la mère de famille. Toutes les mères canadiennes savent le vide que leur disparution laisserait au foyer. Dans ces tristes circonstances l'époux est obligé de remplacer par des soins mercenaires ceux de la chère disparue. Que d'enfants prématurément privés de leur mère ne voit-on pas souvent laissés sans éducation, mal tenus, abandonnés à la charité publique et que leur père arrive tout juste à nourrir, tandis qu'un peu d'argent laissé par la mère eut permis de leur donner une éducation conforme à leur état.

Les combinaisons toutes modernes de la SAUVEGARDE répondent très bien à tous les besoins de l'assurance sur la femme. Donnez-lui donc la préférence, autant pour y trouver votre propre intérêt que pour encourager cette institution canadienne-française, la seule existant au pays.

A travers les Revues.

La femme contemporaine, revue mensuelle, 30, rue de la Vieille, Monnaie, Besançon, publie dans son numéro de février une intéressante conférence faite par M. C. BONNEGENT, sur l'Amérique et la liberté religieuse. " Il est assez piquant de remarquer " que l'origine de la liberté religieuse " dans l'Amérique du Nord coïncide " avec l'apparition du catholicisme " dans ce pays." — Puis quel beau coup de clairon que l'âme bretonne esquissée par M. LÉON RIMBAULT, dont la plume sent bien la haute éloquence vibrante de l'orateur. — Les sociologues y trouveront sur les mamans et leurs nourrissons, la goutte de lait et le dispensaire, d'excellentes notes de M. TURMANN,. — MLLE MARIA WEINBRENNER donne ensuite sur l'éducation rationnelle de la jeunesse des pages pleines de remarques, dignes d'une âme aimant vraiment la France. — Et en donnant la fin de son étude, si pleine de souvenirs personnels, sur Mme Roland, M. LOUIS CHABAUD, toujours alerte et jeune, frappe la note juste. — Notons encore la belle étude sur le féminisme au théâtre de M. FRANÇOIS VEUILLOT. L'auteur remarque justement que les défenseurs de la saine morale n'ont, dans leurs attaques contre le divorce, ni l'ardeur ni la vigueur des champions du divorce et de l'union libre.

Le petit Paul, qui a sept ans, va à l'école, où il brille particulièrement par sa paresse.

—Dans ma classe, disait-il hier, nous sommes quatre, et c'est moi le plus fort.

Puis, voyant son père lui lancer un regard ironique il s'empresse d'ajouter :

—Après Louis, Georges et André.

* * *

La petite Tata est une diablesse de cinq ans, à la pétulance exceptionnelle. Sa mère, revenant d'une visite dans un magasin de nouveautés, lui apporte un joujou.

Et Tata, l'empoignant d'une main convulsive :

—Dis, m'man, celui-là, c'est-y pour casser ?

LE COIN DE FANCHETTE

Liseur.—Ce que Tolstoï cherche à démontrer dans la *Résurrection*, c'est que l'autocratisme rend la misère humaine plus grande, et les peuples plus malheureux. C'est le roman de la pitié auquel vous avez trouvé de l'exagération, mais que pour juger mieux vous devriez vous placer au point de vue des mœurs et du pays pour lesquels il a été écrit. La moitié de la Russie est esclave de l'autre, les grandes fortunes et les profondes misères s'y coudoient sans cesse. les nobles y tiennent les moujiks à la longueur du knout, il n'est donc pas étonnant de constater dans *Résurrection* de Tolstoï ce qui semble de violentes oppositions et qui ne sont pourtant que des tranches de vie bien vécues.

Une Affligée.—Mme Durant est toujours disposée à répondre à toutes les communications, demandes, renseignements, etc., qu'on voudra bien lui demander relativement au traitement du Dr. MacKay contre l'alcoolisme. Les femmes trop timides pour s'adresser au Dr. MacKay ou qui aiment mieux ne se confier qu'à une femme, ce qui se comprend parfaitement, trouveront dans Mme Durant la discrétion et le dévouement qu'on peut en attendre. Vous adresserez au *Journal de Françoise* par l'entremise duquel se fait toute la correspondance. — Bon courage, ma chère Affligée. Il ne faut désespérer de rien, et, peut être touchez-vous enfin à la guérison que vous espérez. Donnez-moi des nouvelles.

Marcelle Bailly —Il y avait longtemps que je n'avais eu de lettre de vous. Bienvenue, ma chère Marcelle, et l'ami, au nom duquel vous venez, n'aura jamais à me reprocher d'avoir manqué de sincérité.—Merci de votre franchise, elle vous fait honneur et me prouve ce que je puis attendre de vous. Il est doux de rencontrer de temps en temps, dans la vie, des personnes sur l'honnêteté desquelles, on puisse compter. Je souscris avec empressement à la dernière proposition de votre lettre.

Jérémie.—Sans doute, le foyer domestique est exposé à de petites secousses, à des altercations, des froissements, des vivacités, des négligences, à ces " moustiques de l'esprit " dont les morsures produisent l'irritation, le trouble, l'ennui et qui n'épargnent pas leurs visites à l'intérieur le plus heureux. Mais s'ils y viennent, ces moustiques malfaisants, ils s'envolent presque aussitôt et ne laissent pas de venin dans la blessure parce qu'il y a toujours comme baume à appliquer sur la plaie, l'affection et l'oubli.

Une bergère.—Oui, je reviens d'un beau voyage à Québec. Tous les jours, en passant devant la chapelle du monastère des Ursulines, je pouvais lire : *Sur ce terrain où les Ursulines abordèrent*. . . Mais, je détournais la tête et ne lisais point. Et penser que Québec est l'Athènes du Canada !

Thérésine.—Il y a un vieux dicton qui enseigne que le " cœur voit plus loin que la tête ".

Beau parleur.—Beau parleur, peut-être ; beau diseur, non. Je sais que les femmes énergiques ne provoquent pas beaucoup de sympathies, mais celles qui n'iront pas à la femme à cause de son énergie et de sa grande volonté, ne valent pas la peine qu'elle les regrette. Quoique certains esprits étroits pensent, il faut cultiver chez la femme la volonté d'initiative et d'exécution ; elle en a besoin autant que l'homme, sans que cela porte atteinte à sa féminité.

Myrielle.—Il est assez rare de constater qu'une jeune fille puisse exagérer le sentiment de sa dignité. Nous voyons, trop souvent, l'excès contraire pour craindre ce que vous prophétisez. Que dites vous, par exemple, Myrielle, de cette jeune fille offrant au jeune homme debout devant elle, le siège sur lequel elle est assise? J'ai vu cela, il n'y a pas longtemps encore. et je pense que vous trouverez avec moi qu'il eût été mieux pour elle d'exagérer alors le souci des convenances qui lui étaient dues. Le jeune homme a eu le bon goût d'être embarrassé d'une marque d'attention aussi extraordinaire. Je dois ajouter qu'il est jeune encore ; dans quelques années, s'il passe près de vous, Myrielle, il sera étonné, voire même froissé, si vous ne lui offrez pas votre fauteuil. Ah ! que les jeunes filles qui se font ainsi très humbles servantes de leurs cavaliers, sont donc sottes ! Que gagnent-elles à ce jeu méprisable ? A coup sûr, ni considération, ni respect. Il est bon d'être aimé, il est meilleur d'être respecté et l'amour où il n'en-pas de respect ne vaut absolument rien.

Yseult.—Pourquoi n'avez-vous pas, avec votre ami, une très franche et très entière explication ? Evidemment, il y a malentendu et le plus tôt vous en viendrez à une entente, le mieux ce sera pour vous. Rien ne vaut les situations claires et nettes.

Eve.— Le beau temps des valentins est passé, je le regrette. J'ai un culte pour les vieilles coutumes. Je voudrais qu'on les gardât toutes, sans oublier les charivaris.

Alfred Bréhat.—On ne dit pas : "ma chère demoiselle", c'est vieux jeu. Il faut écrire : "chère mademoiselle", ce n'est pas moins tendre et c'est plus joli, 1° Le titre de révérend ne s'emploie que lorsque vous vous adressez aux membres du clergé régulier ; ainsi les Dominicains, les Trappistes, les Franciscains, etc., sont des révérends pères ; les prêtres qui desservent la paroisse St-Jacques, la cathédrale, sont des abbés. On dit : "M. l'abbé X, curé de X", et votre formule est tout aussi polie, plus juste surtout, que si vous l'aviez fait précéder du mot révérend. Cela me fait penser à un petit bambin de six ans qui, en s'exerçant, un jour à l'écriture, avait adressé son cahier à *Réveran meceu le pape*. 2° Votre orthographe est bonne;

je ne puis en dire autant de votre calligraphie qui ressemble à des hiéroglyphes.

FRANÇOISE.

Quel est votre pharmacien? Pourquoi ne suivez-vous pas l'exemple de Françoise, qui donne son patronage à la pharmacie d'Hercule Barré, coin Ontario et St-Hubert.

Propos d'Etiquette

D. — Un jeune homme peut-il aller trouver une jeune fille de sa connaissance lors même celle-ci est avec une autre jeune fille qu'il ne connaît pas?

R.—Certainement.

D.—Puis-je charger la domestique de demander à la personne qui est au salon son nom?

R.—Oui. Seulement, il faut y mettre quelque forme. Ainsi, la bonne au lieu de dire : "Qui êtes-vous, donc vous?" comme cela est déjà arrivé devra poliment demander : " Qui annoncerai-je à madame, s'il vous plait?", ou autre formule de ce genre.

D.—Dois-je tendre la main à un visiteur que je rencontre pour la première fois ?

R. — Une maîtresse de maison doit donner la main à tous les visiteurs qu'elle reçoit dans son salon.

LADY ETIQUETTE.

Conseils Utiles

TACHES SUR LA PEINTURE.—On enlève les taches qui ne peuvent s'enlever avec de l'eau et du savon, en les frottant avec un linge trempé dans de l'eau de soude ou de l'ammoniaque.

CANDÉLABRES DE CUIVRE. — On peut nettoyer et remettre à neuf les candélabres de cuivre en les lavant avec de l'eau dans laquelle on a bouilli des oignons.

Emploi de vieux chapeaux.—On obtint d'excellentes mèches de lampes en coupant en morceaux de la longueur et de la largeur nécessaires des chapeaux d'hommes en feutre mou. Laissez tremper les mèches dans du vinaigre pendant environ 2 heures, puis mettez-les sécher.

Emploi de feuilles de thé.—Tenez les feuilles de thé pendant quelques jours, et lorsque vous en avez une certaine quantité, jetez dessus une certaine quantité d'eau bouillante; laissez refroidir, passez et employez l'eau pour laver la peinture. Cela enlève les taches vivement et facilement. Nettoyez la peinture blanche en la frottant avec une flanelle trempée dans cette eau et imbibée de blanc d'Espagne. N'employez jamais de sel de soude pour laver la peinture, car elle sera complètement abimée.

Brosses et balais.—On peut conserver plus longtemps et obtenir de meilleurs résultats avec les brosses et balais en leur donnant un bain occasionnellement. Ajoutez deux cuillerées à bouche d'ammoniaque pour deux litres d'eau, laissez-y séjourner pendant une demi-heure le balai ou la brosse, rincez à l'eau fraîche et laissez pendre dans un endroit frais pour sécher.

Graisse sur le bois.—Si vous renversez de la graisse bouillante sur la table de cuisine ou sur le plancher, jetez immédiatement de l'eau froide dessus. Ceci refroidira aussitôt la graisse qui ne pourra pas s'étendre, ni entrer dans le bois. On enlève ensuite la tache en la frottant avec de l'eau de soude chaude et du sable.

Colle improvisée.—Prenez un petit morceau de pomme de terre froide ayant été bouillie, et frottez-le avec les doigts de haut en bas sur une feuille de papier pendant environ cinq minutes. Au bout de ce temps vous aurez obtenu une couche de colle très consistante et surtout très forte.

Cuisine facile

POMMES DE TERRE.—Lorsque l'on cuit des pommes de terre au four, il faut toujours avoir soin de les fendre en différents endroits afin de permettre à l'air de s'échapper.

..Homard au Madère.—Mettez dans un chaudron de l'eau et du sel; quand elle est en ébullition, jetez le homard vivant dans cette eau, laissez deux ou trois minutes et retirez pour le laisser égoutter sur un linge blanc. Mettez dans une braisière un morceau de beurre frais, du lard, trois ou quatre carottes, autant d'oignons, le tout coupé en petits dés; faites revenir; ajoutez un bouquet garni et du vin de Madère; mettez votre homard, laissez cuire une heure à peu près doucement. Un moment avant de servir, passez la cuisson à la fine passoire, faites un roux que vous mouillerez avec, coupez le homard par tranches, versez la sauce par-dessus et servez.

Mots pour Rire

On parle d'enfants, et quelqu'un demande:

—Et toi, Bébé, qu'est-ce que tu préfèrerais: un petit frère ou une petite sœur?

Bébé réfléchit:

—Moi, j'aimerais mieux un âne...

* * *

Le docteur a ordonné à Bébé une potion très mauvaise. Depuis ce temps, Bébé pleure tous les soirs pendant un quart d'heure.

Hier, sa maman lui demande la cause de ses larmes.

—C'est mon sirop, fit Bébé.

—Mais tu ne le prends que le matin en t'éveillant.

—C'est justement, affirme Bébé, comme le matin je n'ai pas le temps de pleurer, alors je m'y prends d'avance!...

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Je suis sûre que vous ne savez pas, jeunes amis, que l'origine des poupées a une très haute antiquité? Eh! bien oui. Ces demoiselles ont aussi leurs incontestables quartiers de noblesse qui remonte même jusqu'à la création du monde, puisque c'est à la première petite fille qu'on en doit l'invention. Seulement, ces poupées-là étaient très primitives, la première branche venue recouverte d'une peau de taupe avec une touffe de mousse en guise de chevelure formaient un jouet dont mes petites nièces d'aujourd'hui se détourneraient avec dédain, mais que les sœurs de Cain, Alah et Zilah berçaient avec autant d'amour que leur mère Eve, leur dernier frère.

D'autres essais succédèrent et perfectionnèrent les précédents, puis ils devinrent de petits chefs-d'œuvre, n'ayant rien à envier aux jouets actuels. Dans tous les cas, il est facile de constater que l'usage de ces bébés de bois, de faïence, d'ivoire ou de pierre s'est transmis, sans interruption, de génération en génération. On raconte même qu'on a retrouvé après quarante siècles des poupées ensevelies par les mères dans les tombes de leurs chères petites filles, selon l'usage établi alors d'enterrer avec les enfants les jouets qui les avaient plus amusés.

La Bible qui ne donne pourtant pas de grands détails relatifs aux jeux des fillettes israëlites de 5 à 12 ans nous raconte, cependant, comment la fille de Saül fit évader David, tandis qu'elle mettait à sa place une grosse poupée qui devait être bien ressemblante, puisque les soldats s'y trompèrent.

Chez les Grecs, le peuple artiste par excellence, les poupées de cette époque avaient leurs toilettes, leurs bijoux, jusqu'à leur mobilier—on en a retrouvé un au pays des jeux olympiques,— jusqu'à leur ménage avec amphores et coupes. Oh! on ne faisait rien à moitié chez les Grecs.

Les petites Romaines semblent aussi avoir eu une grande affection pour les poupées. Il y en avait de toutes sortes, de plus ou moins perfectionnées et mises suivant le rang des fillettes qui les possédaient. Les moins dispendieuses consitaient en de petites statuettes de terre cuites articulées aux épaules et aux hanches. Elles représentaient les costumes les plus ordinaires; la matrone romaine avec son ample toge, l'affranchie en tunique courte et serrée, etc.

On a retrouvé un certain nombre de ces jouets à bas prix dans les sépultures chrétiennes, ainsi on ne peut pas les prendre pour des petites idoles.

Quant au nom de la poupée, il fut, paraît-il, inventé par les Romains, qui l'appelèrent: *puppae*, comme l'*u* se prononce comme *ou* en latin, le nom était trouvé. D'où venait-il? Il y a paraît-il, une légende là-dessus, que je vais vous raconter comme je l'ai lue, sans vous en garantir la parfaite authenticité.

On présenta un jour à Néron, une exquise marionnette mise avec une très grande magnificence et sculptée sur le modèle que lui en avait donné une jeune patricienne romaine d'une très grande beauté nommé Poppée. L'empereur chez qui les fantaisies n'étaient pas à compter, voulut être présenté à la jeune fille et l'épousa. Il devint dès lors de mode à la Cour romaine de posséder une de ces marionnettes représentant la belle impératrice qui gardèrent leur nom de Poppée, appellation qui s'étendit à tous les jouets analogues.

Lorsque les petites filles de l'antiquité devenaient grandes, elles allaient déposer leurs poupées à l'autel de Vénus, lui demandant, vous devinez?... Un mari en échange. Je vous avoue franchement que si c'était pour en acquérir un comme celui de cette pauvre Poppée, qui finit ses jours assassinée par son mari, cela ne valait pas la peine de se donner tout ce mal.

Un peu plus tard, St-Jérôme, un père de l'Eglise, conseille aux mères de famille de donner des poupées à leurs enfants, et les poupées, encore plus tard, et moins belles que jadis, font la joie des châtelaines du moyen-âge enfermées dans leurs forteresses. Vers l'époque de la guerre de cent ans, une petite princesse, fille de Charles IV qu'on avait mariée à un prince anglais, a pour confidente à Londres une de ces poupées de bois peint, revêtue de brocart, cadeau de son royal époux.

Au dix-huitième siècle on habillait ces bébés sans vie et on les envoyait partout comme échantillons des produits et des modes des divers pays. Elles eurent un réel succès et firent un bien immense aux industries des contrées qu'elles représentaient.

La Révolution qui étendit sur la France avec tant de force sa main meurtrière imposa aussi aux poupées un chômage forcé, mais cela ne dura pas longtemps et ces demoiselles renaquirent de leurs cendres plus belles et plus fraîches que jamais et atteinrent même une telle perfection qu'elles ne furent plus à la portée de toutes les bourses.

Aujourd'hui, Dieu merci, on peut se procurer des poupées très perfectionnées et à des prix plus modestes, ce qui est un grand avantage pour les mères et les tantes qui ont à renouveler si souvent des jouets aussi fragiles.

TANTE NINETTE.

Dans toute mystification il y a un imbécile, le plus souvent deux.

PAGE DES ENFANTS

LES JEUX D'ESPRIT

Enigme

De par la volonté de monsieur l'imprimeur,
Modeste, je me tiens bien au bas de la page,
Pour ramener au leurre un oiseau trop volage,
La manœuvre qu'emploie un habile chasseur,
Un terme du plain-chant peu connu du vulgaire,
A ce titre je suis quelque peu clérical,
Je suis ce qu'on fait dans un but électoral,
Enfin du commerçant la coutume ordinaire.

Charades amusantes

Cœur dur comme pierre, chair jaune et habit bleu.

Qu'est-ce qui se voit dans chaque minute, mais jamais dans une seconde?

Réponses aux Jeux d'Esprit

Pensée morale

Ne faites pas seulement l'aumône, faites la charité: C'est-à-dire, ne vous contentez pas seulement d'un sou, mais sachez y joindre quelque chose de sympathique dans votre manière de donner ou dites quelques mots d'encouragement aux malheureux que vous soulagez, vous aurez ainsi fait et l'aumône et la charité.

Ont bien répondu: Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi; Zéphirin L. Guillaume, H. Printemps, Hâtif et Neige Eternelle, Québec, Ecole Garneau, Cécile Dubé, Yvonne Landreville, Juliette Pelletier, Christophe Charron, Roger Dorval, Rosario Barrette, Dona Landreville, Rhéa LeBlanc, Athanase Juneau, Maria Mathieu, Ls. Philippe Bélanger, Laura Peachey,Abdon Côté,Arthur St-George, Edouard Faulkner, Wilfrid Foisy, Dora Joinette,Amanda St-Georges, Alice Dumais, Laurenzo Delorme, Marie-Jeanne Scantland, Alfred Moreau, Charles Peachey, Armand Laverdure, Léon Mackay, Arthur Landry, Ubalde Séguin, Emile Désilets, Laurenzo Lajoie.

Histoire du Canada

Nommez les femmes qui se sont illustrées dans l'histoire de notre pays.

Rép.—Mère Marie de l'Incarnation, Madame de la Peltrie, Marguerite Bourgeois, Mme d'Youville, la duchesse d'Aiguillon, Mère Gamelin, Mlle Mance, Mme Drucourt, Mme de la Tour, Mme de Verchères, Mlle de Verchères, Jeanne LeBer, Mme Duclos, Mère Juchereau.

Ont répondu: Marie-Ant. Gosselin, Chicoutimi; Neige Eternelle, Québec; Ecole Garneau: Cécile Dubé, Yvonna Landreville, Laura Peachey,Wilfrid Foisy, Edouard Faulkner, Arthur St-Georges, Abdon Côté, Athanase Juneau, Marie-Jeanne Scantland, Laurenza Delorme, Amanda St-Georges, Alfred Moreau, Emile Désilet, Ubalde Séguin, Arthur Landry, Rhéa LeBlanc, Léon Mackay, Charles Peachey, Armand Laverdure, Laurenzo Lajoie, Dora Joinette, Dona Landreville, Marie Mathieu, Ls. Philippe Bélanger, Rosario Barrette, Juliette Pelletier, Christophe Charron, Roger Dorval, Alice Dumais.

La vocation de Gounod

En perdant Gounod, la France a perdu le représentant le plus glorieux de l'Ecole française. Nul compositeur de notre temps n'a plus fait d'honneur à notre pays. Né le 17 juin 1818, il se sentit attiré, emporté tout jeune vers l'art de la musique. La famille Gounod s'inquiétait de cette vocation et s'en plaignit au proviseur du collège où l'enfant faisait ses études. Ce proviseur était M. Poirson, l'auteur d'une volumineuse histoire d'Henri IV: "Lui musicien, s'exclama M. Poirson, jamais! Il sera professeur: le latin et le grec le ravissent." Et M. Poirson fit appeler le lendemain le petit Charles dans son cabinet:

—On t'a encore surpris à griffonner sur du papier des notes de musique?

—Oui, je veux être musicien.

—Toi? allons donc! Ce n'est pas un état. D'ailleurs, voyons, que sais-tu faire? Tiens, voilà du papier, une plume. Compose-moi un air nouveau sur l'air de *Joseph*. "A peine au sor-" tir de l'enfance." Nous allons bien voir, dit M. Poirson triomphant.

C'était l'heure de la récréation. Avant que la cloche eût sonné, Gounod revenait avec sa page toute noire.

—Déjà? fit le proviseur. Eh bien, chante!

Gounod chanta. Il se mit au piano et fit pleurer le pauvre M. Poirson.

Cependant, les parents n'étaient pas encore convaincus. On tenait à faire de Charles un notaire; et on ne voulait pas en démordre. Pour ramener son fils à la raison, c'est-à-dire au notariat, Mme Gounod alla trouver Reicha, le célèbre professeur d'harmonie, et lui tint ce langage:

—Monsieur, j'ai un fils qui veut étudier la musique de façon à faire des opéras.

—Très bien, Madame.

—Au contraire, Monsieur, et je viens vous prier de m'aider à la détourner de cette folle pensée.

—Et comment cela, Madame?

—En lui donnant des leçons.

—Je ne comprends pas.

—Voici: vous vous montrerez si sévère et vous lui imposerez des devoirs si difficiles, que mon fils, rebuté, renocera à la musique.

—C'est le supplice du contrepoint ordinaire et extraordinaire que vous voulez que j'inflige à votre fils?

buté, renoncera à la musique.

—Hélas! Madame! c'est moi qui suis vaincu. Votre fils est plus fort que moi.

OSCAR HAVARD.



PREMIÈRE PARTIE

I

(*Suite*)

La lèpre du mal ne s'étale pas au grand jour comme à Paris, mais elle existe; et il est profondément triste de voir ses ravages sur des natures créées par Dieu, très simples, très droites.

La baronne Heurtel ne répondit pas. Le front soucieux, le regard fixe, elle réfléchissait.

—Jacques, dit-elle soudain, en arrêtant sur le jeune homme ses yeux habiles à scruter les physionomies et les cœurs, vos raisons n'arrivent pas à me convaincre. Pour que vous soyez aussi résolu à retourner dans vos montagnes, il faut que vous y ayez laissé une amie d'enfance..., peut-être une fiancée.

Cette fois, Jacques Orvanne se mit à rire.

—Mes amies d'enfance ont déjà des bambins accrochés à leur jupe, Madame, car on se marie vite chez nous, et je n'ai pas de fiancée. Ma mère rêve, je le sais, de me donner une femme choisie par elle, mais je suis si difficile, que j'épouserai sans doute la solitude et la science. A nous trois, nous ferons très bon ménage.

Le front rasséréné, la barone se pencha vers le jeune médecin.

—Alors, puisque votre cœur est libre, je puis vous avouer que, à l'imitation de votre mère, je caresse un rêve... La réalisation de ce rêve, jointe à ce que Roscob vous propose, vous donnerait bonheur, fortune, position assurée.

Le voyant entr'ouvrir les lèvres, elle l'arrêta d'un geste.

—Ne répondez pas "non" sans savoir, sans réfléchir. Une détermination, comme celle que vous voulez prendre, doit être envisagée sous toutes ses faces, avant de devenir définitive.

Elle se recueillit une minute, puis reprit d'une voix plus basse:

—Peut-être ne m'avez-vous jamais entendu prononcer le nom du lieutenant Le Helguer? René Le Helguer, charmant garçon, intelligent et distingué, plein de cœur, marié à une toute jeune femme, était le compagnon d'armes et l'ami intime de mes deux fils. La mort les prit tous les trois dans la même bataille. Pauvres enfants!... Je me trouvais dans ce petit salon avec Mme Le Helguer, quand l'horrible nouvelle arriva... Dès cette minute inoubliable, je compris qu'elle ne survivrait pas à sa douleur. En effet, après quelques mois passés dans un état d'atonie que rien ne parvint à dompter, elle s'éteignit sans souffrances, laissant une enfant de sept ans à peine, ma filleule, avec une fortune plus que modeste. Pas de parents, sauf des cousins éloignés qui se souciaient fort peu de prendre la charge d'une orpheline pauvre. Avec bonheur, ils me l'abandonnèrent. Mais je ne gardai pas Suzan Le Helguer auprès de moi. Qu'eût-elle fait, cette joyeuse petite créature ? dans une maison triste comme l'était la mienne? Je la confiai à une de mes amies, supérieure d'un grand pensionnat de Lyon. C'est auprès de cette femme, éminente à tous les points de vue, c'est dans cette atmosphère de calme, de piété, de travail, que Suzan a vécu douze années. "Douze années qui sentent le ciel", déclara-t-elle avec son originalité native. De fait, religieuses et élèves se sont unies pour l'entourer de sollicitude et d'affection. Les compagnes de Suzan ont même trop gâté, trop aimé leur "petite Reine", car tel est le surnom qu'elles lui ont donné; de sorte que "Petite Reine" voit la vie très en rose, malgré les avertissements, les conseils des bonnes religieuses. Tête dure comme le granit des falaises de la Bretagne,—le pays de son père,—mais qui cède aux raisonnements de persuasive douceur: cœur chaud, tout en élans, en générosité. Nature vive, peu banale, Suzan, avec son ménage de défauts et de qualités, est vraiment une charmeuse, une exquise créature. C'est aussi une enfant, une très naïve pensionnaire. Songez, mon cher Jacques, que, pendant ces douze années, Petite Reine n'a quitté le couvent que pour sortir, les jours de congé, chez une amie de la supérieure, et passer les vacances auprès de moi, dans ma propriété de Normandie. Or, à cette fillette, ardente, simple, franche, il ne faut pas un de ces jeunes gommeux de nos jours. Il faut un guide à la fois tendre et sérieux, délicat et ferme. J'ai pensé à vous.

Attentif, Jacques Orvanne avait écouté la baronne Heurtel, sans savoir où elle voulait en venir. Aux derniers mots, il eut un tressaillement si brusque, et attacha sur sa vieille amie un regard d'un étonnement si intense, qu'elle répéta, un léger sourire aux lèvres:

—Oui, j'ai pensé à vous.

—Mais, Madame, c'est impossible... impossible à tous les points de vue. Je suis fils de paysans, paysan moi-même, un vrai rustre, qui, n'ayant eu ni le temps, ni la volonté de se polir au contact du monde, ne peut plaire à une jeune fille délicatement élevée. Je suis pauvre. Une maisonnette entourée de quelques champs sera mon seul héritage. Enfin, je viens de vous faire connaître ma décision: vivre en pleine montagne. Mlle Le Helguer, toute enfant, toute naïve qu'elle soit, désire certainement plus et mieux, comme homme et comme position, que ce que vous rêvez... car c'est un rêve de votre affection pour votre filleule et pour moi, chère grande amie. Votre cœur renferme de si inépuisables trésors, qu'on finit par ne plus oser prononcer le mot "reconnaissance", tant il semble banal en passant par les lèvres. Il reste donc au fond de l'âme inscrit en caractères ineffaçables, vous le savez.

—Je le sais. Et c'est justement parce que je "sais" votre âme, votre cœur, tout cela, que mon rêve me semble très bon. Vous êtes fils de paysans! Qu'importe! Vous êtes fils d'honnêtes gens, voilà le principal.—Paysan vous-même? Rustre? J'avoue que vous ne parlez point l'argot à la mode, que le genre "snob" (j'emploie le mot du jour) vous manque, que vos vêtements "da-

tent", qu'un certain aplomb, donné par l'habitude du monde, vous fait défaut. Mais, avec moi, Jacques, loin de vous montrer rustre, paysan, vous êtes, vous, "vous" d'une délicatesse si raffinée, qu'elle en devient... féminine. Convenez, Monsieur le Rustre, que vous appartenez à la famille des sensitives.

Il sourit.

—J'en conviens... Et j'ajoute un "hélas!" à mon aveu.

—Oui, les sensitives souffrent. Toutefois, ne dites pas "hélas". Il vaut mieux souffrir, vibrer, que de passer la vie comme un bloc de marbre... Le ciel a des saints qui ont pleuré, aimé; il n'en a pas de "glace"... Maintenant traitons la question financière. Vous prétendez ne rien avoir? Si, vous avez votre position, votre talent. Cela suffit pour un homme, surtout quand la femme apporte une certaine fortune. C'est le cas de Suzan. Par ses parents, elle est presque aussi pauvre que vous. Mais les marraines sont un peu fées. Je dote ma filleule, et mon testament lui assure, avec une somme assez considérable, ma propriété de Normandie, dont le revenu est à la fois bon et solide. Allons, mon ami, avouez qu'en quelques mots, je détruits des objections que vous croyiez sérieuses? Seule, votre volonté arrêtée de vivre à la montagne me déconcerte. Pour vous, ce n'est pas un avenir. Pour une jeune femme, cette solitude serait triste, presque imprudente.

—Vous voyez bien, Madame, que vous aviez rêvé.

Avec une mélancolie où perçait un peu d'amertume, la baronne Heurtel dit lentement:

—Si votre cœur renferme des coulées de lave de vos volcans d'Auvergne, vous avez une tête aussi dure que le granit de vos montagnes. Rien ne vous ébranle dans ce que je viens de vous apprendre. Quatre-vingt-dix-neuf jeunes gens sur cent eussent tendu les mains pour saisir les lingots d'or de...

—On n'épouse pas des lingots, Madame.

—Non, on épouse une femme. Or, on n'épouse pas sans voir, sans...

Il allait parler. Vivement, elle l'arrêta.

—Ne prononcez pas un "non" qui, dans votre bouche, serait probablement sans appel, et écoutez-moi. Ma filleule a ses deux brevets; donc, son instruction est terminée. De plus, la mort de la supérieure lui a enlevé, à la fois, une affection et un soutien. Sans le mauvais état de ma santé, cette année-ci, Suzan serait déjà près de moi. Mais je vais mieux, elle arrivera prochainement... Voulez-vous me promettre, mon cher Jacques, de venir à Paris dès mon premier appel, pour faire connaissance avec ma très charmante compagne? Si elle vous inspire cet attrait premier qui est l'aube de l'amour, vous réfléchirez, tout en prenant l'air natal. Si cet attrait n'existe pas de vous à elle, d'elle à vous, la question sera close, et mon rêve fini... Allons, Jacques, c'est "oui", n'est-ce pas? Vous consentez à voir ma filleule? Je le désire vraiment.

Très contrarié, mais dominant ses impressions multiples, le jeune médecin se leva.

—C'est oui, Madame, en doutez-vous? Un refus de ma part, alors que vous souhaitez si vivement une chose, serait une ingratitude monstrueuse. Le rustre cède le pas à l'homme de cœur, et consent à tout ce que vous voudrez.

Avec un sourire très doux, elle lui tendit sa main fine et blanche.

—Au fond, vous m'en voulez terriblement... N'importe, j'accepte votre soumission, enfant terrible. Vous serez reçu en familier de la maison, et cette petite fille ne soupçonnera rien de notre complot. Voilà qui est entendu.

Il ne répondit que par un sourire; mais, quand il s'inclina devant la baronne Heurtel en lui disant: "Au revoir", elle comprit, à l'accent indéfinissable avec lequel ces deux mots étaient prononcés, que le jeune homme, en s'engageant à ce retour, venait de faire un réel sacrifice.

II

La pluie avait cessé. Un brouillard intense enveloppait les rues, les boulevards, voilant d'un crêpe les becs de gaz, les lanternes des tramways et des voitures. Insoucieux de la boue, de l'humidité, de la nuit, Jacques Orvanne marchait à pas rapides et, livrant à l'air froid son visage brûlant, il essayait de calmer le mélange d'inquiétude, d'irritation, de tristesse qui lui tenaillait le cœur.

D'inquiétude! Peu au courant des usages du monde, il redoutait l'entrevue désirée par la baronne Heurtel, entrevue dans laquelle il se montrerait d'autant plus gauche, d'autant plus timide, qu'il en faisait un acte de simple reconnaissance.

D'irritation! Il haïssait presque celle qui, sans le savoir, se plaçait entre lui et le calme absolu dont il se proposait de jouir.

De tristesse! Il se reprochait d'être une cause de déception pour ceux qui l'aimaient: le docteur Roscob et sa vieille amie, la baronne Heurtel. Mais, aussi, pourquoi rêvaient-ils trop grand, trop beau? Pourquoi ne comprenaient-ils pas sos rêve, à lui, son désir fou de fuir vite, à toujours, loin de la capitale?

—Je hais Paris...

Il avait jeté ces mots dans la rue silencieuse. Le son de sa voix le fit tressaillir, et, levant la tête, il aperçut, très près, la maison immense, ruche de travailleurs de toute catégorie, où il avait vécu sa vie d'étudiant pauvre. Lestement, il gravit six étages, ouvrit une des nombreuses portes d'un long et sombre corridor, alluma sa lampe et resta là, debout, le regard plein de mélancolie, un indéfinissable sourire aux lèvres.

C'était une chambre mansardée, exiguë, misérable, avec un carrelage pour parquet, une lucarne pour fenêtre. Un lit, une chaise, une table, une commode, une petit poêle, quelques planches formant bibliothèque, composaient tout le mobilier. Là, il avait connu le froid intense, la chaleur tropicale, parfois aussi les tourments de la faim. Là, il avait travaillé, pleuré. Là, il avait rêvé aussi. Et, maintenant, c'était la réalisation des rêves infiniment doux et chers... Adieu l'air empesté de la capitale, la cohue des boulevards, les lazzis des camarades. Il revenait au pays!!!

—Pourquoi attendre à demain soir? dit-il tout à coup. En prenant le train de sept heures, je gagne une journée. Le déménagement sera vite fait.

Une heure plus tard, le "déménagement" était terminé, et le lendemain matin, par un temps sombre et froid, Jacques Orvanne, penché à la portière du wagon, regardait gaiement Paris s'effacer dans la brume.

. . . .

. L'histoire du jeune médecin était de celles qui tentent la plume du romancier, excitent l'intérêt du psychologue, conquièrent la sympathie des natures aimantes, délicates et fières.

Né en pleine montagne d'Auvergne, fils unique de pauvres paysans, Jacques Orvanne avait poussé à l'air libre, comme les fleurs sauvages des rochers, les arbrisseaux des taillis. Dans son village et les bourgs environnants, on n'aurait pas trouvé un plus beau, un plus vigoureux petit gars. Le père Orvanne en était fier, voyant déjà en lui le laboureur, aide de ses vieux jours. La mère, fière aussi, soupirait parfois, songeant déjà à l'armée qui lui prendrait son trésor.

Le futeur laboureur, le futur soldat, sans se douter de ces préoccupations, allait à l'école dont il était le meilleur élève, et, le reste du temps, menait paître, le long des chemins creux, dans les champs, sur les montagnes, la vache Néra, la chèvre Miquette, et l'agneau Blanblanc. Futur laboureur! les semailles, les moissons l'intéressaient peu. Futur soldat! les rixes, les jeux bruyants lui déplaisaient... Un rêveur, ce petit Jacques! Tandis que Néra, Miquette et Blanblanc, sous la garde de la chienne Lina, se régalaient d'herbes fraiches ou somnolaient paresseusement dans un coin de prairie, il cherchait, à travers les arbres, une de ces échappées comme il s'en trouve fréquemment en pays de montagnes, et il restait là extasié, les yeux fixés sur le paysage de son choix, jusqu'à ce que la brume enveloppant les cimes et les vallées lui rappelât l'heure du retour.

A quoi pensait-il? Silencieux, contemplatifs par nature, les villageois ne songeaient pas à le lui demander; mais de joyeux excursionnistes, passant un jour devant lui, sans même qu'il y prit garde, lui posèrent la question.

Il fronça les sourcils, releva la tête avec une certaine fierté, et d'un ton étrange, chez un si jeune enfant, répondit:

—Je pense que c'est beau, que c'est grand!

Il avait douze ans quand, à la vie contemplative, vint se mêler l'action. Lina, ayant couru trop follement à la poursuite d'un mulot, eut la patte cassée par une pierre détachée d'un rocher. On était loin du village, loin surtout du vétérinaire. Lina souffrait, se plaignait... Ah! ces souffrances, ces plaintes de la confidente, de l'amie, de la compagne de solitude, qu'elles retentissaient douloureusement dans le cœur du petit gars!... Comment la soulager, la guérir? Jacques, tout à coup, se souvint... Il avait vu, l'année précédente, un vieux rebouteur "arranger" la jambe d'un cheval dans une ferme des environs. Faire de même pour Lina ne devait pas être très difficile... Préoccupé, l'angoisse au cœur, il trempa la patte gonflée dans l'eau claire du ruisseau voisin, l'entoura de morceaux de toile arrachés à son mouchoir—tant pis pour les gronderies de la mère,—mit tout le long de la patte de légers bâtons et de nouvelles bandelettes, puis, la chienne dans ses bras et appelant Néra, Miquette, Blanblanc, il revint à la chaumière.

(*A suivre*)

Le Journal de Françoise

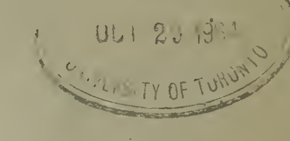
(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.





SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

MADAME

Pour vos petits dîners fins, et vos banquets de famille, ayez de la viande de premier choix. Vous la trouverez chez

Hormisdas A. Giguère
34, 36, 38, 40
Marché Bonsecours
MONTREAL

Tél Bell, Main 2479.

QUERY FRERES Photographes

1854 Rue Ste-Catherine, Montréal

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

Edifice du Monument National
216 RUE SAINT-LAURENT
Téléphone Main 2628.

Sp'cialité : Ordonnances des Médecins.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE - CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notreExposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS
Bijoutiers Opticiens
212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur CANDO pour argenterie
Demandez un échantillon.
TÉL. BELL, MAIN 2106.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plusgrande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco - Americain
162 Rue St Denis Montreal

Bell Est 1744

Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate "Gagner"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE ;—Neurasthénie. anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

Dosage.—Chaque cuillérée à soupe contient : 0·25 centigrammes de glycerophosphate de sonde, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

Mode d'emploi.—Adultes une cuillérée à soupe aux repas ; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Depositaire *PHARMACIE GAGNER* *Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis MONTREAL*

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V ... 27e édition. 1 vol. in-12 .... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré.. 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in-12 ....

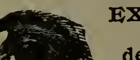
Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue St-Paul, Montréal.

Spécialiste : BEAUMIER

Médecin et Opticien
A l'Institut d'Optique



EXAMEN des Yeux Gratis

1824 Ste-Catherine, Coin Avenue Hôtel-de-Ville

Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie. Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les

Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal ;

LAPORTE, MARTIN & CIE.

Montreal Mode

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

En vente dans tous les dépôts.

5 cents le numéro.

Direction et Administration :

22a RUE EMERY

...MONTREAL...

Adresse : MONTREAL MODE, Montréal, P. Q.

Tél. Est 2635.

Spécimen gratis sur demande.



CONSOMPTION

CAPSULES CRESOBENE

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (Toux, Rhumes, Laryngites, Asthme, Bronchites, Tuberculose) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules Cresobene qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige. DEPOT. ARTHUR DECARY Phien. 1688 Ste Catherine. MONTREAL. et toutes pharmacies.

50c le Flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

3me année — No 24 | Le Numéro, 10 cts | Samedi, 18 Mars 1905

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT : Un an - - - - - $2.00 Six mois - - - - - 1.00 Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER : Un an - - Quinze francs Six mois - - - 7 frs Strictement payable d'avance.

"Sous les Ormes" (1)

(Inédit)

A Madame L. E. Panneton
de Sherbrooke.

Quand le printemps sourit dans la nature en fleurs
Et dessine partout ses plus riantes formes,
Il fait bon, tout à l'aise, épancher ses bonheurs
En humant l'air très pur, à l'ombre, "sous les ormes!"

Quand l'été, tout en flamme, inonde de soleil
Les campagnes qu'il brûle en des chaleurs énormes,
Il fait bon reposer en un calme sommeil
Que l'on goûte tranquille, à l'ombre, "sous les ormes."

Quand les feuilles, l'automne, ornent de rouge et d'or
Au loin les longs penchants des côteaux multiformes,
Près de l'oiseau qui chante et qui gazouille encor,
Il fait bon folâtrer, à l'ombre, "sous les ormes."

Et même quand l'hiver couvre tout le gazon
Et la route et les champs de linceuls uniformes,
Tandis que dans leur cœur la sève bout à foison
C'est encore d'espoir que parlent "les grands ormes!"

Toujours pour eux, toujours le printemps va venir,
Ils espèrent toujours des nids aux mêmes formes,
Ils n'aiment que la vie et ne savent mourir
Toujours il fait bon vivre, à l'ombre, "sous les ormes!"

E. J. A.

Février 1905.

(1) Note.—La demeure de M. l'avocat L. E. Panneton, C. R., est enjolivée par un bosquet d'*ormes* fort beaux. — Mad. Panneton a dénommé son "home" : *Sous les Ormes.* — E. J. A.

Chanson d'Automne

* * *

Sans éclat, sans couleur, sans parfum, vaines ombres,
Sur mon chemin distrait passez, passez sans nombres :
Dans l'embrun de mon rêve elle a mis sa beauté,
Sa troublante beauté !

En mon ciel gris, traînant leurs heures indolentes,
Les jours ternes suivaient les nuits froides et lentes :
Dans l'ennui de ma vie elle a mis sa gaîté,
Son esprit, sa gaîté !

Fruits et bleds sont tombés, mares et nids sont vides ;
L'air a durci la glèbe, et d'un pas presque lourd
Depuis longtemps j'allais seul en sentiers arides :
Dans la soif de mon cœur elle a mis son amour !
Le vin de son amour !

Fleurs tardives, donnez vos odeurs ! ô ramées,
Sur lesquelles encor l'oiseau vient se poser,
Chantez à mille voix ! Vivez, choses aimées !
Sur l'ardeur de ma lèvre elle a mis son baiser,
Sa lèvre, son baiser !

(Ottawa).

Achille Fréchette.

LEGENDE IRLANDAISE

Boyle de Boylagh n'avait qu'une fille, la princesse Aileen, dont la beauté était en grand renom et par terre et par mer.

Sa mère étant morte quelques heures avant sa naissance, on confia la garde et l'éducation de l'enfant au roi son père.

De bonne heure, on lui avait appris à monter le coursier le plus rapide de l'Irlande, et rien n'était plus charmant que de voir la princesse dans une robe d'or et d'argent sur son pony richement caparaçonné, ses yeux bleus étincelants de santé et de plaisir, tandis que ses longs cheveux, d'un blond cendré, folâtraient sur son manteau à riantes couleurs.

Toujours quelques rares spécimen de chiens chasseurs—l'orgueil de la maison de Boylagh—l'accompagnaient dans ses courses, les uns piquant de l'avant en courant, les autres tirant de l'arrière comme pour provoquer les tendres paroles d'encouragement de leur maîtresse.

Cependant la renommée de la princesse s'étendait de plus en plus loin; de la cour du roi, son père, à toutes les différentes parties de son pays, le nom de la princesse Aileen se répandait maintenant à tout le reste de l'Europe.

Au point que, tous les mois au moins un riche prétendant avec sa suite, venait offrir ses hommages à la belle dame.

Chacun chantait sa patrie, sa famille princière et les faits de valeurs qu'il avait accomplis, mais la princesse ne les entendait même pas.

Enfin, se présenta un jour à la Cour de Boyle de Boylagh, un ménestrel errant, de race celtique.

C'était un jour de fête et de chansons, appelé la Saint-Patrice, en l'honneur du grand libérateur d'Erin.

De tous côtés, beaux chevaliers et belles dames étaient accourus auprès de la princesse dont c'était le jour de l'anniversaire de la naissance—pour lui dire de tendres choses.

Le ménestrel errant, perdu dans la foule, demanda qu'on lui permit d'accorder sa harpe et de faire entendre un chant de son pays en présence de la princesse et de ses hôtes.

Le prince se prit de rire de ce rustre mal peigné qui avait l'audace de se joindre à l'assemblée joyeuse et d'entrer en lice avec des maîtres *en poésie*, tels que ceux qui avaient chanté avant lui. Mais la princesse intervenant: " Les ménestrels étrangers chanteront-ils mes louanges, dit-elle, sans que nul fils d'Erin ne fasse entendre les accords de sa harpe? Que ce barde celtique soit le dernier qui me rende honneur " et elle appela le ménestrel de Gaël, qui, ployant le genou avec toute la grâce d'un prince devant cette reine de beauté, chanta ce poème:

" Pourquoi quitterais-tu le beau pays d'Erin pour t'en aller errer au loin?

" Pourquoi quitterais-tu le vallon verdoyant, si moelleux sous tes pieds, avec ses marguerites et ses boutons d'or qui n'ont de sourire que pour toi?

" Pourquoi quitterais-tu les ruisseaux gazouillants qui, les premiers, t'ont appris à chanter? Le bruit des fleuves étrangers feront gémir ton cœur au souvenir des ruisseaux de ton enfance.

" Pourquoi quitterais-tu la tombe encore fraîche de ta mère en la confiant à des soins étrangers? Peux-tu l'apporter avec toi par-delà les mers? Ah! comme elle est lourde la main de l'étranger!

" Pourquoi quitterais-tu les princes d'Erin qui se suspendent à tes lèvres et ne jurent que par ta chasteté, pour des étrangers qui ne recherchent que ta beauté? La beauté meurt, le squelette le dit partout. L'amour seul est durable. Ecoute bien! Ton ménestrel veut te prévenir avant de te laisser..."

Il y avait des larmes dans les yeux de la princesse et la tristesse remplissait son âme.

Ses yeux rencontrèrent ceux du ménestrel... un éclair y brilla et l'un et l'autre se révélèrent en cet instant, les profondeurs de leur cœur.

Le Prince Royal était irrité de ce qu'en un jour de fête comme celui-ci, un ménestrel avait osé jeter une note triste, et ordonna qu'il fut immédiatement chassé de la cour.

Peu de jours après, la princesse était devenue extrêmement morose et triste. Les plaisirs de la chasse et de la compagnie qui l'entourait ne lui disaient plus rien. Le prince s'en aperçut et, croyant que sa fille aimait le brave chevalier espagnol Bolivar, il voulut mettre un terme à ses chagrins en hâtant le jour du mariage.

On commença à faire de grands préparatifs pour l'évènement prochain, tandis que la princesse apportait à tout la plus profonde indifférence.

Un soir, après avoir entendu de sa vieille nourrice le récit détaillé des Fées et de leurs danses éthérées, la princesse Aileen, accompagnée d'une bonne fidèle, quitta vers minuit, le château de son père pour voir par elle-même ces tableaux fantastiques dont lui avait parlé sa nourrice, et, s'asseyant sous un arbre touffu, elle se mit à pleurer en songeant à son mariage prochain.

Tout à coup on entendit des sons d'une musique lointaine, et bientôt une multitude de petits hommes et de petites femmes, vêtus de rouge et de bleu, s'élevèrent à travers l'herbe verte et commencèrent à danser en chantant une ronde joyeuse sur le gazon.

La princesse, profondément effrayée, pressait sa suivante de revenir au château, mais le Roi des Fées, comme s'il eut deviné sa pensée, ordonna à ses chevaliers et ses dames de joindre les mains et de former

un cercle autour de l'arbre touffu, rendant impossible toute tentative d'évasion. Après quoi, le Roi s'avança vers la princesse en chantant: "Quand l'amour est absent l'hymen est triste: épouse moi et sois bonne fée à ton tour."

A l'instant, la suivante se signa mais comme la princesse, dans son étonnement, avait oublié de le faire, le Roi la toucha du bout de sa baguette magique.

Ce fut alors que retentit un grand bruit de voix et de rires perlés, puis vinrent les sons de trompettes et la princesse disparut dans un nuage blanchâtre.

C'était le matin; le jour descendait petit à petit du ciel gris d'Irlande.

Perchée sur les genêts dorés, la grive redisait à sa compagne la chanson première qui lui avait gagné son cœur; le merle à bec jaune accordait sa flûte d'artiste, tandis que plus haut encore l'alouette jetait dans l'espace sa prière matinale.

Tout à coup la bonne s'éveille en sursaut. Où est sa jeune maitresse? Est-ce un rêve? Plût au ciel que cela fût!

Car la princesse s'en était allée, et pour toujours, vers le pays des fées.

Avec une malédiction sur les lèvres pour le chevalier espagnol et un soupir à l'adresse du ménestrel errant, la suivante se leva à la hâte pour aller donner l'alarme au château.

Ce fut alors qu'une voix de femme murmura à son oreille: "Je suis la bonne fée-reine; le roi en aime une autre; il fait la cour à notre princesse. Rompez le charme. Le jour de la St-Patrice la princesse traversa le Barnes Gap. Le roi lui-même sera son coursier. Oui pourra tenir les rênes et faire sortir du bout de son poignard quelques gouttes de sang, rompra le charme magique et obtiendra la main de la belle et noble dame."

La nouvelle fut portée au prince qui dépêcha des courriers dans toutes les parties du pays proclamant la nouvelle que le chevalier qui, le premier pourrait rompre le charme fatal, aurait la main de sa fille.

Plus de mille chevaliers répondirent à cet appel et dès l'aube de la Saint-Patrice la vallée se remplit de gentilshommes suivis de nobles dames qui les poussaient de l'avant. Se détachant des rangs et le dernier de tous, venait le prince O'Boyle décidé de ramener sa fille ou de mourir.

A la pointe du jour, le son du cor se fait entendre, les chevaux se cabrent et les cavaliers se penchent en avant, préparés pour le choc qui doit leur perdre ou leur gagner une princesse.

Bientôt on vit venir un coursier tout blanc allant plus vite que le vent, vomissant le feu par les narines et hennissant plus fort et avec des sons plus aigus que le vent des tempêtes sifflant dans le grand bois de sapins.

Sur son dos, on voyait la princesse Aileen, qui, les bras étendus, implorait sa délivrance.

Il y eut un choc, puis un autre, mais en vain. Coursier après coursier furent désarçonnés.

Ce fut alors qu'un jeune homme courut au-devant du cheval enchanté, se jeta en face et empoignant son col d'une main, introduisit de l'autre un poignard jusqu'à la garde dans la chair frémissante.

Un cri sauvage retentit, puis on vit un nuage de fumée et le cheval blanc, avec ses narines vomissant le feu, disparut. La princesse était dans les bras du prince Roderich O'Donnel, le ménestrel errant, celui qui avait chanté: "Pourquoi quitterais-tu le beau pays de l'Irlande pour t'en aller errer au loin..."

(Imité de l'anglais.)

FRANÇOISE.

Amitié de Femme

En parcourant le sixème volume, récemment paru. des attachantes études dans lesquelles M. Emile Ollivier fait revivre avec un magistral talent les épisodes les plus caractéristiques de l'histoire du second Empire, je suis tombé sur deux lettres de Thiers, qui ont été pour moi, comme elles le seront pour tous ceux qui les auront lues, une véritable révélation. A la place qu'elles occupent dans un ouvrage entièrement consacré à des événements politiques, elles constituent un hors-d'œuvre, mais un hors-d'œuvre délicieux.

Elles nous dévoilent dans Thiers un homme que nous ne soupçonnions pas, dont, à aucune époque de sa vie ou tout au moins dans ce que nous en connaissons, nous n'avions senti battre le cœur comme il bat dans ses lettres d'outre-tombe, qui sont, à proprement parler, des lettres de deuil, des lettres de regrets et de larmes.

Elles furent écrites au mois de juin 1877, c'est-à-dire en pleine crise du Seize Mai, trois mois à peine avant la mort de leur auteur. Il avait alors quatre-vingts ans. Il venait de perdre une amie dont l'affection, durant vingt années, avait été, de son aveu, le charme et la joie de ses jours. Cette amie, M. Emile Ollivier ne la nomme pas, et la même discrétion m'est imposée. Ce que je peux dire d'elle, c'est qu'elle portait un nom illustre dont la gloire remonte au règne du premier Napoléon. Ceux qui l'ont connue en parlent encore comme d'une créature incomparable, douée de toutes les qualités de l'esprit et du cœur.

Thiers lui avait été présenté à Dieppe par la princesse Julie Bonaparte, marquise Roccagiovine. Dès ce moment, à la faveur de goûts communs, s'était formé entre elle et lui un lien affectueux que le temps, loin de le détendre, avait resserré jusqu'à en faire, pour l'un et pour l'autre, l'embellissement de leur

existence, le réconfort et la consolation des heures amères.

* * *

Nous sommes, qu'on le remarque, dans le domaine exclusif et pur de l'amitié. Dans la liaison de Chateaubriand avec la divine Juliette, il y a de l'amour; il y en a dans celle de Guizot avec la princesse de Liéven. Fondée sur de brûlants souvenirs, l'amitié est ici, malgré l'âge et les cheveux blancs, une amitié amoureuse. Rien de pareil dans le sentiment qui unit Thiers à son amie. Il est pur de tout alliage. L'amitié seule en fait tous les frais. Ce qu'on y voit de plus tendre que dans les amitiés masculines, c'est la différence des sexes qui l'y met, et vainement on y chercherait trace des tourments de la passion, de ses inquiétudes et de ses orages.

Tout y est demeuré calme; rien n'en a troublé la sérénité et rien non plus n'y trahit, un seul instant, les troubles énervants auxquels échappe bien rarement l'amour, même lorsqu'il est heureux. C'est au seuil de la soixantaine que Thiers avait rencontré celle qui devint son Egérie, et tout prouve qu'il ne songea jamais à lui demander de prendre un autre rôle ni d'être autre chose pour lui que ce qu'elle voulait être, que ce qu'elle resta toujours.

N'empêche que lorsqu'il la perdit subitement en 1877, il éprouva une violente douleur. La princesse Julie en fut la confidente. C'est à elle que sont adressées les deux lettres citées par M. Emile Ollivier, révélatrices du désespoir le plus affreux.

On a dit que la vieillesse est un préservatif contre la violence des peines que cause, quand on est en pleine vigueur de corps et d'esprit, la perte d'un être aimé, et que l'âge ayant refroidi l'âme, la mort de ce qu'on chérit ne pouvait plus la tirer de son indifférence. Si cela est vrai pour le commun des hommes—ce qui, d'ailleurs, reste sujet à discussion,—c'est faux pour Thiers dans les circonstances que je rappelle. Il est véritablemnt malheureux, véritablement désespéré, et les cris qui expriment sa souffrance atteignent au pathétique.

"Vous savez, chère princesse, écrit-il, ce qu'était devenue pour moi cette amie incomparable. Fatigué de toutes choses, fatigué surtout de la vie la plus orageuse, j'avais trouvé auprès d'elle un asile où tout était calme, repos, douceur, bon sens exquis, bonté sans pareille, et surtout élévation de sentiments telle qu'on se sentait porté avec elle à une hauteur au-dessus de tout ce qui vous entourait. Et la personne qui me procurait tout cela, était en même temps la femme la plus gracieuse, la plus élégante, la plus belle, d'une beauté douce, simple, modeste, sans prétention... et quand je me dis que tout cela était, que tout cela n'est plus, j'en suis oppressé, je suis obligé de me mouvoir pour écarter d'insupportables images. Je ne sais comment je ferai pour remplir le vide de ma vie; je renonce même à le remplir... je suis désespéré."

Et quelques jours plus tard:

"J'aime mieux souffrir que de ne pas songer à notre pauvre chère amie. Je vis dans la contemplation continuelle de ses perfections... et je tombe dans une sorte de désespoir lorsque je songe qu'elles ne sont plus que dans notre mémoire... Vous devez comprendre combien me sont importunes les agitations au milieu desquelles je suis obligé de renoncer aux devoirs de toute ma vie. Je ne livre qu'une partie de mon âme à notre monde agité et je la reprends pour la rendre à notre pauvre amie."

On ne saurait se méprendre à ces mots déchirants, à ces traits de feu. C'est bien de la douleur qu'ils expriment, de la douleur vraie, celle qui se cache et ne se manifeste que là où elle sait qu'on n'en parlera pas, et en un mot, une douleur inconsolable.

* * *

N'avais-je pas raison de dire en commençant que ces lettres sont une révélation? Ceux qui ont connu Thiers et l'ont suivi aux diverses étapes de sa longue carrière; à son arrivée à Paris, lorsqu'il y débarquait avec Mignet, l'escarcelle vide et les dents longues; durant les journées de juillet où il avait pris la haute direction de l'émeute; lors de son passage au ministère sous Louis-Philippe et sur les bancs de l'opposition; ceux enfin qui furent les témoins de sa présidence à Versailles ne le reconnaîtraient pas. Ce n'est plus le même homme.

Dans l'ambitieux qui évolua sur ces divers théâtres avec plus ou moins de bonheur, et souvent avec une indépendance de cœur qui déconcerte, ceux qui, sous le Seize Mai, l'ont vu s'agiter presque sénilement pour reprendre la direction des affaires n'avaient pas soupçonné cet être exalté, sentimental, sensible à un tel degré aux charmes de l'amitié et à la douleur de n'en plus pouvoir jouir. Ils s'attendaient si peu à le voir apparaître tel, que l'un d'eux, après avoir lu ces lettres, en contestait devant moi la sincérité. Il soutenait que Thiers, en les écrivant, avait dénaturé et exagéré son état d'âme, et qu'en homme du Midi qu'il était, il avait subi les effets de ce mirage propre aux pays du soleil qui fait voir les choses non comme elles sont, mais comme on voudrait qu'elles fussent.

Pour ma part, je ne saurais m'associer à cette incrédulité. Je crois que l'affection sur laquelle Thiers verse ces larmes brûlantes, il l'a ressentie et partagée, et qu'il ne ment pas lorsqu'il en parle comme de l'affaire principale de sa vie; je crois à la sincérité de ses cris et de ses pleurs. A la faveur de cette tendresse trop tôt brisée dont il semble avoir si vivement joui, à en juger par les regrets qu'elle lui suggère, il m'apparaît plus sympathique et plus touchant.

Si dans ce commerce affectueux il a mérité, par son dévouement et sa constance, qu'une belle âme se donnât tout entière à lui, c'est qu'il avait commencé par donner toute la sienne. Ce simple fait, en même temps qu'il nous étonne, tant il nous le montre différent de ce que nous avions cru qu'il était, embellit à nos yeux sa vie, en efface pour nous, au moins un moment, ce que nous sommes obligés d'en blâmer. C'est le privilège des femmes capables d'inspirer l'amitié et de la ressentir, de parer les élus à qui elles accordent

la leur de je ne sais quoi de noble et de pur. Elles les grandissent en se grandissant elles-mêmes de toute la hauteur d'un sentiment sincère, réparateur des maux de la vie et plus fort que la mort.

Celles-là sont rares dont l'amitié vaut qu'on y attache du prix. Mais plus rares encore sont les hommes qui savent la comprendre, l'apprécier, s'en contenter telle qu'elle s'est offerte à eux, et ne pas la dénaturer en y mêlant, si la femme est séduisante et belle, les exigences de l'amour. Ce n'est pas Thiers qu'avant d'avoir lu ces lettres nous eussions fait figurer dans cette élite, l'idée que sa vie publique donne de lui étant trop contraire à celle que nous nous faisons des qualités que nécessite la pratique de l'amitié entre personnes d'un sexe différent. Nous pouvons voir aujourd'hui que cette idée était fausse ou tout au moins incomplète, et la surprise n'est pas même d'avoir à la constater.

Des amitiés comme celle-là ont été toujours exceptionnelles; dans tous les temps, on les a comptées et distinguées. On n'en découvrirait plus beaucoup de pareilles aujourd'hui. C'est à peine s'il en existe quelques modèles à l'heure où j'écris. Il y en a cependant, j'en connais. Mais ceux qu'unit une affection faite de paix et de désintéressement ne chantent pas leur bonheur sur les toits. Ils fuient l'éclat du jour et n'aiment pas qu'on parle d'eux.

Sans doute, ignorions-nous encore que pendant vingt années de sa vie, Thiers s'est soumis volontairement à l'influence d'une amitié de femme, dans laquelle il s'était jeté à corps perdu, si la publication inattendue des deux lettres dont j'ai cité de courts extraits n'était venue nous livrer le fond de son âme, nous révéler l'admirable roman dont il fut le héros et qui se déroula en marge de son existence si pleine d'agitations, de soucis et de bruits. Au surplus, sa mémoire n'a rien à redouter de cette révélation; bien au contraire.

ERNEST DAUDET.

LES VIOLETTES DE L'HISTOIRE

Catherine Douglas

Les violettes de l'Histoire... Ainsi pourraient s'appeler ces héroïnes obscures ou bien oubliées, dont la mémoire ne connaît point le grand soleil de la popularité... Et le parfum de l'une d'elles nous attire dans ce pays d'enchantement triste, cette seconde Bretagne, qui s'appelle l'Ecosse!...

Le nom de la noble jeune fille dont nous allons raconter l'acte simple et tragique ne devait pas devenir populaire... Elle devait, violette meurtrie dans une nuit d'ouragan, rester cachée dans l'ombre des robustes et durs chênes dont elle était issue: les Douglas.

Nous sommes en l'année 1437. L'Ecosse, longtemps livrée aux régents, a enfin un roi, un maître: Jacques Ier, fils du faible et bon Robert III, et frère de l'infortuné duc de Rothsay dont le meurtre inspira un des plus émouvants épisodes de Walter-Scott, dans "La jolie fille de Perth".

Jacques, fait prisonnier dès l'enfance par un vaisseau anglais et élevé à la cour d'Angleterre, a été remis en liberté, en 1423, contre une grosse rançon. Grâce à son énergie indomptable, le parti des barons, qui menaçaient sans cesse la couronne, a été battu; la bourgeoisie, au contraire, a été favorisée, et la protection royale s'est étendue jusqu'aux plus humbles contre les plus puissants. A ce métier de justicier, on se fait de nombreux ennemis; mais un roi jeune et brave n'en a cure.

A l'occasion de Noël qui approche, Jacques s'est proposé de donner des fêtes dans sa bonne cité de Perth, ville fort ancienne, admirablement située au point de vue des beautés naturelles, et qui fut souvent la résidence des monarques d'Ecosse.

On part. Le cortège est brillant, charmant: autour de ce roi jeune encore, beau cavalier, d'agréable visage et d'esprit orné, se groupent la gaieté, la grâce, l'élégance... Force ménestrels et jongleurs ont été enrôlés sous la direction d'un cavalier, sir Alexandre, très versé dans le *gai savoir*, comme on disait alors.

Une des jeunes filles qui escortent la reine se distingue de ses compagnes par un reflet de douce gravité, tel un lis parmi des roses... Son regard est ferme et pur. Elle porte modestement un nom illustre et une âme pleine de cette ardente fidélité que les Anglais nomment "loyalisme."

C'est Catherine Douglas, à laquelle s'applique si bien ce refrain d'une vieille chanson écossaise: "Douglas, Douglas, tendre et fidèle..."

Le cortège atteignait joyeusement la rivière Earn, lorsque, de l'autre rive, une vieille femme inçonnue crie:—"Milord roi, si vous passez cette rivière, vous ne reviendrez jamais vivant!..."

Une minute interdite, la cour ne tarda pas, à l'exemple du roi, à rire de l'avertissement d'une pauvre folle... Jacques donna l'exemple en sautant dans le bac et commandant au passeur de le conduire à l'autre bord. Le même soir, il logeait à Perth, dans l'abbaye des moines noirs, avec une partie de sa suite; ses gardes se dispersèrent chez les habitants.

Après les fêtes de Noël, le roi, qui se plaisait beaucoup à Perth, y prolongea son séjour; ce ne furent que chasses, jeux et cavalcades.

Le 20 février 1437, il avait passé la soirée avec la reine, les dames et les seigneurs, à chanter, faire de la musique, jouer aux échecs. Il était tard... les chants légers des luths et les violes s'étaient tus... Presque tous les hommes s'étaient retirés. Jacques, demeuré debout devant la cheminée, devisait gaiement avec les dames, lorsqu'un valet vint

annoncer que la femme de la rivière Earn demandait à voir le roi... Ennuyé, celui-ci fit répondre que l'heure était trop avancée, négligeant, pour la seconde fois, l'ultime avertissement que le Ciel lui envoyait par cette inconnue mystérieuse...

Tout à coup, un bruit violent, un cliquetis d'épées, des jets de lumière emplissent le monastère: Robert Stewart, l'ingrat favori de Jacques Ier, introduit une bande de sicaires commandés par ses deux plus cruels ennemis: le marquis d'Athol et Robert Graham!...

Le premier mouvement des femmes est de courir à la porte de la salle... Thahison!... les barres des verrous ont été enlevés!... Pourtant, il faut gagner du temps pour cacher le roi, puisque c'est à lui seul qu'on en veut; tandis que toutes s'affolent au milieu de ce cauchemar réel, Catherine Douglas,, calme et résolue, s'appuie contre la porte et *passe son bras* dans les anneaux vides du verrou... Ce frêle rempart vivant sera bientôt rompu... Mais quelques minutes suffisent pour soulever les planches du parquet qui cachent l'entrée d'un caveau où le roi disparaît...

Il était temps!... Un craquement de chair et d'os brisés, un cri de douleur... et la horde des assassins se précipite, renversant la jeune fille blanche comme une morte, au bras sanglant!...

Hélas!... la retraite de Jacques Ier fut découverte; il périt, percé de seize coups d'épée et de poignard par ses implacables ennemis.

(*Le Foyer.*)

"LES CONTEMPORAINS"

Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in 8. Abonnement: Un an, 6 francs; le numéro, 0 fr. 10.—Specimen sur demande. Biographies parues en février 1905: Pedro II, empereur du Brésil.—Baron Hüe, serviteur de Louis XVI.—Fontanes, premier Grand Maître de l'Université.—Giffard, inventeur. Biographies à paraître en mars 1905: Mme la Duchesse de Toursel.—Buffet, homme d'Etat.—Le général Hoche.— R. P. Colin, fondateur des Maristes.

Exposition Internationale de Liège

Le projet d'ouvrir en 1905 une exposition internationale à Liège, quelques années, à peine, après les expositions si brillantes de Bruxelles et d'Anvers, fut traité, au début, de chimère. Contrairement à l'avis du gouvernement, quelques personnes notables de Liège et des localités voisines, formèrent un comité qui prit sur lui d'attirer, dans la vallée si pittoresque de La Meuse, le flot d'étrangers qui chaque année visitent l'Europe soit pour s'amuser ou se distraire, soit pour vaquer à leurs affaires.

Ce comité rencontra, tout d'abord, une violente opposition, mais grâce à la persévérante énergie de ses membres, il finit par triompher de l'impardonnable inertie des uns et de la coupable hostilité des autres.

En 1899, le comité provisoire se transforma en société anonyme et dès lors les choses changèrent d'aspect. Le gouvernement vota un gros subside; le Roi, de son côté, encouragea de diverses manières l'œuvre patriotique; les actions de la nouvelle société furent souscrites en un rien de temps et, l'enthousiasme aidant, les premiers adversaires devinrent les plus chauds partisans du projet.

Aujourd'hui que l'Exposition est à la veille de s'ouvrir, tout annonce un succès sans précédent.. Ce qui contribuera énormément à ce succès est, qu'à part l'exhibition de produits industriels merveilleux que l'Europe, et en particulier la Belgique, offrira aux yeux étonnés de l'étranger, le pays de Liège se prête admirablement à une exposition.

Le site où se produira cette manifestation de l'intelligence humaine dans le domaine artistique et industriel, est un coin du monde où le Créateur semble avoir réuni ce qu'il y a de plus enchanteur dans son œuvre. Le visiteur canadien, revenant de l'Exposition de Liège, se souviendra toujours de la pittoresque vallée de la Meuse. Entre autres merveilles, il aura longtemps sous les yeux cette coquette petite ville de Dinard avec le fameux rocher fendu de Bayard, qui lui rappellera le rocher de Percé de sa côte gaspésienne. Il n'oubliera jamais l'antique château fort, noble débris de l'époque féodal, aujourd'hui transformé en prosaïque caserne dominant une église collégiale du style gothique le plus pur et que d'inébranlables rochers défendent contre les irréparables outrages du temps.

En descendant le courant de la Meuse on a bientôt sous les yeux Namur et ses environs. De nombreux châteaux en ruine rappellent la puissance et la richesse des seigneurs d'autrefois et prépare l'arrivée à Hay, petite ville moderne où l'industrie des papeteries a pris un développement énorme, égalant celui de l'Angoulème en France, et où le fabricant de pulpe canadien trouvera une clientèle qu'il lui sera aisé d'enlever à la Suisse, à la Norwège et à la Russie.

Hay, ville fortifiée défendant la vallée de la Meuse contre les velléités guerrières de la France ou de l'Allemagne, possède une forteresse, qu'il sera permis de visiter, du haut de laquelle on découvre un horizon fantastique, qui, par ses cheminées brûlantes et fumantes, annonce qu'on approche de la grande ville industrielle, rurale de Birmingham et de Manchester, laquelle ne craint pas de voir éclipser ses produits par ce que le monde industriel universel exhibera de plus merveilleux dans l'enceinte de la grande Exposition Internationale par laquelle la Belgique célèbrera le 75ième anniversaire de son indépendance.

Nous parlerons de cette prochaine fête internationale, placée au début du siècle qu'en Belgique on intitule déjà le siècle des travailleurs, à laquelle les Belges convient spécialement les Canadiens et les Canadiennes.

En attendant je pense que mes aimables lectrices profiteront d'une indiscrétion que je vais me permettre en leur annonçant qu'à la suite des suggestions faites par mon compatriote, M. l'avocat Herreboudt,

dans une lettre parue dans LE JOURNAL DE FRANÇOISE, une Agence de voyages circulaires en Europe vient de se constituer à Montréal et prépare des carnets spéciaux pour visiter la Belgique et l'Exposition de Liège aux prix réduits que voici :

Passage : aller et retour ; séjour en Belgique, 2 semaines ; logement, pension, libre parcours sur tout le réseau des chemins de fer belges, première classe, $200.00 ; deuxième classe, $150.00 ; troisième classe, $90.00.

Billets mixtes (passage première, séjour deuxième), $65.00.

Billets mixtes, (passage deuxième, séjour troisième), $115.00.

LÉON HUBERT,
Ingénieur des Mines de L'Université de Liège.
Ingénieur électricien de l'Institut Montefiore.

EN PASSANT

Jamais, sous aucun prétexte, ne vaus mettez à table pour le second déjeuner sans être complètement habillée, c'est-à-dire sans être soigneusement coiffée, vêtue d'une robe d'intérieur coquette, ayez toujours le souci de votre toilette pour votre mari ; faites-vous belle pour lui plaire,qu'il voie bien que c'est spécialement pour lui que vous avez ce soin de votre personne.

Que de querelles entre époux, que de mauvaise humeur de la part du mari, de dégoût de son intérieur ne sont venus qu'à cause de la négligence, de l'insouciance de la femme pour sa toilette chez elle. Puis encore un petit conseil en passant : si par hasard vous portez quelques postiches, quelques frisures, ne les laissez jamais traîner aux yeux de tout le monde ; ayez une petite boîte parfumée à cet usage dans laquelle vous les dissimulez adroitement.

Personne n'a besoin d'être dans le secret des petits mystères du cabinet de toilette, pas plus que vos enfants (qui parlent souvent à tort et à travers), que vos domestiques, et à plus forte raison votre mari. Faites tout ce que vous pouvez pour être belle, pour dissimuler les quelques petits désavantages que la nature ou les années peuvent vous avoir donnés. C'est le devoir de toute femme de vouloir plaire à ceux qu'on aime et qui vous aiment. La coquetterie intelligente n'est plus un défaut ; c'est une qualité et une preuve de bon goût.

PETIT COURRIER LITTERAIRE

Les Ecclésiastiques et les Royalistes français réfugiés au Canada à l'époque de la révolution, par le DR N. E. DIONNE.

M. le docteur Dionne est un érudit et un laborieux : deux qualités maîtresses chez un historien. Il ne se passe guère d'année qu'il n'enrichisse notre bibliothèque de quelque ouvrage utile, savament élaboré, et plus ou moins précieux pour ceux que préoccupe l'histoire de notre pays.

Cette fois, c'est un fort volume qu'il vient de présenter au public, un volume bien fait, bien charpenté, bien écrit, rempli de consciencieuses recherches, richement documenté, et dont le titre seul indique le caractère exceptionnellement intéressant.

Je salue dans ce volume, une œuvre forte dont la valeur s'impose à l'attention des lecteurs sérieux. J'entends surtout au point de vue des faits purement chronologiques et particuliers que les ouvrages de ce genre ont pour but d'enregistrer ; car au point de vue de l'histoire générale, l'écrivain ne me semble pas toujours envisager les choses d'assez haut pour bien mesurer la portée des événements, et juger du caractère de l'ensemble, dans la synthèse de son action. Pour l'historien épisodique, il est bien difficile de se défendre contre les exagérations que le zèle et les convictions sincères des intéressés font jaillir naturellement des sources où il puise.

Ces réserves faites, j'applaudis de grand cœur à l'œuvre de mon distingué confrère de la Société Royale ; je le félicite d'avoir exhumé ces intéressants feuillets de nos annales, et lui souhaite le succès que méritent à tous égards et son amour du travail et la variété de ses connaissances techniques, servis tous deux par une connaissance approfondie de la langue et un vigoureux talent d'écrivain.

LOUIS FRÉCHETTE.

L'amour dans le cœur de la femme est le diamant dans le charbon. On y retrouve le feu, la mort et la lumière.

ARSÈNE HOUSSAYE.

* * *

L'amour ne peut offrir que lui-même et qui en veut tirer autre chose n'est pas digne d'être aimé.

TH. GAUTIER.

* * *

C'est si bon de se souvenir, qu'on voudrait quelquefois habiller l'avenir avec les habits du passé.

GUSTAVE DROZ.

Tout le monde a hâte d'aller à l'exposition de chapeaux du salon de mode, Mille-Fleurs, 1554 rue Sainte-Catherine.

Qu'est ce que la Femme?

Il ya certaines femmes, à qui, surtout, il ne faut pas le demander. Et je ne parle pas des femmes qui semblent s'être donné la mission de déshonorer la Femme, de la rendre méprisable et détestable. Je parle de certaines femmes qui se sont donné la tâche de défendre la Femme, de la relever, de réclamer ses droits. Hier un de ces avocats féminins de la Femme s'indignait, et criait au hideux despotisme masculin, parce que le préfet de police avait réussi à empêcher l'exhibition, sur un théâtre de la banlieue, d'une de ces malheureuses qui comptait faire courir tout Paris par un scandale inédit. On ne l'a pas permis.

Voilà l'impardonnable attentat à la dignité de la Femme!—où la dignité va-t-elle se nicher?

* * *

Les femmes, c'est naturel, ne sont pas toujours impartiales sur ce qui les concerne. Mais voici toute une série de philosophes qui sont femmes sur ce point. Il ne s'agirait de rien moins que de professeurs allemands qu'un féministe aurait consultés, et qui auraient fait des réponses un peu étonnantes. Je n'ai malheureusement pas ces réponses sous les yeux. Mais un journal très grave assure que les professeurs allemands se sont montrés, vis-à-vis de la Femme, d'une férocité et d'une puérilité remarquables.

Voici la preuve de leur férocité. Ils veulent garder toutes les places de juristes et de médecins pour les hommes et ne veulent pas ouvrir ces carrières à la concurrence des femmes. Si les professeurs allemands ont vraiment conçu cette pensée, ils sont féroces: c'est incontestable.

Quant à leur puérilité, voici la preuve qu'ils en ont donnée. La fréquentation des universités, des cours, risquerait, disent-ils, de faire perdre aux femmes quelques-unes des qualités qui les distinguent. Et le grave journal—le *Temps*, pour ne pas le nommer,—raille ces professeurs et leurs craintes. Ce n'est pas une peu de poussière, échappée des vieux livres qui ternira les charmes de la Femme!

N'en déplaise au *Temps*, la puérilité des professeurs allemands me paraît un peu moins évidente que leur férocité. Ils se sont dit: Si, à nous fréquenter, à suivre nos cours, les jeunes filles allaient nous ressembler! elles ne seraient plus charmantes!—Et je ne puis pas trouver le raisonnement des professeurs allemands puéril.

* * *

Du reste, qu'est-ce que la susdite férocité en comparaison de la férocité des professeurs italiens? L'école Lombroso, Terrero et Cie n'y est pas allée par quatre chemins. D'après elle, la Femme ne peut échapper aux penpenchants criminels. Toute femme serait une semi-criminaloïde normale.

Une semi-criminaloïde! Quelle horreur!

Et la chose est plus horrible que le mot. Cette semi-criminaloïde est dépourvue de sensibilité, elle peut aller jusqu'à l'extrême cruauté. Aucune précaution sociale n'est superflue contre ce sexe condamné par l'évolution à croître en stupidité féroce...

Plusieurs centaines de pages ont été ainsi consacrées à prouver que le cœur terre le docteur Havelock Ellis, qui a fait paraître un ouvrage sur l'homme et la femme. Et si j'en crois le "Relèvement social" auquel j'emprunte ces derniers détails, le docteur Ellis n'est pas seulement un savant, pas seulement un professeur: c'est encore un homme de bon sens.

La chose devient si rare qu'il y a lieu de féliciter chaleureusement le docteur Ellis..

Par sa science il a fait justice des accusations physiologiques portées contre la femme. Si l'on mesure la capacité de son crâne et le développement de son cerveau, la Femme représente la moyenne de l'humanité. Inférieure aux hommes supérieurs des races supérieures, la Femme est supérieure aux hommes, partout ailleurs.

Voilà donc qui est entendu: la Femme est au moins notre égale, à nous.

Mais comme le docteur Ellis, à sa science, ajoute le bon sens, il a pénétré infiniment plus avant dans la connaissance du caractère de la Femme. Il a remarqué, en effet, que les hommes commettaient beaucoup plus de suicides, beaucoup plus de crimes que la femme; même, que les hommes étaient plus sujets à l'idiotie que les femmes. Il y a quelque chose dans l'homme qui, facilement, prématurément, fait de lui un vieillard; quelque chose par quoi il ressemble plus qu'il ne serait désirable au sauvage et même au singe. Il y a dans l'homme de la sénilité.

Et dans la Femme? il y a le contraire: L'homme tient plus du vieillard: la Femme tient plus de l'enfant.

Voilà le mot trouvé: à condition que ce mot soit pris dans son sens vrai, le meilleur. Etre enfant, plus que l'homme, mieux que l'homme, plus longtemps que l'homme, voilà le privilège de la Femme.

De là son rôle immense dans la civilisation. C'est elle qui garde la fraîcheur des impressions, la jeunesse des aptitudes, qui reste capable de grandir, de progresser...

Echapper à la sénilité! mais c'est échapper à la décadence, à la mort. La vie du monde dépend de la Femme.

* * *

Je sais bien que tous les enfants veulent devenir hommes. Et certaines femmes veulent s'émanciper. Elles feraient mieux d'en croire certains hommes, à qui l'âge mûr, et la sénilité, n'ont pas apporté ce qu'ils rêvaient.

L'enfant c'est seulement le symbole de la grâce, de la pureté et de la foi, avec, en plus, la promesse mystérieuse de toutes les intelligences.

Rien que ça.

Je comprends que l'universalité des femmes ne se contente pas de si peu. Mais à mon humble avis, celles qui s'en contentent ne sont pas les moins bien "dotées". En tous cas je ne serais pas étonné d'apprendre que c'est l'opinion de leurs maris.

E. Doumergue

La Directrice du Journal de Françoise désire remercier toutes les personnes qui ont, si largement, prodigué leurs sympathies à elle et à sa famille, à l'occasion du deuil profond qui vient de les frapper.

RECETTES UTILES

Les oranges—Beignets—Biscuits—Confiture—Allume-Feux—Bischop.

Un entremets chaud est toujours le bienvenu dans un diner, sortant tant soit peu du train-train familial. On se donne souvent bien du mal pour en chercher un qui soit présentable, alors qu'il est si facile de confectionner dans ce but des beignets ou des biscuits d'oranges; en hiver, les oranges se trouvent partout et sont d'une ressource plus précieuse qu'on ne croit généralement.

Mais qui dit beignets, dit pâte à beignets, nous allons donc commencer par celle-ci:

Mettez dans une terrine de la farine, trois cuillerées d'huile, un peu de sel, un demi-verre d'eau, battez bien cette pâte avec une cuillère de bois; ajoutez encore de l'eau ou de la bière jusqu'à ce que la pâte coule facilement de la cuillère, battez en neige deux blancs d'œufs et incorporez-les légèrement dans la pâte. Elle doit être faite deux ou trois heures à l'avance, pour la rendre plus légère par la fermentation.

Cette pâte sert à toutes espèces de beignets; si ce sont des beignets d'oranges que vous teniez à réaliser, prenez de belles oranges, pelez-les, coupez-les en ronds et ôtez-en les pépins; puis mettez-les à mariner trois ou quatre heures dans de l'eau-de-vie et du sucre; trempez-les dans votre pâte; faites frire de belle couleur; saupoudrez de sucre et servez.

Quant aux biscuits d'oranges, ils ne sont guère plus difficiles à réaliser: Choisissez six oranges bien mûres, épluchez-les et enlevez la superficie cotonneuse de l'écorce; dépouillez les divers quartiers des pépins qui s'y trouvent, sucrez; puis mettez sur le feu; pendant que votre casserole chauffe, faites une pâte de crêpes assez légère, additionnez de quelques gouttes de kirsch, de bon rhum ou de cognac; mettez alors le tout dans la casserole, retournez; quand le mélange devient compacte et commence à gonfler, retirez du feu, puis, avec un couteau découpez la pâte en menues bandelettes. Cet entremets se mange chaud; on peut aussi le glacer, ce qui le rend plus fin.

Puisque j'en suis aux oranges, je vous indiquerai la manière dont vous pourrez en tirer parti soit en confitures, soit comme boisson en bischop.

Pour mettre les oranges en confitures, il faut leur enlever le zeste et la petite peau blanche qui les entoure; puis, vous faites cuire dans l'eau les oranges entières. Les oranges sont assez cuites quand vous pouvez enfoncer dedans un petit morceau de bois. A ce moment faites un sirop de sucre assez épais; coupez les oranges en quartiers et mettez-les dans le sirop; laissez-les cuire encore un quart d'heure et mettez en pots.

Le bischop d'orange est une excellente boisson, peu répandue, mais que nos lectrices auront intérêt et agrément à confectionner suivant la formule que je leur livre: Elles feront fondre une demi-livre de sucre dans un litre de lait bouillant; puis quand le lait sera à peu près refroidi, elles y ajouteront du kirsch ou de la crême de vanille. Elles auront disposé, d'autre part, des oranges coupées en ronds dans un saladier et elles verseront le bischop froid sur les oranges environ deux heures avant de les servir.

Enfin, un conseil aux ménagères, à qui je viens de recommander de dépioter tant d'oranges, à mettre en beignets, en biscuits ou en compotes.

Conservez toutes les écorces d'oranges que vous pourrez vous procurer; coupez-les en filets larges de 2 centimètres environ, et faites-les sécher. Servez-vous-en l'hiver, pour allumer vos feux. Il se dégage des écorces ainsi préparées une flamme bleue intense, qui allume vivement toute espèce de combustible.

Guibollard et Calino parlent de leur progéniture.

—Combien avez-vous d'enfants?

—Je n'ai qu'un fils unique. Et vous?

—Moi, j'en ai deux.

—Deux fils uniques?

CONSEILS UTILES

Contre le rhume de cerveau.—Un sinapisme entre les deux épaules pendant quinze minutes arrête un rhume de cerveau à son début. Se frotter la nuque avec de l'eau-de-vie est également excellent. Quand on est enrhumé, le potage à l'oignon est à préférer.

Contre l'insomnie.—Une tasse de bouillon chaud, de cacao ou même un lait de poule en se couchant, sont des remèdes contre l'insomnie, parce qu'ils ont cessé l'excitation cérébrale qui chasse le sommeil. Respirer le jus d'un oignon fait dormir.

Lavage des foulards de soie.—Nettoyez-les d'abord en les passant dans un savonnage à froid, puis rincez et pressurez-les. Vous faites alors bouillir du son dans de l'eau, une poignée par foulard, vous filtrez cette décoction à travers un linge, puis vous y laissez temper quelque temps les foulards; ensuite on les presse, on les suspend et on les repasse légèrement étant comme un peu humides.

Rien de plus fragile come le lustre du velours, rien de lamentable comme cette étoffe après qu'elle a perdu son éclat par un froissement ou par un frottement intempestif. On peut rendre au velours à peu près sa fraîcheur première en le mouillant à l'envers, puis en l'exposant au-dessus d'un fer bien chand, en évitant soigneusement tout contact entre le fer et l'étoffe. La chaleur vaporise l'eau dont le velours est imprégné: cette vapeur traverse la trame, sépare les fibres emmêlés, les redresse, et il suffit ensuite de laisser sécher.

Un secret confié et entendu crée entre deux âmes le plus étroit des liens. Dire un secret, c'est donner un gage assuré d'affectueux abandon et de fidélité; c'est établir un sanctuaire fermé et comme un rendez-vous sacré entre deux cœurs.

X.

LE COIN DE FANCHETTE

Brisefer.—L'emblème de chaque nation est celui-ci : Pour le Canada, la feuille d'érable. La France, le lis, d'abord, puis au temps des Bonaparte, la violette. L'Angleterre, la rose. L'Allemagne, la fleur de maïs. L'Irlande, le trèfle. L'Ecosse, le chardon. L'Espagne, la grenade. La Prusse, le tilleul. L'Egypte, le lotus. La Grèce, la violette.

Bouche-en-cœur.—La salle à manger doit son origine à l'hôtel de Rambouillet. Avant cette époque, on avait l'habitude de dresser la table, ou de la faire transporter toute couverte de mets, dans une pièce quelconque de la maison où le hasard réunissait les hôtes et les invités.

Clorinthe.—Les modes sont ennuyeuses à suivre, souvent peu avantageuses à certaines tailles. Ainsi ces manches gigot sont disgracieuses aux personnes déjà un peu fortes. Mais qu'y faire. Il faut se soumettre devant ces tyrans. Si nous pouvions revenir aux longues tuniques, aux chlamydes et aux peplum des dames romaines. C'est ça qui est gracieux et d'une dignité charmante.

Claire-Fontaine. — Je trouve une mère de nombreuse famille, qui comprend bien ses devoirs et les accomplit de son mieux, plus méritoire, qu'une religieuse. Je puis avoir tort, mais vous me demandez mon sentiment à ce sujet, je vous l'écris comme je le pense, très sincèrement.

Métilla.—C'est beau la jeunesse! Les années vous corrigeront assez vite de vos ardents enthousiasmes, de vos exhubérances bruyantes... Je vous souhaite le plus beau printemps joyeux et pur, clair et lumineux avec des rayons qui projetteront sur toute votre vie.

Paulus.—Je vous remercie des excellentes choses que vous m'écrivez. Elles me sont d'autant plus agréables que je les sens sincères. Une femme se trompe rarement sur le ton d'une lettre et il y a un proverbe allemand qui affirme que les " paroles écrites " d'un homme valent mieux que ses " paroles parlées."

Tosné.—Je me rappelle avoir lu quelque part,—je ne sais plus où,—que Jeanne d'Arc avait une chevelure rousse. On a remarqué que les chevelures rousses ont joué un grand rôle dans l'histoire ; Catherine de Russie, Elizabeth d'Angleterre, Anne d'Autriche, Lucrèce Borgia, Béatrice Cenci, voire même Marie Stuart avaient les cheveux de cette couleur fauve que des poètes ont appelée " blond à la Titien " mais qu'un préjugé de temps immémorial a fait détester comme étant d'un très mauvais présage pour les personnes qui les portent.

Pianola.—J'ai entendu dire que se frotter les mains avec du soufre végétal en poudre, empêchait la transpiration des mains, tout en n'étant nullement préjudiciable à la santé et à la peau. Vous feriez bien de consulter quelqu'un plus entendu que moi là-dessus.

St-Laurent.—Racine avait un fils, qui est mort sans postérité. Deux filles de l'auteur d'" Athalie " ont fait souche d'une nombreuse lignée.

Trésor.—Je trouve que votre poésie n'a pas le prix de votre pseudonyme. Il y a des fautes d'orthographe, puis les règles de la prosodie y sont traitées avec une désinvolture inexcusable. Il n'est pas permis de traiter avec cette familiarité des lois très respectables et qu'on ne connaît pas.

Chéry, (Illinois).—Non, pas de bibliothèque publique à Montréal. Quel humiliant aveu, vous me forcez à vous le faire !

Pépito.—J'aime infiniment, dans *La Samaritaine* de Rostand, le chant de Photine, et puisque vous désirez le lire dans son entier, je suis heureuse de vous le donner ici :

(Photine, tournant la roue de bois qui tire la corde au puits de Sichem)

Mon bien-aimé, je t'ai cherché de-
[puis l'aurore,
Sans te trouver, et je te trouve, et
[c'est le soir ;
Mais quel bonheur ! il ne fait pas tout
[à fait noir :
Mes yeux encore
Pourront te voir.

Ton nom répand toutes les huiles
[principales,
Ton souffle unit tous les parfums
[essentiels,
Tes moindres mots sont composés de
[tous les miels,
Et tes yeux pâles
De tous les ciels.

Mon cœur se fond comme un fruit
[tendre sans écorce,
Oh ! sur ce cœur mon bien-aimé, qui
[te cherchait !
Viens te poser avec douceur comme
[un sachet.
Puis avec force
comme un cachet !

Zannelot.—Votre lettre m'a fort intéressée, en même temps qu'elle qu'elle m'a été très agréable. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je serai toujours heureuse de votre souvenir.

Justine.—J'ai lu votre journal—ces pages écrites avec le sang du cœur. Merci de votre confiance. J'essayerai de la mériter toujours.—Mes compliments à vos deux chats : Minette et Petit Tanne.

FRANÇOISE.

Les hommes ne se consolent pas du premier amour, ni les femmes du dernier.

J. J. WEISS.

Les Cloches de Rome

Tout d'un coup, les clochers de la terre s'étaient tus, et les cloches s'étaient envolées.

On n'entendait plus tinter les *Angelus*; les voix de bronze n'appelaient plus les fidèles aux messes. Elles étaient remplacées, au sommet de certaines tours, par des cors dont les veilleurs sonnaient à l'heure des offices; ailleurs, c'était des trompes, dont le son mélancolique passait sur la cime des arbres; aux pays voisins de l'océan, on soufflait dans des conques marines.

Mais toutes les cloches étaient parties, et elles se perdaient dans l'azur, si haut, que les fleuves leur paraissaient des rubans d'argent clair épinglés, et les villes, de grands gâteaux roses qui s'émiettaient au soleil. A droite, la mer se montrait, aux unes grise et dorée, aux autres bleue.

Elles étaient toutes heureuses comme des filles aux jours de fête, et il ne leur manquait que des visages frais et des yeux joyeux, car elles possédaient la parole.

Le jeudi-saint, les sonneurs avaient détaché les cordes pour laisser aux campanes toute la liberté. Elles savaient ce que cela voulait dire, et comme si cet ordre du Dieu des enfants avait été coulé dans leur airain avec la date de leur fonte ou les armoiries de leur évêque, elles étaient parties d'un élan frémissant pour Rome.

Hi! Hi! Hi! Hi! riaient les plus petites, qu'on prenait de loin pour des hirondelles égarées.

Les grandes étaient plus graves. Elles avaient plus de mal à se tenir en équilibre au sommet des unes, et au lieu de conserver comme cela se fait en voyage, les plus peureuses veillaient à ne s'aller point fêler sur quelque très haute montagne, dont le sommet de glace éblouissait les rares passagers des Zéniths, dans la région des aigles.

Il en venait de partout, de cathédrale si vieilles que leurs bénitiers de pierre s'usaient, de villages plus doux et plus anciens que Bethléem. Certaines, en même temps que la musette avait accompagné, sur des grèves ou sur les plages, des rondes de pêcheurs et des rires hâlés de fillettes en blanc bonnet. Il en était qui venaient du pays des vignes, des oliviers et des pins parasols, d'autres arrivaient d'où la neige rend l'hiver candide et les clochers pareils à de grands lys. Il en était qui avaient frissonné au choc des vieilles guerres, d'autres ne connaissaient que la paix du ciel. Elles étaient parties des monts ou des vallées, des plaines ou des étangs, des golfes ou des lacs, des palais ou des cours des miracles. On en voyait de tristes et de gaies, de brunes et de vertes, de noires et de dorées. Les unes à leur départ avaient sonné pour les morts, les autres avaient tinté à des mâtines, pour des mariages de soie blanche, de frais angelus d'avril ou des baptêmes fluets.

Sans crainte des vautours, elles trimballaient à travers l'espace connaissant le chemin, car il leur avait été prescrit: " Quand vous verrez, au sortir de chaînes de montagnes, vêtues de blancs surplis, un beau pays, en forme de botte, et qui a l'air, à sa pointe, de jeter une île d'or à une grande mer bleue, vous descendrez vers une cité de cette patrie, dont les dômes sont innombrables, les chefs des prêtres rouges, et qui s'étage sur sept collines, au milieu des campagnes nues où courent seuls de longs aqueducs."

Et tandis qu'elles pèlerinaient ainsi, promenant au ciel la voix du monde envolée, les anges, qui habitent plus haut encore, se disaient, en caressant les plumes blanches de leurs ailes, avec un très joli sourire:

—Voilà les cloches! car c'est bientôt Pâques-fleurie!

Et les enfants, sur terre, parmi les ondées d'avril éclaboussées de soleil, attendaient celle de sucre et de dragée, qui jette de beaux œufs magiques aux buis odorants des jardins.

Et tous les gens, parmi les fleurs nouvelles et les bourgeons verdissants, se trouvaient bien heureux de cette aubaine et de cette renaissance.

(Extrait de *La Lutte*, revue catholique.)

EUGÈNE DEMOLDER.

Assurance de la Femme

La part active que prend aujourd'hui la femme dans notre vie sociale a sensiblement accru la valeur matérielle de son existence et sa mort est une perte qui peut maintenant s'apprécier en argent, tout comme celle du père de famille. Dans la plupart des cas il est tout aussi nécessaire à la femme de s'assurer qu'à l'homme.

Il est inutile que nous insistions sur cette necessité pour la mère de famille. Toutes les mères canadiennes savent le vide que leur disparution laisserait au foyer. Dans ces tristes circonstances l'époux est obligé de remplacer par des soins mercenaires ceux de la chère disparue. Que d'enfants prématurément privés de leur mère ne voit-on pas souvent laissés sans éducation; mal tenus, abandonnés à la charité publique et que leur père arrive tout juste à nourrir, tandis qu'un peu d'argent laissé par la mère eut permis de leur donner une éducation conforme à leur état.

Les combinaisons toutes modernes de la SAUVEGARDE répondent très bien à tous les besoins de l'assurance sur la femme. Donnez-lui donc la préférence, autant pour y trouver votre propre intérêt que pour encourager cette institution canadienne-française, la seule existant au pays.

Ah! sans doute, c'est par l'amour que l'éternité peut être comprise, il confond toutes les notions du temps, il efface les idées de commencement et de fin; on croit avoir toujours aimé l'objet qu'on aime, tant il est difficile de concevoir qu'on ait pu vivre sans lui.

MME DE STAEL.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

La Grande Mademoiselle

Un écrivain peu galant l'a surnommée la moins fortunée des filles de France.... à marier: néanmoins elle a joué son rôle dans l'histoire, et nous pouvons aisément nous la figurer telle que les peintres aiment à la représenter, allumant la mèche du canon lors de la première guerre de la fronde, frondeuse elle l'était avant toutefois ses intrigues qui ne lui apportèrent guère de bonheur, et à la fin du chapitre nous la trouvons l'épouse d'un arrogant seigneur, qui ne se fait pas scrupule de lui jeter cet ordre péremptoire "Anne de Bourbon, lances-moi mes bottes." Aucun biographe n'a réussi à la dépeindre, si bien qu'elle l'a fait elle-même, et nous trouvons dans les mémoires qu'elle a laissés, une peinture fidèle, et colorée, de son caractère individuel, et de la cour de la Régente Anne d'Autriche, puis de celle de son fils Louis XIV.

Anne de Bourbon, Princesse d'Orléans et de Montpensier, et fille de France, était l'enfant unique de Gaston d'Orléans (de son Ier mariage). Elle naquit vers 1635, et sa mère qui n'avait alors que 17 ans, mourut en lui donnant le jour. La grande Mademoiselle, avait une nature ambitieuse et indomptable—en somme très féminine d'une part, et très peu féminine de l'autre. Par exemple que doit-on penser de cette saillie, écrite dans son journal, lors de la maladie mystérieuse de "Madame" (Henriette, Duchesse d'Orléans, qui mourut, à 23 ans en 1669). "Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit, à force de songer, qui Monsieur épouserait en secondes noces.. Me choisira-t-il peut-être? Ele avait alors 34 ans! Pourtant durant tout l'espace de sa première jeunesse, elle jouit de la bonne fortune d'être le premier parti de France, aussi les offres de mariage ne manquèrent-ils pas, et plus d'une fois elle eût pu poser sur ses blonds cheveux, une couronne de reine. Et Mademoiselle de Montpensier était indubitablement belle, avec sa taille svelte et élancée, ses boucles légères, et ses traits saillants, qui ne nuisaient en rien au charme de son extérieur. Souvenons-nous de la parole de son ancêtre, François Ier: "Jamais long nez n'a gâté joli visage." Mais le même monarque spirituel a aussi dit: "Femme varie, et bien fol qui s'y fie," ce qui pourrait bien s'appliquer également à sa descendante, qui semble toujours guidée par le caprice du moment. En 1660, nous la voyons à la tête d'une faction rebelle, et puis quelques années plus tard reconciliée au roi et le suppliant à chaudes larmes de donner son consentement, au mariage de sa cousine, alors âgée de 40 ans, avec M. de Lauzon. D'abord il donne sa permission, puis il la retire, et nous assistons à une scène touchante entre Louis XIV et Melle de Montpensier qu'il trouve au lit toute éplorée... ils se jettent en pleurant dans les bras l'un de l'autre. Enfin le mariage se fait, mais peu après les époux se brouillent, et la grande Mademoiselle passe le reste de ses jours dans l'isolement et l'abandon.

CHRISTINE DE LINDEN.

Le Jour d'Yvonne

C'est jeudi. Il est cinq heures. Mlle Yvonne reçoit ses poupées. C'est son jour. Le cercle est brillant, le cercle est animé. Les poupées, dites-vous, ne parlent pas. Le bon Génie qui leur donna le sourire leur refusa la parole. Il agit ainsi pour le bien du monde. Si les poupées parlaient, on n'entendraient qu'elles. Mlle Yvonne parle pour les visiteuses aussi bien que pour elle-même. Elle fait les demandes et les réponses:

—Comment allez-vous, madame?

—Très bien, madame. Je me suis cassé le bras hier matin en allant acheter des gâteaux, mais c'est guéri.

—Ah! tant mieux! Vous prendrez bien une tasse de thé avec de la crème.

—Avec du lait, si cela ne vous fait rien, parce que le lait, c'est naturel. Et la crème, les cuisinières la font dans un petit pot. Et elles y mettent des choses.

—Et comment va votre petite?

—Elle a la coqueluche.

—Ah! quel malheur! Elle tousse?

—Non, c'est une coqueluche qui ne tousse pas.

—Vous savez, ma chère, j'ai encore eu deux enfants cette semaine.

—Vraiment! cela fait quatre!

—Quatre ou cinq, je ne sais plus. Quand on en a tant, on s'embrouille!

—Vous avez une bien jolie robe.

—Oh! ma chère, j'en ai de bien plus belles encore à la maison!

—Allez-vous au théâtre?

—Tous les soirs. J'étais hier à l'Opéra, mais Polichinelle n'a pas joué, parce que le loup l'avait mangé.

—Moi, madame, je vais au bal tous les jours.

—C'est bien amusant.

—Oui, je mets une robe bleue et je danse avec des jeunes gens. Ils sont très polis, surtout les colonels.

—Vous êtes jolie comme un cœur aujourd'hui, ma mignonne.

—C'est le printemps.

—Oui, mais quel dommage qu'il neige!

—Moi, j'aime la neige, parce qu'elle est blanche.

—Il y a aussi de la neige noire.

—Oui, mais c'est de la vilaine neige.

—Vous savez que j'ai changé ma femme de chambre. C'est la deuxième depuis huit jours. On ne peut plus se faire servir!

Mlle Yvonne mène la conversation avec agilité. Mais elle cause trop longtemps avec la même visiteuse qui est jolie et qui a une belle robe. Elle ne s'occupe pas des autres, parce qu'elles sont mal habillées.

ANATOLE FRANCE.

Le Soldat Mystificateur

On dit *tirer une carotte.* Cet argot, tout parisien, date de la grande armée. La *carotte!* c'est le désespoir du conscrit; la joie, la consolation du grognard. Un jour l'argent manquait à l'appel et pas un conscrit à qui tirer une carotte pour lui faire payer la noce! " Sapristi, dit le tambour Flibochon, ça ne peut pas rester comme ça. Faut qu'je m'amuse. Une idée! si j'allais trouver le colonel? C'est ça, je m'en vais lui dire une craque. Allons-y."

" Eh bien, Flibochon, dit le colonel,q ue veux-tu?—Oh! mon colonel, vous êtes bien honnête; c'est que, c'te nuit, j'ai rêvé que vous étiez malade, si bien que ça m'a ému sensiblemnt et que j'me suis réveillé pleurant à chaudes larmes.—Pauvre garçon, rassure-toi; tu vois que je me porte bien.—Oh! je le vois, mon colonel; c'était une blague de mon sommeil. C'est que, voyez-vous, colonel, vous êtes le père du régiment... et je vous vénère sensiblement à l'égal de moi-même.—Eh bien! merci, mon ami; je suis content de toi. N'as-tu rien à me demander?—Excuse... mais je n'osais pas...—Va donc, parle.—Mon colonel, c'est que je vais me marier.—Vrai? je t'en fais mon compliment. Ta femme est-elle jolie?—Mon colonel, comme qui dirait sensiblement notre drapeau?—Alors, marie-toi, et sois bon époux comme bon soldat.—Vous pouvez t'être sans crainte. Mais vous savez, quand on se marie, subséquemment qu'on a un tas de petites dépenses, latoilette, le repas, faut festiner un brin.—Assez, assez; je comprends. Tiens, prend ces quarante francs."

Notre farceur part enchanté et court trouver ses compagnons pour qu'ils lui aident à boire sa dot. On entre au cabaret, et c'est à la cave qu'on envoie chercher la fiancée: elle arrive couverte d'une double poussière et couronnée d'un cachet vert, fiancée issue d'un muid de Beaune, aimable, je suis sûre, mais pure.... je n'en sais rien. On boit à la santé du colonel, qui a tapé dans la carotte; on fait une *noce* à tout casser, et le soir, à la retraite, on battera des *fla* pour des *ra.* Les quarante francs ne firent pas long feu.

Quinze jours après, notre tambour se sentit de nouveau tourmenté par une soif ardente... et pas d'argent! Il va retrouver le colonel. et d'un air piteux: " Colonel, je viens me recommander à vous; vous êtes mon vrai père, e tje suis si malheureux! — Qu'as-tu donc, Flibochon?—Ma femme est morte, colonel.—Vraiment, mon pauvre ami?—Morte hier; une si bonne femme qui m'aimait autant que j'aime notre drapeau! Elle vous aimait aussi, mon colonel, car elle se souvenait toujours de vos quarantes francs.—Ne parlons donc pas de ça! Quel âge avait-elle?—Dix-huit ans, colonel, fraîche comme un bouton de rose... et une éducation!... il n'y avait pas un jeu de cartes qu'elle ne connût. Elle récitait par cœur tous les romans de M. Tronchon du Poiarail, comme vous réciteriez votre théorie. Et vive! une vraie cartouche?—C'est bien malheureux!—Le plus malheureux, c'est qu'il faut subséquemment que je la fasse enterrer.—C'est terrible! pauvre garçon... tiens voilà cinquante francs.—Ah! mon colonel! que je vous remercie de toute la sensibilité de mon individu... Pauvre Nastasie! elle sera donc enterrée dedans une bonne bière!"

Sorti de chez le colonel en s'essuyant les yeux, il court retrouver sa société. On l'acclame. Il est déclaré le *carottier en chef;* et les cinquante francs de l'enterrement, méta morphosés en bouteilles poudreuses à cachet jaune, s'en vont retrouver le cadeau de noces! On s'amuse... jusqu'à la fin.

Mais voici qu'un jour Flibochon avait laissé au fond de la bouteille sa raison et sa mémoire... et il avait toujours soif. Il s'achemine vers la maison de son colonel, et dit en entrant: " Mon colonel, ma Nastasie, ma femme vient de me rendre père... et à cette occasion..."—Le colonel qui avait fait les frais de la noce et de l'enterrement ne voulut pas faire ceux du baptême. Il rit d'abord... puis envoya à la salle de police le malencontreux tambour réfléchir sur les inconvénients du manque de mémoire.

Un escalier de six mille marches!

C'est bien le plus haut et le plus long qui soit au monde que l'escalier vraiment extraordinaire qui se trouve en Chine, sur la montagne sacrée du Taï-Shan.

Le plus haut, puisque, de la première à la dernière marche, on s'élève exactement de 1,810 mètres; le plus long, puisque, pour le monter en son entier développement, il faut parcourir une distance de vingt-six kilomètres et demi! C'est dire qu'il compte de vastes et très nombreux paliers...

A un kilomètre environ de la ville de Taïngan-Fu, se dresse une porte manumentale flanquée de deux pagodes également colossales. Cette porte franchie, on commence, entre une double rangée de temples et de sanctuaires dédiés à Confucius, l'ascension du fameux escalier de six mille marches. Les Chinois y mettent parfois une semaine, s'arrêtant en route aux pagodes et aussi aux hôtelleries de la montagne du Taï-Shan.

Cela représente, en effet, plus de trois cents étages de nos maisons modernes, et ce n'est pas une petite affaire à monter.

La Directrice du Journal de Françoise désire remercier toutes les personnes qui ont, si largement, prodigué leurs sympathies à elle et à sa famille, à l'occasion du deuil profond qui vient de les frapper.

Je remercie tous mes neveux et nièces de la sympathie témoignée à l'occasion du malheur qui nous a frappés. Je suis particulièrement reconnaissante aux élèves de l'Ecole Garneau et à leur digne Directrice pour la manière effective avec laquelle tous m'ont offert leurs condoléances bien senties en cette douloureuse circonstance et pour lesquelles je suis vivement touchée. J'espère que mes neveux et nièces, avec leur bonne Directrice prieront toujours pour le repos de l'âme de mon pauvre frère ainsi que pour ceux qui le pleure aujourd'hui.

Tante Ninette.



PREMIÈRE PARTIE

II

(*Suite*)

Quelques taloches accompagnèrent les gronderies de la mère Orvanne.

—Un mouchoir tout neuf, qui avait coûté quatre sous!... On avait fait une " fournée ", il n'aurait pas de pain chaud, ni de galette, rien!... Lina aurait boîté, belle affaire!...

Taloches, gronderies, pain chaud, galette étaient en ce moment choses indifférentes à l'enfant. Anxieux, il ne dormit pas de la nuit. Lina, couchée au pied de son lit, geignait en proie à la fièvre. Jacques l'avait peut-être autant qu'elle... Et, pendant neuf jours, il la soigna sans trêve, oubliant l'étude, les échappées lointaines, tout, pour la cure entreprise.

—Le petit devient quasiment fou, disait le père Orvanne à sa femme. Je n'aurais jamais cru qu'il avait des nerfs de demoiselle.

Non, Jacques n'avait pas " des nerfs de demoiselle ", mais il éprouvait l'anxiété du médecin épiant le résultat d'une opération sur un malade aimé... Et quand, un mois plus tard, débarrassée de ses palettes et de ses bandes, Lina put enfin suivre son jeune maître, celui-ci n'eut plus qu'un désir: essayer son art sur de nouveaux sujets. Il se mit à l'affût des chats étiques, des poules éclopées, des oiseaux blessés ou tombés du nid, de toutes les bestioles souffrantes. Puis, les sujets manquant de temps à autre, il se fit des entailles avec son couteau, se meurtrit aux cailloux du chemin, s'écorcha aux ronces des haies, s'enrhuma " à plaisir ", pour voir ce qui guérissait plus vite et mieux. Et, pour voir ce qui guérissait plus vite et mieux, il cherchait sur les montagnes, dans les ravins et les champs, sous les buissons, herbes et fleurs, dont il faisait tantôt des emplâtres étranges, tantôt des tisanes plus étranges encore. Le fourneau était vite trouvé: deux pierres; au milieu, quelques pommes de pin, ou des brindilles de bois mort, et, en avant, les compositions médicales!...

Absorbé par ses recherches, ses mélanges, ses compresses, ses ligatures, petit Jacques oubliait l'univers entier. A l'école, il devenait distrait, au grand étonnement de l'instituteur dont il était l'élève favori. Aux champs, Néra, Blanblanc, Miquette, auraient vagabondé à leur aise, sans la vigilance de Lina. A le voir, toujours une bête malade entre les mains, ou faisant cuire, d'un air préoccupé, des plantes sauvages, les paysans finirent par se dire entre eux:

—Le gars aux Orvanne est en train de devenir sorcier.

Comme les sorciers sont encore très recherchés en Auvergne, une espèce d'auréole de respect et de crainte superstitieuse vint entourer peu à peu le front du petit Jacques.

Lui, ne prenait pas garde à " l'auréole ", d'autant moins que ses rayons ne brillaient pas toujours d'un vif éclat, au contraire!... Les tisanes, les emplâtres, loin de produire l'effet attendu, amenait parfois des résultats désastreux: empoisonnement, enflure, bien d'autres choses encore. A la suite de la mort de trois de ses poules et d'un chat du voisin, le père Orvanne, furieux, administra à l'enfant une correction des plus rudes, avec menace de le chasser s'il persistait à fabriquer " ses sales drogues "...

Il crut à la menace, le pauvret! Mais il continua de panser les oiseaux tombés des nids ou meurtris par la brutalité des gamins du village. Il continua surtout de s'étudier lui-même: c'était une obsession...

Pendant l'hiver, alors que les " combles " de neige empêchaient toute sortie, que la tourmente ébranlait la chaumière avec des " hou hou " formidables, il restait des heures entières, un livre devant lui, sans lire, les yeux fixés sur son bras ou sa petite main, regardant courir le sang le long de ses veines bleues, faisant jouer les articulations, essayant de comprendre l'emboîtement des os... et ne comprenant guère, hélas! Ou bien, lentement, minutieusement, il déchiquetait un oiseau mort, et cherchait à le rétablir dans son état premier, comme d'autres enfants cherchent à reconstituer leur jeu de patiences. Et quand, à force de labeur, de recherches, il était parvenu à former le squelette de l'oiseau, il restait tout pensif... Comment donner la vie à cette chose morte? La faire voler? chanter?...

Le printemps vint, puis l'été qui ramena dans les stations thermales, si nombreuses en Auvergne, des légions d'étrangers. Sur la route du Puy-de-Dôme, les paysans virent passer de nouveau les breaks d'excursions, les bicyclettes, plus rarement les automobiles, qui n'osaient guère affronter la raideur des pentes comme celle du " grand tournant "... Les chemins creux eurent des rêveurs; les montagnes, des intrépides et des botanistes...

Par une chaude après-midi de septembre, en pleine bruyère, sur un versant du " Pariou ", Jacques s'entendit un jour apostropher:

—Qu'écoutes-tu donc, petit? Un lièvre s'est-il caché par là? ou dois-je craindre une vipère? Ton pays est leur patrie, affirme-t-on.

Interdit d'abord, l'enfant, maintenant, regardait l'étranger. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, grand, maigre, aux yeux singulièrement vifs ,aux lèvres fines que n'ombrageaient ni barbe, ni moustache. Sur son costume de drap fin rigoureusement noir ,se détachait la rosette de la Légion d'honneur; un chapeau de paille, très large, abritait son visage contre les rayons brûlants du soleil.

—Eh bien, n'as-tu pas entendu?

—Non.

—Je te demande s'il n'y a par là lièvre ou vipère?

Jacques eut un brusque mouvement d'épaules.

—Est-ce que je sais?

—Alors, qu'écoutes-tu avec tant d'attention?

Très rouge, le petit gars tortillait,

sans répondre, un vieux béret entre ses doigts.

—Tu ne veux rien me dire? J'ai donc l'air bien méchant?

—Un peu.

L'étranger se mit à rire.

—Mes élèves sont de ton avis. Ils changent même "un peu" en "beaucoup".

—Ah! fit Jacques, après une courte hésitation, vous êtes maître d'école?

—Oui, maître d'école de grands garçons de vingt ans et plus; je leur apprends à soigner les malades, à couper les jambes et les bras, à disséquer les morts. Ce sont des leçons plus difficiles que les tiennes, n'est-ce pas?

Il s'interrompit, étonné du brusque changement de physionomie du petit berger.

Tête haute le sourire aux lèvres, une flamme dans les yeux, Jacques le regardait, l'écoutait, extasié.

—Qu'as-tu donc?

—J'ai... vous êtes médecin?

—Oui, cela t'intéresse?

Sans répondre à la question, Jacques répéta:

—Médecin!!!

Puis, tout à coup:

—Alors, je vais vous dire ce que je faisais quand vous m'avez rencontré. Je venais d'escalader le Pariou en courant bien fort exprès, et je me suis arrêté pour écouter mon cœur. Il allait plus vite, beaucoup plus vite que ce qui bat ici,—et il montrait son poignet nerveux,—de sorte que je ne comprends pas. Il me semble que tout devrait marcher ensemble. Un autre jour, je me suis fait une plaie,tenez,à cette main, j'ai mis dessus une petite herbe qui pousse dans les prés: la plaie a été guérie de suite. J'ai voulu boire une tisane de cette même herbe, et... je n'ai rien dit chez nous, mais j'ai cru mourir. Je ne comprends pas cela non plus, et tant d'autres choses!... Si vous voulez m'expliquer...

Attentif, les yeux rivés sur le visage transfiguré de Jacques, l'inconnu écoutait.

—Que fait ton père? demanda-t-il brusquement, voyant que le jeune garçon gardait le silence. Il est vétérinaire, sans doute?

—Non, laboureur. Voyez, droit devant vous, voilà notre chaumière, au milieu de ce bouquet d'arbres.

—Tu seras laboureur aussi?

Un soupir gonfla la poitrine de Jacques:

—Il le faudra bien.

—On dirait que ce n'est pas ton goût?

—Non, pour sûr. Moi, si j'étais riche, je voudrais être médecin comme vous. Ça, c'est beau! On est savant, puis on guérit les autres.

—Pas toujours.

—Oh! il faut bien qu'on meure, sans quoi le ciel et l'enfer ne serviraient à rien. Mais, dans votre métier, on sait des choses extraordinaires. Il y a, au village, le grand François; le médecin du régiment lui a recousu la peau, comme ma mère coud une pièce à mes "brayes". Puis, on remet les membres en place. Ah! c'est rudement difficile!

—Tu a essayé?

—Oui, à ma chienne ça a réussi, mais d'autres bêtes sont restées estropiées ou sont mortes. Pourtant... j'étudie tout seul.

—Tu as des livres?

—Non. J'ai des ossements d'oiseaux, de poules, de chats, et je m'amuse à les emmancher. Le malheur est que je n'arrive pas à trouver la place de tout. Ainsi, voilà un chat. Il y a bien deux mois que je suis après, et je pleure de ne pas réussir. Voulez-vous me dire ce qui ne va pas?

D'un sac de toile pendu à son dos, Jacques avait sorti une boîte, et de la boîte un squelette étrange, dont les os très propres étaient liés avec des bouts de laine, de fil, de ficelle, même des brins de paille.

La physionomie sérieuse du médecin s'éclaira d'un rapide sourire.

—Il manque à ton chat la moitié de l'épine dorsale, la moitié du dos, si tu préfères.

Jacques resta atterré.

—Aussi, je le trouvais bien court.

—Mais, je te félicite. Tout cela est assez bien ajusté. Tu as tué ce pauvre chat pour tes expériences?

—Oh! non, non! Ce serait trop méchant de faire souffrir.

—On fait bien souffrir les malades.

—Pour les guérir. Ça, c'est autre chose.

Et comme l'inconnu tirait sa montre, Jacques ajouta timidement:

—Avant de partir, si vous vouliez m'expliquer...

—Pas ce soir, petit, pas ce soir. Je dois me hâter de regagner ma voiture si je veux arriver pour dîner.

Brusquemnt, il prit entre ses mains la tête du jeune garçon; de son regard perçant, habitué à scruter les physionomies, il étudia celle de Jacques, surtout les grands yeux bleus qui le fixaient avec un mélange d'intelligence, de franchise et d'étonnement.

—Tu es un bon petit gars, dit-il enfin. Comment t'appelles-tu?

—Jacques.

—Ensuite?

—Orvanne.

—Tu habites à...

—Orcines.

L'étranger inscrivit sur son carnet: "Jacques Orvanne, à Orcines." Puis, donnant à l'enfant une tape amicale:

—Au revoir. Avec toi j'ai oublié l'heure. Je vais descendre tout droit pour aller plus vite.

—Faut-il vous montrer le chemin?

—Non, merci, je m'oriente très bien.

—Alors, adieu, monsieur.

—Au revoir! au revoir!

Longtemps immobile à la même place, Jacques le regarda s'éloigner au milieu de la bruyère toute rose et des arbrisseaux couverts d'airelles. Il se sentait triste, triste à pleurer. Pourquoi? Qu'avait-il espéré de cet inconnu rencontré inopinément sur la montagne? Des explications? Oui... Des livres? Peut-être... Or, le médecin l'avait écouté, avait souri devant le squelette du chat, souri d'un drôle de sourire, puis, demandant son nom et celui de son village, il était parti sans rien répondre à ses questions... S'il allait écrire leur rencontre au maître d'école, leur conversation au père Orvanne!...

Jacques haussa les épaules avec insouciance. Il serait grondé, battu, pour s'occuper encore de " bricoles," comme on disait chez lui. Le belle affaire! Seulement, il avait été bien bête de montrer son chat à ce médecin.

Et, ne s'occupant plus de l'étranger parvenu au bas de la montagne, l'enfant, après avoir regardé une minute le squelette informe qu'il tenait toujours à la main, le lança dans l'espace avec un mouvement de rage.

—Puisqu'il est manqué, voilà! grommela-t-il, les dents serrées. Mais je recommencerai et je réussirai.

Un mois plus tard, Jacques Orvanne, pâle de bonheur sous son hâle, entrait au collège de Clermont. L'étranger rencontré sur la montagne se chargeait de payer tous les frais de l'instruction de l'enfant...

Cet étranger, une des célébrités médicales de Paris, se nommait le docteur Roscob...

. . . .

Les années s'écoulèrent très vite, et pour le protecteur, et pour le protégé: pour le premier, dans des recherches passionnantes qui absorbaient ses très rares loisirs; pour le second, dans un travail opiniâtre qui le mettait au premier rang de sa classe, sans altérer en rien sa constitution vigoureuse.

Quand, ses études finies, Jacques arriva un matin, à Paris, chez le docteur Roscob, celui-ci jeta un regard étonné sur le grand garçon frais et robuste, dont le domestique venait de prononcer le nom.

—Sais-tu, petit, que je ne t'aurais pas reconnu? dit-il enfin de sa voix un peu brève; pourtant, je t'attendais depuis hier. Mais voilà six ans, si je ne me trompe, que nous ne nous sommes vus, et le bambin a joliment poussé. Quelle mine! quelle carrure! Le baccalauréat t'a engraissé au lieu de te faire maigrir. Vraiment tu ne seras jamais un garçon comme un autre. Tes parents vont bien? Ton Auvergne est toujours aussi belle?

Pour toute réponse, Jacques inclina affirmativement la tête, s'efforçant de cacher les larmes qui montaient à ses yeux.

—Ah! ça, vas-tu pleurer? Il fallait alors rester dans les jupes de ta mère, au milieu de tes montagnes. Va, mon gaillard comme tous tes pareils, tu n'aimeras que trop vite la capitale. Enfin, l'important est que tu fasses, sous ma direction, des études médicales sérieuses; le reste te regarde... Sais-tu que je suis très ennuyé au sujet de ton gîte? Chez moi, la place fait défaut, et l'étudiant qui devait te céder sa chambre, pas bien loin d'ici, se décide à rester encore quelques mois. Il m'a indiqué une espèce de mansarde assez propre, mais au diable. Si tu ne crains pas la distance, tu peux prendre cela en attendant. Il est convenu que je paierai...

D'un geste, Jacques Orvanne l'interrompit. Si, quelques minutes plus tard, le souvenir de ses parents et du pays natal lui avati enlevé le courage de répondre, sa voix était d'une inflexible fermeté, dans son intonation respectueuse, quand il dit:

—Docteur, pendant six ans, j'ai accepté vos bienfaits, j'en ai vécu, il est temps que je me suffise à moi-même. Vos leçons, vos conseils, votre appui, votre affection surtout, me seront choses précieuses, permettez-moi de refuser le reste.

—Et tu crèveras de faim, de froid?...

—Non, si vous voulez bien me trouver un ou deux élèves.

—Sais-tu que tu es fort orgueilleux?

—Fier, ce qui n'est pas pareil. Actuellement, je vous l'affirme, je me mépriserais, si je ne prenais rang parmi les lutteurs pour la vie, comme certains que je connais.

Le docteur Roscob attacha son regard perçant sur le jeune homme... Ainsi avait-il étudié, quelques années plus tôt, l'enfant rencontré au milieu des bruyères du Pariou.

—Soit, dit-il, après un court silence, en lui serrant la main. Mais, dans toute lutte, il y a forcément des vainqueurs et des vaincus. J'espère que tu prendras rang parmi les premiers. Souviens-toi seulement, à la moindre souffrance physique ou morale, que tu as deux amis, moi d'abord, que tu connais de vieille date, puis la baronne Heurtel: une grande dame simple et bonne, à laquelle je te présenterai ce soir. Mieux que moi, elle te trouvera, ici ou là, des leçons à donner.

(*A suivre.*)